


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



BIOGRAPHIE ÉTRANGÈRE.

N — ZUY.

COSSON, IMPRIMEUR, RUE GARENCIÈRE, N° 5.

BIOGRAPHIE ÉTRANGÈRE,

OU

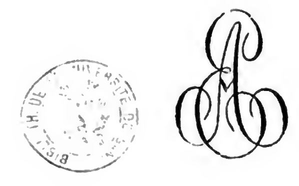
GALERIE UNIVERSELLE,

HISTORIQUE, CIVILE, MILITAIRE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE;

CONTENANT les portraits politiques de plus de trois mille personnages célèbres, *étrangers à la France*, parmi lesquels on distingue surtout les indépendans espagnols de l'Amérique méridionale, etc., etc., etc.

Par une Société de Gens de Lettres.

TOME SECOND.



PARIS,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR de la BIOGRAPHIE MODERNE et de l'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE, RUE MAZARINE, n°. 30.

1819.



BIOGRAPHIE
ÉTRANGÈRE,
OU
GALERIE HISTORIQUE,
2.
CIVILE, MILITAIRE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

N

NAGELL-D'AMPSEN (le baron de), ministre des affaires étrangères du roi des Pays-Bas, etc.

Issu d'une famille noble de la Hollande, depuis long-temps dévouée à la maison d'Orange. Il parcourut la carrière diplomatique avec quelques succès; fut d'abord nommé ambassadeur des états-généraux auprès de la cour de Londres, et envoya ensuite sa démission de ses fonctions au gouvernement qui succéda au stathouder, après la conquête de la Hollande par les Français en 1794. Il continua néanmoins d'habiter l'Angleterre, jusqu'à l'époque où les revers occasionnés par la campagne de Russie nécessitèrent le rappel des troupes françaises, et reparut alors sur le continent à la suite du prince d'Orange, lequel, devenu roi des Pays-Bas, récompensa sa fidélité par le portefeuille des affaires étrangères et la grand'-croix de l'ordre du Lion belgique. M. de Nagell était encore ministre d'état en 1819.

NANNONI (*Angelo*), célèbre médecin toscan, etc.

Né à Florence en 1715. Il étudia l'anatomie et la chirurgie dès l'âge de seize ans, dans l'hôpital général de Sainte-Marie-la-Neuve à Florence; visita en 1747 les hôpitaux de Paris et de Rouen, et fut alors à même d'observer l'abus des médicamens qui s'y était introduit, et la pratique mal entendue des opérations. De retour dans sa patrie, où il continua ses observations, les méthodes vicieuses qu'il avait remarquées lui firent naître l'idée de refondre le code chirurgical, et il publia à cet effet un grand nombre d'ouvrages enrichis d'excellens aphorismes qui doivent éterniser la mémoire de l'auteur, et dont l'énumération serait fastidieuse. Nannoni mourut à Florence le 30 avril 1790, âgé de soixante-quinze ans, et fut généralement regretté pour ses vertus et son humanité. Il avait pour principes en médecine que l'on devait seconder la nature, et même l'aider quelquefois; mais qu'il fallait réduire l'art de guérir à ses principes les plus simples.

NAPPER-TANDY (*James*), l'un des chefs des Irlandais-Unis, etc.

Né en 1737. Il professa de bonne heure, dans sa patrie, les principes de la révolution française, et publia, dès 1791, une déclaration, au nom des Irlandais-Unis, sur les réformes nécessaires dans le gouvernement. Quoique protestant non conformiste, il devint secrétaire d'une association de catholiques romains à Dublin; mais étant devenu justement suspect au gouvernement anglais, il se réfugia en France pour se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et arriva bientôt à Paris. Il réunit ensuite chez lui les réfugiés qui partageaient

ses opinions et ses vues; et ayant été, comme de raison, favorisé par le directoire, duquel il avait reçu le brevet de général de brigade, il débarqua, au mois d'août 1798, sur la côte occidentale de Donégal avec les troupes françaises, et répandit aussitôt une proclamation pour rallier les Irlandais-Unis. Le résultat de l'expédition n'ayant pas répondu à ses espérances, il s'échappa sur un brick français, qui le conduisit à Hambourg, où il fut arrêté peu après, avec le frère d'O-Conor, sur la réquisition de M. Crawford, ministre d'Angleterre: il avait été excepté, par les deux chambres d'Irlande, du bill d'amnistie. Le cabinet de Londres demanda hautement son extradition; et, malgré les vives réclamations et même les menaces du directoire français, il fut livré par le sénat de Hambourg, transporté de là dans les prisons d'Irlande, et mis en jugement au mois de mai 1800. Il comparut alors pardevant la cour du banc du roi, qui le condamna à mort; mais des motifs politiques empêchèrent son exécution, et il resta renfermé à Dublin, où il éprouva enfin les avantages de l'intercession du gouvernement français. En effet, sur la demande adressée par M. Otto au lord Hawkesbury, Napper-Tandy fut renvoyé aussitôt en France, escorté par un détachement de cavalerie, qui ne le laissa communiquer avec qui que ce fût, et qui le conduisit, en évitant les grandes villes, jusqu'à Wicklow, où il s'embarqua pour Bordeaux en mars 1802. Il arriva dans ce port le 24 du même mois, et mourut le 24 août 1803, âgé de soixante-six ans.

NARDINI (*Pietro*), célèbre violoniste toscan, etc.

Né à Livourne en 1725, et élève du fameux Tartini, chez lequel il demeura long-temps à Padoue; il fut ensuite employé dans la musique du duc de Wurtemberg, et brilla en 1763 dans un concert donné au sujet de l'anniversaire du duc son maître. La chapelle de ce prince ayant été réformée en grande partie en 1767, Nardini se rendit à Livourne, et c'est à cette époque qu'il composa presque tous ses ouvrages. En 1769, il fit un voyage à Padoue pour y revoir Tartini, qu'il soigna dans sa dernière maladie avec une tendresse vraiment filiale. De retour à Livourne, les offres généreuses du grand-duc de Toscane le déterminèrent à entrer à son service; et lors du voyage de l'empereur Joseph II en Italie, il eut l'honneur d'exécuter plusieurs sonates en présence de ce prince, qui, en témoignage de sa satisfaction, lui fit présent d'une tabatière d'or richement émaillée. Nardini se distinguait surtout dans l'exécution de l'adagio; et des personnes qui l'ont connu assurent que lorsqu'on l'écoutait sans le voir, la magie de son archet était telle qu'on croyait entendre une voix plutôt qu'un instrument: il mourut à la fin du dix-huitième siècle. Le style de ses sonates est soutenu, les idées en sont claires, les motifs bien traités, et les sentimens expressifs et naturels, mais analogues au caractère sérieux de l'auteur.

NARINO (don *Antonio*), l'un des généraux indépendans de la Nouvelle-Grenade, etc.

Né à Santa-Fé de Bogota, d'une famille riche et distinguée de la province. Il manifesta de bonne heure des sentimens libéraux, et fut emprisonné en 1794 pour avoir exprimé trop librement son opinion et ses vœux en faveur de la liberté. Au moment où il allait être embarqué pour l'Espagne, il trompa la surveillance de ses gardes; s'embarqua pour Cadix, et se présenta lui-même au gouverneur de Madrid. Cet acte de soumission n'ayant pu désarmer le ministère espagnol, qui donna un nouvel ordre de l'arrêter, Narino échappa encore à ses persécuteurs, traversa la France, et se rendit à Londres en 1796, au moment où le trop fameux Pitt méditait le projet de séparer le continent américain de la métropole d'Espagne. Narino revint bientôt incognito à la Nouvelle-Grenade, avec l'intention de tout préparer pour l'exécution de ce projet; mais il fut découvert, arrêté et renfermé plusieurs années, pendant lesquelles il éprouva toutes sortes de souffrances et de privations: il obtint enfin sa liberté, à la condition qu'il ne quitterait jamais Santa-Fé, et qu'il serait toujours accompagné d'un soldat. Lorsque la guerre recommença en Espagne, le gouverneur de Santa-Fé, effrayé de l'éloquence et du crédit de Narino, lui donna l'ordre de se rendre à Carthagène, et l'y fit conduire sous bonne garde; celui-ci, toujours heureux dans ses tentations de fuite, échappa à son escorte, et se réfugia à Santa-Marta: c'est là qu'un Espagnol l'ayant reconnu le dénonça au gouverneur, qui le fit arrêter, puis envoyer à Carthagène, où il fut jeté dans

les cachots de Bocachica. A l'époque des troubles de l'Amérique il fut encore relâché, et prit les armes en faveur de l'indépendance. Devenu président de la junte de Cudinamarca, il proposa le plan d'un gouvernement fédéral; opposa un corps d'armée aux troupes du congrès de la Nouvelle-Grenade, qui différait d'opinion politique avec lui sur la forme du gouvernement, et fut vaincu à Palo Blanco, dans la province de Socorro. Il défendit ensuite avec un courage étonnant la ville de Santa-Fé contre ses ennemis; se réunit peu après avec ces mêmes adversaires contre les royalistes; commanda alors un corps de huit mille hommes en qualité de dictateur, et défit d'abord les Espagnols à Clalto del Palace; mais ceux-ci ayant obtenu des renforts, ils tentèrent de nouveau le sort des armes, et furent encore battus à Cadivio. Après ces divers succès Narino marcha vers Pastos, et s'empara sur sa route de plusieurs postes importans. Il s'avança imprudemment à la tête de son avant-garde, laissant loin derrière lui son corps d'armée; fut à son tour attaqué, au mois de juin 1814, par les royalistes, et fait prisonnier. Il ne fut pas exécuté, par une exception bien extraordinaire, mais seulement conduit à Quito et ensuite à Lima, d'où on le transféra dans la prison de la Caracca à Cadix, où il est encore aujourd'hui. Un de ses fils, don Antonio, donna à Bocachica un noble exemple de piété filiale et d'affection, en sollicitant la permission de partager la captivité de son père, dans l'espoir d'adoucir ses souffrances.

NARUSCEWICZ, jésuite et historien polonais, etc.

Issu d'une famille noble de Pologne. Il fit d'excellentes études à l'université de Wilna; entra ensuite dans l'ordre des jésuites, où il se fit généralement aimer et estimer; cultiva les belles-lettres avec le plus grand succès, et se montra depuis tout à la fois historien et poète. Chargé par le roi de Pologne d'écrire tout ce qui regardait le premier partage de ce pays, Naruscewicz s'occupa avec ardeur de cet important ouvrage, qui n'a point paru, et publia bientôt l'*Histoire de la nation polonaise*. Ecrivain laborieux et infatigable, il a laissé jusqu'à trois cent soixante volumes manuscrits, que, par ordre et aux frais du roi, il avait composés ou fait composer : il mourut en 1796, dans un âge avancé, et laissant la réputation d'un savant distingué et d'un homme de bien.

NASSAU-SIEGEN (le prince de), amiral russe, célèbre par ses aventures, etc.

Il embrassa très-jeune la carrière militaire; fut d'abord employé au service de France, et se distingua au siége de Gibraltar, où il commandait les batteries flottantes : le roi d'Espagne lui donna, en récompense de sa conduite dans cette guerre, la valeur de trois millions en cargaison de vaisseaux. Il passa de là au service de Russie; fut mis à la tête de la flottille russe; attaqua audacieusement, en 1788, avec des galères et des bateaux plats, la flotte du capitan-pacha; s'empara de quelques vaisseaux de guerre, mit le feu aux autres, et détruisit entièrement cette armée. A son retour à St.-Pétersbourg, Catherine II le chargea d'aller à Vienne, à Versailles et à Madrid, informer ces trois cours des vues de Frédéric-Guillaume sur Thorn et sur une autre partie de la Pologne, et les engager à garantir l'intégrité du territoire de cette république, dans laquelle il avait obtenu l'indigénat, et où il avait fait un mariage très-riche. Employé de nouveau en 1790 dans l'armée navale russe, il battit d'abord la flottille suédoise, qu'il enferma dans le golfe de Vibourg; mais, au moment où il croyait le roi de Suède sans ressources et prêt à perdre ses vaisseaux et sa liberté, il fut attaqué lui-même par ce prince, vit sa ligne forcée, ses galères détruites, et perdit quarante-quatre bâtimens. Après la mort de Catherine, et quoique peu estimé de Paul Ier, il conserva néanmoins ses appointemens, et se mit à voyager en Europe pendant plusieurs années : depuis lors il a disparu de la scène politique.

NASSAU-USINGEN (*Frédéric-Guillaume*, prince de), feld-maréchal autrichien, etc.

Né le 24 avril 1738. Il épousa en 1775 une princesse de Waldeck, dont il a eu beaucoup d'enfans, et succéda à son frère, dans la principauté de Nassau-Usingen, le 17 mai 1803. Il était déjà à cette époque feld-maréchal autrichien; cependant il leva dans ses états, en 1806, comme membre de la confédération du Rhin et pour le service de France, un régiment d'infanterie, don il resta propriétaire, d'après les mêmes conditions que l'ancien gouvernement de ce pays avait accordées à sa maison.

Le prince de Nassau mourut des suites d'une attaque d'apoplexie le 9 janvier 1816, et eut son fils aîné pour successeur.

NATALI (*Martin*), célèbre professeur italien, etc.

Né en 1730 à Bassano, diocèse d'Albenga en Ligurie. Il entra dans la congrégation des écoles pies à Rome, où il professa la théologie; défendit dans ses thèses la doctrine de saint Augustin, en prouvant l'insuffisance de la religion naturelle, et combattit aussi la morale relâchée et le probabilisme vantés et soutenus par plusieurs auteurs de la compagnie de Jésus. Dénoncé à cette occasion par les jésuites à Clément XIII, il fut successivement destitué, puis justifié d'une manière éclatante de l'aveu même de ce pape. Le général de son ordre, qui désirait fixer Natali à Rome pour continuer le professorat sous Clément XIV, céda cependant aux vœux du comte de Firmian qui l'appelait à l'université de Pavie, où ses leçons amenèrent une telle affluence d'élèves, que Joseph II, lors de son séjour en cette ville, voulut y assister. L'illustre professeur eut bientôt de nouveaux orages à soutenir; il avait, comme censeur, exigé des corrections au catéchisme de Bellarmin, qu'on voulait réimprimer, et les jésuites saisirent encore une fois l'occasion de cabaler contre lui à la cour de Vienne; mais la décision du père Natali fut maintenue, et il fut dès lors perpétuellement en butte aux persécutions des jésuites et des ultramontains : Natali mourut vers la fin de juin 1791. On cite, parmi les ouvrages qu'il a laissés, écrits les uns en latin, les autres en italien, un *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, etc.; des *Lettres* contre la théologie morale de Collet; et enfin des *Réflexions* sur le bref de Pie VI contre Eybel. Dans les derniers temps de sa vie, il avait entrepris un ouvrage important en faveur de l'église d'Utrecht, dont le commencement a été imprimé, mais n'a pas vu le jour. On lui attribue aussi un petit traité anonyme, intitulé : *Dubbio sul centro dell'unità cattolica nella Chiesa*, dans lequel, après avoir établi que Jésus-Christ est le centre de l'unité intérieure de l'église, il prétend que son centre d'unité extérieure est la communion eucharistique et non pas le pape, dont il reconnait d'ailleurs l'autorité légitime. La clarté, la sagacité, la justesse étaient les caractères distinctifs de l'esprit du père Natali, et on les retrouve dans tous ses ouvrages.

NAUENDORF (le baron de), feld-maréchal autrichien, commandant de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Né à Vienne. Il prit de bonne heure le parti des armes, et servit en 1789 contre les Turcs en qualité de colonel, sous les ordres du maréchal Laudon, qui en faisait le plus grand cas. Chargé à cette époque d'attaquer un corps turc posté à Boresc, il emporta d'assaut cette position, ainsi que celle de Swinitza, et battit complétement l'ennemi, qu'il poursuivit jusqu'à Orsow. Devenu ensuite général-major, il fut employé en 1794 dans l'armée du prince de Cobourg, et commanda avec succès son avant-garde : c'est pendant cette campagne que l'archiduc Charles commença à lui accorder une confiance qui ne fit que s'accroître par la suite. Il continua en 1795 à servir utilement dans les Pays-Bas; repoussa le 8 octobre les Français auprès de Selten, et leur fit éprouver le 20 décembre suivant, de concert avec le général Kray, un nouvel échec près d'Alsens : S. M. impériale lui accorda à cette occasion la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse. Au commencement de 1796 M. de Nauendorf fut aussi employé en Italie sous le maréchal Wurmser; mais l'archiduc Charles l'appela presque aussitôt en Franconie, où il amena à ce prince un renfort de troupes avec lesquelles il l'aida à repousser Jourdan aux affaires de Teining et d'Amberg. Détaché ensuite avec un corps séparé vers le Danube pour précipiter la retraite de Moreau, et empêcher ce général de venir inquiéter ses derrières pendant qu'il poursuivait Jourdan, M. de Nauendorf contint en effet Moreau près de Neubourg, et chassa ensuite les troupes françaises des environs d'Ulm. Après avoir ainsi aidé M. de la Tour à déterminer la retraite du général républicain, il rejoignit promptement l'archiduc dans le Brisgaw, et dirigea sous les yeux de ce prince l'attaque des défilés de Caudern, où l'armée autrichienne obtint quelques avantages, à la suite d'une longue et vigoureuse résistance de la part des Français. Elevé dans les premiers mois de 1797 au grade de feld-maréchal-lieutenant, le baron de Nauendorf commanda encore en 1800

l'avant-garde de l'archiduc vers Bâle et Schaffouse, et servit ensuite pendant la campagne sous les ordres du général Kray : il n'a plus été employé depuis lors.

NAUMANN (*Jean-Amédée*), directeur-général de la chapelle de l'électeur de Saxe, etc.

Né à Blasewitz, près de Dresde, en 1745. Son père, s'étant aperçu de ses grands talens et de ses dispositions extraordinaires pour la musique, le tira de l'école de campagne où il l'avait mis d'abord, et l'envoya à Dresde, où il eut un maître de clavecin. Il y resta jusqu'à l'âge de treize ans, et profita beaucoup, principalement dans la musique. A cette époque un membre de la chapelle royale de Stockholm, voyageant en virtuose, fut conduit par le hasard chez le père de Naumann. Étonné de trouver dans la maison d'un simple paysan un fort bon clavecin, et plus encore d'y voir les morceaux les plus difficiles de musique, il s'informa quelle était la personne en état de les jouer; et l'habileté du jeune Naumann le charma tellement qu'il résolut de l'emmener en Italie. Ils se rendirent d'abord à Padoue, chez le célèbre Tartini, qui les accueillit très-favorablement, et donna même, pendant quelque temps, des leçons à notre jeune voyageur, lequel, après huit années de séjour dans la patrie des beaux-arts, retourna dans son pays pour revoir ses parens, et consacrer au service de son prince les talens qu'il avait acquis. Devenu en 1767 maître de chapelle de l'électeur de Saxe, il n'eut alors d'autres occupations que de diriger la musique des églises, conjointement avec trois autres maîtres de chapelle, et il profita de ses loisirs pour faire en 1772 un autre voyage en Italie, où il resta encore deux ans. Il composa dans cet intervalle un nouvel opéra pour le théâtre de Venise et un autre pour celui de Naples : il écrivit aussi pour la fête de naissance du roi de Suède, en 1776, son premier opéra suédois, *Amphion*, qui eut le plus grand succès. Lors de l'inauguration du nouveau théâtre de Stockholm, qui se fit par l'opéra de *Cora*, que Naumann avait composé, le roi le fit appeler après le spectacle, et lui fit présent d'une médaille de cinquante ducats, avec son portrait et celui de la reine. La douceur et l'agrément de ses mélodies, inconnus jusque-là dans les régions du nord, portèrent bientôt sa renommée dans les pays voisins, et on le chargea en 1785 de composer la musique du nouvel opéra danois *Orpheus*, ouvrage qui eut tant de succès à Copenhague, que la cour lui offrit la place de maître de la chapelle royale, avec les conditions les plus brillantes et les plus avantageuses. Son attachement pour sa patrie lui fit refuser ces offres, et l'électeur l'en récompensa l'année suivante en le nommant chef et directeur-général de la chapelle de Dresde, avec un traitement de trois mille écus (plus de douze mille francs). En 1788 Naumann composa aussi, par ordre du roi de Prusse, l'opéra de *Medea*, pour le carnaval de cette année; mais on fut alors obligé d'y substituer l'*Orfeo* de Bertoni, parce qu'il n'acheva sa composition que beaucoup plus tard. Cependant le roi, pour lui donner une preuve de sa satisfaction, lui fit présent, lors de son départ, d'une tabatière d'or garnie de diamans et remplie de quatre cents frédérics d'or. A ces talens distingués Naumann joignait encore une grande habileté sur l'harmonica, et il en portait toujours un avec lui dans ses voyages : c'est à cette prédilection que l'on doit les six sonates qu'il a faites pour cet instrument, les premières et les seules qui aient encore paru. Il mourut en 1801, d'un coup d'apoplexie, dont il fut frappé en se promenant dans le parc électoral à Dresde.

NAVILLE-DES-ARCS, célèbre magistrat génevois, etc.

Né à Genève, d'une ancienne famille. Il était membre de la magistrature de cette république au moment où la révolution y éclata, et joignait à la vertu la plus énergique beaucoup de courage, de talens et de lumières. Ayant été arrêté après l'insurrection du 19 juillet 1794, et conduit devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit de la manière la plus noble et la plus véhémente, et s'attira même l'admiration de ses ennemis : cependant il n'en fut pas moins condamné à mort et exécuté. Un de ses juges, en prononçant la sentence, lui adressa ces mots remarquables, dans lesquels on retrouve cet esprit qui anime toujours les partis : « J'ai deux consciences : l'une t'absout comme innocent, l'autre te condamne pour sauver la république. » — « Elle perdra en moi un bon citoyen, répliqua froidement

» *Naville.* » On le conduisit ensuite au supplice, où il parla encore avec la plus grande force à ses bourreaux, et mourut avec tout le sang-froid de l'héroïsme.

NEBOT (don *Asencio*), moine espagnol, général des guérillas, etc.

Il sortit de son couvent pendant l'insurrection d'Espagne, prit les armes, et se fit ensuite chef de *guérillas*. On le vit souvent harceler des corps nombreux avec une poignée d'hommes, et même soutenir avec succès un engagement inégal. Intrépide au milieu du danger, on eût dit qu'il communiquait à ses troupes l'enthousiasme dont il était animé; mais, incapable de calculer une opération militaire, son audace seule lui tenait lieu de talens. Cependant il ne commanda jamais que de petits corps, et s'empara, à la fin de 1812, d'un riche convoi, taillant en pièces l'escorte qui le défendait. Au mois de janvier 1813, il avait sous ses ordres, entre Valence et Tortose, un corps de trois mille hommes, avec lequel il se porta sur les derrières du maréchal Suchet; mais le gouverneur de Valence, en ayant été informé, fit marcher à sa poursuite, et don Nebot, prévenu du mouvement de ces troupes, alla à leur rencontre, et leur fit cinq cents prisonniers, après s'être emparé de trois convois et de deux pièces de canon. Depuis lors il continua de se distinguer en différentes occasions; plaça des officiers pour lever les contributions ordonnées par le gouvernement légitime; forma successivement des magasins et des manufactures d'armes, et créa même une junte, au nom et sous l'autorité de laquelle il agissait.

NECKER (*Noël-Joseph*), célèbre botaniste allemand, etc.

Né en Flandre en 1729. Il se distingua dans sa jeunesse par un grand amour pour les sciences naturelles; et, après avoir obtenu les grades universitaires, devint successivement docteur en médecine à l'université de Douai, botaniste de l'électeur palatin, historiographe du palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire au collége de Nanci, et enfin membre des académies des sciences, arts et belles-lettres de Hollande, du Brabant, de Rouen, de Bavière, de Manheim et de Châlons. Plusieurs voyages entrepris en France, en Allemagne et ailleurs, lui fournirent l'occasion d'étendre ses savantes recherches, dont il déposa les résultats dans différens ouvrages d'histoire naturelle remplis de mérite, et parmi lesquels on cite *la Flore des Pays-Bas*, contenant les caractères distinctifs qui constituent chaque genre et chaque espèce de plante, leurs noms triviaux et pharmaceutiques, les endroits où elles naissent spontanément, et leurs propriétés médicinales, avec des observations éclairées par les lois de la plus saine chimie. Le docteur Necker, qui avait aussi fait des *mousses* son étude de prédilection, n'admet qu'une seule classe ou dynastie de mousses, qu'il divise en trois ordres, dont les caractères distinctifs sont pris des effets de la germination. Mais l'ouvrage le plus important de ce célèbre botaniste est, sans contredit, celui qui parut à Neuwied sur le Rhin en 1790, et ayant pour titre : *Traité élémentaire*, etc., fruit de douze années de réflexions, de recherches et de profondes méditations. Noël Necker mourut à Manheim le 10 décembre 1793.

NECKER (*Jacques*), banquier génevois, contrôleur-général des finances de France, ministre d'état, etc.

Né à Genève en 1732, d'un agent du collége de cette ville. Il commença par être commis chez M. Thellusson, banquier à Paris, dont il devint ensuite l'associé. Des traités heureux avec la compagnie des Indes, et des spéculations sur les fonds anglais au moment de la paix de 1763, furent, dit-on, les principes et l'origine de son immense fortune. M. Necker, devenu riche, songea à obtenir quelque place de l'administration, et ne porta d'abord ses vues qu'à l'emploi de premier commis des finances. Pour y parvenir il crut devoir acquérir une réputation littéraire, et publia successivement l'*Eloge de Colbert*, et un ouvrage sur *la Législation des Blés*. Malgré l'incorrection et l'enflure de son style, le ton philosophique et sentimental qu'il sut jeter dans ses productions les rendit chères au vulgaire des lecteurs, enchantés de voir populariser les finances comme on avait déjà fait de la philosophie; et il commençait à jouir d'une certaine réputation lorsque M. Turgot fut disgracié. Voulant profiter de la dissipation où vivait le nouveau ministre, Clugny, M. Necker remit au comte de Maurepas des Mémoires dans lesquels il faisait connaître les ressources de l'Etat; et après la mort

du nouveau contrôleur-général, arrivée presqu'aussitôt, l'habile Génevois, porté d'ailleurs par le marquis de Pézay, qui, sans occuper aucune place, exerçait alors une singulière influence sur tout le ministère, fut adjoint au successeur de M. de Clugny, et le remplaça enfin le 29 juillet 1777. M. Necker fit paraître dès 1781 son *Compte rendu*, et tenta bientôt après de se prévaloir du suffrage public pour demander à entrer dans le conseil; mais ici l'intrigue, l'envie et le fanatisme déployèrent contre lui tous leurs ressorts ostensibles et cachés. En effet, après lui avoir objecté sa religion, on le punit encore de sa présomption en lui ravissant une partie des égards auxquels il était accoutumé, et on le laissa ensuite se retirer, sans crainte comme sans regrets. Il se rendit alors en Suisse, où il publia son ouvrage, *De l'Administration des finances de France*, qui fit beaucoup de bruit, et dans lequel on retrouve, disent ses détracteurs, « la même médiocrité comme écrivain, la même » charlatanerie comme financier, et le » même désir de faire du bruit, en appelant le public pour juge entre lui » et le souverain qui avait daigné l'accueillir. » Etant rentré en France en 1787, il écrivit contre M. de Calonne, qui l'avait accusé d'être l'auteur du *deficit*, et il fut exilé à la suite de cette querelle. Lorsque la fermentation qui se manifesta en 1788 contre M. de Brienne eut effrayé la cour, M. Necker fut rappelé à la place de contrôleur-général des finances; et se sentant soutenu par le peuple, il ne consentit à reprendre le ministère qu'à condition de ne point travailler sous le ministre principal : c'est alors que Mirabeau, qui le détestait, écrivit : « Nous allons » voir ce charlatan de Necker, ce roi » de la canaille; s'il était le maître, elle » finirait par tout étrangler sous sa direc» tion. » Cependant le nouveau ministre, qui ne consultait que son zèle pour le bien public, et que les calomnies des privilégiés n'intimidaient pas, fit au conseil, le 27 décembre 1788, un rapport sur la formation des états généraux, qui porta le désespoir dans l'ame des premiers, et donna au peuple français l'espoir de voir bientôt disparaître les abus sous lesquels il gémissait depuis des siècles. La double représentation accordée au tiers fut en quelque sorte la première étincelle qui alluma les matières combustibles préparées dès long-temps, et depuis lors en effet la fermentation ne fit que s'accroître par la publication d'écrits politiques et de projets plus ou moins libéraux. Le 5 mai 1789 M. Necker prononça, à l'ouverture des états généraux, un long discours, qui fut suivi d'un plan de travail pour cette assemblée, que sa popularité lui donnait l'espoir de diriger à son gré; mais la cour effrayée crut alors devoir prendre des mesures contre les partisans de la liberté, et elle renvoya encore M. Necker, qui était devenu, selon les ennemis de la révolution, comme leur sentinelle dans le conseil même du roi. Ce coup d'état, n'étant soutenu par aucune mesure vigoureuse, acheva d'irriter les esprits contre ses auteurs, et dès le lendemain le peuple de la capitale porta, au milieu des acclamations, le buste du ministre disgracié à côté de celui du duc d'Orléans. Le parti patriote de l'assemblée profita de cette circonstance pour faire rappeler de nouveau M. Necker, et son retour depuis Bâle jusqu'à Paris fut un triomphe continuel. Il éprouva cependant au milieu de l'ivresse même de ses succès une contradiction qui aurait pu lui donner la mesure de l'instabilité de la faveur populaire; car il ne put réussir à sauver entièrement M. de Bezenval, auquel il avait accordé sa protection. Pendant le reste de l'année M. Necker présenta à chaque instant de nouveaux *mémoires* sur les finances; mais ces petits moyens ne pouvaient convenir ni au temps dans lequel il vivait, ni au parti qu'il voulait appuyer (*les monarchiens constitutionnels*), ni à celui qu'il voulait détruire (*les jacobins* ou *républicains*), et ce dernier, qui, sans l'aimer jamais, s'était servi de son nom pour causer du trouble, l'abandonna entièrement dès qu'il lui devint inutile. Affligé d'un résultat aussi peu prévu, M. Necker se jeta plus que jamais du côté de la monarchie en danger, et se prononça hautement pour le *veto suspensif*. Le fameux *livre rouge* qui parut en avril 1790 acheva aussi de le dépopulariser; car c'est alors que, choqué des observations dont Camus avait accompagné la publication de ce registre, il osa, dans sa réponse, appeler les membres du comité des pensions *des hommes novices en affaires et encore à l'apprentissage des vertus publiques*. Le conseil qu'il donna à Louis XVI, on ne sait trop pourquoi, de ne pas sanctionner le

décret portant abolition de la noblesse, acheva d'aigrir contre lui les esprits, qu'un Mémoire à l'assemblée, par lequel il demandait que les décrets sur les pensions fussent modifiés, en observant que le corps législatif ne devait pas avoir la disposition des graces et affaiblir ainsi le gouvernement, ne fit qu'irriter encore plus. Dès lors il se vit haï et méprisé tout à la fois par l'assemblée nationale, qu'il avait cru diriger, par le peuple, dont il avait été l'idole, et enfin par la cour elle-même qu'il avait pourtant voulu sauver, et il se décida à fuir, après avoir vu la populace arracher de dessus la porte de son hôtel cette inscription : *Au ministre adoré*, qu'elle y avait mise dans un moment d'enthousiasme. Il retourna dans sa patrie, abandonnant pour gage de son administration 2,400,000 liv. qu'il avait placés sur le trésor royal, une maison de campagne et son hôtel à Paris. Poursuivi par les injures et l'animadversion de tous les partis, il fut d'abord arrêté à Arcis-sur-Aube, d'où il ne put continuer sa route qu'à la faveur d'un decret de l'assemblée nationale; et le même peuple de Vesoul, qui avait naguère traîné sa voiture, le chargea de malédictions à son passage, et faillit même massacrer ses valets. Il publia dans le courant de 1792 un ouvrage intitulé : *Du pouvoir executif dans les grands états ;* invita, à la fin de cette même année, les amis de Louis XVI à le défendre a la barre de la convention nationale ; et, toujours méconnu par les uns comme par les autres, il n'obtint alors, pour toute récompense, que des injures de la part de Montjoie, rédacteur de l'*Ami du Roi*, qui lui répondit pour « l'engager à ne pas s'im-» miscer davantage dans les affaires d'un » monarque que ses conseils avaient con-» duit au dernier terme du malheur, et » près duquel sa présence avait toujours » été le signal des désastres. » M. Necker continua de vivre paisiblement dans sa baronnie de Copet, non sans songer à sa gloire, mais n'ayant plus pour cela d'autres ressources que ses écrits. Flagellé par les sages comme par les fous, par les républicains comme par les royalistes et par les modérés, il rappela vers lui, par un écrit sur la révolution, les regards publics que son vœu constant aurait dû être de pouvoir éloigner de son asile, et qui fut suivi en 1802 d'un nouvel ouvrage contre le gouvernement consulaire, qui fit assez de sensation dans le moment, et dans lequel on trouve des idées républicaines entremêlées d'institutions monarchiques. M. Necker mourut à Genève le 9 avril 1804, après une maladie courte mais pénible. On ne peut se dissimuler néanmoins, malgré les vociférations dirigées contre cet homme d'état probe et désintéressé, que ses torts furent autant ceux des circonstances que les siens propres. En butte à tous les partis, dont il avait trompé l'espoir en voulant demeurer dans une ligne qui ne convenait ni aux uns ni aux autres, il dut nécessairement devenir la victime de leurs intrigues et le plastron de toutes leurs calomnies. Il avait d'ailleurs des qualités personnelles que ses ennemis ne purent jamais contester, et mérita presque toujours le bien qu'on dit de lui.

NECKER (*Susanne* Cuchaud), épouse du précédent, etc.

Née aussi à Genève, et fille d'un ministre protestant. Elle étudia avec beaucoup de fruit, et acquit un grand nombre de connaissances qui lui furent utiles par la suite. Chargée d'abord de l'éducation d'une jeune personne de Genève, qu'elle quitta ensuite pour s'unir à M. Necker, qui n'était encore alors que le simple commis d'un banquier suisse, elle suivit la fortune de son mari dans toutes ses chances; et lorsque ce dernier fut parvenu à la direction des finances de France, Mme Necker ne se servit de son pouvoir que pour faire du bien. Elle contribua à l'amélioration des hôpitaux; dirigea elle-même un hospice de charité qu'elle établit à ses frais près de Paris; et se fit ainsi, et à juste titre, une grande réputation de bienfaisance, qui ajouta singulièrement à la popularité de son mari. Elle eut aussi beaucoup d'amis parmi les gens de lettres, principalement Buffon et Thomas; et mourut à Copet en 1796. On a d'elle un ouvrage sur *les Inhumations précipitées ; un Mémoire sur l'établissement des Hospices ; des Réflexions sur le Divorce ;* et enfin *des Mélanges*, dans lesquels on trouve un grand nombre de pensées vraies et de conseils sages assez bien exprimés.

NELSON (*Horace*), célèbre amiral anglais, baron du Nil, duc de Bitonto, chevalier des ordres d'Angleterre et de Naples, etc.

Né le 29 septembre 1758, au presbytère

de Burnham-Thorpe, dans le comté de Norfolck, du révérend N. Nelson, recteur de cette paroisse, dont il était le plus jeune fils. Il monta, à l'âge de douze ans, comme volontaire, à bord du vaisseau *le Raisonnable*, que commandait le capitaine Suckling, son oncle maternel, et s'embarqua le 4 juin 1775, sous les ordres du capitaine Phlipps, depuis lord Mulgrave, pour un voyage de découvertes vers le pôle du Nord. En 1777 il fut envoyé à la Jamaïque, avec le grade de lieutenant; devint capitaine en second le 11 juin 1779, et revint après la guerre d'Amérique en Angleterre, d'où il partit bientôt pour se rendre aux Isles-sous-le-Vent avec la frégate *la Borée*, ayant sous lui S. A. R. le duc de Clarence : il servit aussi en 1793 et 1794 comme capitaine de vaisseau, et montra même beaucoup d'activité pendant ces deux campagnes. Employé en 1795 en qualité de commodore dans la Méditerranée, il voulut en 1797 faire une attaque sur les îles Canaries, d'où il fut vigoureusement repoussé avec perte par les Espagnols, et où il eut lui-même un bras emporté par un boulet de canon. Il contribua beaucoup néanmoins à la victoire remportée le 14 février de la même année, à la hauteur du cap Saint-Vincent, par l'amiral Jerwis, depuis lord Saint-Vincent, sur l'escadre espagnole; entra le premier dans le vaisseau *le St.-Joseph* l'épée à la main, et reçut prisonnier l'amiral espagnol, qui refusa de remettre ses armes à tout autre qu'à lui : il fut alors nommé chevalier de l'ordre du Bain et contre-amiral, et la ville de Londres lui envoya à ce sujet des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or de cent guinées. Chargé de nouveau en 1798 d'un commandement devant Cadix, sous le même amiral Saint-Vincent, ce fut lui que ce général choisit pour observer et combattre la flotte qui porta alors l'armée de Bonaparte en Egypte. Il partit le 9 mai avec trois vaisseaux et quelques frégates pour aller reconnaître le port de Toulon, des eaux duquel il fut arraché le 17 par un coup de vent, qui permit aux Français d'en sortir le 19, pendant qu'il relâchait en Sardaigne. Il remit à la mer le 26; continua à croiser dans ces parages, ignorant que la flotte française fût déjà au large; réunit à lui le 10 juin onze vaisseaux qui devaient former son escadre, et reparut encore le lendemain devant Toulon. Désabusé enfin, il se porta à toutes voiles vers Messine, où il apprit que Napoléon était déjà maître de Malte. Après trois jours de repos Nelson repartit de Messine le 21 juin; porta droit sur l'Egypte, où il arriva le 28 avant la flotte française, dont la marche était embarrassée par un immense convoi; et, instruit qu'elle n'avait pas encore paru devant Alexandrie, il remit à la voile pour aller à sa rencontre; mais il la manqua encore, s'étant jeté vers l'ouest, tandis que l'amiral Brueys se portait vers le nord. Nelson, après une nouvelle et inutile croisière, quitta le 9 juillet les eaux de Candie pour aller se ravitailler en Sicile, d'où il repartit le 24, et erra ainsi près de trois mois dans une mer extrêmement circonscrite sans rencontrer la flotte française, tandis que, s'il eût seulement détaché quelques bâtimens légers sur les côtes de Sardaigne, puis de Sicile, opposées à celles qu'il observait lui-même, la marche des Français n'aurait pu lui échapper. Quoi qu'il en soit, ayant reparu le 1er août 1798 vers les côtes d'Egypte, il résolut de réparer par une conduite audacieuse les fautes qu'il avait commises, et il y réussit pleinement. S'étant aperçu que l'amiral Brueys, mouillé avec treize vaisseaux, trois frégates et un aviso dans la rade d'Aboukir, avait laissé trop d'espace entre lui et la terre, il fit passer six de ses vaisseaux entre les six premiers vaisseaux français et le rivage, pendant que sept autres les attaquèrent en dehors : il fit en outre couper leur ligne par un bâtiment réservé pour cette manœuvre. et empêcha ainsi une partie de l'arrière-garde française de prendre part à l'action. Dans cette position terrible pour les Français, on se canonna tout le reste de la journée, et même toute la nuit; et le 2, à trois heures du matin, le combat se soutenait encore. Les vaisseaux se rapprochèrent jusqu'à la portée du pistolet, et l'amiral Brueys, déjà blessé, fut alors coupé en deux par un boulet : un instant après le feu prit à son vaisseau, qui sauta en l'air, couvrit les deux flottes de ses débris, et fit cesser le feu pendant quelques minutes. Mais il se renouvela bientôt avec acharnement, et presque tous les commandans des vaisseaux français furent tués ou blessés; les bâtimens qui se trouvaient entre deux feux furent forcés de se rendre, après avoir été rasés et désem-

parés. Le combat recommença encore le 5, avec le courage du désespoir de la part des Français; *le Timoléon*, un de leurs bâtimens, se brûla après avoir jeté son équipage à terre, et deux vaisseaux seulement, ainsi que deux frégates, échappèrent à l'ennemi : tout le reste fut pris ou brûlé. Cette victoire, l'une des plus sanglantes qu'offre l'histoire maritime, fut reçue en Angleterre avec un enthousiasme étonnant; et Nelson reçut, outre le titre de baron du Nil, celui de duc de Bitonto en Sicile. Il débarqua à Naples, où il fut reçu avec des transports d'enthousiasme; se rendit de là à Vienne, puis à Hambourg, avec lady Hamilton, devenue publiquement sa maîtresse, et arriva enfin à Londres, où il reçut des témoignages encore plus éclatans de l'admiration publique. Il entra depuis à la chambre des pairs, où il se prononça, en 1802, contre la paix avec la France, en faisant un magnifique éloge de la puissance britannique; proposa, quelque temps après, la formation d'une commission pour réformer divers abus dans l'administration de la marine; et fut chargé en 1803 d'aller bombarder Alger, où il causa de grands ravages, pour réparation de l'insulte faite à une frégate anglaise dans les parages africains. Depuis lors il fit vainement diverses tentatives pour incendier la flottille réunie à Boulogne, et croisa constamment dans la Méditerranée avec l'intention d'empêcher la jonction des escadres française et espagnole. En 1805 il suivit avec une rapidité extraordinaire les traces de la flotte commandée par l'amiral français Villeneuve, qui se rendit aux Antilles; et alla peu après prendre le commandement de la flotte anglaise devant Cadix, où se trouvaient réunies les escadres de France et d'Espagne, qui, s'étant mises en mer, furent attaquées le 21 octobre près du cap Trafalgar. Mais soit par l'effet de la tempête qui survint pendant le combat, soit par l'habileté des manœuvres de Nelson, il est certain que les flottes combinées éprouvèrent, malgré la plus vigoureuse résistance, la défaite la plus complète. Dix-sept de leurs vaisseaux furent pris ou détruits, et quatre autres, qui avaient d'abord échappé sous l'amiral Dumanoir, tombèrent aussi entre les mains des Anglais à la vue de Rochefort. Nelson, victorieux et au plus beau moment de sa vie, reçut une blessure mortelle d'un coup de mousquet parti du haut d'un mât de *la Santa Trinidad*. La mort de cet habile marin fit en Angleterre la plus vive sensation; son corps y fut transporté sur le vaisseau *le Victory*, où il avait reçu la mort; et après avoir été exposé quelques jours à l'admiration publique dans l'hôpital de Greenwich, il fut inhumé en grande pompe à l'église Saint-Paul, où on lui éleva un monument, pour la construction duquel il fut ouvert des souscriptions dans toutes les parties des royaumes-unis. Son cercueil, avec lequel il voyageait, était fait du bout du mât d'un des vaisseaux qu'il avait commandés.

NESSELRODE (le comte *Charles-Robert* de), secrétaire d'état des affaires étrangères, conseiller privé et chambellan de l'empereur de Russie, etc.

Né en Livonie vers 1770. Il fit d'excellentes études; cultiva tout à la fois les belles-lettres et l'économie politique; fut attaché au département des affaires étrangères, et remplit avec succès diverses missions diplomatiques qui lui furent confiées par son souverain. Le 15 juin 1813 il conclut et signa à Reichenbach, avec le ministre d'Angleterre, une convention qui avait pour objet de déterminer la nature des subsides en argent, et des secours que leurs gouvernemens respectifs fourniraient mutuellement pendant la guerre. Ce fut encore le comte de Nesselrode qui stipula, au nom de l'empereur de Russie, avec le plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche, les clauses du traité d'alliance offensive et défensive qui fut ratifié à Tœplitz le 9 septembre suivant. Pendant la campagne de 1814, il accompagna l'empereur Alexandre en France, et le 1er mars il signa, à Chaumont, le traité dit de la *quadruple alliance*. Envoyé à Paris le 30 du même mois, pour demander la reddition de cette ville, il adressa aussitôt au préfet de police une note pour l'inviter à rendre la liberté aux individus emprisonnés par suite de leur attachement à la famille des Bourbons; et après un assez court séjour en France, il se rendit à Vienne pour y assister aux conférences relatives à la future constitution de l'Allemagne. Lorsque le congrès de Vienne s'occupa de la traite des nègres, M. de Nesselrode fit partie du comité formé à cette occasion, et souscrivit, le 13 mars 1815, la fameuse déclaration des puissances contre Napoléon. M. de Nesselrode suivit depuis

l'empereur Alexandre dans la plupart de ses voyages, et ce prince lui conféra, au mois d'avril 1817, la décoration de Saint-Alexandre.

NEU (le baron de), feld-maréchal autrichien, etc.

Issu d'une famille noble du duché de Limbourg. Il prit du service dans les armées autrichiennes, où il parvint au grade d'officier-général; et obtint en 1794 un commandement dans l'armée aux ordres du prince de Hohenlohe-Kirchberg, sous les yeux duquel il se distingua à la retraite que ce général effectua alors sur Spire. Devenu ensuite commandant de la ville de Mayence, il fut obligé d'abandonner ce poste pour cause de maladie; mais il le reprit bientôt après, et défendit en 1795 cette importante forteresse contre les Français, qu'il poursuivit vivement le 16 octobre, lorsqu'ils en levèrent le siége. L'archiduc Charles ayant repoussé le général Jourdan de la Franconie en 1796, le baron de Neu, qui était demeuré dans Mayence, contribua singulièrement aux progrès du prince en faisant de fréquentes sorties contre l'armée française, à laquelle il enleva un nombre considérable de canons et de mortiers, en la poursuivant, tantôt sur la Nahe et une autre fois sur la Lahne. Cependant il fut obligé de remettre sa place aux Français dans le mois de décembre 1797, et ne fut plus employé jusqu'à sa mort, arrivée quelques années après.

NEUKOMM (*Sigismond*), membre de l'académie royale de musique de Stockholm, etc.

Né à Saltzbourg le 10 juillet 1778. Il commença à apprendre la musique à l'âge de six ans, et eut pour premier maître un excellent organiste de Saltzbourg, nommé Weissaner, qui l'employa bientôt comme substitut à ses nombreux services dans plusieurs églises. Neukomm était à peine âgé de quinze ans, lorsqu'il fut nommé lui-même organiste à l'université de Saltzbourg, où il faisait ses études : son père, professeur de caligraphie, surveilla avec le plus grand soin son éducation scientifique et musicale, et obtint même, à cause de la parenté, que Michel Haydn lui donnerait des leçons de composition. A l'âge de dix-huit ans, Neukomm fut engagé au théâtre de la cour comme compositeur de l'opéra, et il avoue qu'il doit à cette occupation d'avoir pris la résolution de se vouer exclusivement à la musique. Il arriva en 1798 à Vienne, où le célèbre Joseph Haydn, sur la recommandation de son frère Michel, le prit comme élève, et profita de ce bonheur inappréciable pendant sept ans, tâchant toujours de mériter en quelque sorte les bontés d'un maître qui le traitait comme son propre fils. En 1804, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il fut engagé à son arrivée comme maître de chapelle et directeur de l'opéra du théâtre allemand. Une maladie grave l'obligea bientôt de quitter ce poste, et il se retira pour se livrer sans distractions à son travail. Il fut élu membre de l'académie royale de musique de Stockholm en 1807, et, l'année suivante, de la société philantropique de Saint-Pétersbourg. Sigismond Neukomm s'est essayé dans tous les genres; mais, désespérant de faire une symphonie supportable à côté de celles d'Haydn et de Mozart, il quitta tout à fait ce genre de musique, et composa alors des fantaisies à grand orchestre : on lui doit en outre quelques ouvrages pour la scène allemande, plusieurs cantates, odes, psaumes et airs en latin, allemand, français, italien et russe, etc.

NICHOLS, (*Jean*), littérateur et célèbre imprimeur anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, etc.

Né le 2 février 1744 à Islington, ou il reçut une bonne éducation; il fut placé, avant l'âge de 13 ans, dans l'imprimerie du célèbre Bowyer, qui en peu de temps lui accorda sa confiance, et l'associa ensuite à ses opérations. En 1778, un an après la mort de son bienfaiteur, Nichols se réunit à David Henry pour diriger le *gentleman's magazine*, et inséra depuis cette époque, dans presque tous les numéros de ce journal, des morceaux de littérature pleins de talent. Elu en 1781, membre de la société des antiquaires d'Edimbourg, et en 1785 de celle de Perth, il entra en décembre 1784 dans le conseil commun, fonction qu'il exerça sans interruption jusqu'en 1801 : il fut aussi nommé en 1804 maître de la communauté des libraires de Londres. En 1818 il éprouva une très-grande perte par l'incendie de son imprimerie; mais son esprit infatigable la lui fit bientôt réparer, et le mit à même de remplir tous ses engagemens. On doit à ce littérateur un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : l'*Histoire de l'Abbaye royale du Bec, près Rouen*; une *Notice sur les Prieurés étrangers*

en Angleterre et dans le pays de Galles; des *Anecdotes biographiques et littéraires;* et un *Dictionnaire biographique*, *etc.*

NICOLO-ISOUARD, célèbre compositeur maltais, etc.

Né en 1775 à Malte, où son père, d'origine française, était établi avec une nombreuse famille, en qualité de *Camerière*, c'est-à-dire valet de chambre du grand-maître; le jeune Nicolo, qui avait été envoyé dès son enfance à Paris pour y être élevé, montrait déjà alors beaucoup de dispositions pour la musique, et reçut les premières leçons de cet art dans la capitale de la France. Il se fit ensuite, et pour se conformer à la volonté de son père, recevoir aspirant de marine; mais le commencement de la révolution lui ayant ôté l'espoir d'y obtenir de l'avancement, à cause de son origine étrangère, il revint en 1790 à Malte, et fut alors placé dans le commerce, d'abord à Malte même, puis à Palerme, et enfin à Naples. Il n'en continua pas moins de cultiver son art favori, et de rechercher la société des plus célèbres compositeurs, et devint par faveur particulière élève du célèbre Guglielmi. Initié alors dans la composition dramatique, Nicolo-Isouard se dégoûta d'être commis d'une maison de banque, et, malgré l'avis de ses parens, il se rendit à Florence, avec la résolution de ne plus vivre que pour un art qui devait assurer sa gloire et sa fortune. L'opéra intitulé *Avis aux maris* fut son premier ouvrage, et le succès mérité qu'il obtint fixa ses pas dans la carrière dramatique. Cependant, par égard pour sa famille, qui apparemment ne se croyait pas honorée par des succès de théâtre, il ne composa que sous le nom de Nicolo. A Livourne, il s'essaya dans l'opéra seria, en composant la musique d'*Artaxerce*, et fut appelé ensuite à Malte, pour succéder au célèbre Anfossi, comme maître de la chapelle de l'ordre. Quand les événemens enlevèrent aux chevaliers leur île et leur existence politique, Nicolo reprit la composition dramatique, et fit à Malte la musique de plusieurs pièces françaises traduites en italien, telles que le *Tonnelier*, *l'Impromptu de campagne*, et le *Barbier de Séville*. Au départ des troupes françaises, il s'embarqua avec elles, en qualité de secrétaire particulier du général Vaubois, et vint alors s'établir pour toujours à Paris. Il y composa, avec une facilité étonnante, ce grand nombre d'opéras-comiques qui ont fondé sa réputation, et parmi lesquels on cite les *deux Avares; Michel-Ange;* le *Médecin turc; l'Intrigue aux fenêtres;* le *Billet de Loterie; Un jour à Paris; Jeannot et Colin; Cendrillon; Joconde*, etc.: ces deux dernières pièces ont rapporté à Nicolo, pour sa part d'auteur, plus de cent-soixante mille francs. Il était au moment de jouir d'un grand triomphe pour sa musique de la *Lampe merveilleuse*, destinée au grand Opéra, lorsqu'il fut enlevé aux arts, à sa famille et à ses amis, à la fin de mars 1818, à peine âgé de 43 ans.

NIEMCEWICZ (*Julien*), maréchal de la confédération polonaise, nonce, etc.

Issu d'une ancienne famille de Pologne, Il parut en qualité de nonce de Livonie à la diète de 1788 à 1792, où il parla avec force en faveur de la bourgeosie, et démontra que la république de Pologne ne pourrait jamais se relever, si on ne rétablissait cet ordre dans ses droits naturels. Il fit aussi, à la séance du 27 janvier 1792, décréter la vacance des places de petit-général, ou maréchal de la couronne, et général ou grand-maître de l'artillerie, attendu que les propriétaires de ces charges avaient refusé de prêter serment à la constitution du 3 mai 1791; et servit en 1794 contre les Russes, comme aide-de-camp de Kosciusko. Il fut pris à la bataille de Macieviowre, puis conduit à Saint-Pétersbourg, où il fut détenu, dans la forteresse de St.-Pierre et St.-Paul, jusqu'à l'avénement de Paul Ier, qui lui rendit la liberté. Il accompagna alors Kosciusko dans les Etats-Unis d'Amérique, où il s'établit; fit en 1802 un voyage à Varsovie pour y voir sa famille, et donna à imprimer dans cette ville les divers écrits qu'il avait composés pendant ses deux années de captivité à Pétersbourg. Il reçut en janvier 1803 l'invitation de se rendre en Russie pour y être employé; mais il refusa et resta à Paris, d'où, après un nouveau voyage en Amérique, il retourna en Pologne, où il fut élu en 1812 maréchal de la noblesse du district de Brezesc, qui avait arboré l'étendart de l'indépendance sous la protection de Napoléon.

NIEUPORT (le comte de), commandeur de Malte, ancien membre de l'académie de Bruxelles, correspondant de l'institut, etc.

Né en Belgique en 1746 ou 1747, d'une famille illustre, qui lui fit don-

ner une éducation distinguée. Il cultiva de préférence les sciences exactes, et se fit bientôt connaître par des mémoires sur les mathématiques et par divers ouvrages scientifiques, dans lesquels on désirerait néanmoins plus de méthode et de clarté, mais qui annoncent pourtant des connaissances très-étendues. Le comte de Nieuport refusa constamment tout emploi sous le régime français; aussi le roi des Pays-Bas s'empressa-t-il de le nommer, aussitôt son retour, membre de la seconde chambre des états-généraux, chambellan et chevalier de l'ordre du Lion belgique. Pendant la dernière session des états-généraux, il a paru plusieurs fois à la tribune, et a demandé que la liberté de la presse fût restreinte.

NIEWLAND (*Pierre*), poète et mathématicien hollandais, etc.

Né dans un hameau près d'Amsterdam, le 5 novembre 1764. Il unissait au génie poétique un talent décidé pour les mathématiques, et s'appliqua à toutes les sciences avec un succès étonnant : belles-lettres, histoire, philosophie, tout lui devint familier. Doué de la mémoire la plus heureuse, il apprit les langues avec la même facilité, et savait très-bien le grec, le latin, le français, l'italien, l'anglais et l'allemand. Après avoir traduit en hollandais tout ce que les poètes grecs et latins ont dit de l'état de l'âme, la mort de son épouse le détermina à quitter pour quelques temps la Hollande, et il se rendit alors à Gotha, en Saxe, où il employa ses loisirs à l'étude de l'astronomie. Nommé ensuite par l'amirauté d'Amsterdam membre de la commission qui devait déterminer les longitudes sur mer, il revint dans sa patrie pour remplir son emploi; et il travailla sur cette matière avec autant d'aptitude que s'il n'eût jamais fait autre chose. Deux ans après il obtint la place de lecteur en mathématiques, astronomie et marine, à l'athénée d'Amsterdam, d'où il passa à la chaire de professeur de physique, hautes-mathématiques, hydraulique, astronomie et architecture civile et militaire, de l'université de Leyde, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 14 novembre 1794. Ses principaux ouvrages sont des poésies hollandaises, parmi lesquelles on distingue son poëme d'*Orion*.

NISBET (*Charles*), premier président du collége de Dickinson, en Pensylvanie, etc.

Né en 1737, en Ecosse, où il fit de bonnes études. Il se destina au ministère évangélique, et remplit les fonctions de ministre à Montrose. Son attachement pour la liberté était si vif que, lors de la lutte entre la Grande-Bretagne et ses colonies, il osa élever la voix en faveur de l'Amérique, et fut recompensé de cet acte de justice et de courage par la place de principal du collége de Dickinson, qui fut fondé à Carlisle. Cependant il n'entra pourtant en fonctions qu'en 1785, époque de son arrivée aux États-Unis, et mourut en 1804, universellement regretté pour ses vertus et ses talens. Doué d'une imagination vive et fertile, et d'un esprit pénétrant, sa mémoire prodigieuse, son jugement sûr et son goût exquis le mirent à même d'acquérir un fonds immense de connaissances, et il n'y avait en effet dans aucun auteur de passage frappant qu'il ne pût citer littéralement : il était également versé dans les langues anciennes et modernes. Ses remarques étaient sévères et tranchantes; mais incapable de blesser les autres injustement, il ne fut rigoureux que pour lui-même, et dédaigna toujours la basse complaisance qui capte les suffrages populaires.

NOOMSZ (*N.*), poète hollandais, etc.

Né à Rotterdam, d'une famille peu fortunée. Il fit pourtant d'assez bonnes études, qui développèrent son goût pour la poésie, et traduisit ensuite avec succès un grand nombre de pièces françaises et anglaises, qu'il appropria au théâtre de sa nation. Il composa aussi lui-même quelques ouvrages dramatiques qui ne sont dépourvus ni d'intérêt ni de talent; mais en s'occupant des plaisirs du public, le malheureux auteur ne put rencontrer la fortune, et après avoir vécu constamment malheureux, il mourut en 1803, à l'hôpital d'Amsterdam, dans la plus extrême misère.

NORDENFLEICHT (*C.-C. de*), célèbre Suédoise, etc.

Née à Stockholm en 1749, et connue sous le nom de la *Bague du Nord*; elle a fait passer dans la poésie suédoise la chaleur, l'énergie et les beautés des poëtes anciens. On distingue parmi ses ouvrages deux poëmes; le premier est intitulé *Le Passage des Belts* : ce sont deux petits détroits de la mer Baltique, que Charles-Gustave passa sur la glace avec son armée, en 1658, pour aller combattre les Danois. Le second a pour titre *Apologie des Femmes*, dans le-

quel l'auteur combat particulièrement J.-J. Rousseau qui, dans sa lettre sur les spectacles, refuse au beau sexe la force et les talens nécessaires pour exceller dans les sciences, et surtout dans l'art du gouvernement. Mademoiselle Nordenfleicht mourut dans sa patrie, le 29 juin 1793, à l'âge de quarante-quatre ans.

NORFOLK (*Charles*, duc de), comte de Surrey et d'Arundel-Castle, baron Howard, premier duc, comte et baron d'Angleterre, etc.

Né le 15 mars 1746, et unique héritier d'une des familles les plus anciennes et des plus opulentes d'Angleterre ; il fut élevé comme son père dans la religion catholique romaine, et résida quelque temps en France, entouré de prêtres, et accompagné d'un tuteur. A l'âge de trente-un ans, il prit le titre de comte de Surrey, et avait déjà été marié deux fois, lorque voyant que sa religion était un obstacle insurmontable à sa carrière politique, il abjura publiquement, vers l'année 1780 ce qu'on appelle en Angleterre *les erreurs de l'Eglise de Rome*. Il se présenta aussitôt après en qualité de candidat pour Carlisle, et fut élu, malgré les efforts de sir William Lowther, son rival, circonstance qui produisit depuis entre eux une constante inimitié. Le comte de Surrey n'eut pas plutôt siégé au parlement, qu'il se rangea du parti de l'opposition contre lord North, et il contribua, par son influence, à lui faire quitter le ministère. Devenu, sous l'administration du marquis de Rockingham, lord-lieutenant du Yorkshire et colonel d'un régiment de milice, il refusa ensuite toutes les propositions du lord Shelburne lorsque celui-ci fut parvenu au ministère, et préféra s'attacher au parti de M. Fox ; mais la nomination du duc de Portland au trésor l'engagea ensuite à accepter, le 5 avril 1783, l'emploi de commissaire, et il fut à cette époque réélu au parlement pour Carlisle. Il n'occupa sa place au trésor que peu de mois ; car M. Pitt ayant été investi de l'autorité en décembre, lord Surrey, qui avait secondé la célèbre motion de M. Dunning pour diminuer l'influence de la cour, se joignit alors au cri général pour la réforme du parlement. A la mort de son père, en 1786, il succéda aux dignités et aux biens de sa famille, et il exerça dès lors l'office de comte-maréchal. Dans la chambre des lords, comme dans celle des communes, le nouveau duc demeura toujours fidèle au parti de l'opposition, et ne cessa de combattre tous les plans de M. Pitt. Lors du procès de M. Hastings, le duc de Norfolk se déclara contre ce gouverneur-général, qu'il jugea coupable ; et encourut, en 1798, une disgrâce complète, à la suite de laquelle il fut privé de sa charge de lord-lieutenant et de son régiment de milice, pour avoir porté, avec MM. Fox, Grey et autres, un toast *A la majesté du peuple*, dans le club des Whigts, dont il était le président. Cependant huit ans après, lorsque M. Fox redevint ministre, le duc de Norfolk recouvra les dignités qu'on lui avait enlevées, et vota néanmoins, dans les années suivantes, avec l'opposition en faveur de l'émancipation des catholiques d'Irlande, et contre les manœuvres du clergé anglican qui colportait partout des adresses pour faire rejeter cette mesure. Le 8 juin 1814, il renouvela ses instances à cet égard, en déclarant que la pleine liberté des catholiques était non seulement un acte de justice, mais encore un objet de sûreté pour l'état. On le vit pourtant, le 10 mai 1815, agir pour la première fois d'une manière contraire à ces principes, et voter en faveur de l'impôt le plus tyrannique (*le bill de propriété*), en disant qu'il reconnaissait, avec les ministres, la nécessité de faire des préparatifs de guerre. Il mourut le 16 décembre 1816, à l'âge de soixante-dix ans.

NORTH (*Frédéric*), comte de Guilford, pair d'Angleterre, ministre d'état, etc.

Né en 1732. Il succéda à Charles Townsend dans sa place de directeur de la chambre des communes et de chancelier de l'échiquier ; fut nommé, en 1770, premier lord de la trésorerie, et remplit cette place jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique. Lord North, recommandable par la justesse de son jugement, son habilité à manier la parole, et les qualités aimables qui le rendirent cher à la société, mourut en 1792, également regretté par sa famille et par ses amis.

NORTHUMBERLAND (le duc de), pair d'Angleterre, etc.

Né le 25 août 1742. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes ; servit dans la nouvelle Angleterre pendant la guerre d'Amérique, et se trouva à la bataille de Lexington. A son retour

à Londres, il siégea au parlement pour la ville de Westminster; succéda, en 1786, aux honneurs et aux biens de sa famille; et fut nommé, en 1807, colonel du régiment royal de cavalerie. Il est peut-être le seul seigneur d'Angleterre qui ait conservé l'ancienne splendeur féodale; car lorsqu'il arrivait dans sa résidence, deux ou trois mille habitans du comté venaient régulièrement à sa rencontre; c'était d'ailleurs un excellent seigneur, toujours occupé de l'avantage de ses paysans. Il mourut à Londres, âgé de soixante-quinze ans, le 10 août 1817, laissant une fortune immense, et la réputation d'un généreux ami de l'humanité.

NOVOSITZOFF (le baron de), ministre d'état russe, président de l'Académie des sciences, etc.

Il s'était déjà acquis une sorte de réputation diplomatique, lorsque son souverain le choisit, en 1805, pour l'envoyer auprès de Napoléon avec le motif apparent d'offrir la médiation de la Russie entre la France et l'Angleterre; mais dans le fait pour négocier à Berlin, où il devait attendre des passeports français, entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, une coalition qui éclata en effet quelque temps après: le brusque départ de M. de Novositzoff de Berlin vint bientôt confirmer toutes ces conjectures. L'empereur de Russie lui donna ensuite de nouveaux témoignages de sa confiance en le nommant successivement conseiller intime, puis membre du gouvernement provisoire du royaume de Pologne en 1814: c'est alors qu'il fit à ce monarque divers rapports sur la situation de cet état, qui justifièrent la bonne opinion qu'on avait de ses talens. Lors de l'ouverture de la diète de Pologne, au mois de mars 1818, M. de Novositzoff fut encore chargé de présenter à cette assemblée l'exposé de la situation du royaume, et il s'en acquitta avec le même succès. Il est aussi président de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et s'occupe en ce moment de la rédaction d'un code russe.

NUGENT (*Robert*, comte de), pair d'Angleterre, vicomte de Clare, poète, etc.

Né en 1709, d'une ancienne famille du comté de Westmeath, en Irlande. Il fut élevé dans un célèbre collége qu'il quitta pour avoir une place au parlement d'Angleterre; fut aussi nommé, en 1741, contrôleur de la chambre du prince de Galles; et devint, en 1754, commissaire du trésor. Il représenta ensuite Bristol, et siégea au parlement jusqu'en 1774, qu'il fut réélu pour Saint-Mawel. En 1766 il fut nommé commissaire du commerce et des plantations, puis créé pair sous le titre de baron de Nugent, vicomte de Clare. On a de lui, comme poète, un recueil d'*Odes* et d'*Epîtres* imprimé, dont on fait beaucoup de cas; une *Ode au Genre-Humain*, qui parut en 1741; des *Vers adressés à la Reine*, avec les étrennes d'une manufacture irlandaise; et enfin d'autres vers en l'honneur de feu lady Townshend. Le comte de Nugent mourut à Londres à la fin de 1788. — Un de ses parens, déjà major-général anglais en 1788, fut chargé, à cet époque, d'un commandement en Irlande, et poursuivit avec beaucoup de vivacité les Irlandais-Unis qui venaient de lever l'étendart de la rébellion contre leur souverain. Il alla même, dans une proclamation qu'il adressa aux habitans, jusqu'à promettre cinquante guinées pour chaque rebelle capturé, et c'est à cette occasion que l'un des chefs de l'insurrection mit également à prix la le tête des généraux anglais. Il devint ensuite gouverneur de la Jamaïque, et passa, à la fin de 1816, au commandement du district de l'Occident, en remplacement du général Simcoe.

NUGENT (le comte de), feld-maréchal autrichien, prince romain, généralissime des troupes napolitaines, etc.

Issu d'une famille originaire d'Ecosse passée au service d'Autriche, et fils du gouverneur de Prague, qui avait été ambassadeur de Joseph II à Berlin; il commanda avec distinction les armées autrichiennes pendant les guerres de la révolution, et s'empara le 6 janvier 1814, du fort de Cessenatico, dans le pays vénitien, où il incorpora une partie de la garnison dans les corps francs italiens. Dans le courant du même mois, il occupa Commacchio, Ravenne et Forli, d'où il observait l'armée napolitaine, qui conservait encore alors une attitude hostile. Lorsque Murat consentit enfin à entrer dans la coalition européenne, le général Nugent fut chargé de convenir des termes d'une convention, qui eut lieu avec le général napolitain, et se mit immédiatement en marche pour concourir au plan du maréchal de Bellegarde; mais lorsque son avant-garde voulu passer l'Enza, le général

napolitain, commandant à Reggio, déclara qu'il avait ordre de ne pas le laisser passer, et cette difficulté ne fut levée que sur la menace du général Nugent de forcer le passage. Il se proposait d'attaquer les Français renfermés dans Plaisance, quand il reçut de Murat l'ordre de se replier. Il prit alors position entre le Taro et la Nura, et c'est là qu'ayant appris que les Français s'avançaient sur Parme il se dirigea sur Reggio, en envoyant l'ordre aux détachemens sur le Pô de le rejoindre. Il continua de servir avec distinction jusqu'à la fin de cette campagne; et lorsque Murat, pour son malheur, eût changé ouvertement de conduite en 1815, le général Nugent commandait l'aile droite de l'armée autrichienne qui s'empara de la Toscane. Il pénétra ensuite jusqu'à Rome, où il rassembla toutes ses forces et arriva à Naples presqu'en même temps que le général Bianchi. Au mois de juillet il s'embarqua pour la France, où il prit momentanément le commandement du département des Bouches-du-Rhône, et retourna peu après à la cour de Naples dont le monarque le nomma commandant-général des troupes napolitaines. Elevé en 1816 à la dignité de prince romain, il quitta en 1817 le service d'Autriche pour passer à celui des Deux-Siciles, et reçut alors de l'empereur François la grande décoration de la Couronne de Fer.

NYERUP (*Rasmus*), savant littérateur danois, etc.

Né en 1759, à Nyerup, en Fionie, d'une famille d'honnêtes laboureurs. Il fit ses études à Copenhague; fut placé ensuite à la bibliothèque royale de cette ville, et publia, peu après, un recueil de dissertations latines sur les éditions et ouvrages rares qu'elle renferme. Il fit paraître depuis, outre une *Description de Copenhague*, *la Relation d'un Voyage pour connaître les antiquités du pays; un Recueil d'anciennes Poésies;* et enfin, un ouvrage historique sur *Christian IV*. On doit aussi à ce savant distingué un grand nombre de biographies littéraires et de notices bibliographiques, imprimées séparement, ou dans les recueils académiques et dans les journaux. M. Nyerup est maintenant professeur d'histoire littéraire à l'université de Copenhague, et bibliothécaire de cette université.

O

OBERLIN (*Victor*), membre du directoire exécutif de la république helvétique, etc.

Né à Soleure, où il était considéré à l'époque de l'invasion des Français en Suisse. Il se prononça pour le parti révolutionnaire, quoique avec beaucoup de modération; remplit d'abord quelques emplois législatifs, et fut nommé, au mois d'avril 1798, l'un des directeurs de la république helvétique. Il montra dans cette place une grande énergie lorsque le commissaire Rapinat exigea la démission de deux de ses collègues qui déplaisaient au gouvernement français d'alors, et lui écrivit, en sa qualité de président du directoire suisse, pour lui annoncer que ces deux membres avaient donné leur démission, en ajoutant: « Quant aux in» tentions qui leur sont prêtées, ils en » ont appelé à notre estime, qu'ils em» portent avec eux, et à la justice de » l'avenir. » A la fin de 1799 Oberlin voulut, de concert avec Laharpe, dont il partageait les sentimens politiques, tenter en Suisse un *dix-huit brumaire*, ainsi qu'il venait d'avoir lieu à Paris; mais le projet ayant été découvert, et par conséquent anéanti, il ne tarda pas à être obligé de donner sa démission, et se retira immédiatement après à Soleure, où il est mort à la fin de novembre 1818, universellement regretté.

OBREGON-Y-CEVALLOS (don *Pedro*), lieutenant-général des armées navales espagnoles, etc.

Né en 1751. Après avoir fait ses études dans les gardes marines, il parcourut tous les grades de la carrière militaire; conserva toujours la réputation d'un officier distingué, et rendit de très-grands services à la marine royale, soit dans le commandement des vaisseaux ou des escadres, soit dans l'inspection des arsenaux: ses talens, son zèle et son intégrité lui avaient valu constamment le suffrage de ses compatriotes, lorsque l'invasion des Français en Espagne vint changer son sort. Il resta d'abord fidèle à la cause des Bourbons; mais Joseph Napoléon ayant été reconnu roi d'Espagne, il se rangea

de son parti, et fut même décoré par ce monarque, au mois de décembre 1809, de la croix de commandeur du nouvel ordre royal d'Espagne : il suivit ensuite ce prince dans sa retraite en France, et mourut à Bordeaux le 7 septembre 1816, à l'âge de soixante-cinq ans, après en avoir consacré quarante-trois au service de sa patrie. Cet officier-général laissa une épouse inconsolable, et deux enfans en bas-âge, d'autant plus intéressans qu'il ne leur a légué d'autre heritage que sa bonne réputation et le souvenir de ses services. Le convoi du défunt fut composé de tous les Espagnols qui se trouvaient alors à Bordeaux, et des Français qui avaient été à même d'apprécier ses qualités pendant leur séjour en Espagne.

OCARITZ (le *chevalier* d'), agent diplomatique espagnol, etc.

Né dans la province de Biscaye. Il étudia particulièrement tout ce qui avait rapport aux relations politiques avec les états voisins de l'Espagne; devint ensuite chargé des affaires du roi Charles IV en France, et écrivit, en 1792, au ministre des affaires étrangères, Lebrun, une lettre remplie de sensibilité, de raisonnement et de force, au sujet du procès de Louis XVI. Le 17 janvier 1793, il renouvela ses instances avec encore plus de vigueur, et prit même sur lui d'offrir la médiation de son maître pour finir la guerre avec la Prusse et l'Autriche, si on voulait accorder un sursis à l'exécution du roi. Ses sollicitations ayant été inutiles, il ne tarda pas à se retirer, et ne revint à Paris qu'au moment où la paix ayant été conclue entre l'Espagne et la France, il y obtint la qualité de consul, chargé de la partie du commerce. Il fut ensuite envoyé à Constantinople, où il mourut en 1805.

OCHS (N.), chancelier et grand-tribun de l'état de Bâle, etc.

Issu d'une famille patricienne de ce canton. Il se prononça en faveur de la révolution française; fut envoyé, au mois de mai 1790, à Paris, pour dissiper les nuages qui s'étaient élevés alors entre la France et la Suisse, et assurer le directoire que l'état de Bâle, en particulier, était résolu à conserver inviolablement la bonne intelligence avec la nouvelle république de France. A la fin de 1797, il fut encore chargé d'une nouvelle négociation, à l'occasion des échanges proposés entre les deux états; et lorsque la ruine de l'indépendance de la Suisse eut été résolue par le directoire exécutif, ce fut Ochs qui envoya alors, de Paris à Bâle, le projet de la nouvelle constitution helvétique, qu'il avait lui-même rédigé, de concert avec le gouvernement français. Il présida ensuite la nouvelle assemblée qui se forma en Suisse; mais il se tourna bientôt contre les nouveaux directeurs et le grand-conseil; accusa la première autorité de mauvaise intention, et provoqua son renouvellement par le fameux commissaire Rapinat, qui le plaça lui-même à la tête du gouvernement suisse. Cette nomination ayant occasionné des troubles et mécontenté même le directoire français, Ochs donna sa démission peu de temps après (1799), et parut même vouloir se retirer en Amérique. Cependant après la révolution du 18 brumaire il réussit à se faire nommer membre de la consulta helvétique, convoquée en 1802 à Paris, et fut encore alors l'un des auteurs de la nouvelle constitution de son pays. Devenu enfin conseiller-d'état du canton de Bâle, il publia, à la fin de 1807, une tragédie française, en cinq actes et en vers, sous le titre de l'*Inca d'Haïti*, qui était remplie de germanismes et d'allusions politiques, qui ne pouvaient produire qu'un médiocre effet sur la scène. Les ennemis de M. Ochs le dépeignaient alors comme un homme très-délié, jouant le philosophe sans l'être, et également amoureux d'argent et de pouvoir.

O'CONNOR (N.), l'un des chefs des Irlandais-Unis, etc.

Né en Irlande, d'une ancienne famille qui montra toujours de l'attachement à la France. Il se prononça en faveur de la révolution; se mit à la tête de l'insurrection, comme chef des *Defenders* d'Irlande, et fut condamné à mort à Dublin, puis exécuté le 31 août 1795, pour avoir levé des hommes afin de favoriser une descente des Français. Après avoir entendu lire sa sentence, il prononça un long discours dans lequel il essaya de faire l'apologie des défenders, et termina sa péroraison par ces mots remarquables : « Avant que la chair » qui couvre mes os soit réduite en pous- » sière, les oppresseurs du peuple rece- » vront la punition due à leurs crimes. » — Son frère *Arthur*, déjà connu par la publication d'un ouvrage intitulé *Tableau des vexations du Gouvernement anglais en Irlande*, fut aussi arrêté

en 1797, comme prévenu de manœuvres politiques contre la sûreté de l'état; mais il ne put être convaincu, et fut rendu à la liberté. Accusé de nouveau, en 1798, d'avoir conspiré avec ses amis contre les jours du roi d'Angleterre, et d'avoir invité le gouvernement français à envahir l'Irlande, il fut encore traduit devant un jury, qui le déclara non coupable, et quitta immédiatement son pays pour aller se fixer en Amérique, où il est encore aujourd'hui. — Un troisième frère, *Roger*, propriétaire d'un journal à Dublin, ayant laissé insérer dans sa feuille, en 1798, une déclamation virulente contre un des pairs de la chambre des lords, fut également arrêté au moment où il allait s'embarquer pour la France, puis traduit avec son frère devant un jury, qui l'acquitta du crime de haute trahison. Incarcéré de nouveau à Londres, quelque temps après ce jugement, il obtint enfin sa liberté par suite de l'amnistie, et retourna en Irlande, d'où il partit ensuite pour les Etats-Unis, où il exerçait encore avec succès, en 1819, la profession d'avocat.

ODERICO (*Gaspard-Louis*), savant jésuite italien, etc.

Né à Gènes en 1725. Il étudia chez les jésuites, dont il prit ensuite l'habit, et sous lesquels il fit des progrès rapides. Après avoir professé la théologie à Rome, la science utile et paisible de l'antiquité devint son unique passion, et il y employa tous ses momens et toutes ses facultés : monnaies, médailles, inscriptions, monumens grecs, romains, ecclésiastiques, rien n'échappa à ses recherches, qu'il dirigea cependant plus particulièrement vers la numismatique. Le premier fruit de ses veilles fut une *Dissertation* ayant pour objet une inscription sur marbre rouge, consacrée à un certain Kaménius, de la famille Césonia, préteur triomphal du temps de Constantin, dans laquelle l'auteur fait preuve de connaissances profondes relativement aux usages civils et religieux des Romains. Plein d'admiration pour les monumens où respire encore le génie de Rome ancienne, le père Oderico se livra avec une sorte de passion à leur examen, et releva un certain nombre d'inscriptions latines qui étaient échappées à la pénétration et aux recherches des savans qui l'avaient précédé : il en forma un recueil qu'il publia à Rome en 1765. Peu après et successivement parurent une autre *Dissertation* sur une monnaie d'argent d'Orcitirix, prince helvétien, dont César parle fort au long dans ses commentaires; et une *Apologie de l'Architecture égyptienne et toscane*. Lors de la dissolution de l'ordre des jésuites il se retira dans sa patrie, où il fut nommé bibliothécaire de l'université. Ce fut alors qu'il chercha à s'initier plus sérieusement encore dans les antiquités de la Grèce. Cependant, quelque admiration qu'inspirent les talens du père Oderico, on doit néanmoins convenir que ses recherches, toutes savantes, toutes profondes qu'elles soient, ne satisfont pas toujours, parce qu'il ne marche pas droit au but qu'il se propose. Souvent il s'applique davantage à détruire l'opinion des autres qu'à fonder la sienne propre; quelquefois encore il frappe et séduit par un étalage pompeux d'érudition; et perdant alors de vue les faits importans, l'illusion l'entraîne au-delà du sujet. Enfin Oderico, sur beaucoup de matières, conclut par un doute, et abandonne le lecteur à des incertitudes extrêmement fatigantes. Ce savant mourut le 10 décembre 1803.

ODONNELL, comte de l'Abisval (don *Joseph-Henri*), lieutenant-général espagnol, grand'-croix de l'ordre militaire de Ferdinand, etc.

Né en Andalousie, vers 1770, de parens distingués, originaires d'Irlande, il entra, à l'âge de quinze ans, dans les gardes royales; servit ensuite à l'armée de Navarre, sous les ordres du général prince de Castel-Franco, dans la guerre de 1795, contre la république française, et se fit remarquer alors par ses talens et son courage. A l'époque de l'invasion des Français, en 1808, il était major d'un régiment d'infanterie, et il parvint de grade en grade et successivement à celui de maréchal de camp. Au mois de mai 1813, lors de l'ouverture de la campagne, son corps d'armée, qui formait la réserve de l'Andalousie, combiné avec les divisions des généraux d'Hispana et Morillo, fit un mouvement très-heureux vers la Castille, et le 28 juin suivant il s'empara d'assaut du fort de Poncorbo, qui était occupé par une garnison française. Il dirigea, au mois de juillet suivant, ses troupes vers Saragosse, et contribua beaucoup alors à l'évacuation de cette ville par les Français, qu'il repoussa encore peu de temps après en Catalogne, près de Girone et dans la vallee d'Aran : c'est alors que lui fut conféré le titre de *comte de l'A-*

bisval, comme récompense de sa valeur. Devenu aussi, à la fin de 1814, capitaine-général du royaume de Séville, il fut également choisi, en 1815, pour commander l'armée d'observation sur les frontières de France, et s'y rendit surtout recommandable par l'exacte discipline qu'il fit observer à ses soldats. Depuis cette époque il n'a pas cessé d'être employé. Le comte de l'Abisval a été blessé, dans le cours de la guerre, d'un coup de feu à la cuisse, et il ne peut plus monter à cheval sans aide. En 1814, les Cortès l'avaient fait jeter dans un cachot, et ils le bannirent ensuite pour un écrit qu'il avait publié contre eux; aussi le roi Ferdinand s'est-il hâté de le dédommager de cette disgrâce, aussitôt après son retour, en lui confiant divers commandemens, et en le décorant de la grand'-croix du nouvel ordre militaire d'Espagne. Il est encore aujourd'hui à la tête d'un corps d'armée destiné à agir contre les indépendans de l'Amérique méridionale; mais il paraît que cette expédition ne sera qu'annoncée ou qu'elle sera confiée à un autre général, car le comte de l'Abisval fut pourvu, à la fin de 1818, du gouvernement de Cadix, et rien n'annonçait alors qu'il dût quitter de sitôt ce poste important, malgré les bruits contraires qu'on répandait encore dans les premiers mois de 1819.

O-FARRILL (don *Gonzalo*), lieutenant-général espagnol, ministre de la guerre, etc.

Ne en 1752 à la Havane. Il fut élevé en France à l'école de Sorèze, où il obtint l'autorisation de servir comme volontaire dans l'armée française destinée à agir contre l'Angleterre. Cette expédition n'ayant pas eu lieu, il resta pendant quelque temps en France pour y visiter les écoles d'artillerie et du génie; retourna ensuite en Espagne; fut employé depuis à la défense de Mélilla et d'Oran en Afrique; assista aussi aux sièges de Mahon et de Gibraltar, et fut ensuite envoyé à Berlin par le comte d'O-Relly, ministre d'état espagnol, pour y étudier les manœuvres de l'infanterie prussienne, qu'on voulait faire adopter en Espagne : à son retour il fut mis à la tête de l'académie du Port-Sainte-Marie, d'où sont sortis les meilleurs tacticiens espagnols. Le général O-Farrill fit aussi les campagnes de 1793 et 1794 à l'armée des Pyrénées, où il fut blessé aux journées de Leoumberri et de Tolosa; obtint en 1795 le grade de quartier-maitre-général de l'armée de Catalogne, commandée par don Joseph de Urrutia; dirigea en cette qualité les batailles de Banolas et du col d'Oriol; repoussa les Français en Roussillon, et s'approcha immédiatement après de Perpignan, d'où il avait dessein de pénétrer dans le Languedoc, pour protéger une insurrection de royalistes qui devait y éclater. Il fut nommé en 1796 commissaire-général pour la fixation des limites de l'Espagne et de la France, conformément au traité de Bâle, puis inspecteur-général de toute l'infanterie en 1798. L'année suivante il fut pourvu du commandement de la division envoyée à Rochefort pour une expédition secrète; puis fut chargé, quelque temps après, d'une mission diplomatique auprès de la cour de Berlin. Lors du traité conclu à Fontainebleau au mois d'octobre 1807, don Gonzalo O-Farrill commandait en Toscane une division de troupes espagnoles; mais une maladie grave l'ayant obligé de revenir à Madrid en mars 1808, il fut alors nommé, par Ferdinand VII, colonel et directeur-général de l'artillerie, place qu'il quitta bientôt pour le ministère de la guerre. Dans les circonstances embarrassantes où se trouvait l'Espagne, Ferdinand VII crut devoir s'assurer de l'alliance de Napoléon, et cette politique parut aussi la seule convenable aux yeux du ministre O-Farrill, qui fut envoyé, avec le duc de l'Infantado, auprès du général Savary, lequel venait de faire, par ordre de l'ex-empereur, la demande officielle de la mise en liberté du Prince de la Paix. Le 10 avril 1808, O-Farrill fut appelé par le roi à faire partie de la junte suprême du gouvernement; et dès le 16 du même mois il eut une discussion avec Murat, qui l'avait mandé pour lui annoncer que Napoléon ne voulait reconnaître en Espagne d'autre souverain que Charles IV. Le ministre espagnol lui déclara qu'il ne serait obéi par aucune des autorités, et encore moins par la nation, qui avait proclamé roi Ferdinand VII. « Eh bien, dit Murat, le » canon et les baïonnettes vous feront » obéir malgré vous! » Désigné par la junte pour conférer avec le général français sur cette affaire, O-Farrill se conduisit avec beaucoup de sagesse, et fut ensuite un de ceux qui contribuèrent le plus à arrêter le massacre du 2 mai, et

qui sauvèrent la vie à une foule de marchands catalans accusés d'avoir été pris les armes à la main. Lorsque Murat fit annoncer aux ministres qu'il voulait s'associer à leurs délibérations, O-Farrill s'opposa à cette prétention, et cessa de paraître aux séances de la junte; cependant il accepta aussi de Joseph les fonctions de ministre de la guerre le 6 juin 1808, ainsi que la grande décoration du nouvel ordre royal d'Espagne, et il accompagna ce roi fugitif à Vittoria, après la bataille de Baylen. M. O-Farrill conserva le ministère jusqu'à la chute de Napoléon en 1814; et lorsque Ferdinand VII fut remonté sur le trône, il adressa à ce monarque une lettre dans laquelle il protestait de son dévouement et expliquait les motifs de sa conduite. Malgré cet acte de soumission, il fut déclaré traître à la religion, au roi et à la patrie : la peine de mort fut prononcée contre lui, et ses biens furent confisqués. Il vit aujourd'hui retiré à Paris, où il a publié en 1815, conjointement avec M. Azanza, une apologie de sa conduite politique.

OGÉ, célèbre mulâtre, etc.

Né à Saint-Domingue, où il reçut une assez bonne éducation. Il fut envoyé en France comme député des hommes de couleur, à l'époque de la révolution de 1789, et fut admis à Paris dans la société des amis des noirs : celle-ci, lui trouvant du courage et de l'intelligence, jeta, dit-on, les yeux sur lui pour aller propager dans nos colonies les nouveaux principes de liberté professés alors assez généralement. Il partit dans le courant de l'été de 1790, et répandit à son arrivée dans l'île une proclamation adressée à tous les gens de couleur et esclaves nègres, à la tête desquels il se mit ensuite pour pousser ses succès aussi loin qu'il le pourrait. Mais M. de Blanchelande, gouverneur de Saint-Domingue, ayant aussitôt envoyé contre lui un fort détachement de troupes de ligne, Ogé, bientôt abandonné des siens, se vit forcé de fuir sur le territoire espagnol, dont le commandant le fit arrêter avec plusieurs de ses compagnons d'infortune, qu'il livra avec leur chef à M. de Blanchelande, lequel les fit tous exécuter sur-le-champ. On rapporte de ce mulâtre un trait qui mérite d'être cité. Après sa condamnation à mort, il se fit donner une petite poignée de graines noires qu'il mit dans le creux de sa main, et qu'il recouvrit de graines blanches : il secoua ensuite le tout, et les graines noires ayant repris le dessus, il les montra à ses juges, et leur demanda : « Où sont les graines blanches? » Ogé fut vivement regretté par tous les hommes de couleur, qui fondaient beaucoup d'espoir sur son audace et sur ses talens; et le tribunal révolutionnaire de Paris vengea depuis, sur M. de Blanchelande, la sentence de mort qu'il avait fait porter contre ce mulâtre.

OGINSKI (*Romain-Soltyck-Gabriel*, prince), grand seigneur polonais, etc.

Issu de l'une des plus anciennes familles de la Lithuanie, et grand trésorier de cette province à l'époque de la domination des Russes en Pologne; il se prononça d'abord en faveur de ces derniers, et obtint de M. de Sievers, ambassadeur de Catherine II à Varsovie, différens emplois politiques très-importans, dont il s'acquitta avec la plus grande distinction. Cependant, lorsque la révolution de 1791 éclata, il se rangea hautement du côté du parti patriote; fut en conséquence arrêté et mis en prison à Wilna, d'où il vint à bout de s'échapper et leva immédiatement après et à ses frais un régiment à la tête duquel il combattit vaillamment les Prussiens et les Russes. Il fit aussi des dons gratuits considérables pour les frais de la guerre; commanda au mois d'août 1794 une expédition militaire en Livonie, qui ne fut pas heureuse, et finit par tomber sous le joug de l'étranger avec le reste de ses compatriotes. Il vivait ignoré depuis long-temps lorsque l'invasion des Français en Russie, dans le courant de l'année 1812, réveilla son amour pour l'indépendance et la patrie. S'étant prononcé alors ouvertement pour la cause de Napoléon, qui avait promis de rendre la liberté à la Pologne, il arbora l'étendart de la confédération générale, et fut même nommé commandant de la garde d'honneur de Wilna. Mais les désastres de la campagne de Moscou ayant anéanti bientôt les projets généreux du prince Oginski, il abandonna de nouveau la carrière politique, et retourna dans ses terres.

OGINSKI, grand général, ou hettman de Lithuanie, comte et chevalier de plusieurs ordres, etc.

Né dans cette province polonaise, et parent du précédent. Il se distingua dans l'état par ses services militaires et civils, et se fit surtout remarquer par son

grand amour pour la musique. Amateur passionné de la clarinette, il a porté le jeu de cet instrument à un degré éminent de perfection. Pendant son séjour à St.-Pétersbourg en 1764, il exécuta, dans les assemblées musicales de cette ville, les sonates et les solos les plus difficiles avec des applaudissemens unanimes : il était également habile sur le violon et le piano. Une particularité remarquable de la vie de cet illustre amateur, c'est qu'il conçut l'idée de l'Oratorio de la Création, et qu'il la communiqua au célèbre Haydn, qui en profita : le comte Oginski mourut à Saint-Pétersbourg en 1789.—Un autre membre de sa famille s'est aussi distingué par son goût pour la musique, et a donné au public, outre des *polonaises* dont on dit beaucoup de bien, des *variations* et des *romances*. Ce seigneur s'est fait également remarquer par son aménité, et surtout par une rare libéralité de sentimens pour tout ce qui est grand et utile.

O'-HIGGINS (don *Bernardo*), président du gouvernement du Chili, etc.

Né dans l'Amérique méridionale, et fils de don Ambrosio O'-Higgins, marquis d'Osorno, ancien capitaine-général du Chili, puis vice-roi du Pérou. Il se prononça en faveur des insurgés contre la métropole ; fut nommé en 1811 membre du congrès général, et fit ensuite partie de la junte suprême du Chili. Il combattit aussi avec valeur pour la cause qu'il avait embrassée; servit d'abord comme colonel pendant l'invasion de l'armée de Lima; devint général en chef le 24 novembre 1813, et commandait dans la bataille qui fut livrée, le 20 mars 1814, aux royalistes, qui furent repoussés. Mais, ayant été condamné ensuite par les Carreras au siége de Rancangua, où il se battit courageusement pendant trente-six heures, il se vit obligé de se replier sur San-Jago, d'où il se rendit à Buenos Ayres. Depuis cette époque de nouveaux succès ont encore ajouté à sa réputation militaire, et on le comptait encore, dans les premiers mois de 1819, au nombre des chefs qui combattaient pour la liberté et l'indépendance de l'Amérique méridionale : il était même alors directeur suprême du Chili, avec des pouvoirs dictatoriaux.

OKEEFFE (*Jean*), auteur dramatique anglais, etc.

Né à Dublin en 1746, d'une famille catholique, qui confia son éducation au père Augustin, jésuiste irlandais, célèbre par son éloquence; il fit sous cet habile maître de très-grands progrès, et étudia particulièrement tous les auteurs français. Il prit ensuite du goût pour la peinture, qu'il cultiva aussi avec un grand succès; mais son inconstance naturelle, jointe à une mauvaise vue, lui firent bientôt abandonner cette carrière pour s'engager dans une troupe de comédiens, dont la conversation l'enflamma tellement qu'il fit pour eux une comédie en cinq actes, quoiqu'il n'eût alors que quinze ans. Il débuta peu après sur le théâtre de Dublin, où il fut reçu de la manière la plus flatteuse, et où il continua de jouer pendant douze ans; et c'est alors qu'il mit au jour plusieurs ouvrages dramatiques, qui obtinrent un si grand succès qu'on l'engagea à se rendre à Londres. La farce, la comédie et l'opéra-comique y furent tour à tour l'objet de ses veilles et de ses travaux, et quelques succès mérités, mitigés néanmoins par des chutes, donnèrent à cet auteur dramatique une réputation qui ne fit que s'accroître. En effet, *le Château d'Andalousie ; Fontainebleau* et *le Pauvre Soldat;* l'*Homme tranchant; le Fermier* et *le Prisonnier ; le Jeune Quaker ; les Orges* (Wild-Oats); *le Monde au Village ;* et l'*Ermite de Londres*, toutes pièces de différens genres qui furent singulièrement goûtées du public, valurent à Okeeffe toutes les distinctions que son amour-propre pouvait désirer, et le placèrent momentanément au rang des auteurs dramatiques les plus distingués. Ce qui caractérise particulièrement les ouvrages de ce poète comique, c'est ce que les Anglais nomment l'*Hamour* (mot qui ne peut être rendu parfaitement dans notre langue); mais il manque en général de pureté dans la diction, d'esprit dans le dialogue, et surtout de vraisemblance dans les intrigues.

OLAVIDÈS (don *Pablo*), comte de Pilo, gouverneur-général de la Sierra-Morena, célèbre économiste espagnol, etc.

Né à Lima, capitale du Pérou, de parens originaires d'Espagne. Il vint perfectionner son éducation à Madrid, où ses talens, son esprit naturel et son industrie le portèrent ensuite à d'importantes places. Devenu d'abord secrétaire du comte d'Aranda, qu'il suivit dans son ambassade en France, il perdit son maintien austère au milieu d'une nation enjouée, et finit par en adopter plusieurs usages et aimer son caractère. De

retour en Espagne, Charles III le créa comte en le nommant intendant de Séville, et c'est là qu'il conçut, parmi plusieurs projets grands et utiles, celui de défricher *la Sierra-Morena*, ou Montagne-Noire. Cette montagne, aride dans ses sommités, pleine de marais dans ses vallons, impraticable dans tous les temps, a vingt-sept lieues d'étendue sur une largeur qui varie de quatre à cinq; et pour rendre à l'agriculture et au commerce cette vaste contrée, Olavidès y appela des colonies de toutes les nations, et surtout beaucoup d'Allemands. Une protection sûre de la part de l'autorité les eut bientôt attachés au sol et à leurs travaux. Des villes s'élevèrent sous les ordres de l'intendant, qui y établit des manufactures de Lyon, au moyen de fabricans et de dessinateurs de cette ville qu'il avait engagés pour seconder ses projets; et des hôtelleries prirent naissance dans des lieux jusqu'alors déserts et presque inconnus : ce canton est encore aujourd'hui celui de l'Espagne où le voyageur trouve les ressources qui lui manquent. Mais des imputations calomnieuses, résultat de l'envie et du fanatisme, vinrent bientôt interrompre ces succès; et l'homme qui avait contribué à la gloire et à la splendeur de son pays par d'heureuses institutions fut jeté dans les sombres cachots de l'inquisition en 1776, comme suspect de professer des sentimens impies, et particulièrement ceux de Voltaire et de Rousseau, avec lesquels il avait, disait-on, entretenu une correspondance très-intime Olavidès nia ou expliqua un grand nombre des faits qu'on lui imputait; il en avoua d'autres qu'il crut peu importans, mais qui suffirent pourtant aux inquisiteurs pour le déclarer coupable; et le 24 novembre 1778, on célébra un petit *auto-da-fé* particulier dans les salles du tribunal de l'inquisition de Madrid, en présence de soixante personnes élevées en dignité, au milieu desquelles don Paul Olavidès se présenta en habit de pénitent. Il fut condamné à passer huit ans dans un couvent, à perdre tous ses biens, à ne posséder à l'avenir aucun emploi ni titre honorifique, et enfin à ne plus monter à cheval et à ne porter que des habits de serge grossière, etc. La lecture du factum de son procès dura près de quatre heures; et l'on n'en sera pas étonné si l'on considère que le fiscal l'accusa d'avoir avancé soixante-six propositions hérétiques, et qu'il y eut soixante-douze témoins d'interrogés. Vers la fin de la lecture, Olavidès s'écria : « Quoi qu'en dise le fiscal, je » n'ai jamais perdu la foi. » Lorsqu'il eut entendu sa sentence, il s'évanouit; et quand on l'eut rappelé à la vie, on lui donna l'absolution, qu'il reçut à genoux, puis on le ramena aussitôt dans sa prison. Il se rendit ensuite au couvent qu'on lui avait assigné; mais il s'échappa quelque temps après, et se retira en France. Il vécut même quelques années à Paris, où il publia un ouvrage intitulé : l'*Évangile triomphant*, ou *le Philosophe converti*, qui lui fit obtenir sa grâce. Il revint alors en Espagne, où l'on n'exigea de lui aucune pénitence, et il mourut en 1803, dans l'Andalousie, âgé de soixante-trois ans. Le souvenir d'Olavidès vivra éternellement dans le cœur des habitans de la Sierra-Morena. L'esprit juste et éclairé qu'il apporta dans l'administration civile, son zèle pour encourager l'agriculture, les sources de richesses qu'il créa parmi les colons, en leur inspirant le goût des arts et du travail, lui ont assuré à jamais une gloire durable.

OLBERS (*Guillaume*), savant astronome saxon, etc.

Né le 11 octobre 1758, au village d'Arbergen dans le duché de Bremen. Il se livra à l'étude de l'astronomie dès sa plus tendre jeunesse, et ne tarda pas à se faire connaître par la découverte de deux planètes et de plusieurs comètes. Il attacha aussi son nom à une méthode nouvelle, recommandable par sa simplicité, et qui se distingue de celles qui sont proprement appelées analytiques, en ce qu'elle est tirée d'une construction à laquelle l'auteur applique les règles de l'une et l'autre trigonométrie. Préférée dans le nord de l'Europe à toutes les méthodes qu'on a employées jusqu'à sa publication, elle serait demeurée inconnue en France sans l'honorable suffrage de l'institut, qui en fit connaître les avantages et en recommanda l'emploi. M. Olbers, qui habite aujourd'hui la ville de Bremen, où il exerce la médecine, est correspondant de l'institut de France, et membre des académies de Berlin, de Pétersbourg, de Londres, de Gœttingue, etc. On connaît encore de cet astronome distingué quelques dissertations sur le calcul des parallaxes, et divers mémoires astronomiques insérés dans *la Connais-*

sance des Temps, et dans les feuilles périodiques de MM. de Zach et de Bode.

OLÉARY (*Arthur*), canoniste Irlandais, etc.

Né en 1729, à Corck en Irlande, de parens catholiques. Il commença, dans son pays, des études qu'il continua en France, au collége de Saint-Omer; fit profession chez les récollets; devint ensuite aumônier d'un régiment français, et retourna enfin à Corck, où il établit une chapelle catholique. Un médecin écossais, caché sous le nom de Michel Servet, ayant publié un pamphlet, intitulé : *Pensées sur la nature et la religion*, le père Oléary s'annonça dans le monde littéraire par une réfutation de cet ouvrage, sous le titre de *Défense de la divinité de Jésus-Christ et de l'immortalité de l'âme*. Le parlement d'Irlande ayant peu après exigé des catholiques du pays un serment qui garantit leur fidélité à l'autorité civile, quelques consciences conçurent à cette occasion des inquiétudes qu'Oléary s'empressa de dissiper par un traité intitulé : *Loyalty asserted*, qui eut le plus grand succès. Il traça aussi la ligne séparative entre les droits de l'église et ceux de l'état, avec le même avantage, dans son écrit : *An essay, on toleration, and a plea for freedom of conscience*, et dans d'autres ouvrages, parmi lesquels on cite des *Remarques* sur les lettres de Westley : ce patriarche des méthodistes avait calomnié les catholiques, et le père Oléary détruisit ses assertions et ses paralogismes. La plupart des ouvrages de ce religieux, estimés des protestans comme des catholiques, ont été réunis en un volume intitulé *Miscellaneous tracts*, dont il y a eu trois ou quatre éditions. Le père Oléary mourut en 1802.

O-MORAN (*Joseph*), général de division des armées de la république, etc.

Né à Delphin, en Irlande, d'une famille distinguée de ce pays. Il entra au service de France dans le régiment irlandais de Dillon, dont il devint colonel à l'époque de la révolution, et fut nommé maréchal-de-camp quelque temps après sous Dumourier, puis élevé enfin au grade de général de division en 1792. Il commanda ensuite successivement à Condé, à Tournai et à Cassel, où, ayant été accusé d'ineptie par la division du général Ferrières, il fut arrêté le 16 août 1793, conduit enchaîné à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 mars 1794.

OPIE (*N.*), célèbre peintre anglais, etc.

Né à Londres, d'un charpentier qui le destinait à exercer sa profession. Il avait été élevé pour cet état, dont il apprenait déjà les élémens, lorsque le célèbre poète Walcott, qui avait une sorte de talent pour le dessin, devina, en voyant quelques figures tracées par le jeune Opie, qui sortait à peine de l'enfance, que la nature l'avait créé peintre. Il lui donna en conséquence les moyens de développer avec avantage le talent qu'il croyait avoir reconnu en lui, et l'heureux élève répondit en effet aux soins de son Mécène, dont il surpassa même bientôt les espérances. Opie cultiva particulièrement, avec succès, le genre de l'histoire; mais il réussit encore plus à peindre au naturel les mendians, les vieillards et les brigands. La force est son principal mérite, et son coloris approche beaucoup de celui de Rembrandt; cependant il lui est aussi inférieur, pour les airs de tête, que les artistes anglais le sont en général pour les grâces aux peintres de l'école flamande. Il est mort le 5 mai 1798. Sa veuve, née à Norwich en 1771, et fille du docteur Alderson, l'un des plus célèbres médecins de cette ville, profita si bien de l'éducation qu'on lui fit donner, qu'elle composa, dès sa plus tendre jeunesse, des poëmes, des pièces de théâtre et des romans. On connaît en effet la grande réputation qu'elle s'est faite depuis dans ce dernier genre de littérature, et il est peu de lecteurs français qui ignorent que *le Père et la Fille*, *Adeline Mowbray*, *Catherine Sirley*, etc., sont sortis de la plume de cet auteur. Mistriss Opie publia aussi, après la mort de son mari, l'ouvrage que celui-ci avait composé sur *la peinture*.

ORANGE (*Guillaume-Frédéric*, prince héréditaire d'.). (Voyez GUILLAUME-FRÉDÉRIC, roi des Pays-Bas, etc.)

OREILLY (le comte d'), général espagnol, etc.

Issu d'une noble famille d'origine étrangère, qui s'était distinguée au service d'Espagne. Il embrassa la carrière militaire; devint officier-général, et fut ensuite pourvu du commandement d'un corps d'armée destiné à réprimer l'audace des Barbaresques en Afrique, où il ne fut pas heureux. Possesseur d'une fortune considérable, il fit bâtir un pont

magnifique sur le Guadalquivir, et rassembla ensuite une nombreuse compagnie pour en faire l'inauguration; mais cette cérémonie fut cruellement troublée par l'écroulement du pont, qui causa la mort d'un grand nombre de personnes, et navra de douleur l'âme généreuse du comte. Au mois de mars 1794, il fut chargé d'aller prendre le commandement des armées espagnoles, à la place de M. de Ricardos, qui venait de mourir, mais il mourut lui-même en route et fut remplacé par le comte de La Union. M. d'Oreilly fut universellement regretté pour ses vertus, et notamment pour son humanité peu commune.

OREILLY (le comte d'), feld-maréchal autrichien, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Il prit de bonne heure le parti des armes, dans lequel il ne tarda pas à se distinguer par une grande aptitude pour les manœuvres; parvint rapidement aux grades supérieurs, et se trouvait déjà major depuis long-temps lorsqu'il fut employé contre les Français, dès les premières années de la révolution. Il signala particulièrement sa valeur et ses talens militaires, le 31 octobre 1793, à l'affaire de Marchiennes; devint immédiatement après officier-général, et montra de nouveau sa bravoure les 23 août et 24 septembre 1796, à la bataille d'Amberg, et à l'affaire d'Ulm. Quand les Français passèrent le Rhin à Kehl, le 20 avril 1797, et mirent en déroute l'armée autrichienne, le comte d'Oreilly, qui fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un grand courage, fut fait prisonnier après avoir été blessé, et ne tarda pas à être échangé. Il obtint depuis divers commandemens dans l'intérieur; servit de nouveau, en 1809, à l'armée active, sous les ordres de l'archiduc Maximilien, et se trouva commander à Vienne, après l'évasion de ce prince, qui avait tenté vainement de défendre cette capitale. Le feld maréchal Oreilly, voyant que toute résistance devenait inutile et ne pouvait que compromettre le salut de la ville, fit cesser le feu sur les remparts, et entama avec le vainqueur des négociations qui se terminèrent par la capitulation du 12 mai 1809.

ORLOW (*Grégoire*), seigneur russe et célèbre amant de Catherine II, etc.

Issu, s'il faut en croire la tradition vulgaire, d'un Strélitz à qui Pierre-le-Grand fit grâce lorsqu'il allait le décapiter pour crime de rébellion, Grégoire Orlow était, ainsi que ses frères, soldat aux gardes dans le régiment de Préobazinski, lorsque sa beauté le fit remarquer de Catherine, alors grande duchesse. Il supplanta ensuite le grand-maître de l'artillerie auprès de la princesse Kourakin, et cette audace lui valut un exil en Sibérie, d'où une main invisible, qu'on devine facilement, ne tarda pas à le tirer. La reconnaissance et l'amour lui firent dès lors un devoir d'entrer dans la conjuration qui fit perdre à Pierre III la couronne et la vie, et l'on sait, en effet, jusqu'à quel point l'audace et la témérité de Grégoire Orlow furent utiles à Catherine dans la révolution de 1762. Il réunit alors la plupart des pouvoirs et des honneurs qu'on a vu depuis décorer Potemkin et surcharger Zubow; et il avait même beaucoup de la hauteur et du caractère altier que déploya le premier. Catherine eut de Grégoire un fils avoué, nommé Basile Bobrinsky; et c'est pour ce célèbre favori qu'elle fit construire le palais de marbre où elle fit sculpter cette inscription : *Par l'amitie reconnaissance :* elle fit aussi frapper depuis en son honneur une grande médaille, à l'occasion du voyage qu'il fit à Moscou pour y rétablir l'ordre et en chasser la peste. Douze ans de jouissance, et peut-être aussi les hauteurs de cet amant, lassèrent enfin la souveraine affermie sur le trône; et, après une longue et pénible lutte, Potemkin l'emporta ouvertement sur lui. Le triomphe de son rival, et l'inconstance de l'impératrice, qu'il nommait hautement ingrate, firent un tel effet sur Orlow, qu'il en perdit la santé et la raison, et on vit ensuite l'orgueilleux, le puissant, le brillant Orlow mourir dans une horrible démence, et se barbouillant le visage d'excrémens, dont il se nourrissait. Plusieurs personnes prétendirent alors que Potemkin l'avait empoisonné avec une herbe dont la vertu est de rendre fou.

ORLOW (*Alexis*), frère du précédent, amiral russe, etc.

Il était, ainsi que son aîné, soldat aux gardes, et contribua puissamment à la révolution de 1762, qui plaça Catherine II sur le trône. C'est aussi lui qui, avec Passec et Baratinsky, devint le meurtrier de Pierre III. Doué d'une taille d'Hercule, ajoutée à la force de Goliath, il fut, dit la chronique scandaleuse, associé dans les fonctions particulières de

son frère, auprès de Catherine, alors dans toute la vigueur de l'âge. Il servit ensuite dans la marine russe, et se rendit célèbre depuis par ses expéditions dans l'Archipel, et surtout par la bataille de Tchesmé, dont il reçut le surnom de Tchesminsky. La vengeance que Paul Ier tira du meurtrier de son père, dont il réhabilita la mémoire, à son avénement au trône impérial, eut quelque chose de sublime. Alexis Orlow, le vainqueur de Tchesmé, jadis si puissant, remarquable par sa taille gigantesque et ses habits à l'antique, respectable, s'il est possible, par sa gloire et sa vieillesse, fut obligé de suivre les tristes restes de Pierre III, qu'on avait déterré pour lui rendre les honneurs funèbres, et de tenir un des bouts de la draperie du cercueil. Cette punition, juste et cruelle tout à la fois, réveilla sansdoute en lui des remords que trente-cinq ans de prospérite avaient peut-être assoupis. Il voyagea ensuite en Allemagne, où il chercha en vain par son luxe et ses dépenses à s'acquérir de la considération, et retourna mourir à Saint-Pétersbourg, en 1801.

ORONO, chef des Penobscots, tribu d'Indiens, etc.

Né en 1671, à Oldtown, île de la rivière de Penobscot, dans le Massachussetts, et chef de sa tribu. Il inspira toujours à ses sujets des principes de paix et de tempérance. A l'époque de la dernière guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, il fit, avec le gouvernement américain, un traité qu'il observa religieusement, et se rendit singulièrement utile à ses alliés par sa bonne foi et sa coopération franche et loyale. Orono, dont le peuple professait la religion catholique romaine et avait une église de ce culte, conserva ses facultés intactes dans un âge très-avancé, et mourut en 1801, âgé de cent trente ans, après avoir vécu dans trois siècles. Sa femme est morte en 1809, âgée de cent quinze ans.

ORTEGA (don *Casimiro Gomez*), savant botaniste espagnol, membre des académies de Madrid, de Paris et de Londres, etc.

Né à Madrid, en 1730. Il fut envoyé de bonne heure, par son oncle don Joseph Ortega, à l'université de Bologne, où il se rendit très-habile dans les humanités, la physique, la chimie et la botanique, qu'il apprit sous les célèbres professeurs Monti, Beccari, Laghi et Bassi. Il publia ensuite divers ouvrages importans, en grec et en latin, sur ces diverses sciences, et particulièrement un commentaire qui a beaucoup servi à Vincenti, premier médecin du roi de Naples, lequel se plut à en faire l'aveu dans son travail sur le même sujet. On doit aussi à ce laborieux et savant écrivain la Description des eaux thermales de Torillo; une Méthode facile pour acclimater des plantes exotiques à peu de frais; l'histoire naturelle de la Malagueta; des Tables botaniques, avec l'explication des plantes dont Tournefort fait mention dans ses institutions; et enfin un Cours élémentaire de botanique théorique et pratique, à l'usage du jardin royal de Madrid. Il a encore traduit beaucoup d'ouvrages parmi lesquels on remarque le voyage du commodore Byron autour du monde, enrichi de notes et d'une carte du détroit de Magellan; les Élémens d'histoire naturelle et de chimie, d'Adolphe de Guillenborg et de son maître Jean-Gotschalk Valério, et enfin des expériences sur l'alcali volatil, dans la guerison des asphixiés. Don Casimiro Ortega mourut à Madrid en 1810.

ORTOLANI (*Joseph-Emmanuel Pascal*), avocat et littérateur sicilien, etc.

Né à Palerme, en 1773. Il se prononça pour la révolution française et vint en 1797 à Paris, où il fut nommé l'un des commissaires du gouvernement pour la recherche des objets de sciences et d'arts. Il procura en effet, à la bibliothèque plusieurs manuscrits précieux, et retourna dans sa patrie lors de la déclaration de guerre avec Naples, en 1806. Outre divers ouvrages composés en italien, il a traduit dans cette langue l'*Essai de Condorcet sur les progrès de l'esprit humain*, et en français l'*Histoire générale des sciences et de la littérature, depuis les temps antérieurs à l'histoire grecque jusqu'à nos jours*, de l'abbé Andrès. On doit également à Ortolani un *Essai sur les plaisirs*, qui a été réimprimé à Milan et traduit en italien à Florence.

OSTEN, général de brigade, commandant de la Légion-d'Honneur, etc.

Né en Hollande, d'une famille peu riche. Il passa pendant la révolution au service de France, et commanda sur les côtes de la Belgique et dans la Zélande, où il était encore pendant les campagnes de Prusse et de Pologne en 1806 et 1807. Au moment de l'invasion faite par les

Anglais dans l'île de Walcheren, en août 1809, il déploya beaucoup de courage et de prudence, et fut le premier qui opposa de la résistance sur ce point. Forcé enfin, après une vigoureuse défense, de céder au nombre, et de se rendre prisonnier de guerre, il reçut de lord Chatam, commandant l'expédition anglaise, des marques particulières d'estime et de considération; mais comme les Anglais n'avaient point, selon lui, tenu à son égard les conditions convenues, il se crut dégagé de sa parole, et s'échappa des prisons d'Angleterre, où il fut mis en jugement comme contumace, et déclaré coupable par le jury du banc du roi. Napoléon, qui avait aussi partagé cette opinion, refusa de voir Osten lorsqu'il se présenta à Paris; mais il se justifia bientôt auprès de lui, et obtint même depuis un commandement dans la trente-deuxième division militaire. Après la restauration de 1814, il cessa d'être employé au service de France, et retourna dans son pays natal.

OSTERMAN (le *comte* d'), chancelier de Russie sous Catherine II, ministre des affaires étrangères, etc.

Né en 1724, d'une ancienne et noble famille de Suède passée au service de Russie. Il courut la carrière des emplois; se fit connaître avantageusement par des talens et une perspicacité peu commune, et fut élevé successivement aux postes les plus importans du ministère. Il était vice-chancelier, ayant le département des affaires étrangères, lorsqu'il fut chargé en 1788, par Catherine II, de négocier un traité de quadruple alliance avec les cours de Vienne, de Versailles et de Madrid, afin de s'opposer aux projets ambitieux de l'Angleterre qui, pour se venger de la neutralité de l'armée du Nord, avait excitée la Porte et la Suède à déclarer la guerre à la Russie: ce traité avait aussi pour but de comprimer l'ambition du roi de Prusse, qui voulait profiter des embarras que causait à Catherine cette double guerre, pour s'emparer de Thorn et de Dantzick. Il était sur le point d'être conclu, lorsqu'un commis du chancelier en trahit le secret en en remettant une copie à Fraser, chargé d'affaires du roi d'Angleterre, à Saint-Pétersbourg, qui en donna avis, par un courrier extraordinaire, au cabinet britannique. Le comte d'Osterman devint d'abord, après la mort de sa souveraine, premier ministre sous le titre de chancelier; mais il fut disgracié par Paul I[er], et il mourut à Moscou, le 29 avril 1811, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et sans laisser aucun descendant direct de la branche mâle de sa famille, qui s'éteignit en lui.

OSTOLOZA (*Blaise*), confesseur de Ferdinand VII, et l'un des moines qui ont joué un rôle dans la révolution d'Espagne, etc.

Né en Amérique, d'où il passa en Espagne pour se faire religieux. Il obtint par la suite la place de confesseur du prince des Asturies, et était néanmoins peu connu dans le monde lors des troubles de 1808. Il accompagna alors le roi à Bayonne et de là à Valençay, d'où ayant trouvé le moyen de s'échapper il revint en Espagne, et retraça dans ses prédications le tableau des malheurs et des vertus de son maître. C'est aussi pendant cet apostolat politique que, dans un sermon qu'il prêcha à Cadix, il inculpa si grièvement le duc de San-Carlos, le chanoine Escoïquitz, et plusieurs personnes de la maison du prince de Bénévent, que les premiers exigèrent qu'il se retractât publiquement: cette rétractation eut lieu au mois de juin 1814. A cette époque, Ostoloza, déjà chapelain d'honneur du roi, fut nommé doyen de la cathédrale de Carthagène avec un revenu de soixante-dix mille francs. Son influence dans le conseil alla dès lors toujours en croisant, et la revolution ministérielle qui suivit ne parut même pas l'avoir affaiblie. Cependant au moment où ce moine intrigant se croyait le plus assuré de la faveur du prince, il fut disgracié de la manière la plus complète et la plus inattendue, et relégué, au mois d'octobre 1815, dans le couvent du Tardon.

OSWALD (*Jean*), littérateur anglais, etc.

Né en Ecosse. Il entra d'abord, en qualité de lieutenant, dans le quarante-deuxième régiment d'infanterie anglaise; servit ensuite dans les Indes Orientales, d'où il revint en Angleterre en 1785, et se sentant alors pour les belles-lettres un penchant irrésistible, que son père était loin d'encourager, il apprit le latin sans aucun maître, et étudia le grec de la même manière: on assure qu'il connaît également l'arabe et toutes les langues de l'Europe. Sir Oswald, qui passe pour avoir beaucoup de singularité dans le caractere, fait profession ouverte du système des Brahmines, et

a une horreur profonde pour la nourriture de la chair des animaux. On lui doit un volume de poésies sous le nom supposé de *Sylvestre Otway;* une satire contre les méthodistes; *le Mercure britannique ; Euphrosine*, Ode à la Beauté ; et enfin *l'Histoire impartiale de la Campagne de Bonaparte en* 1813, qui a paru en 1816.

OTT (*N.*), feld-maréchal-lieutenant autrichien , etc.

Il servit en 1789 en qualité de général-major contre les Turcs, et en 1793 contre les Français , et se distingua en différentes occasions pendant cette campagne , notamment à l'attaque du camp de Favars , et ensuite à celle de Marchiennes où il montra beaucoup de talens : il fut aussi employé, en 1794 et 1795, de la manière la plus utile dans les Pays-Bas et sur le Rhin. En 1796, il suivit M. de Wurmser en Italie, et commandait son avant-garde , le 11 septembre , lorsque ce général se porta de Legnago sur Mantoue , et se réunit à la garnison de cette place, à la suite d'un combat très-vif. Nommé feld-maréchal-lieutenant à la promotion de février 1797, M. Ott continua d'être employé dans cette partie du théâtre de la guerre , et fut mis , en 1799, à le tête d'une division avec laquelle il se distingua pendant tout le cours de cette campagne, particulièrement à la bataille de Cassano, donnée le 27 avril, la première que gagna le général Suwarow en Italie. Il fut ensuite détaché pour aller au-devant de l'armée française de Naples; s'empara des défilés des Apennins; coupa les communications de la Haute-Toscane avec Gènes , et campa en observation à Fornovio entre Parme et Pontremoli. Forcé de se replier sur le gros de l'armée à Plaisance, il forma pour ainsi dire l'avant-garde de Suwarow à la bataille de la Trébia; et fut ainsi exposé au premier choc des Français. Le second et le troisième jour de la bataille, il fit partie de l'aile gauche commandée par M. de Mélas, opposé au corps du général Soult, et fit des prodiges de valeur. Il fut aussi chargé de poursuivre les débris de l'armée de Naples, et après s'être rendu maître du fort d'Urbin, il se réunit au corps du général Kray qui attaquait Mantoue. Il signala de nouveau sa valeur au siége de cette place et pendant le reste de la campagne, ce qui ne l'empêcha pas d'être remercié avec une pension au mois de février 1806, à cause de sa conduite en Allemagne à la fin de 1805. Depuis cette époque, le général Ott n'a plus été employé, et mourut quelques années après dans une sorte d'obscurité.

OUHAB (*Abdul-El*), nouveau prophète arabe , chef de la secte des Waabites, etc.

Né parmi les Arabes du désert. Il se distingua de bonne heure par son éloquence et par un courage extraordinaire. Après diverses actions d'éclat, qui attirèrent sur lui l'attention de la multitude, il commença à prêcher une nouvelle doctrine, et parvint bientôt à rallier autour de lui un certain nombre d'hommes déterminés. Il envoya des émissaires dans la Syrie, la Perse, l'Egypte, et même jusque dans la Turquie, pour y faire des prosélytes. Leur mission consistait à annoncer aux peuples qu'il n'existait qu'un seul Dieu dont Abdul était le prophète ; à s'élever contre l'inégalité des richesses et les droits de toute espèce, à l'exception de la dîme ; et enfin à défendre le vin et les excès en tout genre. Lorsqu'il eut ainsi préparé l'exécution de ses projets, il parut tout à coup dans l'Arabie Heureuse, avec une armée que l'on fait monter à deux cent mille hommes, et s'empara de la Mecque et de Médine, vers la fin de 1802 : les trésors que la dévotion musulmane y avait apportés furent pillés sans respect, et devinrent le partage des soldats d'Abdul. Il se porta ensuite sur Taïs et Dgedde, qu'il prit d'assaut, et dont il passa les habitans au fil de l'épée pour les punir d'avoir osé lui résister. Tant de succès alarmèrent enfin le grand-seigneur; il ordonna aux pachas voisins de marcher contre ce rebelle, et divers combats furent livrés, dans lesquels Abdul fut presque toujours vainqueur. Mais ce que ne put la force des armes le fanatisme l'opéra. Un musulman, de la secte d'Aly, nommé Hadgi-Osman, indigné des profanations commises sur le tombeau du gendre de Mahomet, résolut de venger cet outrage; il part de chez lui, traverse le désert, arrive au camp d'Abdul, entre dans sa tente au moment où il faisait sa prière, et lui enfonce son cangiar dans la poitrine : il tombe ; son frère venu à son secours éprouve le même sort ; et bientôt Hadgi expire lui-même percé de coups sur les cadavres de ses victimes. Cette catastrophe qui eut lieu en 1803 dispersa momentanément la secte des

Waabites, et sauva peut-être la puissance ottomane de sa ruine.

OUSELEY (sir *William Gore*), célèbre orientaliste anglais, etc.

Né en 1771, dans le comté de Northaugston, d'une famille ancienne et distinguée. Il reçut une excellente éducation, et vint à Paris, en 1787, pour s'y perfectionner dans la langue française. L'année suivante il acheta une place de cornette dans le huitième régiment de dragons, et parvint bientôt au grade de lieutenant : dans l'intervalle de son service militaire, il consacrait ses loisirs à acquérir la connaissance des langues de l'Orient. En 1794, il fit une campagne sous les ordres du duc d'York ; mais il vendit sa commission peu après, et résida quelque temps à Leyde pour fréquenter les cours de l'université et reprendre ses études orientales, dont le résultat parut bientôt sous le titre de *Mélanges Persans*. A cette époque, sir Ouseley obtint le rang de major dans le régiment des dragons du comté d'Air qu'il joignit à Carlisle, où il épousa, en 1796, la fille du colonel Jean Irving. Cependant son régiment ayant été réformé, il fixa sa résidence à Londres, et poursuivant avec ardeur ses études favorites, il reçut le bonnet de docteur ès-lois de l'université de Dublin, ce qui le détermina à aller visiter cette capitale : il y fut nommé chevalier par le lord-lieutenant d'Irlande, marquis de Cornwallis, puis élu successivement membre de la société royale d'Edimbourg et de l'académie de Gœttingue, ainsi que de plusieurs autres corps savans. Son frère, le chevalier Gore Ouseley, ayant été envoyé en ambassade à la cour de Perse, notre auteur l'accompagna comme secrétaire, et recueillit, pendant son séjour en Perse des matériaux importans, outre plusieurs monumens précieux, et un grand nombre d'inscriptions, de médailles et de manuscrits. Sir William Ouseley fit aussi plusieurs excursions dans différentes parties de la Perse, et trouva notamment dans les ruines de Suze, de grands blocs de pierre chargés d'hiéroglyphes qui paraissent confirmer la tradition que cette ancienne résidence des rois de Perse a été construite par des Egyptiens. On a de lui, outre ses Mélanges Persans, un *Essai pour lire les Manuscrits persans ; Collections Orientales*, ouvrage périodique ; un *Abrégé de l'ancienne histoire de Perse* ; et enfin l'*Histoire de Bakthyar et des dix Visirs*, etc.

OWEN (*Henri*), savant docteur anglais, etc.

Né dans le comté de Merioneth au pays de Galles en 1715. La nature le portait à l'étude des mathématiques ; mais il embrassa, pour satisfaire aux désirs de sa famille, la profession de médecin, qu'il quitta néanmoins bientôt après pour se livrer entièrement à la théologie. Il surpassa depuis, quant à l'érudition ecclésiastique, la plupart de ses contemporains, et mourut à la fin de 1795, dans la quatre-vingtième année de son âge. Il a laissé un *Traité de Trigonométrie* ; des *Observations sur les miracles de l'Ecriture* ; des *Remarques sur les quatre Evangélistes* ; un *Avis aux jeunes étudians en théologie* ; d'autres *Remarques sur la version des Septante* ; deux volumes de *Sermons pour la fondation de Boyle* ; et enfin une *Introduction à la critique hébraïque*.

OWENSON (miss), aujourd'hui lady Morgan. (Voy. MORGAN (lady) au *Supplement*.)

OXENSTIERN (le comte *Jean-Gabriel*), ministre d'état suédois, poète, ambassadeur, etc.

Né à Stockholm en 1732, d'une ancienne et noble famille, illustrée dans les annales de la Suède. Il servit d'abord dans les armées, qu'il quitta bientôt pour parcourir la carrière diplomatique, où s'étaient déjà distingués ses aïeux. Nommé ambassadeur de sa cour près de la diète de Ratisbonne, il en exerçait encore les fonctions, lorsqu'il reçut en 1791 l'ordre de se rendre en la même qualité auprès des princes français frères de Louis XVI, et de leur confirmer, de la part de son souverain, les bonnes intentions de ce monarque pour la cause des Bourbons. Au mois de septembre 1792, il passa à l'ambassade de Lisbonne, qu'il garda peu de temps, ayant été bientôt rappelé en Suède pour y remplir des emplois encore plus importans. Il cultiva aussi avec succès la littérature et surtout la poésie ; devint membre de l'académie royale de Stockholm ; publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite, outre son *Poëme de la Moisson*, en neuf chants, ses *Quatre parties du jour* et la traduction du *Paradis perdu*, de Milton ; et ne s'occupait plus depuis long-temps que de ces délassemens littéraires, lorsqu'il

mourut à la fin de juillet 1818, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

OXFORD (lord *Edouard* Harley, comte de Mortimer et d'), pair d'Angleterre, etc.

Né le 20 février 1773, et fils aîné de Jean, lord-évêque d'Hereford. Il succéda en 1790 dans la pairie à son oncle Edouard, quatrième comte d'Oxford, et se fit long-temps remarquer au parlement parmi les membres de l'opposition. Il protesta même, au mois de janvier 1798, contre le bill relatif à l'augmentation des taxes assises, et on le vit ensuite, dans le courant de la même année, faire une autre protestation concernant le rejet de la motion sur les affaires d'Irlande. Il quitta néanmoins depuis le parti de l'opposition, et fut envoyé en 1814 à Naples, avec la mission secrète d'examiner la situation politique de ce pays. A son retour en Angleterre, il obtint une audience particulière du prince-régent, sous les yeux duquel il mit le tableau des avantages résultans d'un traité de commerce entre la Grande-Bretagne et Naples, que Murat désirait alors conclure : on attribue aussi à lord Oxford une histoire des campagnes de 1814 et 1815.

OZAROWSKI (*Pierre* d'Alcantara), Castellan de Woineez, hettman, ou grand général de la couronne de Pologne, etc.

Issu d'une ancienne famille. Il se montra partisan zélé de la Russie, et eut beaucoup de part à la confédération de Targowitz, qui détruisit la constitution de 1792. Lors de l'insurrection qui éclata en avril 1794 à Varsovie contre les Russes, l'hôtel du comte Ozarowski fut pillé, et lui-même, quoique malade, se vit retiré, quelques jours après, du château royal où il habitait, pour être conduit en prison. Le 3 mai on le traduisit devant le tribunal provisoire, lequel le condamna à être pendu, après avoir entendu la lecture de sa correspondance avec les Russes, qui fut trouvée dans les papiers de l'ambassadeur Igelstrom. On remarqua alors que la potence avait été plantée avant son jugement, ce qui fit dire que lui et plusieurs de ses adhérens avaient été pendus par le peuple.

P

PACCA (*Barthélemi*), cardinal de la sainte église romaine, camerlingue, prosecrétaire d'état, etc.

Né à Benevento le 16 décembre 1756. Il fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique; se distingua d'une manière particulière dans ses études; obtint ensuite les ordres sacrés; parvint, jeune encore, à la prélature, et fut enfin décoré de la pourpre romaine en 1801. Il montra constamment le plus grand attachement au pape Pie VII, auquel il devait son élévation au cardinalat, et suivit le saint-père en France quand il y fut conduit par les ordres de Napoléon. Après avoir subi une captivité aussi longue que douloureuse, il retourna à Rome avec le pontife en 1814, et fut nommé immédiatement camerlingue de la sainte église, et pro-secrétaire d'état, fonctions qu'il exerçait encore à la fin de 1818. Le cardinal Pacca est un homme pieux et éclairé tout à la fois, qui jouit à juste titre de la meilleure réputation parmi les princes de l'église.

PAER (*Ferdinando*), compositeur italien, etc.

Né à Parme en juillet 1774. Après avoir fait ses études dans le séminaire de cette ville, il se livra à la composition sous Ghiretti, napolitain, confrère du célèbre Sala, au conservatoire de la Pietà, et dès l'âge de dix ans fut appelé à Venise, où il donna son premier opéra (*Circé*), qui eut beaucoup de succès. Il se rendit ensuite successivement à Padoue, à Milan, à Florence, à Naples et à Bologne, et obtint alors du duc de Parme, son parrain, outre une pension, la permission d'aller à Vienne pour y composer plusieurs ouvrages. A la mort de Naumann en 1801, Paër fut appelé à Dresde, en qualité de maître de chapelle, que l'électeur lui proposa pour tout le temps de sa vie, et il partit alors pour cette ville, où il fit jouer plusieurs opéras que le plus brillant succès a couronnés. Napoléon, après la bataille d'Iéna, fit venir près de lui cet habile compositeur; et après l'avoir traîné à sa suite dans plusieurs villes de Polo-

gne, il le dégagea du service de la cour de Saxe pour passer à celui de France, avec le titre de directeur et compositeur de la musique particulière de S. M. Depuis lors M. Paër dirigea l'Opéra-Buffa de Paris, et il est encore aujourd'hui directeur et compositeur de la musique de la chambre du roi : il est aussi membre de l'académie des beaux-arts de Naples, et de celles de Bologne et de Venise.

PAESIELLO (*Jean*), célèbre compositeur napolitain, etc.

Il naquit le 9 mai 1741 à Tarente, où son père, qui le destinait à la profession du barreau, lui fit faire ses premières études au collége des jésuites : ce fut là que se manifestèrent les heureuses dispositions de Paesiello pour la musique. Les fêtes que ces religieux célébraient dans leur oratoire lui ayant donné de fréquentes occasions d'y chanter des leçons, il s'y fit distinguer par la justesse de l'oreille autant que par l'agrément et la souplesse de la voix, et reçut bientôt après du célèbre chanteur Carlo Resta, et à l'insu de ses parens, des leçons secrètes qui ne pouvaient que l'éloigner du but vers lequel ils avaient dirigé son éducation. Ses progrès furent si éclatans qu'on obtint enfin qu'ils laisseraient un libre cours à un penchant que rien ne pouvait plus réprimer; et dès 1755 Paesiello fut conduit à Naples et placé dans le conservatoire de Saint-Onofrio. Au nombre des circonstances heureuses qui concoururent à former son talent, il faut placer l'avantage qu'il eut de recueillir encore pendant deux ans les leçons de l'immortel Durante; mais celui-ci ayant laissé parmi les continuateurs de son art Cotomacci et Abes, ce fut sous leur direction que le jeune élève, changeant de maître sans changer d'école, termina le cours de ses études musicales en 1763. Paesiello était encore sur les bancs de l'école, qu'il composait déjà, au profit du conservatoire, des messes, des vêpres, des oratorio, etc. Dans un intermède comique qu'il fit exécuter par ses condisciples, il prouva, quoique à peine âgé de dix-huit ans, que l'école avait dans un de ses élèves un maître tout formé, auquel il ne manquait qu'une occasion d'en instruire le public. Un ouvrage, publié lorsqu'il était encore au conservatoire, lui acquit assez de célébrité pour que Bologne l'invitât à écrire, pour le théâtre Marsigli, deux opéras-comiques, *la Pupilla* et *il Mondo a rovescio*, dont le succès fut tel que la réputation du jeune compositeur devint alors générale dans toute l'Italie. Aussitôt Modène l'appela pour composer un opéra-comique, *la Madama umorista*, outre deux opéras sérieux, *Demetrio* et *Artaserce* : il fut évident dès lors que Melpomène et Thalie se disputeraient tour à tour ses hommages. A Parme, trois opéras-comiques, *le Virtuose ridicole*, *il Negligente*, *i Bagni di Abano*, justifièrent et accrurent l'opinion déjà conçue de son talent. Trois nouveaux ouvrages couronnés à Venise du plus brillant succès lui valurent un engagement pour Rome, où la musique du *Marchese Tulipano*, qu'il y composa, répandit au-delà des Alpes la renommée de son auteur. Cependant Paesiello désirait établir plus solidement sa réputation en Italie, et surtout à Naples, cette métropole de la musique, dans laquelle de grands maîtres tenaient alors, ou se disputaient le sceptre du goût et de l'opinion. Il se garda bien de leur faire soupçonner la moindre prétention de se mettre en parallèle avec eux; il n'en approchait même qu'avec tous les égards d'un élève docile, laissant à ses propres ouvrages le soin de leur prédire un compétiteur dangereux, ce que ne tardèrent point à révéler les succès d'un grand nombre d'opéras, entre lesquels on distingue celui de l'*Idolo cinese*, que le roi voulut faire jouer sur le théâtre particulier de la cour, honneur que n'avait encore obtenu aucun opéra-comique. Cependant Paesiello, qui avait eu le loisir d'étudier en Italie la diversité des deux manières qui divisaient la France, donna plus de mouvement au langage de l'orchestre, sans rien ôter à l'éloquence du chant, et multiplia les airs avec accompagnement de clarinette et de haut-bois, sans faire perdre à ses compositions leur naïve simplicité. Paesiello sembla mettre le sceau à sa réputation par *le Due Contesse* et *la Disfatta di Dario*; aussi son nom était-il devenu tellement célèbre dans toute l'Europe, que Londres, Vienne et St.-Pétersbourg mirent bientôt en quelque sorte l'enchère sur son talent. L'intérêt ne put déterminer son choix; et refusant les offres de l'Angleterre, il donna la préférence à l'invitation de Catherine II, qui s'était présentée la première. Comblé des faveurs de cette souveraine, après neuf années

de séjour à St.-Pétersbourg, Paesiello reprit le chemin de l'Italie par Varsovie, où le roi de Pologne lui fit composer l'*Oratorio* de Métastase, intitulé *la Passion*, et il passa de là à Vienne, où il mit en musique le drame du célèbre Casti, *il Re Theodoro*, dont les accords ont retenti sur tous les théâtres de l'Europe, et dont le souvenir est impérissable. De Vienne, Paesiello se rendit à Rome, où, dans le carnaval de 1785, il composa l'opera-comique de l'*Amore ingegnoso*. Naples, où la faveur du roi le fixa, obtint ensuite presque seule les fruits d'une imagination que l'âge semblait rendre de plus en plus féconde. Les dix années qui suivirent son retour à Naples marquent dans l'histoire de son talent une nouvelle série de compositions, entre lesquelles il est impossible de ne pas distinguer *la Molinara* et *la Nina*, comme ce qu'il a fait de plus savant et de plus gracieux, de plus simple et de plus varié dans toutes les parties de l'art. Paesiello, qui avait été plus d'une fois, mais inutilement, invité de se rendre à Paris, reçut enfin l'ordre d'y venir, et obtint de Napoléon et de sa cour les plus grandes marques d'estime et les témoignages les plus flatteurs. Son génie n'y resta point oisif; cependant l'opéra de *Proserpine* qu'il composa n'eut qu'un médiocre succès. L'auteur touchait alors à cette époque de la vie où l'imagination nous quitte, il comprit ce que l'intérêt même de sa gloire lui conseillait, et résolut de ne plus courir de nouveaux hasards. Il sollicita et obtint la permission de retourner à Naples, et toutes les sociétés académiques se plurent à inscrire son nom sur leur liste : l'institut de France se l'agrégea aussi comme associé étranger en 1809. Depuis quelques années sa santé avait reçu de graves atteintes, lorsqu'il mourut le 5 juin 1816, âgé de soixante-quinze ans.

PAGANO (*Francesco-Mario*), jurisconsulte napolitain, etc.

Né à Naples, où il jouissait d'une grande réputation comme jurisconsulte, à l'époque de l'entrée des Français dans cette ville, en 1799. Il se prononça en faveur de la révolution, et devint l'un des législateurs de la nouvelle république. Bientôt après, une partie de la ville de Naples se trouvant déjà au pouvoir du cardinal Ruffo, à la tête des Calabrois, on délibérait sur les moyens de faire parvenir des signaux d'attaque aux patriotes réfugiés au château de l'Œuf, lorsque Pagano demanda l'honneur d'un emploi si périlleux; et, accompagné de Signorelli, il remplit sa mission au milieu des plus grands dangers. Compris ensuite dans la capitulation, et se confiant à la foi des traités, il se retira imprudemment chez lui, où il ne tarda pas à être arrêté, puis conduit dans les cachots de la junte d'état, qui l'envoya presqu'aussitôt au supplice avec ses autres collègues.

PAGET (*Henri-William*), lord, marquis d'Anglesey, comte d'Uxbridge, pair d'Angleterre, etc.

Né le 17 mai 1768, et fils aîné du comte d'Uxbridge. Il leva, à ses frais, au commencement de la guerre de la révolution française, un régiment d'infanterie, dans lequel il obtint le rang de lieutenant colonel. Après avoir reçu ses lettres de service, il s'embarqua pour Guernesey avec son corps; rejoignit en 1793 le duc d'York en Flandre, et commandait, à la retraite, la brigade de lord Cathcart. Il passa ensuite en Hollande avec le 7ᵉ. régiment de dragons, dont il venait d'être nommé colonel, et se distingua par sa bravoure et son habileté dans la campagne de Hollande, si désastreuse pour les Anglais, dont il protégea la retraite avec sa cavalerie. A son retour, lord Paget, après s'être occupé spécialement de la discipline de son régiment, fut promu au grade de major-général, et accompagna, avec deux brigades de cavalerie, la division de sir David Baird, envoyée en Espagne pour agir de concert avec sir John Moore. Il débarqua à la Corogne en novembre 1808, et effectua sa jonction avec sir John, après avoir éprouvé de grandes fatigues. Il cessa d'être employé à la suite d'une intrigue scandaleuse avec la sœur de sir Henri Wellesley, et ne reparut sur la scène politique qu'au printemps de 1815, époque à laquelle il reçut le commandement des troupes assemblées à Londres pour apaiser les tumultes excités par le bill sur les grains. Il passa peu après sur le continent, et commandait, à Waterloo, la cavalerie anglaise, belge et hanovrienne, ainsi que l'artillerie à cheval. Après avoir contribué puissamment à la victoire, il fut blessé dangereusement, presqu'au moment où la bataille semblait terminée, et le prince de Galles, pour le récompenser de son courage, le créa marquis d'Anglesey : il était déjà grand-

cordon de l'ordre du Bain, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse-d'Autriche et de Saint-George de Russie.

PAGET (sir *Arthur*), grand-cordon de l'ordre du Bain, conseiller-privé du roi d'Angleterre, etc.

Né le 15 janvier 1771, et frère cadet du précédent. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et se trouvait, en 1799, ministre d'Angleterre auprès de l'électeur de Bavière, lorsqu'il reçut un démenti de la part du ministre français Alquier, pour avoir répandu que l'agent français Trouvé cherchait à révolutionner les états du duc de Wurtemberg. Il remplaça, en septembre 1801, lord Minto à l'ambassade de Vienne; notifia, peu de temps après, à cette cour, que l'Angleterre reconnaissait le roi d'Etrurie; et contribua beaucoup, par sa correspondance avec lord Grenville, à former la troisième coalition contre la France. Lors de la prise de Vienne par les troupes françaises, il suivit la cour autrichienne à Olmutz, puis vint reprendre les mêmes fonctions dans cette capitale, qu'il quitta néanmoins en février 1806 pour revenir à Londres. Nommé, l'année suivante, ambassadeur à Constantinople, il chercha à indisposer le cabinet ottoman contre la France, et déploya dans cette résidence toutes les ruses diplomatiques à l'usage du cabinet anglais, pour engager le Grand-Seigneur à la guerre contre son allié naturel. Il employa vainement tour à tour les motifs de séduction et de crainte, et fit même arriver une flotte anglaise, en 1807, jusqu'aux Dardanelles : il ne put réussir dans sa mission. Il épousa, deux ans après, la fille du comte de West-Moreland, dont il a plusieurs enfans, et il se trouve encore aujourd'hui au nombre des ministres que le cabinet de Londres emploie dans les cours étrangères.

PAGLIUCHELLA (*J.*), l'un des chefs des lazzaronis de Naples, etc.

Né éloquent et audacieux, il joua un rôle dans la révolution de cette ville, en 1799, et dirigea, avec Paggio et Michel-le-Fou, le corps turbulent des lazzaronis. Le général Championnet, devenu maître de la ville, voulant s'attacher Pagliuchella par des bienfaits, le nomma juge-de-paix, quoiqu'il ne sût pas lire, et cette nomination remplit effectivement ses camarades et lui de satisfaction : on le vit même plusieurs fois les haranguer publiquement pour les ramener à l'obéissance, et presque toujours avec succès. Il se signala aussi à la défense de Naples contre le cardinal Ruffo, généralissime des Calabrois, et fut mis à mort, par les troupes royales, dès qu'elles se furent rendues maîtresses de la ville.

PALAFOX (don *Antoine* de), évêque de Cuença, frère du comte de Montijo, etc.

Issu d'une famille illustre d'Arragon. Il embrassa l'état ecclésiastique, dans lequel il se distingua par ses vertus ; et se trouvait depuis long-temps évêque de Cuença, lorsque, en 1801, il fut poursuivi par l'inquisition de Madrid, comme suspect de *jansenisme* : son procès n'alla pas plus loin que l'*instruction préparatoire*, parce qu'on ne put former contre lui que des conjectures. Don Antoine Palafox faisait beaucoup de cas des livres qui traitaient de la discipline ; mais il considérait très-peu les théologiens scolastiques et les canonistes qui n'invoquaient que les décrétales et les bulles des papes. Il osa ensuite adresser au roi Charles IV une représentation aussi savante qu'énergique, dans laquelle il prouvait que les ex-jésuites revenus en Espagne étaient les auteurs des poursuites exercées contre lui et ses amis, et que ces hommes mettaient tout en mouvement pour perdre ceux qui n'étaient pas de leur parti. Il est mort depuis peu d'années, regretté universellement pour ses vertus, sa tolérance et son humanité.

PALAFOX-Y-MELZI (don *Joseph*), célèbre général espagnol, etc.

Né dans l'Arragon, de la même famille que le précédent, et militaire dès sa plus tendre jeunesse. Il était officier des gardes-du-corps du roi d'Espagne, lorsqu'il fut envoyé, en 180[illegible], pour soulever sa province, dès le premier moment que les Espagnols songèrent à se défendre contre les Français. Ce fut en vain qu'on lui adressa bientôt après, de Madrid, un contre-ordre pour suspendre les hostilités ; il répondit qu'il n'était plus temps, puisque les Arragonais étaient en armes et l'avaient pris pour chef. Il immortalisa son nom en défendant Saragosse pendant les deux fameux siéges qu'elle soutint, et fut pris le 20 février 1809, puis conduit comme prisonnier en France, où il resta jusqu'au traité de Valençay. Il fut alors envoyé par le roi aux cortès pour leur annoncer la prochaine arrivée du monarque, et

les engager à la soumission; devint le 15 juin 1814 capitaine-général de l'armée et de la province d'Arragon, emploi dans lequel son frère lui succéda peu de mois après, et se trouve maintenant l'un des capitaines-généraux de l'armée espagnole.

PALAMO, nègre espagnol, célèbre par ses cruautés dans l'Amérique méridionale, etc.

Il fut d'abord attaché au service d'un colon; se rendit coupable de vol et d'assassinat, et était proscrit déjà depuis long-temps lorsque les chefs royalistes de la Nouvelle-Espagne se servirent de lui pour soulever les esclaves contre leurs maîtres, et exciter la guerre civile dans la province indépendante de Venezuela. Après avoir reçu des secours d'armes et et de munitions des gouverneurs de Puerto-Cabello et de la Guayana, il se porta, avec les troupes de Coro et de Maracaybo, dans la partie de l'est de la province de Caracas, et agit successivement contre Barinas, Mérida et Truxillo. La liberté qu'il donna aux esclaves des lieux où il passait augmenta singulièrement son corps d'armée, et il ne tarda pas à s'emparer de différentes villes, qu'il inonda de sang, en secondant son digne associé Puy dans les massacres qu'il y ordonna. Il obtint encore quelques succès passagers, fut ensuite repoussé, et périt enfin dans un combat qu'il livra aux indépendans, par lesquels il fut vaincu.

PALEY, célèbre théologien anglais, etc.

Né en 1743 à Perterborough, au comté de Northampton, et fils d'un maître d'école mort à Bishop-Wearmouth le 25 mai 1806. Après avoir fini ses études au collége de Christ à Cambridge où il se signala, il devint précepteur, et obtint ensuite un bénéfice au comté de Cumberland : en 1780 il fut nommé chancelier de Carlisle. Il est connu en Angleterre et en Allemagne par plusieurs ouvrages estimés; le premier de tous, que Garve a traduit en allemand, lui fut payé 2,000 livres sterlings par un libraire anglais.

PALFY (le *comte* de), chambellan et général-major au service d'Autriche, etc.

Né en Hongrie, et fils aîné du fameux comte de Palfy, président des états de Hongrie, si connu par son zèle et son dévoûment pour Marie-Thérèse pendant la guerre de la succession. Il servit avec distinction contre les Turcs en 1788 et 1789, et fut envoyé, l'année suivante, aux Pays-Bas en qualité de colonel, chargé d'une mission secrète relative à la pacification de ces provinces. Devenu général-major pour sa bravoure et ses talens militaires, il fut ensuite employé, en 1799, à l'armée d'Italie, où il se distingua de nouveau, et où il fut tué en 1800.

PALFY-D'ŒRDEDY (le prince *Charles* de), chancelier de Hongrie, etc.

Issu d'une des plus grandes familles de Hongrie, dont il est devenu le chef. Il se prononça hautement contre la révolution de France, et entretint à ses frais vingt jeunes gentilshommes pauvres, qui servirent aux armées pendant toute la guerre. Il commanda, en 1797, une colonne de l'armée d'insurrection de Hongrie; fut élevé, au mois de novembre 1802, à la dignité de conseiller intime de sa majesté impériale, et créé ensuite prince, le 4 novembre 1807, après avoir donné sa démission de sa place de chancelier de Hongrie : l'empereur d'Autriche lui écrivit même à cette occasion une lettre très-flatteuse, dans laquelle il le remerciait de ses longs services. Le prince Palfy d'Œrdedy fut aussi appelé, en septembre 1810, à la place de comte supérieur de la chambre de la Basse-Hongrie, puis commissaire perpétuel des sept villes libres et royales des montagnes. — Son fils aîné, le comte *Nicolas*, chambellan de l'empereur d'Autriche, et cavalier d'ambassade, fut nommé, en 1816, ministre à Francfort près la diète de la confédération germanique pour les arrangemens territoriaux. — Le comte *Joseph*, frère de ce dernier, également chambellan de l'empereur partit pour le Brésil, en 1816, avec les comtes de Bellegarde et de la Tour-Taxis.

PALLAS (*Pierre-Simon*), célèbre naturaliste prussien, etc.

Né à Berlin en 1741. Il fit de très-bonnes études; cultiva ensuite avec succès la minéralogie; et s'était déjà acquis une réputation brillante dans les sciences lorsqu'il fut invité par Catherine II à venir se fixer dans ses états. Chargé, en 1768, par cette impératrice de parcourir avec d'autres savans les différentes parties de la Sibérie, de la Russie et de la Tauride, pour y examiner les richesses naturelles que renferment ces contrées, il publia depuis, et à plu-

sieurs époques, les relations de ses divers voyages, et devint successivement membre des academies de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Après la réunion de la la Tauride à l'empire de Russie, Catherine donna à Pallas une propriété considérable dans cette contrée où il s'établit, et où il continua ces recherches minéralogiques et zoologiques, qui l'ont rendu si célèbre. Ayant été élevé à la dignité de chevalier de l'empire russe, puis nommé conseiller-d'état, et enfin membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, il revint à Berlin en 1810 pour y voir son frère, et mourut dans cette ville, le 8 septembre 1811, âgé de soixante-dix ans. On doit encore à Pallas, outre les ouvrages que nous avons déjà indiqués, un autre voyage dans les gouvernemens méridionaux de l'empire russe pendant les années 1793 et 1794, qui a été traduit par MM. de La Boulaye et Tonnelier.

PALLISER (sir *Hugh*), amiral anglais, etc.

Né en 1721. Il se distingua très-jeune dans la marine; servit en 1744 sous l'amiral Matthews, dans la Méditerranée, et fut nommé capitaine en second en 1746. Sir Palliser eut ensuite une grande part à la prise de Québec, et devint, en 1773, contrôleur de la marine et baronnet. Employé à l'époque du fameux combat d'Ouessant, où il était comme amiral en second, sous les ordres de l'amiral Keppel, il s'éleva un différent entre eux à l'occasion des manœuvres commandées par ce dernier, contre lequel sir Hugh crut devoir ensuite porter une accusation. L'amiral ayant été acquitté, sir Hugh fut mis en jugement à son tour, et reçut une réprimande de ses juges; mais comme il avait raison au fond, il n'en fut pas moins considéré comme un officier d'une valeur éprouvée, et d'une expérience consommée, et on lui donna même presque aussitôt le gouvernement de l'hôpital de Greenwich, où il mourut en 1796.

PALMER, acteur anglais, etc.

Né en 1741, et fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane. La facilité qu'il eut dans sa jeunesse de voir journellement le spectacle lui en donna le goût, et il quitta la maison d'un mécanicien où il avait d'abord été mis en apprentissage, et dont la profession avait bien moins d'attraits pour lui que celle du théâtre, afin d'être gagiste à Norwich, où il joua ensuite quelques petits rôles avec succès : il quitta cette troupe après s'être marié, et se fit alors comédien ambulant. Après avoir couru la province quelque temps, Palmer revint enfin à Londres, et parvint par ses talens à la faveur de jouer les premiers emplois, dont il s'acquitta à la satisfaction du public. Il remplissait, le 2 août 1798, le principal rôle dans la pièce de Kotzebue, intitulée *Misanthropie et Repentir ;* et ne montra aucune altération pendant les deux premiers actes; mais au troisième il parut extrêmement affligé lorsqu'il entra sur la scène, et surtout quand il fallut répondre à la question que le major lui fit sur la santé de ses enfans : la perte récente de son fils le saisit alors tellement, qu'il tomba par terre, poussa un grand soupir et expira sur-le-champ. Les spectateurs crurent d'abord que ce n'était qu'un coup de théâtre pour mieux exprimer la force de ses sentimens, et ce ne fut que quand on le vit réellement mort que l'étonnement se changea en une frayeur générale. Cette circonstance rappelle plusieurs événemens absolument semblables : on sait en effet que Molière ressentit les premières atteintes de sa maladie mortelle sur le théâtre, dans le Malade Imaginaire; Montfleury mourut également à la suite de la représentation violente du rôle d'Oreste, dans l'Andromaque de Racine; et enfin Bond, fameux acteur anglais, joua celui de Lusignan, dans Zaïre, avec tant de vivacité, que lorsque Zaïre adressa la parole au vieillard assis dans le fauteuil, il était mort.

PALOMBINI (*Joseph*), célèbre général italien, feld-maréchal-lieutenant au service d'Autriche, etc.

Né à Rome, le 5 décembre 1774. Il entra d'abord comme volontaire dans les troupes cisalpines au commencement de 1796; devint lieutenant à la fin de cette année, et enfin capitaine en 1797. Il passa à la même époque au service de Rome devenue république; parvint bientôt au grade de colonel; fit les campagnes de l'an 7 et de l'an 8, et se trouvant renfermé dans Ancône, il s'y distingua tellement par de vigoureuses sorties, que le général Mounier le nomma général de brigade sur le champ de bataille. Il arriva en France avec la garnison d'Ancône, et fut alors destiné à commander un bataillon composé des officiers qui restaient après la formation de la légion italienne : c'est à la tête de ce corps, qui

composait l'avant-garde de l'armée française, que Palombini pénétra en Italie, où il fit la campagne de l'an 9. Les troupes italiennes ayant été peu après organisées de nouveau, Palombini ne fut encore employé que comme chef de bataillon; mais sa valeur répara bientôt l'injustice qu'on lui avait faite: en effet, c'est comme colonel de hussards qu'il fit les campagnes de 1804, 1805 et 1806, sur les côtes de l'Océan, dans les états ex-vénitiens, et enfin dans le royaume de Naples, lesquelles lui valurent le titre de général de brigade en 1809. Employé alors en Espagne, il s'immortalisa en quelque sorte à la prise de Roses, et surtout à la défaite de Reding et de Blake sous Barcelone: ses faits d'armes à Tarragone, à Girone, à Sagonte et à Valence, méritent aussi d'être cités honorablement. Devenu enfin général de division au mois de juillet 1811, et décoré des ordres de France et d'Italie, il signala aussi son courage en 1812 et en 1813 dans les provinces du nord de l'Espagne. De retour en Italie en 1814, après la chute de Napoléon, il passa, comme lieutenant-feld-maréchal, au service d'Autriche, pour laquelle il fit depuis la campagne du Rhin: il obtint ensuite de l'empereur un régiment en propriété, et possède maintenant un commandement en Bohême.

PARADISI (le comte *Jean*), président du sénat du royaume d'Italie, membre et président de l'institut de Milan, etc.

Né à Reggio vers 1760, d'Augustin Paradisi, qui a traduit tout le théâtre de Voltaire en vers italiens. Il fit de très-bonnes études, dans lesquelles il se passionna tout à la fois pour Horace et pour les mathématiques. Lors de l'invasion des Français en Italie, il se prononça en leur faveur; et fut accueilli favorablement par Napoléon, qui après avoir reconnu ses qualités supérieures, le fit porter à la place de membre du directoire de la nouvelle république cisalpine établie à Milan. Un autre système politique ayant ensuite prévalu dans les conseils français, Paradisi reçut l'ordre du général Brune de donner sa démission en 1798. Cependant lorsque les Austro-Russes vinrent peu après en Italie, Paradisi ne fut pas excepté des poursuites dirigées alors contre les amis de la liberté, et fut envoyé après son arrestation dans une forteresse des Bouches du Cattaro, d'où il sortit après la victoire de Marengo. Napoléon jeta encore alors les yeux sur lui pour en faire un des membre de la commission provisoire du gouvernement, et il l'appela aussi à Lyon, en 1801, lors de la tenue des comices italiens: c'est là qu'il fut nommé consulteur d'état de la république italienne et membre du collége électoral *de' Dotti*. Il se conduisit généralement avec beaucoup de modération; obtint successivement tous les honneurs accordés à cette époque aux grands dignitaires; et se montra infiniment désintéressé dans l'exercice de ses diverses fonctions. Il fut peut-être trop sensible aux attaques de quelques écrivains, et surtout de Lattanzi, qui l'indiqua d'une manière déplaisante dans une de ses satires sur les mœurs de la révolution; mais il se borna pourtant, de l'aveu même de ses ennemis, à déprécier les talens de ce poète dans l'esprit du vice-roi. Le comte Paradisi fut aussi, dit-on, l'un des sénateurs qui firent le plus d'efforts pour obtenir, en 1814, le prince Eugène pour roi d'Italie, et cette accusation de ses détracteurs n'en peut être une à des yeux véritablement français. Après la chute de Napoléon, Paradisi resta quelque temps à Milan sans y avoir d'autre place que celle de président de l'Institut; et retourna peu après à Reggio, où il vit aujourd'hui dans la retraite la plus profonde, ne s'occupant que de sciences. Profond mathématicien, poète élégant, bon écrivain en prose, orateur éloquent, il réunit toutes les qualités, et mériterait le titre du plus illustre Italien de nos jours si l'esprit de parti pouvait jamais céder à la voix de la vérité. On lui doit un *Traité sur la Vibration des Cordes sonores*, qui eut un grand succès, et plusieurs autres ouvrages.

PARINI (*Joseph*), fameux poète italien, etc.

Il naquit à Bosio, en 1729, dans le Milanais; fut professeur d'éloquence dans les écoles palatine, et des beaux-arts, dans le gymnase de *Brera*, et devint, en 1796, membre de la municipalité de Milan, où il se prononça pour la révolution. Considéré comme poète, il doit être placé avec *Métastase* et *Alfieri* près des quatre grands classiques, *Le Dante*, *Pétrarque*, *l'Arioste* et le *Tasse*. Son *matin* offre en effet toutes les beautés de la poésie, et ses autres parties *du jour* ne sont pas moins remarquables: on peut en dire autant de ses *odes*, par lesquelles

il a donné à l'Italie un nouveau genre de poésie lyrique.

PARKER (sir *Hyde*), amiral anglais, etc.

Issu d'une famille ancienne et distinguée qui le destina de bonne heure au service de mer. Il se signala en plusieurs rencontres et parvint rapidement aux premiers grades. Devenu vice-amiral, il fut employé contre la France avec une grande activité pendant toute la guerre de la révolution, tantôt en Amérique, tantôt dans la Méditerranée, et se fit particulièrement remarquer le 14 février 1797, à la bataille que gagna lord Saint-Vincent sur la flotte espagnole : la commune de Londres lui envoya alors des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or de 100 guinées. Au mois de novembre 1801, il fut néanmoins mis en jugement, pour avoir expédié, sans un ordre positif, les bâtimens l'*America* et la *Cléopâtre* aux Indes occidentales; mais il fut honorablement acquitté par une cour martiale. Il est mort en 1802, dans sa terre du comté de Surrey.

PARKER (*Richard*), chef de la révolte qui éclata en 1797, à bord de l'escadre anglaise, etc.

Né en 1760, de parens honnêtes, à Exeter. Il reçut une assez bonne éducation; entra ensuite dans la marine, et était surnuméraire à l'époque de la guerre d'Amérique. Il épousa, à la paix, une femme dont il eut bientôt dissipé la fortune, et contracta alors des dettes qui le firent mettre en prison à Edimbourg, d'où il ne sortit que lorsque les différens comtés prirent la résolution de lever des matelots pour la marine royale. Il s'enrôla pour être libre; fut conduit à Nore, où il monta à bord du Sandwich, et s'y fit remarquer par des propos séditieux et des provocations contre les officiers, qui lui acquirent bientôt toute la confiance des matelots : aussi ceux-ci le nommèrent-ils amiral de la flotte lorsque la révolte éclata. Il montra dans cette circonstance beaucoup de dignité et de résolution, et ne parut pas du tout étranger à ses nouvelles et importantes fonctions; mais l'insurrection s'étant calmée peu après, il se livra lui-même entre les mains de quatre de ses camarades, en les priant de le garantir des insultes des matelots qui n'avaient pas été sous ses ordres. On l'embarqua sous bonne escorte dans une chaloupe, et à son débarquement le peuple le reçut à coup de sifflets. *Ne me sifflez pas*, s'écria-t-il aussitôt avec beaucoup de calme, *je me justifierai.* De Maidsthone, où on l'avait d'abord déposé, on le transféra à Sheerness, et c'est là qu'on lui fit subir différens interrogatoires dans lesquels on chercha en vain à découvrir les secrets moteurs de l'insurrection. Il répondit à toutes les questions avec beaucoup de fermeté et de noblesse, et fut condamné à être pendu. Il reçut son arrêt avec la plus grande tranquillité, le plus grand respect pour ses juges, et sollicita même leur indulgence en faveur des autres matelots. Il fut exécuté le 30 juin, près de Sheerness, à bord du Sandwich, et conserva beaucoup de calme dans ses derniers momens.

PARKER (*Samuel*), évêque de l'église épiscopale des état de Massachussetts, etc.

Né à Portsmouth, dans le New-Hampshire, en 1745. Il prit ses grades au collége d'Harvard, en 1763, et se livra pendant neuf ans à l'instruction de la jeunesse à Newbury et dans d'autres villes. En 1773, il vint en Angleterre pour y prendre les ordres, qu'il reçut de l'évêque de Londres, et étant ensuite retourné à Boston, on l'établit, en 1774, ministre assistant de l'église de la Trinité dont il devint recteur en 1779. Pendant la guerre de la révolution tous les autres ecclésiastiques épiscopaux abandonnèrent la contrée; Parcker demeura seul à son poste, et préserva, par sa fermeté, son église de la dispersion. Après la mort de l'évêque Bass, il devint son successeur; mais il ne fut que peu de mois à la tête des églises épiscopales du pays de Massachussetts, car il mourut subitement à Boston, le 6 décembre 1804. Il était principalement recommandable par sa bienfaisance et par la tendre amitié qu'il avait pour les pauvres; aussi sa mort fut-elle pour eux celle d'un père. Il avait publié, en 1797, un choix de *sermons* et quelques discours de circonstance, etc.

PARKER (*William*), capitaine de vaisseau anglais, etc.

Il entra dès sa plus tendre jeunesse dans la marine; obtint au bout de quelques années le grade de capitaine et le commandement d'un vaisseau, et se distingua dans plusieurs occasions pendant la guerre de la révolution française, notamment le 28 mai 1794, jour où il soutint, avec l'*Audacieux*, de 74, un combat terrible contre le

vaisseau français la *Bretagne*, de 112 canons. Le lendemain un nouvel engagement eut lieu avec une frégate et deux corvettes ennemies; et, après s'être réparé dans le port de Plymouth, il se trouva encore à la bataille que livra l'amiral Howe le 1er juin. Blessé en septembre 1801, à l'attaque devant Boulogne, le capitaine Parcker mourut peu de jours après, des suites de ses blessures, et son corps fut déposé à Déal, dans le caveau de la chapelle.

PAROLETTI (le chevalier *Victor-Modeste*), législateur piémontais, membre de l'académie de Turin, etc.

Né dans cette ville, en 1765. Il se prononça pour la révolution française; fut nommé, en 1799, secrétaire du gouvernement provisoire de ce pays, puis successivement membre de la consulta du Piémont, de la commission exécutive, et enfin de l'administration générale du Piémont. En 1806 il annonça à l'académie la découverte de vases antiques faite dans une terre appartenant à sa famille; fut élu, le 14 avril 1807, député aux corps législatif, par le département du Pô, et parut à la tribune, le 19 avril 1810, pour y faire hommage d'un exemplaire du *Jugement universel* de Michel Ange, gravé par Piroli : il profita de cette circonstance pour rappeler les hauts faits de Napoléon, les chefs-d'œuvre qu'il avait inspirés, et les monumens qu'il avait créés. Devenu secrétaire du corps législatif, le 19 juin 1811, il cessa peu de temps après de faire partie de cette assemblée, et vit aujourd'hui dans une campagne près Turin. On a de lui plusieurs mémoires académiques, un entre autres sur la mort du surintendant Fouquet; et une infinité d'autres ouvrages scientifiques dont l'énumération serait peu intéressante pour le lecteur.

PAROLETTI-GAETAN (le chevalier *Camille-Thomas*); maréchal de camp, etc.

Né le 30 décembre 1769, et frère du précédent. Il embrassa d'abord l'état ecclésisastique auquel il renonça à l'époque de la première entrée de Napoléon en Italie, pour se livrer à la profession des armes, dans laquelle il obtint un avancement rapide. Nommé chef de bataillon dans l'armée cisalpine, il passa ensuite au service du Piémont, en qualité d'adjudant-commandant, et fut, lors de l'invasion des Français en l'an 9, employé avec son grade dans l'armée française. Ayant été fait prisonnier pendant la campagne de 1809, contre l'Autriche, il alla, après son échange, servir en Espagne; fit aussi la campagne de 1813 dans le corps d'armée du maréchal Gouvion Saint-Cyr, et se trouva avec lui à la capitulation de Dresde, du 11 novembre : il avait été élevé précédemment au grade de général de brigade, par décret du 26 septembre. De retour en France, Camille Paroletti fut nommé chevalier de Saint-Louis, le 24 septembre 1814, et officier de la Légion-d'Honneur, le 17 janvier 1815 : il commanda pendant les cent jours le département de la Haute-Loire, et fut mis à la demi-solde à l'époque du licenciement.

PASSWAN-OGLOU (*Osman*), célèbre pacha de Widdin, etc.

Né à Widdin en 1758, d'Omer-Aga Passwan, personnage distingué par son audace et ses richesses, et décapité quelques années après. Le jeune Passwan, dont le caractère hardi donnait déjà des inquiétudes, et qui avait été compris dans la proscription avec son père, se sauva dans les montagnes, et se mit ensuite au service d'un pacha arnaute renommé par ses brigandages. Après des fortunes diverses et des succès à la guerre, il fit sa paix avec le gouverneur de Widdin, et revint dans cette ville à la paix de Sistow; mais bientôt des excursions dans la petite Valachie, qu'il mettait à contribution, attirèrent encore sur lui l'attention de la Porte, et des ordres furent donnés pour se saisir de sa personne. Il eut encore le bonheur d'échapper à la mort par le dévouement d'un des siens qui prit ses armes et ses habits, et se fit tuer à sa place; erra de nouveau dans les montagnes; devint chef de diverses bandes de brigands, et s'empara enfin de Widdin, au grand étonnement du pacha de cette place, qui le croyait mort. Il entra ensuite en arrangement avec ce dernier; fut successivement élevé à la dignité de nazir et de pacha, et gouverna depuis lors ce pachalick avec une autorité absolue. Widdin se trouvait ainsi le quartier général de tous les brigands, et les provinces voisines furent tour à tour le théâtre de leurs rapines et de leurs extorsions. C'est en vain que la sublime Porte voulut depuis mettre un terme à ces spoliations, Passwan-Oglou soutint un siége en règle contre l'armée ottomane, qu'il dispersa ensuite, et resta jusqu'à sa mort, arrivée le 27 janvier 1807, le souverain

absolu de cette contrée. Passwan était d'une stature médiocre et d'une humeur farouche et sanguinaire; sa complexion était faible et son esprit toujours en action. Rien ne se faisait, dans l'étendue de son gouvernement, sans son ordre; il jugeait lui même les moindres détails contentieux, et son administration, quoique rude et cruelle, comme celle d'un tartare, était rarement injuste sans motif: chacun pouvait l'aborder pour présenter sa réclamation; il répondait à tout. Depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit il donnait audience ou s'occupait d'affaires et consacrait peu d'heures à ses plaisirs. Ses principaux officiers étaient alternativement debout devant lui, et ne pouvaient sortir de leur place sans sa permission; il sommeillait ordinairement assis sur ses sophas, dormait peu et toujours dans un état d'agitation qui décélait le trouble de son âme.

PATTERSON (*William*), gouverneur de New-Jersey, l'un des juges de la cour suprême des Etats-unis, etc.

Né à New-Jersey, où il prit ses grades au collége de cet état en 1763. Il devint, en 1787, membre de la convention dans laquelle on établit la constitution des Etats-Unis, et son nom reste honorablement attaché à cet acte. Lorsque le gouvernement commença, en 1789, ses opérations, il fut élu membre du sénat de New-Jersey, et choisi, en 1790, pour succéder à Livingston qui, après la révolution, avait été le premier gouverneur de cet état. William Patterson, après avoir supporté avec courage et résignation les souffrances occasionnées par une maladie longue et douloureuse, mourut le 9 septembre 1806, à Albany, où il exerçait les fonctions de juge de la cour supérieure des Etats-Unis. Véritable homme de talent et juge intègre, il se montra toujours un sincère et fidèle ami de son pays, et fut universellement regretté.

PATTERSON (*Samuel*), célèbre bibliographe anglais, etc.

Né à Londres en 1728. Il fit la plus grande partie de ses études en France, et s'établit ensuite à Londres, où il tint la librairie étrangère. Cette entreprise n'ayant pas eu de succès, il se consacra alors à faire des ventes publiques de livres, et c'est ainsi que les manuscrits de Jules-César lui tombèrent entre les mains au moment où on allait les vendre comme du vieux papier. il les mit en ordre, et les vendit à l'enchère trois cent cinquante livres sterling. En 1776, Patterson voyagea en pays étranger, et rapporta en Angleterre une très-grande quantité de livres précieux, dont il fit le catalogue, intitulé: *Bibliotheca Universalis Selecta*. Peu après il fut nommé bibliothécaire du marquis de Lansdowne, et resta en possession jusqu'à sa mort, arrivée en 1802, de faire les catalogues des plus considérables ventes de livres, telles que celles de Beauclerk, de Crofts, de Pinelli, etc. On doit aussi à Patterson quelques ouvrages parmi lesquels on cite des *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas; le Templier*, ouvrage périodique; et enfin des *Considérations sur la Loi et les Gens de loi*.

PAUL Ier (*Pétrowitz*), empereur de toutes les Russies, etc.

Né le 1er octobre 1754, de Catherine II et de Pierre III, empereur de Russie. Il fut élevé par le comte Panin, principal ministre de sa mère, et n'oublia jamais les soins qu'il en avait reçus: il le soutint toujours en effet contre le crédit de Grégoire Orlow, qui ne l'aimait pas. Il épousa en premières noces Wilhelmine, fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, qui embrassa le rit grec sous le nom de Natalie, et mourut deux ans après. Paul prit pour seconde épouse la princesse de Wurtemberg, nièce du roi de Prusse, connue depuis sous le nom de Marie Federowna: Il se rendit pour cet hymen à la cour de Berlin, où il fit son entrée le 21 juillet 1776, avec une pompe éclatante. Il n'était encore que grand duc de Russie losrqu'en 1780 il voyagea en Europe, accompagné de la grande duchesse; et après avoir traversé la Pologne, l'Autriche et l'Italie, il revint à Pétersbourg par la France et la Hollande. Pendant ce voyage, qui dura quatorze mois, le prince parut doux, affable, modeste, curieux d'observer et de s'instruire, et plus occupé à repousser les hommages publics qu'à les obtenir. A l'époque où la guerre se déclara entre la Porte et la Russie, le grand duc sollicita vivement la permision d'aller combattre contre les Turcs; mais Catherine, obsédée par les ennemis de son fils, ne put se résoudre à la lui accorder. « L'intention que j'ai d'aller combattre les » Ottomans, lui écrivit Paul, est connue de toute l'Europe; que dira-t-elle » en voyant que je ne l'exécute pas. » L'impératrice lui répondit: « L'Europe

» dira que le grand-duc de Russie est un » fils respectueux. » Cependant elle lui permit ensuite d'assister à la courte campagne contre les Suédois, dont elle connaissait probablement l'issue avant même qu'elle ne commençât. Eloigné des affaires publiques pendant le long règne de sa mère, il monta sur le trône à la mort de cette princesse, arrivée le 17 novembre 1796. « Rigoureusement » juste, suivant un historien, trop sou» vent sévère, il fut accessible à la vé» rité, pour peu qu'elle lui fût pré» sentée avec courage et avec adresse ; » et lorsqu'il l'ignora, ce fut moins » sa faute que celle de ceux qui, » pouvant la lui faire parvenir, se » turent. » Il s'allia d'abord aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya même une armée considérable sous les ordres du maréchal Suwarow, qui pénétra en Italie en 1799, et fut ensuite repoussé après divers combats en Suisse, par le général Masséna. Mécontent du cabinet de Vienne, qui n'avait que faiblement, selon lui, secondé ses efforts, Paul Ier retira subitement son armée, et se rapprocha de la France quelque temps après, malgré les efforts de l'Angleterre : il envoya en effet un ministre à Paris, et la paix ne tarda pas à être signée entre les deux puissances. Avec un esprit inquiet et souvent chagrin, Paul se livra dans l'intérieur de ses états à une foule d'innovations qui ne furent point goûtées. Il exerça même beaucoup de petites vexations qui irritèrent les amours-propres, et s'était attiré ainsi de nombreux ennemis, lorsqu'il mourut subitement, en 1801, par suite, dirent alors les gazettes officielles, d'une attaque d'apoplexie, et selon d'autres versions, pour avoir dérangé des combinaisons politiques du plus haut intérêt. Quoi qu'il en soit des bruits étranges qui circulèrent à cet égard, il est pourtant vrai de dire que ce malheureux prince, qui méritait un meilleur sort, était instruit et possédait diverses connaissances, qu'il devait en partie à son précepteur Epinus, savant distingué : c'est à Paul Ier que La Harpe adressa les lettres qui forment la Correspondance littéraire publiée en 1801.

PAULUS (*Péters*), grand pensionnaire de Hollande, etc.

Né à Amsterdam d'une famille distinguée. Il entra d'abord dans la marine, et se trouvait capitaine de vaisseau lorsqu'il fut élu, au mois de février 1795, grand pensionnaire de Hollande. Il présidait en cette qualité les états, qu'il convoqua en toute diligence dans la nuit du 7 au 8, à raison des nouveaux événemens qu'amenait l'invasion de l'armée française. On le continua ensuite, presque malgré lui, dans la place de président des états, jusqu'à la mi-avril qu'il fut un des députés chargés de conclure un traité de paix et d'alliance avec la France. Le 1er mars 1796, jour de l'ouverture de la convention nationale batave, il en fut élu président à l'unanimité ; mais une maladie grave interrompit bientôt ses fonctions, et il mourut le 17. La convention hollandaise en décrétant qu'il n'avait cessé de bien mériter de la patrie et de la liberté, ordonna de remettre cette déclaration à sa veuve, avec son écharpe tricolore, et fit frapper une médaille pour perpétuer la mémoire de son installation.

PAUWELS (*Jean*), compositeur et chef de l'orchestre du théâtre de Bruxelles, etc.

Né à Bruxelles en 1771, d'un père musicien, dont il embrassa la profession. Doué par la nature du génie de la musique, il fit des progrès si rapides dans cet art enchanteur, qu'à peine adolescent il était déjà cité comme un excellent violoniste. Pressé par le besoin de donner l'essor à son talent, il vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, pour y entendre les grands maîtres et s'instruire à leur école. Son jeu distingué et son habileté d'exécution lui ouvrirent, en arrivant dans cette capitale, les portes de l'orchestre du théâtre Feydeau, occupé alors par les bouffons italiens. Après quelque séjour à Paris, Pauwels revint dans sa ville natale, où son talent sur le violon excita l'admiration des connaisseurs, et lui valut la place de premier violon, puis celle de directeur de l'orchestre du spectacle de Bruxelles. Dès lors il se livra presque exclusivement à la composition, sans pour cela abandonner le violon, sur lequel il était de la première force ; et mourut en 1804, âgé seulement de trente-trois ans. On remarque parmi ses œuvres d'excellens concertos de violon, de cor, de flûte et de forte-piano, différens airs composés pour le grand concert à Bruxelles, dont il était le fondateur ; et enfin trois opéras, joués à Bruxelles avec succès, *la Maisonnette dans les Bois ; l'Auteur malgré lui ;*

et *Léontine et Fonrose*. Ce dernier opéra, en quatre actes, est le chef-d'œuvre de Pauwels.

PAW (*Corneille* de), chanoine et homme de lettre allemand, etc.

Issu d'une famille noble, et oncle du fameux Anacharsis Cloots, et comme lui penchant vers les opinions singulières, mais avec plus de sens et de savoir. Il se destina à l'état ecclésiastique; obtint un riche canonicat dans son pays; cultiva ensuite avec succès la littérature ancienne, et se fit bientôt connaître par ses *Recherches sur les Grecs, les Américains, les Egyptiens et les Chinois*. On s'aperçoit en lisant cet ouvrage que l'auteur, presque toujours affirmatif ou conjectural, aime à contredire tous les historiens et à déprimer les peuples dont il parle, sans qu'on puisse néanmoins lui refuser beaucoup d'esprit, d'érudition, de philosophie, et surtout de talens dans ses rapprochemens inattendus. Son style, quoiqu'un peu rude, est précis, éloquent, énergique, et on trouve généralement chez lui des faits qu'on chercherait inutilement ailleurs. Le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand en faisait beaucoup de cas, sans doute à cause de ses principes philosophiques; mais ces mêmes principes lui firent aussi dans le clergé des ennemis nombreux, auxquels il commandait cependant le respect par ses vertus. Après la réunion des départemens du Rhin à la France, Corneille de Paw fut nommé commissaire du gouvernement, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée à Xanten, près d'Aix-la-Chapelle, le 8 juillet 1799.

PAYNE (*Thomas*), littérateur américain, député à la convention nationale de France, etc.

Né en Amérique, où il fut, par ses écrits, l'un des fondateurs de la république des Etats-Unis. Il passa en Angleterre dès que les troubles de son pays furent terminés, et vint ensuite se jeter au milieu des factions françaises. « Il » était alors, dit madame Roland, connu » par des écrits qui avaient été utiles à » la liberté américaine, et qui auraient » pu concourir à faire aussi une révo- » lution en Angleterre, si la hardiesse » de ses opinions et l'audace avec la- » quelle il les proclamait n'avaient » effarouché les esprits et effrayé le » gouvernement. Cependant, ajoute- » t-elle, je le crois plus propre à semer » des étincelles d'embrasement qu'à » discuter les bases ou à préparer la » formation d'un gouvernement. Il » saisit à la vérité et établit même ses » principes d'une manière qui frappe » les yeux, ravit un club, enthou- » siasme une taverne; mais pour la » discussion ou le travail du législateur, » il est à peu près nul et sans talent. » Arrivé à Paris au mois de juin 1791, il fit paraître, sous le nom d'Achille du Châtelet, une affiche qui contenait diverses opinions relatives au départ du roi, et tendait à faire sentir la nécessité d'abolir une monarchie tombée dans l'avilissement : il publia aussi, en 1792, sa *Théorie pratique des Droits de l'Homme*, et ses principes firent même alors assez d'effet en Angleterre pour que le ministère s'attachât à les combattre par tous les moyens. Devenu, le 26 août 1792, citoyen français par un décret de naturalisation, Payne fut élu quelques jours après député du Pas-de-Calais à la convention nationale, où il opina, le 20 novembre, sur le sort de Louis XVI, en déclarant « que le » ci-devant roi faisant partie de la horde » des brigands couronnés, il était juste, » légitime et politique de lui faire son » procès. » Cependant lorsqu'il fut question de la peine à infliger à ce prince, le même homme s'opposa, autant qu'il était en lui, à sa mort, et vota pour le bannissement et ensuite pour le sursis, opinion qui fut en partie cause que Robespierre le fit exclure, en juin 1793, de la convention, comme étranger. Il fut ensuite incarcéré après les 31 mai et 2 juin; mais les Etats-Unis réclamèrent sa liberté, et on le rappela dans l'assemblée après le 9 thermidor : il se trouva exclus par la composition des conseils dans lesquels il ne fut pas compris. Payne ne produisit pas en France tout l'effet et n'obtint pas toute l'influence dont il s'était sans doute flatté; car ne parlant pas le français, quoiqu'il l'entendît fort bien, il n'osa jamais paraître à la tribune, et se vit toujours obligé de faire transmettre au public ses idées, ses ouvrages, et ses discours mêmes, par son humble admirateur Lanthenas, ce qui arrêta nécessairement tous ses succès oratoires. Il quitta la France, en 1802, pour repasser en Amérique, où le président Jefferson l'avait rappelé, et il faillit d'être assassiné, en janvier 1806, dans sa maison de campagne de New-Rochette,

d'un coup de fusil, qui lui fut tiré par la fenêtre. Il est mort en 1814, des suites de son intempérance habituelle et de sa passion pour l'eau-de-vie.

PAYSON (*Philippe*), ministre américain à Chelsea, etc.

Né le 18 janvier 1736, et fils du révérend Philippe Payson, de Walpole. Il prit ses degrés en 1754 au collége d'Harvard, et depuis le temps de son ordination, qui se fit le 26 octobre 1757, jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1801, il remplit, avec le plus grand zèle, les fonctions de son ministère. Pendant la lutte contre la métropole, lutte qui se termina par l'indépendance de l'Amérique, le docteur Payson soutint courageusement la cause de sa patrie, et brilla ensuite comme professeur d'humanités : ses connaissances en astronomie et en physique sont connues par plusieurs mémoires qu'il publia dans les transactions des arts et des sciences d'Amérique. Comme ministre, il fut toujours le père et l'ami du peuple, et, comme prédicateur il parlait avec une grande énergie et beaucoup de liberté. Il avait publié un choix de sermons, un discours à l'ordination de son frère, le révérend Seth Payson de Radinge, et enfin un éloge funèbre de Washington.

PEARSON (*Georges*), célèbre médecin anglais, membre de la société royale de Londres, etc.

Né dans le comté de Derby, d'un père médecin. Il se rendit à Edimbourg en 1770 pour son éducation médicale, dans laquelle il fit de tels progrès que la société de médecine de cette ville l'admit bientôt au nombre de ses membres, et qu'il fut ensuite balancé pour la présidence avec le célèbre docteur Jean Brown, qui ne l'emporta sur lui que d'une voix. En 1773 il prit le degré de docteur, et la thèse qu'il soutint à cette occasion fut insérée dans le premier volume des *Commentaires médicaux* d'Edimbourg. Pendant son séjour à l'université d'Ecosse, il fréquenta les cours d'Adam Ferguson, qui lui accorda son estime pour une dissertation qu'il lui soumit sur l'*approbation morale*, et il se rendit l'année suivante à Londres, afin de se perfectionner dans l'étude de l'art de guerir. Il voyagea peu après en France, en Allemagne et en Hollande, et rentra dans sa patrie en 1777. Il s'établit d'abord à Doncaster, puis à Londres, où il réside depuis plus de trente ans.

PECHELIN (le baron de), général-major suédois, etc.

Issu d'une famille noble attachée aux anciennes prérogatives du sénat. Il entra d'abord au service, où il avait obtenu le grade de général-major, lorsque, entraîné par quelques amis, il prit part à la conjuration qui avait pour but l'assassinat de Gustave, projet qui fut ensuite exécuté par Ankarstrom. Le baron de Péchelin, ayant été convaincu de complicité avec ce dernier, fut condamné à mort par la cour de justice, sentence que le tribunal suprême confirma quelques jours après; mais le roi ayant exigé, avant de mourir, que son frère fit grace aux complices d'Ankarstrom, l'arrêt porté contre cet officier général fut commué en une prison perpétuelle, et on l'enferma à Warburg, où il mourut au mois de janvier 1796.

PEEL (sir *Robert*), membre de la chambre des communes d'Angleterre, etc.

Né à Peelcross, dans le comté de Lancaster, en 1750. Il entreprit en 1770 de spéculer sur le coton, d'abord seul, puis en société, et établit à Bury une manufacture qui parvint bientôt au plus haut degré de prospérité. En 1787, il acheta de grandes propriétés dans les comtés de Lancaster, de Strafford et de Warwick, et devint membre du parlement pour le bourg de Tamworth. Il se montra partisan des premières réformes opérées par la révolution française; mais les excès qui en furent la suite le firent bientôt changer d'opinions politiques, et c'est à compter de ce moment qu'il appuya de tous ses moyens les mesures du ministère anglais pour en prévenir l'influence dans sa patrie. Crée baronnet en 1801, sir Robert Peel fut nommé ensuite et successivement gouverneur de l'hôpital du Christ, vice-président du fonds littéraire, et enfin président de la chambre des secours à Manchester : il est aussi l'un des membres les plus actifs et les plus généreux de la société pour améliorer le sort des pauvres. Il avait épousé en 1787 la fille de son associé, dont il a deux fils, aussi membres de la chambre des communes. Il a publié *la Dette nationale, productive de la prospérité de la nation*; et des *Discours à la chambre des communes sur l'union de l'Irlande.*

PEGRI (le comte *Louis*), général italien, etc.

Né à Mantoue en 1758. Il se prononça pour la cause des Français, et entra au

service, comme militaire, le 13 octobre 1796; devint chef de bataillon dans la même année, et fit, en cette qualité, les campagnes de l'an 5 et de l'an 6 en Italie : il fut alors promu au grade de colonel. Il donna aussi, dans la campagne de l'an 7, des preuves d'une grande valeur et de beaucoup de talens militaires; fit en outre les campagnes de l'an 8 et de l'an 9, époque à laquelle il fut élevé au grade de général de brigade, et développa encore ses vertus guerrières avec un nouvel éclat, en Italie et en Allemagne, pendant les années 1805, 1806, 1807 et 1808. Il fit aussi les campagnes de 1809 et 1810, dans le Tyrol; fut nommé général de division le 30 décembre 1810, et employé alors en Espagne, où il se distingua particulièrement dans les combats de l'Aragon et à Tarragone. Ses douleurs physiques l'empêchant souvent de monter à cheval, il se faisait porter sur une chaise à la tête de sa division, où il déployait une intrépidité et une présence d'esprit rares; et c'est ainsi qu'il fit la campagne de 1813 en Prusse, où la négligence de son chef d'état-major lui fit pourtant éprouver une vive mortification. Il est décoré des ordres de la Légion-d'Honneur, de la Couronne de Fer et des Deux-Siciles, et vit actuellement à Mantoue, pensionné par le gouvernement autrichien.

PEMBERTON (*James*), législateur américain, etc.

Né à Philadelphie en 1714. Il fut, avant la révolution américaine, le collègue de Franklin, pour représenter cette ville dans la législature de Pensylvanie, et il lui succéda dans la présidence de la société établie pour s'occuper du sort des esclaves, qui pendant plus de cinquante ans ont été l'objet de ses soins : il fit tous ses efforts pour accélérer l'époque de leur émancipation et de la suppression de la traite. La conduite sage et la vie réglée de Pemberton contribuèrent également à lui procurer une heureuse vieillesse : il mourut dans sa ville natale, en 1809, âgé de quatre-vingt-six ans : une foule immense de citoyens de tous les rangs honorèrent de leur présence le convoi funèbre de ce défenseur des esclaves nègres.

PEMBERTON (*Thomas*), historien américain, etc.

Né à Boston, en 1728, et de la même famille que le précédent. Il se livra au commerce pendant plusieurs années, et demeura toujours garçon, partageant son temps entre ses études et ses amis. Il se rendit recommandable par ses connaissances sur l'histoire d'Amérique, et contribua au moins pour un neuvième à former la collection de la société historique de Massachussetts, à laquelle, comme membre de cette institution, il légua ensuite ses manuscrits : il mourut le 5 juillet 1807, âgé de près de quatre-vingts ans. On lui doit une chronologie du pays de Massachussetts, pendant le dix-huitième siècle, qui contient les événemens remarquables de chaque année, avec des notices historiques sur les personnages les plus influens : elle forme cinq volumes manuscrits : ses mémoires historiques et biographiques, aussi manuscrits, en contiennent environ quinze.

PENDLETON (*Edmond*), fameux homme d'état de la Virginie, etc.

Né en 1720. Il fut membre du premier congrès en 1774, où il se distingua par des talens peu communs. Ayant été réélu au mois d'août 1775, il refusa cette nouvelle élection, à cause de mauvaise santé, et fut pendant plusieurs années juge de la cour d'appel de la Virginie, qu'il présidait encore à l'époque de sa mort. Nommé en 1787 président de la convention de Virginie, lorsqu'elle délibéra sur la constitution des États-Unis, l'autorité que lui donnaient sur les esprits son propre caractère et ses talens ne contribua pas peu à la faire adopter; et quand le gouvernement fut organisé, Washington le choisit pour juge de district, fonction qu'il s'opiniâtra à refuser. Lorsqu'en 1798 les différens qui s'élevèrent entre les États-Unis et la France furent tels que l'on eut à craindre une rupture, ce vénérable patriarche (car c'est ainsi que l'appelait le président Adams), publia un pamphlet, dans lequel il protestait contre la guerre avec un pays fait pour être toujours ami de l'Amérique : il mourut à Richmond, le 26 octobre 1803, dans sa quatre-vingt-troisième année.

PENNANT (*Thomas*), célèbre naturaliste anglais, etc.

Né dans le comté de Flint en 1726. Il étudia à Oxford, où il fit de très-grands progrès dans l'histoire naturelle; et après avoir parcouru les diverses provinces de l'Angleterre, il passa sur le continent, où il visita Linnée, Pallas, Voltaire, Buffon, etc. : il fit ensuite un voyage aux Hébrides, à l'île de Man, et

dans le pays de Galles. Ce savant, auquel on doit la relation de ses différens voyages, a aussi publié plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite, et entre autres celui intitulé : l'*Indian Zoology* : il mourut dans sa maison de Dowing en 1798. On peut le considérer comme l'un des auteurs qui ont le plus contribué à répandre le goût de l'histoire naturelle en Angleterre. Il écrivait en effet avec beaucoup de méthode, de clarté et d'agrément, mais il manquait pourtant de profondeur et quelquefois même d'exactitude. Outre les ouvrages déjà cités, on lui doit encore une *Histoire des Quadrupèdes*, et un grand nombre de mémoires insérés dans les transactions philosophiques.

PERCIVAL (*Thomas*), physicien anglais, etc.

Né à Warington en 1740. Il fut élevé à l'école de Warington, puis à celle d'Edimbourg, où il s'attacha avec un tel succès à l'étude de la médecine, qu'il fut reçu à vingt-quatre ans membre de la société royale. Il voyagea peu après en pays étranger; s'arrêta successivement à Paris, à Hambourg, et particulièrement à Leyde, où il fut reçu docteur; et retourna enfin dans son pays natal, où il se maria en 1766 : l'année suivante il pratiqua la médecine à Manchester avec beaucoup de talens. Le docteur Percival devint ensuite l'un des fondateurs et des principaux soutiens de la société de Manchester, aussi obtint-il une grande considération parmi les médecins; il s'est fait aussi un nom dans la littérature; et on distingue parmi ses écrits les *Instructions d'un Père à ses Enfans* et des *Dissertations morales et littéraires*. Ses œuvres en médecine, qui consistent en plusieurs traités insérés dans les mémoires de la société de Manchester et dans son *Ethique médicale*, sont écrits avec autant d'élégance que d'agrément : il mourut en 1804, âgé de soixante-quatre ans.

PEREIRA-DE-FIGUEIREDO (don *Antonio*), célèbre littérateur et moine portugais, etc. (Voyez FIGUEIREDO.)

PERSOON (*Chrétien*), fameux naturaliste hollandais, membre des sociétés de Londres, de Philadelphie et de Berlin, etc.

Né au Cap de Bonne-Espérance. Il quitta cette colonie à l'âge de douze ans, pour venir faire en Europe son éducation, qu'il commença à Lingen en Westphalie; il fréquenta ensuite les universités de Leyde et de Gœttingue, où il suivit les cours de philosophie, de médecine et d'histoire naturelle; et c'est alors que se développa avec force son goût pour la botanique, à laquelle il consacra depuis presque tous ses momens : il s'attacha de préférence à l'observation des plantes cryptogames, et en particulier des champignons, sur lesquels la science lui est redevable de travaux intéressans. Il a publié plusieurs ouvrages de botanique, et entre autres un manuel très-commode et fort estimé. On trouve aussi plusieurs mémoires de lui dans quelques ouvrages périodiques, et dans les actes des sociétés savantes dont il est membre.

PESTALOZZI (*Henri*), célèbre instituteur suisse, etc.

Né à Zurich le 12 janvier 1745, d'une famille patricienne de cette ville. Il se voua dès sa jeunesse à l'amélioration du sort du peuple, et fut particulièrement frappé, pendant le séjour qu'il fit dans une habitation champêtre du canton de Berne, de l'état déplorable d'une population pauvre et nombreuse livrée à tous les maux que produisent toujours l'ignorance et le défaut d'industrie sur un sol ingrat. Il conçut alors l'idée d'un roman qui fût entièrement à la portée des dernières classes du peuple. *Lienhard et Gertrude*, qui parut en 1781, produisit tellement l'effet que l'auteur s'en était promis, que l'ouvrage devint aussi populaire en Allemagne qu'en Suisse : il publia ensuite plusieurs autres écrits dans le même esprit, notamment sur les *Lois somptuaires*; sur la *Législation et l'Infanticide*; sur l'*Education des enfans de parens indigens*, etc., etc., etc. En 1798, après l'invasion des Français, les conseils législatifs helvétiques réunis à Arau, auxquels M. Pestalozzi adressa des réflexions sur les besoins de la patrie, principalement sur l'éducation et le soulagement des pauvres, le firent nommer rédacteur en chef d'un écrit périodique que le ministre des arts et sciences faisait imprimer sous le titre de *Feuille helvétique à l'usage du peuple*. Devenu en 1799 directeur d'une maison d'orphelins, dans le canton d'Underwald, dont il se fit tout à la fois le père, l'instituteur, l'économe et le pourvoyeur, c'est là qu'en s'entretenant avec ses élèves il fixa ses idées sur une nouvelle méthode qui mécanise pour ainsi dire l'instruction en la composant d'une série de procédés faciles à faire exécuter par les élèves mêmes, et

propres à fortifier leur intelligence. La dissolution de cet établissement lui causa une peine sensible; mais le gouvernement lui donna bientôt les moyens d'appliquer sa méthode à l'enseignement, et d'en faire l'essai à Burgdorf, dont le château lui fut concédé pour y établir un pensionnat : cet institut fut ensuite transporté au château d'Iverdun, qui lui fut abandonné par le gouvernement du canton de Vaud. En 1803 M. Pestalozzi fut nommé membre de la députation que Napoléon avait appelée à Paris pour s'y concerter avec lui sur les moyens de pacifier la Suisse. Il retourna dans son pays avant la fin de cette consulte, et publia depuis cette époque beaucoup d'ouvrages sur sa méthode, dont le dernier, intitulé : *Conseils adressés à mes contemporains*, est plein d'idées grandes et utiles, de sentimens nobles et d'aperçus intéressans. M. Pestalozzi, entièrement dévoué à l'utilité de ses semblables, n'a jamais songé aux honneurs ni à la fortune : il est seulement chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir de la troisième classe.

PETRASCH (le baron de), feld-maréchal autrichien, etc.

Issu d'une famille noble. Il prit de bonne heure le parti des armes; parvint assez rapidement aux grades supérieurs, et se trouvait déjà général-major lorsqu'il fut employé en 1794 à l'armée des Pays-Bas, où il montra de la bravoure, notamment le 17 avril à l'affaire de Bohain. Devenu feld-maréchal-lieutenant au commencement de 1790, l'archiduc Charles lui confia le commandement de Manheim en juillet, époque où les Français pénétrèrent en Franconie et en Bavière. L'armée de Jourdan ayant été mise deux mois après dans la déroute la plus complète, M. de Petrasch sortit de Manheim avec sa garnison, chassa, le 15 décembre, un petit corps français qui occupait Bruschal, et se fit joindre alors par la garnison de Philisbourg. Sa division se trouvant encore alors augmentée d'un corps de cavalerie que M. de Meerfeld lui amena de la grande armée, le feld-maréchal Petrasch se porta sur Kell, dont il emporta d'abord la plus grande partie des retranchemens; mais quelques bataillons ayant défendu les dernières redoutes en désespérés, les Français eurent le temps de recevoir du renfort, et repoussèrent l'ennemi avec perte jusqu'à Bischofsheim. Le général autrichien se dirigea aussitôt sur Stettgard, où il arriva le 24, et d'où il s'étendit ensuite vers Vilingen et Doneschingen, pour gêner la retraite de Moreau; mais ce dernier envoya contre lui un corps qui le repoussa de ses dernières positions, et s'ouvrit un libre passage en 1800. M. de Petrasch servit depuis à l'armée du Rhin, et commanda même la forteresse d'Ulm: il mourut l'année suivante, dans un âge assez avancé.

PETRINI (*Jean*), célèbre moine romain, etc.

Né à Lucques. Il entra fort jeune dans les écoles pies, où il passa toute sa vie, et devint recteur du collége Nazareno, dans lequel on élève la noblesse. Il fut un des premiers qui en 1758 répéta toutes les expériences sur l'irritabilité et l'insensibilité des parties du corps humain, d'après la découverte du célèbre Haller, qui faisait alors beaucoup de bruit, et il publia sur cet objet un ouvrage très-estimé. Lorsque par son grand âge il se démit de toutes les charges de son ordre, il cultiva plus particulièrement la minéralogie, et forma un des plus beaux cabinets dans cette partie, en mettant à contribution tous les souverains et tous les naturalistes qui passaient à Rome : il publia depuis un catalogue raisonné de ce cabinet, dont on attend encore une édition augmentée de toutes les découvertes modernes, minéralogiques et chimiques. A l'époque de la révolution romaine en 1798, le père Petrini s'en déclara le partisan, et, quoique septuagénaire, il fut nommé tribun de la nouvelle république et membre de l'institut. Lors de la première évacuation de Rome, on le vit fuir à pied et se rendre à Pérouse pour rejoindre le gouvernement romain; mais à la seconde il resta dans cette ville; et ne pouvant désormais vivre tranquille sous le régime papal, il se réfugia à Lucques, où il mourut en 1805.

PETRUS-MAUS, connu sous le nom de *Pierre Lefort*, célèbre chef de brigands allemands, etc.

Né à Nuremberg en 1755, de parens pauvres et obscurs, qui employèrent son enfance à des travaux rudes et pénibles. Il s'enrôla comme soldat dès qu'il eut atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans, et ne tarda pas à être dégoûté d'un métier qui ne produisait qu'un service désagréable, accompagné de coups de bâton. Il déserta donc au bout de quelques mois, associa alors son sort à celui

d'une bande de bohémiens et de voleurs, et devint ensuite leur capitaine, après avoir montré en différentes occasions un courage à toute épreuve, et des talens pour commander à une troupe d'hommes féroces et déterminés. Il exerça successivement et pendant plusieurs années ses brigandages, d'abord sur les bords du Rhin, ensuite tour à tour sur les frontières de l'Italie, de l'Espagne, de la France, etc., répandait la terreur et l'effroi dans les contrées où il s'établissait. Il parlait avec facilité la langue de ces divers pays; s'introduisait quelquefois dans les grandes villes et au milieu de brillantes sociétés, où il se faisait passer pour un seigneur étranger, et réalisait en partie ce qu'on attribua depuis fictivement au fameux *Jean Sbogard*. Il se réunit ensuite à un autre chef nommé *Herman-le-Grand*; mais celui-ci ayant été pris bientôt par les Français, fut jugé à Hambourg, condamné à mort et exécuté: Pétrus-Maus, plus heureux ou plus adroit, avait échappé au danger après avoir donné de nouvelles preuves d'une valeur indomptable. Il rallia plus tard les débris de sa troupe, avec laquelle il commit de nouvelles atrocités; parcourut encore différentes provinces d'Allemagne et de Pologne, toujours en guerre avec le genre humain, et imprima partout l'épouvante autant par ses féroces exploits que par sa physionomie farouche, son air terrible et sa taille athlétique. Après s'être tiré de plusieurs dangers par sa force extraordinaire et son adresse, il fut enfin pris dans les environs de Lubeck, où il était revenu, puis traduit devant les tribunaux du pays, condamné à mort, et exécuté, dans les premiers jours de novembre 1818, à Stockelsdorf, près Lubeck, à l'âge de soixante-trois ans. Il paraît que dans sa longue et périlleuse carrière il s'était trouvé souvent dans le cas de defendre son individu, car son corps était couvert de nombreuses et larges cicatrices. Toujours pourvu de pistolets, de poignards et de poison, qu'il employait tour à tour à ses desseins ou à sa sûreté, il était encore, s'il est possible, plus dangereux par sa force physique, à laquelle rien ne pouvait résister.

PETTI (lord *Henry*), fils du marquis de Landsdown, pair, ministre d'état anglais, ex-chancelier de l'échiquier, etc. (Voyez LANDSDOWN.)

PHILLIPS (*Samuel*), membre du sénat américain, lieutenant-gouverneur de l'état de Massachussetts, etc.

Né en 1752, et fils de Samuel Phillips, l'un des conseillers de cet état, mort en 1790, à l'âge de soixante-seize ans, après avoir rendu d'éminens services à sa patrie. Son fils prit ses grades au collége d'Harvard en 1771, et devint en 1775 membre du congrès provincial, et de la chambre des représentans jusqu'en 1780: il y assista pour former la constitution de Massachussetts, et lorsqu'elle eut été adoptée on le nomma membre du sénat, dont il fut président depuis 1785 jusqu'en 1801. Il avait auparavant rempli avec distinction la place de juge de la cour de justice d'Essex, qu'il se vit forcé d'abandonner en 1797 pour des raisons de santé. Il fut ensuite appelé aux fonctions de lieutenant-gouverneur de sa province en 1801, et mourut le 10 février 1802, âgé de cinquante ans. Doué d'un jugement très-sain, d'un esprit ardent et d'une grande persévérance, son intégrité et son attachement pour le bien public lui méritèrent toujours la confiance de ses concitoyens. Il protégea vivement l'académie d'Andover, s'intéressa également à celle d'Exeter, fondée par son père et par son oncle, et fut un bienfaiteur distingué de ces institutions: ses efforts pour leur établissement lui firent le plus grand honneur, car il était l'héritier naturel des fondateurs qui y avaient sacrifié une grande partie de la fortune qu'il aurait dû recueillir.

PHILLIPS (sir *Richard*), célèbre écrivain anglais, etc.

Né en 1768 à Londres, où il resta quelque temps auprès d'un oncle qui y était brasseur. Il fut employé, en 1786, dans une école de Chester; ouvrit, en 1790, à Leicester, une boutique de librairie, et commença bientôt à publier le *Leicester Herald*. En 1793, il fut intéressé dans l'entreprise de plusieurs canaux, puis condamné l'année suivante à un an de prison pour avoir vendu *les Droits de l'homme*, de Thomas Payne. Sa maison et son imprimerie ayant été depuis consumées par le feu, il fut soutenu vivement par le parti populaire, par les soins duquel il se rétablit, et se vit peu après en état d'entreprendre *le Monthly magazine*. Le succès de cet ouvrage périodique permit bientôt à Phillips d'agrandir avec un tel succès le cercle de ses opérations, qu'il fut

élu, en 1807, l'un des shérifs de la cité de Londres. Il débuta dans sa carrière politique par une adresse en faveur du ministère, et accepta ensuite, au grand étonnement de tous ses partisans, le titre de chevalier; mais cette défection apparente fut de courte durée; Phillips revint à ses anciennes opiopinions, et *le Monthly magazine* ayant été alors acheté par quelques amis de la liberté, il resta l'éditeur de ce recueil, destiné particulièrement aux attaques dirigées contre le ministère. On lui doit, comme littérateur, une *Lettre à la bourgeoisie de Londres sur les devoirs et l'emploi de shérif; Traité sur les pouvoirs et les devoirs des jurys; Règle d'or pour les jurés;* et quelques autres écrits politiques qui ont paru en France.

PHILIPSTAL (le prince *Louis* de Hesse), célèbre général allemand au service de Naples, etc. (Voyez HESSE-PHILIPSTAL.)

PIAZZI (*Joseph*), savant astronome suisse, associé étranger de l'académie des sciences, etc.

Né à Ponto, dans la Valteline, en 1746. Il entra dans l'ordre des théatins en 1764, et devint successivement professeur à Malte et à Palerme. Sa passion pour l'astronomie l'ayant déterminé à visiter, en 1787, l'Observatoire de Paris, il y fit plusieurs observations avec Lalande, et se rendit de là en Angleterre pour s'y procurer les meilleurs instrumens. De retour en Sicile, vers la fin de 1789, il fit construire à Palerme le magnifique observatoire où il n'a cessé depuis lors d'enrichir sa science favorite d'observations que la beauté du climat sicilien permet plus habituellement que le ciel nébuleux du nord de l'Europe: c'est à lui qu'on doit la découverte de la planète *Cérès*, dont l'existence a fait soupçonner celle de Pallas, Junon et Vesta. M. Piazzi a publié, en 1814, un immense catalogue de sept mille cinq cents étoiles, opération qui lui a valu la médaille fondée par Lalande. Il a aussi fait imprimer, en 1816, le premier tome de sa *Storia dell' astronomia di Sicilia*.

PICCINI (*Nicolo*), célèbre compositeur napolitain, etc.

Né en 1728 à Bari dans le royaume de Naples, où il fit ses premières études. Il fut d'abord destiné par son père à l'état ecclésiastique; mais la nature qui l'avait créé musicien l'emporta bientôt sur les vues paternelles, et il entra enfin au conservatoire de Saint-Onuphre, où il eut successivement pour maître le fameux *Leo*, et ensuite *Durante*, non moins célèbre. Ce dernier distingua bientôt Piccini de tous ses élèves. « Les autres sont » mes écoliers, disait-il quelquefois, mais » celui-ci est mon fils. » Ce ne fut néanmoins qu'après douze années d'études suivies qu'il osa se produire au théâtre, et qu'il donna successivement quatre pièces qui commencèrent sa réputation, et le mirent en état de réaliser le vif désir qu'il avait d'aller à Rome, où il fut appelé en 1758: ce fut là qu'il perfectionna ses talens, et qu'il mit au jour divers chefs-d'œuvres qui fondèrent justement sa grande célébrité. Cependant, après onze ans de succès, l'inconstance du public lui opposa *Anfossi*, contre lequel il ne crut pas devoir lutter alors, et il se retira à Naples, où l'attendaient de nouveaux triomphes. Il y fit la connaissance de la princesse Belmonte-Pignatelli, que la mort d'un mari qu'elle adorait avait plongée dans une douleur qui tenait du désespoir, et que la musique seule de Piccini et de Raff put adoucir. Des instances réitérées l'arrachèrent ensuite de nouveau à sa patrie, et ce fut en faveur de la France qu'il se décida à ce sacrifice. Il arriva à Paris en décembre 1776; et comme il ne connaissait pas la langue du pays qu'il venait habiter, Marmontel se chargea de la lui apprendre par le moyen des scènes de l'opéra de *Roland*, qu'il lui faisait répéter et mettre en musique: c'est de cette manière qu'il composa son premier ouvrage, qui n'était pas encore terminé quand on lui suscita un rival digne de lui dans l'auteur *d'Alceste* et *d'Orphée*. A cette époque éclatèrent ces partis qui divisèrent les amateurs en *gluckistes* et en *piccinistes*: ils n'altérèrent pourtant en rien l'harmonie qu'on était parvenu à établir entre les deux célèbres auteurs. Piccini fit ensuite paraître *Atys*, puis *Didon*, qui ne lui coûta que six semaines de travail, et porta sa gloire au plus haut degré. Malheureusement la révolution vint troubler son bonheur domestique; privé des pensions qu'il avait obtenues, il se vit bientôt contraint de quitter la France et de retourner dans sa patrie. Il n'y fut plus vu du même œil; ses sentimens politiques lui attirèrent même la haine du ministre Acton, et le célèbre compositeur fut obligé de se renfermer chez lui pendant plus de quatre ans, et d'y vivre dans une sorte d'abandon, d'oppression et même d'indigence. Les mar-

ques d'estime et d'attachement que lui donnèrent successivement les ministres de France ne servirent encore qu'à lui attirer de nouvelles persécutions ministérielles, et l'obligèrent à se rendre désormais moins accessible : Piccini vécut dans ce temps de calamités du produit des psaumes qu'il mettait en musique pour les couvens de Naples. Pressé enfin par les agens français de retourner au milieu d'un peuple qui admirait toujours ses talens et chérissait sa personne, il se rendit à leurs instances, et revint à Paris, où il arriva le 4 décembre 1799, veille de l'exercice public du conservatoire, auquel il fut invité avec solennité, et où il reçut l'accueil le plus flatteur. Peu de temps après il fut introduit auprès du premier consul, Napoléon, qui lui accorda de généreux secours, et fit immédiatement créer pour lui une sixième place d'inspecteur de l'enseignement ; mais Piccini, dont la santé était déja délabrée par les privations et les chagrins, ne put jouir long-temps de cette faveur, et mourut à Passy le 7 mai 1800, dans la soixante-douzième année de son âge.

PICTET (*Marc-Auguste*), professeur et magistrat genevois, etc.

Né à Genève en 1752, de l'une des plus anciennes familles de cette république. Il fut dès sa jeunesse l'élève et l'ami du savant de Saussure, qu'il accompagna dans plusieurs de ses voyages, et auquel il succéda, en 1786, dans la place de professeur de philosophie, et ensuite dans celle de président de la société pour l'avancement des arts. Devenu, en 1798, l'un des négociateurs du traité de réunion de la république de Genève à la France, puis membre de la société économique chargée de l'entretien du culte protestant et des établissemens d'instruction publique, il fut aussi appelé, en 1802, au tribunat, où il prononça plusieurs discours et fit différens rapports sur des objets d'économie politique. Il vota successivement le consulat à vie et l'élévation du premier consul à la dignité impériale, et fut appelé, lors de l'abolition du tribunat, aux fonctions d'inspecteur-général de l'université qu'il remplit avec distinction jusqu'à la restauration de 1814. M. Pictet, qui avait publié, en 1791, un *Essai sur le Feu*, contenant beaucoup d'expériences nouvelles, entreprit, en 1796, avec son frère, la rédaction d'un recueil périodique de littérature étrangère, sous le titre de *Bibliothèque Britannique* : depuis 1816, cet ouvrage porte le nom de *Bibliothèque universelle*. M. Pictet est correspondant de l'institut et membre des sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, de Munich et de beaucoup d'autres corps littéraires.

PIE VI (*Jean-Ange* Braschi), pape, etc.

Né à Césène, dans l'état ecclésiastique, le 27 décembre 1717. Il fut destiné à l'église dès sa plus tendre jeunesse, et mérita ensuite l'affection de Benoit XIV, qui le fit trésorier de la chambre apostolique. Parvenu enfin au cardinalat sous le célèbre Ganganelli, il devint bientôt après son successeur, et fut intronisé le 14 février 1775, après un conclave de cinq mois. Au moment de son exaltation Pie VI fondit en larmes, et s'écria : « O mes amis! votre » conclave est terminé, et c'est mon » malheur peut-être qui commence. » Ces mots furent en quelque sorte une prédiction ; car si son pontificat fut l'un des plus longs qu'offre l'histoire de l'église, il est aussi l'un des plus malheureux. Il prit à son avénement le nom de Pie VI, et justifia l'adage : *Semper sub sextis perdita Roma fuit*. Les premiers actes de l'autorité du nouveau pape furent de distribuer des aumônes, de réprimander le gouverneur de Rome qui n'avait pas arrêté diverses désordres, de supprimer pour quarante mille écus romains de pensions onéreuses au trésor public, de faire rendre un compte sévère au préfet de l'annone, accusé de dilapidation, et enfin de compléter, au Vatican, un muséum commencé par son prédécesseur, et consacré à recueillir les monumens, les vases, les statues et les médailles que les fouilles découvraient dans les états de l'église. Braschi, jaloux d'étendre les progrès du commerce, fit aussi réparer le port d'Ancône, et construire le fanal qui y manquait. Le desséchement des marais pontins devint ensuite le but des efforts de son administration, et si ce desséchement n'a pas été terminé, le projet n'en fut pas moins grand et utile. Pie VI y fit pratiquer une route sûre, réparer l'ancien aquéduc de Terracine, dégager la voie Appienne du limon sous lequel elle avait disparu, creuser le canal de Sogliano, et consacra toutes ses épargnes à cette noble entreprise, à laquelle avaient renoncé des empereurs et plusieurs de ses prédécesseurs ; Joseph II,

Paul I[er], Gustave-Adolphe, les fils du roi d'Angleterre, et son frère, le duc de Gloscester, qui vinrent successivement visiter la capitale du monde chrétien, furent touchés de son accueil, de ses vertus, et surtout de sa modération qu'il eut occasion de développer souvent, notamment dans l'affaire de Toscane. Léopold avait, dès 1775, assujéti tous les biens ecclésiastiques aux impôts, aboli la nonciature, supprimé les ermitages, et enfin interdit tout appel au saint-siége. Pie VI, qui ne voulait pas heurter de front les principes et la puissance du jeune souverain, se contenta de réclamer pour ses ambassadeurs les mêmes droits qu'obtenaient ceux des autres souverains, et parvint en temporisant ainsi à empêcher, à cet égard, toute innovation. Mais de semblables ménagemens n'eurent pas le même succès auprès de Joseph II, qui, ayant renversé successivement dans ses états l'ancienne discipline ecclésiastique, plaça les ordres monastiques sous l'autorité immédiate des évêques, et les enleva ainsi à la juridiction papale : il faisait même déjà dresser l'état des revenus du clergé, et annonçait le dessein formel de suivre ses projets avec activité, lorsque Pie VI, ne se fiant point à de froides négociations, prit le parti d'aller lui-même à Vienne conférer sur ses propres intérêts avec le chef de l'empire. L'empereur et son frère, l'archiduc Miximilien, se portèrent à sa rencontre à quelques lieues de Vienne, descendirent de voiture dès qu'ils aperçurent Pie VI, et l'embrassèrent tendrement : Joseph prit ensuite le pape dans son carrosse, et ils entrèrent ainsi, le 22 mars 1782, dans la capitale de l'Autriche. Leurs conférences, dont le résultat fut peu favorable au saint-siége, furent fréquentes et toujours amicales, quoiqu'elles n'aient point été rendues publiques; cependant Joseph parut dans la suite moins ardent dans l'exécution de ses desseins, et permit même les dispenses dont il avait supprimé jusqu'alors les droits. Il disait souvent : « La vue du pape m'a » fait aimer sa personne : c'est le meil- » leur des hommes. » De retour à Rome, d'autres divisions avec la cour de Naples, et relatives, tantôt à la nomination de l'archevêque de Naples, dans laquelle le monarque ne voulait point admettre le concours du pape, tantôt à l'institution de l'évêque de Potenza que Pie VI n'avait point voulu accorder, tantôt au refus de la présentation de la haquenée et de la redevance annuelle de quarante mille florins envers le saint-siége, occupèrent encore le pontife d'objets peu agréables. Néanmoins, après de longs démêlés qui se terminèrent en 1789, il fut convenu que chaque roi de Naples, à son avénement, paierait cinq cent mille ducats en forme de pieuse offrande à saint Pierre; que celle de la haquenée serait abolie pour jamais, et que le monarque cesserait d'être nommé vassal du saint-siége : d'autres différens qui s'étaient élevés aussi entre la république de Venise, le duc de Modène et la cour de Rome, allaient peut-être entrainer une rupture, lorsque la révolution française vint les éteindre en faisant redouter son influence à toutes les puissances d'Italie. « Pie VI, écrivait » le cardinal de Bernis à l'époque des » premiers troubles, a le cœur français. » Mais cette affection toute en paroles, à ce qu'il parait, ne lui fit pourtant point approuver les décrets relatifs à la nouvelle constitution du clergé, et il rejeta même à cet égard tout moyen de conciliation. Il refusa aussi de recevoir M. de Ségur, que Louis XVI lui envoyait comme ambassadeur; déclara schismatiques tous ceux qui reconnaissaient les décrets de l'assemblée nationale, et établit ainsi une division funeste dans l'église de France. Les mêmes décrets ayant amené en 1792 la déportation d'un grand nombre de prêtres, Pie VI les accueillit favorablement, ainsi qu'il le devait, et les distribua dans les maisons religieuses d'Italie, où ils trouvèrent un asile et d'abondans secours. Les armées françaises couvrirent bientôt ces contrées, et la cour de Rome parut d'abord, par politique sans doute, favoriser leurs succès; mais bientôt Napoléon, qui maîtrisait la victoire par son génie, ayant reçu l'ordre du directoire d'entrer sur le territoire ecclésiastique, il s'empara successivement, en 1796, d'Urbin, de Bologne, de Ferrare et d'Ancône, et ses succès ne furent arrêtés que par la paix de Tolentino, qui coûta au pontife trente-un millions et plusieurs chefs-d'œuvres de peinture et de sculpture dont la France s'enrichit. L'assassinat de Basseville, envoyé de la république à Rome, en 1793, qu'une populace furieuse avait frappé d'un coup de rasoir dont il était mort, avait laissé dans l'âme des Français des germes de

ressentiment qui éclatèrent avec une juste indignation lorsque le général Duphot, qui se trouvait à Rome avec l'ambassadeur Joseph Bonaparte, fut également tué le 28 décembre 1797 par les troupes du pape, en voulant dissiper par sa présence un attroupement séditieux. Pie VI était loin sans doute de prévoir le résultat de semblables événemens, qu'il n'était peut-être pas en son pouvoir d'empêcher; mais il n'en fut pas moins la victime, et le meurtre de Duphot, ainsi que le nouvel outrage fait au gouvernement de France, n'ayant pu être apaisés par de faibles et inutiles réparations, bientôt les Français, qui déjà étaient aux portes Rome, s'emparèrent de cette ville et de la personne du pape, qui fut conduit d'abord à Sienne, puis dans une chartreuse près Florence, et enfin transféré dans l'intérieur de la France. Il traversa les Alpes et le Mont-Genèvre, par un froid excessif, porté par quatre hommes; et il y avait à peine quelques heures qu'il était à Briançon, lorsqu'un peuple immense, rassemblé sous ses fenêtres, demanda à le voir. Les cris qui s'élevaient de la foule annonçaient souvent des intentions funestes; et les menaces, les injures des uns se mêlaient aux expressions de respect et d'amour des autres. Dans cette circonstance, le pontife hésita quelques instans à paraître, puis prenant son parti et s'avançant lentement, appuyé sur deux prêtres, il se montra à la multitude. L'aspect vénérable d'un vieillard de quatre-vingt-deux ans, privé récemment d'un trône, pénétra tous les cœurs d'attendrissement, et ceux mêmes qui étaient venus sinon pour l'outrager, au moins pour le voir par curiosité, se prosternèrent, dit on, à ses pieds. A Gap, à Grenoble, à Voiron, il fut accueilli avec le même empressement, et déploya partout un courage superieur à son infortune et à la fatigue d'un si long voyage. Cependant à peine fut-il arrivé à Valence, où le directoire avait fixé son séjour, qu'il y mourut le 29 août 1799, après une maladie de onze jours : il avait gouverné l'église près de vingt-cinq ans. Son corps, transporté depuis à Rome, y a été reçu avec pompe, le 17 février 1802, par Pie VII, assisté de dix-huit cardinaux, et ses intestins renfermés dans une urne d'or sont restés à Valence, où le gouvernement consulaire lui a fait faire des obsèques solennelles, et a ordonné qu'on lui élevât un tombeau. Pie VI avait une figure noble et heureuse, une taille élevée, et moins d'esprit que de pénétration : il était laborieux et de mœurs sévères.

PIE VII (*Grégoire-Barnabé* Chiaramonte), pape, etc.

Né le 14 août 1742 à Cesène, petite ville de l'état ecclésiastique, qui avait vu naître son prédécesseur, et issu d'une famille illustre, mais pauvre : il entra dès l'âge de seize ans dans l'ordre de Saint-Benoît, où il professa ensuite pendant quelques années. Pie VI, son parent, le nomma d'abord évêque de Tivoli, puis d'Imola, et l'éleva, en 1785, à la dignité de cardinal. Les révolutions d'Italie lui donnèrent occasion de faire éclater sa douceur, son désintéressement, et surtout sa tolérance politique et religieuse, dans plusieurs discours et mandemens apostoliques marqués au coin d'une philosophie douce et pleine d'humanité : aussi en fut-il récompensé par le conclave assemblé à Venise, lequel le porta au trône pontifical d'une voix unanime, le 18 mars 1800. Le voyage qu'il fit en France, en 1804, pour le couronnement de Napoléon, apporta de grands changemens dans l'opinion qu'on avait de son esprit et de la fermeté de son caractère; mais il servit néanmoins à rehausser encore l'éclat de ses vertus, par l'exemple qu'il donna à la capitale de la France, de la modestie et de la simplicité de mœurs d'un souverain pontife. Il y fut accueilli par l'empressement public le moins équivoque; reçut les princes et les ministres de la nouvelle cour impériale avec beaucoup d'affabilité; et ne put, malgré ses vertus personnelles, désarmer ensuite l'ambtion de l'heureux guerrier qu'il venait de sacrer comme monarque. Devenu depuis prisonnier dans ce même palais de Fontainebleau, où il avait été naguère comblé d'honneurs, de déférences et de respects, il dut aux événemens de la guerre, de pouvoir remonter sur le trône pontifical en 1814, et arriva à Rome le 21 avril de cette année. Il s'occupa aussitôt des moyens de ramener l'ordre dans les états de l'église, et l'on vit avec surprise que son premier soin fut le rétablissement des jésuites, milice auxiliaire qui avait toujours bien mérité des papes; mais aussi quelquefois, pour ne pas dire toujours, aux dépens des peuples et des rois. Il donna ensuite une constitution civile à ses sujets romains,

et si on n'y trouve pas tous les élémens politiques que l'esprit et les lumières du siècle pourraient faire désirer, on doit convenir au moins qu'il s'y rencontre des principes libéraux, peu en harmonie jusqu'ici avec les prétentions et les usages de l'ancien gouvernement papal.

PINDEMONTE (le comte *Hippolyte*), l'un des plus illustres poètes de l'Italie, etc.

Né dans les états vénitiens, et frère cadet du comte Pindemonte, auteur de quelques tragédies d'un mérite supérieur. Il cultiva aussi les belles-lettres dès sa plus tendre enfance, et se fit bientôt remarquer, dans plusieurs genres de poésie, avec un égal succès. Lorsqu'en 1810 plusieurs poètes italiens sachant que Monti entreprenait de traduire l'*Iliade*, voulurent se mettre en rivalité avec lui, notre auteur entreprit la traduction en vers de l'*Odyssée*, dont il se hâta de publier les deux premiers chants: il y ajouta quelques fragmens de traduction des *Géorgiques* de Virgile, et deux épîtres en vers, l'une à Virgile et l'autre à Homère. Plein d'urbanité, homme du monde, d'un caractère aimable et d'une figure noble, le comte Pindemonte a justement mérité la première place dans les *ritratti* (portraits) de Mme Albrizzi.

PINKENEY (*N.*), ambassadeur américain, etc.

Il jouissait d'une grande réputation diplomatique dans sa patrie, lorsqu'il fut envoyé en Angleterre en 1794, afin d'arranger les différens survenus avec cette puissance. Il y résida ensuite, en qualité de ministre plénipotentiaire, et fit, à la fin de 1795, un voyage en Espagne, pour y défendre les intérêts de son pays relativement à la Floride. En 1796 il obtint sa démission de l'ambassade d'Angleterre, et fut néanmoins chargé, l'année suivante, de se rendre auprès du gouvernement français pour entamer une négociation qui fut bientôt rompue par les demandes d'argent que lui fit le directoire. Il passa de là, comme ministre des Etats-Unis, à la cour de Madrid, qu'il quitta en 1802, pour aller en Italie remplir les fonctions de surintendant-général des consulats américains. Envoyé de nouveau en Angleterre en 1809, à l'occasion des difficultés survenues pour le soutien du droit des neutres, il s'y conduisit avec son habileté ordinaire, et ne put néanmoins obtenir du cabinet britannique que des concessions frivoles et peu importantes, qui n'empêchèrent pas la guerre d'éclater bientôt après entre les deux puissances. M. Pinkeney, nommé ministre américain à Saint-Pétersbourg à la fin de 1816, partit aussitôt pour se rendre à sa destination, et obtint sa première audience de l'empereur Alexandre le 12 janvier 1817.

PINKERTON (*Jean*), célèbre géographe anglais, de la société des antiquaires de Londres, etc.

Né à Edimbourg le 17 février 1758. Il commença en 1764 ses études à Lanerck, petite ville d'Ecosse, et montra d'abord un caractère rêveur et hypocondriaque, qui lui nuisit dans l'esprit de ses maîtres, mais qui ne l'empêcha pourtant pas de se mettre tellement hors de ligne par ses progrès, qu'un jour une traduction faite par lui, d'un passage de Tite-Live, fut préférée par son professeur à celle de Hoock. Au bout de six ans, il rentra dans la maison de son père, où il s'appliqua particulièrement à l'étude de la langue française et aux mathématiques. Sa famille l'ayant ensuite placé chez un avocat, il y resta jusqu'en 1780, époque à laquelle la mort de son père l'ayant rendu maître de sa destinée, il se rendit à Londres. Il avait déjà fait paraître quelques *élégies* qui annonçaient un vrai talent, lorsqu'il publia en 1784, un *Essai sur les médailles*, ouvrage qui plut beaucoup à Horace-Walpole, dernier comte d'Oxford, et qui fut l'occasion de leur étroite intimité. En 1785, M. Pinkerton fit imprimer, sous le nom de Robert Héron, ses *Lettres sur la littérature*, qui lui attirèrent de violentes critiques: on lui reprochait trop de hardiesse et de présomption dans ses jugemens, et surtout l'usage d'un nouveau système d'orthographe aussi arbitraire que bizarre; cependant le suffrage de Gibbon, d'Horace-Walpole, etc., prouve que ce livre n'était pas sans quelque mérite. Sa *Dissertation sur l'origine des Scythes ou Goths*, et ses *Souvenirs de Paris* ont eu aussi beaucoup de succès; mais son ouvrage le plus estimé est, sans contredit, son *Système général de géographie*. M. Pinkerton a beaucoup d'ennemis qu'il paraît s'être attirés par la morgue et le ton doctoral qu'il affecte dans plusieurs de ses écrits.

PINO (le comte *Dominique*), feld-maréchal italien au service d'Autriche, etc.

Né à Milan en 1760, d'une famille commerçante. Il embrassa avec ardeur les principes de la révolution que les Français apportèrent dans sa patrie; s'enrôla le 1er janvier 1796, comme simple grenadier, et se vit le même soir chef d'une légion levée à la hâte, qui alla prendre possession de quelques terres du duc de Parme sur les confins du territoire milanais. Devenu colonel le 28 février 1797, il paraît que dès lors le général Pino songeait à profiter des circonstances pour rendre l'Italie indépendante, du moins fut-il soupçonné de ce projet en 1798, lorsqu'il commandait à Pesaro avec le général Lahoz, son intime ami : on leur enjoignit à tous deux de quitter leur commandement. Lahoz, d'un caractère audacieux et déterminé, refusa de se soumettre aux ordres du gouvernement français, et se mit à la tête d'une insurrection dirigée contre les troupes républicaines; mais Pino, soit qu'il jugeât que cette entreprise téméraire ne pouvait tourner au profit de l'indépendance de son pays, soit tout autre motif, vint se jeter franchement dans les bras du général Mounier, qui commandait à Ancône, et servit sous lui avec un courage qui le fit aimer et considérer de ses braves compagnons d'armes. Lahoz, qui était employé à ce siége dans le parti contraire, ayant été blessé à mort et fait prisonnier, fut apporté devant Pino qui détourna ses yeux remplis de larmes : c'est alors que voyant Lahoz prier un soldat cisalpin de l'achever pour le soustraire à l'infamie d'un jugement qui l'aurait déclaré traître à sa patrie, Pino ordonna au soldat de terminer la vie de cet athlète de la liberté, qu'il aimait sincèrement et dont il partageait au fond les sentimens politiques et les projets. Dès lors Pino, qui s'était ainsi justifié de tout soupçon d'infidélité, montra un dévouement sans bornes à la cause des Français, et contribua très-efficacement à la défense d'Ancône. Nommé général de brigade le 16 décembre 1798, il se réfugia peu après en France, à la suite de l'évasion des austro-russes, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1800, époque à laquelle il obtint le grade de général divisionnaire. Chargé en 1802 du commandement de la Romagne, il devint ministre de la guerre du royaume d'Italie en 1804, fonction qu'il exerça jusqu'au moment où les hostilités de 1805 le forcèrent d'aller se mettre de nouveau à la tête de sa division, avec laquelle il fit depuis toutes les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, etc. Il se fit partout remarquer par sa bravoure et son intelligence; fut envoyé en Italie en 1813, pour seconder les efforts du vice-roi contre les progrès de l'Autriche, et manœuvra d'abord avec beaucoup d'adresse sur Adelsberg et Fiume. Après avoir recueilli quelques troupes à Bologne, il marcha vers les Autrichiens qui avaient débarqué sur le Pô, et c'est alors que les mouvemens de Murat donnant de l'inquiétude au vice-roi sur les desseins secrets de ce prince, qu'on croyait d'accord avec les principaux chefs italiens pour ne former qu'un seul état de l'Italie, il renvoya tout à coup Pino à Milan. Celui-ci dissimula son mécontentement; mais au moment où, en 1814, le sénat délibérait pour demander aux puissances alliées qu'elles reconnussent Eugène Beauharnais pour roi d'Italie, il organisa secrètement les moyens de déjouer ce projet, et ne fut, dit-on, rien moins qu'étranger à l'insurrection du 20 avril, dans laquelle le ministre Prina fut massacré. Cependant on doit dire que pendant l'émeute, et lorsqu'on traînait dans les rues cet infortuné, le général Pino essaya d'apaiser la populace, et préserva même le palais du pillage dont il était menacé. Devenu immédiatement l'un des sept membres de la régence provisoire, et investi du commandement en chef de la force armée, l'arrivée des troupes autrichiennes ne lui permit pas de jouir long-temps de la puissance qu'il venait d'acquérir : elle contribua probablement, au contraire, à le faire mettre à la retraite avec une pension et le grade de feld-maréchal-lieutenant. Quoi qu'il en soit, le maréchal de Bellegarde ayant ensuite fait arrêter plusieurs individus soupçonnés de conspiration contre le gouvernement autrichien, parmi lesquels était un aide-de-camp de Pino, celui-ci partit à l'instant même, sous prétexte de voyager, et fut de nouveau, en 1815, l'objet de soupçons graves qui appelèrent sur lui l'attention du cabinet de Vienne : il parvint néanmoins à atténuer en quelque sorte les inculpations dirigées contre lui, et vit aujourd'hui d'une manière fort retirée.

PINUELA (don *Sébastien*), ministre d'état espagnol, etc.

Issu d'une famille noble de l'Estradure. Il étudia la jurisprudence dès sa

jeunesse; se fit remarquer par des talens peu communs; obtint ensuite un emploi assez important dans l'administration générale du royaume, pendant l'exercice duquel il acquit une réputation méritée; et fut nommé ministre de justice et de grâce par Ferdinand VII, lors de son court règne en 1808, après les événemens d'Aranjuez qui portèrent ce prince au trône des Espagnes. M. de Pinuela ayant depuis suivi son souverain à Bayonne, il fut le témoin des intrigues politiques qui lui ravirent le sceptre, et il accepta pourtant, à l'exemple de beaucoup d'autres, il est vrai, sa nomination du nouveau monarque au ministère dont il était déjà pourvu. Il devint conseiller d'état le 8 mars 1809, et mourut à quelque temps de là, universellement regretté pour ses bonnes qualités et ses talens.

PIRELLI (*Francisco*), législateur et homme de lettres napolitain, etc.

Né à Naples où il s'était déjà distingué dans les lettres lorsqu'il obtint la place de président de la chambre royale. Il se montra ensuite partisan des principes révolutionnaires, et son nom se trouva porté sur toutes les listes lorsque les Napolitains, constitués en république, sous la protection de la France, formèrent, en 1799, un corps législatif. Pirelli, d'un caractère doux et timide, refusa d'abord cet emploi; mais les instances de ses compatriotes et celles du commissaire français Abrial l'engagèrent enfin à l'accepter, et il s'y conduisit avec la modération qu'on devait attendre d'un philosophe homme de bien. La reprise de Naples par le cardinal Ruffo le rendit bientôt à la vie privée: cependant il fut incarcéré d'abord, comme ayant pris part à la révolution; et fut néanmoins mis en liberté après avoir produit un billet du commissaire français, qui le menaçait d'exécution militaire, s'il n'acceptait pas les fonctions de législateur: le roi le condamna pourtant à un exil perpétuel, et il mourut quelques années après dans une sorte d'obscurité.

PISCIELLI (le duc de), grand seigneur napolitain, etc.

Issu d'une famille ancienne et distinguée du royaume de Naples. Il resta fidèle à la cause de son souverain, et se montra constamment l'un des défenseurs de la cause royale pendant la révolution de Naples en 1799. Devenu commandant d'un régiment en garnison à Gaëte, il en défendit l'approche avec beaucoup d'adresse; dispersa la moitié de sa troupe sur des montagnes voisines de la place, afin de faire croire à l'ennemi qu'il y avait plusieurs corps nombreux; tint ainsi les Français en respect pendant plusieurs jours, et ne se retira dans la ville qu'après avoir fait la plus belle résistance. Le gouverneur, loin de profiter du temps que ce colonel lui avait donné pour s'approvisionner, n'avait pensé qu'à faire ses adieux à sa femme, qu'il envoyait à Naples, et le brave Piscielli ne put, malgré tous ses efforts, l'engager à se défendre. La place s'étant rendue, les Français, bons juges des talens militaires, félicitèrent le duc sur son courage, et voulurent se l'attacher: Championnet lui offrit même sur-le-champ le grade de général de brigade; mais, fidèle à sa cause et à ses principes, il refusa tout, et servit de nouveau le roi de Naples avec le même zèle quand l'occasion s'en présenta.

PISTICI (le père), religieux franciscain de Naples, etc.

Il fut l'un des premiers moines qui osèrent plaider la cause populaire et approuver la révolution de cette ville en 1799. Instruit qu'il existait une conjuration parmi les lazzaronis, il les fréquenta assidûment, et affectant de déplorer le sort funeste de la religion et de l'état, il se plaignit que des hommes courageux ne voulussent pas mettre un terme à ces calamités. L'habit qu'il portait, l'ignorance où étaient les marins de ses principes politiques, tout engagea ces malheureux à lui faire part du projet conçu d'égorger les patriotes napolitains dans une seule nuit. On le conduisit, les yeux bandés, dans un caveau obscur, et là on lui fit voir des armes et des munitions en grande quantité. Rendu au jour, il se hâta de faire part de sa découverte aux généraux français, qui l'engagèrent à tâcher de découvrir le lieu du dépôt. Il donna alors rendez-vous aux quatre lazzaronis qui l'y avaient conduit, et se fit arrêter publiquement, puis conduire en prison avec eux, comme coupables de conspiration contre l'état; mais, soit qu'ils se doutassent du vil métier du moine, soit que leur confiance en lui fût seulement ébranlée, il ne put rien tirer d'eux, et retourna dans son couvent, d'où il fut tiré, à la reprise de Naples par le cardinal Ruffo, pour être pendu.

PITT (*William*), célèbre ministre anglais, chancelier de l'échiquier, etc.

Né le 8 mai 1759 à Angers, pendant un séjour momentané que son père, l'illustre comte de Chatam, dont il était le troisième enfant mâle, fit dans cette ville : ce dernier confia à des étrangers l'éducation de ses deux premiers fils, et se livra tout entier à celle de William, auquel il enseigna l'art de raisonner avec justesse, et de réunir en parlant la force à l'élégance : il avait coutume de dire que cet enfant accroîtrait un jour la gloire du nom de Pitt. Le jeune William, après des études brillantes, se présenta en 1780 comme candidat, pour représenter au parlement l'université de Cambridge; mais il fut alors écarté par l'influence ministérielle, et élu en 1781 député du bourg d'Appleby : sa nomination fut accueillie avec transport par le parti de l'opposition, au milieu duquel il alla s'asseoir dans la salle des communes. Le lord Chatam, qui avait prouvé que la corruption de cette chambre était la seule cause de la guerre d'Amérique, laissa comme un legs à son fils le soin de venger les droits de la nation, et de poursuivre la réforme parlementaire, et William Pitt se montra d'abord digne de cette légation. En effet, après un discours remarquable par la force des argumens et l'élégance du style, il demanda successivement, en 1782 et 1783, la formation d'un comité pour une réforme parlementaire, et proposa d'ajouter à la représentation nationale cent députés nommés par les comtés. Sa dernière motion, quoique soutenue avec vigueur, n'eut pas plus de succès que la première; mais sa popularité s'en accrut à tel point qu'il fut nommé, à vingt-trois ans, chancelier de l'échiquier : c'est alors qu'il conclut avec les autres ministres la paix qui mit fin à la guerre d'Amérique. Les conditions de ce traité ayant été blâmées par une partie considérable de la nation, M. Pitt fit de sa conduite et de celle de ses collègues une apologie très-énergique au parlement, ce qui n'empêcha pas le ministère pacificateur d'être bientôt renversé. Le jeune ex-ministre vécut alors dans la retraite, et voyagea ensuite pendant quelque temps en Italie et en Allemagne. En 1784, il se présenta de nouveau comme candidat pour le parlement à l'université de Cambridge, qui le repoussa d'abord comme un transfuge de la liberté comme, et ayant changé de principes sur la réforme parlementaire, cependant il fut élu peu de mois après; et vint encore siéger dans la chambre des communes. L'administration, dont le lord North était le chef, ayant été congédiée depuis, M. Pitt devint premier ministre, et étonna le monde politique et commercial par son bill de l'Inde, qui fut pourtant repoussé par la majorité de la chambre des communes alors prononcée contre lui. Il demeura néanmoins ferme à son poste; fit rejeter par Georges III une demande de la chambre à sa majesté pour obtenir le renvoi du ministère, et eut même la hardiesse d'informer les représentans de la nation qu'il était impossible de faire droit à leur pétition. La dissolution du parlement qui suivit cet acte inouï d'autorité donna aussitôt à M. Pitt une majorité animée d'un autre esprit, et ce premier ministre gouverna désormais l'Angleterre avec un pouvoir absolu. Il signala son administration par un grand nombre d'opérations, dont l'énumération excéderait de beaucoup les bornes de cet article; cependant nous ne pouvons passer sous silence le traité de commerce avec la France conclu en 1785, coup hardi qui supposa de sa part une connaissance profonde des intérêts commerciaux. En 1790 M. Flood ayant renouvelé à la chambre des communes la motion de la réforme parlementaire, et proposé d'y admettre cent membres de plus, élus par les chefs de famille, M. Pitt fit rejeter cette motion qu'il avait faite lui-même peu d'années auparavant. Le moment le plus critique de son ministère fut celui où il se trouva tout-à-coup en 1792, quand une maladie priva le roi de l'usage de sa raison. L'opposition cherchant à profiter des circonstances pour s'assurer le pouvoir, soutenait que le prince de Galles avait droit de prendre le gouvernement : le prince de Galles était alors du parti de l'opposition; et lui remettre les rênes du gouvernement, c'eût été lui donner les moyens de renvoyer le ministère, et d'ôter les places, les pensions, etc. à ses nombreux adhérens. M. Pitt, qui avait pris ses mesures et s'était assuré de la majorité, prétendit au contraire que le droit du prince de Galles à la régence étant simplement électif, le parlement, en vertu de sa suprématie, devait y nommer; et présenta aussitôt un bill conforme à ses principes, qu'il fit adopter par la chambre des communes, mais qui ne fut pas décrété, parce que le rétablissement du roi le rendit inutile : c'est aussi à cette époque que les démêlés de la cour de Londres avec

celle d'Espagne, que lui-même avait suscités, attirèrent à ce ministre, dans le cabinet privé du souverain, des contradictions qu'il apaisa par l'offre de sa démission, que le roi ne voulut pourtant pas accepter. Dans l'année 1791, les affaires de l'Inde et la guerre de la Russie avec la Porte partagèrent l'attention de de M. Pitt, attention qu'il voulait uniquement donner à la révolution française; mais les ennemis qu'il avait suscités dans l'Inde à Tipoo-Saëb, qui seul pouvait offrir un allié sûr et puissant à la France, le délivrèrent bientôt de toute crainte de ce côté. Des démonstrations équivoques envers la Porte, des bravades publiques et une condescendance secrète pour le cabinet de Saint-Pétersbourg ayant aussi terminé les affaires du Levant par une paix définitive, plus désastrueuse pour la Porte que celle que cette puissance eût obtenue sans l'intervention de l'Angleterre, cet ardent et infatigable ennemi de la France put enfin se livrer exclusivement au soin de coaliser toute l'Europe contre nous. Le ministère britannique laissa alors percer de plus en plus l'intention de s'immiscer dans nos affaires, et reçut même avec une indifférence marquée les notifications que faisait faire Louis XVI aux puissances, soit avant sa fuite, soit après son acceptation de la constitution. L'activité des agens anglais redoubla encore, s'il est possible, lors des conférences de Pilnitz, et cette époque fut aussi celle de la plus grande intimité entre MM. Burcke et Pitt. Cependant celui-ci n'en faisait pas moins redoubler les protestations publiques de neutralité, tandis que le parti de la guerre, à la tête duquel était lord Hawkesbury, multipliait ses démarches hostiles : cette politique avait pour effet de mettre l'Angleterre à même de prolonger sa paix particulière selon les circonstances, ou de se joindre au besoin à la coalition. L'année 1792 vit continuer ce système de déception, et entamer les étroites relations des agens anglais avec les colons de Saint-Domingue, opposés aux réformes que la révolution tendait à introduire dans les bases de l'administration des colonies. Ce fut aussi en 1792 que le gouvernement français envoya MM. de Talleyrand et de Chauvelin à Londres pour essayer de resserrer l'alliance entre les deux états; mais, quoique ces ministres offrissent à la Grande-Bretagne d'intervenir dans la rupture qui éclatait alors avec l'Autriche, et de la rendre médiatrice de la paix de l'Europe, ils n'obtinrent du ministère que des réponses d'abord évasives, bientôt injurieuses, et enfin insupportables, surtout après la fatale catastrophe du 10 août. Aussitôt M. Pitt se prononça ouvertement pour la guerre contre la France, et développa la plus grande vigueur et de véritables talens pour sortir avec honneur de la position où il s'était mis. Il fortifia d'abord le parti ministériel en affaiblissant, par des défections nombreuses, celui de l'opposition; convoqua ensuite le parlement; multiplia les mesures de défense intérieure; et, à la faveur de tous ces mouvemens, il se procura les moyens de comprimer les révolutionnaires de l'intérieur, surtout ceux d'Irlande et d'Ecosse. Pendant qu'il s'occupait de ces diverses mesures, le conseil exécutif français, trompé par un prétendu amour de de la liberté qu'on lui disait exister en Angleterre, s'obstinait encore à tenter des négociations, à envoyer des agens et à recevoir, dans leurs personnes, les refus les plus outrageans. Enfin, en 1793, la guerre fut déclarée, et la cour de Naples se vit entraînée la première, par M. Pitt, dans la coalition qui devait lui être si funeste. L'année suivante, il poursuivit avec une ardeur sans égale les jacobins d'Ecosse qui avaient voulu profiter de la guerre pour faire recouvrer à leur pays son indépendance primitive; et prépara ensuite, avec le colonel Mack, tous ces plans de campagne que l'impétuosité et la bravoure française dérangèrent si facilement. C'est également à cette époque qu'il nia solennellement, dans un discours sur la nécessité de la guerre contre la France, d'avoir jamais eu l'intention de *forcer* cette puissance à reprendre son ancien gouvernement : il repoussa aussi comme calomnieuse la dénonciation faite par M. Shéridan d'une fabrique de faux assignats à Londres. Devenu alors le but général des attaques et des invectives de tous les révolutionnaires de France, tant au sein de la convention nationale que dans les sociétés populaires, son nom fut attaché à tous les malheurs et à tous les crimes ; on l'accusa même d'organiser l'assassinat des députés patriotes, et on proposa de déclarer qu'*étant l'ennemi du genre humain*, il était permis de le tuer. En 1795, la défection de la Prusse et de l'Espagne qui venait de faire leur paix avec la France, obligea M. Pitt de resserrer encore les nœuds qui unissaient son gou

vernement à l'Autriche; mais la naissance d'un nouvel ordre de choses, et l'établissement d'un directoire exécutif ayant fait naître à Londres le désir d'entamer des négociations de paix, l'adroit ministre, sans renoncer à ses plans, accorda quelque chose à l'opinion, et reconnut d'une manière, équivoque à la vérité, la possibilité de traiter avec le nouveau gouvernement de France, qu'il considérait, dit-il, comme plus solide que celui qu'il remplaçait. Cependant, ainsi qu'il était aisé de le prévoir, ces démonstrations pacifiques n'eurent aucun résultat, et M. Pitt ne tarda pas à défendre encore au parlement le système de la guerre. Les projets d'une invasion en Irlande par les Français lui donnèrent néanmoins, vers la fin de cette année, de vives inquiétudes, qui n'ôtèrent pourtant rien à l'inflexibilité de sa détermination belligérante. La tentative de pacification supposée être le but du voyage et de la négociation de lord Malmesbury ne put même y apporter de modification, et cette opiniâtreté occasionna bientôt un duel entre lui et M. Tierney. En 1799, il s'occupa beaucoup des finances; on le vit aussi appuyer au parlement la suppression de la traite des noirs, et solliciter la clôture des sociétés politiques. Toujours occupé de porter des coups à la France, il appela ensuite les Russes à la solde de l'Angleterre, et entreprit de soustraire la Hollande à l'influence du directoire, expédition dont l'insuccès ne doit pas empêcher de rendre justice aux vues politiques qui l'avaient méditée. Au commencement de 1800, M. Pitt rappela avec beaucoup d'étendue, l'origine de la guerre, qu'il rejeta sur l'agression de la France; accusa toutes les factions qui s'étaient succédées, et le gouvernement consulaire plus que tout autre d'un insatiable désir de faire des conquêtes; et s'occupa immédiatement de l'union parlementaire de l'Irlande, opération qui dans les circonstances où elle fut entreprise, donna une nouvelle preuve de la fermeté et de la hardiesse des vues de son auteur. Il réfuta également M. Tierney, qui attaquait le ministère à la chambre des communes; traça le tableau des conquêtes de l'Angleterre en Amérique dans l'Inde, au Cap de Bonne-Espérance, à Abonkir et dans toutes les parties du monde; passa de là aux obstacles contre lesquels le gouvernement avait eu à lutter; et représenta qu'au milieu de toutes ces causes décourageantes, il avait néanmoins conservé l'intégrité de l'empire, la pureté de la constitution, et contenu le plus terrible ennemi de l'Angleterre (la France). Peu de temps après il justifia, par des raisons d'état peu dignes de lui, la rupture du traité d'El-Arish; parla pour la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, suspension qui, disait-il, avait sauvé l'Angleterre des fureurs du jacobinisme; défendit contre M. Grey le droit de visiter les bâtimens neutres; et donna sa démission le 5 février 1801. Cette révolution ministérielle, qui annonça que l'Angleterre consentait enfin à essayer de la paix avec la France, amena des attaques violentes contre l'administration de M. Pitt, qui se défendit toujours avec talent et souvent avec succès. Cependant la conclusion de la paix avec la France constitua bientôt une espèce de nouvelle oppositiou entre le ministère pacificateur et celui qui avait soutenu la guerre; et c'est alors seulement qu'on remarqua que l'intimité qui existait depuis l'enfance entre M. Pitt et M. Addington, qu'il s'était donné pour successeur, n'en avait point été altérée : ce fut même un des signes d'après lesquels les politiques conjecturèrent le peu de solidité de la paix. M. Pitt, au reste, en célébra ostensiblement la conclusion par ses discours, et félicita, à cette occasion, la France et lui-même d'avoir concouru à détruire le gouvernement révolutionnaire, en se plaignant toutefois de n'avoir pu restaurer l'ancienne monarchie : « Combien j'aurais été heureux, dit-il, de » pouvoir rassembler les débris de ce vé- » nérable édifice si cruellement dispersés! » La reprise des hostilités entre l'Angleterre et la France en 1803, sembla attester la continuité de son influence sur le gouvernement de son pays; aussi le vit-on défendre avec chaleur le plan de système défensif adopté par le ministère, et réfuter, avec non moins de véhémence, les argumens de son ancien ami, M. Windham, contre cette mesure. Néanmoins il commença, au mois de juillet suivant, à attaquer M. Addington sur la lenteur de ses opérations militaires; et ce fut à peu près aussi à cette époque qu'il fut nommé colonel des volontaires des cinq ports. Lors de la maladie du roi, en mars 1804, M. Pitt chercha vainement à se réconcilier avec le prince de Galles, et leur entrevue ne servit même qu'à les aigrir de plus en plus l'un contre l'autre. Il vota pourtant dès lors avec le parti de l'opposition, et on le vit, avec éton-

nement, seconder la motion de M. Fox, pour la révision des actes parlementaires relatifs à la défense du royaume. Enfin, au mois de mai 1805, M. Addington ayant été culbuté, M. Pitt reprit aussitôt les fonctions de chancelier de l'échiquier, et devint à son tour l'objet des attaques du parti de l'opposition qu'il avait trompé, dit-on, lors de la recomposition du ministère. Des inculpations, graves furent dirigées contre le lord Melville, son protégé et son ami, et celui-ci se trouva nécessairement la victime de la haine que l'on portait à l'autre : M. Pitt lui-même n'échappa qu'avec peine à ses ennemis; il subit des interrogatoires humilians de la part d'un comité de la chambre des communes, relativement à l'emploi de fonds publics détournés au profit du ministère, et ne s'en tira que par sa réputation méritée de probité et de désintéressement. Cependant il était encore, à la fin de 1805, plus puissant que jamais; et la reprise des hostilités entre la France, l'Autriche et la Russie, ouvrage de sa politique, prouvait évidemment combien cet homme étonnant avait de ressources dans l'esprit et d'énergie dans le caractère, lorsqu'il mourut le 23 janvier 1806, à l'âge de quarante-sept ans, à la suite d'une goutte remontée. Le parlement vota une somme de cinquante mille livres sterling pour payer ses dettes, et fit rendre à sa mémoire tous les honneurs dus au génie qui avait tant illustré l'Angleterre.

PIZZI (l'abbé *Joachim*), poëte italien, etc.

Né à Rome en 1716. Il fit ses premières études au collége des jésuites, et donna bientôt des preuves de ses talens dans quelques essais de poésie italienne. Devenu associé à l'académie des Arcades, il s'y distingua par un grand nombre de productions agréables, en prose et en vers, et succéda en 1759, à l'abbé Morey, dont la mort laissait vacante la place de custode général de l'académie, qu'il gouverna avec zèle jusqu'à sa mort, arrivée au mois de septembre 1790. Sous son administration l'académie acquit un nouveau lustre, et eut la gloire de s'associer plusieurs souverains de l'Europe. Une époque intéressante de son directorat, fut le couronnement de Marie-Madeleine Morelli, connue sous le nom de Corilla Olimpia, fait au Capitole le 31 août 1766 : cet hommage, rendu aux talens d'une femme célèbre, éprouva tant de contradictions, et Pasquin fit si souvent entendre à ce sujet sa voix satirique, que l'abbé Pizzi dit plus d'une fois en riant que le couronnement de Corille était devenu pour lui le couronnement d'épines. Pie VI avait pour Pizzi l'estime dont ce dernier avait déjà été honoré par Benoît XIV, Clément XIII et Clément XIV. Les principaux ouvrages de ce poète consistent en *Discours* sur la poésie tragique et comique, *la Vision de l'Eden*, poëme en quatre chants, dont le sujet a été puisé en partie dans l'Apocalypse, et qu'on dit plein d'agrément et d'harmonie; et enfin *le Triomphe de la Poésie*, autre poëme imprimé à Parme par le célèbre Bodoni, avec tout le luxe typographique.

PLANTA (*Joseph* de), littérateur suisse, sous-secrétaire-d'état anglais, etc.

Né en 1744, et issu d'une ancienne et noble famille du pays des Grisons. Il reçut sa première éducation dans la maison paternelle à Londres, où son père possédait un bénéfice ecclésiastique, et fit ensuite ses études dans les universités d'Utrecht et de Gœttingue. Il séjourna quelque temps en France; fit de là un voyage en Italie; et, s'étant à son retour destiné à la diplomatie, il occupa l'emploi de secrétaire de la légation britannique à Bruxelles. Son père étant mort bientôt après, et ses intérêts exigeant alors sa présence a Londres, il y revint, et obtint une place de bibliothécaire au musée britannique, dont il devint successivement depuis conservateur et directeur des manuscrits et des médailles. M. de Planta, dès le commencement de sa carrière littéraire, fut agrégé à la société royale de Londres, et élu peu après secrétaire, emploi qu'il a rempli avec une grande distinction pendant près de trente ans. Attaché en même temps au département des affaires étrangères, il était aussi secrétaire de lord Castlereagh, qui le fit nommer sous-secrétaire-d'état en 1817. Ce littérateur, qui a coopéré à divers ouvrages périodiques, a singulièrement contribué aux travaux d'une commission établie par le parlement pour la recherche de pièces fondamentales du droit public du royaume. On lui doit en outre, une *Dissertation sur la langue romanche du pays des Grisons*, qui a été jugée digne d'être insérée dans les *Transactions philosophiques*; et une *Histoire de la confédération helvétique*.

PLATER (le comte *Casimir*), grand seigneur polonais, etc.

Issu d'une illustre famille, second fils du castellan de Trocki, et petit-fils du palatin de Livonie. Ses terres, situées sur la rive droite de la Duna, s'étant trouvées enclavées, par le traité de partage de 1773, dans la partie échue à la Russie, il fut un des douze seigneurs délégués pour aller à Saint-Pétersbourg rendre hommage à l'impératrice Catherine. Devenu, comme sujet russe, dévoué à ses intérêts, sénateur et castellan de Trocki, la confédération de Targowitz le délégua de nouveau, en 1792, près de l'impératrice pour effectuer le démembrement de la Pologne. En 1793, le comte Chreptonicz, vice-chancelier, qui se trouvait alors en Italie, ayant remplacé le prince Alexandre Sapicha, grand-chancelier de Lithuanie, qui venait de mourir, le roi Stanislas conféra au comte de Plater la dignité de vice-chancelier, et c'est en cette qualité qu'il négocia et signa les derniers traités de partage et d'alliance avec la Russie. Il fut arrêté comme ennemi de la liberté de sa patrie, pendant les troubles survenus en 1794, quoique ses trois fils aînés, encore fort jeunes, servissent alors dans les armées de la république; mais il fut remis en liberté lors de la rentrée des Russes, et fut aussitôt nommé, par le prince Repnin, pour aller, conjointement avec les autres ministres du grand duché de Lithuanie, présenter à l'impératrice Catherine l'hommage de tout le pays nouvellement incorporé à la Russie, ce qui prouverait qu'on ne s'était pas trompé sur son compte. Cependant il n'a plus été employé jusqu'à sa mort, arrivée quelques années après.

PLATNER (*Ernest*), célèbre professeur saxon, surnommé *le Nestor* de la philosophie allemande, etc.

Né le 15 juin 1744 à Leipzig, où il fit d'excellentes études. Il se fit bientôt connaître dans le monde savant par un grand nombre d'ouvrages importans dans les sciences et dans les lettres; devint professeur de l'établissement où il avait fait ses premières classes, et fut surnommé depuis par ses compatriotes *le Nestor* de l'université de Leipzig et de la philosophie allemande. On cite comme les plus estimés de ses ouvrages, l'*Antropologie*; une *Nouvelle Antropologie*; *Quæstionum physiologicarum libri*; et enfin des *Aphorismes philosophiques*. Une méthode rigoureuse, de savantes recherches, la sagacité de l'analyse sont les caractères distinctifs de ces diverses productions. L'auteur avait en quelque sorte deviné le système anatomique, confirmé depuis par d'autres savans, sur l'uniformité de structure et la nature secrétoire de toutes les parties médullaires ou nerveuses. Le roi de Saxe a nommé en 1816 M. Platner membre de la commission chargée de la rédaction d'un projet de loi sur la liberté de la presse.

PLATOW (le comte de), hetman des Cosaques russes, etc.

Issu d'une famille d'origine grecque. Il entra de bonne heure au service, se fit remarquer par sa bravoure et son intrépidité dans quelques occasions, et devint hetman des Cosaques à la suite d'une action d'éclat. Employé dans son grade de général pendant les campagnes de 1805 et 1807 contre les Français, il eut encore le bonheur de se distinguer sous les yeux de son souverain et passa, à la paix de Tilsitt, dans l'armée russe de Moldavie destinée à agir contre les Turcs, qu'il battit en plusieurs rencontres, notamment le...... août 1809, jour où il prit Babad d'assaut. Elevé quelque temps après au grade de général de cavalerie, il signala de nouveau sa valeur lors de l'invasion des Français dans son pays en 1812; mais il ne put empêcher ceux-ci de le battre le 30 juin dans les environs de Grodno, et de poursuivre vivement son corps d'armée sur différens points. Le comte Platow prit sa revanche le 28 septembre 1813, à Altenbourg, où il défit le général Lefebvre-Desnouettes, auquel il prit quelques soldats. Il suivit successivement son souverain à Paris et à Londres en 1814, et mourut à Novotserkask, dans les premiers jours de février 1818.

PLOWDEN (*Charles*), ecclésiastique anglais, etc.

Né en 1710, et fils d'une dame d'honneur de la reine d'Angleterre, épouse de Jacques II, qu'elle avait suivie à Saint-Germain-en-Laye. Il embrassa l'état ecclésiastique; mais, ne voulant pas donner son adhésion au formulaire et à la bulle *unigenitus*, il renonça de cette manière aux dignités, à l'épiscopat qu'on lui destinait, et même au cardinalat, car le prétendant lui réservait le chapeau à la nomination de l'Angleterre. Plowden, exclu des bénéfices honorifiques et lucratifs, passa trois ans en Angleterre, d'où il revint à Paris, et se

retira ensuite chez les doctrinaires de la maison de Saint-Charles : il fut aussi pendant quarante ans catéchiste à Saint-Étienne-du-Mont, et mourut en 1788. On lui doit plusieurs ouvrages religieux, parmi lesquels on cite un *Traité du sacrifice de Jésus-Christ*, dont quelques passages excitèrent une dispute entre l'auteur, soutenus par Jabineau-Larrière et le père Lambert, mais combattus par Mey et Pelvert : l'objet de cette discussion, qui donna lieu à plusieurs écrits, était de savoir si l'immolation de Jésus-Christ dans le sacrifice est réelle ou mystique.

PLOWDEN (*Francis*), célèbre avocat anglais, etc.

Issu d'une famille de catholiques romains, et parent du précédent. Il fut d'abord élevé au collége de Saint-Omer, puis reçu en 1793 docteur ès-lois à l'université d'Oxford, pour avoir défendu la constitution anglaise avec autant d'exactitude que de profondeur. Il exerça ensuite à Londres les fonctions d'avocat avec beaucoup de succès ; mais, ayant attaqué dans ses ouvrages historiques la conduite de quelques agens du gouvernement, il fut condamné, comme calomniateur, à cinq mille livres sterling de dommages ; et c'est pour éviter les suites de cette condamnation qu'il vint se réfugier en France, où il a fait paraître entre autres écrits, un *Examen des droits naturels des sujets britanniques* ; l'*Histoire abrégée de l'Empire britannique pendant les derniers vingt mois de* 1794 ; la *Revue historique de l'état de l'Irlande depuis l'invasion de ce pays sous Henri II jusqu'à son union avec la Grande-Bretagne*, dans laquelle on trouve de l'intérêt et de la bonne foi ; et une *Histoire d'Irlande depuis* 1172 *jusqu'en* 1810, etc., etc., etc. Sa femme, Françoise Plowden, est auteur de *Virginie*, opéra en trois actes.

POLY (*F.-C.-G.-L.*), baron allemand, etc.

Né à Guntersblum dans le palatinat, d'une famille noble du pays. Il entra au service de France en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Hesse-Darmstadt, et fut nommé en 1792 lieutenant au régiment de Conti infanterie. Il abandonna ensuite la carrière militaire pour se fixer à Troyes, où il devint membre de la société populaire sous le règne de la *terreur*. Il ne tarda pas néanmoins à être mis en arrestation comme étranger suspect jusqu'au 9 thermidor, époque à laquelle il obtint sa liberté. Cependant il se jeta de nouveau dans les intrigues politiques, et fut encore arrêté en 1797 comme agent de la conspiration royaliste de Lavilleheurnois. Accusé d'embauchage, il se renferma d'abord dans un système de dénégation, et méconnut ses co-accusés, en disant que les propos qu'on lui prêtait étaient une énigme pour lui ; le rapporteur trouvant de la connexité entre les faits qui lui étaient imputés et les griefs élevés contre Brottier, déclara que ceux qui constituaient l'embauchage étaient avérés contre Poly, et le conseil de guerre de la 17e division militaire séant à Paris, le condamna en conséquence à la peine de mort, sentence qui fut commuée en cinq années de détention. Le directoire, mécontent de ce jugement, fit réintégrer Poly dans la maison d'arrêt du Temple, et prit même un arrêté pour sa nouvelle tradition devant les tribunaux, à l'effet d'y être jugé sur le fait de conspiration ; mais le 18 fructidor frappant aussi de déportation les prévenus de cette affaire, Poly partit avec eux pour la Guiane, et n'a plus reparu depuis cette époque.

PONIATOWSKI (le prince *Joseph*), ministre de la guerre polonais, maréchal de France, grand cordon de la Légion-d'Honneur, etc.

Né à Varsovie, et neveu du dernier roi de Pologne. Le prince Joseph n'était pas moins distingué par sa naissance et son rang que par l'aménité de ses mœurs, sa loyauté chevaleresque, sa bravoure brillante et surtout l'élégance de ses manières. Ami des plaisirs, et un peu trop sensible peut-être aux séductions de tout genre dont il était entouré, il rachetait pourtant cette faiblesse par le plus noble caractère, l'âme la plus bienfaisante et le patriotisme le plus vrai, le plus généreux. Devenu en 1792 commandant d'une armée contre les Russes ; il montra dans cette circonstance autant de zèle que d'activité ; mais les irrésolutions du roi, son oncle, l'empêchaient de développer ses moyens ; et ceux qui jugent de tout par les apparences ne rendirent pas toujours à ses intentions toute la justice qu'elles méritaient : c'est alors aussi qu'on chercha à lui opposer Kosciusko. Cette espèce de rivalité qu'on voulait faire naître entre eux ne put atteindre l'âme du prince ; il continua d'estimer en Kosciusko l'ami, le défen-

seur de la patrie, et lui donna, dans une occasion importante, une preuve trop remarquable de la générosité de son âme et de son éloignement pour tout ce qui sentait l'intrigue et la cabale pour être passée sous silence. Kosciusko ayant été battu à la bataille de Dubienka, s'était hâté d'envoyer au prince Poniatowski un avis où il lui annonçait que tout était perdu; cependant au moment où les Russes se croyaient le plus sûrs de la victoire, une manœuvre hardie d'un général d'artillerie les arrête sous un feu meurtrier qui les écrase; les Polonais reviennent alors à la charge, et le succès le plus complet couronne leur valeur. Kosciusko recueillit de cette affaire une gloire inattendue, et le prince, armé de l'avis qu'il en avait reçu, devenu maître de lui ravir une partie de son triomphe, se hâta de détruire une pièce dont la publication ne pouvait être que contraire au bien public. Il ne tint pas à lui non plus que, dans cette fatale campagne, on ne fît les derniers efforts contre les Russes, et il ne cessa de presser le roi de se rendre à l'armée pour exciter, par sa présence, cette ardeur qui triomphe toujours du nombre et de tous les obstacles. Malheureusement pour la gloire et la liberté de la Pologne, il ne put réussir à le tirer de Varsovie. Quand son oncle eut accédé à la confédération de Targowitz, qui amena le dernier partage de son pays, le prince Joseph Poniatowski donna sa démission avec tous les officiers les plus distingués par leurs talens et leur patriotisme, et ne reparut qu'au moment de l'insurrection de 1794, époque à laquelle il accourut avec empressement se ranger sous les drapeaux polonais, demandant à servir sa patrie même comme volontaire. Chargé par Kosciusko du commandement d'une division à la tête de laquelle il servit utilement, il se retira dans ses terres après la prise de Varsovie, et se rendit ensuite à Vienne, d'où il refusa constamment toutes les offres qui lui furent faites par Catherine II pour l'attacher à sa cour: Paul Ier le nomma aussi, mais en vain, lieutenant-général de ses armées. L'érection du duché de Varsovie à la suite de la paix de Tilsitt ramena le prince Poniatowski sur la scène politique. Nommé alors ministre de la guerre, il organisa l'armée polonaise avec un zèle et une habileté qui étonnèrent jusqu'au gouvernement français lui-même, et sut distinguer et employer pour cette opération importante les talens du général Fischer, qui avait servi la France en Italie et sur le Rhin, avec le général Kniazjewitz, l'un des officiers polonais les plus recommandables par son courage et sa loyauté. Lorsqu'en 1809 les Autrichiens attaquèrent la Pologne avec soixante mille hommes, Poniatowski marcha contre eux à la tête de forces inférieures; mais il sut bientôt, par son dévouement et son énergie, faire de cette invasion une guerre nationale, qu'il conduisit avec un succès qui mit le sceau à sa réputation militaire. Entraîné à la suite de Napoléon dans les funestes campagnes de 1812 et de 1813, il ne prit jamais conseil des événemens pour diriger sa conduite, et resta, jusqu'à la fin de sa carrière, fidèle à ses engagemens et au malheur. Il venait d'être nommé maréchal de France pour sa belle conduite dans les actions précédentes, lorsque, resté sur les bords de la Pleiss pour couvrir la retraite, il se vit obligé, après la destruction du pont de Lindenau, de tenter le passage de cette rivière à la nage. Son cheval ne put en franchir les bords escarpés, et le prince y périt regretté de toute l'armée, aux yeux de laquelle il venait de se couvrir de gloire en se sacrifiant pour son salut: il emporta aussi l'estime et même l'admiration des ennemis. Les Polonais, reconstitués en royaume sous les lois d'Alexandre Ier, ont rendu depuis lors d'éclatans témoignages à la vertu d'un héros qui avait honoré leur pays, et ont élevé un monument à sa mémoire.

PONSONBY (*Georges*), chef du parti de l'opposition dans le parlement d'Angleterre, etc.

Né en Irlande le 5 mars 1755, d'une famille qui a pris une part active dans le gouvernement de sa patrie. Il fit ses études à l'université de Cambridge; se destina ensuite au barreau; et commença en 1780 à exercer la profession d'avocat à Dublin. Ses liaisons avec les personnes en place l'ayant fait recevoir chez le duc de Portland, vice-roi d'Irlande, il en obtint la charge de conseiller à la commission des revenus. Bientôt après il entra dans la chambre des communes d'Irlande, et vota, conformément à sa mission, avec l'administration, sans montrer du reste aucun zèle pour faire entrer ses collègues dans le même sens. Il ne s'occupait d'ailleurs que de ses plaisirs, et se fit alors si peu

connaître comme orateur tant au parlement qu'au barreau, qu'on doutait même qu'il eût des talens oratoires, lorsque le marquis de Buckingham, qui avait succédé au duc de Portland, le força de se démettre de sa charge. Cette injustice donna de l'énergie à son âme, restée jusque-là ensevelie dans une apathie peu honorable; et à peine fut-il renvoyé de l'administration, qu'il devint tout à la fois avocat distingué et célèbre orateur parlementaire, et qu'il déploya contre les ministres un zèle qu'ils avaient vainement attendu de lui lorsqu'il était attaché à l'administration publique. Il acquit dès lors une influence considérable dans la chambre, et fut nommé, en 1806, chancelier d'Irlande. Il s'acquitta de ses fonctions d'une manière qui répondit à l'attente qu'on en avait conçue, et servit le roi et la patrie avec autant de probité et de discernement que son prédécesseur avait pu le faire; mais lorsque le ministère de la Grande-Bretagne fut changé de nouveau, c'est-à-dire un an après sa nomination, M. Ponsonby sortit de l'administration pour la seconde fois, et redevint chef de l'opposition. Elu peu après membre de la chambre des communes du royaume-uni, il eut une tribune plus vaste et des motifs plus importans pour exercer son talent oratoire; et il fut, dès son entrée au parlement jusqu'à la fin de sa vie, l'ennemi de toutes les mesures ministérielles qui n'avaient pas pour bases la justice et l'équité: il mourut le 8 juillet 1817, à la suite d'une attaque de paralysie, dont il avait été frappé dans une séance de la chambre des communes. M. Ponsonby, qui avait épousé, en 1781, lady Marie Butler, fille du comte de Lanesborough, possédait un esprit qui convenait parfaitement aux détails de l'administration et à la recherche de la vérité. Quoique chef d'un grand parti politique, il était néanmoins aussi exempt d'esprit de parti que d'ambition, et il se montra toujours, comme le doit être un citoyen vertueux, l'ami constant et l'inébranlable champion de la liberté de son pays.

PONZ (don *Antonio*), secrétaire du roi d'Espagne, membre des académies de Saint-Ferdinand, etc.

Né dans le royaume de Valence en 1738. Il se montra de bonne heure avide de s'intruire dans les beaux-arts, et voulant en propager le goût parmi ses concitoyens, il fit plusieurs voyages dans l'étranger, et séjourna même quelques années à Rome et à Naples. De retour à Madrid, il parcourut toutes les Espagnes dans les années 1772 et suivantes, et publia ensuite son voyage, qui fut successivement traduit en français, en allemand et en italien. Don Antonio Ponz, devenu successivement secrétaire de sa majesté le roi Charles IV, et membre des académies de Madrid, de Londres et des Arcades de Rome, mourut à Madrid en 1799, après avoir donné au public un nouveau voyage hors de l'Espagne, qui eut également un succès mérité.

POPHAM (sir *Home Riggs*), contre-amiral anglais, chevalier du Bain, membre de la société royale de Londres, etc.

Né en Irlande en 1762, et fils du consul anglais à Tétuan. Il entra très-jeune dans la marine, et devint lieutenant pendant la guerre d'Amérique. A la paix il se rendit dans l'Inde, où il montra de si grandes connaissances en topographie nautique, qu'il fut nommé membre du comité envoyé en 1788, pour examiner New-Harbour, sur la rivière Hougly. Sir Popham se conduisit ensuite avec beaucoup de valeur, comme volontaire, au siège de Nimègue, fait par Pichegru en 1794, et cette circonstance le fit connaître du duc d'Yorck, qui obtint pour lui le grade de capitaine de vaisseau en avril 1795: ce fut alors qu'il conçut l'idée d'armer les pêcheurs de Flandre contre les Français, pour défendre leurs propres villes, moyen qui fut ensuite adopté en grand en Angleterre. Choisi en 1798 pour commander une expédition contre la Flandre, puis chargé de présider à l'embarquement des troupes que l'Angleterre fournissait à la Russie, il se rendit successivement à Cronstadt et à Revel, où il fut visité par Paul Ier et l'impératrice, qui le comblèrent de présens: l'empereur le créa même commandeur de Malte, et il est le premier Anglais qui ait été autorisé à porter ce titre dans son propre pays. Sir Popham conduisit immédiatement, sur ses vaisseaux, les troupes russes en Hollande, et y resta jusqu'à la fin de la guerre. Employé de nouveau dans les Indes orientales en 1800, il fit voile pour Calcutta, où il se concerta avec le gouverneur-général Wellesley, au nom duquel il remplit avec succès différentes missions diplomatiques auprès du schérif de la Mecque et des

autres souverains de l'Arabie. De retour en Angleterre en 1803, il y fut mal accueilli par le nouveau ministère, qui blâma quelques-unes de ses opérations, et le laissa sans activité; mais comme il avait été porté en 1802 au parlement, il profita de sa position pour censurer à son tour ses adversaires, et attaqua avec une grande vivacité l'état officiel de la marine présenté à la chambre. Lors du changement de ministère, sir Popham obtint d'abord, par la protection de lord Melville, le commandement de l'*Antilope*, et fut peu apres mis à la tête de l'expédition de *Catamarans*, dans laquelle il brûla plusieurs vaisseaux français. Il s'embarqua aussi, en 1806, sur *le Diadinis*, et s'empara du Cap de Bonne-Esperance, avec le général sir David Baird. De là il se rendit à Buenos-Ayres; fut accusé à son retour à Londres, en 1807, d'avoir outrepassé ses pouvoirs en attaquant cette possession espagnole; puis arrêté, mis en jugement et enfin relâché sur parole de comparaître devant l'amirauté à chaque fois qu'il en serait requis : cependant, pour qui connaît la politique anglaise, on se doute bien que la rigueur ne fut qu'ostensible, et qu'on ne punit réellement que le défaut de succès dans la tentative. En effet, sir Home Popham ne tarda pas à faire partie de l'expédition de Copenhague, autre opération au moins aussi injuste et aussi odieuse, et il fut même créé baronnet à la suite de cette affaire, dans laquelle on l'accusa pourtant de violences répréhensibles. Il fut depuis lors employé activement sur les côtes du nord de l'Espagne, et ce fut aussi lui qui transporta lord Moira à son gouvernement du Bengale. On le vit encore parmi les marins anglais qui descendirent dans l'île de Walcheren en 1809, et qui furent forcés de l'abandonner à l'approche des troupes françaises. Au mois de juillet 1816, sir Popham fit, en présence du duc d'Yorck, des expériences du nouveau *sémaphore* qu'il avait inventé, et qui réunit, dit-on, plus d'avantages que le télégraphe : il vint passer quelque temps à Paris en 1817.

PORLIER (don *Juan-Diaz*), dit *Marquesito*, marquis de Matarosa, général espagnol, etc.

Né aux Canaries en 1775, et neveu de l'ancien ministre Porlier, marquis de Baxamare. Il entra de bonne heure au service; se distingua comme volontaire au combat de Trafalgar et se prononca ensuite avec beaucoup de véhémence contre l'invasion de l'Espagne par les Français en 1808. Il fut mis bientôt à la tête d'une troupe de *guérillas*, avec laquelle il fit des actions de valeur qui lui donnèrent une réputation assez éclatante sous le nom de *Marquesito;* devint successivement colonel, puis maréchal des camps et armées du roi, et épousa une héritière qui lui apporta en dot le marquisat de Matarosa. Après la rentrée de Ferdinand VII dans ses états, le général Porlier se prononça ouvertement pour le parti des cortès, et s'empara même, au mois de septembre 1815, de la Corogne et du Ferrol, au moyen des intelligences qu'il avait pratiquées dans cette province; mais ses succès furent presque aussitôt suivis des plus grands revers; car, ayant quitté la Corogne pour marcher sur Saint-Jago, dont les habitans ne voulaient pas reconnaître son obéissance, les citoyens de la première de ces villes, sollicités et dirigés par les moines, profitèrent de cette occasion pour se débarrasser du joug qu'il leur avait imposé, et mirent en fuite ses soldats. Porlier, abandonné bientôt de son faible corps d'armée, fut arrêté, avec plusieurs de ses officiers, livré à l'autorité militaire, condamné à mort et fusillé, le 3 octobre à la Corogne : il demanda, par son testament, qu'on gravât sur sa tombe cette inscription : « Ici reposent les cendres de don » Juan-Diaz Porlier, général des armées » espagnoles, qui a été heureux dans » ce qu'il a entrepris contre les ennemis » de son pays, mais qui est mort victime des dissensions civiles. Ames » sensibles, respectez les cendres d'un » infortuné. »

PORPORATI (*Charles Antoine*), célèbre graveur piémontais, etc.

Né en 1741 à Volvère, bourg situé à sept lieues de Turin. Ses parens lui firent étudier l'architecture civile et militaire, et il entra ensuite dans le corps des ingénieurs-topographes de l'armée piémontaise. C'est alors que, dominé par son penchant, il se livra au dessin, et qu'il se plut à imiter, avec la plume seulement, sans maître et en cachette, les ouvrages des graveurs les plus célèbres. Le comte Bogin, premier secrétaire de la guerre du roi de Sardaigne, ayant reconnu les dispositions du jeune artiste, l'honora de sa protection, et le chargea de dessiner à la

plume *la Surprise d'Asti*, dont le roi désirait qu'on fît une gravure : Porporati, sans aucun autre guide que son talent naturel, en traça le dessin et le grava lui-même à l'eau forte. Cet ouvrage confirma l'opinion favorable que le ministre avait conçue du jeune homme, et le roi Charles-Emmanuel lui fit faire un voyage à Paris pour y prendre les principes de l'art. Porporati se lia avec Deville et Chevillet, et fit, sous la direction du dernier, la petite estampe de l'*Amour maternel*. Bientôt, se sentant assez fort pour travailler sans maître, il étudia les ouvrages capitaux de toutes les écoles, et ses premiers travaux furent consacrés à la reconnaissance : il grava le portrait de S. M. le roi Charles-Emmanuel III son auguste bienfaiteur. Il fit ensuite la célèbre gravure de la *Jeune Fille et le Chien*, ouvrage qui augmenta tellement sa réputation que l'académie royale de peinture le reçut unanimement en 1773, au nombre de ses membres ordinaires. De retour dans sa patrie, où il jouit de nouveau de la bienveillance de son souverain et de l'estime de ses concitoyens, Porporati fut aussi élu membre de l'académie royale des beaux-arts de Turin, et attaché quelque temps après au service du roi comme professeur de gravure. Les ouvrages qu'il publia dans l'espace de plusieurs années, et qui prouvent son génie, rendirent son nom célèbre non-seulement en Italie, mais encore dans l'Europe entière. Appelé en 1793, par la cour de Naples, pour fonder et diriger une école de gravure, il passa quatre années dans cette ville, où, malgré les occupations que lui donnait sa nouvelle charge, il se prêta aux intentions du roi, en achevant la gravure intitulée : *la Vierge au Lapin*, et en faisant le portrait de la reine Marie-Antoinette. Il retourna dans le Piémont en 1797, époque à laquelle le roi lui donna la charge de conservateur des estampes et des peintures du cabinet royal, et il grava alors *Léda au bain* : ce fut son dernier ouvrage, parce que de longues études et un âge avancé affaiblissaient sa vue. Cet habile artiste succomba à une maladie longue et douloureuse, le 16 juin 1816, à l'âge de soixante-seize ans. Ses gravures se distinguent de celles des maîtres modernes les plus célèbres par leur précieux fini, la mollesse des chairs, la grâce et l'expression des têtes, et surtout par l'harmonie qu'on observe dans le passage toujours doux et agréable des clairs aux demi-teintes, et de celles-ci à des ombres plus épaisses. Porporati se distingua aussi dans la peinture des portraits, et quelques-uns d'eux sont même soigneusement conservés à Turin, principalement celui qu'il a fait de lui-même en pied, et qu'il a envoyé peu de temps avant sa mort à la galerie royale de Florence.

PORTER (*Robert* Ker), peintre et écrivain anglais, etc.

Né à Durham. Son père, officier dans les armées anglaises, laissa en mourant dans un extrême besoin une veuve et trois enfans, qui furent soutenus par les bienfaits de la famille royale. Dès son enfance Robert Porter s'amusait à dessiner les exploits des grands capitaines, et fut placé en 1790 à l'académie royale de peinture, où il fit de si grands progrès, que, deux ans après, il fut chargé de peindre *Moïse et Aaron* pour l'église de Schoreditch, puis *le Christ apaisant une tempête* pour celle de Portsea : il fit aussi en 1798 un tableau représentant *Saint-Jean prêchant dans le désert*, qui fut présenté au collége de Saint-Jean de l'université de Cambridge. En 1803 Porter obtint une place de capitaine dans la milice royale de Westminster, qu'il quitta l'année suivante, sur l'invitation que lui fit l'empereur de Russie de visiter sa capitale, où il le nomma son peintre d'histoire. Il fut employé à Saint-Pétersbourg à décorer la salle de l'amirauté, et il épousa, pendant son séjour dans cette ville, une dame noble et riche. Cet artiste s'est également distingué comme écrivain, et on lui doit, outre les *Esquisses d'un Voyageur en Russie et en Suède*, des *Lettres écrites du Portugal et de l'Espagne pendant la marche des troupes sous le commandement du général sir John Moore*, ouvrages qui ne sont pas sans mérite, et qui furent suivis du récit de *la dernière campagne en Russie*.

PORTLAND (*William Henry* Cavendish-Bentinck, duc de), pair et ministre d'état anglais, etc.

Né en 1737, d'une noble et ancienne famille. Il avait été long-temps l'un des membres les plus illustres du parti de l'opposition dans la chambre des pairs du parlement d'Angleterre, lorsque, le 22 décembre 1792, il déclara que : « Dans » la crise où se trouvait la Grande-Bre-

« tagne, par suite de la révolution fran- » çaise. il se croyait obligé, par devoir, » d'affermir le parti ministériel. » Depuis lors, en effet, il vota constamment en sens inverse de l'opposition; et on le vit en 1794 parler pour la continuation de la guerre avec la France, ce qui lui valut peu après la place de secrétaire d'état au département des affaires intérieures. Dans le conseil tenu à Londres en 1797, sur la manière d'agir avec le directoire exécutif relativement aux conférences à entamer à Lille, il fut encore d'avis de continuer la guerre, et accueillit ensuite avec intérêt et distinction le général Pichegru et les autres déportés réfugiés à Londres. Devenu vice-roi d'Irlande, il passa en 1803 aux fonctions de président du conseil d'état du royaume-uni de la Grande-Bretagne, qu'il garda jusqu'à la mort de M. Pitt, époque à laquelle il quitta momentanément le ministère, où il rentra néanmoins en 1807, comme premier lord de la trésorerie: c'est aussi alors qu'il fut décoré de l'ordre de la Jarretière. Il fut de nouveau remplacé au mois d'octobre 1809 par M. Perceval, et mourut à la fin de novembre de la même année, à la suite de douleurs inouïes occasionnées par l'opération de la pierre. Considéré comme individu, le duc de Portland était un des hommes les plus respectables et les plus respectés; mais il était très-faible comme homme d'état, et entendait peu les hautes matières politiques. Sa défection du parti de l'opposition fut regardée dans le temps comme un phénomène dans l'histoire du parlement de la Grande-Bretagne; car avant lui les chefs de l'opposition manquaient très-rarement à la fidélité qu'ils se devaient, et on les voyait remplacer en masse les ministres lorsqu'ils parvenaient à les renverser. Les exemples de désertion étaient même tellement rares, que ceux qui les donnaient devenaient un objet de mépris pour la partie du public attachée à l'opposition. Ainsi en 1770 M. Yorke se coupa la gorge pour se punir d'avoir eu la faiblesse d'abandonner un moment l'opposition et d'accepter les sceaux; ainsi lord Aukland ayant écrit au duc de Portland pour se justifier d'être passé dans le parti ministériel, n'en obtint que cette réponse: « Monsieur, votre lettre est devant moi, » bientôt elle sera derrière. » M. Pitt étant aussi entré dans le ministère sans le consentement de l'opposition, en a toujours été traité avec mépris comme un déserteur; et le duc de Portland lui-même alla jusqu'à dire alors que « s'il » se trouvait tête à tête avec ce minis- » tre, il ne se croirait pas en sûreté. » Mais depuis que ce chef et plusieurs de ses amis dirigés par Burke ont fait scission avec l'opposition, l'abandon de ce parti est devenu plus commun, et n'est plus regardé comme une action honteuse.

POTEMKIN (*G. A.*), prince russe, favori de Catherine II, généralissime de ses armées, premier ministre, etc.

Né en 1736 à Smolensko, d'une famille d'origine polonaise. Il était enseigne de la garde à cheval, lorsque Catherine II, pour se faire reconnaître impératrice, parcourait les rangs des gardes dont elle voulait se faire un appui. Elle était à cheval, en uniforme, quand Potemkin, voyant qu'elle n'avait point de dragone à son épée, détacha la sienne et s'avança pour la lui offrir. Cette attention puérile le fit néanmoins distinguer même dans une circonstance aussi critique, et sa tournure, sa force et son agilité ne tardèrent pas à fixer en sa faveur le cœur volage de sa souveraine. Cependant sa fierté lui attira immédiatement la haine des trop fameux frères Orlow, et dans une querelle qu'il eut avec Alexis, Potemkin reçut un coup à l'œil qui le lui fit perdre: l'impératrice le consola de cet accident, en le nommant ministre de la guerre. Ce fut lui qui donna ensuite à cette princesse l'idée de s'emparer de la Crimée, et d'y jeter les fondemens de la ville de Cherson: elle fut fondée en 1778, sur les bords du Niéper, à dix lieues d'Oczakow, et contint bientôt après plus de 40,000 habitans et un superbe chantier pour la marine. Potemkin introduisit dans la Crimée plusieurs arbres fruitiers, ainsi que la manière de distiller l'eau de vie; et on lui dut également la grande manufacture de verrerie et de glaces établie à Saint-Pétersbourg, laquelle égale aujourd'hui, pour la grandeur et la beauté des ouvrages, celles de Venise et de Paris. Devenu possesseur d'immenses terres, de plusieurs cassettes remplies de pierres précieuses et de billets de banque de toutes les nations commerçantes de l'Europe, ce ministre insatiable réunit encore à ses possessions les riches dépouilles des princes Lubo-

mirski et Sapieha, en Podolie et en Lithuanie, qu'il acheta sans les payer, et auxquelles il ajouta les énormes appointemens de gouverneur-général de la Tauride et de grand-amiral de la Mer-Noire. Cependant il manquait encore quelque chose à son orgueil, c'était le cordon de l'ordre de Saint-Georges; mais il fallait, pour l'obtenir, avoir commandé une armée en chef et remporté une victoire; et c'est pour parvenir à ce but frivole que Potemkin fit renouveler en 1787 la guerre contre la Turquie. Placé alors à la tête d'une armée de 150,000 hommes, ayant sous ses ordres plusieurs autres corps d'armée commandés par des généraux de marque, et revêtu lui même d'un pouvoir sans bornes, on crut un instant qu'il n'allait conquérir des états que pour s'en déclarer le souverain. Néanmoins, et après de nombreux combats qui inondèrent de sang les plaines d'Oczakow, du Kuban et de la petite Tartarie, et amenèrent tout à la fois la peste et la famine, Potemkin se contenta d'assiéger Oczakow au milieu des frimas les plus rigoureux, et s'empara de cette ville à la suite d'un assaut terrible. Il fit aussitôt passer les habitans et la garnison au fil de l'épée, et cette affreuse exécution coûta la vie à plus de 25,000 Turcs : il est vrai qu'elle procura à son féroce auteur un présent de 100,000 roubles, le titre d'hetman ou chef des Cosaques, et un bâton de commandement garni de diamans et entouré d'une branche de lauriers. Les faveurs de l'impératrice ne se bornèrent pas là, car, lorsqu'au mois de mars 1791 Potemkin revint à Saint-Pétersbourg jouir de sa prétendue gloire, sa souveraine, outre les fêtes qu'elle lui prodigua, lui fit encore don du palais de Tauride et d'un habit brodé en diamans, estimé 200,000 roubles. Il se rendit ensuite au congrès d'Yassi, qui devait assurer la paix entre la Russie et la Turquie; mais il ne put s'occuper longtemps de négociations diplomatiques, et il fut presque aussitôt attaqué de la maladie pestilentielle qui y régnait. Il avait alors auprès de lui Tinmann et Menat, les deux plus célèbres médecins de Saint-Pétersbourg, dont il dédaigna les conseils, au point qu'il ne voulut pas même borner momentanément son excessive intempérance : on prétend qu'il mangeait à son déjeuner une oie entière et un jambon, buvait une quantité énorme de vin et de liqueur de Dantzig, et dînait ensuite avec la même voracité. L'air d'Yassi lui paraissant insalubre, il voulut se rendre à Nicolaeff; mais à peine eut-il fait trois lieues qu'il se trouva plus mal, et descendit de voiture sur le grand chemin, où il mourut sous un arbre le 15 octobre 1791, à l'âge de cinquante-cinq ans. « Cet homme, » dit M. de Ségur, l'un des plus extraor- » dinaires de son siècle, rassemblait » dans sa personne les défauts et les » avantages les plus opposés. Avare et » magnifique, despote et populaire, dur » et bienfaisant, orgueilleux et cares- » sant, politique et confiant, libertin et » superstitieux, audacieux et indiscret, » prodigue avec ses parens, ses maî- » tresses et ses favoris, et ne payant » souvent ni sa maison ni ses créan- » ciers. Rien n'égalait l'activité de son » imagination, ni la paresse de son corps; » aucun danger n'effrayait son courage, » aucune difficulté ne le faisait renon- » cer à ses projets; mais le succès le » dégoûtait souvent de ce qu'il avait » entrepris avec le plus de chaleur. Il » fatiguait l'empire par le nombre de » ses emplois et par l'étendue de sa puis- » sance, et il était lui-même fatigué du » poids de son existence. Envieux de » tout ce qu'il ne faisait pas et ennuyé » de ce qu'il faisait, il ne savait ni goû- » ter le repos ni jouir de ses occupa- » tions. Personne n'avait moins lu que » lui, et peu de gens étaient plus ins- » truits : il avait causé avec des hommes » habiles dans toutes les professions, » dans toutes les sciences, dans tous les » arts, et jamais on ne sut mieux pom- » per et s'approprier le savoir des au- » tres. Inégal dans son humeur, un jour » il formait le projet de devenir sou- » verain, et le lendemain il montrait » le désir de se faire évêque ou même » simple moine. Il bâtissait un palais » superbe, et voulait le vendre avant » d'être achevé. Tantôt il ne rêvait qu'à » la guerre, et n'était entouré que d'of- » ficiers de Tartares et de Cosaques; » une autrefois il ne songeait qu'à la » politique, voulait partager l'empire » ottoman, et mettre en mouvement » tous les cabinets de l'Europe. Po- » temkin, comme on le présume bien, » commença tout, n'acheva rien, dé- » rangea les finances, désorganisa l'ar- » mée et dépeupla son pays, qu'il en- » richit de nouveaux déserts. La posté- » rité ne lui donnera pas le nom de grand

» homme, mais elle le citera comme un » homme extraordinaire; et si l'on veut » le peindre avec vérité, on pourra le » représenter comme le véritable em- » blème, comme une image vivante de » l'empire de Russie. Il était en effet » colossal comme lui, et rassemblait » dans son esprit de la culture et des » déserts; on y voyait de l'asiatique, » de l'européen, du tartare et du co- » saque; la grossièreté du onzième siècle » et la corruption du dix-huitième; la » superficie des arts et l'ignorance des » cloîtres; l'extérieur de la civilisation » et beaucoup de traces de barbarie. » Potemkin avait certainement de grands » défauts; mais sans eux peut-être il » n'eût dominé ni sa souveraine ni son » pays: le hasard le fit précisément tel » qu'il devait être pour conserver long- » temps son pouvoir sur une femme aussi » extraordinaire que Catherine II. »

POTOCKI (le comte *Stanislas-Félix*), grand maître de l'artillerie polonaise, etc.

Issu de l'une des plus illustres familles de Pologne, et possesseur d'une fortune considérable. Il jouissait d'une très-grande considération dans son pays au moment des troubles qui y éclatèrent en 1788. Attaché fortement à l'ancienne aristocratie et à ses priviléges, il s'opposa de toutes ses forces aux projets de la diète qui tenta, en mai 1791, de donner à la république une constitution capable de la tirer de l'anarchie et de la nullité où elle languissait. Les vues de ce palatin coïncidant avec celles de la cour de Russie, qui voulait retenir la Pologne dans l'abaissement, il se lia intimement avec les agens et les ministres de Catherine II, et osa même, en mai 1792, publier à Targowitz, conjointement avec Rzewuski et Branicki, un manifeste contre la nouvelle constitution. Secondé bientôt par l'armée russe, aux pas de laquelle il s'attacha, il réussit facilement à anéantir le nouveau pacte social qui faisait l'espoir de ses compatriotes, et il parvint même à persuader au roi Stanilas-Auguste, aussi faible que mal conseillé, d'accéder lui-même à cette malheureuse confédération de Targowitz, qui fut suivie du dernier partage de la Pologne: beaucoup de Polonais crurent alors qu'il avait espéré faire ôter la couronne à Poniatowski, afin de la mettre sur sa tête. Quoi qu'il en soit de cette assertion, le comte Potocki exerça en effet, en 1793, une grande puissance jusqu'au moment où ses compatriotes, excités et conduits par Kosciusko, prirent, en 1794, les armes contre les Russes. On instruisit immédiatement le procès de Félix, qui fut déclaré traître à la patrie, privé de ses biens, et enfin condamné à mort; mais comme il avait eu le bon esprit de fuir à l'étranger, il ne fut pendu qu'en effigie. Il ne reparut en Pologne qu'après les nouveaux succès des Russes conduits par le maréchal Suwarow; devint, en 1795, général en chef, et mourut dans ses terres en 1803.

POTOCKI (le comte *Stanislas-Kostka*), ministre et sénateur polonais, etc.

Né à Varsovie, et frère cadet du précédent. Il suivit une route politique toute contraire à son aîné; resta fidèle à la cause de la liberté et de l'indépendance de son pays, et se fit remarquer par ses lumières et par son éloquence à différentes diètes, notamment à celle de 1783 à 1792, époque à laquelle il devint général d'artillerie. Après l'adhésion fatale de Stanislas-Auguste à la confédération de Targowitz, qui consommait la ruine de la Pologne, le comte Stanislas Potocki se retira en Autriche, où il fut arrêté et ensuite détenu dans une forteresse. Rendu enfin à la liberté, il resta long-temps sans prendre aucune part aux événemens politiques de l'Europe, et s'occupa avec succès de sciences et d'arts. Cependant, en 1807, lorsque les Français pénétrèrent en Pologne, le comte Potocki se rallia aux partisans de l'indépendance, et fut choisi, après l'organisation du grand-duché de Varsovie, pour l'un des plénipotentiaires près de Napoléon. Elevé, le 16 décembre 1807, à la dignité de sénateur palatin, et nommé, en 1809, aide-de-camp du roi de Saxe, devenu grand-duc de Varsovie, il fut appelé, au mois de mars de la même année, à la présidence du conseil d'état de Pologne, et adressa en cette qualité, lors de l'invasion des Autrichiens qui eut lieu à cette époque, une proclamation aux Polonais pour les engager à prendre les armes contre l'ennemi de la nation. Cependant il se prononça pour les Russes après la campagne de Moscou et la chûte de Napoléon, et fut chargé, en 1815, par l'empereur Alexandre du ministère des cultes et de l'instruction publique dans le nouveau royaume de Pologne, fonction qu'il remplissait encore en 1819,

avec celle de président du sénat, à la satisfaction du monarque et des sujets. Homme de lettres distingué, et membre de la société littéraire de Varsovie, le comte Stanislas consacra également aux sciences et aux arts tous les loisirs que lui laissèrent les affaires publiques, et a même publié plusieurs écrits estimés.

POTOCKI (le comte *Ignace*), grand maréchal de Lithuanie, etc.

Issu de la même famille et cousin des précédens. Il joignit à une noble fermeté un grand amour pour son pays, et se montra de bonne heure indigné du rôle honteux que les puisances voisines de la Pologne, et surtout le gouvernement anarchique sous lequel elle languissait, lui faisait jouer depuis longtemps. Il se joignit en conséquence, en 1788, à Malakowski, Kolontay, etc., pour lui donner un gouvernement constitutionnel, qui fut en effet décrété le 3 mai 1791 : ce fut lui surtout qui contribua à décider le roi Stanislas-Auguste à coopérer à cette constitution. Il essaya aussi, mais vainement, en janvier 1792, d'engager son cousin Stanislas-Félix à accéder à ces mesures politiques; mais ses tentatives furent infructueuses auprès de ce partisan hautain de l'ancienne aristocratie, et il se rendit alors à Berlin pour intéresser cette cour au sort de la Pologne menacée par la Russie. Il fit ensuite tous ses efforts pour empêcher les progrès de la confédération de Targowitz et les succès des armées russes; et c'est alors que Stanislas-Auguste, s'étant soumis aux ordres de l'impératrice, le comte Ignace se vit contraint de chercher un asile en pays étranger, et fut aussitôt dépouillé de tous ses biens. Cependant, dès qu'il eut appris les succès de Koscinsko en 1794, il partit de Dresde où il s'était retiré, et arriva bientôt à Varsovie. Là, muni des pouvoirs du général en chef, il établit un conseil national pour l'administration des affaires; se chargea lui-même de la partie diplomatique; et continua à rendre d'importans services à son pays jusqu'à la prise du faubourg de Prague par les Russes. Etant resté à cette époque dans Varsovie sur la foi de la capitulation, il n'en fut pas moins arrêté immédiatement et conduit prisonnier en Russie, où il resta jusqu'à la mort de Catherine II. Rendu enfin à la liberté par Paul Ier, il fixa son domicile en Gallicie, où il fut encore arrêté, en 1798, par le gouvernement autrichien, à l'occasion d'un prétendu projet de rassembler une diète polonaise à Milan, et resta détenu plusieurs mois à Cracovie. Devenu libre de nouveau, il alla habiter la campagne, où il vécut en philosophe jusqu'à sa mort, arrivée quelques années après.

POTOCKI (le comte *Jean*), ambassadeur et littérateur polonais, etc.

Il cultiva les belles-lettres avec succès, et s'attachant particulièrement au genre historique, il publia successivement des *Recherches sur la Sarmatie*, et ensuite une *Histoire primitive des peuples de la Russie*, qui fut imprimée par ordre de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Cet ouvrage estimé ayant été aussi présenté à l'empereur Alexandre, fut parfaitement accueilli par ce prince, qui écrivit même une lettre très-flatteuse à son auteur. Le comte Jean, qui avait autrefois fait un voyage en Egypte, dont la publication servit à faire connaître ses talens littéraires, fit partie, en 1805, de la nombreuse ambassade russe envoyée à la Chine, et rapporta de ce pays de nouveaux matériaux historiques, qu'il se proposait de mettre en usage lorsqu'il mourut subitement en Ukraine à la fin de 1815. Il était membre de l'académie des sciences de Varsovie et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Europe; et c'est lui qui, lors de son voyage au Caire, grava sur les pyramides ce vers de l'abbé Delille :

« Leur masse indestructible a fatigué le temps. »

POTT (*Percival*), célèbre chirurgien anglais, etc.

Né à Londres en 1713. Il perdit son père à l'âge de quatre ans; se livra très-jeune à l'étude de la chirurgie, dirigé par M. Nourse, chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy; et commença sa carrière en 1736 sous les plus brillans auspices. Voué en entier à l'exercice de son art, il s'appliqua à en éloigner les pratiques barbares qu'on pouvait remplacer par des moyens plus doux et non moins efficaces, et eut la satisfaction de voir avec le temps adopter le plan qu'il s'était formé. Il n'avait encore rien écrit lorsqu'une chute de cheval, dans laquelle il eut le malheur de se fracasser la jambe, lui donna le loisir de former le plan de son *Traité des Hernies*, et d'en composer une partie. L'approbation avec laquelle cet ouvrage fut reçu l'engagea à se livrer à ce

nouvel emploi, non moins utile de ses talens, et c'est après la publication de plusieurs ouvrages estimés qu'il fut admis, en 1764, dans la société royale de Londres : il mourut en 1788, âgé de soixante-quinze ans. Pott était un homme d'un mérite rare. Considéré comme écrivain, son style est correct, vif et animé. Il joignit aussi l'élégance de l'expression à de vastes connaissances pratiques, et se fit remarquer, dans l'enseignement, par la facilité et les grâces de l'élocution.

POWNAL (*Jean*), savant antiquaire anglais, etc.

Né en 1725. Il fit d'excellentes études à Oxford; se distingua ensuite par ses connaissances politiques, et fut même nommé gouverneur de l'une des colonies anglaises de l'Amérique. De retour dans sa patrie, il renonça à toute ambition, afin de pouvoir se livrer à son goût dominant pour les lettres et les anciens monumens, et fit bientôt paraître un ouvrage très-érudit sur les antiquités anglaises, qui lui ouvrit l'entrée de la compagnie savante connue sous le nom de société des antiquaires de Londres : l'archéologie britannique renferme un grand nombre de dissertations curieuses de cet écrivain laborieux. Il lui prit envie de voir la France en 1787, et il séjourna quelque temps à Lyon, où il publia aussi une dissertation sur l'arc de triomphe d'Orange. Il retourna ensuite dans son pays natal, et mourut en 1795, à l'âge de soixante-dix ans. Bon, généreux, modeste, riche sans ostentation, ami des arts et de l'humanité, Pownal a laissé de lui un souvenir honorable partout où il a passé.

POWNAL (*Thomas*), écrivain, membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né en 1722, et parent du précédent. Il passa, en 1732, en Amérique, où il fut successivement gouverneur de New-Jersey, puis de la province de Massachussetts, et enfin de la Caroline méridionale. A son retour en Angleterre, il devint contrôleur-général des comptes de l'extraordinaire de l'armée en Allemagne; siégea aussi, comme membre de la chambre des communes, à trois parlemens; se retira ensuite des affaires publiques, et mourut à Bath, en 1805, universellement regretté pour ses heureuses qualités. On lui doit comme auteur un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite des *Lettres à Adam Smith*, sur plusieurs passages de son livre de la Richesse des Nations; une *Description topographique d'une partie du nord de l'Amérique;* un *Mémorial* adressé aux souverains de l'Europe; un autre écrit intitulé : *le Droit, l'Intérêt et le devoir du gouvernement* relativement aux affaires des Indes-Orientales; et enfin un *Essai* concernant la nature de l'être, suivi d'un *Traité* sur la vieillesse.

POZZO-DI-BORGO (*Charles-André*), ministre d'état russe, ambassadeur, etc.

Né en 1769 au village d'Alala en Corse, d'une famille pauvre, mais noble. Il dut une partie de son éducation à un moine nommé le père Antonio Grossetto, et embrassant la carrière du barreau lorsqu'il eut achevé ses études, il se fit tout à la fois avocat et procureur. Nommé, en septembre 1790, membre du directoire du département par la protection du général Paoli, qu'il était allé chercher à Marseille au mois de juillet précédent, avec Joseph et Napoléon Bonaparte, il fut élu, l'année suivante, député à l'assemblée nationale législative, où il prononça, le 16 juillet 1792, au nom du comité diplomatique, un long discours pour déterminer l'assemblée à déclarer la guerre au corps germanique. Cependant, après le 10 août, M. Pozzo-di-Borgo fut obligé de s'éloigner pour éviter la suite des menaces de dénonciation que lui fit Arena son compatriote, aussi député, qui, ayant été nommé commissaire pour visiter les papiers de Louis XVI, y avait trouvé le nom de son collègue. Arrivé en Corse, il se concerta de nouveau avec le général Paoli, dont il ne se sépara plus qu'à l'époque de son élévation à la place de président du conseil d'état; et fut nommé, en décembre, procureur-général-syndic du département. Il y avait à peine quatre mois qu'il remplissait ces fonctions, qu'un décret de la convention lui enjoignit de paraître à la barre, pour que sa conduite et celle de Paoli y fussent examinées; mais il se refusa à l'exécution de cette mesure, qui aurait pu lui être funeste, et se réunit au général pour appeler les Anglais dans l'île : il fut alors nommé président du conseil, puis chargé des fonctions de secrétaire d'état. L'exercice de ces diverses fonctions lui ayant fait un grand nombre d'ennemis, Paoli en parut effrayé, et en écrivit même au

vice-roi, qui ne parut pas d'abord y ajouter foi. Cependant les clameurs allèrent tellement en augmentant, que lord Minto consentit enfin au départ de M. Pozzo-di-Borgo, lequel se retira alors en Angleterre. Il passa plus tard au service de Russie, où il parvint aux premières dignités diplomatiques, et fut aussi employé par l'empereur Alexandre, pendant les dernières campagnes, en qualité de général-major. Envoyé, en 1813, auprès du prince-royal de Suède, qu'il accompagnait à la bataille de Leipzig, où il fut continuellement exposé au feu le plus vif, il revint ensuite au quartier-général de l'empereur Alexandre, et fit à sa suite la campagne de France au commencement de 1814. Devenu, après la chute de Napoléon, ministre plénipotentiaire russe auprès du nouveau gouvernement français, il quitta Paris au commencement de la révolution du 20 mars 1815, et ne reprit ses fonctions qu'après la rentrée du roi. Il fut élevé au grade de lieutenant-général dans les premiers mois de 1817, et se proposait, dit-on, de retourner en Russie en 1819.

PRATI (*Alessio*), compositeur italien, etc.

Né à Ferrare en 1736. Il vint, en 1767, à Paris, où il demeura quelques années, et c'est à cette époque qu'il composa l'opéra intitulé : l'*Ecole de la Jeunesse*, qu'il donna au théâtre de l'Opéra-Comique. De Paris, Prati se rendit à Saint-Pétersbourg, où il eut également beaucoup de succès; revint dans sa patrie après une absence de dix-sept ans, et composa à Florence son opéra d'*Ifigenia*, qui fut tellement goûté qu'après la première représentation l'archiduc grand-duc acheta l'ouvrage et le retira pour en demeurer seul possesseur. Prati alla ensuite à Munich, où il donna, en 1785, son opéra d'*Armida abbandonata*, avec un succès si prodigieux, qu'il lui valut la place de maître de chapelle de l'électeur palatin. Il ne put jouir long-temps de cette nouvelle faveur de la fortune, et mourut à Ferrare le 2 février 1788, âgé seulement de cinquante-deux ans, et laissant une réputation justement méritée.

PRATT (*Charles*), comte de Camden, pair d'Angleterre et lord-chancelier etc.

Né en 1713, et troisième fils de Jean Pratt, avocat et premier juge de la cour du banc du roi. Il resta dans la carrière du barreau pendant plusieurs années sans avancement, et ce ne fut qu'à l'époque où sir Henley, depuis lord-chancelier, s'intéressa à lui, qu'il eut non-seulement une nombreuse clientelle, mais encore la faveur du célèbre lord Chatam. Sir Henley ayant été appelé à la chambre haute en 1757, Charles Pratt fut alors nommé procureur-général, et devint, en 1762, premier juge de la cour des plaids communs. Il se distingua dans cette place éminente, notamment dans l'affaire de Wilkes, qu'il fit décharger d'accusation : le plaidoyer qu'il prononça dans cette occasion, aussi éloquent que profond dans la connaissance des lois, lui mérita les honneurs que le corps de la ville lui rendit en votant que son portrait serait placé à Guildhall, et que la patente du droit de bourgeoisie de Londres lui serait envoyée dans une boîte d'or : plusieurs autres villes lui firent le même honneur. Créé pair en 1765, et nommé lord-chancelier l'année suivante, il se concilia, pendant l'exercice de ces fonctions, la plus haute estime pour les services qu'il rendit à son pays; mais, ayant ensuite exprimé hautement son opinion contre la cour à l'occasion des élections de Middlessex, on lui retira les sceaux, ce qui détermina plusieurs membres de l'administration à donner aussitôt leur démission. Le lord Camden se signala encore par sa fermeté dans la question des libelles, en s'opposant très-fermement à la doctrine énoncée par le ministère que les jurés n'étaient juges que du fait et non du droit. On le vit aussi, pendant la guerre d'Amérique, résister courageusement aux mesures coercitives du gouvernement, qu'il qualifia d'injustes et d'arbitraires, et devenir enfin, en 1782, président du conseil, emploi qu'il quitta l'année suivante par démission, et qu'il reprit ensuite : il mourut en 1794, laissant la réputation d'un bon citoyen, d'un ministre intègre, et surtout d'un ami de la liberté de son pays.

PRATT (*N.*), célèbre écrivain anglais, etc.

Issu de la même famille que le précédent. Il cultiva les belles-lettres avec succès, et passa bientôt dans son pays pour réunir au plus haut degré l'imagination, le pathétique, et le talent d'observer et de peindre les mœurs et les caractères. Le premier écrit qui fit sa réputation est intitulé : *Opinions libérales* sur les animaux, les hommes et la providence, avec l'*Histoire de*

Benignus, dans laquelle l'auteur s'est peint lui-même sous le nom du philantrope : il paraît avoir voulu imiter la singularité de Sterne; mais il n'a réellement fait en cela que nuire à l'intérêt de son ouvrage; les opinions libérales contiennent à la vérité plus de philosophie, de richesses d'idées, de tableaux variés que Tristam Shandi; mais si celui-ci impatiente souvent le lecteur par sa bizarrerie, son désordre et son obscurité, l'autre ne fatigue pas moins par la recherche, les longueurs et les répétitions. L'*Elève du Plaisir*, roman où l'auteur a mis en action les principes que lord Chesterfield donnait à son fils pour en faire un homme aimable, a pour objet principal de rendre plus sensible les dangers du vice; cependant on lui reprocha avec justice d'en offrir des tableaux si séduisans, qu'il produit un effet tout contraire; et c'est pour répondre à ce reproche que Pratt publia peu après l'*Elève de la Vérité*, qui n'eut pourtant pas autant de succès, quoiqu'il eût le même mérite. *Le Village de Shenstone*, qui suivit ce dernier ouvrage, et qui avait pour but unique de prouver l'impossibilité d'établir une société utopienne, telle que le poète Shenstone l'avait imaginée, ne fut pas mieux goûté du public, dont l'auteur ramena néanmoins le goût vers lui par *Emma Corbet*, un des romans les plus pathétiques de la langue anglaise, et qui met dans le plus grand jour les horreurs de la guerre civile. On doit aussi à M. Pratt un ouvrage intitulé : *Glanures en Hollande et en Wesphalie* : c'est une espèce de voyage sentimental dans lequel on trouve autant de désordre que dans celui de Sterne, et où les récits du voyageur, et les incidens qui lui arrivent sont quelquefois peints avec des couleurs qui lui donnent l'air de la fiction; il renferme pourtant des observations instructives et piquantes sur les mœurs, l'histoire, la littérature et les arts de ces pays, et on y trouve même plusieurs morceaux dans le genre sentimental, dont quelques-uns sont comparables aux chapitres les plus pathétiques de Sterne. On a encore de M. Pratt différens poëmes qui offrent un grand talent dans l'art d'embellir les maximes de la morale, et surtout d'émouvoir la sensibilité : il est mort depuis quelques années.

PREBBLE (*Edward*), chef d'escadre de la marine américaine, etc.

Né à Falmouth dans le Portland, état de Massachussetts, au mois d'août 1761. Son père, qui était brigadier-général, le fit d'abord naviguer comme matelot à bord d'un vaisseau marchand, et il s'embarqua vers 1779 sur un bâtiment commandé par le capitaine Williams. Il parvint en peu de temps au grade de lieutenant à bord d'un sloop de guerre, sous le commandant du capitaine Little, avec lequel il resta jusqu'à la paix de 1783 : dans le cours de cette station, il aborda et prit avec un petit nombre d'hommes un vaisseau d'une force supérieure qui était dans le port de Penobscot, et qu'il enleva sous la canonnade d'une batterie. Devenu en 1801, commandant de la frégate *l'Essex*, il fit avec elle un voyage aux Indes-Orientales pour y protéger le commerce de son pays; fut nommé, en 1803, chef d'escadre, puis mis à la tête d'une flotte de sept voiles, qu'il conduisit dans la Méditerranée, avec le dessein d'humilier les Tripolitains. Il prit d'abord toutes les mesures nécessaires pour amener l'empereur de Maroc à conclure la paix; mais n'ayant pu y parvenir, il obtint du roi de Naples un certain nombre de ses canonnières, et fit l'attaque de Tripoli, dont il ne put néanmoins s'emparer, malgré sa valeur et celle de ses troupes. Cependant la paix fut bientôt conclue à des conditions honorables, et telle fut la bonne conduite du commandant Prebble, qu'il arracha des louanges au pacha de Tripoli lui-même : le pape dit aussi alors que Prebble avait plus fait pour abattre l'orgueil des ennemis du nom chrétien sur cette côte, que n'en avaient jamais entrepris tous les princes chrétiens ensemble. Ce brave capitaine mourut le 25 août 1807, dans sa quarante-sixième année.

PRICE (le docteur *Richard*), membre de la société royale de Londres, etc.

Né à Tynton, dans le comté de Glamorgan, le 23 février 1723, d'un ministre protestant. Il fut d'abord envoyé dans un collége aux environs de Londres, et s'y livra avec ardeur à l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la théologie. Il passa ensuite à Stoke-Newington, où il resida près de treize ans en qualité de chapelain de sir Streatfield son ami, et devint alors prédicateur à Newington-Green. En 1757, il publia son traité sur les *Bases de la Morale*, ouvrage

qui lui procura l'amitié du docteur Adams et de M. Hume. Elu peu après membre de la société royale de Londres, il composa une *Dissertation sur la Providence et la réunion des hommes vertueux dans un autre monde*, qui fut suivie immédiatement d'un excellent écrit sur la *Dette nationale*, et d'un *Traité sur les paiemens reversibles*. Il publia aussi, en 1776, un autre ouvrage ayant pour titre : *Observations sur la liberté civile, la justice et la politique d'une guerre avec l'Amérique*. Lorsque la révolution française éclata, le docteur Price s'en déclara hautement le partisan; mais ayant malheureusement exposé, dans un sermon, ses principes à cet égard, il se vit en butte aux injures d'Edmond Burke, récemment transfuge de l'opposition, auquel il répondit néanmoins avec toute la modération possible. Le docteur Price mourut en 1791, à la suite d'une maladie douloureuse.

PRIESTLEY (le docteur *Joseph*), célèbre chimiste et naturaliste anglais, etc.

Né en 1730 à Fieldhead, au comté d'Yorck. Il fit ses études à l'académie de Daventry, sous le docteur Ashworth, et devint, à vingt deux ans, ministre assistant de la congrégation des indépendans de Needham-Market au comté de Suffolk. Il passa ensuite comme pasteur d'une congrégation à Nantwich au comté de Chester, et tint à Warington, en 1761, une académie de belles-lettres, qu'il abandonna en 1768, pour se rendre à l'invitation des dissidens de Leeds : c'est alors qu'il publia plusieurs ouvrages théologiques qui firent beaucoup de bruit et qui provoquèrent un grand nombre de réponses. En 1770, il alla demeurer chez le comte de Schelburn, depuis marquis de Lansdowne, moins comme bibliothécaire que comme un ami et un philosophe du même parti; et fit paraître, en 1775, un *Examen* des opinions métaphysiques et théologiques de divers docteurs, dans lequel il versa à pleines mains le mépris et le ridicule sur ses adversaires. Ses *Recherches* sur la matière et l'esprit, imprimées en 1777, causèrent aussi de la surprise même à ses partisans et à ses admirateurs, parce qu'il y niait explicitement l'immatérialité de l'âme. Quoique engagé dans de semblables discussions, Priestley n'en poursuivait pas moins avec ardeur ses travaux sur la physique, et l'on doit à ses veilles plusieurs ouvrages importans. En 1780 il se retira à Birmingham, où il devint pasteur d'une congrégation d'unitaires dissidens, et ce fut là qu'il publia la plupart des ouvrages qui rendirent son nom immortel. Priestley se rendit non moins fameux par ses connaissances que par l'ardeur avec laquelle il chercha à propager les principes de la philosophie et de la révolution, et ce zèle lui valut d'abord, en 1791, des lettres de citoyen français, et ensuite la députation du département de l'Orne à la convention nationale, honneur qu'il refusa faute de savoir la langue française. Malheureusement ces principes lui attirèrent aussi, de la part du gouvernement anglais, d'atroces persécutions, que le ministère ne prit pas même la peine de dissimuler; et la populace de Birmingham, excitée par les ennemis de cet homme célèbre, pilla sa maison, qu'elle rasa jusqu'aux fondemens, et détruisit son fameux cabinet de physique. Une persécution aussi ouverte contraignit Priestley à chercher un pays plus hospitalier, et il se retira en conséquence en Amérique, où il mourut à Washington en 1804, dans la soixante-quatorzième année de son âge : l'institut national de France se l'était attaché depuis long-temps comme correspondant étranger pour la classe des sciences physiques et mathématiques. Il est peu d'écrivains qui aient autant écrit que cet auteur sur des matières différentes; mais c'est surtout comme physicien, chimiste et naturaliste qu'il s'est acquis cette grande réputation que des esprits passionnés ont en vain voulu lui ravir depuis, à cause de ses opinions politiques. On ne peut se dissimuler en effet que ses nombreuses découvertes n'aient fait faire de grands progrès aux sciences : les ouvrages qui les contiennent sont connus de tous les savans, et ont été traduits dans toutes les langues. Il a été en guerre avec les théologiens les plus fameux des différentes sectes, comme avec les déistes et les athées, et on dirait, en voyant le catalogue de ses ouvrages de controverse que les matières religieuses l'ont occupé entièrement.

PRINA (le comte), sénateur, ministre des finances du royaume d'Italie, etc.

Né à Novarre dans le Milanais-savoyard. Il fut d'abord reçu, en 1791, docteur en droit à l'Université de Turin, et c'est peu après que le gouvernement

piémontais, fidèle à son système de favoriser les naturels des pays détachés du Milanais, le nomma substitut-surnuméraire du procureur-général à la chambre des comptes. Liant, affable et très-laborieux, Prina sut bientôt se concilier l'affection de ses collègues, au point qu'ils consentirent, de leur propre mouvement, à partager avec lui leurs honoraires, auxquels, en sa qualité de surnuméraire, il n'avait point le droit de participer. Devenu, en 1795, titulaire de l'emploi dont il n'avait eu jusqu'alors que l'expectative, il fut chargé, l'année suivante, de l'importante commission de fixer les nouvelles limites de la Sardaigne et de la France, mission dont il s'acquitta avec beaucoup d'intelligence et d'adresse. Nommé, au mois d'août 1798, par S. M. le roi de Sardaigne, régent des finances, il conserva ensuite cette place sous le gouvernement provisoire; mais il s'en démit peu après pour en remplir de nouveau les fonctions pendant l'administration de Musset, commissaire civil du gouvernement français en Piémont. Cette conduite lui ayant donné une couleur politique, il ne fut point employé par les Austro-Russes; mais à peine la victoire de Marengo avait-elle ramené les Français, qu'en vertu de la convention du 16 juin 1800, Prina devint ministre des finances du gouvernement piémontais: il réunit alors les deux emplois de ministre et de contrôleur-général des finances, qu'il conserva jusqu'à l'époque où Novarre sa patrie fut détachée du Piémont, et réunie à la république cisalpine. De retour dans son pays natal, il ne fut pas long-temps sans être appelé par Napoléon aux fonctions de ministre des finances de la république italienne, et fut aussi nommé successivement sénateur et comte en 1809; il obtint également les grandes décorations de la Légion-d'Honneur et de la Couronne de Fer. Il remplissait ces diverses fonctions avec une rigidité peu commune, lorsque les événemens politiques qui amenèrent la chute de Napoléon en 1814 réveillèrent contre Prina des haines mal éteintes. Son attachement aux Français et sa partialité connue pour le prince Eugène, qu'il aurait voulu voir porter au trône d'Italie, contribuèrent encore à augmenter l'animosité contre lui; et c'est alors qu'une populace féroce, excitée par les manœuvres de l'aristocratie italienne, se porta à des excès inouïs, et massacra impitoyablement l'infortuné ministre: cet événement eut lieu le 20 avril 1814. Prina avait l'esprit très-cultivé, et surtout une grande aptitude au travail. Il a toujours joui, avec justice, de la réputation d'habile financier et de très-honnête homme; mais, ministre inflexible d'un conquérant plus inflexible encore, il a peut-être poussé trop loin les mesures de rigueur et l'âpreté des manières; et ce défaut de conduite et de convenances a servi sans doute, autant que tout autre motif, à lui faire subir une mort aussi affreuse que peu méritée.

PROLY (*Pierre-Joseph-Berthold* de), baron belge, etc.

Né en 1752 à Bruxelles, d'une famille noble. Il se prononça assez faiblement à l'époque des troubles de la Belgique; devint alors négociant, fit de mauvaises affaires par suite d'inconduite, et pour avoir joué imprudemment à la hausse et à la baisse des effets publics; et vint ensuite se réfugier à Paris, où une foule d'autres étrangers avaient déjà été appelés par la révolution. Il y rédigea un journal démocratique intitulé : *le Cosmopolite*, et se fit bientôt, par ce moyen, une réputation de patriotisme qui lui valut, en 1793, la mission d'aller surveiller Dumouriez, dont la conduite équivoque dans les Pays-Bas commençait à éveiller les soupçon sur sa fidélité. A son retour, après la défection de ce général, Proly rendit compte de ses opérations auprès de ce chef transfuge, qu'il dénonça à la tribune des jacobins comme traître à la patrie; et ne tarda pas être élu membre de ce fameux comité central, dans lequel il se trouvait à peine un Français, et qui prépara et fit la journée du 31 mai, au profit des montagnards de la convention. Mais Proly étant resté fidèle à la cause d'Hébert et de la commune de Paris, devenue la rivale de cette assemblée nationale, ou plutôt de son comité de salut public, fut bientôt signalé lui-même par Robespierre comme un intrigant dangereux, puis arrêté deux fois, relâché, et enfin enveloppé dans la conspiration des *hébertistes*, livré en conséquence au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté le 25 mars 1794, à l'âge de quarante-deux ans.

PRONIO (l'abbé), général napolitain, etc.

Né dans une classe obscure. Il embrassa l'état ecclésiastique; fut ensuite obligé de fuir à cause des soupçons très-

graves qui pesèrent sur lui pour quelques actions de sa jeunesse; s'enrôla alors dans les bandes de voleurs qui désolaient l'Abruzze; devint bientôt leur chef pour avoir développé des qualités dignes d'eux, et profita de l'invasion des Français dans le royaume de Naples en 1799, pour racheter ses torts. Il passa avec sa bande au service de son souverain; seconda activement l'insurrection organisée par le cardinal Ruffo dans toute la Calabre; mérita la confiance du général par sa valeur et son audace; et contribua puissamment aux succès qu'il obtint par la suite. Chargé de harceler les Français dans leur retraite, Pronio eut la témérité d'attaquer Macdonald à son passage dans les montagnes de Fondi et d'Istri, et ne céda qu'à la valeur et à l'expérience des troupes républicaines; mais il prit bientôt sa revanche sur un corps de napolitains qu'on lui opposa, et, après l'avoir battu complètement, il s'avança rapidement sur Naples. Peu de temps après la prise de cette ville, il fut choisi pour commander à Pescara à la place du duc d'Andria, et le roi le créa ensuite baron, avec deux mille ducats de pension. Il jouait encore un rôle assez brillant à la cour de Naples, lorsque Napoléon s'empara de ce royaume pour le donner à son frère; et c'est à cette époque que l'abbé Pronio, après s'être réfugié en Sicile, disparut de la scène politique.

PROVERA (le marquis de), lieutenant-feld-maréchal autrichien, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Issu d'une famille originaire de la Lombardie. Il prit de bonne heure le parti des armes au service d'Autriche; se montra recommandable par une grande bravoure; et était déjà parvenu au grade d'officier-général, lorsqu'il fut chargé, en 1796, du commandement d'une division de l'armée d'Alvinzi en Italie. Maltraité presque aussitôt par la fortune, qui lui fut en quelque sorte toujours contraire à la guerre, il se vit coupé, dès le 11 avril, jour de la bataille de Millesimo, et obligé de se jeter avec son corps, dans un vieux château sur la montagne de Cossaria, où Augereau le suivit avec vivacité : les Français tentèrent vainement d'emporter ce poste d'assaut; le général Provera s'y défendit avec beaucoup de bravoure jusqu'au 15, qu'il fut contraint de se rendre. Cependant il fut plus heureux le 12 novembre au combat de Calagniola, et remporta même alors un avantage sur l'aile droite des républicains près de Soavre; mais la fortune se déclara de nouveau contre lui le 12 janvier 1797, jour où il reçut l'ordre d'attaquer l'ennemi en avant de Legnago. Il passa en effet l'Adige sur un pont de bateaux à Angiari, et obtint d'abord quelques succès peu durables; car, ayant voulu pénétrer vers Mantoue, il se vit bientôt culbuté, enveloppé, et enfin contraint de capituler le 16 : son corps, fort de six mille sept cents hommes, fut renvoyé sur la promesse de ne pas servir d'un an, et il perdit aussi dans cette affaire vingt pièces de canon. De retour à Vienne, après sa capitulation, l'empereur refusa de le recevoir, et le fit mettre aussitôt à la pension sans activité; mais, à la fin de septembre, la cour de Rome ayant demandé un général au cabinet autrichien, on lui envoya le marquis de Provera, dont Joseph Bonaparte, alors ambassadeur près du saint-siége, fit révoquer la nomination au commandement de l'armée papale. Le général Provera se rendit alors à Naples, d'où il revint en Allemagne, et mourut quelques années après dans une obscurité complète.

PUCCITTA (N.), compositeur italien, etc.

Né en 1778. Il commença successivement sa carrière dramatique à Florence, Milan et Venise, où il donna divers opéras, notamment : *i Fuorusciti; Teresa e Wilz; Werther; i due Prigionieri; Zelinda e Lindoro; Lauretta*, etc. Il passa ensuite à Amsterdam pour y prendre la direction du théâtre italien, et fut appelé de là au théâtre de Londres, où il a composé, pendant sept ans, plusieurs opéras sérieux et bouffons, tels que : *la Caccia di Enrico IV; i Villeggiatori bizzarri; le tre Sultane; la Ginevra; la Vestale* et *l'Ariostodemo :* la scène et l'air : *Deh frenate*, chanté par Mme Catalani, dans la *Semiramide*, sont aussi de Puccitta. Cependant il jouissait d'une assez médiocre réputation, lorsque cette fameuse cantatrice, pour laquelle il avait composé à Londres la plupart de ses opéras, jugea à propos, en 1815, de l'attacher au théâtre de Paris. On l'entendit d'abord avec assez d'indulgence; mais l'emploi trop fréquent que Mme Catalani fit des ouvrages de ce compositeur, ne tarda pas à indisposer le public

contre Puccitta, dont la musique, faible d'ailleurs, n'avait réellement d'autre mérite que celui d'être chantée par cette célèbre *prima donna*, et on le vit avec plaisir disparaître à la suite de sa protectrice.

PUGNANI (*Guetano*), célèbre violoniste piémontais, etc.

Né à Turin en 1728. Il reçut dès l'enfance des leçons de Giam-Battista Somis son compatriote, et l'un des meilleurs élèves de Corelli; et quand il fut en état de jouer le concerto, il vint à Paris, où il se fit entendre, en 1754, au concert spirituel. Pugnani parcourut ensuite plusieurs parties de l'Europe, et il s'arrêta long-temps en Angleterre: c'est là qu'il composa une partie de sa musique pour le violon, et qu'il fit jouer le petit opéra de *Nanetta e Lubino*. Les détails de sa vie privée offrant quelques anecdotes assez curieuses, nous avons pensé que le lecteur ne serait peut-être pas fâché de les connaître. Il était déjà très-fort sur le violon, lorsqu'il alla voir Tartini à Padoue, pour le consulter sur son jeu; mais à peine avait-il commencé une sonate, que Tartini lui arrêta le bras en disant: *Vous êtes trop haut*. Pugnani recommence, et, arrivé au même endroit, il sent que Tartini lui retient encore le bras, en lui disant: *Vous êtes trop bas*. Il quitte alors le violon, supplie Tartini de lui donner des leçons, et reste en effet quelques mois à Padoue pour étudier de nouveau son instrument sous la direction de ce grand maître. Un jour que Pugnani se trouvait aux *délices*, pendant que Voltaire récitait une pièce de vers que le violoniste venait d'écouter avec le plus grand intérêt, il se vit prié, par Mme Denis, de jouer un morceau sur son violon; Pugnani se rendit à son invitation; mais, impatienté d'entendre Voltaire parler haut et troubler son exécution, il s'écria, en remettant son violon dans l'étui: « M. de Voltaire fait très-bien les » vers, mais, quant à la musique, il n'y » entend pas le diable. » Une autre fois sa tête s'étant égarée dans un point d'orgue, il dit tout bas à un artiste placé à côté de lui: « Mon ami, dis un *ave* pour » que je me retrouve. » A Turin, un faïencier ayant voulu se venger de Pugnani, dont il avait à se plaindre, s'avisa de faire graver son portrait sur le fond de certains vases; l'artiste offensé fit mander le faïencier à la police; celui-ci, pour excuse, tira de sa poche un mouchoir sur lequel on voyait le portrait du grand Frédéric, et, se mouchant, il dit: « M. Pugnani n'a certainement pas » plus le droit de se fâcher contre moi » que le roi de Prusse lui-même; » et s'en tira par cette plaisanterie. Pugnani fonda une école de violon à Turin, d'où il sortit de très-bons violonistes, et fit aussi représenter sur le théâtre royal de cette ville, dont il dirigeait l'orchestre, *Issea*, *Thamas Kouli-Kan*, *Achille in Sciro*, *Demofonte e Demetrio a Rodi*. Il mourut en 1798, âgé de soixante-dix ans. Peu d'artistes ont su mériter, comme Pugnani, l'admiration pour leur talent et l'estime pour leur personne, et il suffirait seulement, pour prouver la première assertion, de dire: « Il fut le « maître de Viotti. » Quand il paraissait en public, il était toujours somptueusement paré, et conservait aussi dans son maintien beaucoup de dignité: le grandiose de son exécution répondait parfaitement à cet extérieur qui frappait tous les yeux.

PULAWSKI (*N.*), maréchal de la diète de Pologne, etc.

Issu d'une famille considérée dans la Volhinie, et frère du célèbre Pulawski, qui périt depuis en combattant pour la liberté de l'Amérique. Il parut d'abord partager ses principes politiques, et après avoir, en 1769, dans la confédération de Bar, combattu avec lui contre la Russie, il se vendit ensuite aux intérêts de cette puissance, et ne laissa échapper aucune occasion, pendant les années 1792 et suivantes, de lui sacrifier son pays. On le vit même, en avril 1793, se mettre à la tête d'une confédération antinationale sous la protection de l'impératrice Catherine II, qui le récompensa de son dévouement par l'ordre de Saint-Alexandre-Newski: c'est alors que sa femme, indignée de sa conduite, sollicita son divorce, et fit un don patriotique de 20,000 florins de Pologne pour la défense de l'état. Pulawski est mort quelques années après, méprisé de ses compatriotes, et peu estimé des Russes qu'il avait si bien servis.

PULTENEY (*Richard*), fameux botaniste anglais, membre de la société royale et de plusieurs sociétés savantes étrangères, etc.

Né en 1730 à Loughborough au comté de Leicester. Il fut d'abord apprenti chez un apothicaire, et commença ensuite à exercer son art à Leicester, où il se livra avec ardeur à l'étude de la

botanique. Reçu, en 1764, docteur à Edimbourg, il devint, peu de temps après, médecin du comte de Bath, qui était son parent, et à la mort duquel il s'établit à Blanfort, au canton de Dorset, où il se fit une grande réputation : c'est à compter de cette époque qu'il se livra presque exclusivement à la botanique, et qu'il publia différens mémoires sur cette science. On lui doit aussi, outre divers écrits sur l'antiquité, des *Essais historiques et biographiques* sur les progrès de la botanique, dans lesquels on trouve beaucoup de remarques importantes; et enfin des *Recherches* sur l'histoire des comtés de Leicester et du comte de Dorset. Richard Pulteney mourut en 1801, âgé de soixante-onze ans.

PUTNAM (*Israël*(, major-général américain, etc.

Né en 1718 à Salem, province de Massachussetts. Il s'établit en 1739 à Pomsfret au Connecticut, où il défricha un terrain considérable, toutefois après avoir éprouvé beaucoup d'obstacles de la part des loups, qui portaient le ravage dans ses troupeaux. Une louve surtout était extrêmement redoutée dans le pays, et Putnam s'étant réuni à plusieurs de ses voisins pour lui donner la chasse, osa pénétrer seul, une torche à la main, au fond d'une caverne, retraite de cet animal, où nul autre n'eut le courage de le suivre, et où il lui donna la mort. Devenu, pendant la guerre avec la France, en 1755, capitaine de la première compagnie qui fut levée au Connecticut, il rendit des services importans à l'armée, et courut même en 1756, les plus grands dangers près de Ticonderoga : il revint d'une escarmouche avec ses habits percés de douze balles. Dans la même année il épia, à la tête d'environ cent hommes, les mouvemens de l'ennemi, et fut rencontré par un parti de sauvages en nombre égal avec lequel il engagea une action. Putnam, après avoir tiré plusieurs coups, vit bientôt son arme hors d'état de faire feu, et se retrancha alors derrière un arbre, qui le sauva d'abord de plusieurs balles et de quelques coups de hache; mais enfin, ayant été fait prisonnier, il fut attaché à ce même arbre, et un feu était allumé pour le faire rôtir, quand un officier français l'arracha des mains de ses bourreaux et le rendit à la vie. A la paix il retourna dans sa ferme, et labourait son champ, quand il entendit parler, en 1775, de la bataille de Lixington; aussitôt laissant sa charrue et changeant d'habits, il part pour Cambridge, revient bientôt au Connecticut, où il leva un régiment, et rejoignit alors le camp. Promu peu après au grade de major-général, il montra, dans la bataille de Bunkers'hill, son intrépidité ordinaire, et fut chargé, lors de l'organisation de l'armée par le général Washington, de commander la réserve. Après la défaite de l'armée américaine, Putnam passa à New-Yorck, où il rendit encore de grands services à la ville, ainsi qu'à Philadelphie, qu'il fut envoyé pour défendre, et il fut ensuite pourvu du commandement d'une armée particulière contre les brigands qui infestaient New-Yorck. La campagne de 1779, employée principalement à fortifier les ouvrages des places de guerre, termina la carrière militaire de ce brave et intrépide guerrier, qu'une paralysie obligea de passer le reste de ses jours dans la retraite. Putnam mourut en 1790, a Brookline dans le Connecticut.

PUY (*N.*), espagnol, célèbre par ses cruautés dans l'Amérique méridionale, etc.

Né en Espagne, où il fut, dit-on, poursuivi par les tribunaux pour des causes peu honorables. Il passa alors dans l'Amérique du sud, et fut depuis un des agens dont se servirent les royalistes du pays pour soulever les esclaves contre les indépendans, et exciter la guerre civile dans la nouvelle république de Vénézuela. Après avoir reçu des secours en armes et en munitions des gouverneurs de Puerto-Cabello et de la Guayana, Puy se porta, avec les troupes de Coro et de Maracaybo, dans la partie de l'ouest de la province de Caraccas, et agit successivement contre Barinas, Mérida et Truxillo. La liberté qu'il donna aux esclaves des lieux où il passait augmenta naturellement son corps d'armée, et il ne tarda pas à s'emparer de différentes villes : on jugera de l'esprit et de la férocité qui l'animait par l'anecdote suivante. Dans le moment que Bolivar marchait pour délivrer Barinas, où Puy s'était réfugié après la perte de la bataille d'Araure, celui-ci donna l'ordre d'arrêter cinq cent soixante-quatorze personnes qu'il présumait mécontentes et en fit fusiller cinq cents sur-le-champ, sans aucune espèce de jugement. A l'instant même un aide-de-camp annonça que les républicains appro-

chaient de la ville, Puy demanda avec une sorte d'anxiété : « Avons-nous le » temps d'exécuter les soixante-quatorze » prisonniers restans? » Non, dit l'aide-de-camp, et ce fut ainsi qu'ils furent sauvés. Quelque temps après cet homme sanguinaire surprit de nouveau la malheureuse ville de Barinas, et répandit le deuil et la consternation autour de lui, en ordonnant le massacre général de ses habitans. Il périt quelque temps après par le fer des indépendans, dans une affaire où il avait été défait complétement.

PYMAN (*N.*), législateur et ministre d'état hollandais, etc.

Issu d'une famille commerçante. Il prit néanmoins le parti des armes, et se trouvait officier supérieur à l'époque de la révolution, dont il se montra l'un des plus chauds partisans. Il devint en 1795 secrétaire d'état de la guerre, ensuite législateur, puis de nouveau secrétaire d'état ou ministre de la guerre sous le roi Louis : c'est alors qu'il profita de son crédit pour se faire donner le grade de général. Nommé, en octobre 1806, ministre plénipotentiaire de Hollande près le prince-régent de Portugal, il trouva le moyen de se débarrasser de cette mission, qu'il considérait comme une disgrâce, et obtint dans les premiers mois de 1807 l'emploi de directeur-général des postes du royaume, avec le titre et le rang de conseiller d'état. Cependant il conserva peu son crédit sous le roi Louis Bonaparte, et resta ensuite sans activité pendant le régime français qui suivit la réunion : il vit aujourd'hui d'une manière fort obscure à la Haye, d'une modique pension que lui fait le gouvernement des Pays-Bas.

R

RAAB (*Léopold-Frédéric*), musicien allemand, etc.

Né à Glogau en Silésie en 1721. Il étudia d'abord pendant quelques années chez les jésuites à Breslau, et chantait dans leur église, lorsqu'un violoniste de cette ville nommé Rau, lui apprit les premiers élémens de son instrument. Il alla ensuite se perfectionner à Berlin, sous la direction du célèbre François Benda, et se familiarisa tellement avec la manière de ce grand compositeur, que ses ouvrages se distinguent difficilement de ceux de son maître. Il entra depuis dans la chapelle du margrave Charles, et devint, après la mort de ce prince, musicien de chambre, et enfin directeur de l'orchestre du prince Ferdinand. Raab mourut à Berlin à la fin du dix-huitième siècle, laissant une réputation justement méritée.

RADCLIFFE (*Anne*), célèbre auteur de romans anglais, etc.

Née en 1738. Elle se livra dès sa plus tendre jeunesse à la lecture des romans, et remplit son imagination d'idées extraordinaires, qu'elle développa ensuite dans divers ouvrages d'une conception sombre et tragique, qui furent néanmoins traduits presque tous par le fameux abbé Morellet. On cite, parmi ces productions d'un genre aussi terrible que peu naturel, *les Mystères d'Udolphe; l'Italien*, ou le Confessionnal des Pénitens noirs; *Julia*, ou les Souterrains du château de Mazzini; et enfin *la Forêt*, ou l'Abbaye de Saint-Clair. Cependant on ne peut se dissimuler qu'en général la terreur n'y soit bien soutenue et le merveilleux assez bien amené; mais les descriptions y sont trop prodiguées et s'y répètent même à satiété; ce qui fait que si leur lecture peut effrayer l'esprit, elle émeut rarement le cœur. Mme Radcliffe a parcouru plusieurs contrées de l'Europe en voyageur qui sait peindre et observer : elle en a donné la preuve dans son *Voyage en Hollande* et sur les frontières occidentales de l'Allemagne. Son tour au lac de Cumberland et de Westmoreland offre également des descriptions pittoresques, des détails historiques, des réflexions judicieuses, et un style animé qu'on rencontre rarement dans ces sortes d'ouvrages. Elle a aussi plaidé la cause de son sexe dans un écrit intitulé : l'*Avocat des Femmes*, ou Tentative pour recouvrer les droits des femmes, usurpés par les hommes; elle y réclame contre l'abus, dominant en Angleterre, d'employer des hommes dans un grand nombre de travaux qui conviennent au sexe. Anne Radcliffe mourut à Brougthon près de

Steinford, au commencement de l'année 1800, à l'âge de soixante-douze ans.

RADSTOCK (*William* Waldegrave, lord-baron), pair d'Irlande, vice-amiral anglais, etc.

Né le 9 juillet 1758, et oncle du comte actuel de Waldegrave, pair d'Angleterre. Il entra de bonne heure dans la marine; fut nommé, le 30 mai 1776, capitaine de vaisseau; se fit d'abord remarquer comme capitaine de frégate, et devint ensuite successivement contre-amiral en 1794 et vice-amiral en 1797. Il avait son pavillon à bord du *Harfleur*, de 98 canons, lorsqu'il combattit les Espagnols auprès du cap d'Agos le 14 février, et il contribua beaucoup à la victoire qui fut alors remportée sur eux : il reçut à cette occasion, de la ville de Londres, le droit de cité. Elevé en 1800, à la dignité de baron, il passa bientôt après aux fonctions de gouverneur de Terre-Neuve, et revint ensuite se fixer à Londres. Il a réuni dans son palais de Portland-Square une superbe collection de tableaux qui fait l'admiration des amateurs : il s'est aussi constamment distingué par son zèle actif en faveur des établissemens de charité, et particulièrement de ceux relatifs à l'éducation des enfans. Lord Radstock a publié, outre plusieurs écrits anonymes sur des sujets philantropiques, *le Drapeau anglais triomphant*, ou *les Murs de bois de la vieille Angleterre* : c'est une collection d'extraits des journaux, contenant le récit de toutes les actions navales qui ont eu lieu pendant les dernières guerres.

RAEVSKI (*Nicolas* Nicolaevitz), général de cavalerie, et chevalier de plusieurs ordres russes, etc.

Né en 1771 à Pétersbourg, d'une famille noble (sa mère est nièce du prince Potemkin). Le jeune Raevski entra de bonne heure au service comme sous-officier dans un régiment des gardes à pied de Catherine II, où il resta jusqu'à ce qu'il eût obtenu le grade de lieutenant. Ayant passé dans la ligne au commencement de la guerre avec la Turquie, il fut, à la fin de cette campagne, nommé lieutenant-colonel, et servit ensuite en Pologne en qualité de volontaire. Il y eut néanmoins des commandemens importans; mérita, par sa bravoure et ses talens, les deux décorations militaires, et devint enfin commandant d'un régiment de chevau-légers. Elevé bientôt après au rang de colonel-propriétaire du régiment de dragons de Nijégorod, il fit la campagne de Perse en 1795, où il se signala de nouveau, et quitta le service, pendant les quatre dernières années du règne de Paul Ier, pour se retirer dans ses terres. Promu, à l'avénement d'Alexandre, au grade de général-major, il fut reçu en 1807 au service effectif, puis placé à l'avant-garde de la grande-armée avec un régiment de chasseurs, à la tête duquel il fut blessé en combattant valeureusement. Après la paix de Tilsitt, il fit partie de l'armée russe qui conquit la Finlande suédoise, et obtint alors le grade de lieutenant-général et le commandement d'un corps au-delà du Danube. Il fut ensuite appelé à faire partie de la seconde armée qui se rassemblait en Volhinie, sous les ordres du prince Bagration; se distingua successivement à la défense de Smolensk, à la bataille de la Moskwa, et surtout à l'affaire de Malojeroslavetz, où il soutint pendant tout le jour l'effort de l'armée française; devint le commandant du corps des grenadiers d'élite, et se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu jusqu'à la bataille de Leipzig, où il fut encore grièvement blessé à la poitrine d'un coup de feu : c'est alors que, témoin de sa conduite héroïque dans cette journée, Alexandre Ier lui conféra le grade de général de cavalerie sur le champ de bataille, et que l'empereur d'Autriche lui accorda l'ordre de Marie-Thérèse. Le général Raevski, sans attendre l'entière guérison de sa blessure, rejoignit son corps, avec lequel il passa en France, où il commanda l'armée russe après la blessure du comte de Wittgenstein. Dans la campagne de 1815, le général Raevski commandait encore un corps d'armée en France, et fut ensuite envoyé, à la tête de quatre-vingt mille hommes, sur les bords du Boristhène.

RAFF (*Antoine*), célèbre chanteur allemand, etc.

Né à Bonn en 1710. Il fut d'abord élève de Bernacchi, et séjourna ensuite long-temps en Italie, où il obtint depuis, pour ses talens, l'ordre de l'Eperon d'or : c'est à lui qu'on attribue particulièrement l'aventure suivante comme un des plus grands effets que la musique ait jamais produits. La princesse Belmonte-Pignatelli venait de perdre un époux qu'elle aimait tendrement, et déjà un mois s'était écoulé sans qu'elle eût proféré une seule plainte et versé une

seule larme. Vers la chute du jour on portait la malade dans ses jardins; mais, ni l'aspect du plus beau ciel, ni la réunion de tout ce que l'art ajoute aux charmes de la nature, ni même l'attendrissante obscurité du soir, rien ne pouvait ramener en elle ces douces émotions qui, donnant une issue à la douleur, lui ôtent presque toujours ce qu'elle a de poignant et d'insupportable. Raff, qui passait alors à Naples pour la première fois, voulut voir ces jardins, célèbres par leur beauté, et on le lui permit, à la condition de ne pas approcher de tel bosquet où était alors la princesse. Cependant une des femmes de sa suite sachant que Raff était dans le jardin, proposa à Mme de Belmonte, non pas de l'entendre, mais de le voir et de lui permettre de venir la saluer; elle ne répondit rien, et, profitant de son silence pour faire approcher le chanteur, on lui fit la leçon en allant le chercher. Après quelques momens de silence, la même femme insista de nouveau auprès de la princesse pour qu'un chanteur aussi fameux pût au moins lui faire entendre quelques morceaux d'une chanson de Rolli ou de Métastase. Le refus n'ayant pas été positif, Raff se plaça un peu à l'écart, et chanta aussitôt le premier couplet d'une chanson très-touchante de Rolli, qui commence par ce vers:

« *Solitario bosco ombroso.* »

Sa voix, qui était alors dans toute sa fraîcheur, et l'une des plus belles et des plus touchantes que l'on ait entendues; la mélodie simple mais expressive de ce petit air; les paroles parfaitement adaptées au lieu, aux personnes et aux circonstances; tout cet ensemble enfin eut un tel pouvoir sur des organes qui semblaient depuis long-temps fermés et endurcis par le désespoir, que les larmes coulèrent en abondance et ne s'arrêtèrent point pendant plusieurs jours: cette crise sauva la princesse, que les sons enchanteurs de Piccini rendirent ensuite totalement à la vie. Raff, connu bientôt pour le premier tenor de l'Allemagne et même de l'Italie, accepta ensuite l'emploi de chanteur de la chapelle de l'électeur palatin, dont il suivit la cour à Munich en 1783: il y mourut dans un âge très-avancé, et lorsqu'il chantait encore avec beaucoup d'agrément.

RAFFEY (*Etienne*), poète, philologue et antiquaire toscan, etc.

Né à Orbitello en Toscane le 21 septembre 1715. Il entra chez les jésuites de Rome le 7 septembre 1753, où il se distingua bientôt par ses talens et l'étendue de ses connaissances; et fut ensuite pendant vingt ans professeur de rhétorique au séminaire romain. Après la destruction de son ordre, il continua à s'occuper de ses études chéries: la poésie et les antiquités, et ne cessa d'écrire qu'à sa mort, arrivée en 1788. On a de lui, comme poète, *Giovanni Colonna*, tragédie; *Flavio Clemente, e il Triunfo dell' Amicizia*, autres tragédies; *Dissertazione sopra il crisi di Marco Pacuvio; Dissertazione sopra Appollo Pizio;* et enfin un grand nombre d'autres dissertations sur divers monumens de cette ville. Le père Raffey avait autant de vertus que de mérite, et fut universellement regretté en Italie.

RAMOMD-DE-SALAS (don), célèbre professeur espagnol, etc. (Voyez SALAS.)

RAMOS (don *Henri*), officier supérieur de la garde royale espagnole, et membre de l'académie de Madrid, etc.

Né à Alicante vers l'année 1740. Il cultiva tout à la fois les armes et la littérature, et fut autant estimé par la simplicité de ses mœurs que par ses connaissances dans les mathématiques, la géométrie et les belles-lettres: son enthousiasme pour la géométrie était tel, qu'il plaçait cette science au premier rang des connaissances humaines. Devenu, après un certain nombre d'années de service, officier du prince dans la garde royale, ses ouvrages lui valurent ensuite une place à l'académie de la langue, et lui méritèrent un rang distingué parmi les écrivains espagnols du dix-huitième siècle. Quoiqu'il ait publié plusieurs de ses ouvrages sous des noms supposés, on connaît néanmoins de lui: *Elémens* sur l'instruction et la discipline de l'infanterie; autres *Elémens de Géométrie* à l'usage des gardes royales; *Instructions* pour les élèves dans l'artillerie, etc. Don Ramos consacrait aussi ses loisirs aux belles-lettres, et on lui doit, outre un *Eloge* de Bazan, marquis de Santa-Crux, *Gusman*, tragédie en cinq actes; *Pélagie*, autre tragédie en trois actes; et enfin *le Triomphe de la Vérité*, poëme qui n'était pas encore imprimé à sa mort, arrivée à Madrid en 1801.

RANDOLPH (*Jean*), membre du congrès américain, etc.

Il etait peu remarqué parmi ses com-

patriotes, lorsqu'il se fit connaître tout à coup comme un violent antagoniste de M. Madisson et du parti démocratique. En effet, non-seulement il combattit en 1806, dans un long discours, la motion faite par M. Gregg de prohiber l'importation des manufactures britanniques, mais on le vit encore, en 1809, se prononcer avec force contre l'embargo, et chercher à jeter d'avance de la défaveur sur les opinions de M. Madisson, dont il prévoyait l'élection à la présidence. A la fin de 1815, il adressa à l'un des représentans de Massachussetts une lettre dans laquelle il s'efforçait de prouver aux habitans de la Nouvelle-Angleterre, combien il serait impolitique et même dangereux de se séparer de l'Union : « La guerre actuelle, dit-il, » est sans doute contraire à tous les » vœux des vrais Américains; un gou- » vernement d'*athées et de fous*, tel » que celui de M. Madisson, est une » malédiction pour notre pays; mais il » faut se rappeler que ce n'est pas en » nous divisant que nous pourrons lui » arracher une paix honorable. » La gazette de Boston répondit à cette lettre extravagante par un argument personnel, tiré de la conduite de M. Randolph, lors du fameux traité qui fut conclu en 1803, époque à laquelle les représentans de la Virginie, et M. Randolph lui-même à leur tête, déclarèrent que s'il était accepté, l'état de Virginie se séparerait de l'Union. Depuis cette époque, ce représentant n'a cessé de donner de nouvelles preuves de son attachement au parti anglais des Etats-Unis.

RANDOLPH (*Edmond*), procureur-général américain, frère du précédent, etc.

Il fut d'abord destiné au barreau; prit ensuite les armes en faveur de l'indépendance américaine, et retourna exercer, à la paix, sa profession d'avocat, dans laquelle il obtint une nombreuse clientelle. Opposé en tout aux sentimens politiques de son frère, il fut bientôt après appelé, par les suffrages de ses concitoyens, d'abord à la place de secrétaire de la convention de la Virginie, et ensuite à celle de procureur-général que son père avait occupée sous le gouvernement royal : ce fut vers cette époque qu'il épousa la fille de Robert Carter Nicholas, dernier trésorier de l'état de Virginie. Edmond Randolph remplissait aussi les fonctions d'avocat-général de la Virginie depuis plusieurs années, lorsque Washington, élu président, le fit nommer procureur-général de l'Union fédérale, place qu'il exerça avec beaucoup de distinction, et qu'il quitta pour remplacer M. Jefferson dans celle de secrétaire d'état. Il fut néanmoins compromis, en 1794, dans les dépêches que l'ambassadeur français adressait à son gouvernement, lesquelles furent interceptées par les Anglais, et transmises, par le lord Grenville, à M. Hammond, ministre d'Angleterre à Philadelphie. Elles parvinrent ensuite au général Washington, qui, après avoir réuni son conseil, fit interroger M. Randolph, et le força à donner sa démission. Il se retira alors en Virginie, où il reprit la profession d'avocat, qu'il exerce encore aujourd'hui avec le plus grand succès : il passe pour le partisan déclaré de la France, et le grand ennemi de l'Angleterre.

RANGONE-MACHIAVEL (*Jean-Baptiste*, marquis de), célèbre ministre d'état italien, etc.

Né à Modène en décembre 1715, de Jean Rangone et de Bradamante, de la maison des comtes de Castelbanco. Il entra, dès l'âge de douze ans, dans les gardes-du-corps du duc de Modène François II; fit, en 1731, avec le duc François III, alors prince héréditaire, la guerre contre les Turcs en Hongrie, et revint avec lui à Modène en 1737. Nommé peu après ambassadeur de ce prince au couronnement de Charles VII, en 1742, le marquis de Rangone s'y distingua par son esprit, ses galanteries et surtout par des fêtes où le goût, uni à une extrême magnificence, dérangea singulièrement ses affaires. Il mit néanmoins beaucoup de dextérité et de loyauté dans la conduite des négociations épineuses dont il fut chargé, et fit ensuite la guerre de sept ans comme colonel de la garde, pendant que le duc François III son maître, était généralissime de l'armée espagnole en Italie : ce fut lui qui, à la surprise de Veletri, le 11 août 1744, eut la présence d'esprit de ne pas partager la terreur générale, et qui, conjointement avec le comte Salinguerra Torelli, son parent, jeune officier des gardes, rallia les troupes dans la ville, attaqua le détachement de l'armée autrichienne du prince Lobkiwitz, qui s'amusait à piller, le défit complétement, et sauva par là le duc et l'armée; il avait tellement plu à l'infant

don Carlos, alors roi de Naples, que ce monarque fit l'impossible pour l'attacher à son service ; mais le marquis de Rangone refusa tous les avantages de fortune et d'avancement pour ne pas se séparer de son souverain, auquel il était attaché par devoir et par affection. A son retour de l'armée, l'amitié que lui portait le prince, les services qu'il avait rendus, et la haute considération dont il jouissait, l'exposèrent à la jalousie et aux persécutions du premier ministre Sabattini. Le marquis de Rangone lui résista d'abord; mais enfin, indigné des tracasseries d'un pareil rival, il se retira à Bologne, d'où il revint, quelques années après, par ordre du duc François, pour être conseiller intime d'état, ministre des eaux, ponts et chaussées, et enfin grand veneur : il mourut à Florence le 17 octobre 1793. Ce seigneur, qui avait hérité des biens substitués du célèbre Machiavel de Florence, ou plutôt de sa famille, à la charge d'en porter le nom, fut recherché à Naples, à Bologne, à Florence et à Modène par tout ce qu'il y avait de savans et de gens instruits : il cultivait la littérature italienne, et a laissé un poëme burlesque et quelques poésies légères qui n'ont point été imprimés.

RASORI (*Jean*), célèbre médecin italien, etc.

Né en 1762 à Parme, où son père était apothicaire. Il se livra très-jeune à l'étude de la médecine, et alla ensuite se perfectionner en Toscane, sous le célèbre Mascagni. La cour de Parme lui ayant fourni les moyens de voyager en France et en Angleterre, il revint de cette dernière contrée plein des doctrines de Brown et de Darwin. Quand Napoléon arriva à Milan, à la tête de l'armée française, Rasori rédigea aussitôt un journal politique, et publia quelques écrits républicains, qui lui valurent une chaire de clinique dans l'université de Pavie, où il débuta par une *Dissertation sur le génie d'Hippocrate*. Obligé d'abandonner sa chaire à l'arrivée des Austro-Russes, il suivit alors, en qualité de médecin, la portion de l'armée française qui occupa Gênes : il a fait paraître depuis un opuscule sur la maladie épidémique dont cette ville fut affligée pendant que les Autrichiens en faisaient le siége. Après la victoire de Marengo, Rasori, de retour à Milan, fut nommé médecin de l'hôpital militaire et du grand hôpital civil; et ouvrit un cours de clinique, dans lequel il professa une doctrine toute contraire à celle qu'il avait voulu introduire précédemment à l'université de Pavie : il enseigna une théorie de contre-stimulans, dont les plus terribles poisons formaient toute la pharmacie, et c'était surtout dans l'hôpital militaire qu'il mettait en pratique cette dangereuse médecine, ce qui lui attira beaucoup d'attaques auxquelles son crédit résista. La chute de Napoléon l'ayant privé de ses emplois et mis au nombre des mécontens, il entra, dit-on, dans une prétendue conspiration contre les Autrichiens, ayant pour but l'indépendance de l'Italie septentrionale, et fut arrêté avec plusieurs autres, puis renfermé dans la forteresse de Mantoue. Après un an de prison, il fut banni du royaume Lombardo-Vénitien, et alla se fixer dans une autre partie de l'Italie.

RÉ (le comte *Filippo*), célèbre professeur d'agriculture et de botanique italien, etc.

Né en 1764 à Reggio. Il fut élevé dans le collége de sa ville natale, et c'est là que les Georgiques de Virgile lui fournissant des sujets d'observations bien plus intéressans que la grammaire, il sentit un penchant irrésistible pour les études qui devaient être l'occupation de sa vie. Après avoir fréquenté les écoles de philosophie, il s'appliqua à l'art de raisonner et à la physique ; quitta ensuite le collége, et revint alors à Reggio, où il fut bientôt reçu membre de l'académie des lettres qui y existait à cette époque. Il employa dès lors tellement son temps à augmenter ses connaissances et à les appliquer à sa science favorite, que sa réputation lui fit donner, en 1793, l'emploi de professeur d'agriculture dans sa patrie : cette chaire fut expressément créée pour lui. La clarté de son style, l'assurance avec laquelle il parlait, et les agrémens que sa vaste érudition savait prêter aux sujets qu'il traitait, répandaient sur ses leçons un charme d'autant plus particulier que c'était la première fois qu'on voyait soutenir publiquement en Italie des thèses d'agriculture. En 1798, il publia à Parme ses *Elementi di Agricoltura*, qui furent si bien accueillis qu'on en a fait une troisième édition à l'usage de toutes les universités du royaume d'Italie : cet ouvrage conservera toujours sa célébrité, parce qu'il est le premier

d'un auteur italien dans lequel les principes les plus solides de la chimie aient été appliqués à l'agriculture-pratique avec méthode et clarté. La création d'une régence à Modène fit revêtir le comte Ré des honneurs périlleux de la magistrature, et il s'acquitta de ces nouveaux devoirs avec une prudence et surtout une probité rares. Quand cette administration fut supprimée, il rentra dans la vie privée; mais l'estime publique ne lui permit pas d'en jouir longtemps, car il fut appelé presque immédiatement à la chaire d'agriculture de Bologne, et fit successivement partie de presque toutes les académies et sociétés savantes de l'Europe. Lors de la réorganisation de l'université de Modène, sous les auspices de S. A. R. François IV, ce prince chercha à y ramener l'illustre professeur, auquel il donna les preuves les plus insignes de son estime et de sa bienveillance, et ces témoignages honorables, joints au désir de rentrer dans sa patrie, engagèrent enfin le comte Ré a s'établir à Modène, et à accepter, outre la chaire d'agriculture et de botanique, la surintendance des jardins royaux: au commencement de 1817, il donna une nouvelle preuve de son érudition en prononçant, à l'ouverture des cours, l'eloge de *Sébastiano Corrado d'Arceto*, célèbre grammairien du seizième siècle. La dernière maladie du comte Ré le surprit dans un voyage qu'il fit à Reggio, où il devait diriger les plantations d'un chemin public, et il est mort vivement regretté de sa famille. On cite particulièrement parmi ses ouvrages, outre l'éloge de *Pietro Crescenzi*, *les Annales d'agriculture du royaume d'Italie*, dans lequel on trouvait un grand nombre de fruits, de comparaison et d'observations sur toutes les parties de l'économie rurale dans cette belle contrée.

REDESDALE (*Jean* Freeman-Milford, lord-baron de), pair d'Angleterre, membre de la société royale de Londres, etc.

Né dans le Hamspshire, le 18 août 1741, d'une ancienne famille du Northumberland. Il suivit très-jeune la carrière du barreau, et plaida plusieurs fois avec succès à la cour de justice : il se fit ensuite un nom par son ouvrage sur les *Formes et les usages de la cour de la chancellerie*. Nommé membre du parlement par Beeralston, il prit plusieurs fois la parole, en mai 1789, dans l'affaire de M. Hastings; défendit, en 1790, le bill sur le tabac; et devint solliciteur-général en 1793 : il reçut en même temps le titre de chevalier. Elevé six ans après à la dignité de procureur-général, le suffrage de ses collègues lui valut aussi, en 1801, celle d'orateur de la chambre des communes, fonction qu'il résigna l'année suivante, le roi l'ayant alors nommé lord-chancelier d'Irlande et pair de la Grande-Bretagne. Une nouvelle révolution ministérielle l'ayant privé, en 1806, de sa place de lord-chancelier, il se retira avec une pension annuelle de quatre mille livres sterling; rentra néanmoins dans les affaires, comme chargé du département du commerce et des colonies, avec le titre de conseiller privé, et jouit encore aujourd'hui de cet important et lucratif emploi. Lord Redesdale, qui passe avec justice pour un profond jurisconsulte, eut, en 1814, avec le comte de Fingal, une correspondance sur la question de l'émancipation des catholiques, qui fut imprimée sans son autorisation : on lui doit aussi des *Observations* occasionnées par un pamphlet intitulé : *Objections contre le projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre*.

REDERN (le comte *Sigismond* Ehrenreich de), ambassadeur et ministre d'état prussien, etc.

Né à Berlin, d'une famille illustre du nord de l'Allemagne, que Tromlez, dans son livre du *Paganisme* et du *Christianisme du Voigtland*, fait descendre des anciens chef des Vandales. Son père, qui était grand-maréchal de la cour de la mère de Frédéric II, et curateur de l'académie des sciences de Berlin, le destina à la diplomatie, et il fut successivement ministre de la cour de Saxe en Espagne, et ensuite de la cour de Prusse en Angleterre jusqu'en 1792. Lors du changement de ministère en Prusse, et de la campagne contre la France, le comte de Redern fut du nombre des ministres plénipotentiaires rappelés, et resta depuis lors dans la vie privée, s'occupant d'arts, de sciences et d'objets d'intérêt public : il avait donné, dès 1790, le premier exemple de l'abolition du servage et du rachat de la corvée et des servitudes féodales en Saxe, où il possédait des terres considérables. Il vint s'établir en France sous le régime consulaire, et se rendit presque immédiatement propriétaire de la terre de Niers, où il a remis en acti-

vité des établissemens de forges très-importans, et épousa peu après une demoiselle de Montpezat. Il publia, en 1814, deux mémoires contre l'importation des fers étrangers, qui ont été présentés aux deux chambres, et qui l'ont fait nommer membre du conseil-général des manufactures; fut élu, en 1815, candidat à la chambre des députés par l'arrondissement de Domfront; adressa alors au collége électoral de l'Orne des considérations sur les élections, et fit paraître, dans la même année, un ouvrage de métaphysique ayant pour titre : *les Modes accidentels de nos perceptions*.

REDING (le *baron* de), capitaine au régiment des gardes-suisses, etc.

Issu d'une famille distinguée. Il entra jeune encore au service de France, et après avoir passé par les grades d'officiers subalternes, il parvint enfin au rang de capitaine dans les gardes-suisses. Il se porta à la défense du roi le 10 août 1792, fut blessé à la tête et au bras en combattant au château des Tuileries, puis conduit dans une maison particulière, d'où il fut enlevé le soir même pour être transporté dans les prisons de l'abbaye, où on lui remit le bras pour la seconde fois. Il fut ensuite arraché de nouveau de son lit le 2 septembre, et massacré dans la rue avec quelques autres de ses compatriotes.

REDING (*Aloys*, baron de), célèbre landamann et général suisse, etc.

Né en 1755, de la même famille que le précédent. Il entra d'abord au service d'Espagne, qu'il quitta en 1788 pour se retirer dans sa patrie. La perte d'une épouse chérie l'avait plongé dans une profonde mélancolie dont rien ne pouvait le tirer, lorsque l'irruption des Français en Suisse vint tout à coup le rendre à lui-même. Il voyait depuis long-temps avec peine certains priviléges commerciaux dont les villes souveraines jouissaient à l'exclusion des campagnes, et non-seulement il les avait exhortées à y renoncer, mais il leur avait encore donné l'exemple des concessions. Cependant il engagea les petits cantons à voler au secours de Berne, et parut alors moins alarmé de l'agression ouverte de la France que des divisions secrètes qu'elle avait semées entre les gouvernans et les gouvernés. Il se mit ensuite à la tête des milices de Schwitz, avec lesquelles il fit des prodiges de valeur, et osa, le 2 mai 1798, suivi de quelques centaines de montagnards, livrer bataille aux Français, fort supérieurs en nombre, enfoncer leur ligne, et les chasser enfin de la plaine de Montgarten, déjà si fameuse par la victoire remportée sur les Autrichiens en 1315, sous la direction d'un de ses ancêtres : avant de conduire ses frères d'armes à cette attaque désespérée, Reding leur adressa un discours extrêmement véhément, à la suite duquel tous s'écrièrent : « La mort et point de » retraite ». Le lendemain fut presque aussi glorieux pour les montagnards; mais tous les autres cantons venant d'accepter la nouvelle constitution, Reding conseilla au sien d'y souscrire. Il ne reparut sur la scène politique qu'après le traité de Lunéville; et lorsque le gouvernement central ouvrit à Berne, le 1er septembre 1801, une diète générale pour lui soumettre le plan d'une organisation définitive, Reding défendit avec énergie les anciennes libertés des petits cantons contre le parti révolutionnaire qui soutenait le principe de l'unité absolue. Des deux côtés on se montra inflexible, et la condition préalable que proposait Reding n'ayant point été admise, il partit à l'improviste, le 12 octobre, avec les députés de Schwitz, d'Underwald et d'Uri, et détermina ainsi une scission : treize députés déclarèrent alors que les trois plus anciens cantons s'étant séparés, on devait regarder la diète comme imparfaite. Dans peu de jours les scissionnaires ayant la majorité, procédèrent à la formation du gouvernement central, qu'ils composèrent d'un sénat et d'un conseil exécutif, dont les rênes furent remises à Reding, avec la dignité de premier landamann de l'Helvétie; mais le premier consul ne voulant pas communiquer avec cette régence, Reding se détermina à se rendre à Paris pour connaître enfin les véritables intentions de la France. Il y sollicita tout à la fois le rappel des troupes françaises et la non réunion du Valais; on lui promit le premier point, et Napoléon eut avec lui une conférence où il lui dit qu'il ne s'opposerait pas à ce qu'il conservât la présidence, et à ce que les petits cantons revinssent à une forme de gouvernement approprié à leurs mœurs, pourvu que l'amalgame des deux partis eut lieu. Reding, de retour en Suisse, réorganisa le gouvernement central de la manière convenue à Paris, et après avoir donné trois mois à ce travail, il ajourna le sénat; mais à peine

fut-il parti, que les nouveaux ministres se rassemblèrent la nuit et le destituèrent, ainsi que les restes de son parti. Reding dénonça au gouvernement français cet attentat, dont il accusa l'ambassadeur Verninac d'être l'auteur; il fit aussi rejeter le nouveau code par Schwitz, Uri et Underwald; et à peine les troupes françaiseses eurent-elles évacuées l'Helvétie, que la Suisse toute entière se leva à son tour pour destituer les successeurs de Reding. De part et d'autre on se prépara au combat; Reding, à la tête des montagnards de Schwitz, attendit l'avant-garde des troupes réglées que le congrès envoyait contre eux, et dès qu'elle eut mis le pied sur le territoire des petits cantons, elle fut taillée en pièces par les milices d'Underwald. Cependant, à la première nouvelle de la marche des troupes du congrès, Zug, Glaris, Appenzel, et jusqu'aux Grisons, envoyèrent des députés à Schwitz pour renouveler l'ancien serment helvétique, de *périr tous pour un, un pour tous;* Zurich ferma ses portes à l'armée du congrès, et fut bombardée dix-sept jours. L'insurrection devint alors générale, et les paysans de l'Argovie cernèrent Berne, d'où ils chassèrent enfin le congrès, qui se hâta d'invoquer l'intervention de la France. Une diète générale s'ouvrit à Schwitz; mais le gouvernement français ayant fait connaître sa résolution d'intervenir dans ces démêlés, il ne donna aux confédérés de Schwitz que cinq jours pour poser les armes: ceux-ci, toujours présidés par Reding, persistèrent dans leur résistance. Bientôt le général Rapp arriva à Berne, chargé de faire exécuter les volontés de Napoléon, et les troupes françaises reçurent ordre d'entrer en Suisse. Reding, ainsi que la diète, protestèrent contre l'intervention armée de la France, et invoquèrent de nouveau, mais inutilement, le traité de Lunéville. Le triomphe du parti bernois ainsi assuré, Reding fut mis en arrestation par ordre du général en chef Ney, puis transféré à la forteresse d'Arbourg, d'où on lui rendit la liberté peu de temps après. Il fut ensuite élu landamann du canton de Schwitz, en 1803; assista en cette qualité, le 5 juin 1809, à la diète de Fribourg; montra ouvertement sa haine contre Napoléon, après les funestes désastres de la France en 1812 et 1813, et fut alors choisi par la majorité des cantons pour se rendre à Francfort auprès des souverains alliés, afin d'obtenir une prétendue neutralité qui n'était déjà plus dans les cœurs. On se doute bien que la mission de Reding, quoique pacifique en apparence, n'eut pourtant rien d'avantageux pour la France; et le passage du Rhin, qui s'effectua peu après sur le territoire suisse, ne laisse aucun doute à cet égard: Aloys Reding mourut à Schwitz dans les premiers jours de février 1818.

REDING (don *Théodore* de), officier suisse au service d'Espagne, etc.

Né aussi dans le canton de Schwitz. Il passa au service de S. M. catholique; commandait, au commencement de la guerre, un corps en Andalousie sous les ordres de Castanos; et s'étant mis alors, par une manœuvre hardie, entre le corps de Dupont et celui de Vedel, il contribua puissamment à la réussite de la bataille de Baylen. Employé depuis sur un autre point, il eut ensuite le commandement d'une anmée en Catalogne, et se vit forcé, le 17 décembre 1808, de lever le siége de Barcelone. Il fut blessé le 24 ou le 25 février 1809 à Valls, et mourut de ses blessures le 20 avril de la même année.

REDING (don *Nazario*), lieutenant-général espagnol, etc.

Sorti de la même famille et oncle du précédent. Il était déjà parvenu au grade d'officier-général lorsque l'invasion des Français en Espagne excita, en 1808, une insurrection générale. Don Nazario prit hautement le parti des insurgés; obtint un commandement parmi eux; et se distingua tellement en différentes occasions, qu'il parvint à la réparation d'une injustice criante commise à son égard. Il avait été pourvu dans le temps du gouvernement militaire de Palma, et il en jouissait sans trouble, lorsque le marquis de Compigny, capitaine-général, le priva tout à coup de ce poste sans aucun motif plausible Pour réparer cette iniquité, la régence du royaume, à la suite de la décision d'un tribunal spécial de guerre et de marine, réintégra don Nazario Reding dans ses fonctions au mois de décembre 1813, avec faculté de réclamer des dommages et intérêts contre l'auteur de cette destitution arbitraire: il fut aussi élevé au grade de lieutenant-général en 1816, à l'occasion du mariage de Ferdinand VII.

REDMAN (*Jean*), premier président du collége de médecine de Philadelphie, etc.

Né dans cette ville en 1722. Il commença à exercer son art aux Bermudes, où il resta quelques années, et passa ensuite en Europe pour perfectionner ses connaissances en médecine. Il suivit aussi pendant un an les écoles d'Edimbourg; fit des cours de dissection et de pratique dans les hôpitaux de Paris; prit ses degrés à Leyde, en 1748; et séjourna enfin quelque temps à l'hôpital de Gray. De retour en Amérique, s'établit dans sa ville natale, où il se fit une grande réputation, et vécut jusque dans un âge très-avancé, malgré une obstruction au foie dont il était affligé depuis l'âge de quarante ans: il mourut en 1808, d'une attaque d'apoplexie. Ce médecin célèbre s'est rendu très-utile par la pratique de son art; mais il n'a publié qu'un discours d'installation sur les fausses couches et une défense de l'inoculation.

REEVES (*Jean*), jurisconsulte anglais, membre de la société royale de Londres, etc.

Né en 1753. Il commença son éducation à Eton, et après l'avoir terminée à Oxford, il suivit la carrière du barreau, où il débuta en 1780. Bientôt après il fut nommé commissaire aux faillites, puis envoyé, en 1791, à Terre-Neuve, en qualité de président de la justice. Il résigna ces fonctions l'année suivante, et a toujours occupé depuis lors les emplois de clerc-légiste auprès du corps du commerce et des colonies, et de surintendant du bureau des étrangers. Le 20 novembre 1792, il réunit un grand nombre de personnes à la taverne de la Couronne et de l'Ancre pour former une association contre les *républicains* et les *niveleurs*, et parla avec force dans cette assemblée. Cependant, son zèle pour le gouvernement absolu l'ayant ensuite entraîné au-delà du but, il fut poursuivi devant la chambre des communes pour un pamphlet qu'il avait fait paraître sur la constitution d'Angleterre; et le procureur-général motiva ses poursuites sur ce qu'il avait soutenu dans son écrit, *que la monarchie resterait toujours sur ses bases, quand même les deux branches du pouvoir législatif viendraient à être detruites.* Il fut traduit devant lord Kenyon; mais le jury, après une heure de délibération, le déclara non coupable. On doit à ce jurisconsulte, qui s'est appliqué à l'étude des lois pendant plus de trente-cinq ans, différens ouvrages sur les lois anglaises relatives à *la propriété et aux biens-fonds*, etc.; il a aussi publié quelques écrits politiques, tels qu'une *Histoire de gouvernement de Terre-Neuve; le Mécontent; Pensées sur le Gouvernement anglais;* et enfin des *Observations sur ce qu'on appelle le bill des Catholiques, etc.*

REICHARDT (*Jean-Frédéric*), célèbre compositeur prussien, membre de plusieurs académies, etc.

Né le 26 novembre 1752 à Kœnisberg, où il étudia sous le célèbre Kant. Il voyagea à l'âge de dix ans comme virtuose sur le violon et le forte-piano; fut successivement élève de Richter et de Veichtner, et retourna ensuite en Prusse, où il fut employé comme secrétaire de la chambre des domaines du roi et du consistoire. Appelé à Berlin à la fin de l'année 1775, par Frédéric-le-Grand, comme maître de chapelle, sur un opéra italien qu'il avait envoyé au roi, il y établit un concert spirituel pour y faire entendre les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'on ne connaissait pas encore en Prusse; et c'est ainsi que les compositions de *Leo*, *Majo*, *Jomelli*, *Sacchini*, *Piccini*, etc., furent introduites à la cour de Berlin. Reichardt fit son premier voyage en Italie en 1782, mais d'une manière précipitée et à l'insu du monarque: il fut plus heureux en 1785, car il put alors se rendre à Londres, où il reçut un accueil distingué, et donna même, sur le théâtre italien de cette capitale, différentes pièces qui eurent un grand succès. De Londres, il vint à Paris, où les mêmes compositions lui obtinrent un accueil encore plus grand au concert spirituel; et c'est alors que l'Académie Royale de musique lui proposa deux opéras: *Tamerlan* et *Penthee*. Arrivé à Berlin, il s'occupa de ces deux ouvrages, et apporta en 1786, son opéra de Tamerlan entièrement fini, et Penthée à moitié commencé. Pendant qu'on était occupé des répétitions, Frédéric-le-Grand mourut, et Reichardt fut obligé de retourner au plus vite à la cour de Prusse pour composer une grande cantate funèbre qu'on exécuta aux funérailles du roi à Postdam. Son successeur, passionné pour la musique, réunit l'ancien orchestre du roi avec celui du prince de Prusse, et Reichardt fut chargé de sa direction. Il détacha successivement de plusieurs orchestre de l'Allemagne les plus grand virtuoses pour celui de Berlin, qui fu

bientôt le premier de toutes les cours de l'Europe; composa et fit jouer *Andromeda*, *Protesilao*, *Brenno* et l'*Olimpiade*, dans un style nouveau, où il tâchait de réunir l'effet de la scène et la vérité de la déclamation : il ajouta encore à sa réputation par des ballets, qui formaient en quelque sorte de grands concerts. En 1790 il fit un second voyage en Italie, pour passer la semaine sainte à Rome, et pour chercher des chanteurs à Naples et dans toute l'Italie; mais il se fatigua tellement dans ce voyage, que sa constitution robuste y succomba, et qu'une maladie l'empêcha de finir alors son opéra de l'*Olimpiade*, destiné pour l'ouverture du carnaval. Des malentendus et des méfiances lui ayant ensuite attiré, pour la première fois, des chagrins assez vifs, il se détermina à demander son congé au roi, qui le lui refusa, mais en lui accordant toutefois la permission d'aller passer trois ans à une campagne que Reichardt avait près de Halle, aux frontières de la Saxe, et en lui laissant ses appointemens pendant ce long congé. C'est en 1792 qu'il fit son troisième voyage à Paris, au retour duquel il publia des lettres confidentielles qui ne tardèrent pas, malgré leur esprit de dénigrement, à le faire soupçonner d'être le partisan de la révolution française. Ses ennemis profitèrent de cette circonstance pour lui nuire, et il reçut sa démission à la fin de ses trois ans de congé. Il se retira alors à Hambourg, où il commença le journal intitulé *la France*, qui eut beaucoup de succès; et acheta ensuite une terre en Holstein. Mais vers la fin de la même année il fut rappelé à Berlin, reconnu innocent, et dédommagé des tracasseries dont il avait été la victime par la direction des salines à Halle, ce qui le mit à même d'occuper de nouveau sa belle maison de campagne près de cette ville. A la mort de Frédéric-Guillaume II, Reichardt fut non-seulement maintenu dans cette place par son nouveau roi, Frédéric-Guillaume III, mais encore occupé successivement pour le théâtre de l'opéra italien du roi et le théâtre national. Différentes productions de ce célèbre compositeur ne firent qu'augmenter sa gloire, et il n'est pas jusqu'à la *chanson* (c'était, il est vrai, un sujet national) qui n'ait obtenu les hommages de sa lyre. La guerre de 1806 ayant amené les Français à Halle, il suivit son roi en Prusse, et passa une année entière à Dantzick, Kœnisberg et Memel, jusqu'au moment où la paix de Tilsitt, donnant un roi à la Westphalie, Reichardt se vit dans la nécessité, pour sauver ses biens, de quitter la cour de Prusse après trente-trois ans de service sous trois rois, et d'aller s'établir à Halle, où, au lieu de sa place de directeur des salines supprimée, il trouva l'ordre de se rendre à Cassel pour y être directeur des théâtres français et allemands du roi Jérôme, avec neuf mille francs d'appointemens. A la fin de l'année 1808, il fit le voyage de Vienne, afin d'y chercher des chanteurs pour l'opéra-buffa qu'on voulait réunir avec l'opéra allemand; et il profita de cette occasion pour composer un opéra (*Bradamante*) sur les paroles du célèbre Collin. Mais avant que son opéra (qu'on avait déjà exécuté avec le plus grand succès dans le palais du prince de Lobkowitz) fût mis en scène, la guerre éclata de nouveau entre l'Autriche et la France; et il se retira alors encore une fois à sa jolie campagne près de Halle, où il s'occupa, dit-on, de rédiger des mémoires sur sa vie.

REIDT (*Thomas*), célèbre métaphysicien anglais, etc.

Né en 1711. Il se distingua de bonne heure par des productions marquées au coin du talent et de la science; devint professeur de philosophie morale dans l'université de Glascow, et publia bientôt après des *Recherches sur l'esprit humain d'après les principes du sens commun*, dont l'objet était de réfuter quelques principes de Hume et de l'évêque de Berkeley (sur l'entendement humain) tendans au scepticisme. Cet ouvrage, qui eut un grand succès, fut suivi : 1° d'un *Essai* sur les forces intellectuelles de l'homme, et 2° d'un autre *Essai* sur les forces actives, dans lesquels il rapporte les premières à l'entendement, et les secondes à la volonté : ces deux derniers écrits valurent à leur auteur la réputation d'être un des plus grands métaphysiciens d'Angleterre. Reidt mourut au mois d'octobre 1796, âgé de quatre-vingt-cinq ans, généralement regretté pour ses vertus et ses talens.

REINA (*François*), législateur et avocat milanais, etc.

Né à Malgrate dans le pays de Côme. Il étudia d'abord à Milan; fit ensuite son cours de droit et de sciences naturelles à l'université de Pavie, sous la direction de Spallanzani et de Fontana, et fut nommé, en 1796, membre du grand conseil législatif de la république cisal-

pine. Il y combattit Haller, qui voulait diriger les finances de cet état par le moyen d'un bail à ferme; parvint à faire échouer ce projet, qu'il qualifiait de *ruineux*; et obtint aussi l'extinction d'un papier-monnaie qui renversait, disait-il, le crédit public. Lors de l'invasion des Austro-Russes, M. Reina, devenu leur prisonnier, fut envoyé en Dalmatie, et de là en Hongrie, d'où il ne revint qu'après la victoire de Marengo. Il fut alors consultateur-législatif de la république, et la première loi qu'il fit adopter fut celle d'une amnistie générale. Il assista également aux comices italiens que Napoléon assembla à Lyon en 1801, et y fit partie du comité de constitution. A son retour dans sa patrie, il fut élu membre du nouveau corps législatif et du collége électoral des propriétaires, et on le mit ensuite au nombre des orateurs du gouvernement, fonctions qu'il exerça jusqu'à l'époque où l'on prononça l'abolition de ce corps. M. Reina resta membre du corps législatif jusqu'à sa dissolution en 1814; rentra immédiatement dans la vie privée, et s'adonna de nouveau à la littérature, qu'il avait cultivée dans sa jeunesse: il possède une des plus belles bibliothèques de l'Italie, qu'il tient ouverte à tous les savans, et dont il prête les livres avec générosité.

RENAZZI (*Philippe-Marie*), professeur et jurisconsulte romain, etc.

Né à Rome en 1747. Il fit d'excellentes études, et devint ensuite l'un des plus célèbres professeurs de la capitale du monde chrétien. La publication de plusieurs ouvrages importans ne fit encore qu'ajouter à la réputation qu'il s'était acquise au dehors de l'Italie. Nommé, en 1806, professeur de droit criminel dans l'université de Bologne, son attachement à sa patrie lui fit refuser constamment, non-seulement cet emploi, mais encore toutes les places et tous les titres qui pouvaient l'en éloigner. Renazzi mourut en 1808, âgé de soixante-un ans. Parmi les quinze à seize ouvrages tant de jurisprudence que de philosophie dont il est l'auteur, on remarque particulièrement ses *Elémens de Droit criminel*, publiés, pour la première fois, en 1773, réimprimés cinq fois en Italie, puis traduits et commentés dans presque toutes les langues de l'Europe: il a laissé également plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite une *Réfutation du Contrat-Social* de J.-J. Rousseau.

RENNEL (le major *James*), célèbre géographe anglais, etc.

Né en 1742 à Chudleig dans le Devonshire, d'une ancienne famille française qui accompagna Guillaume-le-Conquérant. Il reçut une éducation peu analogue à son intelligence, et entra, dès l'âge de quinze ans, dans la marine en qualité de *midshipmann*. Il se fit distinguer pendant le cours de la guerre de sept ans par un esprit entreprenant et observateur, particulièrement au siége de Pondichéry, et quitta, en 1766, le service de la marine royale pour passer, en qualité d'officier du génie, à celui de la compagnie des Indes, où ses services le firent bientôt nommer major: ce fut presque à la même époque qu'il se fit connaître comme auteur, en publiant la carte du *Banc et du courant du cap Lagullas*, ouvrage qui lui valut la place de *surveyor-général*, ou chef du cadastre du Bengale. Peu après il publia son *Atlas du Bengale*, qui fut suivi d'une carte des *Rivières du Gange et du Burrampooter*, et fit recevoir son auteur à la société royale de Londres. A son retour en Angleterre, vers l'année 1782, il publia cette célèbre *Carte de l'Indostan*, accompagnée d'un précis historique, dans lequel il trace le tableau des révolutions que cette contrée a éprouvées. Lorsque la société asiatique se forma, le major Rennel, ami intime de William Jones, fut un de ses meilleurs collaborateurs: il aida aussi Mungo-Park dans les dispositions à faire pour son voyage d'Afrique, et corrigea même la géographie de cette partie du globe. Mais le travail qui met le major Rennel au premier rang parmi les géographes d'Europe est, sans contredit, son *Système géographique d'Hérodote*. Quoique avancé en âge, ce savant célèbre jouit encore d'une excellente santé, et sa conversation est toujours pleine de vivacité et d'esprit: il entretient une correspondance littéraire fort suivie avec tous les hommes instruits de l'Europe.

RENNELL (*Thomas*), peintre anglais, etc.

Né aussi à Chudleig au Devonshire en 1718, et parent du précédent. Il étudia à Londres la peinture en miniature, et revint ensuite s'établir dans sa province, où il obtint des succès justement mérités dans son genre. Il réussit

également dans le paysage, montra aussi beaucoup de goût pour la poésie, et fit même imprimer quelques-unes de ses pièces de vers. Thomas Rennell mourut à Dartmouth en 1788, âgé de soixante-dix ans.

REPELAER-VAN-DRIEL (*N.* de), directeur-général de l'instruction publique des Pays-Bas, etc.

Il se montra dans toutes les circonstances, et notamment en 1787, très-attaché aux intérêts de la maison d'Orange; éprouva même plusieurs désagrémens à cette occasion: et fut souvent en butte à des persécutions sous le régime républicain. Le roi Louis Bonaparte l'ayant nommé membre de son conseil d'état et chevalier de l'ordre de l'Union, il resta employé sous le régime français, et fut membre du conseil-général du département des Bouches-de-la-Meuse. Cependant il contribua puissamment à l'insurrection du mois de novembre 1815; fit alors partie du gouvernement provisoire, et fut ensuite décoré, par le roi des Pays-Bas, de la croix de commandeur de l'ordre du Lion belgique, puis appelé à l'importante fonction de directeur-général de l'instruction publique des arts et des sciences, qu'il remplissait encore en 1819.

REPNIN (le prince *Nicolas*), célèbre général russe, feld-maréchal, etc.

Issu d'une famille distinguée. Il prit le parti des armes, déploya partout une valeur brillante et des talens militaires peu communs, et était déjà connu par plusieurs campagnes honorables, lorsqu'il fut employé, en 1789, contre les Turcs, sur lesquels il remporta différens avantages, notamment dans la campagne de 1791 et en l'absence de Potemkin, sous lequel il commandait. Lorsque l'impératrice voulut, en 1794, s'emparer de la Pologne, elle chargea le prince Repnin de préparer les moyens d'invasion. Il prit alors le commandement des troupes de Livonie destinées pour cette expédition, et emporta d'assaut la ville de Wilna, où les Russes massacrèrent non seulement les soldats polonais, mais même les habitans sans égard au sexe et à l'âge. Cependant sa marche méthodique et prudente ayant néanmoins déplu à Catherine, qui d'ailleurs l'aimait peu, elle le plaça sous les ordres de Suwarow, comme elle l'avait déjà mis précédemment sous ceux de Potemkin, quoiqu'il fût leur ancien et leur supérieur en talent, et lui donna ensuite les fonctions de son ministre à Varsovie pour déposer le faible Stanislas. Il remit en effet à ce monarque une lettre de sa souveraine, qui portait en subtance: « Que l'effet des arrangemens » pris à l'égard de la Pologne étant la » cessation de l'autorité royale, on lui » donnait à juger s'il n'était pas conve- » nable qu'il abdiquât formellement. » En conséquence, et d'après les insinuations pressantes, pour ne pas dire l'ordre du prince Repnin, Stanislas signa l'acte qu'on lui présenta immédiatement, et abandonna un trône sur lequel il avait été placé trente ans auparavant par la même princesse. Le 20 novembre 1796, le général Repnin fut élevé enfin au rang de feld-maréchal, et alla mourir à Moscou en 1801.

REPNIN (le prince), général russe, fils du précédent, etc.

Il embrassa la carrière des armes, et se trouvait colonel de l'un des régimens de la garde impériale russe, lorsqu'il fut fait prisonnier de guerre à Austerlitz, où il avait combattu avec un grand courage. Il servit aussi avec beaucoup de distinction dans la campagne de 1812, et devint, après la bataille de Leipzig, gouverneur-général de cette ville, et ensuite administrateur de toute la Saxe, au nom des puissances alliées. Il développa dans ses importantes fonctions les talens que devaient nécessiter des conjonctures aussi délicates, et concilia, autant qu'il fut en lui, les devoirs qu'elles lui imposaient avec les ménagemens dus à un pays désolé par la guerre depuis long-temps. Cependant il ne put obtenir l'assentiment des Saxons, qui ne dissimulèrent pas même leur joie quand ce prince remit, le 8 novembre 1814, le gouvernement aux autorités prussiennes, et fut nommé, en 1816, gouverneur-général de l'Ukraine: il est aussi décoré de la plupart des ordres russes et autres, et gendre du comte Razumowsky.

REQUENO (don *Vicente*), savant jésuite espagnol, etc.

Né dans le royaume de Grenade, vers l'année 1730. Il fit de bonnes études, et réunit ensuite, à la connaissance des sciences physiques et mathématiques, un goût exquis dans les beaux-arts, auxquels il se voua en Italie après l'expulsion de son ordre. En 1782, il envoya au concours ouvert par l'académie des beaux-arts de Madrid,

un mémoire qui obtint le premier prix : il remporta également, en 1788, celui proposé par l'académie de Séville. Ces deux mémoires, très-bien écrits et pleins de recherches, furent publiés à Valence en 1789, et obtinrent les plus grands éloges des journaux étrangers. Requeno avait déjà fait paraître, en 1766, un ouvrage sous le titre de *Recherches sur les monumens romains en Espagne*, qui l'avait fait connaître à toute l'Europe savante; et ce livre, précieux pour ceux qui voudraient écrire ou connaître l'histoire d'Espagne, a beaucoup servi au père Masden pour son histoire critique et littéraire de la même nation. Il publia aussi un ouvrage important sur l'ancienne méthode des peintres grecs et romains, pour laquelle on avait proposé un prix en France, et devança alors les recherches faites par le comte de Caylus, Cochin et Bachelier; son ouvrage est divisé en deux parties; la première renferme l'histoire de la peinture parmi les Grecs et les Romains; la seconde fait connaître la méthode pratique dont ils se servirent, et il finit en expliquant beaucoup d'endroits de Pline, que personne jusqu'à lui n'avait pu interpréter.

REUSS (*Henri XV*, prince de), général d'artillerie au service d'Autriche, etc.

Né le 22 février 1751. Il fut d'abord employé en qualité de colonel à l'armée du prince de Cobourg, et commanda, en 1793, un corps près de Bavay, où il obtint quelques avantages sur les Français. Devenu ensuite général-major, il servit, en cette qualité, à la même armée en 1794; passa en 1796 à celle d'Italie, où il se distingua à l'affaire du château de Pietra et à celle de Baselga; fut élevé, en 1797, au rang de feld-maréchal-lieutenant, et continua à être employé en Italie, où il commanda, en 1799 et 1800, un corps formant l'aile gauche de l'armée de M. de Kray, chargé d'entretenir, par le Tyrol et les Grisons, la communication entre l'Allemagne et l'Italie. Il obtint en 1802 la place de directeur-général du recrutement des armées impériales; commanda en 1812 un corps d'observation de l'armée autrichienne, et fut nommé en 1814 gouverneur civil et militaire de la ville de Venise.

REVAI (*J.-V.*), poète hongrois, etc.

Né en 1751. Il cultiva les belles-lettres avec succès; se fit ensuite connaître par des poésies et plusieurs autres ouvrages de littérature estimés, et obtint une chaire de langue et de littérature hongroise, qu'il remplit à la satisfaction générale. Il venait de publier, en latin, le premier volume d'un recueil d'antiquités de la littérature hongroise, lorsqu'il mourut à Pest le 1er avril 1807, âgé de cinquante-six ans. On remarque dans cet ouvrage deux oraisons funèbres qu'il avait rendues à l'ancienne prononciation, et expliquées par des notes très-savantes : c'est le monument écrit le plus ancien de la langue hongroise.

REVEL (le chevalier *Thaon* de), comte de Pratolungo, vice-roi de Sardaigne, etc.

Né à Nice vers 1760, et fils du comte de Saint-André, gouverneur de la capitale du Piémont en 1794. Il fut d'abord colonel du régiment de Nice avant la révolution, puis ambassadeur du roi de Sardaigne en Hollande, et enfin choisi, en 1796, pour remplir les fonctions de ministre plénipotentiaire de sa cour près la république française, avec laquelle il avait déjà négocié à Gênes, et signé ensuite à Paris un traité de paix. Le 1er juillet, il obtint une audience secrète du directoire, pour y désavouer, aux termes du traité, la conduite qu'on avait tenue relativement à l'arrestation de MM. Maret et Sémonville; mais il reçut peu après l'ordre de quitter Paris, comme émigré niçard, ou plutôt parce qu'il avait, dit-on, montré une joie trop vive en apprenant les avantages remportés alors par Wurmser en Italie. Envoyé de nouveau, en 1799, en qualité de commissaire-général sarde près les armées austro-russes, il accompagna Suwarow à la reprise de Turin, et y exerça les fonctions de commandant, au nom du roi son maître. Les nouveaux succès des Français, et les changemens politiques opérés dans sa patrie après la bataille de Marengo, laissèrent M. de Revel dans une espèce d'obscurité jusqu'à la chute de Napoléon, en 1814, époque à laquelle le roi de Sardaigne le nomma son ministre plénipotentiaire près du quartier-général des puissances alliées à Paris. Il repartit pour Turin après l'arrivée de l'ambassadeur, le marquis Alfiéri; et ce fut lui qui reprit possession de la Savoie au nom du roi de Sardaigne : il fut ensuite nommé gouverneur de Gênes, d'où il vient d'être envoyé en Sardaigne en qualité de vice-roi.

REYBAZ (*Étienne-Salomon*), célèbre ministre génevois, etc.

Né en 1739 à Vevey, canton du Léman en Suisse. Il fut reçu ministre de l'évangile en 1765, et ensuite bourgeois de Genève, où il prêcha avec éclat, mais sans y avoir jamais eu un ministère régulier et des fonctions pastorales proprement dites. Les troubles politiques de Genève l'en ayant fait sortir en 1782, il fixa son séjour à Paris, où il a presque continuellement résidé depuis : à l'époque de la révolution, on prétendit qu'il était un des plus utiles collaborateurs de Mirabeau pendant l'assemblée constituante. Quoi qu'il en soit de cette assertion, Reybaz fut nommé depuis représentant de la république de Genève auprès de la république française, et son caractère public n'a cessé que par l'effet de la réunion. M. Reybaz, qui mourut à Paris le 23 octobre 1804, âgé de soixante-cinq ans, avait alors la réputation du plus distingué des prédicateurs de la religion réformée, et son *Discours* à un jeune homme sur l'art de la prédication semble prouver qu'il la méritait en effet : on lui doit aussi un *poëme* sur le même sujet, constamment applaudi dans les sociétés où il l'a lu, et néanmoins demeuré inédit. M. Reybaz joignait en chaire tout le prestige de l'éloquence extérieure à l'ascendant de la raison et du sentiment; il est vrai qu'une figure agréable et un bel organe ne laissaient pas d'ajouter beaucoup au mérite de ses compositions.

REYNIER (*Jean-Louis-Ebenezel*), Suisse, comte, lieutenant-général au service de France, de l'ordre de Saint-Henry de Saxe, etc.

Né le 14 janvier 1771 à Lausanne, capitale du pays de Vaud, où il fit ses études. Il montra de bonne heure du goût pour les sciences exactes, et se préparait à entrer dans le génie civil de sa patrie, lorsque la guerre de la révolution éclata et lui ouvrit une autre carrière. Il vint alors en France; fit la campagne de 1792, comme adjoint à l'état-major; fut élevé bientôt après au grade d'adjudant-général, et contribua en 1793, aux succès des armées françaises à Lille, Menin et Courtrai. Nommé général de brigade pendant la conquête de la Hollande, il se distingua au passage du Wahal et à l'époque des préliminaires de la paix avec la Prusse; fut choisi pour fixer la démarcation des cantonnemens, et étonna les vieux généraux prussiens par sa sagesse et ses connaissances. Il passa ensuite à l'armée du Rhin en qualité de chef d'état-major sous Moreau, et déploya beaucoup de bravoure et de talens aux divers passages du Rhin et aux batailles de Rastadt, de Néresheim, de Friedberg et de Biberach. Privé bientôt de tout service militaire par une intrigue, il reprit, au moment de l'expédition d'Egypte, son activité, et la prise de Malte, ainsi que la victoire des Pyramides, attestèrent de nouveau sa valeur et son courage: on le vit aussi, dans la campagne de Syrie, passer le premier le désert, culbuter l'avant-garde des ennemis, et faire le siége d'El-Arish, où il défit, peu de temps après, vingt mille Turcs accourus pour le combattre. Après l'assassinat de Kléber, qui l'avait envoyé commander dans le Kelioubeth, il revint au Caire, et c'est de cette époque que datent ses premières plaintes contre Menou. La rivalité du commandement, la différence des plans et des principes, tout contribua à aigrir l'un contre l'autre ces deux généraux, que l'approche des Anglo-Turcs ne put même réunir; et la fameuse bataille du 13 ventôse an 8, dans laquelle le général Reynier donna encore des preuves de sa valeur, fut perdue pour les Français par suite de ces funestes divisions. Arrêté peu après, et envoyé en France, Reynier resta long-temps en disgrace sous le gouvernement consulaire, et une querelle qu'il eut en 1803 avec le général Destaing, qu'il tua au bois de Boulogne dans un combat singulier, loin d'améliorer son sort, le fit exiler de Paris. Cependant il fut employé de nouveau en 1805, puis chargé du commandement d'une partie de l'armée d'Italie qui s'empara de Naples sous les ordres de Joseph Bonaparte, ce qui lui valut le titre de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Il commanda à Naples jusqu'en 1809, et fut même ministre de la marine et de la guerre de ce royaume; mais étant venu rejoindre Napoléon à Vienne, il reprit du service dans l'armée française, et commanda les Saxons à la bataille de Wagram, où il se distingua particulièrement. Il passa ensuite momentanément en Espagne; fut chargé, dans la campagne de Russie, du commandement du septième corps sous les ordres du prince de Schwartzemberg; repoussa les prussiens à Kalistch, et vint peu après se camper en avant de

Dresde : la campagne de 1813 lui fournit l'occasion de se signaler encore à la bataille de Bautzen et à la prise de la ville de Goërlitz. Après la cessation de l'armistice, Reynier marcha sur Berlin; fit des prodiges de valeur au combat de Dennewitz, et empêcha alors la perte totale de l'armée par ses manœuvres. Il se surpassa aussi à la bataille de Leipzig le 18 octobre, et ne put opérer sa retraite que le 19, à cause de la déroute occasionnée par la destruction du pont de Lindenau; mais il survécut peu à ce fatal événement, et mourut à Paris le 27 février 1815, âgé de quarante-quatre ans, universellement regretté de ses amis et de ses compagnons d'armes. Il écrivait avec une précision et une élégance remarquables, et doit avoir laissé, sur ses campagnes, des mémoires qu'il serait à désirer qu'on publiât quelque jour.

REYNOLDS (*Josué*), célèbre peintre anglais, etc.

Né le 16 juillet 1723 à Plimpton dans le Devonshire. Il fut destiné par son père à l'état ecclésistique; mais, entraîné bientôt par son goût pour le dessin, il laissa les livres de théologie pour étudier les tableaux des grands maîtres. En 1749, il se rendit en Italie, sous les auspices et dans la compagnie du lord Keppel, qui allait commander dans la Méditerranée, et puisa dans ce sanctuaire des arts, où il demeura deux ans, la vérité, le goût et la beauté. De retour en Angleterre, le premier ouvrage par lequel Reynolds se distingua, fut le portrait en pied du lord Keppel, suivi de celui de lord Edgecombe et autres qui établirent sa réputation : il peignit aussi, pour l'exposition de la société fondée à Liverpool, dans l'intérêt des progrès de la peinture et du dessin, un paysage qui représente une vue de la Tamise prise de Richemond. Reynolds n'a pas eu d'égal dans l'art de grouper et de dessiner les enfans et de peindre l'innocence des deux premiers âges: la simplicité enfantine et naturelle de la petite fille qui traverse un ruisseau tenant un chien dans ses bras, suffirait pour établir sa réputation à cet égard, si l'on n'en trouvait aisément une foule d'autres exemples dans ses ouvrages. Ses portraits sont aussi d'une ressemblance inimitable, et ses attitudes gracieuses, pleines d'ame et de vie. Un grand nombre de ses tableaux sont d'une conception large, d'un coloris riche et d'un effet merveilleux : il est bon d'observer cependant que les couleurs de ses premiers ouvrages se sont singulièrement affaiblies, et que les dernières sont plus solides en général : on remarque néanmoins que la postérité se verra bornée à admirer seulement sa grâce singulière dans l'ordonnance de ses tableaux. Reynolds avait également de grands talens littéraires, et il fut même élu membre de plusieurs sociétés savantes. Il mourut à Londres le 23 février 1792, âgé de soixante-neuf ans, et fut enterré avec tous les honneurs dus au génie.

REYNOLDS (*Frédéric*), auteur dramatique anglais, etc.

Né à Londres en 1760, et fils d'un riche procureur de cette ville. Il se refusa à embrasser la carrière du barreau que son père avait parcourue avec succès, et débuta, comme auteur dramatique, par une tragédie qui n'eut point de succès. Il abandonna alors Melpomène pour recourir à Thalie, et fut plus heureux, il est vrai, dans le culte qu'il rendit à cette dernière muse. Le *Dramatiste*, sa première comédie, dans laquelle il censure les auteurs qui n'ont point de talens, ou qui introduisent un mauvais genre au théâtre, fut assez goûtée du public, et ne tarda pas à être presque immédiatement suivie de : l'*Evidence*; les *Moyens de s'enrichir*; la *Spéculation*; le *Pot de la Fortune*; et enfin d'une autre comédie sous le titre de : *Riez quand vous pourrez*. Quoique le comique des pièces de cet auteur soit souvent bizarre et peu naturel et qu'il dégénère même quelquefois en farces dignes de la foire, il contient néanmoins des situations plaisantes, mais peu vraisemblables : son dialogue, plein de vivacité et de saillies, offre aussi à chaque scène des marques de mauvais goût qu'on est faché d'y rencontrer. En 1803, Frédéric Reynolds se montra tout à coup passionné d'un autre genre; et, comme s'il était de la nature de son talent d'exploiter toutes les branches de l'art théâtral, il donna alors la préférence au mélodrame, et fit représenter successivement *la Vierge du Soleil* et *le Renégat*, qui furent joués en 1812 : il avait auparavant fait représenter *la Caravane*, opéra-comique, imité de la pièce française de ce nom.

RHEINECK (*Christophe*), compositeur allemand, etc.

Né le 1er novembre 1748 à Memmingen, où son père lui enseigna les premiers élémens de l'art du chant. Ce fut

à Lyon qu'il eut la meilleure occasion de cultiver et de perfectionner ses connaissances en musique, en visitant fréquemment le théâtre et les concerts de cette ville. Cette assiduité, presque le seul amusement qu'il se permit, l'avancèrent en peu de temps, au point que son premier opéra-comique : *le Nouveau Pygmalion*, y fut non-seulement reçu avec faveur, mais resta même pendant long-temps la pièce favorite des Lyonnais. Ses talens lui ayant aussi concilié la bienveillance de M. Turgot, alors contrôleur-général, il lui offrit une place très-avantageuse dans les fermes s'il voulait s'établir à Paris: Rheineck y consentit; mais, désirant voir encore auparavant son père, il retourna dans sa patrie, et dans cet intervalle M. Turgot, tombé en disgrâce, se trouva hors d'état d'accomplir sa promesse. Rheineck, frustré dans ses espérances à son arrivée à Paris, conclut alors le contrat d'acquisition de l'auberge de Memmingen, qu'un de ses amis lui avait proposée avant son départ pour la France; et, continuant d'y exercer son talent, il composa, à l'occasion de son mariage, une cantate que Schubart exécuta le jour des noces. Rheineck possédait autant de connaissances et de goût dans la peinture que dans la musique.

RIBAS (*Joseph* de), amiral et général russe, etc.

Né dans le royaume de Naples, d'une famille originaire d'Espagne. Il fut, dit-on, banni de quelques états d'Italie à cause de ses intrigues, et se réfugia à Livourne, où il fut accueilli par le comte Alexis Orlow, commandant de la flotte russe qui devait servir à l'enlèvement de la malheureuse fille de l'impératrice Elisabeth. Après ce honteux exploit, auquel il prit part, Ribas se rendit à Saint-Pétersbourg, avec une recommandation d'Orlow, et fut placé d'abord au corps des cadets en qualité d'officier-instituteur. Il sut bientôt gagner la confiance du vieux Betzkoï, directeur-général du corps, qui, après lui avoir donné sa fille, persuada ensuite à l'impératrice de lui confier le fils qu'elle avait de Grégoire Orlow, qu'il accompagna dans ses voyages. A son retour en Russie, Ribas obtint non-seulement un régiment de carabiniers, mais encore le grade d'amiral de la flotille à rames qui, dans la campagne de 1790 contre les Turcs, devait remonter le Danube pour favoriser l'attaque de Kilia et d'Ismaël. Il influa beaucoup sur l'heureuse issue de cette entreprise, en chassant les Turcs de Cadgia Bey; dirigea ensuite celle qui, le 22 décembre, attaqua par eau la forteresse d'Ismaël, et parvint au pied des remparts avant toutes les colonnes de terre, qui lui durent en grande partie leur succès. Après ce siége, il continua de commander la flottille russe, et contribua aussi, le 11 avril 1791, à la victoire que remporta le prince Galitzin. Au mois de décembre, il se porta à Galaz, afin de s'opposer au projet formé par l'ennemi d'y incendier la flottille et les magasins russes; quitta, en juillet 1792, Kilia avec son escadre, et se rendit alors en Crimée : l'impératrice lui accorda, en 1793, une gratification de 20,000 roubles pour les soins qu'il s'était donnés lors des négociations de Jassy. A la paix, on lui confia l'inspection des travaux d'Odessa et de quelques autres ports qu'on faisait construire sur la Mer-Noire; et il obtint, après la mort de Potemkin, la protection de Zoubow, qui l'opposa à l'amiral Mardwinow : Ribas est mort depuis quelques années, dans une sorte d'obscurité. Ses détracteurs prétendaient qu'il était aussi mauvais marin que médiocre officier, et que son plus grand mérite était de se faire valoir et de s'approprier les services d'autrui : ils dirent même qu'à l'assaut d'Ismaël il se cacha dans les roseaux du Danube.

RICARDOS-CARILLO (don *Antonio*, comte de), célèbre général espagnol, etc.

Issu d'une ancienne et noble famille. Il prit le parti des armes, dans lequel il se distingua bientôt; devint de bonne heure officier supérieur, et obtint ensuite l'emploi de capitaine-général. Ses principes philosophiques l'ayant fait soupçonner d'être *un esprit fort*, il fut signalé à l'inquisition, et poursuivi par elle comme *philosophe* et *incrédule*. Cependant il en fut quitte pour assister, par pénitence, au petit *auto-da-fé* subi par le comte Olavidès en 1778, et n'en fut pas moins pourvu, en 1793, du commandement de l'armée de Catalogne, où son activité, jointe à la confiance qu'avaient en lui les troupes combinées, lui procura de grands succès pendant cette campagne. Après avoir, au mois d'avril, remporté quelques avantages sur les Français, et s'être emparé, le 21, de la ville de Céret, il prit successivement le fort les Bains, qui se rendit après quarante-trois jours de blocus et sept sommations consécutives; et le fort de

Bellegarde, qui capitula le 24, à la suite d'un bombardement de quarante-trois jours : quelques jours après il adressa aux généraux français, sur les levées en masse, une lettre qui fit du bruit, surtout à cause de l'adresse ainsi conçue : *à qui que ce soit qui commande l'armée française*. Il attaqua aussi Ville-Franche et Mont-Louis, dont il se rendit maître; rapprocha ensuite son corps d'armée de Perpignan, dans l'intention de débusquer le camp retranché que les Français avaient établi sous cette ville, et enleva de vive force le poste de Cornelia, où l'armée française perdit beaucoup de monde et des canons. Il jeta alors sur ses côtés plusieurs partis, qui pénétrèrent fort avant dans le Roussillon : mais, s'étant imprudemment porté sur Perpignan, il échoua devant le camp près de Salces, et fut, après une attaque très-vive, contraint à une retraite qui se fit d'abord avec assez d'ordre, mais qui devint une déroute complète dès que les Espagnols s'aperçurent qu'on avait coupé un pont sur lequel ils devaient passer : cette journée coûta à M. de Ricardos 3000 hommes tués ou prisonniers. Il reprit néanmoins sa position à Trouillas, où les Français, étant venus l'attaquer trois jours après, il leur enleva dix-neuf pièces de canon, et leur prit ou tua près de 4000 hommes. Cette victoire, qu'il décida lui-même en chargeant à la tête de ses carabiniers, rétablit entièrement ses affaires, sans qu'il osât pourtant se reporter sur Perpignan; et le fruit de sa campagne fut, outre un grand nombre de prisonniers et les villes déjà nommées, cent neuf pièces de canon de gros calibre, un nombre plus considérable de calibre inférieur, et enfin plusieurs magasins de vivres et d'habillemens. Le roi donna au général Ricardos l'ordre de Charles III, dans le courant de janvier 1794; mais il mourut très-peu de temps après, et l'Espagne fit en lui une perte irréparable, car, après sa mort, les armées espagnoles n'éprouvèrent plus que des défaites.

RICCI (*Scipion*), célèbre évêque de Pistoye et de Prato, etc.

Né en 1740, et neveu du dernier général des jésuites. Il fut élevé au séminaire romain; résista aux instances qu'on lui fit d'entrer dans cette société; devint auditeur du nonce à Florence, puis vicaire-général de l'archevêque Incontri, qui occupait le siége de cette ville; et fut ensuite promu lui-même à l'évêché de Pistoye. Réprimer les désordres, combattre l'ignorance, encourager la piété, la vertu, répandre les lumières, remettre en vigueur les saintes règles de la primitive église, tel fut, en acceptant l'épiscopat, le but qu'il se proposait et qu'il remplit dignement jusqu'à la fin de sa carrière, à travers des persécutions de toute nature, de la part d'hommes intéressés à perpétuer les préjugés dont ils étaient nourris et les abus dont ils vivaient. Il s'éleva contre les représentations théâtrales dans les couvens, fit une excellente instruction contre la dévotion du sacré cœur, invention moderne inconnue à toute l'antiquité, et qui conduit à des pratiques contraires à la morale et à la vraie piété; traduisit en italien une foule d'écrits de Bossuet, Arnaud Nicole et autres auteurs de l'école de Port-Royal, et adopta le catéchisme philosophique de Naples, composé par Gourlin. L'évêque Ricci publia aussi une instruction pastorale sur la nécessité et la manière d'étudier la religion; et pour mieux assurer le succès, de ses opérations, par l'approbation de son clergé, il assembla, en 1786, un synode général, dans lequel on reconnut les quatre fameux articles adoptés, sur la rédaction de Bossuet, dans la célèbre assemblée du clergé de France en 1682, et s'attira ainsi la haine des fauteurs du despotisme ultramontain. Des clameurs s'élevèrent de toutes parts contre Ricci; on débita qu'il avait supprimé la confession auriculaire, aboli la messe, changé le symbole, et surtout qu'il ne reconnaissait pas l'autorité du Pape. Les calomniateurs, qui voulaient lui arracher la confiance de ses diocésains, firent également éclater à Prato une émeute dont les chefs auraient subi une peine aussi juste qu'éclatante, si le digne évêque ne se fût hâté de réclamer, en faveur de ses persécuteurs, la clémence du grand-duc. La cour de Rome, qui l'avait déjà maltraité en 1781, était de plus en plus aigrie contre lui, et la bulle du 28 août 1794, publiée par Pie VI, pour condamner le synode de Pistoye, fit voir que cette cour tenait encore à certaines maximes de Grégoire VII et de Boniface VIII, renouvelées en 1768 par Clément XIII. Des

écrivains dévoués à l'autorité absolue du saint-siége, publièrent des libelles contre Ricci, et l'évêque de Pistoye, dont la santé était altérée par ses travaux évangéliques, et enfin, fatigué de lutter inutilement contre les préjugés, la mauvaise foi et les vices réunis, donna sa démission, et ne put encore satisfaire à la haine de ses ennemis qui le poursuivirent jusque dans sa retraite. Immobile au milieu de l'orage, appuyé sur sa conscience, et jouissant de l'estime des gens de bien, il continua néanmoins ses bonnes œuvres, et mourut en 1810, âgé d'environ soixante-dix ans, laissant la réputation d'un ecclésiastique vertueux et d'un ami sincère de la religion dans toute sa pureté. On a dit à son sujet, et avec raison: « C'est parce que les pasteurs fidèles » sont les instrumens les plus efficaces » de la miséricorde de Dieu envers son » église, que les ennemis de tout bien » dirigent contre eux leurs efforts sa- » criléges. Si Ricci eût été un de ces » pasteurs que l'Ecriture nomme des » chiens muets, s'il eût végété dans » l'inaction, s'il eût été courtisan, si, » au lieu d'employer sa fortune en » bonnes œuvres il avait eu une table » splendide et tenue, ce qu'on appelle » un grand état de maison, le monde » aurait vanté sa générosité et chanté » ses louanges; mais Ricci, qui savait » que les éloges des hommes ne justi- » fient nullement devant Dieu, et dans » un sens digne de l'Evangile, crut de- » voir lui sacrifier son temps, sa fortune » ses talens et son repos : ce n'est pas » ici bas qu'une telle vie trouve sa ré- » compense. »

RICHÉ-VAN-OMMEREN (*N.*), poète hollandais, recteur d'Amsterdam, etc.

Né en 1758. Il se distingua dans ses études; cultiva particulièrement la poésie latine, et joignit aussi au mérite d'excellent littérateur, celui d'un très-bon citoyen. Devenu recteur de l'école latine d'Amsterdam, il aimait à consacrer ses loisirs à la poésie, et on connaît de lui plusieurs productions également empreintes de verve et de talent : on a aussi de Riché-Van-Ommeren un bon ouvrage, en hollandais, sous le titre de *Horace envisagé comme homme et comme citoyen*, dans lequel il venge, avec non moins de jugement que d'érudition, la mémoire de ce poète des imputations calomnieuses dont on a cherché à flétrir sa moralité et son patriotisme. Il publia également, en 1790, une *ode* en mètre alcaïque, composée de trente-six strophes, dont le sujet était la première fédération du Champ de Mars, où l'on remarque la chaleur et l'harmonie du genre : il mourut à Amsterdam le 6 janvier 1796, âgé seulement de trente-huit ans, et au moment où l'on attendait de lui des ouvrages qui devaient éterniser sa mémoire.

RICHMOND (le duc de), pair d'Angleterre, ministre d'état, vice-roi d'Irlande, etc.

Né en 1735. Il hérita des biens et des titres de son père en 1750, et fut reçu, quelques années après, à la chambre des pairs, où il s'attacha au parti des whigs, sans prendre néanmoins aucune part active aux contestations politiques qui signalèrent la fin du règne de Georges II. Devenu colonel du 72ᵉ régiment d'infanterie, il se trouva à la bataille de Minden, et il mérita, par son courage, les éloges du prince Ferdinand de Brunswick. Il débuta, en 1763, dans la carrière politique, et se distingua, dans la chambre haute, par la hardiesse avec laquelle il attaqua l'administration de lord Bute et celle de Georges Grenville son successeur. Le système tory ayant été renversé en 1765, le duc de Richmond obtint alors la place de secrétaire d'état, qu'il remplit avec autant de zèle que de talent; mais, au bout d'un an, le nouveau ministère fut remplacé par une administration composée de whigs et de torys, et le duc de Richmond reprit sa place parmi les pairs de l'opposition : on soupçonna alors les torys de se laisser diriger secrètement par l'influence de lord Bute, qui, jouissant de la faveur du monarque, était le chef du cabinet secret et l'auteur des projets du gouvernement, et lord North, qui, quoique whig, devint le chef visible de la nouvelle administration, perdit totalement sa popularité après avoir perdu l'Amérique et doublé la dette nationale. Depuis l'an 1767 jusqu'en 1782, le duc de Richmond, ne cessant de combattre avec force les mesures du ministère, présenta au parlement, en 1781, un projet de représentation nationale, et fut élu président des délégués de toutes les sociétés constitutionnelles de la Grande-Bretagne pour la réforme parlementaire. En 1782,

le parti tory ayant été renversé de nouveau avec lord North, le marquis de Rockingham et les whigs parvinrent encore au ministère, et le duc de Richmond fut nommé capitaine-général de l'artillerie et chevalier de l'ordre de la Jarretière. La mort du marquis de Rockingham, arrivée trois mois après, ayant dissout cet arrangement politique, le duc de Richmond se mit alors à la tête de la nouvelle opposition avec le marquis de Landown, M. Pitt, etc., et insista de nouveau sur le grand projet de la réforme parlementaire. Lorsqu'il présenta le bill de réforme à la chambre des pairs, il dit: « Qu'il était convaincu, » par une expérience de vingt-six ans, » qu'une nouvelle organisation de la » chambre des communes était le seul » remède capable d'extirper la corrup- » tion qui, après avoir plongé la nation » dans la pauvreté et le malheur, la » menaçait encore de la perte de sa li- » berté. » En 1795, le duc de Richmond se démit de la place de grand-maître de l'artillerie, et obtint le commandement du régiment des gardes à cheval. Il se retira des affaires publiques en 1803; accepta pourtant, en 1810, la vice-royauté d'Irlande, où il se fit chérir des habitans, et donna sa démission en 1812, pour ne pas mettre à exécution les mesures de rigueur ordonnées contre eux. Il mourut quelque temps après son retour en Angleterre, et fut universellement regretté pour ses vertus publiques et sa bienfaisance.

RICHMOND (*Charles Lennox*, duc de), pair de la Grande-Bretagne et d'Écosse, gouverneur-général du Canada, etc.

Né en 1764, fils de Georges-Henri Lennox, général anglais, et d'une fille du marquis de Lothian, et neveu du précédent duc de Richmond, qui lui a laissé ses grands biens. Il servit longtemps avec distinction dans les armées anglaises, où il a obtenu le grade de lieutenant-général et l'ordre de la Jarretière: il est aussi gouverneur de Plymouth, lord-lieutenant du comté de Sussex, et grand-maître, ou grand-sénéchal de Chichester. Pendant la révolution, sa famille fut dépouillée, en France, de la terre d'Aubigny, située dans le département du Cher, qui avait été érigée en duché-pairie, et donnée par Louis XIV à Louise de Kerouelle, duchesse de Portsmouth, maîtresse de Charles II, d'où descendent les ducs de Richmond; mais, en 1815, cette terre fut restituée au duc de Richmond, qui a été également rétabli dans les honneurs du Louvre dont jouissaient ses ancêtres. Il vint, en 1816, visiter ses terres de France, et partit, en 1818, pour le Canada, dont il venait d'être nommé gouverneur-général par le prince-régent d'Angleterre.

RICHTER (*Jean-Paul Frédéric*), célèbre écrivain bavarois, surnommé le *Sterne* de l'Allemagne, etc.

Né le 21 mars 1763 à Wunsiedel dans le pays de Bareuth. Il se distingua au gymnase de Hof et à l'université de Leipzig, par son application et ses facultés brillantes, mais aussi par un extrême penchant à se singulariser. Il s'était d'abord proposé d'étudier la théologie; cependant il céda au goût qui l'entraînait vers les belles-lettres, et dans les différentes villes de la Saxe et de la Franconie, où il établit depuis successivement sa résidence, il se livra à la composition d'écrits qui font encore les délices d'une grande partie de la nation allemande, et qui lui ont valu des pensions de la part du prince-primat et du roi de Bavière, avec le titre de conseiller de légation du duc de Saxe-Hildbourghausen. Il serait difficile d'assigner le genre auquel les plus remarquables de ses nombreux ouvrages appartiennent. Une sensibilité profonde, une inépuisable fécondité d'idées et de rapprochemens ingénieux, enfin une grande connaissance du cœur humain caractérisent ses tableaux de mœurs, dont le sujet est quelquefois aussi singulier que les écarts du génie de l'auteur et les titres de ses écrits: il prend assez fréquemment le nom de *Quintus Fixlein*, ou celui de *Jean-Paul*, qu'il a rendu célèbre, et sous lequel on le désigne généralement. Dès que les premiers écrits de Jean-Paul Richter eurent paru, Wieland jugea que, s'il savait ménager ses moyens prodigieux et écouter les conseils de l'amitié, il s'élèverait au premier rang des écrivains de son temps, prétendant qu'il y avait en lui de l'étoffe pour en tirer quatre poëtes richement dotés par la nature et l'instruction. « S'il pou- » vait, disait-il, s'assujétir aux règles » du goût, il nous effacerait tous. » Mais il n'a tenu aucun compte des plus sages avis, et, dans ses dernières productions, comme dans celles de sa jeunesse, des beautés du premier ordre, et

des pages ravissantes alternent, avec l'enflure de la diction, l'exagération des idées, l'extravagance des situations et des images : l'érudition y dégénère en pédanterie, l'énergie en grossièreté, le comique en burlesque, et des allusions, prodiguées avec autant de savoir que de mauvais goût, font le tourment du lecteur le plus instruit, tant elles sont recherchées et souvent obscures. Malgré l'enthousiasme que Jean-Paul a excité dans toutes les classes de sa nation, et la préférence que lui donnent encore beaucoup d'Allemands sur leurs écrivains les plus estimés, la saine partie du public a néanmoins adopté le jugement porté sur lui par deux des critiques de l'Allemagne les plus éclairés : celui de Lichtenberg, moraliste, dont la manière a beaucoup d'analogie avec celle de Jean-Paul, et qui a aussi quelquefois abusé de la faculté de rapprocher les choses les plus disparates, est conçu en ces termes : « *Jean-Paul*, dit-il, assaisonne tout de poivre de Cayenne; et » s'il n'arrive pas bientôt là où il faudra » bien qu'il se repose avec nous tous, il » finira par ce que j'ai prédit à S....; » il ne pourra supporter le rôti froid » qu'en y mêlant du plomb fondu ou » des charbons ardens. » Garwe dit aussi de lui dans ses lettres : « Ses images » sont trop accumulées et souvent incohérentes, tantôt gigantesques et » tantôt ignobles. Sans doute il ne tient » qu'à lui de toucher et de plaire; mais » on dirait qu'il prend plaisir à détruire, » par des disparates et des bizarreries, » l'impression qu'il vient de produire : » c'est un travail que de le comprendre, » et l'on n'est pas toujours récompensé » de sa peine. » Les défauts de la manière de Jean-Paul Richter n'empêchent pourtant pas que ses écrits ne soient dans les mains de tout le monde, et qu'ils ne deviennent l'admiration d'un grand nombre de personnes de tout rang et de tout âge.

RIGAS (N.), célèbre grec moderne, etc.

Né à Valestino en Thessalie, anciennement Coaxos, patrie de Solon. Il avait à peine seize ans quand ses parens quittèrent leur pays pour venir s'établir à Bucharest en Valachie, où il fréquenta le gymnase pendant plusieurs années, et suivit avec succès tous les cours de littérature et des sciences qu'on y enseignait : il apprit en outre l'italien, le français et l'allemand, qu'il parlait très-bien. Après avoir fini ses études, et pour ne pas être à charge à ses parens, qui n'étaient pas riches, il s'occupa d'affaires civiles; remplit dignement quelques emplois subalternes, et fut pendant quelques années secrétaire du premier des boyards, Brungawano. Il publia ensuite, en grec moderne, un petit livre de physique, et traduisit du français quelques ouvrages amusans pour inspirer à ses compatriotes le goût de la langue française. Dès sa tendre jeunesse, il avait conçu le projet de délivrer sa nation du joug turc, et il en parlait continuellement avec ses amis, dont son éloquence persuasive embrasait les cœurs et subjuguait les esprits. La nature, en lui accordant tous les dons de l'esprit, y avait ajouté les avantages du corps, et on ne doit pas s'étonner si, avec de tels moyens, Rigas se créa tant de partisans : il en avait non-seulement à Bucharest, mais aussi dans toutes les villes de la Grèce, et si les uns devaient prendre les armes au premier signal, d'autres devaient contribuer par de grandes sommes d'argent. Ce plan étant bien organisé, Rigas se rendit, en 1793, à Vienne, où il mit dans son parti les plus savans et les plus riches grecs qui s'y trouvaient, et c'est conjointement avec eux et pour l'exécution de son projet qu'il entreprit la traduction des *Voyages du Jeune Anacharsis en Grèce*, auquel il ajouta quelques notes très-importantes, et surtout une carte de la Grèce, d'un très-grand format, la plus exacte peut-être jusqu'à cette époque. Rigas et ses partisans étudièrent aussi la tactique; plusieurs d'entre eux servirent même quelques mois dans l'armée autrichienne pour s'accoutumer aux travaux de la vie militaire; et, après avoir entretenu avec soin l'esprit de liberté parmi ses compatriotes, au moyen de petits poëmes patriotiques répandus dans toute la Grèce, il crut que le moment d'exécuter son dessein était enfin arrivé, et fit imprimer, en 1797, son manifeste, rempli de pensées philosophiques, et qui atteste la profondeur de sa politique. Il partit alors pour Trieste, emportant quelques caisses remplies d'exemplaires de ce manifeste, pour les disséminer dans sa patrie en y arrivant : ses principaux affidés devaient incessamment quitter Vienne, et se répartir dans différentes provinces de la Grèce, où les corps que chacun d'eux allait commander devaient s'assembler : pour stimuler plus effi-

cacement l'enthousiasme, ils s'étaient pourvus d'habits faits sur le modèle de ceux que portaient les anciens soldats grecs, et c'était sous ce costume qu'ils devaient se présenter aux yeux de leurs partisans. Tel était l'état des choses quand l'ambassadeur turc près la cour de Vienne, instruit de cette affaire, demanda au gouvernement autrichien que Rigas et ses partisans fussent saisis. On arrêta sur-le-champ sept des plus connus, qui furent mis en prison; les sujets autrichiens compromis dans cette conjuration furent bannis des états héréditaires, et le malheureux Rigas, au moment de s'embarquer, fut arrêté à Trieste, puis envoyé à Belgrade avec ses amis, et livrés aux Turcs, qui les mirent à la torture pour les forcer de nommer tous leurs partisans. Quand on vit que la cruauté des supplices ne pouvait tirer aucun mot de leurs bouches, on se hâta de les étrangler et de les jeter secrètement dans le Danube, parce que les Turcs craignaient un soulèvement parmi les Grecs, habitans de Belgrade, pour arracher de leurs mains Rigas et ses partisans. Ainsi périt, vers la fin de l'année 1797, ou au commencement de la suivante, à l'âge d'environ trente ans, ce courageux descendant des anciens Grecs, à qui sa patrie, un jour délivrée de l'oppression avilissante sous laquelle elle gémit encore, érigera sans doute des statues.

RIGEL (*Henri-Joseph*), allemand, savant compositeur, etc.

Né le 9 février 1741 à Wertheim en Franconie, d'une famille honnête et considérée. Il eut le bonheur de compter au nombre de ses maîtres le célèbre Jomelli, et fut ensuite envoyé en France par Richter, pour y faire l'éducation musicale d'une jeune personne. Il vint bientôt après se fixer à Paris, où son habileté sur le clavecin lui procura immédiatement un nombre suffisant d'élèves. Mais, non content de cultiver cet instrument pour lequel il avait d'ailleurs beaucoup de goût, il s'adonna à la composition, et produisit plusieurs œuvres de sonates, de duos, de quatuors et même de symphonies, qui furent exécutés avec succès au concert des amateurs et à l'hôtel de Soubise. Il donna aussi, au concert spirituel, quelques oratorios, tels que celui de *la sortie d'Egyte; Jephté; la prise de Jéricho*, etc., outre plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on remarque *le Savetier et le Financier; Blanche et Vermeille; l'Automate; Azelie; Aline et Zamozin; Lucas; le bon Fermier; les amours du Gros-Caillou et Alix de Beaucaire*. Il donna aussi *Cora et Alonzo*, grand opéra, qui lui fut demandé par l'administration, et dont il ne put jamais obtenir la représentation : ce que l'on en connait fait croire pourtant que cet ouvrage eût eu le plus grand succès; et Gluck lui-même, qui connaissait les ouvrages de Rigel, en faisait le plus grand cas. On rapporte aussi, à l'occasion de Rigel, que ce grand homme étant au moment de quitter la France, les administrateurs lui témoignèrent le regret de le voir partir : « Vous n'avez pas tout » perdu, leur dit Gluck, vous avez » un homme qu'il faut vous attacher; » M. Rigel est l'homme qui convient » pour le grand théâtre; car, quand » on a fait un oratorio tel que la sor- » tie d'Egypte, on est en état de faire » de grands ouvrages. » Malgré cette recommandation puissante du génie, Rigel ne put jamais obtenir l'honneur d'être représenté à l'Académie royale; mais il n'en fut pas moins maître de musique du concert spirituel et du concert olympique, et professeur à l'école de chant et au conservatoire : il contribua beaucoup, dans ce dernier établissement, au perfectionnement de la nomenclature et des principes de l'harmonie sur lesquels il avait, dit-on, des idées très-nettes. Il mourut à Paris, presque subitement, vers le mois de mai 1799. Passionné pour son art, étranger à toute cabale, Rigel, à l'époque où la France était divisée en une multitude de partis acharnés les uns contre les autres, savait rendre justice au mérite et discerner le bon dans quelque école et de quelque maître que ce fût.

RINALDI (don *Reggio*), curé de la Scala dans la Calabre citérieure.

Il conçut le dessein de se servir des Calabrois pour relever le trône de Naples renversé par la révolution de 1799; et, ayant employé auprès d'eux tous les moyens que lui donnaient son caractère de prêtre et son éloquence, il les détermina à s'armer au premier signal, et écrivit au roi, alors retiré en Sicile, pour l'inviter à envoyer un homme de marque avec lequel il pût diriger l'insurrection projetée. La cour

fit d'abord peu d'attention à ses projets, et ne lui répondit même pas. Cependant, sur de nouvelles instances, le cardinal Ruffo se rendit en Calabre pour y organiser l'insurrection; et c'est alors que Rinaldi le joignit à la tête de presque tous ses paroissiens, et deux pièces de canon qu'il avait enlevées du château de la Scala. Il empêcha le pillage de Cosenza; s'empara du pont de Campistrino; s'avança vers Naples; contribua s'ingulièrement à la reprise de cette ville, et montra partout un courage et des talens militaires qu'on ne lui supposait pas : il fut récompensé par la cour dès qu'elle eut repris les rênes du gouvernement, et disparut ensuite de la scène politique après l'avénement au trône de Joseph Bonaparte.

RISCO (le père *Manuel*), savant religieux espagnol, etc.

Né à Haro vers l'année 1730. Il s'était déjà acquis de la célébrité dans son ordre, lorsque ses vastes connaissances le firent désigner, sous Charles III, pour continuer l'histoire ecclésiastique de l'Espagne, ouvrage qui avait été suspendu par la mort du père Florez, auteur des vingt-neuf premiers volumes. Il s'occuppa sur-le-champ de remplir la mission dont on l'avait chargé, et, malgré l'extrême défiance qu'il témoigna à ses lecteurs dès le début de la continuation de cette histoire, on reconnut pourtant bientôt que les volumes de ce continuateur ne le cédaient en rien aux précédens : on y remarque en effet autant d'érudition, autant d'exactitude dans les faits, et une critique aussi sévère qu'elle est éclairée. Si on doit savoir gré à ces deux estimables écrivains, élevés dans les préjugés du cloître, d'avoir banni de cette histoire une foule de traditions fabuleuses consacrées depuis des siècles par la superstition, le fanatisme et l'ignorance, on s'étonne encore plus, s'il est possible, de la solidité de leur jugement et de leur philosophie que de leurs vastes connaissances. Le père Risco mourut vers la fin du dix-huitième siècle.

RITA (le *chevalier Giovanni Battista* de), célèbre professeur de philosophie napolitain, etc.

Né le 25 juin 1770 à Aquila dans l'Abruzze, de Felice Rita et d'Angela de Angelès. Il donna, dès ses premières années, des preuves éclatantes de son esprit et de sa mémoire prodigieuse, et devint bientôt, ce que tous les hommes d'un talent extraordinaire ont été, son propre maître. Renfermé dans son cabinet, il se rendait familiers tous les écrivains de l'ancienne Rome, et il en faisait le sujet de ses méditations profondes; mais en cultivant la langue du Latium, Rita ne négilgeait pas l'idiome agréable, sonore, et pour qui fait l'orgueil de l'Italie; et les prosaïtes et les poètes italiens ne lui étaient pas moins familiers que les auteurs latins. La morale, le droit public et la législation furent aussi, dès sa jeunesse, l'objet de ses veilles; et il n'avait pas vingt ans qu'il réunissait déjà chez lui les jeunes gens les plus distingués de sa province pour leur servir de guide dans l'étude de la jurisprudence et de la philosophie. Il passa, dans ces occupations utiles et généreuses, les années de l'adolescence, et n'interrompait ses occupations sérieuses que lorsqu'il voulait quelquefois s'abandonner aux doux plaisirs de la poésie. La guerre vint désoler peu de temps après la Haute-Italie, et menacer ces belles régions qui semblaient devoir toujours être l'asile des arts et de la paix. Rita vit alors une nouvelle sphère s'ouvrir pour lui; et, comme les anciens philosophes, il voulut servir sa patrie. Après avoir contribué à opérer la levée qui devait se faire dans l'Abruzze, en vertu d'un ordre du roi, il fut nommé membre de l'état-major de la seconde division, et reçut, le 15 novembre 1798, un diplôme pour entrer dans le grand état-major-général. Il se distingua dans la campagne de Rome; mais les fatigues et les privations qu'il avait endurées altérèrent sa santé pour toujours. L'ingratitude d'un homme qu'il avait, dit-on, comblé de bienfaits, le fit ensuite traîner en prison, où il gémit pendant une année, et à peine fut-il rendu à la liberté, qu'il alla passer quelque temps à Rome, puis à Florence pour rétablir sa santé. De retour dans sa patrie, en 1804, il se voua avec un si grand succès à l'instruction de la jeunesse, qu'il fut bientôt nommé professeur de philosophie et de belles-lettres à l'académie royale militaire. De nouvelles dignités imposèrent en vain au malheureux Rita de nouvelles occupa-

tions; la gravité de ses maux et les menaces réitérées d'une fin prochaine lui annoncèrent bientôt qu'il n'était plus en état d'entreprendre aucun travail sérieux, et il renonça, à la fin de 1813, à tous ses emplois. Au moyen d'une pension qu'il avait si bien méritée il put, dans une retraite paisible, attendre la mort avec une intrépidité philosophique, entouré d'un petit nombre d'amis et de livres choisis; cependant, et quoiqu'il fût accablé de douleurs, le désir d'embrasser son vieux père l'entraîna, en 1814, à Aquila, et il rendit le dernier soupir dans son lieu natal, à peine âgé de quarante-quatre ans.

RITTENHOUSE (*David*), fameux mécanicien américain, etc.

Né en 1732 à Germantown en Pensylvanie, de parens originaires de Hollande. Les premières années de sa vie furent consacrées à l'agriculture; mais son génie se développa bientôt pour les mathématiques, et la faiblesse de sa constitution l'écartant naturellement des travaux rustiques, il voulut apprendre l'horlogerie et la construction des instrumens de mathématiques. Il approfondit les principes de Newton; connut même les fluxions, dont il se crut d'abord le premier inventeur, et ignora pendant plusieurs années que Newton et Leibnitz se disputaient l'honneur de cette belle découverte. A vingt-trois ans, sans le secours de l'éducation, il devint rival des plus grands mathématiciens de l'Europe, et en même temps qu'il s'occupait de son état, il imagina un planisphère qui représentait les révolutions des corps célestes, plus complètement et plus exactement qu'aucun autre n'avait fait jusqu'alors: le collége de New-Jersey acheta ce chef-d'œuvre de mécanique, et Daviden fit, pour le collége de Philadelphie, un second sur le même modèle, qui, pendant bien des années, a fait l'admiration des savans et des artistes. En 1770, quelques personnes qui connaissaient le mérite de Rittenhouse, le déterminèrent à quitter sa retraite chérie, et à aller demeurer à Philadelphie, où ses montres et ses instrumens de mathématiques furent bientôt regardés comme supérieurs à tous ceux qu'on apportait de l'Europe. Devenu membre de la société philosophique de Philadelphie, le premier mémoire qu'il y lut annonçait un passage de Vénus pour le 3 juin 1769, et il fut un de ceux chargés de l'observer dans la ville de Norton. Il constata aussi le passage de Mercure le 9 novembre suivant; fut nommé, en 1775, l'un des commissaires pour juger la dispute élevée entre la Pensylvanie et la Virginie, à l'occasion de la fixation des limites, mission qu'il remplit encore plusieurs fois dans les états de l'Union; présida la société philosophique après le docteur Franklin jusqu'à sa mort, et garda en même temps l'office de trésorier de la Pensylvanie, que la législature lui conserva depuis 1777 jusqu'en 1792. Il accepta, en 1789, l'emploi de directeur des monnaies des Etats-Unis; mais la faiblesse de sa santé l'obligea d'y renoncer en 1795, et il mourut en 1796, dans la soixante-cinquième année de son âge.

ROBBINS (*Chandler*), ministre américain, etc.

Né en 1738 à Branson dans le Connecticut, et fils du révérend Philémon Robbins de cette ville. Il fut reçu gradué en 1756 au collége d'Yale, où il se distingua comme savant classique; et, ayant ensuite pris les ordres en 1760, à Plymouth, il devint, comme ministre, le successeur de Léonard, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1799, dans la quarante huitième année de son ministère. Le docteur Robbins eut des talens distingués, et s'acquitta de ses devoirs de ministre de l'Évangile avec un zèle que rien ne put arrêter: il s'était pénétré des vérités de la foi par des recherches profondes dans l'Ecriture, dont le résultat fut entièrement en faveur de l'église de la Nouvelle-Angleterre, qu'il préconisa avec ferveur. On lui doit plusieurs *Sermons*, parmi lesquels on distingue celui sur la mort de Mme Elisabeth Walson.

ROBERT (*Jules*), préfet et littérateur piémontais, etc.

Né à Barge près Pignerol. Il fut nommé en 1799, agent diplomatique du gouvernement provisoire du Piémont près la républiqoe cisalpine, et devint, après la bataille de Marengo en 1800, membre du conseil du gouvernement-chargé de l'inspection des affaires militaires. Il quitta cette place pour se rendre de nouveau en qualité de député du Piémont près la république cisalpine et du général en chef de l'armée française, fonction qu'il remplit jusqu'au moment de l'organisation des six dépar-

temens piémontais. Nommé alors préfet du Tanaro, il acheva d'organiser ce département qu'il administra avec succès; et, s'étant rendu à Pise dans l'hiver de 1802 à 1803, il y mourut d'une hémorragie de poitrine dans la vigueur de l'âge. Il avait voyagé en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, où il s'était lié avec les hommes les plus instruits: il était membre de l'académie d'agriculture de Turin et de différentes sociétés littéraires.

ROBERTSON (*Williams*), célèbre historien, historiographe de sa majesté britannique, etc.

Né à Berwick en 1721. Il s'adonna d'abord à l'étude avec une telle ardeur, qu'il prit pour devise ces mots qu'il plaçait en tête de presque tous ses cahiers: *Vita sine litteris mors est* (la vie sans la culture des lettres n'est qu'une mort). Devenu recteur d'une église anglicane, il se consacra à la prédication avec quelques succès; mais c'est surtout vers la littérature que se dirigèrent ses grands talens. Son *Histoire de Charles-Quint* est en effet un morceau plein de réflexions sages et de pensées profondes; l'introduction en est excellente, et on ne peut répandre plus de lumières sur un sujet plus obscur et plus embarrassé. Robertson indique et développe de la manière la plus satisfaisante les événemens qui ont eu lieu dans l'état politique de l'Europe, depuis la révolution de l'empire jusqu'au commencement du seizième siècle; il décrit, avec le plus grand ordre, la constitution des principaux états au moment où Charles-Quint monta sur le trône, et peint avec tant de fidélité le monarque espagnol, qu'on devine facilement ses pensées, et qu'on est, en quelque sorte, présent à ses délibérations. Son *Histoire d'Ecosse*, sous les règnes de Marie Stuart et de Jacques VI jusqu'à l'avénement de ce prince au trône d'Angleterre, ouvrage beaucoup plus recherché en Angleterre qu'en France, a été fréquemment reimprimé, et eut la plus grande célébrité dès sa naissance. Robertson y représente sa patrie asservie à l'Angleterre par l'artifice et la mauvaise foi d'Edouard Ier, qui détruisit les archives de l'Ecosse et ses titres de liberté et d'indépendances. Les portraits qu'il fait des souverains, de leurs ministres et des chefs de parti, sont d'une vérité, d'une force de coloris qui ne se trouvent que dans les beaux modèles de l'antiquité. Cependant il ne borna pas à ces deux écrits sa carrière historique, et on a encore de lui une *Histoire d'Amérique* (qu'il employa huit ans à composer) pleine de faits curieux, présentés avec art et écrite avec une noble simplicité. La découverte du Nouveau-Monde, les progrès des armes des Espagnols, ceux des colonies qu'ils y ont fondées, sont principalement des objets qu'il traite avec sa supériorité ordinaire; et son succès n'était pas douteux, puisqu'il avait tiré de l'Espagne même les renseignemens qui ont servi à composer cette histoire. On lui doit aussi des *Recherches historiques sur l'Inde*, dans lesquelles on trouve, outre l'état des connaissances que les anciens avaient recueillies sur cette contrée, des notices sur les progrès de son commerce avant et après le passage du Cap de Bonne-Espérance, sur l'état civil, les lois, les arts, les sciences, les mœurs, et enfin les institutions religieuses d'un peuple antique qui a enrichi les autres des débris de ses connaissances, et qui a encore tant de liaisons avec l'Europe par la fertilité et la richesse de son territoire. Robertson était principal de l'université d'Edimbourg, lorsqu'il mourut au mois de juin 1793, avec la réputation de premier historien des temps modernes.

ROBERTSON (*Joseph*), savant théologien anglais, etc.

Né en 1726 à Knipe au comté de Westmorland. Il prit les ordres, obtint le vicariat de Herriard au comté de Hampt en 1761, et devint ensuite coopérateur du *Critical-Review*, où il travailla jusqu'en 1785. Nommé, en 1770, recteur de Sutton au comté d'Evrex, puis vicaire de Horn-Castle au comté de Lincoln, il publia, en 1782, son *Introduction à l'étude de la belle littérature*, ouvrage peu considérable, mais très-utile, et qui fut suivi de l'*Essai sur la ponctuation*, autre écrit d'un très-grand mérite: en 1788, il livra au public sa *Dissertation* sur la chronique de Paros, production qui ne fut pas reçue avec autant de bienveillance que l'auteur devait en attendre. Robertson publia aussi, en 1795, une nouvelle traduction en anglais du *Télémaque* de Fénélon, et donna enfin, en 1798, un *Essai* sur la nature de la poésie anglaise: il mourut en 1802, âgé de soixante-seize ans.

ROBINSON (mistriss *Marie* Darby), comédienne et auteur de romans anglais, etc.

Elle épousa, à l'âge de quinze ans,

M. Robinson, qui faisait ses études au collége de Lincoln, et ce jeune homme ayant ensuite été deshérité pour cause d'inconduite, par un oncle de qui il attendait toute sa fortune, mistriss Robinson se vit forcée, pour subsister elle et son mari, d'embrasser l'état de comédienne. La nature, en lui donnant un air de noblesse, une beauté rare, une voix touchante, semblait l'avoir destinée, en effet, à représenter les reines et les princesses, et elle joua pendant deux ans, avec beaucoup de succès, les rôles de *Macbeth*, de *Juliette*, de *Rosalinde*, et de *Perdita* : c'est dans ce dernier qu'elle attira les regards du prince de Galles, pour lequel elle renonça immédiatement au théâtre. Mais cette liaison n'ayant subsisté qu'une année par le caractère volage du prince, mistriss Robinson désolée passa, en 1783, sur le continent, et arriva à Paris. Pendant son séjour dans cette capitale, elle fixa, dit-on, plusieurs fois l'attention de la reine, qui, voulant lui témoigner l'intérêt qu'elle lui portait, lui envoya, par le duc de Biron, une pièce de broderie qu'elle avait faite elle-même. Après cinq années d'absence, cet actrice revint dans sa patrie, et, renonçant au théâtre, elle s'adonna entièrement alors à la culture des lettres. Des poésies pleines de délicatesse, de chaleur et de sentimens attirèrent d'abord sur elle la faveur publique; mais on lui reprocha néanmoins d'abuser quelquefois de sa facilité, et de n'avoir pas toujours un goût bien épuré. On retrouva ensuite, dans une collection de sonnets intitulée : *Sapho et Phaon*, le mérite de ses autres poésies avec plus de pureté et de simplicité dans le style, et c'est ce dernier morceau qui lui a valu le nom de *Sapho anglaise*. Ses romans, au nombre de huit, parmi lesquels on distingue *Vancenza*, *la Veuve*, *Angélina* et *Hubert de Sevrac*, sont pourtant, malgré le grand succès qu'ils ont eu, fort inférieurs à ceux de plusieurs dames anglaises : elle a aussi écrit les *Mémoires de sa vie*, qui ne sont pas le moins intéressant de ses romans. Mistriss Robinson mourut en 1800, et a laissé une fille qui a hérité de ses talens.

ROBINSON (*Robert*), célèbre prédicateur anglais, etc.

Né à Swaffam au comté de Norfolck. Il fut destiné d'abord à l'état de barbier; mais ayant été converti par Whitfield, célèbre méthodiste, il se livra entièrement à l'étude de l'Evangile, et devint l'un des plus fameux prédicateurs parmi les Calvinistes. Robinson ayant embrassé, dans la suite, la secte des anabaptistes, desservit quelque temps une de leurs congrégations à Cambridge, où il se fit une éclatante réputation, et devint socicien avant sa mort, arrivée subitement à Birmingham, au mois d'août 1790. On a de lui plusieurs ouvrage, parmi lesquels on remarque particulièrement une *Défense de la divinité de Jésus-Christ;* une *Traduction* en anglais des Sermons de Saurin; et une autre traduction, aussi en anglais, de l'*Essai de Claude*, sur la composition des sermons.

ROCCA-ROMANA (le duc de), grand-seigneur napolitain, etc.

Issu d'une famille distinguée. Il leva, en son nom, à l'approche des Français vers Naples, en 1799, deux régimens de cavalerie qu'il commanda en personne, pour défendre son roi et son pays; mais, après la fuite de ce prince en Sicile, il se rangea parmi les partisans de la révolution; fut aussitôt nommé commandant en second de toutes les forces napolitaines, et se joignit alors au prince Moliterno pour introduire les Français dans Naples. Il s'empara depuis d'un jardin royal, où il établit, dit-on, un sérail des plus jolies femmes de la ville, paraissant oublier entièrement et la révolution et ses suites. Cependant les succès des troupes royales l'ayant réveillé plus tard de son assoupissement, il se mit à la tête d'un nouveau corps de cavalerie, et parut d'abord tenir la campagne pour le service de la république; mais l'approche du cardinal Bufio l'ayant fait encore changer de parti, il fit crier *vive le roi* par ses soldats, et sollicita ainsi son pardon et le leur. Exilé ensuite à Rome, d'où il fut rappelé à Naples en juillet 1803, il vécut obscurément à la cour de Ferdinand; se rangea du côté de Joseph Bonaparte et de Murat dès qu'ils furent sur le trône; devint adjudant-général du dernier, auquel il resta fidèle après sa chute en 1815, et alla même le chercher à l'île d'Ischia pour le ramener en France. Il se réfugia à Florence après la tentative insensée de Joachim et sa mort; et obtint enfin, dans les derniers jours de 1818, la permission de retourner dans sa patrie,

RODNEY (*George* Bridge), célèbre amiral anglais, etc.

Né en 1718, d'un officier de marine qui commandait le yacht qui conduisit le roi dans son voyage d'Hanovre et à son retour; on ne sait rien de ce qui concerne Rodney jusqu'en 1751, époque à laquelle il avait obtenu le rang de commodore. Il fut nommé amiral en 1759 pour aller bombarder le Hâvre, puis envoyé à la Martinique en 1762, et enfin créé, l'année suivante, chevalier du Bain, en considération de ses services. La négligence qu'il avait apportée dans ses affaires domestiques l'ayant réduit aux dernières extrémités, il fut obligé de se retirer en France, d'où il ne parvint à sortir que par l'effet de la générosité du maréchal de Biron. Voici comment on raconte l'anecdote qui donna lieu à ce trait vraiment français. Rodney, qui était souvent admis à la table du duc de Biron, soutenait un jour, avec une chaleur indiscrète, que s'il commandait une flotte anglaise, il battrait les forces navales des Français et celles des Espagnols. Pourquoi donc, reprit le maréchal, restez-vous à Paris avec cette certitude? Pour mon malheur, M. le maréchal, reprend Rodney, j'y suis retenu par mes dettes. Monsieur, dit Biron, les Français n'ont jamais redouté un ennemi, et demain vos dettes seront payées. Rodney, devenu libre de cette manière, fut immédiatement employé à son retour en Angleterre, et s'empara, en 1780, de dix-neuf bâtimens de transports qui se rendaient de Cadix à Bilbao, d'un vaisseau de soixante-quatre canons et de cinq frégates qui leur servaient d'escorte. Dans le même mois il attaqua avec beaucoup de succès l'escadre espagnole commandée par don Juan de Langara, et composée de onze vaisseaux de ligne : l'un d'eux sauta pendant l'action, cinq furent pris, et le reste dispersé. Peu après il alla à la hauteur de la Martinique chercher M. de Guichen, auquel il livra trois combats sanglans, mais infructueux, sans parvenir à l'entamer. Sa réputation s'étant ainsi élevée à un haut degré, les deux chambres du parlement lui votèrent des remercîmens; et des adresses de félicitations lui furent adressées de toutes parts. En 1781, l'amiral Rodney s'empara de l'île de Saint-Eustache, qu'il enleva aux Hollandais, envers lesquels sa conduite inhumaine fut censurée hautement; mais la victoire éclatante qu'il remporta le 12 avril 1782, sur le comte de Grasse, eut bientôt effacé ces impressions désavantageuses, et il fut alors créé pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de baron Rodney de Stoke, dans le comté de Sommerset : il obtint aussi une pension de deux mille livres sterling (environ quarante-six mille francs) pour lui et pour ses deux successeurs immédiats. Nommé depuis vice-amiral d'Angleterre, il eut à ce titre pour un temps la place de gouverneur de l'hôpital de Greenwich, où il mourut à la fin du dix-huitième siècle : les habitans de la Jamaïque votèrent un don de mille livres serling pour l'exécution d'une statue de marbre en son honneur.

ROELL (le commandeur de), ministre de l'intérieur des Pays-Bas, etc.

Né en Hollande. Il exerça d'abord d'une manière distinguée, des fonctions importantes sous les divers gouvernemens qui se sont succédés dans son pays depuis 1794 jusqu'en 1806; et fut nommé, par le roi Louis Bonaparte, ministre de l'intérieur. Mais il ne conserva pas long-temps le portefeuille; reçut pourtant, sous le gouvernement français, le grand-cordon de l'ordre de la Réunion, en échange de celui de l'Union, et rentra presque immédiatement dans la vie privée. Il ne reparut sur la scène politique qu'en novembre 1815, et rendit à cette époque de grands services à la maison d'Orange. Le roi des Pays-Bas le nomma commandeur de l'ordre du Lion belgique, et le chargea même du ministère de l'intérieur, dans lequel il fut néanmoins remplacé par M. de Conninck en 1817. Il a conservé le rang et les honneurs de ministre avec ses entrées au conseil privé.

ROENTGEN (*N.*), célèbre artiste allemand, etc.

Né à Newied, de la secte des Moraves. Il porta l'ébénisterie au plus haut point de perfection; fut ensuite appelé en Russie, où il orna le palais impérial et ceux de plusieurs grands de différens chefs-d'œuvres, et signala surtout ses talens dans l'ameublement de l'Ermitage, où l'on admire non-seulement des meubles précieux, mais encore des pendules de son invention : ces ouvrages sont faits de divers bois que Roentgen, par une préparation particulière, rendait propres à durer long-temps, et la manière dont ces ouvrages sont exécutés n'est pas moins admirable que leur invention : son chef-d'œuvre est un pupitre dont Catherine II a fait présent au muséum de l'académie de Saint-Pétersbourg : il n'en avait d'abord demandé que 20,000 roubles,

mais Catherine crut que ce prix suffisait à peine pour en payer le travail, et elle y ajouta un présent de 5000 roubles. Roentgen est mort en 1809.

ROMANZOW (*Pierre*, comte de), célèbre maréchal russe, etc.

Issu d'une illustre et ancienne famille connue dans les fastes de l'histoire russe. Il embrassa très-jeune la carrière militaire, dans laquelle il déploya un courage et des talens peu communs; parvint rapidement aux premiers grades de l'armée; et fut ensuite le soutien de la puissance russe et le vainqueur des Ottomans. Il quitta en 1770 le commandement des armées de l'Ukraine pour marcher contre les Turcs, sur lesquels il remporta deux victoires décisives : la première sur les rives du Pruth, où les Turcs, commandés par le kan de Crimée, au nombre de quatre-vingt mille hommes, furent forcés dans leurs retranchemens, et se retirèrent vers le Danube; la seconde à Kagoul, où il acheva leur défaite. C'est dans ce combat que cent cinquante mille Turcs ayant enveloppé Romanzoff, qui n'avait à leur opposer que dix-huit mille Russes, ceux-ci, attaqués de toutes parts, périssaient sous le canon et la mousqueterie, lorsque leur général ordonna de fondre sur les Musulmans la baïonnette au bout du fusil. La discipline et la tactique l'emportèrent alors sur le nombre, les bataillons carrés des Russes firent un carnage affreux de leurs ennemis; les Turcs laissèrent cent mille hommes sur le champ de bataille, et le reste entraîna le grand-visir dans sa fuite: l'impératrice fit élever un obélisque en marbre à Tzarskozelo, pour consacrer le souvenir de cette grande victoire, qui amena la reddition de Bender et de plusieurs autres places importantes. Romanzow voulut encore assurer par des négociations le fruit de ses victoires, et des conférences pour la paix s'ouvrirent entre lui et le grand-visir Mussum Oglou; mais les prétentions de la cour de Russie étant extrêmes, ces conférences furent infructueuses, et Romanzow passa de nouveau le Danube, d'où il repoussa sans cesse les Turcs. Il s'avança ensuite vers Schumla, où trouvant le grand-visir campé trop éloigné des autres corps d'armée, et remarquant le désavantage de sa position, il l'environna si bien, qu'il l'empêcha de communiquer même avec ses magasins, et le força à demander la paix : les préliminaires en furent signés sur un tambour par Romanzow, au mois de juillet 1774. Le guerrier négociateur releva par sa modestie l'éclat de ses victoires; il ne voulut point partager avec l'impératrice les honneurs d'une entrée triomphante qu'on avait préparée pour elle à Moscow, et ne parut devant Catherine II qu'en simple soldat venant rendre compte de ses actions : il reçut d'elle une terre avec cinq mille paysans, une épaulette en diamans, l'ordre de Saint-Georges et un chapeau auquel était attaché une branche de laurier en pierres précieuses, estimées 30,000 roubles. Il partit bientôt pour son gouvernement d'Ukraine; mais Catherine l'en fit revenir presque aussitôt pour accompagner à Berlin le grand-duc Paul Petrovitz, qui allait y épouser la princesse de Wirtemberg. « Ce n'est » lui dit-elle, qu'au zèle du plus illustre » appui de mon trône que je puis me ré» soudre à confier mon fils. » Lorsque » le roi de Prusse aperçut le maréchal, il s'avança vers lui en lui adressant ces mots: « Vainqueur des Ottomans, soyez » le bienvenu; je suis charmé de voir » celui dont le nom doit passer à la pos» térité la plus reculée. » Parmi les fêtes données au grand-duc, celle qui dut flatter le plus Romanzow, fut la manœuvre de la garnison de Postdam rangée en bataillons carrés, à l'imitation des Russes à la sanglante bataille de Kagoul. Lorsque la guerre se réveilla en 1787 entre la Russie et la Porte ottomane, Romanzow, à qui l'on offrit le commandement, de moitié avec le prince Potemkin, voyant qu'il deviendrait le subordonné de ce favori, s'excusa sur son grand âge, demanda sa retraite et l'obtint : il mourut quelque temps après, respecté des Russes et des puissances étrangères, et laissant après lui la réputation de l'un des plus grands généraux du siècle. L'empereur Alexandre I[er] lui a fait ériger depuis une statue, sur le piédestal duquel on grava ces mots, aussi simples qu'énergiques :

AUX VICTOIRES DE ROMANZOW.

ROMANZOW (le comte *Nicolas*), chancelier de Russie, ministre des affaires étrangères, etc.

Né à Saint-Pétersbourg, et fils du célèbre maréchal, objet de l'article précédent. Il suivit la carrière de l'administration publique, dans laquelle il montra de rares talens; fut appelé d'abord au ministère du commerce, et contribua singulièrement, dans ce poste important, à hâter l'exécution des vues d'a-

grandissement de l'empereur Alexandre sur Odessa et sur les côtes environnantes. Devenu ensuite successivement conseiller-privé, sénateur, chambellan et chancelier, le comte de Romanzow parut de bonne heure adopter le système continental de Napoléon, qui, de son côté, lui donna plusieurs témoignages de son estime, et le décora même, aux conférences d'Erfurt, de la décoration du grand-aigle de la Légion-d'Honneur. Lors de la retraite du comte de Kotschoubey, en septembre 1807, M. de Romanzow fut chargé du porte feuille des affaires étrangères, et réunit alors le travail de ce département à celui du ministère de la guerre : cette nomination produisit une grande sensation dans le public, et les ennemis de la France dirent hautement qu'elle était l'ouvrage de la politique de Napoléon : ce qui porta à y croire c'est qu'il ne conserva effectivement cet emploi que pendant tout le temps que durent les relations de la Russie avec l'empire Français. Quoi qu'il en soit, il donna ostensiblement la démission de ses places ministérielles au mois d'août 1814, après le retour d'Alexandre en Russie, et reçut à cette occasion une lettre de ce monarque, qui semble détruire les soupçons qu'on avait pu concevoir d'après sa partialité prétendue pour Napoléon : elle est conçue en ces termes : « Comte Nicolaï Petrowitsch, d'après la » prière que vous m'avez adressée à plu- » sieurs reprises pendant mon absence, » et que vous venez de renouveler, je » vous accorde la démission de toutes les » affaires qui vous étaient confiées. Vous » connaissez l'estime que j'ai pour votre » mérite, et vous pourrez juger combien » il m'est douloureux de remplir vos » désirs; néanmoins j'ai la confiance » qu'aussitôt que votre santé le per- » mettra, vous ne refuserez pas, par » amour pour votre pays, de lui être » de nouveau utile par vos lumières et » votre expérience. Recevez la confir- » mation de ma reconnaissance distin- » guée pour les services que vous avez » rendus à la patrie, ainsi que l'assu- » surance de mon estime inébranlable. » Alexandre. » Le comte de Romanzow fit en, 1817 et 1818, différens voyages dans l'empire russe pour acheter des manuscrits et autres documens relatifs à l'histoire de son pays, dans laquelle on le dit très-versé.

ROMILLY (sir *Samuel*), célèbre membre du parlement d'Anglerre, etc. Né à Londres en 1758, et fils d'un orfèvre de Genève établi dans cette ville, lequel descendait d'une ancienne famille française réfugiée, par suite de l'édit de Nantes. Sir Samuel Romilly, après une excellente éducation, se fit recevoir avocat, et obtint bientôt, par un travail assidu, des talens rares et une conduite honorable, des succès qui lui attirèrent une nombreuse clientelle : le marquis de Lansdowne, qui avait aussi distingué le jeune légiste, l'admit dans son intimité. Devenu amoureux de la fille de miss Wahler, appelée dans le temps *la belle quaheresse*, il voulut d'abord, avant de songer à son bonheur personnel, assurer la fortune de ses parens, puis la sienne, et ce ne fut qu'après y être parvenu qu'il épousa sa maîtresse. Il voyagea ensuite sur le continent pour rétablir sa santé épuisée par tant de travaux; visita d'abord la France, puis Genève, et reprit à son retour en Angleterre, ses occupations au barreau, où il se fit remarquer de nouveau, autant par son éloquence que par son attachement à la liberté costitutionnelle. Appelé, en 1806, époque du ministère du célèbre Fox et de lord Grenville, aux fonctions de procureur-général, et créé chevalier, il fut élu peu après député à la chambre des communes, et suivit néanmoins tout à la fois, et avec une activité infatigable, *Westminster-Hall* et *Lincoln's-Inn*, sans négliger ses devoirs de député. Nommé, lors de l'information parlementaire contre lord Melville, l'un des commissaires des communes pour suivre l'accusation devant la chambre haute, il détailla, dans un long discours, devant les pairs assemblés, les délits imputés à lord Melville, et conclut en déclarant qu'il le croyait coupable, ce qui n'empêcha pas l'accusé d'être absous par la majorité ministérielle : dans une autre occasion, au sujet de l'abolition de la traite des esclaves, sir Samuel Romilly parla avec tant d'éloquence contre ce trafic, qu'il fut applaudi à trois reprises différentes, ce qui n'était encore arrivé pour aucun orateur. Il perdit, à la mort de Fox, sa place de procureur-général, et entra alors dans le parti de l'opposition, qu'il ne quitta plus. Il défendit avec chaleur les actes du ministère dont il avait fait partie, et s'éleva surtout avec indignation contre la rentrée de lord Melville à la tête des affaires. En 1807, sir Romilly, qui avait long-temps médité sur la réforme des lois criminelles, fit

paraître un travail, à la suite duquel il proposa à la chambre quelques changemens aux lois actuelles, qu'il disait écrites en lettres de sang, comme celles de Dracon. Malgré ses talens, son patriotisme et ses vertus, sir Samuel, lors de l'élection générale, fut repoussé par la ville de Bristol; mais il obtint pourtant bientôt après une place au parlement, où il représenta Arundel dans le Sussex, dont le patronage se trouve sous l'influence de la maison de Bedfort qui le soutenait. Devenu ensuite chef de l'opposition, qu'il dirigea toujours dans le sens constitutionnel, il fut nommé, à la réélection de 1818, député de Westminster à une très-grande majorité, malgré les manœuvres contraires du ministère, et parla, à la fin d'avril, sur les troubles occasionnés dans les colonies, à l'occasion desquels il demanda des renseignemens au gouvernement. Ce fut presque la dernière fois qu'il porta la parole au parlement, car sa femme étant morte à la fin d'octobre, il ne put survivre à la douleur que lui causa cette perte, et, se coupant la gorge avec un rasoir, il expira sur-le-champ, le 2 novembre 1818. Tous les partis s'accordèrent pour faire l'éloge d'un homme, que Mme de Staël appelait avec vérité, *la lumière et l'honneur de la jurisprudence anglaise*. Une chose digne de remarque, c'est que l'un de ses aïeux, nommé Isaac Romilly, s'était donné la mort de la même manière et pour la même cause, le 18 décembre 1759, à l'âge quarante-neuf ans.

ROSCOE (*William*), historien anglais, etc.

Né dans une des classes les plus inférieures de la société. Il reçut une éducation fort médiocre; fut placé dès sa plus tendre jeunesse dans l'étude de M. Cyes, procureur de Liverpool, et n'était que depuis très-peu de temps dans cette maison, lorsqu'un de ses camarades s'étant vanté d'avoir lu le traité de Cicéron, *De amicitia*, et ayant exalté l'élégance du style et les pensées de cette composition, Roscoe se la procura, et, à l'aide d'un dictionnaire et d'une grammaire, parvint bientôt à l'entendre assez bien. Il ne s'arrêta ensuite que lorsqu'il eut traduit de cette manière tous les classiques latins; s'attacha alors aux bons écrivains français et italiens qu'il vint à bout de comprendre tous sans le secours d'aucun maître, et fit aussi ses délices de la littérature et surtout de la poésie anglaise: il fit paraître, étant à peine âgé de seize ans, un poëme descriptif intitulé: *Mount-Pleasant*, qui ne prouve pas moins d'imagination que de goût. A l'expiration de son temps dans l'étude de M. Cyes, il devint associé de M. Aspinwal, procureur de la même ville fort en crédit; s'acquitta de son emploi à la satisfaction de tous, et acquit une connaissance très-étendue des lois de son pays, quoiqu'il s'occupât en même temps de littérature: ce fut aussi à cette époque qu'il se lia intimement avec les docteurs Enfield et Aikin, et qu'il fournit au premier, pour être insérée dans le *Spectateur*, une *élégie* sur la pitié et une *ode* sur l'éducation. En 1773, Roscoe contribua à l'établissement de la société *pour l'encouragement du dessin et de la peinture;* et lorsque la question de la traite des nègres fut agitée, il s'éleva avec force contre ce honteux trafic, dans des poëmes qui eurent beaucoup d'admirateurs. Il composa également, en faveur de la révolution française, plusieurs chansons populaires et d'autres morceaux de poésie, parmi lesquels on distingue un poëme fameux intitulé: *les Collines couvertes de vignobles*. Roscoe abandonna ensuite l'état de procureur pour suivre le barreau comme avocat, et devint peu après banquier à Liverpool, où il fut, pendant un espace de temps fort court, l'un des représentans de cette ville au parlement. Il s'y montra zélé partisan de M. Fox, et vota toujours avec son parti. On distingue, parmi les autres ouvrages de cet auteur, *les Malheurs injustes de l'Afrique*, poëme en deux parties; *Vie de Laurent de Médicis; Vie et pontificat de Léon X; Traités relatifs à la guerre entre la Grande-Bretagne et la France; Lettre à Henri-Brougham sur la reforme parlementaire*, etc.

ROSEMBERG (le prince de), feld-maréchal autrichien, etc.

Né à Vienne, et fils du ministre grand chambellan de ce nom. Il servit en 1796 en qualité de colonel, et fut élevé au grade de quartier-maître-général pour s'être distingué à la bataille de Wurtsbourg, où il fut fait prisonnier. Il se signala de nouveau le 27 octobre près de Plonich et Bibelsheim, et montra alors beaucoup de bravoure et d'intelligence; fit les différentes campagnes contre la France; fut promu au grade de feld-maréchal-lieutenant à la suite d'une action d'éclat; puis chargé, en

1809, d'un commandement important. Il se fit encore remarquer à la tête du corps qu'il avait sous ses ordres à la bataille d'Esling, où la principale attaque du village de ce nom fut operée, sous sa direction, par le régiment d'infanterie de l'archi-duc Charles, tandis que deux divisions agissaient sur un autre point : il renouvela deux fois son attaque sans pouvoir s'emparer du village, et se borna alors à se maintenir dans sa position. Ce fut également le corps du prince de Rosemberg qui engagea la bataille de Wagram contre celui du maréchal Davoust, le 6 juillet, aux premiers rayons du soleil; mais il ne tarda pas à être culbuté et rejeté au-delà du Neusiedel, avec une perte considérable. Il obtint, après la guerre, le commandement de la place de Vienne et la vice-présidence du conseil aulique, et fut nommé, le 29 avril 1814, général de cavalerie.

ROSEN (le baron *Grégoire*), lieutenant-général russe, etc.

Issu d'une famille d'origine suédoise. Il entra au service le 6 mars 1789, en qualité de bas-officier; passa successivement par tous les grades inférieurs; obtint celui de capitaine le 21 mars 1803, et fit ses premières armes en 1805 : sa conduite distinguée à la bataille d'Austerlitz, lui valut une épée d'or, avec cette inscription : *Pour la bravoure*. Nommé colonel du premier régiment de chasseurs, le 29 mars 1806, il se signala pendant la campagne de cette année, et fit celle de 1807 en qualité de général de jour, auprès du général Platoff. Depuis le 8 jusqu'au 17 février, son régiment fut sans cesse aux prises avec les Français, et il assista le 21 à l'affaire sanglante de Launau. Le 13 mars il attaqua les retranchemens de Klein-Dobowitz, où il mit en fuite une partie du corps polonais de Zaïonczeck ; fut décoré, le 24 mai, de la croix de St.-George, de quatrième classe, à la suite du combat de Bergfried; protégea, le 28, la retraite de Guttsladt ; combattit le 29 et le 30 à Heilsberg et à Welau, et obtint, à la fin de cette campagne, la croix de St.-Wladimir, de troisième classe, et celle du Mérite militaire de Prusse. Au mois d'août 1808, le général Rosen reçut l'ordre de marcher en Finlande, et il commandait l'avant-garde dans le combat livré le 16 septembre aux Suédois, dans lequel il donna des preuves de bravoure qui lui valurent le grade de général-major Devenu chef de brigade, le 14 septembre 1810, il fut pourvu en 1812, du commandement du régiment des gardes de Préobragensky; combattit successivement, le 26 août, à Borodino, où il fut décoré de la croix de Sainte-Anne; le 27 et le 28 à Mojaïsk, et enfin le 9 septembre à Tatarki. Le 5 novembre il se mit à la poursuite des Français jusqu'à la Bérésina, où s'étant réuni à l'armée de l'amiral Tschitschagoff, il continua sa marche jusqu'à Wilna. Le 1er janvier 1813, il passa le Niémen et s'avança immédiatement dans le duché de Varsovie, la Prusse et la Saxe. Il fut nommé chef de la première division des gardes, le 19 avril, et commanda ce corps aux batailles de Lutzen et de Bautzen, à la suite desquelles le roi de Prusse le décora du grand cordon de l'Aigle rouge. Après la rupture de l'armistice, le général Rosen se battit encore avec les gardes à Pirna; marcha ensuite sur Tœplitz, et partagea peu après les périls du combat de Culm, où il fut élevé au grade de lieutenant-général. Il concourut aussi aux succès des alliés à Leipzig et sur le Rhin, qu'il passa avec sa division, le 1er janvier 1814, et fit alors la campagne de France, qui se termina par la capitulation de Paris et la chute de Napoléon.

ROSENSTEIN (*Nils* ou *Nicolas* de), ministre d'état et écrivain suédois, etc.

Né vers 1750, et fils du docteur Rosen de Rosenstein, connu par plusieurs ouvrages de médecine. Il fut nommé par Gustave III secrétaire d'ambassade à Paris, d'où il fut ensuite rappelé pour être le précepteur du fils de son souverain. Des intrigues de cour faillirent l'éloigner de cette place après la mort de Gustave III, mais son élève demanda avec tant d'insistance à le conserver, qu'on n'osa le lui ôter. L'éducation du jeune prince étant achevée, M. de Rosenstein obtint une pension, et fut successivement revêtu de plusieurs charges. Il est maintenant secrétaire d'état, ayant le département des cultes, commandeur de l'ordre de l'Etoile polaire, et secrétaire de l'académie suédoise. Outre un ouvrage sur les *Progrès des lumières*, qui est très-estimé en Suède, il prit une très-grande part aux travaux de l'académie suédoise pour perfectionner l'ortographe et la grammaire.

ROSETTE (N.), espagnol célèbre par ses cruautés dans l'Amérique méridionale, etc.

Né en Espagne, où il commit des excès qui excitèrent, dit-on, contre lui l'animadversion de la justice. Il passa dans les colonies de l'Amérique du sud ; devint intendant d'une habitation, et fut ensuite un des agens dont se servirent les royalistes du pays pour soulever les esclaves contre leurs maîtres et exciter la guerre civile dans la nouvelle république de Vénézuéla. Après avoir reçu des secours d'armes et de munition des gouverneurs de Puerto-Cabello et de la Guyana, il se porta dans la partie de l'est de la province de Caraccas; donna la liberté aux esclaves partout où il passa ; renforça ainsi son corps d'armée, et traça sa route par des flots de sang et par des cruautés sans nombre : en effet, dans une étendue de quatre cent milles, des rives de l'Orénoco jusqu'aux environs de Caraccas il n'épargna aucun être humain, et fit massacrer impitoyablement tout ce qui ne voulut pas se joindre à lui. Au commencement de 1814, Rosette prit possession d'Occumare, ville située à dix lieues de la capitale de Vénézuéla, et se joignit peu après aux autres chefs royalistes, avec lesquels il fut battu par le colonel Rivas, sur les bords de la rivière de Tuy. Il rallia néanmoins sa troupe, réunit ses débris à ceux de Boves, et, après avoir reçu des renforts, il marcha de nouveau sur Caraccas, où il entra en vainqueur, et fit fusiller, malgré la capitulation, outre les officiers républicains, une grande partie des soldats et quelques centaines d'habitans soupçonnés d'être peu favorables à la cause qu'il défendait.

ROSMINI (*Charles*), savant biographe italien, chevalier du Saint-Empire, etc.

Né en 1767 à Roveredo, d'une famille noble. Il eut l'avantage de vivre dans sa première jeunesse avec les Vanetti, où le père, le fils et la mère cultivaient les lettres avec succès, et avait luimême fait tant de progrès dans l'étude, à l'âge de quinze ans, qu'en 1782 il écrivit sur l'opéra de Rezzonico, intitulé : *Alessandro e Timoteo*, une lettre dans laquelle, traitant de la musique ancienne et moderne avec un grand sens et beaucoup de savoir, il indiqua les moyens de perfectionner le drame musical italien, selon que Rezzonico se l'était proposé. L'année suivante il publia des *Considérations sur deux opuscules de d'Alembert, relatifs à la poésie*; et fit paraître, en 1786, la *Vie d'Ovide*, dans laquelle les écrits de ce poète sont examinés et appréciés avec beaucoup de goût. La *Vie de Sénèque* ne tarda pas à suivre cette production, mais celle qui contribua le plus à procurer à Rosmini une grande réputation de savoir bibliographique est, sans contredit, son ouvrage sur le célèbre Victor de Feltri et ses disciples : il fut cité particulièrement à cause de son exactitude et des connaissances accessoires que l'auteur y déployait. L'année 1815 vit paraître de lui l'*Histoire des entreprises et de la vie du général Jean-Jacques Trivulzio*, dit *le Grand*, ouvrage qui renferme des notices fort circonstanciées sur les hommes et les choses du temps où vivait ce grand capitaine, et qui n'a cependant pas été à l'abri de toute critique en Italie : le plus grave reproche qu'on ait fait alors à Rosmini, est celui d'une prévention officieuse en faveur de la famille des Trivulzio. Malgré ces légères taches, on regarde encore aujourd'hui cet auteur comme le premier biographe actuel de l'Italie.

ROSSI (*Jean-Bernard* de), savant orientaliste piémontais, etc.

Né à Castel-Nuovo en Piémont le 25 octobre 1742. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et se rendit en conséquence à Turin pour y faire ses études théologiques. Il suivit, d'après les réglemens de l'université, la classe d'hébreu, et les progrès étonnans qu'il y fit déterminèrent dès lors sa vocation : au bout de six mois il fit imprimer, en vers hébraïques, un assez long *poëme* en l'honneur de M. de Rora, qui venait d'être nommé à l'évêché d'Ivrée. Devenu docteur et prêtre en 1766, il apprit, sans maître, le rabinique, le chaldaïque, l'arabe et le syriaque, et il dédia, en 1768, au même M. de Rora, nommé archevêque de Turin, ses *carminæ orientalia* : il étudia aussi la plupart des langues vivantes, et rédigea, pour son usage, des grammaires anglaise, allemande, russe, etc. En 1769, il obtint, sans l'avoir demandé, un emploi au musée qui dépend de la bibliothèque royale de Turin, réunie à l'université, et fut appelé, à la même époque, par le duc de Parme, pour occuper, à l'université de sa capitale, la chaire de langues orientales, qu'il a rempli avec succès pendant quarante ans. Il fit, en 1778, le voyage de Rome; recueillit dans les plus riches bibliothèques de cette ville une quantité de

matériaux importans, et fit paraître, en 1782, le programme de ses *Variæ lectiones veteris Testamenti*, le seul de ses écrits qu'il ait publié par souscription : l'ouvrage fut terminé en 1788, et il y joignit un supplément en 1798. Cet immense travail. et les nombreux ouvrages qu'il avait composés sur l'histoire de la typographie hébraïque, ayant fait connaître à l'Europe la richesse de son cabinet en manuscrits de la Bible et en éditions hébraïques du quinzième siècle, l'empereur, le roi d'Espagne, le pape Pie VI lui firent adresser successivement, mais en vain, les propositions les plus avantageuses pour acquérir cette précieuse collection. Quelques années après l'abbé de Rossi se vit associé aux académies de Turin, de Cortone, et obtint sa retraite en janvier 1809. On lui offrit, en 1814, la place de conservateur de la bibliothèque royale à Turin, et il vendit alors sa bibliothèque à la duchesse de Parme. Parmi ses nombreux écrits, on en cite plusieurs qui ont justement fondé sa réputation : sa bibliographie est d'autant plus curieuse, que les livres qui en sont l'objet sont très rares, les juifs les cachant avec un soin extrême aux chrétiens.

ROSSI (*Pellegrin*), jurisconsulte napolitain, etc.

Né à Carrare en 1787. Il fit ses études au collége de Corregio dans les états de Modène, et y fut elevé au grade de docteur en droit à l'âge de dix-neuf ans. Il adopta les idées de la révolution; parvint, en 1807, à l'office de secrétaire du procureur-royal près la cour d'appel de Bologne, et entra décidément, en 1810, dans la carrière du barreau. Il préféra ensuite la chaire de droit civil de Bologne, à laquelle il fut promu en 1812; passa, deux ans après, à celle du droit criminel dans l'université de cette ville, et fut décoré, sur ces entrefaites, par le roi Murat, de son ordre des Deux-Siciles. Devenu bientôt l'un des membres de la commission formée par le vice-roi d'Italie, pour organiser le nouveau système judiciaire dans la Romagne, il resta sans emploi après la chute de Napoléon, embrassa avec ardeur le parti du roi Murat, lorsque celui-ci s'avança, en avril 1815, pour envahir l'Italie septentrionale, et remplit même alors les fonctions de son commissaire civil dans les départemens du Reno, du Rubicon, du Bas-Pô et du Tanaro, dont il s'était déjà rendu maître. L'armée autrichienne ayant ensuite obligé Rossi de fuir, il se réfugia en Angleterre, où il a publié un ouvrage de jurisprudence qui n'est pas sans mérite.

ROSSI (*V.*), membre du corps législatif napolitain, etc.

Né à Palmi près Naples, de parens pauvres. Il s'éleva par ses talens et son éloquence dans la profession d'avocat, et devint l'ornement du barreau napolitain. Partisan déclaré de la liberté, il contribua de tous ses moyens au succès de la révolution opérée à Naples après l'entrée des Français en 1799, et fut alors choisi pour remplir les fonctions de membre du corps législatif. Il se signala par un grand zèle et une probité à toute épreuve, donna l'exemple des vertus publiques et privées, et sortait tous les jours de sa modeste retraite pour arriver à pied dans la capitale, revêtu de l'habit d'un simple soldat, et mangeant son pain en traversant les rues. Lors de la reprise de Naples par le cardinal Ruffo, et de la proscription des révolutionnaires, Rossi osa être le consolateur de ses amis pendant la durée de leur prison, jusqu'au moment où il y fut conduit lui-même. Le tribunal royal l'ayant condamné à la mort, il ne perdit rien de sa gaieté ordinaire, plaisanta beaucoup le prêtre chargé de l'assister dans ses derniers momens; et parvenu au pied de l'échafaud, il s'écria d'une voix forte et sonore : « Citoyens, vengez-moi, je meurs pour la patrie ! » Mais la populace, qui le caressait naguère, se précipita sur son cadavre et le déchira en mille pièces : il avait à peine vingt-cinq ans.

ROSSLYN (*Alexandre* Wedderburne, comte de), savant jurisconsulte écossais, etc.

Né en 1733, d'une famille respectable. Il étudia les lois dès sa jeunesse, et fut reçu avocat en 1752 : l'année suivante il fut admis au collége de justice du Temple, et parut à la barre en 1757. Il entra, en 1763, au conseil du roi, siégea peu après au parlement pour le comte de Richemond, et se joignit d'abord à Georges Greenville dans le parti de l'opposition, où il brilla par son éloquence dans plusieurs occasions importantes. Après la mort de son ami, Wedderburne accepta néanmoins la place d'avocat-général, et favorisa alors de tout son pouvoir les efforts du gouvernement pour soumettre l'Amérique.

Nommé, en 1778, procureur-général, et, en 1780, premier juge des plaids communs, il fut créé, dans le même temps, baron de Loughborourgh, et présida ensuite la commission chargée de procéder contre les révoltés de Southwark : on prétend que sa conduite ne fut pas exempte de censure dans cette circonstance, et on l'accusa même d'avoir impliqué dans le procès plusieurs personnes qui y étaient étrangères. Cependant, on doit convenir, malgré cette assertion, qu'à la cour des plaids communs, le comte de Rosslyn se montra toujours l'ami du peuple, et particulièrement des marins maltraités par leurs officiers. Lors de la coalition du lord North et de M. Fox, Alexandre Wedderburne se prêta de tout son pouvoir à cette administration, et vota ensuite avec eux pour l'opposition; mais, ayant été nommé chancelier en 1793, il soutint avec beaucoup de vigueur le gouvernement dans la guerre contre la France, fut créé comte de Rosslyn en 1801, et se vit obligé de remettre les sceaux dans la même année : il mourut subitement en 1805, âgé de soixante-douze ans. On lui doit un pamphlet intitulé : *Observations sur l'état actuel des prisons en Angleterre, avec les moyens de l'améliorer.*

ROSTOPCHIN (le comte *Fédor*), lieutenant-général d'infanterie russe, gouverneur de Moscou, etc.

Issu d'une ancienne famille de Russie, qui n'avait cependant rempli avant lui aucun poste distingué, et fils du comte Rostopchin, qui vivait encore retiré dans ses terres, âgé de quatre-vingt-un ans à l'époque de la guerre de 1812. Le jeune Fédor se décida de bonne heure pour le parti des armes, et il était, à l'âge de vingt-un ans, lieutenant dans la garde impériale. Il quitta alors la Russie pour voyager, et résida quelque temps à Berlin, où son esprit ayant plu au comte de Romanzow, frère du ministre des affaires étrangères, qui était alors ambassadeur en Prusse, il obtint un avancement rapide; fut ensuite décoré du grand ordre de Russie, et enfin créé comte, ainsi que son père. Mais ils éprouvèrent bientôt après une disgrâce à laquelle le comte Panin ne fut, dit-on, pas étranger, et reçurent l'ordre de se retirer dans leurs terres, où ils vécurent en simples cultivateurs jusqu'à la mort de Paul Ier. Le comte Rostopchin rentra en faveur sous Alexandre, et il était gouverneur de Moscou, lorsque l'armée française parut sous ses murs en 1812. Le 11 septembre, veille de l'arrivée de l'empereur Alexandre, il adressa à la garnison une proclamation énergique, pour l'exciter à la défense; et le 14, jour de l'entrée des Français à Moscou, les Russes mirent le feu à plusieurs édifices publics de cette ville. Cet événement funeste, qu'on attribua généralement au comte Rostopchin, sauva pourtant son pays et perdit les envahisseurs : il avait préludé en quelque sorte à cette terrible catastrophe par l'incendie de sa belle maison de campagne de Voronozo, près de laquelle il laissa attaché à un poteau un billet conçu en ces termes : « J'ai embelli pendant huit ans cette maison de campagne, et j'y ai vécu heureux au sein de ma famille. Les habitans de cette terre, au nombre de mille sept cent vingt, la quittent à votre approche, et je mets le feu à ma maison, afin qu'elle ne soit pas souillée par votre présence. Français, je vous ai abandonné mes deux maisons de Moscou, avec des meubles valant un demi-million de roubles : ici vous ne trouverez que des cendres. » Le comte Rostopchin conserva le gouvernement de Moscou jusqu'au mois de septembre 1814, époque à laquelle il donna sa démission pour accompagner à Vienne l'empereur Alexandre. Il arriva, en 1817, à Paris, où il paraît avoir l'intention de fixer désormais son séjour, puisqu'il vient d'y marier sa fille au petit fils du comte de Ségur.

ROTUNDO (*N.*), révolutionnaire italien, etc.

Il fut un des étrangers qui accoururent en France au moment de la révolution, et que l'on vit figurer à la tête de tous les attroupemens; se distingua surtout le 17 juillet 1791, jour de l'insurrection du Champ de Mars; fut arrêté par ordre du comité des recherches, puis remis en liberté au moment de l'acceptation de la constitution par le roi. De nouveaux crimes signalèrent bientôt ce misérable, et ce fut lui qui, lorsque la famille royale eut été renfermée au Temple, concourut à l'assassinat de la princesse de Lamballe, dont il présenta ensuite la tête sous les fenêtres de la reine, en lui annonçant que le même sort l'attendait. Il alla quelque temps après en Angleterre, où il se vanta lui-même, à une table publique, de cet assassinat; se rendit à Genève, en 1793,

et y eut une querelle très-vive avec un Irlandais, pour avoir dit que le roi d'Angleterre serait bientôt traité comme celui de France. La potence mit enfin un terme aux crimes de Rotundo : il fut convaincu de vol et de meurtre, et exécuté en Piémont au commencement de 1794.

ROXBURGH (*William*), surintendant du jardin botanique de la compagnie des Indes-Orientales, au Bengale, etc.

Né à Underwood en Ecosse le 29 juin 1759. Sa famille, qui le destinait à la médecine, l'envoya achever ses études à Edimbourg, où il suivit les cours des professeurs de l'université. Son aptitude et sa bonne conduite lui firent bientôt obtenir l'amitié du docteur Boswell, dont il devint ensuite le correspondant et l'allié par un mariage qu'il contracta plus tard dans sa famille. A l'âge de vingt-un ans il avait déjà fait deux voyages aux Indes, en qualité de chirurgien sur un vaisseau, et ce fut alors qu'il accepta l'offre qu'on lui fit de s'établir à Madras. La réputation de Linnée était alors dans tout son éclat, et Roxburgh, séduit par le nouveau système de ce célèbre naturaliste, se montra jaloux de marcher sur ses traces, et établit une correspondance avec sir John Pringle, président de la société royale des sciences, auquel il envoyait des plantes curieuses de l'Asie : il perfectionna même les moyens de transports qu'on employait pour ce genre de productions. Il avait commencé son excellent ouvrage, intitulé : *Description des Plantes de Coromandel*, lorsqu'il fut appelé, par le gouvernement du Bengale, aux fonctions de directeur du jardin de botanique de Calcutta, et c'est à son arrivée dans cette ville qu'il se lia avec Cenig, fameux botaniste allemand, dont il partagea dès lors les travaux. La société asiatique ayant été fondée au Bengale, Roxburgh en fut nommé membre, et l'enrichit de plusieurs découvertes. Il revint, en 1797, en Europe, où il reçut le degré de docteur; commença, à son retour au Bengale, à entretenir une correspondance aussi intéressante qu'utile avec M. Moore, secrétaire de la société des arts et du commerce de Londres. Sur ces entrefaites la marine anglaise se trouvant menacée, par le résultat des manœuvres de Napoléon, de manquer des cordages que lui fournissaient les pays du nord, Roxburg, pour obvier à un inconvénient aussi grand, fit aussitôt des recherches sur la culture et les propriétés du chanvre dans les Indes, et transmit, à cet égard, les communications les plus importantes. L'altération de sa santé l'obligea souvent à faire des voyages en Europe; cependant un séjour de quelque temps qu'il fit au Cap de Bonne-Espérance contribua non-seulement à rétablir son tempérament, mais lui fournit encore un vaste champ d'observations nouvelles. Dans un autre de ses voyages en Angleterre, en 1814, il prononça, devant la société des arts, un discours éloquent, et reçut alors du duc de Norfolk, président, une seconde ou troisième médaille d'or. Il mourut à Edimbourg des suites de ses infirmités, le 10 avril 1815, à l'âge de cinquante-sept ans.

RUCHEL (*Ernest-Frédéric-Guillaume-Philippe* de), célèbre lieutenant-général prussien, etc.

Né en 1754 à Zizenow en Poméranie. Il fut élevé dans l'école des cadets à Berlin, et entra, à l'âge de dix-huit ans, dans le régiment d'infanterie de Stojentien. A son retour de Magdebourg où il s'était rendu pour étudier les sciences militaires, il fut fait adjudant de son régiment, et bientôt après, pendant la guerre de Bavière, adjudant du général de Knobelsdorf. Il se trouva aux affaires de Groumback et de Gabel, et Frédéric II l'ayant fait venir à Postdam en 1781, le créa capitaine et lieutenant de l'état-major : le successeur de ce prince confia ensuite à Ruchel la réforme des écoles militaires, et on lui doit tout ce qui en est résulté de bon. Envoyé, en 1790, en Silésie pour y mettre sur pied les régimens de cette province, il fut nommé adjudant-major en 1791, et accompagna, l'année suivante, Frédéric-Guillaume II, à Anspach et à Mayence. La Prusse ayant déclaré la guerre à la France, Ruchel, après s'être trouvé au siége de Longwi, se rendit, comme envoyé militaire, auprès du landgrave de Hesse-Cassel, qu'il accompagna dans les combats que les Hessois livrèrent près de Clermont et de Verdun. Il fut chargé peu après d'arrêter les opérations de Custine, qui menaçait Coblentz; devint lieutenant-colonel à cette occasion, et fut décoré, par le landgrave, de l'ordre militaire de Hesse. Il eut aussi beaucoup de part à la prise de Francfort lorsque les Hes-

sois s'en rendirent maîtres; fut élevé au grade de colonel dans les commencemens de 1795, et chargé bientôt après de plusieurs missions auprès de quelques princes d'Allemagne. Nommé commandant de Goustawsbourg, il défendit vigoureusement cette place contre toutes les attaques des Français; devint général-major et commandant d'une brigade après la prise de Mayence, et assista au blocus de Landau, où il commandait l'aile droite: ce fut alors que le roi lui donna un régiment. Ayant repoussé les Français à Frankenthal, il reçut en récompense l'ordre de l'Aigle-Rouge; faillit être fait prisonnier à l'affaire de Kreuznach, et se distingua de nouveau aux combats de Kaiserslautern et de Martinshœhe. Pendant l'hiver de 1795, le général-major Ruchel occupa les îles près de Mayence, et suivit, au printemps, l'armée en Westphalie: après la paix de Bâle, le roi, pour prix de ses services, lui donna des terres considérables qu'il vendit. A la mort de Frédéric-Guillaume, il retrouva la même faveur auprès du jeune roi, et lorsque la Prusse prit encore part à la guerre, Ruchel obtint le commandement d'un corps destiné à seconder les opérations de celui de Hohenlohe. Il arriva trop tard de quelques heures à la journée d'Jena, où il sacrifia inutilement la plus grande partie de son corps, et fut fait prisonnier par les Français, après avoir donné des preuves de la plus grande valeur, et être resté sur le champ de bataille mortellement blessé. Il recouvra sa liberté; fut alors chargé du portefeuille de la guerre, et s'établit à Kœnisberg, où ses occupations consistaient à organiser de nouveaux régimens: il ne dédaignait pas non plus le soin de diriger l'opinion publique, en composant les principaux articles de la gazette de cette seconde capitale de la Prusse. A la paix de Tilsitt, le général Ruchel qu'on venait de priver de tous ses emplois, à la sollicitation de Napoléon qui le haïssait, demanda son congé, qu'il obtint avec une pension considérable, et se retira dans ses terres à Haseley en Poméranie, où il est resté depuis.

RUFFO (*Fabrice*), célèbre cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Naples le 16 septembre 1744. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut créé, en 1791, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie. Devenu trésorier général sous Pie VII, il administra quelques parties de son dicastère à la satisfaction de tout l'Etat romain, et on lui dut alors la loi qui accordait une prime aux propriétaires qui planteraient un olivier. Il entreprit, en 1799, de reconquérir le royaume de Naples sur les Français, et descendit à Reggio en Calabre avec trois hommes seulement. Dès qu'il eut rassemblé cent hommes, il marcha à la tête de cette faible escorte, et, dans l'espace de quelques jours, il réunit une armée qui se montait à vingt-cinq mille hommes, déjà prêts, il est vrai, à s'insurger depuis long-temps par les soins de divers agens royalistes. Il donna, dans sa route, de fréquens exemples de sévérité, même de cruauté, qui jetèrent l'épouvante dans le parti ennemi, et ne firent honneur ni à sa politique ni à son humanité: les résultats de cette expédition furent la prise de Naples et l'évacuation de l'Etat romain et de la Toscane. Peu de temps après le cardinal Ruffo eut des querelles assez vives avec les Anglais, qu'il accusait d'avoir rompu une capitulation; fut appelé, en 1801, aux fonctions de ministre plénipotentiaire du roi de Naples à Rome, et rentra insensiblement dans la carrière des affaires. Après l'enlèvement du pape, Napoléon fit venir à Paris le cardinal Fabrice, auquel il donna la croix d'officier de la légion-d'honneur; mais il l'éloigna bientôt de sa personne, et l'exila même à Bagneux près de Sceaux: il retourna à Rome avec le saint-père, en 1814, et fait encore aujourd'hui partie du sacré collége. Ce cardinal a écrit successivement sur les manœuvres des troupes et les équipages de la cavalerie; sur les fontaines, sur les canaux et sur les mœurs des différentes espèces de pigeons. Il passe pour avoir de l'esprit, de l'instruction et des connaissances très-variées, et a aussi la réputation d'être le plus savant économiste d'Italie. Du reste, il se montre assez indépendant dans ses opinions, et il parait qu'il restera toute sa vie cardinal-diacre, sans entrer dans l'ordre de la prêtrise. Il a recouvré des terres dans le royaume de Naples, où il passe la plus grande partie de son temps à mettre en pratique ses connaissances en agriculture.

RUHNKEN (*David*), savant professeur suédois, etc.

Né à Stolp dans la Poméranie prussienne le 2 janvier 1723. Il professa la

littérature et l'histoire dans l'université de Leyde, et fut nommé bibliotécaire de cette ville après Gronovius. Il fit, dans sa jeunesse, le voyage de Paris, et s'y lia avec Capéronnier et plusieurs autres savans de cette capitale. De retour en Hollande, il publia divers ouvrages recommandables par une critique judicieuse et une profonde érudition : ils ont pour titre : *Epistola criticæ in Homeri et Hesiodi liguenos ; de vita et scriptis longini; timæi sophistæ lexicon; Historia crit caoratorum græcorum*, etc. On lui doit encore des éditions de Velleïus Parterculus et de Rutulius Lupus, et de quelques autres écrits de philologie. Ce savant mourut le 14 mai 1798. Il laissa une nièce et une fille aveugles et indigentes; mais la république batave a acheté sa bibliotéque pour une pension viagère en faveur de celles-ci. Il avait recueilli, à grands frais, une collection complète des auteurs classiques et des antiqaires, avec un grand nombre de manuscrits précieux, parmi lesquels on espérait retrouver des copies de plusieurs ouvrages conservés dans le dernier incendie de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

RUMFORD (*Benjamin* Thompson, comte de), célèbre philantrope, etc. Né en 1753 à Concord dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale. Il se trouva de bonne heure livré à lui-même et dans un dénuement presqu'absolu. Etant attaché à un ecclésiastique instruit, il reçut de lui les premières notions des sciences pour lesquelles il montra de grandes dispositions, mais qui ne pouvaient pourtant lui offrir des ressources bien assurées dans son pays. A dix-neuf ans il épousa une veuve riche, et devint alors l'un des personnages considérables de la colonie. La guerre qui survint en 1775 détruisit le bonheur du jeune Thompson, qui, ayant embrassé le parti royal, se retira avec l'armée à Boston. Lorsque les troupes anglaises furent obligées d'évacuer cette ville, le 24 mars 1776, il fut chargé d'en porter la nouvelle à Londres, et à son arrivée, lord Georges-Sackville-Germain l'attacha à ses bureaux. Elevé, en 1780, au poste important de sous secrétaire d'état, les fautes du ministère déterminèrent bientôt Thompson à quitter cette place, et il retourna, en 1782, à l'armée royale, où il venait d'obtenir le commandement d'un escadron. Il réorganisa la cavalerie anglaise; déploya autant de valeur que de talent dans cette campagne, et se trouvant colonel à la paix, il forma le projet d'aller prendre du servive en Bavière, avec la permission du roi d'Angleterre, qui le fit alors chevalier, et lui conserva la demi-solde qui appartenait à son grade. Etabli à Munich, en 1784, sir Benjamin Thompson gagna, par ses qualités aimables, la faveur de l'électeur Charles-Théodore, qui, après l'avoir nommé successivement aide-de-camp, chambellan, membre du conseil d'état, et lieutenant-général de ses armées, lui procura encore les décorations des deux ordres de Pologne et le titre de comte de Rumford : il est vrai que les services que ce ministre rendit à la Bavière et à sa capitale sont incalculables. En effet il réorganisa l'armée, établit une école militaire, réforma les abus de la police, fonda une maison d'industrie pour les mendians, qui s'étaient multipliés d'une manière effrayante, et parvint, non-seulement à leur procurer une existence, mais à leur inspirer même l'amour du bien, de l'ordre et du travail. C'est principalement à ses recherches de bienfaisance que M. de Rumford est redevable de l'éclat dont jouira son nom dans l'histoire de la physique ; ses principales expériences eurent pour objet la nature de la chaleur et de la lumière, ainsi que les lois de leur propagation : c'était ce qu'il lui importait le plus de bien connaître pour nourrir, vêtir, chauffer et éclairer un grand rassemblement d'hommes. Il multiplia ses expériences et ses observations, qu'il appliqua à l'économie publique et privée, et on lui doit aussi l'invention d'une espèce de cheminées et de lampes très-ingénieuses. Pénétré de l'utilité de cette partie de la physique, à laquelle il s'appliquait, il fonda deux prix qui doivent être décernés annuellement, par la société philosophique de Philadelphie, aux expériences les plus importantes, dont la chaleur et la lumière seront les objets : il a été également l'auteur principal de l'institution royale de Londres pour hâter les progrès des sciences. Il reçut, en 1796, de l'électeur Charles-Théodore, la mission de commander son armée, et de maintenir la neutralité de sa capitale contre les deux grandes puissances qui semblaient vouloir l'attaquer; et fut aussi nommé, en 1798, ministre plénipotentiaire près du roi de la Grande-Breta-

gne; mais sa qualité de sujet du gouvernement anglais devint un obstacle insurmontable à l'exercice de ses fonctions. Après la mort du prince son bienfaiteur, arrivée en 1799, le comte de Rumford choisit la France pour le lieu de sa retraite, et consacra toujours ses travaux à l'utilité publique: il prit, en conséquence, une part active à toutes les occupations de la classe de l'institut dont il était membre, et mourut à Auteuil près Paris, le 22 août 1814, âgé de plus de soixante ans.

RUSCA (*N.*), piémontais, général de division au service de France, etc.

Né à Dolce-Aqua dans les états du roi de Sardaigne. Il y vivait comme propriétaire à l'époque de la révolution française, dont il se déclara hautement le partisan; fut bientôt banni de son pays, et privé de ses biens à cause de ses opinions politiques; et se rendit aussitôt à l'armée française, où il obtint du service et montra le plus grand courage. Il fut élevé, en 1795, au grade d'adjudant-général; servit de la manière la plus brillante contre les Espagnols; et se distingua surtout par un sang-froid et une intelligence admirables dans l'affaire qui eut lieu sur les bords de la Fluvia, le 14 juin de cette année. Il fut alors nommé général de brigade, puis employé à l'armée d'italie, où il se signala de nouveau à l'ouverture de la campagne de 1796, par la prise de la redoute de Saint-Jean-de-Muriatte. Il fut blessé le 29 juillet, au combat de Sale; devint, peu de temps après, général de division; obtint, en 1802, le gouvernement de l'île d'Elbe, d'où il fut rappelé en 1805; resta quelques années sans destination; commanda ensuite dans l'intérieur, et se fit tuer en 1814, en défendant la ville de Soissons contre les ennemis.

RUSSEL (*N.*) général des Irlandais-Unis, etc.

Issu d'une famille anglaise établie en Irlande. Il embrassa de bonne heure l'état militaire, et se trouvait déjà capitaine au 64e. régiment d'infanterie anglaise qui se trouvait en Irlande, lorsque la révolution française éclata. Il s'en montra hautement le partisan; excita ensuite, par sa conduite et ses discours, l'attention de l'autorité, et fut arrêté en 1792, puis conduit au château de Dublin. Il fut mis en liberté quelque temps après; se lia alors avec O'-Connor, lord Fitz-Gérald, Emmet et quelques autres, et devint ainsi l'un des membres du directoire provisoire d'Irlande. Emprisonné de nouveau, comme ennemi de son gouvernement, il fut envoyé au fort Saint-Georges en Ecosse, et de là déporté sur les rives de l'Elbe; mais, toujours rempli de ses projets révolutionnaires, il retourna encore à Dublin, où il fut arrêté le 9 septem. 1803, traduit devant un tribunal, condamné à mort, et exécuté quelques jours après. Le capitaine Rusel avait de l'instruction et un courage extraordinaire qui auraient pu le faire distinguer dans une autre position et dans un temps plus heureux.

RZEWUSKI (*Severin*), hetmann et général de la couronne de Pologne, etc.

Après avoir suivi son père dans sa captivité en Russie, où ils restèrent détenus cinq ans à Kaluga, il revint dans sa patrie avec une grande réputation de patriotisme. Cependant la diète de 1788 à 1792 ayant fait éclater le penchant de Rzewuski pour le système électif des rois et pour l'ancien gouvernement oligarchique, il se trouva en opposition avec la grande majorité des Polonais, qui voulaient un gouvernement solide et héréditaire, et fut, après la promulgation de la constitution du 3 mai 1791, l'un des auteurs de la funeste confédération de Targowitz, qui prépara le dernier démembrement de son pays. De concert avec Félix Potoki, qui jouissait d'une bien plus grande influence que lui, il refusa de prêter serment à cette constitution, et écrivit même une longue lettre au roi de Pologne pour motiver son refus. Déclaré aussitôt déchu de sa place, comme rebelle, il se retira à Saint-Pétersbourg, et reparut en 1792, à la suite d'une colonne de troupes russes, publiant un manifeste pour casser les tribunaux, les commissions et juridictions quelconques, ainsi que les opérations de la diète, et ordonnant aux troupes polonaises de venir se joindre aux Russes, et de prêter serment à la confédération générale, sous peine d'être déclarées coupables de trahison. Envoyé peu après comme délégué de cette confédération paricide près de l'impératrice de Russie, il ne put, malgré tous les titres qu'il s'était acquis à la faveur de cette princesse, obtenir le moindre crédit, et n'en fut pas moins disgracié en 1798, pour

s'être opposé au rétablissement d'un conseil sollicité : ou plutôt ordonné par le ministre russe : on séquestra même ses biens, qu'on lui rendit néanmoins quand la Pologne fut entièrement asservie. Le comte Rzewuski se retira alors à Vienne, puis dans ses terres en Gallicie, où il est mort depuis.

S

SABBATINI (le père *Louis-Antoine*), auteur italien, etc.

Il embrassa l'état monastique; montra un goût décidé pour la musique; fut élève du père Martini pour le contre-point, et succéda à Valotti en qualité de maître de chapelle de St.-Antoine de Padoue. Il publia ensuite plusieurs ouvrages théoriques et pratiques, parmi lesquels on cite un *Traité des Accords* selon la classification de la base fondamentale : c'est un tableau très-complet des accords, considéré selon l'ordre direct et indirect. Quoique l'auteur ne paraisse pas adopter généralement la règle de succession des accords, il laisse néanmoins échapper quelques opinions systématiques, par exemple, celle de donner à la deuxième note de l'échelle, lorsqu'elle précède diatoniquement la six quatre, au lieu de la six trois, sous prétexte que la première appartient à une marche de base fondamentale plus parfaite. On doit aussi au père Sabbatini une très-grande quantité de musique d'église restée en manuscrit, outre l'édition très-belle et très-exacte des *psaumes* de Marcello, qui parut dans les années 1801 et suivantes. Ce maître aimait beaucoup à employer l'harmonie pleine, c'est-à-dire à faire entendre à la fois les dissonances avec la note de résolution amenée en neuvième par mouvement contraire. Il mourut à Padoue au mois de mars 1809.

SACKEN-OSTEN (le comte de), lieutenant-général russe, membre du conseil d'état, etc.

Il avait déjà servi avec distinction contre les Turcs et les Polonais, lorsqu'il fut appelé, en 1799, à combattre les Français. Il fit alors partie du corps d'armée qui essuya une défaite à Zurich, et il fut fait prisonnier, puis conduit à Nanci, où il resta jusqu'à la conclusion de la paix. Employé à son retour dans les guerres que la Russie eut à soutenir successivement contre les Turcs et les Français, il fut battu par ceux-ci à Ostrolenka, en 1806, et avait sous ses ordres, lors de la funeste retraite de Moscou en 1812, un corps d'armée avec lequel il fut chargé d'observer les Autrichiens en Pologne. Le 18 mars 1813, il mit le siége devant la forteresse de Czentochow, qu'il força de capituler; concourut, quelques mois après, à la tête d'une partie de son corps, au gain de la bataille de Katzbach, ce qui ne l'empêcha pas d'être attaqué presque aussitôt et défait à Works, sur les lignes de la Bober, par le maréchal Ney. Après la bataille de Bautzen il se porta, à marches forcées, sur Elster pour y passer l'Elbe avec les corps des généraux d'Iorck et Langeron; et servit de réserve au premier pendant qu'il attaquait les Français près de Wartembourg. Il concourut aussi aux opérations qui suivirent la bataille de Leipzig; passa le Rhin le 1er janvier 1814, avec un corps faisant partie de l'armée de Silésie, et se dirigea aussitôt sur Pont-à-Mousson. Le 29 janvier il prit une part très-active au combat de Brienne; attaqua, le 1er février, le village de la Rothière, dont il s'empara; fut néanmoins repoussé à Mont-Mirail, et combattit encore à Craonne et à Laon les 7 et 9 mars suivans. Après la capitulation de Paris, le général Sacken en fut nommé gouverneur, le 1er avril, et s'y conduisit avec assez de modération : il obtint, le 4 octobre 1815, la grande croix de l'ordre du Mérite militaire de France. Devenu, au mois de juin 1818, commandant en chef du premier corps d'armée en remplacement du feld-maréchal Barclay de Tolly, il fut aussi élevé peu après à la dignité de membre du conseil d'état

SAINT-JUAN-Y-HERRÉDIA, (*N.*), officier-général espagnol, etc.

Issu d'une famille distinguée de sa province. Il prit très-jeune le parti des armes, parvint succsssivement aux grades supérieurs, et se trouvait commander l'armée espagnole à Sommo-Sierra lorsque Napoléon attaqua ce poste avec toute son armée. Saint-Juan, forcé de se retirer, alla rejoindre d'autres débris espagnols du côté de Guadarrama, avec lesquels il se porta sur Madrid, dans les

premiers jours de décembre, au moment où l'armée française attaquait cette ville. Il ne tarda pas à être obligé de se replier de nouveau, et se dirigea alors sur Talavéra de la Reyna; mais à peine fut-il arrivé dans ce lieu qu'il fut massacré par le peuple, qui lui attribuait mal à propos les revers de l'armée qu'il avait eu sous ses ordres.

SAINT-JULIEN (le comte de), général et ambassadeur autrichien, etc.

Issu d'une famille d'origine française. Il embrassa la carrière militaire; obtint, après quelques années de service, le rang de colonel; se distingua, le 3 novembre 1796, au sanglant combat de Bassano contre les Français; devint peu après général-major, et servit ensuite utilement en Italie pendant la campagne de 1800. Il fut chargé, après la bataille de Marengo, de se rendre à Paris en qualité de ministre plénipotentaire pour traiter des préliminaires de la paix; résida quelque temps auprès de Napoléon, alors premier consul, et retourna en Autriche, où il fut nommé commandant de la forteresse d'Olmutz et de toute la division militaire qui avoisine cette ville. Employé de nouveau (au moment où de nouvelles hostilités allaient éclater entre les deux puissances) comme général, dans l'armée autrichienne de Bavière, il fit partie du corps qui fut battu à Ulm, au mois d'octobre 1805, et faillit même alors être fait prisonnier. Il commanda immédiatement et avec distinction un autre corps d'armée dans le Tyrol, sous les ordres de l'archiduc Jean; fut appelé, en février 1806, aux fonctions importantes de gouverneur de la Silésie autrichienne, qu'il quitta en 1809, pour aller à St.-Pétersbourg, avec le titre d'ambassadeur et d'envoyé extraordinaire de l'empereur d'Autriche; et fut rappelé en 1812, lors de l'invasion de la Russie. En 1815, le comte de Saint-Julien, qui avait suivi en France les archiducs Jean et Louis, accompagna ces princes à Londres, et retourna ensuite à Vienne avec eux.

SAINT-MARSAN (le marquis de), ministre et premier secrétaire-d'état de Sardaigne, etc.

Né à Turin, d'une famille noble, et fils d'un ancien gouverneur de cette ville. Il fut d'abord employé par le roi de Sardaigne dans les bureaux du ministère des relations extérieures, et remplit ensuite plusieurs missions auprès de Napoléon. Après l'invasion du Piémont et sa réunion à la France, M. de Saint-Marsan, devenu conseiller d'état, fut choisi pour l'ambassade de Berlin, et il était encore dans cette ville en 1813, lors de la défection du corps prussien commandé par le général d'Yorck. Les progrès des armées alliées l'ayant obligé peu après de quitter la Prusse, il revint à Paris, et fut nommé successivement sénateur et membre de la commission des cinq à la fin de 1813. La restauration de 1814 qui, renvoya M. de Saint-Marsan à Turin, lui valut, de la part des alliés, la présidence du conseil de régence établi en attendant le retour de S. M. sarde dans ses états, et le roi Victor-Emmanuel s'empressa, à son arrivée, de lui confier le ministère de la guerre, et de l'envoyer au congrès de Vienne pour réclamer les portions de la Savoie qui en avaient été distraites par le traité de Paris du 30 mai 1814. Le marquis de Saint-Marsan, rappelé dans sa patrie après la dissolution du congrès, fut chargé du département des affaires étrangères, qu'il dirigeait encore en 1819: il est aussi grand'croix de l'ordre de St.-Etienne de Hongrie.

SAINT-MARTIN (don *Juan*), général en chef de l'armée des Andes et du Chili, dit le *héros de Maïpo*, etc.

Né au milieu des Andes dans la juridiction de la Plata. Il fut envoyé fort jeune en Europe pour y faire son éducation, et demeura cinq ans à l'école militaire de Madrid, où il se distingua principalement dans l'étude des mathématiques. Il entra au service de sa patrie dans le premier moment des troubles en 1808; devint successivement aide-de-camp des généraux Solano, gouverneur de Cadix et capitaine-général de l'Andalousie, Coupigny et La Romana, avec lesquels il fit les premières campagnes contre les Français, et signala sa valeur notamment à Baylen. Il se rangea ensuite sous l'antique étendart des cortès pour défendre l'indépendance de l'Espagne, et se distingua tellement à la bataille d'Albuféra, qu'il y fut nommé colonel. Après l'anéantissement des cortès, Saint-Martin quitta l'Espagne, où il n'était pas en sûreté, et se retira à Buénos-Ayres, où nous avons vu se développer tout à la fois son courage et sa grande habileté. Vers la fin de 1816 il fut mis à la tête d'une brigade composée de troupes de Buénos-Ayres et du Chili, qu'il recruta sur sa route, disciplina avec le plus grand

soin, et avec laquelle il se porta alors vers San-Jago. Après avoir surmonté les obstacles qu'offrent le passage des Andes et les principaux défilés où l'ennemi s'était fortifié, il occupa d'abord Aconcagua, Santa-Rosa et les autres points de la haute route; et sans attendre l'arrivée de son artillerie, il attaqua les royalistes, le 12 février 1817, dans les montages de Chacabuco, et les délogea de leur position, en leur tuant six cents hommes et en faisant à peu près le même nombre de prisonniers. On dut le succès de cette affaire à la valeur personnelle du général Saint-Martin, et il avait mis tant d'ardeur dans le combat, que, pendant que ses troupes chantaient leur victoire, il tomba de cheval exténué de fatigues, et resta si long-temps sans mouvement, que ses frères d'armes crurent un instant qu'il avait été blessé d'un coup mortel. Il s'avança immédiatement sur la capitale du Chili, dont le congrès le nomma directeur suprême; et c'est alors que, plus jaloux de remplir ses devoirs militaires que de gouverner, il refusa cette place et marcha à de nouveau succès. La victoire importante qu'il remporta à Maïpo dans les premiers mois de 1818, n'a fait qu'ajouter encore à la réputation que son humanité et ses talens lui avaient déjà méritée, et la prise de Lima, contre laquelle il marche en ce moment, complétera sans doute sa carrière militaire de la manière la plus glorieuse et la plus honorable.

SAINT-MARTIN-LAMOTTE (le comte *Félix* de), sénateur piémontais, etc.

Né à Turin, d'une famille distinguée. Il se fit d'abord recevoir docteur en droit et membre du collége à l'université de cette ville; devint ensuite membre de l'académie des sciences, et s'occupa particulièrement de littérature et de botanique. Il fit insérer dans la bibliothèque ultramontaine des *Observations sur la botanique*, où il relevait quelques inexactitudes de la topographie médicale de Chambéri, auxquelles le docteur Daquin, auteur de cet ouvrage, répondit par une *Défense de la topographie médicale*, et par une *Réponse à la Lettre du comte Félix de Saint-Martin*. Ce dernier s'étant prononcé pour la révolution, fit successivement partie du gouvernement provisoire en 1799, et de la municipalité en 1800 et 1801, époque où Napoléon le nomma préfet du département de la Sésia, et peu de temps après sénateur. Le 1er avril 1814, M. de Saint-Martin vota néanmoins la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de ce même Napoléon, et retourna immédiatement après dans sa patrie : il fut exilé de la cour en 1817, par suite de quelques intrigues, et relégué dans ses terres, où il est mort à la fin de 1818, dans un âge assez avancé.

SAINT-VINCENT (lord comte et vicomte *John Jervis* de), célèbre amiral, pair, général des troupes de marine, grand-cordon de l'ordre du Bain, etc.

Né en 1734 à Medford, et second fils de sir Swinfen-Jervis, membre du conseil de l'amirauté. Il entra dans la marine dès l'âge de dix ans, et fit ses premières armes sous lord Hawke. Après la paix de 1748, il vint en France pour s'y perfectionner dans l'étude de la langue française; devint capitaine de vaisseau en 1760, et servit alors quelque temps aux Indes-Occidentales. Dans le mémorable combat qui eut lieu les 27 et 28 juillet 1778, entre les escadres de France et d'Angleterre, sir John Jervis commandait *le Foudroyant*, et il partagea les périls de cette journée : il servit ensuite de témoin à l'amiral Keppel, lorsque celui-ci fut traduit devant un conseil de guerre relativement à cette affaire. Au mois d'avril 1782, il s'empara du *Pégase*, qui escortait une flotte française, action qui lui valut le collier de l'ordre du Bain; fut élevé, en 1787, au grade de contre-amiral, puis élu en 1790, membre du parlement, où il se rangea du parti de l'opposition. Mais, dès que la guerre eut éclaté, il reprit du service; et le 16 mars 1794, il s'empara de la Martinique et des autres colonies françaises. Sir John Jervis, obligé peu après de retourner en Angleterre pour rétablir sa santé, se remit bientôt en mer, et remplaça l'amiral Popham dans le commandement de la flotte de la Méditerranée, composée de quinze vaisseaux de ligne et de quatre frégates. Il croisa long-temps dans cette mer où il s'occupa d'y faire respecter le pavillon anglais par les petites puissances d'Italie que les Français menaçaient; et remporta, le 14 février 1797, une victoire complète sur la flotte espagnole commandée par don Juan Cordova : la ville de Londres vota alors des remercîmens à sir John Jervis, et lui fit présent d'une épée de 200 guinées; le roi lui accorda la dignité de baron et comte de la Grande-Bretagne, avec le titre de baron Jervis de

Medford, lieu de sa naissance, et de comte lord Saint-Vincent, parce que le cap de ce nom avait été le théâtre de son triomphe : il reçut aussi une pension annuelle de 3000 liv. sterl. Lord Saint-Vincent bloqua ensuite le port de Cadix, et bombarda cette ville dans l'espoir de détruire la flotte ; mais ce bombardement n'ayant produit aucun effet, il se contenta de continuer le blocus; et ce fut lui qui, en mai 1798, détacha Nelson avec une partie de ses forces pour aller détruire à Aboukir la flotte qui avait conduit le général Bonaparte en Egypte. Lorsque l'insurrection éclata sur la flotte mouillée à la hauteur de Cadix, l'amiral Saint-Vincent comprima les séditieux par sa fermeté, et fit saisir les chefs qui furent en un instant jugés et exécutés : le 17 février 1801, il fut nommé premier lord de l'amirauté. Au retour de M. Pitt au ministère en 1805, lord Saint-Vincent se retira; mais il reprit du service en février 1806, et obtint alors le commandement de la flotte du canal. Cependant il fut, au mois de mai de la même année, accusé, en plein parlement, de négligence et d'oubli dans l'exercice de ses fonctions de premier lord de l'amirauté : l'accusation fut rejetée sur la motion du célèbre Fox, et l'amiral sortit de cette affaire comblé d'honneur et de témoignages d'approbation. Il parla, en 1807, contre le bill d'abolition de la traite des nègres, dont il vota le rejet; prononça, en 1810, un long discours à la chambre des pairs pour s'opposer à l'adresse d'usage au roi d'Angleterre; accusa les ministres d'impéritie à l'occasion de l'expédition de Flessingue, qu'il qualifia de folle; et conclut en appelant l'attention sur l'administration, annonçant que l'Angleterre était dans une situation qui rendait la paix avec la France inévitable. En 1816, il fit une longue maladie qui fit craindre pour ses jours à cause de son grand âge; mais il échappa à ses suites, et faisait encore la gloire de la marine anglaise en 1819.

SALAS (don *Raymond* de), savant professeur espagnol, etc.

Né à Belchite dans l'Aragon. Il fit d'excellentes études; fut ensuite nommé professeur à l'université de Salamanque, et devint l'un de ses plus grands littérateurs. Poursuivi, en 1796, par l'inquisition, comme soupçonné d'avoir adopté les principes des philosophes modernes, il répondit d'une manière si satisfaisante à tous les chefs d'accusation, qu'on fut obligé de l'acquitter. Cependant le père Poveda, dominicain, membre du conseil de la *suprême*, mu par la haine religieuse ou par un motif particulier, intrigua tellement contre Salas, qu'il fit renvoyer son procès aux inquisiteurs, avec l'ordre de faire de nouvelles recherches, ce qui fut exécuté; mais les qualificateurs et les juges persistèrent dans leur premier avis, et, malgré l'intolérance et le fanatisme des moines, l'innocence de Salas fut confirmée pour la troisième fois. Ce n'était pas ce qu'on voulait dans le conseil; aussi l'accusé, qui y avait un puissant ennemi dans la personne de don Philippe Vallejo, archevêque de Santiago, et gouverneur du conseil de Castille, qui lui en voulait depuis certaines discussions littéraires qu'ils avaient eues ensemble, condamné enfin à abjurer, reçut l'absolution des censures *ad cautelam*, et fut banni de la capitale. Il sortit alors de prison, et fixa son domicile à Guadalaxara, où il se plaignit à son souverain de l'injustice du conseil de l'inquisition. Charles IV ordonna qu'on fît des recherches exactes sur cette affaire, et, malgré les efforts de l'inquisiteur général, on découvrit toute l'intrigue : il en résulta la résolution d'expédier une ordonnance royale, qui défendait aux inquisiteurs de faire arrêter à l'avenir aucun individu, sans donner auparavant au roi connaissance de leur intention. Mais la signature de ce décret ayant été retardée d'un jour, Vallejo eut le temps d'en faire changer les dispositions, et on finit par laisser l'affaire dans l'état où elle se trouvait. Depuis cette époque, don Raymond de Salas se livra plus que jamais à la culture des lettres, et fit honneur à son pays par ses talens et ses qualités personnelles. Un autre Salas (don *Joseph-Ignacio* Joven de) de la même famille que le précédent, devenu ministre de la junte suprême, et chargé des affaires contentieuses à l'ancien conseil de Castille, après l'arrestation de Ferdinand VII à Bayonne en 1808, s'étant ensuite prononcé pour le parti de Joseph Bonaparte, fut nommé par lui conseiller d'état le 8 mars 1809, et prononça, le 3 mai suivant, au nom de ses nouveaux collègues, un discours flatteur pour le monarque, dont il vantait le talent et les vertus : il fut peu après chargé de présider la section de l'intérieur, et disparut de la scène politique avec le prince, objet de ses éloges.

SALDANHA - OLIVEIRA - DAUN (le comte *Joseph-Sébastien* de), commandant de l'ordre du Christ, membre du conseil du prince-régent de Portugal, etc.

Né en Portugal dans la ville d'Arinhaga, d'une famille distinguée, et fils du feu comte de Rio-Mayor, conseiller-d'état, et chambellan du prince-régent de Portugal. Après avoir achevé ses études au collége des nobles à Lisbonne, M. de Saldanha alla étudier le droit et les sciences naturelles à l'université de Coïmbre, où il se fit recevoir docteur en droit, et fut nommé aussitôt après membre du conseil du département des colonies, lorsque le duc de Sussex vint à Lisbonne en 1802; le prince-régent de Portugal ordonna qu'il serait constamment accompagné d'un membre de la noblesse portugaise, qui lui tiendrait lieu d'aide-de-camp, et le choix tomba sur M. de Saldanha, qui reçut à la même époque le brevet de capitaine de cavalerie. A l'époque du départ pour le Brésil (novembre 1807), M. de Saldanha n'ayant pas été nommé pour accompagner la cour à Rio-Janeiro, resta en Portugal, d'où Junot, qui craignait son influence, voulant l'éloigner, résolut de l'envoyer en France, et lui donna en conséquence l'ordre de se rendre au quartier-général, où on lui enjoignit de se mettre en route pour Bayonne, avec des dépêches adressées à Napoléon. M. de Saldanha partit immédiatement; mais la révolution qui éclata en Espagne l'empêcha bientôt d'achever son voyage, et il revint à Lisbonne, sans avoir dépassé les frontières du Portugal. Après la retraite de l'armée française, il demanda à prendre du service, ce qui lui fut refusé, et il fut même arrêté deux ans plus tard, et conduit en Angleterre à bord d'une frégate anglaise : le gouvernement de Lisbonne déclara alors officiellement que l'arrestation de M. de Saldanha n'était qu'*une mesure de précaution ;* mais le public reconnut aisément qu'elle avait pour motif un procès de la plus haute importance, qu'il soutenait, depuis neuf ans, pour défendre les droits de sa femme et de ses enfans, et qui a été enfin jugé à son avantage. M. de Saldanha, appelé, depuis plusieurs années, à des fonctions diplomatiques, réside actuellement près la cour de Saint-Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire du Brésil.

SALIERI (*Antonio*), célèbre compositeur italien, etc.

Né à Legnago, forteresse vénitienne, le 29 août 1750. Il commença, dès l'âge de onze ans, à prendre des leçons de clavecin; mais sa passion pour la musique augmenta ensuite tellement, qu'à la mort de son père, négociant distingué, qu'il perdit à quinze ans, il se consacra entièrement à cet art : la protection de Moncenigo, patricien de Venise, lui fournit l'occasion de se rendre dans cette ville, afin d'y continuer ses études, qu'il acheva ensuite à Naples. Le célèbre Gassmann s'étant rendu à cette époque à Venise, le jeune Salieri se fit instruire par lui, tant sur le clavecin que dans l'art du chant; et l'affection dont il se prit pour son maître le détermina à l'accompagner à Vienne, avec la permission de son protecteur. Ce fut au printemps de 1766 qu'il arriva dans la capitale de l'Autriche, où il resta huit ans consécutifs, jouissant pendant tout ce temps des leçons de Gassmann sur le contrepoint. A la mort de ce dernier, Salieri fut nommé à la fois maître de la chapelle, de la musique, de la chambre et du théâtre de Vienne, places dans lesquelles les conseils du célèbre Gluck remplacèrent ceux de son maître décédé. L'âge et les infirmités ayant mis bientôt l'auteur d'*Orphée* hors d'état de satisfaire le public de Paris, Salieri composa l'opéra intitulé : *les Danaïdes*, sous les yeux de Gluck, qui lui rendit alors le témoignage qu'il avait seul pu se familiariser avec sa manière, ce qui jusques là avait été impossible à aucun Allemand. Il vint, en 1784, à Paris avec son opéra, qui fut donné à plusieurs reprises devant la famille royale, et chaque fois avec un succès croissant. Enfin il fut représenté au grand théâtre de la capitale, et les critiques d'alors reconnurent dans les détails, principalement dans les récitatifs et dans le chant, un style particulier qui annonçait le talent le plus distingué : ce n'est qu'après la treizième représentation que Gluck, dans une adresse au public de Paris, déclara Salieri seul compositeur des *Danaïdes* ; la direction de l'opéra lui donna une rétribution de neuf mille francs, y compris les frais du voyage; la reine lui fit aussi un présent très-considérable, et enfin le graveur lui paya la partition deux mille francs. Peu de temps après son retour à Vienne, Salieri composa, pour le théâtre de cette ville, l'opéra d'*Axus*, roi d'Ormus

(*Tarare*), pour lequel l'empereur Joseph II lui fit présent de deux cents ducats, auxquels il joignit une pension de trois cents; et c'est alors que Salieri épousa une demoiselle qui lui apporta en dot des biens considérables. On lui doit aussi divers ouvrages d'église, parmi lesquels on cite l'oratorio intitulé : *la Passione è di J.-C. nostro Signore*, et plusieurs autres morceaux non encore imprimés. On a rajeuni, en 1818, une partie de la musique de son opéra de *Tarare*; mais soit le défaut du poëme qu'on a mutilé, soit la faute du compositeur, soit enfin que le goût du public ait changé, il est certain que cette tentative n'a produit aucun des bons effets qu'on en attendait : Salieri est présentement à Vienne, maître de chapelle de l'empereur d'Autriche.

SALIS-SAMADE (le *baron* de), colonel suisse, etc.

Il était fils aîné de M. de Samade, colonel au régiment suisse de ce nom, et entra au service de France dès sa plus tendre jeunesse. Après avoir parcouru les grades subalternes, il devint major du régiment de Château-Vieux, et maintint l'ordre et la discipline dans ce corps jusqu'au moment de l'insurrection de Nanci en 1790. Les agitateurs, furieux de l'évasion de M. de Malseigne, voulurent alors arrêter leurs officiers, et se jetant sur eux avec emportement, l'un des plus animés s'avança vers le major et lui demanda son arme? « N'approche pas, dit l'intrépide Salis, ce » n'est qu'avec ma vie qu'on aura mon » épée. » En disant ces mots, il se met en défense et se tient prêt à percer le premier qui se présentera; les soldats étonnés restent muets, et ils allaient enfin employer la violence, quand le lieutenant-colonel lui cria : « Que faites-vous, » major? nous sommes tous ici prison» niers; rendez votre épée. » — « Vous » êtes mon chef, dit alors Salis; vous » me le commandez; mais je ne la re» mettrai qu'à vous. » Au moment où il allait effectivement effectuer ce dessein, mille voix s'écrient : « Il est trop » brave, qu'il garde son épée. » Cette conduite courageuse le fit nommer lieutenant-colonel du régiment de Diesbach, en garnison à Lille, et c'est là que M. de Salis eut encore de nouvelles occasions de montrer sa fermeté lors du massacre de M. de Dillon. Il fut enfin licencié avec son corps le 8 septembre 1792, et se retira aussitôt en Suisse, d'où il ne revint qu'après le 18 brumaire : il mourut à Montargis, en 1803, des suites d'une maladie épidémique. — Plusieurs membres de cette illustre famille avaient payé de leurs têtes, dans les affreuses journées de septembre 1792, leur attachement connu à la maison de Bourbon.

SALM-KIRBOURG (*Frédéric*, Rhingrave de), prince allemand, etc.

Né à Limbourg dans la Belgique, d'une famille illustre de ce pays. Il se jeta dans le parti patriotique au moment de la révolution de Hollande, en 1787, dans l'espoir, disait-on, de chasser le prince d'Orange pour se mettre à sa place; et fit croire à la Haye qu'il avait un grand crédit à Versailles, et à Versailles qu'il en avait beaucoup en Hollande. Il plut, par son esprit souple et ses manières aisées, à M. de Calonne, et obtint, par le canal de ce ministre, le brevet de maréchal-de-camp avec quarante mille francs d'appointemens; mais craignant que, dans l'état d'épuisement où était la France, cette somme ne lui fût pas long-temps payée, il prit le prétexte de l'insurrection qu'il méditait, et osa en demander le capital, qu'il emporta. De retour en Hollande, il envoya des émissaires pour empêcher le succès des négociations tentées alors par le parti républicain, dont il espéra vainement se faire nommer généralissime, et se tourna en même temps du côté des stathoudériens, afin de se ménager une ressource dans tous les cas possibles. Cette conduite lui réussit d'abord, et il fut même chargé de défendre Utrecht, avec huit mille hommes, contre les Prussiens; mais il se déshonora en rendant, presque sans coup férir, une place qui pouvait se défendre long-temps. Il abandonna ensuite hautement le parti qu'il avait jusque alors juré de suivre; revint habiter son bel hôtel à Paris, où il se déclara également partisan de la révolution française; devint l'un des commandans de la garde nationale, et fut néanmoins incarcéré pendant le régime de la *terreur*, puis traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794, à l'âge de quarante-huit ans, « comme complice de la cons» piration ourdie dans la maison d'arrêt » des Carmes, où il était détenu. »

SALM-SALM (*Emmanuel*, prince de), colonel-propriétaire au service de France, etc.

Né en 1727, de l'illustre famille de

ce nom. Il cultiva de bonne heure la littérature, passa très-jeune au service de France en qualité de colonel-propriétaire du régiment de Salm; quitta le service lorsque ce corps fut réformé, et ne prit aucune part aux troubles intérieurs de la France, ni aux guerres extérieures qui se sont succédées depuis 1792 : ses amis et ses livres remplirent seuls tous ses loisirs jusqu'à sa mort, arrivée en 1793, à Valoof, sur la rive gauche du Rhin, dans la soixante-sixième année de son âge. Ses lettres familières et ce qu'il écrivait pour lui et pour ses amis, sur divers sujets de morale et de politique, sont remarquables par la grâce du style et la pureté du sentiment.

SALT (*Henri*), membre de la société royale de Londres, consul-général d'Angleterre en Égypte, correspondant de l'Institut de France, etc.

Né à Lichfield, où il fut élevé. Son goût pour les voyages et son habileté dans l'art du dessin lui procurèrent ensuite l'amitié de lord Valentia, dont son oncle, le docteur Bulte, avait été précepeur, et il accompagna ce seigneur dans le Levant, en Égypte, en Abyssinie et dans les Indes-Orientales: les *Voyages de lord Valentia*, qui furent publiés depuis, durent une partie de leur succès aux dessins de M. Salt et aux éclaircissemens dont il les accompagna; et c'est aussi à lui en particulier qu'est due toute la portion de ces voyages relative à l'Abyssinie, la fameuse découverte de l'inscription d'Axum, ainsi que la vérification des monumens de cette antique capitale de l'Éthiopie. M. Salt, ayant convaincu le gouvernement anglais des avantages qu'il y aurait à ouvrir des relations commerciales avec la côte d'Abyssinie, se mit en route au mois de mars 1809, avec une cargaison considérable et une mission auprès du souverain de cette contrée. Dans ce voyage, il découvrit un nouveau port à Amphyla; compléta la reconnaissance des divers points de la côte occidentale de la Mer-Rouge, commencée par lord Valentia; ouvrit, non sans peine, des communications avec le vice-roi de Tigré, et fut de retour en Angleterre au mois de janvier 1811, rapportant, à défaut d'un traité de commerce, une foule d'observations neuves sur les mœurs, la religion, les monumens et les productions naturelles de l'Afrique orientale. M. Salt, de retour en Égypte, a fait en 1817, des découvertes nouvelles dans les ruines de Thèbes, dont le public aura sans doute incessamment connaissance.

SALVA (le docteur *Francisco*), savant médecin espagnol et membre de l'académie des sciences naturelles de Barcelonne, etc.

Né à Tortose dans la Catalogne en 1730. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à propager l'inoculation de la petite vérole dans son pays; il était si convaincu des avantages qui en résulteraient pour l'Espagne, qu'il n'épargna aucuns moyens pour y réussir, et qu'il publia une foule d'ouvrages propres à repousser les objections de l'ignorance et de la mauvaise foi : on cite parmi eux celui ayant pour titre : *Procès verbal de l'inoculation*, *présenté au tribunal des gens éclairés*. Cet ouvrage renferme effectivement tout ce que l'on peut dire en faveur de l'inoculation : ce savant docteur mourut en 1797, âgé de soixante-sept ans.

SALVEMINI (*Jean-François*), illustre mathématicien et littérateur italien, etc.

Né à Castiglione en Toscane en 1700. Il s'était déjà distingué par plusieurs ouvrages de sciences qui avaient établi sa réputation lorsqu'il quitta l'Italie pour voyager dans la Suisse et la Hollande; et fut ensuite appelé à la cour de Fréderic II, roi de Prusse, qui le nomma membre de l'académie de Berlin, et maître de mathématiques au collége d'artillerie, où il mourut au mois d'octobre 1791. Pendant qu'il professait l'astronomie et les mathématiques à Utrecht, Salvemini publia une traduction italienne de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, et quelques autres ouvrages moins considérables qui ajoutèrent à sa célébrité : il fit aussi successivement paraître à Berlin, des *Observations* sur le livre intitulé : *Système de la nature*; la *Vie d'Apollonius de Thyane ;* et enfin les livres académiques de Cicéron, traduits en français.

SAMANIEGO (don *Félix-Maria*), littérateur, surnommé le *La Fontaine espagnol*, etc.

Né en 1740, et seigneur des villes et de la vallée d'Araya dans la Biscaye. Il joignit à la connaissance des langues, un goût exquis dans la littérature, et une érudition peu commune aux nobles espagnols; mais ce qui le fit surtout connaître avantageusement du public, ce fut son recueil de fables qui lui mé-

rita le nom de *La Fontaine espagnol* : c'était le plus grand éloge que ses compatriotes pouvaient en faire, et ce nom lui était d'autant plus justement mérité, qu'il a été en effet le premier qui publia en Espagne des fables d'une morale simple et à la portée des enfans. Ce recueil, imprimé à Madrid en 1787, renferme beaucoup de fables tirées d'Esope, de Phèdre, de La Fontaine et de Gay; mais celles de l'invention de Samaniego sont généralement aussi estimées que les leurs. Il mourut en 1805, âgé de soixante-cinq ans environ.

SANCHEZ (don *Thomas-Antoine*), savant biographe espagnol, etc.

Né vers l'année 1730. Il s'est fait un nom parmi les savans par quelques ouvrages et surtout par ses recherches sur l'histoire littéraire d'Espagne. On lui doit aussi la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens qu'il a enrichis de notes curieuses et instructives : on peut citer entre autres sa dissertation en faveur du roi don Pierre surnommé le Cruel, et la collection de poésies castillanes antérieures au quinzième siècle, précédées des mémoires relatifs à la vie du premier marquis de Santillane, et à sa lettre adressée au connétable de Portugal, sur l'origine de la poésie espagnole : ce recueil est précieux par les notes pleines d'érudition de Sanchez, sur l'histoire littéraire de la nation dans les siècles les plus obscures de la langue : elles sont préférées aux Mémoires écrits par le père Sarmiento sur l'histoire de la poésie et des poètes espagnols, ouvrage d'ailleurs très-estimé. Ces deux savans biographes n'ayant suivi, dans leurs mémoires sur l'histoire de la poésie espagnole, d'autre guide que la lettre du marquis de Santillane adressée au connétable de Portugal, se sont tellement trouvés d'accord sur les points principaux de leurs ouvrages, qu'on dirait qu'ils se sont copiés, tandis qu'il est constant qu'ils ignoraient leurs ouvrages respectifs. Don Sanchez est mort en 1798, âgé de soixante-huit ans.

SAND (*Charles-Frédéric*), assassin de Kotzebue, etc.

Né en Saxe, et fils d'un honnête homme, père d'une nombreuse famille. Il commença à Erlangen ses études *théologiques*, qu'il continua successivement à Tubinge et à Jéna, où il conçut probablement l'idée du meurtre qui lui vaut sa célébrité actuelle. Il avait jusqu'alors paru sage et posé ainsi qu'un ecclésiastique doit l'être, lorsqu'il partit tout à coup de sa résidence habituelle et arriva à Manheim, où il descendit à l'hôtel de la Vigne : il s'informa d'abord de la demeure de Kotzebue, où il se présenta deux fois dans la matinée du 23 mars 1819, sous prétexte de lui rendre visite; mais il fut refusé, parce que Kotzebue passait la matinée à travailler et devait sortir à midi. Le jeune homme voyant ses efforts inutiles pour le moment, alla dîner tranquillement, et s'entretint paisiblement avec un curé de campagne. Enfin, à cinq heures du soir il quitta de nouveau l'auberge, et lorsqu'il fut près de la maison de sa victime, il vit arriver plusieurs dames qu'il laissa entrer et qu'il suivit avec assurance. Elles se rendirent dans la pièce où était Mme de Kotzebue, et Sand, resté seul dans l'antichambre, attendit le domestique pour se faire annoncer comme un étranger qui désirait voir son maître. Conduit immédiatement dans un cabinet où le valet lui dit d'attendre que le conseiller vînt, à peine celui-ci fut-il entré, que l'étudiant s'avance vers lui et le frappe avec un grand poignard. Kotzebue tombe sur le plancher en se débattant contre l'assassin, qui, se baissant sur lui, le frappe une seconde fois et lui fait une nouvelle blessure mortelle. Le domestique accourt enfin aux cris de son maître qu'il trouve nageant dans son sang et ayant son meurtrier à ses côtés. Tandis qu'on réclamait à grands cris les secours d'un chirurgien, et qu'on transportait le malheureux Kotzebue dans une autre chambre où il expira bientôt, Sand s'élança au milieu de la rue, où la foule s'était rassemblée, et s'écria : « Oui, » c'est moi qui suis le meurtrier! c'est » ainsi que doivent périr tous les traî- » tres! » Il leva ensuite les yeux vers le ciel, et ajouta, dans une sorte d'extase : « Je te remercie, ô Dieu, de m'avoir » aidé à accomplir cette œuvre ! » Puis il ouvrit ses vêtemens, et s'enfonça le même poignard dans la poitrine. Il resta quelque temps à moitié mort au milieu de la rue, d'où il fut transporté à l'hôpital civil, tenant dans sa main un papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Au » nom de la vertu, coup mortel pour A. de Kotzebue. » On lisait aussi sur un ruban placé sur sa poitrine, que depuis deux ans il était *dévoué à la mort*. En général son esprit parut exalté et son langage celui d'une tête effervescente, remplie tout à la fois de fausses idées théolo-

giques et politiques. Les ennemis de la philosophie saisirent avec joie cette occasion d'attaquer les principes d'éducation préconisés depuis la révolution, et les journaux vendus au despotisme nobiliaire et à la superstition monacale ne manquèrent pas d'accuser Sand d'être le partisan des jacobins et des libéraux de France. Malheureusement il fut bientôt prouvé qu'il était au contraire l'ennemi juré de tous les Français indistinctement; et que, loin d'avoir des complices, il avait conçu seul et exécuté son projet d'assassinat. Néanmoins on donna à cette affaire toute simple une direction telle, que le public ne sut plus à quoi s'en tenir. On entoura l'assassin de précautions extraordinaires pour qu'il ne pût, dit-on, communiquer avec personne, et qu'on ne sût pas même s'il était mort ou vivant; on fit prêter aux médecins, et autres individus chargés de sa conservation, le serment de ne rien révéler de ce qu'ils entendraient; on parla même de tortures employées pour lui faire avouer ses instigateurs; et la haute diplomatie elle-même ne dédaigna pas de s'occuper d'un personnage qui, dans tout autre temps, eût été déclaré justiciable seulement des tribunaux. On ignore encore réellement le sort de Sand au moment où nous écrivons.

SANTPONS (don *Francisco*), membre de plusieurs académies d'Espagne, etc.

Né à Balbastro dans le royaume d'Aragon vers l'année 1720. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de l'école de médecine à Barcelone, où il a lu beaucoup de mémoires sur des matières médicales qui se trouvent imprimés dans les journaux du temps. Il remporta aussi le premier prix (c'était une médaille d'or de 400 francs) proposé par l'école de médecine de Paris, et offert au meilleur mémoire qu'on lui présenterait sur les causes de la maladie des hôpitaux appelée muguet, millet ou blanchet : ce fut à cette occasion que la faculté de Paris s'empressa de l'adopter comme membre, et que Santpons céda la moitié du prix en faveur de l'hôpital des Orphelins de la capitale : il mourut en Catalogne en 1797, âgé d'environ soixante-dix-sept ans. On lui doit une infinité d'ouvrages sur la médecine, la chirurgie et l'accouchement, dont l'énumération serait fastidieuse pour le lecteur, mais qui sont connus et appréciés par les personnes de l'art.

SAN-CARLOS (don *Joseph-Michel* de Carvajal, duc de), grand d'Espagne de première classe, conseiller d'état, lieutenant-général, directeur de l'académie, etc.

Né en 1771 à Lima, et descendant de l'ancienne famille de Carvajal, issue des rois de Léon. Il fit ses études dans le principal collége de sa ville natale, et ce fut l'évêque actuel de Ségovie qui contribua à son éducation. Il vint en Espagne à l'âge de seize ans, par suite de la réunion à la couronne de la dignité de premier courrier des Indes, possédée par sa famille depuis Charles V; entra alors dans la carrière militaire comme colonel en second du régiment d'infanterie de Majorque, et se trouva au siége d'Oran à l'âge de dix-sept ans. Il fit aussi les campagnes de Catalogne en 1793; suivit volontairement l'expédition dirigée sur Toulon, et commanda avec succès la droite de l'armée combinée dans l'attaque du fort Pharon. Il fut, à la suite de cette action, élevé au rang de colonel titulaire du régiment de Majorque, et obtint le brevet de brigadier à la fin de cette campagne. Le duc de San-Carlos se réunit ensuite à l'armée de Roussillon, où il continua de rendre des services jusqu'à la mort de son oncle, le comte de la Union, général en chef de cette armée. Nommé depuis par le roi Charles IV maréchal-de-camp et chambellan du prince des Asturies, aujourd'hui Ferdinand VII, il arriva à Madrid en 1797, et fut appelé, quoique à peine âgé de vingt-cinq ans, aux fonctions importantes de gouverneur du prince des Asturies et des infans. Mais son système d'éducation ne s'accordant pas avec les vues du favori Godoy, prince de la Paix, il fut privé de cet emploi, et pourvu de la place de majordome de la reine, qu'il échangea six ans après contre la même charge auprès du roi. A l'époque du fameux procès de l'Escurial en 1807, le duc de San-Carlos fut éloigné de la cour, avec le titre honorable de vice-roi de Navarre; mais à peine eut-il pris possession de sa vice-royauté, qu'il reçut l'ordre de se constituer prisonnier dans la citadelle de Pampelune : cette arrestation avait pour prétexte un bruit qui s'était répandu, qu'à l'époque où Charles IV était tombé malade à Saint-Ildefonse, le duc de San-Carlos avait conseillé au prince des Asturies, dans le cas où, par la mort de son père, il viendrait à régner, d'éloigner sa mère de toute influence

dans les affaires et de mettre le favori en jugement. Le duc de San-Carlos subit ensuite divers interrogatoires, qui ne produisirent rien contre lui, et il fut mis en liberté en même temps que le prince Ferdinand. Exilé alors à soixante lieues de Madrid, il fixa sa résidence à Alfaro, où il resta jusqu'au moment où le prince des Asturies, étant monté sur le trône par suite de l'abdication de son père, l'appela aussitôt près de lui, et le nomma tout à la fois grand-maître de sa maison et membre de son conseil privé. Le duc, arrivé à Madrid peu de jours avant le départ du roi pour Bayonne, accompagna son maître dans ce voyage, et eut diverses conférences avec Napoléon, auquel il déclara toujours avec fermeté que le roi ne pouvait rien décider sans être parfaitement libre et sans le consentement des cortès. Après les renonciations des 5 et 10 mai 1808, il suivit son souverain à Valencey, jusqu'à ce que, sous le prétexte de traiter des affaires relatives au roi et aux infans, il fut mandé à Paris avec le chanoine Escoïquiz. L'un et l'autre y résidèrent jusqu'au mois d'avril 1809, et profitèrent du temps de leur séjour dans cette ville pour conférer sur les affaires d'Espagne avec les agens diplomatiques d'Autriche, de Prusse et de Russie. Bientôt signalés à la police de Napoléon comme ayant une influence dangereuse sur l'esprit du roi, ils furent envoyés, Escoïquiz à Bourbon, le duc de San-Carlos à Lons-le-Saulnier; et c'est alors qu'éloigné des affaires, celui-ci se livra à l'étude des lettres, de la politique et principalement de l'histoire : ses connaissances dans cette partie lui avaient déjà valu le titre de membre de l'académie. En novembre 1813, Napoléon l'appela de nouveau à Paris, et lui annonça sa résolution de rétablir Ferdinand sur le trône d'Espagne. Après de longues discussions, un traité ayant été signé le 8 décembre, à charge de ratification par la régence et les cortès, le duc partit pour Madrid, où il arriva le 6 janvier 1814, et d'où il fut bientôt chassé après qu'on lui eut communiqué le décret des cortès, par lequel il était ordonné de considérer, comme traître, quiconque aurait des relations de quelque espèce que ce fût avec Napoléon. Le duc, ne pouvant remplir sa mission avec succès, se décida alors à quitter encore sa famille pour revenir en France, et renouer une seconde négociation avec le gouvernement français, afin d'en obtenir le retour en Espagne du roi et des infans. Après des démarches nombreuses et des tentatives réitérées pour rejoindre Napoléon, dont la rapidité des mouvemens était extrême, il rédigea un mémoire sur l'objet de sa négociation, et apprit enfin que la dernière décision de l'empereur était que le roi Ferdinand retournât en Espagne avec les princes, en promettant de ratifier le traité à Madrid : le jour où le duc de San Carlos remit à son souverain et aux infans des passeports pour l'Espagne, Ferdinand lui donna la décoration de la Toison-d'Or, qu'il portait. Il accompagna successivement le roi à Sarragosse et à Valence, et fut ensuite nommé par S. M. premier ministre secrétaire d'état. Malgré la jalousie dont il était devenu l'objet, le duc conserva une grande influence jusqu'à son arrivée à Madrid, et on lui dut dès lors exclusivement toutes les mesures prises pour substituer au gouvernement des cortès l'autorité du roi : elles sont trop connues, ces mesures, par leurs funestes résultats, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Le duc de San Carlos, dont le zèle était sans bornes, expédiait en même temps les affaires de la maison du roi et celles du ministère de la guerre, jusqu'à ce que cette dernière charge fût enfin confiée au général Eguia. On doit convenir néanmoins qu'au milieu des persécutions violentes dont les partisans de la liberté constitutionnelle étaient l'objet, de la part et par les ordres de ce ministre, le duc, si on en juge d'après quelques actes, parut s'occuper aussi du soin d'améliorer l'administration publique. Il sépara le trésor de la couronne de celui de la monarchie; introduisit un ordre très-sévère dans les dépenses de la maison du roi; prit diverses mesures pour commencer des travaux jugés indispensables; ordonna la réinstallation des académies; employa toute sa puissance pour rétablir le crédit de la banque de Saint-Charles, dont il était directeur; et enfin, proposa au roi la création du musée Fernandino. Mais, voyant l'impossibilité de mettre ses plans à exécution, et le nombre de ses ennemis se multipliant à mesure que le mécontentement et la misère augmentaient, il demanda sa démission, et fut alors remplacé par don Pedro Cevallos. Il continua néanmoins d'exercer le ministère de la maison du roi jusque vers le milieu d'octobre 1815,

époque où S. M., tout en déclarant qu'elle était satisfaite de ses services, lui ordonna de partir pour Truxillo en Estramadure, où le duc possède une terre : le lendemain il fut nommé ambassadeur à Vienne, d'où il passa à Londres en la même qualité, au mois de mars 1817 : il remplissait encore ces fonctions en 1819.

SAPORITI (le marquis *Marcel* de), l'un des plus riches propriétaires de la Lombardie, etc.

Né en 1768 à Legnano dans les états de Gênes. Il perdit son père dans son enfance, et fut alors accueilli dans l'hospice des orphelins de Gênes, où il s'attira la bienveillance du patricien Jérôme Durazzo, qui, plus tard, lui procura une place d'employé du sénat. Lors de l'établissement de la république cisalpine, Saporiti se rendit à Milan, où il fit connaissance avec la riche veuve du noble Cataneo de Gênes, qu'il épousa secrètement. Il reçut, en 1798, ordre des Austro-Russes de sortir de la Lombardie, comme étranger; mais sa tendre veuve, qui avait repris son nom de Spinola, obtint qu'il restât auprès d'elle en qualité de secrétaire. Il devint ensuite ostensiblement son intendant et le régulateur de sa fortune, et c'est par ses conseils que cette dame vendit des actions qu'elle avait en France et sur la banque d'Angleterre, pour acheter, sous le nom de Saporiti, une ancienne propriété ducale appelée la Sforzesca. Les soins qu'exigeait cette immense propriété tinrent long-temps Saporiti éloigné de la dame Spinola, et ceux qui ne la croyaient pas engagée sérieusement avec lui, jugeaient sévèrement cette acquisition, quand enfin il crut à propos de mettre fin à ces rumeurs, en emmenant d'autorité son épouse à la Sforzesca, où elle mourut quelques semaines après, en 1815. Le public, en apprenant la mort de cette dame, par l'inscription placée sur le portail de l'église où furent célébrées ses obsèques, vit, pour la première fois, que M. Saporiti avait été son époux : c'est aussi de cette époque que date la connaissance de son marquisat. Depuis, il est venu à Paris demander la main de l'une des filles du maréchal Jourdan, qu'il a épousée en février 1818. M. Saporiti a établi à la Sforzesca une école d'enseignement mutuel.

SARTI (*Giuseppe*), célèbre compositeur italien, maître de chapelle à Saint-Pétersbourg, etc.

Né à Faenza en 1730. Il fut d'abord maître de chapelle de la cour de Copenhague à l'age de vingt-six ans, et remplit en même temps les fonctions de maître de musique et de chant des jeunes princes : il y composa aussi quelques opéras, qui n'eurent pas beaucoup de succès. Ayant quitté le Danemarck en 1768, il passsa en Angleterre, d'où il revint en Italie, et obtint, quelque temps après, la place de maître de chapelle du conservatoire della Pietà à Venise : c'est de cette époque que date sa grande réputation, et qu'on donnait à ses compositions le nom de *musique divine*. Tous les théâtres s'empressaient alors d'avoir de ses pièces, et il ne pouvait assez composer d'opéras ; mais celui d'entre eux qui fit le plus de bruit fut *Giulio Sabino*, qu'il avait terminé en 1781, pour le théâtre de Venise, et qui fut imprimé à Vienne en 1784 : cette pièce démontrait cependant aux vrais connaisseurs que Sarti, avec une harmonie faible et défectueuse, n'avait alors d'autre art que celui de donner aux chanteurs une mélodie agréable. Devenu, en 1782, maître de chapelle du dôme à Milan, malgré la concurrence de beaucoup d'autres artistes, sa renommée s'étendit jusques dans le nord, et l'impératrice de Russie l'appela à Saint-Pétersbourg pour y être maître de chapelle pendant trois ans. Il y arriva au mois de mai 1785, et débuta par un concert spirituel, composé d'une musique de vendredi saint et de quelques psaumes en langue russe : cette musique fut exécutée par soixante-six chanteurs et cent cors russes, outre l'orchestre ordinaire d'instrumens à cordes et à vent. Cependant ce concert n'ayant pas encore été trouvé assez bruyant, il ajouta des coups de canon à un *Te Deum*, qu'il fit exécuter lors de la prise d'Okzekow, et ces canons, de différens calibres, placés dans la cour du château, faisaient la basse de certains morceaux, ce qui ne laissait pas de former une musique assez étrange. Lors de la représentation d'*Armide* en 1786, l'impératrice, après avoir fait don à Sarti d'un tabatière en or et d'une bague en diamans, le nomma directeur du conservatoire de musique de Kathazinoslaw, avec un traitement de 35,000 roubles, outre le logement, et 15,000 roubles d'indemnité pour ses voyages. Malgré ses nombreuses compositions, Sarti paraît n'avoir pas inspiré beaucoup d'estime pour son génie aux compositeurs

teurs allemands, à l'exception pourtant de Haydn, qui était loin de penser de même à l'égard de cet Italien célèbre, dont il faisait le plus grand cas. Sarti jouissait aussi de la plus haute réputation en Italie, où l'on admire encore ses compositions, dont le style est tour à tour énergique et tendre, et toujours bien adapté aux paroles : il mourut à Saint-Pétersbourg, en 1802, à l'âge de soixante-quatorze ans.

SAUMAREZ (sir *James*), célèbre amiral anglais, chevalier de l'ordre du Bain, etc.

Né en 1757 dans l'île de Guernesey, d'un père qui exerçait avec succès la profession de médecin, et descendant d'une famille française qu'on suppose s'être établie dans l'île lors de l'invasion de Guillaume-le-Conquérant. James Saumarez, neveu de deux fameux officiers de marine, suivit la même carrière, et servait comme *midshipman* dès l'âge de quatorze ans, sous les ordres du capitaine Alms, marin distingué. A la paix, le jeune Saumarez se retira dans sa famille, où il s'occupa de perfectionner son éducation, qui n'avait été qu'ébauchée; reprit du service au commencement de la guerre d'Amérique, et s'embarqua alors sur *le Bristol* avec sir Peter Parker. Il se distingua à l'attaque de Sullivan en 1776; fut peu après nommé lieutenant, et pourvu en cette qualité du commandement d'un vaisseau qu'il reçut ensuite l'ordre de brûler pour qu'il ne tombât pas au pouvoir de l'ennemi : il retourna en Angleterre comme simple passager. Quelque temps après, il accompagna, comme premier-lieutenant, sir Hyde Parker, qui commandait une flotte dans l'expédition contre la Hollande, et prit une part active au combat de Dogger-Bank, l'un des plus acharnés dont l'histoire maritime fasse mention : sir Saumarez se conduisit si bien dans cette occasion, qu'il fut chargé de remplacer, dans le commandement du *Preston*, le capitaine Green, qui avait perdu un bras dans l'action. De retour en Angleterre, il fut nommé capitaine en pied de *la Tisiphone;* joignit peu après l'amiral Hood, qui était à la tête de la flotte des Indes-Occidentales, et qui lui donna le commandement du *Russel;* et se signala de nouveau dans l'affaire qui eut lieu entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse, le 12 avril 1782. A la paix, il se rendit à Guernesey, où il se maria; fut pourvu, presque immédiatement, du commandement de l'*Embuscade* et ensuite du *Raisonnable*, et monta, en 1793, la frégate *le Croissant*, avec laquelle il croisa du côté de Cherbourg, où il eut un engagement particulier avec la frégate française *la Réunion :* la bravoure et l'habileté qu'il montra encore dans cette circonstance lui valurent le titre de chevalier de la part du roi, et la bourgeoisie de Londres lui fit présent d'une belle pièce de vaisselle. Vers la fin de 1794 sir James Saumarez accompagna le comte Howe, qui commandait la flotte du canal, et joignit, avec un vaisseau de ligne, l'escadre de lord Bridport. Il fut ensuite placé sous les ordres de sir John Jervis, depuis lord Saint-Vincent; se trouva au blocus de Cadix et à la bataille du Cap Saint-Vincent, donnée en février 1797, et obtint à cette occasion une médaille d'or. Lors de l'expédition de Napoléon en Égypte, sir Saumarez fit partie de l'escadre anglaise de Nelson, et déploya sur le vaisseau l'*Orion*, qu'il commandait à la bataille d'Aboukir, un courage remarquable. Il fut chargé, après l'action, de convoyer les prises faites sur les Français; se rendit ensuite devant Malte, qu'il somma vainement de se rendre; et passa successivement à Gibraltar et à Lisbonne, d'où il arriva en Angleterre vers la fin de 1798 : il fut récompensé pour la seconde fois par une médaille et par la décoration de l'ordre du Bain, avec l'emploi lucratif de colonel des marins. En 1800, il rejoignit la flotte du canal sur un vaisseau de quatre-vingts canons, avec lequel il croisa dans les eaux de Brest; fut nommé, l'année suivante, contre-amiral et baronnet de la Grande-Bretagne, puis envoyé pour commander l'escadre stationnée auprès de Cadix. Il eut, dans le mois de juillet, un engagement avec le contre-amiral français Linois, puis avec les flottes française et espagnole près d'Algésiras, où il fut contraint à la retraite, après un violent combat qui n'avait été suivi que de la prise d'un seul vaisseau espagnol. Cependant le gouvernement anglais crut de son intérêt de représenter cette affaire comme une victoire, et le roi lui envoya l'étoile et le ruban de l'ordre du Bain, qui lui furent remis par le

général O'Hara, gouverneur de Gibraltar, en présence de toute la garnison : la ville de Londres lui accorda aussi le droit de cité, et les deux chambres lui votèrent des remercimens. Dans le court intervalle de paix qui suivit cette action sir James Saumarez se rendit dans le sein de sa famille, avec une pension de 1200 livres sterling; mais, sur la crainte qu'eut le ministère anglais de voir l'île de Guernesey attaquée, il en fut nommé commandant. En 1809, il servit contre le Danemarck en faveur de la Suède, et croisa long-temps dans le golfe de Finlande pour en protéger le commerce : il fait encore aujourd'hui partie des officiers-généraux de la marine anglaise.

SAURAU (le comte *François* de), maréchal de la Basse-Autriche, gouverneur-général de la Lombardie, ambassadeur, etc.

Né à Vienne, où il fut élevé au collége thérésien, et descendant d'une des familles les plus anciennes de la Styrie. Après avoir parcouru tous les grades de l'administration et travaillé avec succès au cadastre, il fut nommé, en 1786, conseiller au gouvernement de Prague, et devint, en 1789, capitaine de la ville de Vienne, charge qui répond à peu près aux fonctions de préfet en France. Appelé en 1791 aux fonctions de conseiller aulique au directoire général de la monarchie, il fut ensuite adjoint, en 1797, au comte de Pergen, qui, ne pouvant plus exercer sa place de ministre de la police, sollicita alors un collaborateur actif et intelligent. Deux conspirations qui éclatèrent à cette époque, l'une à Vienne, l'autre en Hongrie, étouffées à leur naissance, prouvèrent le zèle et la capacité du nouvel adjoint, qui déjoua aussi par sa vigilance et sa fermeté toutes les intrigues qui se formèrent depuis contre son gouvernement. Créé en 1795, président de la régence de la Basse-Autriche, il conserva en même temps la direction de la police, et appela la masse de la nation autrichienne à se prononcer en faveur de son souverain, et pour l'ordre de choses établi, en répandant parmi le peuple des écrits destinés à combattre les idées nouvelles, et en excitant les habitans à émettre leur opinion, qu'on prenait néanmoins le soin de diriger dans un sens favorable à la monarchie. Quoique ce système ne fût pas approuvé de tout le ministère, le comte de Saurau n'en poursuivit pas moins ses opérations politiques au milieu des désastres de la guerre; et lorsqu'en 1797 Napoléon s'avançait sur la capitale de l'Autriche, ce fut lui qui fit adopter la mesure de la levée en masse que les préliminaires de Léoben rendirent ensuite inutile. Le comte de Saurau acquit, par ces dispositions sages et énergiques, une grande popularité, et l'empereur, après lui avoir donné une terre en Hongrie, ne tarda pas à lui confier le portefeuille du ministère des finances. Les ressources de l'Autriche étaient alors presque épuisées par la guerre; et la funeste opération du baron de Thugut, relative au projet d'accroissement des obligations de la banque, que lui suggéra un ancien employé belge, ne fit qu'ajouter encore au malaise déjà existant. Le comte de Saurau s'opposa vainement à la mesure désastreuse proposée par le baron, avec toute la fermeté de son caractère; l'influence de ce dernier prévalut, et l'exécution d'un plan contraire à ses vues fit néamoins perdre au comte une partie de sa popularité, et amena de la froideur entre M. de Thugut, le ministre du cabinet et lui. Nommé, en 1801, ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg, et décoré à cette occasion de la grande croix de l'ordre de Saint-Étienne, il ne fut pas possible au comte de faire adopter au cabinet russe le système de résistance générale qui, dans la suite, a sauvé l'Europe; et il revint à Vienne, où il fut pourvu de l'important emploi de maréchal des états de l'Autriche, dont il présida toujours l'assemblée jusqu'en 1806, époque où il devint commissaire impérial en Styrie, Carinthie et Carniole. Il organisa la landwehr dans ces provinces, dont il améliora le système d'administration publique, et se proposait d'y introduire un nouveau système de finances plus favorable au pays, lorsqu'il fut appelé, en 1810, au gouvernement général de la province d'Autriche. Il sut y établir, malgré l'opposition des préjugés, le système du libre commerce des grains; fut chargé, en 1814, de l'organistation des provinces Illyriennes évacuées par les Français, et fut pourvu, l'année suivante, du gouvernement de la Lombardie, emploi plus difficile que tous ceux qu'il avait occupés jusqu'alors; mais son intégrité surmonta les plus grands obstacles, et lorsqu'il quitta Milan en 1817, pour se rendre à l'ambassade de Madrid, il fut généra-

lement regretté. En 1818 le comte de Saurau a été nommé chef de toutes les chancelleries de l'empire, dignité nouvelle qui, par son importance, a plus d'éclat que la place de minstre de l'intérieur en France.

SAUSSURE (*Horace-Benedict* de), célèbre naturaliste suisse, etc.

Né à Genève le 17 février 1740. Il se lia dès sa jeunesse avec les savans qui illustraient sa patrie, tel que Pictet, Jalabert, Bonnet, Haller, etc., et prit avec eux le goût du travail et un amour extrême pour l'étude de la nature. Saussure obtint, à vingt-un ans, la chaire de professeur de philosophie à Genève, qu'il remplit avec réputation pendant vingt-cinq années. Il visita successivement la France, la Belgique, la Hollande et l'Angleterre; partit, en 1772, pour l'Italie, où il observa les productions de la nature avec l'œil du génie; s'arrêta tour à tour dans l'île d'Elbe, célèbre par ses mines de fer; à Naples, d'où Hamilton le suivit sur le Vésuve; et enfin à Catane, où la vue majestueuse de l'Etna lui inspira le désir d'atteindre sa plus haute cime, qu'il mesura le 5 juin 1773. Dans ses savantes courses, Saussure prit tantôt la minéralogie pour l'objet de ses recherches, et tantôt la botanique. Il découvrit aussi plusieurs genres de *lichens* inconnus; et, près des eaux thermales d'Aix, deux espèces de trémelles qui n'avaient point encore été décrites, et qui, dans leurs mouvememens d'oscillation, parcourent, comme l'aiguille d'une montre, un dixième de ligne par minute. Le génie inventif de Saussure ne se borna pas à ces découvertes, et on lui dut bientôt une foule d'instrumens utiles aux sciences et aux arts, parmi lesquels on cite, 1° le *cyanomètre* et le *diaphanomètre*, qui ont pour objet de graduer la transparence de l'atmosphère passant du bleu le plus clair au bleu le plus noir, et de fixer ainsi l'influence des matières terrestres qui troublent cette transparence; 2° un instrument propre à mesurer la force du vent; 3° un autre instrument pour déterminer l'influence de la force magnétique dans différens lieux et à différentes températures; 4° un nouveau plan de moulin, à l'abri des variations subites des vents; 5° l'*électromètre*, instrument exact et ingénieux, propre à déterminer la nature et la force du fluide électrique, même dans un temps serein; 6° un instrument qui fait découvrir la présence du fer dans les minéraux, et offre aux minéralogistes un moyen qui a les avantages d'une boussole portative, sans en avoir les inconvéniens; 7° l'*héliothermomètre*, inventé en 1767, et dont Buffon publia ensuite la description; et enfin l'*higromètre* à cheveu, propre à comparer les divers degrés de l'humidité de l'air : il mérita surtout à Saussure les applaudissemens des physiciens, et ouvrit à son auteur une nouvelle carrière dans les sciences. Mais c'est principalement dans la *géologie* et la connaissance des montagnes que Saussure se montra véritablement législateur. En 1760, des Anglais avaient fait un voyage aux glacières de Chamouny, que l'on avait toujours regardé comme inaccessibles, et qu'on nommaient *Montagnes maudites*, Saussure entreprit de les visiter, et rien n'ébranla son courage ni ne troubla ses tranquilles observations : c'est même depuis cette époque qu'il prit la résolution de faire chaque année un voyage dans les Alpes, et qu'il poursuivit leurs chaînes jusqu'aux bords de la mer et dans toute leur direction : en 1799 il les avait traversées quatorze fois par huit endroits différens, et avait visité les mêmes points d'observations dans toutes les saisons. Il s'éleva le premier sur le mont Cramont, en 1774, et s'essaya à gravir bientôt sur le Mont-Blanc, vers lequel Saussure observa que tous les sommets pyramideaux des monts voisins penchent et s'inclinent comme pour rendre une sorte d'hommage à ce dominateur de toutes les montagnes de l'Europe : Saussure parvint quelque temps après sur la cime la plus élevée du mont Rose, qui n'est inférieure que de vingt toises à celle du Mont-Blanc. Enfin ce dernier, que Saussure avait toute sa vie désiré d'escalader, le vit sur sa crête au commencement d'août 1787 : il y respira à peine, et l'action seule de boucler son soulier fut pour lui un travail presque au-dessus de ses forces. Au mois de juillet 1788, Saussure parvint aussi, avec son fils aîné, sur le col du Géant, élevé de dix-sept cent soixante-trois toises au-dessus du niveau de la mer, et y campa dix-sept jours pour y faire des observations. Il conquit ainsi les monts célèbres qu'il parcourut, et pénétra avec autant d'intelligence que de courage dans ces grands ateliers de la nature où, au milieu des neiges, des torrens, des brouillards et de l'image effrayante de l'antique chaos, se forment les principes de la féconda-

tion et l'origine des fleuves et des mers. Dans ses savantes excursions Saussure enrichit la *lithologie* de plusieurs pierres nouvelles, parmi lesquelles nous ne citerons que la *byssolite*, qu'il trouva en 1777, et qui est couverte de poils d'une extrême finesse. Tant de travaux méritaient la gloire, et Saussure l'obtint. Associé de l'académie de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes, sa maison reçut tous les étrangers illustres qui venaient à Genève pour le voir; et, en 1778, l'empereur Joseph II lui fit l'accueil le plus flatteur. Saussure, fondateur de la société des arts, dans sa patrie, contribua ainsi à y porter à un très-haut point de prospérité l'industrie locale, et il était membre du conseil des deux cents lorsqu'il fut appelé à l'assemblée nationale de France, après la réunion de Genève à la république. La révolution lui ôta ensuite une grande partie de sa fortune; les secousses politiques navrèrent son cœur, et celui qui avait résisté à tant de fatigues fut terrassé par le chagrin, et mourut au mois de janvier 1798.

SAVIOLI (*Louis-Victor* Coltellini-Fontana), sénateur et poète bolonais, etc.

Né en 1734. Il cultiva de bonne heure la littérature et surtout la poésie, et se trouvait l'un des quarante sénateurs de la ville de Bologne, lorsqu'il fut disgrâcié sous le gouvernement papal, pendant la légation du cardinal Buoncompagni. Après les succès des troupes françaises en Italie, il devint député de la république *Cispadana* à Paris; et fut ensuite successivement membre de la consulta de Lyon, puis du corps législatif, et enfin professeur de diplomatie à Bologne. Il publia de charmantes poésies érotiques qui justifient son épigraphe: *Me Venus artificem tenere præfecit amori;* et a composé également des poésies républicaines qui ajoutèrent à sa réputation littéraire et firent honneur à son patriotisme. On lui doit aussi une Histoire de Bologne, et il avait entrepris la traduction de Tacite, dont il avait publié le premier livre, quand il mourut à Bologne, le 1er septembre 1804, âgé d'environ soixante-dix ans.

SAXE (le chevalier de), officier-général napolitain, etc.

Issu d'une famille illustre. Il prit de bonne heure du service dans les troupes de Naples, et fut ensuite un des généraux divisionnaires de l'armée de Ferdinand IV aux ordres du général Mack dans la campagne de 1798. Le chevalier de Saxe donna alors des preuves d'une grande bravoure; mais il manquait absolument de talens militaires et d'expérience, aussi se laissa-t il battre complétement par les Français lorsqu'il fut chargé de flanquer la droite de M. de Damas, qui marchait sur Casta-Castellana, et qui lui avait donné l'ordre de s'avancer lui-même sur Calvi. Après avoir payé honorablement de sa personne dans cette action, il revint couvert de blessures, et les débris de sa colonne mise en déroute se retirèrent sur la division de M. de Damas. En 1802, le chevalier eut une affaire d'honneur avec le prince russe Zoubow, qu'il mit d'abord hors de combat; mais celui-ci ayant aussitôt, d'après les lois de leur combat, cédé la place à son second, le chevalier de Saxe fut tué roide par son nouvel adversaire.

SAXE-COBOURG (*Frédéric-Josias*, prince de), feld-maréchal autrichien, propriétaire d'un régiment d'infanterie, célèbre dans les premières campagnes de la révolution, etc. (Voyez Cobourg.)

SAXE-GOTHA (*Ernest-Louis II*, duc régnant de), prince souverain.

Né le 30 janvier 1745. Il épousa, le 21 mars 1769, la princesse Marie-Charlotte de Saxe-Meinungen, sa parente, et succéda au duc son père le 19 mars 1772. Il se fit connaître en Allemagne par son amour pour les sciences, et surtout pour l'astronomie, et c'est à lui qu'on est redevable du plus bel observatoire qu'il y ait dans l'empire. Il possédait également une bibliothèque superbe et un cabinet de physique dont il savait faire un digne usage: il était aussi en correspondance avec M. de Lalande et autres savans français. Il mourut le 21 avril 1804, âgé de cinquante-neuf ans, et fut enterré sans pompe, dans un jardin, conformément à ses dernières dispositions. Son fils, le prince *Emile-Léopold-Auguste*, né le 23 novembre 1772, lui succéda immédiatement, et avait épousé en premières noces la princesse Louise-Charlotte de Mecklembourg-Schwerin, dont il devint veuf peu après, et à laquelle il fit succéder, le 24 avril 1802, la princesse Caroline-Amélie de Hesse, fille de l'électeur.

SAXE-TESCHEN (*Albert-Casimir-Ignace-Pierre-François-Xavier*, duc de), gouverneur-général des Pays-Bas autrichiens, etc.

Né le 11 juillet 1738. Il épousa Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche,

et fut, conjointement avec elle, nommé gouverneur-général des Pays-Bas autrichiens, où il vivait en souverain lorsqu'il fut forcé, par la révolution du Brabant, de fuir de Bruxelles en 1789, et de se retirer à Vienne. L'autorité impériale ayant été ensuite rétablie dans son gouvernement, il y retourna; et on le vit, en 1792, à la tête des troupes autrichiennes qui assiégeaient Lille : la sommation qu'il fit, le 25 septembre, à la municipalité de cette ville, lui valut une réponse qui dut l'étonner par son laconisme et sa virulence. Il fut enfin obligé de lever le siége, pendant lequel il se commit de tels dégats dans les campagnes environnantes, que l'on proposa a la convention de mettre sa tête à prix, comme violateur du droit des gens et de la guerre. Peu de jours après le prince Albert chercha néanmoins à gagner les Belges et les Liégeois au service de France, et leur offrit un pardon qu'ils refusèrent hautement : il se tourna alors du côté de Dumouriez, auquel il fit des propositions pour l'engager à évacuer la Belgique, que celui-ci, alors fier de ses victoires, dédaigna d'accepter, et transmit à la convention le 20 novembre 1792. Ce fut aussi le duc de Saxe-Teschen qui refusa des passeports à M. de Lafayette lorsqu'il fut arrêté et conduit à Luxembourg, et qui lui répondit qu'on le réservait à l'échafaud. Depuis cette époque, ce prince, dont le caractère faible répondait parfaitement à la nullité des talens, et qui n'était en quelque sorte que l'organe des volontés impérieuses de son épouse, disparut de la scène politique, et se retira à la cour d'Autriche, où il n'a plus eu de commandement. Cependant il accompagna, en 1804, l'empereur François II en Bohême, et profita de cette occasion pour rendre une visite à l'électeur de Saxe, chef de sa maison; mais une indisposition le força de revenir immédiatement à Vienne, où il donna, en 1805, vingt-cinq mille florins pour le soulagement de ceux des habitans des pays héréditaires qui avaient le plus souffert de la guerre; en 1810, il fit aussi reconstruire entièrement à ses frais le village d'Aspern, qui avait été incendié dans un combat l'année d'auparavant. Le duc de Saxe-Teschen jouit encore aujourd'hui d'une fortune considérable, dont il fait toujours le meilleur usage.

SCARPA (*Antoine*), célèbre médecin-chirurgien d'Italie, membre de l'institut royal des sciences, belles-lettres et arts du royaume lombardo-vénitien, etc.

Né en Lombardie vers 1746. Sa réputation était déjà répandue dans toute l'Italie et même dans le reste de l'Europe à l'époque de la révolution, et il avait publié, avant l'entrée des Français en Italie, deux excellens ouvrages, l'un sur l'ouïe et l'odorat, l'autre contenant une description de tous les nerfs du corps humain. En 1796, lors de la création de la république cisalpine, Scarpa refusa de prêter un serment (exigé de tous les fonctionnaires publics) qui n'était pas d'accord avec ses opinions, et cette circonstance le fit expulser de la chaire de Pavie, sans qu'il perdit rien pour cela de l'estime et de la confiance publiques : en effet, on venait le consulter de toutes parts, et les princes de la maison d'Autriche continuaient même d'avoir recours à ses lumières. Il exerçait son art avec autant de charité envers les pauvres que de dignité envers les riches, et consacrait encore ses loisirs au travail du cabinet. Napoléon s'étant fait couronner roi d'Italie, à Milan, en 1805, vint ensuite à Pavie, où il se fit présenter les professeurs de l'université, et ne voyant pas Scarpa, il demanda où il était : on lui dit alors en balbutiant la cause de la destitution de ce professeur. « Eh! qu'importent le refus du serment et les opinions politiques, répliqua-t-il, le docteur Scarpa honore l'université et mes états, et je veux qu'il y reprenne sa place. » Scarpa fut en conséquence prié de rentrer à l'université, où son âge déjà avancé et ses travaux ne l'empêchèrent pourtant point d'être encore d'une extrême utilité aux jeunes élèves qui la fréquentaient. Ils le suivaient avec autant de vénération que d'exactitude quand il allait faire ses observations et ses démonstrations dans les hôpitaux de Pavie; et s'il était remplacé quelquefois, c'était au moins par un de ses anciens disciples, devenu très-habile (Joseph Jacopi), auquel il était fort attaché, et que la mort enleva en 1812. Ami de la bonne littérature, Scarpa a montré par le style de ses ouvrages que, dans ce genre-là seul, il aurait pu obtenir de grands succès, si la culture de son art ne lui en eût pas ménagé d'autres : les ouvrages du docteur Scarpa sont effectivement estimés dans toute l'Europe. Il est encore en

ce moment professeur de clinique et d'opérations chirurgicales dans l'université de Pavie, membre de l'institut royal des sciences, belles-lettres et arts du royaume lombardo-vénitien, associé étranger de l'académie royale des sciences de Paris, et enfin chevalier de la Légion-d'Honneur et de la Couronne de Fer.

SCEVOLA (*Louis*), littérateur italien, etc.

Né à Brescia en 1770. Il devint, à l'âge de dix-sept ans, professeur de rhétorique dans les écoles publiques de sa patrie; et, lorsqu'en 1797 la révolution d'Italie lui ouvrit une plus brillante carrière, il fut appelé aux fonctions de régulateur de l'instruction publique dans le Brescian : avec une partie du revenu des moines que l'on supprimait, il établit des écoles normales, ouvrit un lycée, et fit apporter les livres des monastères supprimés à la bibliothèque publique de la ville de Brescia. Après la réunion du Brescian à la république cisalpine, Scevola reprit ses fonctions de professeur dans le lycée, et composa même une tragédie, dont la *Mort de Socrate* était le sujet : cette pièce, quoique dénuée d'intérêt, fut néanmoins accueillie par le théâtre patriotique de Milan, et Scevola fut nommé, à cette occasion, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences et arts de Brescia. Choisi en 1807 par le vice-roi pour aller mettre en ordre la bibliothèque publique de Bologne, il y fut bientôt établi en qualité de second bibliothécaire; et il occupait encore cette place en 1815, lors de l'occupatiion du Bolognèse par Murat : il paraît qu'il eut le malheur de se montrer favorable aux vues de régénération politiques de l'Italie par ce prince, car, vers la fin de cette année, il fut compris dans une censure par laquelle, sous prétexte d'éloigner de Bologne ceux qui n'appartenaient point à cette ville, on en renvoya le second bibliothécaire. Depuis le succès de sa tragédie de *Socrate*, Scevola avait fait représenter à Brescia *Sapho*, qui, jouée en même temps à Naples, y avait obtenu un concours dramatique, quoiqu'elle eût été l'objet de sévères critiques: on lui doit aussi d'autres pièces, telles que : *Hérode; Aristodème; Annibal; Romeo et Juliette*, etc. En quittant Bologne, cet auteur alla se fixer à Milan, où il établit, en 1816, une académie dont il s'est fait le directeur, et qui a pris le nom d'*Accademia de Concordi*.

SCHAH-AALEM, empereur mogol, et dernier souverain de la dynastie de Tamerlan, etc.

Né en 1723, et fils aîné de Aâlem-Guyr II. Il fut nommé, en 1756, naïb ou vice-roi de Djedjer, et se retira aussitôt dans son gouvernement pour se soustraire aux machinations d'un ministre ambitieux qui ne voulait pas se borner au soin de gouverner son maître et l'empire. Aly-Goyer (c'était alors son nom), rassembla une petite armée avec laquelle il leva des contributions, et la conduisit aux portes de Delhy en 1758. Ayant obtenu ce qu'il désirait, il partit au mois d'octobre 1759, pour faire une expédition dans le Bengale, où ses armes furent moins heureuses, et il venait même d'être fait prisonnier à Guyah, dans le Behar, par les Anglais, réunis aux troupes impériales, quand on apprit la mort d'Aâlem-Guyr, assassiné à Delhy, le mardi 30 octobre 1799, par l'ordre de son infâme ministre. Aly-Goyer, rendu à la liberté, passa des fers sur le trône, et ne tarda pas à être couronné, avec une grande solennité, à Patnah, capitale du Behar. Trop faible pour marcher sur Delhy, où commandait le perfide Vezir, appuyé d'un officier et d'une garnison marhattes, il se joignit au fameux Choudjaa-ed-Doulah, qui s'estima heureux de pouvoir engager le souverain de l'Indoustan dans une coalition que les princes musulmans de cet empire avaient formée contre le prince Hindou. En effet, Aly-Goyer, alors Schah-Aâlem, sanctionna par sa présence la mémorable victoire remportée par les premiers dans les plaines de Panibet, le 7 janvier 1761; mais cette victoire funeste à l'Indoustan, puisqu'elle affaiblit considérablement les Marhattes, la seule puissance capable d'entraver les audacieuses opérations des Anglais, priva les vainqueurs de leurs alliés naturels, et les mit à la merci des premiers, qui les battirent ensuite dans les plaines de Bakhchar, le 23 octobre 1764. Dans cette dernière circonstance Schah-Aâlem fit une démarche honteuse qui le perdit dans l'esprit de ses peuples : il écrivit au colonel Mouro pour le féliciter de sa victoire, et alla chercher un asile dans le camp des Anglais, accusant Choudjaa-ed-Doulah de l'avoir entraîné dans la guerre, et d'avoir contraint l'autorité royale à n'être que l'ins-

trument des desseins ambitieux d'un simple sujet : trop profonds politiques pour laisser apercevoir le mépris qu'une pareille conduite leur inspirait, ceux-ci accueillirent le monarque fugitif avec la plus noble hospitalité, et l'installèrent de la manière la plus pompeuse dans la ville d'Allah-Abad, où il représenta comme un roi de théâtre, dans le palais et dans la forteresse construite par Akbar, au confluent du Gange et du Djemnah. L'ennui seul, ou plutôt les procédés violens et outrageans du major Smith, chassèrent Schah-Aâlem de ce séjour, qu'il habita néanmoins tranquillement pendant plus de quatre ans, au bout desquels il fit son entrée solennelle à Delhy, le 25 décembre 1771. Cette démarche lui ayant fait perdre la protection des Anglais, il passa de leur tutelle sous celle des Marhattes, auxquels succédèrent enfin les Rohyllahs. A cette époque, le monarque jouit un moment de l'autorité suprême, qu'il employait à fermer les nombreuses plaies de l'empire; mais bientôt triste jouet des factions ourdies à sa cour par les Rohyllahs eux-mêmes, ainsi que par les amis de Choudjaa, et surtout par ceux des Anglais, il se vit plusieurs fois réduit à défendre ses provinces, sa capitale et son propre palais contre des sujets ambitieux et ingrats. C'est dans cet état de choses qu'un nommé Gholam-Cadyr conçut l'infernal projet de détrôner son légitime souverain, et qu'il en vint à bout. Ses premières tentatives n'ayant pas été heureuses, il feignit le repentir, reparut avec des démonstrations moins hostiles, et obtint son pardon de l'empereur, qui céda plutôt aux importunités des traîtres dont il était circonvenu qu'à la conviction de l'innocence du rebelle. Enhardi par l'impunité, le Rohyllah devint exigeant, et fit bientôt des demandes que le monarque rejeta avec indignation. Alors on proclame empereur un de ses frères, sous le nom de Djihan-Schah; le trésor impérial est enlevé, le palais démeublé; on pénètre dans le harem pour enlever aux femmes leurs bijoux les plus précieux; et privé de tout moyen de résistance, trop faible pour trouver des ressources en lui-même, le malheureux Schah-Aâlem passa plusieurs jours dans la stupeur du désespoir, et ne sortit de cet anéantissement qu'éveillé par les cris d'un de ses fils que les brigands traitaient avec la dernière indignité. « Misérables, s'écria-t-il, épargnez au moins ce spectacle aux yeux d'un père! » Aussitôt trois satellites le saisissent, le renversent, et Gholam-Cadyr lui appuyant les genoux sur la poitrine, lui arrache les prunelles avec la pointe de son poignard : cette scène affreuse eut lieu le 10 août 1788. On reporta l'infortuné monarque dans le harem, où sa présence répandit la consternation. Cependant Gholam-Cadyr ne tarda pas à préparer sa retraite pour échapper à la juste indignation des Marhattes, qui, ayant replacé Schah-Aâlem sur le trône, poursuivirent son infâme assassin, auquel on arracha les yeux : on lui coupa aussi successivement le nez, les oreilles, les mains et les pieds. La fin du règne de Schah-Aâlem fut encore plus insignifiante que le commencement; privé de la vue, réduit à la plus triste dépendance, il fut alternativement le pensionnaire et le mannequin des Marhattes et des Anglais : c'est alors qu'abandonné aux mains qui daignaient le nourrir il essayait de charmer l'ennui de sa solitude et l'horreur de sa situation en cultivant la poésie, et qu'il publia même quelques élégies où respire une mélancolie douce et naturelle. Enfin dix-huit ans s'étaient écoulés depuis son anéantissement politique, lorsque quatre-vingt-deux coups de canon, nombre égal à celui des années de Schah-Aâlem, annoncèrent à la ville de Calcutta que cette ombre de potentat avait entièrement disparu : il mourut à Delhy, le 16 novembre 1806.

SCHELLING (*Frédéric-Guillaume-Joseph*), célèbre philosophe allemand, etc.

Né le 27 janvier 1775 à Leonberg dans le Wurtemberg, où son père était pasteur. Il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université d'Iéna en 1798, puis appelé ensuite par le roi de Bavière à Munich, pour remplir les fonctions de secrétaire de l'académie des sciences et des beaux-arts : il fut aussi ennobli par ce prince. Philosophe savant, profond et ingénieux, écrivain élégant et plein de goût, il a publié un grand nombre d'ouvrages remarquables par la hardiesse des conceptions, l'étendue des connaissances, et toutes les qualités de style qui peuvent assurer le succès des doctrines. M. Jacobi, président de la société royale de Munich, ayant fait paraître un écrit dans lequel il reprochait à la philosophie de Schelling d'offrir un athéisme

déguisé, Schelling lui opposa, en 1812, une apologie assez bien raisonnée, mais où l'on trouve pourtant plus d'animosité que de calme et de solidité : il a aussi donné, en 1817, une description intéressante des statues recueillies à Egine, dans les ruines du temple de Jupiter, et achetées par le prince-royal de Bavière. L'école de ce philosophe se rapproche beaucoup de celle des panthéistes, dont le système est qu'il n'y a de réel qu'une seule existence absolue, inconditionnelle, infinie, et par conséquent une seule idée. L'univers et l'homme ne sont, d'après eux, que des expressions figurées, des emblêmes, des types de ce qui est invisible; l'univers est un immense poëme épique, où la nature et l'homme, toujours en contraste l'un avec l'autre, présentent, sous toutes les faces, l'idée première et directrice : ce poëme n'a jamais commencé, il ne finira jamais; il n'a ni épisodes ni hors d'œuvres, ni défauts, ni beautés; les siècles, et de plus grandes époques encore, sont autant de chants de ce poëme; chacun de nous en est un mot, qui n'a pas de sens en lui-même et qui n'en a que dans l'ensemble; rien n'est à nous, tout en nous est ombre ou emprunt, et nous sommes enfin des accidens de la substance universelle. Schelling établit aussi trois périodes de l'histoire, qui n'est autre chose, selon lui, qu'une révélation progressive de l'absolu. Le principe de cette division repose sur l'opposition de *destinée* et *providence*, entre lesquelles se trouve la nature comme point de transition ou chaînon intermédiaire. Dans la dernière période (celle de la providence), la marche des événemens qui, dans les deux premières, ne s'était manifestée que sous les formes d'une destinée aveugle et d'un développement soumis aux lois de la nature, se manifestera comme providence, et Dieu s'y révélera d'une manière toujours plus complète. Schelling parle également du christianisme dans les termes les plus magnifiques, et, en apparence, les plus pieux; mais il est évident que les mots de la langue changent de sens dans son système, et que leur véritable valeur doit être déterminée par l'ensemble de ses vues.

SCHIASSETTI (*Fortuné*), général, italien, etc.

Né à Rome le 7 février 1776. Il entra, le 25 frimaire an 5, comme volontaire dans les troupes républicaines de Rome, où il parvint, en deux ans, à divers grades; et se trouvait capitaine de gendarmerie en 1799, époque de la retraite en France. De retour en Italie, Schiassetti fut nommé capitaine des chasseurs italiens à cheval, puis chef d'escadron en 1804, colonel des dragons de Napoléon en 1809, et enfin général de brigade en 1812. Il fit les campagnes des années 5, 6 et 7 dans l'état romain; monta l'un des premiers à l'assaut de Macerata; repoussa plusieurs fois les Russes et les Turcs dans la retraite de la Montagnola; descendit, en l'an 8, le mont Saint-Bernard avec son avant-garde, et signala alors son courage et sa valeur d'une manière remarquable. Il fit successivement la campagne de l'an 9 sur les côtes de l'Océan, et celles de 1804, 1805 et 1806 dans les états ex-vénitiens et dans le royaume de Naples, où il détruisit une forte colonne de brigands et d'étrangers. Passé en 1807 à la grande armée, puis à l'armée d'Espagne, il fit les campagnes de 1808, 9, 10, 11 et 12 : les traits de bravoure qui le distinguèrent alors sont innombrables. A la tête de son régiment de dragons, qu'il conduisait sans cesse à la victoire, il s'empara de l'artillerie ennemie près de Barcelone; se signala de nouveau à Tarragone, à Girone et dans la retraite de Madrid, et soutint courageusement et avec succès une attaque de la cavalerie anglaise près de Macalaorda : il protégea ensuite la retraite de l'infanterie, et sauva les équipages. Mais les blessures qu'il avait reçues, les longues fatigues qu'il avait éprouvées altérèrent tellement la santé du brave Schiassetti, qu'il mourut à Milan, le 1er novembre 1813, emportant avec lui les regrets universels de ses compatriotes et de ses compagnons d'armes.

SCHILL (*N.*), célèbre major prussien, etc.

Issu d'une famille noble peu connue. Il prit le parti des armes en sortant des écoles d'éducation; et, après avoir passé par les grades subalternes, il obtint celui de major, dans lequel il donna des preuves d'habileté qui le firent remarquer. S'étant aussi distingué par son courage et quelques talens militaires pendant la courte guerre de 1806, il fut élevé au rang de colonel, et faisait partie de la garnison de Berlin avec son régiment, lorsque la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche en 1809, lui firent concevoir l'idée d'entraîner la Prusse dans cette nouvelle

guerre, et de la soustraire au joug de Napoléon. Il pratiqua en conséquence des intelligences dans divers corps; obtint probablement l'assentiment secret de quelques-uns des chefs du gouvernement et de l'armée; et déserta ensuite publiquement à la tête de sa troupe, qu'il dirigea d'abord sur la ville de Wittemberg en Saxe. Il se porta de là à Dessau et à Halle, d'où il enleva les caisses publiques, rétablit partout les aigles prussiennes, et s'empara enfin d'Halberstadt. La cour de Prusse rendit alors plusieurs décrets rigoureux contre lui, et alla même jusqu'à mettre sa tête à prix; mais personne ne fut dupe de ces apparences, et on ne douta pas un instant que Schill ne fût l'enfant perdu d'un parti puissant qui voulait recommencer la guerre contre la France; aussi le major n'en poursuivit-il pas moins son entreprise avec autant d'ardeur qu'auparavant. Le 7 mai 1809, il fit marcher son petit corps d'armée sur Magdebourg, où il avait aussi des intelligences, et il était déjà rendu à Moder-Dodleben, lorsqu'il fut rencontré par le lieutenant-général Michaud, contre lequel il combattit vaillamment, mais qui le força néanmoins à se replier dans le Mecklembourg. Poursuivi dès lors de postes en postes jusqu'à Stralsund, où il se retrancha promptement et du mieux qu'il put, il fut bientôt attaqué par les Français, et, après une résistance assez vive, pour ne pas dire opiniâtre, le brave et malheureux Schill fut tué d'un coup de feu sur la place, au moment où il cherchait à gagner une embarcation, et après avoir vu détruire sa troupe, qui avait fait des prodiges de valeur.

SCHILLER (*Jean-Frédéric-Christophe*), célèbre poète allemand, etc.

Né le 10 novembre 1759 à Marbach, petite ville du duché de Wurtemberg, sur le Necker. Son père, d'abord chirurgien, devint par la suite enseigne et capitaine dans un régiment de hussards bavarois, et obtint, en dernier lieu, la surintendance des jardins de la Solitude, château de plaisance appartenant au duc de Wurtemberg, à une lieue de Stuttgard. Schiller eut malheureusement pour premiers instituteurs quelques-uns de ces hommes durs et sévères qui impriment dans l'esprit de leurs timides élèves une espèce de terreur, étouffent le plus souvent en eux les germes du génie, et s'ils ne les frappent pas d'une perpétuelle stupidité, retardent au moins pour long-temps le développement des heureuses dispositions qu'ils ont reçues de la nature, aussi les premières années de sa jeunesse n'eurent-elles rien qui fît présager dès lors ce qu'il serait un jour. Cependant il manifesta de bonne heure une indifférence marquée pour tous les jeux et les amusemens de l'école, et passait ordinairement ses jours de congé dans des promenades solitaires, où il traduisait, avec un ami choisi, les *Fastes d'Ovide*, les *Odes d'Horace* et l'*Enéide de Virgile* : ce dernier poëme surtout et la *Messiade* faisaient ses délices. Il se nourrissait aussi de la lecture de la Bible dans l'énergique et mâle traduction de Luther, écrite en style oriental, et remplie d'images sublimes, qui inspira au jeune Schiller un goût prononcé pour le ministère du culte luthérien. Son cœur naturellement ardent, son imagination élevée jusqu'à l'enthousiasme lui persuadaient que la Providence l'avait destiné pour enseigner à ses contemporains la divine morale de l'Ecriture sainte, ce qui fit qu'il n'entra qu'avec une extrême répugnance dans une école militaire que venait d'établir le duc de Wurtemberg, pour y former trois cents élèves de dix à seize ans pris dans les familles pauvres de ses états. Schiller, forcé ensuite de se décider pour la profession qu'il devait exercer dans le monde, comme unique soutien de son existence future, choisit d'abord la jurisprudence, à laquelle il renonça bientôt pour la chirurgie et la médecine, dont il fit un cours à Stuttgard, et comme le duc de Wurtemberg aimait beaucoup le père de Schiller, il crut ne pouvoir lui donner une plus grande marque de sa bienveillance qu'en nommant son fils, à peine âgé de vingt ans, chirurgien de son régiment de grenadiers. Mais Schiller, ayant eu, dans le cours de ses dernières études l'occasion de lire les ouvrages de Lessing et de Shakespeare et d'assister à la représentation de pièces jouées sur le théâtre de Stuttgard, se dégoûta de la chirurgie et de la médecine à un tel point que ni les remontrances de ses parens, ni les conseils de ses amis, ni même les ordres absolus de son souverain ne purent le détourner de son goût dominant pour la poésie, l'histoire et la haute philosophie : c'est ainsi que Molière, dominé par sa passion pour les vers et pour le théâtre, triompha de l'opposition de sa famille, et devint, sinon le plus grand, du moins le pre-

mier génie de son siècle. Schiller, aussi passionné que Molière pour le théâtre, essaya d'y paraître devant la cour de Stuttgard; mais, soit timidité (personne n'en eut jamais plus que lui), soit manque d'usage, soit qu'en effet la nature lui eût refusé les qualités physiques, sans lesquelles on n'y peut espérer de brillans succès, il s'y montra si gauche, il débita si mal le rôle dont il s'était chargé, qu'au lieu du favorable accueil auquel il s'attendait, il n'excita qu'un mécontentement général. Il résolut dès ce moment d'abandonner à jamais une carrière toujours séduisante pour la jeunesse sans expérience, et n'en suivit qu'avec plus d'ardeur son dessein d'écrire pour le théâtre : à dix-huit ans, il composa sa première pièce intitulée : *les Brigands*, qu'il fit imprimer et jouer sur le théâtre de Manheim, alors le meilleur et le plus célèbre de l'Allemagne. Cette tragédie, loin de lui procurer la satisfaction qu'il en attendait, lui causa au contraire beaucoup de désagrément. Un personnage considérable à la cour de Manheim, grison de naissance, crut apercevoir dans cette pièce un passage d'autant plus offensant pour ses compatriotes, qu'ils y étaient représentés comme des voleurs de grands chemins; il en porta des plaintes très-amères au duc de Wurtemberg, et Schiller, qui dans d'autres circonstances avait encouru la disgrâce de son prince, en reçut alors l'ordre positif de ne plus écrire sur aucun sujet quelconque : il paraît même que le duc ne s'en tint point à cette simple injonction, et que le poète fut pendant quelque temps privé de sa liberté. Cette sévérité lui parut d'autant plus extraordinaire que jusque-là le duc s'était constamment montré son bienfaiteur; mais, loin de le décourager, elle ne fit au contraire qu'accroître son énergie; et, résolu de recouvrer sa liberté, il profita, pour son évasion, de l'époque des fêtes données en 1782, à Stuttgard, au grand-duc Paul de Russie. Il demeura ensuite caché près d'une année dans les environs de Bauerbach, chez une respectable veuve, dont les fils avaient été ses camarades de collége, et termina, dans cette heureuse retraite, sa *Conjuration du comte de Fiesque*, qu'il avait ébauchée pendant sa captivité, ainsi que sa troisième pièce, *Amour et Intrigue*. Il forma le plan de de son *Dom Carlos*, en 1783, époque à laquelle il se rendit à Manheim, et fut attaché au théâtre de cette ville en qualité d'homme de lettres. Jusqu'ici Schiller, sans fortune, et pour ainsi dire sans patrie, puisqu'il n'osait rentrer dans la sienne, abandonné à son propre génie, connaissant peu les hommes et les choses, n'avait pu suivre que l'impulsion de sa brillante et féconde imagination; mais, à Manheim, il se vit bientôt introduit dans l'intime société des hommes les plus recommandables et les plus distingués par leur rang et par leur mérite, et fixa surtout l'attention de deux hommes célèbres, chacun dans une carrière et par une existence politiques bien différentes : l'un, le baron de Dalberg, alors coadjuteur de l'électorat de Mayence, depuis grand-duc de Francfort, prince-primat et évêque de Constance; l'autre, le fameux Ifland, directeur du théâtre de Manheim : tous deux firent pour Schiller ce que Molière avait fait pour Racine, et peut-être sans eux l'Allemagne n'aurait point *Guillaume-Tell* et la *Guerre de Trente ans*. Ils se réunirent d'abord pour le soulager dans sa détresse, donner à son génie naissant une direction plus fixe et plus régulière, et enfin élever et soutenir sa réputation littéraire. En effet, quoiqu'il n'eût encore publié que les trois pièces dont nous avons parlé, il devint, par leurs soins, à l'âge de vingt-quatre ans, l'un des écrivains dramatiques les plus estimés de sa patrie. Peu après Schiller accompagna le baron de Dalberg à Mayence, où il s'arrêta quelque temps, et où il fut présenté au duc de Weymar, auquel il récita quelques scènes de son Dom Carlos. Il se rendit immédiatement après en Saxe; habita successivement Dresde, Jéna et les environs de Leipzig; rédigea, pendant son séjour en Saxe, jusqu'en 1787, la feuille littéraire connue alors sous le nom de *Thalia Rhenana*, et y inséra, outre plusieurs réflexions philosophiques sur l'art théâtral, une foule de poésies légères, remplies de grâce et d'harmonie : à la même époque, Schiller se livra avec ardeur à l'étude des sciences exactes, de l'histoire et de la philosophie; suivit alternativement les principes de Garve et de Kant, et adopta même pour un instant les erreurs de Spinosa. Cependant il ne négligea point la poésie, et l'on a peine à concevoir, en lisant ses ouvrages et en considérant le peu de temps qu'il a vécu, comment son esprit a pu suffire à tant de productions ingénieuses, quoique toutes d'un genre très-différent. Il quitta Dresde

en 1787 pour aller s'établir à Weymar, ville qui offrait alors, comme aujourd'hui, la réunion de tout ce que l'Allemagne avait de plus distingué en hommes de lettres et en savans dans tous les genres. Il y fit la connaissance de Wieland, de Herder et d'autres littérateurs renommés; devint conseiller privé du duc, et donna presque aussitôt son *Dom Carlos*, qui fit la plus vive impression, et procura à son auteur un haut degré de gloire. Mais si Schiller eut de nombreux admirateurs, il eut aussi des critiques sévères qu'il se crut obligé de combattre par une série de lettres justificatives insérées dans le Mercure allemand, auquel il coopéra pendant les années 1788 et 1789 : c'est aussi à cette époque qu'il publia son premier ouvrage historique : *la Révolution des Pays-Bas sous le règne de Philippe II.* En 1788, Schiller vit seulement, pour la première fois, Gœthe son rival de génie et de gloire, et cette entrevue eut, de part et d'autre, quelque chose de froid et de réservé ; mais ils se lièrent bientôt de l'amitié la plus intime; et c'était par l'entremise et les sollicitations du dernier, que Schiller avait été nommé, en 1789, professeur de philosophie à Jéna. Bientôt parut sa *Guerre de Trente ans*, un des plus beaux monumens historiques qu'eût encore produit l'Allemagne, et qui fut suivi de plusieurs *Mémoires* sur différentes époques du moyen âge, tels que les troubles et les guerres civiles qui désolèrent la France pendant le règne de François Ier et de Henri II, et l'orageuse régence de Catherine de Médicis, etc. Tout semblait concourir alors au bonheur de Schiller; le duc de Weymar, le baron de Dalberg, dont il n'avait cessé d'éprouver la bienveillance et l'amitié, avaient réuni leurs efforts pour lui procurer une existence honorable et digne de son génie; il venait même d'obtenir la main d'une jeune personne très-bien née, qu'il aimait passionnément depuis plusieurs années, lorsque les travaux excessifs auxquels il s'était livré, autant par goût que par nécessité, influèrent sur sa constitution physique, au point qu'il ne cessa de languir jusqu'à sa mort, arrivée à Weymar le 9 mai 1805. Sa tête était l'immense volume dans lequel son génie imprimait ses ouvrages avant que sa main les transcrivît sur le papier ; et c'est de cette manière qu'on vit se succéder, comme par enchantement, une suite de tragédies admirables par la pureté du style, la fraîcheur du coloris et la force du langage. En 1792 l'assemblée législative de France lui avait, par un décret solennel, conféré le titre et les droits de citoyen français, et Schiller paya depuis un tribut de reconnaissance à sa patrie adoptive, en célébrant une des époques les plus étonnantes de nos annales, celles où *Jeanne-d'Arc*, héroïne infortunée, sauva son prince et sa patrie. Son dernier ouvrage fut la traduction littérale de la Phèdre de Racine, et il voulut, à l'exemple de son ami Gœthe, qui a transporté sur la scène allemande le Mahomet et le Tancrède de Voltaire, consacrer le dernier produit de son génie à rendre hommage à la Melpomène française. Schiller, si l'on en excepte le jugement qu'il a porté de notre théâtre, jugement conforme à l'opinion de ses compatriotes, est peut-être de tous les écrivains étrangers celui qui a le plus et le mieux parlé de la France et des Français, et toujours avec une candeur et une impartialité qui font honneur à son caractère.

SCHIMMEL-PENNINCK (*Roger-Jean*), grand pensionnaire de Hollande, ambassadeur, sénateur, etc.

Né à Deventer. Après avoir fait d'excellentes études à l'université de Leyde, il prit le grade de docteur en droit, et publia à cette occasion une dissertation qui fit honneur à ses talens. Il exerçait la profession d'avocat lors de l'invasion des Français dans sa patrie en 1794, et ne tarda pas à être appelé à des fonctions administratives, d'où il passa à la convention nationale batave, et enfin à l'ambassade de Hollande auprès du gouvernement français. En 1801, il représenta aussi sa nation au congrès d'Amiens, et devint aussi, après la paix de 1802, ambassadeur en Angleterre. La guerre ayant éclaté de nouveau, M. Schimmel-Penninck revint l'année suivante à Paris dans son ancienne qualité; et fut nommé, en 1805, grand-pensionnaire de Hollande. Son pouvoir ayant cessé en 1806, par l'élévation de Louis Bonaparte au trône de Hollande, il reçut le grand-cordon de l'ordre de la Réunion, fondé à cette époque; et, lorsque la Hollande fut réunie à l'empire français, il fut appelé aux fonctions de sénateur, avec le titre de comte et l'emploi de grand-trésorier de l'ordre des Trois-Toisons. Il vota néanmoins, au mois d'avril 1814, la déchéance de Napoléon et la création

d'un gouvernement provisoire; puis donna sa démission le 14 du même mois pour retourner en Hollande, où il est aujourd'hui membre de la première chambre des etats-généraux et commandeur de l'ordre du Lion belgique. Quoique M. Schimmel-Penninck soit, depuis plusieurs années, privé de la vue, les littératures modernes lui sont aussi familières que la littérature ancienne, et il aime à citer les morceaux classiques des poètes italiens, allemands, anglais, etc.

SCHINDERHANNES (*Jean* Buckler, dit), fameux chef de voleurs allemand, etc.

Né à Weyden près Rastadt en 1779. Il entra dans la société de quelques scélérats qu'il surpassa bientôt par son adresse et son courage, et choisit la rive gauche du Rhin, principalement les montagnes du Hundsruck, pour théâtre de ses exploits. Il dévasta des communes entières; osa quelquefois se défendre contre les forces militaires envoyées contre lui, et fut enfin arrêté en 1803, avec soixante-quinze de ses complices. Il montra, pendant son jugement, une présence d'esprit et un sang-froid qui étonnèrent, et chercha surtout à sauver une femme qui avait été surprise avec lui, assurant l'avoir séduite sans qu'elle connût son infâme métier. Des témoins déposèrent aussi qu'il était le plus humain et le moins féroce de sa troupe, et on cita même de lui plusieurs traits de bienfaisance envers les malheureux: il fut néanmoins condamné à mort par une commission formée à Mayence, et exécuté le 18 novembre 1803. Il mourut avec courage, ayant à peine atteint l'âge de vingt-quatre ans, et ne parut regretter la vie qu'à cause de la malheureuse qu'il avait entraînée dans sa ruine.

SCHIPANI (*Louis*), chevalier calabrois, etc.

Issu d'une famille distinguée de sa province. Il se prononça en faveur de la révolution; fut obligé de fuir la Calabre après l'invasion du cardinal Ruffo en 1799; et se retira alors à Naples, où il obtint le commandement d'une légion destinée à combattre les troupes royales. Envoyé contre Sciarpa, l'un des chefs calabrois, qui le battit, et l'obligea de se retrancher sur une colline, il reçut peu après l'ordre de venir au secours de la capitale attaquée par le même cardinal Ruffo, qui voulait s'en emparer. Le chevalier Schipani obéit aussitôt, mais ayant pris un chemin qui le forçait de traverser Portici, occupé en ce moment par un régiment de chasseurs royaux, il y fut lâchement abandonné par une partie de ses soldats, pris couvert de blessures, et ensuite livré à une commission militaire, condamné à mort et exécuté.

SCHLEGEL (*Auguste-Guillaume*), célèbre philologue allemand, etc.

Né le 8 septembre 1767 à Hanovre. Son père, surintendant-général de la principauté de Lunebourg, lui fit faire de brillantes études à l'université de Gœttingue, où il sembla d'abord se vouer à la théologie: mais il se lia bientôt de la manière la plus intime avec le poète Burger, qui lui inspira ses goûts, en lui promettant poétiquement l'immortalité. Le jeune Schlegel, devenu membre du séminaire philologique sous le célèbre Heyne, publia une dissertation latine sur la géographie d'Homère, qui le classa parmi les érudits de l'Allemagne; et c'est même sur sa réputation que le riche banquier Mulman, d'Amsterdam, le pressa de se charger de l'éducation de ses enfans. Revenu en Allemagne au bout de trois ans, Guillaume Schlegel fut choisi par Schiller pour son colloborateur, et fit paraître des fragmens de traduction du Dante, qui seraient encore remarqués si l'auteur ne s'était surpassé lui-même dans sa *traduction du théâtre de Shakespeare*: jamais copie ne ressemblera mieux à l'original: il a réussi également dans sa *traduction du théâtre espagnol* de Calderon, entreprise qui lui présentait de plus grandes difficultés. Après avoir professé pendant quelques années à Jéna, Schlegel se rendit à Berlin, où il fit, à Kotzebue, une guerre de plume extrêmement vive: c'est dans cette ville qu'il connut Mme de Staël, à laquelle ses principes philosophiques et littéraires plurent tellement qu'elle l'emmena à Copet en 1805. Il l'accompagna ensuite dans ses voyages en Italie, en Autriche, en France, en Suède, etc., et la chanta dans une élégie intitulée: *Rome*. Ce fut aussi après avoir suivi assidument le théâtre Français à Paris qu'il conçut l'idée de composer son parallèle de la Phèdre d'Euripide et de celle de Racine. Cette dissertation, écrite en Français, causa une espèce de scandale littéraire; et depuis lors Guillaume Schlegel a dû renoncer en quelque sorte au plaisir d'être jugé avec impartialité

par les Français. A la fin de 1810, il partagea volontairement l'exil de Mme de Staël, qui l'aida, dit-on, dans la composition de ses ouvrages; mais il ne tarda pas à se vouer presque exclusivement à la politique, et publia, dès 1812, des écrits véhémens tant en allemand qu'en français, pour prouver à l'Europe que l'extravagante expédition de Moscou avait amené l'heure de sa délivrance. Il suivit bientôt à l'armée, en qualité de secrétaire, le prince-royal de Suède, qu'il avait connu à Stockholm, et retourna au château de Mme de Staël après la chute de Napoléon. Depuis cette époque, Schlegel a publié un *Précis historique* et philosophique sur M. Necker; une *Dissertation* sur le groupe de Niobé, insérée dans la bibliothèque universelle de Genève; une *Notice historique* sur Jean de Fiesole, peintre florentin du quinzième siècle; et enfin des *Observations* sur la langue et la littérature provençales. Au mois d'août 1818, M. Schlegel a été appelé à Berlin pour y remplir la chaire de philosophie à l'université de cette ville. Le lecteur ne verra peut-être pas sans intérêt le jugement que Mme de Staël a porté de cet auteur; Si l'on peut craindre d'un côté que l'amitié n'ait dicté ses éloges, on doit aussi considérer que personne en France n'était plus qu'elle en état de bien apprécier le philologue allemand. « M. A. W. Schlegel, dit-elle » dans son ouvrage de *l'Allemagne*, » possède en littérature des connaissan» ces rares, même dans sa patrie; il ex» celle à comparer les diverses langues » et les différentes poésies entre elles. » Dans son cours de *Littérature dra» matique*, il a trouvé l'art de traiter » les chefs-d'œuvres de la poésie » comme des merveilles de la nature, et » de les peindre avec des couleurs vives » qui ne nuisent point à la fidélité du » dessin.... Il n'a point d'égal dans l'art » d'inspirer de l'enthousiasme pour les » grands génies qu'il admire. On peut » comparer sa manière de parler de la » poésie à celle dont Winkelman décrit » les statues, et c'est ainsi seulement » qu'il est honorable d'être un critique. » Tous les hommes de métier suffisent » pour enseigner les fautes qu'on doit » éviter, mais, après le génie, ce qu'il » y a de plus semblable à lui, c'est la » puissance de le connaître et de l'admi» rer ».

SCHLEGEL (*Frédéric* de), littérateur, conseiller, membre de l'université de Berlin, etc.

Né aussi à Hanovre en 1772, et frère du précédent. Il fut, après ses premières études, envoyé à Leipzig, pour y apprendre le commerce, mais il manifesta bientôt un violent dégoût pour cet état, et embrassa la carrière littéraire, où il ne tarda pas à se distinguer par des morceaux d'une haute critique insérés dans les journaux les plus répandus : le premier ouvrage important qu'il publia fut celui intitulé : *les Grecs et les Romains*. Frédéric Schlegel s'associa ensuite à son frère pour la rédaction de *l'Athenæum*, et il habitait encore Berlin lorsque son roman philosophique de *Lucinde* fit un si grand bruit dans toute l'Allemagne. Il quitta alors la capitale de la Prusse pour aller s'établir à Jéna, où il ouvrit des cours particuliers, et où il publia, en 1801, son poëme *d'Hercule Musagète* : sa tragédie *d'Alarcos*, qu'il prétendait être dans le genre dramatique, fut classée, par les admirateurs mêmes de son talent, dans le genre romantique. Ce fut à peu près à cette époque, de 1802 à 1803, qu'il fit un voyage à Paris, accompagné de sa femme, fille du célèbre Mendelsohn, et qui plus tard se convertit, ainsi que lui, à la foi catholique, dans la ville de Cologne. Pendant son séjour à Paris, Frédéric Schlegel s'occupa de recherches sur les romans de chevalerie et les fabliaux du moyen âge : il donna aussi ses soins à un ouvrage tout français, intitulé : *Notices et extraits relatifs à Jeanne-d'Arc*; et ses *Essais sur la langue et la philosophie des Indiens* fournirent une nouvelle preuve de la variété de ses connaissances. Rentré en Allemagne en 1808, il fut attaché au quartier-général de l'archiduc Charles en qualité de secrétaire aulique, et obtint alors de l'empereur des lettres de noblesse. Après la guerre, il ouvrit, à Vienne, deux cours qui lui firent une haute réputation, l'un sur *l'Histoire moderne*, l'autre sur *l'Histoire littéraire de tous les peuples*. Il composa depuis plusieurs écrits diplomatiques qui lui ont valu le titre de conseiller de la légation autrichienne auprès de la diète germanique à Francfort, où il est encore en ce moment : il est aussi membre de l'université de Berlin, depuis le mois d'août 1818. Parmi ses nombreux ouvrages, il en est un qui porte un caractère tout particulier, c'est sa traduction de la *Corinne*, de

Mme de Staël, qui parut en allemand avant que l'original français n'eût vu le jour. Le grand éclat que jettent depuis long-temps les deux frères Schlegel les a rendus, malgré eux peut-être, chefs d'une secte littéraire que l'on appelle en Allemagne les *Schlégeliens*, et que l'on désigne plus communément en France par le nom de partisans du genre romantique. Mme de Staël n'a pas rendu moins de justice au cadet de ces deux frères qu'à l'aîné, quoiqu'elle l'ait connu moins particulièrement.

SCHMIDT (*Michel-Ignace*), historiographe allemand, etc.

Né dans une petite ville de l'évêché de Wurzbourg en 1736. Il fit ses études au séminaire de cette dernière ville, tenu alors par les jésuites, qui ne purent l'engager à entrer dans leur ordre, et prit l'état ecclésiastique séculier : le comte de Rosenham l'appela ensuite à Bamberg pour l'éducation de son fils. Devenu, lors de la destruction de la Compagnie de Jésus, assesseur de la faculté de théologie, et professseur d'histoire de l'empire d'Allemagne, il obtint peu après un bénéfice de l'évêque de Wurtzbourg, avec le titre de conseiller ecclésiastique, et voix délibérative dans le collége des affaires spirituelles. En 1769 Schmidt publia en latin son *Plan de réforme de l'Instruction publique*, qui fut suivi, en 1772, d'une histoire du sentiment moral de l'homme, laquelle le fit connaître comme un observateur philosophe : son *Histoire d'Allemagne*, écrite avec une rare impartialité, mit le comble à sa réputation. Cependant des envieux, abusant du faible occasionné par une piété outrée, prévinrent contre lui le nouveau prince, évêque de Wurtzbourg, qui le disgracia; et c'est alors que l'empereur Joseph Ier l'appela à Vienne, où il mourut le 1er novembre 1794.

SCHMIDT (*Ernest-Auguste*), conservateur de la bibliothèque du duc de Saxe-Weymar, etc.

Né en 1746, et filleul du duc Ernest-Auguste de Saxe-Weymar. Il fit, sous sa haute protection, d'excellentes études; cultiva ensuite la littérature avec succès, et donna, pour son premier ouvrage, la *Traduction des Lettres de Pline le jeune*, qui fut suivie de celle du Tacanno, de Quevedo, insérée dans le Magasin de la littérature espagnole : il avait aussi commencé la traduction de l'*Histoire du Nouveau-Monde*, par Munnoz, lorsqu'il publia, en 1795, la première partie de son *Dictionnaire allemand et espagnol*. Il traduisit encore *On Original progress of the language*, par lord Momboddo, ainsi que les *Lettres sur l'Italie*, de l'abbé Jean-André, et a laissé également quelques poésies érotiques en allemand, avec une imitation de l'Héroïde de Pope, intitulée : *Héloïse et Abeilard*. On s'étonne peut-être de ne trouver en partie que des traductions ou compilations dans les ouvrages de Schmidt, qui avait un talent réel pour faire mieux ; mais il faut savoir que personne n'était plus enclin à la paresse; les travaux de longue haleine lui étaient insupportables, et il ne fallut souvent rien moins que les instances d'une autorité supérieure pour l'engager à écrire : jamais il ne put achever la lecture du voyage en Abyssinie de Bruce, et la seule vue d'un *in-folio* le décourageait : cet auteur mourut au mois de novembre 1809, à l'âge de soixante-trois ans.

SCHMIDT (*Christophe* de), professeur, conseiller aulique, etc.

Né le 11 mai 1740 à Nordheim, où son père était chambellan du prince. Il étudia à Gœttingue la jurisprudence, et entra ensuite, comme instituteur, dans la maison d'un conseiller intime de l'empereur de Russie, qu'il suivit à Saint-Pétersbourg. Il revint dans sa patrie, après y avoir fait un séjour d'assez de durée; fréquenta alors quelques cours à Gœttingue, prit le degré de docteur en jurisprudence, et se rendit enfin à Helmstadt, où il donna pendant quelques temps des cours. Appelé bientôt après, comme professeur, au collége Carolin, à Brunswick, il y enseigna l'histoire, le droit public et la statistique jusqu'en 1779, qu'il obtint la place de conseiller et d'archiviste des grandes archives du prince à Wolfembuttel. Quelques années après, il fut élevé au rang de conseiller aulique du duc, et garda néanmoins la direction des archives de Wolfembuttel jusqu'à sa mort, arrivée en 1801. Il conserva toute sa vie de la prédilection pour la Russie, où il avait passé une partie de sa jeunesse, et publia non-seulement deux recueils de *Lettres* sur la *Russie*, mais encore des *matériaux pour servir à la connaissance de la constitution et du gouvernement russe*. On a encore de lui un *Manuel des Sciences historiques*, qui prouva qu'aucune des parties de l'histoire ne lui était étrangère, et des *Mélanges historiques* : il rédigea aussi, depuis 1789 jusqu'en 1791,

le répertoire de l'histoire et de la constitution de l'Allemagne, et a encore publié quelques morceaux de critique et des traductions insérées dans les journaux littéraires.

SCHNURRER (*Chrétien-Frédéric*), savant orientaliste allemand, chancelier de l'université de Tubingue, correspondant de l'institut de France, etc.

Né à Canstadt (Wurtemberg) le 28 octobre 1742. Après avoir été successivement professeur de philosophie, de grec et de langues orientales, et éphore de la faculté de théologie à l'université de Tubingue, il reçut, en 1805, le titre de docteur en théologie, et, en 1808, celui de chevalier de l'ordre du Mérite de Wurtemberg : il avait été, depuis 1793, l'éditeur et l'un des principaux collaborateurs des *Annonces littéraires* de Tubingue. Dans les discussions politiques dont sa patrie a été agitée, Schnurrer embrassa d'abord le parti royaliste ; mais, s'étant montré depuis plus favorable aux réformateurs, il a éprouvé quelques désagrémens, et a quitté ses fonctions académiques pour se retirer à Stuttgard : il a même vendu sa riche bibliothèque à un Anglais, l'un de ses élèves, qui se propose de continuer ses travaux. Schnurrer, associé de la société royale de Gœttingue et membre de l'académie royale de Bavière, est placé, comme orientaliste, au premier rang parmi ceux de l'Allemagne : sa critique est d'une justesse et d'une sûreté qui peuvent servir de modèle : comme théologien, il est un des plus zélés partisans de la révélation. Ses nombreux ouvrages sont trop connus pour que nous en fassions l'énumération; nous citerons seulement sa *Bibliotheca arabica*, bibliographie d'une exactitude rare, qui contient tous les livres imprimés en langue arabe, et de plus tous ceux qui sont relatifs à l'étude de cette langue, tels que grammaires et dictionnaires, etc.

SCHOENFELD (*N.*, baron de), général prussien, etc.

Il était déjà officier-général lorsque son esprit adroit et rusé, son caractère ferme et ses talens militaires le firent choisir secrètement, en 1789, par la cour de Prusse pour soutenir et diriger la révolte des Brabançons contre l'empereur d'Autriche. Devenu bientôt lieutenant-général par l'ascendant du parti de Van-der-Noot, il contrecarra continuellement les vues du général en chef Van-der-Mersch, et finit même par perdre et déposer ce général, le seul peut-être qui agît de bonne foi dans le parti patriotique. Après avoir remporté quelques légers avantages à la tête des insurgés, le baron de Schoenfeld contribua à leur anéantissement aussitôt, dit-on, que ses instructions secrètes le lui ordonnèrent. Envoyé au commencement de 1792 par son souverain à Coblentz près des princes frères de Louis XVI, il commanda aussi, pendant cette campagne, une division de l'armée prussienne ; fut employé, en 1793, au siége de Mayence, et dirigea, les 8 mai et 8 juillet, les deux attaques de Kostheim, où il montra beaucoup de bravoure et d'intelligence : il eut à la première un cheval tué sous lui, et s'empara à la seconde de ce poste important, ce qui lui valut du roi une lettre très-flatteuse et l'ordre de l'Aigle-Noir. Le 14 septembre, le général Schoenfeld se signala de nouveau à la bataille de Pirmasens, où il contribua à assurer la victoire aux Prussiens par les manœuvres hardies qu'il fit exécuter à la cavalerie, et fut même blessé dans cette affaire ; le roi lui témoigna encore alors la satisfaction qu'il avait de sa conduite et le regret qu'il avait de le savoir blessé. En 1794 il fut dirigé contre les Polonais, et continua à montrer beaucoup de valeur et d'activité : il fut d'abord détaché sur la rive gauche de la Vistule pour couvrir, de ce côté, le siége de Varsovie, et repoussa, le 27 août, le palatin Madalinski, qui voulait se jeter dans la province de Posen. Depuis cette époque, le baron de Schoenfeld a cessé d'être employé, et mourut peu après des suites de ses blessures.

SCHRŒDER (le baron de), feld-maréchal autrichien, etc.

Il fut employé, en 1789, contre les patriotes brabançons; et, ayant attaqué avec imprudence le village de Turnhouth, où se trouvait le général Van-der-Mersch, il y perdit beaucoup de monde, et fut repoussé après avoir été lui-même blessé au genou : cette affaire fut infiniment avantageuse au parti patriotique, surtout à raison de la confiance qu'elle inspira à des troupes de nouvelles levées qui n'osaient auparavant se mesurer avec les Autrichiens. Il servit ensuite contre les Français ; remplaça, en mai 1793, M. de Beaulieu à Arlon, où il fut attaqué le 9 par un corps très-supérieur en nombre, et ne se retira qu'après une vigoureuse défense : cette action, qui fit hon-

neur au courage de ses troupes et au sien, n'en fit point à sa prévoyance; car depuis huit jours il était averti de cette attaque et ne prit néanmoins aucune mesure pour sauver des magasins immenses qui étaient à Arlon, et qui tombèrent au pouvoir des républicains. En 1794 il contribua, sous Bender, à la défense de Luxembourg; devint feld-maréchal-lieutenant au mois de février 1793; obtint plus tard le commandement de la forteresse de Cracovie, et fut mis à la pension en 1806, peu de temps avant sa mort.

SCHROEKH (*Jean-Mathias*), doyen des universités de Saxe, historien, etc.

Né à Vienne en 1733, de parens hongrois. Il s'attacha de bonne heure à l'étude de l'histoire, encouragé par l'exemple de son grand père Mathias Bel, auteur de l'*Apparatus ad historiam Hungariæ*; et acheva ses cours à Leipzig, où il fut d'abord professeur surnuméraire de philosophie : c'est alors qu'il disputa une chaire ordinaire au professeur Seidlitz, qui l'emporta sur lui, mais dont il se vengea dans un combat d'érudition, où il fit éclater sa supériorité. Ayant obtenu, en 1775, la chaire d'histoire à Wittemberg, il se livra plus que jamais à l'étude de l'histoire, et ses ouvrages se succédèrent bientôt avec une grande rapidité. Parmi les principaux on cite sa *Biographie universelle*, dans laquelle on distingue les vies de Sixte-Quint et de la reine Christine; son *Histoire universelle*, à l'usage des enfans, et surtout son *Histoire ecclésiastique*, dont le premier volume parut en 1768, et dont le trente-cinquième finit à la réformation, époque qu'il choisit pour commencer un nouvel ouvrage. Le mérite de Schroekh, comme historien, est d'avoir été infatigable dans ses recherches. Considéré comme écrivain, on le loue d'avoir évité le premier le pédantisme des auteurs de sa nation qui avaient travaillé dans le même genre; de s'être rapproché des bons modèles français et anglais; et enfin d'avoir donné de la noblesse à son style et du nombre à ses périodes. Ses ouvrages, quoique estimés, n'offrent d'ailleurs aucuns traits de génie; mais en revanche on n'y voit pas briller non plus les fausses clartés qui ne peuvent qu'égarer les lecteurs : c'est aussi à lui et à son ami Ebert que l'université de Wittemberg fut redevable de voir disparaître de son sein cet esprit d'intolérance religieuse qui avait passé en proverbe. Un autre trait du caractère de ce savant, c'est qu'il conserva toujours au fond de son cœur, en dépit des malheurs de la vieillesse, les affections les plus tendres dans toute leur naïveté. Il mourut au mois d'août 1808, doyen des deux universités du royaume de Saxe, et âgé de plus de soixante-douze ans.

SCHRŒTER (*Jean-Jérôme*), célèbre astronome allemand, grand bailli de Lilienthal, etc.

Né à Erfurt le 30 août 1745. Il fit son cours de droit à l'université de Gœttingue, où il reçut le bonnet de docteur; et prit aussi des leçons de mathématiques de Kœstner, qui lui inspira le goût de l'astronomie, goût qui devint bientôt en lui une passion insurmontable. Il commença à s'y livrer en 1778, pendant qu'il était employé à la chambre de justice d'Hanovre, et fit, en 1779 et 1780, d'importantes observations sur le soleil, Vénus et la lune. Nommé en suite bailli de Lilienthal près de Brême, pour le roi d'Angleterre et le duc de Brunswick-Lunebourg, il y établit un magnifique observatoire fourni des meilleurs instrumens, et s'occupa de la construction de télescopes de sept pieds, qui soutinrent la concurrence avec ceux de Herschell : il en a un de treize pieds qui est peut-être le meilleur qui existe actuellement. A force de patience et d'observations Schrœter parvint à donner un *Atlas de la lune* tellement précis, que cette planète nous est maintenant mieux connue dans quelques parties que des espaces aussi étendus sur la terre que nous habitons. Schrœter, correspondant de l'académie des sciences de Paris, a aussi publié en allemand : *Mémoires sur de nouvelles découvertes astronomiques; Observations sur les taches du soleil*, etc.; *Fragmens cythéréographiques*, ou *Observations sur les montagnes gigantesques et la rotation de Vénus; Nouveaux mémoires pour les progrès de l'astronomie*, etc.

SCHUKOWSKY, poète russe, etc.

Né à Toula en 1783. Il fit de très-bonnes études et cultiva ensuite la poésie de préférence à toute autre partie de la littérature. Les premières pièces de vers qu'il publia firent bien augurer de son talent; mais on considère néanmoins comme les meilleures son *Epître à Alexandre*, sur la dernière campagne, et surtout son poëme lyrique intitulé : *le Chantre des ruines du Kremlin*, qui

lui valurent de ce prince une pension de quatre cents roubles, avec ces expressions flatteuses : « Autant, dit l'ukase » expédié à cet effet, pour témoigner » au poète la bienveillance du souverain » que pour lui procurer une existence » indépendante. » Les poésies de cet auteur, qu'il a recueillies en deux volumes, et dont plusieurs sont des imitations de l'allemand, méritent en général le cas qu'on en fait : Schukowski rédigea aussi, pendant les années 1808 et 1809, un journal russe, sous le titre de l'*Annonciateur*, écrit purement et dans de bons principes littéraires.

SCHULEMBOURG-KEHNERT (*Frédéric-Guillaume*, comte de), ministre d'état prussien, etc.

Issu d'une famille distinguée de l'électorat de Hesse. Il passa très-jeune au service de Prusse; et après avoir été employé quelques années comme militaire, le comte de Schulembourg entra dans la carrière administrative, et fut d'abord conseiller provincial du département de Salzwedel, puis vice-directeur de la chambre des domaines à Magdebourg. Nommé ensuite, à l'âge de vingt-neuf ans ministre des finances auprès du directoire général, Frédéric-le-Grand lui témoigna beaucoup de faveur et d'estime, et lui confia, dans la campagne de Bavière, outre le portefeuille de la guerre, la disposition des caisses d'armée. Placé en 1782 à la tête de la société maritime, il reçut, deux ans après, des mains du roi l'ordre de l'Aigle-Noir, et eut constamment une très-grande influence dans les affaires du cabinet prussien jusqu'à la mort du célèbre monarque son bienfaiteur. Frédéric-Guillaume II, quoiqu'il ne l'aimât point, lui donna néanmoins le titre de comte, qui fut, il est vrai, suivi de son congé, et l'ex-ministre vécut alors pendant près de quatre ans dans ses terres, aux environs de Magdebourg. Mais l'incapacité de son successeur fit enfin mettre un terme à sa disgrâce, et il fut nommé tout à la fois lieutenant-général et président directeur du collége de guerre organisé à cette époque : le 2 mai 1791, on lui conféra la charge de ministre du cabinet. En 1792 il accompagna le roi à Anspach, à Mayence et dans la campagne du Rhin; passa l'année suivante au ministère de la guerre; prit aussi la direction de la banque et de la loterie, et se retira peu à près, pour quelques mois, dans ses terres. Vers la fin de 1793 il retourna à l'armée du Rhin, où il obtint le gouvernement de Francfort-sur-le-Mein et donna de nouveau sa démission en 1795, époque de la paix de Bâle, qu'il n'approuvait pas. Le roi ayant jugé à propos qu'il continuât ses services sans quitter ses terres, il administra ainsi pendant plusieurs années le département de la banque et de la loterie. Frédéric-Guillaume III le rappela ensuite à Berlin pour le faire d'abord contrôleur-général des finances et général de cavalerie, puis surintendant du trésor royal, et enfin directeur général des postes et de la loterie. En 1802, il fut chargé de prendre possession des provinces nouvellement acquises et de les organiser, commission qu'il remplit aussi plus tard pour le Hanovre. A l'ouverture de la campagne contre la France, il retourna à Berlin pour être gouverneur de cette ville, qu'il quitta le 21 octobre 1806, après la bataille d'Jéna, pour suivre le roi à Kœnisberg. La paix de Tilsit l'ayant rendu sujet du roi de Westphalie, il rompit forcément les relations où il s'était trouvé avec les trois monarques de la maison de Brandebourg; passa au service du roi Jérôme Bonaparte, qui le créa successivement, en 1808, général de division, conseiller d'état et président de la section de la guerre, et resta néanmoins dans une sorte de disgrâce à cette cour, dont le maître ne paraissait pas d'ailleurs avoir grande confiance dans son attachement pour lui : le comte de Schulembourg-Kehnert est mort depuis quelques années.

SCHUYLER (*Philippe*), major-général américain, etc.

Né en 1731. Il se prononça pour la cause de la liberté; reçut en 1775 l'ordre du congrès de se porter immédiatement de New-Yorck sur Ticonderago, pour nettoyer les lacs et se disposer à entrer dans le Canada, et tomba malade presque aussitôt, ce qui fit donner le commandement à Montgommery. Après son rétablissement Schuyler s'occupa avec le plus grand zèle des affaires du département du Nord, notamment dans ce qui regardait les Indiens. Lorsqu'en 1777 Burgoyne s'avança sur lui, il fit tous ses efforts pour retarder ses progrès; mais l'évacuation de Ticonderoga par Saint-Clair occasionna à Schuyler, dans la Nouvelle-Angleterre, beaucoup de tracasseries, et il fut remplacé par Gates : le congrès ordonna même une enquête sur sa conduite, et ce fut avec désespoir

qu'il se vit rappelé dans le moment où il était prêt à se mesurer avec l'ennemi. Depuis lors il rendit d'importans services à son pays, et devint membre de l'ancien congrès à New-Yorck. Quand le gouvernement actuel des Etats-Unis commença ses opérations, en 1789, Schuyler fut nommé sénateur de l'état où il était né, puis élu une seconde fois sénateur à la place d'Aaron Burr, en 1797 : il mourut à Albany en 1804, à l'âge de soixante-treize ans. On admirait en lui un caractère vigoureux, des intentions droites, de la sagesse dans la conception de ses entreprises, et de la persévérance dans l'exécution : il se conduisait dans sa vie privée avec douceur et dignité, et sa conversation était tout à la fois agréable et instructive.

SCHWARTZENBERG (le prince *Charles-Philippe*), célèbre feld-maréchal autrichien, ministre la guerre, etc.

Né le 15 avril 1771. Il entra de bonne heure au service ; parvint rapidement au grade de lieutenant-colonel ; fut ensuite nommé aide-de-camp du général Clairfait, et se distingua sous ses ordres en plusieurs occasions, notamment le 1er mai 1792 à l'affaire de Quiévrain. Il commanda aussi, en 1793, une partie de l'avant-garde du prince de Cobourg, et se signala de nouveau près Valenciennes, à Oisy, à Estreux-lès-Landrecies, et pénétra même avec des partis jusqu'à Saint-Quentin. Le 29 mai 1794 il contribua à repousser les attaques faites sur le Cateau ; et, ayant déployé, le 27 avril 1795, la plus grande bravoure dans l'affaire qui eut lieu entre Bouchain et Cambrai, il reçut l'ordre de Marie-Thérèse sur le champ de bataille. En 1796 le prince de Schwartzenberg, alors colonel et commandant le régiment des cuirassiers de Zerschwitz, fit partie du corps d'armée sous les ordres du général Wartensleben dans le Bas-Rhin ; devint major-général après la bataille de Wurtzbourg, livrée le 3 septembre de la même année ; et se conduisit encore d'une manière brillante à l'attaque de Dietz. Il refusa, en 1803, l'ambassade de Saint Pétersbourg, et fut employé de nouveau dans les armées autrichiennes en qualité de lieutenant-feld-maréchal lors de la reprise des hostilités avec la France en 1805. Chargé d'un commandement à l'aile droite de l'armée autrichienne devant Ulm, le prince de Schwartzenberg prit une part active à l'action du 11 octobre, et se retira après la perte de la bataille, avec l'archiduc Ferdinand. Il remplit ensuite pendant plusieurs années les fonctions d'ambassadeur auprès de Napoléon, et c'est en cette qualité qu'il a eu beaucoup de part à son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. En 1812 il obtint le commandement du corps d'armée autrichien, fort de trente mille hommes, qui fut mis à la disposition de Napoléon pour seconder ses opérations contre la Russie ; passa le Bug à Droghitschin dans les premiers jours de juillet ; poursuivit les Russes dans toutes leurs directions ; et s'empara, le 11, de Pinsk, position importante dans le duché de Varsovie. Au mois d'août Napoléon confia aussi au prince de Schwartzenberg le commandement de sa droite et celui du septième corps, avec lequel il attaqua, le 12 le général Tormazow, qu'il mit en fuite. Il continua ses opérations, pendant le mois de septembre, contre les généraux Tormazow et Tschitchakoff, qui s'avançaient par la Volhinie ; mais il fut battu à son tour par ces généraux au mois d'octobre, et effectua alors sa retraite vers le duché de Varsovie, où il se maintint pendant les derniers mois de cette année. Il occupait encore en février 1813 la position de Pulstuck, lorsqu'il se rendit à Vienne, où il reçut le commandement de l'armée qui se formait en Bohême. Quoique la rupture de l'Autriche avec la France ne parût point encore décidée, le prince Schwartzenberg, quittant tout à coup ses cantonnemens, marcha sur Dresde, où se réunirent les armées russe et prussienne, et prit part aux combats des 26 et 27 août contre Napoléon en personne, qui le battit complètement : il fut encore défait à Wachau, le 16 octobre, et commanda néanmoins en chef à la bataille de Leipzig, où il développa des talens militaires jusqu'alors peu connus. Le 22 décembre il entra en Suisse à la tête de la grande-armée ; et commença ses opérations en France, par envoyer des corps détachés sur Genève, Huningue et Béfort, puis ayant dépassé toutes les places qui défendent la France de ce côté, il fit sa jonction avec le maréchal Blücher et concourut au combat de Brienne le 24 janvier 1814. Il s'empara ensuite de Troyes, et se mit à la poursuite des Français sur la route de Nogent. Le 30 mars, jour de l'attaque de Paris, le prince Schwartzenberg publia une proclamation qui fit connaître une partie des intentions des alliés relativement à

Napoléon et aux princes de la maison de Bourbon, et instruisit, le 3 avril, le maréchal Marmont des événemens qui venaient d'avoir lieu dans la capitale, en l'engageant à abandonner la cause d'un souverain détrôné : il reçut deux jours après de l'empereur Alexandre le cordon de l'ordre de Saint-André, et l'empereur d'Autriche lui écrivit alors une lettre dans laquelle, pour témoignage de sa satisfaction, il lui donnait le droit d'ajouter à ses armes l'écusson des armes d'Autriche, et lui promettait la seigneurie de Blumenthal en Hongrie, qu'il eut quelques mois après. En 1815, la coalition ayant repris les armes, le prince de Schwartzenberg fut encore nommé commandant en chef des armées alliées du Haut-Rhin, et passa le fleuve le 22 juin, avec les troupes russes, par la Lorraine et l'Alsace, pour se réunir aux Anglais et aux Prussiens sous les murs de Paris; et c'est après cette courte et trop funeste campagne que le roi de France conféra au prince Schwartzenberg l'ordre du St.-Esprit, le roi de Saxe, celui de la Couronne, le prince-régent d'Angleterre la décoration de l'ordre des Guelphes, le roi des Deux-Siciles celle de St.-Ferdinand, et enfin le roi de Sardaigne l'ordre de l'Annonciade. Le prince de Schwartzenberg est encore aujourd'hui président du conseil aulique de guerre, et a épousé, le 28 janvier 1799, la veuve du prince d'Esterhazy, née comtesse de Hohenfeld.

SCHWARTZENBERG (le prince *Joseph-Jean*), conseiller intime et chambellan de l'empereur d'Autriche, etc.

Né le 27 juin 1769, et frère aîné du précédent. Il succéda à son père le 5 novembre 1789, et dut à son frère le crédit polititique dont il jouit par la suite auprès de son souverain : c'est sa femme, fille du duc Louis Engelbert d'Aremberg, qui périt si malheureusement dans le mois de juillet 1810, à la fête donnée par le prince Charles de Schwartzenberg à Paris, à l'occasion du mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon, événement qui porta le deuil dans sa famille, et qui le priva long-temps de ses facultés ordinaires. Le 23 septembre 1816, le prince Joseph fut nommé l'un des douze directeurs permanens de la banque nationale d'Autriche; mais, ayant refusé, à cause de ses grandes occupations, la charge de gouverneur qui lui avait été offerte, il fut envoyé au mois d'octobre suivant, à Munich, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour y faire, au nom de l'empereur, la demande de la main de la princesse Caroline-Auguste, fille du roi de Bavière.

SCHWARTZER (*Louis* de), évêque hongrois, chevalier de l'ordre de l'Épée, etc.

Né en 1734 à Unruh dans l'île de Rugen, d'une famille noble des états du roi de Suède. Son père, capitaine de cavalerie, le fit entrer comme enseigne dans le régiment du comte de Sparr en garnison à Stralsund. Pendant la guerre que la Suède fit ensuite conjointement avec la France au roi de Prusse, il parvint au grade de capitaine dans un régiment de chasseurs à cheval, et fut fait prisonnier dans l'affaire de Tassewalk, en 1759, puis envoyé à Stétin, où il fit connaissance du prince Frédéric-Eugène de Wurtemberg, depuis duc régnant, mort en 1797. Ce prince, qui avait reçu une blessure dangereuse à la bataille de Zorndorf contre les Russes, alla à Stétin pour se faire guérir, et c'est là que le prisonnier suédois, homme à talens, gagna si fort son amitié qu'il l'emmena avec lui à Seswedl, où il eut l'honneur d'être présenté à la cour. Il rendit néanmoins un grand service à la maison du Margrave, et voici comment. Un corps de Cosaques s'avança un jour jusqu'à la ville de Seswedl, résidence du Margrave, et menaça de piller le château. Schwartzer se présenta à leur chef, montra son ordre et celui d'une nation alliée de la Russie contre la Prusse, et dit que, jouissant dans cette cour, quoique prisonnier, des bienfaits de l'hospitalité d'un prince généreux, il était de l'honneur de l'officier russe d'abandonner son projet, ce qu'il fit. Schwartzer résolut ensuite d'aller à Vienne, où il fréquenta souvent l'académie militaire fondée par l'impératrice Marie-Thérèse. Il se lia aussi avec Michel Denis, ex-jésuite, l'un des plus célèbres bibliographes de l'Europe, et celui-ci le détermina à changer de religion. Schwartzer, converti, fit non-seulement profession publique de la religion catholique romaine, mais il embrassa encore l'état ecclésiastique par déférence pour Marie-Thérèse qui avait assisté à la cérémonie de son abjuration. Devenu prêtre peu après, il obtint de sa nouvelle souveraine un canonicat, puis la survivance de l'évêché de Neutra en

Hongrie. Quand le prince de Wurtemberg arriva, en 1783, à Vienne, l'évêque Schwartzer renoua connaissance avec lui, et le suivit dans son pays, d'où il alla en Portugal, chargé des commissions de la cour de Vienne. Mais il paraît qu'il se mêla aussi d'affaires d'un autre genre, ce qui déplut à l'empereur Joseph II, qui le disgracia. La reine régnante de Portugal, princesse très-dévote, lui fit alors des présens considérables pour le dédommager, et il passa bientôt de Lisbonne à Maroc, où il délivra plusieurs esclaves chrétiens. Il revint ensuite en Espagne; obtint du roi Charles IV une pension, dont il vécut à Cadix, où il passa ses dernières années; et mourut dans cette ville le 18 décembre 1801 : il était devenu aveugle quelque temps avant sa mort. Pendant ses voyages à la cour de Rome le pape lui donna la permission de distribuer des indulgences en Espagne, et l'empereur François II lui envoya, à Cadix, un référé avec promesse de redressement pour la perte de son évêché : le roi de Suède lui avait aussi conservé son ordre militaire, malgré qu'il eût abandonné son service pour se faire catholique.

SCHWARZL (*Charles*), auteur allemand, conseiller ecclésiastique, etc.

Né à Eggendorf dans la Basse-Autriche le 19 février 1746. Il fit des études distinguées; publia plusieurs ouvrages qui lui assurèrent une réputation méritée; devint bibliothécaire du lycée d'Inspruck, où il enseigna la patristique et la polémique; puis professeur de théologie pastorale à l'université de Fribourg en Brisgaw, et enfin curé de cette ville, conseiller ecclésiastique de l'évêque de Binen, et censeur des livres. Outre plusieurs traductions en sa langue, d'écrits sur la religion, une entreprise beaucoup plus vaste, qu'il exécuta néanmoins avec succès, fut la publication de la collection italienne des actes de l'assemblée tenue à Florence en 1787, par les archevêques et évêques de Toscane. Il eut aussi une très-grande part à la célèbre consultation de l'université de Fribourg sur la légitimité du clergé assermenté de France et la validité de ses fonctions. Cette justification éclatante du clergé assermenté, qui depuis a trouvé tant d'amis et d'apologistes, surtout parmi les prêtres et les évêques d'Italie, fit le plus grand honneur à ses auteurs : il fallait en effet toutes les lumières et l'excellent esprit de ces professeurs pour écarter tant de préventions disséminées dans leur pays, et dissiper tant de nuages agglomérés autour d'eux. Le dernier ouvrage de Schwarzl est un volume allemand *sur la nécessité des conciles dans l'église catholique*. Ce savant, aussi habile professeur que vertueux pasteur, mourut à Fribourg en 1812, et fut généralement regretté pour ses talens, ses vertus et son humanité.

SCHWERIN (le comte de), général-major prussien, etc.

Né en 1739, et issu d'une famille distinguée alliée au célèbre feld-maréchal de ce nom. Il était déjà parvenu au grade d'officier-général lorsqu'il fut chargé, en 1793, de commander un cordon sur les frontières de la Pologne. Devenu peu après gouverneur de la ville de Thorn, dont la Prusse venait de s'emparer, il joignit, en juin 1794, l'armée qui marcha alors contre les Polonais, et en prit le commandement sous les ordres du roi, qui s'y rendit en personne. Il retourna dans son gouvernement à la paix, et mourut au mois d'août 1802, âgé de soixante-trois ans, en se rendant à Mecklembourg.

SCIARPA (*Joseph*), l'un des chefs calabrois, etc.

Né à Salerne, où il était autrefois garde du tribunal de commerce de cette ville. Il se prononça hautement en faveur de la cause du roi Ferdinand, lors de l'invasion des Français dans le royaume de Naples en 1799, et réunit un grand nombre d'insurgens qu'il présenta au cardinal Ruffo, chargé de reconquérir le trône du monarque. Il fut accueilli parfaitement, et obtint ensuite le commandement d'une division de l'armée, avec laquelle il s'empara du pont de Campistrino et de Salerne, après avoir battu les troupes qui en défendaient l'approche. Il joignit immédiatement le cardinal Ruffo pour marcher sur Castellamare, qu'ils prirent; s'avança alors contre la ville de Naples; et contribua beaucoup à la reprise de cette capitale. Le roi récompensa les services éminens de Sciarpa par le titre de marquis et le rang de colonel, avec quatre mille ducats de pension; mais une nouvelle invasion française l'empêcha d'en jouir longtemps, et le força même de se retirer en Sicile, d'où il n'a pas reparu sur la scène politique.

SEICH-ALI, prince persan, kan de Derbent, etc.

Né en 1671, et issu de la famille royale de Perse. Il régna avec gloire dans le Schirvan, et battit souvent les Russes, qui envahirent ses provinces, jusqu'à ce qu'enfin il fut obligé de recevoir dans sa capitale Pierre-le-Grand, empereur moscovite, auquel il remit les clefs de Derbent. Il eut encore le chagrin, sur la fin de sa vie, de revoir les ennemis sous ses murs, et de rendre, après cinquante jours de siége, la clef de ses états le 19 mai 1796 au comte Valérien Zubow. Il s'avança ensuite, quoique âgé de cent vingt ans, au-devant du vainqueur avec tous les officiers de sa cour, portant un sabre suspendu à son cou pour annoncer qu'il reconnaissait la faute qu'il avait commise en prenant les armes contre l'impératrice, et obtint grâce de la vie pour tous les habitans, ainsi que la sûreté de leurs propriétés. Ce prince, le plus puissant de tous ceux du Schirvan et du Daghestan, avait adhéré au projet de révolte formée par l'aga Mahemet-Kan contre la Russie, et fait tous ses efforts pour attirer dans son parti les chefs de ces contrées : il venait même de rassembler plus de dix mille hommes dans sa capitale lorsqu'elle fut prise par les Russes. Ce respectable vieillard ne put survivre long-temps à sa nouvelle disgrâce, et mourut l'année suivante entre les bras de sa famille et de ses principaux sujets désespérés de sa perte.

SCOPPA (l'abbé), littérateur sicilien, etc.

Né en Sicile. Il fit de bonnes études, et vint ensuite à Paris, où il s'occupa beaucoup de littérature, et composa même un ouvrage en trois volumes sur la versification française, dans lequel il entreprit de prouver que la langue française n'était pas moins propre au mètre ni moins harmonieuse que la langue italienne. Il publia aussi, plus tard, une sorte d'abrégé de ce traité; fut soutenu dans la publication de ses écrits par le gouvernement français et par l'institut, qui lui décerna même un prix; s'appliqua bientôt à connaître la méthode d'enseignement mutuel, dont il approfondit les principes avec sagacité; et fut appelé à Naples, par le roi des Deux-Siciles, pour y organiser des écoles d'après cette méthode : il ne put jouir long-temps des bienfaits de son souverain, et mourut à Naples dans le mois de novembre 1817.

SCOTT (sir *William*), baronnet, membre du parlement d'Angleterre, chancelier de Londres, etc.

Né à Newcastle, et frère aîné du lord Eldon, grand chancelier et président de la chambre des pairs. Il termina son éducation à l'université d'Oxford, où il remplit, pendant quelques années, les fonctions de professeur avec un succès prodigieux, sans vouloir néanmoins jamais faire imprimer ses cours. Il se livra ensuite à la profession d'avocat, dans laquelle il réussit également; fut nommé, en 1788, avocat-général du roi, créé chevalier dans le mois de septembre de la même année, puis chancelier du diocèse de Londres, et enfin juge de la haute cour de l'amirauté : une décision de sir William Scott à l'égard d'un convoi suédois (cette nation était alors neutre) dont il prononça la confiscation pour avoir refusé de se laisser visiter, fit dans le temps une grande sensation, parce qu'il appuya sa décision de recherches savantes et profondes. Elu membre du parlement en 1790, par Downton, dans le Wiltshire, il y fut appelé de nouveau en 1796, et choisi bientôt après par l'université d'Oxford, où il avait été élevé, pour la représenter dans la chambre des communes. Pendant la longue administration de M. Pitt, sir William Scott appuya ce ministre de tout son pouvoir, et prononça, lors du débat qui avait lieu en 1791 sur la convention avec la Russie, un long discours qui semblait être plutôt l'ouvrage d'un jurisconsulte que celui d'un politique. Il s'opposa néanmoins, en 1797, à ce que le bill qui dispensait les quakers du serment dans les causes civiles et criminelles fût adopté; vota aussi, en 1800, contre celui ayant pour but de prohiber le mariage entre les parties coupables d'adultère, et demanda qu'il fût soumis à un comité. En 1803 il proposa divers plans pour l'amélioration du sort du clergé, et on lui doit aussi la proposition d'un bill pour *régulariser les procédures des cours d'amirauté des Indes occidentales*, etc. Il désapprouva fortement la motion de M. Fox en faveur des catholiques d'Irlande; et combattit également, en 1816, l'admission du *bill de commerce avec les Américains*, opinion pour laquelle il reçut des remercîmens publics des armateurs et chargeurs de Londres. Sir William Scott, qui a fait partie du club littéraire fondé par le docteur Johnson, dont il fut l'un des exécuteurs testamentaires, passe pour

être excessivement riche : depuis le dernier changement du ministere, il vote avec l'opposition.

SCOTT (*Walter*), célèbre poète et littérateur écossais, etc.

Né en 1771 à Edimbourg, où son père était avocat, et fils d'une dame qui avait beaucoup de goût pour la poésie, comme on le voit par des *Essais poétiques* qui ont été imprimés après sa mort en 1789. Walter Scott, boiteux et d'une faible constitution, reçut sa première éducation dans la maison paternelle, où les gens chargés de soigner son enfance lui répétaient souvent, pour l'amuser, les légendes et les vieux contes écossais, dont il a fait depuis un si heureux usage dans ses poëmes nationaux. Il se fit néanmoins peu remarquer à l'université de sa ville natale; fut reçu avocat à l'âge de vingt-un ans, après avoir achevé son droit; et épousa, en 1798, miss Carpenter, fille naturelle du feu duc de Devonshire. A la fin de 1799, Walter Scott fut nommé sous-shérif du comté de Selkirk; et obtint aussi, en 1806, la charge d'un des principaux secrétaires de la cour des sessions d'Ecosse : il occupe encore aujourd'hui ces deux places, qui lui rapportent mille livres sterling, et lui laissent un grand loisir qu'il consacre à la littérature. Il débuta en 1799 dans la carrière des lettres par la traduction de *Berlinchengen*, drame de Gœthe, qui n'eut pas un grand succès; mais il fut ensuite plus heureux dans le roman et la poésie. Comme écrivain original, il a obtenu une place remarquable parmi ses contemporains, en adaptant le style des anciennes ballades à des compositions d'un ordre supérieur, ainsi qu'on peut le remarquer dans ses principaux ouvrages intitulés : *Chants des Bardes écossais*, qui parurent en 1802; *Sir Tristam*, romance en vers du treizième siècle, etc.; *le Chant du dernier Ménestrel; Marmion*, conte de Flodden-Field; *la Dame du Lac*, poëme dont le sujet a fourni la matière d'un roman français; *la Vision de don Roderick*, et *Rokeby*, poëmes; *les Antiquités de l'Angle erre et de l'Ecosse, avec des descriptions et des éclaircissemens;* et enfin *la Bataille de Waterloo*, autre poëme avant la composition duquel l'auteur se rendit sur les lieux pour y voir le champ de bataille : il publia aussi à son retour une relation de son voyage, intitulée : *Lettres de Paul à ses parens.* On lui attribue généralement et avec raison plusieurs romans qui ont paru depuis quelques années, sans nom d'auteur, mais dans lesquels on reconnaît des tableaux de mœurs écossaises et des couleurs locales qui ne peuvent appartenir qu'à lui, ce sont : *Waverley*, *Guy Mannering*, *l'Antiquaire*, *les Puritains*, *Rob-Roy*, *la Prison d'Edimbourg*, *etc.* : ils sont tous traduits en français, et ont rapporté à l'auteur des sommes considérables. Walter Scott partage en ce moment avec lord Byron la gloire d'occuper la première place sur le Parnasse anglais.

SCOTTI-GALLERATI (*Jean-Philippe*), cardinal de la sainte église romaine, archevêque de Sida, etc.

Né à Milan le 25 février 1746, d'une famille noble. Il exerça d'abord à Rome plusieurs emplois de magistrature, et se rendit ensuite à Malte en 1785, comme inquisiteur. Devenu, en 1792, archevêque de Sida, puis nonce à Florence, il passa peu après en cette qualité auprès du sénat de Venise, et se trouvait dans cette ville lors de la chute de cette illustre et antique république. Scotti, prélat aussi généreux que rempli de piété, eut l'occasion d'exercer ses vertus lorsque les cardinaux et les prélats se réfugièrent dans la ville souveraine de l'Adriatique, et particulièrement lorsqu'on y tint le conclave après la mort de Pie VI pour l'élection de Pie VII. Parvenu au pontificat, ce dernier choisit successivement Scotti pour son secrétaire des requêtes et son maître du palais, et le créa enfin prêtre-cardinal de Sainte-Praxède le 23 février 1801. Déporté à Milan en 1808 et contraint de partir pour Paris en 1810, le cardinal Scotti fut aussi du nombre des princes de l'Eglise, qui qui ne voulurent pas prendre part à la cérémonie religieuse du mariage de Napoléon, se trouva banni de sa cour, vit ses biens séquestrés, et fut relégué à Sédan, où il demeura jusqu'en 1813. A cette époque, il rejoignit le pape Pie VII à Fontainebleau, et retourna avec lui à Rome : il fut depuis lors créé archiprêtre de Santa-Maria-Maggiore, et fait encore aujourd'hui partie du sacré collége.

SEABURG (*Samuel*), premier évêque de l'église des Etats-Unis, etc.

Né en 1728, et fils du révérend Seaburg, ministre évangélique de la congrégation de Groton, puis ministre épiscopal à New London. Après avoir pris ses degrés au collége d'Yale, il passa en

Ecosse dans l'intention de s'appliquer à la médecine, employa néanmoins tout son temps à la théologie, et prit les ordres sacrés à Londres en 1753. A son retour en Amérique il remplit les fonctions de ministre dans plusieurs villes, et alla s'établir ensuite à New-London, dans le Connecticut. Il fit en 1784 un second voyage en Angleterre, où il devait être sacré évêque de l'église épiscopale du Connecticut; mais divers obstacles s'y opposant, il partit pour l'Ecosse, où il reçut la consécration des mains de trois évêques dissidens. A compter de cette époque il exerça les fonctions épiscopales d'une manière exemplaire, et mourut en 1796, âgé de soixante-huit ans. On lui doit, comme auteur moraliste, un ouvrage ayant pour titre: *le Devoir de considérer les routes que nous suivons;* un *Discours* prononcé à Portsmouth à l'ordination de Robert Fowle; et enfin deux volumes de *sermons*, auxquels il a paru un supplément posthume en 1798.

SEBASTIAN-LATRE (don *Thomas*), conseiller d'état espagnol, secrétaire du roi, etc.

Né vers l'année 1740. Il montra de bonne heure du goût pour la littérature dramatique, et travailla ensuite avec succès à la réforme du théâtre de sa nation. La lecture de Racine, qu'il aimait beaucoup, et le bon accueil qu'on fit à la traduction qu'il venait de publier, en vers espagnols, de sa tragédie de *Britannicus*, l'engagèrent à faire une étude particulière du Théâtre-Français; et c'est à la suite de cet examen approfondi qu'il fut convaincu des vices du Théâtre-Espagnol. En effet, les monstrueuses compositions de Lopez de Vega, Calderon, Moreto, Solis, Roxas et autres auteurs dramatiques, avaient tellement corrompu le goût des Espagnols en général, qu'ils méprisaient toutes les pièces qui n'étaient pas remplies de duels, de prodiges et d'aventures amoureuses les moins vraisemblables. Toutes ces considérations, qui auraient découragé un auteur moins pénétré de la nécessité d'une réforme dramatique dans son pays, ne firent qu'exciter Sébastian-Latre à relever la gloire de sa nation; il crut seulement que pour mieux réussir il fallait plutôt s'attacher à corriger les pièces qui étaient alors en vogue que d'en faire de nouvelles; et ce fut la marche qu'il suivit. Il commença par une des plus mauvaises comédies de Roxas, intitulée: *Progné et Philomèle*, dont il fit une belle tragédie; mais soit qu'il s'aperçût que cette direction était réellement fautive, soit qu'il trouvât plus de difficultés qu'il ne s'y attendait dans l'exécution de son plan, il paraît qu'il y renonça entièrement pour s'occuper plus particulièrement des principes de la composition: cet auteur mourut en 1804, âgé d'environ soixante-quatre ans. On doit en outre à Sébastian-Latre une *Histoire du Théâtre grec et Romain*; un *Essai* sur le théâtre espagnol; une *Dissertation* sur la littérature arabe; et enfin les *Vies* de trois fameux poètes espagnols, Lopès de Vega, Calderon et Moreto, avec le jugement impartial de leurs ouvrages.

SECKENDORF (*N.*), lieutenant-général wurtembergeois, etc.

Issu d'une famille noble des états autrichiens. Il embrassa très-jeune la carrière des armes au service de l'empereur d'Allemagne; parvint successivement aux grades de capitaine, de major et de colonel, et se trouvait enfin élevé au rang d'officier-général lorsqu'il fut employé, en 1793, à l'armée des Pays-Bas. Il commanda, au mois de septembre de la même année, un corps autrichien détaché en avant de Charleroi; servit aussi en Italie pendant la campagne de 1796 et 1797, et se fit généralement peu remarquer dans ses opérations militaires. Il passa ensuite avec son grade de général-major au service du roi de Wurtemberg, qui le créa lieutenant-général de ses armées dans les premiers jours d'octobre 1806, époque à laquelle il obtint le commandement des troupes wurtembergeoises destinées à servir avec la grande-armée française contre la Prusse; et fut décoré, à cette occasion, de la croix de commandeur de l'ordre du Mérite militaire. Il fut peu après chargé d'attaquer la forteresse de Glogau, dont il fit le blocus, et qu'il obligea à capituler le 1er décembre 1806; mais bientôt des motifs particuliers l'engagèrent à quitter le commandement de l'armée sous pretexte de défaut de santé, et il se retira alors dans ses terres, où il vécut depuis lors en simple particulier.

SECRÉTAN (*Denis*), législateur et directeur de la république helvétique, etc.

Né en Suisse. Il cultiva d'abord la littérature allemande; devint professeur de philosophie, et publia même un ouvrage du célèbre Kant, intitulé: *le Philosophisme démasqué*, ou la Philosophie

vengée, qui fit autant d'honneur à ses talens qu'à ses principes. Il se prononça ensuite pour la révolution qui éclata dans son pays natal, à la suite de l'invasion des Français en 1798; fut élu peu après membre du corps législatif helvétique, et proposa alors d'accorder aux juifs les droits de citoyen qu'ils possédaient autrefois. Il s'opposa, en 1799, à ce qu'on établît un théâtre à Lucerne, dans la crainte, dit-il, qu'on ne vît à côté d'une affiche de spectacle celle qui annoncerait la mort des défenseurs de la patrie; fut appelé au directoire suisse lors des changemens opérés à cette époque parmi les membres de cette autorité souveraine, et voulut ensuite, à la fin de 1799, de concert avec ses collègues, Labarpe et Oberlin, imiter à Berne la révolution opérée le 18 brumaire à Saint-Cloud. Mais cette tentative ayant été déjouée par le parti contraire, Secrétan perdit sa dignité, et fut même soumis à une surveillance rigoureuse dans sa commune. Cependant il reprit peu à peu son influence politique; fut envoyé à la consulta des cantons suisses, convoquée à Paris en 1803; assista aussi, comme député du canton de Vaud, à la diète helvétique tenue à Fribourg au mois de juin 1809, et fait encore aujourd'hui partie du gouvernement de son pays.

SEDANO (don *Juan-Joseph* Lopez), chevalier de l'ordre royal de Charles III, et membre de l'académie d'histoire de Madrid, etc.

Né en 1729 dans le sein des lettres, qu'il cultiva toute sa vie. Il fut envoyé dès sa jeunesse à l'université de Salamanque, où il étudia les belles-lettres et la philosophie; chercha ensuite à obtenir la connaissance des langues anciennes et des antiquités, dans lesquelles il s'acquit bientôt une telle réputation, qu'il fut choisi par Charles III pour divers emplois qu'il remplit avec distinction, et qui lui valurent avec le temps la croix de chevalier de l'ordre créé alors par le monarque espagnol. Il rédigea aussi pendant quelques années le journal intitulé: *Belianis litterario*, qui se publiait à Madrid, et mourut dans cette capitale en 1801, âgé d'environ soixante-douze ans. On lui doit, outre une *Dissertation* sur les médailles et les monumens anciens trouvés en Espagne, l'explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Carthagène et de Valence; et *le Parnasse espagnol*, ou collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poètes de cette nation. Sedano a enrichi ce recueil de la notice et des portraits des poètes espagnols, dont il analyse les ouvrages, entreprise qui fit le plus grand honneur à son zèle et à son érudition il a effectivement travaillé pendant quinze ans pour élever ce monument aux plus célèbres poètes espagnols, et les étrangers qui désireraient connaître la poésie castillanne ne sauraient lire un meilleur livre, malgré des défauts inévitables dans un pareil ouvrage.

SEETZEN (*U.-J.*), célèbre voyageur allemand, etc.

Né dans la principauté d'Ost-Frise en Westphalie. Il étudia les sciences naturelles à Gœttingue, sous le célèbre Blumenbach; et à peine était-il sorti de l'université qu'il se fit connaître avantageusement par plusieurs écrits sur des sujets d'histoire naturelle, de statistique et d'économie politique. Il conçut dès lors le projet de visiter l'Orient et l'intérieur de l'Afrique, et se prépara bientôt à cette grande entreprise, dans laquelle il fut puissamment aidé par les ducs Ernest et Auguste de Saxe-Gotha. Au mois d'août 1802, Seetzen se mit en route, et arriva le 12 décembre à Constantinople. Les ambassadeurs de toutes les puissances européennes, à l'exception de celui d'Angleterre, l'accueillirent avec bienveillance, et le conseiller d'état russe Froding, qui avait habité long-temps la ville de Mocka, ainsi que le savant orientaliste Hammer, lui procurèrent une foule de renseignemens utiles sur les pays qu'il comptait visiter. Après un séjour de six mois à Constantinople, Seetzen quitta cette ville, et se rendit par terre à Smyrne, où il retrouva le prince russe Oczakow, qui avait pénétré dans l'intérieur de l'Asie-Mineure et de l'Egyte. Il se joignit, le 3 octobre 1803, à une caravane qui le conduisit à Alep, où il s'arrêta pendant plus d'un an, employant ce temps à l'étude de la langue arabe, à la recherche de manuscrits orientaux pour la bibliothèque du duc de Gotha, et à la rédaction de plusieurs mémoires qui ont été insérés dans les différens journaux allemands. Le 9 avril 1805, Seetzen se rendit à Damas, d'où il alla explorer plusieurs parties de la Syrie et de la Palestine, qu'aucun européen n'avait encore parcourues; puis, ayant pris le nom de *Musa*, il s'enfonça dans le désert, et

fut cerné, dès le cinquième jour de son voyage, par une troupe de cavaliers arabes, qui l'aurait pillé infailliblement si la pharmacie portative qu'il avait parmi ses effets ne l'avait fait passer pour médecin. De retour à Damas, il se mit de nouveau en route pour aller visiter successivement les hauteurs du Liban, la fameuse forêt de Cèdres, les magnifiques ruines de Baalbek, le temple de Vénus, et beaucoup d'autres monumens antiques inconnus jusqu'à présent; et fit peu après ses préparatifs pour parcourir la rive orientale du Jourdain et de la Mer-Morte, ainsi que les provinces qui du temps des Romains portaient les noms de Moabitis, Ammonitis, Amoritis, Galaditis, etc. En vain ses amis lui représentèrent-ils ce voyage comme extrêmement dangereux, il persista dans son projet, et un marchand de Damas, qui avait trafiqué pendant trente ans avec les Arabes, s'étant offert à lui servir de guide, ils partirent le 19 janvier 1806. Après avoir visité Hasbeïa, Césarée et le lac de Tibériade, il arriva dans le village d'El-Hossn, dont les habitans, chrétiens du rit grec, lui conseillèrent de se dépouiller de tout ce qui pouvait tenter la cupidité des Arabes s'il voulait continuer son voyage à l'est du Jourdain et de la Mer-Morte. Il s'affubla alors d'une chemise de toile bleue toute déchirée et d'une vieille robe de chambre, couvrit sa tête d'un mauvais mouchoir de coton, et parcourut dans ce costume ces contrées inhospitalières, pieds nus, et couchant le plus souvent à la belle étoile : pour surcroît de malheur c'était précisément l'époque du grand jeûne; de sorte que Seetzen, voulant passer pour chrétien grec, fut obligé de ne vivre que de pain et d'huile. Enfin, après des fatigues inouïes et des dangers de tous genres, il parvint, le 7 avril, au couvent de Terra-Santa à Jérusalem, où il fut accueilli avec la plus grande hospitalité. Le 25 mai il quitta la ville sainte pour se rendre à Jaffa, et de là par mer à Acre, où il resta jusqu'à la fin de l'année, occupé à rédiger son journal, à arranger ses collections, et à faire des dispositions pour un nouveau voyage au midi de l'Arabie. Il partit pour Hébron le 15 mars 1807, et chercha dans cette ville un guide qui voulût le conduire à travers le désert : un Bédouin y consentit non sans beaucoup de difficultés, et Seetzen se remit en chemin le 27 mars. Plusieurs journées furent employées à franchir la montagne de Ti (appelée dans la bible *Feir*), et après douze jours de marche, pendant lesquels il n'avait rencontré ni habitation ni être humain, il arriva au couvent de Sainte-Catherine, sur le mont Sinaï. Il s'y arrêta pendant dix jours; monta sur la cime des monts Horeb et Sinaï, ainsi que sur la montagne de Sainte-Catherine, et recueillit beaucoup de renseignemens curieux sur ces contrées si intéressantes pour l'histoire du genre humain. Vers la fin d'avril, Seetzen se rendit d'abord à Suez, et de là au Caire, où il retrouva toutes les jouissances de la vie civilisée dans la maison de M. Rosetti, consul général d'Autriche. Au mois de mai 1808, Seetzen, après avoir visité la province de Feïum, les pyramides de Giseh, les grottes de Momies près de Sakara, et enfin le grand lac situé près de Birklet-el-Körra, embrassa publiquement l'islamisme, comme le seul moyen de pouvoir se rendre sans danger aux villes saintes de la Mecque et de Médine, ainsi que dans toutes les provinces occupées par les Wahabites. Un séjour d'environ deux ans au Caire l'ayant mis à même de faire de tels progrès dans l'étude de la langue arabe qu'on le crut souvent né en Arabie, il retourna à Suez, et se mit en route pour l'Arabie-Déserte et l'Arabie-Heureuse : c'est alors qu'il écrivit à un de ses amis en Europe la lettre suivante : « On me peint les dangers du » voyage que que je projette comme » très-formidables; on me dit que les » Wahabites, maîtres d'Akaba et de » Moileh, massacrent tout homme qu'ils » regardent comme mécréant, et l'on » ne me prédit que des malheurs. Je » ne puis me dissimuler que les périls » auxquels je vais m'exposer sont très- » grands; mais lorsque je songe aux » belles découvertes qui m'attendent à » Aileh, Assium, Faraûm, Médian, etc., » je n'hésite pas à les affronter. » En effet, il partit le 19 mai pour Akaba et Wady-Musa; mais il ne put pénétrer jusqu'à ces deux endroits, parce que les Bédouins l'empêchèrent de continuer sa route. « N'est-ce pas là, dit l'un d'eux » au guide de Seetzen, ce chrétien qui » depuis long-temps parcourt notre » pays dans tous les sens? Tu as tort » de le conduire au milieu de nous; il » ne nous apportera que des malheurs. » C'est le même qui est venu de Syrie,

» il y a deux ans, qui écrivait toujours, » et qui, par ses enchantemens, a fait » qu'il ne tombe plus de pluies dans nos » contrées, et que nous mourons de sécheresse. Conseille-lui de s'éloigner » d'ici s'il ne veut être victime de sa » témérité. » Seetzen fut donc obligé de retourner à Suez, d'où il partit peu de temps après pour aller par mer à Jenbua et à Dschidda, deux ports de la Mer-Rouge. Là, il prit le costume de pélerin, et se rendit à la Mecque, pour y passer le temps du ramadan. Il y resta plus de deux mois occupé à dessiner les vues des environs, et fut aidé dans ce travail par un homme du pays, qui était tout à la fois astrologue, épicier, mathématicien, faiseur d'almanachs et casuiste. Au mois de mars 1810, Seetzen retourna à Dschidda, et se mit alors en marche pour le Yemen, accompagné d'un Arabe instruit. Ils visitèrent successivement Bet-el-Fakih, Sebid, les plantations de café de Hadije, Kusman, Doran, Sana, Taës, Aden et Mocka. La lettre qu'il écrivit de cette dernière ville, en date du 17 novembre 1810, est la dernière que l'on reçut de lui. En effet, à peine fut-il arrivé à Mocka, que le dola, ou gouverneur de cette ville, s'empara de ses collections, qu'il croyait renfermer des trésors, et n'y ayant rien trouvé qui tentât sa cupidité, il les envoya à l'iman de Sana, sous prétexte que le propriétaire s'en servait pour des opérations magiques. Seetzen, après avoir sollicité vainement auprès du dola la remise de ses collections, résolut de s'adresser en personne à l'iman de Sana, et se mit en route au mois d'octobre 1811; mais on apprit, peu de jours après son départ, par les Arabes qui l'avaient accompagné, qu'il était mort subitement à Taës, et que suivant toute apparence il avait été empoisonné par ordre de l'iman.

SEILER (*George-Frédéric*), l'un des premiers prédicateurs de l'Allemagne, etc.

Né en 1733. Il fut destiné au ministère évangélique, puis reçu docteur en théologie à l'université d'Erlang, et fit ensuite paraître successivement environ cent soixante-dix ouvrages dont on trouve la liste dans l'Allemagne savante. Son écrit qui a pour titre: *Religion pour les jeunes gens*, eut un tel succès qu'il fut réimprimé dix-sept fois. La *Lecture pour l'habitant de ville et de campagne* eut aussi quatorze éditions, malgré le nombre considérable d'exemplaires qui en avaient été tirés à chaque fois, et qu'il existât presque un nombre aussi grand de contrefaçons que d'éditions originales: ces derniers écrits ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe. Le docteur Seiler mourut à Erlang en 1807, dans la soixante-quatorzième année de son âge, laissant une réputation de talent justement méritée.

SÉLIM III, sultan ou empereur turc etc.

Né le 24 décembre 1761, et fils d'Abdul-Hamet. Il fut proclamé empereur le 7 avril 1789, époque où la Turquie avait une guerre dangereuse à soutenir contre les Russes et les Autrichiens. Sélim augmenta de cent cinquante mille hommes son état militaire, affaibli par les deux campagnes précédentes; mais il ne put résister aux efforts réunis de ses deux redoutables voisins; et les Turcs, malgré quelques succès qu'ils eurent d'abord, sous la conduite du visir Jussuf-Pacha, sur les Autrichiens, commandés par Joseph II en personne et par le maréchal Lascy, furent battus ensuite sur terre et sur mer par les généraux Laudon, Cobourg, Repnin, Potemkin, Suwarow et Nassau. La prise de Belgrade et d'Orsowa par les Autrichiens, celle d'Ismaël par Suwarow, où quinze mille Turcs furent égorgés, celle d'Oczacow par Potemkin, où vingt-cinq mille Turcs périrent; la destruction de la marine ottomane, et la mort tragique du plus ferme appui de l'empire du croissant, le vieux Hassan, capitan-pacha, à qui Selim fit couper la tête pour s'être laissé battre par le prince de Nassau, furent les résultats de cette guerre qui avait été suscitée par l'Angleterre et par la Prusse, et qui fut terminée sous la médiation de ces deux puissances, le 4 août 1791, par la paix de Jassy. Sélim, qui devait craindre d'être chassé d'Europe, ne se vit pourtant condamné qu'à la perte définitive d'Oczacow et du territoire situé entre le Bog et le Dniester, et fit en conséquence un traité avec la Russie, dans lequel il accordait aux vaisseaux de guerre russes le libre passage par le détroit des Dardannelles, faveur dont jouissaient seulement les navires marchands de cette nation: ce traité a été renouvelé en 1805 pour dix ans. Le directoire exécutif français, au moment de son installation, envoya à Constantinople, comme ambassadeur, le général Aubert-Dubayet, qui y fut très-bien accueilli; et de son côté, Sélim III envoya à Paris, en la

même qualité Méhemet-Aly-Effendi, auquel on témoigna aussi un grand empressement. La meilleure intelligence parut régner entre les deux états jusqu'à l'invasion de l'Egypte par Napoléon en 1798; mais la Porte fit alors arrêter tous les agens français à Constantinople, et son ambassadeur à Paris fut disgracié pour n'avoir pas averti son souverain de cette expédition : il n'osa même retourner à Constantinople que lorsque le gouvernement consulaire eut amené de nouveaux rapprochemens. La conquête de l'Egypte par les Français força ensuite Sélim à faire cause commune avec les Anglais contre la France, et le grand-visir attaqua bientôt, avec quatre-vingt mille hommes, le général Kléber qui n'en avait que huit mille, puis signa, le 24 janvier 1801, le traité d'El-Arich, portant que l'armée française se retirerait avec armes et bagages, et serait transportée en France. Sir Sidney-Smith, ambassadeur d'Angleterre près de la Porte, lui ayant écrit que son gouvernement n'approuvait pas ce traité, les Français indignés combattirent avec autant de courage que de succès, et le grand-visir fut complétement défait à Héliopolis : son camp d'El-Hanka fut pris, le fort de Belbeys emporté, et le visir lui-même, obligé de fuir à travers le désert, laissa à Salahié tous ses bagages et un butin immense. Le traité d'Amiens ayant néanmoins rendu l'Egypte aux Turcs, Sélim y envoya un gouverneur; mais l'autorité de la Porte ne tarda pas à y être de nouveau méconnue par la révolte des beys, suscitée par les Anglais. Sous le règne de Sélim la puissance ottomane fut considérablement affaiblie, et presque détruite en Asie par l'indépendance des pachas de Bassora, de Bagdad, d'Alep et de St.-Jean d'Acre, et surtout par l'insurrection formidable des Wahabites. Elle perdit aussi beaucoup de son influence en Europe par la révolte et l'indépendance de Passwan-Oglou; par celle de Czerni-Georges et des Serviens; par des insurrections multipliées sur les autres points de la Turquie européenne, et notamment de la Morée, fomentées par la Russie; et enfin par les envahissemens successifs de cette puissance en Géorgie, dans le Caucase, sur les bords du Phase et de la Mer-Noire. Cependant Sélim, toujours dominé par les ennemis de la France, ferma constamment les oreilles à toutes les invitations de Napoléon pour renouer les anciennes liaisons de la Porte avec nous, et l'infortuné maréchal Brune, qui fut envoyé auprès de lui en 1803, comme ambassadeur, après avoir éprouvé quelques difficultés sur la reconnaissance de l'empereur des Français, et avoir fait d'inutiles remontrances sur le passage des troupes dans le détroit des Dardanelles, fut obligé de revenir en France, sans avoir pu dessiller les yeux du monarque ottoman. Néanmoins le traité de Presbourg, dont l'empereur des Français s'empressa d'envoyer copie à Sélim III, apporta quelques changemens à sa politique envers la France, et déjà les relations étaient redevenues amicales lorsqu'une insurrection, occasionnée par les innovations du grand-visir Mustapha-Bayractar, privèrent d'abord Sélim du trône, et ensuite de la vie, au mois d'août 1808.

SELKIRK (lord *Thomas* Douglas, comte de), pair d'Ecosse au parlement d'Angleterre, lieutenant du comté de Kirkendbright, etc.

Né en 1774. Il succéda aux biens et aux honneurs de son père en 1799; fit un voyage dans l'Amérique septentrionale, avec le dessein d'établir une colonie dans l'île du prince Edouard, à l'embouchure du golfe Saint-Laurent, d'où il revint en Angleterre en 1807; et, après s'être fait remarquer au parlement, où il parlait dans le sens du ministère, il s'embarqua de nouveau pour l'Amérique. Il avait obtenu, comme principal actionnaire de la compagnie de la baie d'Hudson, la cession d'un territoire de soixante-quinze mille carrés, aux environs des lacs Winipick et Assinibail, et avait envoyé trois cents familles irlandaises et écossaises dans ce pays, où il voulait introduire la culture du chanvre et l'éducation des bêtes à laine; mais lorsqu'il prétendit exercer les droits de suzeraineté et de haute-juridiction qui lui avaient été délégués par la compagnie, en vertu des pouvoirs qu'elle tenait de la couronne d'Angleterre, les marchands de pelleteries du Canada s'y opposèrent, et il eut avec eux de sérieux différens. Dans cet état de choses, les colons de lord Selkirk manquant de vivres, les magistrats institués pour leur conservation firent confisquer les animaux tués par les chasseurs canadiens, ce qui excita contre eux la race cruelle des *métis*. Ce fut en vain que le gouvernement parut s'intéresser aux projets de lord Selkirk, en donnant

l'ordre aux gouverneurs des forts anglais de protéger les colons a main-armée, les Français du Canada et les Indiens restèrent d'intelligence pour nuire aux Anglais, et les forcèrent d'aller chercher un nouvel établissement sur la rivière Rouge. Une autre expédition, mise sur pied par les agens de lord Selkirk, dans les parages lointains de la Nouvelle-Galles, ne fut pas plus heureuse; cependant, malgré ces revers lord Selkirk, loin d'être découragé, parut encore en 1816 près du lac supérieur, avec un renfort de trois cents hommes presque tous étrangers, et tirés du régiment suisse de Meuron, pour mettre à exécution ses desseins de colonisation.

SERAS (le comte), Piémontais, lieutenant-général, grand-officier de la Légion-d'Honneur, etc.

Né en Piémont, où il fit ses premières armes dans les gardes-du-corps du roi de Sardaigne. Il fut placé, après l'invasion de la Savoie, dans la légion des Allobroges en qualité de chef de bataillon, et s'éleva bientôt, par sa bravoure, l'énergie et la franchise de son caractère au grade de général de brigade. Il fit successivement toutes les campagnes d'Italie, et combattit avec la plus grande distinction dans le Tyrol et en Allemagne. Devenu, en 1805, général divisionnaire, il eut presque toujours depuis une part active aux combats qui se donnèrent; fit aussi la campagne de 1809 en Italie; se distingua aux passages de la Piave, du Tagliamento, etc., et s'empara de Léoben après avoir battu l'ennemi le 25 mai. Il opéra ensuite sa jonction avec la grande-armée, et pénétra en Hongrie, où il contribua singulièrement au gain de la bataille de Raab, le 14 juin : il fut encore cité avec éloge à cette occasion, et se fit remarquer de nouveau par son courage à la bataille de Wagram, où il fut même blessé. Il soutint en Espagne sa réputation dans toutes les circonstances, et battit complétement, le 29 juillet 1810, un corps qui défendait le fort de Sanabria, dont il s'empara. Appelé ensuite au gouvernement de Venise, seul service qui lui convînt désormais à cause de ses nombreuses blessures, il se trouvait dans cette ville au moment de la chute de Napoléon en 1814. Une tristesse sombre et profonde s'empara de lui à la nouvelle de la capitulation de Paris, et depuis lors il ne fit plus que languir jusqu'à sa mort, arrivée à Grenoble le 14 avril 1815, dans sa quarante-neuvième année.

SERBELLONI (le duc *Jean* Galeas), ministre d'état, président de la république cisalpine, etc.

Issu d'une illustre famille milanaise. Il était chambellan de l'empereur d'Allemagne, membre du collége des soixante décurions de Milan, place à laquelle il était appelé par sa naissance, conservateur des ordres du duché, et enfin mestre-de-camp général de la milice urbaine, lorsque, dégoûté du gouvernement autrichien, il embrassa avec chaleur la cause de la révolution, soutenue par la présence des armées françaises en Lombardie. Nommé successivement chef de la société populaire, président de la municipalité, puis envoyé extraordinaire du peuple lombard près du directoire exécutif de France, afin d'obtenir de ce gouvernement une forme de constitution républicaine pour son pays, il revint à Milan après que sa mission fut heureusement terminée. Lorsque la paix de Campo-Formio parut avoir assuré l'existence politique de la république cisalpine, le duc Serbelloni devint président du directoire exécutif, et remplit cette charge jusqu'en 1798, époque à laquelle il fut encore envoyé comme ambassadeur à Paris. Il se trouvait dans cette ville au moment où la Lombardie fut de nouveau occupée par les Autrichiens; et c'est alors que son crédit personnel, les grands sacrifices qu'il fit pour le bien public et sa qualité diplomatique lui acquirent tout à la fois la confiance du gouvernement français et les suffrages de ses concitoyens, qui cherchaient dans ce pays un asile contre les rigueurs de la fortune. Il obtint pour eux un accueil favorable et des subsides; continua de résider à Paris après que les Français eurent recouvré la Lombardie et rétabli le gouvernement cisalpin; et combina depuis avec Napoléon le système à suivre dans les comices italiens qui se réunirent à Lyon en 1801. Cette assemblée ayant donné une nouvelle forme de gouvernement à l'Italie septentrionale, Serbelloni fut nommé conseiller d'état et revint à Milan; mais il jouit peu de temps de cette dernière dignité, car une maladie courte le ravit, l'année suivante, à l'estime de ses compatriotes, âgé d'environ soixante ans. Occupé sans cesse du bien de sa patrie et du soulagement des pauvres, il disposa d'une portion de sa fortune pour

servir la chose publique, et emporta dans la tombe la consolation d'avoir fait autant d'heureux que les circonstances le lui avaient permis.

SERIO (*Louis*), poète napolitain, etc.

Né à Naples. Il se montra partisan de la révolution de 1799; fut l'un des créateurs du club patriotique de la capitale du royaume; devint ensuite membre du corps législatif de la nouvelle république, et fut toujours en quelque sorte à l'avant-garde des patriotes. Lorsque le cardinal Ruffo, à la tête des Calabrois, était déjà maître d'une partie de la ville de Naples, Serio, réuni à sa famille et à quelques jeunes gens de ses amis, s'empara d'un poste avancé, et y périt les armes à la main: il s'était fait connaître auparavant par quelques poésies qui n'étaient pas sans mérite, et qui annonçaient même un talent distingué pour l'âge mûr.

SERRA (*Jean-Baptiste*), sénateur et littérateur génois, etc.

Issu de l'une des plus anciennes familles de la république. Il se montra de bonne heure le partisan de la révolution française; publia en 1792 un ouvrage en faveur des principes qu'elle avait proclamés; prononça ensuite dans le sénat plusieurs discours favorables au régime réplublicain qui avait succédé au gouvernement monarchique de Louis XVI; et se fit ainsi une infinité d'ennemis dans la classe des privilégiés. En 1793 il engagea hautement ses compatriotes à secouer le joug de l'aristocratie et à embrasser le parti de la France, et fut arrêté immédiatement avec plusieurs de ses amis, par ordre de l'inquisition d'état, puis remis en liberté, dans la crainte de représailles de la part des armées françaises, qui s'avançaient alors sur les frontières d'Italie. Jean-Baptiste Serra fit partie des autorités qui depuis trois ans gouvernèrent Gênes sous la protection et l'empire de Napoléon, et mourut en 1813 dans un âge assez avancé.

SERRA (*Jérôme*), patricien génois, etc.

Né à Gênes, de la même famille que le précédent. Il se distingua par son attachement inflexible à l'ancien gouvernement de son pays, et ne voulut remplir aucune fonction publique pendant la domination française. Indiqué, en 1814, par les pricipaux habitans de Gênes comme le plus honnête homme et le meilleur des citoyens, à lord Bentinck, commandant les troupes anglaises qui avaient pris possession de Gênes au nom des puissances alliées, Jérôme Serra fut nommé président d'un gouvernement provisoire qui devait, disait-on, rassembler et préparer les élémens de celui qui existait avant la révolution, et il déploya, dans l'exercice de ses fonctions, des vues pleines de sagesse et une conduite honorable. Mais les espérances de Gênes ayant été trompées, ainsi que celles du président, par le congrès de Vienne, qui donna leur état au roi de Sardaigne, Serra et ses douze sénateurs abandonnèrent leur poste, et publièrent alors une proclamation pour témoigner leurs regrets d'un résultat aussi peu conforme à la justice et à l'équité. Constant dans ses principes, il se retira aussitôt des affaires publiques, et a refusé constamment les emplois qui lui ont été offerts depuis lors par le roi de Sardaigne, devenu son souverain.

SERRA (*Janvier*), grand seigneur napolitain, etc.

Né à Naples, frère du duc de Cassano, allié aux plus grandes maisons de Naples, et fort bien vu à la cour, il n'en fut pas moins l'ami des Français, et chercha même tous les moyens de leur être utile. Devenu général en second des forces napolitaines après la révolution de 1799, on le vit déployer beaucoup d'intelligence et de courage pour défendre ses compatriotes contre le cardinal Ruffo; mais la prise de Naples entraîna la sienne, et sa naissance n'ayant pu le sauver des fureurs réactionnaires, il fut livré à une commission militaire, condamné, et mis à mort dans le château de l'Œuf.

SERRAO (*André*), célèbre évêque de Potenza, etc.

Né en 1734 à Castel-Monardo, petite ville de la Calabre ultérieure, dans le royaume de Naples. Son père, qui s'aperçut de ses dispositions à l'étude, soigna son éducation, et, après les premières instructions, il l'envoya à Naples pour suivre les cours de philosophie et de théologie du célèbre Antoine Genovesi. Il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, où il se livra tout entier à son goût pour l'étude. Après le bannissement des jésuites, Serrao fut nommé professeur de morale au collége de Jesu-Vecchio de la ville de Naples, et écrivit bientôt sur des matières relatives aux intérêts des cours de Rome et des Deux-Siciles: il mit aussi la dernière main à un ouvrage que son maître Genovesi avait

composé contre les prétentions du saint-siége, et dont le marquis Tanucci, alors premier ministre de Naples, favorisait la composition. Le roi ayant établi dans sa capitale une académie des sciences et belles-lettres dont Serrao fut le secrétaire, il nomma aussi ce digne prêtre à l'évêché de Potenza; mais le pape fit beaucoup de difficultés pour consacrer le nouvel évêque, auquel on reprocha, entre autres choses, son assentiment à l'exposition de la doctrine chrétienne, par Mesangui, qu'il avait vengé des intrigues ourdies sous le pontificat de Clément XIII pour flétrir son excellent écrit. On demanda hautement à Serrao une rétractation qu'il refusa, et c'est alors que le roi, craignant que le prélat ne fût empoisonné ou assassiné par les agens de la cour de Rome, lui enjoignit d'aller habiter son palais de Farnèse. Cependant le pape, menacé dans ses intérêts par Ferdinand, consentit enfin, du moins en apparence, à consacrer le courageux et véridique Serrao; mais il exigea que le nouveau prélat de Potenza fît une profession de foi détaillée et qu'il répondît à onze propositions qui lui seraient faites. La cour de Naples, instruite de ces nouvelles chicanes, donna ordre à son ambassadeur à Rome de dire au pape que s'il ne se contentait pas de la déclaration que Serrao avait déjà faite il se retirerait, et que son maître rétablirait dans toute sa plénitude le régime métropolitain. Pie VI céda à la crainte d'un concile national, et Serrao, ayant reçu la consécration, revint triomphant à Naples, où il fut accueilli avec transport par la cour. La reine lui dit même: « Si » tous les évêques avaient votre savoir et » votre fermeté, Rome abaisserait un peu » les ailes de son orgueil ». Il profita de ce moment de faveur pour demander le rétablissement de sa malheureuse patrie (la petite ville de Castel-Monardo), engloutie par l'effet du tremblement de terre qui avait désolé la Calabre, et fournit le plan d'une ville régulière, qui fut nommée Philadelphie. Serrao installé dans son diocèse s'occupa de réparations utiles et de la réforme de quelques abus, résistant toujours par ses actions et ses écrits aux entreprises astucieuses de la cour de Rome, et secondant de tout son pouvoir les droits de son souverain. Mais en 1799 le général Championnet, ayant conquis le royaume de Naples et établi un gourvernement sous le nom de république Parthénopéenne, Serrao se prononça sans hésiter pour la révolution, et dit au peuple de Potenza que le roi ayant fui et laissé le royaume sans armes, sans défense, et livré à la plus horrible anarchie, il pouvait, sans être accusé de rébellion, reprendre ses droits et se donner un gouvernement à son choix. On accueillit avec joie des dispositions aussi favorables à la liberté, et Serrao jouissait de son dévouement à la cause populaire, lorsqu'une armée de Calabrois, à la tête desquels on voyait le cardinal Ruffo, se livra à toutes les fureurs du fanatisme, et massacra un grand nombre de personnes recommandables par leurs vertus et leur talens. Le respectable évêque de Potenza ne put échapper aux sicaires dirigés contre lui, et des assassins salariés, s'étant rendus de grand matin au palais épiscopal, pénétrèrent dans la chambre du prélat, qu'ils égorgèrent dans son lit: ils promenèrent ensuite sa tête au bout d'une pique. Ainsi mourut en 1799 un des hommes les plus instruits du royaume de Naples, et des plus considérés par ses mœurs, ses principes et la fermeté de son caractère. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés dans la narration, Serrao a encore publié des lettres sur les antiquités découvertes à Potenza, et a aussi laissé un manuscrit contenant l'histoire de ses démêlés avec la cour de Rome.

SESTINI (*Dominique*), savant antiquaire italien, correspondant de l'institut de France et de l'académie de la Crusca, etc.

Né à Florence vers 1750. Il prit dès sa jeunesse l'habit ecclésiastique, et se voua entièrement à l'étude de l'antiquité classique et des sciences naturelles, particulièrement de la botanique. En 1774, il partit de Florence en passant par Rome et par Naples, pour se rendre en Sicile, dans l'intention d'examiner le riche cabinet du prince de Biscariq, qui le retint auprès de lui comme son bibliothécaire et son antiquaire. Il exerça ces fonctions pendant trois ans; mais le climat de Sicile étant contraire à sa santé, il quitta cette île en 1777; visita successivement Malte et Smyrne, et arriva enfin, en mars 1778, à Constantinople. La peste ayant ravagé cette capitale l'été suivant, Sestini suivit le comte de Ludolf, ambassadeur de Naples, dans sa maison de campagne de Terapia, sur le Bosphore, et donna quelques soins à l'éducation de ses deux fils, avec lesquels il fit diverses excursions en Europe et en

Asie : c'est dans une de ces courses qu'il parvint jusqu'au sommet du mont Olympe de Bithynie, qui n'avait encore été exploré par aucun voyageur. De retour à Constantinople, il s'attacha personnellement à M. Ainslie, ambassadeur d'Angleterre, qui voulait se former une collection de médailles grecques, et rassembla plus de dix mille médailles doubles : il en a décrit et fait graver un grand nombre des plus curieuses dans ses divers ouvrages. Après un assez long séjour en Valachie, et son retour par Vienne à Constantinople, il se disposait à visiter la Géorgie, lorsque M. Sulivan, nommé résident de la compagnie anglaise auprès du nabab de Golconde, le détermina à l'accompagner jusqu'à Bassora, d'où il revint en Europe à la suite d'un autre envoyé anglais. Il s'occupa dès lors plus sérieusement de la rédaction de ses différens ouvrages, et résolut de voir les plus riches cabinets de médailles de l'Europe pour décrire toutes les pièces inédites de chacun, et former ainsi un corps complet de numismatique. Après un assez long séjour à Berlin, il vint à Paris en 1810, puis se rendit à Florence, où il fut nommé antiquaire de la grande-duchesse de Toscane en 1812 : lors de la restitution de la Toscane à son ancien souverain, il fut appelé par le grand-duc aux fonctions de professeur de l'université de Pise. Depuis cette époque, Sestini séjourna assez longtemps en Hongrie, où il s'occupait à classer et à décrire le magnifique cabinet de médailles du comte Viczan à Hedervar : il travaille en ce moment à la publication de nouveaux ouvrages.

SEVEROLI (le comte *Philippe*), général italien, feld-maréchal au service d'Autriche, etc.

Né à Faenza en 1767. Il embrassa la carrière militaire au moment où l'on organisait les premières troupes cisalpines; et mérita depuis par son courage, son sangfroid et sa valeur indomptable d'être nommé successivement chef de bataillon le 27 pluviôse an 5, colonel le 28 nivôse an 6, général de brigade en l'an 8, et enfin général de division le 7 octobre 1807 : il obtint aussi la décoration de commandeur de la Couronne de Fer et celle d'officier de la Légion d'Honneur. Il se distingua dans les campagnes des années 5, 6 et 7, et dans celle de l'an 9; se conduisit glorieusement à la bataille de Novi et aux combats de Voltaggio, Rossiglione et Campo Freddo; signala également sa valeur aux siéges de Serravalli, Sermione, Peschiera, et ne déploya pas moins de courage et d'habileté dans les campagnes de 1805, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 : ce fut surtout en Espagne qu'il cueillit de nombreux lauriers, notamment aux siéges d'Hostalrich, de Valence et de Peniscola en Aragon. En 1814, il fit la campagne d'Italie, et après avoir repoussé plusieurs fois, avec peu de troupes, des corps napolitains considérables il fut encore blessé, à la bataille de Reggio, d'un coup de canon, à la suite duquel il subit l'amputation d'une jambe. Transporté à Piacenza, où il reçut la visite du roi Murat, alors l'ennemi des Francais, il lui fit cette réponse remarquable : « Sire, la » perte de ma jambe m'afflige moins que » l'idée qu'elle m'a été enlevée par un » coup de canon napolitain. » Il habite Milan depuis 1815, et jouit de la pension de lieutenant-feld-maréchal au service d'Autriche. Son parent, le cardinal Antoine Gabriel Severoli, né aussi à Faenza le 28 février 1757, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut décoré de la pourpre romaine en 1816, pour le récompenser de ses services en qualité de nonce apostolique auprès de la cour de Vienne, où il jouissait d'un crédit et d'une considération méritée.

SEWALL (*Etienne*), célèbre professeur américain, etc.

Né en 1734 à Yorck, district du Maine, dans l'état de Massachussetts. Il prit ses degrés en 1761, dans le séminaire d'Harward, et devint ensuite maître d'hébreu. L'étude de cette langue peu cultivée reprit sous lui une si grande faveur qu'on fonda une chaire dans laquelle Sewall fut installé en 1765. Il conserva cette place environ vingt ans; mais ayant pris dès le commencement une part trop active à la révolution, on lui ôta sa chaire, et il mena depuis lors une vie retirée jusqu'à sa mort, arrivée en 1801. On lui doit, outre une *Grammaire hebraïque*, plusieurs *Oraisons funèbres*; des discours sur l'histoire et l'Ecriture sainte; *l'Histoire de la destruction de Sodôme* et *de Gomorrhe*, tirée de l'Ecriture; *l'Origine du Lac de Sodôme*, une traduction en latin du premier livre des *Nuits d'Young*, et enfin un excellent *Dictionnaire chaldéen et anglais*, qui est resté manuscrit à la bibliothèque du collége d'Harvard.

SEWARD (*Thomas*), théologien anglais, etc.

Né en 1708. Il fut destiné au ministère évangélique; devint successivement recteur d'Eyam au comté de Derby, puis chanoine de Lichtfield, et publia ensuite un *Traité* sur la conformité du papisme avec le paganisme : on lui doit également une édition des œuvres dramatiques de Beaumont et de Fletcher, ainsi que quelques poésies fugitives qui se trouvent dans le recueil de Dodsley. Thomas Seward mourut à Lichtfield en 1790, âgé de quatrevingt-deux ans. Sa fille, miss Anna Seward, qui s'est rendue célèbre en Angleterre par ses œuvres poétiques, répétait par cœur, dès l'âge de trois ans, l'Allegro de Milton, et pouvait, avant neuf ans, réciter tout le *Paradis perdu*. Parmi les pièces de vers qui lui ont fait un nom, on cite ses *poëmes* sur la mort du capitaine Cook, sur celle du major André son ami, et enfin sur le décès de lady Miller : ces poëmes firent dire qu'elle avait inventé un nouveau genre, *l'élégie épique ;* et son *ode* au général Elliot sur le siége de Gibraltar fut aussi généralement regardée comme un des meilleurs morceaux de poésie anglaise. On vante l'harmonie de ses vers et la richesse de ses images dans la composition de son poëme descriptif de la vallée de Langallen, mais on lui reproche avec justice de tomber quelquefois dans l'affectation et l'obscurité en recherchant des expressions toujours neuves.

SEYBOLD (*David-Christophe*), professeur wurtembergeois, etc.

Né le 26 mai 1747 à Brackenheim en Wurtemberg. Il cultiva la littérature avec succès; obtint ensuite une place de professeur à Jéna, d'où il fut appelé aux fonctions de recteur et de professeur au gymnase de Spire, et resta dans cette ville jusqu'en 1776, époque à laquelle il eut le même emploi au gymnase de Grunstadt dans le comté de Leinengen. En 1779 le landgrave de Hesse-Darmstadt engagea Seybold à venir professer à Bouxvillers ; et lorsqu'au commencement de la révolution française cet établissement cessa d'exister, il fut chargé des fonctions de professeur à Tubingen, où il mourut au mois de janvier 1804, dans sa cinquante-septième année. On lui doit, outre plusieurs *Dissertations* latines sur Homère, des anthologies et christomathies grecques, latines et allemandes, une traduction des *OEuvres de Philostrate :* il était aussi à la tête de deux journaux, *les Variétés du Haut-Rhin*, *le Magasin des Dames*; mais son ouvrage le plus connu est sa *Mithologie*, en allemand, dont on peut rendre ainsi le titre : introduction à la mythologie grecque et romaine des auteurs anciens, à l'usage des jeunes gens, avec des gravures d'après l'antique : cette mythologie eut plusieurs éditions, et fut composée avant que M. Heyne et son école eussent répandu le plus grand jour sur cette partie de l'antiquité.

SHAW (*Stebbing*), théologien et antiquaire anglais, etc.

Né en 1762 à Stowe au comté de Stafford. Il alla visiter en 1787 les hautes montagnes d'Écosse, dont il donna une description sans nom d'auteur; fit l'année suivante un autre voyage à l'ouest de l'Angleterre, qu'il publia en 1789; et commença alors, en société avec un de ses amis, une feuille périodique intitulée : *le Topographe*, qui n'était qu'un extrait des livres et manuscrits curieux du Muséum britannique. Shaw continua cet ouvrage pendant deux années, et entreprit ensuite *l'Histoire* du comté de Staford, dont un volume parut en 1798 et le second en 1801 : il mourut en 1803, âgé de quarante-un ans.

SHEBBEARE (*Jean*), médecin et écrivain politique anglais, etc.

Né à Bideford au comté de Devon en 1709. Il suivit quelques temps la carrière de la pharmacie à Bristol, d'où il vint à Londres en 1740. Il se rendit ensuite à Paris, dont l'académie des sciences le reçut au nombre de ses membres, et retourna en Angleterre, où il publia bientôt divers ouvrages qui appelèrent sur lui l'attention publique. Le premier, intitulé : *le Peuple instruit*, ou les alliances dans lesquelles les ministres de la Grande-Bretagne ont engagé la nation, fut traduit en français par Genest, et fut suivi d'un *roman satirique* connu sous le nom de *l'Acte de mariage* et de *Lydie*, ou la Piété filiale, *Chrysale*, ou les aventures d'une guinée, eut un succès qui ne fut interrompu que par la publication des *Lettres sur la nation anglaise*, qui firent mettre l'auteur au pilori, et lui valurent ensuite une pension sous le règne suivant : c'est une de ses productions les plus estimées. On doit aussi à Sehbbeare divers ouvrages de médecine, et une *Histoire* des habitans de Sumatra, qui n'est pas sans mérite : il mourut en 1788, dans la soixante-neuvième année de son âge.

SHEFFIELD (*Jean* Batter-Holroyd, lord, baron), pair de la Grande-Bretagne, conseiller-privé, lord du commerce, etc.

Né en 1740. Il commanda, à l'âge de vingt ans, un corps de cavalerie legère sous les ordres du marquis de Granby; voyagea ensuite en Europe pendant la paix, et vit sa fortune s'accroître à cette époque par la mort de son frère aîné. Il épousa, en 1767, une riche héritière; s'appliqua avec succès à l'agriculture, et fit de grandes améliorations à ses terres de Sheffield dans le comté de Sussex. Lors de la guerre avec la France en 1778, il accepta une commission dans la milice de Sussex, dont il avait eu autrefois le commandement; fut élu en 1780 au parlement par la ville de Coventry, après un débat violent, qui se términa par l'envoi à Newgate des deux shérifs de cette ville; et s'éleva avec vigueur contre lord Gordon, promoteur des pétitions fanatiques adressées à la chambre des communes contre les catholiques romains. Créé peu après lord Sheffield et baron Dunmore, il fut choisi, au moment de l'élection générale, par la cité de Bristol pour la représenter au parlement, où il s'opposa de tout son pouvoir à l'abolition de la traite des nègres: il passa en 1802 à la chambre haute. Lord Sheffield, depuis long-temps membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, était ami intime de Gibbon, et fut l'éditeur de ses mémoires et de ses œuvres posthumes. Il a lui-même composé plusieurs écrits qui ne sont pas sans mérite, entre autres: *Observations* sur le commerce des États-Unis; sur le commerce et l'état présent de l'Irlande; sur le projet d'abolir le commerce des Esclaves, etc., puis des *Réflexions* sur la nécessité de maintenir inviolablement le système naval et colonial de la Grande-Bretagne; et enfin une *Lettre* sur les lois, sur les grains et sur les moyens d'obvier aux malheurs qui s'accroissent rapidement, etc.

SHERIDAN (*Thomas*), acteur et auteur dramatique anglais, etc.

Né en 1721 à Quilca en Irlande. Il fut élevé à l'école de Westminster, puis au collége de la Trinité à Dublin, où il fut reçu maître ès-arts, et débuta en 1743 sur le théâtre de Smock-Alley, dans le rôle de Richard III. L'année suivante il se rendit à Londres, où il joua à Covent-Garden; mais quelques émeutes occasionnées par une réforme qu'on voulut faire de certains abus ayant entraîné la ruine du théâtre, Shéridan voulut alors suivre une autre carrière, et donna des cours de déclamation qui eurent assez de succès pour que le professeur fût reçu maître ès-arts dans les universités de Dublin et de Cambridge. Cependant il s'engagea de nouveau en 1760 à Drury-Lane, et le roi lui accorda peu après une pension: en 1767 il fit exécuter à Haymarket un divertissement, qu'il appela *scène attique*, composé de déclamation, de chant et de musique instrumentale qui eut un grand succès. Shéridan joua ensuite successivement sur ce théâtre et sur celui de Covent-Garden jusqu'en 1776, qu'il succéda à Garrick, comme entrepreneur de Drury-Lane; mais il quitta cette place en 1779 pour reprendre ses travaux littéraires, et donna encore quelques cours de déclamation jusqu'à sa mort, arrivée à Margate en 1788. Parmi les principaux ouvrages de cet auteur, on remarque un *Dictionnaire anglais*, dont le principal objet est d'établir une prononciation fixe et immuable; *de l'Éducation en Angleterre*, ou la source des désordres de la Grande-Bretagne; *la Vie de Swift*, mise à la tête des ouvrages de ce poète, et enfin *des Élémens de la langue anglaise*, etc.

SHERIDAN (*Richard* Brinsley-), célèbre membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né à Dublin en octobre 1751, et fils du précédent. Sa mère, auteur de plusieurs romans agréables, entreprit d'abord d'instruire elle-même ses deux fils, qu'elle plaça ensuite dans une école particulière: une chose fort bizarre, c'est qu'en les confiant aux soins du maître, elle l'exhorta à la patience, en lui disant qu'*elle n'avait jamais rencontré deux idiots semblables*. En 1762, le jeune Richard fut envoyé à l'école d'Harrow, et c'est alors qu'on commença à découvrir et qu'on vit se développer le germe des talens extraordinaires qui le rendirent célèbre depuis: on remarquait déjà effectivement en lui de fréquens symptômes du caractère qu'il aurait un jour. Jaloux de l'approbation des autres, quoique plus empressé de l'obtenir que soigneux de la conserver, indifférent sur ses intérêts, quelquefois studieux à l'excès, toujours spirituel, facétieux, mais d'une indolence extrême lorsqu'il n'était excité par aucune passion dominante, tels

étaient les principaux traits qu'on distinguait alors en lui. En sortant du collége, Richard Sheridan, dont la famille était fort gênée, eut recours pour vivre à des travaux littéraires, et composa une foule de pièces fugitives : on prétend qu'il était néanmoins, malgré la pénurie qu'il éprouvait, d'une société charmante, qu'il dansait avec grâce et montait à cheval comme le meilleur écuyer du royaume. Il fréquentait aussi beaucoup le théâtre, et y devint éperdument épris d'Éliza Linley, jeune chanteuse, aussi séduisante par sa beauté que par son talent : il se battit deux fois pour elle, et l'emmena ensuite en Europe, où il l'épousa. De retour à Londres, les deux époux se trouvèrent dans un véritable état de détresse; mais la fierté de Sheridan lui fit rejeter les offres brillantes qu'on fit à sa femme pour chanter en public : il avait d'ailleurs une horreur invincible pour la profession d'acteur. Cependant, comme il n'éprouvait pas la même répugnance à soumettre au public les productions de son esprit, ses amis l'engagèrent à cultiver la muse dramatique, et il commença par une comedie de caractère, intitulée : *les Rivaux*, qui obtint du succès à Covent-Garden. Cette première tentative l'encouragea, et fut suivie de *la Duègne*, opéra-comique qui acheva d'etablir sa réputation : c'est à cette époque qu'il négocia avec Garrick pour lui acheter une partie de son action au théâtre de Drury-Lane, et qu'il parvint, en empruntant, à conclure ce marché et à remplir tous ses engagemens. Il fit encore représenter différentes pièces qui furent goûtées du public; mais celle qui excita le plus de transports fut sans contredit *l'École du scandale*, qui valut à son auteur le titre de *Congrève moderne*. Sheridan parcourut ainsi pendant plusieurs années une brillante carrière, où il aurait dû s'enrichir mille fois, sans sa malheureuse prodigalité; mais bientôt l'ambition vint à son tour exciter en lui de nouveaux désirs, et lui offrir une autre route de gloire : c'est effectivement alors que lord Townshend son ami, l'ayant présenté à M. Fox, cette circonstance détermina sa vie politique. Il se présenta en 1780 comme candidat au parlement pour le bourg de Stafford, et cette élection lui coûta, dit-on, 1000 liv., qu'il emprunta encore avec beaucoup de peine. Il devint dès ce moment l'un des affidés les plus assidus de la chapelle Saint-Etienne : se montra dans les assemblées publiques comme opposant à la guerre d'Amérique et au ministère de lord North; et se joignit à beaucoup d'hommes célèbres pour demander une réforme parlementaire. Devenu, en 1782, lors du changement d'administration, sous-secrétaire de son ami M. Fox, qui venait d'être chargé du département de l'extérieur, la nomination de lord Shelburne à la trésorerie vint au bout de quelques mois le priver de son emploi jusqu'en 1783, qu'il fit partie de l'*administration coalisée*, dans laquelle il eut le poste important de secrétaire du trésor. Il n'avait pris jusqu'alors qu'une part assez secondaire dans les débats du parlement; mais le fameux bill des Indes qui bouleversa le nouveau ministère, fournit à Sheridan l'occasion de se distinguer comme orateur. En 1784 il attaqua M. Pitt avec la plus grande violence, et tourna contre M. Dundas les armes de son esprit satirique. Le 19 juillet de la même année, il déploya aussi un grand talent en combattant le projet du premier ministre sur les affaires de l'Inde; figura avec honneur, en 1785, dans toutes les discussions qui occupèrent le parlement, et se prononça ensuite très-vivement contre M. Hastings : il fit un tableau si éloquent et si énergique des crimes de cet ex-gouverneur-général qu'il excita des transports d'admiration dans l'assemblée, et provoqua de bruyans applaudissemens : M. Pitt lui-même reconnut « *que ce discours surpassait toute l'éloquence des temps anciens et modernes, et que c'était tout ce que l'art et le génie pouvaient produire de plus pour émouvoir et entraîner les esprits.* » En 1787 et 1788 Sheridan prit une part active aux débats qui eurent lieu sur les affaires du prince de Galles, dont il défendit les intérêts; et s'engagea dans presque toutes les discussions relatives aux affaires de l'Inde : dès lors sa réputation d'orateur et d'homme d'état fut solidement établie. Lorsqu'on agita, en 1789, la question de la régence, il combattit avec beaucoup de force et de talent en faveur du prince de Galles, et c'est peut-être la seule circonstance où il n'ait pas mérité l'approbation du parti populaire. Quand la révolution française eut éclaté, Sheridan réunit ses efforts à ceux de M. Fox pour payer un tribut d'éloges à ceux qui avaient amené ce grand événement; mais il détesta les crimes dont la France fut ensuite le

théâtre, et ne dissimula pas l'horreur qu'il en éprouvait. M. Pitt ayant pris alors les rênes du gouvernement, trouva dans Sheridan un antagoniste formidable; et les mesures les plus frivoles, comme les plus importantes du nouveau ministre furent exposées aux traits ironiques de son esprit et à ses argumens presque irrésistibles. La gaîté de Sheridan, les charmes de sa conversation l'avaient rendu depuis long-temps le favori de l'héritier du trône, qu'il possédait même quelquefois à sa table, et on ne doutait pas qu'à la première occasion il ne fût investi de quelque dignité considérable. En effet, lors des discussions sur la régence, le prince avait préparé la liste d'un nouveau cabinet où Sheridan aurait occupé une place distinguée; mais le rétablissement soudain de S. M. et le triomphe de M. Pitt détruisirent ces projets. Néanmoins, à l'époque de la révolte de la flotte, Sheridan soutint le ministère avec autant de vivacité qu'il l'avait attaqué, et quand son pays fut menacé d'une invasion, il reconnut publiquement la nécessité de seconder l'exécution des lois et les mesures du gouvernement, sans cesser de reprocher à M. Pitt d'être la cause de la guerre. Il présida, en 1793, la réunion des amis *de la liberté de la presse*, et s'opposa à toutes les restrictions qu'on voulut y apporter. Sur ces entrefaites M. Pitt s'étant démis de l'autorite, M. Fox, lord Grenville et leurs amis occupèrent les premières charges de l'état, et Sheridan fut nommé tout à la fois conseillé privé et trésorier de la marine, place dont les revenus sont évalués à 4000 livres par an. En 1807 il tenta vainement de se faire élire pour Westminster, et fut enfin nommé par les électeurs du bourg d'Ilchester, qu'il continua de représenter pendant deux sessions. Cependant il ne se distinguait plus par la force de ses attaques et la promptitude de ses répliques; il paraissait même rarement à la chambre, et semblait en un mot avoir abandonné son parti : il n'était plus en effet que l'ombre de lui-même, et dès lors il ne resta plus rien de cet orateur célèbre que sa réputation. Sa première femme étant morte en 1792, il épousa, quelques années après, miss Ogle, fille du doyen de Winchester, dont la dot lui servit à acheter un château dans le Surrey, où il résida pendant long-temps une partie de l'année; et le prince ajouta encore à son revenu en lui donnant la charge lucrative de receveur-général du duché de Cornwall. Le théâtre de Drury-Lane ayant beaucoup souffert de la négligence de Sheridan et de son incapacité dans les petits détails des affaires, il fut obligé d'en abandonner l'administration et même de défendre ses droits devant la cour de la chancellerie. Il montra encore un talent remarquable dans cette circonstance, et l'on eut beaucoup d'égard à ses réclamations; mais ses anciennes dettes et la dépense qu'il continuait de faire eurent bientôt absorbé la somme considérable qui lui avait été accordée. Les infirmités qui résultent de l'intempérance vinrent enfin assaillir Sheridan au moment où sa ruine était consommée; et c'est dans cet état déplorable que les suppôts de la justice se présentèrent pour s'emparer du malade, auquel ils eussent fait rendre ses derniers soupirs en prison, si quelques amis ne s'y fussent opposés, et n'eussent, jusqu'à son dernier soupir, subvenu à ses besoins : Sheridan expira le 7 juillet 1816, dans les bras d'un fils et d'une épouse qui le chérissaient tendrement. Ainsi finit cet homme célèbre auquel il ne manquait, pour être heureux, qu'une qualité bien indispensable, la prudence. Ses funérailles, quoique très-simples, offrirent quelque chose de noble et d'imposant : tous ses amis et beaucoup de grands personnages, entre autres le duc de Sussex, accompagnèrent son convoi jusqu'à Westminster.

SHERMANN (*Roger*), sénateur américain, etc.

Né en 1721 à Newton dans l'état de Massachussetts. Il fut d'abord privé des avantages d'une bonne éducation, mais son génie et un travail infatigable lui firent ensuite surmonter toutes les difficultés et acquérir un grand fonds de science. Il se rendit en 1743 à New-Milford dans le Connecticut, et ayant fait de rapides progrès dans l'étude et la connaissance des lois, il ne tarda pas à être reçu au barreau. Nommé en 1755 à une place de justice de paix, et en même temps représentant à la législature et diacre de l'église, il passa en 1761 à New-Haven, et devint en 1766 assistant de la colonie et juge de la cour supérieure. Il remplit cette place pendant vingt-trois ans; fut élu en 1774 membre du premier congrès, et signa l'acte d'indépendance en 1776 : il était, pendant la guerre, membre du conseil de sûreté du

gouverneur pour l'état de Connecticut, et l'un des députés les plus remarquables de la convention qui forma la constitution des Etats-Unis. Quand elle eut été adoptée, il devint membre du congrès, et enfin sénateur en 1791, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1793. Shermann avait des talens solides et utiles dans des matières où d'autres auraient été rebutés par les difficultés. Capable de s'appliquer à de longues et pénibles recherches, le travail était pour lui un besoin, et sa vie privée, qui lui concilia l'estime générale, en est une preuve irrécusable.

SHIELD (*William*), célèbre compositeur anglais, etc.

Né en 1754 à Swalwell dans le comté de Durham, où son père, qui était maître de chant, lui apprit à jouer du violon de très-bonne heure; le jeune Shield fit de tels progrès, que, dès l'âge de huit ans, il était en état d'exécuter les morceaux les plus difficiles de Corelli. Son père étant mort sans laisser de fortune, il fut obligé d'entrer, comme apprenti, chez un constructeur de bateaux à North-Schields; mais le célèbre Avison, habitant alors dans le voisinage, aida Shield à continuer ses études musicales dans ses momens de loisir. A la fin de son apprentissage, il abandonna l'état qu'il avait embrassé, et devint chef d'orchestre du théâtre de Durham. Il se rendit ensuite à Londres, et obtint l'amitié de Cramer, qui l'employa dans son orchestre à l'Opéra. En 1792, Shield visita l'Italie, où il ajouta encore à ses connaissances et à sa réputation, et mérita bientôt l'avantage d'être cité comme celui des compositeurs de sa nation qui plaît davantage aux connaisseurs: il a su effectivement adapter le goût italien à la langue anglaise sans en contrarier le caractère. Son style est simple, aisé et correct; ses airs rendent toujours bien les paroles, et sont agréables et variés: ses opéras les plus estimés sont: *Rosina*, *le Fermier*, *Fontainebleau*, *l'Amour dans un Camp*, *le pauvre Soldat*, etc.

SHIPPEN (*Guillaume*), premier professeur d'anatomie dans l'université de Pensylvanie, etc.

Né dans cette colonie. Il fut gradué en 1754 au collége de New-Jersey, après avoir fait à Philadelphie ses études de médecine, qu'il acheva à Edimbourg. De retour à Philadelphie, il y commença en 1764 des cours d'anatomie, dont on n'avait jusqu'à lui pas même encore prononcé le nom en Amérique, et devint ensuite l'un des fondateurs de l'école de médecine. Mais il rencontra beaucoup de difficultés dans cette entreprise; car la populace vit ses dissections de mauvais œil, et il fut exposé à perdre la vie. Cependant il vécut assez pour voir son institution divisée en cinq branches (dont chacune avait des professeurs habiles, formés par lui-même), rivaliser avec l'école de médecine d'Edimbourg. Le nombre de ses étudians, qui n'était d'abord que de dix, s'accrut bientôt jusqu'à cent cinquante, et on le nomma en 1777 directeur-général du département de la médecine dans l'armée des Etats-Unis. Il se démit en 1806 de sa place de professeur en faveur de son collègue le docteur Wistar, et mourut en 1808.

SICIANOF (le prince), sénateur et général russe, etc.

Né à Moscou, d'une famille ancienne. Il embrassa la carrière militaire; parvint aux grades supérieurs de l'armée russe; et se trouvait déjà officier-général lorsqu'il fut pourvu, en 1794, du commandement de Grodno, au moment où les Polonais essayèrent de secouer le joug des étrangers qui opprimaient leur patrie. Prévenu à temps de leurs desseins, le prince Sicianof évacua la ville après s'être fait remettre les armes et payer une forte contribution, et se retira à Hofodna, où il se retrancha: il évita par cette mesure prudente le sort qu'éprouvèrent les autres généraux russes en Pologne, et c'est alors que l'impératrice Catherine II, pour lui témoigner la satisfaction qu'elle avait de sa conduite, lui accorda l'ordre de Saint-Wladimir de deuxième classe. Le prince Sicianof fut ensuite employé contre les Perses, et commandait en 1803 dans la Géorgie, où il eut d'abord des succès qui lui facilitèrent les approches d'Erivan; mais il fut ensuite obligé de se replier sur Téflis, et se rendit de là à Saint-Pétersbourg. Devenu sénateur, il fut nommé à la fin de 1816 conseiller privé de l'empereur Alexandre, et fait encore aujourd'hui partie du ministère russe.

SIDDONS (mistriss), célèbre tragédienne anglaise, etc.

Née vers 1749, fille de Roger Kemble, directeur d'une troupe ambulante, et sœur des deux Kemble qui existent encore, elle débuta d'abord comme cantatrice, et abandonna bientôt après le genre lyrique pour s'adonner exclusi-

rement à la tragédie. Ayant conçu ensuite pour Siddons une passion violente que ses parens n'approuvèrent pas, elle quitta alors le théâtre pour entrer femme de chambre chez mistriss Greathead, où elle resta environ un an : elle épousa à cette époque Siddons, et reparut dans la carrière dramatique avec tous les avantages que la nature lui avait prodigués. Engagée avec son mari dans la troupe de Jounger, elle parut sur les théâtres de Liverpool et de Birmingham; mais elle passa peu après au théâtre de Drury-Lane, où elle remplit avec un grand sucès les rôles de Mlle Epicène, dans la *Femme silencieuse;* et de la reine dans *Richard III.* Quelques désagremens lui ayant fait quitter la capitale, elle se rendit à Bath, où elle fit de très-grands progrès, aidée des leçons de Pratt, alors libraire, et auteur du poëme de *la Sympathie.* Ses talens lui acquirent dès lors la protection de la duchesse de Devonshire, qui lui procura un second engagement au théâtre de Drury-Lane, où elle reparut avec éclat le 10 octobre 1782, dans le rôle d'Isabelle. Mistriss Siddons se rendit ensuite à Dublin, où elle fut parfaitement accueillie; et à son retour en 1783, elle joua pour la première fois devant LL. MM. : elle fit un second voyage en Irlande, d'où elle passa à Edimbourg, et fut comblée partout d'honeurs et de présens, de personnes souvent inconnues. Cependant, poursuivie bientôt par des calomnies, elle éprouva quelques mortifications, et ces désagrémens, joints à des chagrins domestiques, l'engagèrent enfin à se retirer dans le pays de Galles. Les sollicitations de ses amis et le désir qu'elle eut d'être agréable à LL. MM. l'engagèrent depuis à renoncer à ses projets de retraite, et elle se rendit à Buckingham-House, puis à Windsor, où elle lisait souvent au roi et à la reine des pièces de théâtre : la perte qu'elle fit en 1799 d'une fille belle et accomplie, lui fit abandonner définitivement la carrière dramatique. Mistriss Siddons, dont la fortune est considérable, a une taille majestueuse, un maintien noble et un organe admirable. Jamais aucune actrice ne l'a surpassée dans l'art des inflexions. La mobilité de sa physionomie, l'expression de ses yeux, la grâce de ses mouvemens sont, suivant les Anglais, au-dessus de tout éloge, et la rendent dans la tragédie supérieure à Garrick.

SIDMOUTH (*Henri* Addington, vicomte de), pair de la Grande-Bretagne, ministre d'état, etc. (Voyez ADDINGTON.)

SIERAKOWKI (le comte *Joseph*), général polonais, etc.

Issu d'une famille illustre. Il se trouvait commandant du génie à Varsovie en 1794, lorsque les Russes furent chassés de cette ville, et il s'occupa aussitôt de l'environner de redoutes propres à la défendre contre les coalisés qui s'avancèrent bientôt pour l'attaquer. Employé ensuite à la tête d'un corps en Lithuanie, il obtint d'abord quelques avantages contre les Russes; fut pourtant repoussé, puis battu quelque temps après par Suwarow à Brzesc; et perdit aussi, sous les ordres de Kosciusko, qui était venu le rejoindre, la bataille de Maciejowice, où il fut fait prisonnier avec le général en chef et deux autres généraux. Envoye à Kien, d'où il revint en Pologne à l'avénement de Paul Ier au trône de Russie, le comte Joseph, à l'époque de la guerre de 1806, attendit à peine l'arrivée des Français vainqueurs à Eylau, pour se prononcer en leur faveur et se mettre à la tête d'un régiment de cavalerie avec lequel il rejoignit les libérateurs de la Pologne. Il se distingua au combat de Dirschau et à la prise de cette ville au mois de mars 1807; prit hautement en 1812, le parti de Napoléon, et devint alors membre de la commission provisoire du gouvernement de Lithuanie. Mais la funeste campagne de Russie ayant détruit tout espoir d'indépendance pour la Pologne, le comte Sierakowki suivit l'armée française dans sa retraite, et ne revint à Varsovie qu'à la fin de 1814.

SIEVERS (*Joseph* comte de), ambassadeur et général russe, etc.

Issu d'une famille d'origine suédoise. Il était conseiller intime de l'impératrice de Russie et gouverneur de Novogorod, lorsqu'il fut nommé en 1793 ambassadeur en Pologne, où il prépara le démembrement de ce malheureux pays. Les démarches, les insinuations, les flatteries, les menaces qu'il employa pour effrayer ou gagner la diète de Grodno, et les mémoires qu'il remit aux maréchaux afin de prouver que l'intérêt même de cet état demandait que l'on s'en partageât les lambeaux, sont des objets précieux pour l'histoire de la bonne foi diplomatique : les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin récompensèrent le comte de Sievers de ses négociations par les ordres de Saint-André et de l'Aigle-

Noir. Enfin, quand ses manœuvres, soutenues par des baïonnettes et par de l'or, réglèrent, selon ses vœux, les dernières séances de la diète, dont il avait acheté une partie des membres, il fit enlever à main armée plusieurs palatins qui lui étaient opposés, et termina ainsi le drame politique qu'il était venu jouer. Sa conduite l'ayant rendu généralement odieux dans le pays, il fut remplacé par le général Igelstrom, sous le commandement duquel s'opéra l'insurrection de Kosciusko en 1794, et le comte de Sievers alors en Russie, où il ne fut plus employé depuis cette époque, mourut quelques années après dans une sorte d'obscurité.

SIGNORELLI (*Pietro* Napoli), secrétaire perpétuel de l'académie des sciences et belles-lettres de Naples, membre de plusieurs académies, etc.

Né à Naples le 28 septembre 1731, et fils d'Antonio Napoli, licencié en droit, et notaire à Melfi. Le jeune Signorelli reçut des leçons particulières de latin jusqu'à l'âge de onze ans; et fut instruit, jusqu'à sa treizième année, par un jésuite, qui lui enseigna aussi le grec. Il continua ses études sous la direction du célèbre Martorelli, qui le familiarisa avec la littérature ancienne; et la carrière judiciaire étant alors presque la seule qui fût suivie par les jeunes gens de quelques talens, Signorelli s'y voua avec une telle ardeur qu'il obtint très-jeune encore le grade de docteur, et commença immédiatement à pratiquer la jurisprudence. Mais bientôt les études de la philosophie, de la littérature et de la poésie, si propres à séduire un jeune homme, lui firent abandonner son état d'avocat, et les occupations du barreau n'eurent plus dès lors aucun attrait pour lui. Des malheurs, joints au désir de trouver quelques-uns de ses parens en Espagne, portèrent ensuite Signorelli à quitter pour long-temps sa patrie, et il se rendit en 1765 à Madrid, où il resta dix-neuf années. Il ne s'y trouva d'abord pas mieux qu'à Naples, et il avait résolu de quitter les bords du Mançanarès, lorsqu'il fut pourvu de la charge de premier garde du sceau de la loterie royale : cette heureuse circonstance lui permit enfin de s'occuper entièrement de ses études favorites, les belles-lettres et la critique. Destiné à écrire un jour l'histoire des théâtres, Signorelli avait commencé, même avant son départ de Naples, à y mériter une place, en composant plusieurs comédies en prose et d'autres poëmes pour être mis en musique; et ses premiers écrits montrèrent effectivement en lui un critique judicieux et éclairé. Les observations qu'il publia depuis sur le caractère distinctif de la langue italienne et de la langue française, la juste supériorité qu'il accorda à l'une sans méconnaître les avantages de l'autre, le firent dès lors bien mériter de la littérature nationale, dont il devait un jour être le défenseur et la gloire : on remarqua également dans ses *Satires morales*, qui parurent à Gênes en 1774, un grand nombre de traits piquans et poétiques, outre des portraits singuliers écrits avec une force et une précision rares d'expression. L'étude constante et profonde qu'il avait faite des meilleurs écrivains était pour lui une source intarissable de recherches lumineuses et de méditations; et c'est pour en faire jouir le public qu'il fit paraître en 1777 sa célèbre *Histoire des Théâtres* Signorelli retourna, pour la première fois, en 1778, dans sa patrie, dont il avait été éloigné pendant treize ans, et ne tarda pas à aller reprendre ses occupations et ses études ordinaires à Madrid, où il publia bientôt sa comédie, intitulée : *la Faustina*, qu'il jugea digne d'être sauvée, avec quelques autres, de l'oubli auquel il avait condamné ses productions du même genre. Pendant son nouveau séjour à Madrid, Signorelli occupa ses momens de loisir à enrichir le théâtre de ses compositions, et il ne se détermina à aller fixer son domicile définitif à Naples, qu'après avoir donné un *Essai* sur l'état des sciences et des belles-lettres en Espagne. Il était depuis peu dans sa patrie lorsque son excellente *Histoire des vicissitudes de la Culture des Deux-Siciles* vint répondre victorieusement aux voyageurs qui attaquaient sans cesse la littérature napolitaine. Nommé le 6 décembre 1784 secrétaire de l'académie de Naples, Signorelli réunit alors en lui les deux charges de premier secrétaire de la classe des belles-lettres et de celle des sciences de l'académie royale, et fut en outre élu, peu de temps après, secrétaire du registre économique. L'*Histoire du siècle de Ferdinand-Auguste*, protecteur des sciences et des arts, devait nécessairement couronner l'Histoire de la Culture, et méritait d'être tracée de la même main; aussi Signorelli en fit-il paraître le premier volume en 1798. Mais les grands événemens qui agitèrent

l'Italie à la fin du dix-huitième siècle, privèrent pour la troisième fois Naples de la présence de ce grand écrivain, qui, après avoir passé quelque temps en France, vint occuper à Milan la chaire de poésie dramatique. Nommé en 1804 professeur de droit naturel et de philosophie à l'université de Pavie, il préféra la chaire de diplomatie et d'histoire à Bologne; et c'est peu de temps après l'ouverture de son cours qu'il fut en état de donner au public ses *Elémens de Critique diplomatique*. Mais des occupations trop pénibles l'obligèrent bientôt de donner sa démission, qu'il obtint en 1806, avec le titre de professeur-émérite, et il retourna alors à Naples, où il fut pourvu d'une charge honorable dans le ministère de la marine. Signorelli mourut le 1er avril 1815, et ne laissa à sa digne épouse et à son fils unique d'autre héritage que la mémoire immortelle de ses travaux et l'exemple frappant d'une longue vie entièrement consacrée à des entreprises utiles.

SIMIOLI (*Joseph*), célèbre théologien napolitain, etc.

Né à Naples le 26 juin 1712. Il entra dans l'état ecclésiastique où son talent oratoire le fit choisir, dès l'âge de vingt-un ans, pour faire, au nom du clergé de la ville, un discours de felicitation au sujet de l'élévation du cardinal Spinelli sur ce siége. Nommé par ce prélat professeur de théologie dans son séminaire, il composa ensuite, par son ordre, un cours de théologie très-estimé, qui fut adopté par plusieurs évêques. Le cardinal ayant abdiqué son archevêché, Benoit XIV s'empressa d'employer Simioli dans les congrégations, et le chargea aussi d'administrer plusieurs diocèses suburbicaires : il eut également beaucoup de part à l'encyclique de Benoît XIV, et fut chargé de composer, avec quelques autres théologiens, une méthode générale pour l'instruction des élèves destinés aux missions étrangères. Après la mort du cardinal Spinelli, le roi chargea Simioli d'enseigner la théologie à l'université, et le nomma ensuite chanoine de la métropole et théologal : il refusa bientôt après la dignité épiscopale à laquelle on voulait l'élever. Le roi ayant créé en 1770 une chaire pour l'interprétation des conciles, ordonna à Simioli de l'accepter, et celui-ci la remplit effectivement d'une manière très-distinguée. Quand des savans et d'autres personnages allaient à Naples, le pape Benoît XIV ne manquait jamais de les adresser à Simioli, pour lequel il avait beaucoup d'estime et d'amitié : ce digne prêtre travaillait le 22 janvier 1799 avec M. Fillingieri, son archevêque, à une affaire qui concernait le diocèse, lorsqu'il tomba mort dans la quatre-vingt-septième année de son âge.

SINCLAIR (sir *John*), baronnet anglais, président de la société d'agriculture, etc.

Né en 1754 à Ullester dans le comté de Caithness en Ecosse. Après avoir commencé à Edimbourg son éducation, qu'il termina aux universités de Glascow et d'Oxford, il devint, à son retour en Ecosse, membre de la société des avocats, sans néanmoins suivre le barreau. Il entra de fort bonne heure au parlement, et fut attaché pendant quelque temps à M. Pitt; mais il se joignit ensuite à l'opposition, quoiqu'il fût contraire à l'abolition de la traite des nègres. Sir John Sinclair contribua aussi, par ses travaux, à l'amélioration de l'agriculture, et forma à Edimbourg une société pour la perfection des laines en Angleterre : il créa ensuite par ses soins le corps aussi savant qu'utile qu'il préside aujourd'hui. Pendant la dernière guerre, il leva deux bataillons appelés fencibles de Rotsay et de Caithness, dont il prit le commandement en qualité de colonel, et publia depuis lors une foule d'écrits politiques et littéraires, dont plusieurs font honneur à son patriotisme et à ses talens. Sir John fut élevé dès 1786 à la dignité de baronnet, et on attribua généralement dans le temps son opposition à M. Pitt, au refus que fit ce dernier de le créer pair de la Grande-Bretagne. Quoi qu'il en soit de cette assertion, sir John Sinclair n'en est pas moins un bon citoyen et un savant distingué, dont s'honorent à juste titre l'Ecosse et l'Angleterre.

SISMONDI (*Jean-Charles-Léonard* Sismonde), homme de lettres suisse, etc.

Né à Genève le 9 mai 1773. Il passa en Angleterre avec toute sa famille en 1792, époque de la subversion de l'ancien gouvernement génevois, dont son père était membre, et revint à Genève au mois de juin 1794; mais à peine était-il de retour, que sa maison fut pillée, et qu'il fut arrêté, puis condamné, ainsi que son père, à une année de prison et à une amende des deux cinquièmes de

leur fortune. Après avoir subi en entier cette injuste condamnation, la famille Sismondi partit pour la Toscane, où elle reprit le nom de Sismondi qu'elle avait porté à Pise jusqu'en 1808, et qu'elle avait francisé en se faisant appeler Simond en Dauphiné et Simonde à Genève. La révolution les y atteignit de nouveau, et à la suite d'une insurrection dans la province de Toscane, où il avait ses propriétés, M. Sismondi fut encore mis en prison comme aristocrate par les Français, et ensuite comme Français par les insurgés. De retour à Genève, en 1800, il publia l'année suivante le premier de ses ouvrages, sous le titre de : *Tableau de l'agriculture toscane*, qui fut suivi d'une foule d'autres écrits, parmi lesquels on en cite plusieurs d'un mérite généralement reconnu. On peut en effet ranger dans cette classe son *Histoire des républiques italiennes du moyen âge ;* un autre ouvrage intitulé : *de la Littérature du midi de l'Europe ;* et enfin ses *Considérations sur Genève dans ses rapports avec l'Angleterre et les états protestans*, etc. Dans tous ses écrits, dont nous n'avons indiqué qu'une très-faible partie, M. Sismondi professe des principes républicains, mais il a néanmoins toujours considéré un mélange d'aristrocratie comme nécessaire à un gouvernement libre. On remarque aussi que jusqu'au moment de la première abdication de Napoléon, non-seulement il ne s'était pas montré partisan de son gouvernement, mais qu'il avait même poussé la haine du desposte et de ses institutions au point de ne jamais le nommer dans ses écrits et de ne l'indiquer en général que par des allusions offensantes à sa personne. Cependant, soit que le malheur de cet homme extraordinaire eût changé les dispositions de M. Sismondi à son égard, soit que le danger dans lequel il voyait la France, menacée d'une seconde invasion plus funeste que la première, eût apporté des modifications à sa politique, il manifesta pendant les cent jours une opinion différente, et son *Examen de la Constitution française* est en quelque sorte un éloge de l'acte additionnel qui se termine, il est vrai, par un appel aux Français, pour les engager à se ranger autour de Napoléon et à défendre avec lui l'indépendance nationale : il refusa pourtant à cette époque la décoration de la Légion-d'Honneur, en déclarant par écrit au duc de Bassano qu'il n'accepterait aucune fonction ni aucune récompense.

SIX-D'OTERLECK (le chevalier), ministre des finances du royaume des Pays-Bas, etc.

Issu d'une famille patricienne de la Hollande, Il était fort jeune encore au moment de la conquête de son pays en 1794, et figura depuis dans les assemblées législatives. Il devint ensuite conseiller d'état sous le règne de Louis Bonaparte, et eut même quelque temps le portefeuille des finances. A l'époque de la réunion de la Hollande à la France en 1810, M. Six-d'Oterleck fut appelé aux fonctions de directeur du grand-livre de la dette publique à la Haye, avec le titre de maître des requêtes au conseil d'état, et décoré en même temps par Napoléon de l'Aigle-d'Or, de la Légion-d'Honneur et de la croix de l'ordre de Saint-Hubert de Bavière. Il fut aussi chargé de l'administration des biens de la couronne en Hollande, et jouit constamment de la confiance du gouvernement français jusqu'en 1814, que, s'étant prononcé pour le nouvel ordre de choses, il obtint le ministère des finances du royaume des Pays-Bas, qu'il possède encore aujourd'hui : il est aussi commandeur du Lion belgique, et se voit souvent en butte aux reproches et aux invectives des députés belges de la seconde chambre des états-généraux du royaume des Pays-Bas.

SKORZEWSKI (le comte), général polonais, etc.

Né dans le palatinat de Kalitsch, d'une famille puissante dans le pays. Il prit de bonne heure le parti des armes dans lequel il se distingua ; se réunit ensuite aux confédérés de Bar, pour soustraire la Pologne au joug de l'étranger ; et se trouvait colonel à l'époque du premier partage de ce malheureux pays. Il se signala depuis dans toutes les guerres qui eurent pour objet l'indépendance de sa patrie ; fit en 1806 une levée en masse dans le département de Kalitsch pour seconder les opérations militaires des Français contre les Russes ; et s'empara même de Czentochow, à la tête de la noblesse de sa province. Après les désastres de la campagne de Moscou en 1812, le général Skorzewski fut nommé maréchal de la confédération de son district, pour commander et organiser les levées d'hommes ordonnées pour la campagne de 1813 ; mais les succès de la coalition rendirent bientôt ses efforts

inutiles, et il rentra dans ses foyers avec la douleur de n'avoir pu empêcher cette nouvelle invasion de la Pologne.

SMEATON (*Jean*), mécanicien et ingénieur anglais, etc.

Né à Austhorpe en 1724. Il annonça de bonne heure son goût pour la mécanique par son adresse à manier le tour, à forger les métaux et à construire ses outils, et inventa en 1751 un instrument pour mesurer la marche des vaisseaux et une boussole d'une nouvelle construction. Admis bientôt après dans la société royale de Londres, il enrichit ses transactions de plusieurs mémoires intéressans, et reçut d'elle une médaille d'or pour ses expériences et ses recherches sur la force de l'air et de l'eau, pour faire tourner les moulins et les machines dont le jeu dépend d'un mouvement circulaire. Le fanal d'Eddystone ayant été consumé par le feu, il fut chargé de le reconstruire, et s'occupa également des réparations et de l'amélioration des moulins et des usines dépendans de l'hôpital de Greenwich : il entreprit aussi les travaux nécessaires pour rendre navigable la rivière de Calder, et pour exécuter en Ecosse le grand canal destiné à joindre la mer britannique à l'Océan. Smeaton, auquel on doit encore quelques innovations utiles dans plusieurs instrumens de physique, tels que la pompe pneumatique, l'hygromètre, le pyromètre, etc., mourut le 28 septembre 1792, âgé de soixante-huit ans.

SMITH (sir *Williams* Sidney), célèbre commodore anglais, grand'croix de l'ordre de l'Epée de Suède, etc.

Né à Westminster en 1764, et fils de James Smith, aide-de-camp du lord Sackville, et de Marry Wilkinson, héritière d'un des plus riches marchands d'Angleterre. Après avoir commencé son éducation, le jeune Sidney commença à servir dès l'âge de treize ans, et fut nommé en 1783 capitaine en second de la frégate *la Némésis*, qu'on désarma à la paix. En 1788 il passa au service de la Suède, alors en guerre avec la Russie; mérita, par sa conduite à la fameuse bataille navale du mois de juin 1791, l'ordre de l'Epée; partit peu après pour Constantinople, où il prit également du service, et retourna enfin en Angleterre au moment de la guerre de la révolution française, qui ne tarda pas à ouvrir une nouvelle carrière à ses talens, à son audace et à son étonnante activité. Pendant la première année il fut employé à convoyer des bâtimens marchands dans la Méditerranée. Il se réunit ensuite à l'amiral Hood, lorsqu'il s'empara de Toulon en 1793, et fut chargé par cet officier, contraint d'évacuer la place, d'y brûler les établissemens de la marine et les bâtimens que l'on ne put emmener. On le vit aussi en 1794, et surtout en 1795, croiser sur les côtes de France, particulièrement dans le canal, avec la frégate *le Diamant* et quelques gabares armées; inquiéter continuellement le commerce et les côtes, et pénétrer plusieurs fois jusque dans les ports, pendant la nuit, à la faveur de divers déguisemens, pour y incendier des bâtimens. S'étant emparé, le 18 avril 1796, à la hauteur du Hâvre, d'un corsaire français, qu'un calme plat l'empêcha d'emmener de suite, quoiqu'il fût monté à bord pour cette opération, un matelot adroit coupa les cables pendant la nuit, et fit dériver le bâtiment vers l'embouchure de la Seine, où il fut attaqué et pris le lendemain matin par un brick et cinq chaloupes canonnières. Sir Sidney Smith fut d'abord conduit à Rouen, et traité avec beaucoup d'égards jusqu'à ce que le directoire, qui le qualifiait d'espion et d'incendiaire, l'eût fait transférer à Paris et emprisonner à la Tour du Temple. Après plusieurs tentatives infructueuses pour obtenir sa liberté, ses amis parvinrent à l'arracher du Temple à la faveur d'un faux ordre du ministre de la marine, et en se présentant avec la plus inconcevable audace devant le geolier de la prison, en costume militaire, pour le transférer, disaient-ils, dans une autre prison. De retour en Angleterre, Sidney Smith fut reçu avec un enthousiasme étonnant, puis destiné à commander la station de l'Archipel du Levant. Il mit à la voile de Portsmouth en octobre 1798; s'assura de la bonne volonté de l'empereur de Maroc, et conclut ensuite, conjointement avec son frère James Spencer Smith, ministre près de la Porte, un traité d'alliance défensive entre cette puissance et l'Angleterre, relativement aux affaires d'Egypte. En février 1799 il bombarda Alexandrie pour empêcher le général Bonaparte de marcher en Syrie, et ce moyen ne lui ayant pas réussi, il alla au secours du pacha de Saint-Jean-d'Acre, dont il ranima le courage. Mouillé lui-même à

Caïffa. Sidney Smith enleva la grosse artillerie que les Français faisaient conduire par mer pour le siége, et décida par cette prise du sort de la ville et de celui de toute la campagne : cette artillerie, qui devait battre Saint-Jean-d'Acre, servit au contraire à sa défense; et pendant soixante-un jours de tranchées, sir Sidney, secondé par l'émigré Phélipeaux, montra la dernière intrépidité, et vit lever le siége le 21 mai. Sidney Smith parvint aussi à réconcilier les Turcs, toujours prêts à s'égorger entre eux, et ce fut lui qui entama et conclut, à El-Arish, un traité d'évacuation dont le refus de ratification prouva combien le commodore avait été prévoyant. A son arrivée dans sa patrie, où il fut accueilli avec transport, la cité de Rochester l'élut, en 1802, pour son représentant au parlement, et il y plaida avec chaleur la cause des matelots anglais : au mois de janvier 1803, le roi d'Angleterre lui donna de nouvelles armoiries, avec cette devise : *cœur de lion*. Depuis lors sir Sidney commanda différentes croisières sur les côtes de France, et fut nommé, en novembre 1805, contre-amiral de la bleue. Il plaça alors son pavillon à bord du *Pompée*; se rendit de nouveau, en 1806, dans la Méditéranée pour défendre les côtes de la Sicile menacées par les Français; insurgea les Calabrois, qu'il dirigea contre les vainqueurs; ravitailla ensuite Gaëte; s'empara de Caprée, et fut accusé d'avoir porté les féroces montagnards, qui agissaient d'après ses ordres, à des actes de cruauté répréhensibles. C'est encore sir Sidney Smith qui escorta en 1807 le prince de Portugal au Brésil pour le soustraire au joug de Napoléon; mais à compter de cette époque il cessa d'être employé activement, et on attribua généralement alors sa disgrâce à des liaisons trop intimes avec la princesse de Galles. Il passa presque immédiatement sur le continent, où il est resté; fut chargé, en 1814, par plusieurs sociétés anglaises de se rendre au congrès de Vienne pour solliciter l'abolition générale de la traite des noirs, ainsi que la destruction des pirates d'Alger, et n'eut aucun succès dans sa mission : il revint à Paris, où il a formé depuis peu une association *anti-pirate*, sous le nom *des Chevaliers libérateurs des esclaves blancs en Afrique*.

SMITH (*Adam*), fameux économiste anglais, commissaire des douanes d'Écosse, etc.

Né le 5 juin 1723. Il fit ses premiers exercices d'instruction dans l'école de Kirkaldi sa patrie, où il se fit remarquer par son ardeur pour l'étude et par l'étendue de sa mémoire; passa de là à l'université de Glascow, puis à Oxford, où il s'occupa principalement des mathématiques et de la physique, et où l'étude de la nature et surtout l'histoire de la société furent aussi les objets de ses méditations. Les auteurs grecs, latins, français, italiens qui lui étaient devenus familiers, lui apprirent bientôt à connaître le caractère, les mœurs et le gouvernement de ces diverses nations, aussi les membres de l'université de Glascow, qui avaient su l'apprécier et le distinguer, le nommèrent-il successivement à la chaire de logique et à celle de philosophie morale. Placé alors dans le centre des travaux vers lesquels son penchant l'entraînait, son esprit se familiarisa avec les profondes et ingénieuses spéculations dont il a donné depuis les résultats dans les deux ouvrages que nous avons de lui. L'empressement à suivre ses leçons et la méthode d'instruction qu'il avait créée firent de l'étude de la morale une mode : ses opinions jetaient effectivement dans les sociétés littéraires et politiques des semences de discussion dont cette science profitait; et ce fut dans ce moment d'effervescence métaphysique que Smith publia sa *Théorie des sentimens moraux*. Le grand succès qu'eut cet ouvrage, et la réputation qu'il fit à son auteur, décidèrent le lord Towsend à lui proposer d'accompagner le duc de Bucklengh dans ses voyages, ce qu'il accepta avec transport, dans l'espoir d'acquérir de nouvelles lumières et de connaître par lui-même des pensées qu'il n'avait aperçues que par les yeux des autres. En effet son génie observateur s'enrichit alors du grand spectacle que le monde lui offrit, et il y puisa des notions nouvelles, qui furent autant d'acquisitions pour les gouvernemens et pour les peuples eux-mêmes. Après avoir parcouru les provinces méridionales de la France, les voyageurs vinrent à Paris, où, recommandé par Hume son ami, Smith jouit de tous les agrémens et de tous les avantages de sa réputation : MM. Turgot, Necker, Quesnay, Helvétius, d'Alembert et Marmontel furent les hommes qu'il connut le plus. Cependant loin de se borner exclusivement à ces

liaisons littéraires, qui avaient néanmoins beaucoup d'attraits pour lui, il cultiva aussi son goût pour les beaux-arts, sous les rapports qu'ils ont avec les principes généraux de l'esprit humain, et surtout en raison de l'application qu'il en faisait à ses théories. De retour en Angleterre, Smith se réunit à sa famille, et passa dix ans dans une retraite qu'il consacra à des études de son goût : c'est à cette éclipse littéraire que nous devons l'ouvrage qui lui a assuré la réputation dont il jouit, et qui est connu sous le nom de : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Le duc de Bucklengh, qui était resté l'ami de Smith après avoir été son pupille, crut devoir reconnaître les sacrifices qu'il lui avait faits, en lui obtenant un poste considérable dans les douanes d'Ecosse sa patrie. Mais si les devoirs de cet office nuisirent à ses occupations littéraires, l'augmentation de son revenu l'en dédommagea en quelque sorte, en lui donnant les moyens de satisfaire à sa générosité naturelle. Livré pendant douze ans à l'exercice de cet emploi, il put à peine s'occuper des engagemens qu'il avait contractés avec le public, et ce ne fut qu'averti par les infirmités qu'il réunit enfin les principaux matériaux des ouvrages qu'il avait annoncés dans sa Théorie des sentimens moraux et dans ses Recherches sur la richesse des nations : les additions à sa première production ne furent écrites et imprimées que pendant sa dernière maladie. Smith mourut au mois de juillet 1790, âgé de soixante-sept ans, et priva tout à la fois l'Angleterre et l'Europe d'un génie que les annales de l'humanité mettront sans doute un jour au rang de ses bienfaiteurs.

SMITH (*Guillaume*), premier prévôt du collége de Philadelphie, etc.

Né en Ecosse en 1727. Il fut élevé à l'université d'Aberdéen, où il prit ses degrés en 1747 ; employa les trois années suivantes à enseigner dans l'école paroissiale, et fut envoyé à Londres en 1750, pour se former un plan sur l'amélioration de ces sortes d'écoles. A peine était-il arrivé en Angleterre qu'on l'engagea à quitter la profession qu'il avait suivie jusque-là, et qu'il se rembarqua pour l'Amérique, où il resta deux ans précepteur des enfans du gouverneur Martin, dans la province de New-Yorck. Il retourna en Angleterre en 1753 pour y prendre régulièrement les ordres dans l'église épiscopale; revint l'année suivante en Amérique, où il fut mis à la tête d'un séminaire, que ses talens et sa conduite mirent en grande réputation, et devint enfin prévôt du collége de Philadelphie. Ce prédicateur célèbre, estimé généralement comme écrivain, mourut en 1803, âgé de soixante-seize ans. On lui doit un grand nombre de *Sermons*, dans lesquels on distingue celui prononcé devant les franc-maçons; et quelques *Discours* qui parurent pendant la guerre d'Amérique.

SMITH (mistriss *Charlotte*), auteur de romans anglais, etc.

Née à Londres, et fille de M. Turner. Elle fut mariée à seize ans à M. Smith, fils d'un directeur de la compagnie des Indes, et cette union fut pour miss Charlotte la source d'une foule d'infortunes, qui ont donné à ses écrits cette teinte de mélancolie qui en fait le charme. Elle avait perdu plusieurs enfans, après les avoir allaités elle-même, lorsque, pour combler ses malheurs, son mari ayant dérangé ses affaires, fut poursuivi par ses créanciers, puis obligé de se réfugier en France, où il résida quelque temps en Normandie avec sa femme. De retour en Angleterre, il y fut inquiété de nouveau et mis en prison : mistriss Smith se renferma alors avec lui pendant sept mois, et vint ensuite à bout de lui rendre la liberté. Mais réduite bientôt après à l'indigence, elle fut contrainte d'écrire pour soutenir sa nombreuse famille, et des *Sonnets* sur les plaisirs de la campagne furent le premier ouvrage qui sortit de sa plume. Présentés d'abord à deux libraires qui les trouvèrent détestables, cette production littéraire serait sans doute restée dans l'oubli, si M. Haley, écrivain célèbre, ne l'eût fortement engagée à les publier : ils eurent effectivement le plus grand succès, et valurent à leur auteur des sommes considérables qui lui assurèrent un peu de tranquillité. Ce nouveau genre de poésie, qu'on a nommé *Sonnet élégiaque*, lui donna, il est vrai, beaucoup d'imitateurs, mais point d'égaux, surtout dans la grâce de l'expression et la délicatesse du sentiment. Mistriss Smith publia ensuite des romans, dont les plus estimés sont : *Emmelina* ou l'Orpheline du château; *Desmond ; Célestine ; Ethélinde*, ou la Recluse du lac. On trouve dans les trois derniers, qui parurent en 1793, une élégance et une simplicité de style remarquables qui ajoutent encore aux charmes

qu'on goûte à leur lecture, et ils placèrent l'auteur au rang des meilleurs romanciers de son siècle. En rendant cette justice à mistriss Smith, nous ne pouvons dissimuler néanmoins que ses autres ouvrages se ressentent un peu trop de la rapidité avec laquelle ils ont été composés, et qu'il eût été à désirer qu'elle n'eût pas écrit avec autant de promptitude.

SOKOLNICKI (*Michel*), général polonais, membre de plusieurs académies, etc.

Né dans la Grande-Pologne. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes, et fut reçu à l'école militaire de Varsovie en 1777. Chargé avec Jasinski de l'érection de l'école du génie à Wilna en 1789, il en dirigea les travaux, et fut ensuite envoyé par le gouvernement de Pologne dans le nord de l'Allemagne en qualité d'ingénieur-hydrographe. A son retour en 1792, il fut employé à l'armée de Lithuanie, et concourut bientôt après à l'insurrection de 1794, notamment à celle de la Grande-Pologne, où il forma par ses propres moyens un régiment de chasseurs d'élite, auquel, sur l'invitation des députés de sa province, le généralissime Kosciusko joignit un régiment de ligne qu'il mit sous ses ordres, en le nommant chef d'une légion de six mille hommes. Il se distingua pendant cette campagne, particulièrement lors de l'expédition dans la Prusse occidentale, à l'issue de laquelle il fut promu au grade de général-major; et partagea ensuite le sort de son cousin et ami Zakrewski, président du grand-conseil, qu'il suivit, lors de son arrestation, à Saint-Pétersbourg, où il fut détenu jusqu'à l'avénement de Paul Ier. De retour dans ses foyers, il se hâta d'accourir à l'appel de ses compagnons d'armes en Italie, et s'étant d'abord rendu à Paris, il proposa la formation sur le Rhin d'un bureau de recrutement pour les légions polonaises. Il obtint peu après, dans la nouvelle légion du Danube, le commandement de l'infanterie, avec laquelle il fit les campagnes de 1800 et de 1801 en Allemagne. Devenu, au moment de la réorganisation des corps polonais en Italie, général de brigade, il composa, au milieu d'un service très-actif, plusieurs mémoires relatifs aux sciences et aux arts utiles, dont il publia quelques fragmens qui furent favorablement accueillis du public. Nommé, après l'évacuation de la Gallicie par les Autrichiens en 1809, gouverneur militaire de Cracovie, il s'occupa dans ses momens de loisirs du perfectionnement d'un instrument qu'il qualifiait de *géodésigraphe*, sur lequel il fit paraître divers écrits qui ajoutèrent encore à sa réputation comme savant. Le général Sokolnicki fit aussi la guerre de Russie en 1812, époque à laquelle il engagea de nouveau ses compatriotes à s'armer en faveur des Français, et se retira avec l'armée à la suite des désastres occasionnés par la funeste campagne de Moscou. Il retourna en Pologne après la chute de Napoléon en 1814, escortant le corps de son ami, le prince Poniatowski, et mourut deux ans après (septembre 1816) des blessures que lui fit un hulan, qui le foula involontairement aux pieds de son cheval sur la place de Saxe à Varsovie.

SOLANO (don *Stanislas* de), marquis de la Solana, lieutenant-général espagnol, etc.

Issu d'une famille connue en Espagne par son attachement à ses souverains. Il était encore très-jeune lorsqu'il prit le parti des armes, et qu'il se fit remarquer en 1793 et 1794 par de brillans services à l'armée de Catalogne. Ayant obtenu, en 1796, du roi Charles IV et du directoire français, la permission de venir perfectionner son éducation militaire sous Moreau, il fit, quoique officier-général, la campagne du Rhin comme simple volontaire, et reçut, à la fin de novembre, l'ordre d'aller rejoindre les forces espagnoles au camp de Saint-Roch, où il eut occasion de développer une partie des talens qu'il venait d'acquérir. Devenu ensuite lieutenant-général et capitaine-général de l'Andalousie, il commandait à Cadix à l'époque des troubles de 1808, et se vit bientôt en butte aux soupçons d'une populace furieuse qui l'accusait de partialité pour les Français, à cause de ses anciennes relations avec eux. Il repoussa d'abord avec succès les tentatives faites contre son autorité, mais il succomba enfin sous les efforts de factieux qu'il voulait soumettre au joug des lois, et fut massacré impitoyablement par eux au mois d'août 1808 : son innocence et sa fidélité furent reconnues en 1817, à la sollicitation de sa mère et de son épouse, et sa mémoire fut honorablement réhabilitée dans l'esprit de ses compatriotes.

SOLEYMAN-EL-HALEBY, turc, assassin de Kléber, etc.

Né à Alep en 1776, et fils d'un marchand aisé. Il montra de bonne heure des dispositions au fanatisme; fit deux fois les pélerinages de la Mecque et de Médine, et avoua pour toute ambition le désir de devenir lecteur d'une mosquée. Irrité au dernier point par les conquêtes des Français en Égypte, et animé surtout contre leur chef par les exhortations des prêtres turcs, qui regardaient l'époque de sa mort comme celle de leur délivrance, Soleyman se détermina aisément à assassiner le général Kléber, qui venait de triompher des guerriers de sa nation à Héliopolis, et de réprimer une violente insurrection au Caire. Il se rendit d'abord à Jérusalem chez Ahmed Aga, dont il implora la protection pour soustraire son père aux concussions qu'on lui faisait éprouver; et, après en avoir obtenu ce qu'il désirait, il lui fit part du dessein où il était de venger son culte outragé par des étrangers mécréans. Le pacha qui entrevit le parti qu'on pouvait tirer de ce jeune séide, encouragea ses dispositions, et lui procura les moyens de continuer son voyage. Soleyman arrivé au Caire, se logea dans la grande mosquée, où il fut entouré de fakirs, et attendit pendant trente-un jours l'instant favorable pour frapper sa victime. S'étant enfin caché le 3 juin 1800 dans le jardin du général pour le guetter au passage, il s'avança vers lui et l'aborda en lui baisant la main. Son air de misère et de dénuement intéressa Kléber; mais à peine s'était-il arrêté pour écouter les plaintes de Soleyman, que ce furieux lui porta quatre coups de poignard. C'est en vain que l'architecte Protain, qui se trouvait près de lui, voulut arrêter le bras du meurtrier, il en reçut lui-même six blessures, et fut également renversé. Cependant Soleyman, arrêté à l'instant, ne tarda pas à recevoir la juste punition de son crime: elle fut terrible, il est vrai, et proportionnée à la perte qu'il venait de causer à l'armée française. Empalé et exposé aux oiseaux de proie, il éprouva les douleurs les plus cruelles jusqu'à ce que la mort vint lentement les terminer.

SOLTAN (*N.*), général polonais, maréchal de la cour, etc.

Né dans la Lithuanie, de l'une des familles les plus considérées du grand-duché. Il fut d'abord attaché à la cour comme maréchal de Lithuanie; et se montra ensuite l'un des partisans les plus dévoués de la constitution polonaise de 1791. Il s'opposa vivement en 1792 aux propositions ostensibles de paix faites par la Russie, prétendant qu'elles n'étaient pas sincères; donna des preuves constantes d'attachement à la prospérité et à l'indépendance de la Pologne, et offrit des dons patriotiques considérables destinés à l'entretien des troupes polonaises. Cette conduite, digne d'un véritable citoyen, le rendit suspect et même dangereux aux yeux du gouvernement russe; et peu avant l'insurrection générale de 1794, le palatin Soltan fut enlevé de son domicile et conduit à Saint-Pétersbourg, où il resta détenu jusqu'à l'avénement de Paul Ier au trône des czars. Devenu libre à cette époque, il retourna dans sa patrie, où il professa toujours les mêmes sentimens; leva, en 1812, l'étendart de la confédération générale, pour aider les Français dans l'invasion qu'ils se proposaient alors de faire en Russie, et fut même nommé président de la commission provisoire de gouvernement du duché de Lithuanie. mais les revers de la fatale campagne de Moscou rendirent tous préparatifs de résistance inutiles; et le maréchal Soltan se retira de nouveau dans ses terres.

SOMAGLIA (*Jules-Marie* della), cardinal de la sainte Eglise romaine, etc.

Né à Plaisance le 29 juillet 1744, d'une famille noble milanaise. Il fut envoyé de bonne heure à Rome, où il devint prélat, et fut pourvu d'abord du secrétariat des saintes indulgences et des reliques, puis de celui des très-saints rites et des évêques réguliers, avec le patriarchat d'Antioche. Créé prêtre-cardinal de Sainte-Sabina, le 29 juillet 1794, par Pie VI, qui le nomma ensuite vice-roi de Rome et préfet de la résidence des évêques, il fut chargé de traiter de la paix avec les généraux français, en 1798; mais n'ayant pu rien obtenir, il subit le sort des membres du sacré collége; fut relégué aux Converties, puis à Civita-Vecchia, et de là exilé en Toscane, à Parme, et enfin à Plaisance. Il assista néanmoins au conclave tenu à Venise en 1800 pour l'élection de Pie VII, et obtint à son retour à Rome la préfecture des très-saints rites et la légation *à latere*, pour la récupération de la ville souveraine. Déporté en 1808 avec ses collègues, le cardinal Somaglia s'arrêta à Brescia, d'où il fut contraint de partir pour Paris. Il arriva dans cette capitale en 1810; et, ayant refusé de prendre part à la cérémonie religieuse du ma-

riage de Napoléon et de l'impératrice Marie-Louise, il fut banni de la cour, relégué à Charleville, et privé de ses biens jusqu'en 1813, époque à laquelle il rejoignit le pontife à Fontainebleau. En 1814, il revint à Rome, fut alors créé archiprêtre de Saint-Pio-de-Latran, et sollicitait l'évêché de Tusculano, lorsque Pie VII, craignant avec raison une invasion hostile des Napolitains, se réfugia à Genève en 1815. Il laissa le cardinal Somaglia président de la junte d'état, et celui-ci remplit ce poste à la satisfaction générale, malgré l'effervescence des partis que ces malheureux événemens avaient fait naître : il est encore aujourd'hui au nombre des prélats qui honorent la pourpre romaine.

SOMMARIVA (*Jean-Baptiste*), l'un des directeurs de la république cisalpine, etc.

Né à Milan. Il fit d'excellentes études, exerça ensuite la profession d'avocat avec beaucoup de réputation, et s'étant ensuite prononcé pour la révolution qui suivit l'entrée des Français en Italie, il fut nommé d'abord secrétaire de la commission du gouvernement, et de l'administration municipale et générale de la Lombardie, puis secrétaire-général du directoire de la république cisalpine. Il se réfugia en France au moment du triomphe éphémère des austro-russes en 1799, et devint, après la bataille de Marengo, l'un des directeurs suprêmes qui gouvernèrent la république jusqu'à la création de la présidence de la république italienne, époque où il fit partie du collége des *possidenti*. S'il faut en croire des envieux, il paraît que M. Sommariva, en administrant les affaires publiques, n'a pas négligé ses intérêts particuliers, puisqu'on porte à plusieurs millions les sommes qu'il a amassées en spéculant, dit-on, sur les fonds publics. Mais, quoi qu'il en soit de cette assertion, il n'en est pas moins vrai que son habileté dans le maniement des affaires est sans égale, et que peu d'hommes peuvent lui être comparés sous ce rapport. Son talent littéraire se fit aussi remarquer dans le discours qu'il prononça en remettant le gouvernement au comte Melzi-d'Eril, et peut passer avec raison pour un chef-d'œuvre d'éloquence. M. Sommariva, qui a fixé son séjour à Paris, fait un digne usage de ses richesses, en encourageant les arts avec une munificence vraiment digne d'un souverain; et il est peu d'amateurs qui n'aient eu l'occasion de s'en convaincre en parcourant ses appartemens, qu'on pourrait avec plus de justice nommer une galerie de tableaux du premier mérite.

SOMMARIVA (le marquis de), général italien, feld-maréchal au service d'Autriche, etc.

Né dans la Lombardie. Il s'enrôla sous les drapeaux de l'empereur d'Allemagne; parvint avec assez de rapidité aux grades supérieurs, et se trouvait déjà général-major lorsqu'il fut nommé, au mois de novembre 1806, colonel du régiment des cuirassiers de Nassau. Elevé, l'année suivante, au rang de feld-maréchal-lieutenant, il fut constamment employé dans l'intérieur jusqu'en 1812, époque de la guerre entre la France et la Russie, et fit alors partie du corps d'armée d'observation de la Gallicie. Il entra ensuite en Toscane à la fin de 1813 et au commencement de 1814, et publia des proclamations virulentes pour engager les Italiens à secouer le joug de Napoléon, qu'il leur dépeignait comme un tyran destructeur de leurs libertés. Après les succès de la coalition et l'asservissement de l'Italie sous le joug de l'Autriche, M. de Sommariva retourna à Vienne, où il est encore aujourd'hui.

SOPRANSI (*Fidèle*), avocat, littérateur, ministre et directeur de la république cisalpine, etc.

Né à Milan vers l'an 1757, d'une honorable famille bourgeoise. Il fit d'excellentes études, et se distingua à l'université de Pavie, où il étudia la jurisprudence. A l'époque de l'invasion des Français, il exercait la profession d'avocat avec beaucoup de réputation, et se faisait même dès lors remarquer par des principes libéraux. Séduit par les apparences flatteuses du système démocratique, il fit partie des sociétés populaires; fut nommé membre de la municipalité de Milan, et entra ensuite dans les comités de police et de sûreté publique. Envoyé à Paris, avec Serbelloni, pour solliciter du gouvernement français une forme de constitution indépendante et démocratique, il revint dans sa patrie après être parvenu à ce but, et occupa divers emplois administratifs jusqu'au moment où il succéda à Smancini dans le ministère de la police. Après quelques mois d'exercice dans ces fonctions, il fut appelé au directoire, et en était encore président lorsque les Autrichiens et les Russes pénétrèrent en Lombardie en 1799. Il suivit alors, ainsi que ses

collègues, les Français dans leur retraite, et établit successivement la résidence de sa magistrature à Chambéry et à Grenoble. Les Français ayant, après la bataille de Marengo, reconquis l'Italie et rétabli à Milan la première forme de gouvernement, Sopransi fit partie d'une commission d'état qui dura jusqu'à la réunion des comices de Lyon en 1801; et, lorsqu'on eut organisé un nouvel ordre de choses, il entra au tribunal de cassation, où il se trouvait encore à l'époque de la seconde occupation des Autrichiens. Il continua néanmoins à y siéger jusqu'à la suppression de ce corps, arrivée en janvier 1816, et vit maintenant dans le sein de sa famille, jouissant de l'estime et de la considération due à ses services et à sa conduite publique et privée. Sopransi, très-versé dans la littérature italienne, latine et française, passe pour un des meilleurs poètes latins modernes, et a fait paraître dans cette langue des morceaux très-estimés, parmi lesquels on cite celui sur la dernière délivrance de l'Italie.

SOPRANSI (*N.*), moine et auteur italien, etc.

Né à Mantoue. Il embrassa l'état monastique dans le couvent des carmes déchaussés de Parme, où il portait le nom de père Victor de Sainte-Marie, qu'il quitta lorsqu'il eut été forcé de sortir du cloître par les persécutions du capucin Turchi, évêque de cette ville. Le père Sopransi, vertueux et docte tout à la fois, d'après le témoignage du célèbre Solari, évêque de Noli, dans son apologie contre le cardinal Gerdil, publia, sous le voile de l'anonyme, divers ouvrages italiens, entre autres un volume d'excellentes réflexions pour la défense de Scipion de Ricci, évêque de Pistoye, et de son synode. Mais ce fut justement ce qui lui attira la haine des défenseurs fanatiques du système ultramontain, et qui lui occasionna les persécutions dont il fut l'objet. Il n'en fit pas moins paraître ensuite ses réflexions sur les homélies du frère Turchi, évêque de Parme, son ennemi personnel, ouvrage écrit avec feu, d'un style rapide, et dans lequel les productions de son évêque sont appréciées avec sévérité, mais aussi avec justice : ces réflexions sont en même temps une apologie de la constitution civile du clergé de France et des ecclésiastiques qui s'étaient soumis au serment de 1791. Nous profiterons de cette circonstance pour faire remarquer de nouveau que l'Italie est le pays où les opérations de l'assemblée constituante, sur les affaires ecclésiastiques, ont trouvé le plus d'approbateurs parmi les évêques et les prêtres. Le respectable Sopransi est mort dans sa patrie en 1803, laissant la réputation d'un excellent écrivain et d'un ecclésiastique vertueux.

SOUTHEY (*Robert*), poète anglais, etc.

Né à Bristol le 12 août 1774, et fils d'un marchand de toiles. Il entra en 1787 à l'école de Westminster, et y fut censuré en 1790, comme complice de la rébellion contre le docteur Vincent son maître. Il se rendit en 1792, au collége de Baliol à Oxford, dans le dessein de se faire ecclésiastique; mais bientôt entraîné par l'enthousiasme politique qui fermentait alors dans toutes les têtes, il forma la résolution d'aller, avec ses amis Lovell et Coleridge, s'établir sur les bords du Susquehannah, dans l'Amérique septentrionale, pour y fonder une république, projet qui échoua faute de moyens pécuniaires. En 1795, Southey accompagna en Portugal le docteur Hill son oncle, chapelain de la factorerie anglaise de Lisbonne, d'où il revint ensuite en Angleterre, et fut nommé, en 1801, secrétaire d'Isaac Corry, chancelier de l'échiquier d'Irlande. Lorsque ce dernier eut quitté son emploi, Southey abandonna aussi l'Irlande et se retira en Angleterre, dans une chaumière près de Keswick, pour se livrer exclusivement à son goût pour la poésie anglaise. Il avait déjà publié alors un poëme épique intitulé: *Jeanne d'Arc*, rempli à la vérité de défauts en le jugeant d'après les règles, mais que la richesse et la variété des descriptions, l'énergie et la noblesse des sentimens, ajoutés à un intérêt vif et soutenu, firent néanmoins lire avec plaisir. Ce poëme avait été suivi de beaucoup d'autres ouvrages du même genre, parmi lesquels on citait son *Amadis des Gaules* et les *OEuvres de Chatterton*, lorsque Southey fit paraître, sous le titre de *Thalaba*, le Destructeur, un roman en vers qui eut un succès mérité. *Madoc*, *Palmerin d'Angleterre*, l'*Histoire du Brésil*, la *Malédiction de Khama*, *Roderick*, le dernier des *Goths*, autres poëmes qui ajoutèrent à sa réputation, lui valurent, en 1813, le titre de *poète lauréat* de *Windsor*. Outre une foule d'autres pièces de vers dont nous ne parlons pas, telles qu'*Odes* et *Lettres mêlées*, on doit encore à cet

auteur distingué un poëme sur *Wat-tyler*, célèbre chef d'une insurrection populaire qui éclata en 1381 sous Richard II, dans lequel on remarque des principes démocratiques peu propres à lui concilier les suffrages des partisans du despotisme : il est vrai qu'il était écrit depuis plus de vingt ans lorsqu'il fut rendu public en 1817, par la malice des ennemis du poëte, qui, à cette époque, défendait avec véhémence la cause du ministère dans le *Quarterly review*.

SPALLANZANI (*Lazare*), célèbre physicien italien, etc.

Né en 1729 à Scandiano près de Reggio. Il étudia à Bologne sous le célèbre Laure Bassi, et se retira ensuite dans la solitude pour y méditer sur ses lectures. Il débuta dans le monde littéraire par un opuscule ayant pour but de rectifier les erreurs qui avaient échappé à Salvini dans sa traduction d'Homère, et adressa à ce sujet, au comte d'Algarotti, des observations pleines de justesses et de mérite. Nommé professeur à Pavie, Spallanzani abandonna alors la littérature pour l'étude de la physique, et découvrit bientôt divers phénomènes qui attirèrent à ses leçons un nombre considérable de disciples et d'admirateurs : la physique animale obtint surtout sa prédilection, et ses remarques y relatives furent aussi neuves qu'intéressantes. Ses travaux microscopiques, ceux sur la circulation du sang, la digestion, la génération, la respiration lui acquirent aussi des droits immortels à la reconnaissance des physiologistes. Après avoir parcouru la Suisse en 1779, Spallanzani partit, en 1785, pour Constantinople, avec le chevalier de Zulian son ami, et visita successivement les îles de Corfou et de Cythère, dont il décrivit ensuite la géologie, les volcans éteints, les coquillages, et une montagne immense presque entièrement formée d'ossemens humains pétrifiés. Il explora également les ruines de Troie et de plusieurs contrées d'Allemagne, d'où il se rendit à Vienne, où il fut accueilli honorablement par Joseph II, et revint de là à Pavie. Il y rentra au bruit des acclamations d'une foule d'élèves qui étaient allés à sa rencontre, et qui le conduisirent en triomphe dans sa demeure. En 1788 il fit un autre voyage à Naples, dans les Deux-Siciles et dans plusieurs autres parties des Apennins, et rédigea ensuite les observations recueillies dans ce voyage, de manière à en faire l'un de ses principaux titres à la gloire. Mais c'est alors aussi que tourmenté depuis long-temps d'une ischurie vésicale, il fut frappé de diverses attaques d'apoplexie, et succomba enfin à la dernière, le 12 février 1799. On doit à ce célèbre physicien de nombreux écrits, qui tous ont eu le succès qu'ils méritaient, et parmi lesquels on cite particulièrement son *Mémoire sur la circulation du sang*, ouvrage important auquel l'auteur employa plusieurs années de sa vie, et tellement utile que le fameux Haller, qui l'admirait, voua à Spallanzi la plus grande estime, et lui dédia le quatrième volume de son ouvrage sur le même sujet.

SPEDALIERI (*N.*), littérateur et prêtre romain, etc.

Né en Sicile. Il se distingua dans les études; embrassa ensuite l'état ecclésiastique; fit paraître plusieurs ouvrages importans, et passa bientôt pour un des plus forts défenseurs du christianisme. Il publia d'abord la réfutation du célèbre canon des apologistes de la religion, par Bort, et celle de quelques chapitres de l'histoire de la décadence de l'empire romain, par Gilbon, et c'est alors que Pie VI le nomma chanoine de l'église de Saint-Pierre. Lorsque la révolution française éclata, Spedalieri donna au public *les Droits de l'homme*, ouvrage qui réunissait une métaphysique profonde à une dialectique serrée, et dans lequel l'auteur en établissant les droits de l'homme et la souveraineté du peuple, ne reconnaissait néanmoins pour garantie de ce droit que la religion, et tendait à rendre le pape chef des révolutions modernes. Cette production excita vivement les inquiétudes et le ressentiment des ministres résidens à Rome, qui s'aperçurent que l'auteur s'était servi du manteau de la religion pour faire passer ses idées philosophiques; mais les événemens politiques empêchèrent cette affaire d'avoir des suites fâcheuses pour Spedalieri, qui mourut à Rome peu de mois avant la révolution de cette ville en 1798.

SPENCER (*Georges-John*, vicomte Althorp de), pair d'Angleterre, ministre d'état, membre de la société royale de Londres, etc.

Né le 1er septembre 1758, et descendant de ce fameux Spencer, favori d'Edouard II. Il fit ses études à l'université de Cambridge, d'où il sortit avec la réputation d'un jeune homme plein de talens et de modestie, et visita en-

suite les principales cours de l'Europe. A son retour en Angleterre, il fut élu membre de la chambre des communes, et n'entra dans celle des pairs qu'après la paix d'Amérique, et lorsque la mort de son père l'eut mis en possession de ses titres et de ses biens. Descendu d'une famille whig et élevé dans les principes de ses ancêtres, lord Spencer se rangea naturellement dans le parti de l'opposition; et quoiqu'il ne parlât ni souvent ni long-temps, il n'en était pas moins très-ferme dans ses principes politiques. Cependant la révolution de France ayant causé un schisme parmi les whigs, il passa alors sous la bannière de M. Pitt, et devint même président de l'amirauté : ce fut sous son administration que lord Saint-Vincent battit l'escadre espagnole, que l'amiral Dundas s'empara de la flotte hollandaise, et que le célèbre Nelson gagna la bataille d'Aboukir. En 1802, époque où William Pitt quitta le ministère, lord Spencer donna sa démission, et se prononça l'année suivante contre la paix conclue avec la France; mais il n'en revint pas moins depuis sur les bancs de l'opposition, où il siége encore aujourd'hui. Lord Spencer consacre ses loisirs à la culture des lettres, et a fait un *recueil* des variantes qui se trouvent dans les meilleures éditions des classiques grecs, latins et italiens : il a donné jusqu'à cent vingt-neuf guinées pour un exemplaire de la première édition du Dante, réimprimé en 1742. Il est encore en ce moment conseiller privé, l'un des gardiens du musée britannique, gouverneur des archives, et enfin membre de la société royale de Londres.

SPENGLER (*Laurent*), célèbre tourneur et naturaliste suisse, etc.

Né en 1720 à Schaffhouse. Il embrassa la profession de tourneur dans laquelle il se distingua bientôt; alla s'établir en Danemarck et fit paraître des ouvrages en ivoire d'une finesse si extraordinaire, qu'ils le mirent au rang des plus célèbres artistes du siècle : il a aussi fait insérer dans les mémoires de l'académie des sciences de Copenhague, un excellent écrit sur la manière de nettoyer les ouvrages en ivoire, qui ont bruni ou jauni, ainsi que sur les moyens de les conserver toujours blancs. Spengler, non content de se faire remarquer comme artiste, voulut encore qu'on le considérât comme naturaliste, et publia différens mémoires sur de nouvelles espèces de coquilles : sa collection en ce genre était réellement la plus belle et la plus complète qui ait jamais existée. On trouve dans les mémoires de l'académie des sciences de Copenhague et dans ceux de différentes sociétés savantes de l'Allemagne beaucoup d'observations de Spengler, qui mourut à Copenhague en 1808, âgé de quatre-vingt-huit ans.

SPERGES (*Jean*, baron de), littérateur allemand, etc.

Né à Inspruck en 1726, d'une famille noble et distinguée du Tyrol. Il fit sa philosophie et son droit à Saltzbourg; cultiva ensuite la littérature italienne avec succès; et devint enfin procureur fiscal de Trente et de Roveredo, puis chevalier de l'ordre de Saint-Etienne. Il fonda à Vienne l'académie des riches; protégea celle des beaux-arts, et ne démentit jamais, au milieu de ses occupations politiques, son zèle pour l'étude des belles-lettres : il entretint même une correspondance régulière avec les premiers savans de son siècle. Le baron de Sperges mourut à Vienne le 26 octobre 1791, dans la soixante-quinzième année de son âge, après avoir publié différens ouvrages latins qui ne sont pas sans mérite.

SPINELLI (le chevalier de), commandeur de Malte, napolitain, etc.

Issu d'une famille distinguée d'Italie. Il fut destiné dès sa jeunesse à l'ordre de Malte, où il fit profession; obtint ensuite la croix et les revenus de commandeur dans le royaume de Naples; et se trouvait mécontent de la cour, à cause de la puissance du premier ministre Acton, lorsqu'éclata la révolution de 1799, occasionnée par les victoires des Français sur Mack et leur entrée dans le royaume de Naples. Il en embrassa la cause avec transport, et fut choisi pour commander un petit corps d'armée destiné à agir contre Sciarpa, l'un des chefs calabrois aux ordres du cardinal Ruffo. Le chevalier Spinelli marcha bientôt vers le pont de Campistrino, qu'il défendit long-temps avec courage; mais à la fin accablé par le nombre et peu secondé par les siens, il périt dans la mêlée, et échappa ainsi à l'échafaud, où montèrent bientôt après la plupart de ses amis et des grands seigneurs de Naples.

SPIRIDION (*Georges-Théotochi*, comte de), grand'croix, commandeur de l'ordre de Jérusalem, prince-président de la république des Sept-Iles, etc.

Né à Corfou, d'une famille distinguée

parmi la noblesse de cette île, alors soumise aux Vénitiens. Il s'était fait remarquer par des talens peu communs et une conduite honorable dans les premiers emplois, et jouissait auprès du sénat de la plus haute considération, lorsque l'arrivée des Français vint changer entièrement la forme du gouvernement. Cependant cette circonstance extraordinaire ne fit rien perdre au comte de Spiridion de l'estime qu'il avait acquise parmi ses compatriotes, et il fut même le président de leur première municipalité, d'où il passa peu après à l'administration centrale. Les Russes s'étant ensuite emparés de l'île, bouleversèrent encore toutes les institutions politiques des Sept-Iles, et le comte de Spiridion, toujours favorisé par les uns comme par les autres, fut alors élu membre et vice-président du gouvernement provisoire. Il fut depuis appelé aux importantes fonctions de prince-président du sénat de la république des Sept-Iles, et mourut à Corfou le 24 novembre 1802, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

SPONTINI (*Gaspard*), compositeur italien, etc.

Né à Miolati près d'Iesi, petite ville de l'état romain, le 14 novembre 1778. Après avoir étudié les premiers principes de la musique sous le célèbre père Martini à Bologne, et sous le maître Borroni à Rome, il entra à l'âge de treize ans dans le conservatoire della Pietà à Naples, où, au bout d'un an il fut nommé maître. A peine avait-il atteint ses dix-sept ans, qu'il composa un opéra bouffon, intitulé : *Spuntigli delle Donne*, dont le succès fut si grand, que tous les directeurs des théâtres de l'Italie s'empressèrent de lui demander des opéras. L'année suivante il se rendit à Rome, où il fit paraître : *gli Amanti in cimento*, et passa de là à Venise, où il donna au théâtre l'*Amor secreto*. Il retourna ensuite à Rome, et y composa, sur un drame de Métastase, *l'Isola desabitata*, qu'il envoya à Parme, où il ne put aller parce qu'on le demandait alors sur les théâtres de Naples et de Palerme. Arrivé dans la première de ces deux villes, il enrichit son théâtre de l'*Eroismo ridiculo*, et s'acquit bientôt l'estime de Cimarosa, dont il devint le disciple, et avec lequel il passa cinq années jusqu'à son départ pour Palerme. De retour à Naples, Spontini fut encore très-applaudi dans les deux opéras : *la Finta philosofa* et *la Fuga in maschera* : à cette époque le roi et la cour de Naples se trouvant à Palerme, le directeur du théâtre royal de Sainte-Cécile y appela Spontini, et l'engagea à écrire deux opéras bouffons et un opéra sérieux ; les deux premiers furent : *i Quadri parlanti* et *il Finto pittore* ; et l'autre *gli Elisi delusi*, à l'occasion de la naissance du prince-royal. Le climat de la Sicile ne convenant pas au tempérament du jeune compositeur, il retourna alors à Rome, où il écrivit l'opéra : *il Geloso* et *l'Audace*, demandé peu après à Venise, et qui fut suivi des deux opéras : *le Metamorfosi di Pasquale*, et *Chi più guarda, meno vede*. Spontini conçut bientôt le projet de venir à Paris, et s'y fit dabord connaître par sa *Finta filosofa*, qui eut trente représentations consécutives. Il donna ensuite, à l'Opéra-Comique, la *Petite maison*, que le poëme fit tomber, puis *Milton*, qui eut beaucoup de succès, et résolut dès lors de ne plus écrire que pour le grand Opéra : c'est là effectivement qu'il établit d'une manière durable ses titres à la gloire dans *la Vestale* et dans *Fernand-Cortez*, trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'éloge. Nommé en 1809 directeur du théâtre italien à Paris, il déploya toutes les ressources de son esprit pour répondre dignement à la confiance qu'on lui témoignait, et jamais en effet administration ne mérita plus la faveur du public que celle de Spontini. Quand Mme Catalani s'empara de ce bel établissement pour le détruire ensuite par sa parcimonie, Spontini obtint des dédommagemens pécuniaires et honorifiques qui purent lui faire supporter l'injustice dont il était l'objet, mais qui n'empêchèrent pas les amateurs de regretter en lui un directeur aussi entendu et aussi zélé. Spontini, pensionnaire et compositeur ordinaire du roi, membre de plusieurs académies, décoré de la croix de la Légion-d'Honneur et de celle de Hesse-d'Armstadt, composa encore, en 1817, une *Bacchanale* pour le premier acte des Danaïdes, dont la dédicace au roi de Prusse lui valut le titre de son maître de chapelle honoraire et une bague en diamans.

SPRENGEL (*Curt*), savant médecin allemand, professeur à l'université de Halle, etc.

Né à Boldskow en Poméranie le 3 août 1766. Il fut d'abord professeur de botanique à Halle, où il fut nommé, à

la fin de 1789, professeur extraordinaire de médecine ; et devint, en 1808, maître en philosophie dans cette université. Il se fit connaître par un grand nombre d'ouvrages successifs, dont plusieurs ont un mérite réel, et parmi lesquels nous citerons seulement son *Historia rei herbari*, qui est moins la bibliographie que l'histoire raisonnée de la botanique, classée par époques jusqu'à 1778. On lui doit aussi des *Lettres sur le Magnétisme animal, traduites du suédois et du français, avec des additions ;* un *Essai de l'Histoire prognatique de la médecine*, qui fit le plus grand honneur à son auteur, et terminé par un Précis historique sur le Magnétisme animal; et enfin une *Introduction à la connaissance des plantes* en forme de lettres. M. Curt Sprengel a traduit de l'allemand en latin la médecine clinique de Selle, outre divers ouvrages italiens, suédois, hollandais, français et anglais : ce savant infatigable a aussi fourni aux journaux littéraires beaucoup d'articles de biographie ou de littérature médicale.

SPRENGPORTEN (*Joram - Magnus*, baron de), général d'infanterie russe, gouverneur - général de Finlande, etc.

Né en Suède d'une famille distinguée dans les armes. Il embrassa lui-même très-jeune la carrière militaire, dans laquelle il fit de tels progrès que Gustave III l'honora bientôt de son intimité et de sa faveur particulière. Cependant, soit que le baron de Sprengporten, qui, par sa naissance et ses relations avec d'anciens sénateurs devait être l'ennemi de la révolution opérée précédemment par son souverain en faveur de l'autorité royale, soit que son ambition ne fût pas satisfaite du rôle qu'il jouait à la cour, il fut ensuite accusé, avec quelque raison, si on en juge du moins par les apparences, d'avoir machiné la défection de l'armée suédoise lorsqu'elle marchait sur Saint-Pétersbourg. On se rappelle en effet qu'à cette époque Catherine II avait pris de telles mesures contre la tentative d'invasion de Gustave, que ce prince ne trouva dans son armée, au lieu de discipline, de zèle et de dévouement, qu'insubordination, insouciance et révolte, et que même plusieurs de ses officiers, à la tête desquels était Sprengporten, passèrent ouvertement du côté des russes. Le baron servit ensuite de guide aux troupes de l'impératrice dans leur expédition contre ses compatriotes, et força, dit-on, son propre fils à combattre contre les Suédois, dans une affaire où ils furent blessés l'un et l'autre. Le général Sprengporten retrouva en Russie le grade qu'il venait de perdre; et l'accueil qu'on lui fit à cette occasion justifia suffisamment la procédure intentée contre lui à Stockholm pour sa conduite à l'armée ; mais Catherine n'ayant pas tardé à lui témoigner du mépris pour ses services, il resta dans une sorte de disgrâce jusqu'à l'avénement de Paul Ier au trône de Russie. Il fut traité avec distinction par ce monarque; et au moment où ce prince cherchait un négociateur pour aller à Paris traiter avec Napoléon de la rançon des Russes faits prisonniers en Hollande et en Suisse, il jeta les yeux sur le baron de Sprengporten, et l'envoya en France avec le titre de ministre plénipotentiaire. Il réussit parfaitement dans sa mission, et porta à Paul Ier des propositions qui furent suivies d'un traité de paix entre les deux puissances. Il devint gouverneur-général de la Finlande russe après la conquête de cette province sur les Suédois en 1809.

SPROAT (*Jacques*), ministre évangélique américain, etc.

Né en 1722 à Scitnate dans la province de Rhode-Island. Il fut destiné au ministère de l'eglise ; se fit recevoir gradué en 1741 au collége d'Yale ; fut ordonné en 1743 ministre de Guilford, d'où il passa à Philadelphie ; et succéda à M. Tenneut. à la fin de l'année 1768 : il resta dans cette ville jusqu'à sa mort, arrivée en 1793 dans la soixante-onzième année de son âge. Il mourut dans le temps où la fièvre jaune exerçait ses affreux ravages à Philadelphie, et où l'on voyait à peine deux ou trois parens suivre un cercueil; cependant la pompe de ses funérailles attesta la haute estime qu'il méritait, car plus de cent personnes suivirent le sien, et plusieurs nègres s'offrirent même à le porter. Le docteur Sproat, respectable théologien, était aussi un littérateur estimable, et on trouve différens extraits de son *Journal* dans le Magasin de l'Assemblée : on y remarque particulièrement le récit des pertes occasionnées par le ravage de la fièvre jaune.

SPURZHEIM (*Gaspard*), médecin allemand, élève du docteur Gall, etc.

Né à Longuil près de Trèves le 31

décembre 1776. Il faisait ses études médicales à Vienne, lorsqu'en 1800 il assista, pour la première fois, à une leçon du docteur Gall sur la crânologie. Dès lors cette étude devint sa constante occupation, et il s'associa bientôt à son maître pour faire des recherches particulières sur l'anatomie du cerveau. Ils quittèrent Vienne en 1805 pour voyager; et ont continué depuis lors à poursuivre en commun des recherches qui avaient pour but la connaisssance la plus exacte de l'anatomie et de la physiologie du système nerveux. Le docteur Spurzheim, dans ses voyages en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, a singulièrement enrichi la médecine d'observations, dont l'utilité a été généralement reconnue; et s'est attaché à réduire (dans les écrits qu'il a composés seul) à des forces primitives les caractères et les actions d'après lesquelles on avait donné les noms aux organes. Outre les ouvrages qui lui sont personnels, il a publié en commun avec le docteur Gall, les deux premiers volumes et la première moitié du troisième de l'ouvrage sur *l'anatomie et sur la physiologie du système nerveux*, et un mémoire présenté à l'institut de France, intitulé : *Recherches sur le système nerveux en général, et sur celui du cerveau en particulier.*

STADION (le comte *Jean-Philippe* de), ministre d'état autrichien, chevalier de la Toison-d'Or et de tous les ordres de l'Europe, etc.

Né à Mayence le 18 juin 1763, d'une famille de la Haute-Rhétie, très-ancienne et très-distinguée par les services qu'elle a rendus à l'Autriche. Il fit ses études avec son frère aîné *Frédéric*, à l'université de Gœttingue, et entra dans la carrière diplomatique sous le ministère du prince de Kaunitz. A l'âge de vingt-quatre ans il fut envoyé en Suède comme ministre d'Autriche, puis nommé ambassadeur à Londres après le couronnement de Léopold II. Mais le baron de Thugut, qui ne l'aimait pas, fit alors négocier les principales affaires par le comte de Mercy-d'Argenteau, et le comte de Stadion ne tarda pas à se retirer. Il vécut dans ses terres en Souabe jusqu'en 1801, que le prince de Trauttmansdorff ayant pris le portefeuille des affaires étrangères, M. de Stadion fut envoyé ambassadeur à Berlin. Il passa en 1805 à Saint-Pétersbourg, où il fut chargé d'organiser la nouvelle coalition, tandis que M. de Metternich la négociait avec la Prusse. Cependant la paix de Presbourg ayant rompu ces faibles liens, le ministère autrichien fut changé, et le comte de Stadion, qui avait contribué à les former, se vit appelé lui-même au ministère des affaires étrangères, dont il prit possession le 20 janvier 1806. Il s'y maintint avec beaucoup d'adresse jusqu'en 1809, époque où l'Autriche, croyant son existence menacée de nouveau par Napoléon, renoua d'autres intrigues politiques dans lesquelles le comte de Stadion eut la plus grande part, et dont on lui fit généralement honneur, quoiqu'elles n'eussent abouti qu'à accélérer des événemens encore incertains, et à démembrer une troisième fois la monarchie autrichienne : il fut ouvertement accusé à cette époque d'être l'instrument dont se servait l'Angleterre pour incendier le Continent. Après la paix de 1809, qui dépouilla l'empereur François d'une partie si considérable de son territoire, M. de Stadion remit le portefeuille au comte de Metternich, et se retira de nouveau dans ses terres de Bohême : et ce ne fut que lors du projet de la grande coalition de 1813, qu'il fut rappelé au ministère pour en accélérer les effets. Il se rendit, après la bataille de Lutzen, au quartier-général de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse, pour faire admettre l'intervention de son souverain dans la guerre générale contre Napoléon, et prit ensuite part aux négociations de Francfort et de Châtillon, et enfin à la paix de Paris en 1814. De retour en Autriche, il coopéra à la déclaration du congrès de Vienne d'avril 1815; fut aussi, à cette époque, chargé du ministère des finances; fit un voyage à Milan, au commencement de 1816, pour des opérations relatives à ses nouvelles fonctions; et est encore aujourd'hui à la tête des finances de l'Autriche, qu'il administre, dit-on, avec beaucoup de dextérité.

STAEL-HOLSTEIN (*Eric-Magnus*, baron de), chambellan de la cour de Suède, chevalier de l'ordre de l'Epée, ambassadeur, etc.

Issu d'une famille distinguée. Après avoir terminé son éducation, il fut placé comme chambellan à la cour de Gustave, où il se lia de la manière la plus étroite avec l'infortuné comte de Fersen, si connu depuis à Paris et à Versailles, et qu'une populace furieuse massacra en 1810 à Stockholm, sur un soupçon injuste. Le baron de Staël obtint

ensuite l'amitié de son souverain, qui, outre la décoration de l'ordre de l'Epée, lui confia encore l'ambassade de Suède en France, où il épousa Mlle. Necker, laquelle lui apporta en dot une fortune immense, et dont les écrits, les talens et les opinions politiques donnèrent tant de célébrité à son nom. Le baron, par cette alliance, se vit naturellement entraîné à seconder les principes favorables à la révolution, ce qu'il fit, sans néanmoins se déclarer trop ouvertement. Il continua de résider à Paris jusqu'au règne du farouche Robespierre, époque à laquelle il retourna en Suède avec son épouse, forcée également, malgré son patriotisme, d'abandonner la France alors en proie à la fureur des partis. Employé peu après comme agent diplomatique de sa cour près celle de Copenhague, il signa, au mois de mars 1794, un traité de neutralité relativement à la guerre de la révolution française entre la Suède et le Danemarck; revint de nouveau à Paris, au mois d'avril 1795, en qualité d'ambassadeur, et prononça, à cette occasion, un discours fort remarqable sous tous les rapports. Rappelé par sa cour en 1797, il cessa ses fonctions; mais préférant désormais le séjour de la France à celui de son pays natal, il établit son domicile à Paris, et mourut en 1802, en allant en Suisse avec son épouse et ses enfans, qui reçurent ses derniers soupirs.

STAEL-HOLSTEIN (*Anne-Louise-Germaine* Necker, baronne de), célèbre par ses écrits littéraires et politiques, etc.

Née le 22 avril 1766 et fille unique de M. Necker. Sa mère, extrêmement attachée à sa religion, voulut un protestant pour époux à sa fille, qui fut en conséquence mariée en 1786 au baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris. En entrant fort jeune dans la carrière des lettres, quand le rang de son père, celui de son mari, les faveurs de la fortune, les dissipations du monde semblaient lui indiquer des plaisirs plus entraînans pour son âge, Mme de Staël obéit à ce besoin qu'éprouvent les esprits supérieurs de consacrer toute leur existence au noble développement de leurs facultés. Les *Lettres sur Rousseau*, qui furent son premier ouvrage, parurent en 1788, et furent suivies, en 1793, de la *Défense de la Reine* au moment où cette malheureuse princesse était déjà sous le fer des bourreaux. L'année suivante Mme de Staël publia ses *Réflexions sur la Paix*, adressées à M. Pitt et aux Français, dans lesquelles elle prononça des paroles de modération et d'humanité, d'autant plus courageuses qu'en affrontant l'affreux pouvoir qui dominait alors sur la France, elle ne chercha point, comme tant d'autres, à flatter les ennemis de la liberté et de la patrie : cet ouvrage, qui ne pénétra qu'imparfaitement en France, fut cité dans le parlement d'Angleterre comme une autorité par le plus énergique et le plus éloquent défenseur de la constitution britannique. Une seconde brochure intitulee : *Réflexions sur la Paix intérieure*, imprimée en 1795, eut pour but de prouver qu'à cette époque il était de l'intérêt de tous de se rallier à la république, et de ne pas courir les chances d'un retour à la royauté, qui eût été nécessairement suivi de réactions et de vengeances bien plus sanglantes encore que celles de 1815. Rentrée en France sous un gouvernement ombrageux (*le directoire*), parce qu'il sentait sa faiblesse, Mme de Staël fut constamment en butte à ces soupçons absurdes que chaque faction accueille, et à ces persécutions qu'exerce chaque autorité éphémère. Obligée plusieurs fois de s'éloigner de Paris, elle fut encore exilée après le 18 fructidor, pour avoir rendu les services les plus courageux à plusieurs des victimes de cette journée, à laquelle on l'accusa néanmoins, et d'une manière si absurde, d'avoir pris une part très-active. Cependant elle obtint, en 1798, avec la permission de rentrer en France, la radiation de M. Necker; et lorsqu'à la place de ce directoire, qui fatiguait la nation sans la gouverner, il s'éleva un pouvoir qui aspirait à devenir absolu, celui qui en était revêtu (*Napoléon*), sentant que sa force irrégulière et violente ne rassurait pas, s'indigna d'autant plus du courage et de la pénétration d'une femme, qui l'avait deviné, que peu d'hommes se montraient alors prevoyans et courageux. Mme de Staël perdit son mari en 1802, époque où parut le dernier écrit de M. Necker, renfermant une critique très-remarquable de la constitution de l'an VIII, et devenu injustement, puisqu'il était terminé avant que Mme de Staël en eût connaissance, la cause de son exil en 1803 : ce fut pendant cet exil qu'elle publia les ouvrages qui lui assignent une place si éminente parmi nos écri-

vains. Dès 1796 elle avait fait paraître un *Essai sur l'influence des passions*, dont le plan défectueux et le style sans couleur fit peu d'honneur à son talent, mais dans lequel on trouva pourtant une mine inépuisable de pensées fortes et justes, et surtout une introduction renfermant en peu de pages les questions les plus neuves de l'organisation sociale dans les temps modernes. En 1800 elle donna au public son ouvrage intitulé : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, que suivirent, peu d'années après, *Delphine* et *Corinne*, qu'il suffit d'indiquer au lecteur pour en faire l'éloge. Enfin l'année 1811 vit paraître ce fameux livre *sur l'Allemagne*, dans lequel Mme de Staël peignait un peuple moral et éclairé, parce qu'il jouissait d'une liberté de fait très-grande et très-rarement violée, et que sa littérature était indépendante du pouvoir. Mais au grand étonnement de tous, le livre fut saisi par ordre de la police impériale, moins pour ce qu'il contenait, dit-on, que parce que l'auteur se refusait absolument à parler de Napoléon dans ses écrits. La nouvellle proscription de Mme de Staël et la suppression de son ouvrage firent sensation en Europe au milieu même de la chute des trônes et du renversement des empires, tant son nom inspirait d'intérêt et excitait de curiosité. Jusqu'à ce moment elle habitait alternativement Paris et Copet, séjour que M. Necker ne voulait point quitter; depuis lors, elle voyagea dans divers pays de l'Europe, et reçut partout l'accueil dû au mérite injustement persécuté. La perte de son père fut pour elle le plus grand des malheurs; elle revint en hâte, mais trop tard, vers les lieux où il avait cessé de vivre, et se voua depuis au culte de sa mémoire jusqu'à son dernier moment à elle-même. On lui reprocha souvent d'avoir poussé au-delà des bornes cette espèce d'adoration qu'elle avait pour tout ce qui était émané de M. Necker; mais l'exagération dans la piété filiale ne saurait jamais être un crime qu'aux yeux des personnes dominées par l'esprit de parti, qui rend toujours injuste; et s'il est vrai que tous les actes publics de ce célèbre ministre n'ont pas un égal droit à l'admiration, il n'en est pas moins certain que ses intentions ont toujours été pures et désintéressées, et que sous ce rapport Mme de Staël avait parfaitement raison dans son idolâtrie. Cependant Napoléon, devenu en quelque sorte le maître du monde, et assis sur le premier trône de la terre, observait toujours d'un œil soupçonneux, et avec la faiblesse d'un esprit jaloux de la renommée dans les autres, ceux qui osaient aller voir une femme qu'il avait reléguée dans une habitation hors de France; et Mme de Staël, plus inquiète pour ses amis que pour elle-même, se détermina enfin, non sans de longues hésitations et de vifs regrets, à se soustraire à cette puissance hostile. L'état de l'Europe ne lui permettant de trouver de refuge qu'en Angleterre, elle fut obligée, pour y parvenir, de partir sous un faux nom, de traverser la Russie jusqu'à Moscou, et de passer, pour arriver à Londres, par la Finlande et la Suède. La restauration de 1814 lui permit enfin de rentrer en France, et elle jouissait depuis trois ans, dans sa famille, du bonheur que peuvent procurer un fils, une fille et un gendre professant, comme elle, le plus pur amour de la liberté, et se distinguant par la noblesse de leur caractère, lorsque la mort vint la frapper, le 14 juillet 1817, après cinq mois de maladie et de souffrances aiguës, au milieu d'amis rassemblés autour d'elle, et au moment où elle préparait un ouvrage qui aurait, disait-elle, fait connaître son père tel qu'il était réellement, et non tel que l'a représenté l'animosité des partis. Il est à remarquer que Mme de Staël cessa de vivre l'anniversaire du jour où la voix de la France avait rappelé M. Necker de l'exil. Elle racontait souvent à ses amis qu'en revenant à Paris avec son père, au 14 juillet 1789, l'enthousiasme dont M. Necker était l'objet l'enivra d'une telle félicité, qu'elle dit, en arrivant à l'hôtel-de-ville : « J'ai atteint le som- » met du bonheur terrestre; ma vie ne » peut plus que décroître. » Tous ceux qui ont eu des relations avec Mme de Staël savent qu'aucun malheureux ne s'est jamais approché d'elle sans être secouru; aucun affligé sans être consolé; aucun proscrit sans trouver un asile; et enfin aucun opprimé sans qu'elle ne plaidât sa cause. Un dernier ouvrage de cette femme célèbre, publié après sa mort : les *Considérations sur la Révolution française*, en donnant une nouvelle preuve de ses rares talens, a fourni de nombreux alimens à la critique et aux passions de l'esprit de

parti, et il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait porté un jugement quelconque sur cette production, dans laquelle on trouve, il est vrai, tout à la fois de quoi satisfaire et mécontenter les diverses opinions politiques.

STAINES (*N.*), lord-maire de Londres, etc.

Né d'une famille pauvre. Il n'était dans sa jeunesse qu'un ouvrier maçon, lorsque, travaillant au presbytère d'Uxbridge, la femme du ministre vint lui dire qu'elle avait rêvé, à deux reprises différentes, qu'il deviendrait un jour lord-maire de Londres; que sa magistrature serait marquée par une disette et par des troubles; que l'Angleterre se trouverait dans ce temps-là en guerre avec la France; mais qu'avant l'expiration de ses fonctions on verrait renaître l'abondance et la paix. Cette double prophétie ayant frappé vivement l'imagination du jeune Staines, ne contribua peut-être pas peu à régler le plan de la conduite honorable qu'il mena depuis. Il devint en effet shérif de Londres, et choisit aussitôt et par reconnaissance le curé d'Uxbridge pour son chapelain. Parvenu ensuite à la dignité de lord-maire, Staines vit s'accomplir ponctuellement la prédiction dont il avait été l'objet, car les préliminaires de la paix de 1803 furent signés avant que son successeur ne fût mis en activité, et l'abondance régnait déjà depuis long-temps à cette époque dans les marchés de Londres: il est mort depuis quelques années.

STANHOPE (*Charles*, comte de), vicomte de Port-Mahon, baron Stanhope d'Elvastone, membre de la société philosophique de Philadelphie, etc.

Né le 3 août 1753, d'une famille très-ancienne. Il fut élevé à Genève, où il se livra à l'étude des sciences physiques et des exercices du corps, dans lesquels il devint très-adroit. Son frère aîné étant mort, il prit le titre de vicomte de Mahon; concourut, à l'âge de dix-huit ans, pour un prix offert par la société des arts et des sciences de Stockholm à celui qui composerait le meilleur traité sur la structure du pendule, et remporta la palme. En 1775, il fit paraître à Genève une Dissertation sur les moyens de prévenir et de découvrir la falsification des pièces d'or; et inventa peu après des *machines arithmétiques* très-ingénieuses; mais l'objet principal de ses travaux et de ses expériences, pendant un grand nombre d'années, fut la navigation intérieure, qu'il perfectionna par des inventions utiles: on lui doit aussi des *principes d'électricité*, une *presse perfectionnée* qui porte son nom, et enfin un ouvrage *sur la musique*. Elu d'abord député du comté de Kent, en 1783, Charles Stanhope fit beaucoup de tentatives infructueuses pour prévenir la corruption et les dépenses qui avaient lieu aux élections des membres du parlement; et siégea en 1786, époque de la mort de son père, à la chambre haute, avec le titre de lord Stanhope. Il entretenait alors une étroite intimité avec M. Pitt, son beau-frère, et publia cependant un écrit sur les finances, dans lequel il désapprouvait le plan de ce ministre pour la réduction de la dette nationale. Lors des discussions sur la régence en 1788, lord Stanhope seconda les vues d'une administration qui, sous d'autres rapports, lui était odieuse, et soutint que, dans le cas où le trône serait vacant et l'exercice de l'autorité royale suspendu, les deux chambres du parlement avaient le droit et le pouvoir de prendre les mesures nécessaires pour le gouvernement de l'état: il conclut en disant que toute autorité juste et légitime ne pouvait émaner que du peuple. L'année suivante lord Stanhope parla avec force sur la tolérance religieuse, et présenta un bill qui tendait à établir la liberté de conscience, mais que les évêques firent rejeter. Sur ces entrefaites la révolution française ayant éclaté, il s'en déclara le zélé partisan; fut chargé par le *comité de révolution* de Londres, dont il était président, de transmettre une adresse et des éloges à l'assemblée nationale de France; et défendit, quelque temps après, les principes et les procédés de ce comité contre la brochure virulente d'Edmond Burke, transfuge de son parti. En 1792, lord Stanhope parla aussi en faveur du fameux *bill du libelle*, présenté par M. Fox, et publia à ce sujet un écrit très-bien raisonné, ayant pour titre: *Défense des Droits du Jury*, etc. Il s'éleva fortement, en 1793, contre les préparatifs d'hostilités envers la France, et montra depuis une constante opposition à la guerre. Le 23 janvier 1794, il proposa d'envoyer une adresse au roi, pour le supplier de *reconnaître la république française*, et d'assurer ainsi une paix durable entre les deux nations; mais cette motion, comme on le pense bien, fut rejetée, et comme lord Stanhope

demeura seul fidèle à son opposition dans cette circonstance et dans beaucoup d'autres, on le désigna dès lors sous le nom de *minorité d'un seul*. Il continua de blâmer la guerre et les mesures des alliés, et développa les immenses ressources de la France, qu'il défendit du reproche d'*athéisme*, en ajoutant qu'*il n'y avait d'athées dans ce pays que les aristocrates*. Pendant plusieurs années lord Stanhope remplit avec une scrupuleuse exactitude tous les devoirs de juge dans le fameux procès de M. Hastings; cependant, lorsque le ministère osa, sous le prétexte d'un complot secret, suspendre l'*habeas corpus*, lord Stanhope voyant qu'il n'y avait plus de sûreté pour la liberté individuelle, trouva que les cours de justice perdaient aussi leur dignité, et refusa d'y siéger davantage. Il se retira également de la chambre des pairs, après avoir vu que non-seulement on rejetait encore une motion proposée par lui, pour faire déclarer que l'*Angleterre ne devait pas intervenir dans les affaires de France, et qu'il était urgent de mettre un terme à cette injustice*, mais encore que personne ne le secondait : il publia alors une protestation très-énergique, dans laquelle il rendait compte des motifs politiques qui l'avaient fait agir en tous les temps. Ce ne fut qu'en février 1800 qu'il recommença à siéger au parlement; et il fit le même jour un tableau animé de tous les maux que la guerre avait produits, tels que la misère, la disette, l'augmentation de la dette nationale et des impôts, tableau qu'il termina en disant « qu'il fallait supplier S. M. d'entamer des négociations avec la république française pour la prompte conclusion de la paix. » Cette motion eut le sort de toutes les autres, et lord Stanhope n'en retira que la gloire d'avoir rempli ses devoirs de pair et d'ami de l'humanité. Il avait aussi déjà sollicité plusieurs fois l'abolition de la traite des noirs, lorsqu'il revint encore sur cette question en 1806, avec son éloquence et son talent accoutumé. Le 13 août 1807 il développa, dans une motion d'ordre, tous les dangers résultans pour le commerce de l'Angleterre de la guerre que le cabinet de Londres se proposait de faire aux Etats-Unis d'Amérique, et demanda qu'il fût déclaré qu'il y avait égalité réciproque entre les états en paix avec la Grande-Bretagne et cette puissance elle-même. Cependant le 2 juillet 1811 il excita une grande surprise dans la chambre en parlant pour le bill relatif aux billets en circulation, et fut alors défendu par le ministère et attaqué par l'opposition. Il n'en vota pas moins l'année suivante contre les mesures arbitraires contenues dans le projet de loi sur la tranquillité publique intérieure; attaqua, en 1813, les membres de l'amirauté pour leur conduite dans la guerre contre les Américains; parla le 8 juin 1814 en faveur des catholiques d'Irlande, et combattit peu après les dispositions du bill sur les assemblées séditieuses. Lord Stanhope, dont les enfans ne partageaient point les principes politiques, et qui s'étaient attachés d'ailleurs à M. Pitt leur oncle, de préférence à leur père, se trouvait presque seul au monde lorsqu'il mourut d'une hydropisie de poitrine le 17 décembre 1816, dans la soixante-quatrième année de son âge. Le dernier acte public de sa vie fut une demande ayant pour objet de simplifier les statuts et de réduire les lois volumineuses de l'Angleterre en un code simple et distinct qui fût à la portée de tous les citoyens. Ce philosophe estimable ne possédait aucun des dons extérieurs qui secondent si bien l'éloquence; mais ses discours étaient en général si pleins d'esprit et d'originalité qu'on ne se lassait pas de l'entendre : ses remarques frappaient toujours juste, et ses saillies ont souvent décontenancé les plus graves magistrats.

STANHOPE (*Philippe-Henri*, comte de), vicomte de Mahon, garde des archives de la tour de Birmingham à Dublin, pair de la Grande-Bretagne, etc.

Né le 7 décembre 1781, et fils du comte de Stanhope, objet de l'article précédent, qui avait épousé en premières noces Esther, fille du fameux comte de Chatam et sœur de M. Pitt. Son père voulut le faire élever d'après les principes démocratiques qu'il professait; mais le jeune homme se sauva chez son oncle, alors ministre, qui le protégea contre la volonté paternelle. Lord Stanhope commença sa carrière publique par un procès pour affaires d'intérêts qu'il intenta à son père, auquel il succéda néanmoins dans ses biens et dignités en 1817, et il ne serait pas même question de lui dans cet ouvrage si, lors de l'ouverture du parlement, le 27 janvier 1818, il n'eût prononcé un discours virulent, qui fit beaucoup de sensation en France et même en Angleterre. Il prétendit que le roi ne régnait pas sur le cœur de ses sujets,

et qu'il fallait démembrer ce royaume pour éviter d'en être dévoré un jour : il ajouta à ses conclusions beaucoup d'injures déclamatoires contre le peuple français, qui avait ignoré jusque-là l'existence de ce formidable ennemi. Le comte de Liverpool, premier lord de la trésorerie, répondit à ce qu'il appela par dérision sans doute, *le très-habile discours de son noble ami*, « qui, placé, » dit-il, dans une situation particulière, » avait cru devoir exprimer ainsi ses » sentimens. » Plusieurs écrivains français réfutèrent ce discours forcené, et des militaires provoquèrent publiquement et inutilement, dans les journaux des deux nations, l'auteur de cette philippique, bien étrange dans les circonstances et au siècle dans lequel nous vivons. Depuis cette mémorable époque, l'orateur britannique a gardé un modeste silence, que les amateurs de scandale doivent seuls condamner, et que les gens de bien de son pays et du nôtre ne peuvent qu'approuver.

STANISLAS-AUGUSTE (*Poniatowski*), dernier roi de Pologne, etc. Né le 17 janvier 1732 à Wolczin en Lithuanie, et fils du fameux comte Stanislas, castellan de Cracovie, qui, après avoir passé au service de Charles XII, roi de Suède, et être rentré en grâce ensuite auprès d'Auguste, roi de Pologne, avait épousé la princesse Constance Czartorynska. Stanislas, issu par son père des comtes de Guastalla, et par sa mère des *Jagellons*, grands-ducs de Lithuanie, possédait personnellement très-peu de fortune, se trouvant le septième de onze frères et sœurs. Mais une belle figure, de la grâce, de l'esprit, un ensemble très-séduisant et de l'ambition firent préjuger à son père et à ses oncles tout le parti qu'on pouvait en tirer, et les déterminèrent à le faire voyager en Allemagne, en France et en Angleterre. Il fit à Paris la connaissance de Mme Geoffrin, dont il est toujours resté l'ami, et quitta la France pour aller à Londres, où il se lia avec le chevalier Hambury, qui fut nommé depuis, par le cabinet de Saint-James, à l'ambassade de Pétersbourg, et qu'il retrouva en Russie, où Poniatowski fut envoyé lui-même par la famille des Czartorryski, qui voulait placer le prince de ce nom sur le trône de Pologne. Chargé, dit-on, de solliciter pour cette illustre maison, dont il était devenu l'allié par sa mère, il profita de son influence passagère sur l'impératrice Catherine II, à laquelle il plut excessivement dès les premiers instans, pour tâcher de mettre cette même couronne sur sa tête; et l'auguste souveraine enivrée de l'idée de poser le diadème sur le front de son amant, usa de sa toute-puissance lors de l'élection qui fut faite dans la plaine de Wota près Varsovie, le 7 septembre 1764. Poniatowski élu d'abord, puis couronné le 25 novembre suivant, prit le nom de Stanislas-Auguste, et se conduisit avec beaucoup de modération et de prudence : il accueillit même ceux qui lui avaient été opposés. Mais des troubles religieux et politiques tout à la fois ne tardèrent pas à s'élever; les protestans, connus sous le nom de *dissidens*, exclus des diètes et du droit de suffrage par les catholiques, réclamèrent l'exécution du traité de 1660, par lequel plusieurs puissances avaient assuré leurs privilèges, et ils implorèrent ouvertement le secours de la Russie. La diète de 1766 s'assembla; les ministres russes et prussiens, qui voyaient dans cette agitation des motifs futurs d'agrandissement, et qui n'y étaient pas entièrement étrangers, présentèrent, en faveur des protestans, des mémoires qui excitèrent de violens murmures parmi les évêques catholiques, qui reprochèrent au roi de soutenir les ennemis de l'état, parce qu'il avait paru pencher en faveur de la tolérance politique et religieuse : il est à remarquer qu'en général, dans tous les pays et à toutes les époques, c'est presque toujours le haut clergé catholique qui, par intolérance ou par avarice, a provoqué et amené les révolutions dont il finissait toujours par être victime. Pendant ces débats scandaleux et funestes à la patrie, les armées russes s'avancèrent jusqu'aux portes de Varsovie, et firent ouvrir les yeux à la diète sur le danger imminent de voir partager la Pologne. Les catholiques, au lieu de céder à la justice ou de montrer de l'indulgence dans un danger si pressant pour tous, se réunirent aussitôt en corps d'armée sous le nom de *confédérés*, ayant pour étendart la Vierge et l'enfant Jésus, portant des croix brodées sur leurs habits, et l'un d'entre eux, nommé Pulawski, ayant résolu d'enlever le roi, confia son projet à trois autres gentilshommes, qui lui promirent avec serment de lui livrer Stanislas ou de le tuer s'ils ne pouvaient l'amener vivant. Ces trois chefs, à la tête de quarante dragons déguisés en paysans, en-

trèrent dans Varsovie, le 3 novembre 1771, par diverses portes, se réunirent dans la rue des Capucins, et attaquèrent, à dix heures du soir, la voiture du roi. Toute sa suite disparut, et lui-même était descendu dans le dessein de s'échapper à la faveur de la nuit, lorsque les assassins le saisirent : l'un d'eux tira contre lui de si près, que Stanislas sentit la chaleur de la flamme : un autre lui donna sur la tête un coup de sabre Les conjurés prirent ensuite le monarque au collet, et étant montés à cheval, ils le conduisirent hors des portes au grand galop et traversant les rues de la capitale. Cependant la nuit étant extrêmement sombre, ils perdirent bientôt le chemin qu'ils devaient tenir; d'un autre côté, leurs chevaux accablés de lassitude les obligèrent presque tous à descendre, et c'est en ce moment qu'ils forcèrent Stanislas à les suivre à pied, avec un seul soulier, l'autre s'étant perdu dans le trajet. Ils continuèrent ainsi leur route à travers les terres sans savoir où ils étaient, et demandant souvent à leur chef s'il n'était pas temps de mettre le roi à mort. Mais lorsque au point du jour ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas éloignés de Varsovie, ils s'enfuirent précipitamment, et le roi resta seul avec Kosinski, qui était à pied comme lui, et qui lui dit : « Vous êtes pourtant mon roi. — » Oui, répondit Stanislas, et votre bon » roi qui ne vous a jamais fait de mal. » Il lui adressa ensuite des plaintes si vives sur l'atrocité de son action, que Kosinski, après avoir paru touché, dit au monarque : « Si, consentant à vous sau» ver, je vous conduis à Varsovie, quelle » en sera la suite? — Rien de fâcheux » pour vous, lui répondit le roi, je vous » en donne ma parole. » Alors Kosinski tomba à ses pieds en l'assurant qu'il se fiait à sa générosité. Le roi parvenu au petit moulin de Mariemont écrivit au gouverneur de la capitale, et ses gardes accoururent aussitôt pour le conduire à son palais. Deux chefs des conjurés furent arrêtés et condamnés à mort; Kosinski obtint sa grâce et se retira en Italie, où il jouit pendant toute sa vie d'une pension annuelle que lui fit le roi. Après avoir signé le premier partage de sa patrie, et avoir, par sa pusillanimité, perdu la confiance de la nation, Stanislas se rendit à Kanief en 1787, à la rencontre de Catherine II, qui allait visiter la Crimée. L'entrevue fut courte et sèche, et l'impératrice ayant reçu froidement l'amant oublié, traita avec hauteur un roi dont elle méprisait la faiblesse; et Stanislas n'ayant obtenu que des promesses vagues de protection et l'ordre du départ de quelques régimens russes qui tyrannisaient son pays, courut au-devant de Josep II pour lui exposer les craintes qu'il avait d'un nouveau partage : ce prince le rassura par une promesse solennelle, qui fut bientôt après violée par un de ses successeurs. En effet, de nouvelles révolutions, qui eurent lieu en 1791, trop connues pour en faire mention ici, et les malheurs qui en furent la suite, causés en grande partie par le manque d'énergie de Stanislas, amenèrent le dernier partage et l'anéantissement de la Pologne. Au mois de novembre 1795, le prince de Repnin, général russe, remit à Stanislas une lettre de Catherine, portant : « Que l'effet des » arrangemens pris par elle devenait la » cessation de l'autorité royale en Po» logne; qu'ainsi on lui donnait à juger » s'il n'était pas convenable qu'il abdi» quât. » Cédant alors aux vœux de Catherine II, qui n'était autre chose qu'un ordre positif, il signa l'acte de renonciation à un trône qu'il lui devait à la vérité, mais qu'il n'avait su ni défendre ni conserver contre elle. Relégué à Grodno, où il chercha à oublier sa grandeur disparue dans l'indolence d'une vie obscure, il y reçut une modique pension des trois cours co-partageantes jusqu'à l'époque où Paul Ier, ayant succédé à sa mère, le fit assister à son couronnement à Moscou, et lui donna pour logement le palais de marbre de Saint-Pétersbourg, où il est mort le 1er avril 1796, dans la soixante-cinquième année de son âge. Il possédait des qualités plus propres à le faire aimer dans une société privée qu'à lui donner le droit de commander aux hommes. Instruit et spirituel, il parlait et écrivait les sept principales langues de l'Europe. « Stanislas, » dit un auteur moderne, enflammé un » moment par ceux des Polonais qui s'in» dignaient de voir leur patrie sous un » joug étranger, parut reprendre le cou» rage et l'énergie nécessaire pour sau» ver son pays ou mourir honorablement » en le défendant; mais effrayé bientôt » par la Russie, il ne fit qu'en hâter la » chute en tentant quelques-uns de ces » efforts inutiles qui sont toujours per» nicieux lorsqu'on n'a pas la force de » les soutenir. Enfin, dominé, repoussé » par tous les partis étrangers et polo-

» nais, il succomba sans exciter d'intérêt, même de pitié, et devint une nouvelle preuve de cette vérité trop souvent prouvée, que sur le trône la faiblesse et l'indécision furent toujours les pires de tous les vices. »

STAPFER (*Philippe-Albert*), ministre d'état et auteur suisse, etc.

Né en 1766 à Berne, où il commença ses études, qu'il alla achever à Gœttingue. Il se destina au ministère évangélique; entra, en 1789, dans le ministère de l'église réformée, et fut nommé, en 1792, professeur d'humanités et ensuite de philosophie à l'institut politique, fonctions auxquelles il réunit depuis celles de professeur de théologie dans l'académie, et de membre des conseils chargés de la direction des écoles et affaires ecclésiastiques. Après l'occupation de la Suisse par les armées françaises en 1798, il fut un des délégués que le gouvernement de Berne envoya auprès du directoire, et entama, de concert avec MM. Luthard et Jenner, des négociations qui furent favorables aux intérêts de la Suisse; mais le commissaire français Rapinat le dénonça bientôt comme fauteur de l'oligarchie et ennemi de la république, etc.; et il insista spécialement sur l'éloignement de Philippe Stapfer du ministère des arts et des sciences auquel il avait été appelé récemment. Cependant le gouvernement helvétique, loin de céder à cette injonction, maintint son ministre dans la place de chef de l'instruction publique, qui comprenait le département des cultes; et ce fut en cette qualité qu'il fournit à Pestalozzi les moyens d'essayer sa méthode sur un grand nombre d'élèves, et qu'il lui procura la jouissance gratuite du château de Burgdorf. Quoiqu'il servît fidèlement son gouvernement, Stapfer fut encore dénoncé au commencement de 1799, ainsi que ses collègues et ses amis des autorités centrales, comme un traître dévoué au parti aristocratique et à l'Autriche, et on décréta qu'ils seraient tous traduits devant une commission. La sortie de Rewbell du directoire français fit tomber cette décision dans l'oubli; et après la victoire de Marengo M. Stapfer fut accrédité auprès de Napoléon comme ministre plénipotentiaire de la république helvétique. Il contribua, dans ce poste, à empêcher le démembrement de sa patrie, et lorsqu'en mars 1802 le premier consul fit adresser une note dans laquelle il demandait la cession du Valais à la France, M. Stapfer, sans attendre les instructions de son gouvernement, envoya au ministre des relations extérieures une réponse qui donnait et motivait un refus absolu : cette note était conçue dans les termes de la plus grande franchise, et le sénat helvétique l'ayant approuvée unanimement, Napoléon ajourna l'exécution de ce dessein. Lors des troubles arrivés en Suisse à la suite de l'évacuation, et par le refus des petits cantons d'adhérer au système unitaire, M. Stapfer prit les intérêts de son pays pour guide, et se prêtant aux entretiens que vint lui demander l'envoyé de la diète de Shwitz, il fit de pressantes démarches pour obtenir du premier consul la rentrée des régimens helvétiques dans leur pays, afin de concourir au rétablissement de la concorde. Mais l'anarchie n'ayant fait que s'accroître il se rangea du parti de l'unité, et rédigea alors le mémoire qui fut présenté par les unitaires de la *consulta*. L'assemblée s'étant formée en comité central, M. Stapfer fut un des dix membres qui signèrent, le 20 février 1803, l'acte de médiation, par suite duquel il fut appelé à présider une commission de liquidation qui devait régler l'actif et le passif du gouvernement helvétique. Ses concitoyens du canton d'Argovie l'élurent ensuite membre de leur grand conseil, où il fut porté de nouveau en 1815 par les électeurs. On lui doit, comme littérateur, plusieurs ouvrages philosophiques et des voyages estimés.

STARAY (*N.* comte de), Autrichien, feld-zeugmeister-général, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Issu d'une famille noble de Hongrie. Il prit le parti des armes au sortir de l'enfance; montra de si heureuses dispositions, joint à une bravoure tellement peu connue, qu'il se fit remarquer dans l'armée autrichienne et mérita un avancement rapide. Il était déjà officier-général lorsqu'il fit la guerre, d'une manière malheureuse il est vrai, et qu'il fut blessé plusieurs fois dans les campagnes de Brabant et d'Allemagne. Cependant il développa beaucoup d'intelligence en couvrant la retraite du duc de Saxe-Teschen devant Dumouriez, notamment aux affaires de Tirlemont et de Liége en 1792, et fut encore blessé dans cette dernière journée. Le 11 mai 1794 il déploya de nouveau une grande activité au combat de Courtrai, où il fut si grièvement blessé d'un éclat d'obus que

sa mort passa un instant pour certaine. Il servit aussi en 1796 avec son zèle ordinaire sous l'archiduc Charles; mais il ne fut pas plus heureux, car l'aile qu'il commandait fut repoussée assez vivement, tandis que le reste de l'armée obtenait quelque avantage sur l'ennemi. Il se distingua néanmoins les 24, 25 et 26 août aux combats de Forcheim, de Bamberg, d'Heurspach, de Wurtzbourg, et surtout le 3 septembre à l'affaire de Kornach, où il déploya de grands talens et beaucoup de fermeté. Lorsque les Français passèrent le Rhin près de Kehl, le 20 avril 1797, le comte de Staray fut blessé dès le commencement du combat, ce qui ne contribua pas peu à la déroute complète dans laquelle fut mise alors l'armée autrichienne. En 1799 et 1800 il continua à être employé en Allemagne sous l'archiduc et sous M. de Kray, et obtint ensuite le gouvernement militaire de la Styrie, avec le grade de feld-zeugmeister-général, et la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse: il mourut d'une attaque d'apoplexie, à Gratz, le 23 janvier 1808, avec la réputation d'être l'un des meilleurs et des plus habiles officiers-généraux de l'armée autrichienne.

STASTART (*Jacques-Joseph*, Goswin, baron de), seigneur de Corioules, conseiller d'état belge, etc.

Né à Charleroy, et fils de Jean-Jacques de Stastart, distingué dans sa province par sa noblesse et son mérite. Il fit de très-bonnes études; appliqua ses talens à l'administration de son pays, et fut ensuite considéré comme l'un des hommes les plus recommandables qu'ait produits la Belgique. Honoré constamment de la confiance de l'impératrice Marie-Thérèse et du duc Charles de Lorraine, il ne montra pas moins de dévouement et de fidélité à l'empereur Joseph II; mais la franchise avec laquelle il insista sur le danger des innovations que ce prince voulait introduire dans les Pays-Bas ne lui plut que médiocrement, de sorte qu'en rendant justice aux bonnes intentions du baron de Stastart, le monarque priva l'honnête homme et le bon citoyen de la place de chef et de président du conseil privé, à laquelle il avait d'abord été destiné. Devenu néanmoins conseiller d'état et président du conseil de Namur, M. de Stastart fut aussi créé baron du saint-empire en 1791, et mourut à Namur en 1801, laissant beaucoup de manuscrits précieux sur les différentes branches d'administration et les ressources de la Belgique, qui attestent combien il était bon administrateur et même homme d'état.

STASTART (*Joseph-Augustin*, Goswin, baron de), chambellan de l'empereur d'Autriche, chevalier de plusieurs ordres, membre des académies de Lyon, Vaucluse, etc.

Né à Malines le 2 septembre 1780, et petit-fils du précédent. Il vint en 1802 à Paris, où il suivit les cours de l'université de juriprudence, et remporta les prix d'éloquence, de législation criminelle et de plaidoirie: ces succès lui valurent la protection des consuls Cambacérès et Lebrun, qui le firent ensuite nommer auditeur au conseil d'état le 12 juillet 1804. Devenu, en décembre 1805, intendant français dans le Tyrol, il y prévint une insurrection qui était sur le point d'éclater au moment où le prince Eugène devait traverser cette province pour aller épouser, à Munich, la princesse Auguste de Bavière, et reçut des états du pays, dix-huit mois après son départ, la décoration de leur ordre équestre et le brevet de membre héréditaire de leur corps, en témoignage de l'estime et de la reconnaissance inspirée par sa conduite. En 1806 M. de Stastart fut chargé, par le ministre des finances, d'une mission relative au cadastre à Liége, et s'étant rendu, en janvier 1807, au quartier-général de Napoléon à Varsovie, il fut nommé à l'intendance d'Elbing, qu'il quitta bientôt après pour celle de Kœnigsberg. Il rendit à cette dernière ville un service essentiel en obtenant que la contribution de huit millions en argent qu'on exigeait d'elle, serait supportée par toute la province; et c'est à cette occasion que les députés, voulant lui faire accepter 10,000 ducats, il leur dit: « Voudriez-vous, messieurs, me faire » rougir d'un acte de justice? » Ce noble refus valut à son auteur la décoration de la Légion-d'Honneur. Après la paix de Tilsitt, il présida à l'échange des archives entre les deux gouvernemens de Prusse et de Pologne, mission délicate, qui lui procura dans la suite le grand-cordon de Saint-Stanislas. En 1807, les Français s'étant ressaisis de l'administration dans les provinces qu'ils occupaient encore militairement, M. de Stastart devint intendant de la Prusse occidentale, et passa en la même qualité à Berlin, où il déploya une grande

fermeté lors de la disette réelle ou fictive qui donna lieu à des rassemblemens tumultueux chez les boulangers de cette ville. De retour en France en 1809, il se rendit à Orange, dont il avait été nommé sous-préfet, et au mois de janvier 1810, il fut pourvu de la préfecture de Vaucluse, département dans lequel il a laissé de nombreux et d'honorables souvenirs de son administration. Appelé, en 1811, à la préfecture des Bouches-de-la-Meuse, il eut à lutter sans cesse contre l'opinion publique qui repoussait le gouvernement français; mais si le malheur des temps ne permit pas toujours à ses nouveaux administrés de rendre justice à ses intentions, ils apprécièrent au moins ses talens, son extrême délicatesse, et surtout son esprit de justice et d'équité : on se rappelle encore en effet que, dans un mouvement insurrectionnel arrivé à la Haye en 1812, il eut la générosité de sauver la vie à un marin qui avait voulu lui porter un coup de couteau. Lorsque l'esprit d'opposition devint tellement sérieux que le drapeau orange flottait déjà sur les tours de Leyde, de Vlaardingen, et de plusieurs communes rurales, il empêcha par sa prudence les villes de Rotterdam et de la Haye de suivre cet exemple et d'éprouver les mêmes désordres qu'Amsterdam; et après être resté jusqu'au 3 décembre dans la forteresse de Gorçum, il revint à Paris, où, après la chute du trône impérial, il eut une audience de l'empereur d'Autriche, qui lui accorda la clé de chambellan. M. de Stastart, au mois d'octobre 1814, se rendit à Vienne pour suivre les opérations du congrès, et c'est pendant son séjour dans cette capitale que le prince de Hardenberg lui fit remettre, au nom du roi de Prusse, une bague en brillans ornée du chiffre de ce monarque, pour la conduite qu'il avait tenue dans les provinces prussiennes en 1807 et 1808. Au commencement de mars 1815, le sort de la Belgique se trouvant fixé d'une manière définitive, M. de Stastart s'était mis en route pour revenir dans sa patrie, lorsqu'il apprit l'inconcevable retour de Napoléon dans la capitale de la France. Il conçut alors le projet d'une mission, qu'il regardait comme utile tout à la fois à l'Autriche et à la France, et se dirigea sur Paris, où il obtint de Napoléon des dépêches pour l'empereur d'Autriche, avec des pleins-pouvoirs pour négocier le maintien de la paix aux conditions du traité de Paris. Mais la police autrichienne ne lui permit pas de passer Lintz; et après avoir séjourné quelque temps en Bavière, il arriva à Paris, où il fut nommé maître des requêtes le 18 mai. Il refusa presque aussitôt les fonctions de commissaire-général dans la Belgique, qu'il regardait comme contraire à ce qu'il devait à sa patrie et à lui-même; et retourna ensuite dans son pays natal, où le roi des Pays-Bas le fit membre de l'ordre Equestre de la province de Namur, avec une pension de 2000 florins de Hollande. Il vit aujourd'hui dans ses terres, et charme ses loisirs par la culture des lettres, qui ont constamment été l'objet de son culte, ainsi que le prouvent plusieurs ouvrages avantageusement connus du public, notamment des *Fables*, publiées en 1818 et 1819.

STEDING (*N.* le comte de), général suédois, ambassadeur, chevalier de divers ordres, etc.

Issu d'une famille considérée dans la Suède et distinguée dans les armes. Il suivit la même carrière, et après quelques années de service, il commanda en qualité d'officier-général dans les campagnes de 1789 et 1790 contre les Russes, sur lesquels il remporta plusieurs avantages. Il battit en effet successivement les généraux Michelson et Rantenfeldt; défit complétement le général Schulz, et fut élevé alors au grade de général-major. Nommé en mars 1792, après la conclusion de la paix entre les deux puissances, ambassadeur extraordinaire de Suède à Saint-Pétersbourg, il résida en Russie un certain nombre d'années, et s'y fit généralement estimer. Rappelé à l'époque des hostilités occasionnées par le traité de Tilsitt qui déplut tant à Gustave IV, il revint à Stockholm, où il resta jusqu'à la chute de ce souverain, arrivée en 1809, époque à laquelle il fut chargé de se rendre à Abo en Finlande, pour négocier la paix avec les envoyés russes qui s'y trouvaient. Il était déjà général d'infanterie, chevalier et commandeur de l'ordre Séraphique de Suède, chevalier des ordres de Saint-André, d'Alexandre-Newski et de Sainte-Anne de la première classe de Russie, lorsqu'il fut élevé, au mois de février 1810, à la dignité de comte par le duc de Sudermanie, devenu roi de Suède, sous le nom de Charles XIII : en 1811, le comte de Steding fut aussi nommé feld-maréchal des armées suédoises.

STEIGER, avoyer de la république de Berne, etc.

Né à Berne en 1729, d'une ancienne et noble famille de cette ville. Il était depuis long-temps l'ame de son gouvernement, et avait la réputation d'un magistrat respectable, plein de vertus, de caractère et de talens, lorsque la révolution française, contre laquelle il se prononça aussitôt avec le plus grand courage et avec trop peu de prudence peut-être, lui attira de nombreux ennemis. Placé par son mérite ainsi que par sa dignité à la tête du parti constitutionnel de Berne, et par conséquent de la Suisse, il contint les novateurs avec assez de force pour déjouer toutes leurs tentatives jusqu'à l'instant où la France attaqua la ligue helvétique. Il fit alors tous ses efforts pour engager ses compatriotes à défendre leur indépendance, ou du moins à succomber d'une manière digne d'eux; lutta long-temps avec fermeté contre les obstacles et les contradictions qu'on lui opposa; et lorsque le parti des unitaires, renforcé par celui bien plus nombreux que les hommes timides formaient dans les conseils lui eut ôté le gouvernement, M Steiger, malgré son grand âge (il avait alors soixante-neuf ans), se rendit à l'armée près de son ami le général d'Erlach, dont il partagea les dangers et les travaux, notamment au combat de Faubrunnen; et, plus heureux que lui, échappa ensuite à la fureur d'un peuple et d'une soldatesque ameutés qui le massacrèrent. Il se retira immédiatement à Augsbourg, où il mourut en 1799, âgé d'environ soixante-dix ans. En 1805, le gouvernement helvétique fit venir solennellement ses restes de cette ville, pour leur rendre les honneurs dus à sa mémoire.

STEIN (le baron de), célèbre ministre d'état prussien, etc.

Né à Nassau en octobre 1757. Après avoir reçu une éducation dirigée vers des objets d'administration publique, il était devenu président de la chambre des domaines à Munster, lorsqu'il fut, après la mort du comte de Struensée, en novembre 1804, nommé ministre des finances de Prusse auprès du directoire-général, et chargé des affaires d'accise, de douane, de commerce et de fabrique. Il abolit presque aussitôt les douanes intermédiaires qui entravaient le commerce, et se montra surtout opposé à l'influence de Napoléon dans les affaires d'Allemagne : il fut même désigné plusieurs fois dans les journaux officiels français comme le provocateur des hostilités du cabinet de Berlin en 1806. Obligé de s'éloigner après l'invasion de la Prusse, il conçut depuis et exécuta le plan de cette fameuse ligue dite : *de la Vertu*, à laquelle la Prusse dut bientôt sa délivrance, et ne reparut néanmoins sur la scène politique qu'en 1812. Il concourut alors efficacement aux efforts des alliés, et fut nommé en 1813, administrateur de tous les pays allemands occupés par les troupes de la coalition, pour veiller à ce que les ressources de ces pays fussent employées au but général. En 1814 il assita au congrès de Vienne; fut chargé ensuite du plan de l'organisation future de l'Allemagne, et publia à cette occasion un ouvrage intitulé : *Administration centrale des alliés sous la direction du baron de Stein.* Mais il parut avoir perdu tout à coup l'influence dont il jouissait, et ne fit pas même partie du comité préparatoire appelé à délibérer sur ces grands intérêts. Les journaux bavarois ne tardèrent pas à donner l'explication de l'espèce de disgrâce dans laquelle était tombé M. de Stein, en le désignant ouvertement comme auteur ou provocateur de tous les pamphlets répandus dans le nord de l'Allemagne contre le gouvernement bavarois et spécialement contre M. de Montgelas : ils prétendent aussi que ce diplomate voulait anéantir les états de la confédération du Rhin, et remettre tous les princes d'Allemagne, sans exception, sous la tutelle de l'Autriche et de la Prusse. Quoi qu'il en soit de ces diverses assertions, il n'en est pas moins vrai que ce ministre, après avoir été décoré de l'ordre de l'Aigle-Noir de Prusse le 18 janvier 1816, s'éloigna immédiatement des affaires publiques, et qu'il a vécu depuis lors retiré dans ses terres, où il a fait bâtir un temple en commémoration de la délivrance de l'Allemagne. Il parut cependant, en novembre 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle, où sa présence donna lieu à quelques inquiétudes diplomatiques; mas il n'en résulta rien d'offensible, et le baron de Stein retourna chez lui méditer sur l'instabilité des grandeurs humaines et sur le peu de durée des succès de l'ambition.

STENGEL (*H.*), général allemand au service France, etc.

Né sujet de l'électeur palatin. Il servait en France avant la révolution; de-

vint colonel des hussards en 1792, et fut nommé maréchal-de-camp par l'influence de Dumouriez, qui l'employa assez activement à son avant-garde pendant la campagne des Pays-Bas. Au commencement de 1793 le général Stengel demanda à ne pas combattre contre le prince qui avait été son souverain, ce qui le rendit tellement suspect aux républicains, qu'à la suite des défaites du Brabant, de la défection de Dumouriez et d'un échec qu'il éprouva lui-même à Aix-la-Chapelle, il fut arrêté et conduit à l'Abbaye comme traitre, après avoir toutefois subi, le 28 mars, un interrogatoire à la barre de la convention. Il languit long-temps dans les prisons; mais ayant été remis en liberté après le règne de la terreur, il fut employé à l'armée d'Italie, et tué le 17 avril 1796 à la bataille de Mondovi, en chargeant à la tête de la cavalerie avec beaucoup de valeur et de courage.

STEUBEN (*Frédéric-Guillaume*, baron de), major-général américain, etc. Né en Prusse en 1723. Il prit de bonne heure le parti des armes au service de sa patrie; servit plusieurs années dans les armées du Grand-Frédéric, dont il devint un des aides-de-camp; et se trouvait parvenu au grade de lieutenant-général à l'époque de la guerre de la révolution d'Amérique. Entraîné par son amour pour la liberté, il resolut d'aller combattre pour elle au-delà des mers, et arriva de Marseille, au nouveau Hampshire, en 1777, avec de fortes recommandations auprès du congrès. Il ne voulut d'abord aucun grade, demandant seulement la permission de servir comme volontaire dans l'armée des Américains; mais bientôt nommé inspecteur-général, il établit un système uniforme de manœuvres, et introduisit, par son habileté et sa persévérance, des améliorations si importantes dans l'armée qu'elle en conserva long-temps le souvenir. Il servit néanmoins comme volotaire à la bataille de Monmouth, et commandait la tranchée d'York-town dans le fameux jour qui termina la lutte avec la Grande-Bretagne. Le général Steuben mourut en 1794 à Steubenville, état de New-Yorck, à l'âge de soixante-un ans. C'était un homme de mérite et d'un jugement profond, auquel on doit, outre son *Système de discipline* publié en 1779, une *Lettre* sur l'établissement d'une milice, et sur quelques améliorations militaires.

STEWART (sir *Charles-William*, lord), frère de lord Castlereagh, pair d'Angleterre, ambassadeur à Vienne, etc. Né le 18 mai 1778. Après avoir été élevé à Eton, il suivit la carrière militaire et parvint rapidement aux premiers grades. Il était en 1805 lieutenant-général commandant les troupes britanniques en Portugal, et avait fait lever les plans de tous les pays qui avoisinent Vimiera, lorsqu'il passa sous les ordres du duc de Wellington, auquel il remit ses cartes et ses notices topographiques qui lui furent ensuite d'un grand secours. Sir Charles-William Stewart fit toutes les guerres de la péninsule sous les ordres de ce général, et suivit les troupes alliées depuis le premier engagement avec les Français jusqu'à la paix. Il représenta le comté de Londonderry au parlement de 1801 à 1814, époque à laquelle il fut nommé pair du royaume, et c'est aussi dans cet intervalle qu'il fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et rendit un compte si véridique à son cabinet de la bataille d'Eylau, qu'il annonçait s'être terminée par l'entière déroute des Français. Le 12 juin 1813 lord Stewart signa un traité entre l'Angleterre et la Prusse; fut alors nommé ambassadeur auprès de cette puissance, et assista aux affaires qui eurent lieu en Allemagne les 29 et 30 août 1813, où il fut blessé après avoir montré une grande bravoure. L'empereur de Russie lui en témoigna sa satisfaction par l'ordre de Saint-Georges de quatrième classe; et ce fut aussi à la recommandation de ce souverain que le prince régent l'éleva à la pairie en 1814: il est aujourd'hui ambassadeur auprès de l'empereur d'Autriche, et a été nommé en 1816 chevalier grand'-croix de l'ordre des Guelphes.

STILES (*Esdra*), président du collége d'Yale en Amérique, etc. Né en 1727, et fils du révérend Isaac Stiles de North-haven dans le Connecticut. Il fut reçu gradué en 1746 au séminaire; et après avoir prêché quelques temps il s'appliqua à l'étude des lois, et fut ensuite admis au barreau, où il plaida jusqu'en 1755, époque à laquelle, ayant repris ses prédications, il fut ordonné ministre de la seconde église congrégationnelle de Newport, province de Rhode-Island. Les événemens de la guerre ayant dispersé sa congrégation, il passa à Digthon, d'où il alla prêcher à Portsmouth. Nommé enfin en 1777 président du collége d'Yale à la place de

M. Clap, il occupa honorablement ce temploi jusqu'en 1795, année où il mourut âgé de soixante-huit ans. Le docteur Stiles était l'un des hommes les plus savans de son pays; il savait parfaitement l'hébreu, le grec et le latin, quoiqu'il eût quarante ans quand il étudia la première de ces langues; il entendait aussi très-bien le samaritain, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le persan et le copte. Très-instruit dans plusieurs branches des mathématiques et de l'astronomie, il était encore excellent prédicateur, et sa bienfaisance s'étendait indifféremment sur tous ses paroissiens indigens de quelque religion qu'ils fussent: son zèle pour la cause de l'Amérique ne fut pas moins ardent que sa charité. On lui doit, outre *l'oraison funèbre* en latin du gouverneur Law, beaucoup de *sermons* et de *discours*, dans lesquels on en distingue un sur l'union chrétienne, prononcé en présence des ministres congrégationnels de Rhode-Island en 1762, et qui fit le plus grand effet; et enfin une histoire des trois juges du roi Charles Ier, *Walley, Goffe* et *Dixwell*: il a laissé parmi ses manuscrits une *Histoire ecclésiastique* de la Nouvelle-Angleterre, qui n'était pas encore achevée au moment de sa mort.

STILMAN (*Samuel*), ministre évangélique à Boston, etc.

Né en 1737 à Philadelphie. Il avait onze ans quand ses parens passèrent à Charles-town dans la Caroline méridionale, et son éducation fut commencée dans une académie de cette ville. Un sermon de Hart le toucha ensuite tellement qu'il se détermina à prendre les ordres à Charles-town en 1759. Il s'établit alors à James-Island; mais le mauvais état de sa santé l'obligea bientôt de passer à Bordentown dans le New-Jersey, où il prêcha deux ans. Il se rendit de là à Boston, dont il devint assistant de la seconde église pendant environ un an; et fut enfin installé ministre de la première, comme successeur de M. Condy, qui résigna en 1765: il conserva ce poste jusqu'en 1807, époque de sa mort. Le docteur Stilman s'est placé au premier rang parmi les prédicateurs de l'Evangile, et a expliqué et soutenu d'une manière avantageuse la doctrine particulière de la religion chrétienne: on a de lui un grand nombre de *sermons*, dont un volume, tiré de ses manuscrits, n'a été publié qu'en 1808.

STOLBERG (le comte *Frédéric-Léopold*), poète et historien danois, etc.

Né le 7 novembre 1750 à Bramstedt dans le Holstein, d'une des maisons souveraines de l'Allemagne. Il se distingua dans sa jeunesse comme poète et comme savant traducteur de *Sophocle*, de *l'Iliade* et de *Platon*. Ayant lu par curiosité les écrits des pères de l'église, il se sentit, dit-il, frappé tout à coup d'une conviction qui ne lui permit plus de croire à la doctrine des protestans; mais il n'adopta pourtant pas entièrement les dogmes des catholiques, et conçut le projet d'écrire une histoire impartiale du christianisme. Cependant les études qu'exigeait ce travail achevèrent de le décider à professer publiquement la religion catholique, dans laquelle il a depuis élevé toute sa famille. Son *Histoire du christianisme* en huit volumes, devint bientôt singulièrement utile à la partie catholique de l'Allemagne, et le pape la fit même traduire, depuis en italien: l'édition originale faite à Hambourg étant d'un prix très-élevé, l'auteur se décida à en publier à Vienne, en 1815, une édition moins coûteuse. Le comte de Stolberg mène, depuis son abjuration, une vie très-solitaire dans une campagne aux envrons de Copenhague, et a néanmoins publié aussi en 1815 une *vie d'Alfred-le-Grand*.

STONE (*Jean* Hoskine), général américain, etc.

Il embrassa le parti des armes dans sa plus tendre jeunesse, et se trouvait, à l'époque de la révolution et de la guerre d'Amérique, capitaine dans le célèbre régiment de Smalwood, où il se distingua, principalement aux batailles de Long-Island, White-Plaine et Prince-town: il reçut à celle de Germantown, en 1777, une blessure qui le mit, pour le reste de sa vie, hors d'état de servir. Devenu gouverneur de Maryland et membre du conseil exécutif, il ne cessa de rendre des services à son pays, et remplit surtout sa place de gouverneur pendant trois ans, aux termes de la constitution, à la satisfaction générale des habitans: il mourut en 1804 à Annapolis, laissant après lui la réputation d'un homme probe, d'un intrépide soldat et d'un bon citoyen, dont le sang avait coulé pour la liberté et l'indépendance de l'Amérique.

STONE-HOUSE (sir *Jacques*), théologien et médecin anglais, etc.

Né en 1716 à Turbney près Abington au comté de Berk. Il étudia la médecine

sous le docteur Nicholls, et voyagea ensuite chez l'étranger. A son retour en Angleterre il s'établit d'abord à Coventry, puis à Northampton, où il fonda l'infirmerie du comté. Après avoir pratiqué la médecine pendant vingt ans, Stone-house prit les ordres sacrés, et obtint la place de prédicateur de l'église de tous les Saints à Bristol, à laquelle il joignit ensuite les cures du grand et du petit Cheverel au comté de Wilt. Pendant plusieurs années de sa vie il avait suivi les étendarts des incrédules, et avait même écrit contre la religion révélée un pamphlet qui eut trois éditions; mais, en lisant le Traité du docteur Doddidge sur la naissance et les progrès de la religion, la force de raisonnement de cet auteur, et peut-être aussi la disposition de l'esprit du néophite, le convertirent entièrement, et le rendirent tout à la fois un théologien exemplaire et un prédicateur éloquent. En 1791 Stone-house succéda au titre de baronnet qui était dans sa famille, et mourut à Bristol en 1795, dans la quatre-vingt-unième année de son âge On lui doit un ouvrage très-répandu en Angleterre, intitulé : *Avis amical à un malade*, et plusieurs pamphlets sur la religion, etc.

STOWTON (*Georges-Léonard*), secrétaire d'ambassade anglais en Chine, etc.

Né à Gallowai. Il étudia la médecine à Montpellier, où il prit les degrés de docteur; revint ensuite dans sa patrie, et fut nommé avocat-général à la Grenade, où il rendit des services éminens : ce fut surtout à son habileté que les Anglais durent la suspension d'armes que leur accorda M. de Suffren, avant que cet amiral français eût reçu de sa cour la nouvelle de la paix. De retour en Angleterre, sir Georges Stowton obtint du roi le titre de baronnet, et de la compagnie des Indes une pension de 500 guinées; et c'est alors que lord Macartney ayant été envoyé en ambassade en Chine, il l'accompagna comme secrétaire, et publia depuis une relation de cette ambassade fort incomplète, et qui ne fit que confirmer ce qu'on savait déjà de la Chine : elle est d'ailleurs écrite d'une manière peu intéressante; mais on voit néanmoins que l'auteur avait une grande connaissance des sciences naturelles et des langues orientales. Sir Georges Stowton mourut à Londres le 18 janvier 1801.

STRACK (*Charles*), célèbre médecin allemand, etc.

Né à Mayence le 14 février 1722. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et se rendit de là à Paris, où il s'occupa pendant six années de la médecine théorique et pratique : il séjourna ensuite une année à Berlin, et se fit nommer à Erfurt docteur en médecine. Le 6 septembre 1747, il quitta cette ville pour se rendre dans sa patrie, où il exerça son art avec succès, et fut nommé successivement professeur de chirurgie, de physiologie, de pathologie et enfin de chimie. L'université de Mayence s'étant enrichie en 1782 de fonds considérables, et son administration se trouvant améliorée, on chargea Strack de l'organisation de la faculté de médecine, et il s'en acquitta si bien qu'il reçut à cette occasion le titre de conseiller de la cour électorale. Ses écrits furent aussi tellement estimés à l'étranger, que les sociétés savantes de Paris, de Madrid, d'Erfurt et de Giesen l'élurent membre de leur société : il obtint également, à différentes époques, le double second prix de l'académie des sciences de Lyon, pour son traité *de Crusta lactea infantum*; l'accessit de la faculté de médecine de Paris, pour celui *de Enervando variolarum miasmante ;* le premier prix de l'académie de Dijon, pour le mémoire qu'il lui envoya en 1786; et enfin un autre prix de la société royale médicale de Paris, qui couronna, en 1789, son traité sur l'allaitement artificiel. Le docteur Strack, toujours occupé des travaux de son état et de la rédaction de ses écrits généralement estimés, mourut le 18 octobre 1806, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

STRANGE (*Robert*), fameux graveur anglais, etc.

Né aux Orcades en 1721. Après avoir essayé sans succès divers états, il alla se présenter à Richard Cooper, graveur établi à Edimbourg, qui, à la vue de ses dessins, prit une idée fort avantageuse de ses talens, et le garda six années chez lui. Strange commença alors à travailler pour son compte; mais ayant pris parti, en 1745, pour le prince Édouard, connu sous le nom du prétendant, il servit avec distinction dans son armée, en qualité de garde-du-corps jusqu'à l'affaire de Culloden, qui écrasa les partisans de ce prince. En 1747, Strange profita de l'amnistie proclamée par le parlement d'Angleterre, et vint à Londres, d'où il alla, en 1748, à Rouen,

pour y prendre des leçons d'anatomie, et se perfectionner dans le dessin. L'année suivante il se rendit à Paris, afin d'apprendre l'usage de la pointe sèche, dans laquelle il fit de tels progrès qu'en convenant que le mérite de cette invention appartient à Lebas, on est néanmoins forcé d'ajouter que le disciple est parvenu à surpasser le maître. De retour à Londres, Strange s'y établit avec sa famille, et c'est à cette époque qu'il publia ses premiers ouvrages. Décidé à ne multiplier, par le secours de son burin, que les chefs-d'œuvres des grands maîtres d'Italie, il visita, en 1760, cette patrie des arts, et y fit un séjour de quatre ans. Revenu à Londres en 1765, il ne cessa depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1792, d'enrichir le public de ses productions. Aux talens de l'artiste Strange joignait encore les qualités personnelles les plus estimables, et fut successivement élu membre des académies de peinture de Paris, Florence, Bologne, Parme, etc.: Georges III l'avait créé chevalier en 1787. Cet artiste a beaucoup gravé d'après les tableaux des grands maîtres, et mérite un rang distingué parmi les graveurs du dix-huitième siècle.

STRANGFORD (Percy-Clinton-Sidney-Smith, vicomte de), pair d'Irlande, conseiller privé de ce royaume, ambassadeur, etc.

Né le 31 août 1780. Après avoir reçu une bonne éducation, il voyagea dans les pays étrangers; fit un long séjour en Portugal, dont il se rendit la langue et la littérature familières; et fut nommé le 7 octobre 1806, ambassadeur près la cour de Lisbonne, qu'il suivit à Rio-Janeiro, où il signa le 19 février 1810, un traité de commerce entre le Portugal et l'Angleterre : c'est aussi à cette époque que lord Strangford succéda à son père dans la pairie anglaise. Il revint à Londres en 1816, et fut envoyé en 1817 en qualité de ministre plénipotentiaire de la cour de Londres auprès de celle de Stockholm. Il a publié les *Poëmes du Camoëns*, traduits du portugais, avec des remarques sur la vie et les ouvrages de ce poëte célèbre.

STRONGOLI (le prince de), grand seigneur napolitain, etc.

Issu d'une famille illustre du royaume. Il se prononça de bonne heure pour les principes politiques proclamées par la révolution française: montra une prédilection marquée pour les auteurs célèbres et les philosophes de cette nation; et fut ensuite obligé de quitter sa patrie à cause de ses opinions politiques. Il se rendit alors (juin 1797), dans les états de la république cisalpine, où il s'engagea comme simple soldat de la légion lombarde, et vint en 1799 dans le royaume de Naples. lorsque les Français y entrèrent en vainqueurs après la déroute du fameux général Mack et la fuite du roi et de toute la cour en Sicile. Le prince de Strongoli prit une part très-active aux mesures qui pouvaient assurer l'indépendance et la liberté napolitaine, sans pourtant vouloir accepter aucun emploi dans le nouvel ordre de choses, tant son désintéressement était grand et son patriotisme admirable. Mais quand la prise de Naples par le cardinal Ruffo eut rendu de nouveau le pouvoir au roi, le prince, traduit devant une commission militaire, fut condamné à être pendu comme traître, et exécuté avec beaucoup d'autres de ses compagnons d'infortune.

STUART (*Henri-Benoît-Marie-Clément*), prince d'Angleterre, cardinal d'Yorck et dernier rejeton de sa maison, etc. (Voyez YORCK.)

STUART (*Jacques*), célèbre antiquaire et architecte anglais, etc.

Né à Londres en 1713. Il soutint sa famille, dénuée de fortune, par ses talens; et après la mort de sa mère il consacra une partie de ce qu'il avait acquis à voyager en Italie, où il se lia étroitement avec l'architecte Revelt. Ils conçurent, en 1748, le projet d'aller visiter Athènes pour en dessiner et en mesurer tous les monumens; et c'est après l'avoir exécuté que Stuart publia le fruit de ses recherches en trois volumes in-folio, dont le premier parut en 1762, sous le titre d'*Antiquités d'Athènes*; le second dix-huit ans après, en 1770; et enfin le troisième en 1794. Ce savant ouvrage, qui fit surnommer son auteur l'*Athénien*, est d'un usage indispensable pour les architectes; mais le texte de l'édition et la beauté des desseins l'ont rendu fort cher : il doit renfermer deux cent quarante planches. L'auteur, à son retour en Angleterre, fut nommé intendant de l'hôpital de Greenwich, et mourut quelque temps après en 1788. Newton lui succéda pour la publication et la continuation de son ouvrage.

STUART (le comte sir *John*), lieutenant-général anglais, conseiller privé, etc.

Né en 1760, d'une famille d'origine écossaise. Son père le conduisit de bonne heure en Amérique, où il exerçait l'emploi de surintendant des affaires des Indes occidentales, et l'envoya ensuite à Westminster pour y faire son éduca- tion. A la mort de son père, en 1782, le jeune Stuart embrassant la carrière des armes, fut nommé officier dans les gardes, et vint rejoindre assez tôt son régiment pour se trouver à la bataille de Guilford, où il fut blessé. Employé dans les Inder occidentales, en 1795, comme brigadier-général, il contribua successivement à la prise de la Martinique, de la Guadeloupe et de Sainte-Lucie; reçut en 1800 le commandement du régiment de Minorque; et fut immédiatement envoyé en Égypte, où il débarqua dans le mois de février 1801, à la tête de trois régimens faisant partie de l'armée du général Abercrom bie. Il combattit les Français, alors sous les ordres du général Menou, auprès du canal d'Alexandrie, et se trouva le 21 mars à la bataille d'Aboukir, où sa brigade fut citée avec éloge dans un ordre du jour. Le général Stuart assista aussi à la prise du Caire et d'Alexandrie, et fut chargé, par le commandant en chef, de témoigner au capitan-pacha le mécontentement qu'il éprouvait du meurtre des beys d'Egypte. Devenu, le 29 avril 1802, major-général, il obtint également à cette époque l'ordre du Croissant, qui lui fut envoyé par le sultan Sélim. Après la rupture de la paix d'Amiens, sir John fut envoyé en Sicile, d'où il débarqua sur le continent de l'Italie en septembre 1806. Différentes marches militaires l'ayant mis en face des Napolitains, alors sujets de Joseph Bonaparte, il combattit le général Régnier dans les plaines de Maïda, et le défit complètement. Il revint ensuite en Sicile, où des remercîmens lui furent votés à l'unanimité par le parlement. Il fut aussi décoré de l'ordre du Bain, et reçut peu après le commandement du soixante-dixième régiment, avec le titre de lieutenant-gouverneur de Grenade et de comte de Maïda. Le comte Stuart est en ce moment conseiller privé et grand-cordon de l'ordre du Bain.

STUTZ (*N.*), médecin allemand, etc. Né dans la petite ville de Smund en Souabe. Il se destina de bonne heure à la médecine, dans laquelle il fit des progrès rapides et étonnans; et se rendit ensuite célèbre par une nouvelle méthode de guérir le *tétanos*, où cet état de convulsions horribles dans lequel périssent tant de braves militaires blessés: l'analogie d'un fait bien simple avait conduit Stutz à cette découverte importante. M. de Humboldt ayant annoncé dans son ouvrage sur les nerfs, qu'en traitant la fibre nerveuse alternativement avec de l'opium et du carbonate de potasse, on pouvait la faire passer cinq ou six fois du plus haut degré à un état d'atonie parfaite, et le docteur Stutz profita de ces données pour arriver à son but: sa méthode, qui a été employée avec le plus grand succès dans les hôpitaux autrichiens, consiste effectivement dans une application alternative et intérieure de l'opium et du carbonate de potasse. Ce digne et savant médecin mourut en 1806, dans sa ville natale, où il jouissait de l'estime et de la considération dues à ses talens et à ses vertus.

SUDERMANIE (*Charles*, duc de), prince de Suède, oncle de Gustave IV, devenu roi, etc. (Voy. CHARLES XIII.)

SUFFOLCK (le comte de), pair d'Angleterre, etc.

Issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Grande-Bretagne. Il se rangea, en entrant dans la chambre haute, du parti de l'opposition; défendit vivement, en 1798, Arthur O-Connor, accusé de conspiration contre le gouvernement, et contribua particulièrement à le faire acquitter par le jury. Il s'éleva aussi, en 1799, contre la suspension de l'acte *habeas corpus*, et accusa les ministres de vouloir détruire la charte britannique. En 1801, il attribua l'excessive cherté des denrées à la guerre, aux désordres qu'elle occasionnait, et surtout à l'énorme multiplication des billets de banque; critiqua la conduite des ministres, auxquels il attribua tous les malheurs de la Grande-Bretagne; s'éleva peu après contre l'énormité des papiers de banque mis en circulation, et proposa des mesures propres à en détruire les funestes effets. Il se plaignit une autre fois de ce que les membres du comité nommé pour l'examen des bills portant suspension de l'acte *habeas corpus*, et renouvellement de la loi sur les séditions, avaient tous été choisis dans le parti ministériel; parla contre la violation du traité d'El-Arish et l'insuffisance des efforts proposés en faveur du Portugal, qu'il qualifia de dernier et fidèle allié de l'Angleterre; et combattit l'union de

l'Irlande, assurant que le mal était devenu si grand dans ce pays, que si on ne se hâtait de prendre une mesure législative, il aurait les suites les plus fâcheuses. Il vota également contre le bill d'oubli, proposé en faveur des hommes publics qui avaient arrêté ou fait détenir, depuis 1793, des personnes réputées suspectes; cita des actes de despotisme exercés par les anciens ministres; et soutint que la mesure proposée était subversive de tous les principes, anéantissait la constitution et les libertés du peuple anglais, et n'était propre qu'à lui donner de nouveaux tyrans. On le vit aussi, dans les années 1802 et suivantes, professer encore les mêmes principes politiques; solliciter, en 1806, l'abolition du commerce des esclaves, dont il démontra l'injustice et l'immoralité; demander, en 1807, qu'il fût fait une enquête sur l'état du pays, et s'opposer, en 1810, à ce qu'on adressât des remercimens parlementaires au duc de Wellington à l'occasion de la bataille de Talavera, prétendant ne pouvoir y souscrire comme militaire. Le duc de Suffolck, après avoir honoré sa carrière par des vertus publiques et privées, se retira des affaires, et cessa dès lors de paraître sur la scène politique.

SUHM (*Pierre-Frédéric*), historien danois, etc.

Né à Copenhague le 18 octobre 1728. Il consacra ses premières années à la jurisprudence dans l'université de cette ville; mais il abandonna bientôt cette étude pour se livrer particulièrement à celle de l'histoire, qui l'occupa dans la suite tout entier. Ayant quitté enfin la charge publique qu'il avait acceptée en 1748, il entreprit aussitôt un voyage en Norwége (avec Schiœnning, savant très-connu dans la littérature du nord), et y resta pendant quatorze ans. Dans le cours de cinquante années, c'est-à-dire depuis 1748 jusqu'en 1798, Suhm enrichit la littérature de son pays par des écrits dont l'érudition, le goût et le jugement rendirent son nom justement célèbre dans la république des lettres. Il avait à peine atteint l'âge de vingt-cinq ans, lorsqu'il commença l'entreprise de *l'Histoire complète du Danemarck*, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1400 : les volumes parurent successivement en 1782, 1784, 1787, 1790, 1793, etc. Les ouvrages qu'on peut regarder comme les préliminaires de son histoire du Danemark sont trois *Traités* sur les rois Canut-le-Grand, Eric-le-Bon et Eric-Emien, publiés dans les essais de corrections sur l'ancienne histoire danoise et norwégienne. On ne doit pas omettre non plus dans la liste des écrits de cet auteur, un *Essai* d'une esquisse de l'histoire de l'origine des peuples en général, comme une introduction à celle des peuples du nord en particulier; un autre *Essai* sur l'origine la plus ancienne des peuples du nord, ainsi que sur Odin, et la théologie païenne, et enfin *l'Histoire de l'émigration des peuples du nord*, et *l'Histoire critique du Danemarck* dans les temps païens : on peut appeler ces derniers ouvrages, le *Magasin* de l'Histoire du Nord. A cette classe appartient encore l'ouvrage intitulé : *Scriptores rerum*, etc., dont le huitième volume parut quelque temps après dans les mémoires de la société des sciences de Copenhague, où l'on trouve une grande quantité de traités historiques de Suhm : ce savant historien, membre de plusieurs sociétés savantes, en Suède, en Angleterre et en Allemagne, mourut à Copenhague le 7 septembre 1798, dans la soixante-dixième année de son âge.

SULKOCOSKI (*Joseph*), officier-général polonais, premier aide-de-camp de Napoléon, etc.

Il dut sa première éducation aux soins du prince Auguste Sulkocoski, palatin de Posen, soit qu'il fût fils naturel d'un frère de ce prince, soit qu'il fût enfant légitime d'un de ses parens éloigné et inconnu. A dix-huit ans Sulkocoski fit la campagne de 1792 contre les Russes dans l'armée de Lithuanie; et lors de la malheureuse issue de cette campagne, dont le jeune Sulkocoski écrivit une relation détaillée, il quitta le service de sa patrie, alors livrée aux Russes par l'adhésion du roi Stanislas aux volontés de Catherine II, et vint en France au moment où le règne de la terreur commençait à se faire craindre. Sulkocoski, désirant aller aux Indes servir sous Tippo-Saëb, obtint une commission pour M. Descorches, ci-devant envoyé de France en Pologne, et depuis ministre à Constantinople; mais à peine était-il rendu dans cette ville qu'on y apprit que l'insurrection de 1794, sous Kosciusko, avait éclaté en Pologne. Descorches envoya aussitôt le jeune Sulkocoski, avec des ouvertures et des di-

rections pour les insurgés; et celui-ci n'était encore qu'à moitié route lorsque la bataille de Macijowice, la prise et le massacre de Prague terminèrent cette révolution, et rendirent inutiles de nobles efforts, auxquels il n'avait manqué peut-être que des généraux instruits et de bons officiers pour en rendre les suites glorieuses et durables. Sulkocoski retourna donc à Constantinople, et revint de là en France, où bientôt le directoire exécutif l'envoya comme capitaine à l'armée d'Italie. Le général Bonaparte, qui la commandait, eut besoin d'emporter les redoutes du fort Saint-Georges près de Mantoue, et le jeune Sulkocoski s'offrit pour l'exécution de cette périlleuse entreprise, qui réussit, et dans laquelle il développa une intelligence et des moyens qui fixèrent l'attention du général en chef. Devenu son premier aide de-camp, Sulkocoski ne quitta plus Napoléon, qu'il suivit dans toutes ses expéditions. Il s'embarqua avec lui pour l'Egypte, où il se distingua dans plusieurs circonstances, ainsi qu'il l'avait fait en Europe; fut blessé dangereusement dans différentes rencontres, et il était à peine relevé de ses dernières blessures lorsqu'il fut tué dans l'insurrection du Caire, où il se laissa trop emporter par son zèle et par son courage: on honora sa mémoire en appelant de son nom un des forts de cette ville. Sulkocoski ne négligea aucun genre d'instruction durant sa courte et active carrière, et composa même différens mémoires qui durent se trouver parmi les manuscrits recueillis après sa mort.

SULKOWSKI (le prince *Antoine*), palatin de Kalisch, grand-chancelier de la couronne, président du département des affaires étrangères de Pologne etc.

Issu d'une illustre et ancienne famille connue honorablement dans les fastes de la Pologne. Il signa en 1793, comme ministre plénipotentiaire de son souverain, le traité conclu entre la Pologne et la Russie. Mais au mois d'avril 1794, les Russes multiplièrent tellement les arrestations dans ce malheureux pays, que ce respectable vieillard, chargé de faire sur cet objet des représentations aux généraux étrangers, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, entra dans une telle colère qu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut quelques semaines après. Son fils, le prince *Antoine*, aujourd'hui général et aide-de-camp de l'empereur Alexandre, partagea d'abord les sentimens de presque tous ses compatriotes en faveur des Français; et, courant aux armes lors de l'entrée de ceux-ci en Pologne, en 1806 et 1807, il leva un régiment dont il fut le colonel, et à la tête duquel il se distingua en plusieurs occasions par sa bravoure et sa témérité, notamment à l'attaque et à la prise de Dirschaw au mois de mars 1807: il entra le premier dans la ville, malgré deux fortes contusions qu'il avait reçues dans l'affaire, action qui lui valut le même jour la croix de la Légion-d'Honneur. Il fut ensuite employé en Espagne, comme officier-général, dans les campagnes de 1808 et 1809, et fit des prodiges de valeur si remarquables à la bataille d'Almonacid, qu'il fut surnommé *le vaillant* par tous ses compagnons d'armes. Après la chute de Napoléon et le traité de Paris en 1814, le prince Sulkowski retourna en Pologne, où on l'accueillit avec enthousiasme, et il fut chargé en 1815 de venir en France complimenter, sur sa nouvelle qualité de roi de Pologne, l'empereur Alexandre, qui le fit son aide-de-camp. Mais il demanda et obtint sa démission à la fin d'avril 1818, et se retira dans ses terres, où il vit encore en ce moment.

SULLIVAN (*Jean*), général américain, président du New-Hampshire, etc.

Né à Berwick dans le district du Maine en 1741. Il reçut une éducation distinguée sous la direction de son père, homme de mérite; embrassa l'état militaire, où il montra des connaissances rares; et s'étant ensuite prononcé pour l'indépendance de son pays, il fut successivement nommé en 1775 par le congrès, général de brigade, puis major-général. Il remplaça en 1776 le traître *Arnold*, comme général de l'armée du Canada; mais il ne tarda pas à être chassé de la province par les Anglais, et prit alors le commandement de la division de Long-Island, vacant par la maladie du général Gréen. Fait prisonnier à la bataille du 27 avec lord Stirling, il fut échangé quelques mois après, et se mit alors à la tête de la division du New-Jersey. Il forma en 1777, et exécuta le plan d'une expédition contre Staten-Island, pour laquelle les autorités, informées des détails de sa conduite, lui exprimèrent leur satisfaction: il combattit aussi cette même année à Brandywine et à Germantown. On le chargea peu après du commandement

des troupes de Rhode-Island, avec lesquelles il mit, au mois d'août 1778, le siége devant Newport, que les Anglais occupaient. Mais les Français, commandés par le comte d'Estaing, ayant retiré leur flotte pour la porter sur Boston, il se vit obligé de lever le siége. Dans la même année il battit encore l'ennemi, et passa sur le continent sans que les Anglais eussent le moindre soupçon de ses mouvemens. En 1779, il dirigea à New-Yorck une autre expédition contre les six nations indiennes; et c'est alors que le général Clinton l'ayant rejoint, ils marchèrent, sous le commandement de Brandt, contre leurs ennemis, qu'ils attaquèrent dans leurs retranchemens et dispersèrent totalement : ils ravagèrent ensuite le pays, détruisirent les villages, et ne laissèrent aucuns vestiges ni traces d'habitation. Cette sévérité était, dit-on, nécessaire pour réprimer les incursions des Indiens; mais elle n'en était pas moins atroce et contraire à tous principes d'humanité. Le général Sullivan, qui s'était plaint trop librement de l'inattention du gouvernement dans les fournitures militaires, avait de nombreux ennemis au congrès et dans la marine, aussi quitta-t-il le commandement pour rentrer au congrès dans les années 1786, 1787 et 1789. Elu alors président du New-Hampshire, ses vigoureux efforts calmèrent l'insurrection qui éclata au moment des troubles du Massachussetts, et on le nomma bientôt juge de son district : il mourut dans sa terre en 1795, à l'âge de cinquante-quatre ans.

SULLIVAN (*Jacques*), gouverneur américain de Massachussetts, etc.

Né en 1744 à Berwick, où son père, qui était venu s'établir en Amérique en 1725, se chargea seul de son éducation, et vécut assez pour le voir jouir d'une grande considération dans le monde. Jacques Sullivan fut destiné d'abord à l'état militaire; mais ayant eu un membre cassé dans sa jeunesse, il se détermina à s'appliquer à l'étude des lois, sous la conduite de son frère, le général, et y acquit bientôt une telle célébrité, qu'il fut nommé procureur du roi dans la province où il demeurait. Aux approches de la révolution, à laquelle il prit une part très-active, il fut élu membre du congrès provincial de Massachussetts, et chargé, avec deux autres personnes, d'une commission difficile à Ticonderago, qu'il exécuta d'une manière très-satisfaisante. L'année suivante il fut appelé aux fonctions de juge de la cour supérieure, et devint membre de la convention qui forma la constitution de l'état en 1779 et 1780. En 1782, il se démit de son office de juge pour reprendre sa profession d'avocat, et fut encore délégué au congrès en 1783, puis choisi, l'année suivante, en qualité de commissaire, pour régler les différens survenus entre le Massachussetts et le New-Yorck, relativement à leurs droits respectifs sur les terres occidentales. Elu de nouveau pour représenter la ville de Boston à la législature de 1787, il fit ensuite partie du conseil exécutif; et fut nommé juge pour le comté de Suffolck, et enfin procureur-général, place qu'il occupa jusqu'en 1807, où il fut placé à la tête de la magistrature de la république, comme successeur du gouverneur Strang : il mourut au mois de décembre 1808, dans la soixante-quatrième année de son âge. Sullivan était membre de l'académie des arts et des sciences dès sa première institution, et présida pendant beaucoup d'années, non-seulement la société historique de Massachussets, mais encore celles congrégationnelles de charité et de d'humanité : ce fut lui qui donna le plan du canal de Middlessex, auquel il consacra une grande partie de son temps. Dans les différentes charges publiques dont il fut honoré pendant quarante ans par les suffrages de ses concitoyens, et au milieu des troubles et des haines de partis, les ennemis les plus acharnés de Sullivan ne purent jamais lui refuser, comme juge, la plus parfaite intégrité, et comme accusateur public du gouvernement, une juste sévérité, tempérée néanmoins par une rare humanité. Son éloquence avait une tournure originale, et adaptée, par un choix judicieux, au sujet et à la circonstance, ainsi qu'au tribunal devant lequel il plaidait. Les grandes et importantes affaires qui l'occupèrent toute sa vie ne purent le priver du plaisir de cultiver la littérature et les sciences, et on lui doit même plusieurs ouvrages estimés sur la politique et l'histoire de son pays, outre un nombre considérable de *Pièces fugitives* et plusieurs *Mémoires* qui ont été publiés par divers imprimeurs.

SUMNER (*Increase*), gouverneur américain de Massachussetts, etc.

Né en 1746 à Roxbury, où il reçut sa première éducation. Il se fit ensuite recevoir gradué, en 1767, au collége

d'Harvard; s'attacha d'abord au barreau, où il se distingua par des talens peu communs, et devint enfin représentant de sa ville natale à la législature, puis sénateur en 1772. Le gouverneur Hancock l'ayant placé au banc de la cour suprême, il se montra comme un juge impartial et éclairé, et succéda en 1797 à Samuel Adams dans la place de gouverneur de Massachussetts : il fut réélu les années suivantes jusqu'à sa mort, arrivée en 1799, à l'âge de cinquante-trois ans. Sumner était doué d'un esprit vigoureux et juste; son jugement était sûr, et il savait toujours se commander à lui-même.

SUTHERLAND, ancien juge de l'amirauté à Minorque, etc.

Ce vieillard, âgé de soixante ans, se tua d'une manière très-singulière le 7 août 1791. Après s'être promené quelque temps dans le parc de Saint-James, il aperçut, vers une heure de l'après midi, le carrosse du roi s'avancer; il s'approcha alors de la route, et au moment où la voiture passa près de lui, il mit un genou en terre, ôta son chapeau d'une main, et de l'autre se tira un coup de pistolet dans la poitrine : il expira sur-le-champ, et on trouva sur lui une lettre adressée à S. M., dans laquelle il se plaignait d'avoir été destitué injustement, et de n'avoir jamais pu parler au roi, ayant toujours été rebuté par le ministre : il laissa deux filles et un fils, qui, devenu capitaine de vaisseau, fut employé dans la Méditerranée en 1794.

SUWAROW-RIMININSKI (*Alexandre*), célèbre feld-maréchal russe, chevalier de presque tous les ordres de l'Europe, etc.

Né à Moscou en 1730, d'une famille ancienne. Son père, qui avait été général et était devenu sénateur, le destina à la magistrature; mais le jeune Suwarow ne respirant que pour les armes, entra au service en 1742, comme simple soldat, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de colonel, qu'il obtint en 1762, après s'être distingué dans la guerre de sept ans contre les Prussiens. Il ne combattit pas avec moins de courage les confédérés de Pologne pendant les campagnes de 1769 à 1772, qui amenèrent un premier démembrement de cet état; et c'est alors que Catherine II lui accorda le grade de général-major et l'ordre d'Alexandre-Newski : il se distingua aussi en 1773, contre Pugatschew. L'année suivante il se rendit à l'armée que l'habile Romanzow commandait contre les Turcs, et y fit des prodiges de valeur. Bientôt après il passa le Danube à la tête d'un corps d'armée, malgré les efforts des Ottomans, et vint camper sous les murs de Silistrie. Réuni ensuite à Kamenskoï, ils battirent ensemble le reis-effendi, qui avait quarante mille hommes, et lui enlevèrent toute son artillerie : ces services lui valurent l'ordre de Saint-Georges de la deuxième classe, et la commission de lieutenant-général. En 1783, Suwarow soumit les tartares du Kuban et du Budziach, auxquels il fit prêter serment de fidélité à l'impératrice, qui lui envoya alors son portrait avec la grand'croix de Wladimir et le brevet de général en chef. Il défendit aussi, en 1787, avec beaucoup de succès la ville de Kinburn contre la flotte ottomane, d'où le pacha d'Oczakoff avait tiré six mille hommes pour surprendre la place. Suwarow les laissa descendre sur le rivage, et n'envoya d'abord contre eux que quelques tirailleurs qui feignirent d'être épouvantés et de se retirer en désordre. Les Turcs s'avançant alors imprudemment furent enveloppés, et aucun n'échappa au glaive des Russes. En 1788 il fit encore attaquer les Turcs par la flotte russe aux ordres de Paul Jones et du prince de Nassau-Siégen, qui les défirent deux fois; et ayant pris le commandement de l'aile gauche de l'armée du prince Potemkin sous Oczakoff, il fut blessé au cou dans une sortie, et transporté à Kinburn, où il fut blessé de nouveau par l'explosion d'un magasin à poudre, ce qui l'empêcha de servir pendant le reste de la campagne. Employé en 1789 à la tête d'un corps détaché, il agit conjointement avec le général autrichien, prince de Saxe Cobourg, et gagna avec lui, le 21 juillet, la bataille de Forhanié; mais le 22 septembre le général de l'armée autrichienne s'étant laissé cerner par celle du grand-visir, forte de cent mille hommes, Suwarow, qui n'en avait que dix mille, tomba à l'improviste sur les Turcs et resta maitre du champ de bataille. « Amis, criait-il » aux soldats, ne regardez pas les yeux » de l'ennemi, fixez sa poitrine, c'est là » qu'il faut frapper. » Cette victoire, remportée près de la rivière de Riminiski lui en valut le surnom auquel on ajouta le titre de comte de l'empire romain. La ville d'Ismaïlow résistait depuis sept mois, et le général Goudowitsch avait même été forcé d'en lever le siége,

lorsque le tout-puissant Potemkin ordonna à Suwarow de la prendre à quelque prix que ce fût. Celui-ci, qui ne doutait de rien, marcha avec la plus grande célérité, malgré la rigueur de la saison, et dès le troisième jour de son arrivée, il assemble ses soldats auxquels il adresse cette courte et féroce harangue : « Point de quartier, les pro» visions sont chères. » L'assaut se donne; les Russes d'abord repoussés deux fois, pénètrent à la troisième dans la ville, entrent dans les mosquées, les maisons, les jardins, etc., et passent tout au fil de l'épée : vingt mille Turcs périrent dans cette journée, qui fit donner au général russe le surnom de *boucher*. Chargé, en 1792, d'agir en Pologne, il profita des avantages obtenus par M. de Fersen, qui venait de battre et de faire prisonnier le général Kosciusko, et attaqua, puis détruisit avec sa célérité et sa fougue ordinaire tous les corps ennemis qui tenaient encore la campagne. Il se dirigea ensuite sur Varsovie, et emporta le faubourg de Prague après un assaut meurtrier. Cet avantage, qui entraîna la reddition de Varsovie et la soumission de la Pologne, décida du sort de cet état, et Suwarow reçut alors en récompense le titre de feld-maréchal et une lettre de Catherine II, conçue en ces termes : « Vous savez, lui écrivait l'im» pératrice, que je n'avance personne » avant son tour; je suis incapable de » faire tort à un plus ancien; mais c'est » vous qui venez de vous faire feld» maréchal par la conquête de la Po» logne. » Paul Ier ayant succédé à sa mère, fit d'abord éprouver quelques désagrémens à ce général, qui avait osé blâmer tout haut le goût de ce prince pour les innovations; et Suwarow soutint cette disgrâce avec le mélange de courage et d'originalité qui formait son caractère. Cependant ce monarque, qui avait confiance dans ses talens militaires et son bonheur, ne tarda pas à lui rendre justice en lui confiant la conduite des troupes qu'il fit marcher, en 1799, en Italie contre les Français. Suwarow ayant pris, le 18 avril, le commandement de l'armée combinée austro-russe, se hâta de profiter des avantages remportés sur Schérer par les généraux Kray et Mélas, et poussa le général Moreau qui, plus habile, défendit le terrain pied à pied quoique avec des forces inférieures, et le battit même au passage de l'Adda : il défit aussi un de ses corps, le 16 mai, à Marengo, et le chassa successivement d'Alexandrie et de Turin. On reprocha alors à Suwarow d'avoir commis une faute grave en se portant trop en avant sans avoir opposé des forces suffisantes à l'armée que Macdonald ramenait de Naples; mais il la répara, du moins en partie, par la célérité avec laquelle il marcha contre ce général, dès qu'il apprit qu'il s'avançait sur ses derrières. En effet, après avoir culbuté les corps qui s'opposaient à son passage et les avoir repoussés avec perte, dans les deux combats des 18 et 19 juin sur la Trébia, il fut délivré de la crainte de se voir tourné, sans pouvoir néanmoins couper à ses ennemis la retraite sur la France. L'habileté de Moreau et la constance des Français rendirent ensuite les progrès de Suwarow presque nuls, et la rivière de Gênes devint comme insurmontable pour lui. Cependant Joubert ayant voulu s'avancer sur Novi, fut défait après une bataille longue et sanglante où il perdit la vie. La mésintelligence régnait alors heureusement entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Vienne, et Suwarow, qui se préparait à tirer parti de son triomphe, reçut l'ordre de se séparer des Autrichiens et de se porter en Suisse avec le peu de troupes qui lui restaient, pour prendre le commandement de celles qui venaient d'y arriver sous les ordres de M. de Korsakow. Il dirigea sa marche par la Suisse italienne, et se vit bientôt enveloppé par les Français, qui venaient de mettre dans la plus entière déroute, à Zurich, l'armée qu'il allait joindre. Masséna se croyait déjà sûr de l'accabler aussi lorsque Suwarow franchit tous les obstacles en ranimant le courage de ses soldats vingt fois prêts à succomber, et échappa ainsi à une defaite certaine. On assure que, voyant un jour les Russes décidés à mettre bas les armes plutôt que de gravir encore et de combattre à travers les neiges et les glaces, il ordonna froidement de creuser une fosse, s'y étendit devant eux, et leur dit de le couvrir de terre, ajoutant qu'il n'avait plus que ce service à leur demander puisqu'ils refusaient de le suivre. Ce genre d'éloquence les électrisa; ils jurèrent aussitôt de ne pas l'abandonner, et c'est alors que le feld-maréchal, sans laisser refroidir l'ardeur de ses troupes, culbuta les corps français qui purent arriver jusqu'à lui dans les montagnes, et parvint enfin jusqu'en Allemagne avec les dé-

bris da son armée : cette marche fut le dernier exploit du général Suwarow, les troupes russes ayant alors été rappelées par leur souverain. Il se rendit aussitôt dans la ville de Prague, où il eut plusieurs conférences avec le général autrichien Bellegarde et l'ambassadeur anglais Spencer-Smith, et maria son fils à la princesse de Courlande. Arrivé à Saint-Pétersbourg avec son armée, d'après les ordres précis de Paul Ier, Suwarow essuya une espèce de disgrâce de la part de ce prince, et mourut le 18 mai 1801, dans sa terre de Polendorff en Esthonie, à l'âge de soixante-onze ans : l'empereur Alexandre lui a fait élever depuis une statue à laquelle, lors de son inauguration, les anciens compagnons d'armes de Suwarow ont rendu les honneurs militaires qu'il eût reçus lui-même. Né avec beaucoup d'esprit et de vivacité, ce général possédait un assez grand fond d'instruction et parlait facilement plusieurs langues. L'originalité qu'on lui a reproché dans sa mise, dans sa manière de vivre, dans son langage, tenait sans doute un peu à son caractère; mais avec un peu de tact, de finesse, il sut s'en faire un instrument de succès. Catherine II aimait tout ce qui était extraordinaire, et Suwarow, courtisan adroit et malin, quoique peu propre aux manéges des cours, eut toujours le soin d'annoncer ses victoires avec un laconisme qui charmait cette princesse. Dans ses premières guerres, après avoir pris la ville de Toutoukaï en Bulgarie, il écrivit à sa souveraine : « Gloire à » Dieu! louanges à Catherine! la ville » est prise et j'y suis. » Il lui rendit compte de la prise d'Imaïslow par ces mots : « Madame, l'orgueilleuse Ismaël » est à vos pieds. » Il se plaisait aussi à mettre ses ordres en vers, et à écrire souvent ainsi ses rapports à l'impératrice. Connaissant tout l'empire qu'avait la superstition sur un peuple neuf, il s'en servit avec habileté pour exalter ses soldats, et la veille d'une bataille il faisait mettre à l'ordre que tous ceux qui seraient tués en combattant iraient en paradis. Il ne donna jamais le signal du combat sans faire le signe de la croix et sans baiser une petite image de la Vierge ou de St.-Nicolas, qu'il portait toujours sur lui : il obligeait même tous les officiers de réciter le soir, après la retraite, une prière devant le soldat. Les chefs supérieurs devinrent, il est vrai, ses ennemis secrets, parce qu'il proscrivait le luxe dans les camps et qu'il était pointilleux dans le service, mais les soldats l'adoraient. Il affectait parmi eux autant de simplicité que de rudesse dans ses mœurs; et on le voyait souvent changer de chemise au milieu du camp, et ne se couvrir pour tout vêtement que d'une peau de mouton. L'originalité fut souvent chez lui une affaire de calcul, car lorsqu'il quittait cette même peau de mouton pour revêtir l'uniforme de maréchal, il avait soin de se surcharger aussitôt de toutes ses croix, de toutes ses plaques, de tous ses ordres et de tous ses portraits, afin de se faire remarquer encore par une autre singularité : il se refusa constamment à tous les travaux diplomatiques et politiques en disant : « Une plume sied mal » dans la main d'un soldat. » Son fils, qu'il avait marié si richement et si honorablement, ainsi qu'on l'a vu plus haut, était déjà major-général d'infanterie lorsqu'il se noya malheureusement, dans la petite rivière de Rimnisk en 1811, en se rendant de Bucharest à Jassy. On remarqua dans cet accident une circonstance étonnante, c'est que le fils périt dans le lieu même où le père avait remporté la victoire célèbre qui lui avait mérité le nom de *Riminiski*.

SWIST (*Job*), ministre évangélique américain, etc.

Né en 1743 au Sandwich dans l'état de Massachussetts. Il fut reçu gradué en 1765, au collége d'Yale; prit en 1766 les ordres sacrés à Richemond, où il resta plusieurs années, employant tous ses soins à instruire le peuple dans la doctrine de l'évangile, jusqu'à ce qu'enfin quelques différences entre ses opinions et celle de l'église le mirent dans le cas de donner sa démission. Il se retira alors dans un lieu nommé Nine-Partners, où il ne trouva nulle opposition à ses travaux; mais aussi il eut la douleur de voir qu'ils restèrent sans aucun succès, malgré tous ses efforts pour attirer l'attention de ses auditeurs. Il passa peu après à Manchester dans le comté de Vermont, où il resta dix ans, et se rendit ensuite aux invitations du peuple de Bennington, avec lequel il resta seize ans, époque où sa place lui fut ôtée, sans que les raisons de son renvoi eussent aucun rapport à ses mœurs ou à sa conduite dans le ministère. Il alla se fixer à Addison, où il contribua beaucoup à l'organisation d'une église, et se chargea, en 1804, d'une mission dans

le nord du Vermont : il mourut dans ce voyage à Enosburg, âgé de soixante-un ans. On admirait en lui un esprit vaste et susceptible d'éclaircir les matières les plus abstraites, et on publia après sa mort un volume de ses *Sermons*.

SYDMOUTH (*Henri* Addington, vicomte, lord), pair et ministre d'état anglais, etc. (Voy. ADDINGTON.)

SZEKULI, colonel prussien, etc.

Né en Pologne, d'une famille noble, et devenu prussien par suite du partage de son pays. Il prit le parti des armes sous les drapeaux du Grand-Frédéric; devint ensuite colonel; fut employé, en 1793, à l'avant-garde de l'armée aux ordres du duc de Brunswick; et se distingua en plusieurs occasions par son activité et son intelligence. Le 16 janvier 1794, il reçut un coup de feu à la jambe, ce qui le força de quitter momentanément l'armée; cependant il fut envoyé, au mois d'août, dans la Prusse méridionale, où, ayant voulu, le 2 octobre, défendre contre les Polonais ses anciens compatriotes, la ville de Bromberg, il fut blessé d'un autre coup de feu dans la poitrine, eut une jambe emportée par un boulet, et enfin tomba entre les mains des ennemis. Le général polonais Madalinski lui prodigua vainement tous les soins, qu'il poussa même jusqu'à lui envoyer un chirurgien prussien, Szekuli mourut peu de jours après, et fut enterré par les Polonais, qui le regrettaient, avec tous les honneurs militaires.

T

TACHER (*Pierre*), ministre évangélique à Boston, etc.

Né en 1752 à Milton. Il fut reçu en 1769 gradué au collége d'Harvard; prit les ordres sacrés en 1770, et fut ensuite nommé ministre de Malden, où il devint bientôt un prédicateur très-suivi : les charmes de sa voix et les grâces de ses expressions ajoutèrent beaucoup à ceux de sa composition oratoire, et nul ne sut mieux que lui s'attacher la multitude, qui l'appelait *le jeune Elisée*. Comme il était très-zélé calviniste, il propagea avec beaucoup de zèle la croyance de ses pères; et quand la lutte pour l'indépendance américaine avec la Grande-Bretagne commença, Tacher soutint courageusement les droits de son pays, et fut délégué de Malden en 1780, à la convention qui établit la constitution des Massachussetts. Démocrate zélé, il s'opposa vigoureusement à l'article qui donnait le titre d'excellence au premier magistrat; mais dans la suite il défendit la constitution avec autant de vigueur qu'il l'avait attaquée, et fut installé en 1785 ministre de l'église à Boston : il resta dans cette place jusqu'en 1802, qu'atteint d'une maladie pulmonaire les médecins lui ordonnèrent l'air d'un climat plus chaud. Il passa alors à Savannah, où il mourut dans la même année. Le docteur Tacher fut successivement membre de la commission pour la propagation de l'Evangile parmi les Indiens du nord de l'Amérique, de la société historique de Massachussetts; de plusieurs autres sociétés de charité et d'humanité; et enfin de l'académie américaine des arts et des sciences. Ses discours en chaire n'étaient pas travaillés, mais ils se faisaient remarquer par la vigueur des pensées et la grâce du débit. Il a publié, outre un très-grand nombre de *sermons*, des *discours* sur les armées en activité de service, des *observations* sur l'état des ecclésiastiques dans la Nouvelle-Angleterre, avec ses pensées sur le pouvoir de les déposer, usurpé par quelques églises; et enfin les *mémoires* du docteur Boylston, insérés dans le Magasin des Massachussetts.

TAMARA (le comte de), général et ambassadeur russe, etc.

Né en Ukraine et grec d'origine. Il étudia et voyagea avec fruit; résida longtemps à Teflir, et visita ensuite tous les pays situés entre la Mer-Noire et la Caspienne, dont il parlait les langues et connaissait les usages. Instruit dans la littérature tant ancienne que moderne, mais général médiocre, il cessa de servir comme militaire pour passer dans la diplomatie, et fut envoyé à Constantinople par Catherine II, avec la qualité ostensible de ministre de Russie, quoique chargé secrètement de faire révolter les Grecs de l'Archipel, les Albanais et autres sujets de la Porte le long du golfe Adriatique. Il se rendit successivement à Venise et à Raguse dans ces vues politiques, et répandit sans succès quelques sommes d'argent qui ne produisirent aucun effet. Après la paix d'Yassi le comte de Tamara revint à Saint-Pétersbourg, où

étant prévenu de dilapidations il chercha à se disculper en accusant de rapines et de trahisons les aventuriers qu'il avait employés dans ses missions. Ce procès amena complétement sa disgrâce ; mais Paul Ier, devenu empereur, près duquel il suffisait d'avoir été maltraité par sa mère pour obtenir faveur, nomma le comte Tamara son ambassadeur à Constantinople, et c'est à ce diplomate qu'on dut alors l'alliance singulière, bizarre et même impolitique des Musulmans avec les Russes. M. de Tamara se fit aussi connaître par sa haine pour la France, et jamais, assure-t-on, les Français n'eurent d'ennemi plus ardent à Constantinople. Cependant il fut remplacé en 1802 dans cette résidence par M. d'Italinski, et retourna en Russie, où il ne fut plus employé.

TAPPAN (*David*), professeur de théologie américain, etc.

Né en 1752 et fils du révérend Benjamin Tappan de Manchester dans l'état de Massachussetts. Il fut reçu gradué en 1771 à l'université de Cambridge, et après avoir achevé ses études de théologie, il commença à prêcher et fut ordonné en 1774, ministre de la troisième église de Newbury, où il resta environ treize ans. Nommé en 1792 professeur de théologie au collége d'Harvard, où les étudians étaient très-dissolus depuis long-temps, il trouva, non-seulement l'étude de la théologie très-négligée, mais il s'aperçut aussi que l'incertitude des opinions commençait même à conduire l'incrédulité. Les leçons du docteur Tappan, ses discours raisonnés et instructifs, son style élégant, pathétique et concluant eurent bientôt triomphé de cette dissipation, et il avait de justes motifs de s'applaudir de ses succès lorsqu'il mourut en 1803, dans la cinquante-unième année de son âge. Il a publié beaucoup de *sermons* et de *discours* de circonstance, parmi lesquels on distingue les *oraisons funèbres* de Vashington, du lieutenant-gouverneur Philipps, du docteur Hitchcock, et enfin celle de Mary-Dana : on lui doit aussi deux lettres amicales à Philalètes et aux étudians d'Audaver : après sa mort on fit paraître deux volumes tirés de ses manuscrits, l'un contenant des sermons sur divers sujets importans, et l'autre intitulé : *Discours sur les antiquités juives*.

TARLETON (*N.*), général anglais, membre du parlement, etc.

Issu d'une famille irlandaise. Il embrassa très-jeune la carrière militaire, où il eut des succès, et se trouvait déjà élevé au rang d'officier-général lorsqu'il fut élu membre de la chambre des communes, où il se distingua souvent par son éloquence en s'opposant vivement aux projets du ministère et à la guerre contre la France. Au mois de novembre 1796 on le vit, à l'occasion de la célébration de l'anniversaire de la révolution de 1688, rappeler, dans un discours brûlant de patriotisme, tout ce que le peuple anglais avait fait pour obtenir sa charte constitutionnelle ; puis combattre, en 1798, les mesures proposées par M. Dundas, pour augmenter la prérogative royale. Cependant il passa ensuite sur les bancs de la trésorerie, où il vota avec le parti ministériel ; et fit, en janvier 1806, l'éloge de M. Pitt, prétendant que les six derniers mois de son ministère étaient les plus beaux de sa vie. Peu après l'installation des ministres qui succédèrent à cet homme célèbre, le général Tarleton se déclara contre leur administration, et parla surtout contre le rapport du comité des subsides, etc. : il se plaignit aussi que ceux qui avaient succédé à M. Pitt n'eussent encore rien fait pour remplir l'attente du public. Le 11 juillet de la même année il s'éleva de nouveau contre le ministère Fox-Grenville, à propos du bill sur les volontaires ; et c'est alors qu'il rappela à la chambre la dernière exclamation du fameux Pitt : « O mon pays ! » d'où il inférait que ce ministre prévoyait alors les successeurs inhabiles qu'on lui donnerait. En 1810, le général Tarleton, toujours opposé au gouvernement quoique ses motifs ne fussent plus les mêmes et que les personnages fussent changés, qualifia de mensongères les expressions de l'adresse au roi, et blâma particulièrement la conduite des ministres à l'égard de l'Espagne, ajoutant que dans l'état des choses il désespérait de la cause du Portugal : depuis cette époque M. Tarleton a disparu de la scène politique.

TARTE (*Joseph*), célèbre avocat belge, membre du corps législatif, etc.

Né à Bruxelles, où il fit ses études, et dont il devint ensuite l'un des avocats les plus distingués. Il se fit connaître par son attachement aux principes modérés de la révolution ; fut élu en 1798 député du département de Sambre-et-Meuse au conseil des cinq cents ; et s'opposa toujours avec courage aux mesures de rigueur : il parla même différentes

fois en faveur des malheureux de toutes les classes et de tous les partis; et fit rayer plusieurs de ses compatriotes de la liste des émigrés. Après la révolution du 18 brumaire il fut nommé membre du nouveau corps législatif, d'où son vote contre le consulat à vie le fit sortir; mais on lui offrit néanmoins une place de juge à la cour d'appel de Bruxelles, qu'il refusa, préférant l'indépendance du barreau à la servitude honorable des fonctions publiques. Cependant il négligea toujours les moyens de fortune qui se présentèrent à lui, et ne songea jamais qu'au bonheur de son pays. Les articles qu'il publie de temps en temps dans les journaux de la Belgique sont écrits avec chaleur, et respirent le patriotisme pur et sage, qui s'allie si bien avec le respect pour l'autorité souveraine.

TAUENZIEN-WITTENBERG (le comte de), lieutenant-général prussien, etc.

Issu d'une famille distinguée qui le destina à suivre l'état militaire. Il se signala de bonne heure dans cette carrière, où il parvint aux grades supérieurs; et fut employé sans interruption dans les différentes guerres de son pays contre la France, ce qui lui fournit les moyens de donner en plusieurs occasions des preuves d'un talent distingué. A l'ouverture de la campagne de 1806, il fut attaqué à Ploff par un corps de 16,000 Français, faisant partie des divisions Soult et Davoust, et se replia sur Scheitz et Neustadt : ce mouvement donna lieu à quelques escarmouches, qui furent suivies, peu de jours après, de la bataille d'Jéna, où le général Taueuzien se signala de nouveau et fut blessé. Dans la campagne de 1813 il commanda le quatrième corps d'armée prussien, qui, à la reprise des hostilités, formait avec le troisième corps la gauche de l'armée combinée. Après avoir été attaqué le 23 août à Gross-Beeren par le général Bertrand, qu'il repoussa, il fut débusqué le 5 septembre du poste de Leyda, à la suite d'une résistance opiniâtre dans laquelle il fit encore preuve de talent et de sang froid : le lendemain, jour de l'affaire de Dennevitz, il soutint pendant toute la journée des attaques vives et réitérées. Le 17 du même mois il s'empara de la position de Muhlberg, et perdit néanmoins, le 12 octobre, la bataille de Dessau contre le maréchal Ney, qui pénétra dans la ville. Devenu peu après maître de celle de Torgau, rendue par capitulation, le général Tauenzien se porta sur Wittenberg, dont il s'empara le 12 janvier, et se dirigea immédiatement sur Magdebourg, où il conclut, à la fin d'avril, une suspension d'armes avec le général Lemarrois, qui en était gouverneur : l'occupation de ces trois places valut au comte Tauenzien la grand'-croix de Fer, ordre qui fut institué par le roi de Prusse avant la campagne de 1813. L'invasion de Napoléon au 20 mars 1815, ayant de nouveau réuni l'Europe sous les armes, le général Tauenzien fut chargé du commandement du sixième corps d'armée prussien, à la tête duquel il pénétra en France dans le mois d'août. Il alla ensuite prendre des cantonnemens dans la Bretagne, où il adressa plusieurs proclamations aux habitans, témoignant particulièrement beaucoup d'estime aux royalistes; et obtint en 1816, de S. M. l'empereur d'Autriche, la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse et la grand'-croix du Mérite militaire.

TAUN-SHUNG, roi de Cochinchine, etc.

Né en 1755. Il régnait avec assez de bonheur et de gloire lorsque son empire fut bouleversé, en 1774, par trois frères. L'évêque d'Adran (*Pigneaux*), alors vicaire apostolique dans la Cochinchine, très-considéré à la cour, avait établi une petite colonie de chrétiens protégés par le roi; et ce prince, quoique idolâtre, lui avait néanmoins confié l'éducation de son fils unique. Pour échapper à l'usurpateur, le prince et le prélat se sauvèrent dans la ville de Sat-Gong, d'où l'évêque, se proposant d'invoquer les secours de la France, emmena, avec le consentement du monarque, le prince son fils à Paris, et y conclut effectivement, en 1787, un traité offensif et défensif entre la France et la Cochinchine. Il part ensuite avec l'espoir d'un prompt succès, arrive à Pondichéri, fait visite aux personnes de distinction, et oublie malheureusement Mme de Vienne, maîtresse du gouverneur. Cette dernière, pour se venger de cette insulte prétendue, abuse du pouvoir de son amant, et fait différer l'envoi de l'expédition contre l'usurpateur de Cochinchine. Dans l'intervalle, la révolution arrive, et l'évêque n'en persiste pas moins dans son projet de rétablir le roi, qui était resté deux ans dans l'île de Pulo-Wa, vivant de racines comme ses gens. Cependant plusieurs fauteurs de l'usurpation meurent, d'au-

tres se font détester, et Taung-Shung, homme de talent, les attaque alors avec promptitude, et rentre enfin dans ses états en 1790. Dirigé, dès cet instant, par l'évêque d'Adran son sauveur, devenu son premier ministre, il fit tout son possible pour assurer le bonheur de son peuple, et éleva des manufactures, construisit des routes, encouragea la culture, fit exploiter des mines, et s'attacha surtout à rétablir la marine : l'évêque traduisit aussi, en chinois, pour le roi, un traité de tactique, et établit des écoles où chacun était obligé d'envoyer ses enfans à l'âge de quatre ans. Taung-Shung, bon, généreux et humain, mourut en 1805, âgé d'environ cinquante ans. Le vertueux évêque était mort en 1800; et c'est à lui qu'il faut attribuer principalement ce que le monarque avait fait de bien. Ce prince, qui l'admirait, le laissa d'abord enterrer par les missionnaires, mais il le fit ensuite déterrer, malgré eux, pour lui rendre des honneurs funèbres à la manière des Cochinchinois.

TAYLOR (*Thomas*), célèbre auteur anglais, surnommé *le Platonicien*, etc.

Né à Londres en 1758 de parens obscurs. Il fut destiné à exercer le ministère parmi les non-conformistes, et placé dès l'âge de neuf ans dans l'église de Saint-Paul. A peine avait-il atteint sa quinzième année, qu'il changea de projet, et fut mis sous la direction d'un de ses parens, officier du chantier de Sheerness, où le jeune de Taylor trouva l'occasion de suivre son inclination pour l'étude des mathématiques. Après avoir résidé trois ans à Sheerness, il devint élève d'un prédicateur non-conformiste, qui lui apprit les élémens de latin et du grec, Taylor ayant alors l'intention d'achever ses études à Aberdeen et d'entrer dans les ordres. Mais un mariage préamturé et les embarras qui en résultèrent firent évanouir ce dessein, et il fut obligé d'accepter une place de sous-maître dans une école, qu'il quitta bientôt après pour entrer, en qualité de commis, dans une maison de banque. Tout en remplissant ses devoirs avec exactitude, il trouvait moyen d'employer ses heures de loisir à l'étude d'*Aristote*, de *Platon* et de leurs commentateurs; et, s'étant également appliqué à la chimie, il conçut l'idée de découvrir la lampe perpétuelle : ses essais furent si bien accueillis, qu'il se hasarda à montrer une échantillon d'éclairage phosphorique à la taverne des francmaçons, où un accident imprévu fit manquer son expérience : elle eut néanmoins assez d'effet pour procurer à l'auteur des amis puissans, avec le secours desquels il put quitter sa maison de banque. Ses premiers efforts pour sortir de l'obscurité, furent employés à faire des cours de philosophie platonicienne, ce qui lui valut la protection de M. Meredith, qui fournit à tous les frais qu'exigea l'impression de sa traduction d'Aristote et de quelques autres ouvrages qu'il publia. Il devint ensuite maître de langues, et fut nommé secrétaire-adjoint de la société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce, place qui le mit en relation avec le duc de Norfolk, dont la générosité fit face à toutes les dépenses qu'occasionna sa traduction de Platon. Thomas Taylor, qui avait été recherché particulièrement dans le temps par le républicain Izarn, marquis de Valadi, a composé une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait fastidieuse, mais qui tous méritent le succès qu'ils ont eu, et dans lesquels on trouve généralement beaucoup d'érudition, de critique et des vues philosophiques, mêlées quelquefois d'opinions bizarres, dans le genre anglais. Outre cette quantité décrits, on doit encore à cet auteur divers articles curieux sur la mythologie, l'histoire ancienne, la philologie et les mathématiques.

TAZZI-BIANCANI (*Jacques*), antiquaire italien, etc.

Né à Bologne le 17 octobre 1727. Il étudia chez les jésuites; fit de grands progrès dans les langues grecque, latine et hébraïque; et publia ensuite plusieurs ouvrages sur l'antiquité, qui établirent sa réputation et lui méritèrent les suffrages de l'universalité de ses compatriotes. Il fut aussi honoré par le sénat de Bologne de plusieurs dignités considérables de l'Italie, et se vit recherché par les plus savans antiquaires, qui le consultaient comme un oracle, et lui dédiaient souvent leurs ouvrages. Tazzi-Biancani mourut subitement dans sa ville natale le 7 novembre 1789, dans la soixante-deuxième année de son âge, et fut généralement regretté, non-seulement à cause de son mérite, mais aussi pour ses vertus personnelles.

TEMPLE (lord), membre des communes d'Angleterre, etc.

Il se montra d'abord attaché au parti des ministres; prétendit, le 10 mars

1801, prouver l'inégalité de la nomination de Horne-Tooke, en s'appuyant de différens statuts qui semblent priver les ecclésiastiques du droit de siéger dans la chambre; passa ensuite du côté de l'opposition, où il appuya la motion de M. Grey, tendant à ce qu'il fût formé un comité d'enquêtes pour examiner l'état de la nation, et déclara que c'était à regret qu'il se voyait forcé d'être d'un autre avis que les membres du parti ministériel, mais que sa conscience et la certitude des dangers de la patrie l'engageaient à en user ainsi : il cita aussi divers exemples en faveur de la proposition, et insista pour qu'elle fût adoptée. En 1802, il renouvela ses attaques contre les nouveaux ministres, et représenta les dangers de la destruction de l'équilibre politique par l'ambition de la France et l'influence qu'elle acquérait en Europe. Dans les années suivantes, il fit voter par les propriétaires de Hamp-shire, une adresse de remercîmens au lord Saint-Vincent, pour sa gestion comme chef de l'amirauté; prononça ensuite un pompeux éloge de M. Pitt, après sa mort, et demanda qu'il lui fût élevé un monument dans l'église de Westminster. Devenu à cette époque payeur-général par suite de la recomposition du ministère, il prit au mois de juin 1806, la défense du marquis de Wellesley, accusé de concussions dans l'Inde; et s'éleva, en 1807, contre le bill d'abolition de la traite des noirs.

TENIVELLI (*Charles*), littérateur piémontais, etc.

Né à Turin, où il professa les belles-lettres. Il passa ensuite à la chaire de Montcallier, et s'y fit tellement chérir par ses vertus et ses talens, qu'on lui donna le titre et les droits de patricien. A la suite d'une émeute qui eut lieu à l'occasion des subsistances en 1796, Tenivelli, qu'on regardait comme un homme juste et équitable, et dans lequel les habitans pauvres avaient la plus grande confiance, fut entraîné par le peuple sur la place publique pour y taxer les comestibles; là, ayant mis un prix aux denrées qu'on lui présenta, et calmé ainsi l'insurrection, il retourna chez lui dans la plus grande tranquillité, et croyant même avoir rendu service à l'autorité. Mais étant allé peu de temps après à Turin, où ses affaires l'avaient appelé, il y fut arrêté comme révolutionnaire, livré à une cour martiale, et fusillé en septembre 1797. On lui doit une Biographie piémontaise fort estimée.

TENNEMANN (*Guillaume-Amédée*), professeur allemand, etc.

Né à Klenbrembach près d'Erfurt en 1761. Il fit d'exercellentes études; devint ensuite professeur à l'université d'Jéna, où il avait reçu une partie de son instruction; et publia bientôt après des ouvrages qui le firent considérer en Allemagne comme l'un des premiers littérateurs parmi les savans qui ont porté le flambeau d'une saine critique dans toutes les parties de l'histoire de la philosophie, et qui ont perfectionné les travaux de Brucker : il a surtout répandu un nouveau jour sur les doctrines philosophiques des disciples de Socrate, particulièrement de Platon. Une tendance éclectique et une grande fidélité dans l'exposition des sentimens des philosophes qui ont été l'objet de ses recherches, se font remarquer dans tous les écrits de Tennemann, dont les principaux sont connus sous ces titres : *Doctrines et opinions* des disciples de Socrate sur l'immortalité de l'âme; *Système* de la philosophie de Platon etc.: la traduction qu'il a donnée de *l'Histoire comparée des systèmes de philosophie*, relativement aux principes des connaissances humaines, par Degerando, et les notes dont il l'a accompagnée prouvent qu'il ne s'est pas livré à des préventions exclusives pour les bases de la doctrine critique. On lui doit aussi la traduction du traité du docteur Hume, sur *l'Entendement humain*; et une *Histoire de la Philosophie*, qui n'est pas encore achevée, et qui s'arrête au début de la philosophie des scholastiques.

TERZY (le baron de), feld-maréchal autrichien, etc.

Né en 1730, d'une famille noble de Hongrie. Il embrassa le parti des armes; et fut employé en 1793, comme lieutenant-feld-maréchal sous le prince de Cobourg. Il commandait l'aile gauche sur la Sambre, où il éprouva quelques revers, notamment le 16 octobre, ce qui entraîna la levée du siége de Maubenge. Cependant au mois de janvier 1797 le baron de Terzy fut promu au grade de général d'artillerie, et nommé peu après par l'empereur commandant de Vienne et des forces qui occupaient alors l'Autriche antérieure. Dans le courant de juin, il fit porter une partie de ces troupes, sous les ordres du comte de Klenau, dans l'Istrie vénitienne, et

publia en même temps une proclamation, où il annonçait n'entrer dans ces provinces que pour y maintenir l'ordre et arrêter les troubles qui y régnaient. Mais il ne put jouir long-temps de ces succès éphémères, et retourna bientôt à Vienne, où il mourut le 20 février 1800, âgé d'environ soixante-dix ans.

TESTA-FERRATA (*Fabrice-Scebe-ras*), cardinal, évêque de Sinigaglia, etc.

Né à Malte le 20 avril 1753. Après avoir rempli plusieurs charges à la cour de Rome, il fut sacré archevêque de Beryte *in partibus infidelium*, en 1802, puis nommé nonce du saint-siége en Suisse. Il se conduisit avec beaucoup de prudence dans un poste que les circonstances rendaient extrêmement difficile, et sut même s'y maintenir à une époque où le souverain pontife n'avait déjà plus de nonces dans beaucoup d'autres états. En 1816 le pape rappela le prélat Testa-Ferrata à Rome pour le nommer secrétaire de la congrégation des évêques et réguliers, place qui mène au cardinalat : il fut en effet déclaré cardinal le 6 avril 1818; mais il prit rang dans le sacré collége, à dater du 8 mars 1816, jour où il avait été réservé *in petto*. Depuis cette époque il a également obtenu l'évêché de Sinigaglia, et a été attaché à diverses congrégations.

TEUILLÉ (*N.*), général de division italien, etc.

Né à Milan en 1764. Il exerça d'abord la profession d'avocat, et prit le parti des armes en 1796, à la suite de l'invasion des Français en Italie. Devenu successivement chef de bataillon le 5 vendémiaire an 5, adjudant-général dans la même année, général de brigade en 1798, et enfin général de division en 1805, il se signala dans la campagne de l'an 5, et se trouva aux combats du pont de Senio, à la prise de la Montagnola, aux affaires de Sainte-Eufemia, Calcinato, Pont-Saint-Marc, Salo, Vérone et au passage de l'Adige. Lors de la campagne de l'an 6, il se distingua dans les expéditions de la Romagne, de Lattisana et à la prise de Saint-Léo. En l'an 7, il eut un cheval tué sous lui au combat de Leguazo, et contribua ensuite au gain de la bataille de Vérone : il fit avec une gloire égale les campagnes de l'an 8 et de l'an 9. Nommé ministre de la guerre du royaume d'Italie en avril 1802, il fit promptement ressentir aux troupes les bons effets de son administration, et rentra peu après dans l'armée avec laquelle il fit les campagnes de 1804 et de 1805 sur les côtes de l'Océan. Employé en Allemagne en 1807, il se distingua de nouveau principalement au siége de Colberg, où il devait trouver la mort. Frappé d'un boulet de canon à l'instant même où, monté sur le parapet d'une redoute, il enflammait ses soldats pour la victoire, il expira à la fleur de son âge, emportant les regrets de toute l'armée et l'admiration des ennemis eux-mêmes.

THIELMANN (le baron *J.-A.* Frédérick de), célèbre général russe, etc.

Né en Saxe, où il reçut une éducation toute militaire. Il se distingua bientôt par son courage, et se rendit ensuite célèbre à cause des succès qu'il obtint dans la campagne de 1813, à la tête d'un corps de partisans saxons. Il reçut aussi de son souverain le commandement de la place de Torgau, qu'il lui fut ordonné de remettre le 22 février, soit au général Reynier, soit au commandant qu'il désignerait. Mais persuadé qu'il était de l'intérêt de la Saxe que cette place fût conservée au roi son maître sans influence étrangère, le général Thielmann prit sur lui d'en éloigner les troupes françaises, et de n'accorder le passage à aucun corps : il refusa même d'obéir aux ordres du maréchal Davoust et du vice-roi d'Italie. Cette conduite reçut néanmoins l'approbation du roi de Saxe, et c'est par là que se terminèrent les relations de Torgau avec les troupes françaises, qui quittèrent peu après les bords de l'Elbe. Il s'établit alors des rapports entre les Saxons et l'armée russe et prussienne qui venait d'arriver; et le général Thielmann, malgré ce qu'il venait de faire pour leur cause, crut pourtant devoir rejeter toutes les propositions des puissances alliées, tant qu'elles n'avaient pas l'assentiment de son roi. Il ne tarda pas à apprendre officiellement qu'une convention avait été conclue entre l'Autriche et la Saxe, et il lui fut ordonné de se conformer à cette alliance. Ravi de pouvoir enfin montrer à découvert ses véritables sentimens à l'égard des Français, il prenait tous les moyens propres à leur résister, lorsqu'un membre de la commission immédiate vint, au nom de Napoléon, requérir la remise de Torgau aux troupes françaises; et, qu'arriva l'ordre du roi de leur rendre la place et de réunir les troupes saxonnes au septième corps d'armée commandé par le général Reynier.

Dès ce moment la garnison, qui voyait avec peine les dispositions de son chef, commença à ne plus reconnaître les ordres du général Thielmann, et celui-ci n'eut alors d'autre parti à prendre que de rappeler ses services au roi et de passer à l'ennemi. Il fut accueilli avec bienveillance par l'empereur de Russie, et combattit dès cet instant pour la coalition. Le 18 septembre, il attaqua Mersbourg, qui se rendit par capitulation, après une vive résistance; enleva le lendemain deux cents chariots chargés d'effets pour la cavalerie; concourut le 29 au succès du combat d'Altenbourg; fut chargé, dans les premiers jours d'octobre, de concert avec le prince Maurice de Lichtenstein, d'arrêter la marche du général Augereau sur Leipzig, et attaqua, le 10, la cavalerie près de Naumbourg, où il donna des preuves de talent et de courage. En 1815, il fut chargé de commander le troisième corps d'armée prussienne, et prit ses cantonnemens dans le département de Maine-et-Loire, après la capitulation de Paris.

THIENNES-DE-LOMBIZE (le comte de), ministre de la police du royaume des Pays-Bas, etc.

Né dans le Hainaut brabançon, d'une famille distinguée. Il était député de cette province aux états, lorsqu'il se montra partisan de la révolution qui éclata en Belgique dans l'année 1789. Il y joua néanmoins un rôle secondaire; devint ensuite membre du conseil général du département de Jemmapes, sous le gouvernement impérial français; et se mit néanmoins en avant avec beaucoup de vivacité, après l'arrivée des alliés dans son pays en 1813 et 1814, pour chercher à rétablir l'ancien ordre de choses. Nommé d'abord ministre de la justice par le gouvernement intermédiaire, il fut aussi chargé par le roi des Pays-Bas du portefeuille de la police générale avec le rang de ministre d'état : il présida depuis la première chambre des états-généraux; fut décoré de la grande croix de l'ordre du Lion belgique, et quitta le ministère en 1818, à la suite de changemens opérés dans les principes du gouvernement.

THOMSON (*William*), historien écossais, etc.

Né à Perth-shire en Ecosse, d'une famille pauvre. Il fut envoyé à l'université de Saint-André, où il obtint là protection du comte de Kinnoul, seigneur ami des lettres, qui sut apprécier le mérite du jeune homme, et l'emmena chez lui comme son bibliothécaire. Il fit ensuite suivre la carrière ecclésiastique à Thomson, qui reçut les ordres religieux, et devint membre de l'assemblée générale. Mais bientôt il quitta l'Ecosse pour s'établir à Londres, où il commença ses travaux littéraires; et embrassant dès lors presque tous les genres, il écrivit à la fois sur les lois, la théologie, l'histoire, la métaphysique, et composa jusqu'à des romans et des voyages. Souvent aussi il s'occupa à corriger les écrits des autres, et à former, avec des matériaux obscurs, des ouvrages qui paraissaient après sous le nom des prétendus auteurs. Le premier que Thomson entreprit fut la continuation de l'*Histoire de Philippe III*, qui assura sa célébrité, et lui fit obtenir le degré de docteur à l'université de Glascow. Long-temps chargé de rédiger des articles critiques dans les journaux, et de rendre compte des débats parlementaires, il prit part, en sa qualité d'écrivain politique, aux discussions des deux partis qui divisaient le parlement; mais il est à regretter qu'il n'ait pas toujours exprimé des opinions conformes à la justice et à l'amour de la liberté : peut-être doit-on attribuer cette conduite à la nécessité où il était de travailler sans cesse pour soutenir une famille nombreuse. Thomson, auquel on doit aussi la continuation de l'*Histoire de la Grèce*, depuis Alexandre-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople, mourut à Londres en 1817, âgé d'environ soixante-onze ans, laissant la réputation d'un historien exact et judicieux.

THUGUT (le baron de), célèbre ministre d'état autrichien, etc.

Né à Vienne en 1735 d'une famille très-obscure. Il fut admis dans sa jeunesse au collége des langues orientales, où il se distingua tellement par ses talens et son application, que Marie-Thérèse, visitant un jour l'établissement, changea son nom de *Thunigut*, qui signifie vaurien dans le patois autrichien, en celui de *Thugut* (fais bien), et le recommanda d'une manière particulière aux directeurs du collége. Thugut, après avoir préalablement occupé des emplois subalternes, devint d'abord internonce impérial à Constantinople, d'où il passa comme ministre à Varsovie, et fut ensuite nommé en novembre 1789 commissaire en Valachie. Appelé en 1793 aux

fonctions de directeur-général des affaires étrangères, puis de chancelier de cour et d'état, il obtint enfin, l'année suivante, le titre de ministre effectif des affaires étrangères, ce qui le conduisit en 1796 aux fonctions de premier ministre d'état. Travailleur infatigable, investi de toute la confiance de son souverain, vivant très-retiré et presque étranger aux autres hommes, le baron de Thugut exerça, pendant la guerre de la révolution française, la plus grande influence sur la conduite politique de la cour de Vienne. Après la paix de Lunéville, il se retira à Presbourg en Hongrie, et charma ses loisirs par l'étude de la littérature orientale, entretenant pour cet objet une correspondance active avec M. Muller, bibliothécaire de la cour de Vienne, qu'il allait visiter de temps en temps. Vers la fin de 1803, M. de Thugut se maria avec la fille d'un seigneur belge, et parut reprendre quelque crédit en 1806, époque où il se rendit à Vienne : il fut même alors question de sa rentrée au ministère; mais ce fait, quoique démenti bientôt par les journaux français, se borna à la direction d'une branche du département des affaires étrangères, qu'il administra avec sa supériorité accoutumée jusqu'à la fin de 1808, où il retourna à Presbourg, avec le seul rang de conseiller-d'état et la grande croix de l'ordre de St.-Etienne. Il y vécut quelques années dans une solitude conforme à ses goûts; revint ensuite dans la capitale de l'Autriche, et y mourut le 28 mai 1818, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge : il laissa une fortune considérable, dont il institua l'empereur légataire universel.

THUMBERG (*Charles Pierre*), célèbre botaniste suédois, élève de Linnée, etc.

Né dans la Scanie. Il reçut d'abord une éducation ordinaire, et passa dans l'année 1770 en France, où il perfectionna ses études. Son ami, M. Burmann, professeur de botanique à Amsterdam, engagea ensuite plusieurs magistrats hollandais à l'envoyer à leurs frais au Japon, pays dont la plupart des productions étaient encore inconnues, et dont la température approche de celle de la Hollande. Thumberg, arrivé au Cap de Bonne-Espérance, y resta trois ans pour apprendre parfaitement la langue hollandaise, et il en partit en 1775 pour le lieu de sa destination. Les Japonais, comme on sait, n'ouvrent aux Européens qu'un petit port dans l'île de Bézima près de la ville de Nangazaki, et nul d'entre eux n'en peut sortir sans une permission expresse, et sans être accompagné d'une foule de gardes. Le botaniste suédois, qui ne perdait pas de vue l'objet de son voyage, employa tous ses efforts pour gagner la confiance des interprètes japonais, auxquels il fit des présens, et qu'il traita même dans leurs maladies, et on lui permit enfin de faire quelques excursions dans les montagnes du voisinage. Thumberg recueillit en effet dans ses courses un grand nombre de plantes rares, mais ce ne fut point sans frais ni sans dangers, car il était obligé non-seulement de nourrir les guides, mais encore les interprètes et environ trente personnes par jour. Il quitta le Japon dans l'automne de 1776, pour se rendre à Ceylan, où il herborisa encore avec fruit; et c'est à son retour en Europe qu'il succéda à Linnée fils dans la place de professeur de botanique à l'université d'Upsal, que le père de celui-ci avait occupée avec tant de gloire. Thumberg mourut lui-même en 1798, après avoir légué à l'université dont il était membre son riche cabinet d'histoire naturelle. Les mémoires de l'académie d'Upsal en renferment plusieurs de très-curieux de ce célèbre botaniste; mais il est principalement connu par la relation de ses voyages, et surtout par la *Flora japonica*, dans laquelle il a décrit plus de trois cents espèces de plantes nouvelles.

TICKEL (*Richard*), poète dramatique anglais, etc.

Issu d'une famille honnête qui le destinait au barreau. Il fit des études en conséquence, et quitta néanmoins la jurisprudence, qui contrariait ses goûts, pour la carrière dramatique. Il donna d'abord au théâtre quelques pièces qui eurent assez de succès, et parmi lesquelles on cite comme les deux plus remarquables *l'Aimable Berger* et *le Carnaval de Venise*. Tickel est aussi l'auteur de deux ouvrages intitulés le *Projet* et *l'Anticipation*, dans lesquels il critique et imite le ton et le style des principaux orateurs du parlement. Il périt d'une manière très-malheureuse, car il tomba de la fenêtre de son appartement, à Hampton-Court, en 1793, et fut tué sur la place.

TIEDEMANN, philosophe allemand, etc.

Né en 1747. Il fit des études distinguées; publia divers ouvrages, et fut ensuite nommé professeur de philoso-

phie à l'université de Marbourg. Les systèmes philosophiques et leur histoire devinrent le principal objet des études de Tiedemann, qui possédait parfaitement les langues anciennes et plusieurs langues modernes, et ses premières lectures furent l'histoire et les livres mystiques. Il prit ensuite du goût à la déclamation et aux sermons, et crut en avoir même pour la théologie; mais il se détrompa bientôt en l'étudiant, et se jeta alors dans la jurisprudence, nouvel essai qui ne lui réussit pas mieux. Enfin à l'âge de vingt-un ans il se décida à suivre sa véritable inclination pour les belles lettres et la philosophie, et pencha dabord dans cette nouvelle carrière vers le matérialisme, dont il s'éloigna ensuite pour suivre d'autres idées. Il s'occupa aussi de psychologie et de philosophie morale; fut très-dogmatique dans dans sa manière d'enseigner; se rapprocha néanmoins peu à peu du septicisme, et inclina, dans ses dernières années, vers cette philosophie qui repose sur le sentiment et qui trouve sa base dans le cœur. Tiedemann mourut à Marbourg le 24 mai 1803, âgé de cinquante-six ans. Parmi le grand nombre d'ouvrages dont la philosophie et les lettres sont redevables à cet auteur, on distingue particulièrement ceux-ci: *Essai sur l'Origine des langues; Système de la Philosophie stoïcienne* (la préface est du célèbre Heyne); *Recherches sur l'Homme et sur les premiers Philosophes de la Grèce;* et enfin *l'Esprit de la Philosophie spéculative*, en six volumes. qui est généralement estimé: on lui doit aussi un *Traité complet de Psychologie*, et la *Traduction du voyage de Denon dans la haute et la basse Egypte*, qu'il avait enrichi de notes importantes.

TIERNEY (*Georges*), membre de la chambre des communes d'Angleterre et l'un des chefs les plus distingués de l'opposition, etc.

Il fut destiné au barreau dès son enfance, et fit ses études pour être avocat; mais son goût pour la politique et les spéculations financières lui fit bientôt suivre une carrière différente. Ses premiers efforts pour obtenir une place au parlement ne furent pas heureux; et c'est en vain qu'il se présenta successivement pour avoir les suffrages de Colchester et de Southwark, ses concurrens l'emportèrent sur lui. Cependant ce dernier bourg ayant eu à nommer un député en 1786, un grand nombre d'électeurs ne voulurent point permettre que M. Tierney fît aucune dépense, et ses partisans réunirent, pour le faire triompher, une somme considérable par des souscriptions. La majorité des suffrages s'étant portée sur M. Thélusson, dont la brigue vénale était évidente, l'élection fut cassée une première et une seconde fois, et le parlement déclara enfin M. Tierney membre légal de la chambre des communes. Parvenu au terme de ses vœux, le nouvel élu se rangea aussitôt du côté de l'opposition, et prononça des discours sur tous les sujets importans qui furent soumis aux débats de la chambre. C'est ainsi qu'on le vit en 1796 et 1797 solliciter avec beaucoup de véhémence une réforme parlementaire, et s'élever contre la corruption des représentans. En 1798 il se battit en duel avec M. Pitt pour s'être permis des expressions peu mesurées sur le compte de ce ministre, à l'occasion d'une levée extraordinaire de matelots. L'année suivante il combattit l'envoi de troupes en Irlande pour en réduire les habitans; s'opposa de toutes ses forces à l'union parlementaire de ce pays, comme devant amener la ruine de la liberté anglaise; prononça, le 26 septembre, un discours sur l'inconstitutionnalité de l'emploi de la milice dans l'armée active, et vota contre le bill proposé à ce sujet. En 1800, il attaqua les ministres et l'expédition de Hollande, demandant la formation d'une commission pour examiner les causes qui avaient fait échouer cette entreprise; imputa au gouvernement la volonté de ne faire la guerre que pour le rétablissement de la maison de Bourbon, projet qu'il qualifia d'inutile et de dangereux; réclama fortement l'ouverture de négociations pacifiques, et fit sentir la nécessité de limiter la durée de *l'incom-tax*. Le 9 juillet il vota contre la proposition d'accorder de nouveaux subsides pour la continuation de la guerre, et proposa d'ordonner qu'aucune somme ne pût être envoyée à l'empereur d'Allemagne après qu'il aurait signé un traité séparé avec la république française. En novembre il provoqua la formation d'un comité pour examiner la situation de l'Angleterre; s'attacha à détruire le tableau des avantages que le parti opposé présentait comme résultant de la guerre, et fit des observations dans le même sens sur l'expédition d'Egypte et contre la rupture du traité d'El-Arish. Le 11 décembre il s'éleva contre les abus nés de

la suspension de l'*habeas corpus*, contre les mesures arbitraires multipliées sous prétexte de poursuivre le jacobinisme, et parla le 18 pour empêcher la prolongation du bill contre les séditions. En mars 1801, il annonça qu'il demanderait l'accusation du duc d'Yorck pour sa conduite militaire; accusa peu après les ministres d'extorquer la prolongation de la suspension de l'*habeas-corpus;* fit de nouveau la motion qu'on produisit à la chambre la lettre écrite par le duc d'Yorck à M. Dundas, secrétaire de la guerre, relativement à l'expédition de Hollande, rejetant sur ce ministre les revers de l'armée anglaise; et demanda qu'un message fût fait au roi pour obtenir copie de cette pièce. Il témoigna aussi son étonnement de ce que le gouvernement eût accordé ses faveurs à l'amiral Nelson, et qu'il n'eût rien fait pour l'amiral Parker qui lui avait été recommandé au même titre que le premier, et dit alors « qu'il était de l'honneur de la chambre de connaître les motifs de cette préférence. » On le vit encore, à quelque temps de là, combattre le bill d'oubli proposé en faveur des fonctionnaires publics qui depuis 1793 avaient fait arrêter ou détenir des personnes réputées suspectes, et s'étonner que le comité secret se permît de recommander une pareille mesure, puisque ses membres, ou du moins la plupart, devaient seuls en profiter. Cependant il devint peu à peu ministériel modéré, et prononça même au commencement de 1802 l'éloge de M. Addington, dont il vanta les principes économiques et les vertus politiques, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de profiter de cette circonstance pour attaquer de nouveau l'administration de M. Pitt. A l'époque où ce dernier rentra à la chancellerie (1805), M. Tierney se rapprocha du parti de l'opposition, et fut nommé secrétaire en chef du gouvernement d'Irlande lors du renouvellement du ministère en janvier 1806. La mort de M. Fox ne tarda pas à dissoudre encore l'administration, et M. Tierney, qui avait eu l'adresse de se ménager des amis parmi les successeurs du grand homme que l'Angleterre venait de perdre, fut appelé aux fonctions de président du contrôle. Cette conduite équivoque le priva du suffrage des électeurs de Southwarck, qui, ne voyant plus en lui qu'un candidat ministériel, lui préférèrent son adversaire. Il fut élu néanmoins dans un autre bourg à la nomination du gouverneur; parla en 1807 contre la traite des noirs; fit encore partie de l'opposition quelque temps après; blâma en 1809 le plan et la conduite des ministres relativement à l'expédition anglaise en Espagne; s'éleva l'année suivante contre celle de Walcheren, pour l'examen de laquelle il sollicita la formation d'un comité d'enquête; parla le 19 juillet 1811 avec beaucoup d'éloquence contre le bill Stanhope sur les billets de caisse, et s'étonna de voir son ami Sheridan voter avec les ministres dans une occasion aussi importante pour les intérêts de la nation. Le 15 mars 1813 il déplora la publicité qui avait été donnée à l'affaire de la princesse de Galles, mais il ne s'en rangea pas moins du côté du ministère attaqué à cette occasion par M. Withbread, et demanda seulement que les éditeurs du *Morning-Herald* et du *Morning-Post* fussent mandés à la barre. On voit d'après cela que M. Tierney, dont la conscience politique est, à ce qu'il paraît, très-flexible, sait dans les occasions voter aussi pour la trésorerie, et passer avec beaucoup de dextérité d'un banc à l'autre. Cependant le 23 juin 1814 il montra de l'indignation contre lord Castlereagh, accusant l'opposition de n'avoir tant crié relativement à la princesse de Galles que pour lui faire obtenir plus d'argent, et dit alors « qu'on avait profité de la maladie du roi pour dégrader la princesse et lui faire subir des affronts humilians dont le parlement seul pouvait demander justice. » Le 5 novembre il attaqua de nouveau la conduite des ministres, concernant la guerre d'Amérique; et s'attacha ensuite à démontrer le ridicule des plans de finances de M. Vansittart, chancelier de l'échiquier. Lors des débats de 1815, occasionnés par la rentrée en France de Napoléon, il eut l'adresse de ne prendre ostensiblement aucune couleur, et resta ainsi le maître de se prononcer d'après les événemens. M. Tierney, qu'on regarde assez généralement en Angleterre et ailleurs comme un hypocrite et un apostat politique, doit être considéré néanmoins comme un homme d'un grand talent, et qui aurait pu être utile à son pays sans la versatilité de ses principes et l'indécision de son caractère public.

TINDALL (le baron), lieutenant-général belge, etc.

Né à Bruxelles dans la classe bourgeoise. Il passa en France, où il prit du

service en 1792, et fit ensuite toutes les campagnes de la révolution. Il se distingua dans plusieurs rencontres, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de général. Rentré dans sa patrie en 1814, il fut mis en activité sur-le-champ, et il est aujourd'hui commandeur de l'ordre militaire de Guillaume, inspecteur-général de l'infanterie, et commandant en chef dans les provinces méridionales.— Un autre Tindall (*Guillaume*), théologien, antiquaire anglais et chapelain de la tour de Londres, se fit connaître dans le monde littéraire par différens ouvrages non dépourvus de mérite, et parmi lesquels on cite *les Excursions d'un jeune homme dans la littérature et la critique ; l'Histoire et les Antiquités de l'abbaye et du bourg d'Evesham*, et enfin un poëme intitulé : *la Balance des avantages et des dangers du génie.* Guillaume Tindall, déjà membre alors de la société des antiquaires, se brûla la cervelle à la tour de Londres, en 1804, sans qu'on pût deviner le motif de cet acte de folie.

TIPPOO-SAËB, roi de Mysore, etc. Né en 1749, et fils du célèbre Hyder-Aly, prince indien, tributaire du grand Mogol, qui se rendit indépendant, soumit plusieurs de ses voisins, et laissa à son fils un état de près de quatre-vingt-sept millions six cent trente milles anglais, et rapportant seize millions de livres sterling. Tippoo, héritier du caractère inquiet de son père, et non de ses talens, plus soldat que général, et surtout mauvais administrateur, parut un instant augmenter encore l'éclat de cette nouvelle puissance, dont il porta les forces militaires à plus de deux cent mille hommes; mais dédaignant de se faire aimer de ses peuples, payant mal ses troupes, prodigue en fantaisies et en objets de faste, avide d'argent sans connaître les moyens d'assurer ses revenus sur une bonne administration, il diminua ses trésors et ses ressources dans le temps même de ses succès; et si on en doit croire ses vainqueurs, ses revenus étaient déjà réduits au quart dans les dernières années de son règne. Jaloux avec raison du voisinage des Anglais, il s'allia avec la France pendant la guerre de la révolution américaine, et lui rendit de grands services dans toutes les campagnes de l'Inde. Cependant compris d'abord dans la paix qui se signa en Europe, il recommença ensuite imprudemment la guerre, et la France, alors remplie de troubles elle-même, l'ayant privé des secours efficaces qu'il en attendait, il se vit obligé de se soutenir avec ses seules forces contre la compagnie anglaise des Indes et ses alliés. Il fit assez long-temps la guerre, sinon avec succès du moins avec gloire; mais la campagne de 1790 ayant été très-meurtrière, il perdit beaucoup de canons à la suite de la bataille des lignes de Travanore, qui eut lieu le 9 juin : sur plusieurs de ces pièces se trouvait l'inscription fastueuse : *Tippoo guerrier-prophète*, etc. La perte qu'il fit aussi à cette affaire de son turban, de ses bijoux et de son palanquin, l'affligea si vivement qu'il resta pendant huit jours enfermé dans sa tente sans vouloir parler à personne. Le 21 mai 1791 il vit aussi prendre sous ses yeux la ville de Bengalore, sans pouvoir la secourir: son favori qui était dans la place fut fait prisonnier, et son vieux général Killodar, qui y commandait, fut tué sur la brèche. Tippoo offrit alors de traiter de la paix; mais on rejeta sa proposition parce qu'il refusait de la faire en même temps avec les Indiens alliés des Anglais. Après s'être emparé, en avril, du fort de Chillaboram, il fit vainement de nouvelles démarches pour entamer des négociations que la crainte de son caractère actif et remuant, ou plutôt l'espoir que la compagnie des Indes commençait à concevoir de parvenir à le détrôner, rendit encore infructueuses. En effet, lord Cornwalis défit complétement, le 7 février 1792, Tippo-Saëb, qu'il fut même sur le point de faire prisonnier, et auquel il enleva ensuite presque toutes les places qui lui restaient; et c'est alors enfin que tremblant pour sa capitale il demanda encore la paix au vainqueur, qui la lui accorda aux conditions les plus dures : outre une partie de ses états, il livra aux Anglais une somme de trois millions de livres sterling, et leur remit deux de ses fils comme garans du traité. Il avait fait demander à Louis XVI, en 1791, en offrant de payer tous les frais de l'expédition, un secours de six mille hommes de troupes, avec lequel il se flattait de détruire tous les établissemens anglais dans l'Inde; et cette négociation fut conduite avec beaucoup de secret avec M. de Fresne, commandant à Pondichéry, qui envoya en France M. Léger, administrateur civil dans l'Inde, homme instruit dans les langues orientales, et auquel Tippoo avait dicté lui-même toutes les dépêches relatives à sa mission. Mais cette pro-

position, présentée au roi en décembre 1791, par M. Bertrand de Molleville, ministre de la marine, ne fut pas agréée par scrupule de conscience, et comme ressemblant trop à la guerre de l'Amérique, « affaire dans laquelle, dit le mo- » narque, on avait abusé sa jeunesse. » Cependant les intrigues de Tippoo-Sultan, qui ne pouvait se voir sans humeur dépouillé par des marchands, et qui espéra plusieurs fois être aidé par ses anciens alliés; quelques efforts faits par le directoire, qui, en 1797, envoya des officiers a Séringapatam; l'ambition des Anglais qui ne demandaient qu'un prétexte pour achever de détruire l'ennemi qu'ils avaient affaibli, et qui craignirent ou eurent l'air de craindre un moment que Napoléon, maître de l'Egypte, ne pénétrât dans l'Inde, rallumèrent bientôt une guerre qui finit, en 1799, par la conquête entière du royaume de Mysore et la mort de Tippoo, qui succomba en héros sur les remparts de sa capitale, âge de cinquante-deux ans. On trouve dans l'histoire de Mysore, par Michaud, un portrait de ce prince, dont voici les principaux traits. Sa taille était de cinq pieds huit pouces; il avait le cou gros et court, les épaules carrées et beaucoup d'embonpoint; ses membres étaient petits, particulièrement ses pieds et ses mains; ses yeux grands et ses sourcils arqués : il avait le nez aquilin et le teint brun. Tippo-Saëb, dans les premières années de sa jeunesse, était généralement estimé à la cour, et Hyder-Aly ouvrait déjà son cœur paternel à l'idée du règne heureux de son fils. Mais quand il fut sur le trône il ne tarda pas à tromper ces brillantes espérances. En effet, à mesure qu'il rencontra des obstacles dans sa nouvelle carrière, son caractère devint plus irascible; et ne trouvant point dans son génie assez de ressources pour vaincre les difficultés, il eut trop souvent recours aux moyens de la tyrannie. Son orgueil ne fut qu'une vanité puérile, et son ambition alla toujours jusqu'au délire. Il n'était cependant pas dépourvu d'une sorte de noblesse dans les sentimens, et faisait partie du petit nombre des hommes qui ne transigent jamais avec les revers, et qui, dans l'adversité, ne descendent pas plus bas que leur fortune. Il disait souvent dans son conseil « que le sentiment de » l'honneur devait être le sentiment pré- » dominant dans l'âme d'un prince, et » que lorsqu'il avait éprouvé des revers » par la supériorité de ses ennemis, il » ne devait se reposer qu'après en avoir » tiré une vengeance éclatante. *Pour* » *conserver*, ajoutait-il, *le souvenir de* » *mes infortunes, j'ai cessé de chercher* » *le sommeil sur un lit de coton ; je ne* » *dormirai sur le duvet que lorsque je* » *serai victorieux*. » Il fut toujours inflexible dans sa haine : heureux s'il se fût montré aussi constant dans le choix de ses moyens et dans son attachement à ses ministres fidèles! Ce prince aimait les arts et avait recueilli une bibliothèque précieuse que les Anglais ont confiée aux soins de l'académie de Calcutta.

TIRABOSCHI (*Jérôme*), célèbre historien italien, etc.

Né à Bergame le 16 décembre 1731. Il fut destiné dès sa plus tendre jeunesse à l'état ecclésiastique; fit en conséquence des études tout à la fois théologiques et littéraires, et entra en 1746 dans l'ordre des jésuites, où il professa ensuite avec distinction la réthorique à Milan. Le duc de Modène ayant nommé en 1770 Tiraboschi son bibliothécaire, il se montra digne de cette place par son goût éclairé et par l'étendue de son érudition; et la ville de Modène inscrivit bientôt après son nom dans le catalogue de ses citoyens nobles, et lui donna des preuves d'estime qui ne cessèrent qu'à sa mort, arrivée au mois de juin 1794, dans la soixante-troisième année de son âge. Parmi les principaux écrits de ce laborieux auteur on cite des *Mémoires sur l'ancien ordre des Humiliés;* la *Bibliothèque des écrivains de Modène;* et enfin sa célèbre *Histoire de la Littérature italienne*, depuis le siècle d'Auguste, ouvrage qui a placé cet écrivain dans le rang des critiques et des littérateurs les plus distingués. Tiraboschi, comme tous les Italiens, prodigue presque toujours trop d'éloges aux auteurs de sa patrie; cependant on ne peut se dissimuler qu'il a rendu un vrai service à la littérature en publiant cette histoire, et qu'on doit lui savoir un gré infini de la justice et de la modération qu'il y a mises.

TOALDO (*Joseph*), fameux professeur italien, membre de l'académie des sciences de Padoue, etc.

Né le 11 juillet 1719 dans un petit village près de Marotisca. Il fut placé en 1733 au séminaire de Padoue, où il étudia les humanités, la réthorique, la philosophie, la théologie et surtout les

mathémathiques. Il prit ensuite le grade de docteur en théologie, et fut dès lors destiné à l'enseignement. Le premier travail que l'on confia au nouveau professeur fut celui de présider à la réimpression des œuvres de Galilée, auxquelles il composa une préface et ajouta des notes qui augmentèrent l'édition de beaucoup de fragmens inédits : ce ne fut qu'après avoir eu à lutter courageusement contre l'inquiétude des trois magistrats réformateurs, qu'il obtint d'imprimer les fameux dialogues sur le système du monde, et d'y ajouter plusieurs apostilles écrites de la main de Galilée. Nommé professeur d'anatomie, de géographie et de météorologie à l'université de Padoue en 1762, il s'empressa d'indiquer la nouvelle direction qu'il voulait donner à cet établissement, et parvint à faire décréter l'érection d'un observatoire propre aux études astronomiques. En 1774 il rédigea des livres élémentaires à l'usage de ses élèves, et fit imprimer en 1769 un *Abrégé de Trigonométrie* plane et sphérique, théorique et pratique, avec les tables de De Parcieux. Cet ouvrage estimable, conçu avec clarté et écrit avec précision, fut suivi de l'*Essai météorologique*, qui assura à son auteur un rang distingué parmi les physiciens : on n'a en effet rien écrit de plus savant et de plus judicieux sur la météorologie et l'influence de la lune sur les saisons. L'état vénitien doit aussi l'usage multiplié des paratonnerres à ce célèbre professeur, qui imprima plusieurs mémoires sur les conducteurs destinés à détourner la foudre. La société académique de Montpellier ayant proposé alors le problème de l'application de la météorologie à l'agriculture, Toaldo envoya au concours son mémoire, qui fut couronné, traduit presqu'en toutes les langues de l'Europe, lu partout avec avidité, et toujours cité avec éloges. En 1776 il fit insérer dans le journal d'agriculture de Venise un autre mémoire très-développé sur les thermomètres et les baromètres; publia l'année suivante une édition italienne des tables astronomiques et de l'abrégé de Lalande, et traduisit aussi son astronomie des dames. Lors de l'institution à Padoue d'une académie des sciences, arts et belles-lettres, Toaldo en fut nommé membre. Il entreprit en 1788 le voyage de Rome et de Naples, et parcourut ensuite l'Istrie et la Toscane: les observations qu'il fit dans sa route lui donnèrent occasion d'insérer dans le quatrième volume des mémoires de l'académie de Padoue un mémoire qui avait pour objet d'éclaircir et de déterminer quel avait dû être le vrai lieu de l'Apennin qui ouvrit un passage à Annibal pour exécuter ses marches en Toscane. Dans l'année 1789 il fit imprimer son *Traité de Gnomonique*, et introduisit à Padoue les horloges françaises. Toaldo, toujours infatigable, publia, tant dans son journal astro-météorologique que dans les journaux étrangers, une foule de discours et d'observations relatives à la météorologie et à la physique, et c'est au milieu de ses travaux qu'il fut attaqué d'apoplexie, et mourut le 11 novembre 1798, emportant l'estime des savans et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient.

TODI (*Maria-Francesca*), célèbre chanteuse portugaise, etc.

Né en Portugal vers 1748, et élève de David Perez. Elle se rendit en 1772 en Angleterre, où elle s'engagea dabord dans l'opera bouffon. Mais sentant bientôt que le genre de sa voix et de son chant était beaucoup plus propre à l'opéra seria, elle chanta alors le contre-alto. En quittant Londres Mme Todi vint à Paris, et parut au concert spirituel, où elle fit une sensation prodigieuse et obtint un succès qui, après différens voyages, n'a fait que se confirmer. L'aurore de la musique commançait à cette époque à luire en France; on y avait bien entendu des virtuoses célèbres, mais aucun n'avait encore réuni au même point que Mme Todi les qualités analogues au goût naissant de la nation : c'est par l'expression surtout qu'elle sut plaire, et que sa voix, son âme, sa figure ne laissaient alors rien à désirer. On lui donna bientôt pour rivale Mme Mara, dont la voix brillante, légère et d'une facilité étonnante, était bien digne de lui disputer le sceptre du chant; mais la scène étant alors trop petite pour deux talens du premier ordre, Mme Todi partit en 1783 pour l'Allemagne, et s'engagea aussitôt au théâtre de Berlin, où elle ne resta qu'un an. Elle alla ensuite à Saint-Pétersbourg; fut nommée cantatrice de la cour, et reçut de Catherine II un collier de diamans au sortir d'une représentation de l'*Armida*, de Sarti. En 1787, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, l'appela une seconde fois au théâtre de Berlin, en lui assurant un

traitement de six mille écus (24,000 fr.) et elle quitta encore la Prusse au mois de mars 1789 pour retourner de nouveau à Paris. Les troubles qui éclatèrent alors en France l'ayant néanmoins empêchée de s'y rendre, elle chanta à Mayence, puis à Hanovre, et se fixa ensuite en Italie, où elle eut des succès étonnans pendant un grand nombre d'années. Mme Todi avait la voix large, sonore et fort étendue dans les sons graves, quoique plus faible dans les sons aigus. Lorsqu'elle chantait avec le plus d'expression, un certain voile rendait encore sa voix plus touchante, et les airs de tendresse étaient réellement pour elle des occasions de triomphe. Cependant, quoique les morceaux de bravoure ne fussent pas ceux où elle brillait le plus, elle avait tant de talent qu'elle savait vaincre toutes les difficultés, et se tirait des passages les plus difficiles avec infiniment d'habileté.

TOFINO (don *Vicente*), savant mathématicien et astronome espagnol, etc.

Issu d'une famille honnête. Il fit des études distinguées; s'appliqua particulièrement aux mathématiques et à l'astronomie, et s'y fit une telle réputation que lorque le gouvernement espagnol fut convaincu par sa position topographique de la nécessité d'augmenter sa marine et sa navigation, il chargea, en 1783, Tofino de travailler à l'atlas hydrographique et à la description exacte des côtes. Après avoir parcouru, par ordre du roi, toutes celles de l'Espagne avec d'autres savans espagnols, il reçut, au retour de son voyage, l'ordre de publier ses observations, afin de faire mieux comprendre les cartes qu'on avait levées des côtes de la Méditerranée, et il les fit paraître sous le titre de : *Routier des côtes d'Espagne sur la Méditerranée, et de son Correspondant d'Afrique*, avec l'explication des cartes maritimes présentées au roi, etc. Tofino mit en tête de son ouvrage une introduction qui renferme l'histoire de la géométrie et des grands progrès faits par les modernes, et avoue avoir suivi dans toutes ses opérations astronomiques les méthodes adoptées par les célèbres astronomes français Picard et La Hire, en combinant, autant que possible, les opérations terrestres avec les opérations maritimes. On doit aussi à cet auteur un autre ouvrage à l'usage des élèves de marines, intitulé : *Traité de Géométrie élémentaire rectiligne*, enrichi d'un traité du sinus et de la tangente : c'est un ouvrage méthodique et très-distingué par sa clarté, et dont on a fait plusieurs éditions. Tofino travailla constamment à propager l'étude de l'astronomie en Espagne, et s'est également occupé, pendant seize années consécutives, à faire journellement des observations astronomiques à l'observatoire de Cadix : il publia postérieurement *le Routier des côtes d'Espagne sur l'Océan Atlantique et des îles Açores*; et c'est de cet ouvrage qu'un journal français, après en avoir fait l'analyse, dit que cette production est la meilleure réponse que l'on pourrait faire à ceux qui demandent ce qu'a fait l'Espagne pour les sciences. Tofino, devenu successivement directeur des compagnies des gardes royales de la marine, brigadier de l'armée navale espagnole, membre de l'académie d'histoire de Madrid et de celles des sciences de Paris et de Parme, mourut en 1806 dans la capitale de l'Espagne, et fut généralement regretté.

TOLSTOI (le comte *Ostermann*), général russe, gouverneur de Saint-Pétersbourg, ambassadeur, etc.

Né en 1775, d'une famille ancienne. Il fit ses premières armes dans les guerres de Turquie et de Pologne, où il se distingua par sa bravoure et quelques talens militaires; et devint au mois de septembre 1803, commandant d'un corps d'armée destiné à agir en faveur de l'Autriche contre la France. Il pénétra peu après dans l'électorat d'Hanovre, et cerna la forteresse de Hameln, où commandait alors le général Barbou. Après la bataille d'Austerlitz, M. de Tolstoi évacua l'électorat, et obtint à la fin de cette campagne le gouvernement de Saint-Pétersbourg : ses services l'avaient déjà fait nommer chevalier de plusieurs ordres. Au commencement de la campagne de 1812, il commanda un corps russe en remplacement du comte Schuwaloff; annonça le 1 juillet qu'il avait battu les Français à Ostrowno, quoique ceux-ci dirent le contraire dans leurs bulletins, et le prouvèrent en continuant leur mouvement en avant. Le 17 octobre 1813, le général Tolstoi, qui avait perdu le bras gauche dans un combat opiniâtre à Pirna, fut encore battu complétement à Plauen, par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qui lui prit trois mille hommes et vingt pièces de canon. Il opéra ensuite sa jonction sur l'Elbe avec le comte de Klenau, et les résul-

tats définitifs de leurs opérations combinées furent la capitulation de Dresde et de Sonnenstein. Les services de M. de Tolstoi pendant cette campagne et la suivante furent récompensés par plusieurs grâces de son souverain, qui lui accorda aussi, à titre de prêt, pour rétablir ses affaires, une somme de cinq cent mille roubles, remboursable en dix ans. M. de Tolstoi, nommé ambassadeur de Russie à Paris en 1814, fut presque aussitôt remplacé par M. Pozzo-di-Borgo, et mourut à Dresde vers la fin de décembre 1816 : il était aussi grand-maréchal de la cour et chevalier de différens ordres russes et étrangers.

TOMASI (*Jean-Baptiste*), grand-maître de l'ordre de Malte, etc.

Né à Crotone le 6 octobre 1731, de parens illustres dans les armes. Il fut envoyé à Malte dès l'âge de douze ans, en qualité de page d'honneur du grand-maître Pinto, et passa, après son service fini, à bord d'un vaisseau commandé par son oncle, avec lequel il fit ce qu'on appelait alors ses caravanes. Il continua à servir dans la marine de l'ordre, où il acquit la réputation d'un des meilleurs officiers; s'éleva successivement jusqu'au grade de commandant en chef, dont il exerça les fonctions pendant quarante ans avec beaucoup de bravoure et d'intelligence, et fut enfin nommé grand'croix : il eut alors ses entrées dans le conseil. Envoyé en 1784 comme résident de Malte auprès du grand-duc de Toscane, il resta à Florence jusqu'à son élection à la grande-maîtrise, qui eut lieu en 1803, et mourut à Catane en Sicile vers la fin de juillet 1805.

TOMASO-D'AMATO (*N.*), fou sicilien, etc.

Né à Messine, où il jouissait d'une honnête aisance. Les idées révolutionnaires lui tournèrent la tête à un tel degré qu'assistant à la messe à Naples, au mois de mai 1794, il s'élança tout à coup à l'autel, prit le calice et l'hostie, et se tournant vers le peuple, il s'écria : « *Liberté ! liberté !* » Les lazzaronis présens se précipitèrent aussitôt sur lui comme des furieux, et voulurent le mettre en pièces. On eut beaucoup de peine à l'arracher de leurs mains, et on le sortit de l'église tout couvert de blessures; mais il ne cessait de crier *vive la liberté !* et de menacer de la vengeance des Français, si on lui faisait le moindre mal. Il fut conduit aussitôt à la maison des fous; cependant, soit qu'on voulût faire un exemple pour intimider les partisans de la révolution, soit tout autre motif, on constata légalement qu'il jouissait pleinement de sa raison, ce dont il est au moins permis de douter, et on le livra à la justice civile, qui le condamna à être brûlé.

TORELLI (*Christophe*), premier baron de la Pouille et du Capouan, noble polonais, chevalier des ordres royaux de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc, etc.

Né à Parme le 27 décembre 1711, de Charles Ier et de Joconde d'Autriche-Correggio, comtesse de Medesano, des princes de Correggio, descendant direct de la branche aînée des souverains de Ferrare, puis comte de Guastalla. Christophe, véritable héritier légitime de ce duché, ainsi que d'une partie des immenses biens des Ezzeline, était aussi le seul héritier légitime des comtes de Guastalla et de Montechiarugula, appelés à la principauté de la Mirandole, et resta dépouillé de tous ses biens, sauf le marquisat de Gualteri, qu'il possédait du chef de Geneviève Bentivoglio. Cependant, avec ces faibles débris d'une aussi grande fortune, il sut encore conserver la dignité convenable à son rang, et faire du bien autant qu'il fut en lui. La terrible inondation du Pô en novembre 1765 développa la beauté de son âme et la sensibilité de son cœur : en effet, il recueillit dans son palais toute la population des bords de ce fleuve dépendante de ses terres, et nourrit ces infortunés de ses deniers jusqu'à ce qu'ils eussent pu reconstruire leurs habitations et ensemencer leurs terres : ces traits d'une vraie grandeur méritent bien quelque place dans l'histoire. Christophe choisit ensuite le comte Adriano, son cousin-germain, qui s'était distingué à la prise de Velletri, depuis colonel du régiment Torelli, au service du duc de Modène, pour aller à Varsovie complimenter Stanislas-Auguste sur son avénement au trône; et y députa une seconde fois deux autres de ses parens en 1789. Quoiqu'il fût allié du duc de Modène, et proche parent de la duchesse, ce prince ne souffrit jamais qu'il fît aucune réclamation sur la Mirandole, Carpi ni Correggio, à cause, disait-il, qu'il était son sujet; et Christophe ne put jamais obtenir non plus de l'infant duc de Parme, don Ferdinand, la levée du ban prononcé en 1612 contre sa branche : ce ne fut même qu'avec peine qu'il eut la permission de faire relever

à l'Annunziata la tombe du célèbre poète Torelli-Pomponio. Christophe, lié avec le comte Paradisi, l'abbé Tiraboschi, Spallanzani et l'abbé Genesio-Mussini, aimait les lettres et les savans; mais ces derniers étaient encore, s'il est possible, plus particulièrement appréciés par Catherine Canossa, sa femme, dernière héritière de la branche aînée de ces illustres marquis de Canossa, collatéraux de la grande comtesse Mathilde. Christophe mourut en 1795, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, emportant l'estime et les regrets universels.

TORMAZOFF (le comte de), général de cavalerie russe, gouverneur de Moscou, etc.

Il signala de bonne heure son courage contre les Perses, qu'il vainquit plusieurs fois; fut ensuite employé contre les Polonais dans la campagne de 1794, et reçut alors de l'impératrice Catherine II la grande croix de Saint-Wladimir, puis une épée enrichie de diamans, quoiqu'il eût été battu par Kosciusko à Raslavicé, entre Cracovie et Varsovie. En 1808, le général Tormazoff devint, après le départ du maréchal Buxhowden, gouverneur militaire de Riga, fonction qu'il abandonna au retour de ce général pour solliciter sa démission, qu'il obtint le 20 novembre 1807. En 1812, époque de la funeste invasion de Napoléon en Russie, le général Tormazoff fut pourvu du commandement d'un corps destiné à couvrir le duché de Varsovie, et entra en Pologne le 16 juillet. Mais les progrès rapides des Français le forcèrent bientôt à se retirer, et le combat de Podubna, où il fut battu, décida l'évacuation de ce pays. Lorsque les troupes françaises, épuisées de fatigues, de froid et de faim, se replièrent sur l'Allemagne en décembre, le général Tormazoff s'empara de Grodno. Dans la campagne de 1813, il combattit à Lutzen, où il fit inutilement des prodiges de valeur, et remplaça au mois de septembre 1814 le comte Rostopchin dans le gouvernement de Moscou.

TORO (le marquis del), l'un des généraux américo-espagnols, etc.

Né à Caracas vers 1769, d'une famille riche et distinguée parmi les conquérans espagnols. Il était colonel, chevalier de l'ordre de Charles III, et recteur de la municipalité de Caracas lorsque la révolution éclata. Il se montra parmi les premiers habitans de cette ville qui tentèrent d'y établir un gouvernement indépendant des cortès et de Joseph Bonaparte tout à la fois, et fut arrêté en 1808 comme signataire d'une pétition ayant pour but d'établir dans la province de Vénézuéla une junte à l'instar de celle d'Espagne. Relâché quelques jours après, il fut employé en 1810, comme commandant d'un corps de troupes envoyé par la junte suprême de Caracas au secours des départemens de Mérida et de Truxillo, menacés par le gouverneur royal de Maracaybo. Il négocia d'abord inutilement avec celui-ci pour l'amener à son parti; et voyant que ses tentatives étaient inutiles, il prit le parti de marcher contre le département de Coro, et entra sur le territoire au mois de novembre 1810. Tout céda d'abord à l'effort de ses armes, et il s'empara même des faubourgs de la capitale malgré la résistance qu'il éprouva; mais ayant négligé d'échelonner ses troupes pour assurer ses communications, ainsi qu'il devait le faire dans un pays sauvage et sablonneux, il se trouva séparé de ses secours, fut obligé de battre en retraite avec une extrême difficulté, et manqua ainsi le but de son expédition. L'année suivante, au mois d'avril, le général del Toro fut également chargé de réduire la ville de Valencia, qui venait de se séparer de la république de Vénézuéla, par le moyen des Espagnols qu'elle renfermait dans son sein; mais après avoir forcé avec beaucoup de perte un passage qui y conduisait, il fut rappelé par son gouvernement qui commençait à douter de son habileté militaire, et qui lui donna pour successeur le fameux Miranda. Depuis lors le marquis del Toro fut obligé d'émigrer à la Trinité pour éviter de tomber aux mains des Espagnols, et y vit encore aujourd'hui des bienfaits de sa famille, ses biens ayant été confisqués par ordre du roi. — Son frère, don *Ferdinand* del Toro, né aussi à Caracas en 1779, passa fort jeune en Espagne, où il servit dans le militaire jusqu'en 1811, époque à laquelle il revint à Caracas avec le grade de colonel, l'emploi de sous-inspecteur-général et la décoration de l'ordre de Charles III. Lors de la révolution américaine contre la métropole, il se déclara en faveur de la liberté, et combattit avec beaucoup de courage sous les ordres du général Miranda. Il se distingua aussi d'une manière particulière à la prise de Valencia; mais au mo-

ment où il attaquait audacieusement une batterie royaliste, il eut les deux jambes emportées par un boulet de canon. Hors d'état dès lors de servir sa patrie, il prit le parti de se retirer avec son frère dans l'île de la Trinité, où il occupe ses loisirs à l'etude de son art : il est généralement regardé comme un très-bon militaire.

TORRE (le duc della), grand seigneur napolitain, etc. (Voy. DELLA TORRO.)

TOSCANO (*A.*), révolutionnaire calabrois, etc.

Né en Calabre, où il était riche propriétaire à l'époque des troubles politiques occasionnés par l'entrée des Français en Italie. Il parut embrasser leur cause, et se vit ensuite obligé de fuir sa province à l'époque de la révolution de Naples, en 1799, à cause des ravages qu'y commettaient les soldats aux ordres du cardinal Ruffo. Il se retira alors à Naples avec une foule de ses compatriotes qui partageaient ses opinions républicaines, et fut choisi pour commander le château de Villiena. Attaqué bientôt par toutes les forces réunies du cardinal, Toscano tint long-temps encore les troupes royales en échec; mais celles-ci ayant enfin pénétré de toutes parts dans le fort, le brave et malheureux Toscano, quoique tout couvert de blessures, se traîna au magasin à poudre où il mit le feu, et ensevelit ainsi sous les ruines les vainqueurs et les vaincus.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, célèbre noir de Saint-Domingue, etc.

Né en 1745, de parens esclaves dans la partie septentrionale de Saint-Domingue. Il montra dès sa jeunesse une affection particulière pour les animaux; épousa, à l'âge de vingt-cinq ans, une femme dont il eut plusieurs enfans, et mérita par ses qualités, et surtout par sa bonne conduite, la faveur du bailli, M. Bayon de Libertas, qui lui apprit à lire et à écrire, et lui fit faire d'assez grands progrès dans l'arithmétique, science absolument étrangère aux Nègres. Il devint ensuite le postillon de son bienfaiteur, et employa ses loisirs à cultiver ses talens et à acquérir des connaissances qui ornèrent son esprit, adoucirent ses mœurs, et le mirent depuis en état de prétendre à de plus hautes destinées. Lorsque les Nègres se soulevèrent en 1791, Toussaint, encore esclave, refusa de prendre parti parmi eux malgré les sollicitations des chefs, et se montra même révolté des assassinats qu'ils commirent. Il fit plus, il sauva peu après son maître de la fureur des insurgés, trouva moyen de soustraire au pillage une partie de sa fortune, et le fit partir secrètement avec sa famille pour l'Amérique septentrionale. Après avoir ainsi satisfait à la reconnaissance, le généreux nègre crut pouvoir suivre l'impulsion donnée à ses pareils par la révolution française, et acquit bientôt une grande influence dont il usa généralement avec modération. Pendant les troubles de Saint-Domingue, il se montra beaucoup moins cruel que la plupart de ses concurrens; finit par se trouver à la tête d'un parti puissant; et commanda sous Rochambeau en 1796, une division de l'armée française. L'espèce d'ordre qu'il parut vouloir établir dans la partie où il régnait augmenta peu à peu le nombre de ses partisans, et accrut encore son influence. En avril 1797 il fit des progrès si considérables dans l'ouest, contre les Anglais, que le directoire l'en récompensa par le don d'un sabre et d'une paire de pistolets. Cependant, après avoir obtenu, en 1798, de nouveaux succès, il refusa de reconnaître les agens du gouvernement français; força Santhonax à se retirer, en l'accusant de toutes sortes de projets criminels, et parvint ainsi à capter le suffrage de beaucoup de colons, surtout de ceux qui étaient en opposition avec le parti révolutionnaire : il ne tarda pas néanmoins à laisser percer le projet de faire de Saint-Domingue un état indépendant. Le directoire crut néanmoins devoir dissimuler, et Toussaint écrivit de son côté quelques lettres insignifiantes par lesquelles il eut l'air de ne vouloir pas rompre entièrement avec la métropole : il envoya même alors ses deux enfans en France pour les faire élever dans la religion chrétienne. « S'ils sont » bons chrétiens, disait-il, ils seront » bons soldats, et ils aimeront leur pa» trie. » Mais, en 1799, de nouvelles divisions, et bientôt la guerre civile, éclatèrent entre lui et le général Rigaud qui commandait dans le sud; et des flots de sang inondèrent ce malheureux pays. Enfin, en 1800, Toussaint l'emportant se vit maître de toute la colonie, et chercha encore alors à laisser de l'incertitude sur la nature des rapports qu'il comptait conserver avec la France. Il publia d'abord une amnistie dont il excepta cependant quelques-uns des partisans de Rigaud; rétablit ensuite l'ordre dans la partie du nord, où des troubles s'étaient manifestés, et désarma les noirs insurgés. Lorsque tout fut calmé, Tous-

saint-Louverture se rendit au Cap, faisant conduire devant lui quarante prisonniers, dont il fit punir de mort treize des principaux, au nombre desquels était le général Moyse, son neveu : il envoya les autres en prison en attendant leur jugement : et pour intéresser les blancs à sa cause, Toussaint accusa les vaincus des plus odieux projets contre leur caste. Cependant il conservait toujours l'apparence de l'union avec la France, et adressa des lettres au premier consul, annonçant l'entière pacification de la colonie, et demandant que l'on approuvât les promotions qu'il avait faites des militaires qui avaient contribué à cet heureux résultat. Il mandait aussi au gouvernement que l'assemblée centrale de Saint-Domingue s'était donnée une constitution, et que pour satisfaire aux vœux des habitans il allait la faire exécuter provisoirement jusqu'à ce qu'elle eût été approuvée par la métropole. Il envoya peu après un agent à la Jamaïque pour sonder les intentions du cabinet britannique, sous le prétexte d'acheter des esclaves noirs; mais le gouvernement anglais parut alors franchement se refuser à toute espèce de communication avec lui. Le 26 novembre 1800, il publia une proclamation contenant l'éloge de sa conduite politique et militaire, dans laquelle il parlait de l'empire de la morale ainsi que de celui de la religion, et publia, sous le titre modeste de *réglement*, des lois très-sévères pour la répression *du vice*, et pour contenir, disait il, les étrangers et les gens sans aveu. Il rappela ensuite les émigrés, déclara la religion catholique seule religion de l'état, et grossit ainsi son parti d'un grand nombre de blancs qui regrettaient secrètement le régime de l'esclavage, et qui appuyaient le despotisme de Toussaint comme le premier pas du retour à l'ancien ordre de choses : c'est aussi à cette époque, et sans doute pour les mêmes motifs, que les plus forcenés royalistes de France se groupaient autour de Napoléon, qu'ils flattaient de toutes les manières, et dont ils acceptaient des emplois qu'un peu de conscience aurait dû leur faire refuser. Ces changemens ne furent pas tous également bien accueillis du gouvernement français, et le premier consul écrivit à Toussaint une lettre contenant un mélange d'éloges et d'improbations, avec l'invitation formelle de reconnaître la mission du général Leclerc. « Si le pavillon français, disait-il, flotte sur Saint-Domingue, c'est à vous et à vos braves noirs » qu'il le doit. Appelé par vos talens et » la force des circonstances au premier » commandement, vous avez détruit la » guerre civile, remis en honneur la re- » ligion et le culte de Dieu, de qui tout » émane. *La constitution que vous avez* » *faite renferme beaucoup de bonnes* » *choses*, mais elle en contient aussi qui » sont contraires à la dignité et à la sou- » veraineté du peuple français? » Ces insinuations n'eurent pas l'effet désiré; Toussaint trouva que les éloges lui étaient dus; et comptant sur les blancs autant que sur les nègres alarmés pour leur liberté, mais surtout assuré d'avoir un auxiliaire puissant dans l'influence homicide du climat, il se disposa à la résistance. En effet, lorsque le 1er février 1801 il apprit que la flotte française était à la vue du Cap, il fit notifier aux généraux Leclerc et Villaret-Joyeuse que son intention était qu'ils n'entrassent point en ville, eussent-ils cent vaisseaux et cent mille hommes. Les généraux français, indignés d'un pareil ordre, dirent à l'envoyé que si les clés ne leur étaient pas remises à huit heures du soir, ils feraient les dispositions pour le forcer à l'obéissance. En conséquence, dès le lendemain on commença l'attaque avec la plus grande vigueur; les noirs, effrayés et prévenus que le général Leclerc avait effectué son débarquement, s'enfuirent; et armés chacun d'une torche, ils mirent le feu à la ville et dans toutes les habitations par où ils passaient. Malgré ces premiers excès, Leclerc envoya néanmoins à Toussaint ses trois enfans avec leur instituteur Coanon, démarche qui n'eut point de succès; et le 17, Toussaint fut déclaré hors de la loi par le capitaine-général, puis défait peu de jours après aux Gonaïves par l'armée française. Il se retrancha d'abord avec trois mille hommes dans la ravine à Couleuvres, où la division de Rochambeau le força et lui tua huit cents hommes, et Toussaint se réfugia alors dans les bois avec cinq cents noirs. Il en rassembla bientôt cinq cents autres, à la tête desquels il opéra sa jonction avec Christophe, et conçut vainement le projet de faire soulever tout le département du nord. Battu à Plaisance par le général Desfourneaux, qui le repoussa vivement, il se porta ensuite au Dondon, à la Marmelade, et enfin devant le Cap, d'où il fut également repoussé. Cependant il

réussit à faire insurger les cultivateurs; mais, poursuivi vigoureusement partout, abandonné par une parti des noirs, parmi lesquels tout le parti républicain lui était entièrement opposé, il fut enfin vaincu et obligé de se soumettre au général Leclerc, de qui il reçut l'ordre de se retirer sur une plantation aux Gonaïves, avec défense d'en sortir sans permission. Un mois après, le nouveau maître de Saint-Domingue, qui craignait encore l'influence de Toussaint, publia qu'il avait voulu fomenter une nouvelle insurrection, et le fit arrêter, puis déporter en France. Il arriva à Paris le 7 août, escorté par un détachement de dragons, fut enfermé au Temple, et mis ensuite au fort de Joux, près de Besançon, où il mourut en 1803. On crut généralement que sa fin avait été hâtée par le poison; mais il est plus naturel de penser qu'il ne put résister long-temps à la température glaciale des affreux cachots où il était plongé. Toussaint-Louverture était, disent ses ennemis, rusé, hypocrite, cruel et surtout orgueilleux: on prétend que dans ses lettres à Napoléon il employait pour suscription *le premier homme des noirs au premier homme des blancs*. Si la fortune eût secondé ses projets, il n'est pas douteux qu'il aurait, comme Dessalines et Christophe, suivi, mais pourtant avec plus de circonspection et d'astuce, le plan de réduire à rien la population des blancs et des mulâtres.

TOWNLEY (*Charles*), antiquaire anglais, etc.

Né en 1738, d'une famille de Townley-Hall au comté de Lancastre. Il reçut une excellente éducation, et se consacra par goût à l'histoire naturelle. Il se forma ensuite un superbe muséum de statues antiques, de médailles et de manuscrits, et remplit sa maison de Westminster de morceaux d'architecture égyptienne et de modèles des plus beaux monumens de la Grèce et de Rome. Sa collection de médailles était aussi d'un très-grand prix, et, dans ses manuscrits, on en distingue un d'Homère, qu'on a compulsé pour la dernière édition: un Français, M. d'Hancarville, a publié et enrichi les antiquités étrusques de Townley. Ce savant, qui était membre de la société royale de Londres, de celle des antiquaires, et l'un des gardes du muséum britannique, a laissé par testament une somme de 4000 livres sterling, pour être employée à un édifice qui contiendra sa collection: il mourut en 1805, âgé d'environ soixante-sept ans.

TRACY (*Uri*), sénateur américain, etc.

Né dans le Connecticut. Il fut reçu gradué, en 1778, au collége d'Yale; dirigea ensuite ses vues du côté du barreau, et se distingua tellement dans cette profession qu'il fut élu député au congrès organisé après la révolution d'Amérique. Tracy consacra les quatorze dernières années de sa vie au service de son pays, dans les assemblées nationales, où il fut admiré de son parti et respecté même du parti contraire. Après avoir été quelque temps membre de la chambre des représentans, il devint sénateur à la place de Hillhouse, qui avait donné sa démission en 1796, et conserva lui-même cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1807, par sa propre imprudence. En effet, dans un moment où sa santé était déjà très-chancelante, il s'exposa en assistant aux funérailles de M. Baldwin, son ancien compagnon d'études, et précédemment son collègue au sénat, aussi dès cet instant le mal empira toujours, jusqu'au moment où il l'emporta. Tracy, exclusivement occupé des intérêts publics, négligea sa fortune particulière, unique objet de l'attention de beaucoup d'hommes, et mérita les regrets qu'on éprouva de sa perte. Ses *discours* sont tous également vigoureux et savans, et jamais il n'eut d'égal dans cette partie de l'éloquence politique alors si peu connue. Quelquefois sévère, mais clair et précis dans ses raisonnemens, la chaleur des débats, la rapidité de ses idées et l'impétuosité de son éloquence doivent lui assurer l'indulgence pour quelques incorrections échappées à sa plume dans les six dernières années de sa vie.

TRANT (sir *Nicolas*), général anglais, etc.

Né en Angleterre d'une famille irlandaise. Il fit ses premières armes dans l'état-major du duc de Brunswick en 1792, et servit les deux années suivantes en Flandre, sous le duc d'Yorck. En 1796, il fut employé en Portugal dans les divisions anglaises auxiliaires, et se trouva à la prise de Minorque. Il passa, en 1801, à l'armée d'Egypte, où il eut le commandement d'un régiment. Après la rupture de la paix d'Amiens, il entra dans l'état-major du duc d'Yorck, et fut envoyé, avec le grade de colonel, en Portugal, pour y préparer le débar-

quement de sir Arthur Wellesley, aujourd'hui lord duc de Wellington : il fut aussi un des premiers anglais qui concoururent aux levées portugaises, et commanda même celles qui combattirent en 1808 avec l'armée anglaise à Rolixa et à Vimieiro. L'année suivante, il obtint le commandement de la province, au sud du Douro; et prenant position sur la Vonga avec quinze cents hommes de milices et un corps d'étudians de l'université de Coimbre, il y resta en observation tout le temps que le maréchal Soult occupa Oporto. Nommé, en 1810, gouverneur de cette ville, il se mit à la tête d'un corps de quatre mille hommes de milices, avec lequel il attaqua le parc d'artillerie du maréchal Masséna, près de Viseu, pendant sa marche sur Lisbonne, et lui fit plusieurs prisonniers : cette diversion dans les opérations du maréchal donna le temps à lord Wellington d'occuper la position de Busaco, où, le 27 septembre, celui-ci repoussa l'armée française. Le 7 octobre suivant, le général Trant, avec deux mille hommes de milices, rentra dans la ville de Coimbre, où il fit cinq mille Français, malades à la vérité, prisonniers de guerre, et s'empara des hôpitaux de l'armée de Masséna. Pendant le cours de l'hiver, il occupa la ligne du Mondego, et contribua de cette manière à accélérer la retraite de Masséna. En 1814, le général Trant, qui conservait son rang dans l'armée portugaise, vint en France pour rétablir sa santé, et repassa en Espagne à l'époque du 20 mars. De retour en France et de là en Angleterre, il s'embarqua pour le Brésil en 1817, ayant été appelé par le roi Jean VI au commandement d'une province de son nouveau royaume.

TRAUTMANSDORFF - WEINSBERG (*Ferdinand*, prince de), ministre d'état autrichien, etc.

Né le 12 janvier 1749. Il épousa, le 18 mai 1772, la comtesse Caroline de Colloredo; fut pourvu d'abord de la place de chambellan avec le titre de conseiller intime de la cour de Vienne, qui le chargea, en 1787, de négociations tendantes à empêcher le second fils du roi de Prusse d'avoir la coadjutorerie de l'électeur de Mayence, qu'il était sur le point d'obtenir; et remplaça, vers la fin de la même année, le comte de Beljioso en qualité de ministre plénipotentiaire en Brabant. Il se conduisit, dans cette place si difficile, avec beaucoup de prudence et d'adresse, et s'attira l'estime et la confiance d'un grand nombre de personnes des deux partis, malgré les pamphlets publiés contre son administration. En 1798, l'invasion de ces provinces par les Français ayant nécessité la suppression de sa charge, l'empereur lui accorda une pension de 6000 florins d'Allemagne, qu'il consacra à augmenter celles faites aux employés de la chancellerie : il était, à la vérité, très-riche. Après la retraite de M. de Thugut du ministère, M. de Trautmansdorff fut mis sur les rangs pour le remplacer aux affaires étrangères, mais on lui préféra M. Louis de Cobentzl. Il devint néanmoins grand-maître de la cour; fut élevé à la dignité de prince d'empire en 1804, puis chargé de demander en mariage, pour son souverain, l'archiduchesse Béatrix d'Est, depuis impératrice : il installa aussi, le 22 août 1810, comme grand-maître, le comte de Wrbna dans les fonctions de président de la commission d'amortissement des billets de banque. Le prince Ferdinand de Trautmansdorff fait encore en ce moment partie du ministère autrichien, avec le rang de ministre d'état et des conférences.

TRAVIS (*Georges*), théologien anglais, etc.

Né à Royton au comté de Lancastre. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir fait des études distinguées, et devint successivement vicaire d'Eastham, puis recteur de Handley au comté de Chess : on lui donna ensuite l'archidiaconat de Chester, et un canonicat de la cathédrale de cette église. Travis s'est fait connaître par quelques lettres théologiques adressées à Gibbon, dans lesquelles il prétendait constater le vrai sens d'un passage du chapitre V du Ier livre de saint Jean, dont il soutenait que le sens n'avait pas été altéré. Il publia aussi d'autres écrits où le mérite de l'érudition se réunissait à celui du style; et avait acquis une sorte de célébrité dans les matières théologiques, lorsqu'il mourut en 1797 dans un âge peu avancé.

TRENCK (*Frédéric*, baron de), célèbre aventurier prussien, etc.

Né le 16 février 1726 à Kœnigsberg, capitale de la Prusse orientale. Il se fit d'abord remarquer au collége par son audace, en proposant deux duels à ses camarades, sous prétexte d'avoir été insulté, et blessa ses deux adversaires. Accueilli à l'âge de seize ans par le Grand-Fré-

déric, qui l'admit au nombre de ses gardes en qualité de cadet, une belle figure, un caractère décidé et beaucoup d'adresse lui valurent, outre un rapide avancement, toutes les distinctions réservées aux courtisans en faveur : en effet le roi se l'attacha comme aide-de-camp, et lui fit goûter les plaisirs de la cour. Berlin était alors dans sa plus grande splendeur; les Voltaire, les Maupertuis, ainsi que plusieurs autres savans distingués embellissaient cette capitale; tous furent les amis du jeune Trenck, et sa réputation, autant fondée sur les grâces naturelles de son esprit que sur ses talens militaires présumés, ou plutôt sur la faveur dont il jouissait, lui attira tous les regards. La guerre s'étant bientôt déclarée entre l'Autriche et la Prusse, le jeune Trenck se signala réellement par des traits de bravoure peu communs, et fut décoré de l'ordre du Mérite. Mais une intrigue amoureuse avec une grande dame indiposa contre lui le souverain, qui, ne pouvant le punir pour ce prétendu crime, l'accusa de correspondance criminelle avec son cousin François, baron de Trenck, chef des Pandoures dans l'armée autrichienne. Plusieurs lettres interceptées, ou peut-être même supposées pour le perdre, convainquirent en effet le jeune Trenck d'entretenir des intelligences avec l'armée ennemie; puis il fut arrêté et conduit à la citadelle de Glatz. Son tempérament bouillant ne put s'astreindre à une détention rigoureuse et qu'il n'avait réellement pas méritée; et il forma, au bout de cinq mois de captivité, le projet de s'évader : le complot fut découvert, et une seconde tentative ne réussit pas mieux que la première. Dès lors il fut réputé coupable; tout espoir de grâce ou de justice lui fut interdit; et c'est en cet état de choses qu'un de ses amis parvint néanmoins, en exposant sa vie, à lui faciliter le moyen de sortir de sa prison. Il se retira à Vienne, où plusieurs grands seigneurs, qui s'intéressaient à son sort, lui firent obtenir de l'impératrice-reine une compagnie de cavalerie dans le régiment de Cardone, cuirassiers. Il fit aussi, avant de rejoindre son corps, un voyage de trois mois en Russie, qui n'était sans doute pas sans motifs puissans; et voulant, à son retour, terminer, dit-on, avec ses frères et sœurs le partage de la succession de leur mère, morte à Dantzig, il s'y rendit en étourdi, sans prévoir que son nom n'était pas oublié en Prusse, et que déjà les ordres étaient donnés de l'arrêter au premier moment favorable, et de préparer son cachot à Magdebourg : un de ses ennemis avait écrit de Vienne au roi de Prusse qu'il eût à se garder du baron de Trenck, parce qu'il ne faisait le voyage de Dantzig qu'avec le projet téméraire de le surprendre au moment où le prince partirait pour le camp qu'il assemblait en Prusse, et d'attenter à sa vie. Après avoir passé quatre jours avec ses frères et sœurs, il fut prévenu qu'on devait l'arrêter dans la journée, et paya alors son passage sur un vaisseau suédois pour se rendre en Russie. Mais il fut saisi au moment où il se croyait sauvé, puis conduit dans la prison de Dantzig, d'où trente hussards le conduisirent jusqu'à Berlin : là on l'enferma dans une voiture, et sur-le-champ il fut transféré, par Spandaw, dans un cachot à Magdebourg, où on le chargea de chaînes. Malgré les vives sollicitations de Marie-Thérèse pour lui faire obtenir sa liberté, il y resta plusieurs années, et le roi disait à ceux qui lui en parlaient : « Trenck étant un » homme dangereux, tant que je vivrai » il ne verra pas le jour. » Cependant le 24 décembre 1774, Frédéric ordonna que le baron fût mis sur-le-champ en liberté avec ordre de ne point paraître à la cour, ni même à Berlin. L'intérêt qu'il avait pu inspirer dans le temps à l'Autriche ayant cessé avec les événemens, il ne put rien en obtenir à son retour, et se fixa dans un coin de l'Allemagne, où il vivait d'une manière fort obscure et même malheureuse, lorsque la révolution française vint fournir à son caractère aventureux de nouveaux moyens de paraître sur la scène du monde. Arrivé en 1790 à Paris, où il se montra comme la victime du despotisme des rois, il fut accueilli par la société des jacobins, et se lia aussi avec Latude, autre intrigant à peu près de son genre, qui avait été prisonnier à la Bastille et à Vincennes pendant trente-cinq ans. A l'époque où le territoire français fut envahi par les Prussiens, Trenck offrit de se mettre à la tête d'un régiment de cavalerie, composé des Prussiens qui pouvaient se trouver en France et mécontens de leur gouvernement; mais cette proposition le fit bientôt soupçonner d'être espion de la Prusse, malgré les sujets apparens de plainte qu'il avait contre elle, et il ne tarda pas à être arrêté et conduit dans

les prisons de Saint-Lazare. Comme il n'existait effectivement contre lui aucuns motifs pour le faire juger, on l'engloba dans la prétendue conspiration des prisons, et il fut condamné à mort, en sa qualité de complice de la conjuration de Saint-Lazare, le 28 juillet 1794, à l'âge de soixante-dix ans.

TRENTE (*Philippe*), littérateur italien, etc.

Né le 21 avril 1731, d'une noble famille d'Ascoli dans le Picenum. Il fit des études distinguées; donna de bonne heure des preuves de son talent et de son bon goût en littérature, et se livra ensuite avec beaucoup de succès à la jurisprudence. Devenu successivement auditeur à Lucques, Gênes et Macerata, il fut aussi auditeur-général du cardinal Boncompagni; et ce dernier étant nommé secrétaire d'état, Trente fut élevé, le 26 septembre 1775, au gouvernement de l'église de Foligno en Ombrie: il mourut en mars 1795, et a laissé quelques tragédies imprimées à Lucques en 1765, dont les principales sont: *Oreste*, *Jonathas*, *Annibal*, etc. On lui doit également quelques ouvrages latins, dont le mérite est connu des littérateurs qui préfèrent cette langue à la leur.

TRIVULCE (*Alexandre*), général italien, etc.

Né à Milan en 1773, d'une famille illustre. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes, dans laquelle il fit des progrès rapides; se prononça hautement pour la révolution lors de l'entrée en Italie des Français, qu'il seconda puissamment; et obtint alors le commandement général de la garde nationale milanaise. Il fut ensuite promu au grade d'adjudant-général, et bientôt après à celui de général de brigade. Lors des comices de Lyon, en 1801, Napoléon choisit Alexandre Trivulce pour ministre de la guerre de la république italienne, quoiqu'il n'eût alors que ving-huit ans; mais étant plus tard venu à Paris pour assister au couronnement de l'empereur, il y mourut subitement le 3 mars 1805, et fut généralement regretté. Il descendait du célèbre Trivulce qui, étant passé au service de France sous Charles VII, contribua si puissamment au gain de la bataille de Marignan.

TRUXILLO (don), colonel des cortès espagnols en Amérique, etc.

Il embrassa de bonne heure l'état militaire; devint aide-de-camp du général Venegas, qu'il suivit dans l'Amérique du sud, lorsque celui-ci y fut envoyé par les cortès pour dompter les habitans qui voulaient se soustraire au joug de la métropole, et se conduisit avec une férocité qui n'eut que trop d'imitateurs. Se trouvant à la tête d'un corps de troupes royales, il se vanta un jour, dans une de ses dépêches, au vice-roi Venegas, « d'avoir admis des parlementaires, tandis qu'il était à la tête de » ses troupes rangées en bataille, et » d'avoir fait tirer sur eux, quoiqu'ils » fussent munis, d'après son invitation, » d'une bannière de la Vierge Marie. » Par ce moyen, ajoutait-il, je me suis » débarrassé d'eux et de leurs proposi- » tions. » Une médaille frappée en son honneur éternisa cet acte de barbarie, et son auteur rentra à Mexico le 30 octobre 1810, comme un triomphateur. Il commanda ensuite à Valadolid, d'où il repoussa les indépendans le 30 mai 1811; obtint encore quelques légers succès; fut aussi battu plusieurs fois, et disparut enfin de la scène politique avec son général qui revint en Espagne.

TUCKER (*Jean*), ministre évangélique américain, etc.

Né à Amesbury. Il fut reçu gradué, en 1741, au collége d'Harvard, puis ordonné, en 1745, collègue du révérend Christophe Trappan. Comme il n'avait pas eu tous les suffrages en sa faveur, il avait hésité long-temps; cependant l'opposition n'ayant eu pour motif que la diversité d'opinions religieuses, il se détermina à accepter. Tucker mourut en 1792, à Newbury, dans l'état de Massachussetts, âgé d'environ soixante-treize ans, après avoir exercé son ministère pendant quarante-sept années. Il était doué d'un esprit vigoureux, orné de beaucoup de connaissances, et il montra surtout un talent distingué pour l'argumentation. On lui doit, comme auteur, des opinions nouvelles sur plusieurs livres de l'écriture qu'il a examinés, et qui ont été adoptées par beaucoup de ses frères. Quoique naturellement doux et paisible, quand il était engagé dans une controverse, il se défendait avec courage et même avec le trait de la satire. Il a aussi publié beaucoup de *sermons* et quelques *discours* de circonstance, parmi lesquels on cite: *Observations* sur le défaut de charité dans la doctrine du révérend docteur Jonathas-Parsons, qu'on remarque particulièrement dans son dernier discours sur Timothée; *Notice* sur le concile ecclésiastique dans la pre-

mière paroisse de Newbury, auquel est joint un discours d'appel d'un ministre à ses ouailles sur leur conduite et leur doctrine; deux *Discours* prononcés à l'occasion de la mort du révérend Jean Lowell; *Remarques* sur un sermon du révérend Aaron Hutchinsin, et sur l'adresse de Chandler à une société, et enfin *Préparation* à l'établissement d'un ministre, etc.

TYTLER (*Jacques*), savant chimiste anglais, etc.

Né en Ecosse, dont il avait émigré en 1796 pour opinions politiques. Il alla s'établir en Amérique, et fixa son domicile à Salem, petite ville de l'état de Massachussetts. Dénué de fortune, il vivait dans une chétive métairie à peu de distance de la ville, lorsqu'en retournant chez lui dans une nuit obscure, il tomba dans un canal et y fut noyé. (Cet événement eut lieu en 1804, lorsqu'il avait à peine atteint sa cinquante neuvième année.) La conduite de toute sa vie avait été marquée par l'imprudence; mais il n'en était pas moins un homme de génie et d'une science peu commune. Il avait été un des auteurs de l'édition de l'*Encyclopédie britannique*, publiée à Edimbourg il y a quelques années; et c'est lui qui traita les articles *acrologie*, *aérostation*, *chimie*, *électricité*, *artillerie*, *hydrostatique*, *mécanique et météorologie*. On lui doit aussi une partie de l'article *mouvement*, beaucoup d'articles séparés dans plusieurs branches de l'histoire naturelle, et enfin une *réponse* à l'ouvrage intitulé: *l'Age de raison*, de Thomas Payne. Il a donné également un *traité de la peste et de la fièvre jaune*, et était occupé à composer une *géographie universelle*, lorsqu'il mourut si malheureusement.

U

ULLOA (don *Antonio*), célèbre mathématicien espagnol, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, etc.

Né à Séville le 12 janvier 1716. Il se distingua dès l'âge de vingt ans dans la marine royale, où il obtint par la suite le grade de lieutenant-général; et fut d'abord adjoint à don Georges-Juan pour accompagner les académiciens français envoyés au Pérou, afin de déterminer la figure de la terre. Il revenait en Espagne onze ans après, lorsqu'il fut fait prisonnier par les Anglais et conduit à Londres. Cette circonstance lui fit faire connaissance avec plusieurs savans, particulièrement avec Folkes, président de l'académie royale, et ce fut surtout à ce dernier qu'il dut, et la liberté et la restitution des papiers, fruit de tous ses travaux. Arrivé à Madrid, il publia son *Voyage à l'Amérique méridionale*, et fut envoyé de nouveau en Amérique, où il recueillit les matériaux pour l'ouvrage qu'il publia quelque temps après, sous ce titre: *Nouvelles américaines*, ou Entretien physique et historique sur l'Amérique méridionale et septentrionale, et qui fut suivi d'un autre connu sous le nom de: *la Marine*, ou Forces navales de l'Europe et de l'Afrique, présenté au ministère d'Espagne en 1773. Il découvrit, en 1778, un point lumineux dans la lune, et publia ensuite des observations sur l'éclipse de soleil de la même année. L'Espagne doit aussi à ce savant le premier cabinet d'histoire naturelle et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle possède, ainsi que le canal de navigation et d'arrosement de la Vieille-Castille. C'est encore Ulloa qui fit connaître à ses compatriotes la platine et ses propriétés, l'électricité et le magnétisme artificiel; qui perfectionna l'art de la gravure et de l'imprimerie espagnole, etc.: c'est également d'après ses sollicitations que des jeunes gens furent envoyés dans les pays étrangers pour s'instruire dans les arts mécaniques et libéraux, afin de pouvoir propager à leur tour ces connaissances en Espagne. Il dirigea la géographie espagnole dans la rédaction des cartes de son pays, et fit connaître l'utilité des laines appelées Churlas, très-semblables à celles de Cantorbery en Angleterre: c'est dans le mélange de ces laines avec celles appelées *mérinos* que consiste le principal secret pour la fabrication des draps fins. Pour faire mieux connaître sa découverte, Ulloa établit à Ségovie, pour le compte du roi, une fabrique d'où sortirent des draps qui égalèrent en finesse ceux qui provenaient des manufactures étrangères. Devenu successivement lieutenant-général des armées espagnoles et commandeur de l'ordre

de Saint-Jacques, don Antonio Ulloa mourut en 1795, âgé d'environ quatre-vingt-un ans, et fut honoré des regrets de tous les amis des sciences dans son pays et à l'étranger. Un autre Ulloa (don *Martin*), président de l'audience royale de Séville, neveu du précédent, né en 1730, s'est également distingué dans les sciences et les lettres, et mérita d'être qualifié du titre de *savant biographe*. Après avoir effectivement publié divers ouvrages qui lui valurent ce nom, il obtint la présidence de la société patriotique et de l'académie des belles-lettres de Séville, et fut aussi élu membre des académies de la langue et d'histoire de Madrid. On doit à cet auteur, qui mourut à Cordoue en 1800, outre une *Histoire* des académies de Madrid fort intéressante sous beaucoup de rapports, mais déparée pourtant par une négligence de style et des éloges mal appliqués, des *Mémoires* sur l'origine et le génie de la langue castillane, qui sont très-estimés et supposent une érudition peu commune; des *Dissertations* bien écrites sur la patrie des Goths, sur les premiers habitans de l'Espagne, et la série de leurs rois; et enfin sur la manie et l'origine des duels : on doit aussi à don Martin Ulloa un autre *Memoire* pour servir à la chancellerie espagnole, et le *Cadastre* de Séville, etc.

UNGERN-STERNBERG (le comte de), seigneur livonien, etc.

Né en Suède, d'une ancienne famille, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Il était néanmoins resté obscur, lorsqu'une barbarie d'un genre nouveau vint lui donner de la célébrité. Possesseur d'un château dans une petite île de la Livonie, entourée d'écueils et de bancs de sable, il trouva, dans cette position de la nature, le moyen d'augmenter considérablement ses revenus. Des feux, qu'il faisait allumer pendant la nuit sur les écueils environnans ses terres, servaient de guides aux malheureux navigateurs qui venaient y faire naufrage au lieu d'y trouver un port assuré, et où leurs cargaisons étaient pillées et eux-mêmes souvent mis à mort par les ordres du cupide seigneur. Sa conduite atroce arriva enfin jusqu'au souverain; on lui fit son procès, et il fut condamné en décembre 1804, aux travaux des mines de Nertschinck à perpétuité.

UNION (le comte de la), général espagnol, etc.

Issu d'une noble famille, qui le destina à l'état militaire. Il était déjà parvenu au grade d'officier-général lorsqu'il fut choisi pour commander, en 1793, l'aile gauche de l'armée espagnole aux ordres de M. de Ricardos. Il partagea les succès de ce général, qui lui dut, à ce que l'on crut alors, une grande partie de ses triomphes, et se signala particulièrement les 22 septembre et 26 novembre à la bataille de Tronillas et près de Ceret. MM. de Ricardos, et Oreilly, qui devait remplacer ce dernier, étant morts tous deux successivement, le comte de la Union fut nommé, en mars 1794, au commandement de l'armée espagnole, qui le chérissait à cause de sa jeunesse, de son activité et de sa bravoure. Cependant il fut moins heureux dès qu'il commanda en chef, et loin d'ajouter à ses succès de l'année précédente, il éprouva au contraire plusieurs revers. Imaginant alors que la malveillance était la principale cause de ses échecs, il résolut d'employer tous les moyens pour remettre de l'ensemble dans son armée, et fit en conséquence désarmer un corps de six mille hommes qui s'était mal conduit à une attaque qu'il tenta pour délivrer le fort de Bellegarde; mais il eut à peine le temps d'exécuter ces sages dispositions, car il fut tué en novembre à la sanglante bataille de Figuières, et sa mort devint le signal d'une déroute qui coûta beaucoup de monde aux Espagnols et entraîna la perte du fort de ce nom, où les Français prirent cinq mille hommes et cent bouches à feu.

URQUIJO (don *Mariano-Luis* de), ministre d'état espagnol, etc.

Né dans la Vieille-Castille. Il fut élevé en Angleterre, pour laquelle il montra toujours, dit-on, une prédilection particulière; voyagea très-jeune et avec fruit; puis fut employé dans la diplomatie sous les ministères des comtes de Florida-Blanca, d'Aranda, du duc d'Alcudia, et enfin de M. de Saavedra, qu'il remplaça au mois d'août 1798, par la protection de la reine. Les premiers efforts du nouveau ministre furent dirigés contre l'inquisition : ce tribunal redoutable fut supprimé, et ses biens immenses furent destinés à des établissemens publics de bienfaisance. Mais la sombre et inquiète jalousie du clergé trouva bientôt le moyen d'arrêter ces réformes salutaires, et le jeune ministre, abandonné du prince de la Paix, sur lequel il s'était

permis quelques plaisanteries, devenu l'objet d'une triple procédure dirigée par trois inquisiteurs, succomba sous leurs efforts réunis, malgré l'amitié et l'estime du roi, qui ne put lui sauver une disgrâce. Quoique éloigné dès lors du ministère, et par conséquent hors d'état de leur nuire, la vengeance des prêtres ne fut point assouvie, et le même cachot dans lequel avait gémi Florida-Blança, s'ouvrit pour Luis Urquijo : ce n'est qu'après y avoir croupi pendant deux ans que l'exil lui fut accordé comme une faveur. Rappelé enfin par Charles IV, M. d'Urquijo, toujours dévoué et toujours éclairé, fit ensuite de vains efforts pour conjurer un violent orage, ou du moins pour y soustraire des têtes précieuses qui se précipitaient au-devant de la foudre. La destinée l'emporta sur la prévoyance, et les événemens d'Aranjuez et de Bayonne en 1808, firent passer M. de Urquijo sous les ordres de Joseph Bonaparte, qui lui conféra le porte-feuille de ministre secrétaire d'état. Il suivit ce nouveau souverain lorsqu'il fut obligé de se réfugier en France en 1814, et mourut au mois de mai 1817. M. d'Urquijo avait un génie supérieur, un courage froid et imperturbable, un jugement sain et ferme, et une suite dans les idées qui, en d'autres temps, auraient fait triompher son souverain des entraves dont il trouva son trône environné en 1788. Cet homme, de mœurs simples, douces et pures, supportait ses derniers malheurs, la ruine et l'incendie de toutes ses propriétés avec une résignation digne d'un sort plus prospère. Renfermé dans le cercle étroit d'un petit nombre d'amis illustres, il ne pleurait que sur ses compagnons d'infortune, et il est certain que la mort le désigna pour victime dès qu'il connut que l'on pouvait mettre en question si le sol français continuerait à leur servir d'asile : on peut juger de son attachement pour eux par ce dernier trait. Ayant appris, en octobre 1815, qu'une calamité presque irréparable venait de porter le désespoir au sein de la famille nombreuse d'un Français, qui, fonctionnaire public en 1813, avait accueilli ses compatriotes dans un département méridional, Urquijo accourut offrir la dernière ressource qui lui restait à lui-même (les diamans de ses anciennes décorations) : le malheur repoussa les dépouilles du malheur, mais la reconnaissance n'en fut que plus vive et plus profonde. Un témoignage éclatant d'affection que M. d'Urquijo venait de recevoir au mois d'avril 1817, de la part du vieux monarque espagnol, prouva que les bons rois savent toujours distinguer le crime de l'erreur, et faire la part des circonstances et de la fatalité. Le chevalier d'Urquijo fut enlevé à ses amis au moment où les médecins croyaient pouvoir répondre de sa guérison ; et c'est alors que, plus éclairé sur sa situation que les gens de l'art, il dit tranquillement à son domestique : « Attends, tu vas voir comment un homme meurt » : au même instant il avait cessé de vivre.

URRUTIA (don *N.*), général espagnol, vice-roi de Navarre, etc.

Né en Biscaye. Il embrassa l'état militaire, où il se distingua en différentes occasions, et parvint successivement au grade d'officier-général, puis obtint la vice-royauté de Navarre, qui l'obligea de résider à Pampelune. A l'époque de la guerre entre l'Espagne et la France, occasionnée par la révolution, il fut pourvu du commandement de l'armée cantonnée dans le royaume de Navarre, où il eut, dans les années 1793 et 1794, quelques succès balancés de revers jusqu'à la conclusion de la paix entre les deux puissances. Désigné en 1800 pour commander, sous les ordres du prince de la Paix, l'armée espagnole dirigée alors contre le Portugal, il refusa hautement cette mission, qu'il qualifia de honteuse, et fut exilé dans la province de Biscaye, où il était né : il y mourut quelques mois après, accablé de chagrins et abreuvé de dégoûts de toute espèce.

URSEL (le duc d'), maire de Bruxelles, ministre des travaux publics du royaume des Pays-Bas, etc.

Né à Bruxelles en 1777, d'une maison illustre sinon par l'ancienneté de sa noblesse au moins par ses richesses et son influence. Il ne montra jamais d'éloignement pour le régime français ; devint maire de Bruxelles en 1809, puis président du collége électoral ; et obtint aussi de Napoléon le titre de comte de l'empire et la décoration de la Légion-d'Honneur. Son dévouement à cet empereur, dans les circonstances difficiles qui suivirent la campagne de Moscou, lui suscita beaucoup d'ennemis, et c'est en effet alors qu'il envoya ces adresses remplies d'adulations et de protestations de dévouement, dans lesquelles on remarquait ces expressions : « C'est

» l'union de tous vos fidèles sujets » qui garantit à V. M. l'exécution des » grands desseins qu'elle a conçus; » et malgré le déchaînement des élé- » mens, malgré la perfidie de nos enne- » mis, c'est avec ces armées invincibles » que le héros de la France est assuré » de conquérir une paix qui doit encore » ajouter un nouveau lustre à sa gloire. » Les dénonciations calomnieuses de la malveillance le firent arrêter en 1814, par ordre d'un général prussien, et conduire au-delà du Rhin. Mais le roi des Pays-Bas s'empressa de réparer cette injustice; et non content d'accueillir le duc d'Ursel, il lui confia encore le portefeuille de l'intérieur, pendant le gouvernement provisoire, et le nomma ensuite ministre du Water-staat (ponts et chaussées), en lui conférant la croix de commandeur de l'ordre du Lion belgique : il fait toujours partie du ministère du royaume des Pays-Bas au moment où nous écrivons.

V

VACCARI (le comte *Louis*), littérateur et ministre d'état italien, etc.

Né à Modène en 1770. Il fit des études distinguées; cultiva ensuite la jurisprudence avec succès; et exerçait honorablement la profession d'avocat dans sa ville natale, à l'époque de la révolution qui éclata, dans l'année 1796, en Italie, par suite de l'invasion des Français, en faveur desquels il se prononça. Devenu d'abord l'un des administrateurs des finances sous le gouvernement provisoire de Modène, il fut bientôt après appelé aux fonctions de commissaire du gouvernement cisalpin dans la même ville, puis élu, aussitôt le second retour des Français en Italie après la bataille de Marengo, député de Modène à Milan. Il fut nommé aussi membre et président du corps législatif, puis secrétaire d'état du royaume d'Italie, et enfin ministre de l'intérieur jusqu'à la chute de Napoléon en 1814. Louis Vaccari écrit avec une extrême facilité, et a toujours su concilier les intérêts du gouvernement avec la bienveillance des citoyens. Plein de droiture et de probité, passionné pour la gloire de sa patrie, son nom resta exempt de tout reproche dans les troubles politiques de sa patrie, et il vit maintenant à Modène, en véritable philosophe, content de lui-même et de son sort : il avait successivement reçu de Napoléon la grande croix de la Couronne-de-Fer, la décoration de la Légion-d'Honneur et le titre de comte.

VACCARI (*Francesco*), violoniste italien, etc.

Né aussi à Modène vers 1772, et parent du précédent. Son père lui trouvant de grandes dispositions pour le violon, lui fit étudier cet instrument dès l'âge de cinq ans, et lui donna, avant qu'il en eût atteint sept, toute une partition de musique à jouer à la première vue. Lorsque le comte du Nord, Paul Ier, se trouva à Parme, Vaccari, qui avait alors neuf ans, exécuta avec succès un concerto de violon devant lui, et fut présenté, peu de temps après, par son père, à Pugnani, qui se refusa d'abord à laisser jouer un enfant, mais qui, en l'entendant, ne put s'empêcher d'admirer la force de son jeu. Il alla ensuite à Florence pour prendre des leçons de Nardini, et se rendit aussi à Mantoue, où Pichl, dans un concert, lui ayant présenté, pour l'essayer, un concerto de sa composition, il l'exécuta parfaitement et à livre ouvert. Vaccari parcourut presque toute l'Italie, et suivit le fils du grand-duc de Parme en Espagne, dont le roi se l'attacha, vers 1804, en qualité de premier violon. A l'époque des troubles de Madrid en 1808, il passa en Portugal, où il est peut-être encore en ce moment : on ne connaît de lui que trois sonates de violon, qui ne sont pas imprimées.

VAHL (*N.*), naturaliste danois, etc.

Né à Bergen en Norwége en 1749. Après avoir fait ses premières études en médecine, il se rendit à Upsal pour apprendre l'histoire naturelle, particulièrement la botanique sous Linnée, et vécut familièrement chez ce grand homme. Il se pénétra de son esprit, de ses principes, de son exactitude; devint bientôt l'un de ses plus illustres élèves, et obtint, à son retour en Danemarck, la place de lecteur du roi au jardin de botanique de Copenhague, puis le titre de professeur. On le fit ensuite voyager en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en

Barbarie, en Laponie, en Angleterre, en Hollande, etc.; et, malgré ses travaux et ses écrits qui lui avaient fait une grande réputation en Europe, on ne lui rendit aucune justice, et il fut complétement oublié dans la distribution des emplois et des faveurs de la cour. Ce ne fut même que long-temps après que le gouvernement danois se souvint d'un savant qui faisait honneur à son pays, et qu'il le nomma professeur à l'université de Copenhague; mais il ne jouit pas long-temps de ce changement de fortune, car il mourut en 1805, âgé de cinquante-six ans environ. Vahl avait été chargé de la continuation de la *Flore danoise*, et s'en acquittait avec tout le zèle et le talent qu'on lui connaissait, lorsqu'il succomba à la maladie qui le conduisit au tombeau dans un âge encore peu avancé.

VALCARCEL (*Pio-Antonio*), comte de Lumiares, savant antiquaire espagnol, etc.

Né dans le royaume de Valence vers l'année 1740. Il dut peut-être sa célébrité à un écart de jeunesse, car ce fut au château d'Alicante, où son père l'avait fait renfermer pour le punir de son inconduite, qu'il fit la connaissance de Velasquez, marquis de Valdeflores, alors prisonnier d'état, auquel il fut redevable des talens et des connaissances qu'il acquit depuis. Cet auteur célèbre, voyant les bonnes dispositions de Valcarcel, ne cessa de le diriger et de l'encourager dans ses premiers succès, et ils passèrent ensemble les jours et les nuits à l'étude des langues et de l'histoire. Devenu libre, le jeune homme se voua tout entier à son goût pour les antiquités, et suivant toujours les conseils de Velasquez, son ami et son maître, il forma, sous sa direction, un cabinet de plus de douze cents médailles, un autre cabinet d'histoire naturelle, et enfin une collection précieuse d'instrumens de mathématiques. Il s'occupa aussi jusqu'à sa mort, arrivée en 1800, dans la soixantième année de son âge, de la rédaction de divers ouvrages dont les plus importans sont connus sous ces titres: *Recueil des Médailles* des peuples anciens de l'Espagne, avec leur explication; *Dissertation* sur les monumens appelés *Barbos Saguntinos*, avec les inscriptions de Sagunte, ville ancienne du royaume de Valence; *Description de Lucentum*, appelée aujourd'hui *Alicante*, avec l'explication des inscriptions, statues, médailles, etc., trouvées dans ses ruines; *Inscription de Cartago nova*, ville ancienne, appelée aujourd'hui *Carthagène; Explications* des inscriptions et des statues d'Almazarron, ville du royaume de Murcie; et enfin *Observations* sur la situation de la colonie Illici, dans lesquelles il prouva qu'elle n'était pas située sur l'emplacement où existent aujourd'hui les villes de Elche et de Alcudia, ainsi qu'on le croyait généralement. Un autre Valcarcel (don *Joseph-Antonio*), parent du précédent, né aussi dans le royaume de Valence en 1722, se distingua également par des écrits dont l'utilité ne peut être contestée, et s'attacha particulièrement à l'agriculture alors très-négligée dans sa patrie. Pénétré de la nécessité d'appeler l'attention du gouvernement et des particuliers sur cette importante branche de l'administration publique, il publia d'abord un *Traité général d'Agriculture*, pour la composition duquel il ne négligea aucunes recherches, et qui fut accueilli avec transport: cet ouvrage fut suivi d'*Instructions* sur la culture du riz et sur celle du lin. Don Joseph-Antonio de Valcarcel termina sa carrière en 1800, et fut universellement regretté.

VALCKENAER (*Louis-Gaspard*), célèbre helléniste hollandais, etc.

Né en 1736. Il fit d'excellentes études; devint le disciple de Hermsethuis, dont il fut ensuite le successeur à l'université de Leyde, après avoir auparavant professé à celle de Francker; et se fit bientôt connaître comme l'un des plus illustres hellénistes qui aient paru depuis la renaissance des lettres. Les ouvrages qu'il a laissés après lui suffisent pour conserver sa mémoire; mais ce que Valckenaer a publié n'est rien en comparaison de ce qu'il a écrit: nul en effet n'a mieux connu que lui la littérature ancienne dans toute sa vaste étendue. Il avait tout lu, et il lisait la plume à la main; ses notes surtout sont remplies de cette profondeur d'érudition et de cette sagacité de critique qui n'appartient qu'à lui: ce trésor littéraire est entre les mains de son fils unique, Jean Valckenaer, professeur de droit dans les universités de Francker et de Leyde, puis ministre plénipotentiaire de la république batave à Madrid. Les principaux ouvrages de Louis-Gaspard Valckenaer sont tous en latin, et on trouve dans l'un d'eux des *Observations* sur deux discours de saint Chrysostôme, et des *Notes* sur quelques passages du Nouveau-Testament: il

mourut à Leyde en 1805, dans la soixante-neuvième année de son âge, et laissa un fils digne de lui sous tous les rapports.

VALDÈS (don *Cayetano* de), lieutenant-général de la marine espagnole, etc.

Issu d'une famille noble qui s'était toujours distinguée dans les armes. Il prit lui-même du service dans la marine espagnole dès sa plus tendre jeunesse, et parvint successivement jusqu'au grade de brigadier des armées navales. Pourvu, à l'époque de la réunion des flottes française et espagnole contre l'escadre britannique, du commandement du vaisseau *le Neptune*, de 84 canons, il signala sa valeur et ses talens militaires à la fameuse bataille de Trafalgar, le 21 octobre 1805, et combattit long-temps avec le plus grand courage; mais enfin il se vit forcé, pour échapper à une perte totale, de faire naufrage sur les côtes d'Espagne, entre Rota et Catolina. Il fut ensuite employé dans les ports royaux; prit parti pour les cortès, défenseurs de l'indépendance nationale contre les Français, puis contre Ferdinand lui-même; et fut condamné, le 17 décembre 1815, à dix ans de détention, dans le château d'Alicante, comme partisan de la constitution et des cortès, dont elle était l'ouvrage.

VALENTIA (*Georges* Annesley, comte de Mountnorris, lord vicomte de), pair d'Irlande, membre de la société royale, etc.

Né le 4 décembre 1770 à Arley-Hall, principale résidence de la famille des Lyttleton, dont il descendait par sa mère. Il fut élevé par le docteur Butt, l'un des chapelains du roi, et termina son éducation à Oxford, où il resta peu de temps, sa famille l'ayant fait entrer de bonne heure dans un régiment. En 1789, il visita la France, et résida quelque temps à Strasbourg, à cause de la facilité qu'il y trouvait pour apprendre l'allemand et le français. Au commencement de la révolution, lord Valentia retourna dans sa patrie, où il épousa la fille du vicomte de Courtenay, et quitta alors l'armée pour s'établir dans le château d'Arley, que lord Littleton, son oncle, lui avait légué. Il y résida jusqu'au mois de juin 1802, qu'il s'embarqua pour les Indes orientales, afin d'exécuter le projet qu'il avait conçu depuis long-temps de visiter cette contrée. Il se fit accompagner par M. Salt, son dessinateur et son secrétaire; employa cinq ans à parcourir une grande partie de l'Inde, Ceylan, les bords de la Mer-Rouge, l'Abyssinie et l'Égypte; et fit ensuite publier la relation de ce voyage, rédigée par M. Salt. Lord Valentia, de retour en Angleterre à la fin de 1806, fut élu deux ans après membre de la chambre des communes du parlement par le bourg d'Yarmouth, et succéda aux noms, titres et biens du comte de Mountnorris, son père, lors de sa mort, arrivée à Paris le 5 juillet 1816.

VALETTA (*Nicolas*), célèbre professeur de droit napolitain, etc.

Né le 22 juin 1738 dans la vallée Caudine, si célèbre par l'humiliation de l'orgueil romain et le triomphe des Samnites. Son père, homme d'esprit et fort instruit dans les lettres, ayant reconnu dans son fils un naturel vif et un grand désir d'apprendre, le confia aux soins d'un maître habile. A peine le jeune Valetta eut-il appris les premiers rudimens de la langue latine, que son père le dirigea lui-même dans cette étude, dont il sut lui dérober les ennuis et lui aplanir les difficultés. Valetta quitta ensuite la maison paternelle pour aller à Naples, où Carlo Carfora, si célèbre dans la carrière judiciaire et dans la république des lettres, dirigea ses premiers pas et lui confia le soin de sa bibliothèque, l'une des plus belles que puisse avoir un particulier. Il s'attacha aussi à l'étude du droit romain pour lequel il avait une grande prédilection, et pénétra dans les mystères de la philosophie naturelle, dont il rechercha les principes, les causes et les effets. Il apprit également les premières notions du droit civil et ecclésiastique, et devint ensuite l'élève de Giuseppe-Pasquale Cirillo, la gloire et l'ornement du barreau napolitain. La jurisprudence étant sa science favorite, il ne se contenta pas de l'étudier superficiellement, mais il l'approfondit dans toutes ses branches, et il avait au plus dix-sept ans lorsqu'il osa demander la chaire de philosophie morale qui était alors vacante dans l'université royale de Naples. Il était d'usage que les candidats manifestassent leurs talens dans une épreuve solennelle, et personne ne pouvait aspirer à la charge de professeur aux *Regi studj*, sans avoir prouvé dans un examen public, qu'on possédait réellement toutes les connaissances nécessaires pour enseigner cette science. Sa *Dissertation sur la force d'âme*, premier fruit de son heureux talent, qu'il dédia à son Mécène et véritable ami

Carlo Carforo, fut favorablement accueillie à cause de son style élégant, de la vivacité, et surtout de la facilité avec laquelle l'auteur l'avait improvisée en présence de juges sévères et respectables. Cependant la chaire fut donnée à un homme plus âgé et d'une expérience plus mûre, et Valetta ne retira du concours que l'honneur d'avoir mérité la préférence en raison du talent. Il entra bientôt après dans la carrière du barreau; mais son naturel doux et ennemi de toute discussion le détermina à l'abandonner presque immédiatement : quelques personnes ont cru mal à propos que le défaut de moyens oratoires avait éloigné Valetta du barreau; le contraire fut suffisamment prouvé, car, lorsque le besoin l'exigea, il reparut encore dans la carrière et défendit victorieusement les causes dont il crut devoir se charger. Il cultiva aussi avec succès la poésie, où il se distingua éminemment; et tel était le feu qui animait l'esprit de Valetta, que, malgré les maladies qui l'accablaient, il était souvent si vivement transporté, qu'il improvisait des morceaux de musique singulièrement adaptés à des vers naturels et pleins de sentiment. A l'âge de vingt ans il aspira de nouveau à une chaire dans l'université de Naples; et après de nouvelles épreuves qu'il subit glorieusement en public, on lui conféra celle des institutes de droit civil. Valetta fit paraître successivement divers écrits sur la science qu'il enseignait; et ses *Institutes du droit romain*, celles du *droit canon* et du *droit féodal* ne laissent aucun doute sur l'immensité de ses connaissances : la pureté du latin, l'élégance du style et la modération qui y règnent sont vraiment remarquables, et ce mérite appartient aussi à son ouvrage sur les lois du royaume de Naples. Ces travaux lui frayèrent la route pour aspirer à la chaire de droit municipal qui lui fut conférée; et lorsqu'à l'occasion des derniers événemens politiques on changea le plan d'instruction dans le lycée de Naples, Valetta fut comblé de nouveaux honneurs, et nommé professeur de droit romain, puis doyen de la faculté de droit. Mais il ne devait pas jouir longtemps des avantages que lui procuraient ses rares talens; il vit l'heure fatale s'approcher à pas lents et la mort l'entourer nuit et jour. Néanmoins il ne fut nullement abattu quand on lui annonça sa fin prochaine; et surmontant même ses douleurs, il égayait quelquefois les personnes qui le visitaient, par d'innocentes plaisanteries sur différens sujets de littérature. Il mourut en 1814, âgé d'environ soixante-seize ans, emportant les regrets dus à son mérite et à ses vertus.

VALSECCHI (*Antoine*), savant dominicain italien, etc.

Né en 1708, d'une très-bonne famille de Vérone. Il entra à dix-huit ans dans la congrégation de Jacob Salomon, où il enseigna la philosophie : ses expériences mécaniques détruisirent ensuite le système sur l'air, qui était en crédit depuis long-temps. Plusieurs nobles lui confièrent aussi l'éducation de leurs enfans; mais se livrant bientôt tout entier à son goût pour l'éloquence, il se fit prédicateur; parcourut les principales villes d'Italie, et laissa partout la réputation d'un grand orateur. Nommé en 1758 professeur de théologie dans l'université de Padoue, il occupa cette chaire avec honneur et distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mars 1791. On lui doit plusieurs ouvrages écrits dans sa langue maternelle, dont les principaux sont : *Fondement de la Religion*, et *Sources de l'impiété; Vérités de l'eglise catholique romaine; Sermons pendant le Carême;* et enfin des *Panégyriques* et des *Discours*.

VAN-BILLINGUER (*Jean-Ulric*), professeur de médecine et chirurgien suisse, etc.

Né en 1720 dans le pays des Grisons. Il fit ses premières études chirurgicales à Bâle, puis à Strasbourg, et enfin dans les hôpitaux de Paris. Il fut ensuite employé plusieurs années dans les armées wurtembergeoises, où il acquit de l'expérience et du savoir; et passa en 1753 au service de Prusse, avec des conditions honorables et avantageuses. La chirurgie est redevable à Van-Billinguer de quelques progrès intéressans, principalement en ce qui concerne la conservation des membres blessés que l'on se pressait trop d'amputer avant lui : il a aussi publié sur cette matière un ouvrage qui a été traduit en plusieurs langues, et dont les personnes instruites ont fait le plus grand cas. Van-Billinguer mourut à Berlin le 9 avril 1796, à l'âge de soixante-seize ans.

VAN-COUVER (*Georges*), célèbre navigateur anglais, etc.

Né à Londres. Il se destina de bonne heure au service de mer, dans lequel il fit des progrès rapides; et accompagna ensuite le fameux capitaine Cook dans

son second voyage autour du monde. Devenu en 1784 capitaine du vaisseau *l'Europe*, qu'il conduisit à la Jamaïque, il fut chargé peu après d'une expédition plus importante, celle de parcourir les côtes de l'Amérique pour y déterminer les positions avec plus de précision qu'on n'avait fait précédemment. Van-Couver exécuta cette commission avec un succès qui surpassa même l'espérance qu'on en avait conçue, et releva, dans les années 1790 et suivantes jusqu'en 1795 inclusivement, plus de douze cents lieues de la côte nord-ouest de l'Amérique, avec un détail et une exactitude inconnus jusqu'alors : son voyage fut imprimé à Londres en 1778, puis traduit en Français par Desmeuniers et l'abbé Morellet. Ce célèbre navigateur mourut en 1798, laissant une réputation de courage et de savoir justement méritée.

VAN-DEN-YVER (*Jean-Baptiste*), banquier hollandais, etc.

Né à Amsterdam, d'une famille de commerçans. Il vint s'établir à Paris, où il se fit banquier; et se trouvait à la tête d'une fortune considérable quand la révolution éclata. Il se prononça contre elle avec d'autant plus de véhémence qu'elle contrariait beaucoup ses intérêts commerciaux; fit néanmoins des affaires assez importantes avec les émigrés, et fut arrêté en 1793 comme suspect, puis livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 7 décembre de la même année, à l'âge de soixante-six ans, « pour avoir fait différens paiemens à Mme Dubarry, fourni » 200 mille francs à M. de Rohan-Chabot, et enfin pareille somme à M. de » la Rochefoucauld, archevêque de » Rouen. » C'est en vain que M. de Villeminot, son gendre, fit toutes les démarches et tous les sacrifices possibles pour le sauver, et qu'il se fit même arrêter à cause du zèle qu'il manifestait en faveur de ce vieillard; celui-ci n'en fut pas moins envoyé à l'échafaud avec ses deux fils, l'un âgé de trente-deux et l'autre de vingt-neuf ans.

VAN-DER-MERSCH (*N.*), célèbre général en chef des insurgés brabançons, etc.

Né à Menin, d'une honnête famille. Il embrassa très-jeune l'état militaire, dans lequel il se fit remarquer par une bravoure, une activité et une intelligence peu communes; et servit d'abord en France sous le fameux Chevert, qui le nommait, dit-on, son *intrépide Flamand*. Il passa ensuite sous les drapeaux de l'empereur d'Autriche avec le grade de lieutenant-colonel, et vivait respecté et considéré dans sa ville natale, lorsqu'il fut désigné, en 1789, pour commander les rassemblemens de Brabançons mécontens qui se formèrent alors à Breda, puis nommé membre du comité établi à Gand, et enfin commandant général des troupes insurgentes : on peut le regarder comme le seul homme à talent qui ait paru à leur tête, et peut-être aussi comme le seul qui ait embrassé de bonne foi la défense des droits de son pays contre les innovations de Joseph II. Quoi qu'il en soit, les Brabançons durent à ses moyens militaires et à son intrépidité les succès qu'ils obtinrent quelque temps, avec des troupes faibles et indisciplinées, contre l'armée alors la plus aguerrie de l'Europe. L'affaire d'Hoogstraaten et celle de Turnhout, où il défit le général Schroëder, achevèrent de lui concilier la faveur du soldat, et son parti, connu sous le nom de *Vonkistes*, l'emporta d'abord sur celui de ses ennemis. Mais il finit par devenir la victime de deux intrigans, le chevalier *Van-Eupen* et l'avocat *Van-der-Noot*, qui, secondés par le général prussien Schœnfeld, réussirent à le rendre suspect aux Brabançons, en insinuant adroitement tantôt qu'il étoit favorable à la maison d'Autriche, et tantôt qu'il voulait opérer une révolution démocratique. Ils parvinrent ainsi à miner insensiblement les forces de Van-der-Mersch et à le réduire à l'inaction, en lui refusant tout, et en rassemblant à grands frais dans l'intérieur des forces pour le rival qu'ils voulaient lui opposer, ce qui donna le spectacle de deux armées brabançonnes prêtes à en venir aux mains, et oubliant l'ennemi commun pour se détruire elles-mêmes. Celle que Van-der-Mersch commandait alors à Namur parut d'abord vouloir le défendre, et résister à Schœnfeld qui s'avançait contre lui; cependant, gagnée bientôt par le rusé prussien, elle livra son général, lequel, sûr de son innocence, se rendit lui-même à Bruxelles pour y être jugé. Les états, ne pouvant le convaincre d'aucun crime, l'envoyèrent à la citadelle d'Anvers, et sa destitution devint le signal de la décadence du parti patriotique, qui, dirigé par des traitres ou par des gens ineptes, fut bientôt contraint de se soumettre à ses anciens maîtres. Les amis

de Van-der-Mersch avaient tenté vainement plusieurs fois de le délivrer; il ne dut sa liberté qu'au retour de l'ordre dans sa patrie, et mourut le 14 septembre 1792, dans ses terres, près de Menin, peu de jours avant l'invasion des Français dans son pays.

VAN-DER-NOOT (*Henri*), avocat, fameux chef des Brabançons, etc.

Né en 1730 à Bruxelles, où son père était intendant de police. Il avait près de six pieds, une figure longue et effilée, un extérieur grave et composé, et exerçait obscurément la profession d'avocat au moment des troubles qui éclatèrent dans son pays en 1788. Peu estimé de ses confrères, il jouissait d'une fortune médiocre, qu'il ne pouvait espérer d'augmenter par son talent, lorsqu'encouragé par le parti oligarchique il se décida à se présenter comme un des premiers chefs apparens de la révolte des Brabançons. Il commença par publier, de concert avec Vonck, dès le commencement de 1788, des écrits contre la maison d'Autriche, et fut obligé de sortir des Pays-Bas, ce qui le rendit dès lors un personnage important. Sa mission, en qualité d'agent plénipotentiaire de l'insurrection près des cours de Londres, de la Haye et de Berlin, pour y solliciter l'intervention de ces puissances, garantes de la constitution de la Belgique, ne fit qu'ajouter encore à son importance; et c'est pendant cet intervalle que Van-der-Mersch, secondé par le même Vonck, ayant armé environ deux mille hommes, s'avança de la frontière de Hollande vers la Campine, défit les Autrichiens à Turnhout, et les chassa d'une partie des Pays-Bas. Van-der-Noot reparut alors en triomphe, fut comblé d'honneurs sur toute la route, notamment à Bruxelles, et vit même son buste placé sur les autels à côté des madones aux processions: on frappa aussi des médailles en son honneur, et il jouit en entier de toutes les prérogatives de la souveraineté. Mais ce rêve brillant ne dura qu'un moment, et Van-der-Noot, sans talens, sans dignité, sans mérite d'aucune espèce, n'ayant pour lui que l'audace du fanatisme et les détours de l'intrigue, ne tarda pas à déchoir de ce haut rang où un fol orgueil et l'enivrement d'une populace l'avaient porté. Il s'occupa néanmoins, et avec beaucoup d'adresse, des moyens de perdre son concurrent Vonck et tous ceux qui, ayant préparé jusqu'alors les succès des Brabançons, lui disputaient l'amour de la multitude. Pour y parvenir plus sûrement, il proposa le général prussien Schœnfeld en qualité de commandant des troupes belges à la place de Van-der-Mersch, qu'il accusa de démocratie; et chercha à culbuter en même temps le duc d'Ursel, dont il craignait, disait-il, l'attachement pour la maison d'Autriche. Cependant, malgré ses menées, son affectation de popularité, et surtout l'adresse de l'hypocrite Van-Eupen, son digne complice, il échoua d'abord dans ses projets, et eût même perdu la vie, au mois de mars 1790, si le duc d'Ursel n'eût eu la générosité de l'arracher des mains de la populace de Bruxelles, que les *Vonkistes* étaient venus à bout d'aigrir contre lui en le représentant comme vendu à la Prusse. Mais son génie intrigant, celui plus souple encore de son ami, et l'or qu'il puisait dans la caisse des états, tandis que les vonkistes étaient réduits à leurs propres trésors, ne tardèrent pas à l'emporter. Schœnfeld fut nommé général en chef et Van-der-Mersch, ainsi que le duc d'Ursel, ayant été emprisonnés, Van-der-Noot régna sans partage jusqu'au moment où, abandonné par celui qu'il avait fait son maître, il se vit obligé de s'enfuir à l'approche des Autrichiens: quelques personnes ont cru, avec une sorte de raison, qu'il avait vendu lui-même le peuple brabançon aussitôt qu'il s'était aperçu de l'impossibilité de conserver le pouvoir dans ses mains. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il est au moins certain qu'il hâta la perte de son parti en employant à servir son ambition et ses haines personnelles les sommes et les troupes destinées à combattre les armées impériales. Il s'enfuit de Bruxelles dans la nuit du 1er au 2 décembre 1790, emportant un trésor formé aux dépens de plusieurs partis, et à l'instant même où il venait de publier une proclamation dans laquelle il juroit de mourir pour la constitution. Réfugié en France, où il rencontra parmi ses compatriotes des adversaires et des amis, il fit paraître, en 1792, une invitation aux Belges mécontens de se rassembler sous la protection des Français; mais aucun d'eux n'eut confiance en ses promesses, et il alla alors habiter la Hollande. Il se trouvait encore en 1796 à Berg-op-Zoom, lorsqu'ayant voulu fomenter de nouveaux troubles, il fut arrêté par les Français.

renfermé à Bois-le-Duc, et enfin relâché l'année d'après. Il vivait depuis lors dans une obscurité qu'il avait plus d'un motif de chérir, quand il reparut en 1814 sur la scène politique, par la publication d'une brochure ayant pour but le rétablissement de la constitution gothique du Brabant. Ce livre, absurde pour le fond et pour la forme, valut à son auteur les huées de tout ce qui se piquait d'avoir le sens commun, et le trop célèbre Van-der-Noot retomba bientôt dans sa nullité précédente : il vit aujourd'hui dans un des faubourgs de Bruxelles, des sommes que lui ont rapporté ses emplois et surtout ses missions diplomatiques.

VAN-DER-SPIEGEL (*L. V. P. D.*), conseiller-pensionnaire de la province de Hollande, etc.

Issu d'une honnête famille de la Zélande. Il fit des études distinguées, occupa divers emplois, et se rendit célèbre par ses connaissances et ses talens, après s'être fait estimer de tous les partis par ses vertus. Il commença sa carrière politique par être secrétaire de la ville de Terver, puis des états de la province de Zélande, et enfin conseiller-pensionnaire de cette même province et son député à l'assemblée des états-généraux, où il se signala, lors des troubles de 1787, par le zèle qu'il montra en faveur de la maison d'Orange et contre les patriotes de son pays. Depuis ce temps il eut la principale direction des affaires; devint conseiller-pensionnaire de Hollande, et exerça avec prudence et fermeté cet important emploi pendant les temps difficiciles qui s'écoulèrent depuis le commencement de la révolution de France jusqu'à l'invasion des Provinces-Unies. Il fut néanmoins arrêté peu de temps après par le parti républicain batave, et détenu pendant toute l'année 1795 : il écrivit alors un mémoire sur sa conduite et sur quelques points importans de l'administration de son pays, mémoire qui fut publié depuis sans sa participation. M. Vander-Spiegel ayant été relâché, sortit de Hollande peu après, et alla mourir à Lingen dans la Westphalie en 1800.

VAN-EUPEN, chanoine et grand pénitencier d'Anvers, etc.

Né dans la Belgique en 1749. Il embrassa l'état ecclésiastique, et avait déjà obtenu des dignités dans l'église, lorsqu'une intrigue amoureuse, qui fit scandale dans le pays, le força à se retirer en Hollande, où il s'occupa d'abord d'*Illuminisme*. Il prit ensuite une part très-active aux troubles des Pays-Bas, et devint un des instigateurs les plus actifs du parti oligarchique, qui avait Van-der-Noot pour chef apparent. Il forma d'abord à Bréda un comité qui correspondait avec celui d'Hasselts, et s'attacha de bonne heure au parti de Van-der-Noot, sur lequel il exerça beaucoup d'empire et qui lui confia les négociations avec la Hollande et les états de Flandre. Plus calme et plus adroit que ce dernier lui-même, Van-Eupen fut, pour ainsi dire, son guide dans les momens difficiles, et le tira, par sa présence d'esprit, de plusieurs positions critiques où il eût succombé sous les efforts des *vonkistes*. Ce fut aussi lui qui proposa le général prussien Schœnfeld pour l'opposer à Van-der-Mersch, et qui contribua ainsi pour beaucoup à la perte de ce dernier, dont il fut toujours l'ennemi acharné. Nommé ensuite secrétaire des états de Brabant, il conserva cette charge jusqu'à la fin des troubles, et proposa le 13 novembre 1790, de jurer sur un crucifix de ne pas accepter les offres faites par la maison d'Autriche. Mais les autres membres ayant au contraire résolu de traiter avec leur souverain, et la défection du général Schœnfeld ne laissant plus aucun espoir de salut à Van-Eupen, il se sauva en Hollande de peur de tomber entre les mains des Autrichiens. De retour dans sa patrie, après la conquête des Français, il voulut de nouveau jouer un rôle par l'ascendant que lui donnait la religion sur ses compatriotes; et c'est alors que le directoire, profitant de son refus de prestation de serment, le fit déporter à la Guiane, où il finit ses jours en 1798.

VAN-GEUNS (*Etienne-Jean*), fameux médecin hollandais, etc.

Né à Groningue en 1767. Il montra dès sa plus tendre enfance un goût bien prononcé, et même une sorte de passion pour l'étude des sciences exactes; et aimait surtout à contempler les figures et à lire la description des animaux et des plantes. Au lieu de perdre, comme la plupart des autres enfans, à des amusemens frivoles les heures de la récréation, il les consacrait à parcourir les meilleurs livres d'histoire naturelle, et notamment l'utile dictionnaire de Valmont-de-Bomare. Ayant terminé en 1782 son cours d'humanités, dans lequel il mérita des distinctions et des récompenses honorables, il désira entrer comme cadet au service de la ma-

rine, persuadé que cette carrière lui fournirait les moyens de visiter des régions éloignées et inconnues, et de recueillir des objets rares et curieux. Mais cédant néanmoins aux sages conseils et aux affectueuses représentations de ses parens, le jeune Van-Geuns abandonna ses projets de voyages, et se mit sur les bancs de l'université de Harderwyk, dont son père, Mathias, était un des professeurs les plus distingués. Il cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et surtout les sciences physiques avec une ardeur infatigable et un tel succès, qu'étant à peine âgé de vingt ans, il remporta, en 1788, le prix proposé par l'académie des sciences de Harlem, sur l'utilité que les Hollandais peuvent retirer des recherches en histoire naturelle : on apprend avec une surprise mêlée d'admiration que ce mémoire intéressant, sur une question déjà proposée deux fois inutilement, fut rédigé dans le court espace de quelques semaines, pendant les intervalles des travaux scolaires, et sans que le père du concurrent en eût le plus léger soupçon. Van-Geuns, déjà auteur de plusieurs bons écrits, ne possédait pourtant encore aucun titre académique, et ce ne fut qu'après avoir fait un voyage scientifique en Allemagne, qu'il revint en Hollande, où il fut revêtu du doctorat, d'abord en philosophie, puis en médecine. Il exerçait à peine depuis six mois sa profession à Amsterdam, lorsque les curateurs de l'université de Harderwyk lui offrirent la chaire de botanique et de chimie, que des motifs particuliers lui empêchèrent d'accepter; mais il accueillit avec plaisir et reconnaissance la cession que lui fit le professeur Nahuy d'une portion de l'enseignement dont il était chargé à l'université d'Utrecht. Van-Geuns entra en fonction le 26 septembre 1791, et prononça alors un discours inaugural qui le fit remarquer de nouveau. Le 5 avril 1794, il en prononça un second à l'ouverture de ses pré-leçons physiologiques, et tout annonçait en lui un homme extraordinaire dans son art, lorsqu'une mort prématurée vint enlever ce jeune savant à la carrière dans laquelle ses premiers pas avaient été si glorieux. Il fut moissonné par une fièvre ataxique le 16 mai 1795, à l'âge de vingt-huit ans.

VAN-HULTEM (*Charles*), législateur belge, membre de l'académie de Bruxelles, etc.

Né à Gand, d'une famille estimée. Il fit de bonnes études à Louvain, et se livra presque exclusivement dès lors à l'étude des sciences. Il était conservateur de la bibliothèque de Gand, lorsqu'en 1797 le département de l'Escaut le nomma député au conseil des cinq cents, où il parut rarement à la tribune. En 1802 il fit aussi partie du tribunat, puis fut élu par le collége électoral de l'Escaut, candidat au sénat-conservateur; mais comme il n'avait pas encore l'âge requis par la constitution, son nom fut rayé de la liste. A la suppression du tribunat, il fut nommé recteur de l'académie de Bruxelles, et donna sa démission de cet emploi en 1815. Il est aujourd'hui conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, secrétaire par intérim de l'académie des sciences de cette ville, membre de l'institut d'Amsterdam, greffier de la seconde chambre des états-généraux, et enfin chevalier de l'ordre du Lion belgique. Peu d'hommes sont plus instruits en bibliographie, et peu s'intéressent avec autant de zèle aux progrès des sciences et des arts que Charles Van-Hultem, qui fit construire à ses frais, pour la bibliothèque de Bruxelles, les bustes des hommes célèbres qui sont nés dans cette ville. On connait aussi les encouragemens qu'il donnait à Paris, aux jeunes artistes qui avaient remporté les premiers prix; et si les discours qu'il a prononcés à cette occasion sont dépourvus d'élégance, de coloris et même de correction, on ne doit pas oublier qu'ils sont écrits dans une langue étrangère à l'auteur, et qu'ils contiennent d'ailleurs des faits intéressans et peu connus jusqu'ici.

VAN-KOOTEN (*Théodore-Jean*), humaniste et poète latin hollandais, etc.

Né à Leeuwarde le 22 octobre 1749. Il fit de bonnes études à Francker, où il trouva, surtout en Jean Schroder un maître, un modèle et un ami également précieux. Après avoir été recteur de l'école latine à Campen en 1772, et à Midelbourg en 1779, Van-Kooten succéda enfin, en 1784, à la chaire de son maître, mort deux ans auparavant. Les agitations politiques de la Hollande lui firent quitter son poste et sa patrie en 1787, quand le parti patriote eut succombé par le fait de l'invasion prussienne; et il suivit en France son ancien collègue et son ami Valckenaer, fils du célèbre helléniste. Il retourna en Hollande avec lui en 1795, et il obtint

alors une place honorable dans l'administration publique. Mais M. Valckenaer ayant été quelques années après nommé à l'ambassade d'Espagne, Van-Kooten ne put se résoudre à se séparer de lui; et au retour de l'ambassadeur en Hollande, il l'accompagna encore comme son fidèle Achate : il ne l'a même plus quitté depuis cette époque, et est mort chez lui, dans une maison de campagne entre Harlem et Leyde, en 1814. Parmi les pièces que Van-Kooten a recueillies, il y en a un assez grand nombre de lui-même, et elles ne sont pas le moindre ornement de la collection intitulée : *Deliciæ poëticæ*. Il avait un talent distingué pour la poésie latine, et réunissait le triple mérite de l'élégance, de la correction et de la pureté : Tibulle était le modèle qu'il avait principalement à cœur de suivre. Une pièce intitulée, *ad Batavos*, en vers alexandrins, et une *Élégie* sur l'inconstance des choses de ce monde, font surtout honneur à la muse de Van-Kooten.

VAN-LENNEP (*David-Jac*), poète, membre de l'institut de Hollande, etc.

Né à Amsterdam le 15 juillet 1774, d'une famille qui a rempli les premières places de la magistrature. Le jeune Van-Lennep suivit les leçons de l'athénée illustre d'Amsterdam, où il eut pour maîtres les plus célèbres professeurs. Pendant le cours de ses études à Amsterdam et à Leyde, où il prit ses degrés en droit, il publia en latin quelques productions qui durent faire concevoir de ses talens la plus grande espérances En effet, Van-Lennep donna en 1796, sous le titre de : *Rusticatio Maupadica*, un recueil de vers composés pour la plupart pendant son séjour au Maupad, qui firent honneur à ses talens. Depuis 1796 jusqu'en 1799 il suivit le barreau d'Amsterdam, dans l'intention de se destiner à la carrière des affaires publiques, qui était celle de sa famille, mais se livrant toujours néanmoins à son goût pour les lettres et les langues savantes : ce fut aussi vers cette époque qu'il fut appelé à la chaire d'éloquence et de langues grecque et latine de l'athénée d'Amsterdam, en remplacement de M. Wyttembach, qui passait à Leyde. Il entra en fonction au mois de novembre 1799, par un excellent discours inaugural, et fut nommé, en 1808, par le roi Louis Bonaparte, membre de l'institut de Hollande, puis agrégé successivement à différentes sociétés savantes. Il publia, en 1809, une très-bonne édition des *Héroïdes* d'Ovide et de Sabinus, qu'il a réimprimées en 1812, avec des additions importantes, et dont il annonce une troisième édition, pour laquelle, dit-il, il a recueilli de nombreux matériaux : on attend aussi de M. Van-Lennep une édition complète d'*Hésiode* et de ses scoliastes, à laquelle il travaille depuis plusieurs années; l'*Anthologie* de Grotius, que M. Bosche a laissée au quatrième volume; et enfin l'édition de *Terentianus Maurus*, commencée par Van-Santen. En novembre 1813, M. Van-Lennep fut élu membre du conseil provisoire de régence d'Amsterdam, et résigna ces fonctions lorsque la tranquillité fut rétablie pour reprendre ses travaux littéraires. Le roi des Pays-Bas lui a donné l'ordre du Lion belgique, et l'a aussi nommé membre des états provinciaux de Hollande.

VAN-MAANEN (le commandeur), ministre de la justice du royaume des Pays-Bas, etc.

Né à la Haye, d'une famille assez obscure. Il fit néanmoins des études distinguées; fut ensuite reçu avocat, et se fit connaître, jeune encore, par son éloquence et par ses talens au barreau. Il figura successivement dans les diverses assemblées législatives qui se sont succédées en Hollande pendant douze ans; et obtint le grand-cordon de l'ordre de l'Union du roi Louis Bonaparte, qui lui confia aussi le portefeuille de la justice. Lors de la réunion de son pays à la France, M. Van-Maanen devint tout à la fois conseiller d'état et président de la cour impériale de la Haye, et montra d'abord de l'hésitation lors des événemens qui expulsèrent les Français de la Hollande en novembre 1815; mais il se prononça enfin pour la maison d'Orange, et est aujourd'hui commandeur de l'ordre du Lion belgique et ministre de la justice : les députés de la seconde chambre des états généraux ont plusieurs fois dirigé leurs attaques contre lui, et il ne s'est pas toujours tiré avec avantage des combats qu'ils lui ont livrés à la tribune.

VAN-MONS (*Jean-Baptiste*), célèbre chimiste belge, etc.

Né à Bruxelles le 11 novembre 1765. Il exerça long-temps la pharmacie dans sa ville natale, et il l'étudiait encore, lorsque Lavoisier opéra la grande révo-

lution qui lui a fait faire tant de progrès. M. Van-Mons embrassa avec enthousiasme la nouvelle doctrine, qu'il propagea en Allemagne et dans tout le nord de l'Europe, et établit aussi avec les savans de diverses contrées une correspondance suivie, au moyen de laquelle il leur faisait connaître les découvertes et les travaux des Français, en transmettant à ceux-ci les résultats et les recherches des étrangers. Pour correspondre plus aisément avec les savans des différens pays, il s'adonna à l'étude des diverses langues de l'Europe, qu'il possède toutes et qu'il écrit avec facilité. Lorsque les armées françaises entrèrent à Bruxelles en 1795, et qu'on y organisa une assemblée des représentans du peuple, M. Van-Mons en fut élu membre, et devint ensuite professeur de physique et de chimie à l'école de Bruxelles. A cette époque il renonça à l'exercice de la pharmacie, et se fit recevoir docteur à la faculté de Paris en 1807 : il a été aussi pendant plusieurs années l'un des rédacteurs des *Annales de Chimie* publiées à Paris, et a fourni de nombreux articles à la plupart des journaux scientifiques de l'Europe : il est aujourd'hui associé étranger de l'académie des sciences de Paris, et professeur à l'université de Louvain. Depuis plus de quinze ans il s'est livré, avec de grands succès, au perfectionnement des diverses espèces de fruits, par la méthode du semis, et a composé un excellent ouvrage sur ce genre de culture.

VANNETTI (*Clément*), littérateur et académicien florentin, etc.

Né à Roveredo le 14 novembre 1754, et fils du seigneur de Villeneuve. Il se fit connaître, dès l'âge de treize ans, par divers opuscules italiens et latins qui lui firent beaucoup d'honneur, et s'adonna ensuite passionnément à l'étude des anciens auteurs classiques, surtout à celle de *Plaute* et de *Térence*, sur lesquels il fit des commentaires estimés. Son talent rare et précoce lui concilia l'estime et l'amitié des premiers savans de son temps, et il ne tarda pas à être cité lui-même comme l'un des meilleurs écrivains et littérateurs latins de son siècle. Vannetti connaissait à fond la philosophie, les mathématiques, l'histoire sainte, etc., et il cultiva aussi la peinture, dans laquelle il fut excellent paysagiste : il mourut d'une pleurésie le 13 mars 1795, dans la quarante-unième année de son âge. La littérature latine et italienne lui est redevable d'un grand nombre de productions parmi lesquelles on compte plus de quarante ouvrages de lui dans tous les genres : il était membre de l'académie de Florence et de plusieurs autres sociétés savantes d'Italie.

VANNUCCHI (*Antoine-Marie*), jurisconsulte et poëte italien, etc.

Né à Florence le 2 février 1724, de parens honnêtes qui lui firent donner une excellente éducation. Il étudia les belles-lettres à Florence, et la langue grecque sous le célèbre abbé Lami. Il s'appliqua ensuite à la philosophie, aux mathématiques, à la théologie, à la jurisprudence, etc., et se perfectionna dans ces diverses sciences à Pise, sous les meilleurs maîtres : la médiocrité de sa fortune l'obligea alors de prendre à Saint-Miniato une chaire de philosophie et de belles lettres, dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. De retour à Florence, il cultiva la jurisprudence; mérita aussi l'estime des premiers savans de son temps par ses écrits; et fut nommé membre de l'académie. Appelé en 1750 par l'université de Pise pour remplir une chaire de législation féodale, il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 12 février 1792, et fut généralement regretté pour ses talens et ses vertus : il a laissé en italien quelques *poésies* et un ouvrage sur la *jurisprudence*.

VAN-SITTART (*Nicolas*), chancelier de l'échiquier d'Angleterre, membre du conseil privé et de la chambre des communes, etc.

Né à Londres, d'une famille originaire de Hollande. Il commença à Westminster son éducation, qu'il termina à Oxford en 1791; déploya ensuite quelques talens comme financier à la chambre des communes où il avait été élu; fut nommé, en 1806, secrétaire de la trésorerie lors de la formation du ministère qui succéda à M. Pitt, puis appelé aux importantes fonctions de chancelier de l'échiquier à la mort de M. Percival, arrivée au mois de juin 1812. Possesseur d'une grande fortune, et jouissant d'une réputation de probité que nul soupçon ne put jamais ternir, il s'occupa exclusivement du soin de bien remplir ses fonctions, et fit les 4 et 31 mars 1813 un long rapport à la chambre des communes sur l'état des finances de l'Angleterre, qu'il trouva florissantes par comparaison à ce qui existait avant la prorogation du dernier parlement. Il

présenta peu après un plan général d'amélioration, qui excita l'attention des membres en ce qu'il créait un fonds d'amortissement, et offrait la facilité de diminuer la dette publique. Le 8 novembre 1814, il défendit la conduite des ministres, attaquée par M. Withbread, à l'occasion de l'adresse d'un juge au prince-régent sur la manière d'administrer la justice; proposa, le 15 mars 1815, d'acheter de la compagnie de la mer du Sud, son privilége exclusif de commerce avec l'Amérique méridionale; et répondit à MM. Withbread et Bennet, qui profitèrent de cette circonstance pour tracer un tableau effrayant de la guerre qui désolait les colonies espagnoles, et demander au gouvernement s'il ne prendrait pas enfin des mesures pour concilier les deux partis, et pour assurer la liberté de dix-huit millions d'Espagnols qui habitaient les deux Amériques, que l'Angleterre avait fait offrir sa médiation, mais qu'il ne convenait pas de rien faire qui pût être considéré comme un manque de foi envers le roi d'Espagne. M. Van-Sittart prononça aussi, comme membre de la société publique, dans l'assemblée qui eut lieu en mai 1816, un discours dans lequel il cita avec beaucoup d'éloges le traité prétendu religieux conclut entre les souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse, et connu sous le nom de la *sainte alliance*. Cependant, et malgré les discours que nous venons de citer, il est généralement reconnu que cet orateur, dédaignant les prestiges d'une éloquence devenue trop commune, ne parle qu'en chiffres. En effet, c'est en vain qu'on lui lance des traits du haut de la tribune, son argument est un immense cahier de calculs, derrière lequel il conserve tout le flegme du sang batave dont il est issu: il est vrai que sa réputation d'intégrité et ses manières, d'une simplicité patriarcale, ajoutent beaucoup à son crédit politique, et lui méritent réellement de la considération.

VAN-STYRUM (*N.*), préfet hollandais, etc.

Issu d'une famille patricienne de la Hollande, mais étrangère à la maison de Limbourg-Styrum. Il se prononça pour la révolution après l'invasion des Français dans son pays; remplit diverses fonctions publiques à la satisfaction de ses concitoyens; et se maintint constamment dans la carrière des emplois, malgré les divers orages politiques qui agitèrent sa patrie. Lorsque Louis Bonaparte fut monté sur le trône, M. Van-Styrum devint successivement conseiller d'état et gouverneur civil du Zuyderzée, d'où Napoléon le fit passer, en 1811, à la préfecture de la Loire-Inférieure, qu'il perdit bientôt après, en obtenant néanmoins une pension de 6000 francs. Après la restauration de 1814, il retourna en Hollande, où il ne fut pourvu, dit-on, d'aucunes fonctions politiques, et où il vécut dans une heureuse obscurité.

VARISCO (*Camille*), prévôt du collége de Pavie, etc.

Né en 1735. Il se distingua dès sa plus tendre enfance par une grande application à l'étude et par l'amour de la retraite: il puisa aussi dans la lecture habituelle des livres saints une candeur, une douceur et une humilité qu'on ne se lassait pas d'admirer, et qui s'alliaient néanmoins à une vaste érudition. Devenu membre de la congrégation des somasques, où il vécut pendant plus d'un demi-siècle, il n'eut jamais le moindre démêlé avec aucun de ses collègues, quoiqu'une partie fussent imbus de préjugés ultramontains, et que lui-même ne négligeât aucune occasion de proclamer des sentimens contraires et de rendre hommage à la vérité. Après avoir professé l'éloquence à Lodi, Camerino, Rome et Naples, ce vertueux prêtre enseigna la théologie, puis fut chargé par le gouvernement de diriger le collége national de Modène, et devint ensuite prévôt du collége de Pavie, où il obtint l'amitié du savant Dallègre, évêque de cette ville. Le père Varisco, capable de composer de bons ouvrages, se borna pourtant à traduire du français divers écrits religieux, et décéda à Milan le 8 mars 1808, âgé de soixante-treize ans. Sa mort plongea dans le deuil ses confrères, ses amis et ceux qui l'avaient connu particulièrement.

VEGESACK (le baron de), lieutenant-général suédois, commandeur-grand'croix de l'ordre de l'Epée, etc.

Né en Suède, d'une famille noble. Il prit très-jeune le parti des armes; parvint rapidement aux grades supérieurs, et commandait en 1788 un corps d'infanterie légère, à la tête duquel il se distingua en enlevant une batterie entière aux Russes. Il fut grièvement blessé dans cette action, qui lui valut l'ordre de l'Epée de Suède; devint ensuite officier-général; fut employé en 1805 dans la Poméranie, où il com-

mandait une brigade; et fut encore blessé, à la retraite de Ferdinandshof, d'une balle qui lui traversa la mâchoire. Il conduisit en 1808, de Suède en Finlande, une division de l'armée suédoise, et se distingua à la bataille d'Orarais, où il fut également blessé. Décoré successivement des croix de chevalier, de commandeur et de grand'croix de l'ordre de l'Epée, il obtint aussi la médaille des villes anséatiques, à cause de sa conduite militaire dans le pays, et fut le seul suédois honoré de ce signe civique. Dans la guerre de 1813 et 1814 le général Vegesack se trouvait commander l'une des divisions de l'armée combinée du nord de l'Allemagne, et couvrit avec son corps la Poméranie et le Mecklenbourg, contre le maréchal prince d'Eckmülh. Il dirigea aussi, en 1814, l'un des corps séparés qui pénétrèrent en Norwége; et mourut à Stockholm vers la fin du mois d'octobre 1818, universellement regretté de ses compagnons d'armes.

VENEGAS (don *J.*), vice-roi du Mexique, etc.

Issu d'une famille distinguée d'Espagne. Il fut pourvu de la vice-royauté du Mexique, et arriva dans l'Amérique méridionale à la fin de 1809, pour prendre, au nom de la régence de Cadix, possession de son gouvernement. Il fit son entrée solennelle à Mexico le 16 septembre 1810, et mit le comble au mécontentement des habitans en apportant des récompenses et des honneurs aux chefs et aux partisans de la faction européenne. Il refusa ensuite toute proposition de paix de la part des indépendans, alors encore très-modérés dans leurs demandes; et se hâta de lever des troupes lorsqu'il apprit les progrès d'Hidalgo, leur généralissime. Après avoir pris toutes les dispositions militaires que les circonstances permettaient pour défendre la capitale, il voulut ajouter à ses moyens ceux de la persuasion, et dans une proclamation fort adroite, il essaya de rétablir la tranquillité dans le Mexique, en faisant observer que les Américains étaient maintenant sur le même pied que les Espagnols eux-mêmes, depuis le décret du 15 octobre 1809, et en promettant que les cortès prendraient très-incessamment en considération les réformes nécessaires pour assurer la prospérité de l'Amérique espagnole. Don J. Venegas forma ensuite des corps de *guérillas* et une milice mêlée de naturels et d'Espagnols; mais cette troupe indisciplinée ayant bientôt fait plus de mal aux royalistes qu'aux indépendans eux-mêmes, occasionna des plaintes nombreuses qui forcèrent le vice-roi à la licencier. Cependant Hidalgo, poursuivant ses succès, marchait à grands pas sur la capitale, et Venegas craignant l'insuffisance de ses moyens militaires, résolut d'employer la religion à sa défense: il obtint à cet effet de l'archevêque de Mexico et de l'inquisition une sentence d'excommunication contre Hidalgo et ses partisans, et même contre toutes ses troupes. Quoique cette démarche parût faire peu d'impression sur ces dernières, elles n'osèrent néanmoins, par un motif qu'on ignore, tenter l'assaut de la capitale; et le vice-roi poursuivit bientôt à son tour ceux qui l'avaient inquiété jusque dans son palais. Après la mort d'Hidalgo et le triomphe de ses armes, le vice-roi refusa de nouveau toute espèce d'accommodement avec les insurgés, et ne répondit à leurs propositions qu'en leur offrant l'amnistie, s'ils voulaient mettre bas les armes. Mais ils avaient si peu de confiance dans ses promesses, que, quoiqu'il eût fait sanctionner par l'autorité religieuse sa proclamation d'indulgence, personne ne voulut s'y confier. Sur ces entrefaites on lui dénonça un complot qui se tramait à Mexico contre son autorité, et il fit aussitôt arrêter plusieurs habitans de marque, qu'il fit mettre en jugement, et dont six furent condamnés à mort et exécutés au mois d'août 1811. Venegas, ayant été remplacé peu après dans sa vice-royauté par le général Callejas, disparut dès lors de ce théâtre de carnage, et revint à Madrid avec le titre de marquis de la Réunion et de la Nouvelle-Espagne, qui lui fut conféré par le roi Ferdinand, lequel l'appela aussi, à la fin de 1818, aux importantes fonctions de capitaine-général de la Gallice en remplacement du baron de Saint-Marc. Le général Venegas est d'ailleurs un officier plein de talens, et qui mérite sous plusieurs rapports les faveurs dont le monarque l'a honoré.

VERHUELL, comte de Sevenaar, hollandais, vice-amiral, pair de France, etc.

(Voyez la *Biographie moderne* d'Alexis Eymery, 2e édition.)

VERNES (*Jacob*), célèbre pasteur genevois.

Né à Genève en 1728. Il fit des études

approfondies; se destina au ministère évangélique, et fut nommé en 1770 pasteur de sa ville natale. Il se trouva enveloppé dans la disgrâce du parti patriotique en 1782, puis rappelé à Genève après la révolution qui y éclata en 1789 : il mourut dans cette ville, le 22 octobre 1791, âgé de soixante-trois ans, et laissa des regrets universels de sa perte. Outre un journal intitulé : *Choix littéraire* en 24 vol. in-12, on doit à Jacob Vernes des *Lettres et Dialogues* sur le Christianisme de J.-J. Rousseau, ou réponse à quelques lettres de cet homme célèbre; un *Roman*, dont le but est la réfutation des principes de l'incrédulité moderne, sous le titre de : *Confidences philosophiques;* un *Catéchisme* à l'usage de toutes les religions chrétiennes, et enfin l'*Examen* de cette question : Convient-il de diminuer à Genève le nombre des sermons? On a aussi imprimé, après sa mort, deux volumes de ses *Sermons*, qui doivent être comptés parmi ce que les protestans ont de mieux en ce genre. Son fils, homme de lettres, dont le début heureux fut un nouveau *Voyage sentimental* dans le genre de celui de Sterne, les a enrichis de l'éloge de son père, auquel on est encore redevable d'une *Romance* touchante, à l'occasion de la mort de sa première femme, et commençant par ces vers :

« N'est-il, Amour, sous ton empire
» Que des rigueurs? »

On a mis au bas du buste de Vernes ces deux autres vers :

« Ses vertus, ses talens et leur sublime usage
» Prouvent que l'Eternel fit l'homme à son image. »

VICTOR-EMMANUEL V, roi de Sardaigne, etc.

Né le 24 juillet 1759, et fils cadet de Victor-Amédée III. Il porta d'abord le titre de duc d'Aost, qu'il garda jusqu'à son avénement au trône, et montra dès sa plus tendre jeunesse le goût le plus vif pour l'état militaire : en effet, c'est toujours lui qui commandait les camps d'exercice que le roi faisait former de temps en temps, surtout vers la fin de son règne; et il épousa, le 21 avril 1789, la princesse Thérèse, fille de l'archiduc Ferdinand, oncle de l'empereur François. Mais ce fut particulièrement à l'époque de la révolution française que le duc d'Aost déploya une grande énergie de caractère; car aussitôt que la guerre eut été déclarée, en 1792, il prit le commandement d'un corps de troupes, avec lequel il dirigea en personne l'attaque du village de Gillette, dans le comté de Nice. Il passa ensuite le col de Vial, côtoya les limites orientales de la Provence, enleva aux Français les postes de Delterre et de Boyon, et se présenta même jusqu'aux embouchures du Var. Peu après il battit encore les Français à Gandola, coupa l'aile droite de leur armée, et était sur le point de reprendre Nice, lorsque le comte de Saint-André, qui devait s'emparer du poste d'Utelle, en fut repoussé : le duc d'Aost fut alors obligé de faire sa retraite et de regagner les gorges. A l'époque des négociations de paix entamées en 1796 avec Napoléon, ce prince, toujours enclin à la guerre, opina fortement dans le conseil pour la continuation des hostilités; et n'ayant pas été écouté, il se retira en Italie. Son frère, Charles-Emmanuel, ayant abdiqué le 4 juin 1802, le duc d'Aost lui succéda dans ses états, réduits à la seule île de Sardaigne, où il resta jusqu'à ce que l'Europe coalisée eût précipité Napoléon du trône de France. Il fit son entrée à Turin le 20 mai 1814, et son premier soin fut de détruire non-seulement ce que la domination française avait pu introduire de contraire aux mœurs et aux intérêts des Piémontais, mais encore les institutions, je dirai presque les édifices publics reconnus utiles. Entouré de prêtres et de nobles, intéressés au rétablissement des anciens usages, Victor-Emmanuel s'empressa de déférer à leurs sollicitations; et rien ne prouve mieux l'influence funeste des castes privilégiées dans ce pays, que l'état malheureux dans lequel se trouvent les finances et l'administration piémontaise.

VIDONI (*Pierre*) de Soresina, cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Crémone le 2 septembre 1759, d'une noble famille d'origine milanaise. Il fit ses études dans sa ville natale, et se rendit ensuite à l'académie ecclésiastique de Rome, d'où il sortit pour être vice-légat de Ferrare, ville dans laquelle il se fit universellement aimer. Devenu peu après *ponente* de consulte, il assista au conclave de Venise, et fut destiné par Pie VII, en 1800, aux fonctions de délégué d'Ancône, où il resta jusqu'à l'occupation hostile de cette ville par les Français en 1808. De retour à Rome en 1814, il fut créé, le 8 mars 1816, diacre-cardinal de Saint-Nicolas en prison, et

fait encore aujourd'hui partie du sacré collége.

VIERA-CLAVIJO (don *Joseph* de), savant physicien et biographe espagnol, etc.

Né dans l'île des Canaries vers l'année 1738, et issu d'une famille noble originaire de Madère. Son père, qui vivait d'un revenu modique, l'envoya à Madrid pour y finir ses études, et il fut choisi, quelques années après, pour élever le marquis de Viso, avec lequel il voyagea en Italie et en France. Ils assistèrent en 1780 au cours de physique expérimentale de Sigaud-Lafond, où Viera se distingua par ses connaissances; et, de retour à Madrid, il s'occupa de propager le goût de la bonne philosophie, en formant des élèves qui firent de grands progrès dans les sciences physiques et mathématiques. Chargé, en 1770, par ordre supérieur, d'écrire l'histoire des îles Canaries, il s'acquitta avec succès de cette mission, et publia en outre plusieurs ouvrages d'un mérite distingué, parmi lesquels on cite ceux connus sous les titre suivans: *Elémens de physique et de chimie; Elémens de géométrie et de mathématiques; Traité de l'équilibre; Histoire des îles de Majorque et de Minorque; Histoire générale des îles Canaries*, ou Description géographique, origine, caractère et mœurs de ses anciens habitans, avec les vies des grands hommes qu'elles ont produits, et une notice des événemens opérés dans les derniers siècles: cette histoire est très-estimée pour l'exactitude et l'impartialité avec lesquelles elle est écrite. On doit aussi à cet auteur un *Poëme didactique;* en quatre chants, sur les vents non-variables; et enfin les *Eloges* de Philippe V et d'Alphonse Rostado, qui remportèrent les prix proposés par l'académie espagnole en 1779 et 1782. Viera mourut en 1799, dans la soixante-unième année de son âge, et a laissé des manuscrits précieux.

VINCENT (le baron *Nicolas-Charles* de), général au service d'Autriche, ambassadeur, etc.

Il s'est fait particulièrement remarquer dans la carrière diplomatique, et signa entre autres le fameux traité de Campo-Formio. Il avait déjà rempli avec succès plusieurs missions lorsque l'empereur son maître lui fit don, en 1807, d'une terre en Gallicie, estimée cent quatre-vingt mille florins. Nommé en 1814 à l'ambassade de France, il accompagna, au 20 mars 1815, le roi Louis XVIII à Gand: il avait été l'année précédente, au nom des puissances alliées, et avant l'érection du royaume des Pays-Bas, gouverneur-général de la Belgique et du pays de Liége. Le baron de Vincent, qui est encore aujourd'hui ministre plénipotentiaire d'Autriche à Paris, est aussi grand'croix de Saint-Léopold, chevalier de plusieurs autres ordres, et réunit à ces titres ceux de chambellan de l'empereur et de colonel d'un régiment de chevau-légers: il fut élevé au grade de général de cavalerie à la fin de 1818.

VINCENT (le docteur *William*), doyen de Westminster, chevalier de l'ordre du Bain, etc.

Né à Londres le 2 novembre 1739, et fils d'un commerçant que des malheurs avaient ruiné. William Vincent fut destiné à l'église dès son jeune âge, et entra à l'école de Westminster, où ses progrès le mirent bientôt en état d'enseigner lui-même. Devenu, en 1776, docteur et chapelain de sa majesté, il parvint, en 1788, à la charge honorable d'instituteur en chef de l'école de Westminster, et il fut fait, en 1798, président du collége de Sion. En dirigeant avec succès l'éducation des fils des premières familles d'Angleterre, le docteur Vincent paraissait devoir atteindre rapidement aux grandes dignités ecclésiastiques; mais, contre l'attente générale, il ne fut jamais pleinement récompensé autant qu'on avait lieu de le croire. Il obtint pourtant la cure de Allhallows, après avoir été nommé second aumônier du roi; et ce ne fut qu'en 1802 qu'on le fit doyen de Westminster: en 1807 il fut pourvu aussi de la cure d'Islip. Il publia plusieurs ouvrages d'érudition et de controverse, et fit honneur à l'église d'Angleterre autant par son éloquence en prêchant que par son exactitude à remplir ses devoirs: il mourut le 21 décembre 1815, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et fut généralement regretté.

VISCONTI (*Ennius-Quirinus*), célèbre romain, membre de l'académie des sciences, etc.

Né à Rome en 1752, et fils de Jean-Baptiste Visconti, savant distingué, et d'Ursule Filonardi. Ses heureuses dispositions pour les lettres parurent presque dès sa naissance, et il doit être mis au premier rang parmi les enfans célèbres, sans pourtant avoir commencé, comme la plupart d'entre eux, par se montrer un prodige, pour devenir ensuite un homme très-ordinaire. Son père lui apprit à connaître les têtes des empereurs sur les mé-

dailles, lorsqu'il pouvait à peine prononcer leurs noms, et à dix ans il soutint, dans le palais du cardinal prince Ferdinand de Rossi, un exercice public sur l'Histoire sacrée et romaine, la numismatique, la chronologie, la géographie et la géométrie : à douze, il fit un autre exercice dans la bibliothèque angélique, et entra alors dans les questions les plus profondes sur la trigonométrie, l'analyse et le calcul différentiel. Il traduisait aussi les poètes grecs en vers, et fit imprimer, à treize ans, sa traduction de l'*Hécube* d'Euripide, qui fut suivie de celle de *Pindare*. Ses talens attirèrent bientôt sur lui l'attention des hommes les plus célèbres, et Ennius Visconti n'avait encore que vingt-deux ans quand Amaduzzi lui dédia le troisième volume des *Anecdotes littéraires*. Son père ayant conçu le projet d'une description du *Musée Pio Clémentin*, il en composa quelques articles; mais le premier volume est presque entier de son fils, qui a continué ensuite l'ouvrage : ce grand travail, qui seul l'aurait rendu immortel, ne l'empêcha pas de donner beaucoup de petits écrits qu'il fit paraître séparément. A l'époque de l'invasion des Français, M. Visconti suivit à Paris les monumens qu'il chérissait, sur lesquels il donna des notices courtes et précises dans la splendide collection intitulée : le *Musée français*; et l'institut se hâta d'appeler doublement dans son sein M. Visconti, qui fit divers rapports aux deux académies dont il était membre. Il conçut aussi le vaste plan d'une *iconographie* grecque et romaine, et le gouvernement lui donna les moyens d'exécuter cette belle entreprise, à laquelle il n'a cessé depuis lors de prodiguer des encouragemens. La constitution vigoureuse d'Ennius Visconti pouvait faire espérer qu'il tiendrait encore long-temps le sceptre de l'érudition grecque et archéologique, lorsqu'une maladie dangereuse l'enleva le 14 février 1818. Grave et sérieux dans la société, M. Visconti n'aimait guère à prendre part qu'aux questions qui intéressaient les lettres et les arts; cependant il n'était point de sujet où la rectitude de son jugement ne se fit apercevoir. Il était aussi très-simple dans ses habitudes et ses manières, quoique réservé en tout, et d'un commerce doux, agréable et facile.

VIVANI (l'abbé), chanoine de Rome, etc.

Né en Italie. Il embrassa l'état ecclésiastique; obtint un canonicat dans l'église de Saint-Pierre de Rome; et fut ensuite l'un des principaux chefs d'une conspiration découverte en juillet 1796, qui avait, dit-on, pour but la destruction du gouvernement pontifical. Cet homme, qu'on représenta après son arrestation comme perdu de dettes, espérait, à ce qu'il paraît, se faire une fortune au milieu des troubles qui suivraient immédiatement la chute du pape, et on lui avait déjà même, assure-t-on, promis le commandement du château Saint-Ange, qui était le premier point dont les conjurés devaient se rendre maîtres. Quoi qu'il en soit, le projet ayant été connu, l'abbé Vivani fut arrêté, livré aux tribunaux, condamné à mort et exécuté aussitôt.

VOGEL (*Christophe*), compositeur allemand, etc.

Né à Nuremberg en 1756. Il étudia l'art musical sur les ouvrages de Hasse et de Graunn, et vint ensuite en France, où son génie s'enflamma en entendant les chefs-d'œuvres de Gluck. Il se promit alors de le prendre pour modèle; mais ce ne fut qu'en 1786 qu'il hasarda de donner au public *la Toison d'Or*, opéra qu'il dédia à Gluck. Ce grand homme, dans sa réponse à la dédicace de Vogel, s'exprimait ainsi : « C'est le » talent dramatique qui brille sur les » autres qualités, et c'est de celui-ci » que je vous félicite de tout mon » cœur. C'est un talent d'autant plus » rare, que ce n'est pas de la pratique » que vous le tenez, mais de la nature. » Une fièvre maligne enleva Vogel le 28 juin 1788, à l'âge de trente-deux ans. Il laissa en mourant l'opéra de Démophon, dont l'ouverture avait été exécutée deux fois au concert olympique avec le plus grand succès : cet opéra prouva que Vogel avait fait beaucoup de progrès dans le genre dramatique, et que ce n'était pas sans raison que Gluck l'appelait son fils aîné.

VOLPATO (*Jean*), fameux graveur italien, etc.

Né à Bassano en 1733. Il exerça d'abord le métier de brodeur, qu'il avait appris à sa mère; et s'appliqua ensuite à la gravure, dans laquelle il n'eut d'autres maîtres que son génie. Il publia ses premiers ouvrages sous le nom déguisé de Jean Renard, qui indiquait à peu près le sien, et se rendit à Venise, où le célèbre Bartolozzi le prit chez lui et l'instruisit dans tous les secrets de

son art. Volpato fit alors un grand nombre de gravures d'après Piazetta, Maïotto, Amiconi, Zuccarelli, Ricci, etc., puis il alla à Rome, où il eut encore plus d'occasions de faire connaître ses talens. Une société d'amateurs ayant conçu le projet de faire graver de nouveau, et avec magnificence, les peintures de Raphaël qui se trouvaient dans le palais du Vatican, Volpato fut de tous les graveurs qui eurent part à cette entreprise celui qui se distingua le plus. Il fit aussi paraître des dessins en miniature, qui, au moyen des couleurs, donnent encore une idée plus parfaite des originaux; et il perfectionna les estampes peintes à l'aquarelle. Il est mort à Rome le 21 août 1802.

VONCK, (*N*), célèbre avocat brabançon, etc.

Né à Bruxelles, où il reçut son éducation et exerçait l'honorable profession d'avocat. Il avait, à l'époque des premières agitations de la Belgique, la réputation d'un homme spirituel, instruit et surtout doué d'un génie actif et entreprenant. Il fut en conséquence un des écrivains qui s'élevèrent contre les innovations de Joseph II dans le gouvernement des Pays-Bas; et craignant ensuite les recherches des agens de l'autorité, il se retira en Hollande au commencement de 1788. Il y travailla d'abord, de concert avec Van-der-Noot, à engager les puissances garantes de la constitution du Brabant à intervenir dans les troubles qui se préparaient; et fut successivement membre, puis président du comité secret qui se forma à Bréda pour organiser l'insurrection des Belges. Il forma aussi à Hasselt un autre comité patriotique qui parvint, au moyen de contributions secrètes, à armer les premiers soldats brabançons qui se réunirent sous Van-der-Mersch, et déterminèrent la retraite des Autrichiens. Il revint alors en Brabant, où il reçut l'accueil le plus flatteur; mais depuis cette époque Van-der-Noot, qui n'agissait que pour les oligarques, se divisa d'intérêt avec Vonck, dont il ne cessa dès-lors de contrarier les desseins, et il s'établit aussitôt entre eux une guerre d'opinion qui devint la première cause de leur chute mutuelle. Vonck, lié d'amitié et d'intérêts avec Van-der-Mersch et le duc d'Ursel, remporta pendant quelque temps l'avantage sur Van-der-Noot, Van-Eupen et Schoenfeld; mais son rival finit par triompher de lui, en persuadant aux états des différentes provinces que Vonck voulait introduire une révolution démocratique. Quelques démarches de ce dernier semblèrent en effet justifier cette inculpation, soit que son opinion fût vraiment telle, soit (ce qui nous semble au moins aussi probable) que, poursuivi par ses ennemis, devenus maîtres de l'autorité, des troupes et des trésors des états, il ne vit plus d'autre moyen de leur résister que d'appeler en quelque sorte le peuple à lui : quoi qu'il en soit, la chute des Vonckistes devint le signal de la décadence du parti patriotique, et Vonck alla mourir à Lille en 1792, après avoir fait vainement tout ce qui était en son pouvoir pour établir la liberté et l'indépendance de son pays.

W

WADSTROM (*Charles*-Bernes), littérateur et voyageur suédois, etc.

Né à Stockholm en 1746. Après avoir achevé ses études, il fut employé au service du roi de Suède en qualité d'ingénieur, et ses connaissances en mécanique lui firent ensuite confier, en 1767 et en 1768, les travaux entrepris pour rendre navigable la cataracte de Trollhaetta. Chargé, en 1769, en qualité de minéralogiste, de l'exploitation des mines de cuivre d'Atredaberg, il fit peu de temps après un voyage en Afrique, dont le but était l'affranchissement et la civilisation des nègres; et passa, à son retour, en Angleterre, où il publia un gros volume in-4° renfermant le résultat de ses observations sur l'Afrique, avec un grand nombre de notes et de renseignemens utiles sur la colonisation en général et sur celle de la côte d'Afrique en particulier : on lui doit aussi une correspondance curieuse sur la colonie de Sierra-Léone, insérée dans le magasin encyclopédique. Wadstrom mourut à Paris, le 4 avril 1799, âgé de cinquante-trois ans.

WAHLENBERG (*Georges*), naturaliste suédois, etc.

Né en Suède vers 1780. Il se montra dès sa plus tendre jeunesse animé de la plus grande ardeur pour les sciences naturelles, et fit successivement trois voyages en Laponie, où il s'éleva jusqu'aux cimes des plus hauts glaciers pour en mesurer la hauteur et en observer les phénomènes. Il rendit compte de ses observations et des dangers qu'il avait courus, dans une relation publiée en suédois, à Stockholm en 1808, et cette relation est accompagnée de cartes et de vues dessinées par l'auteur. Les voyages qu'il a faits en dernier lieu aux montagnes de la Suisse et à celles d'Allemagne et de Hongrie, avec une persévérance admirable, lui ont fourni de nouvelles observations, et il a fait imprimer récemment à Gœttingue une *Flore des Carpathes*, qui fait honneur à son talent comme naturaliste. M. Wahlenberg est encore aujourd'hui membre de l'académie des sciences de Stockholm, et démonstrateur de botanique à l'université d'Upsal : il a aussi fourni à l'académie dont il est membre divers mémoires sur des objets d'histoire naturelle et de physique.

WAKEFIELD (*Gilbert*), célèbre auteur anglais, etc.

Né en 1755 à Nottingham, d'un ministre de la paroisse. Il fut reçu bachelier; prit les ordres sacrés; et devint successivement curé de Stokport et de Liverpool. En 1779 Wakefield, s'étant marié, abandonna ses fonctions ecclésiastiques avec d'autant plus de raison, que son attachement aux principes de la liberté religieuse ne lui ayant pas permis de signer les trente-neuf articles de l'église anglicane, il devait renoncer à l'espoir d'obtenir des dignités ecclésiastiques. Il dirigea alors les études d'une académie de dissidens à Weimington; et publia bientôt après un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il éclaircit le texte du Nouveau-Testament par les lumières empruntées des auteurs grecs et romains. Son *Essai sur l'inspiration*, et ses *Recherches* sur les opinions des écrivains chrétiens des trois premiers sièles, firent aussi beaucoup d'honneur à son talent comme écrivain et à ses principes comme moraliste. En 1790 Wakefield passa au collége dissident de Hackney, où il ne fut attaché qu'une année; mais il continua ensuite de demeurer en ce lieu, occupé des études du collége, jusqu'à ce que les progrès de la révolution française et la guerre qui s'ensuivit l'entraînassent dans la politique. Il écrivit aussitôt contre le gouvernement britannique quelques pamphlets qui firent assez peu de sensation, mais dans lesquels on remarqua cependant sa *réplique* aux lettres d'Edmond Burke. Un autre écrit sur le culte public avait déjà, dit-on, fait frémir les plus ardens admirateurs de Wakefield lorsqu'une lettre, qu'il adressa à l'évêque de Candaff, parut si incendiaire et d'une conséquence si dangereuse, que le procureur-général dénonça l'auteur et l'éditeur, et fit condamner Wakefield à deux années de détention dans la prison de Dorchester, d'où il sortit en mai 1801. Qui croirait cependant que tout son crime dans cette circonstance se bornait à avoir blâmé un prélat courtisan d'écrire, dans une adresse au peuple de la Grande-Bretagne, que le gouvernement pouvait prélever le dixième de la fortune de chaque individu sans blesser la loi divine. Wakefield était à peine rendu à la liberté depuis quelques mois, lorsqu'il mourut de la fièvre au mois de septembre de la même année. Cet auteur était socinien dans ses opinions religieuses et républicain dans ses opinions politiques. Peu de ses contemporains l'égalaient en érudition, aussi ses critiques littéraires sont-elles très-estimées. Il avait publié, étant encore très-jeune, un *Recueil de poésies latines*; et on lui doit également des éditions estimées de *Bion*, *Moschus*, *Horace*, *Virgile* et *Lucrèce*, avec des notes pleines de savoir et de goût, ainsi qu'un *Choix de Tragédies grecques*. Considéré comme critique, Wakefield montra beaucoup de sagacité et de discernement; mais en sa qualité d'éditeur, s'il est ingénieux et exact, il est aussi souvent trop hardi.

WAL (*J.*), colonel anglais, gouverneur de Gorée, etc.

Issu d'une famille catholique romaine. Il se conforma à la croyance de l'église anglicane en entrant au service, et en prêtant le serment voulu par les lois anglaises; et se distingua, en 1762, au siége de la Havane. Après avoir fait un chemin assez rapide et obtenu le grade de colonel, il fut pourvu du gouvernement de l'île de Gorée, où, se livrant un jour à l'impétuosité de son caractère, il fit attacher un soldat sur une piece de canon, et lui fit donner huit cents coups de fouet dont il mourut. Cet acte de barbarie ayant été dénoncé au parlement,

le gouverneur Wal fut condamné à mort par contumax, et erra long-temps dans différentes parties de l'Europe sous un autre nom que le sien. Il osa néanmoins remettre ensuite le pied en Angleterre pour y voir sa famille; mais il fut reconnu, arrêté, et pendu le 29 janvier 1802 sur la place de Newgate. Son supplice attira une telle affluence de spectateurs qu'un siége commode se payait jusqu'à vingt-une guinées. Des femmes irlandaises, qui vendaient des fruits sous la potence, burent à sa damnation, et coupèrent ensuite par petits morceaux la corde qui lui avait servi, afin que chacun pût en avoir sa part au prix d'un schelling.

WALCOTT (le docteur *John*), poète satirique anglais, etc.

Il cultiva très-jeune la littérature, et surtout la poésie; excella bientôt dans le genre léger et même sentimental; et se fit connaître ensuite comme l'un des poètes les plus originaux qu'ait eus l'Angleterre : il publia généralement ses écrits sous le nom de *Peter-Pindar*, et notamment des satires qu'il fit paraître sous toutes les formes. Peu de poètes en effet ont été aussi féconds que Walcott, et il n'est jamais arrivé aucun événement intéressant depuis trente ans qui n'ait servi à exercer sa muse. Cependant son ouvrage le plus estimé est sans contredit le poëme héroï-comique intitulé *la Louisiade ;* l'anecdote suivante lui en fournit le sujet. Georges III, roi d'Angleterre, étant un jour à dîner, aperçut sur son assiette un insecte dégoûtant; choqué de cette vue, il ordonna aussitôt « que les cuisiniers, les marmitons » et tous les membres de la cuisine royale » auraient la tête..... rasée », ce qui fut exécuté, malgré les murmures et les plaintes des parties intéressées; et c'est la résistance d'un nommé Louis qui donna à Walcott l'idée du poëme. Walcott, auquel on reprocha souvent d'avoir abusé des dangereux talens que la nature lui avoit donnés, mourut à Londres le 13 janvier 1819, dans un âge assez avancé.

WALDBOURG-TRUCHSESS (le comte *Louis-Frédéric* de).

Issu d'une famille illustre, et chef de la quatrième branche de cette ancienne maison de Souabe. Il entra fort jeune dans les gardes-du-corps du roi de Prusse, d'où il sortit après dix ans de service pour voyager. Il épousa en 1803 une princesse de Hohenzollern-Hechingen, et fut admis peu de temps après dans la carrière diplomatique, comme ministre du roi de Wurtemberg près des cours impériales d'Autriche et de France. Ayant donné sa démission en 1808, il se disposait à retourner dans sa patrie lorsqu'il en fut empêché par la nomination imprévue de sa femme à la charge de grande-maîtresse de la reine de Westphalie, et par l'emploi de chevalier d'honneur qu'il se crut aussi obligé d'accepter. Bientôt Jérôme Bonaparte, auprès duquel il cherchait probablement à se rendre agréable, lui proposa la charge de grand-écuyer et le titre de général de division, que le comte refusa pour accepter plus tard celle de son grand-chambellan et d'intendant-général des spectacles. Cependant, après avoir échappé, par sa fermeté, à l'échange de ses terres contre celles du prince Ferdinand de Prusse, situées dans le nouveau royaume de Westphalie, et que ce prince voulait vendre à tout prix, le comte partit, au mois de février 1809, pour l'Italie, avec la jeune, belle et spirituelle comtesse de Waldbourg, à laquelle, s'il faut en croire l'histoire secrète de la cour de Cassel publiée à Saint-Pétersbourg en 1814, le roi Jérôme adressait des hommages très-vifs et très-embarrassans pour une femme vertueuse. Nommé en 1812 député des états pour solliciter des réductions aux contributions imposées par Napoléon lors de son passage pour aller en Russie, le comte de Waldbourg, alors atteint d'une maladie grave, ne put remplir sa mission, et accepta en 1813 le titre de colonel accrédité près le corps d'armée bavarois. Il mérita bientôt des décorations militaires, et fut chargé par son souverain de faire des communications verbales à l'empereur Alexandre. En avril 1814, il accompagna, en qualité de commissaire, ce même Napoléon dans son voyage à l'île d'Elbe, et en publia ensuite l'*itinéraire*, dont il affecta le produit au soulagement des blessés prussiens. Le comte de Waldbourg reprit en 1815 le poste qu'il avait occupé dans la campagne précédente, et fut nommé par le roi de Prusse, étant encore à Paris, son ministre plénipotentiaire à la cour de Sardaigne, où il réside depuis cette époque.

WALDECK (*Christian-Auguste*, prince de), lieutenant-feld-maréchal autrichien, etc.

Né en 1744, de l'illustre maison souveraine de ce nom. Il prit très-jeune du

service en Autriche; commença à se faire remarquer dans la guerre contre les Turcs; et commanda en 1789 une division de l'armée du maréchal Laudon. Employé en 1792 dans le corps qui partit du Brisgaw, sous les ordres du prince de Hohenlohe, pour se réunir vers Thionville aux armées combinées, il eut un bras emporté à une reconnaissance sous les murs de cette place, et commanda néanmoins, l'année suivante, la partie de l'armée de Wurmser chargée de garder le Brisgaw. Le 13 septembre, il opéra le passage du Rhin, vis-à-vis Seltz, pour prendre à revers les lignes de Weissembourg, tandis que Wurmser les attaquait de front; et conduisit cette entreprise avec une telle bravoure qu'il contribua beaucoup aux succès de la journée. Depuis ce moment il dirigea l'aile gauche, à la tête de laquelle il emporta successivement le camp de Blenheim et le poste de Drusenheim, et poussa l'armée française jusquà Wentznau sous Strasbourg. Il prit ensuite le Fort-Louis, et résista à toutes les attaques des Français jusqu'à l'époque de la déroute de l'aile droite et du centre. Lorsque cette armée eut repassé le Rhin, il en prit le commandement en chef en attendant l'arrivée de M. de Brown, et obtint de l'empereur la grande croix de l'ordre de Marie-Thérèse, en récompense des services qu'il avait rendus pendant cette campagne. Au mois de mars 1794, le prince de Waldeck se rendit dans les Pays-Bas, où il remplaça le fameux Mack dans le poste de quartier-maitre général; mais il donna sa démission au mois de juillet, et devint peu après membre du conseil aulique de la guerre à Vienne. Nommé en septembre 1796 commandant-général des milices en Bohême, il s'attachait à en remplir les fonctions d'une manière honorable et utile à son souverain, quand la cour de Portugal le demanda à l'empereur pour le mettre à la tête de ses forces de terre. Il se rendit en conséquence à Lisbonne, où il reçut du prince un accueil si flatteur, qu'il excita la jalousie de quelques grands; aussi, malgré tous ses efforts, ne put-il remettre les troupes de cette nation sur un pied respectable: il mourut à Lisbonne en 1798, âgé de cinquante-quatre ans, laissant la réputation d'un général brave, prudent et éclairé.

WALLENBOURG (*Jacob* de), conseiller d'état et littérateur autrichien, etc.

Né à Vienne le 10 septembre 1763. Après avoir été élevé à l'institut de l'académie orientale, il fut envoyé dès l'âge de dix-neuf ans à Constantinople comme élève-interprète; et remplit pendant plus de vingt ans, avec un zèle infatigable, les fonctions d'interprète en titre, tant dans la capitale que dans différens voyages et missions, et même, à l'époque de la guerre de Turquie, dans le camp et sous les yeux de Joseph II, puis enfin au congrès de Sistowe. Il montra généralement des connaissances très-étendues en politique et dans la partie commerciale, et savait parfaitement les mœurs et l'histoire des peuples de l'Orient, de la Turquie européenne et de l'Egypte. Il posséda aussi, outre les langues vivantes, les langues grecque et latine: plusieurs idiomes esclavons, le turc, l'arabe et surtout le persan lui étaient également familiers. Il résolut en 1804 de traduire en français le fameux poëme épi-didactique persan de Ferdussi, intitulé *Scuhnamé* (ce qui signifie le *livre royal*). Mais la mort interrompit cette entreprise, et M. de Wallenbourg termina ses jours à Vienne, le 28 juin 1806, âgé de quarante-trois ans: il avait été l'un des plus zélés coopérateurs du célèbre dictionnaire de Mennenski.

WALLIS (le comte *Joseph* de), célèbre jurisconsulte, ministre d'état autrichien, etc.

Né en 1768, d'une ancienne et noble famille. Il reçut une éducation distinguée; fut destiné dès son jeune âge à la magistrature, et avança ainsi, d'un tribunal à l'autre, jusqu'à la présidence du conseil aulique de la guerre, dont il fut obligé de se démettre en 1796. Cependant, le 2 février 1802, l'empereur lui conféra la grande décoration de l'ordre de Saint-Etienne, et le nomma, en décembre 1805, ministre du département de la Bohême en remplacement du comte D'Ugarte. Après la mort du comte O-Donnel, arrivée en 1810, il fut chargé du portefeuille des finances, et refusa, en 1816, les fonctions de ministre-directeur de la police générale pour remplir celles de président du tribunal suprême de justice, pour lesquelles il prêta serment le 30 décembre 1817; il était aussi ministre d'état et des conférences, chevalier de la Toison d'Or et de plusieurs ordres étrangers,

lorsqu'il mourut à Vienne le 18 novembre 1818, n'ayant pas encore atteint sa cinquantième année.

WALMODEN-GIMBORN (le comte de), général de cavalerie au service de Hanovre, ministre-d'état anglais, etc.

Né en Allemagne, et fils naturel de Georges II, roi d'Angleterre. Il embrassa la carrière militaire; commanda, en 1793, les troupes hanovriennes qui joignirent l'armée anglaise; et montra beaucoup d'activité et de bravoure pendant toute cette campagne. M. de Freitag, chargé de couvrir le siége de Dunkerque que faisait le duc d'Yorck, s'étant laissé prendre, dans la nuit du 6 septembre, avec le prince Adolphe d'Angleterre, qui déploya dans cette occasion la plus grande fermeté, M. de Walmoden vola promptement à leur secours, à la tête d'un corps rassemblé à la hâte, et réussit à les délivrer. Le 7, il prit le commandement en chef de l'armée d'observation, que le général Freitag fut obligé de quitter à cause de ses blessures; mais il fut attaqué aussitôt par les républicains, et battu complétement ce jour-là et le lendemain malgré une assez longue résistance. Après avoir été quelque temps malade, il reparut à la tête des Hanovriens en mai 1794; et, dans le courant de décembre, le duc d'Yorck lui laissa le commandement en chef de l'armée anglaise, qui ne tarda pas à être repoussée par les Français. Lorsque la Prusse fit avec la France sa paix ainsi que celle de quelques états du nord, le comte de Walmoden commanda encore les troupes hanovriennes faisant partie du corps d'armée chargé de protéger la ligne de démarcation; et continua de gouverner le Hanovre jusqu'en 1803, époque à laquelle ayant été attaqué par le général Mortier à la tête d'une armée nombreuse, il fut obligé de se retirer avec ses troupes derrière l'Elbe, où il prit une position avantageuse qu'il essaya de fortifier. Mais pressé par les Français, et se voyant sans espoir de secours, il accepta enfin une capitulation, à la suite de laquelle son armée fut licenciée : il publia, peu de temps après, un mémoire justificatif de sa conduite militaire dans cette occasion. Appelé de nouveau en 1805 par le roi d'Angleterre son frère, au commandement des troupes hanovriennes qui devaient, sous le duc de Cambridge, reprendre possession de ce pays, M. de Walmoden, après avoir échoué dans ce projet, quitta une seconde fois le continent en 1806 pour se réfugier en Angleterre, et revint ensuite à Cassel en Westphalie, où il mourut au mois d'octobre 1811, dans un âge très-avancé.

WALMODEN-GIMBORN (le comte de), feld-maréchal-lieutenant autrichien, etc.

Né à Hanovre, où son père, objet de l'article précédent, était feld-maréchal. Il prit parti au service d'Autriche, en débutant dans la carrière militaire; et fit les diverses guerres que cette puissance eut à soutenir contre la France depuis la révolution. En juillet 1813, il reçut le commandement d'un corps d'armée, avec lequel il entra aussitôt en campagne; et fut attaqué, le 21 août, entre Ullahn et Kamin par le maréchal Davoust qui le repoussa, après s'être néanmoins maintenu assez long-temps contre lui : il fut plus heureux le 20 septembre suivant au combat de Garde contre le général Pecheux; car ayant appris que ce général avait été détaché sur la rive gauche de l'Elbe, il passa ce fleuve près de Domitz, marcha à sa rencontre, et le mit en déroute à la suite d'un engagement meurtrier qui se prolongea jusque dans la nuit. Le général Walmoden continua ensuite ses opérations contre le corps du maréchal Davoust, et prépara ainsi les événemens qui amenèrent la prise de Brême. Le 4 décembre, il soutint victorieusement une attaque d'avant-garde; concourut, le lendemain 5, à la reddition de Lubeck; et se distingua encore le 12 au combat d'Osterode, où, malgré une défense opiniâtre, il fut défait et obligé de laisser aux Français et aux Danois réunis le passage libre par Rendsbourg. Le comte de Walmoden passa le Rhin en 1814, avec les troupes anglo-allemandes, et prit part aux faits militaires de cette campagne, puis fut nommé en novembre membre de la commission chargée de l'organisation militaire de l'Allemagne. Il fit, en janvier 1817, un voyage dans le Hanovre sa patrie, et prit au retour le commandement des troupes autrichiennes dans le royaume de Naples, où il fut accrédité en qualité de ministre plénipotentiaire d'Autriche. Il quitta ce royaume au mois d'août suivant, et se rendit à Berlin à la fin d'avril 1818, comme sujet prussien : en effet, par suite des arrangemens territoriaux convenus au congrès de Vienne, les seigneuries de Neustadt et de Gimborn

appartenantes au comte de Walmoden, ont été déclarées dépendantes de la monarchie prussienne.

WALPOLE (*Horace*), comte d'Orford, membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né à Londres, troisième et dernier fils du célèbre Robert Walpole, ministre anglais. Il reçut une éducation distinguée, cultiva particulièrement la littérature, et fut nommé en 1738 inspecteur des exportations et importations, place qu'il quitta ensuite pour celle d'huissier de l'échiquier. L'année suivante il voyagea avec le poète Gray, mais ils se quittèrent en Italie, où une querelle rompit la bonne intelligence qui existait entre ces deux amis; et Walpole, de retour en Angleterre, fut élu, en 1741, membre du parlement, où il ne prononça jamais qu'un discours en 1742 pour la défense de son père. Il cessa entièrement ses fonctions législatives en 1761; et se retira alors du parlement pour se consacrer entièrement à des travaux littéraires dans sa terre de Strawberry-Hil au comté de Middlesex. Il possédait une presse d'imprimerie, d'où sont sorties plusieurs jolies éditions d'ouvrages de sa composition et de quelques autres auteurs qu'il affectionnait; et il devint, en 1791, comte d'Orford, par la mort de son neveu décédé sans enfans mâles. Quoique sa carrière politique fût totalement terminée en 1761, Horace Walpole ne laissa pas de donner encore avec beaucoup de liberté son opinion sur les affaires publiques, et il était surtout très-opposé aux exagérations démocratiques, ainsi qu'il l'a manifesté lors de la révolution de France. Cependant on ne peut se dissimuler que son plus grand titre à la célébrité ne soit sa correspondance avec Mme Dudeffaut, dans laquelle on peut voir toutes les imperfections du cœur humain. On compte, parmi les fruits des loisirs du comte d'Orford, des ouvrages assez importans que le public n'a pas vus sans intérêt, et dont les principaux sont connus sous les titres suivans : *Catalogue* d'auteurs nobles et célèbres; *Doutes historiques* concernant Richard III, roi d'Angleterre, sur les crimes qui lui sont imputés; *Anecdotes* relatives à la peinture; *le Château d'Otrante*, roman; *Essai* sur le jardinage moderne; *la Mère mystérieuse*, tragédie; et enfin des *Opuscules* en vers. Horace Walpole mourut en 1797. On a fait de tous ses ouvrages une magnifique édition en trois volumes in-4°.

WALTER-SCOTT, célèbre poète et romancier anglais, etc. (Voyez SCOTT *Walter*).

WARD (*Thomas*), irlandais, officier-général au service de France, etc.

Né à Dublin en 1749. Il embrassa l'état militaire au sortir du collége, où il avait été élevé en France; et se trouvait officier dans un régiment irlandais au moment où la révolution éclata. Il se prononça en sa faveur avec une sorte d'enthousiasme; obtint un avancement rapide; fut employé en 1792 à l'armée du Nord en qualité de lieutenant-colonel, et contribua singulièrement au succès de la journée du 12 décembre près de Rechin. Devenu presque immédiatement général de brigade, il continua à servir avec beaucoup de distinction jusqu'à l'époque où la défection de Dumouriez désorganisa l'armée et appela le soupçon sur la tête des étrangers employés sous les ordres de ce général. Arrêté bientôt comme suspect et conduit à Paris, Thomas Ward fut renfermé dans la prison des Carmes, et fit ensuite partie des malheureux qu'on accusa de conspirer contre la république. Il ne tarda pas en conséquence à être traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794, ayant à peine quarante-cinq ans, et *quatre jours* avant la chute de Robespierre. Un autre Ward (*Robert*), de la même famille que le précédent, s'est fait connaître en Angleterre comme littérateur par des *Recherches sur l'Histoire du droit des gens*, depuis les Grecs et les Romains jusqu'au temps de Grotius : il entend par droit des gens, la loi naturelle unie au système moral, et ayant pour base la religion révélée. Il rend compte de la manière dont le droit des gens fut exercé jadis; des étranges idées qu'on s'en formait; des changemens progressifs qui ont eu lieu dans ces idées, etc.; et il examine aussi, d'après son système, l'influence de la féodalité, du christianisme, de la chevalerie, etc., etc. Quoique l'on trouve plusieurs opinions erronées dans cet ouvrage, il mérite néanmoins une place distinguée parmi ceux qui traitent du droit des gens, et peut même en quelque sorte leur servir d'introduction.

WARING (*Edouard*), savant mathématicien anglais, etc.

Né au comté de Shrop, et fils d'un riche fermier. Il fit d'excellentes études,

et n'avait pas encore pris ses degrés à l'université, lorsque la chaire de mathématiques du collége de Lucas, qui avait été occupée par Newton, vint à vaquer en 1760. Les talens que Waring avait déjà montrés dans cette science le firent regarder comme plus propre qu'aucun autre à remplir la place, et un ordre du roi suppléa aux degrés qui manquaient au professeur. Il se rendit aussi très-habile dans la médecine, mais il exerça fort peu cette dernière science, les études sédentaires étant particulièrement de son goût. Ce savant, qui a donné plusieurs ouvrages estimés, mourut en 1793, et fut généralement regretté.

WARREN (sir *John* Borlase), célèbre amiral anglais, etc.

Né en 1754, et descendant de la très-ancienne famille des Borlase, originaire de Cornouailles. Il fut élevé à Bicester dans le comté d'Oxford, et ensuite à l'école de Winchester, d'où il s'échappa fort jeune pour s'enrôler comme volontaire sur un vaisseau du roi. Lorsque ses parens en furent informés, ils lui firent obtenir l'emploi de midshipman sur le sloop *l'Alderney;* et après avoir navigué quelque temps dans la mer du Nord, sir John Warren revint en Angleterre, et suivit alors les cours du professeur Martyn à l'université de Cambridge, où il prit, en 1776, ses degrés de maître ès arts. Il fit peu après un voyage sur le continent; acheta à son retour en Angleterre l'île de *Lundey* dans le canal de Bristol, avec le projet romanesque d'y établir une colonie; mais il l'abandonna bientôt, et obtint une place au parlement, où il représenta pendant deux sessions le bourg de Great-Marlow: vers le même temps il fut créé baronnet, et servit ensuite avec lord Howe en Amérique. Nommé, en 1779, commandant d'un sloop de guerre, puis, en 1781, capitaine de *l'Ariane*, qu'il quitta pour *la Cléopâtre*, il obtint au commencement de la guerre de la révolution française le commandement de *la Flora*, sur laquelle il hissa son pavillon de commodore d'une escadrille employée dans le canal; et le plaça ensuite sur *la Pomone*, frégate française dont il s'était emparé en 1794: il fut chargé l'année suivante de secourir les royalistes de la Bretagne, et parvint, après avoir manqué de tomber au pouvoir de l'escadre française, commandée par Villaret-Joyeuse, à débarquer pendant la nuit du 5 juillet 1795 un corps d'émigrés près de la baie de Quiberon, où bientôt, comme l'on sait, la plupart d'entre eux furent tués ou faits prisonniers par l'armée française, et dont le reste se sauva avec peine sur les vaisseaux anglais. Sir John Warren croisa encore pendant quelque temps sur les côtes de Bretagne, où il fit quelques prises, et procura aux royalistes, par compensation sans doute des maux qu'il leur avait fait à Quiberon, et aussi pour servir les intérêts de son gouvernement, quarante milliers de poudre, des armes et des munitions. Lors de l'insurrection des Irlandais, il fut envoyé avec une forte escadre pour intercepter les secours que les Français pourraient leur faire passer, et réussit, le 11 octobre 1798, après un combat long et meurtrier, dans lequel il s'empara d'un vaisseau de ligne et de trois frégates, à disperser la flotte française. Devenu contre-amiral à la première promotion qui suivit cette affaire, il joignit la flotte du canal, et passa l'année 1801 à croiser sur les côtes de France, d'où il fut ensuite détaché à la poursuite de l'amiral Gantheaume, qui lui échappa en se retirant vers les côtes d'Égypte. Après la paix d'Amiens, sir Warren fut envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et chargé d'une mission délicate concernant l'île de Malte. Lorsque les hostilités commencèrent avec l'Amérique, il fut pourvu du commandement de la station des États-Unis; mais il y fut bientôt remplacé par l'amiral Cochrane. Il a depuis été nommé grand-cordon de l'ordre du Bain, chevalier du Croissant et conseiller privé. On lui doit un ouvrage fort estimé, et connu sous ce titre: *Aperçu des forces navales de la Grande-Bretagne*, etc.

WARREN (*Jacques*), membre du congrès, major-général américain, etc.

Né en 1726, et descendant de Richard Warren, un des premiers qui s'établirent à Plymouth en 1620. Il prit d'abord ses degrés en 1745 au collége d'Harvard; mais ses vues s'étant ensuite dirigées vers le commerce, il fut pendant long-temps un marchand estimable. Son père étant mort en 1757, il lui laissa, outre une belle terre qui avait appartenu à Richard Warren leur ancêtre, la place de haut-shérif, qu'il conserva jusqu'au commencement de la guerre. Malgré la part active qu'il prit dans l'opposition aux mesures du gouvernement anglais, il fut néanmoins nommé, en 1766, membre de la cour générale, où il soutint

parfaitement les droits de son pays. Le ministère britannique, qui connaissait son habileté et qui le redoutait dans l'opposition, essaya vainement de le gagner par des promesses et de l'intimider par des menaces, il résista aux unes comme aux autres, et rien ne put altérer son incorruptible intégrité. En 1775, il proposa des plans pour l'établissement de comités de correspondance, qui furent généralement adoptés, et refusa ensuite de siéger au premier congrès. Mais après la mort de son parent, le général Warren, il accepta la présidence du congrès provincial, qu'il garda jusqu'au moment où les troupes vinrent à New-Yorck, et qu'on eut établi trois départemens. Devenu en 1776 major-général de la milice, quoiqu'il n'eût jamais été militaire et qu'il ne connût presque rien dans cette partie, il s'acquitta de ses fonctions avec zèle; fut élu, après la formation de la constitution de l'état de Massachussets, orateur de la chambre des représentans; et préférant ensuite servir son pays d'une manière plus active, il accepta dans la marine un emploi dont les fonctions étaient très-laborieuses. Quand la guerre fut terminée, Jacques Warren se retira des emplois publics pour jouir des douceurs de la vie privée; cependant il ne put refuser depuis d'accepter une place au conseil; et le dernier de ses longs travaux en faveur de son pays fut l'office d'électeur pour un président et un vice-président en 1804 : il mourut à Plymouth en 1808, âgé de quatre-vingt-deux ans. Au milieu des soins publics qui exigeaient toute son habileté et son assiduité, il ne négligea jamais les moindres devoirs de la vie domestique, et offrit toujours le parfait modèle de la régularité.

WARREN HASTINGS, gouverneur-général du Bengale, etc. (Voy. HASTINGS.)

WARTENSLEBEN (le comte de), feld-zeugmeister autrichien, gouverneur-général de la Dalmatie, etc.

Issu d'une ancienne et noble famille distinguée dans les armes. Il embrassa la même carrière; fut employé en 1789 et 1790 sous M. de Clairfayt contre les Turcs, en qualité de général-major; et signala sa bravoure dans un grand nombre d'occasions. Lorsque la guerre de la révolution éclata contre la France, M. de Wartensleben, devenu général divisionnaire, fut élevé ensuite au rang de général d'artillerie, et prit, en 1796, le commandement en chef de l'armée autrichienne sur le Bas-Rhin, où il se vit bientôt attaqué par Jourdan, qui passa ce fleuve, pour la seconde fois, de vive force le 2 juillet. Le comte, alors malade de la goutte, ne put prendre que très-peu de part aux opérations qui furent dirigées par les généraux Kray, Colloredo, et surtout par M. de Werneck, qui montra alors beaucoup de valeur et de talent. Cependant le général Finck ayant ensuite été culbuté de Neuwied, le baron de Werneck, chassé de Montabor, le camp retranché de Neukirchen emporté, la Lahn passée, les combats d'Ober-Wiesel et de Friedberg perdus, le fort de Koënigstein abandonné, Wurtembourg pris, etc., M. de Wartensleben livrant toujours des combats, quelquefois assez sanglans, tels que ceux de Bamberg et de Forcheim, continua à se retirer sur la Bohême, jusqu'au milieu d'août, époque à laquelle, ayant été rejoint par l'archiduc Charles, il se vit en mesure d'attaquer à son tour, avec avantage, un ennemi qui lui avait jusque-là été supérieur en nombre. Dès cet instant, les victoires se succédèrent aussi rapidement que les défaites; et l'archiduc rendit publiquement justice à la bravoure et à l'esprit vraiment militaire avec lesquels le général Wartensleben seconda toutes ses opérations. Mais, le 3 septembre, jour de l'affaire de Wurtzbourg, les colonnes qu'il conduisait ayant été retardées par le passage du Mein, arrivèrent trop tard au point d'attaque, et faillirent faire perdre la bataille à l'archiduc : le comte répara aussitôt cette faute involontaire par la vivacité avec laquelle il chargea, à la tête de sa cavalerie, l'aile gauche des Français, qu'il vint à bout d'enfoncer après un combat terrible. Il fut dangereusement blessé le 19 octobre, en attaquant un corps de l'armée de Moreau, posté sur les hauteurs de la rive droite de l'Elz, et venait de quitter le commandement de l'armée du Bas-Rhin, lorsqu'il fut nommé, en juillet 1797, gouverneur-général de la Dalmatie, où il se fit généralement aimer et estimer : le feld-maréchal Wartensleben est mort depuis plusieurs années, avec la réputation d'un excellent homme de guerre et d'un bon administrateur.

WARTENSLEBEN (le comte *Charles*), lieutenant-général prussien, etc.

Né aussi en Allemagne, et parent du précédent. Il servit d'abord sous les drapeaux hollandais, où il parvint au rang de général-major; et fit avec dis-

tinction les campagnes de 1793 et 1794 contre les Français. Lors de la dissolution du gouvernement des états-généraux, par suite de l'invasion française et de la conquête de la Hollande par Pichegru, le comte Charles de Wartensleben passa au service de Prusse avec le grade de lieutenant-général, et se fit remarquer de nouveau par ses talens militaires et son courage. Il fut aussi chargé, en 1802, de prendre, au nom de son souverain, possession des évêchés de Paderborn et de Munster, qui venaient d'être cédés à la Prusse, puis employé dans la guerre de 1806, époque à laquelle il commanda l'une des divisions de l'armée aux ordres du duc de Brunswick, à la bataille d'Aüerstaëdt. Nommé presque aussitôt vice-gouverneur de Magdebourg, il se conduisit fort mal dans cet emploi, sans qu'on pût assigner d'autres motifs à ses torts qu'une terreur panique; et rendit la place presque sans coup férir : il fut arrêté quelque temps après, et ensuite livré à un tribunal militaire qui le condamna, au mois de novembre 1809, à la privation, non-seulement de ses biens, mais encore de ses ordres et dignités, et enfin à être confiné dans une forteresse le reste de sa vie, n'ayant que quatre gros, ou douze sous, pour sa dépense journalière : il eût même été mis à mort sans les instances et les sollicitations de sa famille, qui était alors toute puissante en Prusse.

WARTON (*Thomas*), célèbre poète anglais, etc.

Né en 1728. Il fit des études distinguées ; cultiva ensuite la poésie avec beaucoup de succès; et mérita bientôt d'être cité comme le véritable et seul auteur de l'histoire de la poésie anglaise : il obtint aussi plus tard les honneurs et la qualité de *poète lauréat* de la cour. L'un de ses premiers ouvrages parut en 1753, sous le titre d'*Observations* sur le *Fairy de Queen*, de Spencer : elles furent réimprimées en 1762. Warton, nommé peu après professeur de poésie, se lia intimement avec le docteur Johnson, qui lui fournit beaucoup de notes pour son édition de Shakespeare. En 1766 il publia celle de l'*Anthologie grecque*, de Constantin Cephala, qui fut suivie de l'édition de *Théocrite*. Le plan de l'*Histoire de la Poésie anglaise* d'abord esquissé par Pope, puis étendu par Gray, avait besoin de l'assiduité et de la persévérance de Warton pour être dignement rempli ; aussi s'acquitta-t-il de cette mission avec le talent qu'on lui connaissait. En effet, l'auteur sut réunir dans cet ouvrage l'exactitude et la profondeur des recherches à l'élégance du style. Il est tout à la fois rempli de goût et d'habileté; ses observations sont pleines de perspicacité et de justesse; et ses vues sont tout à la fois neuves, grandes et saines : Warton mourut d'une attaque d'apoplexie le 21 mai 1790. Il était de la société des antiquaires, et fut honoré, en 1785 du titre de *poète lauréat*, à la mort de Whitheead. Il cultiva particulièrement la poésie descriptive, et paraît, à l'exemple de Collins et de Gray, avoir été insensible à la passion de l'amour, qui animait les chants des Bardes et des poètes.

WARWICK (*Georges* Gréville comte de), baron Brooke de Beauchamp, pair d'Angleterre, etc.

Né le 16 septembre 1746, d'une famille ancienne et distinguée dans l'histoire. Il eut pour parrain Georges II, roi d'Angleterre, et fut envoyé à l'université d'Edimbourg, d'où il voyagea ensuite sur le continent. A son retour, il fut élu député du comté de Warwick, puis nommé un des lords commissaires du commerce et des plantations. Son père étant mort en 1773, il succéda aux titres de sa famille, comme pair du parlement, où il vota presque toujours avec le ministère. Lors de la question de la régence, il suivit le parti de M. Pitt, et siégea aussi dans le procès de M. Hastings, qu'il déclara non coupable. En 1794, il parla contre la motion du comte d'Orford, qui demandait la paix avec la France, et donna néanmoins, en 1801, son assentiment aux préliminaires du traité d'Amiens. Lorsqu'une nouvelle rupture eut éclaté entre les deux puissances, le comte de Warwick s'opposa fortement à la motion que fit lord Fitz-William, de censurer la conduite du vicomte Sydmouth, et finit cependant par se prononcer contre lui. Lord Warwick, qui avait hérité d'une fortune déjà embarrassée, se vit bientôt entraîné dans une ruine totale par son peu d'économie, et surtout par son ignorance dans l'administration de ses biens : il est vrai que la mauvaise foi de ses agens contribua beaucoup aussi à son malheur. Quoi qu'il en soit, il eut à soutenir de nombreux procès, et passa ses derniers jours dans la misère et l'humiliation. Ce seigneur mourut subitement à Londres, le 2 mai 1816, à l'âge de soixante-onze ans.

WASHINGTON (*Georges*), célèbre général américain, et l'un des fondateurs de la république des Etats-Unis, etc.

Né en 1731 dans le comté de Fairfax en Virginie. Il embrassa l'état militaire dans sa jeunesse; devint aide-camp du général Braddock, et se distingua pendant la guerre des Français contre les Anglais dans le Canada en 1754. Les premiers ayant fait quelques ravages sur les frontières de la Virginie, Washington fut chargé de les repousser à la tête d'une troupe qu'il commanda avec autant de courage que de prudence, et qu'il conduisit au confluent de l'Allèghany et de la Monongahela; mais s'y trouvant très-inférieur en force, il fut obligé de se replier. Le général Braddock s'étant ensuite imprudemment jeté dans une embuscade où il fut tué, Washington, qui l'avait inutilement averti de son danger, développa alors de grands talens militaires, en effectuant une retraite savante et périlleuse, et rejoignit heureusement le colonel Dunbar, qui mandait un autre corps d'armée. Il se retira après la guerre, avec le grade de major, et vivait paisiblement en agriculteur dans sa terre du mont Vernon en Virginie, quand la mésintelligence, survenue entre la Pensylvanie et la mère patrie, éveilla chez les Américains le désir de la liberté, et fit éclater la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Il réunit autour de lui les colons mécontens des lois arbitraires et tyranniques de la Grande-Bretagne, et fut alors appelé au commandement en chef des armées américaines, qu'il conduisit presque toujours à la victoire. Après avoir contribué puissamment, comme chacun sait, non-seulement à conquérir l'indépendance de son pays, mais encore à lui donner une constitution libre, aidé à la vérité par trois hommes dignes d'être admis à cette noble mission, ce qui fit dire que la révolution américaine avait été faite par un imprimeur (*Francklin*), un maître d'école (*Adams*), un laboureur (*Washington*), et un chapentier (Thomas *Payne*). Washington, élu président, travailla constamment à affermir la nouvelle puissance et les lois de l'Amérique, et ne reçut souvent pour récompense de son zèle et de son dévouement que des reproches dictés par l'envie, l'ingratitude ou la faiblesse. On peut cependant lui reprocher quelques fausses démarches dans son administration, provenant plutôt, il est vrai, des circonstances critiques dans lesquelles il se trouvait, et surtout de la bonté de son caractère que d'aucun motif blâmable en lui-même; et il n'en mérita pas moins toujours ce legs honorable que lui fit Francklin par son testament. « Je lègue, dit-il au général *Georges* » *Washington*, mon ami et l'ami de l'hu- » manité, le bâton de pommier sauvage, » dont je me sers pour me promener : » si ce bâton était un sceptre, il lui con- » viendrait de même. » En 1792, Brissot, qui cherchait partout des partisans à la cause de la liberté française, et qui voulait surtout y attacher les Américains, crut devoir lui faire accorder des lettres de citoyen français; mais loin de goûter les nouveaux principes proclamés en France, Washington, effrayé de leurs résultats, combattit de toutes ses forces le parti patriote qui s'était formé aux Etats-Unis, et qui tendait, dit-on, à les diviser en deux états différens et à les entraîner dans une guerre contre l'Angleterre : Genet, envoyé de France à Philadelphie, avait beaucoup contribué à fortifier ce parti, surtout dans la ville et la province qu'il habitait, en représentant ses adversaires comme vendus à l'Angleterre, et décidés à ramener l'Amérique sous le joug de ses anciens maitres. En 1793, Washington, qui voulait conserver une exacte neutralité entre les puissances belligérantes, se vit obligé d'opposer une grande fermeté aux entreprises des envoyés de France, et remit, le 13 août, à Genet, une note relative aux prises faites sur les Anglais par les corsaires américains sous pavillon français, note qui occasionna une correspondance très-curieuse, et dans laquelle Genet eut la hardiesse de menacer le président d'un appel à la nation américaine : cette querelle n'empêcha pourtant pas Washington de renouveler, en octobre, la défense de courir sur le commerce des Anglais, et de révoquer l'acte par lequel il avait reconnu le citoyen Charbonnier en qualité de consul de France. Cette dernière détermination, motivée sur les vexations et abus de pouvoirs que s'était permis cet agent, ralluma de nouveau la colère de Genet; mais le parti de Brissot qui l'avait porté à l'ambassade ayant été culbuté, le président des Etats-Unis ne tarda pas à se voir délivré de lui, sans l'être pourtant de la faction qu'il avait alimentée. Cependant, malgré les attroupemens excités à la fin de 1793, les libelles dirigés contre sa personne en 1794,

malgré les ennemis qu'on lui suscita dans le congrès même, et les différens que l'on fit naître avec l'Angleterre, Washington vint à bout de maintenir la paix intérieure et extérieure par sa prudence et son courage, et c'est encore une nouvelle et importante obligation qu'il imposa à ses concitoyens. A l'expiration de sa magistrature en 1797, il quitta avec simplicité la première place de la république pour se retirer en Virginie, et reçut, avant son départ, tous les témoignages de reconnaissance et d'attachement que méritaient ses vertus et ses nombreux et éclatans services. Les partis se réunirent tous alors pour le louer et le regretter, et il conserva, à la satisfaction générale, le commandement suprême des armées américaines. Au moment de son départ de Philadelphie, il fit don de cinq mille livres sterling pour l'établissement d'une université dans la ville neuve; et s'étant immédiatement retiré dans son habitation, où il se livra de nouveau à ses goûts champêtres et paisibles, il y mourut en moins de vingt-quatre heures, d'une inflammation à la gorge, le 15 décembre 1799, dans la soixante-huitième année de son âge. Un écrivain estimé a dit de lui : « Dans sa vie militaire et » politique, la sagesse fut le trait dominant de son caractère; sa patience, sa » tranquillité d'esprit, son courage ré» fléchi dans les revers ainsi que dans » la fortune furent plus utiles à sa pa» trie que sa bravoure et ses talens.... Le » tempérament, l'âme et l'intelligence » furent chez lui dans une harmonie sou» tenue et dans un rapport parfait avec » sa carrière publique; inférieur à d'au» tres hommes illustres par l'étendue et » la hardiesse de l'esprit, il les surpassa » tous par la réunion de qualités et de ta» lens rarement associés, et surtout par un » caractère presque sans imperfections. »

WASSE (*Cornelie* Wouters, baronne de), auteur belge, etc.

Née en 1750 à Bruxelles, où elle fut mariée fort jeune au baron de Wasse, qui lui fit parcourir ensuite une grande partie de l'Europe, et développa en elle cet esprit juste et observateur qui distingue ses ouvrages; elle se montra toujours savante sans pédantisme et aimable sans chercher à le paraître. Douée d'une philosophie douce et d'une sensibilité exquise, elle excusait les défauts d'autrui, répandait sur ses conversations les charmes d'une instruction variée sans être fatigante, et portait l'amitié jusqu'à l'héroïsme. Réduite ensuite à la plus cruelle détresse, par les funestes effets de la guerre qui lui ôtait les moyens de communiquer avec l'Angleterre et l'Allemagne, où étaient situés ses biens, elle supporta son sort avec la résignation la plus honorable, et mourut à Paris le 3 avril 1802, de la joie que lui causa la nouvelle de la paix générale, signée à Amiens entre les cabinets de Saint-James et des Tuileries. On doit à cette dame, comme auteur : *le Plutarque anglais*, ou vie des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande; une traduction du *Théâtre anglais*, depuis l'origine des spectacles; *les Imprudences de la jeunesse*, publié en 1788; l'*Art de rendre les hommes contens*, imprimé à Paris l'année suivante; *le Mariage platonique*, imité de l'anglais; *la Constitution des empires, royaumes et républiques de l'Europe*, avec un précis de leurs finances, dettes nationales, commerce, etc., et enfin un *journal périodique*, commencé en 1790 et terminé peu après.

WATTEVILLE (*Béatrix-Louis* de), officier-général suisse, etc.

Né à Berne en 1741, d'une famille ancienne et distinguée de ce canton. Il entra d'abord au service de France comme volontaire en 1760; fit avec honneur les campagnes d'Hanovre; et parvint ensuite au grade de colonel. Il se signala aussi d'une manière particulière dans la révolution par sa modération et sa fermeté, et sauva la ville de Marseille, où il était en garnison avec son régiment, du pillage populaire dont elle avait été menacée. Louis XVI, apprenant sa conduite honorable en cette occasion, lui fit remettre le grand-cordon de Saint Louis. M. de Watteville passa, après la révolution du 10 août 1792, en Suisse avec son corps, dans lequel il maintint une discipline exemplaire, et revint au bout de quatre ans en France, où il prit le commandement d'une demi-brigade suisse. Nommé général en 1799, il se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu à cette époque, et fut admis à la pension en 1805 : depuis lors il a vécu dans la retraite, et n'a plus reparu sur la scène politique.

WATSON (le docteur *Richard*), lord-évêque de Landaff, archidiacre d'Ely, recteur de Knaptoft, etc.

Né à Eversham en 1737. Son père, ecclésiastique très-pauvre, dirigeait l'école de Kendal, et c'est là que le jeune Watson puisa les élémens de ses connaissances et une véritable passion pour le travail. Envoyé ensuite au collége de la Trinité de Cambridge, il s'y distingua par sa bonne conduite et son instruction, et y prit tous ses degrés. Ayant obtenu peu après la direction d'un collége, il eut, au nombre de ses élèves, le duc de Rutland, qui contribua plus tard à son élévation. Nommé en 1764 professeur de chimie à l'université de Cambridge, où cette science était presque alors inconnue, après des expériences où il courut quelques dangers, il fut en état d'expliquer les principes de la chimie d'une manière claire et satisfaisante : en 1771, il fut aussi appelé aux fonctions de professeur royal de théologie à Cambridge, place à laquelle est jointe la cure de Somersham. Sa réputation s'étant répandue généralement, la société royale de Londres s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres: et il obtint également, en 1780, l'archidiaconat d'Ely, puis la cure de Northwold, et enfin celle de Knaptoft. Cependant ce ne fut qu'en 1776 que le docteur Watson eut l'occasion de faire connaître ses principes politiques. Chargé alors de prêcher devant l'université pour l'anniversaire de la restauration anglaise, il prononça un discours qui fut aussitôt imprimé, sous le titre de : *Principes de la révolution justifiés*. Après avoir été le champion de la liberté, il s'établit aussi celui de la religion; et son *Apologie du Christianisme*, ouvrage adressé à M. Gibbon, respire toute la douceur d'un vrai chrétien et l'urbanité d'un homme bien né. En 1781 il publia le premier volume de ses *Essais chimiques*, et fut élevé l'année suivante au siége épiscopal de Landaff, par l'influence du duc de Rutland. Devenu ensuite membre du parlement, le docteur Watson soutint les ministres dans la discussion relative au traité commercial qu'ils voulaient conclure avec la France; et, lors des débats sur la régence, il se joignit à l'opposition pour soutenir les droits du prince de Galles. Quand la révolution française eut éclaté, l'évêque de Landaff s'opposa à toute intervention de la part de l'Angleterre dans les affaires de ce royaume, et ce ne fut que long-temps après qu'il donna sa sanction publique à la guerre. En 1796 il publia son *Apologie de la Bible*, en réfutation d'un ouvrage de Thomas Payne, intitulé : le *Siècle de la raison*, qui fut suivie, en 1799, d'une *Adresse au peuple anglais*, dans laquelle il démontrait la nécessité de continuer la guerre et de faire de nouveaux sacrifices : ce pamphlet politique fit beaucoup de bruit, et valut à son auteur des reproches très-vifs de la part de plusieurs écrivains politiques, notamment de Wakefield, qui s'indigna avec raison qu'un prélat osât dire que le gouvernement pouvait prélever le dixième de la fortune de chaque particulier sans blesser les lois divines et humaines. Le docteur Watson, dont les richesses étaient assez considérables, avait acheté le château de Calgarth, où il se livra à l'agriculture; et ses travaux en ce genre lui valurent la médaille d'or de la société des arts. Il mourut le 5 juillet 1816, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et laissa manuscrite une *Histoire* de son temps, dont on attend la publication avec beaucoup d'impatience, en raison des documens qu'elle doit contenir. On doit aussi à cet ecclésiastique un *Traité de Théologie* à l'usage des étudians de Cambridge, qui parut en 1786.

WATTEWILLE-DE-MONT-BEGNEY (*Emar* de), landamann de la Suisse, etc.

Né aussi à Berne, et parent du précédent. Il avait servi en France avant la révolution, et figura ensuite parmi les confédérés bernois opposés aux changemens que protégeait le directoire français dans l'Helvétie. Arrêté d'abord, puis transféré au château de Chillon, avec plusieurs autres chefs de cette opposition, il fut rendu à la liberté lorsque l'intervention offerte par le premier consul Napoléon eut été acceptée. En octobre 1802, M. de Wattewille fut élu député par la ville de Berne à la *consulta* convoquée à Paris pour terminer les affaires des cantons suisses, et devint successivement landamann en 1804 et général en chef des troupes suisses en 1805. Il conserva ces deux postes, qu'il remplit alternativement avec distinction, et sous la protection et la direction de la France, et parut la servir alors avec affection jusqu'à la fin de 1813, qu'il adressa de Leutzenbourg une proclamation aux troupes de la confédération pour leur

annoncer l'entrée des alliés sur le territoire suisse, et pour les engager à les regarder comme des libérateurs. Lors du retour de Napoléon en 1815, M. de Wattewille, dont la conduite et le système politique n'étaient plus équivoque fit afficher et distribuer aux différentes autorités une proclamation dans laquelle il déclarait que la diète était résolue à se joindre aux puissances coalisées. Décoré au mois de mai 1817, de l'ordre de l'Aigle-Rouge de Prusse, pour ses services anti-français, il fit aussi, en 1818, un voyage à Rome avec MM. Ruttiman et Fischer pour obtenir du pape une nouvelle organisation de l'évêché de Bâle et la translation de son siége à Lucerne; mais il revint en Suisse au mois d'août, sans avoir rien terminé à cet égard.

WAWRZECKI (le comte *Thomas*), nonce de Braclaw, ministre d'état polonais, etc.

Issu d'une famille distinguée. Il se fit remarquer de bonne heure par ses talens, et fut l'un des membres de la diète de 1788 chargés de travailler à une meilleure forme de gouvernement. La constitution qu'il aida à donner à sa patrie en 1791, afin de la tirer de l'anarchie, ayant été renversée ensuite par les Russes, il se déclara en faveur de l'insurrection que les Polonais tentèrent en 1794 pour chaser ces étrangers de leur pays. Doué d'un caractère ferme, judicieux, et investi d'une assez grande popularité, il voulut, quoiqu'il eût jusqu'alors passé sa vie dans les charges civiles, servir aussi dans les armées nationales, et pénétra en Courlande avec Giedroyc, puis fut nommé général en chef à la place de Kosciusko, lorsque ce dernier eut été fait prisonnier à la bataille de Macie Jowice. Il accourut aussitôt de la Lithuanie, où il combattait avec succès, dans la capitale dont il s'occupa de la défense avec beaucoup de fermeté, de zèle et d'activité. Il établit d'abord un conseil de guerre, institution qui n'avait pas encore existé; mais manquant bientôt de moyens plutôt que de courage, Wawrzecki ne put empêcher le faubourg de Prague d'être emporté le 4 novembre par Suwarow; et il se retira alors avec le corps de troupes qui avait refusé, à son exemple, de se rendre aux Russes. S'étant porté aussitôt vers le palatinat de Sandomir, où la division de Giedroyc agissait encore contre les Prussiens, il eut la douleur de voir ses soldats pressés par la faim et manquant de munitions, se disperser en partie, tandis que les autres le forçaient à se rendre au général russe Denisow, qui le poursuivait de concert avec un corps prussien. Conduit prisonnier à Varsovie, où il refusa de prêter serment à la Russie, Wawrzecki fut transféré dans les prisons de Saint-Pétersbourg, et y resta détenu jusqu'à l'avénement de Paul Ier. Devenu libre, il vivait retiré à la campagne en Lithuanie, entouré de la considération publique, lorsqu'en 1812 il reparut sur la scène politique en se prononçant hautement, mais inutilement et sans succès, pour la cause des Français, en faveur desquels il leva même à ses frais un régiment qu'il commanda en personne. Cependant il fut nommé, le 25 décembre 1815, sénateur par l'empereur Alexandre, qui lui conféra peu de temps après le ministère de la justice du royaume de Pologne; et le comte Wawrzecki, après avoir été l'un des rédacteurs de la nouvelle constitution de son pays, mourut en Lithuanie le 5 août 1816, dans un âge assez avancé.

WAYNE (*Antoine*), major-général américain, etc.

Né en 1745 au comté de Chester dans la Pensylvanie. Il fut nommé, en 1773, représentant à l'assemblée générale des Etats-Unis, où il se joignit à Jean Dickinson, Thomas Mifflin, Charles Thomson et d'autres personnages qui prirent une part très-active dans l'opposition courageusement formée aux prétentions de la Grande-Bretagne. En 1775, Wayne quitta les conseils pour servir dans les armées, où il obtint bientôt le grade de colonel, et accompagna, à la fin de l'année, le général Thomson au Canada. Quand cet officier succomba dans son entreprise contre les trois Rivières, et fut fait prisonnier, Wayne reçut lui-même une blessure à la jambe, ce qui ne l'empêcha pas de servir peu après à Ticonderoga, sous le général Gates, qui estimait également son courage, ses talens militaires, et surtout ses connaissances dans le génie. Devenu brigadier-général à la fin de la campagne, il se signala de nouveau dans celle de 1777, et se distingua particulièrement à la bataille de Brandivin, qui ne précéda que de peu de jours l'affaire dans laquelle il fut surpris et battu par le major-général Grey. Il combattit encore à Germantown et à la bataille de Monmouth en juin 1778; mais le lieu où il remporta le

plus de gloire et le succès le plus complet, est sans contredit Stong-Point; car, tandis qu'à la tête de sa troupe il se précipitait au milieu d'un feu terrible de mousqueterie, déterminé à emporter la place à la baïonnette, il fut atteint d'une balle qui le renversa; et aussitôt qu'il put se relever sur ses genoux, il cria à ceux qui le secouraient: « *Portez-moi en avant, que je meure dans le fort*: » il y entra en effet, et son premier mot fut un ordre pour arrêter l'effusion du sang. En 1781 il se mit à la tête du bataillon de Pensylvanie, et opéra sa jonction avec M. de Lafayette le 6 juillet, jour où, ayant été informé que le principal corps d'armée ennemi, sous les ordres de Cornwallis, avait traversé la rivière James, il pressa sa marche et celle de ses huit cents hommes pour attaquer son arrière-garde. Mais il trouva toute l'armée anglaise prête à le recevoir, et ne vit plus qu'une route ouverte pour lui, celle de la victoire ou de la mort. Il poussa en avant sur l'ennemi jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'à cinq cents pas de distance, et commença alors une vigoureuse attaque, à la suite de laquelle il se retira avec la même promptitude. Le général anglais, confondu de ce mouvement et ne pouvant y soupçonner qu'une embuscade préparée par M. de Lafayette, n'osa poursuivre Wayne, qui échappa ainsi à ses adversaires. Lord Cornwallis ayant été pris presque immédiatement, le major-général Wayne fut chargé de la guerre de Géorgie, où il remporta des avantages tant sur les troupes d'Angleterre que sur les sauvages indiens leurs alliés: c'est à cette occasion que la législature de Géorgie lui offrit une riche ferme comme récompense de ses services. Après la guerre de l'indépendance il rentra dans la vie privée; et fut néanmoins élu, en 1787, membre de la convention de Pensylvanie, qui ratifia la constitution des Etats-Unis. En 1792 il obtint, après Saint-Claire, le commandement de l'armée dirigée contre les Indiens, sur lesquels il gagna complètement la bataille de Miamis, le 20 août 1794: il ravagea ensuite tout le pays, et conclut enfin, le 3 août 1795, un traité avec ceux du nord-ouest de l'Ohio. Wayne mourut à Presqu'île, en 1796, dans la cinquante-unième année de son âge, et fut enterré sur les bords du lac Erié.

WEDGWOOD (*Josué*), célèbre artiste anglais, etc.

Issu de parens peu aisés. Il montra de bonne heure du goût pour le dessin, dans lequel il fit des progrès rapides; et établit ensuite une manufacture de poteries, à laquelle il dut sa fortune et sa célébrité. Il choisit le comté de Stafford pour y former son établissement, auquel il donna depuis le nom d'*Etruria*, à cause des anciens vases étrusques qu'il avait particulièrement pris pour modèles; et dans le dessein d'établir sa réputation, il commença par envoyer à presque toutes les cours d'Allemagne de fortes caisses de ses ouvrages sans en avoir reçu aucune commande. Ce moyen remplit parfaitement son attente, car c'est ainsi qu'il se fit généralement connaître, et qu'il parvint à cette supériorité éclatante de talens qui lui valut tant de succès. Modeste dans ses commencemens, cet établissement devint insensiblement une petite ville, et beaucoup de malheureux y trouvèrent tout à la fois du travail, de l'aisance, et surtout de la tranquillité. Les formes agréables et la pureté du dessin qui distinguent les ouvrages de l'antiquité furent reproduits dans les ouvrages anglais de Wedgwood, qui avait fait une étude particulière de ceux sortis des riches fouilles d'Herculanum; et ce fut aussi lui qui décida principalement le Muséum de Londres à faire l'acquisition de la première collection *hamiltonienne* de vases étrusques. Il fit également preuve de connaissances archéologiques dans son *mémoire* sur le vase Barberini, inséré dans les Transactions philosophiques de 1784, et a enrichi de quelques autres *mémoires* ce même recueil. Les volumes de 1782 offrent la description d'un thermomètre que Wedgwood avait inventé pour mesurer le degré de chaleur que la poterie peut supporter jusqu'à la vitrification; et on trouve dans le volume de 1790 un mémoire de sa main sur *l'ochra friabilis nigro-fusca*, et sur un nouveau fossile de la partie méridionale du pays de Galles. Ce savant et laborieux artiste mourut le 3 janvier 1795, dans sa célèbre fabrique d'Etruria, et fut universellement regretté pour ses talens et sa philantropie.

WEISS (*François-Rodolphe*), sénateur suisse, colonel au service de France, etc.

Né à Yverdun en 1731, d'une famille noble. Il entra au service de France, où il devint colonel: il se trouve si bien peint par un de ses compatriotes, Mallet-Dupan, qu'il suffira sans doute de mettre

sous les yeux du lecteur ce qu'il en dit pour le faire connaître. « Essayant, dit » cet écrivain, tous les moyens de faire » du bruit, et n'en trouvant aucun de se » faire une réputation, il caressa suc- » cessivement tous les systèmes de la » révolution française sans parvenir à » s'en faire aucun lui-même. Les chefs, » quels qu'ils fussent, reçurent tour à » tour ses hommages et ses félicitations; » et il suffisait qu'on parlât d'un homme » dans le monde pour qu'il devint son » partisan. L'estime particulière que » méritait ou ne méritait pas un indi- » vidu n'entrait jamais pour rien dans » ses jugemens : il ne s'agissait que d'être » fameux pour obtenir son approba- » tion..... Au milieu de ces travers d'un » esprit ivre de paradoxes et gâté par la » philosophie moderne aussi bien que » par l'habitude de la licence, il ne son- » gea pas à subvertir le régime de sa pa- » trie; car, quoique admirateur de la ré- » volution de France, il la jugeait per- » nicieuse pour la Suisse, ce qui le fit » accuser d'hypocrisie. Mais personne » ne mérite moins ce reproche : la vanité » et l'exaltation ne permettent point de » dissimuler, et nulle présomption ne » fut plus franche que celle de M. Weiss. » Sans capacité militaire, sans habileté » politique, dépourvu de sang froid et » de conduite, aussi confiant que mé- » diocre, il crut que son nom, ses bro- » chures, sa philosophie lui procure- » raient de l'ascendant; et il accepta le » commandement du pays de Vaud lors- » que ce pays appela, en 1798, les Fran- » çais : il perdit alors sa popularité sans » remplir ses devoirs, parlementant au » lieu d'agir, et s'enfuyant ensuite devant » l'ennemi : il finit par se retirer en Al- » lemagne après avoir perdu toute espèce » de crédit et contribué singulièrement » à la perte de la république. » Cependant il ne faut pas perdre de vue que ce portrait est tracé par une main ennemie, et qu'il n'est pas impossible que les opinions politiques du modèle aient servi à diriger le pinceau du peintre. Quoi qu'il en soit, M. Weiss, plus prudent que beaucoup d'étrangers, s'était d'abord contenté d'écrire du fond de son cabinet des injures contre Louis XVI, le clergé, la noblesse française, etc. Il resta éloigné des scènes sanglantes qu'enfantèrent les principes révolutionnaires jusqu'au moment où, s'étendant vers sa patrie, ils opérèrent la perte de sa fortune et de ses prérogatives, et l'entraînèrent ensuite dans la ruine de l'aristocratie bernoise : il venait encore de publier un *Mémoire* contre le directoire français, lorsqu'il mourut dans une sorte d'obscurité.

WEISSE (*Christian-Félix*), l'un des doyens de la littérature allemande, etc. Né en 1726. Il fit des études distinguées, et s'exerça ensuite dans presque tous les genres de poésie dramatique ou lyrique : ses tragédies le firent comparer pendant quelque temps à Racine, et ses comédies eurent même beaucoup de succès : il composa aussi des opéras-comiques, auxquels les feuilles allemandes donnèrent sans raison la préférence sur les nôtres; mais ses *Odes anacréontiques*, ses *Chants des Amazones* et sa *Traduction de Tyrtée* sont et doivent être généralement estimés. Il fut longtemps rédacteur principal de la *Bibliothèque des belles-lettres*, journal littéraire allemand très-accrédité, et publia aussi une feuille hebdomadaire, intitulée l'*Ami des enfans*, qui, par les excellens articles qu'elle renfermait, obtint une grande vogue qu'elle méritait : cette feuille périodique fut imprimée plusieurs fois par l'éditeur; et il en existe même plusieurs contrefaçons. L'Ami des enfans, qui a paru depuis 1776 jusqu'en 1782, fut remplacé par un ouvrage périodique semblable, intitulé *Correspondance de la famille de l'Ami des enfans*, dans lequel l'auteur se propose toujours pour principal but d'inspirer à ses jeunes lecteurs le goût de la vertu et de l'instruction. Weisse, qui était devenu receveur électoral du cercle de Haute-Saxe, et l'un des doyens de la littérature allemande, mourut à Leipzig le 15 octobre 1804, âgé d'environ soixante-dix-neuf ans.

WELLESLEY (*Richard* Colley, marquis de), pair d'Angleterre, ambassadeur, ministre d'état, etc.

Né le 31 juin 1760, et fils aîné de lord Gérard Colley, comte de Mornington, descendant d'une ancienne famille d'Irlande qui fait, dit-on, remonter son origine à Ferdinand, roi de Castille. Il fut envoyé à l'âge de quatorze ans au collége d'Eton, où il fit des progrès rapides, et termina ses études à Oxford. Il succéda le 22 mai 1784, aux dignités et à la fortune de son père, et fut nommé bientôt après membre du conseil privé d'Irlande; puis élu député au parlement par Windsor : il gagna aussi à cette époque les bonnes grâces de son souve-

rain, qui l'admit dans la société privée de la famille royale. Lord Wellesley déploya dans la chambre haute une assez grande habileté comme orateur, et se distingua surtout par son attachement au ministre Pitt et par de violentes sorties contre la révolution de France. Devenu successivement lord de la trésorerie, commissaire pour les affaires de l'Inde, et enfin gouverneur-général des possesssions anglaises dans ce beau pays, il crut devoir, peu après son arrivée au Bengale, fermer le détroit de Bab-el-Mandeb, dans la crainte que les Français ne formassent de l'Egypte, où ils étaient alors, des liaisons avec Tippoo-Saëb. Lord Wellesley envoya ensuite le général Harris attaquer Seringapatam, qui fut emporté d'assaut, le 7 mars 1799, après un siége long et pénible. La prise de cette capitale et la mort du sultan, ayant mis tout le Maïssour au pouvoir des Anglais, excitèrent un grand enthousiasme en Angleterre, et lord Wellesley fut non-seulement créé marquis d'Irlande, mais reçut encore les remercimens des deux chambres, et obtint du roi l'autorisation d'ajouter à ses armes celles qui ornaient l'étendart du monarque vaincu. La guerre s'étant déclarée de nouveau entre les Marattes et les Anglais, le marquis de Wellesley leva cinquante-cinq mille hommes, et après avoir conquis en trois mois tous les pays situés entre le Djoumna et le Gange, il força Scindiah et le rajah de Berar à faire la paix : dans cet intervalle, lord Wellesley avait aussi trouvé moyen de détacher, en 1801, un corps d'armée pour aider à la conquête de l'Egypte. Enfin, après cette heureuse et brillante administration, il demanda son rappel, et fut remplacé en juillet 1807, par lord Cornwallis, qui mourut trois mois après son arrivée. Il résulte néanmoins d'un rapport du comité de la chambre des communes, imprimé en 1801, que lord Wellesley a accru la dette de douze millions sterling, dont sept millions avaient servi, dit-on, à soutenir les différentes guerres qu'il a terminées avec succès : il fonda aussi un collége à Calcutta, et forma dans cette ville, pour l'agriculture et l'histoire naturelle, des établissemens utiles qui n'ont malheureusement pas été soutenus par ses successeurs. Lord Wellesley fut pourtant attaqué à plusieurs reprises dans la chambre des communes, pour sa conduite haute, son faste oriental, son despotisme et ses dilapidations; mais un vote unanime approuva sans réserve sa conduite dans l'Inde et imposa silence à ses accusateurs. En 1807 le marquis de Wellesley refusa le ministère des affaires étrangères que le roi lui fit proposer, et accepta, en 1809, l'ambassade d'Espagne, qu'il remplit avec beaucoup d'habileté et dans des circonstances très-difficiles. A la fin de la même année, sir Richard Wellesley fut rappelé à la tête des affaires étrangères, à la place de M. Canning, et ses efforts eurent constamment pour but de faire prospérer la cause espagnole à laquelle, il est vrai, celle de l'Angleterre était liée. Lorsque en 1810 lord Liverpool proposa de voter des remercîmens à lord Wellington et à son armée pour la victoire de Talaveyra, le marquis de Wellesley parla des exploits de son frère avec beaucoup de réserve, et de ceux de l'armée avec admiration. En janvier 1812, il résigna ses fonctions dans le ministère, par suite de quelques différens avec ses collègues, au sujet de la guerre d'Espagne, et fut inutilement chargé depuis, par le prince-régent, de concilier les deux partis qui divisaient le gouvernement. Le 21 avril il parla en faveur des catholiques d'Irlande, pour lesquels il sollicitait des concessions politiques, prétendant que les temps étaient arrivés où l'on ne pouvait les leur refuser sans injustice et sans danger; et revint encore sur cette question, le 1er juillet, par un discours très-éloquent. Le 31 novembre, le marquis de Wellesley prit aussi occasion d'un passage d'un discours du prince-régent pour passer en revue les opérations de la dernière campagne d'Espagne, et pour prouver que le système du ministère « avait été timide sans prudence et sordide sans économie. » En mars 1816, il blâma encore les ministres sur la force trop nombreuse qu'ils entretenaient dans l'Inde et en Irlande; et après divers autres reproches, il protesta avec force contre la suppression de l'*habeas corpus*. Lord Wellesley, dont le caractère est remarquable sous divers rapports, est encore aujourd'hui à la tête d'une certaine partie de l'opposition, et arrivera probablement de nouveau au ministère sous très-peu de temps. Il est profond dans ses vues, libéral dans ses principes, et peu d'hommes peuvent lui être comparés pour l'habileté et les talens administratifs.

WELLESLEY (sir *Henri*), frère du précédent, ambassadeur, conseiller privé

et grand'croix de l'ordre du Bain, etc.

Né le 20 juin 1773. Il accompagna lord Malmesbury à Lille en 1797; et se rendit ensuite dans l'Inde comme secrétaire du marquis de Wellesley son frère. Nommé en 1801 lieutenant-gouverneur d'Aoude, il revint en Angleterre en 1805, époque où il fut appelé au poste de lord de la trésorerie. Ayant été peu après chargé des fonctions de secrétaire du trésor, il résigna bientôt cet emploi, et fut alors envoyé comme ambassadeur en Espagne : les journaux anglais rendirent compte dans le temps de la lettre qu'il écrivit à son frère, en 1804, sur le projet de former un nouveau ministère lors des préparatifs faits par Napoléon pour envahir l'Angleterre; et on attribua aussi au refus qu'il fit alors de fournir au gouvernement espagnol un subside considérable, le décret rendu en octobre 1814, par le roi d'Espagne contre l'introduction des cotons anglais. Quoi qu'il en soit, dans le courant du même mois Ferdinand VII accorda à sir Henri Wellesley toutes les prérogatives d'un ambassadeur de famille, honneurs qu'il accepta comme adressés au roi et à la nation britannique; mais il refusa une marque de faveur personnelle qui lui fut offerte. Il sollicita et obtint presque aussitôt la permission de quitter le poste qu'il occupait à Madrid, à cause des mesures qui venaient d'avoir lieu récemment en Espagne, et dont il avait cherché vainement à prévenir l'exécution, et revint en Angleterre en 1815.

WELLESLEY-POLE (*William*), frère des précédens, membre du parlement d'Angleterre, et ministre du département de la monnaie, etc.

Né le 20 mai 1763. Il prit le surnom de *Pole*, de sir William *Pole*, son cousin, qui, en 1778, lui laissa toute sa fortune; et devint ensuite secrétaire d'état en Irlande. Il adressa, en 1811, aux principaux magistrats, une circulaire par laquelle il requérait l'emprisonnement de toutes personnes qui se trouveraient comprises dans la formation des assemblées que les catholiques voulaient établir à Dublin pour la conduite de leurs affaires, mesure qui excita en Angleterre autant de surprise que d'alarmes : le comte de Moira demanda même aux ministres si M. Pole avait agi en vertu de leurs instructions; et sur la réponse négative du comte de Liverpool, des copies de la circulaire de M. Wellesley-Pole et de celle du secrétaire du comité catholique furent mises sur le bureau. Sir William Pole, étant revenu d'Irlande à cette occasion, reprit sa place à la chambre des communes, où il eut à s'expliquer sur sa conduite; et répondit, le 3 mars, à une motion de M. Ponsonby, que le lord-lieutenant, le lord-chancelier et le procureur-général avaient eu connaissance de sa lettre avant son émission. En novembre 1814, M. Wellesley-Pole dit qu'il adoptait les principes de M. Withbread à l'égard des Espagnols arrêtés à Gibraltar puis livrés à leur gouvernement; et ajouta que son frère, l'ambassadeur à Madrid, avait employé toutes les remontrances pour engager le gouvernement espagnol à abandonner son système, qu'aucun des Wellesley n'était capable d'approuver : il est encore aujourd'hui membre de la chambre des communes d'Angleterre et minstre d'état.

WELLINGTON (*Arthur* Wellesley, duc de), prince de Waterloo, duc de Ciudad-Rodrigo et de Vittoria, chevalier de tous les ordres de l'Europe, feld-maréchal russe, prussien, autrichien, etc.

Né à Dungan-Castle le 1er mai 1769, année de la naissance de Napoléon, et quatrième fils du comte de Mornington et d'Anne Hill, fille du vicomte de Dunganon. Il fut élevé au collége d'Eton, et envoyé ensuite en France à l'école militaire d'Angers. Il entra de fort bonne heure au service; fut nommé enseigne au soixante-treizième régiment d'infanterie le 7 mars 1787, puis lieutenant au soixante-seizième le 23 décembre suivant; et obtint enfin une commission d'officier dans le quarante-unième régiment. Son frère, le marquis de Wellesley, lui ayant acheté, en 1793, la lieutenance-colonelle du trente-troisième régiment, il accompagna l'année suivante lord Moira à Ostende, et commanda même une brigade dans la retraite de Hollande sous le duc d'Yorck. Devenu colonel en 1796, il s'embarqua presque aussitôt pour les Indes occidentales; mais tandis qu'une tempête empêchait la flotte de gagner au large la destination de son régiment avait changé, et luimême avait reçu l'ordre d'aller faire des recrues en Irlande. En 1797, il suivit son frère dans l'Inde, où il combattit à la bataille de Mallavelli, dans laquelle Tippoo-Saëb fut vaincu, et contribua à la prise de Seringapatam, dont on le nomma ensuite gouverneur. Il fut aussi

chargé particulièrement d'éloigner la famille du sultan des lieux de sa puissance, et se trouvait encore gouverneur de la capitale du Maïssour lorsque Hondiah-Wangh, aventurier indien, fit une incursion sur les terres de la compagnie. Ayant reçu alors l'ordre d'arrêter la marche de ce partisan, il dispersa toute sa troupe et le tua lui-même, opération qui le fit élever au grade de major-général. La guerre s'étant bientôt élevée entre les Marattes, les Anglais prirent le parti du peishwa, chef des Marattes occidentaux, et le major-général Arthur Wellesley obtint le commandement d'un corps de cavalerie qui devait se porter à son secours. Il ne tarda pas à combattre les forces confédérées de Scindiah et du rajah de Berar, qui venaient de se réconcilier avec Holkar, et les vainquit tous trois près du village fortifié d'Assye, qui a donné son nom à la bataille. S'étant mis à la poursuite des Marattes, qui demandaient vainement la paix, il détruisit la cavalerie de Scindiah, défit l'infanterie de Berar dans les plaines d'Argomme, s'empara de la forteresse de Gawilphar, et imposa ensuite aux deux chefs des conditions rigoureuses : un monument fut élevé à Calcutta en mémoire de la bataille d'Assye, et le parlement d'Angleterre vota des remercîmens à sir Arthur, qui fut nommé chevalier de l'ordre du Bain. De retour dans sa patrie, en 1805, il fut pourvu du commandement d'une brigade dans l'armée du général Cathcart; succéda aussi au marquis de Cornwallis comme colonel du soixante-dix-huitième régiment; fut élu en 1806 député de Newport dans l'île de Wight à la chambre des communes; et épousa dans la même année miss Pakenham, sœur du comte de Longford. Devenu, en 1807, premier secrétaire de l'Irlande, il quitta ce poste pour commander la réserve de l'armée envoyée en Danemark sous le général Cathcart; et c'est à son habileté qu'on dut le succès de l'affaire de Kinge : il fut aussi chargé de la capitulation de Copenhague. Elevé le 25 avril 1808 au rang de lieutenant-général, il fut peu après nommé commandant de l'expédition de Portugal; reçut aussitôt l'ordre de faire voile pour la Corogne, où il devait communiquer avec la junte de Galice et agir suivant les circonstances; et effectua son débarquement à l'embouchure du Mondégo, où, après s'être réuni au général Spencer, il se mit en marche sur Lisbonne. Le 18 août un combat sanglant s'engagea auprès de Rolexa entre l'armée anglaise et l'avant-garde de Junot, et précéda de trois jours la bataille de Vimiera, qui eut lieu le 21. Sir Arthur, qui avait jusque-là dirigé les opérations avec succès, remit alors le commandement en chef à sir Henri Dalrymple, qui négocia avec Junot la convention de Cintra, et retourna en Angleterre, où il fut retenu plusieurs mois par le procès du même général Dalrymple, accusé au sujet de cette convention. Il revint débarquer à Lisbonne le 22 avril 1809, avec le titre de vicomte de Wellington et le commandement en chef de l'armée anglo-portugaise; marcha vers le Douéro, et surprit à Oporto le maréchal Soult, qu'il força d'abandonner le Portugal. Sir Arthur revint aussitôt sur ses pas, entra en Espagne, et le 26 juillet arriva auprès de Talaveyra de la Reyna, où il soutint pendant deux jours, sans être débusqué, les efforts de l'armée française : les deux chambres lui votèrent alors des remercîmens et une annuité de deux mille livres sterling, et le roi l'éleva à la pairie avec le titre de lord vicomte Wellington de Talaveyra : la junte lui offrit aussi le rang et les appointemens de capitaine-général de l'armée espagnole qu'il refusa. Il fut néanmoins obligé de rentrer bientôt en Portugal, et passa les premiers mois de 1810 à préparer la défense de ce royaume, où Masséna, arrivé au mois d'avril, le suivit, et s'empara, le 16 juillet, de Ciudad-Rodrigo, sans que lord Wellington, qui se trouvait en possession d'une forte position sur la Coa, fît aucun effort pour faire lever ou retarder ce siége : il occupait même encore le poste de Busaco, lorsque le maréchal français se décida à l'attaquer et fut vivement repoussé. Masséna parvint enfin à faire tourner la position des Anglais, et ceux-ci gagnèrent alors à la hâte les lignes que Wellington, avec des précautions infinies et le plus grand secret, avait fait construire à *Torres-Vedras* pour protéger Lisbonne. Le prince d'Esling, à la vue de ces immenses retranchemens dont il n'avait nulle connaissance, resta frappé de surprise et d'admiration; et après avoir passé six mois à les observer, attendant toujours des renforts qu'il ne recevait pas, il effectua sa retraite sur l'Espagne, et procura ainsi, sans le vouloir sans doute, le titre de marquis de Torres-Vedras à Wellington. Alméida ayant été bloquée

par les Anglais, l'armée française se mit en marche pour réapprovisionner la place, et présenta la bataille à l'ennemi dans la nuit du 4 au 5 mai 1811, près de Fuentes de Onoro. Les Français eurent d'abord l'avantage; mais ils furent ensuite forcés de s'arrêter par une résistance inattendue; cependant il est certain que, dans cette occasion, lord Wellington avait singulièrement compromis le sort de son armée, dans la vue seulement de continuer le blocus d'Alméida, dont la garnison lui échappa néanmoins deux jours après, et qu'il faillit payer cher cette haute imprudence. En septembre il passa le Tage pour prendre ses cantonnemens d'hiver, et prépara l'attaque de Ciudad-Rodrigo, qu'il emporta d'assaut après onze jours de tranchée, le 12 février 1812 : ce fut alors que la régence le créa grand d'Espagne de première classe, duc de Ciudad-Rodrigo, et que le prince régent le nomma comte d'Angleterre, et lui fit accorder par les chambres une nouvelle pension de deux mille livres sterling. Lord Wellington s'empara ensuite de Badajoz, après y avoir perdu beaucoup de monde, et repassa bientôt le Tage pour entrer en Castille. Après diverses manœuvres, le maréchal Marmont étant arrivé sur la gauche de la Tormès, lord Wellington attaqua l'armée française du côté où elle se trouvait affaiblie, et remporta la victoire de Salamanque. Le lendemain 23 juillet il suivit les Français jusqu'à Valladolid; puis, cessant de les poursuivre (ce qui a été blâmé par quelques militaires), il repassa le Douero et marcha sur Madrid, où il fit une entrée triomphante : de nouveaux remercîmens lui furent encore décernés; on lui conféra le titre de marquis, et la chambre des communes vota cent mille livres sterling pour lui former un établissement. Lord Wellington, voulant s'emparer de Burgos avant la réunion des forces françaises, essaya d'attaquer le vieux château de cette ville, défendu par le général Dubreton; mais ce général le força d'en lever le siége et de commencer sa retraite. Poursuivi bientôt lui-même par l'armée de Portugal, sir Arthur fut atteint au-delà de la Tormès par les armées d'Andalousie et du centre, dont il avait mal calculé la marche; et après une foule de dangers et d'obstacles qu'il aurait dû prévoir, il put enfin opérer sa retraite sans aucune perte. Le 24 mai 1813 il gagna la bataille de Vittoria, dans laquelle il s'empara de cent cinquante-une pièces de canon, d'un grand nombre de bagages, du trésor du roi Joseph, et de beaucoup de prisonniers : de nouvelles récompenses suivirent ce beau fait d'armes, tels que le grade de feld-maréchal d'Angleterre, grade élevé et très-rarement accordé, auquel on joignit la terre de Sotto di Roma. Au mois de décembre il s'approcha de l'Adour et de Baïonne, et repoussa le maréchal Soult qui était sorti de ses retranchemens pour l'attaquer. Les deux armées restèrent ensuite près de deux mois à s'observer, retenues par la rigueur de la saison. Lord Wellington, ne voulant point attaquer de front les retranchemens de Baïonne, finit par les déborder sur sa droite, et força ainsi son adversaire à les abandonner. Il se trouva, le 27 février 1814, près d'Orthès, en présence de l'armée française, qui, quoique diminuée et affaiblie, fit cependant une belle résistance, mais ne put néanmoins tenir la route de Bordeaux, où les Anglais, sous les ordres du général Dalhousie, entrèrent le 12 mars. Wellington, ayant obtenu ensuite un léger avantage à Aire, poursuivit le maréchal Soult jusque sous les murs de Toulouse, et c'est là que, le 10 avril, se donna cette célèbre bataille si long-temps disputée, et dans laquelle l'armée anglaise éprouva aussi des pertes très-considérables : le lendemain, les événemens qui amenèrent le retour des Bourbons étant connus des deux armées, on proclama une suspension d'armes. Le 3 mai lord Wellington fut créé marquis de Douero, puis duc de Wellington du royaume-uni d'Angleterre et d'Irlande, et reçut aussi de la chambre des communes, en conséquence d'un message du prince-régent, une somme de quatre cent mille livres sterling qui devait être employée en achat de terres. Il se rendit à Londres peu après, et se vit, pour la douzième fois, l'objet des remercîmens des deux chambres, auxquelles il se présenta le 1er juillet pour les saluer en personne. Nommé quelques jours après ambassadeur auprès de la cour de France, il fut envoyé ensuite au congrès de Vienne, où il se trouvait encore lors de l'invasion de Napoléon en mars 1815. Proclamé aussitôt par les souverains alliés généralissime des troupes européennes, il établit son quartier-général

à Bruxelles, et y publia une déclaration des puissances au peuple français pour l'engager à n'opposer aucune résistance à leurs vues, prétendant n'avoir pour seul objet que la destruction de la puissance personnelle de Napoléon : on sait trop comment elles ont tenu parole. Cependant, après avoir battu l'armée prussienne le 15 juin 1815, Bonaparte, presque certain d'un nouveau triomphe, marcha le 17 contre l'armée anglaise, qui avait pris position dans les funestes champs de Waterloo .... Après la retraite de l'armée française, lord Wellington se porta, avec le maréchal Blücher, sur Paris, dont une nouvelle capitulation, qui ne fut pas mieux observée que les promesses contenues dans les proclamations des monarques étrangers, leur livra l'entrée le 7 juillet. Les deux chambres votèrent encore des remercîmens à lord Wellington, et une somme de deux cent mille livres sterling fut ajoutée à toutes celles qui lui avaient déjà été accordées : tous les souverains de l'Europe le décorèrent aussi de leurs ordres, et l'empereur Alexandre accompagna celui de Sainte-Anne de première classe d'un cadeau de la valeur d'un million. Le roi des Pays-Bas l'éleva à la dignité de prince de Waterloo ; et l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse le nommèrent successivement feld-maréchal de leurs armées. A la suite du traité du 20 novembre 1815, le duc de Wellington fut chargé du commandement général des troupes alliées qui durent occuper une partie du territoire français, et ces fonctions le rappelèrent souvent à Paris, où il se trouvait encore le 12 février 1818, lorsqu'en rentrant dans son hôtel à une heure du matin on tira, dit-on, sur sa voiture un coup de pistolet qui ne l'atteignit pas. Cet événement fut diversement jugé par le public, et le procès qui en fut la suite, et qui vient d'être jugé dernièrement, laissa encore plus de doute sur les auteurs de cet attentat, qu'on attribua généralement à des motifs et à des vues peu avantageuses à la France. Au mois d'octobre le duc de Wellington se rendit au congrès d'Aix-la-Chapelle, où il reçut de nouveaux honneurs, et fut pourvu à son retour en Angleterre, à la fin de 1818, de la charge de grand-maître de l'artillerie, qu'il occupe encore en ce moment.

WERNECK (le baron de), lieutenant-feld-maréchal autrichien, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, etc. Issu d'une famille noble. Il embrassa l'état militaire dès son plus jeune âge, et fut employé, en 1793, comme général-major en Brabant, où il montra beaucoup d'activité. Il se trouva avec M. de Ferarri au siége de Valenciennes, puis commanda, sous M. d'Alton, le corps autrichien chargé de celui de Dunkerque. En 1794 il continua à servir dans les Pays-Bas; se distingua le 29 mars à l'affaire de Cateau-Cambresis; et fut élevé au rang de lieutenant-feld-maréchal dans le courant de juin. Au mois d'avril 1796 il déploya encore beaucoup de bravoure et de talent sous les ordres de M. de Wartensleben; rendit d'importans services les 15 juin, 3, 6 juillet, et 3 septembre, à Wetzlaer, en avant de Montabauer, à Limbourg, à Amberg, et enfin à Wurtzbourg, lieux où il retarda les progrès et précipita ensuite la retraite de Jourdan. Après la défaite de l'armée française M. de Werneck fut pourvu du commandement en chef des forces autrichiennes sur le Bas-Rhin; mais une passion malheureuse lui fit bientôt perdre le fruit de sa bravoure et de ses talens; car, retenu à Francfort en 1797 par l'amour du jeu, il se reposa sur ses généraux divisionnaires du soin de défendre le front de sa ligne au moment où Hoche passa le Rhin, et il ne parut à l'armée que pour y être témoin de la déroute la plus complète qu'ait offerte la guerre de la révolution. Les talens incontestables de M. de Werneck firent soupçonner une cause secrète à ses défaites, et on alla même jusqu'à douter de son honneur et de sa probité. Cependant il ne tarda pas à être reconnu innocent, du moins sous ce rapport, par un conseil de guerre, et l'empereur se contenta, pour toute punition, de lui faire prendre sa retraite avec une demi-pension. Employé de nouveau, en 1805, à l'armée autrichienne de Bavière, il quitta, avec l'archiduc Ferdinand, l'armée que le général Mack commandait à Ulm et qu'il sacrifiait inutilement; et fut atteint néanmoins par le prince Murat au moment où il cherchait à se retirer par la Franconie. Obligé alors de se rendre, il signa une capitulation dans laquelle plusieurs généraux sous ses ordres refusant d'être compris, se réunirent à l'archiduc Ferdinand. M. de Werneck dut encore, après cette nouvelle circonstance, être traduit devant un conseil de

guerre en Autriche; mais il ne s'y rendit pas à cause de sa maladie, et resta à Kœnigsgratz, où il mourut peu de temps après d'une attaque d'apoplexie.

WERNER (*Abraham-Gottlob*), célèbre minéralogiste allemand, etc.

Né à Wehrau dans la haute Lusace le 25 septembre 1749. Les connaissances très-étendues qu'il acquit en minéralogie lui procurèrent souvent l'occasion de rendre des services importans à son pays, et lui firent obtenir plusieurs charges honorables qu'il remplit avec autant de zèle que d'intelligence : sa réputation se répandit aussi chez l'étranger par la publication de nombreux ouvrages du premier mérite. Il contribua constamment aux progrès de la branche de l'histoire naturelle à laquelle il avait consacré sa vie, et peut être regardé à juste titre comme ayant fait de la minéralogie une science particulière par la critique avec laquelle il en a distingué les principales parties et par le bel ordre qu'il a donné aux minéraux. Ce fut en 1774 que Werner fit paraître son premier essai, sous le titre de *Méthode descriptive des Minéraux* d'après leurs caractères extérieurs, et qui fut suivi, en 1780, de sa traduction de la *Minéralogie* de Cronstaedt. Werner avait noblement acquis par ses travaux une fortune considérable qui le mit en état de faire des voyages profitables à la science, lorsqu'il mourut en 1816. Sa franchise, sa modestie relevaient encore l'éclat de ses connaissances, et le magnifique cabinet de minéralogie qu'il laissa, composé, dit-on, de plus de cent mille articles, est une preuve de plus de son zèle pour la science et de son amour pour le travail: par une disposition testamentaire, il en a fait don à sa patrie. Outre sa *Méthode minéralogique*, Werner a aussi publié plusieurs écrits, tous en allemand, dont plusieurs ont été recherchés pour leur profondeur.

WESLEY (*Jean*), fondateur de la secte des *méthodistes* anglais, etc.

Né à Epworth en 1703. Il se destina au ministère évangélique tout en cultivant les lettres, qui lui ornèrent l'esprit; et fut ordonné diacre en 1725, par M. Potter, évêque d'Oxford. Dès ce moment il se livra sans relâche à l'étude de la religion jusqu'à l'époque de la première institution de la secte des *méthodistes*, dont il est aujourd'hui bien certain qu'il fut le fondateur et le père. Il serait difficile néanmoins d'exposer les commencemens et les progrès de cette secte; mais on s'accorde généralement à reconnaître qu'au milieu des contradictions publiques ou secrètes qu'elle put éprouver, la conduite de Wesley, prise dans un sens moral, fut toujours irréprochable. En 1735 il s'embarqua pour la Géorgie, dans l'intention d'en convertir les habitans au christianisme, et il resta dans cette province jusqu'en 1778 qu'il revint en Angleterre. Il se mit alors à prêcher dans les bourgs et dans les campagnes; et ce fut sous ses auspices et sa direction que la secte prit une forme stable et systématique. L'histoire de la vie de Wesley depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée en 1790 dans sa quatrevingt-septième année, ne pourrait être que celle du méthodisme, dont les progrès n'ont fait que s'accroître jusqu'ici. Cependant on doit dire que Wesley fut regretté non-seulement des personnes qui partageaient ses opinions religieuses, mais encore de ceux-là mêmes qui, disposés à les combattre et à les rejeter, l'avaient connu personnellement. Il réunissait les vertus humaines à beaucoup d'instruction et au talent pour la prédication. Il était aimable dans la société, et sa conversation était vive, spirituelle et toujours attachante. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on compte huit volumes de *Sermons*; un *Appel* aux hommes raisonnables et religieux; un *Traité* du péché originel; et enfin plusieurs autres écrits qui roulent tous sur des matières de religion et de controverse: le seul qui ait été connu en France est sa *Médecine primitive*, ou Recueil de remèdes simples, faciles et éprouvés dans un très-grand nombre de maladies, que Wesley répandit avec beaucoup de succès dans les campagnes.

WEST (*Samuel*), ministre évangélique américain, etc.

Né au comté d'Yarmouth en 1730. Il fut, jusqu'à l'âge de vingt ans, employé aux travaux de la campagne, et c'est alors que certains traits de génie et des remarques intelligentes sur l'écriture et sur des livres éveillèrent l'attention de quelques personnes qui lui voulaient du bien, et qui résolurent de lui donner une éducation libérale. Il prit en effet, en 1754, ses degrés au collége de Harvard, où il se distingua dans ses études, et reçut ensuite les ordres à New-Bed-

fort. En 1775, ses idées s'étant tournées vers la politique, il embrassa le parti des whigs américains, et écrivit beaucoup dans les journaux. Ses pamphlets animaient les braves et inspiraient du courage aux plus timides, et ce fut aussi lui qui déchiffra la lettre du docteur Church, qui informait l ennemi de l'état particulier où se trouvait l'armée américaine. Il fut élu membre de la convention établie pour rédiger la constitution de Massachussetts et des Etats-Unis; et devint ensuite successivement membre honoraire de l'académie des arts et sciences instituée à Philadelphie, puis de celle americaine de Boston. Il perdit totalement la mémoire dans ses dernières années, et on vit s'évanouir à soixante-dix ans le vaste trésor de ses idées : en effet, pendant les sept années suivantes le grand homme avait disparu. Samuel West mourut à Tiverton, dans la province de Rhode-Islan en 1807, et fut enterré à New-Bedfort. Cet homme, doué des facultés les plus puissantes de l'esprit, fut si profond dans toutes les matières théologiques, qu'il pouvait parler d'abondance pendant deux heures entières avec le plus grand ordre. Cependant, sans être un prédicateur populaire, il avait des défauts et des singularités dans la voix, dans le ton et dans les manières que la force de ses argumens ne compensait pas toujours assez. Il est également peu d'hommes qui sussent moins que lui maîtriser leurs sentimens : un nouveau livre absorbait toute son attention, et lui faisait négliger toutes les règles du devoir. Il ne savait s'occuper de ses affaires domestiques que quand il y était contraint par l'impérieuse nécessité; supportait difficilement dans les autres le moindre doute de la vérité de ses opinions; et paraissait, sous certains rapports, entièrement livré à des préjugés indignes d'un homme d'esprit. Néanmoins et malgré tous les reproches faits à son caractère, on doit convenir qu'on n'a jamais pu, avec raison, l'accuser de la moindre violation d'un principe moral de droiture. On a de lui divers *Sermons*, un petit *Traité* sur le baptême des enfans, et enfin un *Essai* sur la liberté et la nécessité, ouvrage dans lequel les argumens du président Edwards et autres, pour la nécessité, sont pris en considération.

WEST (*Benjamin*), célèbre peintre anglais, etc.

Né dans le nord de l'Amérique. Il eut l'avantage d'étudier son art en Italie, et donna d'abord au public *le Départ de Regulus*, qui fut suivi de *la Continence de Scipion*, et du *Serment d'Annibal* : ces premières productions offrent un goût pur, une sage ordonnance; mais on leur reproche néanmoins, avec raison, de l'incorrection et surtout un grand défaut de coloris : les physionomies manquent aussi d'expression. Cependant les nouveaux tableaux de West ne tardèrent pas à acquérir un caractère bien différent; et, en effet, *la première Entrevue de Guillaume Penn avec les Sauvages d'Amérique; la Mort du général Wolf*, et *la Bataille de la Hogue* montrent à quel degré de perfection peut atteindre l'école britannique dans le genre de l'histoire. West jouissait, dit-on, d'une brillante fortune qui s'élevait à plus de 4000 l. st. de revenu, lorsqu'il mourut il y a quelques années. Sa femme a publié deux volumes de *Poésies*, dans lesquelles elle déploya une grande variété de talens: plusieurs pièces sont dans le genre lyrique et pleines d'élévation; d'autres sont tendres et pathétiques, légères ou badines.

WEST (*Samuel*), ministre évangélique à Boston, etc.

Né à Martha's-Vineard en 1738, du docteur Thomas West. Il prit ses degrés en 1761 au collége de Harvard, et fut nommé peu après chapelain au fort Pownall en Penobescot, où il eut une belle occasion de suivre ses études théologiques. Il fut ordonné ministre de Needham en 1764, et resta dans cette place jusqu'en 1788, qu'il céda aux instances qui lui furent faites pour passer à Boston, où il succéda à M. Wight en qualité de pasteur. Il honora ses nouvelles fonctions pendant vingt ans, et succomba, en 1808, à une maladie de langueur dans la soixante-dixième année de son âge. Le docteur West avait été élevé dans le système de Calvin; mais il était d'un caractère doux, ennemi de l'intolérance et de l'âpre censure que les autres portaient dans les discussions polémiques, et savait conserver des liaisons d'amitié avec ceux dont les sentimens différaient des siens : sa conduite politique offrit aussi l'exemple remarquable de la modération. On lui doit, outre un *Eloge funèbre* de Washington, une infinité de *sermons*, dont plusieurs avaient mérité une sorte de célébrité.

WESTERLO (*Eilardus*), ministre évangélique américain, etc.

Né en Hollande. Il fit ses études à Groningue; et l'église hollandaise d'Albanie l'ayant appelé ensuite comme ministre, il passa en 1760 en Amérique, où il réunit ses efforts à ceux du docteur Livingston et de quelques autres pour opérer la réunion des églises hollandaises que quelques sectes divisaient. Il eut non-seulement le bonheur de voir ses projets effectués l'année suivante, mais il obtint encore la faveur de jouir d'une excessive popularité. Sa prédication, il est vrai, fut très-utile au pays, et ses habitans lui portaient la plus grande estime, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1790. On admirait particulièrement dans cet ecclésiastique un esprit ferme, une piété éminente et une grande érudition, surtout dans la théologie et la littérature orientale.

WETSTEIN (*Charles-Antoine*), poète hollandais, etc.

Né à Amsterdam le 14 avril 1743. Après avoir passé par les classes inférieures, tant à Amsterdam qu'à Leyde, il fut reçu docteur en droit à l'université de cette dernière ville, le 20 juillet 1762, et mit à la fin de sa dissertation inaugurale une élégie de sa façon, par laquelle il faisait ses adieux à la ville de Leyde. Il passa alors à la Haye pour cultiver le barreau, et fut reçu avocat en la cour et devant le haut-conseil, le 30 septembre de la même année. Mais dégoûté bientôt de la chicane, il revint à Leyde pour y cultiver les muses latines auxquelles il devait déjà d'ailleurs une sorte de réputation, par la publication d'ouvrages poétiques dont plusieurs savans comtemporains faisaient beaucoup de cas: on cite parmi elles la *Délivrance* ou la levée du siége de Leyde, qui lui valut, de la part des magistrats de cette ville, une gratification et le droit de bourgeoisie. Charles Wetstein avait aussi du goût pour la poésie hollandaise, dans laquelle il a traduit quatre pièces de théâtre en vers, savoir: *Olinde* et *Sofronie*; la *Sophonisbe* de Voltaire; *Don Pedre*; et enfin *Guillaume-Tell*: il a fait à cette dernière quelques changemens. Il se plaignait toujours de ne pas connaître assez sa propre langue, tandis qu'il possédait, disait-il, toutes les finesses de la langue latine, laquelle faisait encore ses délices lorsqu'il mourut le 29 juin 1797, dans une maison de campagne près de la Haye, où sa mère et son frère unique le faisaient soigner depuis douze années d'une maladie incurable.

WIELANDS (*Christophe-Martin*), célèbre poète allemand, surnommé par ses compatriotes *le Voltaire de l'Allemagne*, etc.

Né en 1733 dans la petite ville de Biberach en Souabe. Il fit des études distinguées, et composa, avant l'âge de quatorze ans, un *poëme* sur la destruction de Jérusalem, qui n'était pas sans mérite. Bientôt après il se rendit à Erfurt pour y apprendre les sciences, et retourna au bout d'un an chez son père: ce fut alors qu'il conçut une vive passion pour la jeune Sophie de Gustermann, connue depuis sous le nom de madame de la Roche, que Wielands, en sa qualité d'instituteur, initia dans la littérature allemande. Sophie, comme Héloïse, devint amoureuse de Wielands, son précepteur; et les deux amans, en se jurant une fidélité éternelle, s'engagèrent à s'unir plus tard par les liens du mariage. Mais le père de Christophe fit évanouir ces projets en remettant son fils à l'étude des belles-lettres, qui calmèrent effectivement la fougue de ses sens et de son cœur. A l'âge de dix-huit ans Wielands écrivit *un Art d'aimer*, en concurrence avec celui d'Ovide, et un *Poëme* sur la nature des choses, qu'il acheva en trois mois: on trouve parfaitement développée dans ce dernier ouvrage la belle philosophie de Platon et celle de Leibnitz. Il mit aussi au jour deux tragédies et deux nouveaux poëmes en vers allemands hexamètres, l'un intitulé *Abraham* et l'autre *Cyrus*. En 1762 Wielands se fixa à Weimar auprès de la duchesse de Brunswick, et contracta dans cette ville une heureuse alliance qui l'y fixa définitivement, et lui valut ensuite le rang et l'honorable titre de conseiller intime du duc. Cet auteur, suivant les rédacteurs de la bibliothèque d'un homme de goût, a su fondre avec beaucoup d'art dans le roman d'*Agathon*, qui passe à juste titre pour un de ses chefs-d'œuvres, la philosophie, l'érudition, la sensibilité et la galanterie. Cependant il manque à cet ouvrage un caractère marqué, une idée dominante, et une fin reconnue qui en concentre les effets et qui serve, soit à en déterminer le genre, soit à lui donner cette unité, la première règle de tous les genres. La *Philosophie des Grâces*, autre poëme assez délicat, est une des productions

que Wielands affectionnait le plus. En effet, il s'y est montré heureux disciple de Socrate et d'Horace, de Lucien et d'Hamilton, et a su mettre dans les actions et dans les discours des personnages le goût, le ton de l'antiquité et surtout cette simplicité qu'on admire dans les productions qui nous restent des beaux siècles de la Grèce. Mais il faut convenir néanmoins qu'à chaque fois que le poète est lui-même en scène, et qu'il s'adresse à Danaé, l'élégance et la légèreté modernes reparaissent aussitôt avec beaucoup trop d'éclat. *Iris*, poëme héroï-comique, est aussi rempli d'esprit que de bon goût, et ne fit qu'ajouter encore à la réputation littéraire de son auteur; et c'est d'après ces diverses productions qu'on peut dire que le caractère particulier du génie de Wielands consistait dans une flexibilité, dans une fécondité inépuisable qui se prêtait tour à tour à tous les sujets, à toutes les nuances. Cependant nulle part ce caractère ne s'est fait remarquer d'une manière plus saillante que dans *Peregrinus Protée*, ou les Dangers de l'enthousiasme, ouvrage bien traduit en français par Griffet-de-la-Baume; mais on ne peut se dissimuler que le poëme de l'*Oberon* ne soit un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la plume de Wielands, auquel on doit également l'*Histoire d'un jeune Grec;* le *Miroir d'or*, ou les bois du Chechiam, roman politique; le *Nouveau Don Quichotte;* des *Nouvelles comiques*, et enfin une infinité d'autres écrits qui lui assurent l'immortalité. Admis dans la familiarité de ses souverains, devenu membre de presque toutes les académies de l'Europe, chevalier de la Légion-d'Honneur, conseiller d'état, etc., Wielands jouissait des avantages et des distinctions dus à son mérite, lorsqu'il mourut à Weimar, à la fin de 1818, dans sa quatre-vingt-cinquième année. Il rédigeait encore à sa mort un journal politique intitulé : l'*Ami du Peuple*, dans lequel il manifesta constamment des principes libéraux, et qui fut supprimé à la suite de la trop célèbre affaire des étudians de la Wartzbourg.

WIELHORSKI (*Michel*), général polonais, etc.

Issu d'une famille illustre, et doué de quelques talens, mais dépourvu de caractère. Il dirigea la campagne de 1792 contre les Russes, sous le jeune et malheureux prince Joseph Poniatowski, et mit dans la guerre la même mollesse que dans les troubles politiques de sa patrie. Cependant, lorsque Stanislas accéda aux propositions, ou plutôt aux ordres de Catherine II, il partagea l'indignation de l'armée, et donna sa démission après avoir essayé inutilement de faire changer le roi de résolution. En 1794 le comte Michel Wielhorski fut employé de nouveau contre les Russes, et commanda même assez long-temps en Lithuanie; mais il se conduisit alors, s'il est possible, avec encore plus de tiédeur qu'en 1792, et contribua, sans le vouloir sans doute, à la perte de son pays. Il était attaché à ce qu'on appelait le parti du roi, et combattit les étrangers sans les haïr, comme il servit sa patrie sans enthousiasme; aussi sa conduite militaire et surtout politique fut-elle plus fatale à ses compatriotes qu'aux ennemis. Ayant servi précédemment en Autriche, sous les drapeaux desquels il s'était distingué dans la guerre contre les Turcs, il y reprit du service en 1803, et mourut l'année suivante sans presque exciter de regrets.

WIELHORSKI (*Georges*), seigneur polonais, grand-notaire de Lithuanie, etc.

Né dans ce palatinat, et frère aîné du précédent. Il se montra ouvertement vendu à la faction russe dès le commencement des troubles politiques de la Pologne; concourut de tout son pouvoir à la confédération de Targowitz; et se rendit successivement, en 1792, comme ministre de cette assemblée près de l'impératrice Catherine II, d'où il passa à Vienne dans le courant de septembre. Lorsque les Polonais tentèrent, en 1794, de secouer le joug des Russes, Georges Wielhorski fut sommé par le tribunal criminel de Varsovie de comparaître pour se justifier des accusations portées contre lui; puis condamné quelque temps après par contumace, et déclaré infâme, outre ses biens confisqués. Il eut un instant de faveur auprès de Paul I[er] dès qu'il fut monté sur le trône, et en obtint même quelques terres; mais ayant été bientôt disgracié par ce souverain capricieux, il s'y retira, et vécut dans une sorte d'obscurité jusqu'à sa mort. Son frère cadet, *Joseph* Wielhorski, servit au contraire avec distinction contre les Russes et les Prussiens dans les campagnes de 1792 et 1794, et passa ensuite en France, où il fut élevé au grade de général-major dans les légions polonaises employées en Italie. Il soutint avec une partie de ces légions le siége

de Mantoue sous le général Foissac-Latour, qui remit lâchement la place, et il protesta hautement en plein conseil de guerre contre sa reddition. Fait alors prisonnier et conduit en Autriche, Joseph Wielhorski revint après la paix en Pologne, où il se maria, et vécut dans ses terres jusqu'à ce que l'invasion de la Russie par les Français eût suscité de nouveaux troubles dans son pays. Devenu successivement, en 1814 et 1815, sénateur, puis ministre de l'administration de la guerre du royaume de Pologne sous Alexandre Ier, il donna la démission de ses emplois au mois de juin 1816, pour raisons de santé, et mourut à Varsovie le 21 juin 1817.

WILBERFORCE (*N.*), célèbre membre de la chambre des communes du parlement d'Angleterre, etc.

Né en 1759 dans la ville de Hull. Il entra en 1774 à l'université de Cambridge, où il se lia d'une étroite amitié avec M. Pitt; et, lorsqu'en 1780 il eut atteint l'âge de vingt-un ans, il fêta les habitans de Hull, et obtint les suffrages des électeurs pour sa nomination comme représentant de cette ville au parlement, où il ne se fit nullement remarquer d'abord. Réélu dans la session suivante, il proposa, en 1787, l'abolition de la traite des noirs, qu'il reproduisit depuis plusieurs fois; et se montra pendant la guerre de la révolution française un des ennemis les plus ardens du parti ministériel: Brissot lui fit en conséquence accorder, le 26 août 1792, par décret de la législature, des lettres de citoyen français. La traite des nègres, considérée sous ses différens rapports, le débarquement de troupes étrangères en Angleterre, la guerre contre la France et d'autres matières semblables furent, pendant les années 1793, 1794, 1795 et 1796, le sujet des nombreux discours qu'il prononça avec autant de force que de persévérance dans le sens de l'opposition. On le vit aussi, dans la séance du 29 avril 1800, s'élever contre l'union parlementaire de l'Irlande; parler ensuite sur la cherté des subsistances, qu'il regarda comme le moyen le plus propre à détacher le peuple, non-seulement des ministres, mais encore du gouvernement lui-même, et désirer qu'on pût fixer le prix des grains. On doit néanmoins remarquer que, dans son système d'opposition, il resta toujours fidèle au caractère national; et c'est ainsi que le 5 février 1801, après avoir accusé le gouvernement français de vues dominatrices, il se félicita qu'il eût seul écarté les bienfaits de la paix, d'où il concluait qu'il fallait poursuivre la guerre avec énergie. Deux mois après il se prononça encore davantage dans ce sens, et parut même avoir changé de vues politiques; puisque, non content d'appuyer la suspension de l'acte *habeas corpu* et le renouvellement du bill contre les séditions, il accusa encore le parti de l'opposition de calomnier ces mesures, parce qu'ils en craignaient, dit-il, l'effet pour eux-mêmes. Dans les années suivantes, M. Wilberforce continua néanmoins de se prononcer contre les ministres, et il demanda, le 30 avril 1806, la révocation du bill sur les forces additionnelles. Cependant une nouvelle défection le ramena bientôt sur les bancs de la trésorerie, et on s'étonna de le voir combattre en 1807 la motion de lord Percy, tendante à donner graduellement la liberté aux nègres esclaves dans les colonies anglaises, en déclarant que telle n'avait jamais été son intention, ce qui surprit singulièrement les membres de la chambre. Le 7 juillet 1807 il vota encore avec le ministère contre la sortie vigoureuse de lord Cochrane, relative aux hommes en place qui cumulaient des pensions et des traitemens; appuya en 1810 la résolution qui accordait la régence au prince de Galles avec des restrictions que l'opposition voulait anéantir; vota de nouveau avec les ministres en 1811 et 1812 sur toutes les mesures proposées par eux, notamment contre les *luddistes;* et fut alors accusé par sir Francis Burdett d'être prêt à souscrire à la torture et aux lois de sang qu'on avoit suivies en Irlande. En 1814 il parla aussi contre la proposition faite en faveur des Norwégiens qui réclamaient leur indépendance politique, et revint encore dans les années suivantes sur l'abolition de la traite des noirs. M. Wilberforce vote encore aujourd'hui avec le parti ministériel, et n'a réellement mérité quelque célébrité dans sa carrière parlementaire qu'à cause de sa philantropie prétendue en faveur des nègres, encore est-il permis de douter si elle ne lui a pas été inspirée dans d'autres vues. Il avait publié en 1797 un ouvrage intitulé: *Examen pratique* des sectes religieuses admises en Angleterre et contraires au véritable esprit du christianisme, livre qui eut un grand succès, et dont il se fit plusieurs éditions en moins d'un an: on

en répandit même un très-grand nombre d'exemplaires parmi le peuple. On reprocha néanmoins et avec raison à l'auteur de s'être écarté du ton de douceur et de charité que l'Evangile recommande.

WILKES (*N.*), fameux alderman de Londres, membre du parlement, etc.

Né à Londres. Il s'y fit connaître par des écrits et des opinions politiques exagérées; fut pourtant élu, en 1761, membre de la chambre des communes d'Angleterre, où il se montra longtemps l'un des plus redoutables adversaires du ministère; et obtint ensuite des dédommagemens considérables pour avoir été injustement mis à la tour par ordre du gouvernement. Sur la fin de sa carrière, Wilkes, qui avait été le personnage d'Angleterre dont on avait parlé le plus, retomba dans l'obscurité, et mourut en quelque sorte ignoré en 1797. La Harpe, dans sa Correspondance, a inséré un très-long portrait de cet alderman, fait par un Anglais, duquel nous avons extrait le fragment suivant : « L'histoire a fait souvent justice des » favoris des rois; il est peut-être bon » de faire connaître un homme qui est » devenu l'idole du peuple anglais. Chez » lui l'enthousiasme est plus triste et » plus dangereux que dans un autre » pays, et un homme y a plus de liberté » pour devenir méchant et factieux. » Wilkes le sut, et convint souvent » qu'il n'eût osé être ce qu'il était, s'il » n'eût connu son pays. Sa naissance » était obscure et sa laideur célèbre : » ses portraits, qui sont en grand nombre, en donnent une faible idée. Il » était louche, ses dents étaient mêlées » et crochues; son rire avait quelque » chose d'infernal; toutes ses passions » se peignaient avec énergie sur son » visage, mais sa physionomie faisait » pardonner ses traits. Il aima beaucoup » les femmes, et il se sentait, disait-il, » capable de les aimer toutes, excepté » la sienne. Il employa avec succès les » moyens ordinaires de se ruiner vite; » la nécessité le fit écrire, et son goût » l'a rendu écrivain factieux. Il a renoncé avec éclat aux grâces publiques de la cour, pour être plus sûrement le pensionnaire du peuple : » d'ailleurs, il était trop odieux au roi, » et trop avili pour qu'on pût se résoudre à l'élever. Il suppléa par ses » écrits au talent de parler en public, » que la nature lui avait refusé; son » style est clair, énergique et pur, » quoique figuré à l'excès. On dit que » la logique de l'intérêt est courte; » c'était la sienne. Son intrépidité brava » tous les événemens, et il s'est montré » avec courage dans quelques affaires » d'honneur. Sa conversation était vive » et spirituelle, mais il y mêlait sans » cesse des propos audacieux et des » bouffonneries méséantes. Il a osé faire » mettre dans les papiers publics un » parallèle de lui avec Brutus, libérateur de Rome, et un autre de son » histoire (*Introduction à l'histoire » d'Angleterre*) avec celle de Hume. »

WILLARD (*Joseph*), président du collége de Harvard en Amérique, etc.

Né en 1738 à Biddeford dans l'état de Massachussetts, et petit-fils du vice-président Willard. Il prit ses degrés, en 1765, au collége de Harvard, et fut ensuite, pendant six ans, précepteur dans ce même séminaire. Il reçut depuis les ordres sacrés, et devint le collégue de M. Campney, ministre de la première église dans Béverlay, où il continua de mériter l'estime publique. Nommé en 1781 président du collége de Harvard à la place du docteur Langdon, il en exerça les fonctions avec distinction pendant vingt-trois ans, et mourut en 1804, âgé de soixante-six ans. Le président Willard fut particulièrement remarquable par ses profondes connaissances dans la littérature classique, les mathématiques, l'astronomie et le grec, où peu de savans en Amérique ont pu l'égaler. Il sut, dans son administration de l'université, allier la stricte autorité à l'indulgence paternelle et la candeur à la générosité. Considéré comme prédicateur de l'évangile, Willard, attentif au grand objet de son ministère, fut d'une simplicité touchante et moins jaloux de déployer son érudition que de répandre une instruction utile. Sincèrement pénétré des maximes qu'il prêchait, on n'éleva jamais le moindre doute sur la sincérité et l'intégrité de sa croyance; mais aussi son éloignement de l'aveugle superstition et des fureurs d'un zèle enthousiaste se manifesta avec un dévouement honorable. Il a publié plusieurs *Discours*, dont un en latin sur la mort de Georges Washington, et plusieurs *Traités* sur les mathématiques et l'astronomie, qui ont été insérés dans les mémoires de l'académie américaine des arts et des sciences.

WILLIAMS (le docteur *David*), célèbre déiste anglais, etc.

Il fut destiné par son père à l'état ecclésiastique, et prêcha à l'âge de vingt-deux ans avec le plus grand succès mais, quoique méthodiste, il attaqua les erreurs de cette secte, et fit un cours de sermons sur l'hypocrisie religieuse. Lorsque les principaux ministres dissidens se rassemblèrent pour faire une pétition sur la loi du test, le docteur Williams fut chargé d'écrire sur cette matière, et il publia ses *Essais* sur le culte public, le patriotisme et les projets de réforme. Cet écrit ayant déplu aux dissidens, dont il désapprouvait quelques principes, il rompit avec eux, et fit paraître un *Traité sur l'éducation*, dans lequel, au milieu d'observations judicieuses, il laissa apercevoir sa manière de penser sur la religion révélée : bientôt il professa ouvertement le déisme. Il conçut alors le projet de réunir les *francs-penseurs* de toutes les religions pour rendre à l'être-suprême un culte indépendant de toute révélation surnaturelle et de toute doctrine particulière, et ouvrit une chapelle en 1776, après avoir publié une liturgie d'après les principes généraux de la religion et de la morale. Cet établissement eut d'abord le plus grand succès, et on vit même une nombreuse assemblée de gens de toutes les sectes, qui, réunis sous le même toit, après avoir écarté tout mystère et toute cérémonie, adoraient le dieu de l'univers et s'excitaient à la pratique d'une morale particulière : ce nouveau culte ne se soutint néanmoins que quelques années, et il n'en reste aujourd'hui que la liturgie, qu'on peut lire comme un ouvrage de morale et de théologie naturelle. Williams s'appliqua aussi à l'étude de la politique, et il a publié des *Lettres* et des *Discours* dans lesquels il trace les limites de la liberté politique et civile, ouvrages qui lui acquirent beaucoup de popularité. Brissot l'ayant engagé au nom du gouvernement français à venir à Paris, où l'on espérait que ses conseils pourraient être utiles, il se rendit à cette invitation, et fut déclaré citoyen français; mais, ayant osé parler hautement en faveur de Louis XVI, il fut dénoncé comme royaliste par les jacobins, et il quitta la France, en prédisant aux Girondins ses amis, qu'ils seraient victimes du même parti s'ils ne se hâtaient de le détruire. Le docteur Williams vécut encore quelques années, et mourut ensuite dans l'obscurité.

WILLIAMS (*Otho* Holland-), officier-général américain, etc.

Né en 17[illegible]9 dans le Maryland. Il prit du service sous les drapeaux anglais : passa du côté de ses compatriotes dans la guerre de la révolution; et obtint le commandement d'un corps de troupes, à la tête duquel il se distingua tellement, qu'il fut nommé député et adjudant-général de l'armée américaine. Dans la retraite que le général Greene fit de la Caroline méridionale à la Virginie, au commencement de 1781, le colonel Williams fut chargé de commander les troupes légères à la place du brave général Morgan, qui était indisposé, et embarrassa beaucoup, par ses manœuvres, le général anglais Cornwallis dans sa poursuite. Quand la guerre de l'indépendance eut été heureusement terminée, il demeura à Baltimore, où il mourut en 1794, dans la quarante-cinquième année de son âge. Ce militaire, patriote désintéressé, montra dans tous les rapports de sa vie publique et privée une conduite qui lui concilia l'estime générale.

WILMOT (*John* Eardley), membre du parlement d'Angleterre, rapporteur de la chancellerie, etc.

Né en 1748, et fils de sir John Eardley Wilmot, grand-juge des plaidoyers communs. Il fut d'abord destiné à l'église, et fit ses études sous les auspices du célèbre Warburton, évêque de Glocester. Mais les circonstances ayant placé son père dans un poste éminent de la magistrature, il se détermina à suivre le barreau, et obtint bientôt la faveur de siéger au parlement pour le bourg de Tiverton. En 1781 il fut nommé rapporteur de la chancellerie, place qu'il remplit avec autant de talent que de justice ; c'est aussi à cette époque que la guerre d'Amérique, occupant tous les esprits, occasionnait dans le parlement des débats de la plus haute importance, dans lesquels sir John exprima ses opinions d'une manière toujours honorable : il vota aussi contre la prolongation de la guerre civile, et défendit noblement la conduite de ses collègues dans sa réponse à un pamphlet publié par le ministère contre la minorité du parlement. En 1782, tout espoir de soumettre les insurgés étant évanoui, il y eut un changement de ministère et de mesures; et c'est alors

que sir John fut appelé à examiner les pertes et les services des royalistes américains qui, après avoir défendu la cause de la mère-patrie, étaient venus y chercher un refuge. En 1770, sir John publia le résultat définitif de son travail, qui obtint l'assentiment de toutes les parties, et eut bientôt l'occasion de déployer de nouveau son zèle pour l'humanité en faveur des émigrés français : il établit pour eux une souscription considérable, dont il fut chargé de régler et distribuer les produits. Sir John siégea au parlement jusqu'en 1796, et consacra le reste de sa vie à la retraite et à la littérature. Il mourut le 25 juin 1815, âgé de soixante-sept ans.

WILSON (sir *Robert Thomas*), major-général anglais, membre du parlement, etc.

Né à Londres en 1777, et fils aîné de Benjamin Wilson, célèbre peintre et auteur anglais. Il reçut une brillante éducation, et entra, après la mort de son père, arrivée en 1788, dans la carrière militaire. En 1793 il se rendit en Hollande pour offrir ses services au duc d'Yorck, et obtint alors une lieutenance dans le 15[e] régiment de dragons. Il se distingua l'année suivante en Flandre, et contribua, le 24 avril 1794, à sauver l'empereur d'Allemagne, qui, s'étant trop éloigné de son camp, faillit être fait prisonnier de guerre : sir Wilson reçut une médaille à cette occasion. Elevé bientôt après au grade de capitaine, il servit quelque temps en Irlande pendant les troubles de ce pays; et accompagna encore le duc d'Yorck dans la seconde expédition de Hollande en 1799. Il entra ensuite comme major dans un régiment levé par le baron de Hompesch, et il se rendit avec lui en Egypte, où il se distingua et fut même chargé de communications officielles entre le commandant en chef et le capitan-pacha. Après l'expulsion des Français, il revint en Angleterre, et publia *l'Histoire de l'expedition des Anglais en Egypte*, ouvrage dédié au duc d'Yorck, et écrit avec autant de talent que de passion : c'est dans cet ouvrage qu'il attribua à Napoléon l'empoisonnement des blessés français qui se trouvaient dans l'hôpital de Jaffa, pour éviter, disait-il, d'embarrasser sa retraite, ou de les laisser tomber entre les mains des barbares soldats de Djezzar-Pacha. Le régiment de Hompesch ayant été licencié, sir Robert Wilson se trouva réduit à la demi-solde de lieutenant colonel, et remplit néanmoins pendant quelque temps les fonctions d'inspecteur d'un corps de volontaires. Il fut pourvu peu après de l'emploi de second lieutenant-colonel dans le 20[e] régiment de dragons, avec lequel il se rendit d'abord au Brésil, puis au Cap de Bonne-Espérance, où il assista à la prise de la colonie. De retour en Europe, il accompagna, au mois de novembre 1806, le général Hutchinson, alors envoyé en Russie avec une mission secrète; prit part à toutes les affaires militaires qui eurent lieu entre les Russes et les Français; et reçut de l'empereur Alexandre, pour prix de sa bravoure, la croix de Saint-Georges. Après la paix de Tilsitt, sir Thomas Wilson se rendit à Saint-Pétersbourg, où il fut parfaitement accueilli; et revint ensuite en Angleterre, d'où, quelque temps après, on le renvoya encore en Russie pour demander des explications au nom de son souverain; mais sa mission étant restée sans succès; et la Russie ayant au contraire déclaré la guerre à l'Angleterre, il quitta vivement Saint-Pétersbourg, et voyagea avec tant de promptitude, qu'il arriva à Londres avant le convoi russe, dont il avait eu l'adresse de retarder la marche par divers obstacles. Lorsque la guerre commença en Espagne, sir Thomas Wilson fut chargé d'organiser les troupes de Portugal, et il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de succès. Il se rendit en Russie de nouveau au moment de la guerre; servit avec distinction pendant la fameuse campagne de 1812, et se trouvait au quartier-général de Kutusow lorsque M. de Lauriston vint y proposer un armistice. Au commencement de 1816 sir Thomas Wilson, qui se trouvait alors à Paris, favorisa, comme on sait, de concert avec MM. Bruce et Hutchinson, l'évasion du directeur-général des postes Lavallette, qui venait d'être condamné à mort. Cet acte de générosité, bien digne d'un noble cœur, et qui ne trouva de détracteurs que parmi ceux qu'animait la soif du sang encore plus que l'amour de la justice, valut au général anglais une détention momentanée et sa traduction devant la cour d'assises, qui le condamna à trois mois d'emprisonnement. Sir Thomas Wilson montra beaucoup de dignité pendant le cours de cet honorable procès, et fut rendu à la liberté au mois de juillet 1816. Il partit

aussitôt pour Londres, où il reçut un accueil distingué de l'opposition, et fut pourtant blâmé, dans un ordre du jour, par le prince-régent, qui désapprouva son action. Devenu dès ce moment l'antagoniste des ministres, il se présenta ouvertement comme candidat de la cité de Londres aux élections de 1818, et fut nommé député au parlement, malgré tout ce que put faire la trésorerie pour l'en empêcher. Il parla plusieurs fois à la chambre des communes avec quelque talent, et vote encore aujourd'hui dans les rangs des partisans de la liberté et de l'indépendance anglaise. On lui doit, comme écrivain politique, des *Recherches sur l'état présent des forces militaires de l'empire britannique; l'Histoire des campagnes de Pologne* en 1806 et 1807; et enfin un autre ouvrage intitulé : *Puissance politique et militaire de la Russie*, etc.

WINCHESTER (*El-Hanaz*), prédicateur ambulant américain, etc.

Né en 1751 à Brookline dans l'état de Massachussetts, de parens très-obscurs et très-pauvres. Il ne reçut aucune éducation littéraire; s'adonna néanmoins au ministère évangélique; commença immédiatement à prêcher, et fut ensuite nommé, en 1778, ministre de l'église Batiste de Newton, d'où il passa dans la Caroline méridionale. Il fut zélé prédicateur de la doctrine calviniste, telle qu'elle est expliquée par le docteur Gill, et ses travaux apostoliques furent particulièrement très-utiles aux nègres. En 1781 il prêcha à Philadelphie, où il resta plusieurs années, et s'efforça de répandre ses opinions (qui se rapprochaient beaucoup de celles du docteur Chauncey) en différentes parties de l'Amérique et de l'Angleterre. Winchester mourut à Hartford dans le Connecticut en 1797, âgé seulement d'environ quarante-six ans. Il avait publié, outre un volume d'*Hymnes*, le simple *Catéchisme politique* pour les écoles; un *Discours* sur la restauration universelle, en quatre dialogues; et enfin une suite d'autres discours sur les prophéties américaines, etc.

WINDHAM (*William*), célèbre ministre d'état anglais, membre du parlement, pair, etc.

Né dans le comté de Norfolck. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et voyagea ensuite sur le continent. En 1773 il s'embarqua, comme amateur, sur l'expédition destinée à chercher un passage vers le pôle du nord; mais il se trouva incommodé du mal de mer, et fut bientôt obligé de revenir en Angleterre, où, pendant la guerre d'Amérique, il manifesta, quoique jeune encore, la plus vive indignation contre le ministère qui la provoquait. Devenu ainsi orateur populaire et whig déterminé, il entra, en 1783, au parlement, où il siégea dans le parti de l'opposition à côté de M. Fox, et se montra très-opposé au célèbre Pitt pendant les années 1789, 1790 et 1791, notamment dans l'affaire de la régence, où il se prononça en faveur des pouvoirs illimités à donner au prince de Galles. En 1792 il s'éleva aussi contre le bill de la loterie et la traite des noirs; mais la révolution française lui fit ensuite changer totalement de conduite politique, et il déserta les bancs de l'opposition avec M. Burcke, pour se placer sur ceux de la trésorerie. Il s'opposa à la réforme parlementaire en déclarant que « quelque étrange que » dût paraître sa conduite, les circons- » tances étaient telles qu'il voterait dé- » sormais avec ceux dont il avait cons- » tamment réprouvé les opérations, et » contre ceux dont les opinions avaient » été jusqu'alors en harmonie avec les » siennes. » En 1793 il combattit la motion de M. Fox pour la paix avec la France, et ajouta « que l'intention de » l'Angleterre n'était pas de donner à ce » pays une forme quelconque de gouver- » nement, mais seulement de renverser » son administration actuelle, avec la- » quelle il était impossible de traiter. » Il manifesta la même opposition lorsque le roi ouvrit la session de 1794; et il entra presque aussitôt au ministère, comme membre du conseil privé d'état, ayant le département de la guerre. On l'accusa alors d'avoir déserté le parti *stérile* de l'opposition pour les *émolumens productifs* de la cour; et on lui reprocha, en 1795, la déplorable affaire de Quiberon et l'erreur funeste qui lui avait fait donner le commandement de cette expédition à M. de Puisaye, qui n'entendait rien à l'art militaire, au détriment du brave et infortuné Sombreuil. En juin 1797, lors du conseil tenu à Londres, au sujet des conférences à entamer à Lille avec la France, M. Windham se déclara hautement contre la paix, et fut de tous les ministres celui qui, dans le parlement, parut le plus franchement ou du moins le plus ostensiblement vouloir le retour de la royauté en France et l'extermination de tout autre gouvernement : c'est surtout depuis 1799 qu'i

poursuivit ce système avec le plus de ténacité. Le 26 octobre il témoigna à la chambre des communes son étonnement de ce que l'on approuvait la mesure de convertir la milice en troupes de ligne, quand d'un autre côté on s'opposait à l'emploi de ces forces, et prétendit que l'Angleterre ne devait pas se borner à la défense seule de ses rivages et aux intérêts de son pays : il demanda encore à cette occasion que l'on mît à profit les dispositions d'une partie de la nation française au rétablissement de la royauté, qu'il regardait désormais comme assuré, et comme la *chose la plus avantageuse pour les intérêts de la Grande-Bretagne et pour l'exécution parfaite de ses projets*. Le 27 juin 1800 il parla pour qu'on tolérât en Angleterre le papisme et les débris de l'église gallicane, reprochant à ses adversaires de plus redouter quatre à cinq mille prêtres français que les progrès des républicains qui menaçaient de conquérir le monde entier à l'athéisme; combattit le 18 novembre la motion de M. Jones, demandant la remise à la chambre d'une copie de la lettre de l'amiral Keith au général Kléber, en disant que « si l'on faisait un » crime aux ministres d'avoir donné des » instructions qui eussent fait rompre la » convention d'Égypte, il faudrait aban- » donner toutes les conquêtes pour ne » pas arrêter les négociations. » Il essaya aussi, le 1er décembre, de justifier l'Autriche accusée de défection aux intérêts de l'Angleterre, et s'attacha à repousser le reproche que M. Shéridan faisait aux ministres de n'avoir jamais voulu sincèrement la paix. Il s'éleva de nouveau, le 5 février 1801, contre les propositions de paix avec la France, assurant que tant qu'il ne se serait pas opéré un changement total dans la politique du cabinet des Tuileries, une pareille proposition serait dérisoire. Cependant le gouvernement anglais s'étant déterminé à mettre Napoléon à l'épreuve d'une pacification, sa première démarche fut le changement du ministère, et le roi accepta, le 5 février, la démission forcée de M. Windham et de ses collègues. Passé à la chambre des pairs, où il déploya de rares talens, il y défendit, comme de raison et avec beaucoup de chaleur, le bill d'oubli proposé en faveur des hommes publics qui auraient pu commettre des erreurs dans l'arrestation ou la détention de personnes suspectées de mauvaises intentions, et prétendit que cette mesure était nécessaire pour assurer la tranquillité et inspirer de la confiance aux fonctionnaires qui avaient fait leur devoir, et empêché la subversion de leur pays. Les approches de la pacification avec la France semblèrent raffermir encore, s'il est possible, la constance de son opposition à cette mesure; et on le vit repousser vivement les assertions de M. Tierney, relativement aux concessions à faire à la république pour avoir la paix, en disant hautement que son agrandissement devait au contraire engager l'Europe entière à se liguer contre elle pour l'empêcher de tout envahir. Depuis cette époque M. Windham ne laissa passer aucune occasion de développer les mêmes principes, et sonna constamment l'alarme sur ce qu'il appelait les projets, l'ambition, les envahissemens du gouvernement français, soulevant sans cesse contre lui les considérations de l'honneur et de l'intérêt britannique. Le 30 octobre il s'éleva contre les préliminaires de la paix, qu'il présenta comme une cause de deuil futur, malgré la joie universelle qu'elle semblait exciter alors, et accusa les nouveaux ministres d'incapacité, en répétant que les vues de la France étaient d'enchaîner la Grande-Bretagne et de la réduire à l'état d'impuissance dont elle avait frappé le continent. La conclusion de la paix ne changea point les idées politiques de M. Windham, et le ministère n'en fut pas mieux traité par lui. Il l'attaqua surtout avec la dernière violence, pour avoir proposé la prorogation du parlement dans un temps où, selon lui, l'ambition démesurée de Napoléon avait placé l'Angleterre dans un danger jusque-là sans exemple; et à la rentrée du parlement (le 4 novembre 1802), il se livra aux provocations de guerre les plus pressantes avec toute la véhémence de son caractère. Il continua d'être, en 1803, le chef de la nouvelle opposition, et la guerre s'étant rallumée dans l'été de cette même année, ses prédictions semblèrent effectivement s'accomplir et ses principes triompher. Après la mort de M. Pitt, arrivée en janvier 1806, M. Windham reprit le portefeuille de la guerre, et proposa bientôt au parlement un plan de défense générale qui excita beaucoup d'agitation dans le militaire, et qui fut vivement combattu par l'opposition nouvelle. Mais le décès du célèbre Fox ayant encore opéré la désorganisation du ministère,

M. Windham quitta ses fonctions, et redevint simple membre du parlement, où il s'éleva en 1807 contre la prétention inconstitutionnelle des ministres, disant « qu'il suffisait au roi, pour motiver un refus, d'invoquer sa conscience. » Lors de la rentrée des chambres, en 1808, il se plaignit encore avec amertume de la conduite du gouvernement relativement au Danemarck et au Portugal, et parla aussi avec beaucoup d'éloquence, le 24 février 1809, contre les résultats funestes de l'expédition de la Corogne, qu'il attribua à l'impéritie des ministres. M. Windham, qui passait généralement pour exceller dans l'argumentation, mettait néanmoins tant de subtilité dans ses raisonnemens qu'il mérita le nom de *métaphysicien* : il mourut, au mois de mai 1810, des suites d'une opération chirurgicale, et les divers partis s'accordèrent alors pour rendre hommage à ses talens, à son désintéressement personnel, à sa franchise, à sa générosité, à son courage et surtout à son mépris pour les petits artifices populaires.

WINTER (*J. V.* de), comte de Huissen, amiral batave, chevalier de plusieurs ordres, etc.

Né en Hollande, d'une famille honnête. Il montra de bonne heure un caractère froid joint à une instruction solide; et avait la réputation d'un marin estimé, quand la révolution de 1787 éclata. Il se prononça à cette époque pour le parti patriotique, qui eut le dessous; et se réfugia alors en France, où il fut employé comme général de brigade sous la république. Avec de l'étude M. de Winter avait aussi acquis des talens militaires, et il rendit des services importans sous Pichegru, dans les campagnes de 1794 et 1795. Mais il avait plus d'aptitude encore à la guerre maritime, aussi, lors de l'invasion de la Hollande par les Français, ses compatriotes, qui connaissaient ses talens, le nommèrent amiral de leurs flottes. Après avoir été bloqué long-temps par les Anglais dans le Texel, il reçut enfin, vers les premiers jours d'octobre 1797, l'ordre de sortir et d'attaquer l'ennemi. Forcé d'agir malgré lui, et quoiqu'il prévît ce qui devait résulter de son obéissance, il mit aussitôt à la voile, et après un combat long et sanglant, dans lequel l'amiral Winter montra de l'activité et du courage, il fut battu et fait prisonnier : il est probable que si tous les officiers de sa flotte l'eussent également secondé, le succè de cette bataille fût demeuré au moins indécis. Quoi qu'il en soit, la victoire coûta cher aux Anglais, et tous les gens impartiaux rendirent justice à l'amiral Winter, qui, contraint par le gouvernement de livrer un combat qu'il regardait comme inégal, y déploya autant de zèle que de bravoure et de talens. Il écrivit néanmoins d'Angleterre qu'il regardait le jour de ce combat comme le plus malheureux de sa vie, et qu'il espérait se justifier à son retour en Hollande : il fut en effet déchargé de toute inculpation, et acquitté par un conseil de guerre tenu à la Haye. Echangé par la suite, il conserva une grande influence dans la république batave, et vint à Paris, comme ministre plénipotentiaire, au mois de juillet 1798. En 1802, il entra dans la mer Méditerranée à la tête d'une escadre hollandaise avec laquelle il parcourut les côtes de la Barbarie, sondant les dispositions des régences en faveur de la république batave; et conclut la paix avec celle de Tripoli, aux conditions de payer au dey une somme de quatre-vingt mille piastres, et de lui en donner sept mille autres en présent annuel, indépendamment de cent vingt barils de poudre et d'une grande quantité de cordages qu'il abandonna. L'amiral de Winter commanda aussi en 1805 une partie des forces navales hollandaises, et fut nommé tout à la fois, le 21 décembre 1806, maréchal de Hollande et membre du chapitre de l'ordre royal du Mérite, puis grand'croix au mois de février 1807. Pourvu, en 1809, du commandement des escadres du Texel et d'Harlingen, il passa peu après au service de France en qualité d'amiral, et devint successivement inspecteur-général des côtes de la mer du Nord, grand-officier de l'empire, grand'croix de l'ordre de la Réunion, chevalier de l'Aigle-d'Or de Wurtemberg, et enfin officier de la Légion-d'Honneur : il mourut à Paris le 2 juin 1812, et fut généralement regretté de ses compatriotes et des militaires français avec lesquels il avait combattu.

WINTZINGERODE (le comte de), aide-de-camp, chambellan de l'empereur de Russie, général, etc.

Né dans le pays de Wurtemberg. Il passa très-jeune au service de Russie; et fut envoyé au mois de juin 1805, en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Berlin, afin d'engager la Prusse à entrer dans la coalition contre la France.

Il se rendit de là à la cour de Vienne pour mettre la dernière main au traité d'alliance conclu avec cette puissance et l'Angleterre; et accompagna, lors de la reprise des hostilités, en septembre 1805, l'empereur Alexandre dans son voyage en Allemagne, où il fut chargé de diriger les opérations militaires des armées russes dans le pays. Après la bataille d'Hollabrun en Moravie, au mois de novembre, il négocia un armistice pour le corps d'armée commandé par Kutusow; mais ses pouvoirs n'ayant pas été jugés suffisans, cette convention ne fut point ratifiée par Napoléon, et le comte de Wintzingerode, qui ne quittait point l'empereur Alexandre, se trouva aussi à la bataille d'Austerlitz, où il manqua d'être fait prisonnier. Il fut ensuite élevé au grade supérieur de général de cavalerie; continua d'être employé dans les armées russes, ou plutôt auprès de son souverain, qu'il suivit encore en France en 1814, et mourut subitement le 17 juin 1818, à Wisbaden près Francfort, où il était allé passer quelques mois pour rétablir sa santé.

WITHBREAD (*Samuel*), célèbre orateur du parlement d'Angleterre, chef du parti de l'opposition, etc.

Né en 1758 à Londres, où son père, propriétaire d'une brasserie immense, et l'un des plus riches négocians d'Angleterre, donna les soins les plus étendus à l'éducation de son fils unique. Le jeune Withbread voyagea dans toute l'Europe avec le célèbre historien Coxe, et épousa, à son retour en 1788, miss Grey, sœur du célèbre pair de ce nom. Deux ans après il obtint l'honneur de siéger au parlement pour Bedford, et combattit dans son premier discours le projet du ministère qui voulait armer contre la Russie. Les débats sur la traite des noirs lui offrirent bientôt après l'occasion de déployer son éloquence et son zèle pour l'humanité; et il contribua effectivement de tout son pouvoir à l'abolition de ce trafic odieux. En 1793 M. Withbread se déclara contre la première guerre de France, qu'il regardait comme aussi injuste qu'inutile; et vota toujours pour faire conclure la paix avec cette puissance. Il mit dans ses discours, à cette occasion, beaucoup de talens, de force et de chaleur, et défendit aussi très-courageusement, et malgré les sarcasmes des membres du banc de la trésorerie, les malheureux envoyés inhumainement à Botany-Bay pour avoir manifesté leurs opinions sur les causes de la guerre et sur la réforme du parlement. En 1805 lord Melville ayant été accusé de malversations, M. Withbread fut choisi pour porter publiquement des plaintes contre lui à la chambre des pairs, et s'acquitta de ces fonctions avec une dignité et une modération qui étonnèrent même les partisans de ce ministre. Il soutint également avec énergie le système des successeurs de M. Pitt; mais quoique cette nouvelle administration fût dirigée par ses amis et son beau-frère, le comte Grey, il ne montra jamais néanmoins un zèle aveugle en leur faveur, et n'appuya que les mesures qui lui semblèrent d'accord avec ses principes. En février 1807 M. Withbread s'occupa d'améliorer le code des loix sur les pauvres. Cependant l'objet le plus important de sa sollicitude était toujours la paix avec la France, et il attendait en quelque sorte ce bienfait général lorsque la mort de M. Fox, qui avait entamé les négociations, lui fit avec raison désespérer de cet heureux événement. Quand l'administration de lord Grenville eut été forcée de se retirer à cause de la mort du grand homme que nous venons de nommer, et que ses successeurs convoquèrent un nouveau parlement, M. Withbread publia une adresse aux électeurs du bourg de Bedford, dans laquelle il blâmait cette mesure avec beaucoup de véhémence, et rappelait tout ce que le premier parlement avait fait d'utile et de mémorable. Bientôt après il dirigea toute son attention sur un plan d'instruction pour la classe indigente; mais, quoique ses vues à cet égard fussent approuvées généralement, il ne put obtenir la sanction législative, et se vit borné à ses efforts et à son influence personnelle. Il combattit en 1807 le bill de port d'armes et de droit de visite, qu'il qualifia d'oppresseur et de tyrannique; s'éleva avec véhémence, en 1808, contre l'incendie de Copenhague et la spoliation de la flotte danoise, et dit alors aux ministres: « Pour avoir voulu conquérir quinze mauvaises carcasses de vaisseau, vous avez attiré sur la nation anglaise la haine invétérée des Danois, ses anciens et fidèles alliés. » En 1809 il se distingua dans les débats relatifs aux ordres du conseil, concernant l'Amérique, avec laquelle il blâmait la guerre; et adressa aussi au lord Holland une lettre sur la situation des Espagnols, dont il admirait la belle et con-

rageuse défense contre les Français. Le 23 juin il attaqua encore la conduite des ministres pour les malheureuses expéditions de Flessingue et de la Corogne, et vota pour qu'un comité d'enquête examinât leurs opérations. On le vit également, à l'occasion de l'arrestation de sir Francis Burdett et des meurtres qui en avaient été la suite, tonner contre les mesures arbitraires du gouvernement, et prédire qu'elles conduiraient immanquablement à des révolutions funestes à la liberté et au bonheur de la Grande-Bretagne. Il se rangea, comme de raison, du côté du prince de Galles, alors à la tête de l'opposition, dans les questions relatives à la régence; et parla de nouveau en 1811 contre les mesures militaires prises en Espagne. Le 13 avril 1812, il occasionna un violent tumulte dans la chambre à cause de ses expressions à l'égard de M. Perceval; et loua pourtant peu après les ministres d'avoir rapporté les ordres dits du conseil. En 1813, il parla avec beaucoup d'éloquence en faveur des catholiques d'Irlande; mais c'est surtout dans l'affaire de la princesse de Galles qu'il déploya à la tribune de rares talens et une élocution brillante. Après la chute de Napoléon, en 1814, il blâma les opérations du congrès de Vienne, et les vues ambitieuses de quelques souverains, surtout envers la Saxe. Il défendit aussi de tout son pouvoir l'indépendance des Norwégiens contre l'oppression de leurs voisins, qui les sacrifiaient à leurs vues d'agrandissement; et blâma avec autant d'amertume que de vérité le partage de la Saxe et celui de la Pologne. Le 9 février 1815 il prononça encore un discours très-véhément sur les opérations du congrès de Vienne, et demanda aux ministres si les grandes difficultés qui avaient été si longuement et si honteusement discutées étaient enfin résolues. « Il est inutile, dit-il, de » parler des actes honteux qui sont émanés du congrès, et de la manière honteuse dont les objets de grande discussion ont été traités; il ne faut pas » rappeler que l'on a établi que tant de » millions de sujets sont dus à un souverain, et qu'il faut deux cent cinquante » mille âmes à un autre, comme si les » monarques étaient tout et les peuples » rien. » Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, M. Withbread déclama fortement contre la déclaration des alliés qui semblait établir en principe l'assassinat, et manifesta hautement le désir que l'Angleterre ne rentrât pas dans la coalition. Il protesta surtout contre le droit qu'on s'arrogeait d'imposer un gouvernement à la France; et quoique professant toujours les mêmes opinions sur l'origine de la guerre, il se joignit néanmoins au vote de reconnaissance nationale adressé au duc de Wellington après la bataille de Waterloo. Les travaux de M. Withbread étaient si multipliés que sa santé, son esprit et ses habitudes subirent à la fin une pénible altération. Les soins de son commerce de brasserie, de ses fermes, de ses immenses propriétés; ses débats au parlement, la fatigue et l'agitation de sa vie politique amenèrent la catastrophe qui le râvit à sa famille et à ses nombreux amis le 6 juillet 1815 : on le trouva mort dans son cabinet, où il s'était coupé la gorge avec un rasoir. Il emporta surtout les regrets des pauvres et des opprimés, dont il s'était constamment montré le défenseur et le soutien.

WITEHURST (*Jean*), mécanicien anglais, etc.

Né à Congleton en 1715, d'un père horloger. Il fit à l'âge de vingt-un ans le voyage de Dublin, dans la seule intention de voir une horloge d'une nouvelle construction, et ne put satisfaire sa curiosité qu'en se mettant en pension dans la maison où elle était placée, et où il parvint enfin à en examiner le mécanisme à la dérobée. De retour en Angleterre, il se fixa à Derby, et y construisit successivement l'horloge de la halle et celle de l'église de tous les Saints avec son carillon. Il fut employé ensuite, à la recommandation du duc de Newcalste, à la monnaie de Londres, où il vint s'établir, et son atelier fut bientôt le rendez-vous des curieux et des savans. La société royale de Londres, ainsi que plusieurs autres sociétés qui s'occupaient des arts, voulurent compter Witehurst au nombre de leurs membres, sans qu'il eût fait la moindre démarche pour obtenir cet honneur, et il y fut admis sur sa seule réputation. En 1778 il publia un *Essai* sur l'état primitif de la formation de la terre; et étant retourné quelques temps après en Irlande, pour examiner de nouveau la chaussée des Géans, il y construisit une machine propre à élever l'eau à volonté dans le comté de Tyrone : il mourut en 1788, dans un âge fort avancé. On lui doit aussi un autre *Essai* pour obtenir des mesures invariables de longueur,

de capacité et de poids, par la mensuration du temps, ouvrage extrêmement ingénieux s'il n'est pas complétement satisfaisant; et enfin un *Traité* des cheminées, des ventilateurs et des serres chaudes dans les jardins, etc.

WITHERING (*William*), botaniste et chimiste anglais, etc.

Né en 1741 à Willington dans le Shrophire, et fils d'un apothicaire de cette ville. Il étudia chez son père les élémens de la pharmaceutique et de la médecine; et alla ensuite à Edimbourg pour y continuer ses études et y prendre les degrés académiques. Il pratiqua peu après son art à Stafford, employant à l'étude de la botanique tout le temps que ses autres occupations lui laissaient libre, et publia, en 1776, un ouvrage sur cette science, qui n'est proprement qu'une traduction des genres et des espèces indigènes dans la Grande-Bretagne, et pour la rédaction de laquelle il a surtout tiré un grand parti de plusieurs autres écrits déjà connus. Outre la botanique, Withering s'occupa aussi de minéralogie et de chimie; et fit, en 1793 et 1794, un voyage à Lisbonne, dans lequel il entreprit l'analyse chimique des eaux chaudes minérales du Portugal : son travail, au sujet de cette analyse, a été inséré dans les mémoires de l'académie de Lisbonne. Ce médecin, membre de plusieurs sociétés savantes, mourut à Larches, près de Birmingham, le 6 octobre 1799, âgé de cinquante-huit ans.

WITHERSPOON (*Jean*), célèbre écrivain américain, président du collége de New-Jersey, etc.

Né en 1722 à Yester, près d'Edimbourg en Ecosse, et descendant en ligne directe de Jean Knox. Il entra, avant quatorze ans, à l'université d'Edimbourg, où il resta jusqu'à l'âge de vingt-un, qu'il obtint des dispenses pour prêcher l'évangile. Bientôt après il reçut les ordres à Beith, dans l'Ecosse occidentale, et passa presque aussitôt à Paisley, où il se fit une grande réputation et rendit de grands services. Nommé ensuite à la présidence du collége de Prince-Town, sa haute renommée le fit successivement demander à Dundée, à Dublin, et enfin à Rotterdam; mais, peu touché de ses intérêts personnels, il crut devoir préférer les invitations qui lui furent faites des pays lointains, et il passa en 1768, avec sa famille, à Prince-Town dans l'état de New-Jersey, où il se chargea de la direction d'un séminaire qui avait été conduit par les personnages les plus distingués dans la science. Son nom attira en effet dans ce collége un grand nombre d'étudians, et sa sage administration avait déjà augmenté de beaucoup les fonds de l'établissement, lorsque la guerre de la révolution d'Amérique lui fit perdre son emploi. Les citoyens de New-Jersey, qui connaissaient son mérite, l'élurent membre de leur convention, où il ne se montra pas moins profond dans la politique qu'il ne l'avait paru dans la philosophie et la théologie. Envoyé en 1776 au congrès en qualité de représentant des Etas-Unis, il se signala par sa sagesse et sa fermeté dans les circonstances les plus embarrassantes; et son nom est honorablement attaché à la déclaration de l'indépendance : cependant il n'abandonna pas les soins de son ministère, et considéra toujours son caractère de ministre de l'évangile comme le plus glorieux pour lui. Son collége ayant été rétabli aussitôt que la situation du pays le permit, il passa vainement en Angleterre pour tâcher de lui procurer des moyens d'amélioration, et se consacra entièrement, à son retour en Amérique, aux devoirs importans de sa place de président et de ministre de l'évangile, qu'il remplit avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1794. Son collége lui est redevable de services signalés, car il a rendu les études littéraires plus libérales, plus profondes et plus étendues. Il était fait en tout pour produire une importante révolution dans le système de l'éducation; et on croit même qu'il fut le premier qui porta dans le Nouveau-Monde le germe de ces doctrines philosophiques que le docteur Reid a développées depuis avec tant de succès. Witherspoon, simple dans sa manière comme prédicateur, orateur grave, noble, imposant, quoiqu'il ne fût pas très-animé, était pourtant entraînant, et il était presque impossible de l'entendre sans attention : l'anecdote suivante donnera aussi une idée de la tournure de son esprit. « Quand l'armée de Burgoyne fut prise dans Saratoga, le général Gates en envoya la nouvelle au congrès par un de ses aides-de-camp, qui s'amusa en route et n'arriva à Philadelphie qu'après que le bruit de cette victoire y était déjà répandu. Le congrès, suivant la coutume, voulut donner au messager une marque de sa satisfaction, et un membre proposa de lui offrir une épée richement ornée; mais Witherspoon, faisant malignement

allusion à son peu de diligence, demanda qu'au lieu d'une épée on lui donnât des *éperons d'or.* » Comme auteur, il s'est placé au premier rang, et a écrit sur la politique, la morale, la littérature et la religion, avec un talent remarquable : il s'est surtout distingué dans ses débats polémiques avec les ministres qui soutenaient les droits des seigneurs au détriment de ceux du peuple dans les promotions ecclésiastiques, et les a combattus souvent avec avantage.

WITHWORTH (lord *Charles*), ambassadeur anglais, chevalier de l'ordre du Bain, etc.

Issu d'une famille honorable. Il commença sa carrière diplomatique par être envoyé extraordinaire d'Angleterre à Varsovie, où il resta trois ans auprès de Stanislas, et passa en 1788 avec le même titre à Saint-Pétersbourg. En novembre 1793, il reçut des mains de l'impératrice l'ordre du Bain, que le roi d'Angleterre lui avait accordé en raison de ses services, et cette princesse lui fit, à cette occasion, cadeau de l'épée dont elle s'était servie pour cette cérémonie, et qui était estimée quatre mille roubles. Il signa en 1795 un traité d'alliance entre sa cour et celles d'Autriche et de Russie, qu'il avait su ménager; et envoya, au mois de juin 1797, la ratification d'un traité de commerce qu'il venait de conclure aussi entre la Grande-Bretagne et le nouvel empereur de Russie Paul Ier. Après avoir joui pendant quelques années de la plus haute faveur près de ce souverain, qui sollicita même pour lui la pairie d'Angleterre, il reçut tout à coup l'ordre de ne plus paraître à la cour, au moment même de l'arrivée du courrier qui apportait cette nouvelle grâce; et il ne tarda pas à quitter Saint-Pétersbourg, pour retourner dans sa patrie, où il jouissait déjà d'une réputation de talens diplomatiques justement méritée. Lors de la conclusion du traité d'Amiens en 1802, sir Charles Withworth fut envoyé à Paris, avec le caractère d'ambassadeur, et présenta ses titres de créance le 9 décembre de la même année. Mais ce choix, applaudi sous le rapport des talens, inspira néanmoins de vives inquiétudes aux amis de la paix, et en effet le ministre anglais n'était pas depuis quinze jours dans la capitale de la France, que des notes officielles annoncèrent les prétentions exorbitantes de son gouvernement et le génie peu pacifique de l'ambassadeur. Des inquiétudes sourdes, une stagnation funeste dans le commerce, et enfin une rupture ouverte furent le résultat de sa mission. Il repartit en 1803, comblé des attentions du gouvernement et couvert des malédictions des malheureux que la guerre réduisait de nouveau au désespoir. Devenu ensuite lord-lieutenant du vice-roi d'Irlande, il abandonna ces fonctions en 1817, pour épouser la duchesse de Dorset. En 1819, lord Withworth vint passer quelque temps à Paris, et donna lieu à des bruits peu propres à calmer l'effervescence occasionnée par la fameuse *note secrète*, dont on le disait le partisan. Cependant, soit qu'il n'eût réellement aucune mission politique, soit que celle dont il s'était chargé n'eût pas été agréable au gouvernement français, soit enfin que sa présence servît à entretenir l'espoir du parti qui se flattait de son assentiment et de sa protection et que par là elle fût nuisible à l'état, il n'en est pas moins certain que lord Withworth retourna peu après en Angleterre, où il est encore en ce moment (juillet 1819), malgré l'annonce toujours renouvelée de son arrivée prochaine à Paris.

WITTINGOFF (*N.*, baron de), Courlandais, général au service de France, etc.

Né dans les environs de Mittau, d'une famille noble. Il embrassa de bonne heure l'état militaire; et se trouvait, après divers événemens, commander un régiment étranger au service de France à l'époque de la révolution de 1789. Il se prononça vivement en faveur des nouveaux principes politiques proclamés par l'assemblée nationale; prêta tous les sermens civiques décrétés par elle; et, après s'être distingué par quelques actions d'éclat, qui lui valurent des félicitations sur son courage et son patriotisme de la part du faible Stanislas, roi de Pologne, il obtint le grade de général divisionnaire. Cependant il fut dénoncé en 1792 pour avoir, disait-on, désarmé injustement les citoyens d'Ourcamp; mais il fut pleinement justifié de cette imputation par le ministre de la guerre, comte Louis de Narbonne, ce qui n'empêcha pourtant pas Robespierre de l'attaquer de nouveau sur ce fait en 1793, et de le faire destituer de ses fonctions. Devenu alors plus que jamais suspect aux jacobins, il ne tarda pas à être arrêté et conduit en prison, puis à l'échafaud comme en-

nemi de la république et partisan des rois, des nobles et des prêtres.

WITTOLA (*Marc-Antoine*), célèbre écrivain ecclésiastique autrichien, prévôt mitré de Pienko en Hongrie, etc.

Né le 25 avril 1736 à Kosel dans la Haute-Silésie. Il embrassa l'état ecclésiastique, manifesta de bonne heure un zèle ardent pour la vérité, et surtout une aversion implacable contre les abus, et rendit des services importans à l'église et à l'état. Devenu curé de Schorffling au diocèse de Passaw, il traduisit d'italien en allemand divers ouvrages du célèbre Ricci, évêque de Pistoye, ainsi qu'une infinité d'autres écrits du français en allemand, tels que les discours de Fleury sur l'histoire ecclésiastique avec la défense, le Catéchisme de Bossuet, le Directeur spirituel par Trouvé, l'abrégé de l'Ancien Testament par Mesengui, et enfin l'excellent ouvrage de M. de Rastignac, archevêque de Tours, sur la justice chrétienne, etc. Le cardinal Firmiani, évêque de Passaw, instruit de son zèle et de son mérite, s'empressa de le nommer conseiller ecclésiastique, et le chargea de rédiger pour ses visites épiscopales un plan qui fut exécuté. Le prélat de Strock, directeur de la faculté de théologie à Vienne, ayant ensuite désigné en mourant à l'impératrice Marie-Thérèse le curé Wittola comme l'homme le plus propre à lui succéder, les intrigues des jésuites firent échouer ce projet, et dirigèrent le choix de la souveraine sur le comte de Gondola, évêque de Tempé *in partibus*, et curé de Probsdorf. Ce dernier bénéfice étant alors demeuré vacant, l'impératrice le donna à Wittola, qu'elle fit en outre assesseur de la commission établie pour la censure des livres; et c'est en cette qualité qu'il approuva la réimpression du prospectus des Annales jésuitiques, par l'abbé Philibert. Cette disposition alarma singulièrement les membres de la défunte société, qui dénoncèrent aussitôt Wittola, lequel répondit à leurs allégations mensongères par un mémoire vigoureux: bientôt après le gouvernement autorisa la circulation d'une foule d'ouvrages qui répandirent les lumières en Autriche. Quelques missionnaires exerçaient à cette époque en Moravie une sorte d'inquisition contre les restes des frères moraves disséminés dans cette province, et il en résulta des troubles que Wittola fut chargé d'apaiser. Muni des pleins pouvoirs du chapitre d'Olmutz le siége étant vacant, il rétablit la paix dans le pays, congédia les ignorans missionnaires, destitua les ecclésiastiques scandaleux, qu'il remplaça par des prêtres estimables, transféra l'université d'Olmutz à Brunn, établit des écoles, répandit de bons livres, et revint enfin à Vienne couvert de bénédictions et d'éloges. En 1784 il commença, sous le nom de *Gazette ecclésiastique*, un ouvrage périodique qui, en 1790, prit le titre de *Mémoires* des choses les plus récentes concernant l'enseignement de la religion et l'histoire de l'église. Malgré la profusion d'injures, d'outrages et de calomnies versées sur lui par tous les fanatiques dévoués aux idées jésuitiques et ultramontaines, Wittola leur fit constamment une guerre ouverte, et combattit sans relâche les maximes anti-chrétiennes et anti-sociales des bulles *in cœnâ domini* et *unigenitus*, etc. : il composa aussi quelques ouvrages sur les vrais principes de la tolérance civile, et mourut à Vienne en 1797, âgé de soixante-un ans environ, laissant la réputation d'un excellent écrivain, d'un philosophe religieux et d'un bon citoyen.

WOELLNER (*Jean-Christophe* de), ministre de la justice et chef du département ecclésiastique prussien, etc.

Né en 1732. Il fut destiné dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, montra d'heureuses dispositions, développa quelques talens littéraires, et s'éleva ensuite du rang de simple candidat en théologie au poste éminent de ministre d'état, dans lequel il fit paraître, outre des connaissances en économie politique, beaucoup d'activité, et surtout un esprit très-délié. Il devint notamment célèbre par l'*Edit de religion*, dont il fut le principal ou peut-être le seul rédacteur, par l'influence qu'il avait sur l'esprit du roi Frédéric-Guillaume II, et par ses liaisons avec la comtesse de Reck, et mourut dans son domaine de Gross-Ritz près de Breslau en Silésie, le 1er septembre 1800, dans la soixante-huitième année de son âge : il publia, pendant qu'il était encore candidat en théologie, quelques *Sermons* qui furent réimprimés en 1789, et qui n'étaient pas sans mérite.

WOIDE (*N.*), savant ecclésiastique polonais, etc.

Né en Lithuanie. Il fit des études approfondies, se livra ensuite aux occupations sérieuses de l'histoire ancienne, devint très-versé dans les langues orientales, et surtout dans la langue cophte;

et alla se fixer en Angleterre, où il résida vingt-cinq ans, et où il obtint l'emploi de bibliographe du Musée britannique. Woide publia aussi plusieurs ouvrages importans, entre autres le *Nouveau Testament*, manuscrit d'Alexandrie déposé au Musée britannique, et la Grammaire égyptienne de M. Scholz. Il s'occupait également de la rédaction d'un dictionnaire de la langue égyptienne, lorsqu'il mourut, en 1790, dans un âge assez avancé. Ce savant prétendait que le cophte n'avait aucun rapport avec le phénicien ni avec l'hébreu, comme l'avait soutenu Bochard, et assurait que la langue arménienne était la seule langue avec laquelle le cophte avait une légère ressemblance.

WOLCOTT (*Eraste*), juge supérieur de la cour du Connecticut, etc.

Né vers l'an 1723. Il fut, dans ses premières années, employé à l'agriculture; et quoiqu'il n'eût pas l'avantage d'avoir reçu une éducation libérale, il sut néanmoins si bien profiter des différentes positions où il se trouva, qu'il acquit ensuite beaucoup de connaissances. En 1776 il commandait un régiment de milice qui se trouva à la prise de Boston, et fut nommé l'année suivante brigadier-général. Il servit aussi dans l'expédition de Peek'-Skill, et fut élu plusieurs fois membre du congrès américain. Vers la fin de sa vie il se démit de sa place de juge, et mourut en 1795, âgé de soixante-douze ans. Wolcott réunissait dans son caractère l'intégrité et le patriotisme. Zélé pour les principes du républicanisme, il défendit habilement les droits du pays, et supporta toutes les souffrances de sa dernière maladie avec courage et sérénité : on lui doit un petit *Traité sur la religion*, etc.

WOLCOTT (*Olivier*), gouverneur du Connecticut, etc.

Né vers l'an 1727, et frère cadet du précédent. Il fut reçu gradué, en 1747, au collége d'Yale; obtint ensuite une compagnie de milice dans la guerre contre la France; et se retira bientôt après du service, pour s'appliquer à l'étude de la médecine. Mais il fut presque aussitôt détourné de ce projet par la place de haut-shérif du comté de Litchfield, qu'on lui conféra et qu'il remplit avec distinction pendant quatorze ans. Élu depuis membre du congrès mémorable qui déclara l'indépendance des États-Unis, il se montra l'un des plus hardis promoteurs de cette mesure généreuse, et fut nommé, en 1796, gouverneur du Connecticut. Il ne put jouir long-temps de cette marque de confiance et de distinction accordée à ses services et à son ardent patriotisme, et mourut en 1797 dans la soixante-dixième année de son âge : une incorruptible intégrité et une inébranlable fermeté furent les traits caractéristiques du gouverneur Wolcott.

WOLF-DE-LA-MARSELLE (*N.*), général-major autrichien, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, etc.

Né en 1743 de parens nobles domiciliés à Mons en Haynaut. Il prit fort jeune le parti des armes sous les drapeaux de l'empereur d'Autriche, et s'éleva, par son courage et ses talens, aux grades supérieurs de l'armée. Il était généralement aimé et considéré, lorsque se trouvant à la bataille de Marengo il eut la douleur de perdre son fils unique, qui fut tué à ses côtés. Dégoûté alors entièrement du service militaire, il se retira dans son pays natal après le traité de Lunéville, et mourut à Mons le 15 octobre 1804, âgé de soixante-un ans, emportant les regrets de ses compatriotes et de ses anciens camarades.

WOLFE-TONE (*Théobald*), célèbre chef des Irlandais unis, surnommé *le Père de l'union irlandaise*, etc.

Né à Dublin le 20 juin 1763. Il fut d'abord destiné au barreau, et fit avec un succès rare ses études à l'université de cette ville, d'où il alla suivre les cours de droit à l'école du Temple à Londres; mais rebuté par la sécheresse de cette étude, son génie ardent et curieux se tourna bientôt exclusivement vers la politique. La misère où se trouvait plongée l'Irlande, l'un des pays les plus éminemment favorisés par la nature; sa situation par rapport au commerce des Indes et de l'Amérique, ses ports sûrs et nombreux, sa population immense, sa fertilité presque incroyable, toutes choses qui appellent ordinairement les richesses, l'abondance et le bonheur, n'ayant, au contraire, produit, entre les mains des Anglais, que la faim, l'avilissement et l'oppression, démontrèrent à Wolfe-Tone que l'Irlande ne servait réellement que de grenier et de magasin à la Grande-Bretagne, et qu'elle était sacrifiée à ceux qui connaissaient et redoutaient ses ressources naturelles. Il vit donc que ce n'était qu'en secouant le joug qu'elle pourrait se relever de sa situation et prendre la place qui lui est due dans la politique

de l'Europe; et s'étant convaincu que ce qui maintenait le pouvoir de l'Angleterre était, 1° l'oppression sous laquelle gémissaient les catholiques qui, composant les quatre cinquièmes de la nation, sont traités comme étrangers dans leur pays natal; 2° l'opposition et la haine qu'on entretenait entre eux et les protestans dissidens, il chercha à effectuer l'union cordiale entre ces deux partis, comme le seul moyen de rétablir en Irlande un gouvernement national. En 1790 il publia son premier pamphlet sur l'administration du ministère anglais en Irlande, ouvrage qui eut un succès extraordinaire, et qui fut suivi peu après d'un autre écrit en faveur des catholiques, lequel lui acquit tant de réputation, que ce parti opprimé le nomma aussitôt secrétaire de son comité central, quoiqu'il fût anglican. C'est aussi Wolfe-Tone qui rédigea leur pétition, leurs défenses, etc., et il accompagna, en 1793, la députation envoyée au roi pour solliciter l'abolition des lois pénales décernées contre eux. Mais le principal but de Wolfe-Tone était toujours de consolider l'union entre les catholiques et les dissidens qui dominaient dans le nord : il y réussit enfin, et sur les débris des partis religieux qui avaient si long-temps déchiré son pays, il établit la société des *Irlandais Unis*. Les Anglais, effrayés de cette mesure, se déchaînèrent contre lui, et le chancelier l'appela en parlement « un serpent nourri » dans le sein de l'état. » L'exaspération d'un côté et la tyrannie de l'autre parvinrent bientôt à leur comble; et Wolfe-Tone, après avoir refusé les offres insidieuses du gouvernement, se vit obligé de quitter un pays où, exposé aux premiers coups de la persécution, il ne pouvait rester qu'en sacrifiant son honneur et ses principes. Il se retira en Amérique, et comptait y couler le reste de ses jours en repos, lorsque, pressé d'une part par les Irlandais d'appuyer leurs intérêts auprès de la France, et spécialement invité d'une autre par le gouvernement français, il vint en 1795 à Paris, où il concerta, avec le général Hoche, les expéditions de la baie de Bantry et du Texel. Il entra aussi dans l'armée française avec les grades de chef de brigade et d'adjudant-général; et servit en cette qualité dans ces deux expéditions, ainsi que dans les armées de Sambre-et-Meuse et d'Angleterre, sous les généraux Hoche, Daendels, Bonaparte, Desaix, Kilmaine et enfin dans celle du général Hardy, dirigée contre l'Irlande. Le vaisseau qu'il montait ayant été pris après un combat soutenu pendant une journée entière contre quatre vaisseaux de ligne anglais, Wolfe-Tone fut conduit en Angleterre, et dénoncé par sir Georges Hill, gouverneur de Londonderry, l'un de ses amis de collége, puis chargé de chaînes, amené à Dublin et traduit à une commission. C'est en cette occasion qu'ôtant avec indignation son uniforme, il s'écria : « Ces fers du moins » ne flétriront pas les signes révérés de » la nation que j'ai servie. Je suis plus » fier de les porter pour la cause que » j'ai embrassée, que si j'étais décoré » d'une étoile et d'une jarretière. » Sa conduite courageuse et le discours qu'il prononça devant la cour martiale excitèrent l'attendrissement et le respect des juges mêmes de ce tribunal : après avoir dit que le succès seul pouvait justifier une entreprise comme la sienne aux yeux du vulgaire, il rappela que *Washington* triomphant avait été traité en grand homme, tandis que *Kosciusko* vaincu l'avait été en sujet révolté. Lorsque sa condamnation à mort eut été prononcée, il demanda à être fusillé, ce qu'on lui refusa; et pour tromper la cruauté de ses bourreaux, il voulut choisir lui-même le genre de sa mort, et se coupa la gorge dans son cachot la veille de l'exécution. Ainsi périt au mois de novembre 1798 cet homme célèbre, âgé seulement de trente-cinq ans, le père et le martyr de la liberté irlandaise. Aimable dans la société, hardi et original dans ses conceptions politiques, son caractère ardent ne connaissait ni les difficultés ni le découragement. Sa vie active lui laissa peu de loisir pour écrire, et le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés sont tous relatifs à des discussions politiques sur les événemens du jour : leurs idées neuves et profondes les distinguent néanmoins des pamphlets ordinaires.

WOLTMANN (*N.* de), littérateur et conseiller d'état allemand, etc.

Né à Oldembourg le 9 février 1770. Il était à peine sorti de l'adolescence, lorsqu'il fut successivement élevé aux charges académiques les plus honorables et aux premières dignités de l'état. Après avoir achevé ses études, il dirigea, en qualité de répétiteur, celles des jeunes académiciens de l'université de Gœttingue, et joignit au don de la

parole des connaissances étendues et profondes qui le rendirent capable d'enseigner les hautes sciences dans une chaire académique. Il fut effectivement nommé, en 1794, professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Jéna; mais il quitta bientôt après la carrière littéraire pour entrer dans celle de l'administration; et le roi de Prusse lui confia, en 1799, la charge de conseiller aulique et celles de conseiller de légation du prince de Hesse-Hombourg et de résident de ce prince à la cour de Berlin. Il publia divers écrits historiques, dans lesquels on admire, outre une grande impartialité, des vues profondes qui pénètrent dans tous les replis du cœur humain, et surtout un coup d'œil sûr, lorsqu'il s'agit d'événemens qu'il retrace dailleurs avec un style plein de charmes. On cite parmi les principaux ouvrages de M. de Woltmann : *l'Histoire des Allemands sous les empereurs de la maison de Saxe ; l'Aperçu de l'histoire moderne; l'Histoire des états de l'Europe ;* le journal intitulé : *Histoire et politique; les Tableaux historiques ;* et enfin *l'Histoire de la réformation en Allemagne :* on lui doit aussi plusieurs traités qui ont été insérés dans des écrits périodiques. M. de Woltmann n'était pas moins ami ardent des arts et belles-lettres que de l'histoire, et il étudiait avec intérêt l'histoire et la théorie de l'art. Son roman intitulé : *Mathilde de Merveld*, et plusieurs autres productions qu'il publia dans des recueils rédigés par Burger et Schiller, prouvent également son talent pour la poésie. Il est mort à Hambourg en 1817, âgé seulement de quarante-sept ans.

WOODHOUSE (*Jacques*), professeur de chimie américain, etc.

Né en Pensylvanie en 1770. Il montra de bonne heure du goût pour les sciences; fit des études distinguées; et montra bientôt une érudition si immense que personne ne put lui être comparé, et qu'il obtint très-jeune la chaire de chimie de l'université de Pensylvanie. Il publia d'abord une *Dissertation* inaugurale sur les propriétés médicales et chimiques de l'arbre appelé en anglais *perimmon*, outre l'analyse des végétaux astringens, ouvrage qui fut suivi, en 1797, d'un autre intitulé : *le Compagnon de poche du jeune chimiste*, avec le laboratoire portatif, etc. Il fit aussi une *Réponse* aux considérations du docteur Priestley, sur la doctrine du phlogistique et la décomposition de l'eau, fondées sur des expériences démonstratives, laquelle a été insérée dans le quatrième volume des transactions de la société philosophique d'Amérique; et il venait de publier une édition de la chimie de M. Chaptal, avec des notes très-précieuses, lorsqu'il mourut en 1809, à peine âgé de trente-neuf ans, et emportant les regrets de ceux qui l'avaient connu.

WORONZOW (*Alexandre*, comte de), ministre d'état, grand-chancelier de Russie, etc.

Issu d'une famille illustre dans les fastes de l'empire russe. Il remplit d'abord avec succès divers emplois diplomatiques; et fut élevé, au mois de septembre 1802, au rang de grand-chancelier de Russie. Il devint ensuite ministre des affaires étrangères, puis chevalier des ordres de Saint-Alexandre; obtint sa retraite en 1804, en gardant néanmoins ses titres; et se retira à Moscou, où il mourut au commencement de 1806. Son frère, qui suivait aussi la carrière des ambassades, était employé comme ministre russe à Londres au moment de la révolution française, et notifia, en 1796, à cette cour, l'avénement de Paul Ier à l'empire. Il fut ensuite promu par ce prince au grade de général en chef, sans quitter néanmoins ses fonctions d'ambassadeur extraordinaire près du cabinet anglais; et négocia très-habilement toutes les dispositions de la troisième coalition contre la France en 1806.

WORONZOW (le comte *Michel* de), lieutenant général russe, chambellan de l'empereur Alexandre, l'un de ses aides-de-camp, etc.

Né à Moscou, fils du précédent, et neveu du grand-chancelier. Il remplit lui-même quelques fonctions diplomatiques, et fut envoyé auprès de son père, ministre russe en Angleterre. Il embrassa ensuite la carrière militaire, où il obtint un avancement rapide; et servit avec distinction dans les campagnes de 1813 et 1814 contre la France. Le comte de Voronzow, qui commandait l'avant-garde de l'armée russe au mois de juin 1813, tenta un coup de main hardi sur la ville de Leipzig; et occupa, au mois d'août suivant, plusieurs postes sur l'Elbe que

les Français abandonnaient dans leur retraite. Il prit aussi une part très active aux batailles de Bautzen et de Wurchen, et s'empara, le 28 octobre, de Cassel, capitale du royaume de Westphalie, d'où il chassa le roi Jérôme. Chargé peu après du blocus de Hambourg, il coupa la communication de cette ville avec Lubeck; et, lors de l'invasion du territoire français, il adressa, le 27 février 1814, aux habitans des Ardennes, de l'Aisne et de la Marne, une proclamation effrayante qu'il publia adroitement au nom du prince-royal de Suède, sous les ordres duquel il se trouvait, et dans laquelle il menaçait du fer et du feu les habitans qui s'armeraient contre les alliés. Le 19 mars il entra dans Reims, et se trouva, vers la fin du même mois à l'attaque de Paris : ce fut lui qui occupa d'abord le bourg de la Villette. Après la guerre de 1815, le comte de Woronzow fut pourvu du commandement du contingent russe de l'armée d'occupation, et tint pendant trois ans son quartier-général à Maubeuge, où il maintint une exacte discipline parmi ses troupes. Il se rendit aussi, au mois de septembre 1818, au congrès d'Aix-la-Chapelle, et y reçut des témoignages d'estime de l'empereur Alexandre et des autres souverains.

WORSLEY (sir *Richard*), membre du parlement, historien anglais, etc.

Né en 1751 dans l'île de Wight. Il hérita en 1768 de la fortune de sir Thomas son père, et épousa en 1775 la fille de sir Jean Fleming, de laquelle il divorça en 1782. Sir Richard, qui avait du mérite et des talens, fut successivement nommé contrôleur de la maison du roi d'Angleterre, gouverneur de l'île de Wight, et enfin représentant de New-Port au parlement. Il avait acheté dès sa jeunesse des marbres, des statues et des antiquités de presque toutes les contrées de l'Europe, et il en avait fait une collection très-considérable, dont la description a été publiée en deux volumes in-folio, sous le titre de *Musæum Worsleianum* : on lui doit aussi une *Histoire de l'île de Wight*, qui n'est pas à dédaigner, et dans laquelle on trouve beaucoup de documens et de faits inconnus jusqu'alors. Sir Richard Worsley mourut en 1805 dans sa cinquante-quatrième année, et fut généralement regretté, notamment dans ses terres, où il faisait beaucoup de bien.

WOYNA (*Stanislas*, comte de), général polonais, etc.

Issu d'une famille distinguée du palatinat de Cracovie. Il était déjà officier-général lorsqu'il fut nommé envoyé de Pologne près de la cour de Vienne, à laquelle il demanda, en janvier 1790, une explication sur la marche des troupes que l'Autriche rassemblait alors dans la Gallicie. En mars 1791 il fit part à la diète des démarches secrètes de la cour de Berlin pour amener celle de Vienne à un nouveau démembrement de la Pologne, et notamment pour se faire donner Dantzig. Le 15 octobre de la même année il notifia formellement à M. de Kaunitz la nouvelle constitution polonaise, contenant l'hérédité de la couronne et le choix d'un roi dans la personne de l'électeur de Saxe après la mort du prince régnant, et fut rappelé momentanément au mois de mai 1793. Mais le roi Stanislas, qui savait apprécier ses talens et son zèle, l'appela de nouveau aux fonctions d'envoyé extraordinaire à Vienne, où, ayant appris bientôt que ce monarque avait accédé à un traité de partage avec la Russie, le comte de Woyna demanda sa démission, et obtint son rappel définitif en janvier 1794. A compter de cette époque il cessa d'être sujet de la Pologne, et passa au service d'Autriche, où il est resté depuis.

WRAXALL (*N.*), historien anglais, etc.

Issu d'une honnête famille bourgeoise qui lui fit donner une excellente éducation. Il montra dès sa plus tendre jeunesse un goût très-décidé pour la littérature, et surtout pour l'histoire; et après avoir préludé par quelques écrits d'un genre moins important, il publia une histoire de France qui commence à l'avénement de Henri III et finit à la mort de Louis XIV : le premier volume offre un tableau civil, militaire et politique de l'Europe au seizième siècle. Cette histoire, qui comprend, outre les événemens politiques, tout ce qui a rapport aux finances, à la force militaire, au commerce, aux mœurs, aux lois et aux arts, est non-seulement instructive, mais encore rédigée d'un style clair et facile. Wraxall fit ensuite paraître des *Observations* faites en 1774 dans les contrées du nord, qui furent suivies de la relation d'un *Voyage* dans les provinces occidentales et dans l'intérieur de la France en 1776 : il y montre beaucoup de talent pour décrire et pour observer, et surtout une

grande connaissance des hommes et des institutions sociales. On retrouve le même mérite dans ses *Mémoires* sur les cours de Berlin, de Dresde et de Vienne, écrits en 1777, 1778 et 1779, mais qui n'ont paru qu'en 1799. Wraxall, dans ces divers ouvrages, écrits avec tout l'intérêt des mémoires historiques, dans lesquels on révèle ce que l'histoire n'a pas osé dire, peignait avec liberté beaucoup de personnages morts depuis, et rapportait même un grand nombre d'anecdotes qui auraient pu leur déplaire : il est mort depuis plusieurs années, et a laissé la réputation d'un historien exact et véridique.

WRBNA (le comte de), grand-chambellan de l'empereur d'Autriche, etc.

Né en Allemagne, d'une famille noble. Il devint commissaire impérial de la cour de Vienne, et resta dans cette capitale lors de sa conquête par les Français en 1805. Il parvint, par son zèle et sa résignation, à rendre de grands services aux habitans, ce qui lui valut ensuite de leur part une adresse de remercîmens et le diplôme de bourgeois honoraire, qui l'exemptait de contributions : l'empereur François le nomma aussi à cette occasion grand-chambellan, et lui adressa de Hollitsh une lettre très flatteuse, en lui envoyant la grande croix de Saint-Etienne. Le comte de Wrbna continua de prendre part aux négociations diplomatiques les plus importantes, et fut nommé en 1810 président de la commission chargée de l'amortissement des billets de banque, qu'il présida pour la première fois le 22 août de la même année, en présence du comte de Trautmandorff, grand maître de la cour, qui l'avait installé. Il reçut en 1816 les ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit de la part du roi de France, auquel il avait eu l'honneur d'être présenté l'année précédente, et accompagna son souverain au congrès d'Aix-la-Chapelle à la fin de 1818. — Son fils, le comte Ladislas de Wrbna, capitaine dans le régiment de hulans du prince de Schwartzenberg, fut décoré en 1816 de la croix de Saint Louis, puis chargé en 1817 d'aller porter à Rio-Janeiro la nouvelle de la concluston du mariage de l'archiduchesse Léopoldine avec le prince-royal du Brésil, dont il reçut la croix de commandeur du Christ, avec une pension de 4000 francs. Mais à son retour il tomba entre les mains des pirates, qui pillèrent son vaisseau et s'emparèrent des riches présens destinés à l'empereur d'Autriche et à sa fille : lui-même n'échappa qu'avec peine aux plus grands dangers.

WREDE (le prince *Charles-Philippe* de), célèbre feld-maréchal bavarois, ministre d'état, etc.

Né à Heidelberg le 29 avril 1767. Il entra dans la carrière militaire en 1792, et fut nommé colonel en 1795. Dans la campagne de 1799 il commanda un corps-franc qu'il avait levé sous les auspices du prince Charles, et avec lequel il obtint beaucoup de succès. Devenu lieutenant-général, il fit en cette qualité, et comme auxiliaire des Français, la campagne de 1805, et poursuivit, le 13 octobre, à la tête de l'avant-garde, les Autrichiens, auquel il fit quatorze cents prisonniers. Après la paix de Presbourg, il commanda l'une des provinces bavaroises, et reçut en mars 1806 la grande croix de la Légion-d'Honneur. En 1808 et 1809 il fut chargé de plusieurs opérations dans le Tyrol; battit plusieurs fois les Autrichiens, et occupa ensuite Saltzbourg. Il se distingua également par des actions d'éclat au combat d'Abensberg; se montra toujours à la tête des troupes bavaroises qui combattaient sous les drapeaux français, et déploya de véritables talens à la prise d'Inspruck, et surtout à la bataille de Wagram, où il reçut une blessure assez grave : il fut alors élevé au grade de feld-maréchal. Napoléon ayant rendue publique une correspondance saisie sur un courrier suédois, et l'armée bavaroise se trouvant signalée dans une des dépêches de cette correspondance d'une manière peu honorable, un duel eut lieu entre le maréchal de Wrede et le comte de Duben, chargé d'affaires de Suède à Vienne, qui avait signé la lettre; mais aucun des combattans ne fut blessé, et cette affaire en resta là. Dans la campagne de 1812 contre la Russie, le général de Wrede commanda le contingent bavarois, et se distingua de nouveau au combat de Valontina et à celui de Palotsk, où il fut cité comme s'étant couvert de gloire à la tête de sa division. Pendant la retraite, son corps fut un de ceux qui souffrirent le plus, et sa cavalerie périt presque toute entière. Dès lors il parut changer de sentimens politiques; et le 8 octobre 1813 il signa à Ried le traité par lequel la Bavière se séparait de la France. Il se porta aussitôt en Franconie, où il livra le 30 du même mois à Hanau une bataille sanglante dans laquelle il fut repoussé avec

perte par Napoléon, et blessé dangereusement : il y perdit aussi son gendre, le prince d'Œttingen, et les journaux français le signalèrent avec raison comme le principal auteur de la défection de la Bavière. Après sa guérison il reprit le commandement des troupes bavaroises, à la tête desquelles il entra ensuite en France, et prit part à la bataille de Brienne. Les 13 et 14 février il marcha sur Troyes; obtint quelques succès partiels mêlés de revers, qui lui coûtèrent beaucoup de monde, et établit enfin son quartier-général dans cette ville. Ayant remporté à Bar-sur-Aube un avantage contre le maréchal Oudinot, il reçut l'ordre de Saint-George de deuxième classe, et fut élevé au rang de prince après la conclusion de la paix : le maréchal de Wrede reçut aussi de son souverain la belle et riche terre d'Ellingen en Franconie, rapportant 100,000 florins. Ses blessures s'étant rouvertes peu après, mirent pendant quelque temps ses jours en danger; cependant il reprit en avril 1815 le commandement de l'armée bavaroise, avec laquelle il pénétra encore en France par la Lorraine, et occupa alors une partie des departemens du centre de ce royaume. Il reçut aussi à cette époque la grande croix de l'ordre du Bain, et fut chargé de plusieurs missions honorables par le roi de Bavière, auprès duquel il jouit toujours du plus grand crédit : on a même prétendu avec justice qu'il n'avait pas peu contribué à la disgrâce du comte de Montgelas; mais celui-ci est, dit-on, sur le point de lui rendre le même service : le maréchal prince de Wrede est membre de la première chambre des états de Bavière.

WRIGHT (*N.*), capitaine de la marine anglaise, etc.

Il servit en 1803 et 1804 à débarquer sur les côtes de France les anciens chefs de chouans envoyés de Londres pour rallumer la guerre civile en France; mais, ayant été pris, puis conduit au temple, il figura ensuite comme témoin dans le procès de Georges et autres co-accusés. A la nouvelle de la défaite de Mack sous les murs d'Ulm, il vomit, dit-on, mille imprécations contre ce général, qu'il traita de lâche et de perfide, et se coupa aussitôt la gorge avec un rasoir, le 27 octobre 1805 : d'autres versions assurent que ce marin n'ayant pas voulu servir les projets de la police française, fut mis à mort par ordre de Napoléon, après avoir subi d'affreuses tortures.

WRIGHT (*Joseph*), fameux peintre anglais, etc.

Né en 1734 à Derby. Il montra de bonne heure du goût pour la peinture; obtint pour maître le célèbre Hudson, et se trouva ainsi le compagnon d'études de sir Josué Reynolds et de Mortimer, tous deux élèves du même peintre. Il se rendit ensuite, en 1773, en Italie, où il resta deux ans; et fit de rapides progrès en étudiant les plus beaux modèles de son art. A son retour en Angleterre, Wright s'établit dans sa ville natale, où il acquit bientôt une réputation justement méritée; et resta à Derby jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1797. Cet artiste excellait dans le paysage, et avait réussi également dans l'histoire et dans le portrait.

WRITZ (*Joseph*), officier-général napolitain, etc.

Né à Naples, d'une famille d'origine allemande. Il prit une part très-active à la révolution qui éclata, en 1799, après le départ du roi pour la Sicile, et fut nommé commandant-général de la garde nationale, puis chargé de la défense de la ville contre les ennemis intérieurs et extérieurs. Il fit en conséquence arrêter tous les officiers royalistes qui avaient refusé de servir la nouvelle république; plaça des barils de poudre dans toutes les prisons pour annoncer aux détenus le sort qui les attendait au moindre mouvement de leur part; et prit aussi toutes les précautions possibles pour maintenir la férocité connue des lazzaronis dans l'intérieur de la ville, pendant le combat qu'on allait livrer aux troupes royales qui marchaient sur Naples. Il s'avança ensuite avec sa colonne vers le pont de la Madelaine, où il se battit en désespéré; fut percé d'une balle au moment où il montrait le plus d'intrépidité; et alla mourir immédiatement après au Château-Neuf, peu d'instans avant qu'il ne retombât au pouvoir des royalistes.

WUCKASSOWICH (*N.*), général autrichien, etc.

Il servit en 1739 contre les Turcs, en qualité de colonel d'un corps-franc, à la tête duquel il se distingua dans beaucoup d'occasions; devint ensuite officier-général, et fut employé en 1796 et 1797 en Italie, où il montra autant d'activité que de bravoure. Après s'être signalé les 6, 8 et 15 avril 1796, vers

Melle, à Voltri, et enfin à Dego et Spino, il se jeta, par ordre du général Beaulieu, avec cinq mille hommes dans Mantoue, le jour de la bataille du Mincio; prit la direction de la défense de cette place; et livra sous ses murs quelques combats assez vifs, notamment les 6, 16, 17, 18 et 26 juillet. Enfin M. de Wurmser s'y étant renfermé lui-même le 29 septembre, le général Wuckassowich seconda vivement ses efforts jusqu'au moment où le vieux général se vit contraint de capituler. Il continua à servir dans cette partie durant les campagnes suivantes; et il adressa, à la fin de janvier 1800, à des rassemblemens de Piémontais armés contre les Autrichiens, une proclamation pour les engager à se soumettre. Il mourut peu après, regretté universellement de ses compagnons d'armes.

WURMSER (*Dagobert-Sigismond*, comte de), célèbre feld-maréchal autrichien, etc.

Né en Alsace. Après avoir servi quelque temps en France, il passa sous les drapeaux de l'empereur d'Autriche, où il parvint, par sa bravoure et ses talens, aux premiers grades militaires. En 1793 il prit le commandement de l'armée impériale chargée d'attaquer l'Alsace; et ayant passé le Rhin le 3 avril, il occupa le Speirbach, pour couvrir, de concert avec un corps de Prussiens, le siége de Mayence. Quelques jours après, il établit des lignes depuis Germersheim jusqu'à Edikoffen, et se maintint dans cette position jusqu'à la fin de juillet, malgré des attaques souvent répétées. Cependant sa droite, formée par les Prussiens, ayant été entamée, le sort du siége de Mayence se trouvait très-compromis, lorsque cette place capitula. Alors M. de Wurmser se portant en avant, chassa les Français des environs de Landau, emporta le poste important de Socknum, s'empara du Bienwald jusqu'aux portes de Lauterbourg, et s'étendit jusqu'aux pieds des Vosges. Le 13 octobre il attaqua les lignes de Weissembourg, qu'il enleva presque sans combats, et força l'armée française de se retirer en désordre vers la Haute-Alsace. Il occupa de suite Haguenau, prit Drusnheim, bloqua et bombarda le fort Louis, qui se rendit le 14 novembre; s'établit sur la Sarre, et poussa sa gauche jusqu'à Wantzneau, sous Strasbourg. Sa droite n'ayant pu emporter le pont de Saverne qui le gênait beaucoup, on continua à s'y livrer journellement des combats très-vifs, ainsi qu'à Wantznau et dans la forêt de Brumpt, ce qui fit prévoir dès lors au maréchal qu'il se verrait bientôt contraint de quitter l'Alsace: en effet il avait en tête un ennemi infatigable, une armée nombreuse qui s'aguerrissait chaque jour, et il était mal secondé par ses lieutenans. D'ailleurs son grand âge et ses infirmités (il était surtout très-sourd) le forçaient à confier beaucoup d'objets de détail à des gens qui désiraient le perdre; et c'est dans cette position que le vieux général se vit attaqué à chaque instant, par Pichegru, avec un acharnement nouveau. A la suite d'une multitude de combats, ses lignes furent forcées le 22 décembre sur le point de Frischweiler qu'occupait le contingent palatin, et dès cet instant, la retraite de l'armée ne fut plus qu'une déroute. En janvier 1794 M. de Wurmser se rendit à Vienne, où il fut très-bien reçu par l'empereur, qui ne lui imputa nullement des revers que tant de causes avaient rendus inévitables, et il reprit au mois d'août 1795 le commandement de l'armée du Haut-Rhin. Ce fut alors que le hasard lui ayant fait connaître une correspondance que le prince de Condé entretenait avec Pichegru, il en fit part à sa cour, sans profiter néanmoins de tous les avantages que lui offraient des dispositions aussi inattendues. L'armée française ayant passé le Rhin, et s'étant portée sur le Necker, Pichegru se retira tout à coup et abandonna Manheim, qui fut pris après quelques jours de bombardement: M. de Wurmser avait eu un cheval tué sous lui à l'affaire du 18 octobre. En décembre il fut élevé au grade de feld-maréchal; et se trouvant commander encore sur la rive gauche du Rhin au commencement de la campagne de 1796, il fut repoussé par Moreau, de Rebach et de Franckental. Appelé à cette époque en Italie, il se trouva le 13 juin à Inspruck, et y tint, le 27, un conseil de guerre pour aviser aux moyens de réparer les défaites de Beaulieu et pour secourir Mantoue. Dès le 29 il se mit en marche vers cette ville, et culbuta les premiers postes des Français sur les deux bords du lac de Guarda; mais le général Bonaparte ayant réuni ses forces et abandonné momentanément le siége de Mantoue, attaqua à son tour M. de Wurmser avec la dernière audace, et mit, le 4 août, son armée en pleine dé-

route. La perte de la bataille de Roveredo acheva de mettre le comble à ses malheurs militaires : il continua pourtant à s'opposer au progrès de son rival, et tenta encore la fortune le 8 septembre, au débouché des gorges de la Brenta. Battu de nouveau, il ne désespéra pas encore de secourir Mantoue; et n'ayant pu forcer Vérone, d'où Kilmaine le repoussa vivement, il longea l'Adige avec un corps de quinze cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie, échappa à deux divisions françaises qui croyaient l'avoir cerné, et parvint, par une marche pénible et savante, à la vue de Mantoue, dont il fit lever le siége. Forcé ensuite par la supériorité du nombre, il se jeta dans la place, qui fut de nouveau bloquée depuis cet instant jusqu'au 2 février 1797, jour où les maladies et la faim forcèrent M. de Wurmser de rendre cette place : il avait exécuté des sorties fréquentes qui lui attirèrent l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. Il obtint, par la capitulation, des distinctions particulières, et reçut, à son retour à Vienne, l'accueil le plus flatteur de l'empereur, qui le nomma commissaire-général en Hongrie, avec une pension de retraite de quatorze mille florins. Il mourut au mois d'août 1797 avec la réputation d'un général brave, humain, expérimenté, mais presque toujours malheureux.

WYNPERSSE (*Jacques* Thiens-Van-de), célèbre médecin hollandais, etc.

Né à Groningue le 17 novembre 1761, fils de Louis Wynpersse, professeur de philosophie à l'université de Leyde, et auteur de plusieurs ouvrages élémentaires très-estimés. Il se distingua dès sa plus tendre adolescence dans l'étude des langues et dans la culture des sciences; et l'instruction paternelle l'initia bientôt dans celles de la logique, de la géométrie et de la métaphisique. Le jeune Wynpersse se voua ensuite avec une préférence décidée à la médecine et à l'anatomie, et Van-Dœveren, Hahn et Oosterdick le comptèrent tour à tour au nombre de leurs disciples les plus distingués par leur zèle et leurs progrès. Il fut reçu docteur à l'université de Leyde en 1783 : sa dissertation inaugurale traitait de l'ankylosie, sur laquelle il avait déjà publié un autre écrit. Il ne tarda pas à se faire la réputation d'un des meilleurs praticiens de la ville de Leyde, et fut revêtu de plusieurs emplois de confiance. En 1784 il publia une excellente *Traduction* latine des recherches de Guillaume Hewson, médecin anglais, sur les vaisseaux lymphatiques; entra en lice dans différens concours académiques, et fut couronné successivement à Amsterdam, en 1786, pour un *Mémoire sur la Jaunisse*; et à Paris en 1787, par la société royale de médecine, pour un autre *Mémoire* sur le muguet, le millet et le blanchet : cette société lui offrit en même temps le titre de son correspondant. La mort moissonna malheureusement de si riches espérances le 6 avril 1788, et une fièvre brûlante enleva ce jeune savant à sa famille, à ses amis, à une femme sensible qu'il avait épousée depuis six mois, et enfin aux malheureux qu'il chercha toujours à soulager. Il laissa après lui un riche cabinet de préparations anatomiques remarquables, surtout par une collection complète d'os morsbeux : l'université de Gœttingue en a fait l'acquisition.

WYTHE (*Georges*), célèbre chancelier de l'état de Virginie, etc.

Né en 1726, d'un respectable fermier et d'une femme d'un savoir et d'une force d'esprit peu communs. Il n'apprit néanmoins qu'à lire et à écrire, ainsi que les cinq premières règles de l'arithmétique; et ses parens étant morts avant qu'il eût atteint l'âge de vingt-un ans, il se livra à beaucoup de jeunes gens inconsidérés, enclins à la dissipation et à l'intempérance jusqu'à trente ans. A cette époque il regretta amèrement la perte de ces neuf années et des connaissances qu'il aurait pu acquérir, et dès ce moment il consacra sa vie aux études les plus approfondies, et parvint, sans le secours d'aucun maître, à lire parfaitement le grec. Il cultiva également les meilleurs auteurs latins, et devint ensuite un profond jurisconsulte dans le droit public et civil des constitutions de la Grande-Bretagne et de la Virginie : il fut aussi très-habile mathématicien et excellent professeur de morale et de physique. Après avoir obtenu ses licences pour exercer la profession d'avocat, il fit son stage à la barre de la cour générale avec beaucoup d'autres grands hommes que la Virginie a produits, et se faisait remarquer non par son éloquence ou son adresse à défendre une mauvaise cause, mais par la rectitude de ses idées, son érudition et surtout par son rigide

attachement à la justice. Lorsque le temps marqué pour la liberté de l'Amérique fut arrivé, Wythe prit parti dans l'opposition, et ne cessa d'encourager les citoyens à secouer le joug de la tyrannie anglaise et à braver tous les dangers plutôt que d'abandonner la cause sacrée de la liberté. Secondé de son ami et de son élève Thomas Jefferson, il anima le peuple à la résistance, et se joignit à un corps de volontaires avec lequel il se forma à la discipline militaire, et se prépara à marcher au premier appel. Mais son pays avait sur lui de plus grandes vues, et lui réservait une place de député dans l'assemblée de Virginie, d'où, après avoir été quelque temps orateur de la chambre des communes, il fut envoyé par les membres de ce corps au congrès qui s'assembla en 1775, et qui ne se sépara qu'après avoir proclamé l'indépendance de la république américaine. Il exerça une très-haute influence dans cette réunion d'hommes distingués par leurs lumières et leur patriotisme; et fut un des signataires de cette mémorable déclaration, par laquelle ces héroïques législateurs de leur pays engagèrent leur vie, leur fortune et leur honneur au maintien et à la défense de ses droits trop long-temps violés. Wythe, après avoir, avec un zèle infatigable, achevé le nouveau code des lois qu'il avait été chargé d'établir avec ses collègues, eut part à leur exécution dans l'emploi difficile de juge de la cour de justice: il fut en effet l'un des trois juges de la haute-cour de la chancellerie, et ensuite chancelier de la Virginie, place qu'il conserva plus de vingt ans et qu'il garda jusqu'à sa mort. Ce fut surtout dans l'exercice de cet emploi que son désintéressement et son patriotisme parurent dans tout leur jour; car les honoraires que la république lui accordait étaient des plus modiques: il avait même un tel mépris pour les richesses, qu'après avoir donné en pur don à son neveu la moitié du bien qu'il avait à Elizabeth-Cyty et vendu l'autre moitié, il n'en fut payé que beaucoup d'années après. Il fut aussi nommé membre de la convention de Virginie, qui, en 1788, s'occupa de la constitution proposée aux Etats-Unis; et bien convaincu que la confédération n'avait pas l'énergie nécessaire pour conserver l'union et la liberté de l'Amérique, ce patriote vénérable, alors courbé sous le poids des années, vota pour qu'on remédiât autant que possible aux maux qu'il prévoyait. Cependant, en 1798 et 1799 il s'opposa à la loi sur les séditions et à la levée d'une armée, sans céder néanmoins aux ressentimens ou à l'esprit de parti; et présida deux fois sans interruption le collége des électeurs en Virginie. Enfin, en 1806, il fut attaqué d'une maladie de peu de durée mais cruelle, et mourut dans la quatre-vingt-unième année de son âge: on crut d'abord qu'il avait été empoisonné; néanmoins l'accusé fut absous par un jury, ce qui porta à croire qu'il n'en était rien. Le chancelier Wythe était d'un caractère social, et dès qu'il fut revenu des erreurs de sa jeunesse, il se fit une réputation intacte. Sa manière de vivre était simple et modérée, et il trouvait dans l'art de diminuer les besoins celui de reprimer la cupidité des richesses. Comme juge, il fut remarquable par sa rigide impartialité, son attachement sincère aux principes de l'équite, son immense érudition, et son assiduité infatigable aux soins de sa place. Supérieur aux prejugés populaires et à toute influence corruptrice, rien ne put jamais le faire dévier des routes de la justice et de la vérité.

Y

YEREGUI (*Joseph* de), savant ecclésiastique espagnol, etc.

Né en 1734 à Vergara, province de Guipuscoa, d'une famille très-estimée. Il présente le phénomène d'un savant vertueux, qui, ayant été traduit à l'inquisition et acquitté d'après la preuve de son innocence, fut, en dédommagement, nommé conseiller de ce tribunal qu'il détestait et contre lequel il écrivit. Après avoir fait ses études d'abord à Malaga, puis à Madrid, il vint à Paris étudier la physique et les mathématiques, et se lia avec divers savans de la capitale. A son retour en Espagne, il entra dans le sacerdoce; devint instituteur des infans, et fut chargé par le gouvernement de composer un catéchisme qui pût être proposé à toute l'Espagne. Yeregui, retiré à Cardahalzo

près Madrid, consacrait ses richesses, son temps et ses talens à toutes sortes de bonnes œuvres en faveur des pauvres, des malades, et surtout des écoles (où il répandait abondamment des secours pécuniaires et de bons livres propres à régénérer l'éducation) lorsqu'il fut harcelé par l'envie et traduit en 1792 à l'inquisition, qui produisit contre lui cent griefs tous plus absurdes les uns que les autres, et la plupart marqués au coin de l'ineptie: qu'on en juge par les accusations suivantes: il avait nié l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile œcuménique; parlé mal de la cour de Rome, des moines, des scapulaires et de l'inquisition, en disant qu'elle fomentait l'ignorance; il avait censuré amèrement les prêtres qui célébraient l'office trop précipitamment; prétendu que le *jansénisme* était un fantôme, et loué Nicole, Tillemont et les Lettres provinciales; il possédait dans sa bibliothèque les ouvrages de Mesenguy, et doutait de la sainteté de Marie d'Agréda. Mais ses véritables crimes étaient de proclamer, comme le clergé français du temps de Bossuet, les notions saines sur les limites des deux puissances et les droits des évêques envahis en Espagne par l'ultramontanisme; de montrer en tout un courage imperturbable à soutenir la verité; et enfin de joindre à l'etendue des lumières des mœurs austères: peut-être aussi avait-il trop manifeste sa manière de penser sur les ecclésiastiques émigrés de France en Espagne, qui se prétendaient riches en principes de foi, mais qui étaient réellement pauvres en pratiques de charité. Affligé de voir son pays en proie à l'ignorance, Yeregui désirait une nouvelle Pentecôte pour le régénérer. « Il y a trois cents ans, disait-il, que » nous avons secoué le joug des Maures, » et nous sommes courbés maintenant » sous le joug du pharisaïsme! » Après cinq mois de persécution, il fut enfin déclaré pur dans sa doctrine et dans sa conduite, et c'est alors que le gouvernement, par un retour de justice, voulant sans doute humilier l'inquisition, nomma Yeregui membre de ce tribunal. Peu de temps après on répandit par milliers des exemplaires de l'ouvrage de l'abbé Grégoire, évêque de Blois, contre l'inquisition, traduit en espagnol, ce qui engagea le tribunal à essayer de répondre par trois ou quatre volumes composés par divers inquisiteurs. Yeregui prit la plume contre l'inquisition dont il était membre, et composa une savante apologie de l'ouvrage de l'évêque de Blois, qu'il envoya en France pour être publiée, avec les pièces de son procès, comme un monument d'ineptie propre à couvrir de honte l'infâme tribunal, qui fut heureusement supprimé depuis, et qui vient d'être rétabli par le trop sévère Ferdinand VII. Yeregui se trouvant à Bagnères en 1803, fit imprimer un ouvrage intitulé: *Idea de Catecismo nacional*, rédigé d'après les meilleurs principes; et il en préparait une édition nouvelle beaucoup plus ample, lorsqu'il termina sa vertueuse carrière en 1803, âgé de soixante-onze ans, et emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

YORCK (*Frédéric*, duc d'), feld-maréchal et premier pair, commandant en chef des troupes de terre de la Grande-Bretagne, etc.

Né le 16 août 1763, et second fils du roi d'Angleterre Georges III. Il reçut une éducation toute militaire, et à l'âge de seize ans il se rendit à Berlin, où il assista aux revues de Postdam, et ne revint en Angleterre qu'en 1791, après avoir épousé une princesse de Prusse. En 1792 le gouvernement anglais ayant jugé convenable d'envoyer des renforts à l'armée alliée qui était entrée en France, le duc d'Yorck eut le commandement de cette expédition, et fut chargé du siége de Valenciennes, qui se rendit au bout de six semaines. Il entreprit ensuite celui de Dunkerque, mais il fut repoussé après de vains efforts, et retourna au commencement de 1794 en Angleterre, pour conférer avec le gouvernement sur les opérations de la campagne qui allait s'ouvrir. Il vint aussitôt reprendre son commandement, et commença par le siége de Landrecies, d'où, après la reddition de cette ville, il stationna les troupes anglaises à Tournay, tandis que M. de Clairfayt et le prince de Cobourg s'efforçaient inutilement de tenir tête aux armées républicaines. La position du duc d'Yorck devenant alors extrêmement critique, il se retira sur Anvers, où peu après le lord Moira parvint à opérer sa jonction avec lui. L'armée française s'avançant rapidement sur lui le duc d'Yorck se retira encore, et prit position, le 10 septembre, sur les bords de la Meuse, à peu de distance de Grave: l'approche des troupes ennemies le força bientôt à regagner pré-

cipitamment le lieu de son embarquement qu'il eut même à peine le temps d'atteindre. En 1795 le duc d'Yorck fut de nouveau nommé commandant en chef de l'armée anglaise, et il s'occupa immédiatement du soin de remédier aux abus et d'adopter les améliorations qu'il crut nécessaires. Il reçut aussi, en 1799, le commandement de l'expédition qui fut envoyée en Hollande avec un corps auxiliaire russe, et débarqua à la tête d'une armée de trente mille hommes, avec lesquels il s'avança dans le pays. Ayant trouvé, le 19 septembre, les Français postés à Alkmaër, il essaya vainement de les forcer dans cette position; et se mit en marche le 6 octobre, suivi d'une partie de son armée, pour occuper plusieurs villages. Le général russe d'Essen, qui avait attaqué les républicains sur le front de leur position à Gorcune, éprouva de leur part une si vigoureuse résistance, que sir Ralph Abercrombie reçut l'ordre de le secourir : l'action devint alors générale, et ne se termina qu'à la nuit. Le lendemain les Français reprirent l'offensive, et bientôt le duc d'Yorck n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de chercher son salut dans une prompte retraite, qu'il n'effectua pourtant qu'après avoir perdu une partie de ses troupes. A son retour en Angleterre, il reprit les fonctions de commandant en chef; et c'est le 27 janvier 1809 que M. Wardle, membre de la chambre des communes, l'accusa directement sur ce qu'il souffrait que mistriss Clarke, sa maîtresse, fit un honteux trafic des commissions dont il partageait, dit-il, le produit avec elle. Cette affaire, scandaleuse sous toutes ses faces, amena une enquête publique qui réjouit beaucoup les ennemis du prince et de sa maison, et occupa la chambre deux mois entiers, pendant lesquels les salles furent remplies de curieux. On entendit un grand nombre de témoins, dont les aveux ne laissèrent aucun doute sur les viles intrigues de la maîtresse du prince, et une décision parlementaire établit clairement « que mistriss » Clarke avait reçu de l'argent pour » procurer de l'avancement, mais que » le duc n'avait pas eu de part à ces » manœuvres, quoique mistriss Clarke » soutînt qu'elle agissait avec son au» torisation. » Cependant le prince crut non-seulement devoir donner sa démission de commandant-général, mais il écrivit aussi au parlement « que, dans le » cours de cette enquête, son nom ayant » été associé à des transactions crimi» nelles et honteuses, il devait à ja» mais regretter d'avoir pu former une » liaison qui exposait ainsi son honneur » et sa réputation à l'animadversion » publique. J'atteste, ajoutait-il, de » mon innocence, et ma conscience me » fait espérer que la chambre des com» munes ne me jugera pas sans m'en» tendre. » Après la lecture de cette lettre, lord Althorpe proposa à la chambre de décider que S. A. R. ayant résigné le commandement, la chambre ne croyait pas devoir donner maintenant aucune suite à cette affaire, qui effectivement en resta là. Le 25 mai 1811 le duc d'Yorck fut appelé de nouveau au commandement en chef des troupes anglaises; et le 6 juin 1814, la chambre des communes chargea unanimement son orateur de lui témoigner sa reconnaissance pour l'habileté qu'il avait déployée dans l'exercice de ces fonctions, vote de pure politesse, et que la chambre réitéra plusieurs fois à l'occasion des moindres troubles dans lesquels on fit marcher les troupes. Ce prince, qui accepta à la fin de 1814 le grade de feld-maréchal des armées autrichiennes, est devenu l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre depuis la mort de la princesse Charlotte, et n'a point d'enfans de son épouse la princesse Frédérique-Charlotte-Ulrique-Catherine de Prusse, née le 7 mai 1767.

YORCK (*Henri-Benoît-Marie-Clément* Stuart, cardinal d'), doyen de la sainte église romaine, etc.

Né à Rome le 26 mars 1725, de Jacques Stuart, et connu sous le nom du *prétendant*, et de la princesse Marie-Clémentine Sobieska. Il était le dernier rejeton de l'illustre et infortunée famille des Stuart, et prit les ordres sacrés à son retour à Rome après la bataille de Culloden : il fut créé cardinal en 1747 par Benoît XIV, et devint successivement évêque de Frascati et chancelier de l'église de Saint-Pierre. Dès lors le cardinal d'Yorck, nom qu'il prit à sa nomination au cardinalat, se dévoua aux fonctions de son ministère, et paraissait avoir abandonné toute vue terrestre, lorsqu'à la mort de son père, en 1788, il fit frapper des médailles à son image avec cette légende : *Henricus nonus*, *Angliæ rex*, sur le revers desquelles on voyait une ville, avec ces mots : *Gratia Dei, sed*

non voluntate hominum. Le cardinal possédait en France les riches abbayes d'Anchin et de Saint-Amand, outre une pension considérable de la cour d'Espagne que la révolution lui enleva. Néanmoins, et malgré les pertes immenses qu'il venait de faire, il vendit tous ses bijoux de famille, et entre autres un rubis, le plus grand et le plus parfait qu'on ait connu, évalué à 50,000 francs, afin d'aider le pape Pie VI à réunir la somme exigée par le traité de Tolentino au profit de l'armée française, et se priva ainsi de tout moyen d'existence. Après avoir passé jusqu'alors ses jours au sein du repos et d'une élégante retraite à sa maison de campagne près de Rome, il fut obligé d'abandonner ses jouissances et sa propriété par suite de la guerre, et arriva à Venise dans l'hiver de 1798, infirme et denué de tout. Le cardinal Borgia, qui avait connu en Italie sir John Hippesley Coxe, écrivit alors à celui-ci pour lui représenter la situation du cardinal d'Yorck; et sir John montra cette lettre à M. Stuart, qui rédigea aussitôt un mémoire que lord Melville présenta au roi d'Angleterre. A peine ce monarque fut-il instruit de la situation pénible du cardinal, qu'il ordonna à son ministre auprès de la république de Venise de lui offrir, avec toute la délicatesse possible, une pension viagère de 4000 livres sterling, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Le cardinal Henri était un prince studieux et instruit, et un prélat sincèrement pieux. Sa bourse fut toujours ouverte à l'humanité souffrante; et les voyageurs anglais surtout, soit qu'ils fussent réduits à la détresse par des malheurs ou par leur imprudence, trouvèrent constamment en lui un bienfaiteur plein de compassion. Avant 1798 il possédait à sa campagne, outre une collection de curiosités d'un très-grand prix, une foule de documens intéressans relatifs à la maison infortunée des Stuarts, lesquels se trouvaient au nombre des ornemens de sa bibliothèque, qu'il légua, par un testament, à son parent le comte Stuarton. Mais en 1798 cette riche collection fut, ou pillée par les révolutionnaires italiens, ou enlevée par les commissaires français pour les bibliothèques et musées de Paris. Le cardinal d'Yorck retourna à Rome en 1801, et mourut à Frascati le 13 juillet 1807, doyen du sacré collége, après avoir été pendant soixante ans un de ses membres les plus vertueux et les plus désintéressés: il avait aussi été successivement évêque d'Ostie et de Velletri, vice-chancelier de l'église, et enfin curé de la basilique patriarcale de Saint-Pierre du Vatican. Ainsi mourut, à l'âge de quatre-vingt-deux ans et quelques mois le dernier descendant en ligne directe de la maison royale de Stuart, auquel le prince-régent d'Angleterre a fait élever un monument en 1816.

YOUNG (*Arthur*), célèbre agronome anglais, membre de la société royale de Londres, etc.

Né dans le Devonshire, et fils d'un riche fermier. Il fit dès sa plus tendre jeunesse des essais et des expériences agronomiques, et voyagea pendant les années 1777, 1778 et 1779 en Angleterre et en Irlande pour examiner l'état de l'agriculture dans les divers cantons. Il publia à son retour les résultats de ses voyages, dont le succès fut si prodigieux qu'il mit l'étude de l'économie rurale à la mode. Depuis 1784 il fit paraître des *Annales d'agriculture*, dans lesquelles il exposa ses opinions, sa pratique, celle des plus habiles cultivateurs, et où il envisageait l'économie politique, le commerce et les finances dans leurs divers rapports avec l'agriculture: on doit à cet écrit politique les progrès que l'agriculture a faits dans les derniers temps en Angleterre. En 1787 Young fit le voyage de France, dont il donna une relation, que les Anglais regardent comme la meilleure qui existe en aucune langue. On y remarque, comme singularité de la part d'un Anglais, que loin de trouver les Français *loquaces*, comme le prétendent tant d'observateurs, il les traite au contraire de *taciturnes*: il n'est pas non plus du nombre de ceux qui regardent les écrivains français comme très-superficiels, et pense à cet égard comme Warburton, Hume et Adam Smith, qui reconnaissent que les Français savent concevoir et combiner. En 1797 Young publia ses voyages en Angleterre, et il apprit aux Anglais que plusieurs de leurs provinces ont une température aussi douce que celle du midi de la France, et très-favorable à la culture de la vigne. Il donna aussi au public plusieurs ouvrages contre les principes de la révolution de France, qu'il avait d'abord approuvée; mais le plus connu de ses écrits dans ce genre est sans contredit celui intitulé: *l'Exemple de la France est un avertissement pour la Grande-Bretagne*; il y soutient que s'il y a une

justice privée, il n'y a point de justice publique ou politique; nie le droit et la nécessité d'une réforme parlementaire (qu'il avait démontrés autrefois), et conseille au gouvernement de s'y opposer par une force armée permanente. Arthur Young est mort depuis plusieurs années, laissant la réputation d'un écrivain profond et d'un agronome distingué.

YRIARTE (don *Thomas* de), littérateur espagnol, etc.

Né dans l'île de Canarie. Il devint chef des archives du ministère des affaires étrangères et de la première secrétairerie d'état, et publia non-seulement un *Poëme sur la Musique*, mais encore un *Livre de Fables* et d'autres ouvrages poétiques. Il fut ensuite poursuivi par l'inquisition de Madrid pendant les dernières années du règne de Charles III, comme suspect de professer la philosophie anti-chrétienne, et eut la ville pour prison, avec l'ordre de comparaître quand il en serait averti. La procédure fut instruite en secret; et, quoiqu'il répondît d'une manière satisfaisante aux accusations dirigées contre lui, les inquisiteurs crurent néanmoins que cela ne suffisait pas pour l'acquitter, et le déclarèrent *légèrement suspect*: il abjura alors, obtint l'absolution à huis clos, et la pénitence qu'on lui imposa fut tellement ignorée, que très-peu de personnes en furent instruites. Don Thomas de Yriarte avait deux frères: l'un appelé don Dominique, employé dans la diplomatie, qui conclut à Bâle un traité de paix avec la république française; et l'autre don Bernardo, conseiller des Indes et chevalier de l'ordre royal de Charles III, qui, ayant pris ensuite parti pour Joseph Bonaparte, devenu roi d'Espagne en 1808, fut nommé conseiller d'état, et mourut quelques années après: il s'était rendu célèbre dans les lettres et la politique, et était le dernier rejeton de cette illustre famille.

YVERNOIS (sir *Francis* d'), diplomate génevois, etc.

Né à Genève en 1756, d'une famille honorable. Il fit d'excellentes études, dont son caractère turbulent et ennemi de l'ordre l'empêcha de profiter; montra dès sa plus tendre jeunesse quelques talens joints à beaucoup d'ambition; et prit part à tous les troubles de Genève comme chef du parti démocratique. Il fut exilé en 1782, puis rappelé dans sa patrie lorsque la révolution de janvier 1789 y eut fait reprendre de l'ascendant à sa faction. Il figura aussi dans les conférences entamées à la fin de 1792 avec le général Montesquiou, pour préserver Genève de l'invasion des Français, et s'expatria dès que le jacobinisme, dont il avait pourtant été le père, y eut prévalu. Après avoir accompagné le fils du lord Eardley dans plusieurs voyages sur le continent, il s'établit enfin en Angleterre, où il redevint bientôt littérateur; et publia successivement différens ouvrages, dans lesquels on trouva, à côté de connaissances réelles en finances, de grandes erreurs sur les forces, les moyens et la politique de la nation française. Il obtint pourtant, et sans doute à cause de ces mêmes écrits, la protection du gouvernement britannique, avec le titre de chevalier; et fut de nouveau employé dans la diplomatie après la chute de Napoléon. Envoyé alors à Londres comme ministre de la république de Genève, il se rendit de là au congrès de Vienne en la même qualité, et revint dans sa patrie en 1815. On lui doit, ainsi que nous l'avons annoncé plus haut, plusieurs ouvrages politiques et financiers dont quelques-uns ne sont pas sans mérite, et parmi lesquels on cite surtout des *Réflexions* sur la guerre, où la doctrine subversive de l'Angleterre, ennemie implacable de tout gouvernement français, est bien constatée. C'est dans cet ouvrage que sir Francis d'Yvernois déclara qu'il ne s'agissait plus de démembrer la France, ni d'exiger le châtiment de ceux qui l'avaient bouleversée, ni de rétablir les émigrés et la féodalité, mais bien de sauver l'Allemagne d'un démembrement, d'arracher à la France ses conquêtes, et de la repousser dans son enceinte et dans ses limites établies par le traité de Westphalie. Le *Tableau* des pertes que la révolution et la guerre ont causées au peuple français, contenant le développement des parodoxés du même auteur, démontre aussi la haine profonde que cet écrivain avait vouée à la France, pour avoir comprimé son ambition en 1781. On lui doit encore plusieurs autres écrits de même nature, inspirés par les circonstances, et n'ayant pas eu plus de durée qu'elles.

Z

ZABIELLO (le comte *Michel*), général polonais, etc.

Issu d'une ancienne famille de Lithuanie. Il commanda pendant quelque temps l'armée de ce palatinat contre les Russes dans la campagne de 1792, et montra généralement beaucoup de fermeté et d'intelligence. Mais ayant été constamment contrarié par le parti du roi, qui voulait tout à la fois écarter les amis d'une réforme constitutionnelle et ceux des Russes, sans prendre pour cela des mesures énergiques pour sauver l'indépendance de la Pologne, il donna sa démission dès qu'il eut appris que le faible monarque avait accédé aux propositions, ou plutôt obéi aux ordres de Catherine II. Le comte Zabiello, qui s'était retiré en Bohême, ne prit aucune part à l'insurrecde 1794, dirigée par Kosciusko, et fut néanmoins arrêté à Carlsbad, puis conduit à Prague, où il ne tarda pas à être relâché. Il se retira alors à Dresde, où il vécut depuis pendant plusieurs années. — Son frere aîné, Joseph Zabiello, qui avait au contraire suivi le parti russe, fut arrêté à Varsovie le 18 avril 1794, et traduit le 3 mai suivant devant le tribunal provisoire, qui le condamna à être pendu, comme traître à sa patrie, sa correspondance avec les Russes ayant été trouvée dans les papiers du général Igelstrom : il fut exécuté le même jour 3 mai 1794.

ZABIRA (*Georges*), savant littérateur grec, etc.

Né à Sialista en Macédoine. Il fut élevé à Thessalonique, d'où il vint en Hongrie pour entrer dans le commerce. Mais au milieu de ses occupations mercantiles il se livra avec ardeur à l'étude des langues vivantes de l'Europe et à celle du latin, et établit à Colotscha une école pour les Grecs de sa communion, dont il fit servir les profits à augmenter sa bibliothèque. En 1795 Zabira fit imprimer l'ouvrage de Cantemir sur les Cantacuzènes, et mourut à Szabadzallas, dans la petite Cumanie, le 19 septembre 1804. Il laissa beaucoup de manuscrits importans, et entre autres un *Théâtre hellénique*, contenant le catalogue et la biographie des écrivains grecs depuis la prise de Constantinople, etc.

ZACH (*N.* de), feld-maréchal autrichien, etc.

Issu d'une famille noble qui le destina à l'état militaire. Il servit d'abord avec distinction ; obtint un avancement mérité ; et se trouvait quartier-maître-général de l'armée autrichienne commandée par M. de Mélas, lorsqu'il fut fait prisonnier à la bataille de Marengo, où il s'était conduit avec honneur et courage. Il fut ensuite employé en la même qualité sous l'archiduc Charles en 1805, puis nommé, après la bataille d'Austerlitz et le traité de Presbourg, gouverneur militaire de Trieste. A la fin de 1806 l'empereur d'Autriche lui donna le régiment d'infanterie de Rièse, et le décora, au mois de février 1808, de la croix de commandeur de l'ordre impérial de Léopold. Devenu feld-maréchal-lieutenant, puis employé de nouveau dans la campagne de 1809, sous les ordres de l'archiduc Jean, le général Zach eut d'abord quelques succès en Italie, qui firent bien augurer de ses talens ; mais il fut bientôt obligé d'évacuer la Carinthie, et de se replier au plus vite sur les autres corps d'armée. Après la paix de Vienne, il se trouva compris dans la liste des officiers-généraux mis à la pension de retraite, et n'a pas reparu depuis sur la scène politique. — Son frere, après avoir reçu une éducation distinguée, qu'il dirigea ensuite vers la science de l'astronomie, obtint du duc de Saxe-Gotha l'érection d'un superbe observatoire à Séeberg, et fit des observations tellement importantes qu'il fut bientôt regardé comme le premier des astronomes allemands. M. de Zach a successivement consigné depuis dans ses *Éphémérides astronomiques et géographiques* les fruits de sa vaste correspondance avec tous les savans de l'Europe.

ZAJONCZECK (le prince), général polonais, vice-roi du royaume de Pologne, etc.

Né d'une famille noble mais pauvre. Il dut son avancement au comte Branicki, grand général de la couronne avant la révolution polonaise ; servit sous lui en qualité d'aide-de-camp ; et parut ensuite comme nonce dans la diète de Po-

logne. Avant la révolution de 1792 il se montra l'un des plus ardens dans le parti patriotique; fit la campagne contre les Russes, et fut du nombre des officiers qui donnèrent leur démission après que le roi se fut soumis au joug de la Russie. Il se retira à l'étranger jusqu'à l'insurrection de 1794; fut alors employé par Kosciusko, qui l'envoya sur les frontières afin d'examiner et de lui faire connaître les dispositions de l'intérieur; et s'avança jusqu'à Varsovie, où il courut quelques dangers pour remplir sa périlleuse mission. Il rendit compte immédiatement des sentimens des Polonais à Kosciusko, et resta quelque temps dans le pays pour y entretenir les fermens de l'insurrection. Enfin lorsque Madalinski, malgré la faiblesse de ses forces, eut levé l'étendart contre les Russes, Zajonckzeck suivit Kosciusko à Cracovie, et reçut le commandement d'une division. Il prit une part honorable à la victoire de Raslavice, principalement signalée par le courage des paysans polonais; fut envoyé peu après en Wolhynie pour y commander les insurgés; et fut battu le 10 juin à Chelm, où il eut affaire à des forces supérieures, et où il se trouva d'ailleurs mal secondé par un de ses généraux: ce revers lui causa quelques désagrémens, et excita même contre lui des préventions fâcheuses. Cependant il vint à bout de rétablir l'ordre dans son armée, et se mit en état de tenir encore la campagne jusqu'au moment où Kosciusko, pressé vers Varsovie, l'appela à son secours. Il aida ce général à chasser les Prussiens qui s'étaient avancés jusque sous cette ville, et présida momentanément une commission militaire chargée de juger les prévenus de trahison. Après la retraite des Prussiens Kosciusko, voulant se porter en Lithuanie, laissa le commandement par *interim* à Zajonczeck, qui le remit bientôt après à Wawzecki, choisi pour remplacer le généralissime fait prisonnier à Maciéjowice. Zajonczeck n'en continua pas moins à servir la cause de l'insurrection, et l'on assura même dans le temps qu'il avait eu connaissance du projet formé par Kolontay, de s'emparer de la personne du roi pour ôter aux Russes cet instrument de la division et de l'oppression des Polonais. Quoi qu'il en soit le général Zajonczeck, qui se trouvait dans le faubourg de Prague lorsqu'il fut attaqué par Suwarow, fut blessé légèrement dès le commencement de l'action, et sortit néanmoins de la ville avant qu'elle fût soumise aux Russes. Mais il fut peu après arrêté en Autriche, contre le droit des gens et malgré l'asile qu'il avait obtenu du général d'Harnoncourt, puis renfermé dans une forteresse de Moravie, d'où il ne fut rendu à la liberté qu'à l'avénement de Paul Ier à l'empire. Il entra alors au service de France; s'attacha ensuite particulièrement à la personne de Napoléon, et fit sous lui la campagne d'Egypte en qualité de général de division: il s'opposa jusqu'au dernier moment à ce qu'on traitât avec les Anglais, prétendant que sa fidélité à son général l'obligeait à mourir au poste qu'il lui avait confié. De retour en France il fut chargé d'un commandement au camp de Boulogne, d'où il passa, à la fin de 1805, à l'armée d'Allemagne. Il fit une grave maladie à Vienne; continua de servir après sa guérison; fut employé dans la fatale expédition de Russie en 1812, et perdit une jambe au combat de Polotsk. Les événemens qui ont fait passer une grande partie de la Pologne sous les lois de l'empereur Alexandre ayant ramené le général Zajonczeck dans sa patrie, il a été élevé à l'éminente dignité de vice-roi en 1815, et jouit encore en ce moment de la confiance particulière de son nouveau souverain, qui l'honora du titre de prince à la fin d'avril 1818.

ZAKRZEWSKI (*N.*), nonce de Posen, et président de la ville de Varsovie, etc.

Issu d'une famille illustre de la Gallicie. Il se montra hautement le partisan de l'indépendance et de la liberté de son pays; et fit tous ses efforts en 1792 pour inspirer au peuple de Pologne l'ardeur dont il était animé en faveur de la nouvelle constitution du 3 mai 1791. Il fut destitué à la fin de l'année, comme ennemi des Russes; puis réélu à la même place en 1794, lorsque ces derniers furent chassés de Varsovie. Il présida aussi le conseil national établi à cette époque; fut chargé particulièrement de la police et des vivres; et arrêté ensuite par ordre de Catherine II, malgré la capitulation acceptée par Suwarow, après la reddition de Varsovie; puis conduit, avec Ignace Potoki et Thadée Mostowski, à Saint-Péters-bourg, où il resta détenu jusqu'à l'avénement de Paul Ier. Zakrzewski mourut en 1802 dans ses terres de Gallicie, et fut généralement regretté de ses

compatriotes pour ses vertus publiques et privées.

ZAMBECCARI (le comte *François*), célèbre aréonaute italien, etc.

Né à Bologne en 1756, d'une ancienne et noble famille, et l'un des quarante sénateurs de cette ville par les droits de sa naissance. Il embrassa d'abord l'état militaire, et servit comme officier de marine en Espagne, où il fut pris par les Turcs et détenu au bagne de Constantinople, d'où le ministre espagnol le fit sortir. Il voyagea ensuite dans le Levant, en Afrique et presque dans toute l'Europe, et s'y fit remarquer par des connaissances rares, et surtout par un grand amour de la science. Très-instruit dans les mathématiques, mais peu versé en physique, il voulut trouver la direction des ballons aérostatiques par des moyens ingénieux, fondés sur l'existence des divers courans d'air à différentes hauteurs, sur l'application des rames, et enfin sur l'augmentation ou la diminution du gaz, qu'il opérait à volonté, pour descendre et s'élever tour à tour. Après diverses expériences plus ou moins heureuses, mais dans lesquelles il courut néanmoins presque toujours quelque danger, il périt le 21 septembre 1812, âgé de cinquante-six ans, dans une tentative qu'il fit pour diriger son ballon qui s'accrocha à un arbre et prit feu. On assure que ce qui coûta la vie au comte Zambeccari fut d'avoir voulu tenter sa nouvelle expérience en public, et de s'être vu ainsi obligé de partir quand l'état de l'atmosphère ne le permettait pas.

ZAMOYSKY (*André*, comte de), grand-chancelier de la couronne de Pologne, etc.

Il suivit d'abord avec honneur la carrière militaire, et donna ensuite, dans diverses diètes, des témoignages de son attachement pour la patrie. Nommé successivement sénateur et grand-chancelier de la couronne, il exerça ces deux fonctions avec génie et intégrité; et s'opposa, lors des troubles qui signalèrent les commencemens du règne de Poniastowski, à tout ce qui pouvait être préjudiciable à l'état, sans que rien pût jamais altérer sa fidélité à remplir ses devoirs. Quand la désorganisation générale lui eut ôté l'espoir de remédier aux maux publics, il donna sa démissoin en plein sénat, et fit connaître les motifs de sa conduite dans un discours énergique. Il se retira alors dans une retraite paisible, sans que les instances de Poniatowski pussent l'engager à reprendre les sceaux : il fut néanmoins choisi par la diète de Pologne pour former un code de lois, dont il s'acquitta à la satisfaction de tous les citoyens. Mais les priviléges nouveaux qu'il avait assignés au tiers état ayant déplu au roi, la proclamation de ce code, monument de la sagesse et de la vertu austère de son auteur, fut suspendue jusqu'en 1791, époque où les Polonais ne sentirent que mieux tout son prix. Zamoysky mourut le 12 janvier 1792, emportant les regrets universels de ses amis et même de ses ennemis. Philosophe dans toute l'acception du mot, ses mœurs publiques et privées le rendirent aussi recommandable que ses talens politiques : il affranchit le premier ses vassaux de la servitude, en donnant ainsi à d'autres seigneurs un exemple de bienfaisance et d'humanité, qu'ils ne tardèrent pas à suivre. Placé dans des circonstances moins désastreuses, il aurait occupé un rang distingué parmi les plus grands hommes de son siècle, au lieu que sa carrière ne fut illustrée en partie que par ses vertus sociales. Lors du démembrement de la Pologne, l'empereur Josuph II ayant eu en partage les domaines de Zamoysky, lui avait offert le titre de prince, qu'il ne voulut pas accepter.

ZANETTI (*Guido*), antiquaire italien, etc.

Né en 1741 au château de Bassano. Il vint à l'âge de quinze ans à Bologne, où on lui enseigna les élémens de la langue latine, l'arithmétique et la géométrie; cependant il s'adonna particulièrement à l'arithmétique, et obtint ensuite une place d'aide computiste qui se trouva vaquer alors. Peu de temps après il fut pourvu de l'emploi de computiste en chef, avec le droit de bourgeoisie; et fit encore preuve d'un rare talent dans la connaissance des monnaies. Il composa, sous la direction du célèbre abbé Trombelli, un musée considérable de médailles antiques de la Grèce et de Rome, et consulta pour cet objet tous les auteurs anciens et les bibliothèques les plus précieuses. Il conçut aussi le projet de compléter l'ouvrage de Philippe Argelati, antiquaire de Bologne; mais, persuadé qu'une semblable entreprise ne pouvait être achevée par un seul homme, il mit à contribution les premiers savans de l'Italie, qui s'empres-

sèrent de l'aider de leurs lumières. Nommé depuis conservateur du musée des antiques de Ferrare, il occupa cette place honorable jusqu'à sa mort, arrivée le 3 octobre 1791, dans la cinquantième année de son âge. Son principal ouvrage est intitulé : *Traité des Monnaies et Médailles de l'Italie*, qui fut imprimé à Bologne.

ZANONI (*Athanase*), comédien italien, etc.

Né à Ferrare, où il reçut une bonne éducation. Son goût pour la déclamation l'ayant déterminé à embrasser la carrière du théâtre, il entra dans la troupe du célèbre Antoine Sacchi, dont il épousa la sœur; et se distingua bientôt par un jeu étonnant, qui lui valut ensuite la réputation du plus fameux artiste dramatique italien du dix-huitième siècle. Personne en effet n'égala jamais Zanoni pour la grâce de la prononciation, la vivacité et la finesse des reparties : il joignait aussi aux qualités de son état une âme noble et des mœurs qui justifièrent l'estime qu'on faisait de lui. Ayant été invité, le 22 février 1792, à un souper splendide, il tomba au retour dans un canal profond et mourut peu après. On a publié à Venise un *Recueil* de mots ingénieux et satiriques à l'usage du théâtre, par Athanase Zanoni, qui n'est pas sans mérite, et qui prouve que cet acteur avait aussi des moyens littéraires, dont il aurait pu faire un meilleur usage.

ZICHI (le comte *Charles* de), ministre d'état autrichien, etc.

Issu d'une ancienne et noble famille de Bohême. Il remplit d'abord divers emplois dans la chancellerie; fut ensuite nommé président de la chambre des finances de l'empereur François II; et fit, en cette qualité, frapper, à la fin de 1804, des médailles à l'occasion du titre d'empereur héréditaire d'Autriche, pris alors par son souverain. Il obtint peu après le portefeuille du ministère des finances; fut décoré au mois de septembre 1807 de l'ordre de la Toison-d'Or, et quitta à la fin d'août de l'année suivante le département des finances, où il fut remplacé par le comte O-Donnel, pour être simple ministre d'état et des conférences. Cependant, comme il avait montré du zèle, de l'intelligence et même des talens dans l'administration, il fut appelé en 1809, époque d'une nouvelle guerre entre l'Autriche et la France, aux fonctions de commissaire-général, ou ministre des armées impériales, charge créée expressément pour lui, et répondant à celle d'intendant-général de l'armée : ses deux frères et lui firent aussi alors l'offre de lever et équiper à leurs frais un cinquième escadron de hussards pour le régiment de Ott, ce qui fut accepté. Le comte de Zichi, s'étant trouvé à la bataille de Ratisbonne, eut beaucoup de peine à se sauver des mains des Français, et perdit même une partie de ses équipages; néanmoins il reçut, le 20 décembre, de l'empereur, une lettre de satisfaction pour ses services à l'armée; et il est encore aujourd'hui ministre d'état et des conférences du cabinet autrichien.

ZIETHEN (le baron de), lieutenant-général prussien, etc.

Né à Berlin, fils du fameux général de cavalerie de ce nom, et filleul du Grand-Frédéric. Il embrassa, dès sa plus tendre jeunesse, la carrière des armes, et fut d'abord sous-lieutenant dans le régiment de son père. Après avoir fait avec distinction les dernières campagnes contre les Français, il devint général de division, et commandait en cette qualité à l'ouverture de la campagne de 1815. Il avait son quartier-général à Charleroi, lorsqu'il fut surpris par l'armée française les 15 et 16 juin, et fit promptement sa retraite sur Fleurus, d'où, ayant encore été repoussé, il se replia sur l'armée du maréchal Blücher, et se trouva en conséquence à la bataille de Ligny, perdue par les Prussiens. Le lendemain 18 juin, le général Ziéthen faisait partie du corps qui contribua à la funeste défaite de Waterloo, et fut chargé ensuite de poursuivre les Français. Il parut un des premiers sous les murs de Paris, et vint établir son quartier-général dans cette capitale, après la capitulation. Lorsque la paix fut conclue, le général Ziethen fut nommé commandant du contingent prussien faisant partie de l'armée d'occupation, et fixa son quartier-général à Sedan, où il résida jusqu'à la fin de 1818, époque de l'heureuse retraite des troupes alliées.

ZIMMERMANN (*Jean George*), célèbre médecin suisse, etc.

Né à Burg dans le canton de Berne le 8 décembre 1728. Il étudia successivement la médecine à Gœttingue, en Hollande et à Paris; fut nommé en 1768 médecin du roi d'Angleterre, d'où sa

réputation s'étendit tellement dans le Nord, que le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, l'appela auprès de lui, et dut à ses soins les derniers adoucissemens aux maux qui terminèrent sa vie. Le comte Orloff étant arrrivé à Hanovre avec son épouse pour lui demander ses conseils, fut si charmé de son esprit qu'il le fit connaître à l'impératrice Catherine II, et cette souveraine chercha alors à l'attirer près d'elle; mais Zimmermann déclara ne pouvoir quitter l'asile qu'il s'était choisi, et n'en reçut pas moins quelque temps après, de la part de cette femme extraordinaire, l'ordre de Saint-Wladimir. La révolution française ayant étendu ses agitations jusque dans le pays habité par Zimmermann, il ne trouva d'autre moyen pour s'en mettre à l'abri que de revenir dans sa patrie, où il contracta bientôt une sorte de mélancolie, qui s'accrut encore lorsqu'il vit la raison de son fils s'aliéner et sa fille périr entre ses bras d'une maladie de langueur. Il succomba enfin lui-même à ses chagrins, le 7 octobre 1795, dans la soixante-septième année de son âge, et laissa une égale réputation de savoir, de talens et de bonté. On lui doit divers ouvrages en allemand, parmi lesquels on cite un *Poeme sur le désastre de Lisbonne*; une *Dissertation physiologique* sur l'irritabilité, et un *Essai sur la solitude*, qui fut traduit en français. Lorsque cet ouvrage parut, Catherine II venait de perdre son favori Lanskoï qu'elle aimait beaucoup, et elle nourrissait sa profonde douleur dans une solitude quand le livre de Zimmermann lui tomba entre les mains : elle reparut aussitôt à la cour, et ce fut à cette lecture qu'elle attribua, dit-on, sa consolation. Ce médecin renommé avait été marié deux fois, et sa vie a été écrite par Tissot, son ami et son rival en médecine.

ZINGARELLI (*Nicolo*), maître de chapelle de Saint-Pierre à Rome, etc.

Né à Naples le 4 avril 1752. Il perdit son père à l'âge de douze ans, et fut mis alors au conservatoire de Loretto, où il eut pour maitre de composition Fenaroli, et pour camarades Cimarosa et Giordanello. Apres sa sortie du conservatoire, où on apprend à peine les règles grammaticales, il se mit sous la direction de l'abbé Speranza, afin de pénétrer les secrets de la théorie de l'art, et composa, en 1787, pour le théâtre de Naples, *Montezuma*, ouvrage plus savant qu'agréable, et qu'Haydn estimait néanmoins beaucoup. En 1785 Zingarelli donna à Milan l'*Alzinda*, qui eut beaucoup de succès, parce qu'il avait abandonné la manière recherchée; et écrivit dès lors pour tous les théâtres de l'Italie, et surtout pour Milan et Venise. Cependant ses meilleurs opéras sont : *Ifigenia*; *Pirro*; *Artaserse*; *Apelle e Campaspe*; *Giulietta e Romeo*; *il Conte di Saldagna*; *Inès de Castro*; *la Secchia rapita*; *il Ritratto*; et enfin les deux oratorios : *la Distruzione di Gerusalemme*, et *il Trionfo di Davide*. En 1789 il donna à l'Académie royale de Musique à Paris l'opéra d'*Antigone*, poëme de Marmontel, qui, grâce aux événemens politiques, n'eut que deux représentations. A son retour en Italie, Zingarelli s'appliqua à l'étude du plain-chant, et composa, à huit voix, pour obtenir la place de maitre du Dôme de Milan : il fut élu, après un examen de trois jours consécutifs. Les circonstances l'ayant forcé ensuite de renoncer à la chapelle de Milan, il obtint à la mort de Guglielmi, arrivée en 1806, l'honneur de le remplacer à la chapelle du Vatican. Depuis cette époque Zingarelli n'a plus composé d'opéras, et s'est livré presque exclusivement à la musique d'église.

ZOEGA (*Charles*), antiquaire danois, etc.

Né en 1751 à Kiel dans le Holstein danois, de parens peu fortunés. Après avoir fait des études distinguées, il partit pour l'Italie en 1777, et visita successivement Rome, Venise, Florence, Naples, etc. Il revint ensuite à Rome, qu'il n'avait qu'entrevue, pour s'y fixer définitivement, et y conçut le projet d'une *Topographie* détaillée et suivie de cette ville fameuse, ouvrage qui fut entièrement terminé en 1800, puis revu avec soin, et considérablement augmenté en 1803 par l'auteur lui même : il est le fruit de longues observations et de recherches continuelles, d'une etude approfondie et de courses pour ainsi dire journalières. Plusieurs antiquaires avaient déjà vainement tenté ce travail, tous avaient échoué. Nardini même, le plus exact d'entre eux, fourmille d'erreurs, et sa méthode est non-seulement diffuse, mais encore désagréable. En 1787 Zoega publia son *Catalogue raisonné des Medailles impériales d'Alexandrie*, qui fut suivi, dix ans après, de

son livre *de Origine et usu obeliscorum*, ouvrage le plus complet qu'on ait jamais vu sur cette matière. Chargé d'une nombreuse famille, et ayant peu de fortune, Zoega obtint en 1798 le poste d'agent du Danemarck à Rome, avec le titre de son consul dans les états du pape ; mais les faibles émolumens de cette place ne pouvant suffire à ses besoins, que les troubles qui agitaient Rome augmentaient encore, il continua ses travaux sur l'antiquité, et prépara sa belle *Dissertation sur Lycurgue et les Menades*, dont il donna lecture à l'institut romain auquel il appartenait. Le roi de Danemarck, instruit enfin des talens et du mérite de ce savant, lui envoya alors tout à la fois le titre de son bibliothécaire et celui de professeur à l'université de Kiel, avec les moyens de vivre désormais indépendant. Après une carrière aussi laborieuse qu'utile, Zoega mourut à Rome en 1809 : il était membre de la plupart des académies italienne, danoise et allemande.

ZOLA (*Joseph*), célèbre professeur italien, etc.

Né en 1739 à Concesio, village voisin de Brescia, où il fit ses études. Il fut nommé à l'âge de vingt-cinq ans professeur au séminaire de cette ville, en même temps que son ami Tamburini. Inspirer aux élèves une piété solide, dégager la théologie des questions ineptes dont elle a été ternie par les scolastiques, remonter sans cesse aux sources pures de l'antiquité chrétienne et de la tradition, telle fut la marche constamment suivie par les deux professeurs dans leurs cours publics : ils étaient, suivant l'expression d'un auteur, les fléaux de la la morale relâchée et du *hildebrandisme*. (Il appelle ainsi les prétentions ultramontaines préconisées par le pape Hildebrand, ou Grégoire VII.) Leur courage éveilla bientôt la jalousie des fanatiques, qui, après les avoir calomniés d'abord, les forcèrent enfin de quitter Brescia ; mais aussi c'est alors que Clément XIV, d'après les conseils du cardinal Mareforschi, les vengea de ce traitement injurieux en les faisant venir à Rome pour y enseigner la théologie. Bientôt la célèbre impératrice-reine Marie-Thérèse, voulant régénérer l'université de Pavie, y appela, entre autres professeurs, Zola, qui, placé à la tête du collége germanique-hongrois, s'occupa, comme au séminaire de Brescia, à former de zélés ministres des autels. Il était déjà connu par des *Traités*, l'un sur les lieux théologiques en morale, et l'autre sur la destination de l'homme, lorsqu'il publia successivement et avec des notes savantes, 1° une nouvelle édition du *Traité* de Bullus, évêque anglican, en faveur de la divinité de Jésus-Christ, ouvrage dirigé en partie contre le père Petau, qui avait recueilli quelques passages obscurs, en apparence contraires à la certitude de ce dogme fondamental ; 2° un autre *Traité* sur l'autorité de saint Augustin dans les matières concernant la prédestination et la grâce ; 3° une *Histoire du pélagianisme*, dans laquelle il signale les auteurs qui avaient égaré Pélage, etc. ; et 4° enfin l'*Histoire antique des erreurs concernant la Trinité*, etc. Mais l'ouvrage qui a surtout établi la réputation de Zola, ce sont ses *Commentaires latins sur l'histoire ecclésiastique*, suivis d'un supplément, dans lequel il indique les sources de l'histoire, caractérise les principaux écrivains dans ce genre, et trace les règles d'une saine critique pour apprécier les faits. En effet, après avoir passé en revue les siècles de l'église et détaillé les malheurs qui l'ont affligée, il ajoute : « Vouloir, comme certaines gens, les taire ou les pallier, c'est une opinion fausse, absurde et absolument dangereuse. Un auteur ancien a tracé la règle qu'on doit suivre en écrivant l'histoire : *Ne rien dire de faux et ne rien cacher de vrai*. La connaissance des maux de l'église, comme celle de ses prospérités, tourne au profit de la religion, prouve sa divinité et fait éclater les promesses de J. C. à son église, qui se perpétue au milieu des orages. Si ces maux ne doivent plus reparaître, en omettre le récit serait peut-être une chose tolérable ; mais comme leur terme n'est pas arrivé, il faut prémunir les fidèles sur ce retour, relever leur courage et fortifier leurs espérances. » On se doute bien que Zola fut inquiété sans cesse par les partisans de la cour romaine, qui, ne pouvant le réfuter, crurent au moins le voir réduit au silence quand l'empereur François II lui eut accordé une honorable vétérance. Cependant Zola, de retour à Brescia, se proposait de publier l'*Histoire littéraire*, pour laquelle il a laissé des matériaux importans, lorsqu'il fut rappelé à Pavie pour y enseigner l'histoire des lois et de la diplomatie. A cette fonction on joignit aussi celle de bibliothécaire d[e]

l'université, et il jouissait paisiblement de sa célébrité, quand il fut nommé aux comices de Lyon, en 1801, membre du collége électoral des *dotti* : il mourut le 5 novembre 1805 à Concesio, où il était allé en vacances, emportant l'estime et les regrets de tous les gens de bien. Plusieurs écrivains s'empressèrent de répandre des fleurs sur sa tombe; et son fidèle ami Tamburini publia bientôt après deux volumes italiens des *OEuvres posthumes de Zola*, précédés de sa vie : ils ont pour objet la législation des anciens. La clarté, la justesse et la profondeur distinguent éminemment les ouvrages de cet auteur, lesquels sont écrits pour la plupart en latin élégant. Il appelle toujours les faits à l'appui des principes, présente partout la religion avec le caractère qui lui est propre, et, ce qu'il y a de mieux, il conforma constamment sa conduite à sa théorie. L'urbanité, la franchise, la modestie, l'humanité et la tolérance relevaient encore l'éclat des talens dont il était pourvu, et qu'il employa à un si noble usage.

ZONDADARI (*Antoine-Félix* Chigi), cardinal de la sainte église romaine, etc.

Né à Sienne le 14 janvier 1740, d'une des plus illustres familles d'Italie, qui, dans le siècle dernier, compta parmi ses membres un grand-maître de Malte, un cardinal et archevêque de Sienne. Il fut élevé à l'académie ecclésiastique de Rome avec le cardinal Borgia, dont il fut toujours l'ami, et prit ensuite l'habit de prélat. Nommé successivement gouverneur de Rieti et de Bénévent en 1777, puis inquisiteur de Malte, il obtint aussi en 1785 la nonciature de Bruxelles, où il resta environ quatre ans. De retour en Italie, il fut appelé, en 1789, aux fonctions importantes de secrétaire de la Propagande, et sacré en 1795 archevêque de Sienne. Lorsque Pie VI fut expulsé de Rome par les Français, le cardinal Zondadari reçut le souverain pontife dans sa terre de Saint-Quiric, qui lui servit pour tout le temps de son séjour dans le couvent de Saint-Augustin, et fut ensuite créé, par Pie VII, prêtre-cardinal du titre de Sainte-Balbina, le 23 février 1801 : le pape voulut aussi être son hôte à son passage et à son retour de France en 1804 et en 1805, de même qu'à son retour de Genève en 1816. Le grand-duc Ferdinand III ayant résolu d'exécuter le concordat fait avec le saint-siége pour la réintégration dans ses états des ordres réguliers des deux sexes, choisit le cardinal Zondadari pour président de la commission ecclésiastique autorisée à cet effet par le pontife, et ce digne ecclésiastique s'acquitta de sa mission avec un zèle et une intégrité remarquables : il faisait encore partie du sacré collége à la fin de 1819.

ZOUBOW (*Platon*), grand seigneur russe, dernier favori de Catherine II, etc.

Issu d'une famille honorable, mais peu illustrée. Il avait néanmoins reçu une excellente éducation, parlait bien français, montrait un esprit riant et poli, se mêlait de littérature et faisait agréablement de la musique, lorsqu'il entra dans les gardes à cheval où il devint lieutenant. Sa taille moyenne, mais souple et bien prise, un joli visage que la faveur n'avait point encore allongé ni rendu froid et vaniteux, faisait jeter les yeux sur lui par les femmes de la cour, lorsqu'au printemps de 1789 l'impératrice allant à Trarskoé-Selo, Zoubow sollicita et obtint la faveur d'être nommé pour commander le détachement qui la suivit. Il dîna avec Catherine, comme cela était d'usage, et bientôt, ainsi qu'il l'avait prévu sans doute, il se trouva le favori de l'impératrice, reçut un cadeau de cent mille roubles, et fut installé dans l'appartement des amans en titre avec tous les avantages accoutumés. A cette époque Zoubow avait moins de vingt-cinq ans et Catherine plus de soixante, aussi finit-elle par le traiter en fils autant qu'en amant, s'occupant elle-même de son éducation et s'attachant de plus en plus à son ouvrage. Quoiqu'il fût loin d'avoir le génie et l'ambition d'Orlow et de Potemkin, il réunit pourtant à la fin sur sa faible tête plus de puissance et de crédit que ces deux célèbres favoris ensemble; et on le vit successivement gagner en richesse et en crédit, en raison de ce que Catherine perdait de son activité et de son caractère : en effet, vers la fin de son règne tout l'empire était aux pieds de l'heureux Zoubow, qui, protégeant les émigrés français, avait même fini par déterminer Catherine à agir contre la France, lorsque la mort de l'impératrice le replongea tout à coup dans le néant d'où il était sorti. Il pleura Catherine comme un fils pleure sa mère, et ce fut le seul moment où il parut intéressant. Cependant il faut lui rendre cette justice qu'il ne peupla point, comme Menzikoff et Biren, les déserts de la Sibérie, et c'est peut-être aussi ce qui fut cause que l'empereur Paul Ier, qui d'a-

bord l'avait traité avec assez de considération, voyant qu'il n'avait rien à craindre de lui, l'éloigna de la cour, et lui donna même l'ordre, quelque temps après, de quitter la Russie. Zoubow vint alors, comme tous ses prédécesseurs, étaler en Allemagne ses richesses et les faveur de Catherine ; mais, ayant voulu bientôt enlever de vive force la princesse aînée de Courlande, soit que le duc s'en soit plaint à l'empereur, soit que Paul eût voulu profiter de cette occasion pour se venger des hauteurs passées et de l'ancienne insolence du favori, il expédia à Zoubow l'ordre de rentrer en Russie, d'où il ne tarda pas néanmoins à l'expulser de nouveau. Zoubow se trouvait, au mois de juin 1802, à Varsovie, où sa présence excita des troubles; et il fut ensuite provoqué en duel à Carlsbad, par M. de Gielgud, qui lui reprochait les malheurs de la Pologne : il eut peu après une autre affaire avec le chevalier de Saxe, dans laquelle celui-ci fut tué. Zoubow influa aussi beaucoup avec ses frères sur l'événement tragique qui amena la mort de Paul Ier, et n'a plus joui d'aucun crédit sous le règne d'Alexandre.

ZOUBOW (*Valérien*), frère cadet du précédent, etc.

Né en 1760. Il fut aussi comblé des faveurs de Catherine sans les avoir mérités. D'abord timide, puis libertin et arrogant mais bon, franc et courageux, il fit la guerre en Pologne, où il se distingua et perdit même une jambe. A la nouvelle de sa blessure Catherine lui envoya son propre chirurgien, le cordon de Saint-André, le rang de général en chef, et enfin 100,000 roubles : peu après il en obtint encore 50,000 pour payer ses dettes. En 1796 Valérien Zoubow reçut le commandement de l'armée destinée à agir contre la Perse, et s'empara d'abord de Derbent. Il fit encore quelques conquêtes, mais sans résultats importans, et l'armée russe eut également à souffrir de l'incapacité de son général, de l'insalubrité du pays et des attaques des peuples du Caucase, qui la harcelèrent continuellement. Campée sur les bords du Cyrus, elle était depuis longtemps dans l'inaction lorsque Zoubow reçut la nouvelle de la mort de Catherine, avec l'ordre de faire prêter serment à Paul Ier, et d'attendre de nouvelles instructions pour agir. Trois semaines après il fut chargé de ramener les troupes en Russie sans délai ; et, de retour à Saint-Pétersbourg, Zoubow donna sa démission et se retira en Courlande, où il possédait presque tous les domaines des anciens ducs : il mourut néanmoins à Saint-Pétersbourg le 4 juillet 1804. Son frère Nicolas, après avoir eu également part aux libéralités de Catherine, fut nommé successivement général, puis sénateur, et concourut activement à la catastrophe qui termina les jours de Paul Ier : il mourut à Saint-Pétersbourg dans le même temps que son frère Valérien.

ZUCCARELLI (*François*), illustre peintre italien, etc.

Né à Pitigliano en 1702. Il montra dès sa plus tendre jeunesse du goût pour le dessin, dans lequel il fit des progrès rapides, et s'établit ensuite à Venise, où il acquit beaucoup de réputation par ses paysages. Joseph Smith, consul de la Grande-Bretagne près la république, se plut particulièrement à favoriser les talens de cet artiste, et le fit même connaître à l'Angleterre, où il passa quelques années. Zuccarelli avait atteint le plus haut degré de célébrité où peut parvenir un paysagiste, lorsqu'il mourut à Venise en 1788, dans la quatre-vingt-sixième année de son âge.

ZUCCHI (*Charles*), feld-maréchal autrichien, etc.

Né à Reggio vers 1776. Il embrassa l'état militaire aussitôt après l'entrée des Français en Italie ; devint sous-lieutenant en 1796 dans la cohorte de Reggio, réunie ensuite à l'armée cisalpine ; fut nommé lieutenant-adjudant-major le 2 thermidor an 6, puis capitaine-adjudant-major le 15 floréal an 8 ; et enfin chef de bataillon en 1803. Devenu major des vélites royaux le 5 mai 1807, il fut élevé au grade de colonel du 1er régiment de ligne italien le 6 novembre 1807, promu au généralat de brigade le 22 juin 1809, et ensuite nommé général de division le 28 septembre 1812. Il fit les campagnes des années 5, 6, 7, 8, 9 en Italie et en France ; celle de 1803 dans le royaume de Naples, celles de 1806 et 1807 en Dalmatie, celle de 1809 en Autriche, celles de 1812 et 1813 à la grande-armée, et enfin celle d'Italie en 1814. Le 18 août 1813 il se distingua tellement à la prise de Laün en Silésie, qu'il fut cité comme un officier du plus grand mérite : il avait aussi donné des preuves de la plus grande valeur dans les campagnes précédentes. Il obtint successivement les décorations de France

et d'Italie, avec le titre de baron, et se signala sans cesse par son courage et surtout par la discipline qu'il sut maintenir dans ses troupes. Lors de la campagne de 1813 en Saxe, à la bataille de Leipzig, et notamment dans la retraite, il mérita les éloges et la confiance de Napoléon, après la chute duquel il passa au service d'Autriche, avec le rang de feld-maréchal-lieutenant, qu'il occupe encore aujourd'hui.

ZUMSTEEG (*Jean-Rudelphe*), maître de la chapelle du duc de Wurtemberg, etc.

Né en 1760 à Gausingen dans le pays de Lauffenbourg. Il jouait non-seulement de son instrument avec beaucoup d'expression, mais il était aussi excellent compositeur tant pour le violoncelle que pour le chant. Il fut élevé d'abord dans l'académie du duc, par le maître de chapelle Poli; cependant il acquit la meilleure partie de ses connaissances par l'étude des ouvrages de Matheson, de Marpug et de Dalembert; et ses compositions se distinguaient par leur gravité et leur dignité. On connaît de lui les suivantes, en manuscrit : *la Loi tartare*, opéra; *Renaud et Armide*, autre opéra; *Tamira*, mélodrame, par Huber; *Schuls* de Ganselitz, opéra; *Zaalor*, opéra de Lavaux; les chansons du drame : *les Brigands*; *la Fête du Printemps*, par Klopstock; *une Messe*; et enfin plusieurs compositions pour instrumens. Zumsteeg mourut à Stuttgart le 27 janvier 1802, à peine âgé de quarante-deux ans, et laissa de vifs regrets aux appréciateurs de son talent.

ZUYLEN-VAN-NIEVELT (le commandeur *Van*), maréchal Hollandais, etc.

Issu d'une ancienne famille noble de Hollande. Il se fit connaître d'abord avantageusement dans la marine, puis dans l'armée de terre; et se prononça toujours en faveur de la maison d'Orange. Le roi Louis Bonaparte l'accueillit néanmoins avec distinction, et le nomma, lors de l'organisation militaire, l'un des quatre maréchaux des armées hollandaises. Napoléon, qui connaissait son influence et ses talens, s'empressa aussi de l'appeler au sénat le 30 décembre 1810, après la réunion de la Hollande à la France, et le créa successivement comte de l'empire, gouverneur du palais d'Amsterdam, et enfin grand'croix de l'ordre de la Réunion : il est aujourd'hui fort âgé, et jouit d'une pension assez considérable que lui a fait le roi des Pays-Bas.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Des circonstances particulières, indépendantes de la volonté de l'éditeur, ayant retardé de plusieurs mois la publication de cet ouvrage, qui devait paraître à la fin de 1818, ont rendu ce supplément indispensable. Il contiendra donc, outre la suite nécessaire d'un très-petit nombre d'articles déjà existans dans l'ouvrage, la rectification de quelques autres, et une infinité de notices nouvelles qui n'avaient pu entrer dans le premier cadre, et dont la plus grande partie, relative aux personnages célèbres de l'Amérique méridionale, provient même de renseignemens parvenus tout récemment. Cette explication, en mettant le lecteur à portée de connaître les motifs d'un supplément si considérable, le disposera sans doute à l'indulgence que nous réclamons encore de lui dans cette occasion.

SUPPLÉMENT.

A

ABEL (*Frédéric-Godefroy*), poète et médecin allemand, etc.

Né le 8 juillet 1714 à Halberstadt, où il reçut une éducation classique. Il étudia ensuite la théologie sous Mosheim; se rendit en 1731 à Halle, pour assister aux leçons publiques de Volf, et prêcha souvent dans cette ville avec beaucoup de succès. Quoiqu'il eût de grandes espérances de remplacer le chef de l'école de St.-Jean, à Halberstadt, il quitta néanmoins l'état ecclésiastique après quelques années d'exercice, dans la crainte de se priver de la faculté de professer librement ses opinions, et surtout de se voir forcé à faire violence à l'extrême franchise et à la loyauté parfaite qui le distinguaient. Mais l'état de médecin qu'il embrassa lui offrit un écueil d'un autre genre; car, quoique praticien zélé et heureux pendant près de cinquante ans, il n'avait aucune confiance dans les moyens de la médecine, et ne cessait de répéter que cette science manquait tout à fait de principes solides, attendu que l'organisation humaine, comme il s'en était convaincu par la dissection d'un grand nombre de cadavres, variait tellement d'individu à individu, qu'on ne pouvait jamais être certain de l'effet des remèdes. On lui doit néanmoins comme docteur en médecine une dissertation très-savante sur les opérations chirurgicales, et comme poète une *Traduction de Juvénal*, en vers métriques, qui est plus remarquable par la fidélité que par l'élégance et l'harmonie. Cette traduction avait été faite dans sa jeunesse d'après les conseils de son ami Gleim, et il la retoucha peu d'années avant sa mort. Il avait aussi l'intention de corriger et de publier une autre traduction du *Remedium amoris* d'Ovide, qu'il avoit également composée dans un âge peu avancé, et de s'essayer sur les satires de *Perse*, lorsque l'âge et d'autres occupations l'en empêchèrent. M. Abel mourut le 23 novembre 1794, âgé d'environ quatre-vingts ans.

ABEL (*Charles-Frédéric*), célèbre musicien du roi de Pologne, etc.

Né à Cœthen en 1719. Il montra, dès son enfance, un goût décidé pour la musique; devint élève de Sébastien Bach, et fut ensuite attaché pendant près de dix ans à la troupe du roi de Pologne, à Dresde. Mais les malheurs de la guerre ayant réduit cette cour à une rigoureuse économie, Abel quitta Dresde en 1758, et parcourut alors successivement, dans un état voisin de la détresse, plusieurs des petites capitales de l'Allemagne. Il arriva enfin en Angleterre où il trouva bientôt à tirer parti de ses talens; et le duc d'Yorck, devenu son protecteur, le fit comprendre non-seulement au nombre des musiciens, lorsqu'on forma la troupe de la reine, avec des appointemens de 200 livres sterling, mais lui procura encore la place de directeur de la chapelle de cette princesse, qu'il garda jusqu'à sa mort arrivée le 22 juin 1788. Abel étoit moins renommé pour la composition que pour l'exécution; cependant ses morceaux furent très-répandus et souvent joués dans les fêtes publiques : il passait aussi pour le plus habile violon de son temps. Quoique d'un caractère irascible et emporté, il était néanmoins très-bien vu dans la société; et son principal défaut était la passion du vin, qui probablement abrégea ses jours.

ABILD-GAARD (*Pierre-Chrétien*), célèbre naturaliste danois, etc.

Né à Copenhague, et frère du peintre de ce nom. Il montra très-jeune des dispositions heureuses et un goût décidé pour la science; et devint ensuite l'un des médecins et des naturalistes les plus habiles du dix-huitième siècle. Il contribua à fonder l'école vétérinaire de Copenhague; fut, en 1789, l'un des savans qui eurent le plus de part à l'établissement de la société d'histoire naturelle, société qui a donné au public une suite de mémoires très-intéressans; et publia aussi plusieurs ouvrages et opuscules sur la médecine, la minéralogie et la zoologie, outre beaucoup de mémoires particuliers insérés dans ceux de l'académie des sciences de Copenhague, dont il était secrétaire, et dans ceux de la société d'histoire naturelle; il a également donné une description du fameux *Mégathérium*, en même temps que M. Cuvier, et mourut en 1808, universellement regretté.

ACÉDO (*Jérôme*), avocat espagnol, député aux cortès, etc.

Né à Valence en 1775. Il fut destiné au barreau, où il ne tarda pas à se faire une sorte de réputation; et fut ensuite élu député aux cortès où il se prononça pour le parti des libéraux. Comme il était connu pour un homme aussi modéré que prudent, on attribua d'abord cette conduite à la crainte de voir s'élever, sous une monarchie absolue, un nouveau favori qui fût aussi funeste que Godoy, dont il avait toujours été l'ennemi le plus déclaré; mais on fut pleinement désabusé lors du retour de Ferdinand VII en Espagne; car alors Acédo, voyant ses collègues user de leurs pouvoirs, et des principes d'une liberté raisonnée, pour fixer par une constitution sage des limites à l'autorité royale, se démit lâchement de ses fonctions, et se retira aussitôt dans sa patrie pour y reprendre la profession d'avocat, qu'il exerce encore aujourd'hui.

ACEVEDO (*Dominique*), financier espagnol, député aux cortès, etc.

Né en Aragon en 1760. Il avait montré quelques talens dans l'administration des finances de sa province lorsqu'il fut élu en 1813 député aux cortès, où il soutint avec violence la cause de Ferdinand VII. Cependant son caractère dur et impérieux, et ses menaces contre ceux qui ne partageaient pas entièrement son système d'accorder au monarque un pouvoir illimité irritèrent ses collègues et les éloignèrent par degrés des sentimens qu'il voulait leur faire adopter. Ainsi Acevedo, faisant en quelque sorte un dieu d'un monarque, engagea ses adversaires à limiter d'autant plus son pouvoir qu'il paraissait d'après les maximes de ses partisans, devoir un jour en abuser. Mais les principes que les patriotes établirent dans la constitution ne purent résister à la redoutable influence du fanatisme, de l'intérêt et des préjugés: et Ferdinand VII, lors de son retour en Espagne, détruisit entièrement l'ouvrage des cortès. Il paraît néanmoins que le monarque n'eut pas plus de considération pour l'ardeur avec laquelle Acevedo défendait l'autorité royale que pour les services liberticides de tant d'autres personnages; car le zélé financier resta ignoré depuis lors et vit aujourd'hui sans emploi dans un village de sa province.

ADAM (*Guillaume*), écuyer, chancelier garde du sceau et membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né à Leith en Écosse où son père était architecte. Il fut d'abord destiné à l'étude du droit, et il obtint de bonne heure un siège au parlement, où il fit partie de la minorité lors de l'expulsion de M. Wilkes. S'étant ensuite attaché au char de lord North, contre l'opposition, il se trouva offensé de certaines expressions dont M. Fox s'était servi dans la chambre des communes à son égard, et l'ayant appelé en duel il blessa légèrement son adversaire. M. Adam, devenu alors l'un des plus ardens champions du ministère, fut nommé successivement chancelier garde du sceau, conseiller d'état du prince régent en Écosse, lord-lieutenant du comté de Kinross, et enfin avocat du roi et de la compagnie des Indes orientales. Il ne parut point au parlement pendant quelques-unes des années antérieures à 1807, époque où il fut élu pour le comté de Kincardine; et a publié depuis quelques-uns des *Discours* qu'il prononça dans la chambre des communes, entre autres celui sur la question des priviléges dans l'affaire de sir Francis Burdett. M. Adam ne fait plus partie du parlement depuis la dernière élection générale.

ADDINGTON (*Antoine*), médecin anglais, père du ministre, etc.

Il fit ses études à Oxford, au collége

de la Trinité, où il prit le grade de maître ès-arts en 1740 et celui de docteur en 1744; et fut admis dans le collége des médecins de Londres en 1756. Le docteur Addington s'établit ensuite à Réading, où il fut très-recherché, surtout pour le traitement de l'aliénation mentale; et fit bientôt une fortune considérable. Son intimité avec le fameux Chatam était si grande, que le parti du lord Bute le choisit pour négocier secrètement la rentrée de ce ministre, qui venait de se retirer après la paix de 1762: M. Addington rendit compte de cette négociation dans une brochure qu'il publia, et mourut en 1790. On cite parmi ses ouvrages un *Essai sur le scorbut*, suivi d'une méthode pour conserver l'eau douce à la mer; et un autre *Essai sur la mortalité des bestiaux*: il ne faut pas le confondre avec le docteur Etienne Addington, prêtre non conformiste, qui a donné au public une grammaire grecque et une vie de saint-Paul.

ADOLPHUS (*John*), membre de la société des antiquaires de Londres, etc.

Né dans la capitale de l'Angleterre. Il résida ensuite pendant quelque temps à l'île de Saint-Christophe avec un caractère public, puis vint s'établir à Londres en 1790 comme procureur, profession qu'il quitta bientôt pour celle d'avocat plaidant qu'il exerce encore aujourd'hui. Il cultiva aussi la littérature avec succès et aida M. Coxe dans l'impression des mémoires de sir Robert-Walpole. M. Adolphus a donné lui-même au public plusieurs ouvrages qui se recommandent en général par l'intérêt des sujets, l'exactitude des recherches, la véracité et l'impartialité, comme aussi par le naturel et la correction du style. Cependant on chercherait inutilement dans les écrits de cet auteur l'esprit philosophique et la profondeur des vues qui ont fait la réputation d'un petit nombre d'historiens, et le lecteur sera à portée d'en juger s'il jette un coup d'œil sur l'un des ouvrages suivans: *Mémoires biographiques de la révolution française*, publiés en 1799; le *Cabinet anglais*, contenant des portraits de personnages illustres gravés d'après des tableaux originaux; *Histoire d'Angleterre*, depuis l'avénement du roi George III jusqu'à la conclusion de la paix de 1783; *Réflexions sur les causes de la rupture actuelle avec la France*; et enfin *Vue générale des possessions intérieures et étrangères* de la couronne d'Angleterre, des lois, du commerce, des revenus, des administrations et autres établissemens tant militaires que civils.

AHLWARDT (*Pierre*), professeur de métaphysique suédois, etc.

Né le 19 février 1710, à Greifswalde en Poméranie, où son père était un pauvre cordonnier. Il fit néanmoins des études distinguées; obtint ensuite la chaire de logique et de métaphysique dans sa ville natale, et s'acquit bientôt la plus juste et la plus haute considération par une bienfaisance, une véracité et un zèle à remplir ses fonctions qui ne se démentirent jamais. On cite, parmi les principaux ouvrages de ce professeur, la *Brontothéologie*, ou Méditations pieuses sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs; *Réflexions sur la Confession d'Augsbourg*; quelques *Sermons* et des *Dissertations philosophiques*: celles qu'il publia en 1734 et 1740 sur *l'Immortalite de l'Ame* et sur la *Liberté de Dieu* furent remarquées dans le temps, et firent connaître son respect pour la vérité, par la réfutation qu'il fit lui-même dans un écrit postérieur des idées qu'il avait d'abord hasardées sur la liberté de Dieu; elles tendaient à substituer une espèce de nécessité incompatible avec les notions reçues en théologie. Il fut aussi le fondateur d'un ordre auquel il donna le nom d'*Ordre des Abélites*, dont les associés faisaient profession de candeur et de sincérité parfaite. Sa maxime favorite était: « Donnez à la chose qui vous » occupe pour le moment, quelque mi» nutieuse qu'elle soit, toute l'attention » dont vous êtes capable. » Ahlwardt » mourut le 1er mars 1791 dans sa quatre-vingt-unième année.

AIKIN (*Jean*), littérateur et médecin Anglais, etc.

Né à Warrington dans le comté de Lancastres, et fils d'un ministre presbytérien qui enseignait la théologie dans l'école de cette petite ville. Il commença en 1780 à exercer la chirurgie, à laquelle il joignit ensuite la médecine; et donna au public un grand nombre d'ouvrages qui sont généralement estimés. Aikin s'était proposé de publier une *Histoire complète de la Médecine* en Angleterre; et avait dans cette vue fait dès 1775 un appel aux savans pour en obtenir les livres et les renseignemens nécessaires; mais l'insuffisance des secours qu'il reçut le força de renoncer à

son entreprise, et il se décida à publier séparément un fragment d'histoire médicale sous le titre de *Mémoires biographiques sur la Médecine*, qui contient des détails souvent très-curieux et très-peu connus sur plus de cinquante médecins, chirurgiens, etc. qui vécurent entre les années 1230 et 1677. Lorsque Napoléon menaçait l'Angleterre d'une descente, le docteur Aikin, dans la vue de montrer à ses compatriotes ce que peut contre les tentatives de l'ambition la résistance courageuse d'une poignée d'hommes épris de l'amour de la liberté et de la patrie, traduisit et fit paraître en 1803 l'*Histoire de l'Invasion de la Suisse par les Français* : ouvrage qui fit une sorte de sensation avantageuse à l'auteur. Ce littérateur médecin est aussi l'éditeur d'un écrit périodique qui parait chaque année, depuis 1801, sous le titre de *Revue annuelle* ou *Histoire de la Littérature*, et commença à diriger en 1807 un autre journal mensuel sous le titre de : *Atheneum*. Ces divers ouvrages de M. Aikin prouvent une grande variété de connaissances, un esprit sage, réfléchi, impartial, et surtout un goût délicat : ils sont en général écrits d'un style simple, correct et élégant.

AITON (*Guillaume*), botaniste anglais, etc.

Né en 1731 dans le comté de Lanerck en Écosse. Il fut d'abord simple jardinier et devint en 1759, à la recommandation du célèbre Miller, directeur du jardin du roi d'Angleterre à Kew. (C'était un immense dépôt où les végétaux de toutes les parties du globe étaient apportés et se répandaient ensuite dans l'Europe.) Aiton contribua à l'enrichir encore, et parvint même à y faire vivre et prospérer des plantes dont la culture était regardée jusqu'alors comme impossible. Il publia en 1789, sous le titre de *Hortus Kewensis, or a Catalogue of the plants cultivated in the royal botanic garden at kew*, ouvrage fait avec beaucoup de méthode et de précision, et qui est en quelque sorte le catalogue de toutes les plantes cultivées dans ce jardin. Le nom de chaque espèce est suivi de la phrase linnéenne qui en exprime les caractères distinctifs; ses variétés, son origine et sa culture y sont également désignées avec un soin particulier : on y trouve aussi la description d'un grand nombre de plantes rares et nouvelles; mais ce qui le rend plus précieux encore pour l'Angleterre, c'est qu'il indique l'époque précise où chacune de ces plantes a été introduite ainsi que le nom de celui qui l'a envoyée ou apportée, et les jardins où elle a été cultivée pour la première fois. Le soin qu'Aiton a pris de nommer comme ses principaux collaborateurs les deux naturalistes suédois Solander et Dryander fait honneur à sa modestie : cet excellent botaniste mourut en 1793, âgé de soixante-deux ans.

AKOUI (*N*), général tartare et premier ministre chinois sous l'empereur Kian-loung, etc.

Issu d'une famille pauvre quoique distinguée parmi les Tartares Mantchoux, il dut à son seul mérite toute sa fortune, et employa les premières années de sa jeunesse à l'étude des sciences chinoises, dans lesquelles il fit de rapides progrès. Après la mort de son père, il vécut longtemps à Pékin, obscur, confondu dans la foule, et paraissant n'avoir d'autre ambition que celle de cultiver les lettres; mais un hasard heureux lui ayant procuré l'occasion d'approcher du premier ministre, avec lequel il eut à traiter d'une affaire délicate et compliquée, la clarté, la précision et la justesse de sens qu'il mit dans cette discussion frappèrent tellement ce seigneur d'étonnement qu'il résolut de l'employer. En effet, lorsque la guerre éclata contre les Eleuths, en 1757, il envoya Akoui servir dans l'armée chinoise avec l'ordre secret de ne laisser échapper aucune occasion de lui faire part de l'état des affaires dans le lieu où il se trouverait. Il s'acquitta de sa commission avec autant de zèle que d'intelligence, et le ministre de son côté instruisait l'empereur sans lui laisser ignorer le nom de l'officier dont il tenait de si exactes relations. Le monarque n'oublia pas Akoui quand l'occasion s'en presenta, et il le plaça d'une manière honorable pendant les guerres qui suivirent et dans le cours desquelles Akoui continua de donner des preuves éclatantes d'activité, de prudence et de valeur. Nommé l'un des grands de sa bannière, puis mis successivement à la tête de plusieurs tribunaux, l'époque de sa plus grande gloire fut la réduction des Miao-ssé, peuples demi-sauvages concentrés dans les montagnes affreuses qui séparent les provinces de Se-tchouen et de Kouei-tcheou, lesquels bravaient

depuis deux mille ans toute la puissance chinoise, qui n'avait pu ni les dompter ni les détruire ; ils formaient dans ces montagnes toutes hérissées de rochers, coupées de gorges, de ravins et de précipices, deux petits états soumis à des princes particuliers, connaissaient l'usage des armes à feu, avaient des villes, des places fortifiées, et descendaient souvent de ces hauteurs pour exercer le pillage dans la plaine et les campagnes voisines. Une armée de 40,000 Chinois récemment envoyée contre ces barbares venait encore d'être détruite lorsque le monarque prit la résolution de déployer toute sa puissance pour exterminer ce féroce ennemi domestique, et jeta les yeux sur Akoui, qu'il nomma général de cette expédition. Le choix d'un officier jusqu'alors subalterne et qui n'avait point encore commandé en chef étonna tout le conseil ; mais l'événement prouva que ce choix était éclairé et réfléchi. Le premier soin du nouveau général fut d'assurer ses vivres, et il pourvut à leur transport à bras d'hommes, seul moyen praticable dans ces sites escarpés : parmi ses munitions il comprit une grande quantité de métal en lingots pour fondre des canons sur les lieux mêmes. Akoui pénétra ensuite dans les montagnes par les mêmes défilés que son prédécesseur ; cependant il eut soin de s'emparer de tous les rochers voisins en y faisant grimper des troupes, et il conserva toujours ses derrières libres. Akoui ne précipitait rien et profitait alternativement de la nuit ou d'un grand brouillard pour faire monter ses soldats et se rendre maître des montagnes; jamais il ne reculait, et chaque pas qu'il faisait en avant était une portion de terrain perdu pour l'ennemi. Ce fut en s'attachant à suivre avec constance ce plan d'opérations que ce général parvint enfin à dompter ces sauvages montagnards, après les avoir forcés dans leurs retraites les plus profondes : des deux princes qui les gouvernaient l'un périt dans le cours de cette guerre, et l'autre fut pris et conduit à Pékin avec toute sa famille. Les malheureux Miaossé firent néanmoins pour défendre leur pays et leur liberté tout ce qu'on peut attendre de la valeur humaine : les femmes elles-mêmes combattirent avec acharnement; et on cite le trait suivant d'une de ces courageuses montagnardes. Depuis plus de deux mois on employait la force et la ruse pour s'emparer d'un petit fort bâti sur un roc très-élevé; mais toutes les tentatives des assiégeans restaient sans succès, lorsqu'un jour, de très-grand matin, quelques soldats qui étaient de garde ayant entendu le bruit que faisait une personne qui s'observe en marchant, s'approchèrent doucement et crurent apercevoir quelque chose en mouvement. Deux ou trois des plus lestes, à l'aide des crampons de fer attachés à leurs souliers, grimpèrent de ce côté et découvrirent une femme qui puisait de l'eau et qu'ils arrêtèrent. Sommée de déclarer quels étaient ceux qui s'obstinaient depuis si longtemps à défendre le fort, elle répondit : « C'est » moi : je manquais d'eau, et je suis venue avant le jour en chercher ici où » je ne comptais nullement vous rencontrer. » Devenue captive elle leur découvrit un sentier caché par lequel elle les conduisit jusque dans le fort, où elle était restée seule, et dont elle composait réellement toute la garnison, tantôt tirant quelques coups de fusil, tantôt détachant quelques morceaux de rochers qu'elle précipitait sur les troupes, qui s'efforçaient inutilement de grimper. L'importance de la conquête du pays mérita au général Akoui des honneurs extraordinaires; l'empereur alla le recevoir à huit lieues de Pékin, et le ramena lui-même en triomphe dans sa capitale : il fut en même temps créé comte de l'empire, décoré de la ceinture jaune et du manteau à quatre dragons en broderie d'or, ornemens affectés aux seuls princes titrés du sang impérial. L'année suivante il fut déclaré premier ministre, et devint l'ami, le conseil et le dépositaire de son maître. Cette place éminente qui devait le fixer à la cour n'empêcha pourtant pas le monarque chinois de l'employer au dehors, et de lui confier toutes les entreprises importantes dont on jugeait l'exécution difficile, telles que celles dont nous allons parler. Depuis quelques années le Hoang ho rompait toutes ses digues surtout dans le voisinage de la ville Y-Fong Hien, et portait le ravage et la désolation dans toutes les campagnes de cette partie de la province de Ho-nan. Tous les efforts des mandarins, réunis à ceux des plus habiles hydrauliques de l'empire, n'avaient pu contenir ce fleuve impétueux, et la dernière ressource de l'empereur fut d'y envoyer Akoui, qui partit en 1779. Après avoir tout vu, tout examiné, il fit commencer les travaux,

auxquels il employa une multitude innombrable de bras, et l'on creusa par son ordre un vaste canal (pris au-dessus de l'endroit où se faisait le plus grand effort des eaux) qu'il fit continuer jusqu'à sa jonction avec une autre rivière de la province de Kiang-nan. Akoui animait les travailleurs par sa présence, et lorsque le canal fut achevé on y fit couler les eaux du Hoang-ho, qui s'y précipitèrent comme dans leur lit naturel : on commença alors à découvrir les deux rives du fleuve, qu'on n'avait pas aperçues depuis plusieurs années, et les terres voisines ne tardèrent pas à être rendues à la culture. Ce grand ouvrage, exécuté en moins de quinze mois, coûta près de quarante millions, monnaie de France, tirés des trésors de l'empereur; mais aussi la Chine eut de plus un nouveau canal navigable, qui ouvrit des communications utiles dans une étendue de plus de vingt lieues. Cependant en 1782 le même fleuve recommença ses ravages, et plus de cinquante mille familles furent réduites à la misère, errant tumultueusement dans les lieux où elles espéraient trouver des subsistances. La cour de Pékin alarmée chargea encore Akoui de contenir cette multitude; et celui-ci promit à ces infortunés de les nourrir en leur faisant ouvrir les greniers de la province : mais il exigea d'eux qu'ils travaillassent à réparer les ravages de l'inondation : c'est ainsi que bientôt, et à l'aide de cette multitude de bras, il parvint de nouveau à dessécher les terres submergées. Akoui conserva toujours, outre la faveur de son maître, l'estime des deux nations chinoise et tartare ; et il survécut peu à l'empereur Kian-loung qui mourut à l'époque de la révolution française.

ALBANÈZE (*N.*), célèbre chanteur italien, etc.

Né à Naples en 1731. Il acquit une excellente méthode au conservatoire de cette ville; et devint ensuite un fameux chanteur, du genre de ceux que les Italiens nomment *Soprano*. Il vint en France en 1747 à peine âgé de dix-huit ans; et son chant fut extrêmement goûté à Paris. Il entra ensuite à la chapelle du roi ; et fut aussi nommé premier chanteur au concert spirituel, où il eut beaucoup de succès. Pendant dix ans, c'est-à-dire depuis 1752 jusqu'en 1762, Albanèze composa plusieurs airs et des duos pleins de grâce et de mélodie, qui ont eu long temps beaucoup de vogue, et qu'on répète encore quelquefois avec plaisir. Cependant, ce chanteur-compositeur était depuis un grand nombre d'années retombé dans une sorte d'obscurité lorsqu'il mourut à Paris vers 1800, âgé de soixante-neuf ans : il fut généralement regretté pour son amabilité et ses talens.

ALBERTI DI VILLANOVA, (*François* d'), auteur piémontais, etc.

Né à Nice, en 1737 Il fit de fort bonnes études ; cultiva ensuite les belles-lettres ; et publia bientôt le meilleur dictionnaire Français-Italien, et Italien-Français que nous ayons. Le succès des trois premières éditions de ce dictionnaire, l'engagea à le perfectionner dans une quatrième, qu'il donna à Marseille en 1796, et qui fut suivie du *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua Italiana*, ouvrage fort estimé, et qui peut tenir lieu, à des étrangers, du dictionnaire *della Crusca*. Alberti était occupé à donner une nouvelle édition de ce dernier travail, lorsqu'il mourut à Lucques, en 1800, âgé d'environ soixante-trois ans.

ALI-BEY, voyez son article au premier volume, page 16, et ajoutez :

Il partit pour la Syrie dans les derniers mois de 1818, sous le nom d'Hady-Othman ; mais soit que les Musulmans eussent déjà connaissance de ses premiers voyages et de son déguisement nouveau ; soit d'autres motifs qu'on ignore encore en ce moment, Ali-Bey mourut subitement en 1819, non sans soupçon de violence, au village de Balka : ses effets, papiers, etc. furent saisis et enlevés par ordre du pacha de Damas.

ALBRECHTS-BERGER, (*Jean-Georges*), compositeur de musique et fameux organiste allemand, etc.

Né à Kloster-Neubwr, en 1729. Il entra à l'âge de sept ans dans le chapitre de cette ville pour y chanter le dessus; et passa de là à l'abbaye de Mœlk, où il fut chargé de la conduite d'une école ou gymnase. Il apprit ensuite l'accompagnement et la composition sous Monn, organiste de la cour ; devint organiste lui même, d'abord à Raab, puis à Maria-Taferl ; et fut pendant douze ans organiste à Mœlk. En 1772 il fut appelé aux mêmes fonctions à la cour, puis élu membre de l'académie musicale de Vienne. Nommé l'année suivante maître de chapelle de l'église ca-

thédrale de Saint-Etienne de cette ville, il obtint aussi, en 1788, l'honneur de faire partie de l'académie de musique de Stockolm. Albrechts-Berger, l'un des plus savans contrapuntistes modernes, forma un grand nombre d'élèves parmi lesquels on distingue Beethoven; et le célèbre Haydn avait pour lui une si grande estime qu'il le consultait sur ses ouvrages: il mourut le 7 mars 1803, âgé de soixante-quatorze ans. Il a composé entre autres morceaux choisis un *oratorio* allemand, à quatre voix, avec accompagnement d'instrumens, ainsi que beaucoup de motets pour la société de musique de Vienne. On lui doit aussi plusieurs autres ouvrages tels que *quatuors*, *fugues*, *concertos* etc, dont quelques uns sont encore en manuscrit. Son *Traité élémentaire de composition*, publié en 1790 à Leipsig, un des meilleurs ouvrages de ce genre, est, relativement à l'harmonie et au contrepoint modernes, ce que le *gradus* de Fux est aux anciens; mais il est plus methodique et bien mieux rédigé que l'ouvrage de ce dernier.

ALOPÉUS (*Maxime* d'.), ministre de Russie à Berlin, etc.

Né à Wibourg et fils d'un archidiacre de la cathédrale de cette ville. Il fit des études distinguées; embrassa la carrière diplomatique, devint ensuite envoyé de Russie en Prusse; et fut nommé en janvier 1796, conseiller d'état de S. M. l'Impératrice Catherine II. Il fut remplacé à Berlin par M. de Kalitcheff, et alla depuis résider successivement près du cercle de Basse-Saxe et de la Diète de Ratisbonne. Sa cour le choisit une seconde fois, en 1802, pour la légation de Berlin, où il demeura pendant la guerre de la Russie et de l'Autriche avec la France; et il fut ensuite envoyé près du roi de Suède pour l'engager à évacuer le pays de Lauenbourg, ce qu'il obtint. Au mois de mars 1806, M. d'Alopéus fut chargé de remettre au baron de Hardenberg la grande croix de l'ordre de Saint-André, et sollicita sa démission en 1810, pour revenir habiter Berlin comme simple particulier. Cependant l'empereur Alexandre le nomma, à la fin de 1815, conseiller privé en activité; et il est encore aujourd'hui au service de ce souverain.

ALOPÉUS (*David* d'), ministre russe en Suède, etc.

Né aussi à Wibourg, et frère cadet du précédent. Il fut élevé à l'académie militaire de Stutgard, et épousa ensuite une Hanovrienne, remarquable par sa beauté. Chargé, en 1810, d'engager le roi de Suède à se résigner aux événemens, ses efforts furent non-seulement inutiles, mais Gustave le fit même arrêter lors de l'invasion des Russes dans la Filande suédoise: il donna aussi l'ordre d'apposer les scellés sur tous ses papiers: l'empereur Alexandre, pour dédommager M. d'Alopéus d'une telle rigueur, le nomma son chambellan, le décora de la croix de Sainte-Anne de première classe, et enfin lui donna une terre produisant 5 000 roubles de revenu. Ce diplomate signa peu après le traité de paix avec la Suède, et fut alors élevé à la dignité de conseiller privé. A la suite de la révolution qui priva Gustave du trône, il fut de nouveau envoyé en Suède pour complimenter le duc de Sudermanie, qui venait de succéder à son neveu; et devint immédiatement après ministre de Russie à la cour de Naples. Mais il reçut contre-ordre à Wilna et retourna à Saint Pétersbourg, d'où il partit encore en 1811 pour se rendre auprès du roi de Wurtemberg. Pendant les campagnes de 1814 et 1815, M. d'Alopéus fut attaché à l'administration centrale des armées alliées, et nommé ensuite gouverneur général de la Lorraine, pour l'empereur de Russie.

ALSTRŒMER (*Claude*), naturaliste suédois, etc.

Né en 1736. Il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et fut l'un des élèves le plus distingués du célèbre Linnée. Il voyagea en diverses contrées de l'Europe, et commença par l'Espagne, où il recueillit des plantes qu'il envoya à son maître, et que celui-ci plaça dans son *Species Plantarum*, en citant son élève. En débarquant à Cadix, Alstrœmer vit chez le consul de Suède les fleurs d'une plante originaire du Pérou; frappé de sa beauté, il en demanda et obtint des graines, qu'il envoya tout de suite à Linnée: elles prospérèrent, et furent généralement cultivées sous le nom de *Lis d'Alstrœmer*, ou *des Incas*: Linnée confirma depuis cette dénomination, en nommant *Alstrœmeria* le genre que cette première espèce avait engagé à établir. Claude Alstrœmer, après s'être occupé de diverses parties de l'egriculture et de l'histoire naturelle, mourut en 1794, âgé de cinquante-huit ans. On lui doit une description du *Babian*, espèce de

singe, laquelle a été insérée dans les *Mémoires de l'Academie de Stockholm.*

AMALIE, duchesse douairière de Saxe-Weimar, etc. (Voyez SAXE-WEIMAR.)

AMMAN (*Ignace-Ambroise*), géographe allemand, etc.

Né le 7 décembre 1753, à Mühlhim, sur le Danube. Il entra d'abord au service du comte de Schenck, d'où il passa à celui du prince évêque d'Augsbourg, qui l'éleva ensuite au rang de conseiller aulique, et le nomma arpenteur public à Dillingen. Devenu, en 1803, conseiller de la direction de ce pays pour le roi de Bavière, il se retira à Ulm en 1816 avec une pension, et habite encore cette ville au moment où nous écrivons. Il a publié en allemand un ouvrage intitulé : *la Determination géographique de la Souabe orientale et des pays voisins*, travail digne de la plus grande confiance, comme résultant d'observations faites avec un secteur de dix pieds et un sextant à réflexion, de Dollon : on doit encore à Amman les six feuilles formant la partie sud-ouest de *la grande carte de Souabe* gravée à Stuttgard par Abel.

AMMON (*Christophe-Frédéric*), littérateur et théologien bavarois, etc.

Né à Bayreuth le 16 janvier 1766. Il fut nommé, en 1790, professeur extraordinaire de philosophie; puis quatrième professeur ordinaire de théologie; et enfin deuxième prédicateur de l'université d'Erlang. Devenu, en 1794, professeur ordinaire et prédicateur de l'université de Gœttingue, où il fut fait conseiller du consistoire en 1803, il se vit appelé l'année suivante à Erlang avec les mêmes titres, auxquels il joignit alors celui de directeur du séminaire homilétique. Il n'a cessé, depuis 1784, de publier, en vers et en prose, en allemand, et surtout en latin, un grand nombre d'ouvrages et de pièces académiques, dont nous n'indiquerons néanmoins que les principaux, pour ne pas abuser de la patience du lecteur. On remarque d'abord une *traduction* allemande de l'Hécube et de l'Andromaque *d'Euripide;* la nouvelle version grecque *du Pentateuque*, d'après le manuscrit unique de la bibliothèque de Saint Marc, à Venise; le *nouveau Journal théologique* de Nuremberg; des *Opuscules académiques* contre la philosophie de Kant; l'*Histoire de la théologie homilétique*, contenant la période écoulée depuis Jean Hus jusqu'à Luther, avec une introduction historique, à compter de l'établissement du christianisme jusqu'à la fin du quatorzième siècle. (Cet ouvrage, fort estimé des protestans, fait partie de l'histoire des arts et des sciences, publiée par une société de gens de lettres et de professeurs de Gœttingue.) Le tome quatrième du *Nouveau Testament* grec avec les commentaires de Kopp, contenant l'épître aux Romains; et enfin des *traités de théologie*, des *sermons*, et un grand nombre d'*articles* insérés dans les journaux littéraires d'Erlang et de Gœttingue.

AMORETTI (l'abbé *Charles*), minéralogiste italien, membre de plusieurs académies, etc.

Né dans le Milanais vers 1743. Il devint l'un des docteurs bibliothécaires de la bibliothèque ambroisienne à Milan; et fit preuve de connaissances profondes en minéralogie, dans son ouvrage intitulé : *Voyage de Milan aux trois lacs* de Côme, de Lugano et Majeur. Il est aussi auteur d'une foule d'autres écrits parmi lesquels on cite plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires* de la société des savans dispersés, appelée *Società italiana;* d'un volume d'*Observations* sur la vie et les dessins de Léonard de Vinci publié en 1788, d'après de profondes recherches à la bibliothèque ambroisienne, si riche en manuscrits; et enfin de la seconde édition du *Code diplomatique* de Fumagalli, accompagné de notes savantes et judicieuses qui n'étaient point dans la première, et dont Amoretti fit usage après la mort de l'auteur, qui les lui avait laissées : l'éloge de Fumagalli qui s'y trouve est aussi d'Amoretti. Lors du couronnement de Napoléon à Milan en 1805, cet abbé publia en français une *Description* de cette ville et de ses environs, avec l'indication des curiosités, et l'itinéraire de la cité et de la banlieue, sous le titre de *Guide des étrangers dans Milan et dans les environs de cette ville :* il fut alors décoré de la croix de la couronne de fer, puis nommé tout à la fois membre de l'institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie et du conseil des mines : il est aussi aujourd'hui l'un des quarante de la société italienne des sciences, et membre des académies de Turin, Naples, Genève, etc. La fortune de l'abbé Amoretti, quoique médiocre, suffit à ses besoins, car ses goûts sont aussi simples que ses mœurs. On lui doit également

une édition du *Premier voyage autour du monde*, par Pigafetta, avec des notes et des éclaircissemens; et un *Voyage* de Ferrer Maldonad à l'Océan atlantique pacifique, par le nord-ouest, etc.

ANDERMATT (*N.*), général suisse, etc.

Né dans l'un des cantons aristocratiques. Il prit parti pour le directoire de la république helvétique, et fut chargé, au mois d'août 1802, du commandement en chef des troupes et milices nationales destinées à soumettre les petits cantons démocratiques, insurgés pour la conservation de leurs anciennes constitutions. Ce fut aussi lui qui assura la retraite momentanée de cette administration suprême lors des progrès des insurgés; et ses avant-postes essuyèrent même d'abord quelques échecs. Mais il marcha bientôt sur Zurich, qu'il fit bombarder; et la place capitula au commencement de septembre. Le général Andermatt, poursuivant alors ses succès, reprit Morat, et chassa ensuite les insurgés de Vuiller. A la fin du mois, il annonça leur retraite de devant Fribourg, et devint, en octobre, membre du sénat. Il assista, en juin 1809, comme député du canton de Zurich, à la diète helvétique tenue à Fribourg; et fut, au mois d'avril 1816, nommé l'un des commissaires aux négociations de Berne, relativement à la capitulation militaire avec la France.

ANDERSON (*Enéas*), officier et écrivain anglais, etc.

Il suivit, en 1792, lord Macartney dans son ambassade à la Chine, comme maître d'équipage sur le vaisseau de guerre *le Lion;* et, se trouvant doué d'un esprit observateur et de manières affables et insinuantes, il lui fut facile de recueillir sur l'état intérieur de cet empire, comme sur le caractère, les mœurs et les usages de ses habitans, des notions curieuses qu'il rendit publiques dans une *Relation de l'ambassade anglaise à la Chine*, pendant les années 1792, 1793 et 1794, contenant les diverses circonstances de l'ambassade, le détail des mœurs et des coutumes des Chinois, la description du pays, des villes, etc. M. Anderson publia aussi en 1802, étant alors lieutenant du quarantième régiment d'infanterie anglaise, un *Journal* des forces qui firent voile des Dunes, au mois d'avril 1800, pour une expédition secrète sous le commandement du lieutenant-général Pigot, jusqu'à leur arrivée à Minorque, et continué pour toutes les opérations subséquentes de l'armée sous le commandement du général sir Ralph Abercrombie, dans la Méditerranée et l'Egypte, etc., avec un précis sur Malte: c'est la moins intéressante des relations anglaises publiées à l'occasion de cette campagne célèbre sur laquelle l'ouvrage de sir Robert-Thomas Wilson a donné d'ailleurs des détails si étendus, et fait des révélations si importantes. Anderson n'a fait que retracer, sur les opérations militaires, des détails que lui avaient communiqués d'autres officiers; cependant tout ce qui dans son ouvrage se rapporte à Malte mérite de fixer l'attention, surtout relativement à la topographie et à l'histoire naturelle.

ANDREAE (*Jean-Gérard Reinhard*), célèbre pharmacien hanovrien, etc.

Né à Hanovre en 1724. Il fit ses premières études à Berlin, et parcourut ensuite les principales universités de l'Allemagne et de la Hollande. Il séjourna aussi quelque temps en Angleterre, et contracta, pendant ses voyages, des relations d'amitié avec les physiciens et les chimistes les plus célèbres de ce temps, tels que Muschenbroeck, Franklin, de Luc, Gmelin, etc. De retour à Hanovre, il prit la direction de la pharmacie de son père; publia, dans le *Magasin Hanovrien*, des Dissertations de physique et de chimie, la plupart intéressantes; et forma un beau cabinet d'histoire naturelle, dont il a laissé à sa mort un catalogue raisonné. En 1765, le roi d'Angleterre chargea Andreae d'examiner les principaux genres de terre de l'électorat de Hanovre, et le résultat de ses recherches parut en 1769 sous le titre de *Dissertations* sur un grand nombre de terres qui forment le sol des possessions allemandes de S. M. britannique, et sur leur emploi pour l'agriculture. Les pertes de fortune et les souffrances physiques qui remplirent la fin de sa vie interrompirent ses travaux, mais n'altérèrent pourtant pas la douceur de son caractère; et il était non moins distingué par ses connaissances que par ses vertus, lorsqu'il mourut en 1793, âgé de soixante-neuf ans, regretté surtout des pauvres, qu'il avait toujours soignés gratuitement.

ANDRÈS (l'abbé don *Juan*), savant jésuite espagnol, etc.

Né à Valence en Espagne. Il entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, où il se passionna pour les belles-lettres; et se réfugia en Italie avec les religieux de son ordre lors de la destruction de la compagnie de Jésus en Espagne. L'abbé Andrès commença à se distinguer, en 1776, par un *Essai* qu'il publia sur la philosophie de Galilée; et après avoir habité plusieurs années la Toscane il vint à Parme, où il donna au public en 1782, le premier volume d'un ouvrage important intitulé : *Dell' origine, del progresso e dello stato attuale d'ogni litteratura*. De Parme il passa à Mantoue, où il se lia plus particulièrement avec le célèbre ex-jésuite Xavier Bettinelli, et il fut, comme lui, une des principales lumières de l'académie de cette ville. Son mérite l'ayant ensuite fait appeler à Naples, il y fut nommé bibliothécaire royal, emploi qui le fit respecter sous les derniers gouvernemens de ce pays, et dans lequel le roi Ferdinand trouva quelque gloire à le maintenir à son retour en 1815. Malgré les vicissitudes politiques de cette contrée, l'abbé Andrès, tout entier à son goût dominant, n'a jamais ralenti ses études et ses travaux, et il continua sa volumineuse *Histoire littéraire*, qui fit admirer de plus en plus, outre la vaste érudition de l'auteur, la sagacité d'un esprit très-pénétrant joint à la délicatesse du goût le plus épuré : on doit encore à l'abbé Andrès des *Lettres* concernant ses voyages, etc. Les recherches de ce savant auteur le conduisirent aussi en 1809 à découvrir positivement que la narration de l'Amalfitain Pansa ou Lanza, qui avait attribué l'invention de la boussole à son compatriote le pilote Flavio, était entièrement fabuleuse, et que la fleur de lys des armoiries de la ville d'Almafi ne voulait pas dire qu'elle eût eu l'honneur de cette invention. En 1813, une cataracte vint presque tout à coup priver de la vue ce respectable savant, qui est resté depuis lors dans son état de cécité.

ANDRÈS (*Bonaventure*), ex-jésuite, professeur allemand, etc.

Né à Nuremberg en 1744. Il embrassa l'état monastique; entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus ; et continuant de se livrer avec succès à la carrière de l'enseignement après la suppression de son ordre, il fut nommé en 1785 professeur d'éloquence sacrée et de littérature grecque et latine, à l'université de Wurtzbourg. Il devint ensuite et successivement membre de la commission des études en 1793, conseiller ecclésiastique en 1795, et enfin professeur de pédagogie et d'homilétique en 1803. Outre quelques pièces académiques latines, en vers et en prose, on doit au père Andrès divers ouvrages parmi lesquels on cite : *Chrestomathia Quintiliana* : c'est un choix des meilleurs morceaux de Quintilien, dont il publia un semblable en allemand l'année suivante; les *Fables* de Desbillons, vec une traduction allemande, et la vie de l'auteur; *la Gazette littéraire de Wurtzbourg*, dont il est le rédacteur principal depuis le 1er janvier 1786; et enfin *la Chronique de Franconie*, etc.

ANSPACH (*la margrave d'*) connue sous le nom de *Milady Craven*, etc.

Née en 1750, et la plus jeune des filles du comte de Berkely, elle épousa, en 1767, Guillaume, dernier comte de Craven, dont elle eut sept enfans. Cependant, après une union de quatorze ans, cette dame éprouva de sa part de si mauvais traitemens que leurs amis communs furent obligés d'interposer leur médiation, pour opérer une séparation qui eut lieu en 1781 : il paraît, d'après un passage de la dédicace de ses voyages au margrave de Brandebourg, que son mari vivait intimément avec une autre femme, à laquelle il laissait usurper le nom et les honneurs de lady Craven. Quoi qu'il en soit, après leur séparation, Milady quitta l'Angleterre pour voyager en France, et se rendit à Anspach, où le margrave Chrétien-Frédéric-Charles-Alexandre, neveu du grand Frédéric, tenait sa cour. Ce prince ne tarda pas à s'attacher fortement à la comtesse de Craven; et, dans un voyage qu'il fit à Paris, elle entretint une correspondance très-active avec le margrave, quelle appellait alors son frère. En 1787, elle parcourut successivement la Russie et la Crimée, d'où elle se rendit à Constantinople; et fut reçue dans cette dernière ville par l'ambassadeur de France, M. le comte de Choiseul Gouffier : ce fut lui qui l'enhardit à descendre dans la grotte d'Antiparos, où aucune femme n'était jamais entrée auparavant. Après la mort de milord Craven, arrivée en 1791, Milady épousa à Lisbonne le margrave d'Anspach et de Bayreuth, qui, ayant cédé ses états

au roi de Prusse, en échange d'une forte pension, se retira aussitôt en Angleterre avec son épouse, et acheta près du village d'Hammersmith un château qu'il nomma château de Brandebourg : c'est là que ce couple célèbre fait sa résidence depuis lors. Dès l'âge de dix-sept ans, et peu de temps après son mariage, milady avait composé une jolie *pièce de vers*, qui parut dans les journaux, et dans laquelle elle racontait que dans un songe elle avait vu son cœur à ses pieds. On lui doit aussi, outre son *Voyage à Constantinople par la Crimée*, etc., la *Relation rapide de Bordeaux*, etc.; diverses pièces de vers qui n'ont point été recueillies; et enfin le *Nabad*, conte; ainsi que beaucoup de *prologues* et d'*épilogues*. On cite également, parmi les pièces de théâtre de cette dame, *le Somnambule ; le Tableau en miniature; Narjad; le Déguisement :* c'est une traduction de la comédie anglaise de Cibber : *Elle voudrait et ne voudrait pas*, pièce qui fut jouée à Anspach, et dans laquelle Lady Craven remplit elle-même le rôle d'Hippolyte. Les romans de milady Craven sont connus sous les titres de : *Anecdotes modernes* de l'ancienne famille de Kinkervankos-Darspraken Gotchdern; *le Soldat de Dierenstein*, ou amour et clémence, histoire autrichienne : ce petit ouvrage, plaisamment dédié à l'aigle autrichienne, est divisé en vingt-six stances et écrit dans le style d'Ossian.

APPIANI *(Andrea)*, célèbre peintre italien, etc. (Voyez son article tome 1er, page 21.)

Né en 1754, à Bosizio, sur le petit lac de Pusiano, dans le haut Milanais, et issu d'une famille noble ruinée. Après avoir achevé ses premières études de littérature, il s'appliqua pendant quelque tems au dessin, dans l'école du chevalier Giudici, la meilleure qu'il y eût à Milan. Mais s'étant apperçu bientôt qu'en suivant les principes qu'on y enseignait il n'atteindrait jamais le degré de perfection auquel il aspirait, il quitta cette école, et ne fit, pour se former dans son art, qu'étudier les ouvrages des meilleurs maîtres milanais : Plusieurs des ouvrages que l'on voit aujourd'hui dans une des salles du palais impérial et royal à Milan, et où l'on admire le style original de l'auteur, diffèrent beaucoup de celui de son ancien maître, et prouvent avec quel succès il a employé cette méthode. Il étudia ensuite avec un zèle égal les principaux ouvrages des autres écoles italiennes, et fit successivement, dans cette intention, des voyages à Parme, à Bologne et à Florence. De retour dans sa patrie, il retoucha ses peintures à l'huile, et surtout ses fresques, avec ce goût exquis et ce discernement qui étaient le fruit de ses études; et le tableau dont il décora un appartement du palais Busca, à Milan, et la rotonde du palais impérial et royal de Monza, montrèrent dès lors ce qu'on devait espérer de ce jeune artiste. Bientôt Appiani trouva, pour exercer son talent, une occasion qui aurait seule suffi pour lui faire une réputation; car il fut chargé de peindre à fresque les quatre pendatifs et les deux grandes lunettes de la coupole du chœur de Sainte-Marie, près Saint-Celse, à Milan. Cependant, avant que d'entreprendre ce travail, il voulut voir les principaux ouvrages de ce genre que l'on admire à Rome, et il s'y rendit en 1791. Les changemens qu'on fit dans ces dernières années aux décorations du palais impérial et royal de Milan lui offrirent aussi un nouveau moyen de se signaler. On craignait néanmoins que l'âge avancé de l'artiste n'eût une influence funeste sur son talent ; mais le respectable vieillard entreprit hardiment l'ouvrage, et se surpassa lui-même. Parmi ses peintures à l'huile, on doit surtout remarquer *l'Olympe*, et la *Toilette de Junon servie par les Grâces; l'Entrevue de Jacob et de Rachel ; Renaud dans les jardins d'Armide; Vénus et l'Amour*, petit tableau admirable qu'on voit dans la villa Sommariva sur le lac de Côme; et enfin plusieurs portraits. Dans ses dernières années, Appiani était occupé à décorer de huit sujets historiques une des salles du palais impérial et royal de Milan, lorsque le 28 avril 1813 il eut une attaque d'apoplexie capitale dont il manqua être aussitôt la victime; néanmoins ce ne fut que le 8 novembre 1818 qu'une nouvelle attaque d'apoplexie l'enleva pour toujours à ses amis et aux arts, dont il était l'ornement et le soutien. Appiani s'était formé une manière particulière, dont les principaux caractères sont la grâce et la beauté ; son dessin était sûr et sa composition élégante; son style surpassait tout à la fois l'ancien et le moderne; et son coloris était toujours agréable,

harmonieux et délicat, quelquefois même vif.

ARETIN (*Jean-Christophe*, baron d'), savant et laborieux bibliographe bavarois, etc.

Né à Munich le 2 décembre 1773. Il obtint à l'âge de vingt ans le titre de conseiller aulique; fut nommé en 1799 conseiller de la direction-générale des états de Bavière près de la première députation; puis choisi en 1804 pour vice-président de l'académie de Bavière et premier conservateur de la bibliothèque de Munich. Ce riche dépôt littéraire ne demeura pas inutile entre les mains du baron d'Arétin, qui publia beaucoup d'ouvrages ou d'opuscules, presque tous en allemand, et dont nous ne mentionnerons ici que les principaux, savoir : *Discours* sur les anciens monumens de l'art typographique en Bavière, lu dans une assemblée publique de l'académie des sciences de Munich; *Recherches* sur les cours d'amour dans le moyen âge, tirées d'anciens manuscrits; *Anciennes traditions* sur la naissance et la jeunesse de Charlemagne; *Histoire des Juifs* en Bavière; *Mémoires d'histoire et de littérature*, tirés principalement des manuscrits de la bibliothèque de Munich; *Pensées* sur la vraie idée qu'on doit se former de la mécanique, et sur ses avantages; *Mémoires* pour l'histoire littéraire de la baguette divinatoire; *Bibliothèque historique* et *statistique* de Bavière en forme de manuel; et enfin, *Discours* sur les résultats immédiats de l'invention de l'imprimerie. Le baron d'Arétin est aussi l'éditeur de la *notice statistique* de l'évêché d'Augsbourg; et il a fourni beaucoup d'*articles* non-seulement à la gazette littéraire universelle de la haute Allemagne, mais encore à une infinité d'autres journaux : on lui doit également un *Mémoire* sur les nouvelles recherches pour une lampe universelle. — Ses deux frères, l'un *Adam* d'Arétin, né à Ingolstadt le 24 août 1769, et revêtu d'emplois administratifs importans en Bavière; l'autre *Jean-Georges*, né le 28 avril 1771, et directeur du département d'agriculture et des ponts et chaussées dans le palatinat, ont fait preuve de talens et de connaissances littéraires, en publiant divers ouvrages péridiodiques et autres, qui ne sont pas sans mérite, et qu'on estime assez généralement.

ARQUELLADA (*Raimond*), député aux cortès espagnols, etc.

Né à Grenade en 1768. Son caractère vif et indépendant le rangea naturellement du parti des libéraux aussitôt qu'il fut membre des cortès; et il contribua beaucoup par ses lumières à la rédaction de la nouvelle constitution, publié à Cadix le 19 mars 1812. Les cortès ayant ensuite déclaré que Ferdinand ne monterait sur le trône qu'après avoir accepté le nouveau pacte qui liait le monarque et les sujets, Arguellada fut un des députés qui se rendirent à Valence pour la lui présenter. Mais, soit que ces députés aient mis peu d'adresse dans leur mission, soit plutôt que Ferdinand, se voyant appuyé par la noblesse et le clergé, n'ait voulu entendre à aucune concession, il refusa de donner sa signature; et son parti s'étant accru de jour en jour, il entra triomphant dans la capitale, événement à la suite duquel les cortès furent dissous: depuis lors Arguellada a disparu de la scène politique, et fait sans doute partie des nombreux proscrits que leur amour pour une sage liberté a fait emprisonner ou exiler par le souverain.

ARICI (*César*), poète italien, etc.

Né dans le Brescian vers 1785. Il débuta en 1808 par un *poëme didactique* en quatre chants, qui fut regardé comme un espèce de chef-d'œuvre : le talent d'un âge mûr, qui s'y trouvait réuni à la grâce et la fraîcheur de la jeunesse, fit concevoir au Parnasse italien les plus flatteuses espérances. Ce poëme composé en vers blancs appelés *sciolti* en italien, lesquels sont les plus difficiles à faire parce qu'on y exige que la pensée et la poésie compensent l'absence de la rime, traite particulièrement de la culture des oliviers, et a pour titre : la *Coltivazione degli olivi* : C'est le seul où le sujet ait été envisagé sous tous ses rapports. Le premier chant est entièrement consacré aux dispositions préparatoires, comme le choix du terrein, du site; la plantation, les soins qu'exige l'arbuste naissant, etc. Dans le second chant, où le poète parle de l'éducation des jeunes oliviers, il décrit un bois charmant animé par la présence des Driades et des nymphes champêtres. Le troisième, commençant par un éloge aussi naturel qu'ingénieux de la princesse Auguste-Amélie de Bavière, alors vice-reine à Milan, amène agréablement la continuation des préceptes relatifs à

l'accroissement de l'olivier ; enfin le quatrième traite de la manière de cueillir les fruits. Le poète, inspiré dans tout le cours du poëme par une sensibilité touchante, s'abandonne ensuite à une délicieuse mélancolie, et finit par désirer, si la mort se prépare à couper bientôt le fil de ses jours, qu'on plante un olivier sur sa tombe, et que ses amis viennent y consoler son ombre par des vers analogues au sentiment qu'il a pour eux. Arici fut presque aussi tôt admis à l'athénée de Brescia, où depuis lors il a souvent récité des vers dignes de sa réputation. Il a aussi donné en 1813 un second poëme didactique sur un autre sujet d'agriculture, dans lequel on retrouve le même talent ; cependant cette nouvelle production n'a pas fait dans le public une aussi vive sensation que la première.

ARISMENDI (don *Jean-Baptiste*), célèbre général américain, et l'un des chefs de la nouvelle république de Grenade, etc.

Né dans l'île de la Marguerite, d'une des premières familles de ce pays. Il embrassa l'etat militaire dès sa plus tendre enfance, et parvint rapidement au grade de capitaine. Dans les premiers momens de la révolution de l'Amérique du sud il prit une part active aux efforts des Indépendans, et fut nommé général par ses concitoyens. Lors de l'arrivée de l'expédition du général espagnol Morillo, Arismendi, qui ne pouvait se défendre avec succès, négocia et dressa une capitulation qui assurait la vie, les propriétés et la tranquillité individuelle de tous les habitans de la Marguerite sans exception, et remit à Morillo, au nom du roi, toute l'île avec les armes, les bagages et l'artillerie. Le général Morillo, étant débarqué immédiatement avec quelques troupes, fit publier officiellement, même avec la pompe religieuse qui sanctionne généralement les actes publics en Espagne, la capitulation dans les principales rues de la ville, et assista en personne avec ses troupes à la cérémonie. Pendant les premiers jours, tout se passa assez paisiblement, et Arismendi était souvent invité à prendre part aux divertissemens et aux repas du général espagnol. Mais celui-ci partit et bientôt tout changea d'aspect dans l'île. Les proscriptions, les insultes, les déprédations, les outrages de toute espèce prouvèrent trop malheureusement qu'il ne fallait plus compter sur l'exécution des promesses données par Morillo en présence de Dieu et des hommes; et Arismendi, auquel on en voulait particulièrement, et dont on craignait le courage et les talens, prit dès lors pour sa sûreté toutes les précautions qui étaient en son pouvoir, entre autres celle de ne plus coucher dans sa maison et de passer la nuit dans une espèce de caverne souterraine située sous un champ. Sur ces entrefaites, un bâtiment espagnol armé se présente dans le port avec l'ordre du général Morillo, au gouverneur de l'île, don Juan Urristieta, lieutenant-colonel du régiment de l'Union, de faire arrêter Arismendi et de l'envoyer à Caracas *pour y être exécuté*. L'officier chargé d'aller à la tête de sa troupe effectuer l'arrestation, et de surveiller l'embarquement d'Arismendi, arrive à sa maison, où on ne le trouve pas, et menace brutalement sa femme, qu'il conduit ensuite en prison, voyant qu'elle garde le silence. Aussitôt les persécutions n'ont plus de bornes; on prend des mesures hostiles, on emprisonne; jour et nuit les gardes sont doublées; des soldats parcourent l'île avec fracas, et des récompenses considérables sont inutilement offertes à qui livrera la victime. Arismendi, du fond de son asile, n'ignorait rien de ce qui se passait; et c'est aussi alors que de concert avec quelques compagnons il forma le projet d'attaquer et de prendre par surprise le château du nord. En effet, à minuit les conjurés se mettent en marche armés de piques, de couteaux, de haches et d'un petit nombre de pistolets, massacrent les Espagnols qu'ils rencontrent sur leur passage, arrivent à la forteresse qu'ils assaillent en désespérés et dont ils s'emparent, font prisonnier le capitaine Cobian qui la commandait, ainsi que soixante à quatre-vingts soldats munis de leurs armes, bagages, et même de quelques pièces d'artillerie, et laissent une garnison dans le fort. Arismendi sans perdre de temps réunit ses troupes pour consommer son entreprise, et en peu de jours l'île entière est soulevée. Enfin, après une lutte d'environ un an, dans laquelle, malgré les secours repétés qu'ils recevaient du continent, les Espagnols eurent le dessous, ils furent définitivement expulsés de l'île de la Marguerite. Morillo, ayant reçu des renforts d'Espagne, revint encore attaquer l'île avec huit mille

hommes bien armés et bien équipés. Mais Arismendi le laissa pénétrer dans l'intérieur pour le battre en une seule fois, et l'action dura trois jours. Les troupes de Morillo furent mises dans une pleine déroute, et il se vit forcé lui-même à une retraite ignominieuse, après s'être vanté qu'il suffisait de sa présence pour soumettre l'île. Depuis lors on n'a rien entrepris contre la Marguerite, et Arismendi jouit encore aujourd'hui du fruit de son courage et de ses exploits. Son épouse *dona Casares*, ayant été, comme on l'a vu plus haut, prise par les Espagnols qui venaient pour arrêter son mari, fut emmenée de l'île de la Marguerite à Caracas, où on lui fit son procès. Quoique ne pouvant rien alléguer contre elle, on la condamna néanmoins à la réclusion perpétuelle dans l'hospice de Cadix, et elle fut embarquée aussitôt pour sa destination. Cependant un corsaire insurgé s'étant, à la vue de Cadix, emparé du vaisseau espagnol qui la portait, lui offrit de l'envoyer au lieu qu'elle indiquerait; mais cette infortunée, lasse de souffrir et ne possédant plus rien que les lambeaux qui la couvraient, craignit de s'exposer à de nouveaux hasards, et préféra subir sa captivité. Arrivée à Cadix avec tout l'équipage, le capitaine du vaisseau la conduisit à don Francisco Onis-Santapan, grand d'Espagne, gentilhomme de la chambre du roi, et capitaine-général de l'Andalousie, qui, touché de compassion des malheurs de cette dame, et voyant qu'elle n'avait pas voulu suivre les insurgés, lui donna la liberté. Après avoir passé deux ans à Cadix, dénuée de toute ressource, Mme Arismendi trouva enfin un citoyen des États-Unis qui lui procura les moyens de s'enfuir pour aller rejoindre son époux dans l'île de Sainte Marguerite où elle arrivà heureusement.

ARMBRUSTER (*Jean-Michel*), littérateur allemand, etc.

Né en 1761 à Sulz, dans le duché de Wurtemberg. Il fut d'abord secrétaire du fameux Lavater, avec lequel il travailla à la gazette de Zurich; et cultiva ensuite paisiblement les lettres à Constance, à Guntzbourg et à Vienne, où, après avoir été quelque temps commissaire de police, il fut nommé, en 1805, conseiller aulique au département de la police-générale. On cite parmi ses nombreux ouvrages des *Fragmens physiognomoniques*: c'est un extrait du grand ouvrage de Lavater; *Contes moraux* et petits romans pour tous les états; *Annales allemandes*, gazette qui s'imprimait à Constance, et qui parait avoir eu peu de succès; *Joseph II*, souvenir historique; le *Messager de Souabe*; et enfin l'*Examen de conscience des Français* pendant leur séjour dans la Souabe et l'Autriche antérieure, etc. Armbruster est également l'auteur de plusieurs autres ouvrages de circonstance, sans compter un grand nombre d'*Opuscules* à l'usage des enfans, et d'une traduction des contes de Mme Lafite, etc. Depuis 1805 il est principal rédacteur de la gazette de Vienne.

ARNDT (*Ernest-Maurice*), célèbre professeur de philosophie, etc.

Né dans la Poméranie où il fit ses études. Il fut ensuite nommé professeur de philosophie à Greifswalde, et s'acquit une grande réputation en Allemagne autant par ses talens littéraires que par l'indépendance des opinions politiques qu'il a répandus dans ses écrits : *l'Esprit du temps* entre autres fit beaucoup de sensation à l'époque où il parut. On y trouvait en effet tout à la fois des esquisses historiques et politiques très-piquantes, et des vues intéressantes sur l'issue de la guerre : son auteur conseillait, comme un sûr moyen de renverser Napoléon, de lui opposer ses propres armes. Obligé bientôt après de s'éloigner pour éviter les suites funestes de la guerre, Arndt se réfugia en Suède d'où il ne revint qu'au moment de la délivrance de sa patrie. Il fut aussi un des chefs de l'association si connue en Allemagne sous le nom de *Société de la Vertu*, qui a beaucoup contribué, dit-on, à la délivrance de la Prusse; et il vient d'être arrêté à Bonn, où il professait, comme auteur ou complice de la conspiration découverte à Berlin en juillet 1819, et ayant soi-disant pour but de républicaniser toute l'Allemagne. Il a publié plusieurs ouvrages en allemand, tels que *Discours philantropiques* sur la liberté des anciennes républiques; *Voyage* fait en 1798 et 1799 dans une partie de l'Allemagne, de l'Italie et de la France : on a remarqué que dans cet écrit Arndt avait fait l'éloge des Français; ce qui est tout à fait en opposition avec ce qu'il en a dit dans ses derniers ouvrages, et qui se trouve pourtant être une conséquence de ses principes politiques; *Essai historique* sur l'état des

serfs en Poméranie et dans l'île de Rugen, avec une introduction sur le droit de la *Glèbe* chez les anciens Germains; *la Cigogne et sa Famille*, tragédie en trois actes avec une suite; *Fragmens* sur la civilisation; *Idées* sur un aperçu général des langues, considérées sous le rapport historique; *Voyage en Suède*, fait en 1804; et enfin *l'Esprit du temps*, dont nous avons parlé au commencement de cet article. On doit également à Arndt quelques *Poésies* et des Fragmens insérés dans divers articles.

ARRIVABENE (*Ferdinand*), poète italien, etc.

Né dans le Brescian, vers 1760. Il montra de bonne heure une grande prétention pour la gloire litteraire sans être pourtant secondé de talens naturels; et fit néanmoins des *Sonnets* et beaucoup d'autres *Poésies fugitives*, qui eurent quelque succès. L'académie de Mantoue, ville qu'il habitait alors, l'adopta bientôt pour un de ses membres, sans considérer, disent ses détracteurs, qu'il devait une partie de sa réputation littéraire à ses liaisons avec l'abbé Bettinello, le Nestor de la littérature italienne. Quoi qu'il en soit, il est du moins certain qu'Arrivabene profitait très-adroitement de toutes les querelles littéraires et politiques pour se faire l'ami de celui qu'il présumait devoir triompher, et qu'il parvint, dit-on, ainsi à se faire comprendre dans le collége électoral des *Dotti*, l'un des corps de la constitution du royaume d'Italie. Nommé ensuite juge au tribunal d'appel du département de la Mella à Brescia, Arrivabene voulut, au milieu de ses occupations judiciaires, atteindre à une gloire littéraire quelconque, et imagina une entreprise dont il croyait que la singularité le ferait parvenir à son but: ce fut de mettre en prose le poëme de *l'Enfer du Dante*, et son motif apparent était de le rendre plus intelligible au commun des lecteurs. Mais cette bizarre traduction, qui commença à être publiée en 1803, prouva qu'Arrivabene n'avait réellement pas compris le Dante, et que les commentaires faits précédemment sur la *divina commedia*, avaient été beaucoup trop négligés dans son travail. Depuis la chute de Napoléon ce poète, privé de fonctions publiques, a pu se livrer entièrement à son goût décidé pour les Muses.

ARTÉAGA (*Étienne*), savant jésuite espagnol, etc.

Né dans la Gallice. Il embrassa l'institut d'Ignace de Loyola; et il était encore fort jeune lors de la suppression en Espagne de la compagnie de Jésus. Il se retira alors en Italie, et vécut long-temps à Bologne, dans la maison du cardinal Albergati. Artéaga suivit aussi en France son ami le chevalier Azara, et mourut chez lui le 30 octobre 1799. On doit à ce modeste et savant religieux, outre un Traité sur le beau idéal, *le Rivoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine fino al presente*: c'est la seconde édition, mais la seule qui soit complète; car la première était en un seul volume, et avait paru à Bologne plusieurs années auparavant. L'auteur avait terminé son travail, lorsque des difficultés imprévues arrêtèrent l'impression des passages qu'il y avait ajoutés: il se décida alors à donner à Venise une seconde édition complète, en faisant dans le premier volume de tels changemens que l'ouvrage était entièrement neuf. « Artéaga a laissé en ma» nuscrit, dit Grainville, un ouvrage » en italien *del ritmo sonoro, e del* » *ritmo muto degli antichi, disserta*» *zione*, dont il m'avait confié la tra» duction, et dans lequel il avait mis à » contribution les plus célèbres écrivains » de l'antiquité. Il y traite de la musi» que, de la poésie, de la grammaire, » de la pantomime, de la danse, etc. » D'après l'avis de plusieurs savans du » premier ordre, ses découvertes sont » absolument neuves et très-essentielles » à l'art.... Il avait été question d'impri» mer cet ouvrage à Parme avec les ca» ractères de Bodoni; mais la révolution, » qui a fait de l'Italie un des théâtres de » la guerre, suspendit cette entreprise » littéraire. »

ARTIGAS (don *Juan*), célèbre général indépendant de Buénos-Ayres, etc.

Né à Montevideo, d'une famille de colons espagnols, établie depuis long-temps dans l'Amérique-Méridionale. Il prit le parti des armes dans les troupes de la Métropole, et se trouvait capitaine au service d'Espagne quand les premiers troubles éclatèrent dans son pays natal. Il resta d'abord fidèle aux drapeaux castillans; mais quelques différens qu'il eut avec le gouverneur du Saint-Sacrement, ville et colonie portugaise, l'engagèrent bientôt à abandonner la cause royale et à se ranger parmi

les défenseurs de la nouvelle république de Buenos-Ayres, qui en fit d'abord un chef de guérillas. Devenu ensuite général d'un corps d'armée, il battit plusieurs fois les royalistes, notamment à la bataille de Las Piedras, qui se donna au mois de juin 1811, et à la suite de laquelle Artigas força le général espagnol et ses troupes de se rendre prisonniers de guerre. Immédiatement après cet éclatant succès il marcha sur Monte-Video, dont il fit le siége à différentes reprises, et dont il aida à s'emparer au mois de juin 1814. A cette époque aussi des symptômes de défiance existaient déjà contre lui dans la junte centrale de Buenos-Ayres; et Artigas, ayant demandé que Monte-Video lui fût remis comme étant la clef de son gouvernement de la *Banda-Orientale*, il essuya un refus qui l'irrita, et lui fit lever dès lors le masque trompeur qu'il avait pris. Ambitieux et despote, il osa dès ce moment concevoir le projet de se rendre souverain indépendant de cette partie de l'Amérique; fit battre les troupes de Buenos-Ayres par l'un de ses généraux; et prit enfin possession de Monte-Video dans le commencement de 1815. Il marcha aussitôt contre Santa-Fé, dont il s'empara également; débaucha une partie de l'armée de Buenos-Ayres; et vainquit aussi un autre corps sous les ordres de Viamont, envoyé contre lui. Les choses se trouvaient en cet état, et Artigas était réellement devenu le monarque de la Banda-Orientale, lorsque le gouvernement du Brésil, qui désirait depuis long-temps trouver l'occasion d'étendre ses possessions jusqu'à Rio de la Plata, prit le parti, à la sollicitation de quelques réfugiés de Buenos-Ayres ennemis d'Artigas, de poster un corps d'armée dans ces contrées et de s'en rendre maître. Le général portugais Lecor, chargé de cette importante mission, arriva au printemps de 1816 sur le territoire d'Artigas, et établit son quartier-général à Maldonado, au mois de décembre de la même année. Artigas, qui venait de refuser du gouvernement espagnol le grade de brigadier de ses armées, pour prix de sa soumission à Ferdinand VII, et qui était regardé comme un oracle par ses compatriotes, leur inspira la confiance et l'espoir qu'il avait lui-même, et justifia d'abord l'une et l'autre en obtenant quelques avantages sur les Portugais. Cependant Lecor s'étant avancé sur Monte-Video, que la garnison peu forte évacua à son approche, la municipalité se vit contrainte de lui envoyer offrir les clefs de la ville, dans laquelle il entra le 20 janvier 1817. Depuis lors Artigas, tantôt battant, tantôt battu, prit, à l'exemple d'Annibal, le parti de porter la guerre chez l'ennemi, afin de le forcer d'évacuer la Banda-Orientale, et pénétra dans le Brésil à la tête d'un corps de cavalerie qui y fit beaucoup de dégâts, sans opérer néanmoins le mouvement rétrograde qu'il attendait de son incursion. Ennemi tout à la fois des Portugais et du gouvernement de Buenos-Ayres, Artigas, toujours courageux, brava long-temps toutes leurs forces, mais une dernière bataille qu'il perdit dans l'été de 1818, mit un tel désordre dans ses affaires qu'on n'espérait pas qu'il pût s'en relever, et cela le détermina sans doute, autant que l'approche de la grande expédition espagnole dont on parle depuis si longtemps, à traiter avec les chefs de Buenos-Ayres, pour se réunir contre l'ennemi commun.

ASSALINI (*Pierre*), célèbre chirurgien italien.

Né à Modène. Il se passionna très-jeune pour l'art qu'il professa depuis avec tant de succès; fut d'abord attaché aux armées en qualité de chirurgien, puis à la personne de Napoléon, pendant sa conquête d'Italie; et suivit ce général en Egypte: c'est là surtout qu'il eut occasion d'étudier la nature des maladies contagieuses, en traitant les pestiférés de la garnison de Jaffa. Assalini qui s'était lié en Egypte d'une manière assez intime avec le prince Eugène-Beauharnais, depuis vice roi à Milan, fut à cette époque nommé chirurgien particulier de sa personne, tandis que Napoléon le créait premier chirurgien du roi d'Italie, et lui conférait les décorations de la Légion d'Honneur et de la Couronne-de-Fer. Assalini devint encore directeur de l'hospice des femmes en couches et enfans trouvés de Milan, et passa peu après, comme chirurgien en chef, à l'hopital militaire de Saint Ambroise. En 1811, il publia un *Discours* italien sur quelques maladies des yeux, dans lequel il examinait les procédés de Beer pour faire des pillules artificielles, et rendit compte de quelques nouvelles manières d'opérer, qu'il avait imaginées et mises en pratique, sur l'organe de la vue. Vers la fin de la même année, il donna au public

un autre ouvrage beaucoup plus considérable, accompagné de gravures et intitulé : *novi stromenti di ostetricia e loro uso* : le plus curieux des instrumens inventés par Assalini, est un forceps perfectionné, que la classe des sciences physiques et mathématiques de l'institut de France adopta d'après le rapport des ses commissaires. Ce célèbre chirurgien suivit aussi Napoléon en Russie et en Saxe en 1812 et en 1813; et il n'abandonna cet empereur qu'après sa chute *du trône* de France en 1814.

ATWOOD (*Georges*), physicien Anglais, etc.

Né vers 1745. Il étudia dabord à l'école de Westminster, puis au collége de la Trinité de Cambridge, où il fut ensuite professeur. Le célèbre Pitt, ayant assisté à un cours de physique qu'il faisait, concut une si grande idée des talens d'Atwood, qu'il l'employa non-seulement dans le ministère des finances, mais lui fit aussi obtenir une pension, qui s'éteignit à la vérité lors de la mort de ce ministre, arrivée en 1806. Les principaux ouvrages d'Atwood sont connus sous les titres suivans : *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps, avec une description d'experiences relatives à ce sujet* : on se servit pour ces expériences d'une machine très-ingénieuse, inventée par Atvood, qui porte son nom, et qu'on trouve dans tous les cabinets de physisique, où elle sert à démontrer par expérience les lois de la chute des corps; *Analyse d'un cours sur les principes de la physique fait à l'université de Cambridge*, écrit dans lequel l'auteur ne se montre pas moins savant que dans le précédent; et enfin, *Recherches fondées sur la théorie du mouvement pour déterminer les temps de vibration des balanciers des horloges*, lesquelles ont été insérées dans les transactions philosophiques et analysées par la bibliothèque britannique de Geneve.

AUGUSTE (*Frédéric-Guillaume-Henri*), prince de Prusse, etc.

Né le 19 septembre 1799, du mariage du prince Auguste-Ferdinand, grand-oncle du roi actuellement régnant, et de la princesse Anne-Elisabeth Louise de Brandebourg-Schwedt. Il suivit son souverain, en qualité de major-général, dans les campagnes de 1813, 1814 et 1815; et commandait un corps d'armée séparé lorsque les Prussiens s'approchèrent de Dresde, en septembre 1813. Il concourut peu de temps après avec le général Kleist à la défaite du corps de Vandamme; fut spécialement chargé dans la campagne de 1815 du siége des places françaises; et se rendit maître de Maubeuge le 16 juillet. Landrecie lui ouvrit aussi ses portes le 23, après une résistance honorable; et ce prince, voulant alors rendre hommage à la conduite loyale et brave de la garnison, lui permit de sortir avec les honneurs de la guerre : il laissa même les armes à cinquante hommes par bataillon, et à un régiment de vétérans qui se trouvait dans la place. Quelques jours après il se vit également maitre de Philippeville, à la suite d'une capitulation, et après que cette place eut beaucoup souffert tant par l'impétuosité du bombardement que par un violent incendie, qui ne lui permit plus de résister. Le prince Auguste de Prusse, après s'être porté de là en Lorraine, où il fit encore le siége de quelques forteresses, prit la route de Paris et arriva le 25 octobre 1815 dans cette capitale, d'où il retourna ensuite à Berlin avec le roi.

AUGUSTE-AMELIE, princesse de Bavière, vice-reine d'Italie, etc.

Née le 21 avril 1788, lorsque son père, le prince Maximilien Joseph, aujourd'hui roi de Bavière, était encore colonel du régiment de Royal Deux-Ponts, au service de France : elle eut pour mère Marie-Guillemine-Auguste de Hesse-Darmstadt, morte en 1796, et épousa Eugène Beauharnais le 17 janvier 1806. En effet Napoléon, qui dès lors cherchait à introduire sa famille parmi celles des souverains de l'Europe, profita habilement de la victoire d'Austerlitz, pour obtenir la main de cette princesse en faveur de son fils adoptif, qu'il venait de créer vice-roi du nouveau royaume d'Italie; et l'électeur de Bavière, élevé récemment par le monarque français à la dignité de roi, et aux états duquel on venait d'ajouter des parties de territoire considérables enlevées à l'Autriche, ne put décemment résister à cette demande. Cependant, comme on craignait la répugnance de la jeune princesse, dont le cœur inclinait, dit-on, pour un prince allemand auquel elle avait été promise, l'impératrice Joséphine, mère d'Eugène, se rendit avec Napoléon à Munich, où elle aplanit les difficultés, au moyen des somptueux présens qu'elle distribua aux femmes de la princesse. La gouvernante

de la vice-reine ayant obtenu de ne point quitter sa maîtresse, partit avec les titres de dame d'atours honoraire et de baronne de Wurmbs, quoiqu'elle fût la fille d'un pauvre officier de fortune; et dès lors l'existence de la princesse se lia tellement à celle de la gouvernante qu'il ne fut plus possible de parler de l'une sans parler aussi de l'autre. Quoique dépourvue d'instruction et d'agrément dans l'esprit, si l'on en croit du moins les envieux de cette dame, la baronne prit un grand empire à la cour, dont elle devint en quelque sorte la régulatrice; et elle subjugua même à un tel point la princesse, qui avait une excessive déférence pour elle, que rien ne se faisait que par ses ordres. Le vice-roi avait d'abord, assure-t-on aussi, témoigné quelque humeur de l'autorité que madame de Wurmbs s'attribuait; mais elle parvint également à s'en faire considérer comme très-essentielle; et lorsque la princesse eut mis au monde deux filles, elle fit ajouter à ses titres celui de gouvernante des enfans de LL. AA. II. et RR. Dispensatrice des aumônes d'une princesse extrêmement charitable, on ajoute qu'elle ne lui fit pourtant pas dans le peuple autant d'amis qu'elle l'aurait pu, parce que ces aumônes étaient, dit-on, distribuées sans discernement et avec beaucoup de partialité; cependant il est probable que cette dame avait réellement plus de mérite que ne lui en reconnaît son historien; car elle ne se serait certainement pas maintenue si long-temps en crédit auprès d'un prince aussi éclairé qu'Eugène, avec aussi peu de moyens et de talens que lui en suppose ce narrateur, auquel on connaît d'ailleurs des motifs particuliers pour déprécier ce qui se passait alors à la cour de Milan. Quoi qu'il en soit, la bonté et la sensibilité de la princesse ravirent surtout les cœurs à l'époque de la guerre de 1809, où son mari combattit en Italie contre les Autrichiens: elle prépara elle-même de la charpie pour les blessés, et ne cessa de leur envoyer dans les hôpitaux tous les secours dont elle put disposer. La vice-reine, qui était venue à Paris avec son époux, en 1810, pour le mariage de Napoléon, accoucha, à son retour à Milan, d'un fils, le seul qu'elle ait eu; et elle approchait aussi du terme de sa dernière grossesse au moment où les Autrichiens s'avancèrent en 1813 jusqu'à Véronne: elle refusa l'offre que le général de Bellegarde lui fit par écrit d'aller s'établir pour ses couches dans le palais rural de Monza et préféra se rendre au quartier-général de son époux à Mantoue, où elle accoucha. Lorsqu'avant de quitter Milan les gens de sa suite recueillaient et emballaient ses effets les plus précieux, des courtisans voulaient qu'elle emportât l'argenterie des églises, qui provenait en partie de ses dons; mais elle repoussa cet avis avec indignation, en disant » qu'on ne devait jamais reprendre à » Dieu ce qu'on lui avait donné; et qu'il » était horrible de dépouiller les autels.» En 1814 le vice-roi ayant été obligé de s'éloigner de l'Italie, la princesse se retira en Bavière, où elle habite encore aujourd'hui avec son illustre époux, devenu duc de Leüchtenberg et prince bavarois.

AUGUSTI (*Jean-Chrétien-Guillaume*), théologien et orientaliste allemand, etc.

Né le 27 octobre 1772 à Eschenberg, dans le duché de Saxe-Gotha. Il fit des études distinguées; fut nommé en 1798 professeur de philosophie à Jéna où il obtint une chaire de langues orientales en 1803; et devint ensuite professeur honoraire de théologie en 1807. Il s'est d'abord fait connaître par un journal théologique, dont il a paru un numéro par chaque mois depuis juillet 1796 jusqu'à la fin de 1802; et par son *Petit Coran*, ou Traduction allemande des principaux passages de l'Alcoran. Il a publié depuis un ouvrage latin sous le titre de: *Christologiæ coranicæ lineamenta*, qui fut suivi de deux autres intitulés: l'un *Vindiciarum coranicarum periculum*; et l'autre *Libri veteris Testamenti apocryphi*, édition plus ample que celle de Fabricius: Augusti a revu le texte grec, et y a ajouté les variantes. Parmi les autres ouvrages qu'il a donnés en allemand sur l'*Exegèse biblique*, dont le détail serait trop long, nous indiquerons seulement ses *Memorabilien des Orients*, recueil intéressant pour la philologie orientale.

AYSCOUGH (*Samuel*), écrivain anglais, etc.

Né à Nottingham, où il commença à étudier sous M. Johnson. Son père ayant éprouvé des revers de fortune, le jeune Ayscough fut alors retiré de l'école et devint domestique d'un meunier. En 1770, un homme généreux qui avait été son condisciple, apprenant sa misère, le fit venir à Londres et lui procura un emploi au musée britannique. Ses talens

commencèrent bientôt à être remarqués dans cette place; et ses appointemens augmentèrent successivement jusqu'à ce qu'enfin il fût nommé adjoint-bibliothécaire : tous ceux qui s'adressaient à lui pour des recherches s'accordent à louer son extrême complaisance et ses soins. Il entra ensuite dans les ordres sacrés et obtint le bénéfice de Saint-Giles-des-Champs à Londres. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1805, le lord-chancelier donna à Ayscough le bénéfice de Cudham, dans le comté de Kent; et il eut l'honneur de prêcher pendant quinze ans à St.-Léonard, un sermon annuel devant la société royale de Londres.

AZUNI (*Dominique-Albert*), sénateur sarde, juge, littérateur, etc.

Né à Sassari en Sardaigne vers 1760. Il cultiva dès sa jeunesse la jurisprudence et les lettres; mais il s'attacha plus particulièrement au droit maritime, sur lequel il publia ensuite un ouvrage important. Il fut successivement élu associé à plusieurs académies d'Italie, notamment à celles de Turin, Naples et Florence, et devint aussi sénateur et juge au tribunal de commerce et maritime à Nice. Lorsque la révolution française eut porté dans le pays qu'Azuni habitait des principes et une administration nouvelle, ses services parurent utiles à Napoléon, qui l'avait déjà connu à son passage à Nice en 1796, et Azuni se rendit bientôt à Paris, où il se lia avec des savans, montrant, par la publication d'un autre ouvrage, qu'il pouvait servir en plus d'un genre les innovations politiques qu'on établissait alors. En effet son système universel des principes du *Droit maritime de l'Europe* eut un succès qui décida l'auteur à refaire entièrement son ouvrage, lequel fut suivi de celui intitulé : *Essai* sur l'Histoire géographique, politique et morale de la Sardaigne. Chargé ensuite de la partie maritime à la commission nommée par le ministère de l'intérieur pour la rédaction d'un projet de code de commerce en 1807, l'empereur l'appela peu après aux fonctions de président du tribunal d'appel du département de Gênes, qu'il représenta presque aussitôt au corps législatif. Azuni, devenu français par ses affections et surtout par ses places, donna aussi au public en 1809 un opuscule dans lequel il cherchait à prouver que l'invention de la boussole était due aux Français et non aux Italiens qui la revendiquaient avec d'assez bons titres; mais il trouva un rude adversaire dans un savant italien, appelé Joseph Hager, professeur des langues orientales à l'université de Pavie, qui publia contre lui un autre opuscule; et cette querelle polémique, après avoir été examinée dans le Journal officiel de Milan, ne tourna pas à l'avantage d'Azuni, malgré l'étroite amitié qu'il avait formée avec M. Luosi, alors grand-juge et ministre de la justice du royaume d'Italie : lors de la réorganisation des tribunaux en 1811, il fut confirmé dans ses fonctions, sous le titre de président de chambre de la compagnie de Gênes, et décoré successivement de la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur et de celle de l'Ordre de la Réunion. En 1813 il fit paraître un autre ouvrage sous le titre de : *Mémoires* pour servir à l'Histoire des Voyages maritimes des marins navigateurs de Marseille, etc., et perdit tous ses emplois à la chute de Napoléon en 1814 : il vit, dit-on, aujourd'hui d'une manière fort obscure dans les environs de Nice.

B

BAADER (*Joseph*), célèbre ingénieur et mécanicien allemand, etc.

Né à Munich le 30 septembre 1763. Il se fit d'abord recevoir docteur en médecine; et ayant ensuite montré un talent fort remarquable pour la technologie, il fut successivement nommé directeur des machines, puis conseiller des mines en 1798, et enfin conseiller particulier de la direction générale des mines et salines de Bavière, en 1800. Il fit aussi différens voyages en Angleterre, en France, etc., pour perfectionner ses connaissances; et donna, pour la restauration de la machine de Marly, un plan qui semble avantageux, et que la société d'encouragement a consigné dans son bulletin. Outre un grand nombre de *Mémoires* insérés dans divers journaux de physique et de technologie qui se publient en Allemagne, on connaît de Joseph Baader divers ouvrages, tels

que : *Description d'un nouveau soufflet pour la fonderie; Théorie complète des pompes* : on y trouve de curieux détails sur les machines de ce genre employées en Angleterre; *Inventions pour l'architecture hydraulique*, appliquée aux mines et salines; et enfin un *Discours* lu à l'académie de Munich, sur les progrès immenses que la technologie a faits dans ce siècle en Angleterre, etc. M. Baader a également soumis, en 1810, au jugement de l'Institut de France, une nouvelle manière d'employer la machine à colonnes pour communiquer le mouvement à de grandes distances par le moyen de l'eau : elle consiste en une roue à aubes, portant une pompe aspirante et foulante, au moyen de laquelle l'eau est forcée de passer dans un tube horizontal, se prolongeant à une grande distance, et de là dans un réservoir d'air, d'où elle ressort ensuite pour entrer dans un corps de pompe, tantôt dessus, tantôt dessous le piston qu'il renferme. M. Baader a aussi deux frères qui se sont distingués dans la littérature et dans la science de l'économie politique. L'un, *Clément-Louis* Baader, chanoine à Freisingen, conseiller du consistoire et commissaire des études, né à Munich le 8 avril 1762, a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous indiquerons seulement un *Voyage* en diverses contrées de l'Allemagne, en forme de lettres; la *Bavière littéraire*, ou Dictionnaire des écrivains bavarois du dix-huitième siècle; et enfin des *Sermons* et des *Poésies* de circonstance outre un très-grand nombre d'*articles* insérés dans divers journaux, renfermant de bonnes *notices biographiques*, et une *Description* du ballon de l'armée du général Moreau, en 1796. L'autre, *François-Xavier* Baader, né le 27 mars 1765, médecin et conseiller des monnaies et des mines de Bavière, s'est appliqué surtout à cette dernière partie, et a parcouru pour cet effet l'Angleterre et l'Écosse, depuis 1792 jusqu'en 1796. On lui doit entre autres ouvrages : *du Calorique; Sur le prétendu système de liberté dans l'économie politique;* et enfin un écrit intitulé : *Fondemens du droit naturel*, contre le système de Fichte, etc.

BACH (*Charles-Philippe Emmanuel*), célèbre compositeur allemand, etc.

Né à Weimar, au mois de mars 1714, et second fils du grand Sébastien Bach. Il fut mis d'abord à l'école de Saint-Thomas à Leipsig, où il fit ses premières études de musique; et s'appliqua ensuite à la jurisprudence dans l'université de cette ville, qu'il quitta pour se rendre à Francfort sur l'Oder : il y fonda une académie de musique dont il avait la direction, et pour laquelle il composait dans les solennités publiques. En 173[illegible], il vint à Berlin; mais ce ne fut qu'en 1740 qu'il entra réellement au service du roi en qualité de musicien de la chambre : il eut aussi l'honneur d'accompagner son maître dans le premier solo de flûte qu'il joua après son avénement au trône. Nommé, en 1767, directeur de musique, à Hambourg, en remplacement de Telemann, ce fut à cette occasion que la sœur du grand Frédéric, la princesse Amélie de Prusse, le nomma son maître de chapelle. Malgré les offres avantageuses qu'on lui fit de différens côtés, il préféra constamment le séjour de Hambourg jusqu'à la fin de ses jours, et mourut dans cette ville, le 14 décembre 17[illegible]8, âgé de soixante-quatorze ans, des suites d'une maladie de poitrine, et au moment où il venait de terminer ses nouvelles *chansons* et sa *cantate* (les Grâces), pour le clavecin. Le nombre des ouvrages publiés par Bach, depuis 1731, soit par l'impression, soit par la gravure, et dont plusieurs ont eu jusqu'à cinq éditions, monte à près de cinquante, et ses compositions, pleines d'originalité et de science, sont extrêmement goûtées par les Allemands qui y admirent avec raison un caractère vraiment national. Il exécutait sur le piano avec un rare talent, et ce qu'il a écrit est généralement estimé et mérite de l'être : parmi ses morceaux de musique les plus connus on cite des *airs* pour les couplets sacrés de Gellert.

BACH (*Jean Christophe-Frédéric*), frère du précédent, musicien, etc.

Né en 173[illegible]. Il devint maître de chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Shawmbourg, et passa sa vie entière à Buckebourg, où il mourut le 25 février 1795, après avoir joui de toute la faveur de ce prince, qui aimait et estimait avec raison son talent et son caractère. Une simplicité noble et ferme sert de caractère distinctif aux compositions de Frédéric Bach, et il l'a déployée sur-

tout dans sa musique d'église, où un sentiment profond et énergique brille sans charlatanerie, et renferme une grande richesse de motifs originaux. Plusieurs de ses ouvrages, qui ont eu un grand succès à l'époque de leur exécution, n'ont pas encore été publiés; mais on remarque parmi ceux qui l'ont été ses *Cantiques sacrés de Münter;* six *Sonates pour clavecin, violon et basse;* et enfin *trois grands Concertos pour le clavecin*, etc.

BACMEISTER (*Hartman-Louis-Chistian*), chevalier de l'Ordre de St.-Wladimir, membre de l'Académie de St.-Pétersbourg, etc.

Né à Herobourg, en 1736. Il fit ses études dans les universités d'Allemagne, ainsi que plusieurs autres savans de son pays; et se rendit ensuite à St.-Pétersbourg, où il contribua aux progrès des lettres et des sciences en Russie. Il dirigea long-temps le collége allemand de cette ville, et y seconda le développement de plusieurs autres institutions utiles. Les ouvrages de Bacmeister, tous écrits en allemand, ne sont pas aussi célèbres que ceux de Pallas, Guldenstedt, Muller et Georgi; mais ils servent au moins à faire connaître la Russie sous plusieurs rapports intéressans, et ils sont même cités souvent par ceux qui ont écrit sur ce pays. On doit à Bacmeister : un *Abrégé de Géographie de l'empire russe;* un *Recueil de mémoires et de pièces authentiques sur l'histoire de Pierre Ier*; et enfin, une *Bibliothèque russe*, contenant, outre des extraits d'un grand nombre d'ouvrages publiés en Russie dans la langue du pays et en langues étrangères (ainsi que la description des principaux monumens d'architecture et de sculpture), des anecdotes historiques et littéraires, et des précis sur les institutions remarquables. On a aussi de cet écrivain un ouvrage historique sur la Suède, qui est peu connu : Bacmeister mourut à St.-Pétersbourg en 1806, âgé de soixante-dix ans.

BACON (*John*), sculpteur anglais, etc.

Né en 1740, à Southwark, bourg qui n'est plus depuis long-temps qu'une partie de l'immense ville de Londres. Il exerça pendant sa jeunesse le métier de peintre en porcelaine : les statues qui se trouvaient dans la manufacture où il travaillait lui donnèrent ensuite l'idée de s'essayer à modeler. Comme il avait des dispositions pour la sculpture, il fit de tels progrès dans cet art qu'en 1766 il obtint le prix de la société d'encouragement : il remporta aussi le premier prix qui ait été donné par l'académie royale, instituée au mois de décembre 1768, et fut élu bientôt après membre de cette académie. Il mit à l'exposition annuelle de Sommerset-House une statue de *Mars*, qui lui fit beaucoup d'honneur; et exécuta depuis, à Westminster, les monumens des lords Chatam et Halifax, ainsi que celui du major Pearson : il fit aussi, à Bristol, celui d'Elisa Draper, si connue par les lettres de Sterne. Cependant on ne peut se dissimuler que le monument de lord Chatam, qui est un des plus grands ouvrages de Bacon, n'ait essuyé bien des critiques, méritées pour la plupart; néanmoins il faut convenir qu'elles ne doivent pas tomber toutes sur le sculpteur, puisque l'idée de ce monument n'est pas de lui, mais bien d'un auteur dramatique, sur le plan duquel il a travaillé. Bacon a aussi montré l'ignorance des vrais principes dans les compositions qui lui appartiennent entièrement, et où il règne, outre un abus démesuré de l'allégorie, une incohérence et une obscurité impardonables. Ses meilleurs ouvrages sont des figures isolées, et surtout celle de la *Grande-Bretagne lançant la foudre;* et un *Enfant orphel n suppliant pour qu'on lui accorde un asile*. Dans presque tous, on remarque un style peu correct et dépourvu de noblesse, l'emploi le plus ridicule des costumes modernes, des draperies qui sont travaillées avec soin, mais qui manquent de grâce, et enfin une absence totale de ce *grandiose* qu'il eût peut-être acquis s'il eût reçu une éducation académique, et s'il eût étudié en Italie d'après l'antique. Malheureusement, toute son assiduité au travail ne put suppléer à ces deux avantages; et la facilité de son ciseau, la grâce, et même quelquefois l'expression de ses figures, font regretter sincèrement qu'il en ait été privé. Bacon n'était pas étranger non plus à la littérature, et on a de lui des *fables* et des *épitaphes*, assez médiocres il est vrai, mais qui ont pourtant quelque mérite : il mourut en 1799, après avoir exécuté une très-grande quantité d'ouvrages répandus dans toute l'Angleterre.

BADCOCK (*Samuel*), savant critique et thélogien anglais, etc.

Né à South-Moulton, dans le comté de Devon, en 1747, et fils d'un boucher. Ses parens, qui étaient *Dissenters*, le

destinèrent à l'état ecclésiastique, et l'envoyèrent faire ses premières études dans une école, où s'étant lié avec quelques condisciples imbus des principes du *méthodisme*, il ne put se défendre d'entrer dans les erreurs de ce sombre fanatisme. Mais il revint par la suite à des idées plus justes et plus rassurantes sur le culte qu'exige le Dieu des chrétiens; et la lecture de quelques écrits du docteur Priestley opéra ce changement. Cependant, en s'éloignant des idées étroites et superstitieuses des méthodistes, Badcock alla peut-être trop loin dans un sens opposé; car il parut adopter la doctrine des *unitaires*, et s'approcher du *socinianisme*. Quoi qu'il en soit, on doit à cet écrivain quelques morceaux de critique qui se trouvent dans différens ouvrages périodiques anglais, notamemnt dans le *Monthly-Review* : l'un des principaux est la critique d'un ouvrage qui a fait beaucoup de bruit, sous le titre de : *Thelypthora*, publié par un ministre nommé *Madan*. Il a publié aussi un *examen* de l'authenticité des poëmes de Rowley, et celui de quelques ouvrages du docteur Priestley. On reconnaît dans tous les ouvrages de Badcock, qui mourut à Londres en 1788, à peine âgé de quarante-un ans, beaucoup d'érudition et un esprit juste et étendu.

BAKEWELL (*Robert*), célèbre fermier anglais, etc.

Né en 1726, à Dishley dans le Leicestershire. Il s'occupa particulièrement de l'amélioration des bestiaux, et voyagea successivement pour cet objet en Angleterre, en Irlande et en Hollande : ses essais furent si heureux que le troupeau de Dishley se faisait remarquer entre tous ceux de l'Angleterre. Bakewell retira aussi d'un seul de ses béliers, pendant le temps de la monte, le produit surprenant de 1200 guinées; et la race de son troupeau se reconnaissait non-seulement à la délicatesse des os et de la chair, mais encore à la légèreté des intestins et surtout à une disposition à l'assoupissement qui lui etait particulière. Bakewell mourut en 1795, âgé de soixante-neuf ans.

BALCARRAS (Lord *Alexandre* Lindray comte de), lieutenant-général anglais, etc.

Né en Ecosse dans le Fif-Shire d'une famille très-ancienne, dont le chef mourut en 1777, laissant une nombreuse famille. Alexandre Lindray commença sa carrière comme capitaine dans un régiment qui partait pour l'Amérique, et donna des preuves de valeur pendant toute la guerre des Colonies. En 1777, le comte de Balcarras servait sous les ordres du général Burgoyne; et il quitta le service lorsque la paix fut conclue. Elu en 1790 l'un des seize pairs d'Écosse, il obtint en 1793 un commandement à Jersey; fut alors chargé des premières communications de l'Angleterre avec les royalistes Vendéens; coopéra à l'expedition projetée du lord Moira, sur les côtes de Bretagne et devint à la fin de 1794 lieutenant-gouverneur de l'île de la Jamaïque : au mois de mai suivant, il prit le commandement en chef de cette île laissé vacant par le départ du général Wiliamson. Ce fut pendant le gouvernement du comte de Balcarras qu'éclata dans la Jamaïque la guerre des *Nègres-Marons*, qui parut d'autant plus dangereuse, que les affreuses révolutions de Saint-Domingue faisaient aussi craindre un bouleversement et un massacre général à la Jamaïque; et c'est dans l'impuissance où l'on se trouvait, dit-on, de dompter les révoltés, qu'on eut l'inhumanité de se procurer à Cuba *cent chiens* de la race de ceux nommés *chiens à sang*, dignes descendans de ces animaux féroces avec lesquels les Espagnols allaient à la chasse des habitans du Nouveau-Monde. Ces auxiliaires, bien faits pour servir les hommes avides qui voulaient les employer de nouveau contre leurs semblables, abordèrent à la Jamaïque, avec quarante chasseurs ou chefs habitués à mener et diriger ces animaux au combat. Heureusement le lord Balcarras et le général Walpole donnèrent des ordres pour que cette troupe de réserve fût mise à l'arrière-garde; et un arrangement conclu avec les Nègres-Marons le 21 décembre 1795 fit qu'on ne s'en servit point. Néanmoins un acte de la plus insigne mauvaise foi signala encore l'administration du comte; car les malheureux esclaves ne s'étaient soumis qu'à la condition expresse qu'ils ne seraient point transportés hors de l'île, et cette promesse fut pourtant indignement violée : on les transporta en effet tour à tour sous les climats glacés de la nouvelle Ecosse, et ensuite à Sierra-Leone, en Afrique, où ils moururent presque tous. Enfin, à la suite de cette guerre atroce, conduite avec autant d'imprudence que de férocité, la colonie

vota pour lord Balcarras une épée de la valeur de sept mille guinées, et accorda seulement au général Walpole, qui avait désapprouvé les mesures prises par le gouvernement et les habitans, une somme de cinq cent guinées, qu'il refusa. Lord Balcarras resta à la Jamaïque jusqu'en 1798, et il acquit dans cette île une sucrerie considérable : il a dans l'armée anglaise le grade de lieutenant-général, et est colonel du 63ᵉ régiment d'infanterie.

BALDINGER (*Ernest-Godefroy*), médecin allemand distingué, etc.

Né près d'Erfurt, le 13 mai 1738. Il fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; mais pendant qu'il faisait ses études au gymnase de Langensalz, il conçut un tel goût pour la médecine que son père fut obligé de lui permettre d'embrasser cette profession. Il étudia successivement à Erfurt et à Jéna, et fut appelé, en 1761, dans le camp prussien près de Torgau, pour pratiquer son art dans les hôpitaux militaires. Il y donna des leçons publiques qui furent suivies avec beaucoup d'empressement; et son zèle pour soigner les malades était tel qu'il passait les nuits près de leur lit, s'exposant à être atteint des maladies les plus dangereuses. En 1762, il se rendit à Wittemberg, où il lut publiquement une *Dissertation sur les Maladies des soldats*, qui parut si riche en observations importantes et nouvelles, qu'il reprit ce même sujet avec plus d'étendue dans son ouvrage intitulé : *Traite des Maladies qui règnent dans les armées*. Nommé professeur à Gœttingue en 1763, il s'acquittait de cette place avec distinction, lorsque le landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric II, l'appela auprès de lui, en lui donnant le titre de premier médecin de la cour, et de directeur-général de tous les établissemens de médecine. En 1785, Baldinger fut transplanté à Marbourg, dont l'université venait d'être réorganisée; et il mourut dans cette ville, le 2 janvier 1804, dans la soixante-sixième année de son âge. C'était un homme d'un caractère bon, franc et honnête, mais grossier et peu tempérant : il avait néamoins formé une bibliothèque de seize mille volumes du meilleur choix. On a de Baldinger quatre-vingt-quatre ouvrages, y compris ses programmes académiques.

BANDINI (*Ange-Marie*), célèbre littérateur italien, etc.

Né à Florence le 25 septembre 1720. Il resta orphelin dans son enfance, et eut pour appui et pour premier guide son frère Joseph Bandini, jurisconsulte estimé. Ange-Marie fit ses études sous les jésuites, et annonça de bonne heure une sorte de passion pour les manuscrits, les livres rares, et surtout pour la recherche des inscriptions inédites : il montra aussi du goût pour la poésie, à laquelle il renonça bientôt pour une cause qui fait voir que ce goût n'était pas en lui une passion bien forte. Il avait composé, pour le mariage du lord Carteret, un *épi alame*, qu'il fit imprimer magnifiquement, comptant sans doute sur la générosité anglaise; mais, se voyant trompé dans son attente, il dit à la poésie un éternel adieu, et l'histoire littéraire devint alors le principal objet de ses études : le célèbre docteur Lami, qui l'avait pris en amitié, l'aida de ses encouragemens et de ses conseils. Bandini fit, en 1747, un voyage à Vienne avec l'évêque de Volterra, dont il était le secrétaire; et il fut présenté à l'empereur, qui agréa la dédicace de son *Specimen litteraturæ florentinæ*, qu'on imprimait alors à Florence, où il revint lui-même l'année suivante par Venise, Padoue, Ferrare et Bologne, se liant d'amitié avec les savans de toutes ces villes. Il se rendit ensuite à Rome, où il prit l'habit ecclésiastique; et passa dès lors tout son temps dans la bibliothèque du Vatican et dans celles des cardinaux Passionei et Corsini, occupé de recherches savantes. Cependant, ayant éprouvé depuis que l'air de Rome était contraire à sa santé, il repartit pour Florence, emportant les regrets du saint Père et des cardinaux les plus distingués par leur savoir. En 1750, monsignor Alexandre Marucelli fit choix de Bandini pour présider à la riche bibliothèque que son oncle avait laissée, et qui devait, d'après le testament, être ouverte au public; malheureusement il avait à peine commencé à mettre cette bibliothèque en ordre que le propriétaire mourut, nommant l'abbé Bandini son exécuteur testamentaire. En 1756, il fut pourvu par l'empereur d'un canonicat à Florence; puis appelé aux fonctions de bibliothécaire en chef de la bibliothèque Laurentienne, emploi qu'il remplit avec honneur pendant quarante-quatre ans : il mourut en 1800, âgé de soixante-quatorze ans, généralement estimé et regretté. Il possédait près de Fiésole, la jolie villa de Saint-

Antoine, dont il a fait, en mourant, une maison d'éducation publique; et a consacré le reste de son bien à d'autres actes de bienfaisance. Bandini a laissé peu d'ouvrages d'une certaine étendue; mais bien un grand nombre de savans opuscules, imprimés, les uns à part, les autres dans les collections où ces sortes de productions sont recueillies.

BANKS (*Thomas*), sculpteur anglais, etc.

Né vers le milieu du dix-huitième siècle. Il eut deux avantages qui avaient manqué à son rival *Bacon*, celui d'être élevé pour son art, et celui de voyager en Italie: aussi, quoiqu'il ne puisse pas être mis sur la même ligne que les Canova, les Julien et les Sergel ses contemporains, il mérite néanmoins une place distinguée parmi les bons statuaires. Ses meilleurs ouvrages sont une statue de *Caractacus*, et une autre de l'*Amour*, qu'il rapporta de Rome en 1779. Quand Banks revint en Angleterre, tous les encouragemens y étaient pour l'école de peinture, qui venait de naître; et les amateurs ne recherchaient pas encore les statues des artistes de leur nation. Ce fut donc en vain que Banks chercha dans son pays un homme riche qui voulût acheter sa statue de l'*Amour*, et ce désagrément le décida à partir, en 1781, pour Saint-Pétersbourg, où l'impératrice en fit l'acquisition pour la placer dans son jardin anglais, à Czarskozelo. Banks, très-supérieur à Bacon pour le goût et la correction du dessin dans ses figures isolées, n'a pourtant guère été plus heureux que lui dans ses grandes compositions; et l'on peut s'en convaincre par les monumens du celèbre Nelson et du capitaine Burgess, dernièrement placés à Saint-Paul.

BANTI (*la signora*), fameuse cantatrice italienne, etc.

Née à Créma, en 1757. Cette femme, que l'on surnomma depuis, par exagération, la *Virtuose* du siècle, chantait en 1778 à Paris, dans un des cafés du boulevard, lorsque le directeur de l'Opéra, Devismes, frappé des accens mélodieux de sa voix, l'engagea à venir le trouver le lendemain chez lui, où lui ayant entendu répéter un air de bravoure de Sacchini, qu'elle chanta admirablement, il l'enrôla sur-le-champ dans la troupe de l'Opéra Buffa, qui, à cette époque, jouait sur le théâtre de l'Académie royale de musique. Elle acquit en peu de temps une grande réputation, qu'elle soutint ensuite, tant en Italie qu'à Londres; et c'est surtout dans cette dernière ville, où elle a chanté pendant neuf ans, que la signora Banti a laissé des souvenirs de son rare talent. Cette célèbre cantatrice mourut à Bologne le 18 février 1806, âgée d'environ quarante neuf ans.

BARETTI (*Joseph*), littérateur et poète piémontais, etc.

Né à Turin le 22 mars 1716. Il fut destiné dans sa première jeunesse à l'étude des lois; mais, ne se sentant aucun goût pour parcourir cette carrière, il partit de Turin et se rendit à Gouastalla auprès d'un oncle qui le plaça, en qualité de secrétaire, chez un riche négociant. Celui-ci avait un associé, nommé *Cantoni*, qui était poète, et Baretti, ne lui connaissant pas ce talent, se fâchait toujours lorsqu'il arrivait à Cantoni de vouloir lui dicter des lettres de quelque importance, et répondait qu'il saurait bien les écrire lui-même. Un jour pourtant Cantoni tira de son bureau un volume de poésies manuscrites, qu'il donna à lire aux jeunes gens du secrétariat, sans dire qu'elles fussent de lui. Baretti les ayant lues à son tour en fit de grands éloges, et Cantoni, soit par modestie, soit seulement pour s'amuser, soutint qu'elles ne valaient rien du tout. « Elles » sont très bonnes, vous dis-je, répon- » dit Baretti, et vous, monsieur qui » n'êtes pas poète, vous ne devriez point » juger ce que vous n'entendez pas. » Quand cette scène eut assez duré, Cantoni se fit connaître pour l'auteur. « Excusez-moi, reprit alors le jeune » étourdi, je ne vous prenais pas pour » un homme d'esprit : vous pourrez dé- » sormais, quand il vous plaira, me » dicter mes lettres. » Cantoni le prit dès lors en amitié, l'engageant à cultiver avec plus d'application la poésie dont il ne s'était jusqu'alors fait qu'un jeu, et il versifia également bien ensuite dans le genre sérieux, et surtout dans le genre burlesque, pour lequel il avait d'ailleurs une disposition particulière. Au bout de deux ans, Baretti retourna dans sa patrie; puis voyagea successivement à Mantoue, à Venise et à Milan. Il revint en 1747 à Turin, où il publia quelques opuscules; et partit pour Londres à la fin de janvier 1751, avec le projet d'y être directeur du théâtre italien : il y ouvrit une école de langue

qui eut quelque succès, et se fit généralement aimer par la douceur de son caractère et les agrémens de son esprit. Il mourut à Londres le 5 mai 1789, âgé de soixante-treize ans. On lui prête des opinions peu favorables à quelques célèbres écrivains français. Il traitait, dit-on, de rêveries les idées de J.-J. Rousseau, appelait *philosophisme* notre philosophie, et prétendait qu'elle ne pouvait en imposer qu'aux femmes de chambre. Il pourrait avoir dit cela sans qu'il y eût rien à en conclure, sinon qu'un poète burlesque italien est un assez mauvais juge en ces matières; et que, quand le *Contrat-Social* et l'*Emile* seraient mal appréciés par le Berni lui-même, s'il vivait, ils n'en vaudraient pas moins : en effet on se met assez peu en peine de ce que pensait Scarron de la philosophie de Descartes. On doit à Baretti, outre des *Poésies* plaisantes ou badines, les traductions en vers libres des deux poëmes d'Ovide : l'*Art d'aimer* et le *Remède d'amour;* un bon *Dictionnaire* anglais et italien; une *Grammaire* à l'usage de ces deux langues; un *Voyage* de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France; et enfin des *Opuscules critiques*, avec divers *Pamphlets littéraires.*

BARRY (*Georges*), historien anglais, etc.

Né au Berwik-Shire en 1747. Il fit ses études à l'université d'Edimbourg, et fut successivement instituteur chez un noble des Orcades; puis second prédicateur à la cathédrale de Kirkwall; et enfin ministre dans l'île de Shapinsay, où il mourut vers la fin de 1804. Le premier ouvrage de Barry, celui qui le fit d'abord connaître, fut une description statistique des deux diocèses qu'il avait présidés, et qui fut publiée en 1792 par les soins de sir John Sinclair. Barry, ayant été envoyé dans les Orcades, se livra avec zèle aux fonctions de son état, et donna des soins assidus à l'instruction publique, qu'il organisa sur un meilleur pied : ce service fut apprécié par la société établie en Ecosse pour hâter les progrès du christianisme; elle admit Barry au nombre de ses membres, et le nomma inspecteur-général des écoles dans les Orcades. Son goût pour la statistique prit une nouvelle force dans son séjour de Shapinsay; il examina les Orcades sous leurs rapports physique, moral et politique; et le résultat de ses travaux fut l'excellente *Histoire* de ces îles, qui parut à Edimbourg en 1805. Cet ouvrage, comme toutes les topographies minutieuses, contient plusieurs choses qui n'ont réellement d'intérêt que pour les habitans des Orcades; mais il faut convenir aussi qu'il en renferme beaucoup d'autres d'un intérêt véritablement général : c'est la description fidèle de cet archipel, sur lequel les *Torfæus*, les *Wallace*, les *Buchanan*, etc., n'avaient donné que des aperçus historiques, etc.

BASEDOW (*Jean Bernard*), célèbre théologien allemand, etc.

Né le 11 septembre 1725 à Hambourg, où son père était perruquier. Les mauvais traitemens qu'il en reçut le forcèrent très-jeune d'abandonner la maison paternelle, où il retourna pourtant après avoir été au service d'un médecin qui lui en fit sentir la nécessité. Entré dans les basses classes du collége de Saint-Jean, la rudesse de ses maîtres le rendit lui-même violent; et il contracta dès lors pour la patience et la régularité une aversion qui exerça sur tout le cours de sa vie une influence marquée. Après avoir étudié à Leipsig, il obtint, en 1749, la place de précepteur du fils de M. de Quàalen, conseiller intime de Holstein; fut pourvu, en 1753, de l'emploi de professeur de morale et de belles-lettres à l'académie de Soroë, en Danemarck; et se fit bientôt connaître par des ouvrages théologiques, qui commencèrent sa réputation et lui firent tout à la fois des admirateurs et des ennemis. Quelques propositions peu conformes à l'orthodoxie luthérienne, engagèrent le magistrat à défendre la lecture de sa *Philalethée* : il fut aussi privé de sa place, retranché de la communion, ainsi que sa famille, et n'en continua pas moins d'écrire pour justifier ce qu'il appelait la vérité de ses principes religieux. Après diverses vicissitudes de fortune, des entreprises littéraires peu avantageuses et des tribulations de toute espèce, Basedow mourut à Magdebourg le 25 juillet 1790, avec la fermeté et la résignation d'un chrétien et d'un sage. On lui a élevé, sur la place où il fut enseveli, un monument en marbre. Outre divers ouvrages de religion et de morale, on doit encore à cet auteur fécond différens *Traités d'éducation*, dont un est spécialement destiné aux princes appelés au trône, lequel a été traduit en français

par Bourgoing. Le lecteur sera peut-être bien aise de connaître le jugement que portait de lui-même cet homme vraiment extraordinaire. « Un lecteur » pénétrant, dit-il, verra par mes écrits » que j'ai été spécialement appelé à » servir la vérité et le bonheur des » hommes, en suivant des routes jusque-» là inconnues. Mes opinions se sont » succédées comme on va le voir : j'ai » été luthérien, sceptique, athée, ami » de la religion naturelle, converti au » christianisme, chrétien paradoxal, et » enfin chrétien de plus en plus hétéro-» doxe. On peut voir en moi un penseur » tourmenté au dedans par ses propres » méditations, et un écrivain tourmenté » au dehors parce qu'il a été tantôt haï, » tantôt méconnu. Hardi et entrepre-» nant dans mes actions, j'ai toujours vu » néanmoins, le découragement au fond » du cœur, les dangers qui me mena-» çaient, et dont Dieu m'a sauvé en par-» tie; j'ai fait peu de cas du bonheur » domestique, des amitiés et des habitu-» des : j'en ai porté la peine. Occupé de » guérir les autres, j'ai négligé la santé » de mon âme, l'estime est due à la » sincérité de mes opinions plutôt qu'à » ma conduite; je désirais ardemment » de la rendre parfaite; mais elle eût » exigé plus de suite et d'attention que » la méditation de grandes vérités; » aussi ai-je été encore plus souvent » mécontent de moi-même que des » autres. Mon cœur a peu joui des » charmes de la piété, parce que cha-» que occasion m'entraînait à des re-» cherches, et affaiblissait ainsi en moi » le sentiment; enfin je me crois un » homme et un chrétien comme il y en » a peu et comme il ne faut pas qu'il y » en ait beaucoup. »

BATHURST (*Henri*, comte), lord, grand chancelier d'Angleterre, etc.

Né en 1713, et fils du célèbre lord Allen Bathurst, membre du conseil privé de Georges III, et ami particulier de Pope et d'Addisson. Il fut destiné de bonne heure à l'étude des lois, et fut nommé, en 1736, solliciteur-général du prince de Galles, et ensuite son procureur-général. Il reçut, en 1754, le titre de sergent ès-lois; devint juge de la cour des plaids communs, puis fut creé en 1771 lord baron d'Apsley, et enfin élevé à la dignité de chancelier de la couronne d'Angleterre. En 1776, il remplit les fonctions de grand sénéchal dans le procès de la duchesse de Kingston; remit le grand sceau au roi en 1778; et mourut en 1794, laissant la réputation d'un homme à talens et d'un ministre distingué. On doit à lord Bathurst une brochure intitulée : *The case of miss swordfeger*, et un ouvrage connu sous le nom de *Théorie de l'évidence*, que l'on croit avoir servi de base au juge Buller pour son introduction à la loi *nisi prius*.

BAUR (*Samuel*), savant et laborieux écrivain bavarois, etc.

Né à Ulm le 31 janvier 1768. Il fut destiné au ministère évangélique; devint pasteur luthérien à Burtenbach en Souabe, puis à Gœttingue près d'Ulm en 1799; et fut ensuite nommé inspecteur des écoles du même lieu en 1807. Il traduisit successivement, du français en allemand, les *Observations sur le sérail du grand seigneur*, tirées du sixième voyage de Tavernier; les *Caractères de La Bruyère; Gonsalve*, de Florian, et les deux derniers volumes du *Dictionnaire historique* de Ladvocat. Mais ayant reconnu combien ce dernier ouvrage était encore imparfait et incomplet, il résolut d'en composer un autre aussi portatif et qui laissât moins à désirer, et fit paraître de 1807 à 1809 les quatre premiers volumes, sous le titre de : *Nouveau Dictionnaire historique, biographique et littéraire, portatif*, etc. : ils renferment, outre les articles les plus importans du dictionnaire de Ladvocat, un grand nombre d'articles modernes qui manquaient dans les recueils de ce genre. Parmi les autres ouvrages de Samuel Baur, tous écrits en Allemand, nous indiquerons encore les suivans : *Notices historiques* des plus grands personnages de nos jours; *Tableaux intéressans* des personnages les plus remarquables du dix-huitième siècle; *Galerie* de tableaux historiques du siècle pour chaque jour de l'année; et enfin un *Dictionnaire* manuel, historique, biographique et littéraire des principaux personnages morts dans les dix premières années du dix-neuvième siècle, avec le portrait de l'auteur, etc.

BAYER (*François-Perez*), antiquaire espagnol, etc.

Né en 1711 à Valence en Espagne, où il fit ses études, et où il obtint depuis la chaire d'hébreu. Il fut ensuite appelé à l'université de Salamanque, et y composa des *Institutions de langue hébraïque*, et un *Vocabulaire des mots espagnols dérivés de l'hébreu*, ouvrages

non imprimés, mais qui prouvent des connaissances étendues et un talent réel dans les langues anciennes. Nommé bientôt après chanoine de la cathédrale de Barcelone, le premier livre que Bayer y publia fut une *Dissertation sur les rois de l'île de Tarse*, qui parut en 1753 : il reçut peu après du roi Ferdinand VI l'ordre de se rendre à Tolède, pour examiner les manuscrits conservés dans la bibliothèque de la cathédrale. Il alla aussi à Rome en 1754, afin d'observer les monumens anciens qui pouvaient avoir rapport à l'histoire d'Espagne; et les résultats de ce voyage furent deux volumes in-folio restés inédits. Cependant ce voyage lui procura l'avantage de se lier avec les hommes les plus savans d'Italie, et, à son retour, Bayer fut nommé chanoine-trésorier de la cathédrale de Tolède. En 1760, il fut chargé de faire le catalogue des manuscrits de l'Escurial, et employa trois ans à ce grand travail : il fit un catalogue de quatre volumes in-folio. Son activité ne se ralentit point après cette entreprise pénible, et il composa plusieurs petits ouvrages qui sont tous restés manuscrits. Le roi Charles III le nomma enfin précepteur des Infans, emploi que Bayer remplit à la satisfaction générale; et le prince don Gabriel prouva en effet combien il avait profité des leçons de son maître, en publiant, en 1772, une traduction de *Salluste*, qui passe pour la meilleure qui ait été faite en langue espagnole : Bayer accompagna cette traduction d'une dissertation sur l'alphabet et la langue des Phéniciens et de leurs colonies. L'année qui suivit l'impression de son premier traité, le désir d'augmenter encore ses connaissances lui fit entreprendre un voyage en Andalousie et en Portugal, d'où il rapporta un volume de notes également manuscrit. Nommé ensuite conservateur de la bibliothèque royale de Madrid, il enrichit de notes une nouvelle édition de la *Bibliothèque espagnole* d'Antonio; et c'est alors que pour récompenser ses travaux utiles le roi lui accorda le titre de conseiller de la chambre. Bayer mourut le 26 janvier 1794, âgé de quatre-vingt-trois ans.

BEATTIE (*James*), célèbre poète et littérateur écossais, etc.

Né le 5 novembre 1735, à Laurence-kirk, en Ecosse, où son père, simple fermier, se livrait au goût naturel qu'il ressentait pour la poésie. James Beattie fut laissé à l'âge de sept ans sous la protection de son frère aîné, David Beattie, qui, voyant les progrès de James dans l'école de Laurence-kirk, et la réputation qu'il y acquit comme poète, se détermina, malgré la modicité de sa fortune, à conduire son frère, alors âgé de quatorze ans, à Aberdeen, pour le mettre à portée d'y obtenir une bourse dans l'université. James se présenta en effet au concours ouvert au collége Mareschal, où il obtint la première bourse, et demeura quatre ans dans ce collége, dirigé alors par le savant Thomas Blackwell. Ses études finies, Beattie prit ses degrés, retourna, âgé de dix-huit ans, à Laurence-kirk, et fut successivement maître d'école à Fordoun, puis professeur à l'école de grammaire latine instituée à Aberdeen. Le manque de livres, qu'il ne pouvait que difficilement se procurer, arrêta momentanément son goût pour l'étude de la littérature, et le défaut d'habitude du monde avait non-seulement laissé à ses manières de la gaucherie, mais avait encore fait contracter à son caractère une sorte de timidité défiante, naturelle dans un homme que sa situation, toujours inférieure à ses moyens, n'a pas accoutumé à croire aux succès. Placé enfin dans la sphère qui lui convenait, il se fit bientôt connaître par les progrès de ses talens; et, dès son séjour à Fordoun il fit insérer plusieurs pièces de vers dans un journal littéraire d'Edimbourg, intitulé : *The scots Magazine*. Après quelque séjour à Aberdeen, ses amis l'engagèrent à publier un recueil de ses poésies : elles parurent à Londres en 1761, et se composaient d'*odes*, d'*élégies*, de *stances* sur différens sujets, et d'une traduction des *Eglogues de Virgile*. Toutes annoncent un goût sain, de l'esprit, du talent, de la sensibilité, mais peu de chaleur d'imagination ou de sentiment; cependant on y trouvait des images heureuses, généralement tirées du spectacle de la nature, et une disposition d'esprit philosophique : ses vers passent pour harmonieux, et ses traductions sont généralement élégantes et fidèles. Quoique, en publiant ce receuil, Beattie eût fait un choix parmi les poésies composées dans sa jeunesse, néanmoins lorsque son esprit se fut mûri, et son talent perfectionné, il rougit à tel point de l'imperfection de ses premiers essais que, non content de les retrancher dans les éditions suivantes de ses

œuvres, il passa sa vie à tâcher d'en effacer le souvenir. Il obtint, en 1760, la chaire de professeur de philosophie au collége Mareschal; néanmoins ses études s'étaient si peu tournées vers cette partie de l'enseignement, qu'il lui aurait été difficile de se tirer de son cours la première année, sans le manuscrit de son prédécesseur : il parait même qu'excepté quelques sermons prononcés pendant son séjour à Fordoun, où il avait suivi les études de théologie, les seuls morceaux qu'il eût écrits en prose se bornaient à la préface du recueil de ses poésies, et à quelques notes de sa *traduction de Virgile*. Lorsque la nouvelle carrière qui s'ouvrait à lui dirigea ses idées vers un but nouveau, il en fit l'objet de tous ses efforts, et se distingua particulièrement dans la philosophie morale et critique. En 1762, il composa son *Essai sur la poésie et la musique*, ouvrage très-estimé, et qui fut suivi presque immédiatement d'un autre intitule : *Essai sur le rire et les ouvrages de plaisanterie* : peu de temps après parut son célèbre *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité*, qui établit sa réputation, et auquel les circonstances donnèrent un grand intérêt en Angleterre, et surtout en Ecosse, où les écrits de Locke, et plus récemment ceux de Hume, avaient tourné les esprits vers les discussions philosophiques. L'ouvrage de Beattie, écrit avec chaleur, et même avec une véhémence quelquefois déclamatoire, quoique généralement plus polémique que philosophique, fit pourtant un grand effet, que son poëme du *Minstrel* (le *Ménestrel*, ou les progrès du génie), qui obtint aussi un très-grand succès, ne fit qu'augmenter, en attirant plus particulièrement sur lui l'attention du public : ce poëme, le meilleur de ses ouvrages de poésie, fut composé en 1768, et publié en 1771. Cette même année Beattie alla pour la première fois à Londres, où il fut accueilli avec distinction. Il jouit dans cette ville de tous les agrémens que pouvait lui procurer sa réputation, parvenue alors à son plus haut période; et il y revint en 1773, époque où il fut présenté au roi, qui lui accorda une pension. James Beattie publia également, en 1777 un *Essai sur la mémoire et l'imagination*, faisant partie de ses cours de philosophie à Aberdeen; et fit paraître, en 1779, à l'usage des classes, une *Liste de scotticismes*, au nombre d'environ deux cents, qui fut suivie peu de temps après de son *Essai sur les songes*, de sa *Théorie du langage*, de son *Traité sur l'évidence du christianisme*, et enfin de ses *Elémens de la science morale*. Beattie, qui s'était marié en 1766, avait eu de ce mariage deux fils de la plus belle espérance : il perdit l'un en 1790, à l'âge de vingt-deux ans, et le second en 1796, à peine âgé de quinze ans. Ces deux pertes le plongèrent dans une douleur qui altéra sa santé naturellement délicate, et n'étant plus obligé de vaquer aux devoirs de sa place, à laquelle il s'était fait nommer un substitut après la mort de son second fils, il se retira entièrement du monde, et se refusa même à la société de ses amis : les trois dernières années de sa vie, il ne sortait point de sa chambre, et presque pas de son lit, et mourut le 8 août 1803, âgé d'environ soixante-huit ans. On remarque particulièrement dans les écrits de ce philosophe, une grande pénétration, et plus de subtilité que de profondeur; mais on reconnaît pourtant en lui un esprit net et sage. Il ne s'attache pas à pénétrer très-avant dans les idées méthaphysiques, et tourne plutôt sa philosophie vers l'application à la morale, qu'il étaie d'un grand nombre de faits; ce qui, joint à la nature de son style, généralement très-clair et rempli de chaleur et de mouvement, contribua à rendre ses écrits extrêmement populaires. Son caractère était doux et modéré; ses manières dans le monde étaient l'expression de son caractère; et son esprit était porté à la gaîté: on conserve encore en Ecosse le souvenir de son penchant pour les jeux de mots.

BEAULIEU (*N.* baron de), feld-maréchal autrichien, etc. voyez son article pag. 34 du 1.er vol., et ajoutez :

C'est par erreur que les biographes de tous les pays ont tué depuis long-temps ce respectable guerrier, le *Nestor* des généraux autrichiens; car il vit encore en ce moment, et habite sa belle campagne près de Lintz : il travaille même à son jardin, et lit sans lunettes quoique âgé de plus de quatre-vingt-cinq ans.

BECK (*Dominique*), bénédictin allemand, membre d'un grand nombre de sociétés savantes, etc.

Né en 1732 dans un village près d'Ulm. Il embrassa l'état monastique dans le couvent d'Ochsenhausen, après

avoir fait des études distingués; et devint ensuite professeur de mathématiques et d'histoire naturelle à Saltzbourg, ville qui doit beaucoup à ses lumières, à ses talens pour l'enseignement, et surtout à son zèle pour tous les établissemens utiles. Il établit successivement une correspondance avec les savans de tous les pays, et profita constamment de ses vacances annuelles pour étendre ses connaissances par des voyages. Plein d'amour pour les sciences, qu'il aurait voulu voir se répandre plus généralement encore, il ne bornait pas ses leçons à des cours académiques, et instruisait aussi des artistes et de simples ouvriers. Sa place d'inspecteur du musée physico-mathématique de Saltzbourg lui fournissait heureusement les moyens de joindre l'expérience à la théorie; et il contribua singulièrement à enrichir ce musée, en inspirant au prince du zèle pour les progrès de la science. Il mourut universellement regretté, le 20 février 1791, âgé de cinquante-neuf ans. On lui doit beaucoup d'ouvrages latins et autres, parmi lesquels on cite un *Essai abrege d'une theorie de l'électricité*; et des *Ephémérides astronomiques*, etc.

BEDDOES (*Thomas*), médecin anglais, etc.

Né à Shifnal dans le Shrop-shire, en 1760, d'un tanneur qui l'envoya faire ses études à l'université d'Oxford. Il voyagea ensuite en Ecosse, où il suivit les cours des plus fameux professeurs de médecine, et se lia d'amitié avec le célèbre Brown. Beddoes étudia aussi la chimie avec ardeur, et devint premier professeur de cette science, en 1786, à l'université d'Oxford. En 1787, il vint en France; fit quelque séjour à Dijon; et forma à Paris la connaissance de Lavoisier, avec lequel il entretint un commerce de lettres à son retour en Angleterre. Après avoir resigné sa chaire de chimie, en 1792, il s'établit à Bristol, où il acquit bientôt, et avec justice, la réputation d'un célèbre médecin. La politique occupa aussi ses loisirs pendant quelque temps; et on le vit, vers 1796, faire partie d'une assemblée de négocians de Bristol, qui avaient dessein de faire des représentations sur les bills de M. Pitt. Beddoes mourut en 1808, âgé de soixante-trois ans, et laissa non-seulement plusieurs ouvrages sur son art, mais encore divers écrits politiques et littéraires, parmi lesquels on remarque les suivans: *Essais* sur les talens de M. Pitt comme homme d'état; *Lettre* à sir Joseph Bancks, sur les causes et les destructions des mécontentemens actuels, etc.; *Histoire* d'Isaac Jenkins; et enfin, la *Vie* de Jean Brown, etc.

BELOE (*Guillaume*), membre de la société des antiquaires de Londres, etc.

Né à Norwich, et fils d'un faïencier de cette ville. Il fit ses études à l'université de Cambridge; et obtint, en 1791, le vicariat de Earlsham. Il fut aussi pendant quelque temps sous-bibliothécaire au muséum britannique; devint ensuite chanoine prébendier de l'église Saint-Paul; et enfin recteur d'Allhallows, puis membre de la société des antiquaires de Londres, et de plusieurs autres sociétés savantes. On lui doit, comme littérateur, une *Ode* à miss Boscawen; l'*Enlèvement d'Hélène*, traduit du grec de Colutus, avec des notes; l'*Histoire d'Hérodote*, aussi traduite du grec; les *Epîtres d'Alciphron*; la traduction des *Nuits attiques d'Aulugelle*; des *Mélanges*, consistant en poésies, extraits classiques, apologues orientaux, etc.; les *Mille et une nuits*, traduites du français de Bitaubé; et enfin des *Anecdotes* concernant la littérature et les livres rares, etc. M. Beloe a été, avec M. Robert Nares, le principal rédacteur du *British criti*, ou le critique anglais.

BENDA (*Georges*), célèbre musicien allemand, etc.

Né à Altbenatka, dans la Bohême, en 1722, et frère de l'un des plus habiles musiciens de l'Allemagne. Il fut appelé à Gotha en 1748 comme maitre de chapelle du duc, et y composa un grand nombre de morceaux de musique sacrée, qui lui acquirent une grande réputation. Ses six *Sonates* pour le clavecin, publiées à Berlin en 1757, sont encore considérées comme classiques, et ses *Symphonies* étoient aussi estimées que celles de Haydn et de Mozart. En 1760, Benda fit un voyage en Italie, où son talent s'accrut beaucoup, ainsi qu'on put en juger, à son retour, par son opéra de: *Ciro riconosciuto*, et par son intermède: *Il buon marito*, exécuté à Gotha en 1766. Lorsque la troupe des comédiens de Seyler vint à Gotha, il composa son *Ariane à Naxos*, dont Wieland avait fait les paroles: ce duodrame, où il n'y a point de chant et où l'orchestre seul accompagne les sentimens des personnages, excita un vif en-

thousiasme par la variété et la vérité de l'expression musicale. Benda fut ensuite appelé à Paris pour en diriger la représentation, et Ariane fut jouée sur le théâtre italien, mais cette fois avec un faible succès. Cependant *Médée*, *Roméo et Juliette*, *Pygmalion*, *Orphée* et plusieurs autres ouvrages soutinrent et étendirent même la réputation de ce célèbre compositeur, dans lequel on admira tout à la fois un chant original, des accompagnemens heureux, et surtout une grande richesse de motifs. En 1791, il publia la cantate intitulée : *Plaintes de Benda ;* et ce fut son dernier ouvrage, car il parut dès lors oublier entièrement son art. « La moindre fleur des prés, » disait-il souvent, me fait plus de » plaisir que toutes les musiques du » monde. » Naturellement mélancolique, insouciant, dissipé, il ne sut être ni sage ni heureux, et mourut le 6 novembre 1795, à l'âge d'environ soixante-quatorze ans. Il avait de l'esprit et du penchant à la méditation, et on a de lui, outre les ouvrages déjà cités, beaucoup de musique de clavecin et d'autres opéras.

BERGIUS (*Pierre-Jonas*), médecin et naturaliste suédois, membre de l'académie des sciences de Stockholm, etc.

Il fit des études distinguées ; devint tout à la fois naturaliste et médecin ; et fut nommé successivement professeur d'histoire naturelle à Stockholm, et membre de l'académie des sciences de cette ville, après s'être fait connaître par plusieurs bons écrits. Ayant reçu de M. Grubb, directeur de la compagnie des Indes de Suède, un herbier considérable de plantes du cap de Bonne-Espérance, qui avaient été recueillies par Auge, jardinier collecteur entretenu dans cette colonie par les Hollandais, il donna la description de ces plantes sous le titre de : *Descriptiones plantarum ex capite Bonæ Spei*, ouvrage plus souvent cité encore sous le titre de : *Flora Capensis*. Bergius fit aussi connaître beaucoup de végétaux de cette colonie, qui avaient échappé jusqu'alors aux recherches des botanistes ; et établit plusieurs genres, dont il dédia l'un à son ami Grubb, ce qui n'a pas été généralement adopté. Il a également publié un grand nombre de *Mémoires sur les Plantes*, insérés parmi ceux des différentes sociétés dont il était membre, telles que l'académie des sciences de Stockholm, la société royale de Londres, etc. Sans sortir de Suède, Bergius a trouvé le moyen de découvrir un grand nombre de plantes exotiques, et a mérité par là que Linné lui consacrât un nouveau genre de plantes, sous le nom de *Bergia*. Il est aussi l'auteur d'une *Matière médicale du règne végétal* contenant les simples officinales, et celles qui sont alimentaires ou qui sont d'usage dans la cuisine. Il mourut en 1791.

BERKELEY (*Georges*), chanoine et prédicateur anglais, etc.

Né à Londres en 1733, et second fils de l'évêque de Cloyne. Ce prélat l'emmena de bonne heure en Irlande, et prit soin de son éducation jusqu'à l'âge de dix-neuf ans qu'il fut envoyé à Oxford, où il fit d'excellentes études, et où il prit ses degrés : il entra ensuite dans les ordres, et devint chanoine de la cathédrale de Cantorbéry. Héritier des vertus de son père et de ses qualités aimables, il était de plus bon prédicateur ; cependant on ne connaît de lui que quelques *Sermons*, dont l'un, prononcé en 1785, pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier, est intitulé : le *Danger des innovations violentes dans l'état, quelque spécieux qu'en soit le prétexte, démontré par l'exemple des règnes des deux premiers Stuarts*, etc. Le chanoine Berkeley mourut à Cantorbéry en 1795, âgé de soixante-deux ans, et fut généralement regretté.

BERNOULLI (*Jacques*), astronome suisse, etc.

Né à Bâle, le 17 octobre 1759, d'une famille célèbre dans les fastes de l'astronomie. Il fut disciple de son oncle *Daniel*, qu'il remplaça dans la chaire de physique de l'université de Bâle pendant le cours de ses infirmités, mais auquel il ne put néanmoins succéder, quoiqu'il se fût mis sur les rangs, parce que les places de l'académie, comme celles des magistrats de la république de Bâle, se tiraient au sort. Il paraît avoir eu un esprit inquiet qui le porta à voyager ; cependant il se fixa enfin à Saint-Pétersbourg, où il occupa une place de professeur de mathématiques, et se maria avec une petite fille d'Euler. Il fut élu successivement membre de l'académie de cette ville, de la société de physique de Bâle, et enfin correspondant de la société royale de Turin. Les mémoires qu'il a donnés, dans les *Nova acta academ. Petropol.*, indiquent assez qu'il se proposait de

marcher sur les traces de son oncle Daniel, lorsqu'il périt à l'âge de trente ans, par un coup d'apoplexie, en se baignant dans la Newa, le 3 juillet 1789.

BEROLDINGEN (*François* de), minéralogiste suisse, etc.

Né à Saint-Gall, le 11 octobre 1740, d'une famille noble. Il embrassa l'état ecclésiastique; devint successivement chanoine d'Hildesheim et d'Osnabruck; et cultiva tout à la fois les sciences théologiques et minéralogiques. Il publia ensuite plusieurs ouvrages qui lui valurent l'honneur d'être admis dans le sein de plusieurs sociétés savantes; parcourut diverses contrées pour observer la nature du sol, la strauture des montagnes et leurs produits minéraux; et acquit ainsi une grande masse de connaissances, qui donnèrent beaucoup de prix à ses ouvrages, malgré la disposition aux hypothèses, et les préventions qui s'y font souvent remarquer. On cite parmi les principaux ses *Observations*, *Doutes et Questions* sur la minéralogie en général, et sur un système naturel des minéraux en particulier; *les Volcans des temps anciens et des temps modernes*, considérés physiquement et minéralogiquement; *Nouvelle théorie sur le Basalte*; *Annales de la Chimie*, et enfin *Description de la Fontaine de Dribourg*: il mourut le 8 mars 1798, âgé d'environ cinquante ans.

BERTUCH (*Frédéric-Justin*), géographe et compilateur saxon, etc.

Né à Weimar, le 29 septembre 1746. Il étudia d'abord la théologie; mais n'ayant pas de goût pour l'état ecclésiastique, il entra dans une autre carrière, et devint, en 1775, secrétaire du cabinet du duc de Saxe-Weimar, puis conseiller de légation en 1785. Il se retira des affaires publiques en 1796, et se livrant alors exclusivement aux lettres, il fut un des principaux fondateurs du *Comptoir d'industrie de Weimar*, d'où sont sortis un grand nombre d'ouvrages périodiques estimés, et de bonnes cartes géographiques, exécutées sans luxe et d'un prix modique. Outre la *Gazette littéraire Universelle*, dont il a été quelque temps l'un des directeurs, on lui doit aussi les *Ephémérides géographiques*, commencées en 1798 par le major de Zach, et que Bertuch continua depuis janvier 1800, en société avec Gaspari. Il a également traduit de l'anglais, de l'espagnol et du français, *Henri et Emma*, de Prior; l'*Histoire* du fameux prédicateur Fray Gerundio de Campazas; *Don Quichotte*; *le Théâtre espagnol et portugais*; *les Fables d'Yriarte*; *le Comédien*, de Ramond de Sainte Albine; *Cagliostro à Varsovie*; et enfin *la Bibliothèque bleue*. On cite encore parmi les nombreux ouvrages de Bertuch, tous écrits en allemand, *Pandora*, ou le Calendrier du luxe et des modes; *Polyxène*, monodrame lyrique; et plusieurs autres opuscules sur différentes matières.

BESENVAL (*Pierre-Victor*, baron de), lieutenant-général, grand'croix de l'Ordre de Saint-Louis, inspecteur général des Suisses et Grisons, etc.

Né à Soleure en 1722, d'une famille patricienne originaire de Savoie, et fils d'un lieutenant-général, colonel du régiment des gardes suisses. Il entra dans ce corps à l'âge de neuf ans, et fit à treize sa première campagne: il fut ensuite employé à celle de Bohême en qualité d'aide-de-camp du maréchal de Broglie. Il parvint très-rapidement aux premiers honneurs militaires, qu'il dut peut-être autant à son nom, à sa belle figure et à son esprit, qu'à des talens supérieurs, qu'il n'eut d'ailleurs jamais l'occasion de montrer: cependant il se trouva en qualité de maréchal-de-camp aux combats d'Hasteinbeck, de Filinghausen et de Clostercamp, en 1757. Mais amené à la cour après la paix de 1692, il y joua avec succès le rôle d'un heureux et adroit courtisan, et devint successivement lieutenant-général, puis grand' croix de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, et enfin inspecteur-général des Suisses et Grisons. S'il eut l'ascendant que l'opinion publique lui attribua depuis dans l'intérieur de la famille royale, on peut lui reprocher de ne pas avoir employé son esprit à donner de meilleurs avis. En effet, on vit le baron de Besenval se mêler d'intrigues de femmes, de renvois de ministres, etc.; et jamais ce qu'il propose ne vaut mieux que ce qu'il blâme. Nommé commandant de l'intérieur en 1789, et chargé de mettre à exécution ses propres conseils, il ne prit que des mesures timides, ou ne donna que des ordres vagues; et il finit par s'enfuir avec des passe-ports, qui ne l'empêchèrent d'être arrêté, puis conduit à la tour de Brie-Comte-Robert. Ramené de là à Paris, il fut traduit au tribunal du Châtelet, qui instruisit son procès et le déclara innocent, malgré les fortes pré-

somptions qui pesaient sur lui. Le baron de Besenval disparut dès lors de la scène politique, et acheva sa carrière dans une obscurité peu glorieuse, mais qui semble néanmoins justifier l'idée de bonheur qu'il avait toujours attachée au fatalisme de sa vie. Oublié dans Paris, où son nom seul l'eût infailliblement perdu, il échappa au régime affreux de la terreur, et mourut tranquillement à soixante-douze ans, le 27 juin 1794. Il avait composé dans sa jeunesse une foule de *Couplets* et d'*Epigrammes* sur diverses anecdotes plus ou moins scandaleuses; et des *Mémoires* manuscrits qu'il a laissés au second fils du maréchal de Ségur, et que celui-ci a vendus depuis à un libraire, malgré le scandale qui devait en résulter, tant pour leur auteur que pour les personnes dont il y est fait mention.

BEUTLER (*Jean-Henri-Chrétien*), laborieux instituteur allemand, etc.

Né à Sulh, dans le pays d'Henneberg, le 10 octobre 1759. Il fut d'abord attaché comme professeur à la célèbre école de Salzmann à Schnepfenthal, de 1784 à 1788, puis nommé en 1791, recteur et premier professeur du collége de Waltershausen, dans le duché de Gotha. Devenu en 1802 pasteur à Zelle, dans le même pays, et inspecteur adjoint des églises et des écoles de son arrondissement, il publia divers ouvrages en allemand, fort estimés, et dont nous allons indiquer les principaux. *Table générale* des journaux et gazettes allemandes, avec une notice raisonnée de tous les ouvrages périodiques publiés depuis un siècle jusqu'à ce jour, suivie d'une table alphabétique de tous ceux qui y ont travaillé; *Vie du docteur Glaser*, extraite de ses papiers, avec une notice complète de tous ses écrits; *l'Ecole de la sagesse et de la prudence*, mise en vers, tant pour les maîtres que pour les élèves : il en a paru en 1807 une cinquième édition considérablement augmentée; et enfin *Heilmann*, ou instruction sur le régime à suivre pour arriver à une heureuse vieillesse, etc.

BINGLEY (*Guillaume*), naturaliste anglais, membre de la société Linnéenne, etc.

Né dans le comté d'York. Il se trouva orphelin dès son enfance, et ses parens le destinèrent à la profession des lois. Mais il préféra l'état ecclésiastique à la carrière du barreau, et se rendit en conséquence à Cambridge en 1795, pour se rendre propre au ministère évangélique. Pendant ses études ecclésiastiques, il fit dans la principauté de Galles deux voyages, qui lui fournirent le sujet de son premier ouvrage, intitulé : *Tour dans la principauté de Galles*, durant l'été de 1798; et qui fut suivi, en 1812, de la *Biographie animale*, ou anecdotes sur le mode d'existence, les mœurs et les habitudes des animaux : cet ouvrage était en 1813 à sa quatrième édition, et un biographe assure qu'il en existe encore deux traductions allemandes et une française. M. Bingley a aussi fait paraître en 1814 *la Nature animée*, ou élémens de l'histoire naturelle des animaux; et on lui doit également les ouvrages suivans : *Mémoire* sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la Grande-Bretagne; *Dictionnaire biographique* des compositeurs de musique durant les trois derniers siècles, etc.

BIRCH (*Samuel*), Aldermann de Londres, etc.

Né dans la capitale de l'Angleterre en 1757, fils d'un pâtissier renommé, établi dans le quartier de Cornhill. Il reçut une éducation soignée; et montrant de bonne heure du goût pour la poésie, il prouva des talens en ce genre dans différentes productions. Il embrassa ensuite l'état de son père, qu'il fait encore aujourd'hui; et c'est même chez lui qu'il est de mode d'aller manger des petits pâtés. Nommé en 1781 membre du conseil commun, il s'y distingua par une éloquence énergique, et par son attachement aux principes et à l'administration de M. Pitt, et il fut élu en 1789 député, puis en 1807 aldermann de son quartier. A l'époque où les républicains français menaçaient l'Angleterre d'une descente, M. Birch fut le premier à provoquer la formation des bourgeois en corps de milice; et parvint au grade de lieutenant-colonel commandant du premier régiment des volontaires royaux de Londres : en 1812 : il remplit aussi les fonctions de shérif de Londres et du Middlesex. M. Birch a publié comme auteur plusieurs ouvrages, entre autres *Consilia*, ou pensées sur divers sujets; *l'Abbaye d'Ambresbury*; et enfin des *Discours politiques*, etc. : on lui doit également divers *Opéras comiques*.

BLACKLOCK (*Thomas*), célèbre poète écossais, etc.

Né en 1721, à Annan, dans le comté de Dumfries, et fils d'un maçon. Il perdit la vue, par l'effet de la petite-vérole six mois après sa naissance; et son père, homme recommandable, et plus instruit qu'on ne l'est communément dans son état, prit soin, à l'aide de quelques amis, de cultiver les dispositions que le jeune Blacklock avait manifestées de bonne heure, en lui faisant, dans l'intervalle de ses travaux, des lectures graduées selon la portée de son âge. Les poètes anglais formèrent, dès qu'il put les entendre, la plus grande partie des lectures de Blacklock; et l'amour de la poésie s'alluma avec une grande vivacité dans sa jeune imagination, dénuée des alimens que fournissent d'ordinaire à l'enfance les objets extérieurs: quelques-uns de ses camarades attachés à lui par son malheur, et par l'extrême douceur de son caractère, avaient aussi contribué à son éducation, en lui apprenant ce qu'ils savaient de latin; mais une instruction donnée et reçue de cette manière ne pouvait être que bien peu étendue, et le défaut de savoir augmentait le besoin d'inventer. A douze ans Blacklock avait déjà composé quelques ouvrages de poésie, qui ont été imprimés après sa mort, et qui sont remarquables pour un enfant de cet âge, ayant si peu de secours. Lorsqu'il eut atteint dix-neuf ans, il perdit son père, et sa situation devint d'autant plus affreuse qu'il joignait au malheur de la cécité celui d'une très-mauvaise santé: il exprima dans des vers extrêmement touchans ses craintes pour l'avenir et l'attente des calamités qui semblaient près de fondre sur lui. Ces tristes pressentimens se fussent probablement réalisés, si un savant médecin d'Edimbourg, le docteur Stephenson, qui se trouvait alors par hasard à Dumfries, ayant vu quelques-unes de ses productions, n'eût formé le dessein généreux de l'emmener dans la capitale de l'Ecosse, et d'aider ses dispositions par une éducation classique. Blacklock arriva à Edimbourg en 1741, et après avoir étudié quelque temps dans une école de grammaire, il fut admis dans l'université de cette ville, où il resta jusqu'en 1745. Les troubles civils de cette époque l'obligèrent à se retirer à Dumfries, d'où il retourna ensuite à Edimbourg pour continuer ses études lorsque la tranquillité fut rétablie. Il y fit connaissance avec plusieurs écrivains recommandables, et entre autres avec le célèbre David Hume, qui lui montra un intérêt actif et soutenu. Une troisième édition de ses poésies, publiée à Londres en 1756, le mit en état de vivre agréablement dans l'université; et ayant pris les ordres dans l'Eglise d'Ecosse vers l'année 1759, il se fit bientôt une sorte de réputation comme prédicateur. Il se maria aussi en 1762, et fut nommé cette même année ministre de Kircudbright; mais les habitans s'étant montrés prévenus contre lui, il résigna ses prétentions à cette cure, et accepta à la place une rente peu considérable. De retour à Edimbourg en 1764, il ouvrit une espèce de pension pour de jeunes élèves de l'université, dont il aidait les études; et mourut en 1791, âgé de soixante-dix ans, généralement estimé. Il était doué d'un caractère doux et d'un esprit aimable, quoique d'un tempérament mélancolique. « Sa modestie, dit M. Hume dans une » de ses lettres, était égale à la bonté » de son cœur et à la beauté de son gé» nie ». Blacklock, passionné pour la musique jouait assez bien de plusieurs instrumens; et aimait beaucoup la conversation, dans laquelle il apportait une extrême vivacité, sans néanmoins jamais sortir des bornes de la modération. Ce n'est pas qu'il ne fût d'une sensibilité assez susceptible; mais ses plus vifs ressentimens se bornaient à quelques vers satiriques, qu'il brûlait ordinairement après les avoir dictés. Il faisait des vers avec une prodigieuse facilité; et un de ses amis, M. Jameson, racontait que Blacklock lui avait dicté, plus d'une fois aussi vite que lui, M. Jameson pouvait les écrire, jusqu'à trente et quarante vers, qui, assure-t-il, ne se ressentaient point de la négligence ordinaire des vers improvisés. Cependant si, au milieu de cette chaleur de composition, une rime ou toute autre légère difficulté venait l'arrêter, il quittait le travail, et finissait rarement ce qu'il avait commencé avec tant d'ardeur. Ses vers sont en général élégans, faciles, harmonieux, animés, et pleins de sensibilité; mais ils manquent souvent de correction, ce qu'il faut probablement attribuer à la rapidité de sa composition, ou à la difficulté de revoir ses écrits pour les corriger: dans un de ses ouvrages, Blacklock prétend que la première langue a été une véritable musique.

BLACKWELL (*Barthélemy*), l'un des chefs des Irlandais-Unis, etc.

Né en Irlande. Il vint en France à l'âge de onze ans pour profiter d'une bourse fondée par sa famille à l'université de Paris, et devint ensuite en 1786 sous-lieutenant dans un régiment de hussards. Il se prononça depuis pour la révolution et fut nommé successivement capitaine des hussards braconniers, et des chasseurs à cheval, puis chef d'escadron dans le vingt-unième régiment. Le 15 juillet 1798 il se rendit par ordre du ministre de la marine à Dunkerque, où il fut embarqué pour une expédition secrète; et six semaines après il fut jeté sur les côtes de Norwége, d'où il se rendit à Hambourg. Il fut bientôt après arrêté dans cette ville sur la demande du ministre anglais, et déposé dans un cachot, d'où il ne sortit qu'un an après pour être conduit en Angleterre. Mis en jugement comme traître envers sa majesté britannique, le gouvernement français réclama vivement en sa faveur; mais s'il ne put le faire rendre à la liberté, il empêcha du moins qu'on ne lui fit subir une peine capitale, et la paix de 1801 tira Blackwell de sa captivité. On le regardait généralement en Angleterre comme l'un des chefs du parti insurrectionnel connu sous le nom d'*Irlanda s-Unis*. Depuis cette époque Blackwell a vécu en France à l'aide d'une pension du gouvernement.

BLANGINI (*Joseph-Marc-Marie-Félix*) compositeur piémontais, etc.

Né à Turin le 8 novembre 1781, et fils d'un artiste peu distingué. Il arriva à Paris en 1799, et débuta en 1802 dans le genre lyrique, en terminant l'opéra de la *Fausse duegne*, que Della-Maria avait laissé imparfait. Il s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de succès, et sut imiter avec infiniment d'art le style aimable et facile de l'artiste qu'il pleurait. Dénué de fortune et chef d'une famille nombreuse composée de sa mère, et de frères et sœurs, Blangini ouvrit ensuite une salle de concert où se rassembla la meilleure compagnie de Paris; et fit lui-même preuve de talent, par la manière dont il chanta, en s'accompagnant, ses propres productions : en effet, nul n'entend mieux que lui la facture de ces pièces légères que l'on peut comparer aux poésies fugitives : il excelle aussi dans l'accompagnement sur l'orgue et sur le clavecin. Il trouva peu après les moyens d'arriver jusqu'à la princesse Borghèse dont il obtint immédiatement la protection, et fut appelé en 1805 à Munich, comme maître de la chapelle du roi de Bavière. Il passa en 1809 au service de Jérôme en la même qualité, et revint à Paris après la chute de Napoléon et de sa famille. Les compositions de Blangini se distinguent non-seulement par une mélodie facile et douce, mais encore par une harmonie légère et bien ordonnée; et c'est sans doute aussi à ces qualités inhérentes à son talent qu'il doit de n'avoir pas réussi dans le grand opéra, ainsi que le prouve *Nephtali*, représenté en 1806. On connaît encore de ce compositeur *Chimère et Réalité; Zélie et Terville; les Femmes vengées*, dont il a refait la musique en 1808, et qu'il eût mieux fait de laisser telle qu'elle était; *le Sacrifice d'Abraham; les Fêtes lacédémoniennes; Inès de Castro*, opéras qui n'ont point été représentés; et enfin *Un Tour du calife*. Indépendamment de sa musique dramatique, on a encore de Blangini plusieurs livres de *Romances* pleines de goût et de sentiment; *des Nocturnes*, des *Ariettes italiennes*, des *Symphonies* à grand orchestre, etc.

BLAYNEY (lord), major général anglais, etc.

Né en Angleterre de parens nobles et distingués. Il fut élevé à l'université d'Angers; se voua ensuite à l'état militaire; et commandait le quatre-vingt-neuvième régiment en Hollande et dans la Belgique pendant les années 1793 et 1794. Il fit aussi la campagne d'Égypte sous le général Abercrombie; fut employé en 1810 dans l'armée d'Espagne, puis chargé d'une expédition contre la forteresse de Fuengirola, près de Malaga, où il montra plus de courage que de prudence. Fait prisonnier dans l'attaque de ce fort, il fut conduit jusqu'à Verdun, en traversant toute l'Espagne et la France, et resta dans cette ville pendant trois ans : lord Blayney a écrit une relation de ce voyage et de son expédition, qui parut en Angleterre en 1814 sous le titre de : *Relation d'un Voyage forcé en Espagne et en France comme prisonnier de guerre dans les années* 1810 *à* 1814. Cet ouvrage, qui fut traduit de l'anglais en 1815, est écrit sans méthode ni correction, et avec une prolixité vraiment fatigante. Quelques critiques se sont fort égayés aux dépens du lord, qui s'y montre

en effet sous un jour assez ridicule, et l'auteur de la traduction, en supprimant quelques personnalités relatives à des Français, a sans doute pris un parti fort sage; mais il a néanmoins retranché ce que la relation anglaise offrait de plus piquant. Les journaux français n'ont pas parlé plus favorablement de cet ouvrage, et ils sont même allés jusqu'à dire que l'auteur, qui ne manque jamais de désigner le vin dont il a bu dans chaque auberge, avait plutôt traversé la France en ivrogne qu'en observateur.

BLIGH (*Guillaume*), contre-amiral anglais, etc.

Issu d'une famille honnête. Il embrassa très-jeune la carrière maritime, où il obtint bientôt de l'avancement, et fut nommé en 1787 pour commander le *Bounty*, destiné à porter l'arbre à pain d'Otaïti au grand Archipel d'Amérique, ou aux Indes occidentales. Le vaisseau arriva sans accident à Otaïti, et il faisait voile avec les précieux végétaux, objet de son voyage vers les Indes, quand une partie de l'équipage, excitée par Fletcher-Christian contremaître, se révolta. Le capitaine fut mis de force, avec ses officiers et tous ceux qui n'avaient pas voulu se joindre à la révolte, dans un bateau ouvert, sans armes et avec très-peu de provisions: ils étaient dix-huit, lesquels après avoir souffert d'horribles maux de la disette, des fatigues et de l'intempérie de l'air, arrivèrent enfin au nombre de seize à Batavia: à son retour en Angleterre, le capitaine Bligh publia une relation de cette navigation extraordinaire. Nommé en 1805 gouverneur de la Nouvelle-Galles, dans la Notasie ou Nouvelle Hollande, l'état de détresse où se trouvait alors cette colonie, ou peut-être l'âpreté de son caractère, le força de faire des réglemens qui mécontentèrent beaucoup d'individus, et il fut déposé en 1808 par les militaires à la tête desquels se trouvait le lieutenant-colonel Johnston: ce dernier fut poursuivi en justice à l'arrivée des deux partis en Angleterre en 1811, et cassé. Le contre-amiral Bligh a publié, outre sa première *relation*, un voyage dans la mer du Sud sur le vaisseau le Bounty, plusieurs autres ouvrages sur différens sujets, et particulièrement trois *mémoires* sur les plants qu'il avait été chargé de transporter aux Indes: il a aussi découvert, en 1792, un groupe d'îles inconnues, situées dans le nord de la terre du Saint-Esprit de Quiros, et auxquelles il donna le nom de Sir Joseph Banks.

BLUM (*Joachim-Christian*), poète et littérateur prussien, etc.

Né à Rathenau, dans la marche de Brandebourg, le 17 novembre 1739. Son père, négociant considéré, lui fit donner une bonne éducation, et il fit successivement ses études à Brandebourg, à Berlin et à Francfort-sur-l'Oder. Destiné tour à tour à la théologie et à la jurisprudence, il les abandonna successivement toutes deux pour s'occuper de la philosophie et des belles-lettres, qu'il cultiva avec succès: les leçons et l'amitié de ses maîtres, Ramber et Alexandre Baumgarten firent prendre la meilleure direction à son esprit juste et pur. La faiblesse de sa santé, la simplicité de ses penchans, la modération de ses désirs l'empêchèrent de suivre une carrière brillante et active; c'est pourquoi, après avoir obtenu dans les villes qu'il avait habitées l'estime et l'affection des hommes les plus distingués, il se retira dans sa patrie, pour y consacrer son temps à sa famille et à ce doux repos que donnent l'étude et des travaux choisis, suivis par goût et non par obligation. Néanmoins il encourut pendant quelque temps le blâme de ses compatriotes, qui, sachant ce qu'il eût pu faire, s'étonnaient avec raison de sa paresse et de son inaction, et le surnommèrent enfin *le fainéant*: il est vrai que ses longues promenades journalières aux environs de Rathenau, dans lesquelles il paraissait uniquement occupé à jouir des douceurs que répand dans une belle âme la contemplation des beautés de la nature, pouvaient lui mériter ce titre; mais ses *poésies lyriques*, publiées à Berlin en 1765, premier fruit de ses loisirs, firent bientôt changer d'opinion sur son compte. On y remarqua effectivement une imagination aimable et riante, poétique même dans sa réserve; un style correct et élégant, enfin un heureux choix d'idées et d'images. En 1785 parurent des *poésies nouvelles*, qui soutinrent la réputation de l'auteur, lequel s'essaya aussi dans la carrière dramatique, en composant un drame historique en cinq actes, intitulé: la *Délivrance de Rathenau*, représenté avec succès à Berlin. Ses ouvrages en prose offrirent le même talent et le même caractère;

en effet ses *promenades* renferment d'excellens morceaux de morale, pleins, sinon d'idées grandes et neuves, du moins d'aperçus justes et fins, et de sentimens aussi vertueux qu'aimables: on y voit que l'auteur prend à la moralité et au bonheur des hommes un intérêt sincère, et qu'il cherche à les y conduire sans efforts. Guidé par les mêmes intentions, il publia en 1780 et 1782 son *Dictionnaire des proverbes allemands*, où, en expliquant les dictons populaires, il eut soin de combattre les erreurs et les préjugés des classes inférieures de la société. Heureux de son caractère, de sa conduite, de sa situation, Blum passa sa vie aimé de ses proches, honoré à la cour de Berlin par la princesse Amélie et par le roi Frédéric-Guillaume II, dont il reçut des bienfaits; et fut mis par sa nation au rang des écrivains qui sans être du premier ordre ont su pourtant se rendre classiques par la pureté de leur style et la sagesse de leur esprit : il mourut à Rathenau, le 28 août 1790, âgé d'environ cinquante-un ans, et fut universellement regretté. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, on doit encore à Blum des *idilles*, des *épigrames* et un poëme descriptif intitulé : *les Collines de Rathenau.*

BLUMENBACH (*Jean-Frédéric*), naturaliste saxon, etc.

Né à Gotha le 11 mai 1752. Il étudia d'abord à Gœttingue; et après avoir été successivement promu au degré de maître en philosophie et de docteur en médecine, il fut nommé, en 1776, professeur extraordinaire et inspecteur du cabinet d'histoire naturelle qui fait partie de la riche bibliothèque de cette université. Deux ans après il devint professeur ordinaire, et il obtint, en 1788, du roi d'Angleterre, le titre de conseiller de cour. Un grand nombre d'ouvrages sur des objets d'histoire naturelle placèrent bientôt ce professeur au rang des premiers savans de l'Allemagne, et lui méritèrent les honneurs académiques et les emplois importans dont il fut revêtu : ils sont tous écrits en allemand, en anglais ou en latin, et plusieurs ont été traduits en français. Voici la liste des plus remarquables: *Dissertatio de generis humani varietate nativâ* : la dernière édition a été publiée en 1795, et l'auteur, outre des changemens considérables, y a ajouté des gravures; *Prolusio anatomicæ de sinobus frontalibus*; un *Manuel d'histoire naturelle* : la huitième édition de cet ouvrage vraiment classique, est de 1807. L'auteur, en convenant toutefois que les peuples de tous les temps et de tous les pays peuvent provenir d'une souche commune, divise le genre humain en cinq races; et pour rendre plus palpable les distinctions par lesquelles la nature les a marquées, il ajoute à la description de chacune d'elles le portrait d'un homme connu et dont les traits sont frappans. Pour *la race du Caucase* il a choisi le portrait de Joussouf-Agniah Effendi, ambassadeur de la Porte à Londres; pour la *race mogole* celui d'un Kalmouck nommé Fœdor Ivanowitsch, qui fut donné par l'impératrice de Russie à la princesse héréditaire de Bade, et qui jouissait à Rome, vers la fin du dernier siècle, de la réputation d'un excellent dessinateur; pour la *race ethyopienne* celui du célèbre prédicateur nègre, Jac.-Jo.-Elisa Capitein; pour la *race américaine* celui de Tayadanlega, un des chefs de Mohawks plus connu en Europe sous le nom du capitaine Joseph Brandt; et enfin pour la *race malaise* celui d'Omaï, Otaïtien amené à Londres en 1773 par le capitaine Furneaux. On doit encore au professeur Blumenbach une foule d'autres ouvrages d'un mérite reconnu, et plusieurs articles de sciences insérés dans les recueils académiques: il a été aussi cité avec éloge dans le rapport de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'institut de France, du 20 février 1808. « En » Allemagne, disent les rapporteurs, » M. Blumenbach a enrichi d'observa- » tions piquantes presque toutes les » branches de la science. Ses compa- » raisons des animaux à sang chaud et » à sang froid, ovipares et vivipares, » en sont pleines. Il a comparé même » entre elles les variétés de l'espèce » humaine, et fixé leur caractère res- » pectif. » Plus loin, en parlant des ouvrages qui ont été publiés sur l'anatomie comparée et les méthodes pour étudier cette science, les rapporteurs ajoutent : « M. Blumenbach publiait » en même temps en Allemagne un » *Traité* moins étendu que celui de » M. Cuvier, mais qui aura le même » genre d'utilité, c'est-à-dire qu'il » servira de base à l'enseignement et » de point de départ pour des recher- » ches ultérieures, en même temps qu'il

» fournira d'abondans matériaux à la » physiologie. »

BOCCARDO (N), diplomate génois, etc.

Né à Gênes d'une famille de bourgeoisie qui avait toujours été favorisée par le gouvernement de la sérénissime république. Il comptait parmi ses ancêtres plusieurs commissaires du Lazaret de cette ville, et se lia néanmoins avec le patricien Serra qui provoquait dans cette république l'appel des armées françaises et la révolution qu'elles y vinrent faire en 1796. Boccardo, envoyé bientôt à Paris pour y concerter avec le directoire les moyens de révolutionner Gênes, s'appuyait surtout de la capture que les Anglais venaient de faire, dans ce port, d'une frégate nommée la *Modeste*. Le parti de l'ancien gouvernement génois envoya aussi de son côté à Paris, pour arranger cette affaire, l'un des siens, *Vincent Spinola*, lequel après avoir essuyé beaucoup de désagrémens manqua totalement l'objet de sa mission. Boccardo, plus adroit ou plus heureux, et doué des talens nécessaires pour conduire sa négociation, la termina selon les vues de ses commettans: on en connaît les résultats. Napoléon lui donna ensuite la décoration de la Légion-d'Honneur, avec une pension; mais il n'y ajouta aucune place. Lors de la restauration du trône des Bourbons, en 1814, Boccardo se fixa à Paris, où il réside actuellement.

BOCKMANN (*Charles-Guillaume*), mathématicien et physicien badois, etc.

Né à Carlsruhe, en 1773. Il fut d'abord lieutenant au service du Margrave de Bade; mais les leçons de son père, Jean Bockmann, physicien distingué et conseiller privé de la cour de Bade, lui ayant inspiré de bonne heure le goût pour les mathématiques, il y fit des progrès rapides et succéda ensuite à son père (mort le 15 décembre 1802) dans l'enseignement des sciences mathématiques et physiques au gymnase de Carlsruhe: le grand-duc lui conféra aussi, en 1806, le titre de conseiller de cour. Bockmann a publié en allemand un ouvrage intitulé: *Expériences physico-chimiques* sur le phosphore renfermé dans les différentes espèces de Gaz, etc., et une traduction de ceux de *Chaptal* et de *Parmentier* sur la fabrication des vins et vinaigres. Le Journal de chimie et les Annales de physique renferment aussi quelques dissertations de ce savant, parmi lesquelles on remarque surtout ses *Observations sur la puissance calorifique des rayons du soleil*, et sur la composition des verres colorés pour observer cet astre. La classe des sciences physiques de l'institut de France s'exprima également sur son compte d'une manière très-avantageuse dans le rapport qu'elle fit en 1810, pour les prix décennaux. « M. Bockmann, » dit-elle, va jusqu'à avancer qu'outre » les deux rayons déjà remarqués par » Herschell dans le spectre solaire, il » y a une troisième sorte de rayons aux- » quels appartient la propriété de dé- » soxigéner, et qu'ils suivent un ordre » inverse, augmentant de force du côté » du violet, et s'étendant au-delà et hors » du spectre solaire comme les rayons » éclatans du côté opposé. Cependant » ces expériences sont encore contestées » par d'habiles physiciens ».

BOCOUS (*Joseph*), auteur dramatique espagnol, membre de plusieurs académies, etc.

Né à Barcelone en 1775. Il fut élevé au collége de Murcie, d'où il passa, à l'âge de quatorze ans, à Bologne, où il fit ses cours de philosophie et de mathématiques. Il y donna en même temps des leçons d'histoire ancienne, à laquelle il s'était particulièrement appliqué; et ayant obtenu le degré de maître es-arts en 1792, il se rendit à Milan, où il étudia l'éloquence et la littérature italienne sous l'abbé Parrini: il travailla aussi au journal encyclopédique italien, et fut un des rédacteurs de la gazette littéraire. Plusieurs de ses compositions poétiques lui obtinrent bientôt, de l'académie des Arcades de Rome, le titre de berger, sous le nom de *Transimede Mantineo*; et il fut reçu quelque temps après dans celle des *Appatisti* de Florence, et des *Immaturi* d'Imola. De retour dans sa patrie, il subissait ses examens de mathématiques pour entrer dans un corps militaire, lorsque la guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagne il servit à la tête d'une compagnie sous les généraux Ricardos, la Union et Urrutia, dans les campagnes de 1793 et 1794, où il reçut plusieurs blessures. La paix ayant été conclue l'année suivante, il vint alors se fixer à Madrid, et renonça à la carrière des armes pour se livrer entièrement aux belles-lettres: il donna d'abord aux théâtres de cette capitale plusieurs *Comédies*, qui, par des raisons assez

plausibles, furent jouées sous le nom d'un de ses amis. Porté par goût à voyager, il visita différentes fois le midi de la France; parcourut à plusieurs reprises toute l'Italie; et recueillit partout des observations intéressantes, qu'il se propose, dit-on, de publier. Lors de l'invasion de l'Espagne en 1808, M. Bocous se trouvait à Florence, où, par suite de la mesure prise contre tous les Espagnols habitant les pays de l'empire français, il fut arrêté et conduit à Dijon. Il perdit ensuite sa fortune pour avoir refusé de prêter serment au roi Joseph Bonaparte, et se vit contraint d'employer comme moyen de subsistance le talent qu'il possédait d'enseigner les langues avec une rare facilité. Il obtint enfin, en 1813, la permission de venir à Paris, sous la caution du préfet de la Côte-d'Or, M. Lecouteux, qui était son ami, et habite encore en ce moment la capitale. M. Bocous cultive également les langues française et anglaise, et il est aussi très-versé dans la littérature espagnole et italienne. Parmi les ouvrages que l'on doit à ce littérateur, on cite six *comédies* publiées et imprimées sous le nom emprunté d'un auteur vivant: *David et Micol*, drame lyrique italien; *Amélie et Clotilde*: *le Passé et le Présent; Que n'avions-nous pas à craindre?* et enfin *le Talisman de la France*, ou le Bouquet de Marie-Thérèse, dédié à Madame la duchesse d'Angoulême.

BODE (*Christophe-Auguste*), professeur et littérateur allemand, etc.

Né en 1722 à Wernigerode, où son père était juge de la ville et conseiller du comte Stolberg. Après avoir reçu une excellente éducation domestique dans la maison paternelle, il alla, en 1739, écouter les leçons de Steinmez, directeur de l'école de Kloster-Bergen, près de Magdebourg. En 1741, il se rendit à Halle, où, entraîné par son goût particulier pour les langues orientales et la philologie sacrée, il s'attacha surtout aux deux Michaëlis, le père et le fils, qui étaient alors professeurs dans cette université: de Halle il passa à Leipzig, et y étudia l'arabe, le syriaque, le chaldéen, le samaritain, l'éthiopien et l'hébreu des rabbins. Après un séjour de dix-huit mois, il revint à Halle; et, en 1747, il soutint, pour le doctorat en philosophie sous la présidence de Michaëlis le père, une thèse intitulée: *De primævâ linguæ Hebrææ antiquitate*: il ouvrit alors des cours publics qui furent très-suivis. Malgré ce succès, il quitta Halle après deux ans de séjour, et se fixa à Helmstadt, où sa réputation l'avait précédé. Ses leçons attirèrent bientôt la foule des étudians; et l'université, appréciant tout à la fois son mérite et son utilité, se l'attacha, en 1751, avec le titre de professeur extraordinaire de langues orientales. Peu après, la lecture de quelques livres où l'on préconisait les avantages de l'arménien, du turc et du copte, lui donna l'envie d'ajouter ces trois langues à toutes celles qu'il savait déjà; et, n'ayant pu obtenir de Jablonski qu'il lui servît de guide dans l'étude du copte, il crut qu'il pourrait au moins apprendre sans maître le turc et l'arménien, et consacra à ce travail ses heures de loisir: il y fit de si rapides progrès, qu'il publia avant la fin de l'année les deux premiers chapitres de Saint-Mathieu, traduits du turc en latin, avec une préface critique sur l'histoire et l'utilité de la langue turque, auxquels il ajouta les quatre premiers chapitres du même évangéliste, traduits de l'arménien en latin, avec des considérations générales sur la langue arménienne. Ces deux petits ouvrages, qui parurent le premier à Brême et le second à Halle, furent jugés avec une sévérité qui ne parut pas entièrement déplacée; cependant le zèle de Bode, quoique assez peu heureux, n'en fut pas moins louable, aussi en fut-il récompensé, en 1760, par une pension: en 1763, pour lui ôter l'envie de passer dans l'université de Giessen, qui lui offrait la chaire des langues orientales, on lui donna, à Helmstadt, le titre de professeur ordinaire de philosophie, avec une augmentation de traitement. On cite parmi ses ouvrages la *traduction éthiopienne de Saint-Mathieu, comparée avec le texte grec*; la *traduction persane de Saint-Marc*; celle de *Saint-Luc*; le *nouveau testament éthiopien, traduit en latin*; et enfin un autre ouvrage intitulé: *Critica Millio-Bengeliana*. Dans cet écrit, indispensable à tous ceux qui s'occupent de la critique des livres saints, Bode prouve que Mill et Bengel, qui ont recueilli avec un zèle très-louable les variantes du *Nouveau-Testament*, n'ont pas toujours apporté à ce travail assez de soin et d'exactitude; mais d'un autre côté les critiques reprochent à Bode

d'écrire mal en latin et en allemand, de n'avoir jamais su racheter, par l'élégance des formes, l'aridité des matières qu'il aimait à traiter, et enfin de s'être plus d'une fois livré à des recherches plus laborieuses et plus pénibles que profitables. Ce savant orientaliste mourut à Helmstaëdt le 7 mars 1796.

BODMANN (*François-Joseph*), jurisconsulte et historien allemand, etc.

Né à Auerach en Franconie le 3 mai 1754. Il fut successivement professeur en droit à l'université de Mayence, conseiller de l'électeur à la cour de justice, puis conseiller effectif de la cour et du gouvernement, et enfin professeur ordinaire de législation : plus tard il enseigna la législation française à l'école centrale du département du Mont-Tonnerre, et fut ensuite nommé vice-président du tribunal de première instance à Mayence. Les lettres doivent aux recherches savantes de ce littérateur des *éclaircissemens* précieux sur différens points de l'histoire et de la législation du moyen âge; mais nous nous bornerons seulement à citer quelques-uns de ses nombreux ouvrages, tant en latin qu'en allemand, tels que : *Diss. inaug., critica, de litterarum obligatione Theophili, visiones legitimæ; Explication théorique et pratique* des principes d'après lesquels on doit estimer, répartir et restituer les dommages occasionnés par la guerre; *Recherches* sur la situation précise du champ de bataille de Conrad II, roi des Romains, et sur la raison qui a valu à ce prince le surnom de Salien; et enfin *Un mot sur la charte de Schwandern,* de 1243, et sur l'époque où l'on a commencé à se servir dans les chancelleries du papier de chiffons, etc. La classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France a fait l'éloge de Bodmann dans le rapport qu'elle publia en 1810 sur le progrès des sciences, à l'occasion des prix décennaux; et cet auteur a aussi enrichi plusieurs journaux allemands, entre autres le Magasin pour la jurisprudence, de beaucoup de dissertations savantes sur des objets relatifs à la législation criminelle et féodale.

BŒHMER (*Georges-Rodolphe*), botaniste allemand, etc.

Né en 1728. Il fit de bonnes études; cultiva avec succès la botanique et l'anatomie; devint disciple de Ludwig; et fut ensuite nommé professeur de ces deux sciences à l'université de Wittemberg. Il publia successivement un grand nombre d'ouvrages sur diverses parties de la physique végétale et de la botanique théorique et littéraire; et presque tous renferment des vues neuves, qui prouvent qu'aucune des sciences physiques ne lui était étrangère : il réunissait en effet un esprit juste et méthodique à un profond savoir, et possédait le rare talent de bien observer et de considérer la nature sous des rapports nouveaux et lumineux. Parmi les ouvrages de Bœhmer qui ont fait le plus de bruit, on cite la *Flore des environs de Leipzig*, dans laquelle il suivit la méthode de Ludwig; *Hydrologiæ index universalis* : c'est un répertoire bibliographique de tous les livres qui ont paru sur l'histoire naturelle, l'économie rurale, les arts et les sciences qui y ont rapport, en quelque langue que ce soit : il est fait avec beaucoup de soin, et indique ordinairement pour chaque ouvrage les journaux littéraires qui en ont donné une notice; une *Histoire technique* des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées, ouvrage qui mériterait d'être traduit, et plus généralement répandu à cause de son utilité; enfin un autre traité sous le titre : *De plantis in cultorum memoriam nominatis* : cette savante dissertation sur les règles à suivre pour donner des noms aux plantes, avec des remarques sur ceux qui ont été donnés par Linnée, a été imprimée dans les œuvres de Ludwig.

BONDT (*Nicolas*), littérateur hollandais, etc.

Né en 1732 à Voorbourg dans la province de Hollande. Il commença à se faire connaître par une thèse sur l'épître apocryphe de Jérémie, qu'il soutint à Utrecht en 1752, sous la présidence du célèbre Wesseling; et donna dans la même ville, en 1754, une édition très-soignée des *Lectiones variæ* de Vincent Contarini. Son *Histoire de la confédération des Provinces-Unies* parut à Utrecht en 1756, et il y joignit un commentaire sur le préambule et les premiers chapitres de l'acte d'union : cette même année il publia une dissertation sur *la poligamie*, qui lui mérita le degré de docteur en droit. On a encore de Bondt, qui mourut en 1792 âgé de soixante ans, un *Recueil des harangues* de Burmann : il avait aussi

promis une édition des *Ethiopiques d'Héliodore ;* mais il abandonna la littérature pour les affaires, et ne fit plus rien paraître digne d'être cité. A juger de Bondt par ce qu'il avait écrit, et par les éloges de ses contemporains il aurait pu se faire un nom distingué dans les sciences.

BONNET (*Charles*), célèbre philosophe et naturaliste génevois, etc.

Né à Genève, le 13 mars 1720, d'une famille riche, et distinguée par les places qu'elle avait remplies dans cette république, il fut destiné, par ses parens, à la jurisprudence. La lecture du *Spectacle de la Nature* de Pluche et celle des ouvrages de Réaumur inspirèrent au jeune Bonnet un goût invincible pour l'histoire naturelle ; et il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans, qu'il avait déjà fait sa belle découverte que les pucerons sont féconds sans accouplement pendant plusieurs générations. Trembley, son compatriote, ayant fait, à peu près vers le même temps, la découverte non moins étonnante de la reproduction à l'infini du polype, par incision, Bonnet essaya cette opération sur beaucoup de vers et d'insectes, et reconnut que plusieurs de ces animaux partagent avec le polype cette propriété merveilleuse : il consigna toutes ces expériences dans son *Traité d'Insectologie*. Son second ouvrage d'observations, intitulé : *De l'usage des feuilles*, contient ses découvertes sur la physique végétale, et forme l'un des meilleurs livres qui existent sur ce sujet difficile. Il y montre surtout cette action mutuelle du végétal et des élémens qui l'environnent, si bien calculée par la nature que, dans une multitude de circonstances, il semble que la plante agisse pour sa conservation avec sensibilité et discernement. En effet, les racines se détournent, se prolongent pour chercher une meilleure nourriture ; les feuilles se tordent quand on leur présente l'humidité dans un sens différent de celui où elles le reçoivent ordinairement ; les branches se redressent ou se fléchissent pour trouver l'air plus abondant ou plus pur ; enfin, toutes les parties de la plante se portent vers la lumière, quelque étroites que soient les ouvertures par où elle pénètre, etc. Bonnet aurait pu sans doute enrichir encore l'histoire naturelle d'une foule de découvertes précieuses ; mais ses yeux, affaiblis par l'usage du microscope, lui refusèrent leur secours ; et son esprit, trop actif pour supporter un repos absolu, entra alors dans le champ de la philosophie générale, où il porta cette méthode précise qu'il s'était faite dans ses premières recherches, et surtout un grand besoin d'idées claires qui le jetait plutôt dans les hypothèses que dans les abstractions. Ses *Considérations sur les Corps organisés*, presque entièrement consacrées à défendre le système de la préexistence des germes, et à en expliquer la difficulté par des suppositions partielles, furent suivies de sa *Contemplation de la Nature*, dans laquelle il développe ce principe de Leibnitz, que la nature ne fait point de saut, en l'appliquant non-seulement aux événemens successifs et à l'enchaînement des causes et des effets, mais encore à la nature et à l'organisation des êtres simultanés. Dans ses *Essais de Psychologie*, et *Analytique des Facultés de l'Ame*, il se rencontra avec l'abbé de Condillac dans l'idée de déterminer par le raisonnement ce qui arriverait à un homme adulte et sain qui, comme une statue que l'on animerait par degrés, pourrait recevoir une à une toutes les sensations dans l'ordre où l'on voudrait. Sa *Palingenésie philosophique* démontre également, par les maux de ce monde, et par l'irrégularité de leur distribution, la nécessité d'un complément qu'une autre vie peut seule faire espérer : il n'en excepte même aucun des êtres qui souffrent dans celle-ci ; car chaque être, selon lui, montera dans l'échelle de l'intelligence, et le bonheur consistera à *connaître*, qui pour lui est *aimer*. Enfin ses idées sur la nécessité des motifs pour l'action lui font conclure la nécessité d'une révélation, comme motif dernier et péremptoire ; et cette conclusion une fois tirée, il ne lui est pas difficile de déterminer laquelle des révélations existantes est vraie : c'est l'objet de ses *Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*. On voit que les idées de Bonnet étaient liées en un grand système, dont toutes les parties se tenaient, et il employa effectivement toute sa vie à leur développement, jouissant, dans l'aisance et au sein de l'amitié, de la tranquillité d'âme nécessaire à des méditations aussi profondes. Il mourut le 20 mai 1793 à l'âge de soixante-treize ans, et fut universellement regretté pour ses ver-

tus et ses rares talens. Il avait eu, à ce qu'il paraît, des démêlés avec Jean-Jacques Rousseau, qui s'en plaint dans ses confessions comme d'un mauvais concitoyen. On remarque aussi dans Bonnet une circonstance particulière, c'est qu'il est peut-être le seul naturaliste qui n'ait jamais quitté sa patrie pour étudier cette science.

BONSTETTEN (*Charles-Victor de*), membre du grand conseil de Berne, bailly de Nyon, etc.

Né à Berne, en 1745, d'une famille noble. Il devint membre du grand conseil de cette ville, puis bailli de Nyon, et exerça ensuite d'autres fonctions de magistrature dans sa patrie. Il quitta Berne au commencement de la révolution helvétique pour se retirer dans le Holstein; et ne revint dans sa ville natale qu'en 1801. M. Bonstetten, qui fut tout à la fois l'élève et l'ami du savant naturaliste Bonnet dont nous venons de parler, publia plusieurs ouvrages, et fut aussi mentionné dans le rapport fait en 1808 par la classe d'histoire et de littérature de l'Institut de France sur les progrès des sciences, comme auteur d'excellentes observations sur la philosophie des langues et sur la nature des facultés humaines. Outre divers morceaux de politique et de littérature insérés dans des ouvrages périodiques, on connaît encore du bailli de Nyon, les *Principes de la révolution de la Suisse*, discours prononcé à Iverdun, le 26 mars 1795 (l'auteur était alors syndicateur des quatre bailliages d'Italie, sujets du canton de Berne); *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*, suivi de quelques observations sur le Latium moderne : cet ouvrage a été traduit en allemand, et on y trouve, outre un heureux mélange d'érudition et de goût, des sentimens philantropiques, de la sensibilité, et surtout un style élevé qui se rapproche de celui de M. de Châteaubriant, mais avec beaucoup plus de naturel. Parmi les écrits publiés en allemand par M. Bonstetten, nous indiquerons encore des *Lettres sur un canton pastoral de la Suisse* (le district de Sanen); et l'*Ermite, histoire alpine* : M. Bonstetten a aussi travaillé au Muséum helvétique.

BORGHESE (*Camille*, le prince), beau-frère de Napoléon, ex-gouverneur-général du Piémont, etc.

Né à Rome le 19 juillet 1775, fils du prince Marc-Antoine, si connu par son ardent amour pour les arts et sa haine pour les révolutionnaires français. Le jeune Camille, au contraire, se prononça en leur faveur aussitôt l'entrée des troupes en Italie, et servit d'abord quelque temps dans leurs armées. Après avoir donné différentes preuves de son attachement à leur cause, et notamment à la personne du général Bonaparte, il vint à Paris, où il épousa, en 1803, la veuve du général Leclerc, sœur du premier consul, alliance qui valut au prince Borghèse, le 27 mars 1805, outre son admission aux droits de citoyen français, le titre de prince d'empire et le grand cordon rouge. Au moment de la reprise des hostilités avec l'Autriche, il fut nommé chef d'escadron de la garde impériale, puis créé duc de Guastalla. Napoléon l'envoya ensuite à Varsovie, pour y préparer les Polonais à l'insurrection ; mais il ne tarda pas à abandonner toutes les fonctions peu compatibles avec sa nouvelle dignité, pour aller administrer en souverain, subordonné il est vrai, et avec le titre de gouverneur-général, les provinces au-delà des Alpes. Il établit sa résidence à Turin, où il gagna, dit-on, l'affection apparente des habitans par des manières affables, et surtout par une administration assez douce. Cependant il annonça avec assez de froideur les événemens qui précipitèrent son beau-frère Napoléon du trône français en 1814, et il ordonna le 19 avril aux autorités civiles et militaires de son gouvernement de reconnaître le roi Louis XVIII pour leur maître : il capitula peu de jours après avec les Autrichiens, auxquels il remit toutes les places du Piémont. Il se retira presque aussitôt à Rome, où son épouse s'étant bientôt rendue elle-même de son côté, le prince Camille, qui ne jugeait plus à propos d'avoir aucuns rapports avec qui que ce fût des membres de la famille Bonaparte, alla fixer son séjour à Florence, où il est encore en ce moment.

BORGHÈSE-ALDOBRANDINI (*le prince*), général romain au service de France, etc.

Né en 1777 et frère cadet du précédent. Il passa, comme le prince Camille, au service de France aussitôt après l'invasion de l'Italie; et fut nommé, lors de l'élévation de Napoléon à l'empire, chef d'escadron de ses gardes, avec lesquels il se distingua à la bataille d'Austerlitz. Il devint ensuite colonel

du premier régiment de carabiniers; et fit successivement, à la tête de ce corps, les campagnes de 1806, 1807 et 1809, contre les Prussiens, les Russes et les Autrichiens: il s'y fit particulièrement remarquer par sa bravoure, et fut même atteint d'une balle au bras à la bataille de Wagram. Le prince Aldobrandini, devenu général de brigade, fut présenté à l'empereur le 19 janvier 1812, pour prêter serment de fidélité à ce monarque, et ne tarda pas à être appelé aux fonctions de premier écuyer, puis décoré de la grande croix de l'ordre de la Réunion, le 3 avril 1813. En 1814 il se soumit sans hésiter à l'autorité royale; reçut du roi la croix de Saint-Louis, et se retira ensuite dans sa patrie, où il est encore aujourd'hui.

BORGIA (*Etienne*), cardinal, préfet de la congrégation de la propagande, etc.

Né à Velletri le 3 décembre 1731. Il fut élevé auprès de son oncle, Alexandre Borgia, archevêque de Fermo; et montra de très-bonne heure un goût si décidé pour l'étude de l'antiquité qu'il fût, dès l'âge de dix-neuf ans, reçu membre de l'académie étrusque de Cortone. Il commença aussi dès lors à recueillir tous les manuscrits, médailles et antiques qu'il pouvait se procurer, n'épargnant pour cela ni soins ni dépenses, et c'est ainsi qu'il forma insensiblement, dans son palais de Velletri, le plus riche musée peut-être qui ait jamais appartenu à un particulier. Fixé à Rome depuis quelques années, il se fit connaître si avantageusement du pape Benoit XIV qu'il le nomma, en 1759, gouverneur de Bénévent. Il développa dans cette nouvelle carrière les plus grands talens pour l'administration; et sut, par sa prudence, préserver ce duché de la famine, dont le royaume de Naples fut affligé en 1764. Rappelé à Rome pour remplir d'autres fonctions, il fut enfin appelé, en 1770, à l'emploi de secrétaire de la propagande, charge qu'il exerça pendant dix-huit ans, et qui, le mettant dans la nécessité de correspondre avec les missionnaires répandus dans les climats les plus éloignés, lui fournit l'occasion d'enrichir son musée des manuscrits, médailles, statues, idoles et monumens de tous genres de ces divers pays: en effet, chaque missionnaire qui revenait à Rome, ou qui y donnait des nouvelles de l'état de sa mission, ne manquait pas d'apporter avec lui ou d'envoyer tout ce qu'il avait pu recueillir de plus curieux. En 1789, Pie VI créa le prélat Borgia cardinal; et pour mettre à profit ses talens administratifs il lui donna la place d'inspecteur-général des enfans trouvés. Le saint père ne pouvait faire un meilleur choix; car en moins de trois ans ces établissemens prirent sous sa direction une face nouvelle: il fonda partout des maisons de travail, réforma des abus et fit des réglemens dignes de sevir de modèle en ce genre. L'esprit révolutionnaire qui avait bouleversé la France s'étant ensuite répandu jusque dans la capitale du monde chrétien, Pie VI jugea le cardinal Borgia digne de toute sa confiance dans ces momens difficiles, et remit entre ses mains la dictature de Rome, en lui adjoignant néanmoins deux autres cardinaux. Le nouveau gouverneur acquit bientôt un tel ascendant sur les esprits, que, jusqu'au 15 février 1798, Rome ne fut souillée par aucun meurtre ni par aucun crime. Mais à cette époque l'armée française parut aux portes de la ville; et le parti populaire s'étant constitué en république, le pape fut obligé de quitter Rome, et le cardinal Borgia, arrêté d'abord, ne fut mis en liberté, le 28 février, qu'avec l'ordre de sortir des états romains. Débarqué à Livourne, il se rendit successivement à Venise et à Padoue, où il employa les premiers momens de tranquillité dont il put jouir à réunir les gens de lettres, et à former une espèce d'académie; et, ne perdant pas de vue ses chères missions, il organisa, sous les auspices de Pie VI, alors prisonnier à Valence, une nouvelle propagande, au moyen des souscriptions, et conduisit le tout avec tant d'activité qu'en peu de mois treize nouveaux apôtres de la foi furent envoyés aux extrémités du monde. Cependant la garnison française qui occupait Rome ayant été forcée d'évacuer cette ville, en vertu d'une convention passée avec le commodore Trowbridge, les troupes de Ferdinand IV, roi de Naples, occupèrent la cité sainte jusqu'au jour où Pie VII y fit son entrée. Le nouveau pape se hâta de créer un conseil économique, que le cardinal Borgia présida; et malgré la multiplicité des affaires dont il fut alors accablé, il consentit encore, en 1801, à se charger de l'emploi de recteur du collége romain, que la mort du cardinal Zelada laissait va-

cant. Enfin, ayant reçu l'ordre d'accompagner Pie VII en France, pour le sacre de Napoléon, il se mit en route malgré son grand âge et la rigueur de la saison; mais une maladie grave le força de rester à Lyon, où il mourut le 25 novembre 1804, âgé de soixante-treize ans. Peu d'hommes ont été aussi universellement regrettés, car ses bienfaits l'avaient mis en relation avec les gens de lettres de tous les pays : depuis trente ans aucun voyageur de distinction n'avait visité l'Italie sans admirer le magnifique musée de Velletri, et sans conserver un vif souvenir de l'affabilité du propriétaire. Un savant qui avait des recherches à faire était assuré de trouver au musée Borgia quelques objets importans pour son travail; le cardinal, qui les lui prêtait avec la plus grande facilité, l'engageait à en faire la description, et se chargeait même souvent des frais d'impression, et toujours des frais de gravure des planches : c'est ainsi qu'Adler, Zœga, Georgi, le père Paulin de Saint-Barthélemi et beaucoup d'autres savans ont décrit diverses parties de cette immense collection, riche surtout en monumens égyptiens et indiens. On a vu quelquefois le cardinal Borgia vendre sa vaisselle d'or ou d'argent, et jusqu'aux boucles de ses souliers, pour faire l'acquisition de quelque morceau curieux, ou pour faire imprimer une dissertation. Bon, facile jusqu'à l'excès, franc, gai et même un peu caustique, sa conversation était intéressante et sa mémoire prodigieuse. Ses ouvrages, peu connus hors de l'Italie, sont pourtant en grand nombre, et nous ferons grâce au lecteur de leur fastidieuse nomenclature.

BORN (*Ignace*, baron de), célèbre minéralogiste, membre des principales académies de l'Europe, etc.

Né à Carlsbourg en Transylvanie, le 26 décembre 1742. Il vint à l'âge de treize ans faire ses études à Vienne chez les jésuites, qui l'attirèrent ensuite dans leur ordre; mais il n'y resta que seize mois, et alla alors étudier le droit à Prague, d'où il partit pour voyager en Allemagne, en Hollande, dans les Pays-Bas et en France. Born, se livrant bientôt après à l'étude de l'Histoire naturelle, acquit des connaissances si étendues qu'il fut nommé conseiller aulique au suprême département des mines et monnaies de l'empereur. Il se mit de nouveau à voyager dans le bannat de Témeswar et dans la Haute et Basse-Hongrie, pour faire des observations minéralogiques, dont le résultat fut publié en 1774 sous le titre de : *Voyage minéralogique de Hongrie et de Transylvanie* : ce voyage faillit lui coûter la vie; car étant imprudemment descendu dans une mine, à Falso-Benga, il resta suffoqué pendant quinze heures, au point que sa santé en demeura toujours altérée. En 1776 l'impératrice reine, Marie-Thérèse, l'appela à Vienne pour mettre en ordre et décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle; et la première partie de cette description, contenant les *testacés*, parut en 1778. Le procédé de l'amalgamation, perfectionné en Europe par de Born, et ensuite par d'autres savans comme il l'avait prévu, ne fut cependant adopté en Autriche qu'après bien des obstacles : c'est aujourd'hui le plus beau titre de sa renommée. « M. de Born, dit Klaproth » dans son dictionnaire de chimie, a » singulièrement amélioré cette opéra- » tion, en appliquant à l'extraction de » l'or et de l'argent, des combinaisons » dans lesquelles on soupçonnait que » ces métaux étaient oxidés. » Les traits qui caractérisent ce minéralogiste sont la générosité, la droiture, et surtout une vivacité peu commune. Il mourut à Vienne, le 28 août 1791, après avoir occupé plusieurs places, dont il employait le revenu à des essais en grand et à des actes de bienfaisance; aussi ne laissa-t-il que son nom pour héritage à sa famille. On lui attribue généralement, et avec quelque raison, l'ouvrage connu sous le titre de : *Joannis physiophili specimen, monachologiæ*, composé d'après l'avis et avec l'approbation de l'empereur Joseph II, et de trois savans d'Allemagne : c'est une satire violente contre les moines, classés plaisamment selon la méthode de Linnée, et contre laquelle l'archevêque de Vienne porta des plaintes au monarque, qui répondit que le livre n'attaquant que la partie inutile et oisive des ordres monastiques, il n'en pouvait résulter aucun mal pour la religion.

BOSCH (*Jérôme* de) savant professeur hollandais, etc.

Né à Amsterdam, le 23 mars 1740, d'un pharmacien qui voulait lui faire embrasser son état. Il fut envoyé aux écoles latines, où il se distingua par son application et son esprit; et montra un tel goût pour la poésie latine qu'il at-

tira sur lui l'attention de Burmann, lequel se plut à le diriger. Il publia, en 1770, les poésies de Gérard Hooft, son ami, comme lui disciple de Burmann, et c'est alors que le père de Gérard, bourgmestre d'Amsterdam, reconnaissant de cette attention, fit avoir à de Bosch l'emploi de premier commis au greffe de la Maison-de-Ville : les devoirs de cette place n'empêchèrent pas le jeune homme de cultiver les lettres savantes, auxquelles il consacra tous ses loisirs; et comme il avait le cœur très-aimant et très-sensible, il ne laissait passer aucune occasion d'exprimer à ses amis *(en vers latins)* la part qu'il prenait, soit à leurs plaisirs, soit à leur affliction. Il s'exerca aussi sur des sujets plus élevés; et la passion qu'il eut toujours pour les langues anciennes ne lui fit pourtant jamais oublier qu'il était hollandais : entre autres pièces qu'il composa dans sa langue maternelle, on doit citer : les *Eloges de H. G. Oosterdyk* et *J. R. Deiman*. Nommé en 1800 curateur de l'université de Leyde, il prit à tâche de redresser plusieurs injustices qui avaient eu lieu à la suite de la révolution de 1795; et l'on peut dire qu'il y réussit à beaucoup d'égards. Il publia aussi en 1795, l'*Anthologia græca, cum versione latinâ H. Grotii*, que Blaeu, du vivant de Grotius, avait commencé à imprimer, et qui fut arrêté par la mort de ce célèbre Hollandais. Les trois premiers volumes de l'édition de M. Bosch contiennent le texte et la traduction en vers latins de même mesure et en même nombre que les vers grecs : dans le IVe volume sont les notes inédites de Saumaire et celles de l'éditeur sur les deux premiers livres. Ces observations donnèrent à leur auteur un rang distingué parmi les plus habiles hellénistes; et les matériaux du Ve volume étaient disposés pour l'impression, lorsque M. de Bosch, mourut le 1er juin 1811, âgé de soixante-onze ans. Il possédait une magnifique bibliothèque, riche surtout en éditions *princeps*, et remarquable autant pour le choix des livres que pour leur belle relieure : il s'était fait une loi de n'y admettre que des volumes qui fussent bien complets et qui n'eussent ni taches, ni piqures de vers. « Beaucoup de per-» sonnes, dit-il, trouveront cette re-» cherche peu digne d'un savant ; je » leur abandonne de grand cœur les » livres touchés par des doigts sales, gâ-» tés et tout touchés d'encre et d'huile. » Il y a des gens qui s'imaginent qu'il » faut dans les choses considérer uni-» quement l'utilité et en bannir toute » curiosité de luxe et d'ornemens ; à mon » sens c'est une grande erreur. »

BOSSI (*Charles*), poète piémontais, puis baron français, préfet, légionnaire, etc.

Né à Turin en 1761. Il fit des études distinguées et fut reçu docteur en droit à l'âge de dix-huit ans. Des *Odes* à l'empereur Joseph II et des vers sur la mort du prince de Brunswick, qui se noya dans l'Oder, le placèrent jeune encore au rang des poètes lyriques d'Italie, et le firent ensuite nommer secrétaire de l'ambassade de St.-Pétersbourg, confiée au baron de la Turbie. Il se trouvait à Venise au moment où les Français s'emparèrent de cette ville, et fut chargé par le roi de Sardaigne, après le traité de paix du 26 floréal an 4 de quelques négociations auprès du général Bonaparte. Bossi, partisan zélé de la révolution française, passa bientôt à la Haye, où il se lia avec Joubert, qui le nomma en l'an 7 membre du gouvernement provisoire du Piémont. Il fit alors tous ses efforts pour déterminer la réunion de sa patrie à la France, et fut un des trois commissaires chargés de porter au directoire le vœu des Piémontais à cet égard. Devenu après la bataille de Marengo ministre du gouvernement provisoire du Piémont auprès de la république ligurienne, il ne tarda pas lui-même a être appelé aux fonctions de membre de la commission exécutive, et il fit ensuite partie de l'administration générale de la vingt-septième division militaire : il eut alors une grande part à la demande de réunion à la France. Lorsque cette réunion fut consommée en 1803, il obtint la place de commissaire des relations commerciales à Jassy, d'où il passa à la préfecture du département de l'Ain, qu'il garda jusqu'en 1810, époque où il fut envoyé en la même qualité à Saint-Lô (*Manche*), place que le roi lui ôta en 1815. M. Bossi est aussi l'auteur de plusieurs discours, dont le *Dictinnaire des Girouettes* a fait son profit; cependant on doit dire qu'il administra avec beaucoup de sagesse et de modération, et qu'il fut généralement regretté des habitans des deux préfectures dont il avait été chargé.

BOSSI (dom *Louis*), savant chanoine milanais, etc.

Né dans le Novarèse. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint ensuite l'un des chanoines du premier ordre de la cathédrale de Milan qui eurent le le titre de cardinaux jusqu'au douzième siècle, et portèrent la pourpre dès le dixième, avant ceux de Rome, qui participant aux honneurs de la prélature, sont decorés de la mitre épiscopale et ont le titre de Monsignori. Don Louis Bossi abandonna néanmoins ces prérogatives, son état et l'Eglise, pour servir la cause de la liberté et de l'égalité; et Napoléon applaudit d'autant plus à cette démarche, que le chanoine Bossi s'était déjà acquis une grande réputation de savoir. Le général français le chargea successivement de plusieurs missions importantes qu'il remplit avec succès, et l'établit bientôt après en qualité d'agent français à Turin, où ce chanoine resta jusqu'à la réunion du Piémont. M. Bossi, de retour à Milan, fut nommé préfet des archives du royaume d'Italie, et composa dès l'année 1803, en style lapidaire, le panégyrique de Napoléon, avec des expressions tirées des inscriptions antiques, dans la connaissance desquelles il est très-versé : il ne l'est pas moins dans tout ce qui appartient à la science de l'antiquité, ainsi que dans la physique, la chimie et la minéralogie. On a de lui une dissertation fort curieuse sur le *Sacro catino* de Gênes, bassin antique que l'on croyait d'émeraudes, et qui, apporté d'Orient en des temps d'ignorance passait pour avoir servi à J.-C. lors du lavement des pieds des apôtres. Ce savant a également fourni des *Dissertations* intéressantes du même genre à un journal scientifique et littéraire qui s'imprimait à Milan, en 1807 et 1808, sous le titre de : *Giornale della società d'Incoragiomento*. M. Bossi, que toujours on appelait monsignor, comme s'il fût resté chanoine de la cathédrale, se montrait, dit-on, quoique patriote, fort vain de cette qualification, et Napoléon crut encore le dédommager de la perte de son canonicat en le créant chevalier de la Couronne-de-Fer.

BOTIN (*André* de), historien suédois, conseiller du roi, chevalier de l'Etoile-Polaire, membre de l'académie des sciences de Stockholm, etc.

Né en 1724 d'une famille noble. Il cultiva avec succès la littérature; et publia de 1754 à 1764, une *Histoire de la nation suédoise*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Gustave Ier, ouvrage qui fit époque en Suède, l'auteur ayant traité son sujet d'une manière neuve et souvent philosophique : son style est néanmoins trop recherché; et on doit surtout lui reprocher l'abus de l'anthithèse. Une nouvelle édition publiée de 1789 à 1792; mais qui ne s'étend que jusqu'au 13e siècle, contient plusieurs augmentations, et fut suivi à différentes époques de plusieurs autres écrits de Botin, parmi lesquels on cite : une *Description historique* des domaines territoriaux de Suède; la *Vie de Berger*, comte du palais; et enfin des *Observations sur la langue suédoise*. M. de Botin, parvenu au rang de conseiller du roi, chevalier de l'ordre de l'Etoile-Polaire, etc., avait été élu membre de l'académie des sciences, de celle des belles-lettres, ainsi que de l'académie de suédoise de Stockholm, lorsqu'il mourut dans cette ville en 1770, âgé d'environ soixante-six ans.

BOTTA (*Charles-Joseph-Guillaume*), littérateur piémontais, membre du directoire à Turin, puis législateur français, etc.

Né à Saint-Georges, dans le Piémont en 1766. Il étudia la médecine à l'université de Turin, et s'adonna particulièrement à la botanique, où il fit quelques progrès. Quoi qu'il fut de mœurs douces et d'un caractère modéré, il se montra néanmoins très-favorable à la révolution de France, et fut arrêté en 1792 par ordre du roi de Sardaigne, qui le condamna à rester enfermé jusqu'à la fin de 1794. Il vint aussitôt en France, fut employé successivement, comme médecin à l'armée des Alpes et à celle d'Italie, puis envoyé à la fin de l'an 6, dans les Iles du Levant : il publia à son retour une description de l'île de Corfou, et des maladies qui y régnèrent pendant son séjour. Nommé en 1799 par le général Joubert, membre du gouvernement provisoire du Piémont il seconda vivement la réunion de son pays à la France; et, après la bataille de Marengo, le général en chef de l'armée de réserve le choisit aussi pour faire partie de la consulta du Piémont, d'où il passa successivement à la commission exécutive et ensuite au conseil de l'administration générale de la vingt-septième division militaire. Arrivé à Paris en 1803

avec la députation qui vint présenter ses remercimens au gouvernement français sur la réunion définitive du Piémont, il y fit imprimer un *Précis historique de la Maison de Savoie*, qui n'est pas sans mérite ; et ne tarda pas à être appelé au corps législatif, auquel il fut élu deux fois consécutives et dont il devint le vice-président au mois d'octobre 1808. Il fut vainement proposé plusieurs fois pour la questure ; Napoléon, qui connaissait Botta comme l'un des détracteurs de sa conduite tyrannique, le raya constamment de la liste ; et il n'en résulta pour le député que l'honneur d'y avoir été posté par ses collègues. Peu d'hommes ont occupé des places aussi importantes avec la même probité que M. Botta ; et peu sont sortis aussi pauvres d'une carrière si fertile en ressources de tous genres pour faire fortune. Il est vrai aussi qu'on rencontrerait rarement dans l'administration publique des fonctionnaires justes et désintéressés comme lui. On lui doit aussi une *Histoire de la Guerre de l'Indépendance de l'Amérique*, qui parut en 1810 et mérita les éloges des critiques même les plus sévères ; et un poëme intitulé : *Camille* ou le Siége de Véies, publié en 1816, qui n'a pas encore été traduit de l'Italien. Nommé en 1815 recteur de l'académie de Nanci, emploi qu'il quitta volontairement au retour de son prédécesseur. M. Botta obtint snsuite la même place à l'académie de Rouen, où il est encore en ce moment à la satisfaction générale des professeurs et des élèves.

BOTTAZZI (*François*), poëte italien, etc.

Né vers 1770. Il étudia *Virgile* avec tant d'assiduité qu'il le sut en grande partie par cœur ; ce qui lui donna d'autant plus de facilité pour versifier en latin, que ses vers se composèrent en quelque sorte de réminiscences. Dans sa traduction en vers latins du bizarre poëme italien : *il Bardo della selva nera*, que Monti avait publié à la louange de Napoléon, Bottazzi, voulant faire sa cour tout à la fois au poète et au héros, appliqua la versification de l'Enéide au Bardo, et se montra très-fréquemment supérieur à son texte, même dans les endroits où Virgile n'était pas mis à contribution : le vice-roi voulut qu'on imprimât le poëme de Bottazzi aux frais de l'état, non seulement en format ordinaire, mais encore en grand in-folio, et avec beaucoup de luxe. Indépendamment de la gratification pécuniaire que le prince Eugène donna à ce rédacteur, il lui conféra aussi la chaire de logique au collége de Brera à Milan ; mais peu propre à ce genre d'enseignemet, Bottazzi ne put long-temps conserver cette chaire ; et son peu de fortune le réduisit alors à accepter, dans un des bureaux du ministère des finances, un modeste emploi de commis, que la chtue de Napoléon lui fit perdre en 1814.

BOTTIGER (*Charles-Auguste*) : archéologue allemand, etc.

Né à Reichenbach en Saxe le 8 juin 1762. Il fit des études distinguées ; cultiva avec succès la littérature ancienne, et publia divers ouvrages qui lui valurent successivement la place de recteur à Bautzen et à Guben dans la Lusace, puis celles de directeur du Gymnase, de président du consistoire à Weimar, et enfin, depuis 1804, celle de conseiller de cour et de directeur de l'académie des pages à Dresde. Les profondes recherches de ce savant ont répandu beaucoup de lumières sur les arts, la religion et les mœurs des Grecs et des Romains ; aussi M. Bottiger est-il cité avec éloge dans le tableau des progrès des sçiences depuis 1789, publié en 1810 par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, pour avoir donné les explications des peintures de plusieurs vases grecs. Ses ouvrages les plus marquans sont connus sous les titres suivans : *Etat de la littérature moderne, des arts et des seieuces en France ; Hithyía*, ou la Sorcière, fragment archéologique d'après Lessing ; *les masques des furies*, dans la tragédie et dans les sculptures antiques, etc. ; *Sabina* ou sçènes du matin à la toilette d'une riche romaine : cet ouvrage et le précédent ont éte fort bien traduits en français par Winckler, et insérés dans le magasin encyclopédique. M. Bottiger est aussi rédacteur principal du *Journal du luxe*, de celui du *Mercure allemand*, commencé par Wieland ; et enfin du Journal intitulé : *Londres et Paris*, qui se publient tous à Weimar. D'autres ouvrages périodiques qui paraissent en Allemagne renferment de lui un grand nombre d'arlicles savans et curieux, et contiennent des notices biographiques très-bien rédigées : il a établi surtout des parallèles tres piquans entre les événemens de la révolution française et ceux-

qui ont eu lieu à Rome et à Athènes.

BOTTON-DE-CASTELLAMONTE (le comte), sénateur piémontais, membre de la cour de cassation de France, etc.

Né à Castellamonte, province d'Ivrée, et fils d'un ancien ministre des finances du roi de Sardaigne. Il montra de bonne heure des talens distingués pour l'administration et la jurisprudence; et publia à l'âge de vingt ans un *Traité d'économie politique* qui fut généralement estimé. Vers 1785 il fut nommé sénateur au sénat de Chambéri, puis envoyé peu de temps après en Sardaigne en qualité d'intendant-général, d'où il passa en Savoie avec le même titre. Il se trouvait encore dans ce pays lorsque les Français s'en emparèrent en 1792, époque où il retourna en Piémont, avec la plupart des fonctionnaires publics. Il y fut bientôt pourvu des fonctions de *Contador*, ou intendant-général de la solde; et lorsque le roi de Sardaigne eut quitté définitivement Turin, M. Botton devint membre du gouvernement provisoire du Piémont. Après la bataille de Marengo, il fit aussi partie de la commission de gouvernement, et fut ensuite premier président de la cour d'appel : il fut également nommé, le 7 mai 1806, conseiller en la cour de cassation, et commandant de la Légion-d'Honneur. Le 3 avril 1814, il adhéra néanmoins à la déchéance de Napoléon, et cessa, comme étranger, de faire parti de la cour suprême en 1816 : il habite pourtant toujours la capitale de la France.

BOUDBERG (le baron de), ambassadeur et ministre d'état Russe, etc.

Né en 1750, d'une famille distinguée de la Courlande. Il servit d'abord avec distinction dans la guerre contre les Turcs en 1786; et reçut même à cette occasion la croix de Saint-Georges de la quatrième classe. Le comte Nicolas de Sollikoff ayant été peu après nommé gouverneur des grands ducs Alexandre et Constantin, le baron de Boudberg fut aussi attaché à ces jeunes princes et chargé de surveiller leur éducation. Devenu ensuite ambassadeur du cabinet de Saint-Pétersbourg en Suède, il quitta Stockholm, par suite de la rupture du mariage arrêté précédemment entre le roi Gustave-Adolphe et la grande-duchesse, et vécut alors d'une manière retirée. Cependant le prince Adam Czartorinsky ayant quitté le ministère des affaires étrangères en 1806, M. de Boudberg fut choisi pour le remplacer, et accepta le portefeuille de ce département : il forma peu de temps après une nouvelle coalition avec la Prusse, et on sait combien cette guerre fut malheureuse pour les deux puissances. La paix de Tilsitt ayant terminé ces débats et amené des changemens dans les ministères de Prusse et de Russie, le baron de Boudberg donna sa démission et se retira en Courlande, d'où il est revenu depuis à la cour : le 22 juillet 1807, jour de la fête de l'impératrice douairière, l'empereur Alexandre lui conféra l'ordre de Saint-André.

BOUILLON (*Philippe* d'Auvergne, prince de) contre-amiral anglais, etc.

Né dans l'île de Jersey, où son père, Charles d'Auvergne, était propriétaire. Philippe était l'aîné de sept enfans, et il entra fort jeune dans la marine anglaise, où il ne tarda pas à obtenir le commandement d'un petit bâtiment. Bientôt après il se rendit en France et fut introduit auprès du prince de Bouillon dont il s'attira la confiance, qui, sans doute à cause de la ressemblance du nom, le fit ensuite son légataire universel, et lui transmit par testament son titre et ses biens : quelques personnes prétendent qu'il existait réellement une sorte de parenté entre la famille du capitaine Philippe d'Auvergne et le prince de Bouillon; mais d'autres, mieux instruites, assurent que les d'Auvergne de Jersey n'ont effectivement rien de commun que le nom avec les Latour-d'Auvergne, princes de Bouillon. Quoi qu'il en soit de ces diverses assertions, le roi d'Angleterre ayant autorisé par lettres-patentes Philippe d'Auvergne à prendre le titre et à adopter les armes des princes de Bouillon, il fut alors universellement reconnu comme tel, et mis en possession des terres, maisons, etc. Il obtint peu après le commandement en chef des forces navales de l'île de Jersey, et jouissait d'un sort brillant et agréable, lorsque la révolution française vint le dépouiller de tous les biens qu'il possédait en qualité de prince de Bouillon. Privé ainsi d'une immense fortune, il se vit tout à coup réduit aux émolumens de sa place de capitaine de la marine anglaise, et profita de la paix d'Amiens pour se rendre à Paris, afin de réclamer auprès du nouveau gouvernement fran-

çais. Mais Napoléon, qui ne voyait en lui qu'un agent secret de la famille royale des Bourbons, le fit arrêter comme émigré à la solde d'Angleterre; et il fut détenu au temple pendant quelque temps. Il obtint enfin sa liberté par l'intercession du cabinet de Londres, et commanda long-temps, avec le titre de commodore, la station de Jersey et du Vieux-Château. En 1814, on annonçait de nouveau qu'il avait fait reconnaître ses droits à la principauté de Bouillon par le traité de Paris, et on croyait généralement à cette nouvelle, lorsqu'en 1816 une commission d'arbitres, nommée par le congrès de Vienne, prononça définitivement sur cette importante succession en faveur du prince de Rohan-Montbazon : depuis lors le prétendu prince de Bouillon est devenu tout simplement le contre-amiral d'Auvergne.

BOUTERWEK (*Frédéric*), poète, philosophe et philologue allemand, etc.

Né à Goslar, le 15 avril 1766. Après avoir fait ses études à l'université de Gœttingue, il reçut du duc de Saxe-Weimar, en 1791, le titre de conseiller, puis fut nommé successivement professeur-adjoint, professeur extraordinaire de philosophie, et enfin conseiller de cour. Ce littérateur a rendu de grands services aux sciences et aux lettres en Allemagne, par ses recherches et ses nombreux écrits; et plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français : il a aussi contribué singulièrement à répandre la philosophie de Kant, qu'il a enseignée et commentée. Parmi les nombreux ouvrages de Bouterweck, tant en latin qu'en allemand, on distingue ceux connus sous les titres suivans : *Commentatio de fundamento successionis Germanicæ tam alloladialis quam feudalis et ratione diffentiæ inter successionem Germanicam et Romanam; Ménécée*, ou Thèbes sauvée, tragédie avec des chœurs; *Lettres à Théoclès; Parallèle entre le génie grec et le génie moderne*, en fragmens; *Le comte Donamar*, ou lettres écrites en Allemagne du temps de la guerre de sept ans, roman métaphysique qui a produit une grande sensation, et dont il existe une traduction française; *Aphorismes* offerts aux amis de la critique de la raison, d'après la doctrine de Kant; *Paulus Septimus*, ou le dernier mystère du prêtre d'Éleusis; *Programme* d'un cours académique sur la manière d'écrire en prose en allemand; *Canevas* de leçons académiques sur l'œsthétique; *Précis* de leçons académiques à l'usage de ses auditeurs; *Elémens* de la philosophie spéculative; *Histoire de la poésie et de l'éloquence*, depuis la fin du treizième siècle, ouvrage très-estimé; *les Epoques de la raison*, d'après l'idée d'un Apodiétique; *Introduction à la philosophie des sciences naturelles; OEsthétique :* le premier volume renferme la théorie générale du beau dans la nature et dans l'art : le second traite spécialement de la théorie des beaux arts; et enfin *Histoire de la littérature espagnole*, publiée en 1812 : plusieurs recueils périodiques renfermant aussi beaucoup de *Mémoires* de la composition de Bouterwek sur la philosophie et la littérature.

BOVES (*Joseph-Thomas*), chef de guérillas dans l'Amérique espagnole, etc.

Né en Espagne vers 1779. Il passa ensuite dans les colonies de l'Amérique du Sud, où il servit comme soldat de marine sur les côtes de Caracas; et déserta quelque temps après pour se soustraire à la rigueur de la discipline. Il fit d'abord le métier de contrebandier dans les plaines de Caracas, jusqu'à l'époque de la révolution qu'il entra au service de la république de Vénézuela. Mais les revers des indépendans l'ayant épouvanté pour les suites, il se détermina à changer de parti, et fut amnistié par le général Monteverde, qui, connaissant sa capacité et sa valeur, lui donna même le grade d'officier et le mit à la tête d'un détachement composé d'une centaine d'hommes qu'il organisa en *guérillas*. Son caractère féroce et entreprenant, joint à ses connaissances locales le rendirent bientôt l'agent le plus actif des espagnols pour exciter la guerre civile dans la province de Vénézuela qu'ils n'avaient pu subjuguer; et Boves après avoir reçu des secours d'armes et de munitions, de la part du gouverneur royaliste de Guayana, pénétra dans la partie de l'est de la province de Caracas, donnant partout la liberté aux esclaves, qu'il souleva contre leurs maîtres. Il renforça aussi son corps d'armée de tous les vagabonds et des malfaiteurs qu'il trouva sous sa main; et finit par se trouver à la tête de vingt mille hommes déterminés à tout comme leur chef. Sa route fut effectivement tracée par des flots de sang et des cruautés sans nombre; et dans une étendue de quatre cent milles, depuis l'O-

rénoque jusque aux environs de Caracas, il n'épargna aucun être humain, et fit massacrer impitoyablement tout ce qui ne voulut pas se joindre à lui. Au commencement de 1814, Boves prit possession de la Vittoria, à quatorze lieues de la capitale de Vénézuela, et il se joignit presque aussitôt aux autres chefs royalistes avec lesquels il fut néanmoins battu par Bolivar. Il rallia immédiatement sa troupe, à laquelle il réunit les débris de celle de Rosette, et après avoir reçu de nouveaux renforts il attaqua et battit Bolivar lui-même dans la plaine de la Puerta, où celui-ci ne put faire une grande résistance faute de cavalerie : Boves s'avança alors vers Caracas et la Guayra, qui se rendirent à lui au mois de juillet. Chargé ensuite de continuer le siége de Valencia, il ordonna la fusillade, malgré la capitulation, des officiers républicains ainsi que d'une grande partie des soldats, et fit périr par le couteau, dans tous les bourgs et les villes où il passa, un nombre incalculable d'habitans. Il se porta de là sur Maturia, où il fut encore défait; mais il venait de prendre sa revanche à Urica, le 5 décembre 1814, lorsqu'il fut tué au milieu de son triomphe par le général républicain Rivas.

BOYD (*Hugues*), célèbre écrivain politique anglais, etc.

Né en 1746, à Bally-Castle, dans le comté d'Antrim, en Irlande, et fils d'un gentilhomme nommé Mac-Aulay. Il prit le nom de *Boyd*, de son grand-père maternel, et montra dès son enfance une grande vivacité d'esprit, une mémoire extraordinaire, et surtout beaucoup de facilité, qu'il employait plus volontiers à s'exercer sur des sujets de politique qu'à se perfectionner dans les autres objets d'études, sur lesquels il acquit néanmoins des connaissances, sinon très-approfondies, du moins fort étendues. Son goût le portait vers l'état militaire ; mais son père étant mort sans faire de testament, Hugues, qui n'était que le cadet, se trouvant sans moyens de se soutenir au service, se décida pour le barreau, et vint à Londres, où, s'il n'étudia pas beaucoup le droit, il fréquenta au moins la bonne compagnie, dans laquelle son esprit, sa figure et les agrémens de son caractère le firent toujours recevoir avec distinction. Malheureusement il s'accoutuma bientôt à un genre de vie dont sa fortune ne lui permettait pas de soutenir les dépenses, et que pourtant il ne put jamais abandonner; en sorte qu'il passa sa vie dans des embarras de fortune qu'il était sans cesse occupé à éluder, sans néanmoins prendre un parti propre à les terminer: ces circonstances nuisirent singulièrement à la considération qu'auraient pu lui acquérir ses talens et surtout l'indépendance de ses opinions et de son caractère. Un mariage avantageux, en écartant pour quelque temps ces difficultés, contribua peut-être aussi à en faire naître d'autres plus conformes à ses goûts, et lui donnèrent les moyens de vivre dans l'oisiveté. Livré ensuite tout entier aux discussions politiques qui font en Angleterre l'occupation des hommes éclairés, et jeté par ses sentimens et ses liaisons dans le parti populaire, qu'il soutint avec chaleur, il fit paraître différens écrits de circonstances, insérés dans les journaux sous des noms supposés, tels que le *Whig*, *le Franc Tenancier*, etc. De ces diverses correspondances, dont quelques-unes lui ont été attribuées sans preuves suffisantes, la plus célèbre a été celle que l'on connaît sous le titre de *Lettres à Junius*, publiées dans le Public Advertiser pendant les années 1769, 1770 et 1771, lettres écrites avec un rare talent, qui firent un effet prodigieux, et sont encore aujourd'hui mises au nombre des ouvrages politiques les plus éloquens et les mieux écrits qu'ait produits l'Angleterre. En effet, le style de ces lettres, à la fois élégant et concis, énergique et brillant, n'avait point de modèle en anglais, et n'a pas eu d'imitateurs: différentes particularités les ont fait attribuer à Boyd; et l'un de ses amis, Laurent Dundas-Campbell, dans une vie de Boyd placée à la tête de la collection de ses œuvres, rassemble des preuves assez spécieuses à l'appui de cette opinion; mais des probabilité beaucoup plus fortes la combattent; et ce qui la rend surtout peu vraisemblable, c'est que les ouvrages de Boyd, bien qu'on y trouve du talent, sont réellement fort au-dessous de celui qu'annoncent les *Lettres de Junius*. Quoi qu'il en soit, l'opposition de Boyd aux principes du gouvernement l'ayant empêché de solliciter ou d'obtenir aucun emploi dans l'administration, l'état de ses affaires devint tel qu'il fut indispensable d'y apporter remède; et on engagea lord Macartney, nommé récemment gouverneur de Madras, à le

prendre pour second secrétaire. Il partit en effet avec ce lord en 1781 ; accompagna l'expédition contre Trinquemale; et fut député au roi de Candy, qu'on voulait engager à un traité d'alliance offensive et défensive avec les Anglais Au retour de cette mission, dans laquelle il échoua, Boyd fut fait prisonnier par les Français, et conduit à l'île de Bourbon, d'où il fut peu de temps après relâché sur parole. Revenu à Madras, il y obtint enfin une place plus considérable ; et s'occupait encore à rédiger différens journaux, lorsqu'il mourut en 1794, âgé de quarante-huit ans. Outre les écrits politiques dont nous avons parlé, et quelques autres du même genre, Boyd a publié en 1779 des extraits de plusieurs discours de lord Chatam, faits de souvenir : il avait la mémoire si heureuse, qu'assistant un jour à un plaidoyer, la défense de l'accusé le frappa tellement qu'il l'écrivit en rentrant chez lui, persuadé qu'elle était du docteur Johnson : elle était en effet de cet écrivain, qui la publia quelques jours après ; et la copie qu'en avait faite Boyd se trouva mot pour mot conforme à l'original.

BOYDELL (*Jean*), fameux amateur anglais, lord-maire de Londres, etc.

Né en 1730 à Londres, d'une honorable famille de bourgeoisie fort riche. Il fit un noble usage de son immense fortune, et mérite une place dans l'histoire des arts en Angleterre, à cause de l'influence que ses vastes entreprises ont eue sur leur progrès dans ce pays : la plus importante est sans contredit son édition de *Shakespeare*, pour laquelle il dépensa des millions. Tous les peintres et graveurs de quelque réputation qui vécurent de son temps travaillèrent ou aux tableaux qui formerent ce qu'on appela *Galerie de Shakespeare*, ou aux estampes qu'il faisait graver d'après ces tableaux : mais cette entreprise qui, d'après l'enthousiasme des Anglais pour Shakespeare, paraissait très-bien conçue, se termina cependant avec peine, attendu l'immensité des avances qu'elle nécessitait. Boydell publia aussi beaucoup d'autres suites d'estampes, parmi lesquelles on distingue la *Galerie de Houghton*, superbe collection achetée par Catherine II, impératrice de Russie, et sujet éternel de regrets pour les amateurs de l'art en Angleterre. On lui doit également un ouvrage du plus grand intérêt, connu sous le nom de *Liber veritatis*, qui est le *Fac-simile* du précieux volume dans lequel Claude Lorrain plaçait comme souvenir un dessin de tous les tableaux qu'il peignait et dont l'original est depuis long-temps dans la collection du duc de Devonshire. Parmi les autres collections de gravures de Boydell, on distingue encore les suivantes : *Collection of prints, en graved after the most capitas paintings in England* : les deux premiers volumes de cette suite des plus beaux tableaux de l'Angleterre sont des chefs-d'œuvre de gravure. Boydell, après avoir joui pendant sa vie d'une grande considération et s'être elevé à tous les honneurs auxquels un bourgeois de Londres peut aspirer, puisqu'il fut échevin et lord-maire, mourut en 1804, âgé de soixante-quatorze ans.

BRAND (*Christian*), célèbre paysagiste autrichien, etc.

Né à Vienne, le 15 novembre 1722, et fils de Chrétien Helfgott Brand, fameux dans la peinture du paysage. Il eut son père pour maître et ne tarda pas à le surpasser. L'empereur François I[er] fut ensuite si charmé des talens du jeune Brand qu'il le chargea de peindre les parois du château de Luxembourg, et le nomma successivement peintre de sa chambre et directeur de l'académie de paysage : cet artiste était surtout remarquable par la vérité de son coloris et l'art avec lequel il groupait ses figures. Il ne sortit jamais de Vienne, et donna constamment tous ses soins à l'étude de la nature seule : il mourut dans la capitale de l'Autriche, le 12 juin 1795, âgé de soixante-treize ans environ. Ses principaux tableaux sont : la *Bataille de Hockirchen* ; les *Quatre Élémens* ; le *Château d'Austerlitz* ; et le *Marché de Vienne*, composé de trente feuilles et représentant les costumes et les attitudes du peuple. — Un autre Brand (*Jean*), né à Newcastle sur Tyne, en 1743, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit ensuite connaître par divers ouvrages littéraires qui lui valurent la place de secrétaire de la société des antiquaires de Londres, à laquelle il fut appelé en 1784. On cite parmi les écrits de cet auteur un joli poëme intitulé : l'*Amour illicite*, qui fut immédiatement suivi d'*Observations sur les antiquités populaires*, comprenant les antiquités vulgaires de M. Bourne, avec des additions à chaque chapitre de

cet ouvrage, et un appendice d'articles, sur le même sujet, omis par lui. Jean Brand a également publié l'*Histoire* de la ville et du comté de Newcastle sur Tynn, avec des vues d'édifices gravés par Fittler : c'est un ouvrage de luxe. Il est aussi l'auteur de plusieurs *Mémoires* insérés dans l'Archéologie britannique, ou Recueil des Mémoires de la société royale de Londres : Brand mourut en 1806, âgé de soixante trois ans.

BRANDES (*Charlotte-Guillemette-Françoise*), cantatrice prussienne, etc.

Née à Berlin le 21 mai 1765, et fille du fameux acteur allemand de ce nom; elle devint première cantatrice au théâtre de Hambourg, et fut généralement désignée sous le nom de *Mirsna*. Cette femme célèbre chanta constamment, depuis 1782 jusqu'à l'époque de sa mort, non-seulement les rôles les plus difficiles de l'opéra, mais elle se faisait aussi entendre comme virtuose sur le forté-piano, aux concerts publics et particuliers, à Hambourg et ailleurs : elle avait en même temps beaucoup de connaissances théoriques en musique, qualité assez rare dans une cantatrice. Madame Brandes mourut à la fleur de son âge, dans la ville de Hambourg, le 13 juin 1788, à peine âgée de trente-trois ans, et victime de son enthousiasme excessif pour son art. Hérold publia dans la même année un recueil de ses compositions, qui consistent en ariettes italiennes et allemandes pour le clavecin, et en diférentes autres pièces pour cet instrument.

BRANDIS (*Jean-Frédéric*), professeur de jurisprudence à l'université de Gœttingue, etc.

Né à Hildesheim le 11 septembre 1760. Après avoir commencé à étudier le droit civil et la procédure chez son père, avocat distingué, il alla à Gœttingue, où il poursuivit ses études avec beaucoup de succès jusqu'en 1783, qu'il fit des voyages à Wetzlar, à Ratisbonne et à Vienne. De retour à Gœttingue, il fut choisi pour occuper en 1787, une chaire de droit féodal impérial ; et le programme qu'il publia en 1788 fit concevoir beaucoup d'espérances de ses talens. Il se proposait de donner aussi une *Histoire du droit canonique*, lorsque une mort prématurée l'enleva à ses travaux, en 1790, à peine âgé de trente ans. Brandis avait des facultés étendues, une grande pénétration, de vastes connaissances et un esprit assez supérieur pour qu'on dût croire qu'il gagnerait beaucoup en mûrissant : peu de méthode, de la précipitation, et surtout de l'inconstance, ternissaient pourtant ses rares qualités. Il voulait séparer dans l'enseignement la partie du droit romain, encore en vigueur en Allemagne, de celle qui n'a plus force de loi, et qui peut être rangée parmi les antiquités. Il faisait aussi très-peu de cas des connaissances théoriques lorsqu'elles n'étaient pas accompagnées de vues pratiques. Son caractère franc et sensible avait néanmoins une sorte d'emportement, et sa vie était généralement peu régulière : la promptitude satirique de son esprit fit souvent méconnaître la bonté de son cœur. Ses principaux ouvrages, ou plutôt ses essais sont connus sous les titres suivans : *Diss. inaug. de verâ ordinis succedendi ex majoratu notione, ex pactis familiarum illustrium repetendâ*; *Histoire de la constitution intérieure de la chambre impériale*, surtout par rapport à l'organisation des sénats; et enfin *Du Droit public féodal impérial et de ses sources*, etc.

BRAUN (*Placide*), savant bénédictin bavarois, etc.

Né à Peittingen, en Bavière, le 11 février 1756. Il embrassa très-jeune l'état monastique, et devint ensuite bibliothécaire et archiviste du chapitre des saints Ulric et Afra, à Augsbourg. Il publia depuis deux ouvrages bibliographiques très-estimés, qui font connaître les plus anciens livres et manuscrits du riche dépôt confié à ses soins, et qui sont connus des savans sous ces titres : *Notitia historico-litteraria de libris ab artis typographiæ inventione usque ad annum 1479 impressis, in bibliothecâ monasterii ad SS. Ulricum et Afram Augustæ exstantibus; accedunt VIII tabulæ æneæ sexagenta primorum typographorum alphabeta continentes* : le plus ancien livre imprimé avec date que renferme cette bibliothèque est de 1468; mais il y en a cent-soixante-deux sans date qui paraissent encore antérieurs : le deuxième volume complète cette collection depuis l'an 1468 jusqu'à l'année 1500, et l'auteur y a joint également deux tableaux qui représentent les caractères alphabétiques des seize premiers typographes. On lui doit aussi : *Noticia historico-litteraria de codicibus manuscriptis in bibliothecâ liberi ac imperialis monasterii ordinis S. Benedicti ad SS. Udal-*

ricum et Afram Augustæ exstantibus; infine habetur Appendix continens anecdota historico-diplomatica ex iisdem codicibus excerpta, ouvrage aussi précieux pour les bibliographes que pour ceux qui étudient l'histoire des négociations diplomatiques. M. Braun a publié également les *Vies* de saint Lambert et de saint Ulric, évêques d'Augsbourg, et celle de sainte Afra, martyre. — Un autre *Braun (Jean-Fréderic)*, né le 9 janvier 1722 à Jéna, où il fit de fort bonnes études, prit d'abord le parti des armes, et entra en 1746 au service d'Autriche, d'où il passa à celui de Hollande, qu'il quitta aussi peu après pour vivre en simple particulier à Langensalza, capitale de la Thuringe dans les états prussiens. Il y tomba ensuite dans une telle misère qu'il vécut d'aumônes jusqu'à sa mort, arrivée en 1799. Il avait néanmoins publié en 1778 un ouvrage qui, bien qu'incomplet, prouvait l'étendue et l'exactitude de ses connaissances : il a pour titre : *Histoire des Maisons électorales et souveraines de Saxe, originaires de Thuringe et de Misnie*, etc.

BRICENO (don *Nicolas*), colonel americo-espagnol, etc.

Né dans l'Amérique méridionale. Il prit le parti des armes à l'époque où ses compatriotes voulurent secouer le joug de la Métropole; se joignit, avec quelques autres officiers, à Bolivar, qui l'envoya à Guadalito pour y organiser un corps de cavalerie, à la tête duquel il se mit ensuite pour envahir la province de Barinas, tandis que son chef occupait l'ennemi d'un autre côté. Il obtint d'abord des succès éclatans; mais les royalistes espagnols ayant enfin obtenu des renforts, ils attaquèrent le colonel Briceno, qu'ils battirent complètement vers le mois de juin 1813, et qu'ils firent prisonnier avec sept officiers de son petit corps d'armée : ils furent aussitôt envoyés au supplice par le gouverneur de Barinas, qui fit fusiller en même temps huit des plus considérables habitans de cette ville, pour avoir voulu favoriser, soi-disant, l'entreprise du colonel Briceno.

BRIGANTI (*Vincent*), célèbre médecin napolitain, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

Né à Naples, où il fit des études distinguées. Il s'adonna fort jeune à l'état de médecin, et obtint ensuite la chaire de botanique dans l'université royale de Naples, où il jouit bientôt de la plus grande réputation. A l'époque des troubles politiques qui éclatèrent à diverses époques dans sa patrie, par suite de l'invasion des Français, il manifesta le plus grand attachement à la cause de ses anciens souverains, et resta constamment fidèle au roi Ferdinand. Cette conduite, qui pour tout autre eût pu avoir des suites fâcheuses, n'influa pourtant en rien sur le sort de M. Briganti; et la considération dont il jouissait le mit toujours à l'abri des persécutions, quels que fussent les chefs du gouvernement napolitain : il ne fut même jamais déplacé ni inquiété en aucune manière. Devenu successivement membre de la société royale des sciences et de l'institut d'encouragement de Naples, il mérita cet honneur par la publication d'ouvrages qui justifièrent le choix qu'on avait fait de sa personne pour être académicien : on distingue parmi eux celui dans lequel il a expliqué et développé le *système de Linnée*.

BRION (don *Louis*), amiral des Indépendans americo-espagnols, etc.

Né dans l'île de Curaçao, vers 1781, d'une famille honnête et aisée, originaire de la Belgique. Il embrassa avec chaleur la cause de l'indépendance de l'Amérique méridionale, et obtint par la suite d'être naturalisé citoyen de Carthagène. Il fut d'abord employé dans la marine de Vénézuela à des transports d'armes, de munitions, etc., et remplit avec succès diverses missions du gouvernement. En 1816, Brion fut chargé par Bolivar d'aller secourir les Indépendans de la Marguerita, et fit voile pour cette île le 31 mars. Dans le combat qu'il eut bientôt à soutenir contre les troupes royales espagnols, il déploya autant de bravoure que d'habileté, et mit fin au blocus du nord de l'île, en s'emparant de plusieurs vaisseaux ennemis : il reçut en récompense le titre d'amiral de l'escadre de la république. Depuis lors, il a fait un grand nombre de prises, et s'est couvert de gloire en diverses rencontres. Il continue, malgré sa prétendue rivalité avec lord Cochrane, auquel il avait, dit-on, refusé d'obéir, de servir avec le même courage et le même dévouement la noble cause qu'il a embrassée, et dans laquelle il s'est acquis tant de réputation.

BROCKELSBY (*Richard*), médecin anglais, etc.

Né dans le comté de Sommerset. Il

étudia successivement à Edimbourg et à Leyde, sous le célèbre Gaubius; fut reçu docteur en 1745, et soutint à cette occasion une dissertation intitulée : *De Salivâ sanâ et Morbosâ*. De retour à Londres, il publia, en 1746, un *Essai sur la mortalité parmi les bêtes à cornes*; et fut nommé, en 1758, médecin de l'armée anglaise, qu'il accompagna dans la guerre de sept ans. Il revint en 1763, acquérir à Londres, dans la pratique de son art, une grande fortune et une grande considération, et mourut en 1796, à l'âge de soixante-quinze ans. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, on a encore de ce célèbre médecin des *Observations médicales et économiques*, depuis 1738 jusqu'en 1763, tendant à la réforme et à l'amélioration des hôpitaux; *Elogium medicum, sive Oratio anniversaria Harveiana, habita in theatris collegii regalis medicorum Londinensium*; et enfin des *Mémoires*, insérés dans les transactions philosophiques, etc.

BRONNER (*François-Xavier*), moine et poëte allemand, etc.

Né à Hochstaedt dans le palatinat de Neubourg, en décembre 1758, de parens pauvres. Il fut reçu en 1769 comme enfant de chœur au séminaire des jésuites à Dillingen, et s'y livra d'abord avec une grande application à l'étude des langues; mais au bout de quatre ans, son goût pour la poésie se développa avec une telle force, qu'après avoir reçu de ses professeurs quelques leçons sur l'art de versifier il traduisit assez heureusement une partie des *Fables* de Desbillons: la lecture des œuvres de *Gessner* avait un si grand attrait pour lui qu'il ne quitta plus cet auteur, qui dans la suite devint son modèle. Lorqu'en 1773 plusieurs colléges des jésuites furent réformés, Bronner se vit transférer au séminaire de Neubourg, où il publia bientôt plusieurs morceaux d'*Anacréon*, de *Moschus*, de *Bion*, et de *Théocrite*. Il se cotisa ensuite avec ses condisciples pour acheter les chefs-d'œuvre des poëtes allemands; et les jésuites, craignant pour ces jeunes gens les dangers de cette lecture, s'emparèrent de ce trésor; mais la cotisation fut renouvelée, et les livres rachetés, et lus avec plus d'activité qu'auparavant. Bronner, devenu en 1776 religieux de l'ordre de St.-Benoît, à Donawert, s'occupa de l'étude de la physique, des mathématiques et de la philosophie, sans cependant négliger la poésie ni la musique; et le supérieur de son couvent l'envoya en 1792 au collége des jésuites à Eichstaedt, pour s'y perfectionner dans les mathématiques, afin de pouvoir remplir, à son retour, une chaire de professeur de cette science. Son admission à Eichstaedt dans la secte des illuminés ne tarda pas à l'introduire parmi plusieurs familles considérables; mais il perdit dès lors le goût qu'il avait montré pour l'état ecclésiastique, et quoiqu'il eût été ordonné prêtre en en 1785, il s'évada peu après, et arriva à Bâle en 1793, sous le nom supposé de Jean Winfried. Il n'y trouva malheureusement pas de moyens d'existence, et il se rendit alors à Zurich, où le sénateur Fuesli l'employa dans sa typographie pour l'impression de la musique. Bientôt ses talens et sa modestie lui gagnèrent l'amitié de plusieurs savans; et Gessner l'encouragea à composer des idylles : il rédigeait en même-temps avec Wolf la *Gazette politique* de Zurich. Cependant sa fuite du couvent avait fait du bruit, et ses supérieurs, qui le regrettaient, envoyèrent partout son signalement, en l'accusant faussement de vol et autres délits de cette espèce propres à le déshonorer. Ne pouvant pas se saisir de sa personne, et voulant néanmoins le ravoir à tout prix, on lui promit des dispenses du pape et un emploi de prêtre séculier, s'il consentait à se rendre à Ausgbourg. Il eut la faiblesse d'accéder à cette proposition, et partit malgré les conseils de ses amis en juillet 1786, après avoir toutefois livré à l'impression ses *Idylles* et *Contes* sur la pêche. Arrivé à Ausgbourg on pourvut effectivement à son entretien; mais on lui suscita en même temps toutes sortes de tracasseries, et il ne fut plus question de la place qu'on lui avait promise. Il s'échappa une seconde fois en 1795, et revint à Zurich, sous le nom de *Félix Liber*, avec la résolution de passer en France, où il espérait obtenir un emploi. Cependant il ne put arriver à Paris, et retourna encore à Zurich, où il fut enfin placé comme secrétaire dans la chancellerie du gouvernement, puis nommé en 1799 secrétaire dans le bureau d'instruction publique à Berne, et ensuite secrétaire-général du ministre chargé de ce département, emploi qu'il perdit depuis : il exerce aujourd'hui les fonctions d'ins-

tituteur à l'école du canton d'Arau. Bronner est du petit nombre des poètes allemands qui ont réussi dans le genre de l'*Idylle*; et son talent à cet égard ne peut être révoqué en doute sans injustice.

BROOKE (*Françoise*), auteur anglais, etc.

Née dans un village, et fille d'un ecclésiastique anglais nommé *Moore*. Elle reçut une éducation toute classique, et se distingua également par ses agrémens, son esprit et ses talens littéraires. Le premier ouvrage par lequel elle se fit connaître est une espèce de journal intitulé : la *Vieille fille*, commencé le 15 novembre 1755, et continué jusqu'à la fin de juillet 1756. Elle publia ensuite plusieurs autres productions, entre autres l'histoire de *Julie Mandeville* : ce roman, dans le genre de ceux de Richarson, fut lu avec beaucoup d'avidité, et obtint l'approbation générale, quoiqu'on eût désiré que la catastrophe fût moins lugubre : il a été traduit en français. Françoise Brooke, après avoir aussi donnée en 1763 une traduction des *Lettres de Julie Catesby*, roman de madame Riccoboni, partit quelque temps après pour le Canada avec son mari, qui venait d'être nommé chapelain de la garnison de Québec; et ce fut là qu'elle prit l'idée des scènes pittoresques qu'elle a décrites dans son *Histoire d'Emilie Montague*; ce roman très-agréable, qui parut en 1769, fut plusieurs fois réimprimé depuis, et est devenu un livre assez rare. De retour en Angleterre, elle se lia avec ce que Londres possédait alors de plus distingué dans le monde et dans la littérature, notamment avec le docteur Johnson; et mourut en 1789, quelques jours après son mari. On distingue également parmi ses autres productions *Virginie*, tragédie; les *Mémoires du marquis de Saint-Forlaix;* et enfin l'*Excursion*, ou l'escapade, roman satirique particulièrement dirigé contre Garrick, alors directeur du théâtre de Drury-Lane, qui avait rejeté une de ses pièces : on lui doit aussi des *Elémens de l'histoire d'Angleterre*, traduits du français, de l'abbé Millot; *le Siège de Synope*, tragédie médiocre, représentée néanmoins à Covent-Garden; et *Rosine*, drame en musique, qui eut un grand succès : c'est en effet l'ouvrage le plus célèbre de l'auteur.

BROTHERS (*Richard*), aventurier anglais, etc.

Né à Placentia dans l'île de Terre-Neuve. Il prit du service dans la marine anglaise, où il parvint au grade de lieutenant; et excita ensuite, il y a plus de vingt ans, l'attention du public, en se déclarant *le neveu du Tout-Puissant, et le prince des Hébreux*, qui devait rendre aux juifs leurs anciens priviléges et les conduire dans la terre de Canaan : il prédit aussi la destruction de la ville de Londres par un tremblement de terre; et débita plusieurs autres absurdités semblables. Cependant, et malgré l'extravagance de ses prétentions, plusieurs personnes instruites soutinrent ouvertement la divinité de sa mission; et l'on compta même au nombre de ses partisans les plus remarquables M. Mathaniel Bassey-Haled, membre du parlement et savant orientaliste. On publia différens pamphlets pour ou contre cet aventurier; et tel fut à cet égard l'aveuglement de quelques individus, qu'ils vendirent tout ce qu'il possédaient pour acompagner le nouveau prophète à la terre sainte. Mais le gouvernement anglais mit un terme à ces jongleries mystiques, et fit renfermer Richard Brothers comme insensé : depuis lors on a publié ses prédictions, dont voici d'ailleurs les titres : *Révélations des prophéties et des temps*, etc. publiées en 1794, et dans le deuxième livre desquelles on ne prédisait pas moins que la chute soudaine et perpétuelle des empires de Turquie, d'Allemagne et de Russie; *Exposition de la Trinité*, etc. *Lettres* à miss Cott, fille du roi David et reine future des Hébreux; *Description de Jérusalem*, avec le jardin d'Eden dans le centre; et enfin *Lettre à S. M. le roi, et à S. M. la reine*, etc.

BRUCE (*Michel*), gentilhomme anglais, etc.

Né à Londres, et fils d'un négociant distingué. Il réunit de bonne heure aux avantages de la naissance et de la fortune ceux que peuvent procurer l'étude et les voyages : il parcourut effectivement tour à tour l'Orient, la Syrie, la Judée, le Mont-Liban, etc. De retour en Europe, après en avoir vu les principaux états, Michel Bruce arriva en France vers le commencement de l'année 1815, et fut généralement accueilli partout avec distinction. Ses voyages, le fruit qu'il en avait tiré, sa connaissance des langues orientales et de la langue grecque le firent d'abord rechercher des gens de lettres; mais bientôt, répandu

dans la meilleure société, il obtint de ces succès auxquels un philosophe de vingt-cinq ans se montre rarement indifférent : les lettres saisies chez lui lors de son arrestation attestèrent qu'il n'avait pas trouvé moins de bienveillance auprès des femmes par sa figure qu'auprès des savans par son esprit. Cependant sa qualité d'anglais, et surtout son attachement connu au parti de l'opposition, lui valurent aussi les caresses d'une certaine portion de la société, dont il partageait d'ailleurs les opinions politiques; et l'exaltation naturelle de ses idées, autant que la générosité de son caractère, l'entraîna bientôt à se prononcer hautement en faveur du gouvernement le plus ennemi de toute espèce de liberté. Il témoigna donc très-ouvertement l'intérêt le plus vif au sort du maréchal Ney; et ne consultant ensuite que la noblesse de son cœur, il osa se charger d'une entreprise qui pouvait n'être pas sans danger pour lui-même. Instruit que M. de la Valette, évadé de sa prison depuis quinze jours se tenait caché dans Paris, il résolut de le sauver, et fit part de son projet à sir Robert Wilson et au capitaine Hutchinson, qui consentirent à s'associer à sa périlleuse entreprise, dont on connait les heureux résultats pour la personne qui en était l'objet. Lorsque Lavalette fut hors de France, Bruce pensa que tout était terminé pour lui; mais le général Wilson, ayant eu l'imprudence d'écrire à un ami la part qu'ils avaient eue à cette affaire, sa lettre fut interceptée, et ils ne tardèrent pas à être arrêtés tous trois. Cependant, et quoique l'indiscretion de son ami l'eût privé de la liberté, Bruce ne laissa échapper aucune plainte contre lui; car si la justesse naturelle de son esprit le portait à s'avouer coupable aux yeux de la loi, il se croyait pourtant acquitté sous le rapport de la morale, par les motifs d'une conduite qu'il disait tracée et justifiée par ces deux vers de Lafontaine :

> Dans ce monde il se faut l'un l'autre secourir;
> Il se faut entr'aider : c'est la loi de nature.

Néanmoins après une instruction criminelle assez courte quoique fastidieuse, MM. Bruce, Wilson et Hutchinson furent condamnés, le 24 avril 1816, à trois mois d'emprisonnement, et ils ne sortirent de la Force que le 22 juillet suivant. A son arrivée en Anglererre, il assista, ainsi que sir Robert, à un grand déjeûner donné le 9 août par la comtesse de Besborough, à sa maison de campagne de Rochampton; déjeûner auquel prirent part plus de deux cents personnes de distinction, et entre autres le duc de Wellington.

BRUNACCI (*Vincent*), membre de l'institut d'Italie, etc.

Né en Toscane, vers 1762. Il étudia de préférence les sciences exactes; s'appliqua particulièrement à connaître les auteurs français qui s'y étaient rendus célèbres; et devint ensuite, depuis la révolution, professeur de mathématiques à l'université de Pavie. Il publia en 1806 des *Elémens d'algèbre et de géométrie*, qu'il fit passer aisément comme étant le résultat de ses connaissances personnelles, dans un pays ou l'on ignorait l'existence des élémens de Lacaille, dont le livre de Brunacci n'était réellement que la traduction. Il se fit aussi beaucoup valoir ensuite pour des expériences sur la projection des bombes; mais ceux qui savaient que ces expériences, annoncées comme nouvelles, étaient depuis long-temps consignées dans les mémoires de l'académie des sciences de Paris, n'osèrent pas le divulguer, parce que Brunacci était en faveur auprès des ministres. Chargé bientôt après de tracer le nouveau canal navigable qu'on voulait creuser de Milan à Pavie, le plan qu'il fit adopter manquait tellement d'intelligence, qu'on fut obligé de recourir à des ingénieurs plus habiles dans la connaissance des niveaux; et l'entreprise, recommencée à grands frais et sur de nouveaux plans, est parvenue déjà à plus de la moitié de son exécution : on doit aussi à Brunacci plusieurs volumes sur le calcul transcendant, dans lesquels on ne retrouve en général que la traduction d'ouvrages modernes imprimés en France sur ce sujet. Devenu néanmoins chevalier, lors de la création de l'ordre de la Couronne-de-Fer, sur la demande du vice-roi, il obtint en même-temps la place de membre de l'institut italien, dont il fait encore partie en ce moment.

BRUNN (*Frédéric-Léopold*), philologue allemand, etc.

Né à Zerbst, le 26 septembre 1758. Il fut d'abord instituteur dans l'établissement de Pfeffel à Colmar, puis en 1787 professeur au Gymnase royal de Joachim Sthal, à Berlin. Il donna alors au prince Louis de Prusse des leçons d'histoire, de statistique et de

géographie : depuis 1800 il enseigne dans ce gymnase en qualité de professeur ordinaire. On doit à ce philologue distingué plusieurs ouvrages en allemand, dont les principaux sont connus sous les titres suivans : *Manuel de géographie et de statistique moderne*, par tableaux, avec une préface de Pleffel; *Lettres sur Carlsruhe*; *Magasin* pour connaître l'état physique et politique de l'Europe et de ses colonies; *Notices historiques, politiques, géographiques et statistiques* sur la Savoie, le Piémont et tous les états de Sardaigne; *Précis* de la connaissance des états de l'empire germanique, en y comprenant l'Autriche et la Prusse, etc. Parmi les nombreuses traductions de l'anglais, du français, de l'italien et de l'espagnol dont Brunn a enrichi la littérature allemande, nous indiquerons seulement les ouvrages de *Winckelmann*, les *Mémoires* de Poellnitz, et le *Divoroce céleste* de Ferrante Pallavicino : plusieurs journaux allemands renferment aussi des articles intéressans et quelques notices biographiques de sa composition.

BRUNS (*Paul-Jacob*), savant orientaliste, géographe et bibliographe allemand, etc.

Né à Preetz, dans le Holstein, le 18 juillet 1743. Il voyagea en Europe après avoir achevé ses études à Jéna, et séjourna pendant quelques années à l'université d'Oxford. Il arriva en 1780 à Gœttingue, où il donna des leçons particulières, et passa en 1781 à l'université de Helmstaedt en qualité de bibliothécaire et de professeur d'histoire littéraire : le duc de Brunswick lui conféra le titre de conseiller de cour en 1796. Parmi les productions les plus remarquables de Bruns, tant en latin qu'en allemand, on cite celles suivantes : *De Rebus gestis Richardi, Angliæ regis, in Palestinâ, Excerptum ex Greg. Abulpharagii chronicâ*; *Manuel géographique*, pour l'industrie et le commerce; *Nouvelle Description systematique* de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et des Indes méridionales : cet ouvrage est le meilleur qui ait été fait sur l'Afrique; *Recueil de sermons inédits de Luther*; *Mémoires* pour servir à l'usage critique des anciens manuscrits; *Géographie* extra-européenne, laquelle forme aussi le 6me. volume de l'encyclopédie de Klügel, etc. Bruns publia en outre, avec Zimmermann, le *Repositorium* pour la Géographie', la statistique et l'histoire moderne; et avec Henke, depuis 1792 jusqu'en 1797, les *Annales littéraires*. Le Répertoire de littérature orientale d'Eichhorn et celui de Paulus renferment de lui un grand nombre de dissertations intéressantes sur des sujets philologiques : il travaille aussi pour beaucoup de journaux ou gazettes littéraires, et principalement pour celle d'Helmstaedt.

BRYDGES (sir *Samuel Egerton*), membre du parlement d'Angleterre et de la société des antiquaires de Londres.

Né à Woolton, dans le comté de Kent, le 30 novembre 1762, et descendant, par sa mère, des ducs de Bridgwater. Il fit ses études classiques à l'université de Cambridge, et passa de là au collége de jurisprudence de Middle-Temple, à Londres, où il débuta au barreau en 1787. Mais son goût le portant à la culture des lettres, il donna d'abord des preuves de talent dans un recueil de *Sonnets* et autres poésies, publié en 1785; et ayant fait ensuite l'acquisition d'un domaine dans le comté de Kent, il y vint demeurer en 1792, et se livra dès lors avec ardeur à l'étude des antiquités : il essaya aussi un moment de la profession des armes, qui lui plut encore moins que celle des lois, et épousa en secondes noces miss Robinson nièce du feu lord Bokeby. Il reprit bientôt le cours de ses travaux littéraires, et publia entre autres productions deux romans entremêlés de vers, et intitulés : *Marie de Cliffort, et Arthur Fitz-Albini*, qui eurent un grand succès. M. Brydges s'est d'abord distingué dans divers genres, et particulièrement dans la critique des ouvrages de poésie, où, comme dit un critique anglais, il n'est égalé par aucun écrivain vivant. En 1807, la mort de son frère aîné l'ayant rendu héritier du titre de baron de Chandos et de tous les biens de sa famille, il fut honoré, en 1808, de l'ordre chapitral de Saint-Joachim, qui avait été récemment conféré à l'amiral Nelson. Il fixa en 1810 sa résidence auprès de son fils, à Lée-Priory, près de Cantorbery, et c'est là qu'il a imprimé lui-même plusieurs de ses productions, au moyen d'une presse qui lui appartient. Elu en 1812 membre de la chambre des communes pour Maidstone, il s'est fait remarquer par un zèle actif et éclairé en faveur du gouvernement; aussi le prince-régent lui a-t-il accordé le titre de ba-

tonnet le 27 décembre 1814. On a de cet auteur, outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, des *Sonnets et Poésies*; une nouvelle édition du *Theatrum poëtarum anglicanarum*, par Edouard Philips, neveu de Milton; le *Forestier*, roman; *Mémoires des Pairs* sous le règne de Jacques Ier.; le *Bibliographe anglais*, en société avec Joseph Haslewood; *Nobiliaire* de Collins, avec des additions; le *Pélerin champêtre*; le *Réveur*, ou Essais moraux, critiques et sentimentaux; *Bertram*, conte en vers, en quatre chants; et enfin un grand nombre *d'articles* relatifs aux antiquités et à la biographie insérés dans le *Gentleman's magasine*. On trouve généralement dans les écrits de M. Bridges de l'érudition, de l'imagination et surtout un style animé.

BUCH (*Léopold* de) membre de l'académie des sciences de Berlin, etc.

Né dans les états prussiens. Il fit successivement de nombreux voyages dans l'Europe, qu'il a visitée depuis l'extrémité méridionale de l'Italie jusqu'au Cap-Nord: le motif principal qui l'engagea à entreprendre ces courses multipliées était l'étude de la minéralogie de ces différens pays, afin d'appliquer le fruit de ses observations à l'accroissement de la connaissance du globe. En 1815, M. de Buch alla faire un nouveau voyage aux îles Madère et des Canaries, d'où il revint en Angleterre au commencement de 1816; et les savans de ce pays l'invitèrent à parcourir le nord de leur île et de l'Irlande, où la nature offre, disaient-ils, tant de phénomènes à examiner. On doit à cet académicien des *Observations géognostiques* faites dans un voyage en Allemagne et en Italie, avec cartes et figures: ce livre est extrêmement important pour la connaissance de la minéralogie de ces deux pays; un *Voyage en Norwége et en Laponie* fait en 1806, 1807 et 1810: cet ouvrage, traduit d'abord en anglais, vient aussi de l'être en français, par M. Eyries, avec une introduction de M. de Humboldt, et il offre de plus que l'original allemand un *Mémoire* de M. de Buch *sur la limite des neiges perpétuelles* dans le Nord: la minéralogie n'entre qu'accidentellement dans cette relation, principalement consacrée à la description morale et physique de deux pays faiblement connus. M. de Buch alla aussi de Drontheim au Cap-Nord, en suivant la côte de la Norwége; et il a le premier donné des notions exactes sur cette région si reculée. Il vint du Cap-Nord à Torneo, et ensuite à Stockolm, en traversant la Laponie, et parcourut ensuite les provinces de la Suède jusqu'à la capitale: son livre offre une foule d'observations nouvelles et curieuses sur le mœurs des Lapons, sur le pays où ils vivent errans, sur les iles nombreuses qui bordent la côte de la Norwége, sur les pêcheries qui en sont la principale ressource etc.; et on trouve partout des rapprochemens piquans entre les choses que l'auteur voit dans ces pays écartés, et ce qui s'est offert à ses regards dans d'autres contrées. La traduction française de cet ouvrage, publiée en 1816, et faite pour intéresser toutes les classes des lecteurs, a été revue par M. de Humboldt, ami intime de l'auteur.

BUCHAN (*David* Steward Erskine comte de), littérateur anglais, etc.

Né à Londres, et fils aîné du lord Erskine. Il succéda au titre de son père en 1767, et commença sa carrière politique sous le lord Chatam, dans le département des affaires étrangères. Mais il abandonna bientôt la politique pour l'étude, et passa la plus grande partie de sa vie dans une retraite studieuse. Il fut un des principaux promoteurs de l'établissement de la société des antiquaires de Londres en 1780, et il publia successivement plusieurs pièces de vers anonymes, et quelques lettres, dans lesquelles il embrasse avec chaleur la cause de la reine Marie-Stuart, contre l'historien Robertson. Les autres ouvrages du comte de Buchan sont peu remarquables, et consistent en un *Discours* qui devait être prononcé dans la chambre des pairs d'Écosse, le 17 octobre 1780, et dans un *Essai* sur les vies et les écrits de Fletcher de Saltoun, et du poëte Thomson. Le comte de Buchan a aussi fait imprimer plusieurs *Mémoires* insérés dans les transactions de la société des antiquaires d'Ecosse.

BUCHANAN (*Jean* Lanne), antiquaire anglais, etc.

Né à Menteith, dans le comté de Perth en Ecosse. Il fit ses études à l'université de Glascow; et fut ensuite pendant plusieurs années adjoint de M. Menzie, ministre de Comrie. A la mort de ce dernier, il voyagea comme missionnaire pour l'église d'Ecosse; et se rendit peu après à Londres, où il s'adonna entièrement à l'étude des antiquités celtiques. Peu capable, à ce qu'il paraît, de mettre en état d'être présenté au pu-

blic les nombreux matériaux qu'il avait recueillis, il chargea le docteur Guillaume Thomson de rédiger son premier ouvrage, et cette complaisance du professeur devint l'occasion d'une dispute entre lui et Buchanan : le dernier reprochait à M. Thomson de n'avoir publié qu'un in-4°., tandis qu'il lui eût été facile, selon Buchanan, de donner un volume in-fol. : cette grande querelle fut soumise au tribunal de l'opinion, par les deux parties, dans l'ouvrage périodique intitulé : *European magazine*. On doit encore à Buchanan un *Voyage* dans les îles Hébrides occidentales, de 1782 à 1790; *la Défense* des montagnards écossais en général, et de quelques savans littérateurs en particulier; et enfin un *Tableau général des pêcheries de la Grande-Bretagne*.—Un autre Buchanan (*François*), docteur en médecine, et parent du précédent, après s'être distingué dans les sciences par la publication de plusieurs ouvrages importans, fut élu membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, puis de la société asiatique de Calcutta, où il réside comme médecin au service de la compagnie des Indes. Il est auteur d'un *Voyage* de Madras dans le Mysore, le Canara et le Malabar : cet ouvrage est un de ceux qui font le mieux connaître l'industrie agricole et manufacturière, et surtout l'histoire naturelle de ces belles et riches contrées. On doit aussi à ce laborieux et savant auteur différens *Mémoires*, insérés dans les recherches de la société asiatique, et dans les transactions de la société linnéenne.

BUCHHOLZ *(Frédéric)*, littérateur prussien, etc.

Il fut d'abord professeur à l'académie militaire de Brandebourg, et se fixa ensuite à Berlin, où il publia depuis de nombreux écrits historiques et politiques, qui offrent un intérêt piquant par l'originalité et la hardiesse des opinions. M. Buchholz commença à se faire connaître par plusieurs ouvrages insérés dans le journal historique et politique; puis fit paraître successivement divers autres écrits, parmi lesquels on distingue celui intitulé : *Moïse et Jesus*, ou du Rapport intellectuel et moral des Juifs et des Chrétiens. L'auteur prétend dans cet ouvrage que la France n'a point connu l'esprit du peuple juif, lorsqu'elle lui a accordé l'exercice des droits civils; et il pense qu'elle agit avec bien plus de sagesse, lorsque, sous Philippe-Auguste, elle les bannit, et reprit par la force les richesses qu'ils lui avaient arrachées par la ruse. « Dans les pays purement commerçans, dit-il, l'admission des Juifs fait moins de mal, » parce que ces arts sont eux-mêmes » des centres d'immoralité dans leur » rapport avec les autres nations, et » que les Juifs peuvent y servir utilement pour attirer l'argent de ces derniers. » Il poursuit cette opinion défavorable aux Juifs à travers les siècles; et il prétend que les persécutions que, d'après l'historien Mariana, le roi Dagobert fit essuyer aux Juifs par le conseil d'Héraclius, était une représaille aussi juste que nécessaire, et que la France doit une partie de sa prospérité au bannissement de cette nation sous Philippe-Auguste. On lui doit encore le *Nouveau Léviathan*; des *Recherches sur la noblesse héréditaire*, et sur la possibilité de son existence dans le XIX°. siècle, avec les tableaux de l'état social dans le royaume de Prusse jusqu'au 14 octobre 1806; et enfin d'autres écrits politiques qui se distinguent par une originalité de vues neuves, du moins pour les cabinets de l'Europe, au moment ou Buchholz les publiait. On voit, par les entretiens que l'auteur de la galerie des caractères prussiens dit avoir eus avec lui à Berlin en 1805, que M. Buchholz était alors un des grands admirateurs du génie de Napoléon, devant lequel, à son sens, tout devait plier : il prétend aussi, avec raison sans doute, que toutes les fautes qui influent sur le sort des nations ne prennent leur source que dans l'ignorance des ministres qui ne veulent point consulter la marche du destin. Plus tard il soutint que depuis la chute de l'ancienne Rome il y avait eu deux monarchies universelles dont on pourrait appeler l'une *véritable*, et l'autre *fausse* : l'une, dit-il, est la monarchie universelle *théocratique*, qui, ayant à sa tête le pape, gouvernait le monde par l'idée de Dieu; l'autre est la monarchie universelle *mercantile*, qui, ayant à sa tête le premier ministre anglais, gouverne le monde par l'idée ou la chimère de l'équilibre du pouvoir. Il appelle la première *véritable*, parce que sa puissance n'a dégénéré qu'insensiblement en des abus contraires au bonheur des peuples; tandis que l'autre, qu'il appelle *fausse*, ne s'est soutenue, dès les premiers momens de son existence, que par les malheurs

de l'Europe. M. Buchholz mène actuellement une vie très retirée et très-sobre : sa famille et ses livres composent presque sa seule société. Il assure pouvoir démêler les traits et l'extérieur d'un individu dès qu'il a entendu faire une description un peu exacte de ses qualités morales : pénétration bien extraordinaire, et qu'il serait curieux de mettre à l'épreuve. On lui attribue généralement la *Galerie des caractères prussiens*, ouvrage publié en français, et dans lequel l'auteur traite ses compatriotes avec tant de sévérité que l'on a supposé qu'il avait été composé sous l'influence du gouvernement français de cette époque.

BUGATI (don *Gaëtano*), savant ecclésiastique, vice-directeur de la bibliohèque ambroisienne, etc.

Né à Milan, le 14 août 1745, d'une bonne famille. Après avoir achevé ses études à l'université de Saint-Alexandre, il s'appliqua avec ardeur aux mathématiques sous le père Cossali, qui, après être devenu professeur à l'université de Parme, conserva toujours l'amitié et l'estime que le compagnon de ses études favorites lui avait inspirées : il ne cessa même d'entretenir avec lui une correspondance littéraire, dont on conserve une grande partie dans la bibliothèque ambroisienne. Le penchant que Bugati avait pour cette science, le désir qu'il éprouvait de l'inspirer aux autres fut porté si loin qu'il alla jusqu'à lui faire tenir le soir, dans sa maison, une espèce d'académie de mathémathiques. Reçu en 1773 membre du collège des docteurs de la bibliothèque ambroisienne, il reprit l'étude des antiquités et des langues orientales, et donna bientôt une preuve des progrès qu'il y avait faits, en publiant ses *Mémoires historiques et critiques* sur les reliques et le culte de Saint-Celse : cet ouvrage, qui offre bien plus d'avantages que le titre n'en promet, contient un trésor de notices peu communes sur Milan, et montre une justesse de raisonnement et une critique qui devraient toujours guider les antiquaires dans leurs recherches. Bugati traduisit aussi en latin un ancien manuscrit syriaque de la bible, dont le premier volume, contenant les prophéties de Daniel, fut reçu favorablement partout où l'étude de la bible est encore cultivée. Il fit ensuite imprimer les *Psaumes*, expliqués comme l'avaient été les prophéties de Daniel, et enrichis de notes précieuses : il a laissé plusieurs autres traités moins volumineux que ces deux premiers, mais non moins profonds, sur divers objets de littérature sacrée et profane. Malgré ses nombreuses occupations, il se plaisait à répondre avec aménité à toutes les questions que les jeunes gens lui adressaient sur les mathémathiques ou sur d'autres objets ; et la considération qu'il s'était acquise par sa noble conduite lui procurèrent l'attachement et l'estime des hommes les plus distingués par leur naissance, leurs dignités ou leur érudition : on conserve encore dans la bibliothèque ambroisienne un grand nombre de lettres d'Assemanni, de Marini, de Rossi, de C. Florio, de B. de Spergel, de Schnurrer, du cardinal Borgia, et de beaucoup d'autres hommes célèbres, adressées au bibliothécaire Bugati. S. M. l'empereur d'Autriche venait de le nommer, par décret du mois de mars 1817, censeur des livres, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie grave au mois d'avril suivant, et qu'il mourut le 20 du même mois âgé d'environ soixante-douze ans.

BUHLE (*Jean-Theophile Gottlieb*), philologue allemand, etc.

Né à Brunswick le 29 septembre 1763. Il enseigna d'abord à l'université de Gœttingue la philosophie, en qualité de professeur extraordinaire ; et devint en 1794 professeur ordinaire : il accepta en 1804, au même titre, la place de professeur de philosophie à l'université de Moscou, avec la qualité de conseiller de cour. La littérature classique doit à ce savant philologue un grand nombre d'ouvrages importans parmi lesquels nous citerons seulement les suivans : *Observations critiques* sur les monumens historiques de la civilisation des anciens peuples Celtes et Scandinaves ; *Manuel de l'histoire de la philosophie*, et d'une littérature critique de la même science ; *Précis* de la philosophie transcendente ; *Manuel du droit naturel* ; *Histoire de la philosophie moderne* depuis la restauration des sciences jusqu'à Kant, précédée d'un abrégé de la philosophie ancienne ; *Origine et histoire des rose-croix et francs-maçons*, etc : ce professeur a aussi traduit en allemand *Sextus Empiricus* ; et on lui doit également l'édition d'une partie des *Œuvres d'Aristote et d'Aratus*. Plusieurs ouvrages périodiques de l'Allemagne, tels que le *Magasin de psychologie, la Bibliothèque de la littéra-*

ture et de l'art chez les anciens, ainsi que d'autres journaux littéraires, ont été enrichis par Buhle de beaucoup d'articles de critique.

BUHLER (*le baron de*) ambassadeur russe, sénateur, etc.

Né dans le comté de Montbelliard, vers 1746. Il passa très jeune au service de Russie, où il embrassa la carrière diplomatique; et fut ensuite employé dans différentes cours de l'Allemagne. De retour à Saint-Pétesbourg, il accompagna le prince Potemkin en Crimée, et fut nommé depuis ministre plénipotentiaire à Ratisbonne. Le baron de Buhler fut aussi chargé par la Russie de régler, de concert avec la France, les indemnités accordées aux princes de l'Allemagne; et montra généralement dans cette négociation plus de lumières que d'adresse; car lorsqu'il eut obtenu une extension de territoire en faveur du roi de Wurtemberg et du grand duc de Bade, on éluda ses demandes, et il eut peu d'influence sur les autres points de discussion qui s'élevèrent: peut-être aussi sa mission se bornait-elle aux deux objets sur lesquels il avait eu satisfaction. Quoi qu'il en soit, à son arrivée à Saint-Pétersbourg le baron de Buhler fut élevé à la dignité de sénateur, et cessa alors d'être employé au dehors. Ce diplomate a toujours été cité comme un modèle de discrétion, et l'on rapporte de lui un trait qui le peint fort bien sous ce rapport. Témoin de la fin du prince Potemkin, dont on n'avait pas voulu faire connaître la maladie au public, il écrivait le lendemain à un de ses amis: « à présent qu'il est mort, on peut dire qu'il a été bien malade. »

BUONAROTTI (*Michel*), littérateur florentin, chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, etc.

Issu d'une famille considérée dans la Toscane. Il s'attacha personnellement au grand duc Léopold, depuis empereur, qui le combla de bienfaits, et lui donna même l'ordre de Saint-Etienne. Jeune, aimable et plein des idées philosophiques alors à la mode, Buonarotti adopta les principes de la révolution française avec tant d'enthousiasme, que le prince, malgré son inclination pour lui, se vit forcé de l'exiler de ses états. Refugié d'abord en Corse, il y publia un journal intitulé: *L'ami de la liberté italienne*; suivit ensuite Salicetti en France, lors de la convocation de l'assemblée conventionnelle, et fut admis au club des *Jacobins* où il se lia particulièrement avec Ricord, Laignelot et Vadier. Renvoyé bientôt en Corse en qualité de commissaire, il ne put empêcher l'insurrection qui s'y manifestait contre la France, et fut trop heureux de se sauver après y avoir couru de grands périls. Ayant accepté en 1793 une nouvelle mission pour Lyon, où Châlier venait d'être exécuté, il fut sur le point d'éprouver le même sort, et ne dut son salut qu'à la victoire de l'armée conventionnelle qui le délivra. Ricord et Robespierre le jeune, alors en mission à Nice, l'employèrent immédiatement dans le tribunal militaire de l'armée d'Italie, et le nommèrent ensuite agent de la république dans les pays conquis de la frontière. Arrêté après le 9 thermidor, Buonarotti fut transféré dans les prisons de Paris, puis amnistié à la suite du 13 vendémiaire. Rendu enfin à la liberté, il se jeta dans la société du Panthéon, qu'il présida quelque temps; fut impliqué dans la conjuration de Drouet et de Babeuf, puis envoyé comme eux devant la haute cour de Vendôme. Il exposa dans sa défense les principes démocratiques qui lui avaient, disait-il, servi de règle dans sa conduite depuis la révolution, cita *Rousseau* et *Mably* comme garans de sa doctrine, et fut condamné le 28 mai 1797 à être déporté à la Guyane: pendant son procès, l'envoyé de Toscane lui avait fait entendre que sa sentence ne serait qu'un simple bannissement s'il voulait s'engager à retourner à Florence; mais il répondit qu'il voulait rester en France pour y jouir *de vestigiis morientis libertatis*. Il fut enfermé au fort de Cherbourg, où il demeura jusqu'à ce qu'un arrêté des consuls, du 14 mars 1800, le transférât à l'île d'Oleron. Peu de temps après, Buonarotti obtint la faveur d'être mis en surveillance dans une ville des Alpes maritimes, d'où il passa à Genève; et il exerça dans cette ville la profession de maître de dessin et de musique jusqu'en 1814, que les magistrats, dégagés du joug français, l'expulsèrent de leur ville, et le forcèrent à se réfugier en Suisse, où il est, dit-on, encore en ce moment.

BURDE (*Samuel-Théophile*), poète prussien.

Né à Breslau, en Silésie, le 7 décembre 1753. Ses parens, qui l'avaient destiné au commerce, s'apercevant de son goût déclaré pour les lettres, renoncèrent

à leurs projets sur lui, et le laissèrent maître de cultiver la poésie. Un an après la mort de son père, Burde partit pour l'université de Halle; mais son peu de fortune n'était pas suffisant pour lui permettre de poursuivre ses études, lorsqu'une bourse qui lui fut accordée par le sénat de Breslau, et la générosité d'un ancien camarade qu'il retrouva parmi les étudians, remédièrent à son dénuement. Il fut placé, en 1776, à la tête d'une école de douze écoliers, entretenue aux frais de la loge maçonique de Breslau, et s'acquitta avec succès de ses fonctions jusqu'en 1778, que le comte de Haugwitz, depuis ministre des relations extérieures en Prusse, le choisit pour son secrétaire, et l'emmena successivement en Suisse et en Italie. A son retour, Burde entra dans la carrière administrative, et fut d'abord secrétaire surnuméraire, puis employé au département des forêts, et enfin secrétaire général des finances en Silésie. Burde dut le goût qu'il prit dans sa jeunesse pour les lettres à l'usage établi dans les écoles de faire de temps en temps représenter des drames par les élèves, ainsi qu'à l'encouragement du recteur Arletius, un des hommes les plus savans qui existassent alors en Silésie. De jeunes élèves avaient aussi formé entre eux une société littéraire qui s'occupait de la lecture et de la traduction des auteurs classiques, et l'émulation que cet établissement devait exciter servit beaucoup sans doute au développement des dispositions naturelles de Burde, qui débuta par une *ode* intitulée : *A la Muse*. L'accueil favorable que cet essai reçut du public l'encouragea à envoyer plusieurs morceaux de ses poésies à Wieland, avec lequel il entretint constamment depuis lors les relations les plus amicales. Dans plus de treize ouvrages que Burde a publiés, tant *poëmes* que *drames, romans* ou *relations de voyages*, on trouve généralement un style correct et une versification harmonieuse : ses écrits, il est vrai, ne brillent pas toujours par l'imagination; mais il possède néanmoins le talent d'émouvoir. Il a eu plus de succès comme narrateur que comme auteur dramatique; et ses *poésies légères* sont plus estimées que celles d'un genre plus élevé. On cite parmi les principales productions de cet auteur sa traduction du *Paradis perdu* de Milton, qu'on trouva bien supérieure à celle de Bodmer et de Zacharie : Burde a conservé dans la sienne le mètre du poète anglais, avec la sublimité de son langage. On lui doit aussi l'*Enlèvement*, comédie en cinq actes; *le Jour des noces*, tragédie; des *Poésies* religieuses et profanes; *les Morlaques*, poëme; des *opéra-comiques*; un recueil de *contes*; et enfin une traduction du *Village abandonné*, de Goldsmith, etc.

C

CABAL (N.), général américain indépendant, etc.

Il se distingua en différentes occasions par son courage et ses talens militaires; et remporta le 5 juillet 1815 un avantage assez considérable sur le commandant espagnol Vidaurrazaga dans la province de Carthagène. Le général Cabal fit un grand nombre de prisonniers, entre autres le major-général espagnol Soranio, qui fut immédiatement passé par les armes, avec quatre autres individus par ordre du général américain; et on chanta un *Te Deum* en actions de grâces à l'occasion de cette journée.

CAGNOLI (*Antoine*), célèbre astronome italien etc.

Né dans l'île de Zante, d'une famille véronaise, et fils d'Octavi Cagnoli, agrégé, en 1721, au collège des notaires, ce qui donnait le titre de citoyen; il eut pour mère Hélène Terzi, aussi véronaise de naissance, laquelle avait suivi à Zante son mari, alors chancelier de Georges Bembo, gouverneur vénitien. Le jeune Antoine passa bientôt en Italie avec son père, et étudia dès l'âge de huit ans le premier livre d'Euclide, sous la direction du père Calepio : il apprit aussi, en moins de dix-huit mois, la langue latine, que le père Pavanello lui enseigna. A l'âge de douze ans, Cagnoli s'appliqua à la logique avant de commencer l'étude de l'éloquence, et suivit ainsi une méthode inusitée, dont il ne se repentit pourtant pas;

car il lui dut, s'il faut l'en croire, la facilité de ses progrès dans la science de Démosthène. Il étudia aussi la langue grecque à Vicence, sous la direction de son ancien maître Pavanello; et la traduction qu'il fit des deux premiers *discours d'Isocrate*, jointe à celle en vers libres des deux premiers livres de l'*Odyssée*, prouvèrent bientôt son zèle et son aptitude. A l'âge de vingt-quatre ans, il suivit, en qualité de chancelier assistant, le régiment du colonel Paolo Spinelli à Bergame, où il s'appliqua à l'étude des lois, et partit au mois d'octobre 1772 pour l'Espagne, avec Marco Zeno, ambassadeur de Venise, qui avait témoigné, par des lettres flatteuses, le désir de l'avoir pour compagnon et pour ami dans ce voyage. En 1776, Cagnoli suivit encore l'ambassadeur Zeno à Paris, où l'année suivante il traduisit en italien l'ouvrage de Lesage sur l'efficacité médicale de l'alcali volatil. Ce fut en 1780, ayant alors plus de trente-sept ans, qu'il écrivit à ses amis : « Cette année, » la plus remarquable de ma vie, m'a » fait passer tout à coup des études » métaphysiques et politiques à celles » des mathématiques et de l'astro- » nomie. » En effet un hasard l'ayant conduit à Paris dans un observatoire, il vit avec tant de plaisir *Saturne* et son anneau, au moyen d'un bon télescope, qu'il voulut acquérir quelque idée du système céleste, et commença par étudier l'arithmétique, dont il ne savait auparavant que les quatre règles fondamentales. Il apprit successivement la géométrie, l'algèbre, la trigonométrie rectiligne et sphérique, les sections coniques, le calcul différentiel et intégral, et enfin l'astronomie de Lalande, etc. : en 1782, il possédait tous les instrumens nécessaires pour composer un observatoire; et il publia bientôt une *Trigonométrie universelle*, qui est considérée généralement comme un ouvrage classique. De retour à Vérone, qu'il regardait comme sa véritable patrie, il éleva dans sa propre maison un observatoire dans lequel il plaça ses machines, et où il fit pendant plusieurs années d'utiles et d'importantes observations. Il répandit aussi parmi ses concitoyens le goût de l'astronomie, par les belles dissertations dont il faisait précéder l'almanach qu'il publiait tous les ans : ces dissertations ont été réunies en deux volumes, et forment un traité agréable et facile d'astronomie élémentaire. Après la prise de Vérone en 1797, les Français, pour rendre hommage aux talens supérieurs de Cagnoli, firent réparer à leurs frais les dégâts que son observatoire avait soufferts; mais il abandonna pourtant bientôt ce bel établissement pour aller à Modène, où il accepta et remplit les fonctions de professeur d'astronomie de l'école militaire : ses machines furent achetées par le gouvernement d'Italie pour l'observatoire de Brera à Milan. Sa grande renommée, et les nombreuses palmes académiques qu'il avait remportées, lui procurèrent à Modène les honneurs auxquels il avait droit de prétendre; et il fut nommé membre de l'institut, puis président de la *société italienne*, dont il a bien mérité, en lui obtenant par son crédit les encouragemens et les fonds dont elle avait besoin: ses actes ont également reçu un grand lustre par les beaux mémoires qu'il y a placés : il fut aussi un des premiers savans décorés de l'ordre de la Couronne-de-Fer. Après les derniers événemens de 1814, qui changèrent encore le sort de l'Italie, Cagnoli retourna à Vérone, et mourut dans cette ville d'un coup d'apoplexie, le 6 août 1816.

CAMPER (*Pierre*), fameux médecin et naturaliste hollandais, etc.

Né à Leyde le 11 mai 1722, d'une famille distinguée dans la magistrature. Il fut élevé dans la maison de son père, ministre du saint Evangile, qui avait pour ami Boërhaave, SS' Gravesande, Musschenbroëck et le chevalier Moor. Le jeune Camper suivit ses goûts dans ses études, et apprit d'abord le dessin de Moor père et fils : il se destina ensuite à la médecine, et eut pour maîtres Gaubius, Van-Rooyen et Albinus. Il avait aussi conçu dès lors le dessein de voyager; mais ses parens, très-âgés, ne purent consentir à se séparer de lui; et ce ne fut qu'après les avoir perdus en 1748 qu'il partit pour l'Angleterre. Il y visita les savans qu'il eut l'honneur d'entretenir, et qu'il quitta pour se rendre à Paris, où il fit la même chose; et parcourut aussi de cette manière la Flandre, l'Allemagne et la Prusse. Si les relations que Camper eut dans les pays étrangers avec tout ce qu'ils contenaient d'illustre dans les sciences indiquent le cas que l'on faisait de sa personne, on doit convenir également que la considération dont il jouissait dans sa patrie n'était pas moins grande,

puisqu'il y occupa successivement les chaires de philosophie, d'anatomie, de chirurgie et de médecine dans les universités de Francker, d'Amsterdam, et de Groningue. En prenant possession de ces chaires, il prononça, suivant l'usage de son pays, des discours qui furent remarqués à cause des connaissances étendues qu'ils annonçaient en physique, en médecine, en anatomie, et surtout un rare talent d'observation. Dans tous ses voyages, qu'il ne fit jamais d'ailleurs qu'à très-petites journées, Camper tenait un journal où il notait non-seulement ses observations, mais encore, dit Vicq-d'Azir, « les erreurs, les vérités, les projets, les systèmes, etc. ». Doué d'un esprit très-actif il concourut souvent pour les prix proposés par les académies, qui le couronnèrent plusieurs fois; aussi n'a-t-il presque jamais écrit que des *mémoires*: il avait néanmoins commencé plusieurs grands ouvrages; mais il n'en acheva aucun. Les académies de Berlin, de St.-Pétersbourg; les sociétés royales de Londres, et de Gœttingue, le comptaient au nombre de leurs membres; et l'académie des sciences de Paris le nomma aussi, en 1785, à l'une des huit places de ses associés étrangers: il est, après Boërhaave, le seul Hollandais qui ait eu cet honneur. A ses occupations littéraires Camper joignit aussi des fonctions politiques; car il fut membre du conseil d'état des Provinces-Unies, et ensuite député à l'assemblée des états de la province de Frise. Lors de la révolution patriotique de 1787, il resta par habitude ou par reconnaissance dans le parti du Stathouder, sans en approuver cependant tous les actes; et le triomphe de ce parti finit même par l'affliger au point que la douleur abrégea ses jours: il mourut le 7 avril 1789, âgé de soixante-sept ans. Parmi les découvertes qu'il a faites, on doit remarquer celle de la présence de l'air dans les cavités intérieures du squelette des oiseaux, découverte qu'il fit en 1771 à Groningue, et que le célèbre Hunter s'appropria en 1774.

CANCELLIERI (l'abbé *François*), savant biographe piémontais, etc.

Né à Novare en 1746. Il fit des études distinguées; embrassa l'état ecclésiastique sans s'engager pourtant dans aucun ordre religieux; et cultiva avec beaucoup de succès la littérature ancienne et moderne. Il publia d'abord un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite des notices biographiques qui ne sont pas sans intérêt, telles que: *l'Elogio del cardinal e Stefano Borgia*, et l'*Elogio di vito M. Giovenazzi*, insérés dans les mémoires de Guattani, pour 1805; l'*Elogio di Filipo-Maria Renazzi*; et enfin les éloges de J.-B. *Visconti* père du fameux Ennio Quirino, et du cardinal Guillaume *Pallotta*: ces derniers sont insérés dans un recueil que publiait Cancellieri sous le titre de *Discobolo*: il a aussi fait paraître séparément un éloge de *Cristophe Amaduzzio*, plein d'anecdotes curieuses, et accompagné du catalogue des ouvrages de cet auteur. On remarque encore dans les autres écrits de l'abbé Cancellieri, dont la plupart sont remplis de recherches, mais surchargés néanmoins d'une érudition bibliographique plus minutieuse que profonde, des *Recherches sur les secrétaires de l'ancienne et de la nouvelle basilique de Rome; la Description de la basilique du Vatican*, avec la bibliographie des auteurs qui en ont parlé, et un détail des fêtes principales qui s'y célèbrent, etc. Des *Dissertations* en forme de lettres sur la patrie de Christophe Colomb, et sur celle de l'abbé Jean Gersen, adressées à Jean-François Galeani Napione: ces deux dissertations sont un volumineux appendix biblographique à celles que son compatriote Napione avait publiées sur les mêmes sujets en 1808. On doit également à l'abbé Cancellieri d'autres ouvrages connus sous les titres suivans: *Le Marché, le Cirque agonal*, etc., avec un *Traité des obélisques*: c'est une topographie historique des environs de la place Navone, terminée par le catalogue des écrits que l'auteur avait publiés jusqu'alors, au nombre de quarante-quatre; *Mémoires* sur St.-Medicus, martyr, et citoyen d'Otricoli, avec la notice de tous les saints qui ont exercé la médecine; et *les Sept choses fatales de l'ancienne Rome*, etc. Quelques gazettes ayant annoncé sa mort le 11 janvier 1812, l'abbé Cancellieri se hâta de démentir cette fausse nouvelle par une *Lettre philosophico-morale*, remplie de gaîté et d'érudition historique sur tous les personnages qui ont survécu à la fausse nouvelle de leur trépas. Il accompagna Pie VII à Paris en 1804, lors du couronnement de Napoléon, et souffrit beaucoup pendant le temps que Rome resta sous la

domination française : le Pape, à son retour en 1814, s'est empressé de dédommager ce respectable vieillard par de nouvelles grâces.

CANCRINUS (*François-Louis de*), conseiller-d'état russe, minéralogiste, etc.

Né à Breitenbach dans le pays de Darmstadt, le 21 février 1738. Il fut d'abord contrôleur de la monnaie et des bâtimens civils à Hanau, puis conseiller principal de la chambre, professeur à l'école militaire à Cassel, et enfin commissaire du gouvernement à Altenkirchen, dans le comté de Sayn. Il quitta cette place l'année suivante pour entrer au service de l'empereur de Russie en qualité de conseiller du collége impérial et de directeur des mines; et se retira, en 1786, à Giessen, par congé. Il retourna, en 1793, à Saint-Pétersbourg, où il fut nommé conseiller d'état, et honora son nouvel emploi par ses talens et ses vertus. M. Cancrinus a publié un grand nombre d'ouvrages tant sur la minéralogie et la métallurgie que sur l'administration publique; et ses écrits sont en général estimés : quelques-uns mêmes sont devenus classiques. On cite parmi les plus remarquables une *Dissertation pratique* sur l'exploitation et la préparation du cuivre; *Description* des principales mines situées dans la Hesse, dans le pays de Waldeck, dans le Harz, et enfin dans les districts de Mannsfeld, de Saalfeld, et en Saxe, *Principes élémentaires* de la science des mines et des salines, avec un grand nombre de planches : cet ouvrage est regardé comme le plus complet et le meilleur que l'on puisse consulter sur cette matière, et toutes les sciences qui ont rapport à cette branche de l'administration, et même la jurisprudence et la police, en tant qu'elles doivent exercer une influence particulière sur l'exploitation des fossiles, y sont traitées dans le plus grand détail; *Introduction* à la docimasie et à la métallurgie; *Mélanges* sur l'économie, en douze dissertations; *Histoire* et description systématique des mines situées dans le comté de Hanau-Münzemberg; *Opuscules technologiques; Dissertations* sur le droit hydraulique et maritime; *Mémoires* sur les constructions rurales; *Principes de l'Architecture civile*, conformément à la théorie et à la pratique; et enfin *Dissertation* complète sur les poêles et cheminées en usage dans l'empire russe, et sur l'amélioration de leur construction, etc. : les autres écrits de M. Cancrinus sur la tourbe, les fourneaux, la construction des puits, etc., etc., renferment tous des idées neuves et instructives.

CARBONERO (*Joseph*), employé des hôpitaux militaires en Amérique, etc.

Né en Espagne. Il passa encore fort jeune dans l'Amérique méridionale, où il fut employé dans les hôpitaux militaires; et il était placé depuis vingt-huit ans, marié et père de trois enfans, lorsqu'il se tua de ses propres mains, en 1815, à Sabanalarga, après avoir déclaré par écrit qu'il avait empoisonné, avec de l'arsénic, et par haine pour la cause embrassée par les Indépendans, plus de quatre cents soldats tous américains, portés malades ou blessés dans les hôpitaux de Turbaco et de Baranoa; et que c'était le remords de ses crimes qui le portait à mettre fin à son existence. Que de réflexions un pareil aveu doit faire naître dans l'âme du lecteur!

CARLI (*Jean-Renaud*, comte de), célèbre antiquaire vénitien, président du conseil du commerce à Milan, membre de plusieurs académies, etc.

Né à Capo-d'Istria, au mois d'avril 1720, d'une famille noble et ancienne. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et dès l'âge de douze ans il composa une espèce de drame, dont il se souvenait encore avec plaisir dans sa vieillesse. Il alla ensuite à Flambro, dans le Frioul, étudier sous le savant abbé Bini, qui lui apprit la physique et les élémens des sciences exactes, et c'est là que se développa son goût pour la recherche des monumens du moyen âge. Il cultiva pourtant avec la même ardeur les belles-lettres, et publia à dix-huit ans une dissertation sur l'aurore boréale, avec quelques poésies. Il se rendit l'année suivante à Padoue, où il continua d'étudier à la fois les mathématiques et particulièrement la géométrie, ainsi que le grec, le latin et l'hébreux. Reçu à vingt ans membre de l'académie des *Ricovrati*, il commença dès lors à se faire connaître par des discussions littéraires avec les célèbres antiquaires Fontanini et Muratori, et par des observations tant sur différens auteurs grecs que sur le théâtre et la musique des anciens et des modernes : une tragédie d'*Iphigénie en Tauride*; une traduction de la *Théogonie* d'Hésiode; un savant *traité* en quatre livres, sur l'ex-

dition des Argonautes, etc., ajoutèrent tellement à sa réputation, que le sénat de Venise, voulant alors mettre sa marine sur un pied respectable, créa une chaire d'astronomie et de science nautique, dont Carli fut nommé professeur. On le vit bientôt diriger les travaux de cet arsenal célèbre, réformer les dessins, et faire adopter de nouveaux modèles pour la construction des vaisseaux de guerre. Il adressa, en 1747, à Maffey, une savante dissertation sur l'emploi de l'argent, qui prouve qu'il méditait déjà son grand ouvrage sur les monnaies, lequel fut suivi de plusieurs autres ouvrages aussi importans, et notamment d'un poëme philosophique en trois chants, intitulé : *Andropologie*, ou *Della societa*. Des affaires multipliées, suites de la mort de sa femme, qui lui laissait un fils à élever et une grande fortune à administrer, forcèrent Carli de se démettre de sa chaire de science nautique et d'astronomie, et il partit pour l'Istrie avec le naturaliste Vitaliano Donati. Mais ni les chagrins, ni les affaires ne purent le détourner de rechercher, avec l'attention la plus active, les antiquités dont cette province était remplie, et l'édition qu'il donna en 1751, à Venise, de la relation de ses *découvertes dans l'amphithéâtre de Pola*, avec des dessins et des plans, lui assure à jamais la priorité qu'on a vainement prétendu lui disputer longtemps après. Les monnaies étaient aussi à cet époque, comme on l'a vu plus haut, le principal objet de ses études, et il fit paraître successivement sur cette matière des dissertations fort lumineuses, qui prouvèrent l'immensité de ses travaux et l'étendue de ses connaissances. En effet, aucun moyen ne fut épargné pour la parfaite exécution de son dessein; et quoique, dans ses excursions à Turin, à Milan, et dans d'autres villes, il s'occupât sans cesse d'objets tout différens, et qu'il publiât même de temps en temps des écrits qui supposaient des recherches fort étrangères aux monnaies, il acheva néanmoins en neuf années cette grande entreprise. L'ouvrage fit une grande sensation en Italie; les savans, les jurisconsultes, les économistes, les hommes d'état, et même les corps politiques y applaudirent; et les cours de Milan, de Turin, etc., en adoptèrent les principes dans leurs essais monnétaires : la cour impériale les prit aussi pour base dans ses paiemens pour le rachat du droit de régale; et le *Traité des monnaies* devint enfin le régulateur de toute l'Italie. La mort de son père rappela peu de temps après le comte Carli dans sa patrie, où, croyant faire une chose utile à ses concitoyens et à la fortune de son fils, il transporta un établissement de manufacture de laine, et fonda une grande fabrique dans ses biens de campagne auprès de la ville de Capo-d'Istria. Il y employa si activement son génie et ses fonds, qu'en moins de deux ans la province commençait à jouir des avantages que ces sortes d'établissemens apportent toujours, lorsque des préposés infidèles et des ouragans terribles lui firent éprouver de grandes pertes, et qu'un procès acheva de le ruiner. La fortune sembla pourtant se réconcilier bientôt avec Carli, car la cour impériale de Vienne, qui venait d'établir à la fois, à Milan, le conseil suprême du commerce et d'économie publique, et celui des études, choisit Carli pour président de l'un et de l'autre : il fut même appelé secrètement à Vienne en 1765, pour en concerter tout le système avec le prince de Kaunitz. Il revint comblé des égards du ministre, des bontés de l'impératrice et des témoignages d'admiration des savans les plus distingués de l'Allemagne. Le séjour de Joseph II à Milan, en 1769, offrit encore à Carli l'occasion de faire briller ses talens et son zèle; et l'empereur lui témoigna sa satisfaction en lui accordant une augmentation d'honoraires, avec le titre de conseiller privé d'état. En 1771, on créa un nouveau conseil des finances à Milan, pour retirer les revenus publics de la Lombardie des mains avides des fermiers, et la présidence en fut encore donnée au comte Carli, déjà chef du conseil suprême des études. Au milieu de tant d'occupations graves, il n'abandonnait ni ses travaux philosophiques, ni son goût pour les recherches savantes; et son livre intitulé : l'*Uomo libero*, fut le produit des premiers, et ses *Lettere americane*, le résultat des secondes. Cependant la santé de l'auteur, usée par tant de travaux, étant déjà fort altérée, il obtint sa retraite de président du conseil du commerce, en conservant ses honoraires; et il s'occupa aussitôt de réunir et mettre en ordre une collection immense de recherches sur les antiquités italiennes, dont il forma un ouvrage intitulé : *Dell'antichite italiche*, qui eut un suc-

cès prodigieux, et assigna à l'auteur, parmi les antiquaires, une place égale à celle qu'il occupait déjà entre les écrivains d'économie politique. Le comte Carli, après une veillesse heureuse et honorée sous tous les rapports, mourut en 1795, âgé d'environ soixante-quinze ans, et fut généralement regretté, non-seulement à cause de ses rares talens, mais aussi pour ses vertus personnelles.

CARMINATI (*Bassiano*), professeur à l'université de Pavie, membre de l'institut d'Italie, etc.

Né à Lodi. Il se distingua dans ses études, cultiva la médecine avec succès; et fut ensuite nommé par Napoléon membre de l'institut de son royaume d'Italie. Il contribua singulièrement aux progrès de l'hygiène et de la thérapeutique par ses leçons et par ses écrits; et mérita sous tous les rapports la grande réputation dont il jouit encore en ce moment. On cite parmi les ouvrages de cet habile professeur ceux ayant pour titres : *Opuscula therapeutica*, dont il n'a encore paru qu'un volume, dans lequel on trouve des observations intéressantes sur les propriétés médicamenteuses du savon acide, du zinc et du bismuth : *Hygiene Terapeutice et materia medica* : cette production, estimable sous plusieurs rapports, n'est pourtant pas à l'abri de la critique; le style, il est vrai, en est pur, et même par fois élégant; mais on y désirerait pourtant un meilleur ordre, une doctrine moins surannée, et surtout des explications moins hypothetiques; *Saggio di alcune ricerche su i principi e sulla virtù della radice di calagnala* : c'est l'un des premiers opuscules qu'on ait publiés en Europe sur la calagnala (plante de la famille des fongères); et enfin *Ricerche sulla natura et sugli usi del sugo gastrico in medicina ed in chirurgia.* Bien que les propriétés du suc gastrique n'aient pas justifié entièrement les espérances qu'on en avait conçues, l'écrit de Carminati n'en est pas moins une production utile sous les rapports physiologique, chimique et thérapeuthique.

CARONI (le père *Félix*), prédicateur et antiquaire italien, etc.

Né vers 1753. Il entra fort jeune dans la congrégation des barnabites à Milan; montra un goût déterminé pour les antiquités et fut bientôt après versé dans plusieurs sciences naturelles. Il réunissait au savoir et aux vertus de son état tous les charmes d'un caractère franc et jovial; et il se fit généralement aimer et estimer. Etant allé prêcher un carême à Naples en 1804, il voulut après sa station faire une course en Sicile; mais il fut pris en mer par les Barbaresques, et emmené captif à Tunis, où ayant été présenté au pacha, qui savait l'italien, il obtint aussitôt des adoucissemens à son malheureux sort. Il en profita pour expliquer à ce Turc le mystère de la Trinité, l'utilité de la confession, et l'importance du sacrifice de la messe; ce que le pacha écouta avec assez peu d'intérêt et sans se convertir, ainsi que l'espérait sans doute le père Caroni. Cependant celui-ci profita de ces conférences pour se mettre bien dans l'esprit de son patron; et usant de la liberté qu'on lui laissait il parcourut les ruines de Carthage, où il passa trois semaines en contemplation. Il y trouva des débris, leva des dessins de tout ce qu'il ne pouvait emporter, et devint le médailliste des Tunisiens, auxquels il laissa des regrets quand il fut racheté, et qu'il retourna en Italie : toutes ces particularités et beaucoup d'autres fort curieuses sont consignées dans le récit que le père Caroni publia de son voyage en 1805, et qui fut vendu au profit des esclaves que l'auteur avait laissés en Barbarie. Il fit aussi paraître à Rome en 1808 une traduction italienne des *Lezioni elementarie di numismatica antica dell abbate Eckel*, accompagnée de cinq grandes planches; et il rapportait à Milan, par ordre de ses supérieurs, le bref par lequel Pie VII avait excommunié Napoléon, lorsqu'il fut fouillé aux frontières du royaume d'Italie, et conduit comme prisonnier à Milan. Quand il eut obtenu sa liberté, il alla en Hongrie où un grand seigneur qui avait un cabinet d'histoire naturelle lui en confia le soin : il fit imprimer en 1812, sous le titre de *Caroni in Dacia*, des observations sur les lieux, les habitans et les antiquités de cette province. Ayant étudié particulièrement les mœurs des Valaques et des Bohémiens-Transilvains, il crut reconnaître que la langue valaque avait de l'analogie avec l'italien, et que celle des Bohemiens n'en avait aucune avec les autres langues connues : ce dernier voyage du père Caroni est, ainsi que celui de Barbarie, écrit avec une gaîté fort originale.

CARR (sir *John*), voyageur anglais, etc.

Né dans le Devonshire. Il fit, en 1802,

un voyage en France, dont il publia la relation sous le titre de : l'*Etranger en France*, ou Voyage de Devonshire à Paris, orné de douze jolies gravures exécutées à l'aquarelle, d'après des dessins faits sur les lieux par le voyageur : cette relation, dans laquelle on remarque avec une sorte de surprise une disposition à la bienveillance et à l'impartialité, peu communes aux Anglais, eut du succès en Angleterre, et il en fut même fait, l'année suivante, une édition in-12, à Hartford, sans figures. Lorsque la guerre se fut rallumée dans le midi de l'Europe, M. Carr fit un autre voyage dans le Nord, dont il a publié également une relation, sous le titre un peu recherché de : l'*Eté du Nord*, ou Voyages autour de la Baltique, dans le Danemarck, la Suède, la Russie, la Prusse et une partie de l'Allemagne, etc. On y trouve beaucoup d'intérêt et des particularités précieuses sur des personnages et des événemens importans, entre autres des récits sur la mort de la reine Mathilde, de Gustave III et de Paul Ier, que l'auteur tenait de la bouche même d'un témoin de cette dernière catastrophe : il s'y rencontre aussi des détails sur la reprise de Copenhague par le célèbre lord Nelson, ainsi que des anecdotes sur Pierre Ier, Catherine II et l'empereur actuel. En 1806 il donna au public, sous le titre de : l'*Etranger en Irlande*, un troisième voyage fait en 1805 dans les parties septentrionales et méridionales de ce pays, avec seize gravures, et une carte de Killarney. Le zèle qu'il avait montré pendant le court séjour qu'il avait fait en Irlande pour l'amélioration du sort des habitans, et le perfectionnement de divers établissemens publics fut, à ce qu'il paraît, le motif qui décida le duc de Bedfort, lord-lieutenant, à lui conférer alors le titre de chevalier. Outre un nouveau *Voyage en Hollande et le long des rives du Rhin*, on doit encore à cet auteur des *Esquisses calédoniennes*, ou Voyage en Ecosse : ce dernier ouvrage peut être considéré comme un antidote de celui de Samuel Johnson, et l'auteur y fait sentir tous les avantages que l'instruction pourrait donner au peuple de ce pays. Un autre *Voyage* en Espagne et aux îles Baléares fut également publié par sir John Carr en 1811, année dans laquelle il épousa une femme riche du comté d'Essex. Au mérite qui distingue les écrits de ce voyageur se trouvent malheureusement joints des défauts assez graves, et dont les principaux sont une grande inclination à jouer sur les mots, une instruction peu sûre qui l'a fait tomber dans plusieurs erreurs, et enfin le désir sensible d'en faire parade ; ce qui le porte à retracer fréquemment, à l'occasion d'un fait dont il a été témoin ou qu'il a entendu raconter, des faits antérieurs analogues, souvent insignifians et qui ne semblent avoir été rappelés là que pour grossir le volume. Son style, en général vif et animé, est parfois trop pompeux relativement aux sujets ; aussi sa manière fut-elle tournée en ridicule dans une brochure dont M. Carr cita, mais sans succès, en 1807, l'auteur devant un tribunal. Il a également publié un poëme intitulé : *les Fureurs de la Discorde* ; et un volume de *poésies*, orné de son portrait.

CARRERA (don *Diego*), célèbre banquier espagnol, etc.

Né dans le Béarn, et connu à Baïonne sous le nom de Denis Carrère. Il fut d'abord commis dans une maison de commerce à Pampelune ; se fit ensuite naturaliser espagnol ; établit des relations avec les émigrés français au service de la cour d'Espagne, particulièrement avec Richer-Serizy, que les princes français avaient envoyé à Madrid, et devint ainsi le banquier de l'agence royale de Bordeaux, connue sous le nom d'*agence de l'institut*, dont les fonds étaient fournis par l'Angleterre. Lorsque cette agence fut découverte en 1803, l'ambassadeur de France à Madrid provoqua l'arrestation de don Diego Carrera, faveur qu'il obtint du gouvernement espagnol, alors tout entier sous l'influence de Napoléon. Mais ce banquier ayant, dans ses interrogatoires, nié toute espèce de relations politiques avec les membres de l'institut, ses affaires avec eux se bornant, disait-il, aux opérations du commerce, sa liberté fut hautement sollicitée par les principales maisons de Madrid, et même par des personnages tellement puissans dans l'état, que l'ambassadeur crut devoir consentir à l'élargissement de Carrrera, qu'il considérait d'ailleurs alors comme un instrument purement passif. Quand Napoléon se fut rendu maître de Madrid, don Diégo, qui avait toujours montré un grand attachement à la cause des princes de la maison de Bourbon, en faveur desquels il avait même sa-

crifié des sommes considérables, se vit obligé de prendre la fuite, et les scellés furent immédiatement apposés sur ses papiers. Arrivé à Séville, il incorpora ses deux jeunes fils dans les volontaires espagnols, et se retira ensuite à Cadix avec sa famille, aussitôt le passage de la Sierra-Morena et l'invasion de Séville. De retour à Madrid, après l'évacuation de l'Espagne par les Français, il fut reçu du roi Ferdinand avec les plus grands égards, et jouit encore aujourd'hui de l'estime et de la confiance de ce souverain.

CARRERA (*J. M.*), général américain du Chili, etc.

Né à San-Jago, capitale du Chili, d'un riche propriétaire de cette ville, et l'aîné de trois frères. Il était, à l'époque des troubles de l'Amérique du Sud, major des grenadiers, et embrassa avec ardeur la cause de l'indépendance contre la métropole de l'Espagne. Mais encore plus ambitieux que patriote, il se mit au mois de septembre 1811 à la tête de quelques mécontens pour opérer une réforme dans le gouvernement révolutionnaire du Chili; et, encouragé par le succès de cette première opération, il résolut ensuite de déposer les trois nouveaux membres de la junte, et de leur substituer des personnes qui lui fussent entièrement dévouées. Pour parvenir à ce but il s'aida de ses frères, dont l'un était capitaine d'artillerie, marcha avec des troupes contre le congrès qu'il contraignit à changer les membres du gouvernement, et se fit nommer à leur place avec deux autres de ses amis : il se fit aussi donner le commandement d'un régiment de cavalerie de garde nationale, comme un moyen sûr du conserver le pouvoir qu'il venait d'usurper. Cependant quelques différens s'étant élevés peu après entre lui et ses frères, il se démit de ses fonctions de gouvernant, qu'il reprit néanmoins le 27 octobre 1812, et eut le bonheur d'échapper à quatre conspirations successives dirigées contre son autorité. A l'époque où le vice-roi de Lima voulut profiter des troubles du Chili, et qu'il envoya des troupes pour en faire la conquête, Carréra se mit en campagne avec six mille hommes, et battit les royalistes dans plusieurs rencontres. Il se donna alors les pouvoirs les plus étendus; fit des réglemens sans sans consulter personne, et força enfin une grande partie des habitans, fatigués de son despotisme et des dévastations de son armée à se déclarer ouvertement pour la cause royale. Destitué bientôt après par une nouvelle junte qui s'était formée pendant son absence, Carréra refusa d'abord de remettre le commandement militaire à son successeur; mais il y fut obligé par ses propres troupes; et devint aussitôt prisonnier des Espagnols, en s'en retournant à San-Jago. Il s'échappa pourtant peu de mois après de la ville de Chillan, où il avait été conduit; revint immédiatement à San-Jago; et à l'aide de ses partisans il parvint encore une fois à s'emparer du gouvernement, qu'il organisa et composa à son gré le 23 août 1814, et dont il fit membre un de ses frères. Le parti contraire, à la tête duquel se trouvait le général O'Higgins, était près d'en venir aux mains avec lui lorsque l'approche des Espagnols les réunit tous deux contre l'ennemi commun. Carréra, après avoir repoussé les royalistes, fit encore des réglemens dans l'armée, déplaça les officiers qu'il croyait lui être contraires, et excita de nouveau un tel mécontentement parmi les troupes qu'il fut obligé de les laisser sous le commandement de son rival O'Higgins, pour se retirer à San-Jago. Il en partit quelque temps après à la nouvelle de l'arrivée du général espagnol Osorio, et se réfugia à Monte-Video, sous la protection des Portugais. Depuis lors il a continué ses intrigues contre le parti patriote, et vient récemment, de concert, dit-on, avec les Espagnols eux-mêmes, de former une conspiration dans laquelle il eut l'adresse de faire entrer deux Français qui ont trouvé la mort dans cette criminelle entreprise : Carréra qui s'était tenu à couvert des dangers en a été quitte pour la honte d'avoir conçu et vu échouer d'aussi coupables projets.

CARTHEUSER (*Fréderic-Auguste*), fameux médecin allemand, etc.

Né à Halle en 1734. Il fut reçu docteur en 1753, et nommé l'année suivante répétiteur à l'université de Francfort-sur-l'Oder. En 1766 il devint professeur ordinaire de médecine et de chirurgie à Giessen, et six ans après directeur du jardin de botanique : plusieurs princes d'Allemagne le décorèrent aussi du titre de conseiller. Une santé chancelante l'ayant déterminé en 1779 à quitter ses emplois, il se retira d'abord à Treyhof, puis à Birkenbach; et enfin à Schierstein, où il mourut le 12 décembre 1796, âgé de soixante-deux ans On lui doit divers ouvrages de science.

parmi lesquels on cite les suivans : *Elementa mineralogiæ systematicè ; Rudimenta oryctographiæ Viadrina-Francofurtanæ ; Rudimenta hydrologiæ systematicè. Mélanges d'Histoire Naturelle, de Chimie et de Médecine*, etc. Il est aussi l'auteur d'une *Ode* et de quelques autres pièces de poésie allemandes, telles qu'un *Opuscule* sur la police des mines ; un autre sur les eaux minérales d'Auerbach ; un troisième sur celles d'Ems ; et enfin un quatrième sur le perfectionnement de divers arts et fabriques, outre beaucoup de *Dissertations* relatives aux champignons vénéneux et à quelques passages des *Géorgiques* de Virgile, etc.

CASATI (*Christophe*), historien milanais, etc.

Né en 1722, et fils du comte Joseph Casati, homme très-instruit, et qui rassemblait chez lui un grand nombre de savans, de littérateurs et d'artistes. Le jeune Christophe, au milieu d'une telle société, ne put manquer de prendre du goût pour les sciences et les arts. Cependant son inclination particulière le porta spécialement à l'étude de la jurisprudence, et surtout à celle de l'histoire des vieilles chartes : il a composé en ce genre quelques écrits pleins d'érudition, qui sont restés dans son portefeuille : le seul que le public ait connu par l'impression est une dissertation, intitulée : *Dell'origine delle auguste case d'Austria et di Lorena*, qui lui valut d'honorables témoignages de satisfaction de la cour de Vienne. Il prouva dans cet ouvrage, en réfutant quelquefois Mabillon et d'Herrgott, qu'Eticon, premier duc de l'Allemagne inférieure, fut la souche commune des princes d'Autriche et de Lorraine ; et, établissant ensuite que le père d'Eticon fut le duc Boniface, et son aïeul le duc Gondon, Casati met en évidence l'origine du très-ancien droit de patronage que la maison d'Autriche avait sur la célèbre abbaye de Grandval en Alsace, et de celui de souveraineté non moins ancien qu'elle exerça sur cette province : la dissertation est accompagnée d'un appendice où l'auteur démontre d'une manière assez péremptoire que les familles des princes français, Carlovingiens et Capétiens, dérivent de la même souche que celles des princes d'Autriche et de Lorraine. Ce savant mourut à Milan en 1804, âgé d'environ quatre-vingt-deux ans.

CASA-VALENCIA (*le comte de*), diplomate et conseiller d'état espagnol, etc.

Issu d'une famille noble. Il fut d'abord officier de la secrétairerie d'état en Espagne, puis secrétaire de la légation espagnole à Berlin, pendant la mission du général O-Faril, depuis ministre de la guerre de Joseph Buonaparte, au retour duquel le comte de Casa-Valencia reprit ses fonctions dans la secrétairerie d'état. Devenu par la nomination de Murat secrétaire du conseil provisoire de la régence instituée par ce général après le départ de l'Infant don Antonio, oncle de Ferdinand VII, auquel le jeune monarque avait confié les rênes de l'état à son départ de Madrid pour se rendre à Baïonne : le comte de Casa-Valencia fut aussi appelé aux fonctions de conseiller-d'état le 8 mars 1809 ; et acompagna l'année suivante le roi Joseph à Cordoue, où il remplit l'emploi de son commissaire pour surveiller diverses parties de l'administration. Il fut aussi envoyé à Paris en 1812, et eut l'honneur d'être présenté à Napoléon le 13 janvier 1813 ; mais les événemens qui suivirent ayant bientôt mis fin aux missions diplomatiques du comte de Valencia, il vint habiter la France après la chute de son nouveau souverain en 1814, et n'a pu encore retourner dans sa patrie.

CASTILLON (*Jean François* Salvemini de), littérateur toscan, membre de plusieurs académies, etc.

Né en 1709, à Castiglione, petite ville de la Toscane, dont il prit le nom. Après avoir fini ses premières études il fut reçu docteur à Pise, d'où il passa en Suisse en 1737 : il y fut éditeur de plusieurs ouvrages d'Euler. Devenu en 1751 professeur de philosophie et de mathématiques à Utrecht, il s'acquitta de cet emploi avec une réputation telle que, dans un voyage qu'il fit à Londres, la société royale s'empressa de le recevoir au nombre de ses membres. Peu de temps après, les accadémies de Gœttingue et de Berlin lui firent le même honneur ; et Frédéric-le-Grand, ayant réussi à l'attirer auprès de lui, le nomma non-seulement professeur de mathématiques à l'école d'artillerie, mais encore lui accorda une pension. Castillon, qui avait succédé à M. de Lagrange, en 1787, dans la place de directeur de la classe mathématique, mourut à Berlin, dans un âge très-

avancé, le 11 octobre 1791. On lui doit, outre une édition de l'*Arithmétique universelle* de Newton, un *Discours* sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, en opposition à celui de Jean-Jacques Rousseau sur le même sujet; une *Vie d'Apollonius de Thyane,* dont la préface est du grand Frédéric; *Les livres académiques de Cicéron*, édition estimée et contenant la traduction des commentaires de Pierre Valentia, qu'on a retranchés de la seconde; *Les vicissitudes de la littérature*; une traduction italienne de l'*Essai sur l'honneur*, de Pope; des *Observations contre le système de la nature*; et enfin quelques autres écrits moins importans.

CAVANILLES (*Antoine-Joseph*), célèbre botaniste espagnol, etc.

Né à Valence le 6 janvier 1745. Il fit ses humanités chez les jésuites de Valence, et étudia successivement la philosophie et la théologie à l'université de la même ville : ce fut par ses conseils et ceux de son ami, don Jean-Baptiste Munoz, que cette université admit ensuite au nombre des ouvrages qui devaient servir aux leçons publiques ceux de Condillac et de Muschenbroeck; et que les mathématiques, qui y étaient peu cultivées devinrent alors une des parties principales de l'enseignement. L'abbé Cavanilles, car il avait embrassé l'état ecclésiastique, professait la philosophie à Murcie, lorqu'il fut choisi pour diriger l'éducation des enfans du duc de l'Infantado, ambassadeur espagnol à Paris, où il vint avec eux en 1777. Il demeura douze ans dans cette capitale, cultivant l'étude de plusieurs sciences, particulièrement celle de la botanique, et commença en 1785 la publication d'un grand ouvrage sur cette dernière, qu'il intitula : *Monadelphiæ classis dissertationes decem.* Les botanistes admirent l'exactitude et la critique judicieuse qui distinguent cet écrit, dans lequel on trouve la description de toutes les espèces de cette classe. De retour dans sa patrie, Cavanilles y commença le beau travail qu'il a fait paraître depuis sous le titre de : *Icones et descriptiones plantarum quæ aut sponte in Hispania crescunt aut in hortis hospitantur.* Cet ouvrage, enrichi de six cent une planches, supérieurement bien dessinées par lui-même, contient un grand nombre de genres nouveaux, et un nombre encore plus considérable d'espèces, tant de l'Epagne que de l'Amérique, des Indes, et de la nouvelle Hollande : il en était encore occupé lorsqu'il reçut de son gouvernement l'ordre de parcourir l'Espagne pour rechercher les plantes qui y croissaient. Ayant commencé son travail par le royaume de Valence, sa patrie, Cavanilles ne s'en tint pas au simple examen des végétaux, il rassembla aussi une foule d'*Observations* sur le règne minéral, sur la géographie et sur l'agriculture de cette province, qui furent imprimées aux frais du roi d'Espagne, sous ce titre : *Observaciones sobre la historia natural, geografia, agricultura, poblacion,* etc., *del reyno de Valencia.* Dans cet ouvrage, le plus utile en ce genre qui ait jamais été publié en Espagne, il se montra continuellement observateur exact, savant physicien et zélé patriote. Cavanilles, ami des mœurs et de la religion, était pourtant d'un caractère irritable et dominateur; il eut des disputes avec plusieurs écrivains, et notamment avec l'Héritier, Ruiz et Pavon, auteurs de la *Flore du Pérou* : on l'accusa même d'avoir ourdi une intrigue pour entraver sa publication; malheureusement il parait que les torts furent plus souvent de son côté que de celui de ses antagonistes. Nommé en 1801 directeur du jardin de botanique de Madrid, en remplacement du professeur Ortéga accablé de vieillesse, il réforma non-seulement le jardin, mais il changea encore la méthode d'enseignement qui y avait été usitée jusqu'alors. Cavanilles allait mettre au jour un *Hortus regius matritensis,* dont le premier volume était déjà sous presse, lorsque la mort vint arrêter ses utiles travaux, et terminer sa laborieuse carrière en 1804, à l'âge cinquante-neuf ans environ. En convenant que ses ouvrages ont contribué singulièrement aux progrès de la botanique, par le grand nombre de plantes qu'il a fait connaitre, nous ne pouvons néanmoins nous dissimuler qu'il ne l'a pas enrichie par des vues neuves, et qu'il a suivi trop servilement la manière de décrire de Linnée, tandis que Gaertner et Jussieu lui offraient des modèles relativement à la structure et à la situation des graines, et aux caractères essentiels qui réunissent les plantes en familles naturelles.

CERUTTI (*Joseph-Antoine-Joachim*) Jésuite piémontais, député à l'assemblée législative de France, etc.

Né à Turin le 15 juin 1738. Il étudia chez les jésuites, dont il prit ensuite

l'habit, et devint plus tard l'un de leurs plus célèbres professeurs à Lyon. Il remporta plusieurs prix dans les académies de Dijon, Montauban et Toulouse; et fut envoyé dans la maison de son ordre à Nancy, où il composa sa fameuse *Apologie de l'Institut des Jésuites* : il avait alors vingt-trois ans. Cet écrit fit tant de bruit, que le procureur-général du parlement intima personnellement à Cérutti l'ordre de venir abjurer les principes de la société qu'il avait défendue avec tant d'énergie, et qu'on venait de supprimer : il eut la faiblesse d'y consentir. Après avoir signé la formule du serment prescrit, il demanda froidement au magistrat : « Y a-t-il en-» core quelque chose à signer ? — *Oui*, » lui répondit celui-ci, *l'alcoran*; mais » je ne l'ai pas chez moi. Cependant Cerutti n'en fut pas moins bien reçu à Versailles, où le dauphin, père de Louis XVI, lui accorda sa protection en faveur de l'ouvrage dont nous venons de parler. Accueilli à la cour, et fêté généralement par les nombreux partisans de la célèbre société, il ressentit une passion très-vive pour une dame d'un rang distingué, qui ne répondit pas à ses vœux; et il resta longtemps tellement accablé de douleur que sa santé en souffrit : c'est alors que madame la duchesse de Brancas lui offrit son amitié, et excita ensuite sa reconnaissance au point qu'il la nommait *sa mère* et *sa providence*. Au commencement de la révolution de 1789 Cerutti écrivit une infinité de pamphlets patriotique pour le tiers-état; et rédigea aussi la *Feuille Villageoise*, gazette adressée aux habitans des campagnes, et qui contribua beaucoup à propager parmi eux les principes de la liberté. Devenu membre du département de Paris, il fut nommé par les électeurs de cette ville à l'assemblé nationale en septembre 1791, quelque temps après avoir prononcé l'éloge funèbre de Mirabeau, son ami, dans l'église de Saint-Eustache : il fit décréter le 4 octobre que les nouveaux législateurs, considérant la constitution de 1791 comme le plus grand des bienfaits, voteraient des remerciemens à ceux dont elle était l'ouvrage. Cérutti, fatigué par un travail excessif, et dont le tempérament était déjà altéré par de longues souffrances, jouit peu de temps des faveurs populaires et mourut au mois de février 1792, âgé d'environ cinquante-quatre ans. Il était grand, bienfait, d'une physionomie agréable et d'un abord séduisant. L'habitude de vivre près des grands ou des gens à talens, lui avait fait contracter des manières agréables et une certaine facilité à plier son esprit au genre et à la capacité des personnes qu'il approchait. Rien n'égalait en effet les grâces de sa conversation; il répondait toujours avec politesse, s'échauffait rarement, mais soutenait pourtant avec fermeté les opinions qu'il avait adoptées. Cependant il était loin d'être inébranlable dans ses sentimens; car il brillait plutôt par la finesse et la flexibilité, que par la solidité et la profondeur : il était en général enclin à une sensibilité très-expansive, ou à la plus vive exaltation. Ses écrits *en prose* sont d'un style pur et correct, mais remplis d'antithèses et de faux brillans; quant à ceux *en vers* ils manquent presque tous de mouvement, de chaleur et de variété dans les tours, et prouvent que malgré tout son esprit Cerutti n'était pas né poète. On cite néanmoins parmi les premiers son *Apologie des Jésuites*; un *Mémoire* sur la nécessité des contributions patriotiques; *la Feuille Villageoise*; etc. Ses pièces de vers quoique nombreuses peuvent se borner à son *Poëme des Echecs*, et à celui connu sous le titre des *Jardins de Batz*.

CHAMIR (*Eleazar*), savant arménien, etc.

Né vers 1720 à Djoulfa, faubourg d'Ispahan, où Châ-Abbas avait transporté une colonie de cette nation industrieuse. Chamir se retira lors des troubles qui suivirent la mort de Thamas-Kouli-Kan, en 1748, à Madras, où il fit dans le commerce une fortune assez considérable, qu'il consacra ensuite presque entièrement à l'instruction et au soulagement de ses compatriotes, pour lesquels il établit dans la même ville une imprimerie, une école et un hôpital. On doit à ce généreux Arménien, qui mourut vers la fin du dix-huitième siècle, un avertissement ou *Exhortation aux Arméniens*, dans lequel il engage ses compatriotes, à secouer le joug des musulmans. On trouve dans cet écrit un précis de l'histoire d'Arménie, tiré principalement de Moïse de Khorène, pour ce qui est antérieur au cinquième siècle : depuis cette époque jusqu'à l'établissement des rois de la petite Arménie, vers la fin du onzième siècle, cet abrégé est confus et peu exact, et il paraît que l'auteur n'avait pas à sa portée les ouvrages des meilleurs écrivains de sa nation : la fin

du livre contient un précis statistique et géographique de l'Arménie actuelle. Chamir a également publié une *Histoire de ce qui reste d'Arméniens et de Géorgiens*, ouvrage important pour l'histoire orientale, et où l'on rencontre non-seulement une histoire de la famille Ourpélianne, écrite vers l'an 1290 par Etienne Ourpelian, archevêque de Sionnik, dans laquelle on trouve les principaux faits de l'histoire d'Arménie depuis l'an 1048 jusqu'à cette époque, et qui sert à éclaircir plusieurs points de l'histoire du Bas-Empire et de celle des sultans Seldjonkides, des Monghols, etc.; mais encore l'histoire de Narsès, premier arsacide, surnommé le *Grand*, patriarche d'Arménie, qui vivait à la fin du quatrième siècle, suivie des principaux exploits de Mouschegh, généralissime des troupes arméniennes et géorgiennes, etc. Chamir est aussi l'auteur d'une *grande carte de l'Arménie* et des pays voisins.

CHAPONE (*Mistriss*), auteur anglais, etc.

Née en 1726, et fille d'un Anglais nommé *Mulso*. Elle occupe un rang distingué parmi les femmes qui se sont fait un nom dans la littérature, et composa, à l'âge de neuf ans, un roman intitulé : *les Amours d'Amoret et de Mélisse*. L'*Histoire* intéressante de *Fidelia*, insérée dans l'adventurier, et un *poëme* imprimé au commencement de la traduction d'Epictète, par mistriss Carter, furent les premières productions que cette dame donna au public sous le voile de l'anonyme; cependant elle publia sous son nom, en 1773, des *Lettres sur le perfectionnement de l'esprit, adressées aux jeunes femmes*, ouvrage fort estimé en Angleterre, et dans lequel on trouve beaucoup de raison, et un ton très-sage uni à des vues libérales : le style en est pur, d'une correction et d'une élégance remarquables dans une femme qui n'avait fait aucune étude classique. Ces ouvrages, un recueil de lettres et un volume de *mélanges*, sont tout ce que l'on connaît de mistriss Chapone, qui mourut dans un etat voisin de l'indigence, en 1801, âgée de soixante-quatorze ans.

CHARLES IV, roi d'Espagne et des Indes, etc.

Voyez son article, tôme Ier, page 92, et ajoutez :

Il avait à peine eu le temps de jouir du bonheur d'être avec un frère qu'il aimait tendrement, et qu'il n'avait pas vu depuis un grand nombre d'années, qu'il tomba dangtreusement malade. Tous les soins qu'on lui donna devinrent inutiles, et l'infortuné monarque mourut à Naples, le 19 janvier 1819, âgé d'environ soixante-dix ans. On assure que la perte de la reine son épouse, décédée quinze jours avant lui, contribua singulièrement à hâter sa fin; et si cette assertion est exactemeut vraie, il faut avouer que ce prince était doué d'une sensibilité peu commune, car la reine ne méritait guère une semblable preuve d'attachement.

CHARLES-JEAN (*Bernadotte*), roi de Suède et de Norwége, etc.

Né à Pau en Béarn, le 20 janvier 1767, de parens honnêtes, mais pauvres. Il entra au service comme soldat en 1780, et se trouvait à l'époque de la révolution sergent dans le régiment de royale marine, dont M. Merle-d'Ambert, qu'il voulut depuis sauver de l'échafaud, était colonel. Son activité, ses talens, sa bravoure, lui valurent un avancement rapide, et il commandait déjà une demi-brigade, lorsque Kléber, l'ayant distingué parmi les officiers supérieurs sous ses ordres, l'employa avec succès dans diverses expéditions, et le fit ensuite nommer général. Il obtint bientôt après le commandement d'une division de l'armée de Sambre et Meuse, à la tête de laquelle il se trouva à la bataille de Fleurus, en 1794; contribua au passage du Rhin près de Nevwied, en 1796; et s'empara peu après de la ville d'Altorf. Employé en 1795 à l'armée d'Italie, il partagea la gloire de l'expédition du Tagliamento, et prit successivement Palma-Nova, Lamina, Caporetto, etc., etc. Nommé au commandement de Marseille vers la fin de septembre 1797, il refusa, préférant retourner à la tête de sa division, et fut néanmoins envoyé comme ambassadeur à la cour de Vienne, en 1798. Une espèce d'insulte qu'il reçut de la part des habitans dans une fête, à la suite de laquelle le palais de France fut forcé et quelques coups de fusils tirés, le déterminèrent à quitter aussitôt la capitale de l'Autriche, et à revenir en France. A son arrivée à Paris, il se montra dégoûté des fonctions diplomatiques et des commandemens de l'intérieur, et refusa tout à la fois le commandement de la neuvième division militaire et l'ambassade de la Haye. L'espèce de révolution du 30 *prairial an* 7, qui expulsa Merlin, Treilhard et la Réveillère-Lepaux du directoire, ayant amené des

changemens politiques dans la marche du gouvernement, Bernadotte fut appelé au ministère de la guerre, et donna une grande impulsion à ce département. Mais bientôt ses liaisons avec quelques démocrates influens alarmèrent le nouveau directoire, qui ne valait pas beaucoup mieux que le précédent, et Bernadotte fut remplacé par Millet-Mureau. Le 18 *brumaire*, qui mit fin à ces intrigues, et auquel il s'était néanmoins opposé, avec peu de vigueur il est vrai, lui valut la place de conseiller d'état, et le titre de général en chef de l'armée de l'Ouest, dont il remit le commandement l'année suivante au général Laborde, à cause de sa santé qui s'affaiblit tout à coup d'une manière effrayante : on ajouta même que des motifs de jalousie et des craintes politiques étaient la cause du marasme qui paraissait le consumer, et l'on allait jusqu'à assurer qu'il avait été empoisonné par les ordres de Napoléon. Quoi qu'il en soit, il échappa heureusement aux dangers de cette maladie, quelle qu'en fut l'origine, et devint maréchal d'empire en 1804. Il obtint ensuite le commandement de l'armée d'Hanovre, et fut nommé quelques mois après chef de la huitième cohorte de la Légion-d'Honneur, puis décoré d'une foule d'ordres étrangers. Au mois de juin 1806, Bernadotte, créé prince de Ponte-Corvo, fut employé de nouveau dans la guerre contre la Prusse, dont il attaqua la réserve à Halle, ville dans laquelle il entra immédiatement; et il continua de se distinguer pendant cette campagne et la suivante. Chargé en 1809 du commandement du neuvième corps de la grande armée, composé en partie de Saxons, il remporta un avantage signalé sur les Autrichiens, en avant de la tête du pont de Lintz; et il allait poursuivre le cours de ses succès, lorsque la nouvelle du débarquement des Anglais dans l'île de Walcheren lui fit quitter précipitamment l'armée, pour prendre la direction des forces destinées à les repousser. Après leur départ il revint à Paris, fut proclamé prince royal de Suède par les états de ce royaume, le 21 août 1810, malgré les insinuations secrètes de Napoléon, qui semblait prévoir dès lors ce que le nouveau prince devait tenter un jour contre sa patrie, et fit son entrée solennelle à Stockholm le 1er novembre suivant. Depuis cette époque, soit qu'en changeant de pays il eût aussi changé de sentimens, soit qu'il n'eût plus alors à redouter l'homme dont il croyait avoir à se plaindre, il est certain qu'il parut moins circonspect dans sa haine ou dans sa jalousie contre Napoléon, et qu'il n'hésita même pas, après les funestes désastres de Moscou, à entrer ouvertement dans la coalition formée contre la France. Il se mit presque aussitôt à la tête d'un corps suédois, avec lequel il se joignit aux Anglais et aux Prussiens; attaqua impétueusement les Français sur divers points; et se rendit ensuite à Berlin, où il fut généralement reçu comme *le libérateur de l'Allemagne*. De retour à l'armée il battit successivement les maréchaux Oudinot et Ney, et ne cessa de poursuivre l'armée française, alors peu en état de lui résister, que quand elle eut repassé le Rhin. Là parût néanmoins se borner la part qu'il voulait prendre à la défaite de ses compatriotes et à la ruine de sa patrie, car il resta dans le Brabant hollandais pendant que les alliés marchaient sur Paris; et il n'arriva dans cette capitale qu'après la chute de Napoléon et la restauration de la maison de Bourbon. Des motifs politiques, qu'on attribua à diverses causes, et qui sont pourtant faciles à deviner, lui firent même abréger son séjour en France, et il se donna à peine le temps de saluer le roi en passant à Compiègne. Il rejoignit aussitôt son armée a Lubeck, avec laquelle il se prépara à marcher en Norwége, et il publia alors un ordre du jour trop singulier aujourd'hui pour que nous ne le mettions pas sous les yeux du lecteur. « A l'époque, disait-il, où » le Danemarck fournissait à la France » des marins pour ses flottes, la Suède » refusa de s'incliner devant *l'idole du* » *jour*, et, se confiant en ses propres » forces, refusa de fournir ceux qu'on » lui demandait. Elle a fait plus, elle » s'est unie à cette époque, la plus critique dont puisse faire mention nos an- » nales, au monarque *(Alexandre)* dont » Napoléon avait juré la perte : elle est » fière d'avoir devancé dans cette réso- » lution toutes les autres nations. » Enfin Bernadotte, toujours heureux, prit possession de la Norwége au mois de novembre 1814, et se fit bientôt chérir de ses nouveaux sujets. C'est en vain que des événemens inattendus sont encore venus une fois changer la face du monde politique en 1815, et faire disparaître du trône de Naples l'un des plus anciens camarades de Bernadotte, la fortune de celui-ci n'en a point été ébranlée, et

tout porte à croire, malgré les symptômes contraires et les bruits récemment répandus, que plus sage, plus heureux ou plus adroit, il achevera sa carrière avec autant de gloire qu'il l'a commencée.

CHIARAMONTI (*Jean-Baptiste*), littérateur et jurisconsulte italien, etc.

Né à Brescia, le 2 mars 1731. Il mérita jeune encore, par son goût pour les lettres, d'être admis dans les réunions de savans et de littérateurs que le célèbre biographe Mazzuchelli formait chez lui, où il lut à l'âge de vingt-trois ans une dissertation pleine d'érudition intitulé : *Sul paterno imperio degli antichi Romani*, qui fut imprimée à Venise en 1749. Encouragé par ce succès, Chiaramonti lut dans la même société, en 1746, une autre dissertation de sa composition, sous le titre de : *Sopra il commercio*, qui fut bientôt suivie d'une autre : *Sulle academice litterarie Bresciane* : il fit en outre plusieurs autres opuscules non moins agréables qu'instructifs, qui furent imprimés, les uns à part, et les autres dans les deux volumes des *Dissertazioni istoriche, scientifice ed erudite recitate nell' adunanza del Mazzuchelli*, que Chiaramonti publia lui-même en 1765. C'est aussi au zèle de Chiaramonti pour les lettres qu'on doit l'édition faite à Brescia de deux cent quarante-trois morceaux précieux de littérature du chanoine Paul Gagliardo; et il donna au public, indépendamment de ces productions, des *Notizie intorno a Luigi Marcello, patrizio veneto*, ainsi que d'autres écrits de même nature relatifs aux pères Jean-Pierre Bergantini et François Lana : eux qui ont rapport à ce dernier sont suivis d'une lettre sur la fameuse barque volante de ce jésuite, projet dans lequel on a cru voir un prélude de l'invention des aérostats. Chiaramonti mourut dans sa ville natale, le 22 octobre 1795, âgé de soixante-cinq ans.

CHIARI (l'abbé *Pierre*), poète comique et romancier italien, etc.

Né à Brescia vers le commencement du dix-huitième siècle. Il entra, au sortir de ses études, chez les jésuites, où il ne resta pas long-temps, et se fit ensuite prêtre séculier. Il se livra dès lors tout entier à son goût pour les lettres, et vécut ensuite étranger à toute autre affaire qu'à la composition de ses ouvrages, et avec le seul titre de poète du duc de Modène. Il fixa son séjour habituel à Venise, où il fit jouer dans l'espace de dix ou douze ans plus de soixante comédies, en rivalité avec le célèbre Goldoni. A en croire les préfaces de Chiari, ses pièces n'eurent pas moins de succès que celles de son rival ; mais si cela fut vrai à la représentation, le contraire se trouve malheureusement prouvé à la lecture, quoique à la lecture aussi les comédies de Goldoni perdent beaucoup de l'effet qu'elles eurent autrefois sur la scène. Goldoni ayant pris Molière pour sujet d'une de ses comédies, Chiari fit aussi un *Molière mari jaloux*. Si le premier met *Térence* sur le théâtre, le second y fait paraître *Plaute* ; et enfin la *Sposa persiana* de l'un fit naître la *Schiava chinese* de l'autre. Chiari ne manque pourtant ni d'invention dans les sujets, ni d'art dans la conduite de ses pièces ; mais son style n'a ni force, ni vivacité, ni verve comique ; son dialogue est également sans couleur et sans vérité ; et il tombe à tout moment dans l'affectation ou dans la langueur. Il voulut néanmoins s'élever jusqu'à la tragédie, et il en donna même quatre, dont le mauvais succès l'avertit de n'en pas hasarder davantage. Après avoir fourni longuement sa carrière dramatique, il se retira à Brescia, sa patrie, où il mourut en 1788, dans un âge très-avancé. Quelques-uns de ses *Romans* valent mieux que ses comédies; cependant ils peignent en général de petits objets, et n'annoncent point une connaissance profonde du cœur humain, comme les bons romans anglais et français.

CHICHKOFF, (*N.*), littérateur russe, membre de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, etc. etc.

Né vers 1750. Il se livra de bonne heure à l'étude de la langue slavonne; ce qui le mit en état d'écrire purement et avec facilité en langue Russe. Ayant ensuite publié des synonimes russes, il fut reçu membre de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg ; et l'empereur Alexandre le chargea depuis de la surveillance des études du corps des cadets de la marine. Lorque M. Spéranski fut disgracié et perdit sa place de secrétaire d'état, M. Chichkoff fut nommé pour remplir ce poste important, qu'il occupe encore aujourd'hui ; et c'est lui qui a rédigé les Ukases, les Proclamations et une partie des pièces que l'empereur a adressées successivement aux peuples qui lui sont soumis : on y remarque une grande élevation de pensées et un style figuré assez analogue aux livres saints. M. Chichkoff

joint à des mœurs douces peu d'ambition et un grand attachement à sa patrie.

CHLADENUIS (*Ernest-Frederic-Florent*), célèbre docteur allemand, etc.

Né à Wittemberg le 30 novembre 1756. Il fut d'abord docteur en droit, et se rendit bientôt célèbre non-seulement par ses découvertes sur l'Acoustique, mais encore comme créateur d'une nouvelle théorie de cette science. Son premier ouvrage intitulé : *Découvertes sur la théorie du son*, parut en 1787, avec deux planches, et contient des recherches sur les vibrations d'une plaque ronde, d'une plaque carrée, d'un anneau, d'une cloche, etc. Il fut suivi d'un autre écrit *sur l'origine des masses de fer trouvées par Pallas ;* et sur quelques phénomènes de la nature : ce mémoire sur les pierres atmosphériques et les masses de fer qu'on a vues tomber quelquefois à la suite d'un météore, a été traduit en français par M. Coquebert-de-Montbret. *L'Acoustique*, nouvel ouvrage du docteur Chladenius, dont l'institut de France a fait le sujet d'un rapport lu dans ses séances du 13 et du 18 mars 1809, a été traduit en français par l'auteur lui-même pendant son séjour à Paris. On lui doit aussi plusieurs *mémoires* et des *dissertations* sur divers instrumens de musique, et entre autres sur l'*euphone* appellé depuis *harmonica*. La Gazette universelle pour l'art musical contient également une notice sur le clavicylindre de M. Chladenius : cet instrument, achevé au commencement de 1800, et perfectionné depuis est composé d'un clavier, et d'un cylindre de verre, qui tourne par le moyen d'une pédale, et d'une roue plombée. Ce cylindre n'est pas lui-même le corps sonore, comme les cloches de l'harmonica, mais il produit le son par le frottement exercé sur le mécanisme intérieur : l'avantage principal de cet instrument est de pouvoir prolonger les sons à volonté, avec toutes les nuances du crescendo et du diminuendo, selon qu'on augmente ou qu'on diminue la pression sur les touches. Au surplus voici comment M. Chladenius parle lui même de la marche de ses idées, par rapport à ses découvertes : « En faisant, en 1785, beaucoup d'expériences très-imparfaites, j'avais observé, dit-il, qu'une plaque de verre « ou de métal donnait des sons différens « lorsqu'elle était frottée ou frappée « dans divers endroits ; mais je ne trouvais nulle part des renseignemens sur « ces manières de vibrer. Les journaux « ayant donné dans ce temps-là des notices sur un instrument de musique, « fait en Italie par l'abbé Mazzochi, « consistant en cloches auxquelles il « appliquait un ou deux archets de « violon, cela me fit concevoir l'idée « de me servir d'un pareil archet, « pour examiner les vibrations de différens corps sonores. » C'est aussi dans ses expériences que M. Chladenius a découvert qu'en répandant du sable très-fin sur une plaque de verre, et en touchant cette plaque avec un archet de violon, les vibrations produites par le frottement de l'archet sur le verre, quand les coups d'archet sont appliqués aux mêmes endroits de la plaque et avec une force égale, font toujours décrire au sable les mêmes figures ; d'ou il résulte que l'influence des vibrations sur les corps est soumise à des lois mathématiques et positives.

CHWOSTOW (*Simon*), diplomate russe, directeur de la banque de Saint-Pétersbourg, etc.

Né en 1764 et neveu du célèbre feld-maréchal Suwarow. Il suivit d'abord la carrière diplomatique, et fut attaché au département des affaires étrangères, puis nommé en 1794 chargé d'affaires de Russie près de la Porte-Ottomane. Il fit preuve de talens dans ce poste ; et rendit surtout des services essentiels au comte de Choiseul-Gouffier lorsqu'il quitta cette ambassade, par suite de la révolution française, pour se retirer en Russie. M. de Chwostow perdit ensuite la place qu'il occupait ; et Paul Ier fut même longtemps sans vouloir lui accorder du service. Mais l'empereur Alexandre, qui connaissait son mérite, le nomma directeur de la banque de Saint-Pétersbourg, place qu'il occupe encore aujourd'hui. Il a montré généralement dans tous les emplois dont il a été chargé un esprit flexible et très-liant : il cultive aussi avec succès la littérature russe, et a contribué singulièrement aux progrès des lettres dans sa patrie. Madame de Chwostow, sa belle-sœur, a publié en russe quelques ouvrages qui annoncent une rare sensibilité : elle a également traduit en français *Lisa et le coin du feu*, imprimé à Saint-Pétersbourg.

CIANCHETTINI (*Pio*), compositeur anglais surnommé le *Mozart britannique*, etc.

Né à Londres le 11 décembre 1799, et fils de François Cianchettini, de Rome,

et de Véronica Dusseck. Il montra dès l'âge de quatre ans de si grandes dispositions pour la musique que sa mère lui apprit presque aussitôt à toucher du piano, et l'instruisit des mystères de l'harmonie. Il n'avait encore que cinq ans lorsqu'il parut pour la première fois en public dans la grande salle du concert au théâtre de l'opéra italien à Londres, où il exécuta sur le piano, avec beaucoup de grâce, la première sonate de sa composition : il improvisa aussi des variations sur des thêmes qui lui furent présentés, et on le regarda dès lors comme un prodige. Depuis l'âge de cinq ans jusqu'à six, il voyagea avec son frère en Allemagne, en Hollande et en France; fut accueilli dans les differentes cours de ces pays de la manière la plus distinguée; et reçut même alors le surnom de *Mozart britannique*, qui lui est resté depuis. De retour à Londres, il continua ses études; et il n'avait pas encore atteint l'âge de huit ans qu'il parlait déjà très-bien quatre langues : l'anglais, le français, l'italien et l'allemand. Il composa peu après plusieurs sonates, fantaisies, etc, ainsi qu'un grand concerto, qu'il exécuta le 16 mai 1809, étant âgé de dix ans, dans la grande salle de concert à Londres, et qui excita les plus vifs applaudissemens.

CLARK (*Jean*), savant médecin écossais, etc.

Né à Roxburgh en 1744, et fils d'un riche fermier. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiatique, et fit son cours de théologie à l'université d'Edimbourg. Il entra ensuite chez un chirurgien, puis fut envoyé pour continuer ses études médicales à l'université, où son application et ses talens lui acquirent la bienveillance de son professeur, le docteur Grégory. Bientôt Clark, tourmenté de violens maux d'estomac, suite d'un accident qu'il avait éprouvé dans sa jeunesse, après avoir essayé en vain tous les remèdes qui lui étaient prescrits par son protecteur, reçut de lui le conseil d'aller vivre dans un climat plus chaud : on lui fit alors obtenir une place d'aide-chirurgien au service de la compagnie des Indes, et il s'embarqua en 1768. Il fit plusieurs voyages dans lesquels il eut occasion d'être utile, et de faire des remarques qu'il consigna dans un ouvrage imprimé en 1773, sous le titre de : *Observations sur les maladies qui règnent le plus durant les voyages aux pays chauds*. Ce livre fit connaître avantageusement Clark; mais sa santé ne s'étant pas améliorée, ainsi qu'il l'espérait, il revint en Europe; se fit recevoir docteur en médecine à l'université de St.-André, et s'établit à Kelfs, qu'il quitta néanmoins pour Newcastle en 1775. Clark publia aussi en 1783 un *Traité* posthume du docteur Dugald-Leslie, sur le catarrhe contagieux qui avait fait de si grands ravages pendant l'été de cette année, et y ajouta une lettre qu'il avait adressée à l'auteur sur le traitement le plus convenable dans cette maladie. Malgré ses nombreuses occupations et le mauvais état de sa santé, il trouva également le temps de faire réimprimer, en 1792, son ouvrage sur les maladies des pays chauds; et parmi les additions importantes que cette édition contenait, on remarqua ses *Observations sur les fièvres*, lesquelles ont fondé sa reputation comme auteur médical. Toujours occupé de soulager les malheureux, Clark avait su fixer l'attention du gouvernement sur l'hôpital de Newcastle; et un comité nommé en 1800 fit adopter, sur le rapport de ce médecin philantrope, un réglement qui, sans remedier à tous les abus, produisit néanmoins une amélioration générale. Les soins qu'il s'était donnés pour réussir, et les contrariétés qu'il avait éprouvées, altérèrent tellement sa santé qu'il fut obligé non-seulement de suspendre ses occupations, mais encore de se rendre aux eaux de Bath, où il mourut le 24 avril 1805, âgé de soixante-un ans environ.

CLARKE (*Edward-Daniel*), célèbre voyageur anglais, etc.

Issu d'une ancienne famille illustrée dans les lettres. Il fut élevé au collége de Jésus, à Cambridge, où il termina ses études en 1796, et fit, avant le commencement de la révolution de France, un premier voyage dans ce pays, ainsi qu'en Italie. Il entreprit aussi en 1799 un voyage bien plus étendu, avec M. J. M. Cripps, son ancien camarade de collége, à travers le Dannemarck, la Norwége, la Suéde, la Laponie, la Finlande, la Russie, la Crimée, l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Grèce et la Turquie : en 1802, il revint de Constantinople dans son pays, par la Hongrie, l'Allemagne et la France. Dans le cours de ces voyages, M. Clarke rassembla un magnifique cabinet de minéraux, de marbres antiques et de manuscrits, dont

l'un, décrivant les fameuses fêtes de Cérès Eleusine, fut déposé par lui dans la bibliothèque de Cambridge: il fut aussi employé pour procurer à l'Angleterre le célèbre Sarcophage d'Alexandrie, et l'inscription en trois langues, connue sous le nom de *Pierre de Rosette*. Peu après, il retourna en Angleterre, où il épousa une fille de sir William Beaumaris Rush; et comme il était déjà dans les ordres sacrés, il fut nommé recteur d'Harlton, dans le comté de Cambridge. En 1806, il commença à donner des leçons de minéralogie à l'université de cette ville, et il fut pourvu, en 1808, de la chaire que l'on venait d'y fonder pour l'encouragement de cette science. On doit à cet habile professeur un ouvrage de science intitulé: *Distribution méthodique du règne minéral*; et son *Voyage dans différentes parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique*, dans lequel on trouve beaucoup de faits exacts sur des pays mal connus, et des tribus presque ignorées avant lui: il s'y montre généralement très-instruit, surtout dans la botanique et les antiquités, et fait souvent preuve d'une saine critique. En n'adoptant pas tous ses jugemens sur la nation russe, à laquelle il ne reconnaît qu'un talent extraordinaire pour l'imitation, on ne peut néanmoins s'empêcher de convenir que ce qu'il raconte des folles cruautés de Paul Ier, de la servitude du peuple, de la malpropreté des princes et princesses etc., soulève effectivement le cœur d'horreur et de dégoût. Il a publié aussi des *Dissertations* sur la statue de Cérès Eleusine, le Sarcophage d'Alexandrie, les marbres grecs, etc.: on annonça en 1816 qu'il s'occupait d'une série d'expériences analytiques avec une pile de construction nouvelle qui produit plus d'effet que les plus fortes batteries galvaniques, et qu'il avait déjà réussi à décomposer les terres connues sous le nom de *baryte* et de *strontiane*.

CLARKSON (*Thomas*), fameux écrivain politique anglais, etc.

Né en 1761. Il fut élevé à l'université de Cambridge, et il y avait déjà remporté plusieurs prix, lorsqu'on en proposa un en 1785, pour une dissertation latine sur cette question: *Est-il juste de rendre des hommes esclaves contre leur volonté?* M. Clarkson résolut en la traitant de rattacher directement cette question à la traite des esclaves africains; et la lecture de l'ouvrage de Benezet sur la Guinée, joint aux renseignemens qu'il obtint de divers côtés, allumèrent tellement son imagination sur ce sujet si intéressant que son ouvrage remporta le prix. Mais l'idée du sort affreux auquel un si grand nombre d'hommes étaient condamnés, le tourmentant jour et nuit, il voulut s'assurer de la vérité des détails qu'on lui avait transmis; et ayant renoncé aux espérances que pouvait lui présenter la carrière ecclésiastique, quoiqu'il eût déjà reçu le diaconat, il ne s'occupa plus que du soin de poursuivre son noble but. Il se lia en conséquence avec M. Wilberforce et autres membres du parlement, connus par leur philantropie, et réussit à former en 1787, un comité ayant pour unique objet l'abolition de la traite. Dans la même année, il fit paraître un écrit sur *les Dangers du commerce des esclaves africains*; visita successivement Bristol, Manchester et Liverpool, où il courut même quelques périls de la part des armateurs, par la publicité de ses intentions; et eut à son retour à Londres, plusieurs entrevues avec M. Pitt, qui parut approuver son zèle. La cause de l'humanité trouva bientôt de nombreux appuis non-seulement en Angleterre, mais encore en France et en Allemagne; et M. Clarkson, voulant convaincre le conseil-privé que l'Afrique produisait des objets de commerce préférables à des esclaves, lui présenta une caisse remplie de productions de cette contrée, qu'on s'était procurées en échange de chaînes, de colliers de fer, etc. Lorsqu'enfin, après vingt ans d'efforts, les philantropes les plus éclairés, les orateurs et les écrivains les plus éloquens eurent engagé le parlement à décréter l'abolition de cet odieux trafic, M. Clarkson s'empressa de retracer les travaux qui avaient préparé cet acte mémorable, dans un ouvrage qui parut à Londres en 1808, sous ce titre: *Histoire de l'origine, des progrès et de l'accomplissement de l'abolition du commerce des esclaves d'Afrique par le parlement anglais*, etc., et écrit avec un intérêt de détails, et une chaleur que le sujet et la part que l'auteur avait prise dans cette affaire rendent bien naturels. C'est surtout dans la secte des quakers qu'il avait trouvé le plus d'empressement à seconder son zèle: en effet, dès 1787, tous affranchirent leurs esclaves, et

cette conduite avait engagé M. Clarkson à se lier de plus en plus avec eux : il en résulta *le Portrait du quakerisme, et la vie publique et privée de Guillaume Penn*, ouvrages dans lesquels, malgré sa prédilection pour *la société des amis*, l'auteur a su garder une assez grande impartialité : il est aussi l'un des coopérateurs du *Philantrope*, écrit périodique généralement estimé.

CLAUSEN (*Henri-Frédéric*), conseiller et publiciste russe, etc.

Né le 26 octobre 1770. Il étudia d'abord le droit public avec succès, et entra ensuite au service de l'empereur de Russie. Après avoir été pendant quelques années, conservateur de la superbe bibliothèque de Zaluski, à Saint-Pétersbourg, il fut nommé conseiller de cour ; et publia bientôt différens ouvrages en latin, en français et en allemand, parmi lesquels on cite son *Essai sur l'histoire de Russie*, malgré qu'il ne soit pas entièrement exempt du reproche de partialité. On a encore de lui : *De ultimis suppliciis in homicidii reos jure constituendis ; un Recueil* de tous les traités, conventions, mémoires et notes, conclus et publiés par la couronne de Dannemarck, depuis l'avènement au trône du roi, juqu'à l'époque actuelle, ou depuis l'année 1766, jusqu'en 1794 inclusivement ; *les Belles et glorieuses actions* des souverains, généraux et fonctionnaires Russes ; et enfin un autre ouvrage sous ce titre : *Traits caractéristiques de l'histoire de Russie :* ces anecdotes, qui sont accompagnées de notes chronologiques, biographiques et justificatives, ont été recommandées comme un manuel classique sur l'histoire de Russie. Plusieurs ouvrages périodiques, imprimés en Allemagne, renferment des articles fort intéressans, rédigés également par M. Clausen : nous citerons seulement celui qu'on trouve dans le *Génie du temps;* intitulé : *Aperçu de l'état des sciences en Suisse*, etc.

CLAVIÈRE (*Etienne*), banquier génevois, ministre des finances sous Louis XVI, etc.

Né à Genève le 27 janvier 1735. Il y exerçait la profession de banquier lorsqu'il fut chassé de cette ville par suite de dissentions intestines dans lesquelles il avait pris parti ; et vint alors s'établir à Paris. Il y continua son genre d'industrie ; introduisit à la bourse un esprit *d'agio* qui n'était encore connu qu'imparfaitement ; et avait déjà fait une sorte de fortune au moment où la révolution éclata. Lié avec Mirabeau, Brissot et autres, qu'il aida dans leurs projets contre la cour, il écrivit aussi contre M. Necker son compatriote, qu'il n'aimait pas, et dont il était jaloux ; attaqua ouvertement ses plans de finances, et fut plusieurs fois loué à la tribune nationale et dans les journaux du parti populaire comme un excellent publiciste et un financier versé dans son art. Devenu célèbre sous ces différens rapports, il fut élu en 1791 député-suppléant de Paris à l'assemblée législative, où il fut ensuite appelé en remplacement de Monneron, démissionnaire ; mais il préféra le ministère des contributions publiques auquel il venait d'être porté, aux fonctions législatives, et prêta serment de fidélité au roi dans le mois de mars 1792. Entièrement dévoué à Brissot et au parti de la *Gironde*, il seconda franchement toutes leurs mesures ; combattit tout-à-la fois les *constitutionnels* et les *Jacobins* ; et partagea le sort de *Roland* et de *Servan* lorsqu'ils donnèrent leur démission au mois de juin suivant. Après la déchéance du roi Clavière fut réintégré dans le ministère, et devint alors membre du conseil exécutif. Il ne tarda pas à être successivement attaqué par Billaud-Varenne, Garreau, et les sections de Paris, qui le dénoncèrent même avec une espèce de fureur ; puis accusé d'être complice de Dumourier par le farouche Robespierre. Pour toute réponse à cette inculpation, Clavière provoqua hautement l'examen de sa conduite politique ; mais la révolution du 31 mai 1793, en renversant ses protecteurs et ses amis, entraîna nécessairement sa chute, et il dût prévoir dès lors le sort funeste qui l'attendait. En effet, arêté d'abord par la section des piques, il fut décrété d'accusation le 9 juin, et enfin envoyé au tribunal révolutionnaire de Paris, dont on connaissait déjà le dévouement au parti victorieux. Dès qu'il eut vu la liste des témoins qui devaient déposer contre lui, il s'écria plusieurs fois : « les monstres ! les scé-« lérats ! ce sont des assassins... Il faut « me dérober à leur fureur. » Il s'entretint ensuite avec d'autres détenus sur la manière la plus prompte de mourir ; marqua avec la pointe de son couteau la place où il devait frapper, et se retira peu après dans sa chambre, où il se poi-

gnarda le 8 décembre. S'il faut en croire Mme. Rolland, Clavière était opiniâtre, irascible et d'un caractère difficile; mais les personnes qui l'ont connu dans l'intimité, assurent qu'il était bon père, bon époux et surtout d'une probité irréprochable. La mort de sa femme qui s'empoisonna deux jours après son suicide, et la misère de sa fille unique, qui s'est réfugiée depuis à Genève, ne laissent aucun doute sur la vérité de ces dernières assertions.

CLEMENTI (*Muzio*), célèbre pianiste romain, etc.

Né à Rome en 1746. Il montra dès son enfance un goût passionné pour la musique, et composa à douze ans une fugue à quatre parties, qui annonça le talent distingué qu'il a développé depuis. Divers ouvrages ajoutèrent successivement à sa réputation; et lorsqu'il vint à Paris en 1780, il était déjà considéré comme le plus grand pianiste qui ait existé, et auquel les allemands ne peuvent opposer que Charles Philippe Emmanuel Bach. Clementi excelle également dans l'adagio et dans l'allegro, et il exécute les passages les plus difficiles et même des traits en octave d'une seule main: on doit ajouter qu'il est instruit dans les sciences et dans les arts, et qu'il joint à la connaissance des auteurs anciens celle des mathématiques. En quittant Paris il se rendit à Londres où il établit un magasin de musique est de forté-Pianos; et il se trouvait en Italie, en 1809, lorsqu'on fit courir le bruit de sa mort: Clémenti est actuellement à Vienne; et la collection complète de ses œuvres a été publiée récemment à Léipsig, chez Breitkopf. Voici ce qu'un digne élève de ce célèbre pianiste écrit sur lui: « Les « morceaux que Clémenti a composés « se font remarquer par la sagesse du « plan et l'ordonnance des idées. Son « style est en général sévère et toujours « pur, et ses compositions sont bril- « lantes, savantes et agréables: il a « fait plusieurs symphonies qui sont « admirées des connaisseurs. Il avait « une exécution brillante et beaucoup de « goût; on ne se lassait jamais de l'en- « tendre préluder; et il improvisait sur- « tout de manière à faire croire que ce « qu'il jouait était écrit. Clémenti, « ajoute-t-il, était très-économe dans « ses vêtemens, et vivait très-sobrement « chez lui; mais il aimait assez la bonne « chère quand il était chez les autres: « il avait de l'esprit, des connaissances; « était affable, serviable, bon ami, et « entièrement étranger à la jalousie. »

CLOOTS (*Jean-Baptiste*), baron prussien, connu sous le nom d'*Anacharsis*, etc.

Né à Clèves le 24 juin 1755, neveu et héritier du fameux Corneille de Paw, écrivain distingué. Il fut envoyé, dès l'âge de onze ans à Paris pour y faire ses études, et il eut pour maîtres et plus tard pour amis, les littérateurs les plus renommés de la capitale. Doué d'un esprit vif, d'une imagination ardente, et même délirante, si l'on peut s'exprimer ainsi, il lut sans réflexions et sans fruit les législateurs anciens, et il se crut ensuite destiné à marcher sur leurs traces en imitant leur conduite et en perfectionnant leurs systèmes. Dès lors il changea son prénom de Jean-Baptiste en celui d'*Anacharsis*; parcourut successivement l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, et diverses autres contrées de l'Europe, prodiguant partout son immense fortune et ses folles idées; et revint enfin à Paris, où il prit le titre d'*Orateur du genre humain* à l'époque de la révolution. Il assiégea presque aussitôt l'assemblée nationale de pétitions, félicitations, projets et discours de toute espèce, et se fit surtout remarquer d'une manière particulière dans la fameuse mascarade connue sous le nom d'*Ambassade du genre humain*, dont il était le chef et l'organisateur. Après la journée du 10 août 1792, il vint féliciter l'assemblée de ses succès contre la royauté, et il offrit de lever une légion prussienne sous le nom de *Légion Vandale*: c'est aussi alors qu'il nomma le roi de Prusse le *Sardanapale du Nord*, et qu'il injuria l'impératrice de Russie et la reine de France. Le 27 il supplia l'assemblée de mettre à prix la tête du roi de Prusse; vanta beaucoup l'action de *Brutus Ankarstroom*, assassin du roi de Suède, et remercia le peuple français de l'honneur qu'il lui avait fait de le recevoir dans son sein: il ajouta un long discours dans lequel on remarquait les phrases suivantes: « Si Charles IX eut un suc- « cesseur, Louis XVI n'en aura point..... » Vous savez apprécier les têtes des » philosophes; il vous reste de mettre » à prix celle des tyrans.....» Sa haine contre la religion chrétienne était aussi vive que celle qu'il avait conçue contre la monarchie, et il se déclara hautement

l'*ennemi personnel de Jésus-Christ.* Nommé, en septembre 1792, député de l'Oise, à la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI *au nom du genre humain*, il ajouta : « Je con-» damne pareillement à mort l'infâme » Frédéric Guillaume. » Il publia ensuite un petit ouvrage intitulé : *la République universelle*, dans lequel il posait en principe « que le peuple était » le souverain du monde, que la France » était le berceau et le point de rallie-» ment du *Peuple Dieu;* et que les » sots seuls croyaient à un être su-» prême, etc. » Devenu suspect à Robespierre, qui l'avait fait expulser des Jacobins, en disant : « qu'il se méfiait » de tous ces étrangers qui prétendaient » être plus patriotes que les Français » les plus énergiques. Je suspecte, ajou-» tait Robespierre, en fixant Anacharsis, » la bonne foi d'un prétendu sans-cu-» lotte qui a cent mille livres de rentes, » et je déclare que le système de Clootz, » sa république universelle et sa mons-» trueuse incrédulité, ne peuvent pro-» duire d'autre effet que de rendre les » Français odieux à toutes les nations » et d'augmenter le nombre de leurs » ennemis. » A la suite de cette sortie violente, qui ne dut laisser aucun doute au baron sur le sort qui l'attendait s'il ne triomphait pas de son ennemi, il se lia plus que jamais avec les meneurs de la commune, et ne tarda pas à être arrêté comme *Hébertiste*, puis traduit au tribunal révolutionnaire, et enfin condamné à mort, le 24 mars 1794, n'ayant pas encore atteint sa quarantième année. Clootz mourut avec beaucoup de courage; prêcha Hébert, en allant au supplice, sur le matérialisme, « pour » l'empêcher, disait-il, de prendre des » sentimens religieux dans ses derniers » momens »; et demanda même à être exécuté après tous ses complices « afin » d'avoir le temps d'établir certains » principes, pendant qu'on ferait tomber » leurs têtes. » On assure aussi qu'en montant à l'échafaud il en appela au *genre humain* du supplice injuste qu'on lui faisait subir, et qu'il perdit la vie avec un sang froid vraiment étonnant.

COLEBROOKE (*Henri-Thomas*), membre de la société asiatique de Calcutta, etc.

Né en 1766. Il entra de bonne heure au service de la compagnie des Indes orientales, dans lequel il se distingua; et obtint ensuite l'emploi de principal juge de la cour de Sudder-Derwanne et Sizamut Adawluts, et membre provisoire du conseil du Bengale, qu'il occupe encore en ce moment : il fut aussi pourvu, conjointement avec ses deux frères, de l'office de greffier de la cour des plaids-communs. M. Colebrooke est auteur de beaucoup d'articles insérés dans les recherches asiatiques, et a aussi publié séparément plusieurs ouvrages connus sous les titres de : *Vues de divers sites dans le royaume de Mysore*, avec des descriptions succinctes; *Digeste des lois Hindoues* sur les contrats et successions, traduit de l'original Sanskrit, imprimé d'abord aux frais de la compagnies des Indes orientales; *Remarques* sur l'agriculture et le commerce du Bengale; *Dictionnaire* de la langue Sanskrite, par Amarasinha, avec une traduction anglaise; et enfin deux *Traités* aussi sur les lois hindoues, concernant les successions, etc. La classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut de France a, dans son rapport du 20 février 1808, présenté M. Colebrooke, comme un de ceux qui ont le plus contribué à enrichir les mémoires de la société asiatique par des découvertes savantes et de nombreux extraits, fidèlement extraits des *Veta*, des *Pourana*, des *Sastra*, et autres ouvrages sanskrits : il a encore traduit en anglais un *recueil* immense de notes faites par de nombreux commentateurs sur le drame indien : *Sakountala*, ou la Bague enchantée.

COLLIN (*Henri* de) célèbre poète allemand, conseiller aulique, etc.

Né vers 1772 à Vienne en Autriche, d'une famille noble. Il fit des études distinguées, et obtint ensuite une place de conseiller aulique, ou membre du département des finances. Il cultiva la poésie avec beaucoup de succès ; composa plusieurs pièces de vers qui firent bien augurer de ses talens ; et mérita ensuite d'être cité comme l'un des poètes allemands les plus célèbres du dixneuvième siècle. En effet, *six tragédies* en vers ïambiques, accompagnées de chœurs, successivement publiées depuis 1802, l'ont placé dans l'opinion de ses compatriotes, immédiatement au-dessous de Schiller, qu'ils regardent toujours comme le premier poète tragique : ces pièces ont pour titres : *Regulus*, *Coriolan*, *Polixène*, *Balboa*, *Bianca della porta* et *Meon*. Lorsqu'au printems de 1809, le gouvernement autrichien se décidant à faire

une nouvelle guerre à la France, ordonna une levée en masse connue sous la dénomination de *Landwehr*, il chargea Collin de composer des chants de guerre destinés à enflammer le courage de ces milices : la manière heureuse dont le poète s'acquitta de cette commission lui valut les faveurs de la cour et la décoration de l'ordre de St.-Léopold. *Les chants Tyrtéens* de Collin respirent effectivement le patriotisme le plus exalté; et l'on doit convenir que plusieurs sont réellement admirables par la grandeur des idées, l'énergie des expressions et la beauté des images : ils se trouvent dans le *Recueil* des poésies lyriques de cet auteur. Quelques journaux ont publié depuis lors des fragmens de sa *Rodolphiade*, poëme épique en douze chants, dont il s'occupait au moment de sa mort, arrivée à Vienne le 28 juillet 1811, dans sa trente-neuvième année.

COLOMBO (*Dominique*), poète italien, etc.

Né au mois de janvier 1749, à Gabbiano, dans le territoire de Brescia. Il montra dès sa jeunesse un penchant presque invincible pour la poésie pastorale; et se laissa néanmoins engager après ses études, faites à Brescia sous les excellens maîtres Zola et Tamburini, à entrer en quelque sorte malgré lui dans l'état ecclésiastique, le tout par suite de la douceur, ou si l'on veut de la mollesse de caractère que supposent les goûts champêtres : il raconte lui-même dans une histoire de sa vie, qu'il adressa en 1809 à son ami le docteur Jean Labus, que lorsqu'il se vit obligé de dire sa première messe il ne savait trop comment s'y prendre. Il fut nommé quatre ans après à la chaire des belles-lettres de Brescia, et plusieurs des disciples qu'il y forma se distinguent aujourd'hui dans la littérature. Quoiqu'il fût transporté pour les délices de la campagne, auxquelles il consacrait tous ses vers, il n'était pas tout à fait indifférent aux charmes que les beaux arts répandent dans les villes, ainsi qu'il le prouve dans une *dissertation* fameuse, où il établit que si la tragédie convenait à la nation française elle était absolument inconvenante en Italie, où il n'y a point de poésie propre pour ce genre, auquel le vers *sciolto* convient encore moins que le vers lyrique : cette opinion lui suscita de nombreux ennemis, et entre autres *Alfieri*, contre lequel il dirigea particulièrement les traits de sa critique. Attaqué vivement à cette occasion, il se défendit avec beaucoup d'art, et se vit même soutenu par M. Corriani, auteur des *Secoli della litteratura italiana*. Mais dégoûté des villes par cette querelle, Colombo se consacra tout entier à la vie champêtre, et se retira dans les champs de Gabbiano, où, vivant au milieu des bergers et des villageois qu'il chanta tout à son aise, il célébra en deux églogues, qui eurent un très-grand succès, le siége et la ruine de Brescia au quinzième siècle. Lors de l'arrivée des Français en Italie en 1796, Colombo se laissa nommer officier municipal de sa commune : son zèle pour défendre les intérêts de ses chers villageois contre les commissaires chargés d'y faire des réquisitions de grains le firent bientôt arrêter, puis renfermer dans le couvent des capucins de Brescia. Au rétablissement de la paix, Colombo fut appelé, par l'administration du département du Mella, pour remplir au lycée de Brescia la chaire d'éloquence, qu'il refusa. Cependant il revenait quelquefois dans cette ville pour y assister aux séances de l'Athénée, dont il était membre, et où il lut plusieurs dissertations ingénieuses; mais il retournait bien vite dans le village de Gabbiano, où il termina ses jours le 2 avril 1813, à l'âge de soixante-quatre ans.

CONSTANT-DE-REBECQUE (*Samuel*), littérateur génevois, etc.

Né en 1729. Il était encore très-jeune, lorsqu'il entra comme officier dans le régiment de son père, alors lieutenant-général au service de Hollande. De retour dans sa patrie, il dut probablement à ses liaisons avec *Voltaire* les premiers développemens des talens littéraires qu'il avait reçus de la nature; car, admis dans la société intime de cet homme illustre, acteur dans les pièces qu'il faisait représenter aux Délices, et admirateur passionné de ces écrits par lesquels toute l'Europe était subjuguée, il contracta le goût de l'étude et de la composition, dans laquelle il s'exerça bientôt lui-même. Ce ne fut néanmoins que beaucoup plus tard qu'il fit imprimer ses ouvrages, dont le plus volumineux, intitulé: *Laure de Germosan*, contient un tableau des mœurs et de la société de Suisse et de Genève : la fidélité de ce tableau lui a mérité l'honneur d'être cité dans un

ouvrage estimé sur la constitution de cette petite république. Ses autres productions en ce genre sont : le *Mari sentimental* et *Camille*, ou lettres de deux filles de ce siècle : ce dernier eut plusieurs éditions, et fut traduit en diverses langues. Au milieu de ses occupations littéraires, M. Constant-de-Rebecque ne négligea point ses devoirs publics et particuliers; et l'éducation d'une famille assez nombreuse, ainsi qu'une part active et honorable aux dissensions de la république de Genève, remplirent ses dernières années. Il composa aussi pour ses enfans un *Abrégé de l'histoire juive*, et un *Traité de la religion naturelle ;* et lorsqu'en 1781 l'académie française eut proposé le plan d'un catéchisme de morale à l'usage de toutes les classes, il publia à ce sujet une brochure dont l'édition fut promptement épuisée, et qui fut insérée ensuite dans un recueil destiné à l'instruction. Vers la fin de sa vie il se retira dans une campagne près de Lausanne; mais son attachement pour Genève l'y rappela en 1792, lorsque cette république, menacée par une puissance formidable, voulut défendre son indépendance : ses concitoyens le virent à soixante-trois ans monter la garde dans les fossés de la ville, comme un simple soldat. Ayant rempli ce dernier et inutile devoir, il retourna paisiblement dans son asile ; et fit encore paraître, peu de temps avant sa mort, une seconde édition, très augmentée, de son *Catéchisme de morale* : il mourut en 1800, âgé de soixante-un ans, et fut généralement regretté pour ses vertus publiques et privées.

COOPMANS (*Georges*), savant médecin hollandais, etc.

Né à Makkum en Frise en 1717. Il fit d'excellentes études à Francker, où il prit ses degrés, et à Leyde, où florissaient alors Boërhaave et Albinus; et s'étant établi ensuite dans la première de ces deux villes, il y fut toujours considéré comme un praticien distingué. Les sociétés savantes de Harlem et d'Utrecht l'admirent successivement au nombre de leurs membres; et quand, après la révolution de 1795, l'académie de Francker eut reçu une nouvelle organisation, il fut aussi nommé l'un de ses directeurs. Il mourut en 1800, digne des regrets de tous les amis de la science et du bien public. On doit à cet habile praticien une traduction latine de l'anatomie des nerfs, d'Alexandre Monro, sous ce titre : *De Nervorum anatome contracte*, réimprimée huit ans après, avec un chapitre additionnel.— Son fils, *Gadso* Coopmans, médecin non moins distingué, fut obligé de quitter sa chaire de professeur de chimie à l'académie de Francker, par suite des troubles politiques de la Hollande en 1787, et de s'expatrier. Il fut d'abord accueilli avec distinction par le gouvernement autrichien des Pays-Bas; mais la révolte qui éclata bientôt après dans la Belgique lui faisant courir de nouveaux dangers, il prit alors le parti de se réfugier en France, où il resta jusqu'à ce que, le roi de Dannemarck lui ayant offert une chaire de professeur à Kiel, il se rendit dans cette ville, d'où il passa ensuite à Copenhague en la même qualité. Cependant son attachement pour sa patrie le rappela enfin en Hollande, et il mourut à Amsterdam le 5 août 1810, âgé de soixante-quatre ans. A l'exemple de beaucoup de médecins allemands, Gadso Coopmans cultivait avec succès les muses latines; et il en a laissé la preuve dans sa *Varis, sive Carmen de Variolis*, dans laquelle il célèbre la pratique de l'inoculation, tout en déplorant la perte de sa fille unique qui en était devenue la victime. On lui doit aussi les premiers chants d'un *Poëme* à la louange de *Pierre-le-Grand*, demeuré incomplet : il était membre de plusieurs académies et de la société royale de médecine de Paris.

COOTE (*sir Eyre*), officier-général anglais, etc.

Né d'une famille estimée, fils d'un ecclésiastique irlandais, et neveu de sir Eyre de West-Park, à qui les Anglais durent dans le temps la conquête de Pondichéri, et qui fut commandant de leurs troupes dans l'Inde. Sir Eyre Coote entra fort jeune au service, et s'étant fait remarquer, pendant la guerre de l'Amérique septentrionale, par son courage et son habileté, il obtint le commandement d'un bataillon d'infanterie légère, qui lui fut confié par sir Charles Grey, lors de son expédition contre les îles françaises des Indes-Occidentales, en 1793. Il se signala aussi à la prise de la Martinique, de Sainte-Lucie et de la Guadeloupe; fut nommé à son retour aide-de-camp du roi, puis chargé bientôt après de diriger une expédition destinée à détruire les écluses et les ouvrages du canal près d'Ostende : il s'acquitta d'abord de cette commission avec

succès; mais le temps l'ayant empêché de se rembarquer de suite, il fut fait prisonnier après avoir été grièvement blessé. Désigné quelques temps après pour commander une brigade dans l'expédition de Hollande, il accompagna ensuite, à la tête d'une division, sir Ralph Abercrombie dans celle d'Egypte; et ce fut à la division qu'il commandait que se rendit le fort Marabout. Le général en chef fit le plus grand éloge de sa conduite au siége d'Alexandrie, d'où il força les Français à se retirer : sir Eyre Coote, à son arrivée dans sa patrie, reçut les remercîmens des deux chambres, la décoration de l'ordre du Bain, et le commandement du 89e régiment, et la cour Ottomane le décora aussi de l'ordre du Croissant. Devenu en 1805 lieutenant-gouverneur de la Jamaïque, cet officier, chéri des soldats autant pour son humanité que pour sa bravoure et ses talens, remplit ses nouvelles fonctions avec la plus grande distinction; et il jouissait de la réputation la mieux méritée, lorsqu'on apprit en 1816 qu'il venait d'être traduit devant le lord-maire, à Mansion-House, comme prévenu d'être entré, le 23 mai 1815, dans l'école des mathématiques de l'Hôpital du Christ à Londres (où il avait été pris sur le fait), et d'avoir à prix d'argent déterminé quelques élèves à recevoir de lui et à lui infliger la punition qu'on faisait autrefois subir aux écoliers dans nos colléges : renvoyé néanmoins de l'accusation, *comme exempt d'intentions criminelles*, un des municipaux, sir Williams Curtis, opina pour qu'il fût condamné à payer mille livres sterling à l'hôpital, et sir Eyre envoya en conséquence une lettre de change de cette somme au trésorier de l'hospice. Il se croyait hors de toute inquiétude relativement à cette vilaine affaire, lorsque le commandant en chef, ayant fait examiner la chose par un conseil de trois officiers-généraux, sir Eyre, malgré les attestations de plus de soixante personnes de distinction constatant une aliénation d'esprit à laquelle il était sujet, fut privé tout à la fois de son régiment, des honneurs militaires et de la décoration du Bain.

CORAY (*Adamance*), savant médecin et habile helléniste grec, etc.

Né à Smyrne, le 27 avril 1748, d'une famille originaire de Chio. Il cultiva de bonne heure les langues vivantes, et traduisit jeune encore un *Catéchisme*, de l'allemand en grec vulgaire. Pour achever son éducation littéraire et rendre ses connaissances plus utiles à son pays, il quitta cette ancienne patrie des lettres, soumise à la domination turque, et passa en France, où il suivit pendant plusieurs années les cours de l'université de Montpellier. Il joignit l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle à ses études de la physiologie et des langues ; et, après avoir pris ses degrés et reçu le doctorat, il vint se fixer à Paris en 1788. A la mort de M. Bosquillon, la chaire de grec au collége royal étant devenue vacante, on l'offrit en quelque sorte à M. Coray, et ce ne fut sans doute que par une excessive modestie qu'il résista aux avances qui lui furent faites à cet égard. On doit à ce docte et laborieux traducteur et éditeur, outre la *Médecine clynique*, traduite de l'allemand de Selle, une *Introduction* à l'étude de la nature et de la médcine; le *Vade mecum du médecin*, ou précis de médecine pratique, extrait des ouvrages des plus célèbres médecins; l'*Esquise d'une histoire de la médecine et de la chirurgie*, depuis leur commencement jusqu'à nos jours; *les caractères de Téophraste*, d'après un manuscrit du Vatican, contenant des additions qui n'ont point encore paru en France; et enfin un *Traité d'Hippocrate, des airs, des eaux et des lieux*, traduction nouvelle, avec le texte grec et des notes, etc. : lors du jugement concernant les prix décennaux cet ouvrage fut couronné sur le rapport du jury, qui en rendit compte de la manière suivante. « Les remarques de M. Coray ont » répandu sur le traité d'Hippocrate » une clarté nouvelle; le nombre des » passages qu'il a le mieux entendus, » et ceux qu'il a restitués, corrigés et » expliqués d'une manière satisfaisante, » est très-considérable. La sagacité de » sa critique et le bonheur de ses con- » jectures semblent le conduire souvent » jusqu'à l'évidence. La philologie et » la science médicale, répandues avec » choix et sans profusion dans ses notes, » rendent la lecture de ce traité aussi » intéressante qu'instructive. » M. Coray est aussi l'auteur d'un *Traité des délits et des peines*, traduit de l'italien de Becacria en grec moderne; d'une édition d'*Héliodore*, avec des notes; et de plusieurs autres ouvrages de même nature, dont le mérite est généralement reconnu.

COWPER (*Guillaume*), l'un des meilleurs poètes anglais du dix-huitième siècle.

Né en 1732 à Berkhamstead, dans le comté de Hertfort, où son père, recteur de cette paroisse, était neveu du grand chancelier du même nom. Il fit d'excellentes études à l'école de Vestminster, d'où il rapporta néanmoins un grand éloignement pour le système d'instruction publique : ce genre d'enseignement était cependant le plus propre à corriger la timidité naturelle de son caractère et la disposition hypocondriaque qui l'a tourmenté toute sa vie. Ses ancêtres ayant depuis long-temps occupé la place honorable et lucrative de secrétaire de la chambre des pairs, il se prépara à aussi l'exercer en s'attachant à l'étude des lois de son pays ; mais à peine en eut-il pris possession, que l'idée eule de prononcer quelques mots dans cette asssemblée imposante le remplit d'un tel effroi, qu'il résigna non-seulement son emploi, mais qu'il renonça encore dès lors à exercer toute autre fonction publique. Il avait malheureusement adopté les principes sévères du calvinisme, et des erreurs religieuses vinrent troubler une imagination déjà malade : on fut obligé de le confier au docteur Cotton, médecin distingué qui dirigeait alors un établissement pour le traitement des aliénés, à Saint-Albans. Cependant quoiqu'il en sortit quelque temps après, Cowper n'en fut pas moins en proie le reste de sa vie à des accès d'une mélancolie sombre, dont presque tous ses ouvrages sont empreints. Après la mort de son ami le docteur Unwin, il alla se fixer avec la veuve de cet ecclésiastique à Olney, dans le comté de Buckingham, où ils vécurent dans une étroite union, dont on n'attaqua pourtant pas la pureté. Il se lia aussi avec le ministre de la paroisse, le docteur Newton, rigide calviniste, auquel il remit des hymnes de sa composition, imités en partie des hymnes mystiques de Mme Guyon, et que Newton publia depuis dans un volume intitulé : *Hymnes d'Olney* : et il est remarquable qu'avec une imagination si poétique, ayant été élévé dans un collége où l'émulation développe d'ordinaire le talent, Cowper n'ait fait ses premiers vers qu'à l'âge de quarante ans. Il publia lui-même, en 1782, un volume de ses *poésies morales*, qui firent peu de sensation ; mais en 1785, son nom devint tout à coup célèbre par la publication d'un poëme en six chants, intitulé : *la Tâche*, que fit naitre une circonstance assez singulière. Une femme d'esprit, mistriss Austen, avec laquelle il était lié, et qui professait une admiration presque exclusive pour Milton, lui imposa un jour *la tâche* d'écrire un poëme en vers blancs sur tel sujet qu'il voudrait choisir, par exemple sur un *sopha* qui se trouvait dans l'appartement. Cowper se mit aussitôt à l'ouvrage, et c'est ainsi que fut composé un des meilleurs poëmes moraux qui existent dans la langue anglaise, bien qu'il pèche par l'unité du plan, et que ce ne soit guère qu'une suite de réflexions morales amenées par une espèce de badinage : il n'y a que les premiers vers du poëme qui se rapportent effectivement à ce qui paraît en être l'objet, c'est-à-dire au sopha : le reste est en général d'une teinte grave et religieuse. Cependant on y remarque partriculièrement des descriptions très-poétiques ; et Cowper est réellement, après Thomson, le poëte anglais qui a le mieux observé et peint la nature. On trouve à la suite de ce poëme une *Revue des Ecoles*, où il s'élève avec force contre l'éducation publique de son pays ; et *l'Histoire de Jean Gilpin*, que mistriss Austen lui avait racontée pour l'égayer dans un de ses momens de mélancolie, et dans laquelle sa muse s'est déridée un moment. Néanmoins ces accès de gaîté n'étaient dans Cowper qu'un effort de son esprit ; car la disposition malheureuse à laquelle il était en proie étant venue l'opprimer plus fortemant que jamais, ce fut pour y chercher une distraction puissante qu'il entreprit de traduire en vers blancs l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, travail qu'il parait avoir exécuté dans une sorte de ravissement, et « qu'il ne vit, dit-il, terminé qu'avec le regret qu'on sent en se séparant d'un compagnon chéri. » Cette traduction, moins poétique que celle de Pope, est beaucoup plus fidèle : il est vrai que l'esclavage de la rime était un grand désavantage pour celui-ci. Cowper produisit encore quelques poëmes de peu d'étendue, et continua de languir jusqu'à sa mort, arrivée en 1800, à l'âge de soixante-huit ans.

COXE (*Williams*), historien anglais, chapelain de la cour de Londres, etc.

Né en 1747 à Westminster, où son père, qui y était médecin, le destinait à

la même profession. Il reçut en conséquence, une éducation très-soignée au collège d'Eton; mais, après avoir fait d'excellentes études, il préféra la carrière de l'église, et fut ordonné prêtre en 1772. Il desservit pendant quelque temps la cure de Denham dans le Middlesex, qu'il abandonna pour diriger l'éducation du marquis de Blandfort, héritier de la maison de Marlborough: il accompagna ensuite dans différens voyages en France, en Allemagne et en Italie, le comte de Pembroke, Samuel Withbread, M. Portmann, et enfin le marquis de Cornwallis, auprès desquels il avait été successivement placé comme gouverneur. Au retour de ses voyages, et par le crédit de ses protecteurs, M. Coxe obtint des dignités dans l'église anglicane, et fut nommé aussi successivement membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, de la société économique de Saint Pétersbourg, et enfin de la société royale des sciences de Copenhague. On doit à cet infatigable auteur une foule d'ouvrages plus ou moins importans, parmi lesquels on cite ceux-ci: *Esquisses de l'état naturel, civil et politique de la Suisse*, suivi de *lettres* sur le même pays; *Relation* des découvertes russes entre l'Asie et l'Amérique; *Description* des prisons et des hôpitaux de Russie, de Suède et de Danemarck; *Voyages* en Pologne, Russie, Suède et Danemarc; *Anecdotes biographiques* sur Haedel et Smith; *Fables de Gay*, avec des notes et une vie de l'auteur; *Mémoires* sur la vie et l'administration de Sir Robert Walpole comte d'Orford; *Voyage historique* dans le comté de Montmouth; *Histoire de la maison d'Autriche*, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la mort de Léopold II; *Histoire littéraire* et œuvres choisies de Benjamin Stillingfleet; et enfin *Mémoires* sur les rois d'Espagne de la maison de Bourbon, de 1700 à 1788. M. Coxe a aussi publié quelques lettres et mémoires sur des matières ecclésiastiques; et ses ouvrages sont généralement estimés à cause de la solidité des principes et du naturel qui les distinguent.

CRAMER (*Guillaume*), fameux violoniste allemand, etc.

Né à Manheim vers 1730. Il se montra très-jeune passionné pour la musique, et devint ensuite un excellent violoniste. Il réunissait, disent les biographes allemands, le feu brillant de Lulli avec l'espression et l'énergie de François Benda, et il fut regardé comme le premier violoniste de son temps en Allemagne. Employé à la chapelle de l'électeur palatin, à Manheim, de 1750 à 1770, il passa à cette époque en Angleterre, le seul pays alors où les artistes distingués trouvassent facilement le moyen de faire une fortune digne de leurs talens, et il y fut nommé successivement musicien de la chambre, *Solo* de la chapelle royale, et enfin directeur de l'orchestre de l'Opéra. Il était généralement recherché dans tous les concerts, et ce fut lui qui, en 1787, conduisit l'orchestre de huit cents musiciens qui exécutèrent le troisième jubilé d'Handel. Cramer mourut à Londres vers 1805, âgé de soixante-cinq ans. On lui doit un assez grand nombre de sonates, duos, trios et concertos pour le violon, d'un tres-bon chant, d'une excellente facture, et surtout bien doigtés pour l'instrument: il peut être aussi considéré comme maître, autant en qualité de compositeur que de virtuose.

CRAMER (*Charles-Théophile*), romancier allemand, etc.

Né à Prodelitz près de Freyberg, le 3 mars 1758. Il étudia d'abord la théologie; mais les premiers romans qu'il publia eurent tant de succès, qu'il prit le parti de se consacrer entièrement à cette branche de littérature. Il composa effectivement plus de cinquante volumes dans lesquels sa gaîté originale s'est soutenue presque sans interruption, et il jouit dès lors d'une réputation qui lui valut de la part du feu duc de Saxe-Meinungen la place de son conseiller près l'administration des forêts, emploi qui l'occupe fort peu, et qui fut alors regardée comme une pension honorable. *Erasme Schleicher* est celui de ses romans qui eut le plus de vogue: voici d'ailleurs les titres de quelques autres de ses ouvrages qui ne sont pas non plus sans mérite: *Charles Saalfeld*, ou Histoire d'un étudiant chassé de l'université; l'*Almanach historique de la Saxe* pour les années 1792, 1793 et 1794; *Gémissemens sur le sort de Louis XVI*; la vie, les opinions et les singulières aventures d'*Erasme Schleicher*, mécanicien voyageur, etc.; *Aventures de l'honnête Septimus Storax*, compagnon de misère d'Erasme Schleicher; et enfin *le Pauvre Georges*, ou l'Officier de fortune, etc.

CRAMER (*Jean-André*), littérateur saxon, etc.

Né en 1723, à Josephstadt, en Saxe, sur les frontières de la Bohême. Il travailla d'abord à quelques traductions et à des ouvrages périodiques, en société avec *Klopstock, Gellert*, et autres savans, puis exerça différentes fonctions dans l'église protestante en Saxe, d'où il fut appelé à Copenhague par Frédéric V, pour y occuper la place de prédicateur de la cour. En 1765, il fut nommé professeur de théologie à l'université de la même ville; et perdit ensuite ses emplois à cause des changemens arrivés en Danemarck après la mort de son protecteur Frédéric. Il vint en 1771 à Lubeck, pour y remplir les fonctions de surintendant: mais ayant été rappelé en 1774 dans le Danemarck par Frédéric VI, qui le nomma alors vice-chancelier et premier professeur en théologie, il obtint aussi en 1784, la place de chancelier à l'université de Kiel: il mourut le 12 juin 1788, âgé de soixante-six ans. Parmi ses ouvrages, tous écrits en allemand, on distingue l'*Histoire universelle de Bossue*, avec des notes et une continuation depuis l'an 1800; une *Nouvelle collection de sermons*; le *Spectateur du Nord*, ouvrage qui, travaillé sur le modèle du Spectateur anglais, eut beaucoup de succès, mais qui fut vivement attaqué, surtout par Lessing; les *Psaumes de David* en vers, avec des notes; et enfin des *Poésies*, qui le firent ranger par les Allemands au nombre de leurs premiers poètes lyriques. « Cramer, dit Politz, appartient à ces hommes du siècle passé qui nous ont rendu de » grands services en épurant notre langue, en nous apprenant à écrire correctement et à donner à l'expression » de nos pensées un développement » heureux, plein de force et d'harmonie : il s'est surtout attaché à établir les formes de notre poésie lyrique. Nourri de la lecture des poètes » orientaux, il est non-seulement riche » en images, mais encore il peint vivement, et la facture de ses vers est » tout à la fois arrondie et mélodieuse; » cependant on reproche à ses poésies » certaines tournures qu'un goût plus » éclairé rejetterait aujourd'hui. L'immense étendue de ses connaissances, » dit Jordens, et l'intérêt qu'il savait » donner à ce qu'il racontait, le firent » rechercher dans les premiers cercles » de la cour, et de la ville de Copenhague... On est surpris quand on » voit ce qu'il a écrit, et ce qu'il a lu » au milieu des occupations de son état. » Sa mémoire tenait du prodige; il travaillait avec une grande facilité, et » corrigeait peu : on s'en apperçoit » malheureusement à quelques-uns de » ses ouvrages. Lorsqu'on lit son travail sur Bossuet et sa continuation de l'histoire universelle, on regrette qu'il ne se soit pas attaché » exclusivement à écrire l'histoire. Dans » sa traduction des psaumes, il a atteint le coloris tout particulier à » la poésie orientale, sans s'éloigner » néanmoins de la pureté du texte sacré. Son *Hymne à David* est un » modèle par la rapidité de la marche » et par la force des pensées; et celui « qu'il adressa à *Luther* peint vivement les principaux traits du caractère de ce fameux réformateur: la » force du sentiment, les élans de l'imagination et la facture des vers sont » dans une exacte proportion avec la » justesse des pensées. Dans son *Ode* » *à Mélancthon*, c'est une toute autre » manière; il y prend ce ton plein de » douceur et d'insinuation qui appartenait au disciple de Luther, et qui le » distinguait si fortement de son maître. »

CRAMER (*Charles-Frédéric*), écrivain danois, etc.

Né en 1748, à Kiel, où son père, objet de l'article précédent avait consacré toute sa vie à l'enseignement public. Le jeune Cramer embrassa la même profession, et donna d'abord des leçons de langue grecque et de philosophie à l'université de Kiel, où il se fit un nom distingué : appelé ensuite à Copenhague pour y professer la littérature ancienne, il y soutint la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Des circonstances politiques l'ayant déterminé au bout de quelques années à quitter le royaume de Danemarck, il vint à Paris, où il exerça l'état d'imprimeur, qu'il fut aussi obligé d'abandonner peu de temps avant sa mort, arrivée en 1808, à l'âge d'environ soixante ans. Il avait cultivé les lettres avec succès, et on lui doit quelques ouvrages, parmi lesquels on remarque une traduction d'*Atala*; les *Monumens scythiques dans la Palestine*, ouvrage fait pour compléter les travaux de Brochart, et de Michaëlis; *Clairs*

Duplessis et *Clairant*, ou histoire de deux amans émigrés; *Le comte de Donamar*, qui est le commencement d'une collection intitulée : *Bibliothèque germanique;* mais qui n'a pas été continué; *la Bataille d'Hermann;* un *Voyage en Espagne;* des *Anecdotes sur Mozart; Jeanne d'Arc*, ou la Pucelle d'Orléans; un *Manuel de litterature classique ancienne*; et enfin une *Description de Valence*, ou tableau de cette province, de ses habitans de leurs mœurs, etc. Cramer est aussi l'auteur d'un *Nouveau Dictionnaire portatif, français allemand* et *allemand-français* : c'est un des plus complets et des meilleurs que l'on connaisse relativement à la commodité du format. Il avait également conçu l'idée d'une *Encyclopédie portative* de la langue, de la littérature, de l'histoire, de la géographie et de la statistique de treize nations civilisées, anciennes et modernes, qu'il n'a pu exécuter.

CRANER (*François-Regis*), littérateur suisse, etc.

Né à Lucerne en 1728. Il appartint d'abord à l'ordre des jésuites, dans le collége desquels il professa à Dillingen; et devint, après l'abolition de l'ordre, professeur de littérature au Gymnase de Lucerne, où, pendant plus de trente ans, il a contribué à conserver et à cultiver le goût d'une érudition solide. On lui doit aussi, outre une traduction allemande de l'*Enéide*, plusieurs *Drames* tirés de l'histoire suisse; et un ouvrage élémentaire sur les époques principales de l'histoire suisse, qu'il publia peu de temps avant sa mort, arrivée à Lucerne en 1806, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

CRANZ (*Charles-Louis-Henri-Ernest*) économiste bavarois, etc.

Né à Crailsheim en Bavière, le 13 août 1771. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'administration publique, dans laquelle il fit de tels progrès que le roi de Prusse le nomma commissaire de l'économie rurale dans les principautés d'Anspach et de Bayreuth. M. Cranz ne s'en occupa qu'avec plus d'ardeur des objets relatifs à son emploi; et il publia, entre autres écrits, un ouvrage de statistique sous ce titre : *Observations* faites pendant un voyage entrepris dans l'été de 1801, principalement sous le rapport de l'administration, dans une partie de la Souabe, l'Alsace, les deux cercles du Rhin et la haute et basse Saxe, avec des notes sur différentes productions de la nature et de l'art, et sur quelques institutions administratives. Il fit aussi connaître, par la voie du *Magasin des Inventions nouvelles*, une machine qui a pour objet d'opérer à peu de frais les irrigations et l'épuisement des eaux : *les Annales de l'économie rurale* de la Basse-Saxe, publiés par Thaer, renferment également beaucoup de *Mémoires* de ce laborieux économiste, notamment une *Instruction* sur l'eau-de-vie et la bière de pommes de terre mêlées avec une petite quantité de grains; et une *Description* des principautés d'Anspach et de Bayreuth, sous le rapport de l'économie rurale.

CRAUFURD (*Robert*), brigadier-général anglais, membre du parlement, etc.

Issu d'une famille distinguée et frère du lieutenant-général sir Charles Craufurd. Il fit ses premières armes militaires dans le 25ᵉ régiment de ligne; et servit pendant les premières années de sa jeunesse dans les armées prussienne, autrichienne et saxonne, où il étudia avec zèle les diverses parties de la tactique. Il se rendit ensuite aux Indes-Occidentales, comme colonel du 75ᵉ régiment, sous les ordres de lord Cornwallis; mais il y éprouva bientôt des dégoûts qui lui firent quitter l'armée. Employé depuis dans les troupes autrichiennes, sous l'archiduc Charles et le maréchal Clairfayt, en 1795, 1796 et 1797, époque où il succéda à son frère Charles, il passa ensuite comme député quartier-maître-général en Irlande, où il se distingua lors de l'invasion du général français Humbert, puis fut envoyé en Suisse, où il fit la campagne de 1799 avec les Autrichiens. Il obtint peu après le commandement d'une division à Buénos-Ayres, et depuis lors il servit en Espagne, à la tête de la brigade légère sous les ordres de sir Jonh Moore et du duc de Wellington : il représenta dans le parlement de 1802 le bourg d'East-Retford, par lequel il fut élu après une vive opposition.

CRAWFORD (*Adair*), célèbre médecin et chimiste anglais, etc.

Né en 1749. Il fit des études distinguées, publia plusieurs ouvrages qui établirent sa réputation, et fut successivement médecin de l'hôpital Saint-Thomas, professeur de chimie à Woolwich, membre de la société royale de

Londres, de celle philosophique de Dublin, et enfin de celle de Philadelphie. Parmi ses ouvrages en petit nombre, celui auquel il doit sa réputation est intitulé : *Experiments and Observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies.* L'analyse de sa doctrine sur la chaleur animale et l'inflammation des corps combustibles, quoique fort ingénieuse à certains égards, est pourtant loin de reposer sur des principes incontestables; aussi a-t-elle été vivement attaquée par Guillaume Morgan, dont l'opuscule, écrit en anglais, fut traduit en allemand et en italien avec l'ouvrage de Crawford. Ses recherches sur la matière du cancer n'ont pas répandu non plus beaucoup de lumière sur la cause et la guérison de cette horrible maladie, et l'expérience n'a pas confirmé les propriétés, pour ainsi dire merveilleuses, qu'il avait attribuées au muriate de baryte, pour la cure des affections scrophuleuse; cependant on ne peut se dissimuler que ce médecin avait de très-grands talens, et qu'il méritait la célébrité dont il jouissait lorsqu'il mourut à Lymington le 29, juillet 1795 âgé seulement de quarante-six ans.

CROLL (*Georges-Chrétien*), conseiller aulique bavarois, membre de plusieurs académies, etc.

Né le 21 juillet 1758 à Deux-Ponts, où son père fut pendant soixante-six ans recteur du gymnase, et son grand père professeur de théologie à Heidelberg et à Marbourg. Après avoir fait avec succès ses premières études sous les yeux du premier, le jeune Croll alla écouter les leçons des professeurs des universités de Halle et de Gœttingue, et devint à son retour adjoint de son père : c'était au commencement de 1753, et il avait alors à peine vingt-cinq ans. Vers cette époque plusieurs emplois avantageux lui furent proposés, entre autres la direction du gymnase de Hanovre; mais il aima mieux rester auprès de l'auteur de ses jours, dont il aidait la vieillesse, et consacrer ses talens au service de son pays, que d'accepter chez les étrangers des fonctions lucratives. En 1768 il perdit son père, auquel il succéda dans le rectorat du gymnase, dont il avait pendant quinze ans partagé avec lui l'administration; et son zèle et sa doctrine ne restèrent pas sans récompense; car le duc de Deux-Ponts le nomma son bibliothécaire, et les académies de Munich et de Manheim se l'associèrent comme membre en 1759 et 1765. Il enrichit les recueils de ces deux compagnies de plusieurs savantes *Dissertations* sur les antiquités de l'histoire germanique; et quand la société de Deux-Ponts se forma pour l'impression des auteurs classiques, Croll, qui avait été l'un des fondateurs, fut aussi un de ses plus ardens collaborateurs : les éditions des *Velleius*; de *Salluste*, de *Térence*, de *Tacite* sont dues à ses soins. En 1788, Croll, âgé de soixante ans, épuisé par de longs travaux et de grands chagrins, craignit de ne pouvoir plus suffire aux soins multipliés qu'exigeait son gymnase, et il demanda un adjoint que le prince lui accorda en lui donnant le titre de conseiller aulique et les fonctions de membre du comité des directeurs des études, distinction qui n'avait encore été accordée à aucun recteur du gymnase : il mourut le 23 mars 1790, des suites d'une apoplexie dont il avait été frappé quelques jours auparavant.

CRUIKSHANK (*Guillaume*), savant anatomiste, chirurgien et chimiste anglais, etc.

Né à Edimbourg en 1746. Il fut attiré à Londres par la réputation de Guillaume Hunter; et devint non-seulement le disciple, mais encore l'aide et l'ami de cet illustre professeur, qui en mourant lui légua son superbe muséum, à condition qu'il en partagerait la jouissance avec son neveu Mathieu Baillie, et qu'au bout de trente ans il serait livré à l'université de Glascow. Les deux possesseurs de ce précieux héritage remplirent dignement les intentions du testateur en continuant ses leçons et composant des ouvrages utiles : celui auquel Cruikshank doit principalement sa réputation parut à Londres en 1786, sous le titre d'*Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain* : cette excellente monographie fut traduite en français par M. Philippe Petit-Radel, et en allemand par Chrétien-Frédéric Ludwig, avec des notes. L'auteur, flatté de voir son ouvrage regardé comme classique, se livra à de nouvelles et importantes recherches, dont il publia ensuite le résultat dans une seconde édition. Les travaux de Cruikshank doivent être placés sur la même ligne que ceux de Mascagni, et personne ne peut raisonnablement contester à ces deux anatomistes la gloire d'avoir consigné

dans leurs écrits ce que nous connaissons de plus exact sur le système lymphatique. Cruikshank s'est également beaucoup occupé de la fièvre jaune, et il a examiné dans le plus grand détail l'origine, les symptômes et les différentes manières de traiter cette maladie : c'est aussi lui qui a constaté la propriété dont jouit le gaz muriatique de rendre inerte le virus variolique. Ce savant laborieux et modeste mourut à Londres le 27 juin 1800, âgé seulement de cinquante-quatre ans, et laissant une réputation méritée sous tous les rapports.

CUNÉGO (*Dominique*), fameux graveur italien, etc.

Né à Vérone en 1727. Il apprit les élémens du dessin et de la peinture dans l'école de Francisco Ferrari : son premier projet avait été de se consacrer à la peinture; mais il se sentit tout à coup entraîné vers l'étude de la gravure, et commença ses nouvelles études par copier les estampes des plus fameux graveurs. Le marquis Giacomo Muséli lui confia le soin de graver les médailles dont il voulait enrichir son ouvrage; et ce travail; fait à la satisfaction du noble véronais, commença la réputation de Cunégo. Un architecte anglais nommé Adams, qui se trouvait alors à Vérone, proposa ensuite à Dominique de faire avec lui le voyage de Rome, où Cunégo grava les vues des antiques édifices et des ruines fameuses, d'après les dessins de M. Clérisseau. Les grandes compositions de Michel-Ange et Raphaël exercèrent aussi tour-à tour son burin; et on trouve dans la *Scola Italica* de Gavin Hamilton vingt-deux gravures de Cunégo, faites d'après les plus fameux tableaux des peintres italiens. Appelé à Berlin pour travailler à l'Institut de gravure qu'un particulier nommé *Pascal* avait établi dans sa maison, il grava d'après Cuningham, pendant un séjour de quatre ans dans la capitale de la Prusse, tous les portraits de la famille royale : cest une des parties les plus richement traitées de l'*Iconographie moderne*; et plusieurs de ses portraits sont gravés avec un talent supérieur, les uns au burin, d'autres en manière noire. Cependant l'établissement de gravure que Pascal avait formé n'ayant pu se soutenir, Cunego revint en 1789 à Rome, où les chefs-d'œuvre des grands-maîtres occupèrent de nouveau son burin : il mourut à Rome en 1794, âgé de soisante-sept ans, et a laissé deux fils auxquels il avait enseigné les principes de son art, et qui marchent dignement sur ses traces.

D

DALLAS (*Robert-Charles*), littérateur anglais, etc.

Né à la Jamaïque où son père était médecin. Il commença son éducation à Musselburg en Ecosse, la termina à Kensington. Après avoir voyagé en Angleterre, en France et en Amérique, il s'établit difinitivement en Angleterre, où il débuta dans la carrière littéraire, par une *Histoire des Nègres-Marons*, qui fut suivie *d'œuvres mêlées* et de *romans*. On doit encore à cet auteur un ouvrage ayant pour titre : *Nouvelle conspiration contre les jésuites*, découverte et brièvement exposée, avec un précis de leur institut et des observations sur le danger des systèmes d'éducation indépendans de la religion; et enfin les traductions du français en anglais de la plupart des écrits de M. Bertrand-de-Molleville, sur la révolution française, outre celui de M. Hue sur les derniéres années du règne de Louis XVI, etc.

DASBONNE (*Abdalla*), prince syrien et officier français,

Né à Bethléem en Judée, et fils du Scheick des Bethléemites. Il faisait ses études à Rome, lorsque Napoléon l'en tira à l'âge de dix-sept ans pour l'emmener avec lui en Egypte, en qualité d'interprète. Le jeune Dasbonne fut obligé de suivre la division de Syrie, ce qui entraîna la confiscation de ses biens, et la perte de trois de ses parens, qui furent décapités après la retraite des Français. De retour en Europe, il embrassa la carrière militaire; et il était déjà lieutenant-colonel de la Garde-Impériale lorsqu'il fut blessé grièvement aux environs de Paris, dans la campagne de 1814. Il témoigna depuis le désir d'être présenté au roi, et de lui offrir le tribut de ses senti-

mens comme un digne héritier des Lusignans; et Sa Majesté eut la bonté de le recevoir le 28 juillet 1816, et de s'entretenir avec lui de ses campagnes, et de la Terre-Sainte, sa patrie: elle le décora aussi de la croix de Saint-Louis. M. Dasbonne est également chevalier de la Légion-d'Honneur.

DAVERHOULT (*Jean-Antoine*), Hollandais, député à l'assemblée législative de France, etc.

Né en Hollande. Il prit une part très-active aux troubles qui éclatèrent dans les Provinces-Unies en 1787, et fut ensuite contraint de quitter son pays pour se réfugier en France, où il fut nommé en 1790 membre du département des Ardennes, puis élu l'année suivante député de ce département à la législature. Le 27 novembre 1791, il pressa l'assemblée d'exiger des électeurs de Trèves et de Mayence la dissolution des corps d'émigrés qui se rassemblaient chez eux; s'opposa le 16 décembre à la mise en accusation du cardinal de Rohan, attendu sa qualité de prince d'empire; et obtint les honneurs de la présidence le 8 janvier 1792. Il s'unit plus que jamais au parti modéré; devint un des fondateurs *du club des Feuillans;* combattit vigoureusement *Brissot* et les *Girondins*, qui voulaient faire déclarer la guerre à l'Autriche; annonça que l'empereur Léopold en voulait moins à la constitution française qu'à la philosophie; et demanda qu'on laissât aux lumières le soin d'éclairer l'univers. Il défendit ensuite M. de la Fayette contre les clameurs des Jacobins; et bravant aussi les murmures de l'assemblée, il parla le 21 juin 1792 avec beaucoup de force sur les attentats commis la veille contre Louis XVI. Le 1er juillet il fit rendre un décret répressif contre les sociétés populaires; revint de nouveau le 13 sur les attentats du 20 juin; et insista vainement alors pour la punition de *Manuel* et de *Pétion*. Ses efforts ayant été inutiles, il donna le même jour sa démission de membre de l'assemblée nationale, en annonçant qu'il se rendait à l'armée, où il avait obtenu le grade de colonel; et fut arrêté peu de jours après au moment où il voulait émigrer: il se brûla la cervelle pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, et termina ainsi une vie qu'il aurait sans doute voulu perdre en défendant la liberté.

DELIUS (*Henri-Frédéric*), minéralogiste saxon, etc.

Né le 8 juillet 1720, à Wernigerode, en Saxe, où il fit son cours d'humanités et commença l'étude de la théologie. La lecture de quelques ouvrages de médecine lui ayant inspiré du goût pour cette science, il résolut de s'y consacrer spécialement, et suivit néanmoins pendant deux années les leçons de littérature, de droit, et surtout celles de médecine, au Gymnase d'Altona. Le prince royal de Danemarck étant venu visiter cet établissement, Delius lui offrit, au nom des étudians, un *poëme* de sa composition qui n'était pas sans mérite; et il soutint avec succès quelque temps après une thèse présidée par le professeur Cilano. Il se rendit immédiatement à l'université de Halle, d'où, pour perfectionner son éducation médicale, il passa une année à Berlin, où l'anatomie et la chirurgie étaient alors enseignées plus particulièrement. De retour à Halle, il soutint sans président sa dissertation inaugurale : *De consensu pectoris cum infimo ventre;* fut revêtu du doctorat; et exerça d'abord son art dans sa ville natale. Nommé en 1747 médecin-physicien adjoint à Bayreuth, il obtint aussi en 1749 une chaire à l'université d'Erlang, puis le titre de conseiller en 1750 : il avait déjà été accueilli en 1742 par la société allemande de Halle, et il le fut depuis successivement par celle royale de Gœttingue, et par les académies de Montpellier et de Rouen. Elu en 1747 membre de l'académie des curieux de la nature, il en fut proclamé président en 1788; et comme les attributs de cet emploi n'étaient pas purement scientifiques, et qu'ils conduisaient même à des distinctions civiles, Delius fut en conséquence créé noble de l'empire, conseiller, archiâtre impérial, comte palatin, etc.; mais il ne jouit que trois ans de ces dignités éminentes, et mourut le 22 octobre 1791, âgé de soixante-onze ans. Les écrits de ce médecin distingué sont extrêmement nombreux, et cependant il n'en est pas un seul d'une étendue considérable, ou d'une importance majeure : nous croyons faire plaisir au lecteur en lui épargnant leur énumération.

DELUC (*Jean-André*), célèbre naturaliste génevois, membre de presque toutes les académies de l'Europe, etc.

Né en 1727, à Genève, où il faisait partie du conseil des deux-cents à l'époque où éclata la fameuse querelle au sujet de J.-J. Rousseau, qu'il voulut vainement réconcilier avec sa patrie, M. De-

luc visita successivement la plus grande partie de l'Europe avec les yeux et le zèle d'un savant : il s'est particulièrement attaché à accorder ses observations avec les traditions religieuses; aussi ses ouvrages n'ont-ils pas été moins bien accueillis des théologiens que des savans. Il professa pendant quelque temps la philosophie et la théologie à l'université de Gœttingue; reçut en Angleterre le titre de lecteur de la reine; et fut aussi élu membre de la société royale de Londres : M. Deluc était en outre associé de la plupart des académies savantes de l'Europe. Son cabinet d'histoire naturelle, à Genève, attira long-temps l'attention des voyageurs, et ses observations sur la physique, particulièrement sur le baromètre et le thermomètre, sont peut-être encore plus curieuses que celles qu'il a faites sur la géologie; du moins ont-elles été d'une utilité plus directe. On peut dire de M. Deluc que la moitié de sa vie a été employée aux observations : c'est la partie vraiment utile de sa carrière. Cependant nous devons convenir que dans sa vieillesse il a plus raisonné qu'observé; et qu'au lieu de faire faire un pas à la science, il l'a peut-être laissée en arrière. Les ouvrages de ce célèbre naturaliste sont si nombreux qu'ils formeraient à eux seuls presque un catalogue, si on voulait les énumérer, et surtout s'il s'agissait de citer toutes les *Dissertations* qu'il a insérées dans les recueils des mémoires des académies et dans les journaux des sciences : il mourut en 1817 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et fut universellement regretté.

DELUC (*Guillaume-Antoine*), fameux physicien et géologue génevois, etc.

Né aussi à Genève en 1729, et frère cadet du célèbre Deluc, objet de l'article précédent. Il montra dès son enfance un tel goût pour l'histoire naturelle, qu'à l'âge de quatorze ans il s'était formé une collection considérable de production relatives à cette science. Il partagea avec ardeur les travaux de son frère; parcourut avec lui les Alpes génevoises, où ils firent des observations qui rectifièrent leurs idées sur la théorie de la terre; et recueillirent en même temps un grand nombre d'objets curieux, dont Antoine Deluc enrichit son cabinet, qu'il chercha toute sa vie à augmenter. Il visita en 1756 et 1757 le Vésuve, l'Etna et l'île de Vulcano, d'où il rapporta une belle collection de produits volcaniques de laquelle il a rédigé le catalogue raisonné : il a aussi consacré beaucoup de temps à l'étude des coquillages fossiles, dont il a déterminé les analogues vivans au nombre de plus de cent espèces. Antoine Deluc n'a point écrit de grands ouvrages; mais beaucoup d'observations, insérées dans les *Recherches sur les modifications de l'Atmosphère*, et dans les *Lettres physiques* de son frère, lui appartiennent. Il a en outre publié vingt-un mémoires dans le *Journal de Physique*, depuis 1798 jusqu'en 1804; treize dans la *Bibliothèque Britannique* depuis 1800 jusqu'à 1809; et six dans le *Mercure de France* pendant 1806 et 1807 : ces mémoires sont tous relatifs à la minéralogie, et principalement à la géologie : il y réfute courageusement et avec une grande force de logique les systèmes modernes, dont les conséquences lui semblaient opposées à l'ordre que son esprit reconnaissait dans les œuvres de la création. On trouve dans tout ce qu'il a écrit un observateur exact et attentif; et son style, remarquable par une simplicité élégante, se ressent de la clarté de ses idées. Ant. Deluc s'est fait admirer également par sa passion pour la musique, et par son goût pour l'étude des médailles, dont il avait aussi formé une riche collection. Il mourut à Genève le 26 janvier 1813, âgé de soixante-treize ans environ, et avait été comme son frère membre du conseil des deux-cents de cette ville.

DEMOOR (*N.*), avocat belge, membre du corps-législatif de France, etc.

Né dans la Belgique, où il concourut à la révolution de cette contrée en 1787. Il embrassa aussi la cause de la liberté française; contribua de tout son pouvoir à la réunion de son pays à la république, et devint ensuite président du département des Deux-Nèthes. Elu député de ce département au conseil des Cinq-Cents en mars 1798, il y combattit l'impôt sur le tabac; appuya le projet pour la confiscation des biens des déportés fugitifs, auquel il ajouta des articles additionnels contre les prêtres déportés ou déportables; et parla plusieurs fois avec beaucoup de force sur la situation critique des départemens réunis. Après le 18 brumaire, il ne fut pas compris dans le nouveau corps législatif, et resta quelque temps sans fonctions; mais il fut néanmoins nommé juge au tribunal criminel des Deux-Nèthes, et exerça plus tard les fonctions de procureur-général près la même cour : il fut aussi décoré de la

croix de la Légion-d'Honneur le 26 mai 1810. Lors de la recomposition des tribunaux en 1811, Demoor fut nommé substitut du procureur-général près la cour de Bruxelles, pour le service des cours d'assise et spéciale; et cessa ses fonctions à l'époque de la dissolution des autorités françaises en 1814. Depuis ce moment M. Demoor a cessé de paraître sur la scène politique.

DESSAIX (le comte *Joseph-Marie*), piémontais, lieutenant-général au service de France, etc.

Né à Thonon en Savoie le 24 septembre 1764, et fils d'un médecin généralement estimé dans sa province, Il prit dabord à Turin le grade de docteur en médecine; et vint ensuite à Paris pour se perfectionner dans cet art. En 1789 il entra dans la garde nationale parisienne, et retourna en 1791 dans son pays, qu'il tenta, dit-on, vainement, alors de révolutionner. Poursuivi vivement par ordre du roi de Sardaigue, il vint chercher un asile en France, et présenta au mois d'août 1792 à l'assemblée nationale législative, le plan d'organisation d'un corps étranger sous le nom *de légion des Allobroges*, dont il obtint ensuite le commandement après le général Doppet. Au mois de juin 1793 Dessaix fut employé avec sa légion contre les Marseillais qui s'avançaient pour se réunir aux Lyonnais (insurgés contre la Convention), qu'il battit sur la Durance; fut de là envoyé au siége de Toulon, où il reçut une blessure; et refusa alors, des représentans du peuple en mission près de cette armée, le grade de général de brigade, préférant commander un corps qui commençait à se distinguer. L'année suivante il servit sur les frontières d'Espagne, et commanda successivement l'avant-garde de la division du Mont-Libre et celle de la Vallée-l'Arau. Employé peu après à l'armée d'Italie, son corps fut le premier qui passa le pont de Lodi, après celui des grenadiers, et cette circonstance lui fournit une nouvelle occasion de déployer son courage. L'ennemi menaçant bientôt après de faire une diversion sur Vérone, Dessaix se précipita avec dévouement sur le gros de l'armée autrichienne pour arrêter sa marche et donner aux colonnes françaises le tems d'arriver; mais il fut fait prisonnier avec toute sa troupe, et emmené en Hongrie, où il resta sept mois. Après avoir été échangé, il revint en Italie, et fut élu, en mars 1798, député du Mont-Blanc au conseil des Cinq Cents. Le colonel Dessaix se prononça dans cette assemblée pour le parti démocratique, et publia ses opinions dans le journal républicain dit des *Hommes libres*, qui parut même sous son nom. Exclu du corps législatif après le 18 brumaire, auquel il s'était montré contraire, ainsi que le lui prescrivaient son devoir et ses principes politiques, il resta quelque temps proscrit, et retourna enfin à son corps en 1800. Il servit dans l'armée *Gallo-Batave*; commanda ensuite la ville de Francfort, où il se conduisit avec autant de générosité et de modération, que le sénat de cette ville lui en témoigna publiquement sa satisfaction: il obtint depuis le commandement de la place de Bréda, d'où il remporta les mêmes témoignages, et fit partie de l'expédition d'Hanovre, où il fut encore promu malgré lui au grade de général de brigade. Il se distingua de nouveau dans les campagnes de 1805, 1806 et 1807; fut cité avec éloge les 7 et 8 mai 1809, dans les bulletins de l'armée d'Italie, pour sa conduite au passage de la Piave et du Tagliamento; se vit élevé le 9 juillet au grade de général de division; et alla présider le collége électoral de Thonon pour la session de 1809. Après la paix de Vienne, il rentra en France, et fut nommé, en 1810, commandant d'Amsterdam. Décoré, le 30 juin 1811, de la croix de grand-officier de la Légion-d'Honneur, il reçut aussi peu de temps après le titre de comte; fut employé dans la funeste campagne de Russie; et se signala surtout au combat de Mohilow, où il fut encore blessé. Il commanda également la place de Berlin au commencement de 1813; mais il fut enfin obligé de quitter l'armée pour aller rétablir sa santé délabrée et dans le plus mauvais état. Le général Dessaix, quoiqu'à peine convalescent, lors de l'invasion des alliés en janvier 1814, se mit à la tête de la levée en masse du département du Mont-Blanc, à laquelle il adressa aussitôt une proclaclamation énergique; et força l'ennemi d'évacuer Chambéri, où il entra lui-même le 19 février, après avoir occupé les Echelles et Montmeillan: le conseil général du département lui vota alors des remercimens, ainsi qu'au général Marchand, pour avoir délivré le pays *des bandes autrichiennes*. Il se porta ensuite sur Genève, dont il était aussi sur le point de s'emparer, lorsque la

chute de Napoléon termina les hostilités. Après le 20 mars 1815, le général Dessaix fut pourvu du commandement d'une division de l'armée des Alpes, et fit cette courte campagne sous le maréchal Suchet. Il quitta la france aussitôt la dissolution de l'armée Française, et se réfugia dans le pais de Gex, avec l'autorisation du général autrichien baron de Frimont; mais les généraux suisses que la présence d'un militaire français offusquaient sans doute, l'obligèrent bientôt d'en sortir; et il fut arreté à Thonon au mois de mai 1816, puis conduit quoique malade au fort de Fénestrelles. Il y resta détenu jusqu'au mois de septembre, époque où, d'après les vives sollicitations des ambassadeurs étrangers dans le pays desquels le général Dessaix avait autrefois commandé, il fut remis en liberté par ordre du roi de Sardaigne, redevenu son souverain : il habite aujourd'hui Ferney, dans le pays de Gex.

DEVAUX (*Pierre*), officier général, etc.

Né en Allemagne, où il fit ses études, et fils naturel du prince Charles de Lorraine. Il était encore très-jeune au moment de la révolution française, époque où il vint à Paris pour chercher fortune. Il se lia avec Dumourier, qui, après l'avoir accueilli favorablement, le prit pour son aide-de-camp, et l'emmena à l'armée du nord, où il obtint ensuite le grade d'adjudant-général. Attaché à la personne de ce général, son protecteur et son ami, il partagea ouvertement ses opinions politiques, mais n'ayant pas été assez heureux pour l'imiter dans sa fuite, il fut arrêté à Lille le 6 avril 1793, puis conduit à Paris, et de là envoyé par devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 27 mai suivant, comme traitre à la patrie, et complice de son général, etc.

DEYVERDUN (*George*), historien suisse, etc.

Né à Lausanne, vers 1735. Il se lia d'amitié avec Gibbon lorsque cet homme célèbre fut envoyé sur le continent en 1753, et ils firent ensemble différentes études littéraires. En 1761, la dissipation d'un patrimoine honnête par un père imprévoyant obligea Deyverdun d'en appeler à son industrie; et il passa en Allemagne, où il fut chargé de l'éducation du petit-fils du margrave de Schewdt, de la famille royale de Prusse. Une passion malheureuse, quoique honorable, lui fit quitter cette cour; et il se rendit en Angleterre dans l'intention et avec l'espérance de trouver quelque place lucrative et honnête. Après un assez long temps, pendant lequel les deux amis travaillèrent en commun, Gibbon procura à Deyverdun une place de commis dans un bureau de l'un des secrétaires d'état; et l'Anglais ayant formé presque aussitôt le projet d'écrire l'histoire des révolutions de Suisse, Deyverdun lui traduisit de l'allemand différens ouvrages qui devaient servir de matériaux à l'historien. Deyverdun fut ensuite nommé gouverneur de sir Richard Worsley, qu'il accompagna dans ses voyages; et après avoir parcouru l'Europe avec différens autres Anglais, il revint enfin s'établir à Lausanne, où Gibbon étant venu le joindre, il eut la douleur de perdre son ami le 4 juillet 1789. « Par ses dernières volontés, il » me laissa, dit Gibbon, l'option ou » d'acheter sa maison et son jardin, ou » d'en conserver la possession durant » ma vie, soit en payant une somme » stipulée, soit en faisant une rente mo- » dérée à son parent et son héritier. » On a de M. Deyverdun des *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne pour l'an* 1767 : un volume *pour l'an* 1768 parut en 1769; et les matériaux d'un troisième volume étaient prêts quand Deyverdun partit avec sir Richard Worsley. Le premier article du premier volume sur l'*histoire de Henri II*, par mylord Lyttleton, est de Gibbon; l'article suivant, sur le nouveau guide de Bath, est de Deyverdun; mais à cela près, il était impossible à Gibbon lui-même de faire la part des deux associés. « Dans nos travaux communs, disait-il, » nous écrivions et corrigions tour à » tour. » On doit encore à Deyverdun un *Werther*, traduit de l'allemand; et quelques articles signés *D.......*, dans les *Mélanges helvétiques de* 1782 *à* 1786 : il a aussi été l'éditeur de *Caroline de Lichtfield*, de Mme de Montolieu.

DIANA (*Paolo*), fameux violoniste napolitain, etc.

Né à Crémone vers 1770. Il arriva à Naples à l'âge de douze ans, et fut reçu au conservatoire *della Pieta*, où il cultiva le violon, sur lequel il était déjà d'une force étonnante. Livré presqu'à lui-même pour l'étude de cet instrument, la nature le guida peut-être mieux que ses maîtres, et le doua d'une hardiesse extraordinaire pour la difficulté,

d'une imagination riche et fleurie pour l'improvisation, et enfin d'une expression rare pour l'exécution de l'adagio : voici un trait qui peint l'originalité de son caractère. Forcé de quitter Naples, alors en guerre avec la France, il vint à Milan, et se présenta à Rolla pour recevoir ses leçons. Celui-ci, reconnaissant en lui un talent supérieur qui n'avait plus besoin de guide, s'y refusa, et le Crémonois se borna alors à le prier de lui donner au moins quelques avis en composition; mais il ne fut pas plus heureux dans cette seconde tentative. Choqué d'une obstination qu'il regardait comme une insulte, il chercha et trouva bientôt l'occasion de s'en venger. Rolla composait alors un concerto qu'il devait exécuter dans une solennité prochaine. Diana, qui en fut instruit, épia pendant plusieurs jours les momens que l'autre étudiait, et copiant sous ses fenêtres les idées musicales qu'il put recueillir, il s'en fit un canevas pour un concerto. Trois jours avant la fête dont on a parlé plus haut, Diana annonça aussi le désir de se faire entendre dans une église, comme c'est l'usage en Italie; les professeurs y accoururent en foule : Rolla lui-même était du nombre des écoutans : mais quel fut son étonnement de reconnaître, à mesure que Diana jouait, les idées du concerto qu'il préparait depuis long-temps, et quil fut obligé de changer. On ne connaît pas d'ouvrage de Diana; cependant on peut assurer que c'est un des violons les plus remarquables que l'Italie ait produits : il est actuellement à Londres, où il dirige l'orchestre du Concert des Amateurs.

DIESBACH (*Jean*), savant jésuite bohémien, etc.

Né à Prague en 1729. Il fut successivement professeur à Olmutz, à Brunn, à Prague, à Vienne, etc., et enseigna les mathématiques à l'archiduc François, aujourd'hui empereur d'Autriche : il mourut le 2 décembre 1792, âgé de soixante-trois ans. Ses ouvrages principaux sont connus sous ces titres : *Institutiones philosophicæ de corporum attributis; Exegesis entomologica de Ephemerarum apparitione; Tabularium boemo genealogicum Bohuslai Balbini;* et enfin *Bohuslai Balbini syntagma Kolowratiacum*, etc.

DILLON (le comte *Arthur* de), Irlandais, officier-général, député aux états-généraux, etc.

Né le 3 septembre 1750 à Braywick, en Angleterre d'une famille illustre et connue dans les fastes de l'histoire. Il devint colonel au service de France presque en naissant; c'est-à-dire le 3 septembre 1753; et servit dans les colonies à la tête de son régiment pendant la guerre d'Amérique, où il se distingua par son courage et ses talens militaires. Il contribua particulièrement à la prise de la Grenade, de Saint-Eustache, de Tabago et de Saint-Christophe, dont il fut gouverneur après avoir effectué sa retraite de Savannah : il reçut à cette occasion un témoignage bien flatteur du célèbre lord Thurlow, grand chancelier d'Angleterre. En effet, lorsqu'à la paix on restitua Saint-Christophe à ses anciens maîtres, le comte Arthur Dillon fit un Voyage à Londres; et il venait d'être présenté à la cour quand le chancelier, traversant le cercle, alla droit à lui, et lui adressa ces mots : « M. le comte, » nous vous connaissions bien pour un » brave et habile militaire, mais nous » ne vous savions pas si bon jurisconsulte : nous avons revu et confirmé » tous vos jugemens et toutes vos ordonnances. » De retour en France le comte Arthur eut la promesse du gouvernement de la Martinique, mais il dut passer auparavant par celui de Tabago qu'il garda trois ans; et fut élu en 1789 député de la Martinique aux états-généraux, où il embrassa le parti de la liberté. Il vota cependant plusieurs fois dans un sens opposé aux vues des patriotes; parla même de temps en temps en faveur des ministres; contraria très-souvent les idées de ses collègues sur les colonies; et s'éleva aussi contre les gens de couleur. Ayant pris en juin 1792 le commandement de l'armée du Nord, il fit prêter à ses troupes, après la journée du 10 août, un nouveau serment de fidélité à la loi et au roi; et vint cependant à bout d'excuser cette action auprès des commissaires qu'on envoya pour le destituer. Il continua même d'être employé aux armées; passa ensuite sous les ordres de Dumourier, auquel il commandait auparavant; et contribua puissamment à la défaite des Prussiens en Champagne. Il fit aussi le siége de Verdun, époque à laquelle il fut dénoncé de nouveau, et écrivit à la Convention pour demander l'examen de sa conduite. Mais plus guerrier que politique, ne pouvant ni résister à l'attrait de la gloire militaire, ni supporter le gouvernement pour lequel

il se battait; agité tour à tour par la haine d'une invasion étrangère, et par la douleur de la monarchie renversée, il devint impossible que sa conduite ne se ressentit pas de la contradiction des principes et des sentimens qui le dominaient alternativement; aussi fut-il enfin rappelé, destitué, puis décrété d'arrestation au commencement de 1793. Il sollicita alors et ne put obtenir la permission de passer aux Iles; fut ensuite, par ordre du comité de salut public, conduit au Luxembourg, et défendu vainement par Camille Desmoulins devant le tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort comme conspirateur le 14 avril 1794, à l'âge de quarante-quatre ans.

DILLON (*Théobald* comte de), Irlandais, maréchal-des-camps et armées du roi, etc.

Issu de la même famille que le précédent. Il était colonel à l'époque de la révolution, pour laquelle il se prononça d'abord; et ne tarda pas à être élevé au grade de maréchal-de-camp. Envoyé en Flandres en 1792, il fut chargé vers la fin d'avril de sortir de Lille avec un corps de troupes, et d'aller attaquer Tournay; mais il rencontra à Quiévrain une avant-garde autrichienne qui mit sa petite armée en déroute par l'effet d'une terreur panique. Accusé aussitôt de trahison par ses soldats qui avaient fui lâchement, il fut ensuite indignement massacré par eux, malgré les efforts de quelques officiers, qui attestaient son innocence et qui voulaient le soustraire à la rage de ces furieux.

DIMSDALE (*Thomas*), fameux médecin anglais, membre du parlement, de la société royale de Londres, etc.

Né dans le comté d'Essex, en 1712, d'une famille de *quakers*, dont l'aïeul avait été l'un des fondateurs de l'état de Pensylvanie, avec Guillaume Penn. Dimsdale commença sa carrière médicale par la chirurgie militaire, qu'il exerça en Allemagne sous le duc de Cumberland. A la paix il revint en Angleterre, où il professa la médecine à Hertford; et se rendit bientôt célèbre par les succès qu'il obtint dant l'inoculation de la petite-vérole, dont il fut dès lors le plus ardent propagateur. Sa grande réputation l'ayant fait appeler en Russie en 1768 pour inoculer la princesse Catherine et le grand-duc Paul, l'impératrice lui témoigna sa reconnaissance en le créant tout à la fois baron, conseiller-d'état et premier médecin: elle le combla aussi de présens, et lui fit une pension viagère, lorsqu'il revint en Angleterre, où la société royale de Londres le reçut aussitôt au nombre de ses membres. Dimsdale retourna en Russie en 1781 pour inoculer l'empereur actuel de Russie et le grand-duc Constantin; et il fut à son retour élu membre de la chambre des communes. Il cessa de pratiquer la médecine en 1784, ayant perdu l'usage de ses yeux par deux cataractes; mais Wenzel lui ayant fait l'opération par la suite, il recouvra la vue; et mourut à Hertford, le 30 décembre 1800, âgé de quatre-vingt-huit ans. Depuis plusieurs années il vivait dans la retraite, ayant quitté les affaires et renoncé à l'exercice de sa profession. Ses écrits, dont la plupart ont trait à l'inoculation, jouirent d'une grande estime et ont beaucoup contribué à la propagation de cette pratique.

DIONISI (*Philippe-Laurent*), littéteur romain, etc.

Né à Rome en 1711. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir fait des études distinguées; obtint ensuite un bénéfice dans la basilique du Vatican, et se rendit très-savant dans les langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que dans la connaissance des anciens canons et de tout ce qui appartient à l'érudition ecclésiastique. Il eut également la plus grande part à la formation du *Bullario Vaticano*; et tout ce qui est relatif aux monastères, et même à l'intérieur de la ville de Rome, est dû à ses soins: la préface de ce bullaire est aussi entièrement de sa composition. Son travail ayant été critiqué dans le journal *De' Letterati* de Rome, il y répondit par un opuscule complètement justificatif. Indépendamment de ces monumens du savoir de Dionisi, on a encore de ce littérateur deux ouvrages intitulés: *Sacrarum Vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*; et *Antiquissimi vesperarum paschalium ritus expositio; De sacro inferioris ætatis processu dominicæ resurrectionis Christi ante vesperas in vaticanæ basilicæ usitato conjectura*: il a aussi laissé en manuscrits des *Mémoires* sur plusieurs bénéficiers de l'église vaticane; trois *lettres* sur la topographie de cette basilique, où il se plaignait de ce qu'un auteur moderne, M. François Cancellieri, l'avait bouleversée dans son ouvrage; et enfin beaucoup de *notes* sur un ouvrage, alors inédit, de monseigneur Centelori: Dionisi mourut à

Rome le 11 mars 1789, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

DOBNER (*Gélase*), historien bohémien, etc.

Né à Prague, en 1749. Il se consacra de bonne heure à l'instruction publique dans la congrégation des écoles pies; et enseigna successivement dans les colléges de son ordre, à Leibnick, à Vienne, à Schlan et à Prague, où il fut recteur de l'université, et où il mourut le 24 mai 1790, âgé seulement de quarante-un ans. Il a laissé, sur l'histoire de Bohême et de Moravie, des ouvrages précieux par l'étendue des recherches et par la critique judicieuse qui y règne. Ses *Monumens historiques de Bohême* tiennent en effet la première place parmi les écrits de ce genre; et il a aussi publié un grand nombre de *Chroniques*, de *Diplômes*, et d'autres documens inédits, dont le plus précieux est la *Chronique de Konigshof*: Freher en avait inséré la seconde partie dans sa collection des écrivains bohêmiens, publiée à Hanau en 1602; mais depuis cette époque toutes les recherches faites pour découvrir l'ouvrage entier avaient été inutiles, lorsqu'enfin on le trouva dans les archives d'Iglau, d'où le magistrat de cette ville le fit parvenir à Dobner. Après les monumens historiques, on place assez généralement l'édition de la chronique de Hagek, que Dobner a publiée en latin jusqu'à l'an 1198, avec des notes savantes, où l'on trouve encore un grand nombre de diplômes, d'inscriptions et autres documens également inédits. Le premier volume intitulé: *Prodomus*, contient une discussion profonde sur l'origine de la nation bohemienne; et on rencontre dans le troisième, où il est question du baptême de Borsiwoy, des détails intéressans sur Cyrille et Méthodius, que l'on regarde comme les premiers apôtres de la Bohême: plusieurs autres ouvrages de Dobner ont aussi mérité l'attention des savans et justifié la réputation qu'il s'était acquise parmi eux.

DOBRITZHOFFER (*Martin*), jésuite allemand, etc.

Il alla comme missionnaire au Paraguay, où le général de la compagnie pouvait, en vertu d'une permission accordée par le roi Philippe V, en 1735, envoyer un quart des religieux nés dans d'autres pays que l'Espagne; et après vingt-deux ans de pénibles travaux, Dobritzhoffer revint en Europe, où il publia un ouvrage intitulé: *Historia de Abiponibus equestri bellicosaque Paraquariæ natione*, avec cartes et figures. Le premier volume, qui est le plus intéressant, comprend la description des gouvernemens du Paraguay, de Buénos-Ayres, de la Terre des Missions, du Tucuman et du Chaco: tout ce qui concerne la géographie physique et civile et l'histoire naturelle du pays y est traité dans le plus grand détail. Le second volume donne la description des Abipons, nation guerrière du Chaco, et celle de leur pays; et enfin le troisième offre l'histoire des mêmes Abipons et des colonies établies chez eux. On ne peut lire la relation de ces établissemens sans admirer la fermeté inébranlable, la patience des missionnaires pour convertir les peuples sauvages de l'Amérique méridionale, leur dévouement pour les instruire, et enfin leur adresse pour les gouverner, mais il faut convenir en même temps que ces religieux se sont plus occupés d'enseigner à leurs néophytes la pratique des cérémonies de l'église que de les pénétrer de la connaissance des préceptes de la religion chrétienne, seuls capables de former leur esprit et leur cœur. L'histoire des Abipons de Dobritzhoffer est, comme celle du Paraguay, par le père Charlevoix, plutôt destiné à prôner les faits de la compagnie de Jésus qu'à donner des lumières sur les pays et les peuples dont il est question: ces derniers objets ne sont réellement qu'accessoires pour eux. Dobritzhoffer, en exaltant le mérite de ses confrères, a eu surtout pour but de faire voir de quelle énorme injustice on s'était rendu coupable en supprimant sa compagnie. Son livre, quoiqu'important pour l'histoire, est néanmoins rédigé avec peu d'ordre; et s'il faut en croire don Félix Azara, qui avait long-temps résidé au Paraguay, Dobritzhoffer, de retour dans sa patrie, a rédigé avec beaucoup de prolixité ce qu'il avait entendu dire à Buénos-Ayres où à l'Assomption; mais il n'a jamais pénétré dans l'intérieur du pays et n'a rien observé par lui-même: ce jésuite mourut le 17 juillet 1791, dans un âge assez avancé.

DODSON (*Michel*), savant avocat anglais, etc.

Né à Malborough, dans le comté de Wilt, en 1732. Il se distingua par la sagesse des conseils plutôt que par les qualités brillantes de l'orateur; et on lui dut en 1776 une seconde édition, perfectionnée et augmentée, de l'ouvrage

de Foster, intitulé : *Rapport sur quelques procédures de la commission pour le jugement des rebelles du comté de Surrey, en 1746*, etc. Nommé en 1770 l'un des commissaires des banqueroutes, il occupa cette charge jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1799, dans la soixante-septième année de son âge. Son étude favorite était celle des saintes écritures, et il était en conséquence membre d'une société instituée en 1783 pour propager l'étude de la Bible. On trouve, dans les *Commentaires* et *Essais* publiés par cette société, quelques écrits de sa composition, entre autres des *Fragmens d'Isaïe*, qu'il avait traduits, avec des remarques : il publia aussi, en 1790, une traduction complète d'Isaïe, avec des notes, pour faire suite à celle du docteur Lowth; et des *Observations* sur quelques parties de la traduction et des notes de ce savant évêque. On a encore de Dodson la *Vie de sir Michel Foster*, son oncle.

DŒDERLEIN (*Jean-Christophe*), célèbre théologien allemand, etc.

Né à Windsheim en Franconie, le 20 janvier 1746. Après avoir reçu dans le collége de cette ville une instruction solide, non seulement dans les humanités, mais aussi dans plusieurs des langues orientales, les mathématiques et l'histoire, il passa, en 1764, à l'université d'Altdorf où il acheva ses études et prit ses degrés. Rappelé en 1768 à Windsheim pour y exercer le ministère de diacre dans la principale église, il consacra le loisir que lui laissait cet emploi à la lecture des pères et des théologiens, et se traça ainsi à lui-même la carrière dans laquelle il devait un jour se rendre si celèbre. Il s'était déjà fait connaître par quelques opuscules de critique sacrée, lorsqu'il fut appelé à l'université d'Altdorf, en 1772, pour y remplir la dernière chaire de théologie. Pendant vingt années qu'il demeura attaché à cette université, il publia un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue sa traduction latine des *Prophéties d'Isaïe*, faite d'après le texte hébreu, et accompagnée de notes critiques, qui fut suivie d'une traduction allemande des *Proverbes de Salomon*, et d'un traité complet de *Dogmatique*. Il continua aussi l'édition des *Notes de Grotius sur l'ancien Testament*; et les *Supplémens sur les livres poétiques*, qu'il donna en 1779, ne contribuèrent pas peu à accroître sa réputation : le ministère de la chaire l'occupait aussi beaucoup; et il publia un assez grand nombre de *sermons*. Attaché à Altdorf par un sentiment de reconnaissance et par la considération dont il y jouissait, il refusa plusieurs propositions de diverses universités qui désiraient l'attirer dans leur sein; cependant celle de Jéna parvint enfin à se l'attacher en 1782, et il y remplit la seconde chaire de théologie, dans laquelle il succéda au fameux critique *Griesbach*, qui passait à la première. Les avantages que lui fit cette université le fixèrent pour toujours à Jéna; et il rejeta constamment depuis lors toutes les offres qui lui furent faites, même celles de l'université de Gœttingue. Il continua à enrichir la littérature sacrée et la théologie de divers ouvrages, tels qu'une traduction en allemand de l'*Ecclésiaste* et *du Cantique des Cantiques*. Il eut aussi la principale part à l'édition critique du texte hébreu de la *Bible*, qui parut sous son nom et sous celui de Jean-Henri Meisner : sa *Bibliothèque théologique*, écrite en allemand, publiée de 1780 à 1792, et qu'il continua sous le titre de *Journal théologique*, en la même langue, fournit encore une nouvelle preuve de son infatigable activité. Dœderlein, excédé par un travail continuel, mourut à Jéna le 2 décembre 1792, à l'âge de quarante-sept ans. Il doit être compté parmi les savans qui ont le plus contribué à introduire en Allemagne le nouveau système théologique qui règne aujourd'hui dans le plus grand nombre des universités luthériennes; système directement opposé aux opinions et à l'enseignement des premiers réformateurs et qu'ils eussent envisagé comme le renversement du christianisme. Néanmoins Dœderlein n'a jamais porté les conséquences de ce système aussi loin que l'ont fait, dans la dernière partie du dix-huitième siècle, plusieurs théologiens : il n'ambitionnait pas la réputation de novateur, qu'il redoutait au contraire; et il émit toujours ses opinions avec beaucoup de réserve. Il sembla même, vers la fin de sa vie, voir avec quelque inquiétude les conséquences qu'on tirait des *idées libérales* en religion, et vouloir faire quelques efforts pour en arrêter les progrès ultérieurs; mais la mort l'en empêcha. Une mémoire heureuse, une imagination vive, une érudition solide, une grande facilité à saisir les questions et à les envi-

sager sous tous leurs points de vue, joints à un style facile et élégant, caractérisent en général les écrits de ce savant, dont le principaux ouvrages ont été analysés plus haut.

DUDLEY (sir *Henri* Bate), baronet anglais, chancelier de Ferns en Irlande, recteur de Willingham, etc.

Issue d'une honorable famille du nom de Bate. Il prit le nom du Dudley, pour se conformer à la volonté d'un ami qui lui laissa un héritage; fut élevé à Oxford, où il étudia avec distinction; et fut pourvu de bonne heure d'une cure dans le comté de Surrey. En 1775, il fut intéressé dans le journal appelé *Morning-Post*, qu'il quitta en 1780, pour créer le *Morning-Herald*, dont il est encore aujourd'hui propriétaire. Il acheta ensuite le droit de patronage de la cure de Bradt Well *juxtà mare*, où il dépensa près de trente mille livres sterling en améliorations; et obtint depuis la médaille d'or de la société des arts, pour avoir mis en culture une grande étendue de terrein qui avait été occupé par la mer. Il fut nommé peu après chancelier prébendaire de Ferns en Irlande, puis recteur de Willingham, dans le comté de Suffolck, et enfin créé baronet. Malgré son état, M. Dudley a soutenu plusieurs *duels*, dont il s'est tiré avec honneur; et on le trouve toujours prêt à rendre raison de cette manière à ses adversaires quels qu'ils soient. Il a publié différentes pièces de théâtre estimées, entre autres l'opéra comique du *Bûcheron*, imité de Guichard, et quelques écrits sur les affaires publiques.

DUGNANI (*Antoine*), cardinal de la Ste.-Eglise romaine, évêque de Sabina, etc. (Voyez son article tome Ier, page 141), et ajoutez :

Il mourut à Rome, le 9 octobre 1818, âgé de soixante-dix ans environ; et fut généralement regretté pour ses vertus et son humanité.

DUNKER (*Balthazar-Antoine*), fameux peintre et graveur suédois, etc.

Né en 1746, à Saal, grand village près de Stralsund, où son père était pasteur. Le célèbre Hackert, qui était déjà un maître très-habile, prit le jeune Dunker en affection, et devint son guide dans la carrière des arts. Le maître et l'élève firent ensuite ensemble le voyage de Paris, en 1765; et Wille, qui conservait alors à la gravure la perfection qu'Edelinck et Drevet lui avaient donnée, accueillant le jeune Dunker avec bonté, dirigea et encouragea ses travaux, puis le recommanda à Vien, qui voulut aussi être son maître. Mais Dunker ne tarda pas à quitter l'école de ce peintre pour entrer dans celle de Hallé; et il se livrait au travail avec toute l'ardeur de l'enthousiasme et du talent, quand il apprit la fâcheuse nouvelle du renversement de la fortune de ses parens, occasionné par les banqueroutes de quelques grandes maisons d'Angleterre et de Hollande. Obligé désormais de songer à se procurer des moyens personnels d'existence, il abandonna la peinture historique pour se livrer entièrement au genre plus lucratif du paysage; et les tableaux se multiplièrent bientôt sous son pinceau. Cependant, le prix qu'il en retirait ne suffisant pas encore pour le mettre au-dessus du besoin, il essaya de se faire une ressource de la gravure à la pointe, d'après les eaux fortes de Laurent : ses premiers essais trompèrent son attente. Il se remit donc à peindre le paysage avec une nouvelle ardeur, ne négligeant pourtant pas tout à fait l'étude de la gravure, jusqu'à ce qu'enfin une eau forte qu'il fit, d'après un dessin de sa composition, commença sa réputation comme graveur. Basan, ayant alors entreprise de faire graver le cabinet de tableaux du duc de Choiseul, chargea Dunker de coopérer à cette grande entreprise, et l'ouvrage fut porté à sa fin en peu de temps, malgré l'exil du ministre, dont la disgrâce eut cependant pour Dunker des suites plus fâcheuses que pour l'entrepreneur, puisqu'elle lui enleva toutes les espérances que ce travail lui avait données. Désespéré de ce contre-temps, il quitta immédiatement Paris pour aller coopérer, à Bâle, au catalogue figuré de la galerie de Dusseldorf, que M. de Meckel faisait exécuter; mais ennuyé d'un travail qu'il était obligé de faire d'après de simples croquis, ne donnant même pas l'esprit de la composition dont on voulait qu'il fit la gravure, il se rendit à Berne, où l'accueil favorable qu'il reçut des amateurs et des artistes de cette ville l'engagea enfin à se fixer : il s'y maria en 1775, et acquit ainsi le droit de bourgeoisie dans ce canton. Il entreprit depuis, de société avec Freudenberger, de

faire une suite de gravures pour différens ouvrages, tels que l'*Heptameron français* de la reine de Navarre; et un *Tableau des costumes, des mœurs et de l'esprit français* avant la révolution, qui parut en 1791. A la mort du célèbre Haller, Dunker consacra une gravure à la mémoire de ce grand homme, et fit imprimer une *Ode* de sa composition, qui montre qu'il avait aussi du talent pour la poésie: il mourut lui-même à la fin du dix-huitième siècle.

DURANDI (*Jacques*), membre de l'académie royale des sciences de Turin, etc.

Né dans le Piémont, où il reçut une excellente éducation. Il cultiva de bonne heure la litérature; et publia dabord un volume *Sur les connaissances des anciens dans l'intérieur de l'Afrique, comparées avec celles des modernes.* Il employa depuis un grand nombre d'années à déterminer la géographie du Piémont à toutes les époques de l'histoire, et fit paraître avec beaucoup de succès divers écrits, qui peuvent former trois volumes et qui méritent la reconnaissance des savans: « L'auteur de ces écrits, dit « la classe d'histoire et de littérature « ancienne de l'institut de France, dans « son rapport du 20 février 1808, « n'a pas seulement appliqué les anciennes mesures à d'excellentes opérations « topograghiques; mais il a encore mis « à contribution pour mieux traiter son « sujet, tous les auteurs, les inscriptions, les médailles et l'histoire du « moyen âge. Ses écrits, dans lesquels « on désirerait néanmoins un peu plus « d'ordre, sont remplis de recherches « curieuses et de découvertes intéressantes: il y fait briller tour à tour « l'érudition de l'antiquaire, la critique du philologue, et la sagacité du « géographe. » M. Durandi, devenu membre de l'académie des sciences de Turin, publia encore divers autres ouvrages parmi lesquels nous indiquerons seulement ceux connus sous les titres suivans: *Dell'antica condizione del Vercellese e dell'antico borgo de Santia; Saggio sulla storia degli antichi popoli d'Italia; Delle antiche città di Pedona, Caburro, Germanicia delle augusta de Vaggienni; Dell'antico stato d'Italia;* et enfin *Il Piemonte cispadano antico*, ouvrage capital dans lequel sont refondues plusieurs des dissertations précédentes. M. Durandi est aussi l'un des auteurs de la collection biographique des *Piemontesi illustri*; et l'on a encore de lui quelques *Tragédies*, qu'il composa dans sa jeunesse.

DUSSEK (*Jean-Louis*), fameux compositeur du musique et célèbre pianiste, etc.

Né à Czaslau, en Bohême, en 1760, d'une famille qui a donné d'excellens organistes à l'Allemagne. Il composa dès l'âge de treize ans une *messe* solennelle; et il en avait à peine vingt lorsqu'il se fit entendre à la Haye, où les bienfaits du Stathouder le retinrent pendant quelques années. Il partit ensuite pour le nord le l'Europe; profita durant son séjour à Hambourg, des conseils du célèbre Emmanuel Bach; et se fixa pendant deux ans près du prince Charles de Radziwil, en Lithuanie. A son retour il séjourna peu de temps à Berlin; et vint enfin s'établir à Paris qu'il ne quitta qu'au commencement de la révolution pour aller en Angleterre, où il habita jusqu'en 1800, époque à laquelle il alla revoir son père en Bohême. Il revint ensuite se fixer à Paris, près le prince de Talleyrand, auquel il fut attaché jusqu'à sa mort, arrivée dans le courant de 1812, à l'âge de 52 ans. Dussek à publié, à différentes époques et dans divers pays, des *Œuvres pour le piano*, au nombre de soixante, et qui consistent en concertos, symphonies concertantes pour piano, sonates, duos, fantaisies, etc. Parmi ses productions, il estimait principalement les œuvres 10, 14, 35, *Les adieux à Clémentine, et le Retour à Paris*: cette dernière pièce jouit en effet d'une grande réputation en Angleterre; cependant Dussek ne fut pas si heureux dans deux essais qu'il fit pour l'Opéra de Londres. Il existe aussi de ce compositeur une *Méthode pour le piano-forté*, imprimée d'abord en allemand, traduite ensuite en français, et enfin augmentée par l'auteur: on connait encore de lui quelques *oratorios* en allemand. Dussek ne jouissait pas d'une moindre réputation, comme virtuose, sur le piano; mais comme on ne le connaissait guère que dans quelques sociétés, on le détermina enfin à se faire entendre en public; et il eut un très-grand succès dans les concerts qu'il donna à l'Odéon quelque temps avant sa mort.

E

EARLOM (*Richard*), dessinateur et graveur anglais, etc.

Né dans le comté de Sommers et vers 1728. Il montra très-jeune un goût passionné pour le dessin et la gravure, auxquels il se livra avec enthousiasme, et devint ensuite l'un des plus habiles graveurs en manière noire des trois royaumes, fertiles en artistes de ce genre : on doit aussi à Earlom un grand nombre de planches à l'eau forte et au pointillé. Dans tous les genres que cet artiste a traités il a surpassé ou au moins égalé ses rivaux ; et c'est à tort que quelques auteurs lui attribuent un recueil de deux cents paysages d'après les dessins de Claude Lorrain : cet ouvrage est de Robert Earlom et non de Richard. L'œuvre en manière noire de Richard est très-considérable et fort recherchée des amateurs, surtout les épreuves avant la lettre. On distingue particulièrement dans le nombre de ses gravures en ce genre : *l'Académie de Londres; la Sorcière; l'Exposition du Salon de Londres; Agrippine abordant à Brindes avec les cendres de Germanicus; Angélique et Médor; la Forge; le Portrait du duc d'Aremberg; la Vierge au Lapin; le Sacrifice d'Abraham; la Madeleine chez le pharisien; une Sainte famille; la Femme de Rubens; le Roi d'Angleterre et sa famille; la Vierge dite la Zingarèna*; et enfin *les Deux Avares*. L'effet et surtout l'harmonie que cet artiste a su mettre dans ses ouvrages, dont la plupart sont d'une grande dimension; le moelleux, le fondu et le velouté de ses tons les rendent très-recommandables et méritent à leur auteur la réputation dont il jouissait : il mourut à la fin du dix-huitième siècle.

EBELING (*N.*), littérateur allemand, etc.

Né à Garmissen, dans le comté de Hildesheim, en 1741. Il montra des connaissances très-étendues dans l'histoire, la philosophie et le commerce, et il professa successivement ces sciences au gymnase de Hambourg et à l'académie de commerce dont il était directeur. Il traduisit aussi un grand nombre d'ouvrages de ce genre, tels que les *Voyages* de Burnet, de Burnaby, de Beniousky, de Trapaud, etc. : il en composa également plusieurs autres qui l'ont fait connaître avantageusement en Allemagne, et parmi lesquels nous ne citerons néanmoins, outre ses *Mélanges* écrits en prose française, italienne, espagnole et hollandaise, que les suivans : *Explication d'une nouvelle carte de la France* avec un tableau de répartition des contributions mobiliaires et foncières; *Histoire et géographie de l'Amérique*; *Magasin américain*, c'est-à-dire matériaux authentiques pour la géographie, la statistique et l'histoire de l'Amérique, et principalement des Etats-Unis; *Observations préliminaires servant à l'Histoire des douanes de l'empire de Russie; le Commerce de Riga*, comparé avec celui que cette ville a fait dans le siècle précédent; et enfin *Description du royaume de Majorque*, sous le rapport de l'économie et du commerce, avec l'histoire du commerce de ce pays. M. Ebeling a encore donné au public une *Histoire de la Poésie allemande*, et il est lui-même l'auteur de plusieurs *Essais de Poésie* qui ont été insérés dans différens écrits périodiques. Il mourut à Hambourg en 1817, âgé d'environ soixante-seize ans.

EDDY (*J. H.*), célèbre géographe américain, etc.

Né en 1784, à New-Yorck. Il eut le malheur de perdre entièrement l'ouïe à l'âge de douze ou treize ans, par suite d'un long et dangereux accès de fièvre scarlatine, et c'est peut-être à cet accident qu'il faut attribuer le goût précoce du jeune Eddy pour les sciences et les arts. A l'âge où d'autres jeunes gens ne recherchent que les amusemens, il s'adonnait à l'étude avec une ardeur extrême, et acquit en peu de temps et sans maître une connaissance parfaite des langues latine et française, de l'algèbre, et enfin de quelques autres branches des mathématiques : il étudia également seul, et avec succès, l'histoire tant ancienne que moderne. Pour ne pas trop affaiblir sa santé par des travaux sédentaires, on lui conseilla de se livrer à la botanique et à la minéralogie, dans lesquelles il fit aussi des progrès extraordinaires; cependant son étude favorite

était la géographie, qui bientôt absorba toutes les autres. Il n'épargna dès lors ni sa fortune, ni sa santé, pour arriver dans cette science à un tel degré de perfection qu'il pût en consacrer le fruit à sa patrie; et sa persévérance fut couronnée du succès. En 1814, il fit paraître son premier essai; qui était une carte circulaire des environs de New-Yorck, à trente mille de distance; et cette carte fut bientôt suivie d'autres plus importantes : néanmoins sa production la plus estimée et la meilleure carte qui ait jamais été publiée en Amérique, est celle de l'état de New-Yorck, qui parut quelque temps avant la mort de l'auteur, et qui lui avait coûté quatre années de travaux assidus. M. Eddy mourut le 22 décembre 1817, âgé seulement de trente-cinq ans, et sa mort prématurée priva sa patrie d'un ouvrage national qu'il avait entrepris, et dont il s'occupait avec zèle : c'était l'*Atlas complet de toute l'Amérique*; il était aussi l'auteur d'un nombre considérable d'*Essais* sur la géographie, la botanique, et sur d'autres branches de l'histoire naturelle, lesquels essais ont été insérés dans les journaux. La société d'histoire et celle de littérature de New-Yorck le comptaient déjà parmi leurs membres; et peu d'hommes ont fait un meilleur usage de leur temps, ou dirigé avec plus de zèle et d'assiduité leurs talens vers le noble but de l'utilité publique.

EGERTON (*Jean*), évêque de Durham, pair d'Angleterre, etc.

Né à Londres en 1721, et fils de l'évêque d'Herefort. Il fit ses études à l'école d'Eton, puis à l'université d'Oxford, où après avoir reçu les ordres de l'évêque de Worcester (Benjamin Hoadley), son père le nomma en 1745 ministre de Ross dans son diocèse. Il fut ensuite pourvu de quelques autres bénéfices; et enfin élevé en 1757 à l'évêché de Bango, d'où il fut transféré en 1768 à celui de Lichtfield et Coventry, et de là à l'évêché de Durham, le tout par son mérite et sans aucune sollicitation de sa part, puisqu'il avait même refusé quelque temps auparavant la primatie de l'Irlande. Peu de prélats firent plus de bien que lui dans leur diocèse; et il parvint, par son esprit de conciliation, à rapprocher des esprits très-divisés avant son arrivée dans le comté. Il serait impossible d'énumérer les bienfaits que les revenus considérables de son évêché lui donnèrent les moyens de répandre; mais quoiqu'il eût un esprit éclairé, vigilant, il était néanmoins tellement sensible à l'infortune, qu'il encouragea souvent les fripons à surprendre sa bonne foi : il avait cependant l'adresse d'éconduire les importuns, comme on en peut juger par le trait suivant. Avant qu'il fût parvenu à l'épiscopat, un homme qu'il connaissait à peine lui ayant demandé cavalièrement quel héritage son père lui avait laissé, Egerton lui répondit : « Pas autant que j'attendais. — Quelle était » la fortune de sa femme? — Moins que » l'on ne dit. — Ce que valait son bénéfice de Ross? — Plus que je n'en » retire. » Il mourut à Londres le 18 janvier 1788, âgé d'environ soixante-sept ans; et on n'a conservé de lui que trois *sermons*, qui prouvent tout à la fois son esprit, ses connaissances et sa piété.

EGINTON (*François*), fameux artiste anglais, etc.

Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus au perfectionnement de *l'art de la peinture sur le verre*, dans le dix-huitième siècle, et ses rares talens en ce genre lui valurent la réputation dont il jouit ensuite. En effet la pratique de cet art avait été presque entièrement perdue; car il est certain que les anciens ouvrages qu'on rencontre dans les églises, l'emportaient de beaucoup par la beauté et la vivacité des couleurs sur la plupart des productions modernes, lorsqu'Eginton vint à bout de rivaliser avec eux. La méthode des premiers artistes consistait à rassembler avec symétrie des verres de différentes couleurs : c'était une espèce d'ouvrage en mosaïque, et c'est à ce qu'il paraît à un peintre français qu'on a dû l'idée d'incorporer les couleurs dans la substance même du verre : plusieurs artistes français ont du moins acquis en ce genre une réputation méritée. Eginton a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent réellement un talent distingué, et parmi lesquels on remarque particulièrement deux *Résurrections*, sur le dessin de sir Josué Reynolds, et que l'on voit à la cathédrale de Salisbury et à Lichtfield; le *Banquet donné par Salomon à la reine de Saba*, d'après un tableau d'Hamilton, au château d'Arundel; *Saint Paul converti et recouvrant la vue*, dans l'église de Saint-Paul, à Birmingham; le *Christ portant sa croix*, d'après Morales; en enfin, l'*Ame d'un enfant en présence du Tout-Puissant*, d'après

un tableau de Peters : on lui doit aussi la restauration de peintures anciennes à Oxford et ailleurs : le nombre de ses grands ouvrages se monte à près de cinquante. Eginton mourut le 26 mars 1805.

EHRHARDT (*Sigismond-Just*), théologien protestant, etc.

Né en 1733 à Gemund dans l'évêché de Wurtzbourg. Il exerça d'abord les fonctions de ministre dans quelques hameaux de la Franconie; fut ensuite obligé de quitter ce pays par le zèle intolérant des états catholiques ; et se retira alors sur les terres du roi de Prusse, où il occupa quelques places et fut chargé de diverses éducations particulières. Nommé en 1774 pasteur à Beschina, dans la principauté de Wohlan en Silésie, il y mourut le 6 juin 1793, après avoir publié, tant en latin qu'en allemand, une vingtaine d'ouvrages dont voici les principaux : *Histoire abrégée et Apologie de l'ordre des francs-maçons; Dissertation* sur l'origine et les antiquités de la ville de Smalkalde : il publia ce morceau comme fragment d'une histoire ecclésiastique et littéraire de la réformation dont il s'occupait ; *Relation historique* de la persécution exercée par le prince évêque de Wurtzbourg contre les Luthériens ; *le Vieux et le nouveau Custrin*, fragment historique ; *Nouveaux mémoires diplomatiques* pour éclaircir l'histoire et l'ancien droit de la Basse Saxe; et enfin des *Mémoires* sur les idiotismes usités en Silésie : il a aussi travaillé à la *Gazette littéraire universelle de Jéna*, et autres ouvrages périodiques, et a laissé en manuscrit d'autres écrits importans sur *l'histoire du luthéranisme*

ELIO (don *Francisco-Xavier*), gouverneur espagnol de Monte-Video, etc.

Issu d'une famille noble et considérée dans sa province. Il prit le parti des armes, et fut pourvu du gouvernement de Monte-Video où il se prononça en 1808 contre les partisans de Joseph Bonaparte, à l'obéissance duquel il parvint à soustraire une grande partie du pays gouverné par don Jago Liniers. Il obtint ensuite divers avantages sur les indépendans; fut attaqué à son tour dans Monte-Video par leurs corps d'armée réunis; fit demander des secours à la princesse du Brésil, sœur de Ferdinand VII, qui lui fit passer des hommes et de l'argent; et finit néanmoins par traiter avec le gouvernement de Buenos-Ayres, auquel il proposa des conditions de paix, qu'il accepta au mois de novembre 1811. Il fut remplacé l'année suivante dans son gouvernement par don Vigodet et retourna en Espagne.

ELLENBOROUGH (lord *Edouard*), grand-justicier d'Angleterre, pair, etc. (Voyez son article tome 1er page 151), et ajoutez :

Il mourut à la fin de 1818, et laissa généralement des regrets qui furent partagés par tous ceux qui avaient eu l'honneur de l'approcher dans l'intimité de la vie privée.

ERSCH (*Jean-Samuel*), laborieux bibliographe prussien, etc.

Né le 23 juin 1766 à Glogau en Silésie. Il enseigna d'abord la philosophie à Jéna, d'où il passa en 1793, à Hambourg. Il retourna ensuite à Jéna; fut nommé en 1800 bibliothécaire de l'université de cette ville, et devint en 1803 professeur de géographie et de statistique à l'université de Halle, où il exerce encore aujourd'hui. Ses ouvrages bibliographiques, malgré les erreurs qui s'y trouvent, ne laissent pas que d'être d'une très-grande utilité, et l'on cite parmi eux un *Catalogue* de tous les ouvrages que renferme la quatrième édition de *l'Allemagne littéraire*. On doit aussi à Ersch un *Catalogue des traductions* en diverses langues des ouvrages qui y sont indiqués : ce dernier ouvrage n'a été publié que quelques années plus tard, avec la continuation de celui des auteurs anonymes du quatrième et du cinquième supplément de l'Allemagne littéraire. Il est également l'auteur d'un *Répertoire* des journaux allemands et autres recueils périodiques pour la géographie, l'histoire et les sciences qui y ont rapport ; d'un *Répertoire universel* de la littérature, de 1785 à 1800 : les premiers et les seconds volumes de cet ouvrage contiennent un catalogue de tous les écrits publiés, en quelque langue que ce soit, rangés suivant le système bibliographique le plus méthodique et le plus minutieusement détaillé qui ait jamais été imaginé, avec l'indication du volume et de la page des journaux qui ont rendu compte de chaque ouvrage, de manière que ce répertoire, qui est ordinairement regardé comme la table des matières de la gazette littéraire de Jéna, peut en même temps servir de table à tous les journaux littéraires. On doit encore à Ersch *la France littéraire* ou dictionnaire des auteurs français de 1771 jus-

qu'en 1796, avec les supplémens publiés en 1802 et 1806, dans lesquels l'auteur rectifie beaucoup d'erreurs qui avaient dû échapper à un bibliographe étranger; et enfin un *Manuel* de la littérature allemande, depuis 1750 jusqu'à nos jours publié en 1812. M. Ersch fut aussi pendant quelques annés rédacteur de la nouvelle gazette de Hambourg, et a inséré dans plusieurs ouvrages périodiques des *Articles* forts intéressans sur la géographie et la statisque, etc.

ESCALONA (don *Juan*), colonel américain méridional, etc.

Né en 1774 à Caracas, d'une famille distinguée. Après avoir fait ses premières études, il entra au service du roi d'Espagne dans le régiment des vétérans de Caracas, où il devint bientôt capitaine. Lors de la révolution qui éclata dans l'Amérique du Sud pour l'indépendance, il embrassa la cause de la liberté, et fut alors nommé commandant du port de la Guiane, et ensuite colonel. Il commandait aussi la place de Valencia à l'époque du dernier siége; et se vit réduit à capituler avec le féroce Boves, après avoir néanmoins éprouvé toutes les horreurs de la famine, mangé les chiens, les chevaux, etc., et avoir vu succomber autour de lui une partie de la population, par le manque d'eau et de vivres. Après la capitulation on égorgea indistinctement tous les militaires, et les femmes ne furent pas mêmes épargnées. Escalona allait également subir le même sort lorsqu'il parvint, dit-on, à s'échapper: on croit généralement qu'il existe encore; mais on ne saurait pourtant dire dans quel lieu; et peut-être même cette nouvelle n'a-t-elle été répandue que pour consoler sa malheureuse famille.

ESCHENBURG (*Jean-Joachim*), professeur de littérature allemande, etc.

Né à Hambourg, le 1er décembre 1743. Il contribua beaucoup par sa vaste érudition, ses leçons et ses ouvrages, à faire connaître en Allemagne la littérature anglaise et celle même de son propre pays. Nommé en 1767 professeur au Carolinum, à Brunswick, institution qui, sous le règne de Jérôme Bonaparte, fut transformé en une école militaire, M. Eschenburg, qui était conseiller aulique depuis 1786, reçut du gouvernement westphalien une pension de retraite, et cessa alors de professer. Parmi les principaux ouvrages qui lui ont acquis l'estime des littérateurs allemands, on cite le *Théâtre de Shakespeare* : cette traduction, bien plus exacte que celle de Wieland est une des meilleurs qui existent du poète anglais; le *Musée britannique*, pour les Allemands: l'auteur a depuis continué cet ouvrage sous le titre d'*Annales de la littérature britannique*; *Précis* d'une théorie et d'un cours de belles-lettres; *Manuel* de la littérature classique, de l'antiquité et de la mythologie: Cet ouvrage vraiment élémentaire, a été traduit en français; *Recueil* d'exemples pour servir à la théorie des belles-lettres; et enfin *Manuel de l'étude des sciences*. M. Eschenburg est aussi l'éditeur des *OEuvres de Hagedorn*, auquel il a joint une *Vie* de ce poète. Il a également traduit en vers allemands l'*Esther* de Racine; et en prose différens ouvrages anglais et français: plusieurs journaux littéraires et autres ouvrages périodiques ont été souvent enrichis d'articles par ce savant et laborieux professeur.

F

FAUST (*Bernard-Christophe*), médecin allemand, etc.

Né à Rotenburg en Hesse, le 23 mai 1755. Après avoir terminé ses études, il exerça la médecine à Alt-Morschen, grand village de Hesse, d'où il vint s'établir ensuite à Vach, petite ville du même pays; et fut enfin nommé en 1788, conseiller de cour, et premier médecin de la comtesse douairière de Schaumburg-Lippe. On cite parmi ses principaux ouvrages celui ayant pour titre: *Idées sur l'éducation physique des enfans*, dont l'auteur fit hommage à l'assemblée nationale de France, par l'entremise de M. André Mayer, instituteur à Strasbourg. Il s'est principalement attaché à y démontrer l'absurdité du vêtement dont on a l'habitude d'affubler les jeunes enfans des deux sexes, malgré que leur constitution, non encore développée, demanderait sans doute, dit-il, un autre traitement, d'autres alimens, et enfin un autre costume que

ceux qui peuvent convenir à l'âge mûr. Il proscrit en conséquence l'usage des culottes, et propose d'habiller les enfans des deux sexes, jusqu'à un certain âge de la même manière, puis de les laisser vivre ensemble en société : il espère par là prévenir la fougue de la passion produite dans les jeunes cerveaux par la séparation dans laquelle on les élève. On doit aussi à Fauste un *Catéchisme de santé à l'usage des écoles, et de l'enseignement domestique* : cet ouvrage a eu neuf éditions, ce qui prouve que les idées saines et philantropiques qu'il contient, ont été favorablement accueillis du public. M. Faust à également publié d'autres écrits, remplis d'idées philantropiques, sur laconservation et la santé du peuple, dont il s'est presque toujours occupé, et parmi lesquels on remarque une *Adresse aux congrés de Rastadt, sur l'extirpation de la petite vérole.* M. Faust a aussi fourni quelques dissertations intéressantes au *Journal de médecine* publié à Francfort, au *Magasin hanovrien*, et à l'*Indicateur de l'empire.*

FERLENDIS (*Joseph*), célèbre hautbois italien, etc.

Né à Bergame, en 1755, et fils d'un professeur de violon et de violoncelle. Il montra dès sa première jeunesse un génie extraordinaire pour le hautbois; et fut à l'âge de vingt ans appelé à la cour de Saltzbourg, en qualité de premier hautbois. Invité depuis parle souverain lui-même à observer une salle d'instrumens à vent, il eut occasion d'apercevoir un instrument à vent en buis, d'une extrême grandeur, fait comme une trompette, et qui imitait assez bien la voix humaine, quoique d'une manière tant soit peu sombre : il était fait de plusieurs pièces de rapport, l'une enchassée dans l'autre. Ferlendis perfectionna cet instrument, et il en rendit le son beaucoup plus agréable : il porte le nom de *cor anglais*, parce que tel était le nom de l'instrument qui lui en donna l'idée. M. Ferlendis resta pendant deux ans à Saltzbourg, et passa ensuite à Venise au service de la république. En 1793, il fut appelé à Londres, avec le célèbre Dragonetti, professeur de contre-basse; il est maintenant à Lisbonne, fêté de tous les professeurs de la bonne musique, tandis que ses quatuors, duos et concertos, sont appréciés de tous ceux qui ont du goût pour les instrumens à vent, dont les professeurs sont bien rares dans tous les pays. Il a fait quelques élèves, parmi lesquels excellent ses deux fils. Son épouse, née à Rome et fille du chevalier *Barberi*, célèbre architecte, s'est également fait un nom dans la musique, par la manière dont elle chanta sur divers théâtres de l'Europe, notamment à Paris en 1805, dans la *Capriciosa pentita*, de Fioraventi.

FITZ-GERALD (*William Thomas*), poète anglais, etc.

Né à Greenwich où il fut élevé. On l'envoya ensuite au collége de Navarre de l'université de Paris, d'où à son retour de France, il se destina au barreau, qu'il suivit quelque temps; mais son inclination pour la poésie et les belles lettres lui ayant fait bientôt abandonner cette carrière, il composa plusieurs pièces de vers qui ne sont pas sans mérite; et fut un des premiers promoteurs de l'établissement du fonds littéraire. Il publia sucessivement des *prologues* et *épilogues*; *le Hardi reformateur*, poëme; *Tribut politique* d'une humble muse à une malheureuse reine captive (*Marie-Antoinette*) veuve d'un roi assassiné; le *Triomphe de Nelson*, ou la bataille du Nil, poëme; *Les pleurs de l'Irlande séchées par l'union;* et enfin, *La tombe de Nelson,* autre poëme in-4°. Les poésies de M. Fitz-Gérald réunissent en général l'harmonie à la force de l'expression; et il passe pour l'homme d'Angleterre qui sait le mieux lire les vers.

FORBES (*James*), fameux voyageur anglais, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

Né en 1748. Il obtint une place d'écrivain à Bombay, avant d'avoir atteint sa seizième année, et voyagea dans différentes parties de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, pendant près de vingt ans. Il résida aussi très-long-temps parmi les Bramines à une grande distance des établissemens européens, dans les Indes Orientales : ses desseins et ses descriptions pittoresques des principaux endroits des contrées qu'il a visitées, des mœurs et coutumes des habitans, et des divers objets d'histoire naturelle, forment cent-cinquante volumes in-folio, renfermant au delà de cinquante deux mille pages, toutes écrites de sa propre main. Vers 1784 il retourna en Angleterre; et visita la France, en 1803, avec sa femme et sa fille. Détenu dans ce pays au commen-

cement des hostilités, il parvint néanmoins, en se présentant comme homme de lettres au célèbre et malheureux Carnot, alors président de l'institut, à être traité plutôt comme un cosmopolite que comme un captif; et il n'eut réellement pas beaucoup à se plaindre de sa situation. Il parcourut même une partie des départemens français le crayon et la plume à la main: il a publié depuis les résultats de ses observations. Ayant ensuite insinué qu'il n'attendait que son retour dans sa patrie pour livrer au public les résultats d'un long séjour dans des contrées éloignées, il fut entièrement rendu à la liberté; et fit en 1816 un nouveau voyage à Paris, où il fut fort bien accueilli du roi, qui s'entretint même avec lui sur ses ouvrages. On a de M. Forbes outre ses *Lettres écrites de France en* 1803 *et* 1804, renfermant une description de Verdun et des détails sur la situation particulière des prisonniers anglais, des *Réflexions* sur le caractère des Hindous et sur l'importance de les convertir au christianisme; et enfin des *Mémoires Orientaux*, choisis et extraits d'une suite de lettres familières, écrites pendant un séjour de dix années dans l'Inde, contenant des observations sur diverses parties de l'Afrique et de l'Amérique méridionale; et une *Relation* des particularités recueillies pendant quatre voyages dans l'Inde: c'est l'ouvrage qu'il s'était en quelque sorte engagé de publier en quittant la France en 1804. M. Forbes est membre de l'académie des Arcades de Rome, de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, etc.

FOSTER (sir *John*), membre du parlement d'Angleterre, lord de la trésorerie d'Irlande, etc.

Né en 1740, et fils aîné d'Antoine Foster, lord premier baron de l'échiquier d'Irlande. Il fut élevé au collége de la Trinité à Dublin, et parut au barreau en 1766: il obtint bientôt après une place dans le parlement irlandais, où il représenta le comté de Louth, qui l'a toujours réélu depuis. Sir John Foster se fit distinguer par un nouveau sistème de lois sur les grains, qu'il fit adopter, et surtout par son attention à encourager le perfectionnement des manufactures de toiles. En 1785, il fut élevé à la dignité de chancelier de l'échiquier d'Irlande, place qu'il résigna l'année suivante, pour remplir celle d'orateur de la chambre des communes, qu'il conserva jusqu'à l'union, à laquelle il s'opposa avec beaucoup de force. Nommé de nouveau, dans l'année 1804, chancelier de l'échiquier d'Irlande, il garda cet emploi jusqu'en 1812, époque où il s'en démit. En 1764 il avait épousé une fille de Thomas Burgh, qui fut créée baronne d'Oriel en 1790, et vicomtesse de Ferrars en 1797: il en eut un fils, Thomas Henry Foster, membre du parlement pour Drogheda, et une fille qui fut mariée au lord Dufferin. M Foster a publié un *discours* sur le bill ayant pour objet d'accorder aux catholiques d'Irlande le droit de voter à l'élection des membres du parlement: il prétend que ce bill avait une tendance directe à renverser le culte protestant et à séparer pour toujours ce royaume de la grande Bretagne, etc.

G

GABRIELLI (*Jules*), cardinal, evêque de Sinigaglia, etc.

Né à Rome le 20 juillet 1748. Il embrassa très-jeune l'etat ecclésiastique; fut promu successivement à l'épiscopat et au cardinalat; et enfin nommé le 6 mars 1808 pro-secrétaire d'état, en remplacement du cardinal Joseph Dorio Pamfili, exilé alors par le général Miollis, avec neuf autres cardinaux. Le 26 mars, il se plaignit à M Lefebvre, chargé d'affaires de France à Rome, des outrages que l'on faisait éprouver aux cardinaux des royaumes de Naples et d'Italie: et le 30 il enjoignit à tous les officiers du pape de donner leur démission, si par suite de quelques événemens malheureux on voulait les forcer d'exercer leurs fonctions au nom d'une autorité qui ne serait pas celle du chef de l'église. Le 11 avril il écrivit de nouveau à M. Lefebvre pour l'instruire des motifs qui avaient déterminé sa sainteté à donner une nouvelle cocarde au petit nombre de ses troupes qui n'avait pas encore été incorporé et mis sous les

ordres du général français. « Sa sainteté, » dit-il, inébranlable dans sa façon de » penser, déclare formellement que les » ordres du jour qu'on a publiés insultent » à son caractère personnel, à sa dignité » et à sa souveraineté; qu'ainsi que chaque prince peut choisir pour ses officiers les couleurs qui lui conviennent, » elle a de même donné aux siens une » nouvelle cocarde, pour faire connaître » à toute la terre qu'elle ne reconnaît » plus pour sienne la cocarde portée » par ses troupes incorporées dans l'armée française. » Le 17 juin, deux officiers français, s'étant présentés chez le cardinal Gabrielli, enfoncèrent en sa présence l'armoire qui renfermait les papiers d'état, placèrent une sentinelle dans son appartement, et l'obligèrent à le quitter pour se rendre à son évêché de Sinigaglia. Le cardinal se plaignit hautement de cette violence aux ministres étrangers; et, dans une circulaire adressée à tous les cardinaux, il déclara qu'il ne s'éloignerait pas de sa sainteté. Cependant il ne put continuer d'exercer les fonctions de pro-secrétaire d'état, et il fut remplacé par son éminence monseigneur Pacca. Le cardinal Gabrielli fait toujours partie du sacré collége, et s'est démis de son siége épiscopal en 1816.

GAISFORD (*Thomas*), littérateur anglais, etc.

Né vers 1775. Il fit de très-bonnes études; devint ensuite professeur royal de grec à l'université d'Oxford; et publia depuis plusieurs ouvrages, qui l'ont placé au nombre des plus habiles philologues de l'Angleterre, notamment une excellente édition du *Manuel d'Ephestion* sur les mètres des poètes grecs. On lui doit aussi une édition non moins recommandable des *Poetæ Minores græci*, qui contient: *Hésiode*, *Théognis*, *Archiloque*, *Solon*, *Simonide*, *Mimnerme*, *Théocrite*, *Phocylide*, *Bion* et *Moschus*: un troisième volume renfermera les Scholiastes d'*Hésiode*, corrigés d'a-d'après les manuscrits. M. Gaisford a fait également réimprimer les Suppliantes et les deux Iphigénies d'*Euripide*, d'après l'édition et avec les notes de Markland: il a aussi donné une édition de l'*Alceste*, à l'usage de l'ecole de Westminster; et a déjà fait paraître la premiere partie du catalogue des manuscrits du docteur Clarke, qui appartiennent à la bibliothèque Bodléïenne

GALDI (*N.*), ambassadeur napolitain, directeur général de l'instruction publique, etc.

Né à Naples, où il fit ses études. Il montra de bonne heure des talens littéraires qui eussent pu lui faire un nom par la suite si la révolution qui eut lieu en 1798 dans sa patrie, à l'arrivée des Français, et à laquelle son caractère ardent lui fit prendre une part active, ne fût venue le détourner de ses travaux scientifiques. Après avoir rempli diverses fonctions importantes, il fut enfin nommé, par le nouveau gouvernement républicain de Naples, ambassadeur en Hollande, et publia à son retour une *Statistique* de ce pays: il fit aussi paraître en 1797 un *Discours* sur les rapports politiques et économiques de l'Italie avec la France et l'Europe. Devenu, pendant le règne de Joachim Murat, directeur-général de l'instruction publique du royaume de Naples, il cessa ses fonctions à la chute de ce monarque éphémère; et rentra alors dans l'obscurité de la vie privée.

GEMMINGEN (*Otto Henri*, baron de), conseiller de la chambre du Palatinat, membre de l'académie de Manheim, etc.

Après avoir vécu à Vienne depuis 1784, il se retira en 1797 à Wurtzbourg, où il habite encore aujourd'hui. Ses ouvrages ont singulièrement contribué à épurer le goût dramatique en Allemagne; et son imitation du *Père de famille*, de Diderot, ainsi que la comédie: *Pas plus de six plats*, qui furent représentés à peu près à la même époque, produisirent une sorte de révolution, et firent naître le talent d'Iffland. On doit aussi à M. de Gemmingen: *Pygmalion*, action lyrique, par J.-J. Rousseau, traduit pour la scène allemande; l'*Héritage*, comédie; *Dramaturgie de Manheim*; l'*Allegro* et le *Penseroso de Milton*, traduit en allemand, avec le texte en regard; le *Père de famille allemand*, ou la Famille, drame en cinq actes, imité de Diderot; la *Mère de famille allemande*, autre drame aussi en cinq actes; *Richard II*, tragédie de Shakespeare; l'*Homme du monde*, journal; le *Magasin pour les sciences et la littérature*; et enfin les *Ephémérides de Vienne*.

GERBERT (*Martin*), prince-abbé des bénédictins de saint Blaise, dans la Fôret-Noire, etc.

Né le 20 août 1720, à Horbe sur le Necker, petite ville du comté de Ho-

henberg, dans l'Autriche antérieure. Il eut dans sa jeunesse l'occasion d'entendre souvent l'excellente chapelle du duc de Wurtemberg, à Ludwigsbourg, où il chanta quelquefois lui-même; et conçut dès lors cette affection pour la musique à laquelle nous devons les recherches les plus savantes et les plus pénibles sur l'histoire de cet art. Dans la vue de les rendre plus utiles et plus profondes, il entreprit un voyage de trois années en France, en Italie et en Allemagne, où il parvint par son autorité à se faire ouvrir les trésors les plus cachés, surtout les bibliothèques des couvents : il puisa de cette manière aux premières sources les matériaux pour son *Histoire de la musique d'église*. A Bologne, il se lia de l'amitié la plus intime avec le fameux père Martini; et après être convenus qu'ils se communiqueraient réciproquement leurs richesses, il fut arrêté que le père Martini écrirait l'histoire de la musique en général, tandis que Gerbert ne s'occuperait que de la musique d'église en particulier. C'est en 1762 qu'il annonça, par un *prospectus*, son dessein d'écrire l'histoire de la musique, en invitant ceux qui pouvaient lui donner des renseignemens à cet égard de les lui faire parvenir : il termina son ouvrage au bout de six ans, quoique dans l'intervalle l'abbaye de Saint-Blaise et la bibliothèque précieuse qu'elle renfermait, ainsi qu'une grande partie des matériaux de Gerbert, fussent devenus la proie des flammes. Il divisa l'histoire du chant d'église en trois parties. La première finit au pontificat de saint Grégoire; la seconde va jusqu'au quinzième siècle; et la troisième jusqu'à nos jours. Il y examine avec beaucoup de soin chaque branche du chant de l'église romaine, et fait connaître les différentes espèces de notes dont on s'est servi dans chaque siècle; mais ce qui donne au prince-abbé Gerbert des droits bien plus grands à la reconnaissance des savans et des artistes, c'est un autre ouvrage d'une bien plus grande importance, qu'il publia en 1784 sous le titre de : *Scriptores ecclesiastici de musicâ sacrâ potissimum*, etc. : c'est une collection de tous les auteurs originaux qui ont écrit sur la musique depuis le troisième siècle jusqu'à l'invention de l'imprimerie, et qui étaient demeurés manuscrits. M. Gerbert les a réunis au nombre de plus de quarante, et les a arrangés selon l'ordre chronologique, en sorte que l'on y voit l'histoire de l'art par les pièces justificatives : cet ouvrage est un service immortel que ce savant amateur a rendu à l'art musical. Il entretenait aussi une correspondance suivie avec le célèbre Gluck, lorsqu'il mourut d'une inflammation de poitrine, le 13 mai 1792, dans sa soixante-treizième année.

GIOIA (*Melchior*), littérateur italien, etc.

Né à Plaisance vers 1760. Il étudia au collége de Saint-Lazare, où il fut ordonné prêtre, et d'où il sortit néanmoins avec un goût décidé pour les mathématiques. Il se lia bientôt avec le père Grégoire Fontana, professeur à l'université de Pavie, et parut essentiellement occupé de cette science jusqu'à l'irruption des Français en Italie, en 1796, époque où il concourut pour le prix offert à celui qui résoudrait le mieux, au gré du vainqueur, cette question, déjà décidée d'intention et même de fait : « Quel est celui de tous » les gouvernemens libres qui convient » le mieux à la félicité de l'Italie? » Sa dissertation fut couronnée à Milan; mais le duc de Parme, dans les états duquel il était encore, le regardant dès lors comme un révolutionnaire, le fit emprisonner. Napoléon demanda aussitôt sa liberté, que le duc n'osa refuser; et Gioia vint à Milan, où les républicains l'engagèrent à s'établir. Il fut immédiatement choisi pour rédacteur du grand conseil législatif de la nouvelle république cisalpine, fonction qu'il abandonna peu après comme désagréable. Il se mit alors à écrire des *Opuscules politiques*, dans lesquels il se livrait à son penchant naturel pour la satire. Quand les Austro-Russes envahirent l'Italie en 1799, Gioia fut emprisonné à Milan, et de là conduit à Parme, où il resta privé de la liberté jusqu'au retour des armées françaises, époque où il revint à Milan : il s'adonna à l'étude de l'économie politique, et composa plusieurs ouvrages sur cette matière. Après le couronnement de Napoléon, comme roi d'Italie, M. Gioia chercha à lui faire sa cour par une brochure intitulée : *I Russi, i Tedeschi, i Francesi*, dans laquelle il établissait que le gouvernement français convenait infiniment mieux à l'Italie que celui des Autrichiens et des Russes : il fut en conséquence créé historiographe du royaume d'Italie, et publia aussi peu après une diatribe contre les Anglais, sous ce titre : *l'Angleterre jugée par*

elle même. Cependant un livre hardi que Gioia fit paraître ensuite sur la *Théorie du divorce* fut jugé si contraire aux idées religieuses, que le gouvernement milanais crut devoir destituer l'auteur de sa place d'historiographe : le ministre de l'intérieur le dédommagea néanmoins de cette disgrâce en le nommant chef de la division qui devait s'occuper de la statistique du royaume et d'autres objets d'économie politique. Mais un nouveau ministre, *M. de Brême*, qui succéda à son protecteur, ayant éprouvé des contradictions trop peu mesurées de la part de M. Gioia, le renvoya du ministère; et celui-ci s'en vengea presque aussitôt par une brochure intitulée : *Il povero Diavolo*, dans laquelle ce ministre crut voir l'intention de le tourner en ridicule. Malheureusement pour Gioia d'autres personnages importans crurent également s'y reconnaître; et l'auteur fut puni par un ordre de sortir du royaume : son exil dura dix-huit mois, au bout desquels ses amis obtinrent du vice-roi qu'il revînt à Milan. Devenu propriétaire d'une mine de charbon fossile à Gandino, il en dirige l'exploitation suivant ses idées particulières, et continue en même temps de s'occuper d'économie publique et de mathématiques. Indépendamment des ouvrages déjà indiqués, M. Gioia a publié un *Traité* sur le prix des comestibles; une *Logique statistique;* et enfin des *Tables statistiques*, accompagnées d'un vaste tableau : il avait aussi entrepris un grand ouvrage pour lequel le gouvernement lui avait donné quelques encouragemens : c'est la statistique des vingt départemens dont se composait le royaume d'Italie; et on lui doit également deux volumes d'un *Traité d'économie générale.*

GIOVIO (*Louis*), conseiller d'état italien, etc.

Né à Cône, dans la Lombardie vénitienne. Il se prononça pour le parti français, fut placé par Napoléon comme conseiller d'état dans la section de la guerre et de la marine, et ayant ensuite donné de nouvelles preuves de dévouement à ce prince, il reçut successivement de lui la décoration de la Couronne-de-Fer et le titre de comte. Un statut constitutionnel ayant créé en 1808 un conseil du sceau des titres, le comte Giovio en devint membre, et fut ainsi comblé d'honneurs et de marques de confiance. Pendant que le vice-roi Eugène Beauharnais retenait les Autrichiens au Mincio, sur la fin de 1813 et au commencement de 1814, Giovio fut un des commissaires envoyés dans les départemens pour décider le peuple à fournir des contributions extraordinaires avec un surcroît de conscrits, et il s'acquitta de sa mission avec plus d'ardeur que de succès. Mais lorsque la cause de Napoléon fut désespérée, le lâche et perfide Giovio, qu'on avait vu si empressé, si dévoué, si bonapartiste, osa, dans une assemblée des colléges électoraux, tenue à Milan le 23 avril, ouvrir la séance par une violente diatribe contre son gouvernement, et même contre la nation française : « Puissent les Alpes » deux fois entassées les unes sur les » autres, dit-il, nous séparer à jamais » de cette nation, qui porte toujours le » malheur et la désolation dans notre » patrie. » C'est ainsi que ce misérable payait les bienfaits dont il avait été comblé, et la confiance qu'on avait eue en lui.

GLENIE (*James*), membre de la société royale de Londres, etc.

Né en Ecosse en 1747. Il servit d'abord comme officier dans le corps royal de l'artillerie anglaise, qu'il quitta ensuite pour se livrer exclusivement à l'étude des sciences exactes. Il publia bientôt divers ouvrages qui lui valurent la réputation d'être l'un des meilleurs mathématiciens de nos jours : il a démontré en effet d'une manière incontestable l'impossibilité de la solution du fameux problème de la quadrature du cercle, dans un écrit lu en 1811 devant la société royale de Londres, dont il était déjà devenu membre. Il est également auteur de quelques opuscules insérés dans les Transactions philosophiques; et il a donné aussi une *Histoire de l'art de tirer le canon et les bombes*, suivie d'une *Doctrine de la comparaison universelle et de la proportion générale.* On doit encore à M. Glenie *le Calcul des antécédens,* ou Méthode géométrique de raisonner sans aucune considération du mouvement ou de la vitesse appliquable à chaque cas auquel les fluxions ont été ou peuvent être appliquées; et enfin des *Observations* sur la construction : en 1807, il fit paraître d'autres *Observations* sur la défense de la Grande-Bretagne, et sur ses principaux arsenaux de marine.

GRESNICK (*Antoine-Frédéric*), compositeur de musique, etc.

Né à Liége en 1735. Il fut envoyé de bonne heure en Italie, où il étudia sous le célèbre Sala, membre du conservatoire de Naples; et il se vit ensuite mandé à Londres pour y composer des opéras. Il y fit la musique de *Démétrius*, qui eut beaucoup de succès, et obtint peu après la place de surintendant de la musique du prince de Galles. Au commencement de la révolution, Gresnick se rendit d'abord à Lyon, puis à Paris, où il donna plusieurs ouvrages qui furent accueillis favorablement au théâtre de Louvois. Il écrivit aussi pour le théâtre Feydeau des pièces que des circonstances particulières forcèrent de faire jouer à la Montansier; et *le Rêve*, admis au théâtre Favart, malgré son grand succès, ne fut pourtant représenté que huit fois. Gresnick composa également pour le théâtre des arts la musique de *la Forêt de Brama*, opéra en quatre actes, auquel il mit le plus grand soin; et il comptait sur cet ouvrage pour fixer sa réputation, lorsqu'après huit mois de peine et de démarches on lui apprit que sa musique n'était reçue qu'à correction: ce fut pour lui le coup mortel, car il fut enlevé aux arts le 6 octobre 1799, dans la quarante-septième année de son âge. On trouve dans tous ses ouvrages une méthode facile, une composition pure et correcte, et enfin un chant agréable et de jolis accompagnemens.

GUADAGNI (*Gaetano*), célèbre chanteur italien, chevalier de la Croix de Saint-Marc, etc.

Né à Padoue, ou grâces à une opération connue il devint célèbre par ses talens. Il chanta aussi à Paris en 1754, avec le plus grand succès; et se rendit ensuite à Londres, où il prouva, par son habileté dans le récitatif et dans l'action à quel degré de perfection sa nation s'était alors élevée dans l'un et dans l'autre genre. Il était en 1770 chanteur à la chapelle de l'église de Saint-Antoine à Padoue, où il jouissait d'un traitement de quatre cents ducats, pour chanter aux quatre grandes fêtes de l'année seulement, lorsque l'électrice douairière de Saxe, Marie-Antoinette, qui l'avait connu à Vérone, l'emmena à Munich, où l'électeur Maximilien Joseph le prit à son service, et lui accorda la plus grande faveur jusqu'à sa mort. En 1776, Guadagni vint à Postdam, et se fit entendre de Frédéric II, lequel fut si charmé de son chant qu'il lui fit présent d'une tabatière d'or enrichie de diamans, la plus riche qu'il ait jamais donnée. Après cette époque Guadagni retourna dans sa patrie, où il reprit son ancienne place; et mourut à la fin du dix-huitième siècle. Ceux qui l'ont entendu assurent qu'il était le premier dans son genre, tant à cause de sa belle figure, que par son goût, son expression et son jeu: il était aussi bon compositeur, et on prétend qu'il avait fait lui-même son rôle dans l'opéra d'*Orfeo*. Il était aussi possesseur d'une grande fortune dont il usait fort noblement, et l'on cite de lui plusieurs traits honorables de bienfaisance et de générosité.

GUAL (*Pedro*), Américo-Espagnol, gouverneur provisoire de Carthagène en 1815, etc.

Une faction ayant excité des troubles dans cette ville, et fait violence au collége électoral, à l'occasion du choix d'un gouverneur, Pédro Gual prévint la guerre civile par une mesure courageuse; et résolut d'appeler au secours de Carthagène l'armée commandée par le général Castillo. En conséquence, le 17 décembre 1814, à trois heures du matin, il s'empara, avec cent trente soldats environ, des portes de la ville, du Revellin et du fort de Saint-Philippe; se présenta en personne aux avant-postes de l'armée, qu'il fit marcher rapidement sur Carthagène, où elle fit son entrée le 18; et décréta ensuite, de concert avec le tribunal suprême de justice, que les principaux moteurs des troubles, Gabriel et German Gutierrez de Pinères, Joseph de los Santos Gordon, Antonio Angulo, Diegue Parra, Diegue Gallardo, Manuel Joseph Caxar, Ignace Mora et Ignace Munoz seraient exilés aux Etats-Unis pour l'espace de six ans: le gouvernement approuva les mesures prises par Gual, auquel il décerna même une médaille en récompense; et décida aussi qu'il jouirait non-seulement d'une pension annuelle, mais encore qu'un tableau représentant son action courageuse serait placé dans la salle du sénat.

GUICCIARDI (le comte *Diego*), chancelier du sénat d'Italie, commandeur de l'ordre de la Couronne-de-Fer, etc.

Issu de l'une des principales familles de la Valteline. Il concourut en 1797 à faire réunir ce pays à la république cisalpine, et aussitôt que Napoléon eut

fait un royaume de cet état M. Guicciardi commença par être conseiller-d'état, et finit par arriver au poste de directeur-général de la police, emploi dans lequel il fit preuve de beaucoup d'intelligence et d'habileté. En effet tant qu'elle fut sous sa direction nul ne fut persécuté pour ses opinions; la police, au lieu de créer des délits politiques, savait aller au-devant pour les empêcher, et le calme qui régnait, sans qu'on vît la main de cette administration si souvent vexatoire, ne permit pas même qu'on se souvînt de son existence. M. Guicciardi, quoique doué d'un esprit pénétrant, solide et d'un caractère froid et déterminé, préférait néanmoins toujours les mesures conciliatrices et qui tendaient à rapprocher les partis. Les propositions qu'il faisait au vice-roi étaient presque toutes dictées par l'indulgence, et les plus sévères avaient la loi pour motif et pour excuse: mais elles furent souvent rejetées par une cour entourée de conseillers français qui n'avaient aucune connaissance de l'esprit italien, et qui, par une ambition secrète, mettaient leur gloire à imiter servilement et maladroitement les brusqueries du maître et son penchant aux mesures arbitraires. Le comte Guicciardi, homme sage et prudent, lui fut par cela même représenté comme un ennemi; et quoiqu'il pût rendre encore d'éminens services, il fut destitué en 1811, et enseveli alors dans le sénat consultant, où Napoléon plaçait tous ceux qui avaient été trop élevés pour que leur influence ne lui inspirât pas quelques inquiétudes. Dans le temps de sa faveur M. Guicciardi avait été créé comte et commandeur de la Couronne-de-Fer: en 1814 il était chancelier du sénat italien, que la chute de son créateur a fait disparaître.

H

HAGER (*Joseph*), savant orientaliste italien, etc.

Né à Milan vers 1750, d'une famille originaire d'Allemagne. Il alla faire ses principales études à Vienne, et mérita ensuite d'être associé à la congrégation de la propagande de Rome, où il se rendit pour acquérir, au milieu des savans de cette congrégation, une plus grande habileté dans les langues de l'Orient, particulièrement dans l'arabe et le chinois. Il s'y familiarisa en même temps avec toutes les langues vivantes de l'Europe: l'allemand et l'italien étaient déjà ses langues naturelles, et il apprit aisément les autres. Il se rendit d'abord en Angleterre, où il publia deux ouvrages, dont l'un fut connu sous le titre de: *Traité des caractères et des hiéroglyphes chinois*. A son retour de Londres, M. Hager s'arrêta à Paris, où il fut attaché pendant quelque temps à la bibliothèque royale; et il publia dans cette ville d'autres ouvrages écrits en français et relatifs aux mœurs et aux antiquités de la Chine, avec le *Prospectus* d'un dictionnaire chinois. Des différens qu'il eut avec quelques orientalistes occasionnèrent son retour en Italie, où, dès son arrivée en 1809, il fut placé comme professeur de langues orientales dans l'université de Pavie; mais le nombre des chaires ayant été réduit, celle de M. Hager fut supprimée, et il entra alors en qualité de conservateur dans la grande bibliothèque publique de Milan, connue sous le nom de *Braidensie*: il occupe encore aujourd'hui le même emploi, jouissant au sein de l'étude de la réputation que lui ont acquise ses ouvrages. Plusieurs souverains, notamment l'empereur de Russie, se sont plus à lui donner les témoignages les plus honorables de leur estime. Parmi les productions connues de ce savant nous citerons seulement son *Panthéon chinois*, ou parallèle entre le culte religieux des Grecs et celui des Chinois, avec une nouvelle preuve que la Chine a été connue des Grecs, et la *Description* des médailles chinoises du cabinet impérial de France, précédé d'un essai de numismatique chinoise. M. Hager a voulu prouver dans ces deux ouvrages que la *Sera-Métropolis* de Ptolémée était située dans la province de Schenzi: il s'est attaché surtout à combattre M. Gosselin, qui, dans un mémoire inséré au quarante-septième volume du recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, paraît avoir voulu prouver que la Sera-Métropolis est *Seri-Nagar* sur le Gange. On doit aussi à M. Hager deux autres écrits, intitulés l'un: *Minière dell'*

Oriente, dans lequel l'auteur prouve, par un parallèle détaillé et très-curieux des Turcs et des Chinois, que les premiers ont eu dans l'origine d'intimes communications avec les seconds, et que leurs usages viennent presque tous de la Chine; l'autre : *Iscrizioni cinesi di Quangceu* : c'est une explication des principales inscriptions chinoises qui se lisent sur les édifices publics de Canton, et tirées d'un tableau de la collection du directeur Moissoni : M. Hager y ajouta divers détails sur la destination de chacun de ces édifices, et s'engagea à prouver qu'il y a la plus grande analogie entre les travaux mécaniques, les mœurs et les usages des anciens Romains et ceux des Chinois actuels. Il a publié encore des *Observations* sur la ressemblance frappante que l'on découvre entre la langue des Russes et celle des Romains, qui ont été publiées à Milan en 1817.

HILLER (le baron), officier-général prussien, etc.

Né à Berlin vers 1777. Il servit d'abord dans les corps francs organisés en en Prusse par Napoléon; et obtint même de lui la décoration de la Légion-d'Honneur. Quand la funeste guerre de Russie eut détruit l'armée française, le baron de Hiller combattit avec distinction contre l'allié redevenu l'ennemi du roi de Prusse, et fut blessé dans la campagne de 1813. Après la bataille de Waterloo et la seconde invasion de la France, il commanda une brigade du quatrième corps de l'armée prussienne, qui fut cantonnée dans les environs de Vendôme, et laissa, dit-on, d'honorables souvenirs dans cette ville et ses environs, où il maintint la discipline, adoucit la rigueur des ordres dont il était chargé, et sut enfin se concilier l'estime générale, ce qui est arrivé à bien peu d'autres de ses camarades.

HILLER (le baron de), fed-maréchal autrichien, etc.

(Voyez son article tome Ier page 291, et ajoutez) :

Il mourut à Lemberg, capitale de la Gallicie orientale, dont il était commandant-général, au mois de juin 1819, dans un âge assez avancé.

HOARE (sir *Richard* Colt), baronet et littérateur anglais, etc.

Né à Stourhead dans le comté de Wilt. Après avoir terminé son éducation, il passa plusieurs années à voyager dans les pays étrangers, et revint en Angleterre en 1791. Passionné pour les recherches sur l'antiquité et ne pouvant s'y livrer hors de l'Angleterre, à cause de la situation politique du continent, il dirigea toute son attention vers les antiquités de son pays, et passa trois ans dans la principauté de Galles, avec l'intention d'éclaircir l'itinéraire rare et curieux du voyage fait dans ce pays par Barri, lorsqu'en 1188 Baldwin, archevêque de Cantorbéry, parcourut ce même pays pour exciter les peuples à s'armer pour les croisades : l'ouvrage qu'il mit au jour contient soixante vues d'antiquités, portraits, etc.; et il publia en même temps une petite édition de l'ouvrage original, en latin, qui est devenue extrêmement rare. Il a depuis dirigé son attention vers les antiquités d'Irlande, et celles du comté de Wilt, où, par un examen attentif, persévérant et minutieux des différens monumens de ce comté, il a réuni de nombreux documens sur les premières époques de l'histoire des anciens Bretons, sur leurs demeures, coutumes, etc. On doit aussi à M. Hoare l'*Itinéraire de l'archevêque Baldwin* dans le comté de Galles en 1187, traduit en anglais, et enrichi de vues, d'annotations, et d'une vie de l'auteur; *Journal d'un Voyageur en Irlande*; et enfin l'*Histoire ancienne de la partie méridionale du comté de Wilt*, etc.

HUBER (*François*), savant naturaliste génevois, etc.

Né vers 1750, et fils de Jean Huber si connu par son esprit et par son talent pour la découpure. Il n'avait que quinze ou seize ans, lorsqu'égaré dans la campagne pendant l'hiver, et forcé de passer une nuit en plein air, le froid et la neige affectèrent si violemment ses yeux déjà faibles, qu'il en devint bientôt après complétement aveugle : cependant une jeune demoiselle, à la main de laquelle il aspirait, résista courageusement aux instances de ses parens, qui voulurent la détourner d'unir son sort à celui d'un homme affligé d'une telle infirmité; et le mariage se fit quelques années après. Les principales expériences de M. Huber, faites à Prégny, de 1789 à 1792, ont été exécutées sous sa direction par son domestique François Burnens, du pays de Vaud, homme très-intelligent et doué d'une rare patience, qui lui servit de lecteur, de secrétaire et de collaborateur. M. Huber, qui communiquait successivement ses découvertes à Charles Bonnet, et recevait les encouragemens de ce savant naturaliste, a

publié, en 1796, les lettres dans lesquelles elles étaient exposées, sous le titre de : *Nouvelles observations sur les Abeilles*. On savait bien depuis Réaumur que toutes les abeilles d'une ruche étaient produites par une seule femelle appelée roi par les anciens et reine par les modernes; mais on ignorait quand et par quel moyen s'opérait sa fécondation, qui avait échappé aux recherches des plus curieux entomologistes : M. Huber a découvert que cette fonction s'opère en l'air par le ministère des faux bourdons, et c'est dans son ouvrage qu'il faut lire la série d'expériences qui l'ont conduit à cette curieuse découverte. François Huber continuait toujours ses savantes recherches, lorsque la mort lui enleva successivement Charles Bonnet, et Jean Sennebier, avec lequel il avait établi une nouvelle correspondance : Burnens lui-même, apprécié par ses concitoyens, devint aussi un des premiers magistrats d'un district assez considérable, et le travail de ce laborieux naturaliste eût été infailliblement perdu pour le public, si l'un des fils de l'auteur, animé du même goût pour l'étude de l'histoire naturelle, ne s'était chargé de mettre en ordre les matériaux recueillis par son père. On doit encore à l'infatigable Huber des expériences sur la germination, faites en société avec Sennebier, et publiées à Genève, sous le titre de : *Mémoires sur l'influence de l'Air*, et sur diverses substances gazeuses dans la germination de différentes plantes, etc.

HUFFELAND (*Christophe-Guillaume*), premier médecin du roi de Prusse, etc.

Né à Langensalza, où son père était médecin du duc de Weimar, avec le titre de conseiller. Il suivit avec succès la même carrière; devint professeur à l'université d'Iéna, et fit paraître un ouvrage *sur les Ecrouelles*, qui établit sa réputation. On estime aussi généralement ce qu'il a écrit sur la *petite vérole*, sur les signes de la mort, sur les inhumations précipitées, sur le système de Brown, etc.; mais il est principalement connu hors de l'Allemagne par son *Art de prolonger la vie humaine*, art auquel il a donné le nom de macrobiotique. Après avoir été long-temps l'antagoniste du magnétisme animal, M. Huffeland s'est authenthiquement déclaré en sa faveur, et a inséré dans son journal, en 1816, plusieurs observations dont il reconnaît, dit-il, la vérité. Dans l'ouvrage sur l'art de prolonger la vie humaine, l'auteur, après avoir consulté les annales sacrées et profanes sur la longévité des anciens, et avoir rapproché de ces monumens les tables chronologiques de tous les pays, croit pouvoir fixer l'âge de l'homme, ou le *nec plus ultrà* de cet âge, à deux cents ans environ. Il fait voir que dans tous les temps il s'est trouvé des hommes qui ont poussé leur carrière jusqu'à cent-vingt, cent-quarante, cent-soixante ans, ou même au-delà, et qu'aujourd'hui, comme autrefois, l'homme peut atteindre ce terme, pourvu qu'on prévienne les malheurs de la naissance, les vices de l'éducation physique et morale, les erreurs de régimes et les mauvaises influences des saisons et des climats : M. Huffeland est actuellement directeur du collége de médecine et de chirurgie à Berlin, et premier médecin de sa majesté le roi de Prusse. — Son frère, *Théophile* Huffeland, né à Dantzig, le 16 octobre 1760, passe pour un des plus savans jurisconsultes de l'Allemagne. Il était conseiller de justice du duc de Weimar, et professeur à Jéna, lorsque Napoléon le choisit, après l'occupation de Dantzig, pour être bourguemestre de cette ville, et y introduire la législation du Code Napoléon : il est également connu par un grand nombre d'ouvrages de droit public, et a long-temps été, ainsi que son frère, l'un des collaborateurs de la Gazette littéraire de Jéna.

J

JUCRO (don *Juan Népomucène*), gouverneur royaliste de la province de Barinas, etc.

Né vers 1784 et fils d'un avocat de Caracas sans fortune. Il entra, lors de la révolution de l'indépendance américaine, au service de la république de Venezuela, et Miranda le nomma ensuite capitaine de cavalerie. A l'époque de l'arrivée dans l'Amérique méridionale du général Monteverde avec les troupes du roi d'Espagne destinées à réprimer l'insurrection, un tremblement de terre furieux ayant désolé Caracas et englouti

la plupart de ses habitans, laissant le reste plongé dans la consternation, l'infâme Jucro, au lieu d'en être affligé comme homme et comme citoyen, voulut au contraire se servir de cette circonstance malheureuse pour consommer la ruine de son pays, et forma le projet de le livrer aux Espagnols. Il entra à cet effet en correspondance avec le vice roi Monteverde, et le perfide s'empressant ensuite d'exécuter les ordres de ce général, il facilita l'entrée de Caracas aux ennemis de la liberté américaine. Pour couronner son ouvrage, il dénonça successivement tous ceux qui avaient pris part à la révolution, dressa chaque jour des listes de proscription, et obtint par ce moyen la confirmation du grade de capitaine que les Indépendans lui avaient conféré : il fut bientôt après créé par le féroce Boves gouverneur militaire de Caracas. A peine investi de l'autorité Jucro commence aussitôt de sanglantes exécutions; des malheureux sont fusillés ou pendus par ses ordres, tous ceux qui possédaient quelque considération succombent dans l'obscurité de la nuit sous le fer des assassins : et pour prix de ces affreux services Jucro fut nommé gouverneur de la ville et de la province de Barinas, avec le grade de colonel.

K

KAUNITZ-RITTBERG-QUESTENBERG (le prince *Aloys*), chambellan de l'empereur d'Autriche, etc.

Né le 20 juin 1794, d'une famille illustrée par le célèbre ministre de *Marie-Thérèse*. Il suivit aussi la carrière diplomatique; remplit diverses ambassades au nom de la cour de Vienne, à Dresde, à Copenhague, à Naples et à Madrid; et était encore dans cette dernière résidence en 1816, lorsqu'il y fut remplacé par le comte de Saurau. De retour à Vienne, il fut nommé dans le courant de cette même année ambassadeur auprès du St.-Siége, puis décoré de l'ordre de St.-Etienne de Hongrie : l'objet de sa dernière mission était de régler les différens qui existaient encore alors avec la cour de Rome pour les affaires ecclésiastiques. Par l'acte du congrès de Vienne, du 9 juin 1815, le comté de Rittberg, qui appartenait au prince de Kaunitz, a été enclavé dans le territoire du royaume de Prusse, de sorte que ce seigneur est devenu, sans son consentement, il est vrai, *mi-autrichien* et *mi-prussien*.

KINSBERGEN (le chevalier *Van*), amiral du roi des Pays-Bas, etc.

Voyez son article tome Ier, page 345, et ajoutez :

Il était le *Nestor* des marins hollandais, lorsqu'il mourut le 22 mai 1819 dans un âge fort avancé.

KOLLI (le baron de), aventurier ou seigneur piémontais, etc.

Né en Piémont. Il se trouvait en Angleterre lorsqu'il forma en 1810 le projet de tirer Ferdinand VII et la famille royale d'Espagne de leur prison de Valençay, et de les amener sur la côte de France, où une petite escadre anglaise commandée par l'amiral Cockburn les attendait. Muni des instructions et des pouvoirs du marquis de Wellesley, le baron de Kolli se rendit de Londres à Paris pour y préparer ses moyens d'exécution; mais soit qu'il eût été vendu d'avance, soit par tout autre motif qu'on n'a pu encore bien connaître, il fut arrêté le 24 mars au moment même où il se disposait à partir pour Valençay, et conduit devant Fouché. Ce ministre, n'ayant pu l'engager à convertir sa mission en une trahison déguisée, pour attirer Ferdinand dans le piége que lui tendait Napoléon, fit jeter Kolli dans les cachots de Vincennes. Pendant qu'il était en butte dans sa prison aux séductions, aux menaces et aux vengeances muettes de la police, Fouché et Desmarets se procurèrent, dit-on, un individu nommé Albert, d'une ressemblance suffisante avec le baron de Kolli : on lui remit les lettres de créance qu'on avait enlevées au baron, et on lui donna l'ordre d'aller parodier auprès des princes espagnols le rôle du personnage qu'il devait représenter. Cependant Ferdinand, déjà en garde contre les embûches de la police française, ou peut-être résigné et n'ayant sans doute alors aucun espoir de délivrance, refusa net tout contact direct avec l'agent, et empêcha même qu'il n'approchât des infans don Antonio et don Carlos : il fit aussi connaître sans détour ce qui se passait à M. Berthémi, commandant

du château. Le faux Kolli, malgré le bruit, semé alors à dessein et consigné dans les journaux, de prétendues poursuites dirigées contre lui, lesquelles n'ont jamais eu lieu, en fut quitte pour ne point toucher les 12,000 francs qui devaient être le prix de sa perfidie, et le vrai baron, après avoir gémi pendant quatre ans à Vincennes, où le mauvais succès d'une tentative d'évasion et le délabrement de sa santé avaient singulièrement agravé ses maux, fut transféré enchaîné au château de Saumur, d'où il ne sortit qu'au retour du roi, le 16 avril 1814. Il employa les premiers momens de sa liberté à recueillir les pièces relatives à sa mission, dont il envoya des exemplaires à tous les souverains de l'Europe, afin de dissiper les nuages que la politique tortueuse du gouvernement français et la confusion qu'avait produite le rôle odieux du faux Kolli pouvaient avoir élevés contre la pureté de ses intentions; mais il ne put néanmoins, malgré les certificats qu'il produisit, obtenir la restitution des diamans qui avaient été saisis sur lui au moment de son arrestation; circonstance qui ne laissa pas que d'ajouter encore à l'incertitude qui existait déjà auparavant sur toute cette affaire.

KOSADALEW (*N.* de), membre du sénat et du conseil d'état, ministre du département de l'intérieur de l'empire russe, etc.

Voyez son article tome Ier, page 356, et ajoutez :

Il mourut à Saint-Pétersbourg, le 5 août 1819, âgé d'environ soixante-six ans, emportant les regrets du monarque et des sujets.

KOTZEBUE (*Auguste* de), célèbre littérateur allemand, etc.

Voyez son article tome 1er., page 358, et ajoutez :

Il continuait de remplir ses fonctions d'explorateur littéraire et politique du gouvernement russe en Allemagne, et avait même été l'occasion de plusieurs réclamations publiques de la part de divers professeurs ou journalistes, lorsqu'il fut assassiné chez lui le 23 mars 1819, par un écolier saxon nommé *Sand*, dans la poche duquel on trouva un billet contenant ces mots: *Sentence de mort d'Auguste de Kotzebue*! Cet événement, déplorable sous tous les rapports, donna lieu à une infinité de méprises politiques, qui troublent encore en ce moment la tranquillité de l'Allemagne, et on peut, sans craindre de se tromper, lui attribuer les conspirations, dont on accuse généralement les écoliers et les professeurs, tant à Berlin qu'ailleurs.

L

LAMBERTI (le comte *Jacques*), chevalier de la Couronne-de-Fer, membre du directoire cisalpin et du collége des *Dotti*, etc.

Né à Milan, où il était directeur d'une maison de jeu avant l'invasion des Français en Italie, pendant l'année 1796. Il se montra partisan du nouvel ordre de choses; et fut d'abord membre du grand conseil de la république cisalpine, où il fit décréter en mars 1797 l'abolition de la noblesse et de tous les symboles monarchiques. Au mois d'avril 1798 il réfuta avec force la motion de son collègue Compagnoni en faveur de la polygamie qu'il fit rejeter; et fut nommé au mois de mai suivant membre du directoire cisalpin, par le général Brune, en remplacement de Paradisi, démissionnaire : il fut ensuite conservé par l'ambassadeur Trouvé, lors du renouvellement des autorités et de la constitution de cette république. A l'époque de la révolution du 18 brumaire. Lamberti quitta les rênes du gouvernement cisalpin; mais il obtint depuis de Napoléon le titre de comte et la place de sénateur, qu'il garda jusqu'à la chute de cet empereur. Lors de l'assemblée extraordinaire du sénat, les 18 et 20 avril 1814, où il fut question de demander Eugène Beauharnais pour roi aux puissances alliées, le comte Lamberti fut un de ceux qui se montrèrent les plus zélés pour sa cause, et il courut même quelques risques en voulant haranguer le peuple : depuis lors il a cessé d'occuper des emplois publics.

LANGSDORFF (*Gorges - Henri* de), consul général russe au Brésil, etc.

Né en 1774, à Lake, dans le cercle de Souabe, et fils aîné du vice-chancelier de ce nom au service du grand duc de Bade. Après avoir commencé son éducation à Buschweiler, qu'il termina à l'université de Gœttingue, il s'appliqua exclu-

sivement à l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle : la botanique et la minéralogie devinrent surtout ses occupations favorites. Il ne tarda pas en conséquence à y acquérir de grandes connaissances ; et ayant ensuite pris le degré de docteur, il accompagna comme médecin le prince de Waldeck dans son voyage à Lisbonne, d'où il retourna en Allemagne à la mort de ce prince. Il suivit peu après le fameux capitaine de Krusenstern dans son voyage autour du monde, et se rendit alors très-utile au gouvernement russe, en suggérant plusieurs améliorations pour lesquelles l'empereur Alexandre lui accorda non-seulement l'ordre de Sainte-Anne de seconde classe, mais encore la place de conseiller de cour, et enfin celle de consul-général à Rio-Janeiro, où il réside en ce moment. Il a publié des *Voyages dans différentes parties du monde*, pendant les années 1803 à 1817 : le premier volume contient un voyage au Brésil, dans la mer du Sud, au Kamschatka et au Japon ; le second renferme un voyage aux îles Alentiennes, et sur la côte nord-ouest de l'Amérique, avec le retour par terre au nord-est de l'Asie, et à travers la Sibérie jusqu'à Pétersbourg : cette route n'avait encore été suivie par personne.

LARDIZABAL (don *Miguel* de), membre de la régence d'Espagne, conseiller intime de Ferdinand VII, ministre des Indes, etc.

Il reçut une éducation soignée; fut ensuite attaché au conseil suprême de Castille en qualité de conseiller; et subit une très-longue disgrâce sous le roi Charles IV, pour avoir contrarié le prince de la Paix dans ses plans politiques. Il rentra en faveur à l'avénement au trône de Ferdinand VII, qu'il suivit à Baïonne; et fit partie, en 1808, de la commission qui y fut nommée par Napoléon pour préparer une nouvelle constitution au royaume espagnol : le 7 juillet il fut un des quatre-vingt-douze signataires de cette constitution. Au milieu des divisions qui déchirèrent peu après l'Espagne, don Miguel de Lardizabal se montra constamment l'ennemi déclaré des cortès et de la liberté, qu'il attaqua vivement dans un écrit publié à Alicante en 1811, sous ce titre : *le Gouvernement et la hiérarchie d'Espagne vengés*. Cet ouvrage fut accueilli avec enthousiasme par la noblesse, dont l'auteur prenait la défense; mais le parti libéral s'en plaignit hautement; et les journaux en parlèrent comme d'un livre qu'il fallait proscrire. L'irritation des esprits parvint même au plus haut degré; et il y eut des rassemblemens tumultueux dirigés contre Lardizabal, qui fut enfin arrêté, puis conduit à Cadix, où l'on nomma pour le juger un tribunal dont tous les membres prirent, par dérision, et comme pour lui faire honneur, le titre d'*Altesses*. Les débats commencèrent le 14 octobre 1811, et cette première séance fut très-animée : plusieurs cris de mort s'élevèrent contre l'accusé aux applaudissemens des spectateurs. Cependant l'effervescence se calma peu à peu; le tribunal se relâcha insensiblement de sa première rigueur, et rendit enfin un jugement qui privait seulement Lardizabal de ses titres et de ses fonctions. Il resta dès lors loin des affaires et sans aucune influence, jusqu'à l'époque de la délivrance de Ferdinand VII, qui fit rapporter le jugement du tribunal des cortès, et le nomma tout à la fois ministre des Indes et conseiller d'état, par ordonnances des 14 et 26 mai 1814 : le premier usage que Lardizabal fit de son autorité comme ministre des Indes fut d'adresser une proclamation aux habitans du Pérou pour les engager à se ranger sous les drapeaux du roi, et à mettre un terme à la guerre civile. Attaché par principes et par intérêt à l'ancien état de choses que Ferdinand VII venait de rétablir, le nouveau ministre méritait non-seulement l'estime des nobles espagnols, partisans de son système, mais encore la confiance de son maître par une administration rigoureuse, et particulièrement dirigée contre les amis de la liberté constitutionnelle, lorsqu'en 1816 un événement imprévu fit tomber cet implacable ministre sous les coups d'une nouvelle disgrâce, et lui prouva que le despotisme n'est pas toujours une bonne voie, même pour ceux qui en usent. Quoi qu'il en soit, il paraît que ce qui donna lieu à cette chute soudaine du ministre des Indes, c'est que sa correspondance avce Abadia à Cadix, et celle de ce dernier avec son frère à Lima, ayant été saisies sur le vaisseau *le Neptune*, furent portées à Carthagène peu de temps avant la prise de cette place par Morillo : ces correspondances contenaient la révélation des secrets de l'état relativement aux mariages du roi et de son frere avec les princesses de Portugal, ainsi qu'à l'état de dépendance dans le-

quel se trouvait le cabinet de Madrid, etc. Cette indiscrétion irrita si fortement Ferdinand VII, qu'il ordonna sur-le-champ l'arrestation de Lardizabal et d'Abadia : le premier fut d'abord relégué à Valladolid, et enfermé dans une cellule du couvent de St.-François, d'où il a été transféré depuis dans la citadelle de Pampelune.

LARDIZABAL (don *José*), général espagnol, etc.

Né en 1777, et issu de la même famille que le précédent. Il se distingua à la bataille de Sagonte et sous les murs de Valence, au mois d'octobre 1811. Il commandait alors la première division du corps d'expédition, et fit ensuite partie de la garnison de Valence ; ce qui fit qu'il se trouvait dans cette place lors de sa reddition en janvier 1812 à l'armée d'Aragon, commandée par le maréchal Suchet. Il fut amené à Paris, et renfermé dans le château de Vincennes, d'où il ne sortit qu'en avril 1814, à l'époque de l'arrivée des alliés : il mourut à Madrid six mois après, à l'âge de trente-sept ans, des suites de sa captivité, et fut vivement regretté par une grande partie de l'Espagne, qui estimait ses talens militaires, et surtout son dévouement à son pays.

LATTANZI (*Joseph*), membre du corps-législatif cisalpin, poète et littérateur italien, etc.

Né dans l'Etat romain, vers 1762. Il fut en quelque sorte élevé dans la maison du duc Braschi, où son père avait un emploi, et ressentit dès lors contre le poète Monti, qui était secrétaire de ce seigneur, une animosité, qui durera peut-être autant que sa vie. M. Lattanzi, soupçonné bientôt d'être l'auteur d'un écrit latin sur les droits de l'empire et de l'église, fut obligé de quitter Rome, et se réfugia alors à Vienne. De retour dans sa patrie, où la haine des prêtres le poursuivit avec une nouvelle vivacité, il y fut presqu'aussitôt accusé de délits plus graves, et mis en prison, d'où s'étant échappé en 1786 il s'enfuit encore dans la capitale de l'Autriche. Mais l'empereur le renvoya en Italie pour qu'il s'y lavât des calomnies qui attaquaient sa réputation, en le recommandant toutefois à son ministre près la cour de Florence, où régnait l'archiduc Léopold. M. Lattanzi justifia facilement sa conduite auprès de ce souverain, et fut immédiatement employé à rédiger un journal littéraire dans l'intérêt du prince et du fameux concile de Pistoia, que les partisans de la cour de Rome, dont il attaquait avec justice les priviléges, s'étaient mis à dénigrer. Lorsque le grand-duc Léopold succéda à l'empereur Joseph, M. Lattanzi suivit le monarque à Vienne, d'où il fut bientôt après envoyé à Mantoue comme secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville. Une dissertation qu'il osa y lire sur *l'Influence des opinions religieuses dans l'Etat*, le fit dénoncer de nouveau aux gouverneurs de Mantoue, et de Milan ; malheureusement pour lui Léopold étant mort en 1796, il perdit non-seulement sa place, mais encore une pension de 1200 florins que ce prince lui avait faite. A l'époque de l'invasion des Français, en 1796, M. Lattanzi, dont les principes politiques et religieux n'étaient pas équivoques, se montra un de leurs plus zélés partisans, et fut chargé par Napoléon d'écrire en faveur du système républicain, qu'il établissait alors partout. A son arrivée à Mantoue, il fut nommé successivement officier municipal, administrateur du département, et enfin député au congrès de Léoben, pour demander la réunion du Mantouan à la république cisalpine. Mécontent du résultat de sa mission, il écrivit peu après contre la politique du conquérant français ; mais les événemens l'eurent bientôt réconcilié avec Napoléon ; et la réunion des deux pays s'étant enfin opérée, M. Lattanzi devint membre du corps-législatif de la république cisalpine : ce fut sur sa motion que le grand-conseil de ce nouvel état arrêta l'érection d'un monument en pierre sur la place publique, en mémoire du jour où les deux républiques avaient serré leurs liens. Cependant il n'eut pas plus tôt vu une nouvelle république s'établir à Rome qu'il s'y rendit, et il y acquit même quelques propriétés dont il fut dépouillé à la chute de ce gouvernement éphémère. Quoique fugitif et proscrit de Rome, son goût pour la littérature ne le quitta pas, et il fit en route des observations dont il publia ensuite le recueil sous la forme d'un *Voyage*. M. Lattanzi suivit bientôt après Championnet à Naples, d'où il revint avec lui à Rome ; et lors de l'arrivée des Austro-Russes en 1798, il se réfugia à Gênes, où il fut secrétaire du général Davoust. Il se trouvait aussi sur la frégate française que les Anglais prirent dans le port ; mais à la suite de la capitulation qui suivit la bataille de Ma-

rengo, il fut déposé dans le port d'Antibes, d'où il revint encore à Milan pour y occuper la place de juge d'un tribunal. Il fit aussi partie de la *consulta* italienne, réunie à Lyon en 1801, où on le fit admettre comme envoyé de l'académie de Mantoue; et il inonda ensuite l'Italie de ses poésies. Flexible dans son admiration et ses louanges, et toujours exagéré comme le sont les poëtes, après avoir porté aux nues Napoléon et sa famille, il s'est mis à chanter avec le même enthousiasme l'empereur d'Autriche et son gouvernement. Parmi les innombrables productions de Lattanzi nous citerons seulement la *Mascheroniana*, sur les mêmes rimes que celle du poète Monti; et celle intitulée : *Satire su i costumi della rivoluzione*, qui sont incontestablement ses deux meilleurs ouvrages.

LEITH (sir *James*), major-général anglais, etc.

Issu d'une famille honorablement distinguée dans les fastes militaires de l'Angleterre. Il prit de bonne heure du service dans l'armée de terre, et devint, après plusieurs actions courageuses, colonel du 4me régiment des Indes occidentales. Il servit avec distinction dans plusieurs expéditions, et avait déjà mérité le grade de major-général, lorsqu'il fit la guerre d'Espagne sous les ordres de lord Wellington. Il se fit aussi particulièrement remarquer au siége de Badajos, et fut un des officiers-généraux auxquels le gouvernement anglais vota des remercîmens pour leur conduite en cette occasion. Blessé plusieurs fois pendant la guerre de la Péninsule, notamment au combat de Busaco et à la prise de Saint-Sébastien, il en fut d'abord récompensé par la grande croix de l'ordre du Bain, dont le décora S. M. Britannique, et ensuite par la place de capitaine-général et gouverneur en chef des îles du Vent, qu'il obtint en 1814. Il exerçait encore ses fonctions en 1815, lorsque la nouvelle du retour de Napoléon parvint dans ces parages, et excita de nouveau la guerre et des troubles funestes dans les colonies françaises. Après plusieurs actions partielles entre les Anglais et les partisans de Bonaparte, sir James Leith, s'étant emparé des hauteurs de la Guadeloupe, força les généraux français Linois et Boyer à se rendre prisonniers de guerre, et prit possession de l'île au nom du roi de France, mais au profit du gouvernement anglais. Cependant, dès le mois de mai 1816, il informa le comte de Vaugiraud, gouverneur de la Martinique, qu'ayant reçu du prince-régent l'ordre de remettre la Guadeloupe au roi à l'arrivée de l'expédition qui devait être envoyée pour en prendre possession, il avait ouvert les ports de cette colonie au commerce français : la remise solennelle en fut effectivement faite le 25 juillet suivant au comte de Lardenoy, nommé gouverneur. En octobre 1816, sir James Leith reçut du roi de France la croix du mérite militaire : il était déjà chevalier-commandeur de l'ordre de la Tour et de l'Épée, de la façon du roi de Portugal.

LEWIS (*Mathieu-Grégoire*), membre du parlement et littérateur anglais, etc.

Né en 1774, et fils d'un sous-secrétaire de la guerre. Il fut élu à vingt ans membre du parlement, par le bourg de Hindon; et écrivit pendant ses voyages le fameux roman si connu, intitulé : *le Moine*, dans lequel il déploya une brillante imagination, mais qu'il déshonora par des tableaux obscènes et révoltans : néanmoins on doit convenir, par amour pour la vérité, qu'il en a fait disparaître les plus dangereux passages dans une seconde édition. Parmi les autres productions de M. Lewis, qui sont très-nombreuses, on distingue encore : *le Brigand de Venise*, et *les Tyrans féodaux*, autres romans dans le genre sombre; *l'Amour du gain*, poëme; *les Vertus du Village; le Spectre du Château*, drame qui a eu cinq éditions en peu de semaines, et qui a fait courir tout Londres pendant plusieurs mois; *Rolla*, *Alphonse*, *le Ministre*, tragédies; *l'Habitant des Indes orientales*, comédie; des *contes terribles* et des *contes romantiques; Timur le Tartare*, mélodrame; et enfin *le Riche et le Pauvre*, opéra-comique.

LICHTENAU (la *comtesse* de), célèbre maîtresse du roi de Prusse Frédéric-Guillaume, etc.

Née à Postdam en 1754, et fille d'Elie Enke, musicien de la chapelle du grand Frédéric. Elle était à peine âgée de treize ans et faisait l'office de servante dans la maison paternelle, lorsque le prince royal, neveu du roi, jeta les yeux sur la fille aînée d'Enke, qui était belle, mais d'un caractère violent, pour en faire l'objet de sa passion. La stricte économie de la cour ne permettant pas au prince royal de répandre une grande aisance dans cette famille, chacun des

enfans, et plus particulièrement encore celle qui fait l'objet de cette notice, était obligé de servir de domestique aux autres. Sans cesse grondée, tourmentée et battue par ses frères et par ses sœurs, la jeune Enke reçut un jour des soufflets de l'aînée, en présence même du prince. Il prit le parti de l'enfant battu avec tant de chaleur qu'il s'ensuivit une rupture formelle entre lui et sa fière maîtresse, laquelle se jeta immédiatement dans les bras du comte de Matuschka, qu'elle suivit ensuite à Paris, où elle fut connue sous le nom de la *Belle Polonaise*. Cependant la petite Enke, qui avait inspiré tant de pitié au prince, se trouva tout à coup l'objet de ses soins et bientôt de ses affections : en effet, il lui donna les premières leçons de musique, lui fit apprendre la langue française, etc., et, à seize ans, l'élève docile devint une maîtresse en titre. Sans être d'une figure remarquable, et ayant même beaucoup d'irrégularité dans les traits du visage, la nouvelle favorite avait pourtant de beaux yeux, de belles dents : ses bras, ses mains, et surtout sa taille, étaient des modèles de perfection. Les dépenses auxquelles le prince se livrait dans ses amours, dépenses qu'il ne pouvait couvrir qu'au moyen d'emprunts usuraires, déplurent bientôt au roi, et les amans furent forcés momentanément de se séparer. Son absence laissa le prince livré à toutes les erreurs de son âge; les beautés se présentèrent en foule pour consoler sa douleur; mais aussi toutes se firent généreusement récompenser, et c'est alors que le vieux monarque, après avoir bien calculé, trouvant qu'une liaison d'habitude valait encore mieux que toutes les fantaisies dispendieuses, rappela la favorite, qui reparut à Berlin, et reçut en présent la petite maison de campagne de Charlottembourg, qui s'est changée depuis en une habitation somptueuse : cette réunion ralluma les feux les plus vifs, et trois enfans en resserrèrent successivement les nœuds. Neanmoins le bonheur du couple amoureux eut enfin un terme; le prince royal se jeta dans les visions des illuminés; et Bischoffswerder, l'un des initiés les plus ardens de la secte, eut tout l'honneur de cette conquête. On déclara bientôt au prince, de la part du chef suprême de l'ordre, qu'il fallait renoncer à une liaison scandaleuse; et le néophite, après avoir obéi avec quelque peine, se réunit à son epouse légitime, puis imagina de marier sa maîtresse à un valet-de-chambre, nommé Rietz, fils d'un de ses jardiniers de Postdam, qu'il affectionnait particulièrement. Ce mariage fut célébré en présence de Bischoffwerder et de quelques autres adeptes; et ce qu'il y a de plus plaisant dans la chose c'est que le prince fit les fonctions de pontife, suivant le rite de la nouvelle secte. Madame Rietz donna ensuite le jour à un fils, dont le prince fut parrain; mais, ainsi qu'on devait s'y attendre, le ménage ne tarda pas à se brouiller; une séparation devint nécessaire entre deux époux qui la désiraient avec une égale impatience; et la faveur de madame Rietz n'ayant point diminué avec son changement d'état, elle se trouva, à la mort du grand Frédéric, la confidente intime du nouveau roi. Entourée aussitôt de toutes les jouissances de la richesse et du pouvoir, elle fit choix d'une société composée d'artistes, de quelques individus du second ordre, et d'un petit nombre d'étrangers. Légère, inconséquente, mais affable et généreuse, elle attirait tous les hommages et ne se défendait pas d'en agréer quelques-uns : on ne lui imposait aucune gêne, pourvu qu'elle ne laissât pas tomber ses bontés sur les sujets des états prussiens. Parmi les étrangers qu'elle comblait de ses bontés, était le chevalier de Saxe, qu'elle résolut d'aller joindre à Naples, où il était alors. Elle s'arrêta quelque temps à Vienne, où son nom et sa position équivoque l'empêchèrent d'obtenir les distinctions qu'elle aurait désirées; mais bientôt ses lettres pressantes et multipliées arrachèrent à Frédéric-Guillaume un diplôme de comtesse de Lichtenau, qu'elle reçut à Florence, et qui la mit en mesure d'être présentée à la cour de Naples, et même d'être admise aux réunions intimes de la reine. Ce fut là qu'elle rencontra le vieux lord Bristol, évêque de Londonderry, possesseur d'une fortune immense, qui affícha près d'elle le ridicule, ou plutôt le scandale d'un galant suranné et d'un prêtre amoureux. Enivrée de fêtes et de plaisirs de tout genre, la comtesse de Lichtenau ne songeait guère à mettre un terme à son voyage, lorsque les premiers symptômes de la maladie qui conduisit lentement Frédéric au tombeau la rappelèrent à Berlin. Son cortége, semblable à celui d'une princesse, blessait tous les regards : elle traînait effectivement à sa suite, outre l'évêque anglais,

le comte de Saint-Ignon, émigré français, auquel elle fit bientôt obtenir la clé de chambellan, et plusieurs autres personnages moins marquans. Tout fléchit devant elle, et ses réunions devinrent une espèce de cour : on n'y était présenté qu'avec des cérémonies d'étiquette, auxquelles la famille royale se soumit elle-même; et la reine, par un excès de bonté inconcevable, permit même que la comtesse portât son portrait. Cependant, loin de se montrer capable de graves conceptions, l'ancienne maîtresse du roi n'était occupée que de galanteries, de plaisirs et d'ajustemens; chaque jour, son imprudence et sa fierté animaient de plus en plus contre elle la jalousie et l'indignation publique; elle ne mettait plus de bornes à son luxe et à son désordre; et c'est au milieu de ce tourbillon que la santé du roi dépérissant sensiblement les médecins lui ordonnèrent pour la seconde fois les eaux de Pyrmont, où il se rendit dans le courant de l'année 1797. Frédéric-Guillaume, qui se trouvait en ce moment l'arbitre de l'Europe, sans en avoir la capacité, s'entoura, quoique mourant, d'une représentation majestueuse, et voulut étaler en quelque sorte le faste de Louis XIV. Madame de Lichtenau régnait toujours en souveraine; mais son crédit baissait visiblement; et la jeune princesse de Prusse, depuis reine, remplie de grâces et de vertus, saisit un moment d'ascendant qu'elle avait su obtenir sur l'esprit du roi, pour le décider à permettre que la favorite se retirât en Angleterre : on lui accordait une somme considérable pour les frais de son voyage; elle pouvait emporter sa vaisselle d'argent, des diamans estimés 80,000 écus de Prusse, et enfin des effets de banque de la valeur de 130,000 livres sterling. L'orgueilleuse comtesse résista à toutes ces offres par un faux calcul d'amour-propre, qu'elle colora du nom de grandeur d'âme et de sensibilité, et qu'elle eut lieu de maudire bientôt après. En effet, au retour des eaux, l'état de la santé du roi devenant plus alarmant, elle se renferma, pour ainsi dire, dans l'enceinte du palais de marbre, où elle ne laissait pénétrer qu'un petit nombre d'élus; et la reine, les princes et les princesses du sang furent nominativement exclus de ce cercle. Cependant, lorsque le danger fut reconnu imminent, le roi donna l'ordre d'appeler près de lui la reine et le prince royal. Pendant cette douloureuse conférence, le monarque affecta de se faire soutenir par la comtesse; mais il vit avec chagrin, par le silence glacial du futur souverain de la Prusse, la tempête qui grondait sur la tête de sa protégée; et mourut bientôt après, avec la certitude de la laisser en proie aux persécutions de toute espèce. Effectivement, au moment où madame de Lichtenau fut abandonnée de la fortune, les courtisans qui la veille même l'encensaient encore furent les premiers à la fuir; les valets joignirent les insultes au mépris; et il n'est pas jusqu'aux médecins de la cour qui refusèrent de lui donner des secours dont l'humanité leur faisait pourtant un devoir sacré : l'un d'eux lui devait néanmoins sa fortune. On vint enfin lui annoncer le général de Zastrow, qui lui apportait les ordres du nouveau souverain. Aussitôt elle se plaça sur un canapé, prit dans ses bras les trois enfans naturels du roi, plaça son propre fils à ses pieds, et couvrit ses yeux d'un vaste mouchoir. Le général, fort peu touché de ce tableau, se fit livrer les papiers et les clés de la comtesse, et termina cette entrevue par la défense de quitter les jardins sans une permission expresse. Au bout de deux fois vingt-quatre heures, un major parut à la tête d'un détachement, déclara la comtesse prisonnière, réclama le portrait de la reine douairière, et plaça dans un des carrosses de la cour les enfans naturels du feu roi, avec les personnes qui les entouraient. Ce ne fut qu'après une détention de six semaines dans son habitation, qu'une commission, présidée par le baron de Reck, fut nommée pour examiner la conduite de la prévenue : le fait le plus grave à la charge de madame de Lichtenau était l'enlèvement d'un énorme porte-feuille, qu'elle avait eu l'inexplicable étourderie de faire prendre dans la chambre du roi sous les yeux d'une foule de témoins. Toute l'Allemagne attendait avec la plus vive curiosité l'ouverture de ce fameux portefeuille, lequel, se trouvant rempli de billets doux et de chansons, servit à établir jusqu'à l'évidence la frivolité des desseins de la comtesse : la commission fit alors un rapport justificatif sur son compte. Cependant un ordre du cabinet la dépouilla de ses terres et de ses effets de banque, affecta sa vaisselle d'argent et ses diamans à l'extinction de ses dettes; lui laissa, outre son

mobilier, la jouissance d'un revenu viager de quatre mille écus : et enfin la condamna à demeurer dans la forteresse du grand Glogau, où elle resta dix-huit mois : elle obtint ensuite la permission de passer quinze jours à Berlin et de se retirer à Breslau. Le roman de toute autre eût sans doute fini là ; mais il n'en est pas ainsi du sien. Devenue éprise d'un jeune musicien qu'elle épousa, bientôt l'inconstance du mari, la jalousie de la femme amenèrent le scandale d'une rupture indispensable. Elle ne fut pas plus heureuse avec un jeune et bel Hongrois, qui quitta le service militaire pour se livrer à un amour suranné ; et elle en était là de ses aventures, lorsque la fortune sembla vouloir un moment lui rendre quelques consolations : des généraux français, conduits par les événemens de la guerre à Breslau, lui firent obtenir la protection de Napoléon, qui demanda au roi de Prusse que ses terres confisquées lui fussent rendues. La comtesse de Lichtenau vit aujourd'hui à Berlin obscure et presque oubliée, après avoir successivement excité l'envie et la pitié de ses compatriotes.

LICHTENSTEIN (*Antoine-Auguste-Henri*), professeur allemand, etc.

Né à Helmstadt en 1753. Il fut d'abord chargé de la direction du collége de cette ville, et devint en 1782 recteur du *Johanneum*, professeur de langues orientales puis deuxième bibliothécaire à Hambourg, et enfin, en 1800, surintendant, premier pasteur et professeur de théologie à Helmstadt. Il y publia un écrit remarquable : *Sur les anciennes langues de la Perse*, dont l'étude peut jeter un grand jour sur une classe de monumens qui, dans ces derniers temps, ont exercé sans fruit la sagacité de plusieurs érudits : ces monumens sont les ruines gigantesques de Persépolis, les innombrables bas-reliefs dont elles sont chargées, et les inscriptions qu'elles présentent. Ces inscriptions se retrouvent sur d'autres monumens et surtout sur les briques qu'on a retirées des fondations de l'ancienne Babylone ; et il s'agit de savoir si elles appartiennent à l'ancienne écriture hiéroglyphique, si elles sont plus anciennes que l'écriture syllabique, et enfin si l'on peut espérer qu'elles seront expliquées. Tel est le problème que le docteur Lichtenstein a prétendu résoudre dans son ouvrage, mais il a contre lui l'opinion des savans, qui ne sont pas favorables à ses essais. On doit encore à ce professeur plusieurs écrits scientifiques, et entre autres une *Histoire des insectes aptères* ; et plusieurs morceaux intéressans, insérés dans le *Magasin Brunswickois*, la *Bibliothèque de littérature biblique*, et autres recueils périodiques.

LINWOOD (mademoiselle), célèbre ouvrière anglaise, etc.

Née dans le comté de Warwick, et fille d'une maîtresse de pension de Leicester. Elle montra fort jeune une adresse singulière dans les ouvrages de main, et s'est fait depuis une grande réputation en Angleterre par ses travaux à l'aiguille. En 1782, une amie lui ayant envoyé une collection de gravures coloriées, elle conçut l'idée de les reproduire avec son aiguille ; et à des essais imparfaits succédèrent bientôt des copies très-bien exécutées et pleines de goût : l'Impératrice de Russie, à qui elle avait adressé quelques-uns de ces ouvrages, se déclara sa protectrice. Ce fut surtout en 1785 que mademoiselle Linwood essaya de reproduire les effets de la peinture, d'après les tableaux les plus fameux du Guide et de Reynolds ; et la société pour l'encouragement des arts, à laquelle elle avait offert quelques-uns de ses ouvrages, lui vota une médaille sur laquelle étaient gravés ces mots : *Excellentes imitations de Peintures, en ouvrages faits à l'Aiguille*. Malgré ses admirables productions, qu'elle augmentait tous les jours, elle ne put cependant être reçue à l'académie royale, à cause de la loi que s'était imposée cette société de ne recevoir que les auteurs d'ouvrages originaux. Mademoiselle Linwood a exposé plusieurs fois ses productions avec un très-grand succès dans *Hanover-Square*, et on vient de construire dans *Leicester-Square* des salles tout exprès pour les recevoir : les poètes ont aussi célébré à l'envi le talent extraordinaire de cette demoiselle.

LITTA (le duc *Antoine*), grand seigneur italien, etc.

Né à Milan en 1748, fils du marquis Pompeo et d'Elisabeth Visconti, et frère du cardinal. Il épousa la fille du prince Alberi de Belgioioso, qui depuis, sous le titre de duchesse, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, remplit les fonctions de cette charge auprès de la vice-reine d'Italie. Le duc Litta fut d'abord du nombre des grands seigneurs que Napoléon exila de Milan en 1799 pour s'être montrés les enne-

mis de la révolution française, et passa à Nice tout le temps de son exil; mais s'étant rapproché ensuite du conquérant, il fut nommé en 1805, grand-chambellan du royaume d'Italie grand-aigle de la Légion-d'Honneur et de la Couronne-de-Fer, et enfin créé duc, titre qui lui a été confirmé par l'empereur d'Autriche, dont il est aussi chambellan. Il montra toujours des sentimens très-élevés dans les différentes fonctions dont il fut chargé; et quoique sérieux et peu communicatif, le duc Litta a néanmoins quelquefois des saillies très-piquantes, dont voici un exemple : s'étant aperçu un jour qu'à la table du vice-roi, où il mangeait souvent, le même système d'économie qui avait supprimé le double service faisait que le maître-d'hôtel enlevait les plats avant qu'on eût le temps d'y toucher, pour les faire reparaître le lendemain, le duc Litta, s'adressant à des perdreaux qui partaient de cette manière, dit à haute voix : *a rivederci* (à nous revoir), ce qui fit rire jusqu'aux courtisans. Lorsque son frère le cardinal fut proscrit, le premier mouvement du duc Litta fut de lui faire une pension, ce qui déplut fort à Napoléon; et le vice-roi ayant été chargé de faire connaître ce mécontentement au duc, celui-ci répondit avec une noble franchise : « J'étais frère du cardinal » avant d'être chambellan de l'empe» reur. » Ce grand seigneur jouit aujourd'hui dans sa patrie de toute la considération que donnent une grande fortune et un beau caractère.

LIVINGSTON (*Robert R.*), chancelier de New-Yorck, ambassadeur américain, etc.

Né à New-Yorck en 1745, et descendant d'une ancienne famille anglaise, aujourd'hui très-nombreuse et fort distinguée, qui s'établit dans la colonie de New-Yorck dès qu'elle eut été acquise des Hollandais sous le règne de Jacques II. Après avoir suivi d'abord la carrière du barreau, il fut envoyé en 1776 à une réunion des délégués des différens états, qui devint ensuite le congrès, mais qui n'avait alors aucune autorité. Cependant cette assemblée ayant peu après créé deux ministères, l'un des affaires étrangères, l'autre de la guerre, pourvut immédiatement M. Livingston du premier, dont il exerça les fonctions pendant tout le temps des hostilités. Devenu chancelier de l'état de New-Yorck, il céda sa place au congrès à M. John Jay, et s'attacha à faire fleurir l'agriculture dans son pays natal, en donnant le premier l'exemple des améliorations à faire, et en établissant à New-Yorck une société d'agriculture. En 1794 il fut nommé ambassadeur auprès de la république française; mais il refusa d'aller occuper ce poste, qui fut alors rempli par M. James Monroe, et continua ses fonctions de chancelier jusqu'en 1801, époque où il les quitta pour se rendre en France avec le titre d'ambassadeur des Etats-Unis : ce fut par ses soins et par ceux de M. Monroe que se termina avec le gouvernement français la négociation par suite de laquelle la Louisiane fut cédée à sa patrie. Il obtint son rappel en 1804, et vécut depuis ce temps sans emploi public, s'occupant uniquement d'agriculture : M. Livingston jouit d'une grande réputation sous le double rapport d'homme d'état et d'agriculteur.

LOEWENHIELM (*Charles-Frédéric*, comte de), lieutenant-général suédois, premier gentilhomme de la chambre, ambassadeur, etc.

Né en Suède, d'une famille ancienne et distinguée. Après avoir fait ses études à Colmar en Alsace, il retourna dans sa patrie, où il entra au service militaire : il obtint en même temps des charges honorables. Il se distingua aussi dans la carrière diplomatique, et il accompagna en 1814 l'empereur Alexandre à Paris, en qualité de ministre plénipotentiaire du roi de Suède. Le comte de Loewenhielm est maintenant général-major, avec le titre et le rang de lieutenant-général, premier gentilhomme de la chambre du roi, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Suède près la cour de Russie; et enfin commandeur de l'Etoile Polaire, chevalier des ordres de l'Epée, de Sainte-Anne, de Saint-George et de l'Aigle-Rouge, etc., etc. — Son frère, le comte *Gustave* de Loewenhielm, fit également avec lui ses études à Colmar, et entra aussi au service militaire à son retour en Suède, où il obtint un avancement assez rapide. Devenu en 1805 commandant d'un corps suédois stationné dans le pays de Lauenbourg, il fut chargé à la même époque, par le roi de Suède, de missions diplomatiques en Prusse, dont il s'acquitta avec succès. Ayant été blessé pendant la guerre de Finlande, en 1808, dans un combat contre les Russes, il fut transporté à Moscou, et

retourna en Suède après sa guérison. Le comte Gustave Loewenhielm est maintenant général-major, chef de la première brigade de cavalerie, et ministre plénipotentiaire de son souverain près la cour de France : il est aussi commandeur grand'croix, de l'ordre de l'Epée, chevalier de Sainte-Anne, de l'Aige-Rouge et enfin de celui de Marie-Thérèse, etc.

LOEWENOERN (*Paul* de), contre-amiral et premier adjudant de la marine danoise, etc.

Né à Copenhague le 11 août 1751. Après avoir fait diverses croisières dans la Baltique, et des voyages dans la Méditerranée, il fut nommé premier lieutenant de vaisseau. Pendant la guerre d'Amérique, on l'envoya avec plusieurs autres officiers de la marine danoise, pour prendre du service en France; et il fit plusieurs campagnes sous les ordres du capitaine Verdun de la Crenne et du comte d'Estaing. Rappelé en 1781 dans son pays pour être mis à la tête d'une expédition ayant pour but d'essayer des montres marines présentées au gouvernement danois par un horloger suisse, il étendit ses opérations par Madère et les Açores jusqu'qu'aux îles d'Amérique. Nommé en 1784 directeur des archives royales des cartes marines, établies à Copenhague d'après le plan qu'il avait donné lui-même, il sortit de cet établissement formé sous ses auspices un grand nombre de cartes et de notices, les unes et les autres d'une utilité réelle pour la navigation des mers du Nord. En 1786, on lui confia une nouvelle expédition pour reconnaître les côtes du du Groënland, et en particulier la côte orientale, fameuse dans les anciennes relations du Nord; mais les glaces l'empêchèrent de parvenir au but qu'on s'était proposé; cependant on fit sur la route diverses observations qui le mirent en état de perfectionner les cartes d'Islande. En 1787, il fut envoyé en mission à Saint-Pétersbourg, et, en revenant, l'année suivante, il passa par la Suède : peu après Catherine II le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir. Il fut aussi chargé, en 1796, de prendre des mesures pour établir un lieu de quarantaine en Norwége, et visita en conséquence les côtes de ce pays, où il recueillit des observations importantes pour la navigation. L'amiral sous-intendant-général des pilotes-côtiers étant mort, M. Loewenoern fut pourvu aussitôt de cette charge importante : il avait déjà été avancé de plusieurs grades dans la marine royale, et vient de recevoir encore en dernier lieu le titre de contre-amiral. C'est à son activité qu'est dû l'établissement du bureau des longitudes de Copenhague; et la société royale des sciences de cette ville, qui apprécia de bonne heure ses talens distingués, le compte parmi ses membres depuis 1784 · cet habile marin a aussi enrichi de plusieurs mémoires la collection de cette société savante. En 1816, M. de Loewenoern fut nommé correspondant de l'académie des sciences de Paris, et, dans la même année, le roi de France lui envoya l'ordre du mérite militaire.

LOFFT-CAPEL (*N.*), avocat et littérateur anglais, etc.

Né en 1751, à Saint-Edmonsbury, dans le comté de Suffoclk. Il prit son second nom de son oncle Capel, commentateur de Shakespeare, et fut élevé à Eton, puis envoyé à Cambridge. Il entra ensuite au barreau, où il se distingua parmi les avocats intègres et laborieux, et mérita une sorte de réputation par ses talens comme orateur. Cependant son goût l'entraînant vers la littérature, il publia successivement une foule d'ouvrages, dont plusieurs ne sont pas sans mérite, et qu'il donna au public sous les titres suivans : *Eloge de la poésie*, poëme; *Aperçu* de quelques plans sur l'Amérique; *Dialogue* sur les principes de la constitution; *Observations* sur l'histoire d'Angleterre de madame Mac-Aulay; *Elemens* de la loi universelle; *Argument* sur la nature des partis et des factions; *Eudosie*, poëme sur l'univers; *Recherches* sur la légalité et l'utilité du moyen d'augmenter la marine royale par des souscriptions, pour construire des vaisseaux dans chaque comté; *Traduction* de la première et de la deuxième géorgique de Virgile; *Essai* sur la loi des libelles; *Lettres* sur la question de la régence; *Observations* sur les témoignages de la divinité du Christ pendant les quatre premiers siècles, par le docteur Knowles; *Histoire* des actes de corporations et du test; *Remarques* sur une lettre d'Edmond Burke relative à la révolution française, etc.; *Essai* sur l'effet d'une dissolution du parlement, à l'occasion d'un acte d'empêchement de la chambre des communes pour des crimes du haute trahison, etc.; premier et deuxième livre du *Paradis*

perdu de Milton, avec des notes; *Essai sur le renouvellement de la cause de la réforme dans la représentation des communes au parlement*; *Aphorismes de Shakespeare*; et enfin *Laurana*, ou Anthologie de sonnets et élégies, *originaux et traductions*, etc. M. Lofft a aussi inséré de nombreux articles dans les papiers publics.

LONGHI (*Joseph*), fameux graveur italien, membre de l'institut de Milan, etc.

Né dans les états romains, vers 1768. Il fit ses études à Rome, en conservant l'habit ecclésiastique que ses parens lui avaient fait prendre dès son enfance; et acquit bientôt de la réputation dans l'art de la gravure, auquel il se livra avec une sorte de passion. La révolution d'Italie l'ayant conduit en 1797 à Milan, où il fit paraître de nouveaux ouvrages, les Français comme les Italiens rendirent justice à ses talens, et le considérèrent dès lors comme un artiste distingué. En effet, outre qu'il est excellent dessinateur, Longhi réunit encore une délicatesse extrême à la précision et à la fermeté; et aucun graveur de nos jours ne rend les chairs avec autant de vérité que lui: ses figures dans le nu font oublier aux connaisseurs qu'elles ne sont qu'en noir, et c'est ce que l'on a surtout remarqué dans la gravure qu'il a faite en 1810 de la *Madeleine couchée* du Corrége, qui est dans la galerie de Dresde. La délicatesse et la transparence qui distinguent cette peinture se retrouvent dans la gravure avec la même perfection de contours et tout le caractère de l'original. Ces divers mérites se montrent peut-être à un degré plus éminent encore dans une *Galathée nue flottant dans une conque sur les eaux*, que Longhi a gravée en 1813, d'après un tableau de l'Albane. En 1814, il composa aussi et grava un sujet du premier livre des *Métamorphoses d'Ovide*: c'est la naïade *Syrinx* poursuivie par le dieu Pan. Les connaissances littéraires de ce graveur l'on fait également briller dans l'institut du royaume d'Italie, où il n'était entré que comme artiste; et on y a entendu avec beaucoup d'intérêt la lecture de plusieurs fragmens d'un ouvrage qu'il a entrepris pour l'histoire de son art, auquel, dans son enthousiasme, il donne la préférence sur la sculpture et même sur la peinture. Il commença il y a quelques années la gravure du beau tableau de Raphaël représentant les *Épousailles de la Sainte-Vierge*, et le dessin qu'il en exposa au salon de Milan en 1812 ravit tous les connaisseurs par l'intelligence avec laquelle il avait reproduit l'original. Longhi est, quoique membre de l'institut, professeur de l'école royale de gravure que possède Milan, et qui a déjà produit des élèves célèbres: le vice-roi Eugène Beauharnais lui conféra dans le temps l'ordre de la Couronne-de-Fer. Vers 1813, ce prince ayant chargé le peintre de faire son portrait, l'ouvrage n'était pas encore fort avancé en 1814, quand le gouvernement changea. Cependant le modèle, retiré en Bavière, insistait pour avoir le portrait, et Longhi l'achevait enfin, lorsqu'un jour dînant chez le comte de Saurau, gouverneur général autrichien, celui-ci demanda de quel ouvrage il était alors occupé. Longhi répondit qu'il achevait le portrait du prince Eugène. Le gouverneur n'en parut point étonné; mais le lendemain il fit enlever le cuivre de chez Longhi, en l'assurant qu'il en serait indemnisé, et qu'on enverrait l'ouvrage au personnage pour lequel il l'avait entrepris: on se doute bien que ni l'une ni l'autre de ces promesses ne reçurent d'exécution.

LONSDALE (*William* Lowther, comte de), membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né en 1757, et neveu du célèbre sir James Lowther, créé vicomte en 1797. Il fit ses études à Oxford, et représenta ensuite, du vivant de son oncle, la ville de Carlisle au parlement de la Grande-Bretagne, où il se montra l'un des plus zélés partisans de la politique du fameux Pitt: en 1781 il épousa Augusta Fane, sœur du comte de Westmorland, dont il a plusieurs enfans. Il cultiva avec succès la littérature et les arts libéraux, et lorsque les œuvres historiques de Fox parurent, il fit imprimer un manuscrit de son aïeul John, lord vicomte Lonsdale, confident de Guillaume III, auquel il ajouta un précis de la vie et du caractère de l'auteur: cette publication, qui jette un grand jour sur l'histoire de la révolution anglaise, parut dans le public sous le titre de: *Mémoires sur le Règne de Jacques II*.

LOWE (*Joseph*), célèbre journaliste anglais, etc.

Né à Brechin en Ecosse, où son père était médecin. Il fit de bonnes études aux

universités de Saint-André et d'Edimbourg, et passa ensuite, dans l'année 1792, en Hollande, où il resta pendant plusieurs années employé dans une maison de commerce. A son retour il se fixa à Londres, et y partagea constamment son temps entre les entreprises de commerce et la littérature; mais ayant acquis une portion de la propriété des journaux intitulés : *Loyd's Evening Post*, et *the Patriot*, il y inséra de temps en temps des morceaux sur la politique et le commerce qui n'étaient pas sans quelque mérite et qui lui donnèrent du goût pour ce genre de travail. Chaud partisan du ministre Pitt, M. Lowe crut de son devoir de défendre l'administration de cet homme célèbre, attaquée par le fameux Brougham dans un pamphlet anonyme publié en 1806; et il fit paraître à cette occasion une réponse qui causa beaucoup de sensation et fut assez généralement regardée par les ministériels comme un sujet de triomphe pour leur parti. Encouragé par ce succès, M. Lowe se livra dès lors entièrement aux lettres, et publia en 1807 une brochure sur l'état des colonies anglaises dans les Indes occidentales, qui a eu plusieurs éditions : il fit imprimer en même temps une défense de l'administration de la marine, sous le titre de : *Naval Anecdotes*, et fournit aussi, pendant une certaine époque, des rapports sur l'état du commerce, au recueil périodique *the Athenæum*, rédigé par le docteur Acheen. En 1808, il se retira avec sa famille à Ludlow, dans le Shrop-shire, où il resta jusqu'en 1814, occupé exclusivement de littérature et particulièrement d'un ouvrage sur *les Hommes d'état d'Angleterre*, continuation du livre de M. Macdiarmid, dont il avait acheté le droit de copie. Au mois de juin il passa en France et s'établit à Caen, où il continue encore en ce moment ses travaux littéraires, aidé de cinq collaborateurs. M. Lowe est un des principaux rédacteurs du journal critique intitulé : *Monthly review*, et a coopéré aussi à celui d'Edimbourg. Parmi les ouvrages français qu'il a traduits en anglais, celui des *Harmonies de la Nature*, par Bernardin de Saint-Pierre, est le seul qui ait paru : les autres sont encore en manuscrit.

LUZURIAGA (*Ignace-Marie* Ruiz de), fameux médecin espagnol, membre de plusieurs académies, etc.

Né à Bilbao en Espagne. Il fit de très-bonnes études; cultiva ensuite avec un grand succès la médecine et l'histoire naturelle; fit paraître divers ouvrages qui établirent sa réputation; et devint successivement membre des sociétés royales de médecine et d'histoire naturelle d'Edimbourg, du lycée et de la société médicale de Londres; et enfin secrétaire du collége royal des médecins et de l'académie de Madrid. Parmi les ouvrages de ce savant on cite un *Mémoire sur la Respiration et le Sang*, considérés comme source et premier principe de la vitalité des animaux; *Parallèle* des expériences que publia le docteur Girtanner dans le journal de physique du mois d'août 1790 et dans son Mémoire sur l'irritabilité, considérée comme principe de la vie dans la nature organisée; *Traité* sur la colique de Madrid; et enfin un *Essai* apologétique, dans lequel on établit que la découverte de rendre potable l'eau de mer par le moyen de la distillation appartient aux Espagnols, et où l'on propose une méthode nouvelle pour dessaler cette eau.

M

MABIL (*Louis*), secrétaire-archiviste du sénat italien, chevalier de l'ordre de la Couronne-de-Fer, etc.

Né à Padoue où il fit ses études. Il obtint d'abord la chaire d'éloquence dans l'université de cette ville, et y prononça, lors de la clôture des études, en 1807, un pompeux discours sur la reconnaissance des gens de lettres envers les gouvernemens qui leur accordent des récompenses, discours qui fut imprimé à Brescia en 1808 : l'auteur était déjà alors membre de celui des trois colléges d'électeurs politiques qu'on nommait *Collegio de' dotti*. En 1811 il donna au public un *Abregé* des leçons de logique et de morale aristotéliques de Jacques Stellini, auteur italien du commencement du dix-huitième siècle, dont les idées métaphysiques et le style obscur rendaient l'intelligence difficile. Stellini avait écrit en latin;

M. Mabil l'a mis en italien en l'abrégeant et en renfermant sa doctrine dans plusieurs lettres agréablement écrites, sous le titre de : *Lettere Stellimane*, del Cav. Luigi Mabil, avec le portrait de Stellini : ce volume fut dédié au comte Paradisi, président du sénat, et les journaux de Milan en firent beaucoup d'éloge. Mabil publia en même temps, par livraisons, une traduction des *Décades de Tite-Live*, à laquelle il a ajouté les supplémens de Freinshemius.

MACANAZ (don *Pedro*), ministre d'état espagnol, etc.

Né vers 1760, d'une famille noble, transplantée depuis cinq générations d'Irlande en Espagne, où elle s'établit dans la Castille. Son aïeul honora le ministère par ses vertus et ses talens, et mourut dans l'exil sous Philippe V, pour avoir écrit contre l'Inquisition. Don Pedro Macanaz suivit d'abord les écoles, ainsi qu'il est d'usage dans son pays, et passa ensuite avec un emploi dans les bureaux des affaires étrangères. Devenu secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, il fut bientôt nommé intendant du royaume de Jaën, et quoiqu'il n'eût gardé nominativement ce poste que fort peu de temps, il obtint néanmoins à son retour les fonctions de conseiller des finances, qui ne s'accordent généralement en Espagne que comme la récompense de services rendus dans les intendances. En 1808, lorsque Ferdinand VII se rendit à Baïonne avec l'infant don Carlos, M Macanaz l'y précéda en qualité de secrétaire; et il eut en cette qualité beaucoup de part aux discussions qui eurent lieu alors avec Napoléon : il partagea ensuite la captivité des princes espagnols à Valençay. Au mois de juillet de la même année, Ferdinand l'ayant envoyé à Paris pour des arrangemens soi-disant relatifs à sa maison, il y fut arrêté au commencement de septembre, et conduit au donjon de Vincennes, où il resta jusqu'au mois de mai 1809. Il s'établit à cette époque à Paris, sous la surveillance de la police, faisant venir par ordre, et comme garantie, ses trois enfans, une fille et deux fils, dont il s'occupa uniquement de l'éducation. Lorsque les négociations avec le roi d'Espagne commencèrent à la fin de 1815, il fut vivement recherché par les ministres français, et fit en conséquence plusieurs voyages à Valençay, d'où il partit enfin en 1814 pour rentrer en Espagne avec son souverain, qui le nomma aussitôt ministre de grâce et de justice. Sa première opération, comme homme d'état, à son arrivée au ministère, fut cette trop fameuse circulaire du 30 mai, par laquelle le séjour de l'Espagne était interdit pour un temps illimité à tous ceux qui avaient prêté serment à Joseph et à Napoléon. M. Macanaz, élevé ainsi, pour prix de ses anciens services, à l'une des premières charges de l'état, jouissait de la faveur du souverain, qu'il tâchait de se conserver par des actes de rigueur envers les partisans de la liberté constitutionnelle, lorsqu'une marchande de modes de Paris, qui y avait précédemment occupé son désœuvrement, étant arrivée à Madrid, sous un nom suisse et en qualité de gouvernante de sa fille, l'avidité de cette femme l'entraîna à trafiquer bassement de tous les emplois, qu'il vendait en quelque sorte publiquement. Le scandale de sa conduite parvint jusqu'à Ferdinand VII, lequel, voulant s'assurer par lui-même de la vérité des faits, se rendit le 10 novembre, à huit heures du matin, dans la maison du ministre, où il fit mettre les scellés sur tous les papiers. Il s'occupa long-temps à lire ceux renfermés dans le secrétaire de M. Macanaz, et donna ensuite ordre qu'il fût gardé à vue dans sa maison : cet événement fit beaucoup de sensation dans Madrid, et occasionna d'autant plus de conjectures que la démission du premier ministre duc de San Carlos arriva dans le même temps. Quoi qu'il en soit le roi rendit le 23 un décret par lequel il privait Macanaz de son traitement et de ses honneurs, et le condamnait à être renfermé, aussi long-temps que sa volonté serait telle, au château de Saint-Antoine de la Corogne : c'était là précisément qu'avait été détenu le ministre son aïeul. Cependant, après avoir subi un emprisonnement de deux années, M. Macanaz obtint enfin avec sa liberté la permission de se retirer en Castille, dans un château qu'il habite depuis lors, sans aucun espoir de recouvrer jamais la puissance et le crédit que la cupidité de sa maîtresse et la bassesse de ses sentimens lui ont fait perdre.

MACDONALD (sir *Archibald*), membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né en Ecosse, et troisième fils de sir Macdonald de Slate, et d'une demoiselle de la maison d'Eglinton. Il se destina d'abord au barreau, où malgré ses talens, il obtint néanmoins peu de suc-

cès; fut introduit dans la maison de lord Gower, depuis marquis de Stafford, dont il épousa la fille, et s'assura par cette heureuse alliance une carrière brillante et fortunée. Nommé en 1780 conseiller du roi et juge du pays de Galles, il était déjà entré quelque temps auparavant dans la chambre des communes comme député du bourg d'Hindon, et fut ensuite réélu par celui de New-Castle sur la Tyne, soumis à l'influence de son-beau-père. Il soutint dans le parlement le parti de lord North, jusqu'à son changement, et entra à cette époque, ainsi que lord Gower dont il suivit constamment les variations politiques, dans le parti de l'opposition, où il se fit remarquer par une attaque très-vive contre le premier ministre, à l'occasion de la guerre de Hollande. Cependant lord Stafford, ayant peu à peu embrassé le parti de M. Pitt, fit non-seulement obtenir à son gendre, en 1784, la place de solliciteur-général, mais encore, quatre ans après, le titre de chevalier et l'emploi de procureur-général : sir Arhibald Macdonald est accusé d'avoir apporté dans l'exercice de ces diverses fonctions de grands obstacles à la liberté de la presse. Au bout de quelques années, il fut aussi nommé lord baron de l'échiquier, ayant auparavant été également promu au rang de sergent jurisconsulte. Comme juge, sir Macdonald s'est fait remarquer par une probité sévère et une rigidité peu compatibles avec les devoirs d'homme et de citoyen; mais si on le considère comme orateur-parlementaire, on doit convenir qu'il réunit une très-grande facilité d'élocution à beaucoup de précision et de clarté.

MACIRONE (le comte *François*), aide-de-camp du roi Murat, chevalier de l'ordre des deux-Siciles, etc.

Né en Angleterre (où son père s'était établi pour suivre la carrière du négoce, et où il avait épousé une Anglaise), et issu d'une famille noble, originaire de Rome, ruinée par des spéculations malheureuses. Il fut envoyé très-jeune à Naples pour y apprendre le commerce; et se trouva par la suite considéré par les Français comme Anglais, puis retenu prisonnier de guerre : il finit par entrer au service du roi Murat, dont il devint l'aide-de-camp. Il fit la campagne de 1814 en Italie, où il se distingua par son courage et son dévouement au monarque, lequel, après son désastre en 1815, l'envoya en Angleterre avec une mission qui n'eut aucun succès. De retour en France, où il passait pour aller rejoindre Murat, M. Macirone se trouva à Paris à la nouvelle de la bataille de Waterloo, et fut alors employé par Fouché comme agent politique auprès de lord Wellington. Après la capitulation de Paris et l'entrée des alliés dans la capitale, M. Macirone s'occupa avec autant de zèle que de dévouement des intérêts de Murat, qui, débarqué en Provence, s'était caché aux environs de Toulon; et il fut chargé par le prince de Metternich d'aller offrir au roi Joachim une retraite en Autriche. Mais, à son arrivée à Toulon, Murat venait de mettre à la voile pour l'île de Corse, où Marcirone l'ayant suivi, il le joignit à Ajaccio. Murat, qui était alors au moment de s'embarquer pour sa malheureuse expédition de Calabre, ne put se déterminer à accepter les propositions de l'Autriche, et remit à Macirone sa réponse, qui contenait un refus motivé. Celui-ci revint à Toulon, et en passant à Marseille au mois d'octobre, il fut arrêté par ordre du marquis de Rivière, qui s'acquittait ainsi de la vie qu'il devait à Murat. Transféré ensuite à Paris, escorté par un régiment de gendarmerie, il y resta détenu pendant plusieurs semaines, et ne fut remis en liberté qu'à la recommandation de lord Stuart et du duc de Wellington, sous la condition expresse de sortir de France. Il passa aussitôt en Angleterre, où il publia en 1816 une brochure intitulée: *Faits intéressans relatifs à la chute et à la mort de Joachim Murat, roi de Naples*, etc. : quoique cette brochure soit une espèce d'apologie de la conduite de Murat, elle n'en contient pas moins des détails fort curieux que l'histoire doit recueillir avec soin. Depuis lors, M. Macirone se voua au service des Indépendans de l'Amérique méridionale, dont il fut l'agent à Belfast en Irlande; et il vient, dit-on, d'être nommé par eux pour aller remplacer Mac-Grégor dans son commandement.

MAC-GRÉGOR (le chevalier *Grégor*), général des Indépendans de Vénézuéla, etc.

Voyez son article, tome Ier, page 405, et ajoutez :

Il dirigea d'abord son expédition sur Porto-Bello, dont il espérait se faire un point d'appui, ajouter ainsi à ses ressources, et de là pénétrer dans l'intérieur; mais après s'être emparé de cette place, il eut la maladresse de s'y laisser

surprendre par un corps de royalistes aux ordres du général Hoare, autre Anglais attaché au parti contraire, et vit massacrer sous ses yeux une grande partie de ses troupes : il n'eut que le temps de sauter par une fenêtre et de gagner au plus vite une embarcation pour rejoindre sa flotte. Cependant, et malgré cette défaite inattendue il était déjà à la tête d'un corps de deux mille hommes avec lesquels il se proposait de nouveaux succès, quand une nouvelle défaite le porta à fuir de nouveau sur un léger bâtiment anglais, dont il s'empara par surprise dans un port de la Jamaïque.

MACK (le baron *Charles*), fameux général autrichien, etc.

Voyez son article tome I[er] page 406, et ajoutez :

Il fut condamné à mort ; mais l'empereur commua sa peine en deux ans d'emprisonnement et à la dégradation. Depuis lors il a même obtenu sa grâce et vit obscurément aujourd'hui dans une petite terre qu'il possède en Bohême. Mack est né en 1752 à Neusslingen en Franconie.

MACKINTOSH (sir *James*), baronet, membre de la chambre des communes d'Angleterre, etc.

Né en 1765, dans la paroisse de Dores, comté d'Inverness. Après avoir terminé ses études dans le collége d'Aberdeen, où il prit le degré de docteur dans la faculté de médecine, vers 1787, il se rendit sur le continent, visita Liége, et s'arrêta enfin à Leyde pour se perfectionner dans son art. Il abandonna néanmoins cette carrière à la mort du capitaine Mackintosh son père, et se livra alors tout entier à l'étude des lois. Au commencement de la révolution française, il se lia intimement avec Godwin et d'autres personnes signalées par leur zèle pour les réformes ; et publia même plusieurs écrits en faveur des partisans de la révolution. Cependant cet amour de l'indépendance, ainsi que l'esprit d'opposition qui en est la suite, s'évanouirent après une entrevue que M. Mackintosh eut avec le célèbre Burke, dont il s'était auparavant déclaré l'antagoniste dans son ouvrage intitulé : *Vindiciæ Gallicæ* : il avoua alors qu'il était converti par les raisons concluantes de son adversaire, et fut bientôt après nommé, à la recommandation de M. Pitt et de lord Loughborough, professeur à Lincoln's-Inn. Il y ouvrit un cours de droit sur les lois et la constitution de l'Angleterre, dans lequel, à l'exemple de tous les apostats, il déclama avec véhémence contre ses anciens amis, dont il ridiculisa même les opinions ; et Peltier, émigré français, rédacteur de l'*Ambigu*, ayant été attaqué en février 1803, comme libelliste, devant la cour du banc du roi, par le ministre de Napoléon, premier consul, M. Mackintosh fut choisi pour être son défenseur et écarta victorieusement les inculpations dirigées contre son client. Peu de temps après cette affaire, qui augmenta infiniment sa réputation, il fut appelé aux fonctions de juge assesseur de Bombay, où il fit admirer fréquemment son courage, son humanité et surtout ses talens oratoires, par les Européens et les naturels du pays : il y fut le créateur et le président d'une société littéraire. Ce fut aussi lui qui le premier établit, dans un jugement célèbre qu'il fit rendre en 1805, « que les cours de prises n'étaient » que de simples tribunaux, institués » pour juger les réclamations des neutres, d'après les principes du droit » des gens ; et que, pour prononcer la » confiscation d'un bâtiment neutre qui » avait commercé avec des colonies ennemies, il aurait fallu que le commerce avec ces colonies eût été défendu aux neutres, même en temps de » paix ». A son retour en Angleterre il fut élu député à la chambre des communes par le comté de Nairn, et fit, dans la séance du 24 février 1818, soumettre à l'examen des parlemens divers éclaircissemens relatifs au nombre toujours croissant des exécutions pour la fabrication des faux billets de banque : il établit que le nombre de ces exécutions avait centuplé depuis vingt-cinq ans ; qu'il n'y en avait eu que quatre depuis 1703 jusqu'en 1797, et quatre cent quarante-huit depuis 1797 jusqu'en 1811 : cependant on trouva depuis qu'il n'avait pas justifié comme orateur parlementaire les espérances que ses succès au barreau avaient fait concevoir. On doit convenir néanmoins qu'il est rangé parmi ceux des amis de Fox qui lui ont fait le plus d'honneur par leurs talens. Il est auteur, outre la *Défense de la révolution française*, ouvrage qui commença la réputation de Mackintosh et lui fit déférer le titre de citoyen français par un décret de l'assemblée législative, de divers *Discours sur les lois anglaises, et sur l'étude du droit*

de la nature et des gens, etc. On assure qu'il est en ce moment l'un des coopérateurs de l'*Edimburgh review*, et qu'il s'occupe de la révision d'une *Histoire d'Angleterre* depuis la révolution de 1688 jusqu'à nos jours, qu'il a composée dans ses momens de loisir.

MACLAREN, poète, comédien et soldat anglais, etc.

Né dans les montagnes d'Ecosse en 1755. Il entra de bonne heure au service, et fit la guerre d'Amérique comme soldat, sous le généraux Howe et Clinton. Pendant ce temps, il inséra quelques essais poétiques dans les journaux de Philadelphie et de New-York, dont le succès l'encouragea; et ayant obtenu son congé à la paix, il se réunit à son retour en Ecosse à une troupe de comédiens ambulans parmi lesquels il se fit distingner. Il s'enròla de nouveau en 1791 comme sergent dans les montagnards du comté de Dumbarton, qu'il accompagna à Guernesey, où il resta deux ans, et où il fit représenter plusieurs de ses pièces de théâtre. Il servit ensuite en Irlande; mais peu après la bataille de Vinegar-Hill, il fut licencié et se rendit à Londres, où il a publié beaucoup de petites pièces fort ingénieuses, dont les principales sont connues sous les titres suivans: *le Coup de main; la Vieille Angleterre pour toujours; les Chances de la Guerre; la Mode; Anglais, aux Armes; le Couronnement;* et *Kenneth, roi d'Ecosse*, etc.

MADISSON (*James*), ex-président des Etats-Unis d'Amérique, etc.

Né dans la Virginie vers 1758. Il fut destiné par sa famille à la carrière du barreau, et fit en conséquence d'excellentes études. Dès l'âge de vingt-deux ans, il fut employé au service de l'état, et remplit depuis lors divers emplois importans. Devenu membre du congrès où il se fit remarquer par la sagesse de ses vues et la facilité de son élocution, il se vit ensuite élevé à la dignité de secrétaire d'état, et sut se concilier tous les suffrages par son patriotisme éclairé. Appelé enfin au mois de mars 1809 à la présidence des Etats-Unis, en remplacement de M. Jefferson, il fit le 4 l'ouverture du congrès par un discours éloquent dans lequel il déclara que, jaloux de l'indépendance de son pays, il combattrait de toutes ses forces le parti fédéraliste, trop justement accusé d'être favorable à l'Angleterre. Ce discours fut suivi d'un décret qui interdisait après le 15 mai tout commerce et tout rapport quelconque entre les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, dans le cas où ces deux pays ne révoqueraient pas leurs édits ou leurs ordres du conseil: M. Madisson déclarait en même temps qu'attendu que la Hollande était un pays neutre, les Etats-Unis prétendaient y trafiquer. La France ne tarda pas à envoyer la révocation de ses édits, et le président adressa alors du cabinet britannique une circulaire par laquelle il déclarait que l'acte de suspension de commerce relatif à l'Angleterre aurait son exécution si les ordres du conseil n'étaient pas révoqués avant le 10 février 1810. Cependant un vaisseau de guerre anglais ayant attaqué une frégate américaine qui croisait sur les côtes des Etat-Unis, M. Madisson se plaignit amèrement au congrès de cette nouvelle insulte de l'Angleterre, et provoqua hautement certaines mesures de sûreté publique, propres à faire respecter le pavillon américain. Ces mesures précédèrent à peine d'une année la déclaration des hostilités, qui commencèrent en 1712; et leurs résultats n'avaient encore offert aucun avantage signalé que déjà M. Madisson, manifestant des dispositions pacifiques, avait fait proposer au cabinet anglais un armistice dont les conditions étaient que les ordres du conseil seraient révoqués en ce qui touchait les Etats-Unis; que les matelots américains seraient renvoyés immédiatement des vaisseaux anglais; que la presse cesserait sur les vaisseaux américains, et qu'il y aurait un accomodement définitif. Ces conditions ne furent point agréées, et l'Angleterre à son tour envoya l'amiral Warren proposer un rapprochement à M. Madisson, lequel ne jugeant pas non plus à propos de l'accepter, la guerre se poursuivit de nouveau. L'administration de M. Madisson touchait à sa fin lorsqu'il réunit encore les suffrages en 1813, et qu'il fut continué dans ses fonctions. A cette époque l'empereur de Russie ayant offert sa méditation, le président nomma trois fondés de pouvoir pour conclure à St.-Pétersbourg un traité de paix et stipuler des réglemens de commerce; mais on ne s'accorda point, parce que les plénipotentiaires américains avaient ordre d'exiger l'abandon total du droit de presser les matelots à la mer, clause qui avait été jusque-là le prétexte de

la guerre. La chute de Napoléon privant l'Amérique d'un allié sur lequel elle avait toujours compté, M. Madisson consentit enfin à renoncer désormais à cette condition ; et de nouvelles négociations entamées à Gand, le 8 août 1814, n'ayant fait que prouver l'impossibilité de la paix, le président, en transmettant au congrès les pièces relatives à ces négociations, déclara qu'il les regardait comme humiliantes pour la nation et fit rompre les conférences. Les Anglais continuèrent alors la guerre vigoureusement, et pénétrèrent jusqu'à la capitale des Etats-Unis, dont ils s'emparèrent et qu'ils détruisirent. M. Madisson commandait lui-même, pendant l'attaque de Washington, l'infanterie et la cavalerie qui couvraient cette ville, et il s'y défendit même avec beaucoup de courage. Après la prise de Washington, il se vit plus que jamais en butte aux efforts du parti fédéraliste; on lui fit même un crime de son patriotisme, et il fut accusé d'avoir négligé les archives nationales pour mettre ses richesses personnelles en sûreté : il fut aussi question pendant quelque temps de faire une enquête sur sa conduite. Néanmoins, et malgré ces attaques, dont l'injustice et la mauvaise foi étaient évidentes, M. Madisson conserva son poste jusqu'à la fin de 1817, et ne le quitta qu'après avoir signé le traité de paix entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

MAGHELLA (*N.*), membre du directoire de la république ligurienne, ministre d'état napolitain, etc.

Né dans l'état de Gênes de parens obscurs. Il profita, dit-on, de la révolution que les Français apportèrent en Italie pour sortir de la détresse où il languissait, et rendit à Napoléon des services qui lui méritèrent sa confiance toute entière. Devenu ensuite l'un des trois directeurs de la république ligurienne, il en exerça les fonctions jusqu'au moment où de nouvelles vues déterminèrent son protecteur à changer une seconde fois le gouvernement de ce pays, en lui donnant un doge. Maghella, alors créé sénateur, se lia très-étroitement avec Salicetti, ambassadeur de la république française à Gênes; et ils passèrent ensemble à Naples, lorsque Joseph Bonaparte vint y régner. Maghella, nommé adjoint de Salicetti, chargé du département de la police générale du royaume, resta près de lui, et succéda même à ce ministre après sa mort. En 1815, Maghella alla, sous un prétexte apparent, solliciter, dans les départemens d'Ancône, de Macerata et de Fermo, tous les municipaux et autres magistrats d'envoyer à Joachim des députations et des adresses, pour lui déclarer que dans ces pays on abhorrait le gouvernement papal, et qu'on désirait l'avoir pour souverain : il exécuta sa mission avec tant de secret que personne à Naples ne s'en douta. Il revint chargé d'un grand nombre d'adresses, dont le journal officiel fut rempli pendant plusieurs semaines : le gouvernement pontifical lança contre Maghella, à cette occasion les foudres et les anathêmes de l'église, et sa tête fut même, dit-on, mise à prix. Depuis la chute de Joachim, Maghella est rentré dans l'obscurité.

MAHMOUD II, sultan ou empereur des Turcs, etc.

Né en 1784. Il succéda le 11 août 1808 à son frère Mustapha IV, lequel, après avoir fait assassiner Sélim III, son prédécesseur, venait, pour n'avoir aucun compétiteur à l'empire, d'ordonner, au moment où Bayractar, ce fameux visir, enfonçait les portes du sérail dans le dessein de faire subir un sort pareil à Mustapha, la mort de Mahmoud, que Ramir-Effendi, trésorier de l'armée, enleva, à la tête de deux mille Albanais, et qu'il fit aussitôt déclarer sultan par un fefta du Muphti : cet événement eut lieu, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le 11 août 1808. Le nouvel empereur donna les sceaux à Bayractar, qui, voulant reprendre le système de réforme si funeste à Sélim, excita contre lui et contre son souverain un nouvel orage, dont il fut seul la victime. Lorsque ce visir se fut enseveli avec ses femmes et ses trésors sous les débris d'une tour fortifiée dont il fit sauter le magasin à poudre, la rage des janissaires, qui se rappelèrent n'avoir plus que Mahmoud pour prince du sang d'Othman, expira subitement, et tous se prosternèrent aux pieds du sultan qu'ils voulaient immoler à leur fureur un instant auparavant. Mahmoud monta sur le trône au milieu des circonstances les plus désastreuses. Des troubles et des désordres sans nombre dans l'intérieur, et au dehors une guerre malheureuse contre les Russes et les Serviens, semblaient annoncer la dissolution pro-

chaine de son empire; cependant il parvint, par sa prudente énergie, à conjurer l'orage. Contraint d'abord, par les malheurs de la guerre, à une paix onéreuse, il sut en faire naître habilement l'occasion d'abattre les têtes des chefs des révoltés, et de réduire successivement à l'obéissance les pachas de Romélie, de Widdin, de Bagdad, de Damas; les beys d'Egypte et le gouverneur de Satalie : la répression de la secte des Wahabis, la conquête de la Servie et l'affranchissement de la Mecque déposent aussi en faveur des talens politiques de ce monarque. Enfin sa conduite mesurée dans les différentes positions délicates où les événemens ont placé la Porte-Ottomane vis-à-vis des puissances européennes, et principalement de la Russie, de l'Angleterre et de la France, font également honneur à la droiture de son esprit. Il était assez remarquable de le voir accueillir avec distinction, dans sa propre résidence (chose inouïe dans les usages de cette cour), une princesse d'Angleterre (*la princesse de Galles*), au moment où l'escadre de cette nation bombardait Alger et foudroyait sa marine. L'audience solennelle qu'il donna quelque temps après, en 1816, aux envoyés de cette résidence et de celle de Tunis, dont il reçut les riches présens et rejeta les demandes, dut annoncer à ces barbaresques un système bien différent de la protection accordée jusqu'ici par tous les sultans à leurs brigandages; et le silence que l'on a gardé sur les véritables causes de la mort de Czerni-Georges, assassiné en 1817 sur le territoire turc, et dont la tête fut envoyée à Mahmoud, ne permet pas de connaître à quel point sa politique a pu être intéressée dans ce meurtre. Il a également effrayé, par des exemples d'une justice aussi terrible qu'expéditive, les déprédateurs des finances de l'état, en faisant trancher la tête au kiaya, au divan Effendi et à Soliman-Pacha, ancien gouverneur de Bagdad, convaincus d'extorsions commises dans l'exercice de leurs charges. On voit généralement dans Mahmoud, dont le caractère rappelle sous quelques rapports celui de Soliman II, chef de sa race, une tendance assez rare parmi les sultans vers l'amélioration administrative et les réformes si malheureusement tentées par Sélim III. A une politique réservée, dont il ne communique les secrets à personne, Mahmoud joint des vertus morales et tous les avantages extérieurs. Il eut le malheur de perdre, en 1817, son fils aîné, qui fut dévoré par les flammes, avec la sultane sa mère, dans un furieux incendie, pendant lequel le respect pour les lois du harem ne permit pas d'accepter le secours des hommes accourus pour l'éteindre, que lorsque les femmes furent sorties.

MAISTRE (le comte *Joseph* de), Piémontais, ambassadeur, chevalier grand'croix de l'ordre des saints Maurice et Lazare, de Sardaigne, etc.

Né à Chambéri, le 1er avril 1753, d'une famille originaire du Languedoc, établie en Piémont. Il devint sénateur à Chambéri en 1787, et émigra en 1793, après l'invasion des Français dans la Savoie. Nommé en 1799 régent de la grande chancellerie de Sardaigne, il suivit son souverain dans ce pays, et fut envoyé, en 1803, comme ministre plénipotentiaire à la cour de Russie, où il resta jusqu'à 1817, époque à laquelle il fut rappelé dans sa patrie : il est aussi l'un des six membres nationaux non-résidens de l'académie de Turin, reconstituée en 1815. On connaît de ce diplomate littérateur, outre l'*Eloge de Victor-Amédée III*, imprimé à Lyon en 1775, un *Discours* prononcé par les gens du roi à la rentrée du sénat de Savoie; *Lettres* d'un royaliste savoisien à ses compatriotes; *Adresse* de quelques parens des militaires savoisiens à la nation française; *Jean-Claude Tétu, maire de Montagnole*, brochure aussi plaisante qu'ingénieuse sur les opinions de 1795; et enfin des *Considérations sur la France* : ce dernier ouvrage eut un succès prodigieux, et quoiqu'il fût sévérement défendu par la police, il s'en fit à Paris trois éditions dans la même année. M. de Maistre a également publié un *Essai* sur le principe régénérateur des constitutions politiques, livre auquel on a reproché un peu trop de métaphysique; et un ouvrage ayant pour titre : *Sur les délais de la Justice Divine dans la punition des coupables*, traduit de Plutarque, et qui parut en 1816.

MAISTRE (le comte *Xavier* de), général-major au service de Russie, chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir, etc.

Né aussi à Chambéri en 1764, et frère du précédent. Il débuta en 1794 dans la carrière des lettres, par le *Voyage*

autour de ma Chambre, ouvrage distingué dans le genre du badinage philosophique, qui mérita et obtint un grand succès en France et chez l'étranger : M. de Maistre était déjà connu alors depuis dix ans par un voyage d'un autre genre, car ce fut lui qui effectua, le 6 mai 1784, la première ascension aérostatique faite en Savoie. Le comte Xavier de Maistre fut d'abord employé comme officier au service de sa majesté Sarde, dans le régiment d'infanterie de la marine, et fit même en cette qualité les dernières guerres d'Italie ; mais après les désastres de sa patrie il s'attacha à Suwarow, qu'il suivit ensuite en Russie, où il fut du petit nombre des officiers qui assistèrent aux derniers momens de ce général. Il entra à cette époque au service de Paul Ier ; se distingua dans presque toutes ses campagnes militaires ; devint enfin officier-général, et se fixa à Saint-Pétersbourg, où il épousa mademoiselle de Zagrioski, demoiselle d'honneur de leurs majestés les impératrices. C'est là qu'il a publié, en 1811, *Le Lépreux de la cité d'Aost*, nouvelle touchante et d'un caractere tout à fait original, qui a été réimprimée à Paris en 1817 : les portefeuilles de ses amis contiennent aussi plusieurs de ses poésies inédites, parmi lesquelles on remarque son épitaphe, ainsi conçue :

> Ci-gît, sous cette pierre grise,
> Xavier, qui de tout s'étonnait,
> Demandait d'où venait la bise
> Et pourquoi Jupiter tonnait.
> Il feuilleta maint beau grimoire,
> Il lut du matin jusqu'au soir,
> Et but à la fin l'onde noire,
> Tout surpris de ne rien savoir.

L'académie des sciences de Turin a fait imprimer dans sa collection quelques *Mémoires chimiques* de M. de Maistre, qui est, comme son frère, l'un des six membres nationaux non-résidens de cette compagnie : il revint aussi dans sa patrie vers la fin de 1817.

MANBY (*Georges-William*), littérateur et officier anglais, etc.

Né près de Norfolk, en 1765. Il termina ses études au collége royal et militaire de Woolwich ; et n'ayant pu ensuite obtenir un grade dans la ligne, il accepta une commission dans un régiment de milice, où il servit sept ans ; et fut enfin chargé de la direction des casernes d'Yarmouth. Il s'occupa avec beaucoup d'assiduité des moyens à employer pour sauver les naufragés, et mit le premier à exécution, après l'avoir perfectionné, le plan inventé vingt ans auparavant par M. Bell, qui n'avait obtenu aucune récompense pour cette découverte : le capitaine Manby reçut à cette occasion du parlement d'Angleterre six mille livres sterling. Il est aussi l'inventeur d'une autre machine avec laquelle une seule personne peut éteindre un incendie ; mais sa dernière découverte en ce genre parut néanmoins plus importante encore : elle consiste dans une machine remplie d'un fluide mêlé d'ingrédiens antiphlogistiques, avec laquelle une seule personne peut éteindre un incendie : l'appareil est une pompe d'une forme particulière que l'on charge d'une dissolution de chaux et de potasse ; et le fluide éteint partout où il tombe les flammes les plus vives : l'expérience de cette machine, dont la découverte peut devenir très-intéressante, surtout à bord des vaisseaux, fut faite avec succès au mois d'août 1816, à Woolwich, en présence de plusieurs amiraux et d'un comité nommé par le bureau de l'artillerie. Le capitaine Manby, qui s'est également distingué comme littérateur, a publié une *Histoire* des antiquités de la paroisse de David dans le pays de Galles méridional; des *Essais fugitifs* sur l'histoire et les beautés naturelles de Clifton, d'Hotwells et du voisinage ; le *Guide historique et pittoresque de Clifton*, à travers les comtés de Montmouth, Clarmogen et Brecknock ; les *Réflexions* d'un Anglais sur l'auteur des troubles actuels; autres *Essais* sur les moyens de sauver les naufragés; et enfin *Leçons* sur la manière de sauver les naufragés au moment même du naufrage : le capitaine Manby occupe aujourd'hui une place importante dans le deparement de la guerre.

MANSUI (*François-Charles*), célèbre pianiste hollandais, etc.

Né à Amsterdadam, le 18 février 1785. Il eut d'abord pour maître son père, excellent musicien, et se livra ensuite à des études particulières qui portèrent au plus haut degré son talent d'exécution. Un jeu savant, harmonieux et rapide, une composition hardie, une exécution facile et brillante, un goût épuré par l'étude des beaux modèles, sont les qualités qui le distinguent particulièrement. Il parcourut successivement la France et l'Allemagne, re-

cueillant partout des applaudissemens; et donna en 1816 plusieurs concerts à Paris. Il a publié cinq *Œuvres de sonates* pour le piano; deux grandes *Fantaisies*; deux *Mélanges et airs variés*; un *Recueil de fugues et de canons*; deux *grands concertos* pour le même instrument; un *trio*; un *quintello*, pour le violon; et enfin une *symphonie* et une *ouverture à grand orchestre*. M. Mansui est pianiste de S. A. R. le duc d'Angoulême.

MARCHENA (*Joseph*), littérateur espagnol, etc.

Voyez son article tome Ier, page 416, et ajoutez:

Il paraît qu'au lieu de passer en Amérique, ainsi qu'il en avait le dessein, il préféra rester dans sa patrie, et qu'à l'époque de l'invasion de l'Espagne par les Français, il leur rendit des services qui lui valurent la protection de Joseph Bonaparte, et l'emploi de chef de division au ministère de l'intérieur: c'est alors aussi qu'il donna au théâtre de Madrid ses traductions espagnoles du *Tartuffe* et du *Misantrope* de Molière, pièces qui obtinrent un grand succès. De retour en France à la suite de son souverain en 1814, Marchena s'établit à Nîmes, ou il a entrepris de traduire en espgnol l'*Emile* de J.-J. Rousseau, dont il a déjà publié un volume.

MARIE-LOUISE (*Thérèse*) de Parme, reine d'Espagne et des Indes, etc.

Née à Parme le 9 décembre 1754 et fille de l'infant don Philippe. Elle fut mariée le 4 septembre 1765 à Charles, prince des Asturies (depuis Charles IV), et couronnée reine d'Espagne en 1789. Cette princesse n'avait encore que douze ans lorsqu'ayant su que son mariage avec l'héritier de la couronne d'Espagne était signé elle exigea qu'on lui rendît tous les honneurs dus à son nouveau rang, prétention qui donna lieu à de fréquentes brouilleries entre elle et son frère le duc Ferdinand. Dans une de ces altercations, Marie-Louise, outrée de colère, dit à son frère: « Je vous apprendrai à » avoir les égards que vous me devez; » car enfin, je serai reine d'Espagne, et » vous ne serez jamais qu'un petit duc de » Parme. » « En ce cas, répondit l'infant, » le petit duc de Parme aura l'honneur » de donner un soufflet à la reine d'Es- » pagne. » Et il mit sur-le-champ sa menace à exécution. Arrivée très-jeune à la cour d'Espagne, le prince son époux témoigna d'abord à Marie-Louise un éloignement qui l'exposa à de sévères réprimandes de la part du roi son père; car le monarque aimait tendrement sa bru, quoiqu'il la tînt sous la plus exacte surveillance, et qu'il eût éloigné d'elle non-seulement deux jeunes dames dont l'exemple pouvait lui être funeste (elles l'avaient entraînée à se promener *incognito* et seule dans les rues de Madrid), mais encore le duc de Lancastre, le plus aimable des seigneurs de ce temps là. Ainsi, tant que Charles III vécut, Marie-Louise, obligée de mesurer ses moindres démarches, s'occupa seulement du soin de gagner le cœur de son époux, sur lequel elle parvint ensuite à exercer une telle influence que bientôt ce prince n'agit plus que par ses conseils ou d'après sa volonté. Ce fut surtout dès que Charles III eut fermé les yeux que cet ascendant se montra dans toute sa force: les ministres furent entièrement soumis à la reine, qui eut aussi à sa disposition les trésors de l'état; et les emplois les plus importans ne s'accordèrent que par sa protection. Le trésorier-général, marquis de la Stormazas, fut destitué pour avoir osé lui refuser une somme que l'épuisement du trésor ne permettait pas de fournir; et le ministre de l'intérieur, Caballero, reçut aussi son congé pour un refus du même genre. Cependant l'empire de Marie-Louise devint moins absolu lorsque don Manuel Godoy, depuis prince de la Paix, vint le partager: et c'est aussi à compter de cette époque que Charles IV et la reine ne firent plus rien que par leur favori. Marie-Louise ayant eu néanmoins à se repentir plus tard de l'influence qu'elle lui avait laissé prendre, et fatiguée tout à la fois de son orgueil et de son ingratitude, chercha vainement, et lorsqu'il n'était plus temps, à faire revenir le roi de l'attachement et de la confiance qu'elle-même lui avait inspirés pour un homme qui s'en montrait si peu digne; Charles IV ne voulut jamais croire à la dépravation de Godoy, malgré les preuves que lui en administrait la reine, et cette incrédulité produisit souvent entre eux des ruptures momentanées, suivies néanmoins de prompts raccomodemens. L'ascendant que Godoy avait pris sur la reine était en effet si grand et si bien établi dans son cœur, que nonobstant tous ses torts, cette princesse

pouvait encore moins que le roi se passer de sa présence; ce qui fit que loin de s'opposer par la suite à son élévation elle ne cessa au contraire d'y concourir. L'attachement du peuple espagnol pour la reine, déjà considérablement diminué à cause de sa prédilection pour le favori, se trouva encore singulièrement affaibli à la nouvelle d'un don annuel de cinq cent mille ducats qu'on venait d'accorder au prince de la Paix, alors si riche en places, en terres et en revenus de toute nature; aussi, tandis qu'on se bornait à plaindre l'aveuglement du monarque pour un indigne favori, on regardait généralement la reine comme la première cause de la misère et des calamités qui affligeaient la nation. L'indignation publique était même déjà parvenue à son comble, lorsqu'un jour la reine, se promenant le long du Mançanarès, vit une foule de peuple se rassembler tout à coup autour de sa voiture, et la menacer en se servant des expressions les plus injurieuses: les gardes-du-corps eurent beaucoup de peine à contenir cette populace animée contre sa souveraine; et celle-ci dut s'apercevoir alors combien elle avait perdu dans l'esprit de ses sujets. Cependant comme on n'ignorait pas l'attachement que le roi conservait pour elle, on s'abstint depuis lors de ces témoignages de haine, et on dissimula, par égard pour Charles IV, les sentimens défavorables qu'on ressentait pour Marie-Louise. Il est à remarquer aussi que cette manifestation de l'opinion publique ne put changer la conduite peu mesurée de cette imprudente princesse, et que rien ne la détourna de l'exécution de ses vues et de ses desseins, quels qu'ils fussent: c'est également avec raison qu'on la considéra généralement comme la principale cause de l'alliance du prince de la Paix avec une princesse de la maison de Bourbon, et par des motifs peu honorables pour elle. Néanmoins le but qu'elle s'était proposé dans ce mariage (celui d'éloigner son amant d'une maîtresse chérie) ne fut pas rempli; car Godoy ne renonça pas pour cela à ses anciennes liaisons, et la reine n'en fut qu'un peu plus malheureuse qu'auparavant. A l'époque des dissensions du prince des Asturies avec son père, en 1807, la reine, quoique très-mécontente de Ferdinand, qui haïssait ouvertement le favori, croyant les jours de son fils en danger, alla tout en pleurs se jeter aux pieds du monarque, qu'elle ne quitta qu'après avoir obtenu la grâce de Ferdinand. Depuis cette époque, Marie-Louise, déjà âgée, et courbée entièrement sous le joug du prince de la paix, joua un rôle peu important, et ne parut reprendre de l'énergie qu'au moment des événemens de Baïonne. En effet, après avoir tremblé pour la vie de Godoy pendant les journées des 17 et 19 mars 1808, elle ne recouvra réellement sa tranquillité qu'en le revoyant dans cette ville, où, si elle ne prit ostensiblement aucune part aux discussions importantes qui y eurent lieu, elle ne fit du moins aucun usage de son pouvoir pour calmer l'esprit de Charles IV à l'égard de son fils. Quand sa famille eut été dépouillée de la couronne, Marie-Louise fut d'abord conduite à Fontainebleau avec Charles IV, la reine d'Etrurie, l'infant don François et Godoy, puis à Marseille, et enfin à Rome, où elle consacrait une grande partie de son temps à des exercices de piété, lorsqu'elle mourut dans cette ville, à la fin de décembre 1818, âgée de soixante-quatre ans.

MARIE-LOUISE (*Joséphine*), de Bourbon, infante d'Espagne, reine d'Etrurie, etc.

Née à Madrid le 6 juillet 1782, et troisième fille de Charles IV et de Marie-Louise, infante de Parme, objet de l'article précédent. Elle avait à peine atteint sa quinzième année, lorsque l'infant don Louis de Bourbon, fils aîné du duc de Parme, vint à Madrid pour s'unir à sa sœur l'infante Marie-Amélie. Cette princesse, douée de beaucoup d'esprit, était néanmoins d'un caractère triste et silencieux, tandis que Marie-Louise au contraire avait toute la vivacité et tout l'enjouement de son âge. Le prince de Parme inspira une égale inclination aux deux sœurs, mais il sentit qu'il préférait Marie-Louise; et le prince de la Paix, devenu son ami, se chargea d'être son interprète auprès du roi, qui lui accorda effectivement cette dernière. En 1801, Marie-Louise et son époux furent appelés, par suite d'arrangemens politiques, à régner sur le grand-duché de Toscane érigé en royaume d'Etrurie, et ils arrivèrent dans leur capitale le 12 août de la même année: ils furent couronnés immédiatement. La cour de Florence se forma peu à peu et par degrés; mais Napoléon la tint toujours dans une telle dépendance que la reine d'Etrurie ne put même jamais avoir une

seule dame espagnole à sa suite. Depuis son départ de Madrid, le prince de Parme était attaqué d'une cruelle maladie au cerveau, et la mort de son père le duc de Parme, arrivée en 1802, ainsi qu'un voyage qu'il fit en Espagne au printemps de cette année avec son épouse, à l'occasion du mariage du prince des Asturies et de celui du prince des Deux-Siciles, augmentèrent tellement son mal qu'il fut obligé de repartir aussitôt pour Florence, où il mourut le 27 mai 1803: par son testament il institua Marie-Louise tutrice de ses enfans et régente du royaume d'Etrurie. La reine pleura d'abord la mort de son époux; mais à peine le temps du deuil était-il expiré, que Marie-Louise, libre de toute contrainte, s'abandonna entièrement à son goût pour le faste, augmenta le nombre de ses courtisans, institua une nouvelle garde d'honneur, accorda de nombreux emplois, et rendit enfin sa cour une des plus brillantes de l'Europe. Les revenus du petit royaume d'Etrurie ne pouvant suffire aux dépenses de Marie-Louise, la générosité de la reine d'Espagne suppléa souvent à leur insuffisance; et elle passait ainsi son temps à la chasse, qu'elle aimait beaucoup, et dans les plaisirs de toute espèce, lorsque Napoléon, devenu empereur, se rendit à Milan en 1806, pour se faire couronner roi d'Italie. Marie-Louise crut pouvoir se le rendre favorable en tentant une démarche personnelle auprès de lui, et elle fit en conséquence les préparatifs les plus dispendieux pour aller lui rendre visite; mais à la veille de son départ l'ambassadeur de France vint l'engager, de la part de son maître, à suspendre son voyage. Cette brusquerie impériale envers la fille bien-aimée de son allié Charles IV éveilla des craintes qui ne tardèrent pas à se réaliser. En effet le 23 novembre 1807 le ministre français annonça à la reine que l'Espagne avait fait cession à Napoléon du royaume d'Etrurie, et que les troupes qui devaient occuper ses états étant déjà arrivées elle ne pouvait plus y rester. La reine, dans une entrevue avec l'empereur, se plaignit amèrement de la conduite tenue à son égard; et ce prince, feignant de partager sa douleur, lui protesta que c'était la cour d'Espagne qui avait provoqué l'échange de ses états contre le Portugal, qu'on lui réservait, dit-il, en compensation. Marie-Louise, à peine arrivée en Espagne, fut témoin des insurrections d'Aranjuez; et lorsqu'au mois d'avril 1808 Murat lui peignit vivement les avantages qui résulteraient pour elle et pour toute sa famille d'une entrevue à Baïonne, la princesse s'employa auprès de son père pour le déterminer à ce funeste voyage. Pendant que Marie-Louise essayait à Baïonne de recouvrer au moins un des deux états qui lui avaient appartenu, le traité qui fixait le sort de la famille royale d'Espagne fut rendu public, et l'infortunée princesse suivit le roi et la reine à Fontainebleau, puis à Compiègne, où elle resta jusqu'en mars 1809, que le maréchal Duroc vint lui annoncer que Napoléon voulait qu'elle se rendît à Parme, où il lui avait, dit-il, assigné pour demeure le palais de Colorno. Ce fut en vain que Marie-Louise prouva que son fils était dangereusement malade, elle fut obligée de le laisser à Compiègne et de se mettre en route le 5 avril: elle apprit seulement à Lyon que c'était à Nice et non pas à Parme qu'elle devait se rendre. Arrivée le 18 dans cette ville, elle y fut assujétie à la plus rigoureuse surveillance, et conçut bientôt le projet de s'y soustraire en passant en Angleterre. Elle envoya en conséquence deux de ses gentilhommes en Hollande, pour négocier à ce sujet; mais le projet fut découvert au moment d'être exécuté, et le 6 avril 1811, vers une heure après minuit, le commissaire-général de police et le capitaine de la gendarmerie s'introduisirent dans sa maison sous prétexte qu'un Anglais y était caché: ils firent une perquisition sévère dans laquelle ils s'emparèrent de tous ses papiers. Les deux gentilshommes qui s'étaient chargés de sa mission ayant été arrêtés, l'un à Hambourg, l'autre en Hollande, le premier fut fusillé à la plaine de Grenelle, et le second n'obtint sa grâce qu'au moment où il allait subir le même sort: il mourut néanmoins quelques jours après des suites de la frayeur qu'il avait éprouvée. Marie-Louise gémissait encore de leur perte, quand au bout de deux mois elle fut informé qu'elle devait elle-même être jugée secrètement par une commission militaire: en effet, le 2 août, le commissaire de police lui apporta une sentence par laquelle elle était condamnée à être renfermée à Rome dans un monastère avec sa fille. La princesse partit pour Rome accompagnée d'un officier de police; et, un mois après son entrée au couvent, l'intendant de la trésorerie fran-

çaise vint la visiter et lui enlever ses bijoux. A l'arrivée de ses parens à Rome, on redoubla de surveillance envers Marie-Louise : cependant le général Miollis lui amenait de temps en temps ses parens et son fils. Enfin, après avoir souffert de toutes les manières, elle fut arrachée à ses persécuteurs le 17 janvier 1814, par l'entrée des troupes napolitaines à Rome. Marie-Louise, rendue à la liberté, fit inutilement valoir au congrès de Vienne ses droits sur les états de Parme, Plaisance et Guastalla; l'Autriche usa de son influence pour l'en priver; et on lui assigna seulement pour elle et pour ses enfans la principauté de Lucques. Elle prit en 1817 possession de ses nouveaux domaines, sous le titre de duchesse de Lucques, et se fait, dit-on, chérir de ses peuples, par des dispositions sages et bienveillantes.

MARINO (don *Sant-Iago*), l'un des généraux indépendans, etc.

Voyez son article, tome Ier page 411, et ajoutez :

Né dans la province de Cumana, d'une famille distinguée par ses richesses. Il fut élevé dans les colonies étrangères et se déclara pour la cause de l'indépendance aussitôt qu'elle fut proclamée. Sa province lui donna le commandement des troupes de l'est, à la tête desquelles il fit la guerre avec succès jusqu'à l'arrivée du vice-roi Monteverde. Il émigra alors aux colonies, et ayant quelque temps après été averti d'un petit mouvement que venaient d'exciter une poignée d'hommes entraînes par le désespoir, il résolut d'aller se joindre à eux, et partit aussitôt n'emmenant que dix ou douze hommes avec autant de fusils. Il débarque au milieu de la nuit sur la côte, qu'il savait être bien gardée par les Espagnols ; se jette sur eux avec le petit nombre de ses compagnons; tue les uns, disperse les autres, et s'empare enfin tout à la fois de leurs personnes et de leurs armes : il marcha de suite sur les traces de ceux de ses compatriotes qui l'avaient appelé et qui étaient cachés dans les bois, et parvint à se réunir à eux. Il prit aussitôt la résolution de se rendre dans le port militaire de Mathurin, qui, par sa situation avantageuse, le mettait en état de se procurer des vivres, des chevaux, et d'entretenir des communications avec toutes les colonies étrangères. Il y rassembla autant d'hommes qu'il lui fut possible, et comme il n'avait point d'armes il organisa un corps de cavalerie qu'il arma avec des lances dont les fenêtres de la ville avaient fourni le fer. Une division de Monteverde ayant voulu détruire ce faible corps fut néanmoins défaite dans une sortie que fit Marino avec ses soldats, qui voulaient vaincre ou mourir : les armes et les munitions restées sur le champ de bataille réparèrent les pertes de Marino, qui forma immédiatement un corps d'infanterie armé de fusils. Bientôt le gouverneur général espagnol, attribuant cet échec au défaut de talent militaire de son lieutenant, prépara une seconde expédition à laquelle il donna un nouveau chef, lequel attaqua Mathurin avec de l'artillerie ; mais cette seconde tentative eut absolument le même résultat que la première, avec la seule différence que les Indépendans y gagnèrent de l'artillerie, qui leur manquait, et que par suite des prises qu'ils firent alors sur l'ennemi leur nombre, leurs moyens et leur enthousiasme furent singulièrement augmentés. Le général Monteverde, jugeant alors cette affaire plus sérieuse qu'il n'avait cru, se détermina à marcher en personne contre Mathurin, au commencement d'avril 1813, avec six mille hommes de ses meilleures troupes. Après avoir formé sa ligne de bataille, il envoya un émissaire à Marino, en le menaçant, s'il ne se rendait pas, de mettre le feu à la ville, et de passer tous les habitans au fil de l'épée. Marino ne répondit que par le feu de son artillerie; l'action devint très-vive, et bientôt Monteverde essuya une déroute tellement complète qu'il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Sur ces entrefaites Bolivar arrivait par l'ouest, ce qui mit le comble au désastre du vice-roi Monteverde, et le laissa dans la nécessité de se réfugier à Puerto-Cabello, la seule place qui lui restât. En 1814 Marino vint de Cumana, où il s'était rendu au secours de Bolivar, et fut joint par une division de troupes commandées par le général Montilla : leurs efforts réunis repoussèrent les royalistes à Bocachica, victoire qui contribua à rendre la liberté à Valencia, assiégée par les Espagnols. Il poursuivit ensuite Boves et Cevallos qui se retiraient; mais ayant été repoussé le 16 avril il se dirigea sur Valencia. Après la victoire remportée par les patriotes à Carabolo le 26 mai, Marino reçut l'ordre de marcher avec sa division vers San-

Fernando, sur la rivière Apure, dans la province de Barinas; et il se préparait à de nouveaux succès lorsque, Bolivar ayant été défait à la Puerta, les Espagnols se virent en état d'attaquer à leur tour Marino, qui, privé de toute communication avec Caracas, se retira dans Cumana. Ce revers ne le découragea pourtant pas, et il a continué depuis lors de servir sa patrie avec honneur et distinction : on annonçait même en août 1819, qu'il venait encore de battre complétement les Espagnols.

MARSDEN (*William*), membre de la société royale de Londres, etc.

Né à Verval dans le comté de Wicklow en Irlande, en 1754. Il résida plusieurs années dans l'Inde, et particulièrement à Bencoulen dans l'île de Sumatra, où il s'est spécialement attaché à connaître les langues, les mœurs et les antiquités de l'archipel oriental : il a inséré depuis plusieurs opuscules relatifs à l'objet de ses études dans les mémoires des deux sociétés dont il est membre. Les principaux ouvrages de Marsden sont intitulés ainsi : *Sur un Phénomène observé dans l'île de Sumatra; Remarques* sur les langages de l'île de Sumatra; *Observations* sur la langue du peuple appelé communément Bohémiens, sur l'ère des Mahométans, la chronologie des Indous, et les traces de la langue et de la littérature indoues, qui existent encore parmi les Malais. En 1786, il fut créé docteur ès lois par l'université d'Oxford : il a aussi publié séparément l'*Histoire de Sumatra*; un *Dictionnaire de la langue malaise*; et enfin une *Grammaire de la langue malaise*, etc.

MARSH (*Herbert*), membre de la société royale, professeur de théologie à l'université de Cambridge, etc.

Né à Londres. Il fut élevé au collége de Saint-Jean, où il se fit distinguer dans les mathematiques; et après avoir terminé ses études, il se rendit en Allemagne pour se perfectionner dans les langues modernes. Il résida pendant quelques années à Gœttingue, et y traduisit en anglais l'*Introduction au nouveau Testament*. Cependant il n'employa pas tellementson temps à la théologie, qu'il n'en consacrât aussi une partie à l'étude des affaires publiques, ce qui le mit à même de rendre de grands services à sa patrie : il en fut récompensé par une pension que M. Pitt lui fit accorder. Lors de l'entrée des armées françaises en Allemagne, M. Marsh revint en Angleterre, où il succéda bientôt à M. Mainaring dans la chaire de théologie : il fit ses cours publics en langue anglaise, et comme ils étaient auparavant écrits en latin, ce nouveau mode d'enseignement eut un grand succès, et augmenta de beaucoup sa réputation. Herbert Marsh eut néanmoins de vives discussions avec plusieurs savans, tant sur la théologie que sur la politique et les finances, dont il se tira avec avantage. Dans le nombre de ses ouvrages, qui est considérable, on cite comme les principaux ceux relatifs aux matières théologiques : il a aussi publié des écrits sur la politique de la France et de l'Angleterre. En 1815 il fit paraître le commencement d'un ouvrage sur la philologie et l'archéologie, intitulé : *Horæ pelagiscæ*, renfermant des recherches sur l'origine et la langue des Pélasges, anciens habitans de la Grèce.

MARTENS (*N.*), conseiller aulique de Hanovre, ministre de cette cour à Francfort, etc.

Après avoir fait des études distinguées il fut nommé professeur à l'université de Gœttingue, et devint ensuite l'un des plus célèbres docteurs en droit public de l'Allemagne. Il publia dès 1789 un *Précis du droit des gens de l'Europe moderne*, fondé sur les traités et l'usage, et fit paraître en 1802 les premiers volumes de son *Guide diplomatique*, ou table chronologique des principales lois de chaque puissance de l'Europe, avec les traités importans conclus depuis 761 jusqu'à présent, et précédés de ceux faits dans le dix-huitième siècle : cet ouvrage fit bientôt appeler M. Martens à des hautes fonctions diplomatiques. Nommé en 1807, par Jérôme Bonaparte, conseiller d'état dans le royaume de Westphalie, il y présida la section des finances jusqu'à l'expulsion du nouveau roi; mais la loyauté, et surtout le désintéressement qu'il avait déployés dans ce poste, le firent conserver par l'ancien gouvernement, rétabli en 1814. Il remplit aussi au congrès de Vienne les fonctions de rédacteur des procès-verbaux des conférences entre les ministres réunis, et les puissances alliées lui donnèrent un témoignage de leur confiance en l'envoyant auprès du prince Christian, qui voulait se faire roi de Norwége. M. Martens était encore en 1819 ministre ac-

crédité de Hanovre à la diète de Francfort.

MARTINENGO-COLLEONI (le comte *Jean-Hector*), officier-général italien, sénateur, législateur, ambassadeur, etc.

Né à Brescia en 1754, et issu de cette branche de l'ancienne famille bresciane Martinengo, dont un membre épousa l'une des quatre filles du célèbre capitaine Barthélemi Colleoni avec l'obligation d'en joindre le nom au sien. Après avoir fait ses premières études à Bologne, puis à Rome, le jeune Martinengo s'appliqua tellement à l'architecture militaire, qu'il fut en état d'envoyer en 1782, au roi de Prusse, Frédéric II, un plan de nouvelles constructions pour les forteresses régulières, dans lequel il triplait les feux de défense et évitait les inconvéniens des batteries couvertes. En 1785, il entra, avec le grade de cornette, dans le 10e régiment de hussards prussiens, qu'il quitta quatre ans après pour revenir dans sa patrie. Lors de l'invasion des Français en Italie, M. Martinengo fut chargé, sous le nom d'inspecteur, d'organiser divers corps de troupes de ligne et de gardes nationales : il dirigea aussi le travail des fortifications de Brescia, auquel il employa tous les citoyens de la ville, qu'il anima tellement par ses discours patriotiques, que l'ouvrage fut terminé en trois jours. Appelé immédiatement au corps-législatif de la république cisalpine, il fut envoyé, en 1798, à la cour de Naples comme ministre plénipotentiaire, d'où il passa l'année suivante à Rome avec la même qualité. Mais le ministre que le directoire de France y avait envoyé ayant voulu le diriger et le dominer, il demanda son rappel et l'obtint. A l'arrivée des Austro-Russes en Italie, M. Martinengo fut arrêté avec ses deux frères, puis renfermé dans les prisons de Milan, d'où il sortit quelque temps avant la bataille de Marengo. Il fut de nouveau chargé, à la suite de cette victoire, d'organiser les troupes, et devint même commandant suprême des gardes nationales du département de la Mella. Cependant le gouvernement ayant pris ombrage de cette milice, M. Martinengo cessa d'en être le commandant; et vint aux comices tenus à Lyon par Napoléon en 1801 : il y fut membre de la commission des trente. De retour en Italie, il fit partie du corps-législatif, qu'il présida ensuite; et ce fut à-peu-près à la même époque qu'il présenta au vice-président de la république (*Melzi*), un mémoire de sa composition, pour l'organisation d'une armée italienne : dans un autre mémoire particulier, il manifesta des vues qui annonçaient l'intention de rendre l'Italie indépendante des étrangers et de Bonaparte lui-même. Mais le gouvernement lui en sut mauvais gré, aussi s'empressa-t-il, pour effacer ces fâcheuses impressions, de montrer un grand zèle pour Napoléon quand il vint à Milan se faire couronner roi d'Italie, et il forma l'une des quatre compagnies d'honneur destinées au nouveau souverain. En 1805, il présenta à l'empereur le modèle d'une machine incendiaire de son invention, propre à la défense des ports et des rades, et publia peu après un opuscule sur la cavalerie. Devenu, en 1806, commandant de toutes les compagnies de gardes-d'honneur, le vice-roi l'envoya en 1807 à Paris, pour une mission secrète qu'il remplit avec succès : il fut aussi nommé sénateur le 10 octobre 1809, et chambellan en février 1810. La guerre lui fournit bientôt de nouvelles occasions de signaler son zèle, et il eut tout à la fois la commission d'organiser de nouveaux corps, et d'approvisionner l'armée et les places fortes. Après la dissolution du sénat par le retour de la puissance autrichienne, en 1814, M. Martinengo perdit son titre de colonel de la garde royale; mais il fut néanmoins appelé, en mai 1815, au commandement du régiment d'infanterie, *le Grand-Duc de Toscane*, qu'il refusa pour se retirer dans sa patrie, où il vit encore aujourd'hui.

MARTYN (*Thomas*), membre de la société royale de Londres, professeur de botanique à l'université de Cambridge, etc.

Né en 1735, et fils d'un médecin de Chelsea, également professeur de botanique à Cambridge. Après avoir fait d'excellentes études, il fut nommé professeur de botanique, et tuteur du collége de Sidney-Sussex, où il se fit distinguer dans les cours qu'il faisait en anglais, contre l'ancien usage d'y parler en latin. Elu en 1764 pour député, ou procureur de l'université, il entreprit, peu après, de traduire les *Antiquités d'Herculanum*, conjointement avec le docteur Lettice, et fut nommé, en 1772, recteur de Luggershall et de Little-Marlow. Pendant une partie de cette époque, il

fut gouverneur de quatre ou cinq jeunes gens riches, avec lesquels il voyagea en France, en Suisse et en Italie : l'amiral actuel, sir John Borlase Warren, était du nombre. Quelques années après son retour, il fut appelé à Londres pour y exercer l'emploi de secrétaire honoraire de la société pour l'encouragement et l'amélioration de l'architecture navale; et c'est vers ce temps qu'il se chargea, d'après les instances de quelques libraires, de compléter le *Dictionnaire du jardinier* de Miller: il avait auparavant rempli tous ses devoirs à Cambridge, en faisant des cours sur les règnes animal et minéral, en tout ce qui a quelque rapport à la botanique : sa conduite et ses talens distingués le firent aussi nommer, sous l'administration de M. Pitt, professeur royal avec des appointemens considérables. Outre plusieurs écrits de botanique, M. Martyn a publié des *Elémens d'Histoire naturelle;* la traduction des *Lettres de J. J. Rousseau* sur la même science; une *Notice sur un Voyage en Suisse;* et enfin *le Guide du Voyageur en France et en Italie.* On lui doit aussi une infinité d'autres ouvrages plus ou moins importans.

MASSENBACH (*Auguste-Louis*), colonel prussien, lieutenant-général d'état-major, etc.

Voyez son article tome Ier, page 425, et ajoutez :

Il fut condamné en 1819, à un emprisonnement perpétuel, dans la forteresse de Custrin. Cette sentence rigoureuse fut généralement blâmée dans toute l'Europe, et il est peu de personnes qui ne soient convaincues que le colonel Massenbach est sacrifié à des considérations particulières plutôt qu'à l'amour de la justice et de la vérité : on assure même que ses principes politiques et les sentimens libéraux qu'il a manifestés dans ses écrits ne sont pas non plus étrangers à sa condamnation. Quoi qu'il en soit de ces diverses assertions il n'en est pas moins vrai que la Prusse, en agissant ainsi, s'est privée volontairement des talens d'un militaire qui eût pu encore illustrer sa carrière, et rendre d'importans services à son pays.

MATTHEW (*Jean Morgan*), littérateur anglais, etc.

Né en 1770, à Newick-Essex, où son père était recteur. Il accompagna en 1788, dans les Indes orientales, son oncle maternel, le général Charles Morgan, sous les ordres duquel il servit comme officier dans le vingt-quatrième régiment. Il resta dans l'Inde pendant toute la guerre dirigée par le marquis de Cornwallis contre Tippoo-Saëb; et à son retour en Angleterre, il publia une relation intéressante des événemens dont il avait été le témoin : il fut nommé peu après capitaine dans la milice de Middlesex, et il est aujourd'hui vice-gouverneur de ce comté. On lui doit comme littérateur les ouvrages suivans : *Lettres* d'un jeune officier servant dans l'armée de lord Cornwallis, à l'un de ses amis du Bengale; *Adresse* aux membres de la chambre des communes en faveur des subalternes de l'armée anglaise : On attribue à cet écrit la réforme de certains abus et l'augmentation de paie dans les grades inférieurs de l'armée; *Quelques observations* sur la conduite de M. Pitt; *Bath*, ébauche poétique; *Vue intérieure* (*Introspection*); roman en quatre volumes, publié sous le nom de la mère de l'auteur; *Clio*, ou Discours sur le goût, qui fut attribué à l'ingénieux Jas. Usher; et enfin un *Recueil de vers*, etc.

MAVOR (*William* Fordyce), curé et maire de Woodstock en Angleterre, etc.

Né le 1er août 1758, près d'Aberdeen en Ecosse. Il quitta de bonne heure le lieu de sa naissance; et fut, dès l'âge de dix-sept ans, sous-instituteur à l'académie de Burford, dans le comté d'Oxford. Il s'occupa ensuite à diriger l'éducation des rejetons de l'illustre famille de Marlborough, et ce fut par leur protection qu'il entra dans les ordres en 1781. En 1789, le duc de Marlborough lui donna la vicairie de Horley au comté de Berk, et dans la même année l'université d'Aberdeen lui conféra les degrés de docteur ès-lois : il a depuis lors rempli les fonctions de curé de Stomfield, et il est aujourd'hui curé et maire de Woodstock. Le docteur Mavor, s'étant donné fort jeune à la poésie, mit au jour des *poemes* qui obtinrent un succès pour ainsi dire populaire. Dans un âge plus avancé il cultiva les hautes sciences, et y réussit également : il s'attacha surtout aux ouvrages destinés à l'éducation de la jeunesse. On cite parmi ses principales traductions celles connues sous les titres suivans : *Mélanges poétiques;* la *Sténographie universelle; Dictionnaire d'histoire naturelle; Blenheim*, poëme; *Mélanges pour la jeunesse*, ou Présent d'un père à ses enfans; *Récit historique des Voyages* depuis Colomb

jusqu'à nos jours; le *Voyageur anglais*, ou le Petit compagnon de voyage pour l'Angleterre, le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande; le *Voyageur moderne; Poésie anglaise classique*, à l'usage des jeunes personnes; *Histoire universelle ancienne et moderne*, en vingt-cinq volumes; le *Cercle des arts et des sciences;* les *Fruits de la persévérance*, en trois sermons, etc: il a aussi publié des *Histoires d'Angleterre, de Rome et de la Grèce;* et a inséré plusieurs *articles* littéraires dans les journaux scientifiques.

MAXIMILIEN (l'archiduc), feld-maréchal autrichien, etc.

Né le 14 juillet 1782 et troisième fils de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, duc de Modène, et oncle de l'empereur, par conséquent cousin, puis beau-frère du monarque, par le mariage de François Ier avec sa sœur l'impératrice Béatrix, morte en 1816. Il se distingua de bonne heure par son courage et ses talens militaires, et occupe aujourd'hui le grade de feld-maréchald-lieutenant dans l'armée autrichienne. Pendant la campagne de 1809, il adressa deux proclamations énergiques aux habitans de Vienne, qu'il était chargé de défendre; mais après une résistance aussi téméraire qu'inutile, il fut néanmoins obligé de capituler: le désir de conserver intacte la capitale l'emporta, dit-on, dans son cœur sur sa noble résolution de s'ensevelir sous ses ruines. Il est vrai aussi que ce prince trouva d'invincibles obstacles dans les habitans, eux-mêmes, et surtout dans les mauvais succès de la défense des ouvrages extérieurs. L'archiduc Maximilien, qui se trouvait à l'armée autrichienne lors de l'entrée des alliés en France, allégea autant qu'il lui fut possible (si l'on en croit les partisans de l'étranger) le fardeau de la guerre; et plusieurs villes, celle de Saumur en particulier, lui durent la remise d'une partie des réquisitions dont elles étaient frappées.

MERCY-D'ARGENTEAU (le comte *Eugène*) général autrichien, etc.

Voyez son article tome Ier, page 438, et ajoutez:

Il mourut à Brunn en Moravie, le 4 mai 1819, à l'âge de soixante-dix-sept ans: il était encore à cette époque colonel-propriétaire du régiment d'infanterie de son nom.

MEISTER (*Jacques-Henri*), célèbre littérateur suisse, etc.

Né à Zurich en 1744. Il se destina d'abord aux fonctions ecclésiastiques pour lesquelles il s'était préparé par des études solides, sous la direction de son père; mais un essai historico-philosophique, intitulé: *Esprit des Religions*, qu'il publia très-jeune, sous le voile de l'anonyme, ayant excité des doutes sur son orthodoxie, il quitta cette carrière, et se voua dès lors exclusivement aux lettres et à la philosophie: il se chargea néanmoins ensuite d'une éducation particulière, et vécut à Paris de 1770 à 1789. Lié intimement avec Diderot, Grimm et le baron d'Holbach, ses opinions le rapprochaient cependant beaucoup plus encore de M. et madame Necker, auxquels il ne cessa jusqu'à leur mort de donner des preuves d'une amitié constante. On doit en grande partie à Meister celles des traductions des Œuvres de Salomon Gessner, qui réunit l'élégance à la fidélité; et ses propres ouvrages sont aussi nombreux que variés. Sans prétendre déterminer la part qui lui revient dans la *Correspondance de Grimm*, on a pourtant lieu de croire qu'il y a fourni un grand nombre d'articles instructifs et piquans. Son *Traité de la Morale naturelle*, qu'il publia en 1788, fut suivi de différens autres essais de philosophie et de morale, pleins d'observations fines, et dans lesquels il revient aux principes religieux, dont l'influence de la société où il passa une grande partie de sa vie, et l'empire des opinions dominantes, avaient paru l'éloigner dans sa jeunesse: on reconnaît particulièrement cette tendance dans ses *Lettres sur l'Imagination;* ses *Entretiens sur l'Immortalité de l'Ame*, et ses *Etudes sur l'Homme*, écrits pleins d'idées grandes et consolantes, et élégamment exprimées. Dans une autre classe des productions de la plume de M. Meister on peut comprendre les *Souvenirs de mes Voyages en Angleterre; Souvenirs de mon dernier Voyage à Paris; Poésies fugitives;* et enfin plusieurs morceaux d'érudition, semés de réflexions intéressantes, insérés dans des ouvrages périodiques. On lui doit également un écrit intitulé: *Aux Mânes de Diderot*, renfermant une comparaison de ce philosophe et du fameux Lavater. Si la vivacité d'imagination et l'enthousiasme qui distinguèrent ces deux hommes célèbres, d'ailleurs si dissemblables, ne motivent pas suffisamment ce singulier parallèle, il ne laisse pas

au moins de faire honneur au caractère de M. Meister; car ayant eu autrefois à se plaindre de Lavater il ne cessa jamais en aucun temps de rendre justice à ses vertus, et devint même un de ses amis les plus zélés. Au milieu des dissensions civiles qui agitèrent la Suisse, par suite de l'invasion française, M. Meister se montra ouvertement fédéraliste; mais animé d'un esprit conciliateur, il défendit sa cause avec modération; et c'est dans ces principes qu'il rédigea un écrit sur le *Gouvernement fédératif de la Suisse*. Lorsqu'en 1802 Napoléon rendit à la Suisse ses formes anciennes, M. Meister dut à la considération personnelle dont il jouissait d'être appelé à présider la commission chargée de mettre le nouveau pacte en activité dans le canton de Zurich : il fut ensuite porté par le vœu de ses concitoyens à une place dans le gouvernement, qu'il refusa constamment pour rentrer dans la vie privée, où il n'a cessé depuis de se livrer à des travaux utiles, entre autres à la composition d'un ouvrage historico-politique sur les *Gouvernemens de Zurich et de Berne*. M. Meister s'est presque toujours servi de préférence de la langue française, qu'il écrit avec autant d'élégance que de pureté.

MENGOTTI (le comte *François*), sénateur cisalpin, membre de l'institut de Milan, etc.

Né dans les états de Venise vers 1756. Il étudia la jurisprudence et les lettres avec un succès brillant, et il avait déjà acquis une assez brillante réputation comme jurisconsulte, lorsqu'il publia deux *Mémoires* qui remportèrent les prix proposés par des académies françaises : le premier sur *le commerce des Romains*, et le second sur l'administration *du grand Colbert*, dans lequel, discutant la question de savoir s'il valait mieux protéger l'agriculture que le commerce, il concluait par l'affirmative. Lors de la réunion des états de Venise au nouveau royaume d'Italie, Mengotti fut invité à se rendre à Milan, où il fut placé dans le sénat dès la formation de ce corps, le 19 février 1809 : il avait déjà reçu la décoration de la Couronne-de-Fer, et fut alors créé comte. En 1810 il publia le premier tome d'un ouvrage scientifique, qui fut ensuite porté à trois volumes, sous le titre modeste de *Saggio Sulli acque correnti*. Dans cet écrit, non-seulement il offrit tout ce que les Italiens, ses prédécesseurs, qui ont donné naissance à la science de régler et maîtriser les fleuves impétueux, avaient enseigné pour empêcher leurs ravages, mais il y ajouta encore des vues nouvelles, et l'on jugea que les *Cornaro*, les *Lupicini*, les *Cartelli* avaient été surpassés, surtout par l'agrément et l'élégance du style : le second tome parut en 1811 : dans le troisième, qui fut publié en 1812, l'auteur exposa diverses expériences faites sur le cours des fleuves, et ce dernier volume est enrichi de cinq tables arithmétiques où sont calculées les hauteurs et les vélocités diverses des eaux courantes. Le comte Mengotti était à l'époque de la chute de Napoléon, en 1814, l'un des secrétaires du sénat, et membre de l'institut de Milan, dont il fait encore partie aujourd'hui.

MILMAN (sir *Francis*), baronet, membre de la société royale de Londres, etc.

Né dans le Devon-shire, d'un ecclésiastique, qui lui donna une excellente éducation, et l'envoya ensuite au collége d'Exeter, à Oxford, dans l'intention de lui faire suivre son état. Le jeune Milman conçut un goût si vif pour l'étude des sciences qui sont liées avec la médecine, et y fit de tels progrès qu'il fut désigné pour être le médecin voyageur de l'université. Pendant le cours de ses voyages, il accompagna à Rome le duc de Glocester, ce qui lui attira depuis une brillante clientelle, et les premières distinctions de sa profession. A son retour à Londres, il fut nommé membre de la société royale, et en 1780, il professa publiquement devant le collége de médecine, qu'il présida bientôt : il devint peu après l'un des médecins ordinaires du roi d'Angleterre. Il a publié deux ouvrages scientifiques dont le premier a pour titre : *Animadversiones de natura hydropisis ejusque curatione*; le second est intitulé ainsi : *Sur l'origine et le siége du scorbut et de la fièvre putride*, etc.

MILNE (sir *David*), célèbre vice-amiral anglais, commandeur de l'ordre du Bain, etc.

Né à Edimbourg. Il entra dans la marine en 1778; fit, en qualité de contremaître, la guerre d'Amérique sous l'amiral Cornwallis, et prit une part très-active à toutes les actions importantes de cette guerre : parmi ses combats, on doit citer celui qui eut lieu le 12 avril 1782 contre *la ville de Paris*.

Cependant, malgré ses preuves de bravoure et d'habileté, Milne ne fut ni récompensé, ni même employé, et c'est alors que, ne trouvant pas d'avancement dans la marine royale, il entra au service de la compagnie des Indes orientales, où il resta pendant plusieurs années avec une distinction marquée. Quand lord Saint-Vincent, qui appréciait tout le mérite de Milne, se rendit aux Indes occidentales, celui-ci rentra dans la marine royale, et fut nommé lieutenant d'une frégate dont Falcooner était le capitaine : ce fut cette frégate qui livra le fameux combat contre la Blanche. Déjà Falcooner avait été tué et les deux frégates se trouvaient dans un état déplorable, sans que la victoire se fût déclarée, lorsque Milne se jeta à la nage avec deux ou trois braves marins, ayant leur sabre entre les dents, sauta à bord de la frégate française, et en assura ainsi la capture. Devenu immédiatement capitaine de haut bord, il fut bientôt après chargé du commandement de la frégate *la Seine*, avec laquelle il s'empara du vaisseau français *la Vengeance*, après un combat opiniâtre : cette action fut une des plus terribles de toute la guerre d'Amérique, et l'une de celles où Milne déploya le plus d'habileté. Il fut élevé alors au rang de contre-amiral, et il a été choisi en 1816 par l'amirauté pour seconder lord Exmouth dans son expédition contre Alger : cet amiral a fait dans ses rapports les plus grands éloges de Milne, qu'il a envoyé en Angleterre porter la nouvelle de sa victoire, et du traité conclu avec le Dey. Le contre-amiral Milne fut accueilli avec une très-grande distinction par le prince-régent, qui le créa commandant de l'ordre du Bain; et le conseil municipal de Londres, convoqué par le lord-maire, lui adressa des remercimens et lui offrit une épée d'or de la valeur de cent guinées : il a depuis été nommé au commandement de la station d'Halifax.

MILNER (*Isaac*), membre de la société royale de Londres, etc.

Né à Leeds, dans le comté d'York, d'une famille pauvre et obscure. Il perdit de bonne heure son père, qui exerçait le métier de tisserand. Isaac Milner et son frère aîné furent alors obligés de travailler jour et nuit pour soutenir leur mère, et ils trouvèrent encore néanmoins le moyen de consacrer quelques heures à leur instruction, en méditant sur le petit nombre de livres qu'ils pouvaient se procurer. Cette conduite attira l'attention de leurs voisins, qui firent une souscription en leur faveur, et donnèrent ainsi les moyens à Milner aîné d'entrer dans une école, où ses progrès furent tels, qu'après avoir terminé ses études il fut pourvu d'une cure à Hull, avec la place de directeur de l'école de cette ville. Il appela aussitôt auprès de lui son frère Isaac pour l'aider; et ce dernier entra ensuite au collége de la Reine, où il se distingua dans les mathématiques, la théologie et les langues savantes. Il obtint, en 1783, une chaire à l'université de Cambridge, et fut aussi nommé à la place de professeur de physique expérimentale. Pendant son séjour à l'université, il se lia intimement avec M. Wilberforce, qui lui procura la connaissance de M. Pitt, avec lequel il fit un voyage sur le continent : à cette époque, M. Isaac Milner devint non-seulement président du collége de la Reine, mais encore doyen de Carlisle. Il fut aussi appelé, en 1792, aux fonctions de vice-chancelier de l'université, et en 1798, à celle de professeur de mathématiques, place qu'il exerce encore aujourd'hui avec autant d'exactitude que d'habileté. Il est éditeur de l'*Histoire de l'Eglise chrétienne*, par son frère, et des *Sermons* de ce dernier : il a aussi inséré des articles remarquables dans les *Transactions philosophiques*, et publié des *Observations* sur l'histoire de l'église chrétienne, du docteur Harweis : on lui doit également des *Essais* sur quelques productions du révérend Herbert Marsh, en réponse aux objections contre la société de la Bible, etc.

MILNER (*Jean*), évêque de Castabale, vicaire apostolique en Angleterre, etc.

Né vers 1750. Il fut élevé au collége catholique anglais de Saint-Omer, où, ayant ensuite reçu les ordres sacrés, il fut envoyé en mission, et chargé de diriger la congrégation catholique de Winchester : c'est dans cette place qu'il commença à se faire connaître par ses écrits et par son zèle pour les catholiques anglais. Lors des démarches de ces derniers, en 1788, pour obtenir du parlement la révocation des anciennes lois, il s'opposa au plan du comité catholique qui s'était formé à Londres sous les auspices du lord Gordon; et après avoir refusé de signer la protestation commune de 1789, il se tint constamment

uni aux évêques. Le 24 février 1791, il publia l'*Etat des faits relatifs à la contestation actuelle;* et le 7 mars suivant, des *Considérations sur le serment.* Ce dernier écrit était adressé au comité de la chambre des communes, et exposait les scrupules des catholiques sur le serment tel qu'il avait été proposé d'abord : le parlement eut égard aux observations de l'auteur, et l'on supprima les clauses qui pouvaient inquiéter les consciences. Des travaux d'un autre genre, sur l'histoire et les antiquités de Winchester, firent aussi honneur à Jean Milner dans le monde littéraire; et le docteur Grégoire Stappleton, vicaire apostolique du district du Milieu, étant mort en 1802, M. Milner fut désigné pour lui succéder : il fut sacré le 22 mai 1803 sous le titre d'évêque de Castabale. En 1807 et 1808, il fit deux voyages en Irlande, ce qui lui donna l'occasion de publier une suite de *Lettres sur les Catholiques et les Antiquités d'Irlande :* c'est un de ses meilleurs ouvrages. Quelques-uns des protecteurs de la cause catholique dans le parlement ayant résolu d'attacher leur protection à certaines conditions, dont la principale était que le roi aurait un *Veto* sur la nomination des évêques catholiques, M. Milner et les évêques d'Irlande se prononcèrent contre le *Veto;* et le premier s'unissant de nouveau avec les prélats dans cette affaire, il fut leur agent en Angleterre. Il s'éleva encore contre quelques résolutions prises sur la même question par le comité des catholiques anglais, et il s'attira ainsi l'animadversion des chefs de ce comité, qui l'accusèrent de trop de vivacité et d'ardeur. En 1814, il fit le voyage de Rome pour consulter le Saint-Siége sur quelques points, et spécialement sur le *veto;* mais le pape n'a point encore porté de décision à ce sujet, et les débats sont restés en suspens. M. Milner est au surplus un prélat fort instruit, ainsi que l'attestent ses écrits relatifs à la question du veto : ils sont en trop grand nombre pour que nous les citions, et traitent tous de matières ecclésiastiques.

MILTON (*Charles-Williams*, lord vicomte), membre du parlement d'Angleterre, etc.

Né vers 1787 et fils aîné du lord Fitz-William. Le jeune vicomte Milton, à son entrée dans la chambre des communes, se rangea du parti de l'opposition, et se distingua au parlement par une grande franchise, et surtout par un ton sentencieux qui nuit à l'effet de ses discours : on prétend qu'il cherche vainement à imiter le célèbre Pitt. Il se plaignit au mois d'avril 1816 d'avoir été arrêté dans une calèche découverte, par un soldat qui s'opposait à ce qu'il entrât dans Pall-Mall, et menaçait de frapper ses chevaux et même sa personne s'il passait outre : il appela à ce sujet l'attention de la chambre sur un système qui tendait, dit-il, à accoutumer peu à peu le peuple à voir partout des sentinelles et des postes militaires, tandis que dans l'esprit de la constitution le militaire ne peut agir que sur la réquisition des officiers civils. En juin 1817 lord Milton s'éleva aussi avec beaucoup de force contre les mesures prises par le ministère pour maintenir la tranquillité, et ne fut pas plus heureux dans cette occasion que dans la précédente : il votait encore en 1819 avec les membres opposés au ministère.

MITCHELL (sir *André*), vice-amiral anglais, etc.

Né en 1757, dans le midi de l'Ecosse, d'une famille distinguée. Après avoir terminé son éducation à Edimbourg, il entra dans la marine, et fit le voyage de l'Inde en 1776, avec l'amiral Vernon. Il se comporta si bien dans cette campagne, qu'il fut un exemple peut-être unique d'un jeune homme se rendant en Asie comme *Midshipman*, et revenant en Europe avec le grade de capitaine en pied. La France s'étant alors déclarée en faveur des insurgés d'Amérique, l'Inde devint bientôt le théâtre de la guerre, et sir André Mitchell, après avoir servi quelque temps avec distinction sur le même bord, fut promu en 1778 au commandement du *Coventry*, de vingt-huit canons. Avec ce petit bâtiment, il eut peu d'occasions de se faire remarquer jusqu'en 1782, qu'ayant été chargé de croiser sur les côtes de Ceylan il montra un très-grand courage et beaucoup d'habileté dans un combat qu'il soutint contre la frégate française la *Bellonne* : à la suite de cette action, il fut nommé capitaine du *Sultan*, avec lequel il se trouva dans plusieurs affaires générales. En mars 1783, il reçut le commandement d'une petite escadre destinée à intercepter les croiseurs français; et dans le mois de juin suivant il se distingua à la bataille navale de *Gondelour*, qui eut lieu entre les flottes anglaises et françaises aux ordres des ami-

raux Hugues et Suffren, et qui resta indécise. Lors de la cessation des hostilités, sir André retourna en Europe avec un convoi, et resta sans emploi pendant près de six ans. Mais aussitôt que la guerre fut de nouveau déclarée entre la France et l'Angleterre, il reçut le commandement de l'*Asie*, et ensuite de l'*Imprenable*, sous les ordres de l'amiral Howe, puis fut promu en 1795 au grade de contre-amiral : en 1799, il arbora son pavillon de vice-amiral à bord de la Zélande et bientôt après sur l'Isi. A l'époque de l'expédition de Hollande, une escadre fut aussi mise sous les ordres de l'amiral Mitchell, lequel, après avoir opéré la descente des troupes, s'avança dans le Zuiderzée, somma l'amiral anglais Storry de se rendre, en arborant le pavillon de la maison d'Orange, et contribua ainsi à la défection de la flotte hollandaise : sir André fut nommé, à son retour en Angleterre, chevalier de l'ordre du Bain et amiral de l'escadre rouge. Il servit également en 1800 dans la flotte du canal, sous les ordres de lord Bridport, d'où il passa sous ceux du marquis de Cornwallis, et croisa l'année suivante sur les côtes d'Irlande avec une division de quinze vaisseaux de ligne. Nommé enfin en 1802 commandant en chef dans l'Amérique du Nord, il reçut immédiatement l'ordre de suivre la flotte française expédiée à Saint-Domingue; mais il ne put l'entamer. Une insurrection violente s'étant manifestée en 1803 à bord de quelque vaisseaux de son escadre, il vint à bout de la comprimer, en faisant pendre aux vergues quelques-uns des plus mutins : il a été remplacé en 1818, dans sa station d'Halifax, par le contre-amiral Milne.

MITFORD (*William*), membre de la société royale de Londres, député à la chambre des communes d'Angleterre, etc.

Né dans le Hamp-Shire, et fils de Jean Midford et de Philadelphe Reveley, cousine du premier duc de Northumberland. Il termina son éducation au collége de la Reine à Oxford; fréquenta ensuite le collége de Middle-Temple; quitta peu après l'étude des lois pour laquelle il ne se sentait aucun goût, et obtint enfin une commission dans la milice de South-Hampshire, dont il est aujourd'hui colonel. En 1778 il fut élu juge du district de New-Forêt, où il possède des biens considérables, et représenta depuis le bourg de New-Romney au parlement d'Angleterre. On lui doit comme auteur : l'*Essai* sur l'harmonie du langage; *Traité* sur les forces militaires, et particulièrement sur la milice du royaume; et enfin l'*Histoire de la Grèce*, publiée à diverses époques : cette histoire des républiques grecques, par un homme dont l'opinion est opposée à cette forme de gouvernement, est écrite il est vrai avec partialité, mais cependant avec talent : on y trouve des recherches, de la sagacité et surtout un jugement sain.

MŒRNER (le comte *Charles* de), feld-maréchal suédois, gouverneur-général de la Norwége, etc.

Né vers 1750. Il fit d'excellentes études, et sa bonne conduite lui mérita l'honneur d'être choisi depuis par Gustave III pour élever son fils. Il fut ensuite chef du premier régiment des gardes; et la capitale de la Suède lui doit plusieurs établissemens utiles, entre autres celui des cimetières hors de ses murs. Le comte de Mœrner fut aussi, en 1816, nommé gouverneur général de la Norwége, fonction importante, qui prouvait la haute confiance de son souverain : au mois de février 1818, il fit l'ouverture de la diète de ce royaume par un discours dans lequel il passa en revue les différentes matières de commerce de finance et d'industrie dont la diète aurait à s'occuper. Le comte de Mœrner est l'un des officiers-généraux les plus anciens et les plus distingués de l'armée suédoise.

MONTI (*Vincent*), l'un des plus célèbres poëtes de l'Italie moderne, etc.

Né à Fusignano dans le Ferrarais, vers 1753. Il étudia les belles-lettres à Ferrare, et se rendit ensuite à Rome où il s'introduisit dans la maison de don Louis Braschi, neveu du pape Pie VI, qui se l'attacha en qualité de secrétaire. Il ne tarda pas à faire partie de l'académie des arcades; mais à peine y était-il admis qu'il fit contre elle des satires qui lui attirèrent quelques désagrémens. Lorsqu'Alfieri vint à Rome, un sentiment d'émulation engagea Monti à composer à son tour des tragédies, et il en fit paraître deux intitulées : *Galeotto Manfredo* et *Aristodemo*, dont on admira le style quoique le sujet fût trouvé révoltant. Un sonnet extrêmement virulent d'Alfieri, contre le gouvernement et les mœurs de Rome, procura à l'abbé Monti l'occasion de faire sa cour au pape,

au clergé et aux patriciens en se chargeant de la réponse, et il s'en saisit avec habileté. Après l'assassinat de Basseville, envoyé de la république française, quelques membres du gouvernement pontifical choisirent Monti pour célébrer cet odieux événement, et sa *Basvilliana* contribua encore à sa réputation. Cependant deux autres poëmes, faits également pour le gouvernement papal, sa *Musogonia* et sa *Feroniade*, n'eurent pas le même avantage, et furent même peu connus; car l'armée française étant venue renverser le pape, Monti retira en partant tout ce qui pouvait rester d'exemplaires des premières éditions, et fit un autre poëme, où il retourna contre les souverains coalisés les invectives qu'il avait auparavant lancées contre Napoléon et son armée. Devenu secrétaire du directoire de la république cisalpine, qui l'envoya comme son commissaire en Romagne, il fut bientôt accusé auprès du grand conseil, pour sa conduite dans cette province; mais ses vers lui concilièrent facilement l'indulgence des législateurs, et il conserva ses emplois. En 1799, lors de l'invasion des Austro-Russes, Monti, qui venait d'épouser la fille du fameux graveur romain Picler, se réfugia en France où il resta jusqu'au rétablissement de la république cisalpine; et publia, à son retour en Italie, trois chants d'un poëme sur la mort de Mascheroni, dont la poésie fut admirée généralement. Nommé peu après professeur de belles-lettres au collége de Milan, et presque aussitôt professeur d'éloquence à l'université de Pavie, où il ne parut que pour faire des discours d'ouverture, il fut encore appelé, en 1805, à la place d'historiographe du royaume d'Italie. L'année suivante il donna les six premiers chants de son *Bardo della Selva Nera* (le Barde de la Forêt-Noire), production aussi bizarre par l'invention que par le mélange des divers genres de poésies, et qui fut vivement critiquée tant en France qu'en Italie: c'est alors que dans l'amertume de ses dégoûts Monti se rendit à Naples, près du nouveau roi, Joseph Bonaparte, où il publia le septième chant du Bardo avec aussi peu de succès. Il célébra successivement, et presque toujours en beaux vers, les événemens heureux ou favorables à la famille de Napoléon; et les mariages, les naissances, ainsi que les exploits militaires de son héros occupèrent tour à tour sa muse et lui valurent, outre les places déjà indiquées, celle d'académicien du royaume d'Italie, avec les croix de la Légion-d'Honneur et de la Couronne-de-Fer: la chute de Napoléon en 1814 n'a privé Monti que des emplois d'historiographe du royaume et de poète du roi d'Italie. Si la trempe amère de son caractère lui suscita beaucoup d'ennemis parmi les poètes, il faut avouer que ces inimitiés durèrent peu, et tous s'accordent aujourd'hui à le vanter comme un poète digne de sa haute réputation et du titre *Del Dante engentilito* (le Dante gracieux), qui lui fut déféré par ses compatriotes, et que lui ont mérité beaucoup d'autres ouvrages dont nous n'avons pas parlé.

MONTILLA (don *Mariano*), colonel américain indépendant, etc.

Né à Caracas, vers 1787, d'une famille riche et distinguée. Ses parens l'envoyèrent en Espagne pour terminer son éducation, et il entra ensuite dans les gardes-du-corps du roi. A la mort de son père, il quitta le service pour retourner à Caracas, où il s'occupa de la culture de ses terres jusqu'au moment de la révolution, à laquelle il prit une part très-active. Il fut chargé par le nouveau gouvernement de Vénézuela, d'une mission pour les Antilles, qu'il remplit avec succès, puis il fit la guerre avec le grade de colonel. Lorsque les affaires de la république furent reduites à l'extrémité par la faute du général Miranda, don Mariano émigra dans le nord de l'Amérique, où il demeura jusqu'au changement opéré par Bolivar. Il revint alors à Caracas, pour se battre contre les troupes royales; mais il fut encore obligé de s'éloigner lors de l'heureuse entreprise de Boves, et il se retira à Carthagène avec Bolivar. Nommé depuis gouverneur militaire de cette place, don Montilla y fut bientôt assiégé par Morillo, auquel il opposa la plus vigoureuse défense: la famine lui enleva quinze cents hommes; on trouvait les sentinelles mortes à côtés de leurs fusils, et la détresse était à son comble, lorsque, n'espérant plus de secours, don Mariana forma le projet de sauver au moins les déplorables restes de l'armée. Il s'embarque en effet au point du jour, au moyen de petites goëlettes, entreprend de rompre la ligne ennemie, composée de beaucoup de vaisseaux fournis d'artillerie de gros calibre, et parvient, au milieu d'un feu

épouvantable, à s'ouvrir un passage à travers l'escadre espagnole. Il poursuivit son voyage jusqu'à la Jamaïque, où il arriva avec un petit nombre d'hommes épuisés par la faim et les souffrances de toute espèce, et devenus tout à la fois des objets d'étonnement, d'admiration et de pitié. Quelques querelles particulières empêchèrent depuis lors le colonel Montilla de prendre part à la guerre; mais la formation d'un gouvernement légal vient de le tirer de son inactivité, et il se disposait au moment où nous écrivions à continuer, avec sa bravoure accoutumée, des services militaires qui ont déjà été si utiles à sa patrie : le colonel Montilla est d'ailleurs un des hommes qui ont joui le plus de la faveur populaire dans son pays : il est vrai qu'il la méritait sous tous les rapports.

MONTILLA (don *Thomas*), général indépendant, gouverneur de la Guyanne américaine, etc.

Né vers 1791, et frère du précédent. Il fit ses études à l'université de Caracas avec un grand succès, et embrassa ensuite la cause de la révolution, dans laquelle il montra beaucoup de talens et de courage. Il suivit constamment l'armée de Bolivar, et il se trouvait en qualité d'envoyé à Santa-Fé, lorsque Morillo, après avoir pris Carthagène, se mit en marche pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Don Thomas Montilla, se trouvant alors bloqué de toutes parts, entreprit un voyage qu'on n'avait jamais tenté jusqu'à lui : c'était d'aller de Santa-Fé à la Guyanne, située près du Brésil. Il parcourut successivement plus de deux mille lieues, traversa des déserts remplis de bêtes féroces, visita des contrées où régnaient des fièvres contagieuses, et habitées par les Indiens antropophages, passa à la nage des fleuves peuplés de poissons venimeux, et se nourrit pendant toute sa route de fruits sauvages ou du produit de sa chasse. Après avoir bravé ainsi des périls imminens et des fatigues inouïes, par amour pour sa patrie, le brave et intrépide Montilla vint à bout d'effectuer son voyage avec un très-petit nombre de compagnons, les uns ayant succombé en route, et d'autres, dans la crainte de dangers futurs, ayant préféré, plutôt que de le suivre, se rendre à Morillo qui les fit mettre à mort. Une circonstance bien remarquable, et bienheureuse pour don Thomas, c'est qu'au moment où il arrivait à la Guyanne, sans avoir pu depuis long-temps rien apprendre de ce qui se passait à Caracas, Bolivar débarquait pour s'emparer de ce pays : cette rencontre excita en lui des transports d'autant plus vifs que le général et lui étaient liés dès leur première jeunesse de la plus étroite amitié. Don Thomas Montilla est actuellement général et gouverneur de la Guyanne : il a aussi été élu représentant du congrès national, qui s'est réuni en 1819.

MONTUCCI (*Antonio*), fameux littérateur italien, etc

Né à Sienne le 22 mai 1762. Il montra dès son enfance une véritable passion pour l'étude; et, ayant obtenu une bourse à la faculté de droit à l'université de Sienne, il suivit les cours de jurisprudence, et fut ensuite reçu docteur en droit. Il se livra en même temps avec une telle ardeur à l'étude des langues vivantes, qu'on le regardait comme possédé du démon de la *polyglottomanie;* et il fut nommé dès 1785 professeur d'anglais au collége de Tolomei. L'année suivante, il se rendit à Florence, où il fit connaissance avec M. Josiah Wedgwood; et cet ami des arts le détermina facilement à venir s'établir dans l'espèce de colonie qu'il avait fondée sous le nom de *Nouvelle Etrurie*, au comté de Staffort shire, pour donner des leçons d'italien à sa nombreuse famille. M. Montucci se trouvait aussi à Londres en 1792 lors des préparatifs de départ du lord Macartney, et il écrivit aux jeunes interprètes chinois qui devaient accompagner l'ambassadeur, une lettre dans leur langue, dont il avait déjà commencé l'étude sans autre secours que le livre de Fourmont. quelques services qu'il rendit à ces étrangers lui valurent de leur part un exemplaire du précieux dictionnaire chinois *Tching Tseu Thoung*, impossible à trouver en Europe. A quelques absences près, M. Montucci demeura dans la capitale de l'Angleterre jusqu'en 1804, époque où il forma le plan d'un dictionnaire chinois perfectionné, à l'usage des Européens; mais l'impression d'un pareil ouvrage en Europe étant au-dessus des moyens d'un simple particulier, il en communiqua le prospectus à plusieurs académies et aux souverains les plus zélés pour l'encouragement de pareilles études : malheureusement le roi de Prusse, auquel il avait envoyé un de ses opuscules sur la

littérature chinoise, fut le seul qui l'honora d'une réponse. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à quitter la Grande-Bretagne, où on le berçait depuis long-temps de vaines espérances entremêlées de refus piquans; et il se rendit à Berlin, où il arriva en 1806, peu de temps avant l'entrée des Français dans cette capitale. Montucci n'en continua pas moins ses travaux habituels, en donnant des leçons d'anglais et d'italien; et ce ne fut qu'en 1809 qu'il put faire venir les livres chinois qu'il avait laissés en Ecosse. Dès l'année suivante, il commenca à faire graver en bois les types des caractères de cette langue pour l'impression de son grand dictionnaire, et il en a déjà porté le nombre à près de vingt mille, ce qui fait environ les trois quarts de cet immense travail: la netteté de ses types surpasse tout ce qu'on avait exécuté en ce genre dans l'occident. M. Montucci a aussi publié successivement divers ouvrages littéraires, parmi lesquels nous citerons seulement les suivans: *Poesie finora inedite del magnifico Lorenzo de Medici*, édition dont M. Roscoë fit les frais; *Key to the italian classics; Metastasio opere scelte con eloggio e rittratto dell' autore; Lettere d'una Peruviana; Essai* sur la décadence actuelle de la littérature toscane, inséré dans le Monthlymagazine; *Quindici, tragedie di Vittorio Alfieri, con la Merope di Maffei e l'Aristodemo di Monti*; et enfin *Select dramatic pieces*, suivi de *Mémoires littéraires* sur Goldoni, Métastase et Alfieri, etc., etc.: M. Montucci est également l'auteur de beaucoup d'écrits relatifs à la littérature chinoise.

MOORE (*Thomas*), célèbre poète irlandais, surnommé l'*Anacréon*, etc.

Il fut élevé au collége de la Trinité, à Dublin, qu'il quitta pour venir suivre à Londres la profession d'avocat, et c'est tout en fréquentant le barreau qu'il publia une traduction en vers d'*Anacréon*, remarquable par sa fidélité et son élégance. Depuis ce moment, M. Moore s'est livré tout entier à des travaux littéraires; mais ses compatriotes lui reprochent d'avoir fait souvent rougir la pudeur dans ceux de ses écrits auxquels il n'a pas mis son nom. On cite parmi ses ouvrages avoués; les *Odes d'Anacréon*, traduction en vers anglais avec des notes; *Appel franc au public*, ou considérations sur les dangers de la crise actuelle, *poëme*, par feu Thomas Little; *Lettres aux catholiques romains de Dublin*; autres *Lettres interceptées*, ou le sac de la petite poste, par Thomas Brown jeune: cet ouvrage a eu au moins quatorze éditions; *Collection de chants irlandais*; et enfin *Poëmes* traduits du Camoens. M. Moore a aussi terminé la traduction de *Salluste*, laissée incomplète par Arthur Murphy; et les journaux français annoncèrent en 1817 qu'il venait de faire imprimer un nouveau *Poëme* sur un sujet oriental, qu'il avait vendu trois mille guinées aux libraires de Londres: le but de ce poëme, du genre descriptif, est de représenter les beautés pittoresques de l'Inde, etc.

MORALES (*Thomas*), général royaliste dans l'Amérique méridionale, etc.

Né aux Canaries, vers 1774, d'une famille pauvre et obscure. Après avoir servi comme soldat dans l'infanterie, il fit le métier de pêcheur à Barselo, port de la province de Vénézuela où il se maria. Ayant repris du service lors des troubles de l'Amérique du sud, il fut aide-de-camp du général espagnol don Juan Manuel Cagigal, et devint enfin lui-même général à la place de Boves. En suivant les traces de son prédécesseur, Morales se livra à des cruautés inouïes, égorgeant tout sur son passage, sans égard ni à l'âge, ni au sexe, et mettant le feu à toutes les habitations. Il s'attachait particulièrement dans les villes, à faire subir aux personnes d'un rang distingué les plus sanglans outrages avant de leur ôter la vie: on conduisait les hommes et les femmes enchaînés sur les places publiques, où ils étaient fouettés par la main du bourreau, puis ils marchaient à l'échafaud. D'autres fois pour changer les formes du supplice, on les promenait dans les rues montés sur des ânes, et le bourreau leur donnait des coups de fouet au son du tambour. Pendant plusieurs mois, des centaines de malheureux furent menés au milieu de la nuit dans des lieux écartés, pour être tués à coups de lance: après l'exécution, on jetait leurs corps dans des rivières ou des abîmes; tous les secours de la religion étaient refusés aux victimes qu'on immolait ainsi, et on avait soin de leur ôter leurs vêtemens avant que de les sacrifier. Quelquefois leurs assassins les faisaient périr lentement, afin de les forcer à déclarer, dans les angoisses de la douleur, le lieu où ils avaient caché leur

argent ou leurs effets précieux. Les choses étaient dans cette déplorable situation, lorsque le général Morillo débarqua avec une armée de onze mille hommes des meilleures troupes d'Espagne, pour pacifier, au nom du roi, les provinces déjà soumises. Les proclamations brillantes et flatteuses de Morillo, son armée nombreuse, joint à ce qu'il ne trouvait aucune résistance, puisque l'effroi et la mort avaient tout soumis, faisaient espérer que l'ordre allait se rétablir; mais c'était encore une erreur funeste; car Morillo suivit lui-même le système de Boves et de Morales; et les supplices, les proscriptions, le pillage continuèrent comme auparavant. Il fit plus, et afin que lui et ses troupes eussent seuls le privilége de s'enrichir par le vol, Morillo licencia l'autre armée, et n'employa que les hommes de son expédition : on comprit ensuite dans la proscription générale beaucoup de ceux qui venaient de servir le roi, et qui avaient gagné de l'argent par le pillage. Ces mesures désastreuses exaspérèrent chaque jour davantage ce qui restait d'habitans dans les bourgs à moitié détruits, et ils firent de nouveau une guerre terrible à leurs bourreaux, dans laquelle Morales se surpassa encore s'il est possible par ses fureurs et ses barbaries.

MORATIN (don *Leandro-Fernandez* de), auteur dramatique, surnommé *le Molière espagnol*, etc.

Né à Madrid, et fils d'un poète lyrique distingué. Il hérita de son amour pour les muses, et obtint, jeune encore, les deux prix distribués par l'académie royale, l'un pour un petit *Poëme* épique intitulé : *Grenada rendida* (Grenade reconquise), l'autre pour une *Satire* sur la corruption de la langue espagnole. Doué par la nature d'un esprit observateur et d'une merveilleuse facilité à saisir le côté ridicule dans les hommes et dans les événemens, il appliqua toutes les forces de ce rare talent à développer sur la scène les idées qu'il avait puisées dans la société : cependant, après la nature, il n'eut pour guide que son peintre le plus fidèle, l'inimitable *Molière*. M. Moratin publia successivement cinq comédies, connues sous ces titres : *le Café; le Baron; la Jeune hypocrite; le Vieux mari* et la *Jeune femme; le Oui des jeunes filles*, etc.: l'excellente morale de ces pieces n'a pu empêcher la dernière d'être mise à l'*Index* par l'Inquisition. Sans jamais blesser les règles de l'art et du bon goût, cet auteur a représenté sous les couleurs les plus vraies les mœurs, les habitudes, les idées, les erreurs et les vices des classes moyennes de la société en Espagne. Son style pur et clair est aussi gracieux qu'original, mais, comme celui de Cervantes, il offre des difficultés sans nombre aux traducteurs. Il a su, par une ironie fine et soutenue, couvrir le vice de ridicule et de mépris, et rendre la vertu respectable par une habile disposition des caractères et des événemens : on lui doit aussi la traduction en espagnol de deux comédies de Molière : l'*Ecole des maris* et le *Médecin malgré lui*, dans laquelle on reconnaît l'ouvrage d'un homme de goût, qui sait déguiser avec art les imperfections de son modèle. M. Moratin a encore traduit *Hamlet* de Shakespeare, qu'il accompagna de quelques notes critiques, et de la vie du poète anglais. il s'y montre littérateur impartial, profond et éclairé. Les divers voyages de M. Moratin en France, en Angleterre et en Italie, contribuèrent singulièrement à exercer l'esprit d'observation dont la nature l'avait doué, et ils fournirent d'inépuisables matériaux à son active et riche imagination : aussi fut-il nommé à son retour, par Charles IV, chef du bureau de l'interprétation des langues, et membre honoraire du conseil royal. Lorsque la famille royale de Bourbon eut été forcée d'abandonner l'Espagne, M. Moratin fut maintenu par le roi Joseph Bonaparte dans sa dignité de membre honoraire du conseil, et de plus nommé chef de la bibliothèque royale; mais la suite des événemens politiques de l'Espagne l'ayant déterminé à fixer son séjour à Paris, les lettres, qui avaient été la source de sa prospérité, l'ont suivi et consolé dans sa retraite, et il s'occupe maintenant à publier plusieurs poésies de feu don Nicolas Moratin, son père : il prépare aussi une seconde édition de ses propres ouvrages dramatiques et lyriques, et compose même une *Histoire littéraire du théâtre espagnol* depuis son origine : les connaissances profondes et l'esprit de critique de M. Moratin sont d'avance une garantie certaine de son succès.

MORCELLI (*Etienne-Antoine*), archéologue italien, etc.

Né à Chiari dans le Brescian, en 1737. Après avoir terminé ses premières études, il entra dans la société de Jésus, où

il se distingua par son amour du travail et ses progrès dans les lettres. Il fut ensuite envoyé à Rome par ses supérieurs, qui lui conférèrent bientôt la chaire de réthorique dans le collège romain. Déjà très-versé dans l'archéologie, il fut aussi nommé préfet du musée *Chircheriano*, et il devint, lors de la suppression des jésuites, bibliothécaire de la maison Albini. Mais il ne tarda pas être rappelé par les principaux habitans de Chiari, sa patrie, qui le chargèrent des fonctions de prévôt de leur principale église: il en exerce les fonctions depuis vingt-neuf ans. Malgré son âge avancé, il n'a encore rien perdu de sa mémoire et de son imagination, et conserve la faculté d'écrire très-bien, tant en vers qu'en prose, en latin comme en Italien : il composa même, en 1814, sur la dédicace d'une nouvelle église de Saint-Michel dans la ville de Chiari, un *opuscule* en latin, où l'on retrouve encore son talent. Les principaux ouvrages de M. Morcelli sont : *De stylo inscriptionum latinarum libri tres*, que Lanzi appelait un livre d'or, et dont le cardinal Garampi disait que l'on ne pourrait pas faire une mauvaise inscription si on le lisait avant de la composer. *Sermonum libri duo*, dans lequel on trouve des poésies qui semblent écrites par Horace lui même; *Africa Christiana*: il est regardé comme le plus précieux de ses écrits. Cet auteur est d'une modestie conforme à son éminente piété, et plusieurs de ses *Dissertations* particulières n'ont pu être obtenues de lui qu'en manuscrit par quelques savans : de ce nombre sont celles que le docteur Labus, son élève et son ami, vient de publier sous le titre de : *Sull' agone capitolino*; et *Sulla bolla d'oro de' Fanciulli romani*, etc.

MORE (miss *Hannah*), auteur dramatique et romancier anglais, etc.

Née dans la paroisse de Hanham près Bristol, d'un ecclésiastique fort instruit qui exerçait la profession de maître d'école. La lecture d'un volume de la *Paméla* de Richardson lui inspira un vif désir de s'instruire, et les progrès qu'elle fit furent si rapides qu'ils attirèrent l'attention du docteur Stonhouse, qui lui donna les moyens de former une école. Cet établissement obtint bientôt une grande réputation par ses soins et ceux de ses sœurs; et c'est alors qu'ayant fait connaissance avec le célèbre Garrick, celui-ci l'encouragea à écrire pour le théâtre. Ses ouvrages ne tardèrent pas en effet à devenir populaires, et elle avait lieu en quelque sorte de compter sur de grands succès dramatiques, lorsqu'au bout de quelques années ses sentimens religieux lui firent craindre que ses pièces de théâtre ne fussent dangereuses sur la scène : elle déclara en conséquence, dans le troisième volume de ses œuvres, qu'elle les considérait uniquement comme des *poëmes*, et qu'elle ne voulait pas qu'elles fussent représentées. Cependant miss More acquit par ses travaux littéraires une honorable indépendance, et elle se retira aussitôt avec ses sœurs, de Bristol à Mendips, où, au milieu des charbonniers et des ouvriers, elles ont créé plus de soixante écoles de charité qu'elles surveillent : le bien que ces institutions ont fait dans le pays est remarquable. Cette bonne œuvre éprouva néanmoins de vives oppositions de la part de quelques ecclésiastiques du voisinage; mais comme d'autres membres de l'église l'approuvaient, il s'ensuivit une guerre de plume à laquelle miss More ne prit aucune part, se contentant de répondre à ses injustes détracteurs par d'heureux résultats. A l'époque où l'éducation de la princesse Charlotte fut l'objet de divers projets, miss More fut consultée particulièrement, et fit paraitre à cette occasion un ouvrage intitulé : *Idées sur le plan à suivre pour former le caractère d'une jeune princesse*, qui obtint l'approbation générale. Outre ses drames et ses tragédies, miss More a encore publié : *Sir Eldred, du berceau*, et le *Rocher sanglant*, conte en vers; la *Sensibilité*, ouvrage qui a eu dix-sept éditions; l'*Esclavage*, poëme; *Pensées* sur les mœurs des grands; le *Berger de la plaine de Salisbury*; la *Religion des personnes à la mode*; *Remarques* sur le discours prononcé à la convention nationale, par M. Dupont, sur la religion et l'éducation; *Essai* sur le système moderne de l'éducation des filles; *Cœlebs* cherchant une épouse, etc. : ce roman, qui a eu dix éditions dans une année, est essentiellement moral et religieux, et peu animé par les incidens; et enfin *Piété pratique*, ou influence de la religion du cœur sur la conduite de la vie, etc.

MORELLI (don *Jacques*), célèbre bibliographe italien, membre de l'institut de Milan, correspondant de l'académie française, chevalier de la Couronne-de-Fer, etc.

Né dans les états vénitiens vers 1745. Il publia, en 1774, une *Dissertation historique* sur la bibliothèque dont il était directeur (celle de Saint-Marc, à Venise), et fit paraître, en 1776, deux volumes sur les manuscrits latins et italiens de la belle bibliothèque Nani, dont la description fut continuée et achevée par d'autres. Don Morelli s'en dédommagea bientôt en s'occupant d'une autre bibliothèque non moins digne de ses soins, et il en donna une savante description sous ce titre : *Bibliotheca Maphæi Pinellia veneti, descripta et annotationibus illustrata*, etc. : cet ouvrage, en six gros volumes avec figures, est très-curieux et très-recherché. En 1800 M. Morelli, ayant découvert un manuscrit du seizième siècle, le donna aussi au public avec d'intéressans éclaircissemens : deux ans après il publia : *Bibliotheca divi Marci Venetiarum manuscripta græca et latina*. Quelques années ensuite, il profita du mariage du comte Léonard Manino pour distribuer, au lieu des épitalames ordinaires, des notices raisonnées sur quelques savans voyageurs vénitiens, parmi lesquels les époux comptaient plusieurs de leurs ancêtres : Morelli fournit aussi à M. Antoine Meneghelli les moyens de faire la même chose aux noces d'Olivieri-Balli, à Venise, en lui remettant quelques lettres inédites du célèbre mathématicien Boscovich. Ce savant bibliographe a également publié un assez grand nombre d'écrits, et il a été l'éditeur de diverses pièces inédites d'auteurs anciens et modernes : il fut cité avec un grand éloge dans le rapport que fit, en 1811, la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut de France : l'abbé Morelli mourut le 5 mai 1819, âgé de soixante-quatorze ans environ.

MORGAN (*miss* Owenson aujourd'hui lady), célèbre auteur anglais, etc.

Née en Irlande, et fille d'un comédien du théâtre de Dublin. Elle montra de bonne heure des dispositions littéraires, lesquelles, cultivées depuis avec soin, la mirent bientôt à même de composer divers ouvrages qui commencèrent sa réputation. S'il faut en croire ses détracteurs, sa sœur ayant épousé un chevalier, miss Owenson désira ardemment que le même titre fût porté par l'homme qu'elle prendrait pour mari ; et la protection de lord Abercome valut en effet ce titre au docteur Morgan, qu'elle ne tarda pas à épouser: ce fut ainsi, dit-on, que miss Owenson devint lady Morgan. Quoi qu'il en soit de ces assertions, comme ce n'est pas en raison de sa qualité que nous nous occupons de cette dame, mais bien à cause de ses talens, nous ne parlerons que de ses productions : elles suffisent d'ailleurs pour lui assurer une juste célébrité. Des romans où une imagination brillante s'allie à quelque érudition, lui avaient déjà fait en France une assez grande réputation, lorsqu'à la suite d'un voyage entrepris dans notre pays en 1816, elle publia un nouvel ouvrage intitulé : *de la France*, qui causa beaucoup de sensation, et exalta les passions au plus haut degré. Les uns trouvèrent dans ce fameux livre l'apologie complète de la révolution française et de ses partisans ; d'autres prétendirent n'y voir que les regrets mal dissimulés de la chute du système impérial, et surtout de son célèbre auteur ; un autre parti envisagea l'écrit de lady Morgan comme le manifeste des libéraux et l'annonce d'une nouvelle crise politique, tandis que ces derniers se plaignaient avec quelque raison que l'auteur sacrifiait presque constamment les véritables principes de liberté à des souvenirs ou à des préventions nationales. Les journaux français du parti ultra-royaliste relevèrent avec leur acrimonie et leur bonne-foi accoutumée ce qu'ils appelaient les erreurs ou les mensonges littéraires de lady Morgan, et leur conduite fut imitée par les folliculaires anglais vendus au ministère britannique. On ne doit pas s'étonner d'après cela si cette dame, à son second voyage en France, reçut, chez les personnes d'une certaine classe, un accueil bien différent du premier. L'esprit de parti dans les uns, et la crainte d'être mis de nouveau en scène dans les autres, motivèrent la froide réception quelle reçut alors généralement partout, sauf pourtant chez quelques amis d'un caractère honorable et éprouvé par de longs malheurs; et après avoir passé quelques mois dans la capitale, lady Morgan partit avec son mari pour l'Italie, où elle est encore en ce moment. Outre l'ouvrage dont nous venons de parler, on doit encore à cette femme célèbre les écrits connus du public sous les titres suivans : *Sainte-Claire*, ou l'héritière de Desmond; *la Novice de Saint-Dominique* : ce premier ouvrage de miss Owenson a été composé à l'âge de seize ans, et fut

publié avant *Corinne*, dont il se rapproche par la couleur; *Glorvina* ou la jeune sauvage irlandaise; *la Chanson d'une harpe irlandaise*, ou fragmens métriques; *Fragmens patriotiques sur l'Irlande; la Femme*, ou *Ida l'Athénienne; le Missionnaire; O'Donnell*, histoire nationale; et enfin *Florence Maccarthy*, tous ouvrages qu'il suffit d'indiquer, à quelques légères exceptions près, pour en faire suffisamment l'éloge.

MORGHEN (*Raphaël*), fameux graveur napolitain, etc.

Né à Naples en 1758. Il reçut de son père les premiers élémens de son art; fut ensuite élève du célèbre Volpato, à Rome, et travailla avec lui à la gravure des fameuses *Loges* du Vatican de Raphaël: celle qui représente le miracle de Bolsena parut sous son nom. Après avoir épousé une fille de Volpato, il fut appelé à Florence en 1762, pour graver les chefs-d'œuvres de la galerie du grand duc, et la sainte famille de Raphaël, connue sous le nom de *Madonna della sedia*, qui passe pour le meilleur morceau de cette suite. Morghen avait déjà acquis beaucoup de réputation en 1794, lorsque les artistes florentins, regardant Léonard de Vinci comme la gloire de leur pays, proposèrent au grand duc de Toscane de donner une plus grande célébrité, par le burin de notre artiste, à cette fameuse *Cène* que Léonard avait peinte sur une muraille du réfectoire des dominicains, à Milan: telle était la nature du lieu où ce chef-d'œuvre était placé, qu'il n'en restait plus guère que les contours, et trois figures à peu près conservées à la gauche de Jésus-Christ, lors de la détermination que prit le grand duc de faire graver cette Cène par M. Morghen, travail qui a si prodigieusement accru sa réputation: cependant on n'y retrouve pas à beaucoup près ce qu'il y a de parfait dans la manière de Léonard. Parmi les œuvres les moins connues de ce célèbre graveur, est une tête du Sauveur faite aux frais des comtes Trivulce de Milan, d'après une miniature qu'ils possèdent, et qu'on dit être aussi de L. de Vinci: cette petite gravure est admirable par sa délicatesse et la vérité de la figure. Tout le monde connaît sa grande gravure du tableau de Raphaël (la *Transfiguration*), qu'il acheva en 1812: on remarque encore, parmi ses ouvrages, une *Madeleine*, d'après Morillo, ainsi que les portraits de Raphaël, du Dante, de Pétrarque et du Tasse. Il fut appelé à Paris en 1812 par Napoléon, qui le traita fort bien; mais il retourna bientôt dans sa patrie, où il a fait des élèves dont les ouvrages, retouchés par lui, passent souvent pour être entièrement de sa main. Les planches les plus remarquables de Raphaël Morghen sont: *le Char de l'Aurore*, d'après le Guide; *le prix de Diane*, d'après le Dominiquain; *le Cavalier*, d'après Van-Dick; *Apollon et les Muses*, d'après Mengs; *le Repos en Egypte*; *les Heures*, d'après le Poussin; *Thesée vainqueur du Minotaure*; et enfin le *Monument élevé à Clément XIII*, d'après Canova.

MULLER (le baron), officier suisse, etc.

Né à Aarwangue, dans le canton de Berne. Après avoir combattu pour sa patrie sous les ordres du général d'Erlach, contre les armées française, il résolut de quitter la Suisse plutôt que de se soumettre aux vainqueurs. Poursuivi depuis par la police de Napoléon, il fut arrêté en Allemagne et conduit à Magdebourg, d'où, étant parvenu à s'échapper, il trouva un asile tantôt en Angleterre et tantôt en Suède, où il se lia avec le roi Gustave-Adolphe. Après la chute de ce prince, le baron Muller fit un nouveau voyage en Suède; mais à peine était-il arrivé à Helsingbourg que le commandant de cette ville, comte de Lœwenhaupt, le fit arrêter et jeter en prison, sous le prétexte qu'il était l'espion de l'ancien roi. Reconnu innocent au bout de six semaines, il fut néanmoins renvoyé sans aucune satisfaction au-delà des frontières, ce qui ne contribua pas peu à l'ulcérer contre l'auteur de sa disgrâce. Le baron Muller reparut sur le continent après les événémens de 1814; et reçut dans plusieurs cours l'accueil le plus distingué. De retour à Copenhague dans l'été de 1816, et toujours irrité contre le comte de Lœwenhaupt, il lui envoya à différentes reprises des cartels, auquel celui-ci ne répondit pas. Muller s'adressa alors au général Tawast, envoyé extraordinaire à la cour de Danemarck, lequel fit donner au comte de Lœwenhaupt l'ordre de se battre: le duel eut lieu dans le mois de septembre; et, le comte de Lœwenhaupt étant mort de sa blessure, le baron Muller fut arrêté à Copenhague le 27 du même mois,

puis transporté à la citadelle de Friedrischafen, et enfin remis en liberté.

MUNTER (*Frédéric*), évêque de Copenhague, etc.

Né à Gotha en 1761, et fils du célèbre prédicateur et théologien protestant Balthasar Munter, mort en 1793. Il se fit connaître par différens voyages entrepris pour visiter les bibliothèques de l'Italie, et particulièrement les archives de Rome, et surtout par ses recherches sur la littérature Copte et sur les ruines de Persépolis : il publia aussi divers ouvrages, fruit de ses savantes études. On lui doit entre autres une *Histoire de la procédure instruite contre les Templiers :* un autre de ses ouvrages, sur *les tombeaux de la famille de David dans la montagne de Sion*, a été destiné par lui a faire suite à une dissertation publiée en 1795 par M. Michaëlis sur le même sujet. M. Munter y discute en critique éclairé la relation du prétendu voyage entrepris, de 1160 à 1173, par Benjamin de Tudela, et croit apercevoir des traces de vérité dans le récit de ce voyageur sur les tombeaux de David et de sa race, que d'autres savans allemands ont traité de fabuleux. Parmi les autres écrits de ce prélat, nous indiquerons encore *l'Apocalypse*, traduite en vers métriques allemands ; un *Voyage dans les Deux-Siciles*, fait en 1785 et 1786, publié en danois et en allemand, *Magasin* pour l'histoire et le droit ecclésiastique du Nord ; et enfin *Manuel de l'histoire Ancienne des dogmes chrétiens*, en danois. M. Munter a publié récemment un *Traité* sur la religion des anciens Scandinaves avant Odin, et il prépare en ce moment une suite à ce grand travail. — Sa Sœur Frédericke, plus connue sous le nom de madame Brunn, est célèbre par ses poésies, pleines d'esprit et de délicatesse.

MUSTOXIDI (*André*), historiographe grec, chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir de Russie, etc.

Né à Corfou en 1785. Il mérita par son savoir, et surtout par la publication récente de *Notices en italien* pour servir à *l'Histoire de Corcyre depuis les temps héroïques jusqu'au XI*e *siècle*, d'être nommé, en 1806, par le gouverneur des Sept-Iles, leur historiographe : dans un voyage qu'il fit à Paris, il reçut de Napoléon des marques particulières d'estime et de bienveillance. De retour à Milan il y publia en 1811 et 1814 les deux premiers volumes d'une sorte d'histoire de Corcyre, sous le titre d'*Illustrazioni corciresi*, ouvrage qui fut loué généralement. Il se rendit aussi à Florence pour faire des recherches d'érudition dans la bibliothèque Laurentienne, où il trouva un manuscrit du treizième siècle, contenant le *Panatenaica* ou panégyrique d'*Isocrate*, dans lequel il découvrit un long fragment qui manquait à toutes les éditions connues. En 1815, l'empereur de Russie envoya l'ordre de Saint-Wladimir à cet historiographe, qui publia l'année suivante, à Padoue, une lettre dans laquelle il cherchait à prouver que les quatre chevaux de bronze placés devant la basilique de Saint-Marc à Venise ont été faits à Chio, et transportés de là par l'empereur Théodose au cirque de Constantinople. M. Mustodixi est correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris comme résident à Florence ; et il vient de refuser la chaire d'histoire et d'antiquités grecques que le prince de Valachie lui offrait au lycée de Bucharest, parce qu'il se propose de retourner dans sa patrie, où l'on organise une université, dont il sera sans doute, un des premiers soutiens.

O

O'DONNELL (don *Joseph-Henri*), comte de l'Abisval, lieutenant général espagnol, grand'croix de l'ordre militaire de Ferdinand, etc.

Voyez son article tome I, et ajoutez :

Il était, dit-on, sur le point de s'embarquer à Cadix avec la grande expédition destinée depuis longtemps contre les Indépendans américains, lorsqu'une conspiration éclata tout à coup dans ce port à la fin de juillet 1819, et qu'une partie des troupes du camp fut employée à désarmer l'autre. On ignorait d'abord si le comte de l'Abisval n'était pas à la tête de cette conjuration réelle ou prétendue, puisque plusieurs des chefs de corps qu'il voyait le plus ha-

bituellement en paraissaient les chefs; mais on sut bientôt qu'instruit que le complot était découvert il s'était empressé de le dénoncer à la cour, et qu'il était devenu l'exécuteur des ordres sévères qui lui avaient été donnés contre les conjurés, naguère ses complices, si l'on en croit du moins les versions répandues jusqu'à ce jour. Cependant la conduite tortueuse et peu honorable du général en chef ne lui réussit que pour peu de temps; car à peine eut-il fait embarquer deux à trois mille hommes pour leur destination, qu'il fut privé du commandement de l'armée, et borné au seul gouvernement de l'Andalousie. Il fut aussi rappellé à Madrid pour donner soi disant des renseignemens au roi sur l'insurrection de Cadix; mais comme il se doutait du sort qui l'attendait dans la capitale, il éloigna son retour sous prétexte de maladies ou d'affaires urgentes, et n'arriva à Madrid que le plus tard qu'il put.

P

PAEZ (*N.*), célèbre général des Indépendans de l'Amérique méridionale, etc. Né en 1787 à Saint Philippe dans la province de Caracas, d'une famille pauvre mais honnête. Il reçut quelque éducation, et quitta sa ville natale à la suite d'une aventure, pour aller vivre à la campagne. Ayant été placé, à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, comme intendant des troupeaux dans un établissement de la province de Barinas, il se rangea d'abord, lors des troubles qui éclatèrent en Amérique dans l'année 1811, du côté du parti royaliste, qu'il servit fidèlement jusqu'à l'évacuation de Caracas par les patriotes. Depuis lors les cruautés des chefs espagnols ayant forcé leurs propres partisans à les abandonner, Paez se retira avec une grande partie des bandes de cavalerie qui avaient servi sous Boves et Morales; occupa Guadualito, dans le territoire de la nouvelle Grenade, où il se réunit à Donato Perez, général de cavalerie; et servit sous le général Ricante à la bataille de Chire, dans laquelle ils firent des prodiges de valeur. Sur ces entrefaites de nouveaux renforts ayant débarqué sur les côtes de Vénézuela, les patriotes, après divers combats sanglans, se rendirent maîtres de la Guiane. Cependant la Nouvelle-Grenade ayant été envahie sur plusieurs points par plus de vingt-deux mille hommes, les débris des troupes qui purent échapper rejoignirent Paez. Les corps que le général Morillo mit à leur poursuite furent complétement détruits, ce qui l'obligea à marcher lui-même contre eux avec cinq mille hommes. Paez, quoique sans munitions, n'ayant que de la cavalerie et pour toute arme que des lances, battit pourtant différentes fois Morillo, qu'il contraignit enfin à se réfugier dans les bois qui sont sur les bords de la rivière Apure. Tandis que Paez se dirigeait sur San-Fernando, où l'ennemi avait laissé un corps considérable, il fut nommé, par le gouverneur de la Guiane, général de brigade, et contribua puissamment à la reddition de San-Fernando, après s'être signalé dans le blocus d'une manière particulière: une fois entre autres il s'était mis à la nage, à la tête d'un de ses escadrons, pour s'emparer malgré le feu de l'ennemi, de quatre chaloupes canonnières qui naviguaient sur l'Apure, à trois cent cinquante toises de la rive. En février 1818, au moment où Bolivar agissait contre Morillo, Paez, de retour de San-Fernando, occupa San-Carlos, où il soutint plusieurs combats avec honneur. Il commandait aussi la cavalerie à Ortiz, où ses troupes se distinguèrent, et il fit en personne des attaques réitérées sur le corps principal de l'armée royaliste: ce fut à cette affaire que Morillo reçut un coup de lance de la main d'un soldat de Paez, qui traversa les rangs pour pénétrer jusqu'à la réserve où se trouvait le général. Paez, après avoir eu la gloire dans cette campagne de se maintenir contre des forces trois fois supérieures aux siennes, se retira encore à San-Fernando, qu'il ne quitta qu'après en avoir ordonné la démolition. Il attendit ensuite sur les bords de l'Aranca l'armée de Morillo, qui était de neuf mille hommes, et qui ne tarda pas à s'emparer des plaines de Marécure. Un corps de cavalerie royaliste, qu'on avait détaché pour aller chercher des bestiaux et des chevaux, fut d'abord enveloppé et taillé en pièces par Paez, sans que personne

pût échapper. Morillo, alarmé de ce succès, repassa l'Aranca, et Paez le poursuivit jusqu'à l'île d'Achaguas, d'où il ne put le chasser de suite à cause de la supériorité de son infanterie. Cependant les attaques de ce dernier furent si fréquentes que Morillo se vit forcé à la fin d'abandonner sa position pour marcher sur Callao : Paez, à la suite de la dernière campagne, fut élevé au rang de général de division, et mérita depuis, par de nouveaux succès, la justice qu'on rendit alors à ses talens militaires et à son dévouement à la cause de la liberté. Paez, doué d'une constitution robuste, mène une vie frugale comme celle de ses soldats, et revêt tour à tour l'uniforme ou l'habit de paysan. Son caractère est très-ferme, populaire et désintéressé; il partage toujours le butin entre ses soldats, et se mêle souvent à leurs exercices ou à leurs jeux : il n'a point d'égal non plus pour la force et l'adresse. On le voit monter intrépidement sur le premier cheval indompté qu'on lui présente; il nage parfaitement et manie très-bien l'arme blanche : il déploie surtout de grands talens militaires dans la guerre de partisan : son seul défaut est une irritabilité extraordinaire dans les nerfs, qui fait que lorsqu'au milieu d'une action on exécute une chose contraire à ce qu'il a disposé il tombe dans des convulsions telles qu'il faut six ou huit hommes pour le contenir.

PFLUGUER (*Daniel*), agriculteur suisse, etc.

Né à Morges dans le pays de Vaud, en 1777, il s'occupa dès l'enfance de l'agriculture pratique et se livra ensuite à l'étude de la théorie de cette science. Il se rendit aussi à Paris, où il publia un *Cours d'agriculture pratique*, divisé par ordre de matières, ou l'Art de bien cultiver la terre, ouvrage où l'instruction est présentée d'une manière attachante, et qui donne lieu d'appliquer à l'auteur cet axiome si vrai :

« Qui sait aimer les champs sait aimer la vertu. »

On doit encore à M. Pfluguer *les Amusemens du Parnasse*, ou Mélanges de poésies légères; un *Manuel* d'instructions morales; et enfin un *Cours d'étude* à l'usage de la jeunesse : ce laborieux écrivain a sous presse un cours d'agriculture complet, sous le titre de *Maison des Champs*, qui est attendu avec beaucoup d'impatience par les amateurs. On trouvera, dit-on, dans cet ouvrage, un *Traité* méthodique, clair et précis, de tout ce qui peut intéresser un propriétaire sous les rapports de la culture de ses terres, de celle des jardins, des prés, des bois, des vignes, etc.

R

REPELAER-VAN-DRIEL (*N.* de), directeur-général de l'instruction publique du royaume des Pays-Bas, etc.

Voyez son article tome II, page 86, et ajoutez :

Il fut nommé, dans les premiers jours du mois de juillet 1819, ministre du Water-Stadt, en remplacement du duc d'Ursel, et en attendant la réunion de ce département au ministère de l'intérieur.

RIBAS (don *Joseph-Félix*), général américain indépendant, etc.

Né à Caracas, d'une bonne famille. Il fut élevé dans cette ville, où il remplit d'abord les fonctions ordinaires d'alcade; mais ayant pris une part active à la révolution, il forma lui-même un corps de volontaires patriotes, dont il fut nommé colonel. A l'arrivée du vice-roi Monteverde, don Ribas émigra, et se rendit avec Bolivar à Santa-Fé, où ils organisèrent une expédition contre le gouvernement espagnol : Ribas, créé alors général, vint à Caracas à la tête de l'avant-garde. Ils se rendirent aussi maîtres de Vénézuéla, et Ribas fut constamment vainqueur dans toutes les affaires, quoique toujours inférieur en nombre à l'ennemi. Ayant au combat des *fourches* (Horcones) fait beaucoup plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats, et se trouvant sur le territoire ennemi, environné de périls et sans moyens de les garder, il prit la barbare résolution d'user de représailles et de les faire égorger tous. Dans toutes ses campagnes ce général avait eu assez de bonheur pour ne pas être battu une seule fois, lorqu'en 1812, ayant attaqué Boves dans le bourg d'Urica, avec trois mille cinq-cents hommes seulement,

tandis que celui-ci en avait huit mille sans compter sa réserve, il fut défait complétement, après avoir eu toutefois la gloire d'ôter la vie à Boves, le plus féroce ennemi des patriotes. Ribas s'enfuit aussitôt à travers les champs avec un seul serviteur, dans le dessein de se rendre à Santa-Fé; mais s'étant arrêté en route, puis endormi dans la cabane d'un Indien, il fut fait prisonnier, et traîné au plus prochain village. Le commandant du district lui donna une nombreuse escorte pour le faire conduire à Morales, successeur de Boves, et il s'acheminait tristement vers le but de son funeste voyage, quand le capitaine qui l'escortait, ayant conçu l'idée de tirer parti de son prisonnier, lui coupa la tête, qu'il montra ensuite pour une ou deux pièces de monnaie dans tous les lieux où il passait. Arrivé enfin près de son général, il lui présenta hardiment le chef de Ribas : celui-ci, qui connaissait toute l'infamie de sa conduite, ne lui fit pourtant subir aucune punition pour l'avoir tué sans ses ordres. C'est ainsi que périt le général Ribas, à l'âge de trente-huit ans environ.

RICANTE (don *N.*), jeune officier américain méridional, etc.

Né à Santa-Fé, en 1792, d'une des familles les plus distinguées de cette ville. Il prit du service, lors de la révolution de l'Amérique espagnole, dans les troupes de la république, et se conduisit avec distinction dans toutes les affaires qui eurent lieu pour assurer l'indépendance de son pays. Quand Bolivar vint y former une expédition pour délivrer Caracas, le jeune Ricante fut un des officiers nommés par le gouvernement pour suivre le général en chef, à la suite duquel il fit avec un rare courage les diverses campagnes de cette époque : il se signala même d'une manière particulière dans toutes les actions. Lorsqu'en mars 1814 Bolivar fut assiégé par Boves à San-Mateo, il chargea Ricante de se fortifier dans une de ses propriétés, et d'inquiéter l'ennemi par son feu, tandis que de son côté il soutiendrait ses assauts continuels. Les patriotes étaient alors dans une situation si désespérée que Ricante ne reçut point de vivres pour ses soldats, malgré qu'il ne trouva rien dans la maison. Boves connut bientôt l'importance de ce poste, en voyant que ses troupes essuyaient un feu destructeur à chaque mouvement qu'elles faisaient contre Bolivar, et il résolut en conséquence de tourner en premier tous ses efforts sur ce point. Il attaqua la maison à plusieurs reprises, et fut repoussé à chaque fois avec perte. Malheureusement le généreux Ricante n'avait point encore de vivres, et quatre jours s'étaient déjà écoulés sans aucune espérance d'en recevoir (car Boves le cernait avec plus de douze cents hommes, tandis qu'il n'en avait que cinquante), lorsque le cinquième jour Ricante, après avoir fait mettre tout ce qu'il avait de poudre dans une salle, rassemble ses soldats, auxquels il déclare qu'il faut se résoudre à la mort, et leur annonce qu'il va se faire sauter avec cette poudre, préférant, dit-il, ce genre de trépas à celui que Boves ne manquerait pas de lui faire subir : il ajouta qu'ils étaient libres de l'imiter ou de passer à l'ennemi, pourvu qu'ils laissassent leurs armes. Les soldats qui mouraient de faim sortirent aussitôt de la maison, et Ricante, plaçant les armes autour de lui, mit le feu à la poudre, et s'ensevelit sous les ruines du bâtiment. Le bruit de l'explosion et le récit des compagnons de Ricante causèrent à l'ennemi autant de terreur que d'admiration : ce jeune martyr de la liberté, si digne d'un meilleur sort, avait à peine vingt-deux ans, lors de sa fin héroïque.

ROSETTE (*Francisco*), Espagnol célèbre par ses cruautés dans l'Amérique méridionale, etc.

Voyez son article tome II, page 104, et ajoutez :

Il vécut dans la misère, jusqu'à ce qu'un propriétaire du pays l'eût fait intendant d'une de ses terres. Avec l'argent qu'il avait gagné dans cette place, il s'établit ensuite cabaretier, et servit lors de la révolution, sous les ordres du féroce Boves, dont il était bien digne d'être le compagnon, et avec lequel il fit la guerre en partisan, quoiqu'il fût très-lâche : il mourut vers la fin de 1815, d'un coup de fusil qu'il reçut dans une escarmouche.

ROSIO (don *Juan* Jerman), membre du congrès indépendant de Vénézuéla, etc.

Né à Caracas, en 1779. Il fit ses études avec un grand succès à l'université de cette ville; embrassa ensuite la profession d'avocat, et fut pendant longtemps assesseur du tribunal de guerre. Ayant été pris par les Espagnols, lors des premières hostilités, il fut d'abord

renfermé dans la prison d'état, puis conduit à la forteresse de Ceuta, d'où il parvint à s'échapper au bout de quatre ou cinq ans : il est actuellement l'un des membres du congrès indépendant qui s'est formé dans la Guyanne. Don Rosio est un vrai philosophe, doué de toutes sortes de vertus, et mérite sous tous les rapports l'honorable réputation dont il jouit.

S

SANS (*Michel*), fameux jurisconsulte américain méridional. etc.

Né à Caracas vers 1769, d'une famille honorable. Il fut d'abord avocat au tribunal royal, où ses connaissances profondes en politique et dans la législation de tous les pays, ses lumières et surtout ses progrès dans les sciences le rendirent ensuite justement célèbre. Après avoir consacré ses talens au service de la république, il mourut dernièrement assassiné dans la place de Mathurin, laissant une femme et des enfans accablés de douleur de sa perte.

SARASA, célèbre paysan américain méridional, etc.

Né dans la pleine de Caracas. Il avait toute l'ignorance de la vie rustique, et était néanmoins connu par sa probité lorsqu'il voulut consacrer ses services à la liberté de son pays. Il se distingua bientôt par une valeur et une constance extraordinaire. Son fils ayant été fait prisonnier par Morillo, ce général, qui voulait gagner Sarasa, l'envoya près de lui avec un de ses émissaires et une lettre dans laquelle il lui offrait, s'il voulait changer de parti, de le faire officier du roi et de lui donner le commandement de toutes les plaines. Sarasa revit avec joie son fils, qu'il croyait exécuté, fit lecture des propositions de Morillo, et répondit à l'envoyé espagnol qu'il n'était pas séduit par les artifices de son chef, et qu'ayant résolu de vaincre ou de mourir, il lui livre s'il le faut la vie de son fils, l'amour de la patrie étant le premier de tous. Lorsque Boves et Morales, à la tête de leurs nombreuses troupes, se rendirent maîtres de tout le pays, Sarasa, accompagné de quinze ou vingt hommes, déterminés comme lui à ne pas se soumettre, erra pendant plus d'une année dans les forêts, ne se nourrissant que de fruits sauvages, et échappa ainsi à toutes les poursuites dirigées contre lui. A l'arrivée du général Morillo et de son expédition, l'activité des recherches redoubla sans plus de succès; et tandis qu'on le poursuivait de toutes parts, Sarasa s'occupait du soin de rassembler ses amis. Enfin quand le manque de foi de Morillo et ses mesures destructives eurent soulevé presque tous les esprits, le nombre des compagnons de Sarasa augmenta chaque jour, et il en forma une division de deux mille hommes de cavalerie, qui inquiéte continuellement le général espagnol et lui a déjà occasionné un dommage réel.

SAXE-WEYMAR (*Amalie*), duchesse douairière de, etc.

Née en 1751. Elle se distingua par ses vertus et par son amour pour les lettres, et mérita une place dans l'histoire pour avoir été pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle le centre et l'âme d'une cour qui avait plus d'un rapport avec celle du duc de Ferrare, protecteur du Tasse et de l'Arioste. Cependant ce n'est pas seulement comme protectrice généreuse des littérateurs et des artistes, ni comme juge éclairé de leurs productions, que la princesse Amalie a des droits à la reconnaissance publique, c'est encore en qualité de souveraine éclairée qu'elle réclame les hommages des gens de bien. En effet, veuve, à l'âge de dix-neufs ans, du duc Ernest-Auguste Constantin, qu'elle perdit le 28 mai 1758, après deux ans de mariage, elle sut réparer par une bonne administration les pertes que la guerre de sept ans avait causées au duché de Saxe-Weimar, faire des économies considérables sans écraser le peuple, qu'elle préserva de la famine de 1772 (qui désola le reste de la Saxe), et fonder ou perfectionner les établissemens les plus favorables à la civilisation et aux lumières : elle donna aussi Wieland pour gouverneur à son fils, Charles-Auguste, aujourd'hui duc régnant, et attira à Weimar tous les gens de mérite que ses moyens lui permirent de fixer auprès d'elle. Son cercle était habituellement composé des écrivains les plus illustres de l'Allemagne : *Herder*, *Goëthe* et *Wieland* en étaient les principaux ornemens ; mais on y remarquait pourtant au second rang une foule d'hommes qui, ailleurs, se seraient trouvés pla-

cés au premier : on peut citer parmi ceux-ci les poètes Charles-Sigismond de *Seckendorf* et *Knebel*; l'antiquaire *Boettiger*; *Bode* et enfin *Musæus*, prosateurs pleins de verve et d'originalité, etc. : *Schiller* y parut aussi dans les derniers temps. Ce n'est qu'en réunissant au plus rare mérite les grandes qualités de l'esprit et du cœur, que la souveraine d'un si petit état parvint à rassembler autour d'elle plus de beaux génies et d'hommes distingués, qu'aucune cour contemporaine; et ce qui prouve que cet heureux ascendant était dû à son caractère personnel encore plus qu'à son rang et à son pouvoir, c'est qu'elle le conserva intact depuis l'an 1775, époque où elle déposa l'autorité entre les mains de son fils aîné, jusqu'à sa mort. Sa maison à Weimar, ses retraites champêtres de Tieffurt et d'Ettersburg continuèrent effectivement à être le rendez-vous de tous les écrivains ainsi que de tous les voyageurs distingués; et notre célèbre *Mounier* fut pendant plusieurs années directeur d'un pensionnat qu'elle avait établi dans le château de Belvédère, près Weimar. Un voyage qu'elle fit en 1788, en Italie, accompagnée de l'auteur de Werther, accrut encore son goût pour les arts; et sa cour fut plus que jamais le rendez-vous de tous les hommes supérieurs, et l'asile du mérite ignoré ou méconnu. Héritière des qualités de la maison des Guelfes, et de leur amour pour les sciences, elle eut la gloire d'avoir honoré et encouragé les écrivains d'Allemagne les plus célèbres, après *Leibnitz*, qui avait été considéré et protégé également par une princesse de sa maison. La princesse Amalie, affligée par la funeste journée du 14 octobre 1808 (*la bataille d'Iéna*), mourut quelques mois après ce désastre, et laissa des regrets universels.

SUBLE (don *Carlos*), colonel américain, aide-de-camp de Bolivar, etc.

Né à Caracas, vers 1790, d'une famille distinguée. Il fut élevé dans cette ville, et prit une part très-active à la révolution, en servant dans les armées républicaines de Vénézuéla. Parvenu au grade de colonel par ses belles actions, son courage et ses talens militaires, il fut ensuite attaché à l'état-major de Bolivar, dont il est aujourd'hui le premier aide-de-camp : c'est un jeune homme d'une conduite irréprochable, et qui a fait la guerre avec beaucoup d'honneur et de distinction.

U

URSEL (le duc d'), maire de Bruxelles, ministre des travaux publics du royaume des Pays-Bas, etc.

Voyez son article tome II, page 220, et ajoutez :

Il quitta ses fonctions ministérielles le 12 juillet 1819, et fut remplacé dans le département du Water-Stadt, en attendant sa réunion au ministère de l'intérieur, par M. Repelaer-Van-Driel, directeur général de l'Instruction publique et ministre d'état.

USTARIZ (don *Gabriel*), membre du congrès législatif de la république de Vénézuéla, etc.

Né vers 1772 à Caracas, d'une famille distinguée. Il embrassa la carrière militaire dans sa jeunesse, et fut d'abord lieutenant d'infanterie. Il se retira ensuite du service pour se marier et soigner ses propriétés, assez considérables; et resta ainsi dans les habitudes de la vie privée jusqu'en 1810, époque de la révolution de Caracas. Il y prit part en aidant son pays de toutes ses facultés et de ses conseils; fut alors créé membre du congrès législatif, et enfin appelé à diverses autres fonctions qu'il remplit avec honneur. Lors de l'arrivée du vice-roi Monteverde en 1812, don Gabriel fut jeté dans un cachot, où il souffrit des insultes de tous genres qui ne firent que le rendre plus fidèle à la cause qu'il avait embrassée. Bolivar étant revenu prendre possession de Caracas, don Ustariz continua ses services avec la même constance et le même zèle qu'auparavant. En 1814, ce digne magistrat se réfugia à Mathurin, et il fut tué à coups de lance, avec son fils, lors de la prise de cette ville par le féroce Moralès. Il joignait beaucoup de vertus à des connaissances profondes, et fut généralement regretté de ses compatriotes.

FIN.





